



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

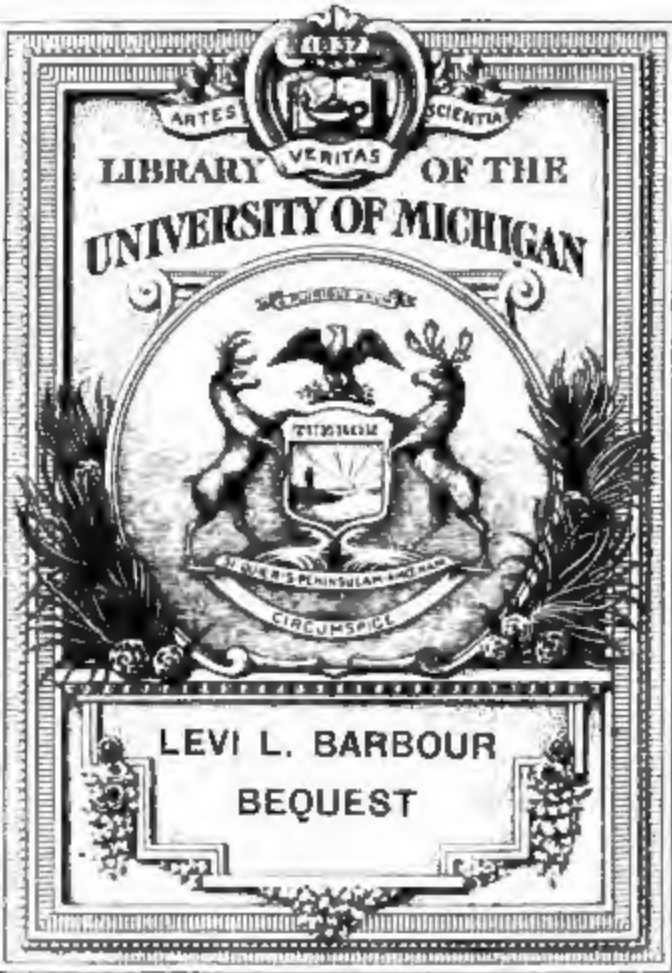
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







.

.

.

.

.

61
95
.836
182

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

TOME TREIZIÈME.

S.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE ET CRITIQUE
DE PIERRE BAYLE.

NOUVELLE ÉDITION,

**AUGMENTÉ DE NOTES EXTRAITES DE CHAUFFEPÉ, FOLY, LA MONNOIE,
L.-J. LECLERC, LEDUCHAT, PROSPER MARCHAND, ETC., ETC.**

TOME TREIZIÈME.



PARIS,
DESOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE.
1820.

2000 2000 2000 2000 2000

2000 2000 2000 2000 2000



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

Bequest of
Seri S. Barbour
3-26-26

S.

SABELLICUS (**MARC ANTOINE COCCIUS**), a fleuri parmi les savans vers la fin du **XV^e**. siècle *. Il était fils d'un maréchal, et il naquit dans une petite ville (a) d'Italie, sur le Tévérone. Il s'appliqua de si bonne heure à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il fut capable de régenter une école dans Tivoli avant que d'avoir de la barbe. Ayant gagné quelque argent par cette pédagogie, il alla à Rome pour profiter des leçons de Pomponius (b), qui l'admit dans son académie avec les cérémonies ordinaires, et nommément avec celle de l'imposition d'un nouveau nom : ce fut celui de **Sabellicus**. Le nou-

* Nicéron a donné, dans le tome XII de ses *Mémoires*, un article à **Sabellicus**, où il relève quelques fautes de Bayle, et quelquefois adopte d'autres autorités que les siennes. Joly, qui se contente de renvoyer à Nicéron, dit que l'édition du *Justinus et Florus*, à laquelle Nicéron donne la date de Venise, 1495, in-folio, est sans nom d'imprimeur et sans date.

(a) On la nomme en latin *Vicus Varro-nis*, ou *Vicus Valerius*. Voyez Léandre Albert, *Descriptio Ital.* pag. m. 224.

(b) C'est ainsi que Paul Jove le nomme. C'est le fameux Pomponius Lætus.

vel académicien de Pomponius réforma son style dans cette école. Il sortit de Rome pour aller enseigner dans Udine, proche d'Aquilée. Il se fit connaître par quelques ouvrages si avantageusement, que les magistrats de Vicence lui offrirent une pension deux fois plus grande, et l'attirèrent par ce moyen dans leur ville, pour la profession des belles-lettres. Il n'y demeura guère; car il se vit appelé par le sénat de Venise pour deux emplois honorables et lucratifs : l'un était celui d'écrire l'histoire de la république, l'autre était celui d'enseigner les belles-lettres. Il s'acquitta mieux du dernier que du premier; car son ouvrage historique fut rempli de flatteries et de mensonges (A). Il entreprit ensuite de composer une Histoire universelle depuis le commencement du monde, et s'appliqua à ce travail jusques à sa mort. Cet ouvrage a vu le jour et n'est pas fort estimé (B). **Sabellic** mourut de la vérole, à l'âge d'environ soixante et dix ans (C).

Ne se fiant pas à son bâtard pour sa sépulture, il fit lui-même graver son épitaphe sur la pierre de son tombeau. C'est une inscription qui n'est pas assez modeste (c) (D) Il avait été bibliothécaire du cardinal Bessarion (d) *. Ses yeux avaient la même vertu que ceux de Tibère (e); car en s'éveillant la nuit il voyait distinctement ses livres et toute sa chambre pendant quelque temps (f). On imprima toutes ses œuvres à Bâle, l'an 1560 (E), en quatre volumes *in folio*. Il témoigna, en mourant, que comme auteur il avoit la même tendresse que les pères, qui sentent plus d'amitié pour les plus infirmes de leurs enfans que pour les mieux faits; car il recommanda l'impression d'un manuscrit qui n'étoit capable que de lui faire du déshonneur. Égnatius, son collègue, le fit imprimer, et on l'en blâma (F). Vous trouverez un éloge magnifique de Sabellicus dans Jacques Philippe de Bergame, son contemporain (g). M. Moréri a fait quelques fautes (G).

(c) Tiré de Paul Jove, in *Elog. Viror. doctor. cap. XLVIII*, pag. 114, 115.

(d) Freherus, in *Theatro*, pag. 1434.

* Leduchat remarque que l'expression de Fréher est impropre. Bessarion étant mort long-temps avant que Sabellicus vint à Venise, ce dernier ne put être son bibliothécaire. Mais il fut le premier chargé de la bibliothèque de Saint-Marc, que le cardinal Bessarion avait donnée à la république de Venise.

(e) Sueton., in *Tiberio*, cap. *LXVIII*.

(f) Piérius Valérianus, in *Hieroglyph. apud Freherum in Theatro*, pag. 1323, assure qu'il le lui avait ouï dire.

(g) Jacob. Philippus Bergamas, in *Supplemento Chronicorum*, pag. 335, 436, *edit. Venetæ*, 1506, *apud Leonard. Nicotemum*, Addizioni alla Biblioteca napoletana, pag. 165.

(A) *Il s'acquitta mieux du dernier que du premier; car son ouvrage historique fut rempli de flatteries et de mensonges.*] Il était payé pour être sincère et exact à l'égard de ses écoliers; mais non pas pour l'être à l'égard des narrations: de là vint qu'il remplit mieux son devoir en qualité de régent qu'en qualité d'historiographe. *Nec ibi diu mansit, evocante senatu veneto, eâ conditione, ut civitatis res gestas à fine Justiniani conscriberet, et trecentis aureis in gymnasio profiteretur. In hoc munere perutilem juventuti operam præstitit, quum in altero adulatione parum sobrid rerum veritatem adumbrasse videretur* (1). Scaliger le père l'accuse d'avoir avoué que l'argent des Vénitiens était la source des lumières historiques qui le dirigeaient ou à publier ou à supprimer les choses. C'est ainsi que je paraphrase un peu librement ces cinq vers latins:

*Venalis item penna Sabellii latronis,
Qui dat, adimitque, ut libitum, cuique quod vult;*

*Falsa qui rogatus, undenam tot esset annus?
Monstrans Venetum perditus aureum nomisma,
Ipse, inquit, quoque lux hæc faceret loqui, si haberes* (2).

(B) *Son Histoire universelle n'est pas fort estimée.*] Paul Jove dit que c'est un ouvrage où les matières sont si pressées qu'elles n'y paraissent que comme des points. C'est le défaut ordinaire de ceux qui s'engagent à renfermer l'histoire de tout le monde dans un ou dans deux volumes. Ils étranglent tous les faits, ils ne développent rien, tout devient obscur sous leur plume. Lisez ces paroles de Paul Jove: *Sed in Enneadibus omnium temporum ab orbe condito memoriam complexus, uti necesse fuit, ingenti operis instituto festinanter indulgenti, res illustres præclarâ cognitione dignissimas per obscurâ brevitate adeo vehementer offuscavit, ut excitatam uberrimo titulo legentium cupiditatem passim eluserit, quum omnia in acervum angustissime coarctata, nequaquam certâ effigie, sed exiguis tantum punctis, et lineis annotata designentur* (3).

(1) Paulus Jovius, in *Elog.*, cap. *XLVIII*, pag. 114, 115.

(2) Jul. Cæsar Scaliger, de *Regnor. Eversionibus*, pag. 329, part. II *Poëmat.*, edit. 1591.

(3) Jovius, *Elog.*, chap. *XLVIII*, pag. 115.

(C) *Sabellic mourut de la vérole , à l'âge d'environ soixante et dix ans.*] L'auteur qu'on vient de citer ne dit pas en quelle année , mais Vossius prouve que ce fut l'an 1506 (4). Piérianus Valérianus a été plus retenu que Paul Jove sur la qualification de la maladie ; il n'a point dit que ce fût un mal vénérien : il est vrai que la description qu'il en donne contient plusieurs phénomènes que l'on explique heureusement par l'hypothèse de Paul Jove. Voici les termes de Valérianus : *Eò plus infortunii et ærumnarum pertulit Sabellicus , vir ille scriptorum copiâ , et elegantia multò clarior , quàm med ullâ possit commendatione crescere , miserabilem vitæ finem eum sortitus est , quòd putridâ , perniciosâque correptus elephantiasi per annos aliquot miserabiliter cruciatus , interclusâ vocis viâ , cæterisque tam spiritûs , quàm cibi meatibus computrescentibus , gutturisque corruptis omnibus organis , venisque corrosis , non sine cruciabili tormento annos aliquot peregit , edque tabe demùm confectus interiit* (5). Paul Jove ne marchand pas tant : voyez la note (6). Vossius observe que dans la Liste des Historiens d'Udine , on assure que Sabellicus écrivit jusqu'en l'année 1513 : cela est démenti par deux lettres de Pierre Bembo , écrites l'an 1506 , qui font mention de la mort de Sabellicus. La lettre cinquième* du IV^e. livre (7) marque qu'il mourut le 17 d'avril 1506. Le même Vossius rapporte que Léandre Albert témoigne que Sabellicus survécut trois ans à la conclusion de ses Ennéades , qu'il avait conduites jusqu'à l'année 1504. Je trouve dans Léandre Albert que ces Ennéades furent conduites jusqu'en 1507 , et que l'auteur mourut en la même année. J'ai consulté non-seulement la version latine (8)

(4) Vossius , de Hist. lat. , pag. 670.

(5) Pier. Valerianus , de Litterat. Infelicitate lib. I , pag. 28.

(6) *Ad septuagesimum ferè annum pervenit gallicâ tabe ex vagâ venere quâsitâ non obscure consumptus.* Jovius , Elogior. , cap. XLVIII , pag. 115. Voyez aussi les vers de Latomus qu'il rapporte.

* Ce n'est pas , dit Nicéron , la lettre Ve. , mais la IV^e. , qui parle de la mort de Sabellicus , et la marque au 14 des kalendes de mai , qui est le 18 , et non le 17 avril.

(7) Pag. m. 531.

(8) A la page 224.

imprimée à Cologne , l'an 1567 , mais aussi l'original italien , au feuillet 149 de l'édition de Venise , in-4^o. , 1561.

(D) *Une inscription qui n'est pas assez modeste.*] Si un autre que lui l'eût faite (9) , on la laisserait passer. Quoi qu'il en soit , la voici :

*Quem non res hominum , non omnis ceperat ætas ,
Scribentem capit hæc Coccion urna brevis.*

M. Anton. Coccius Sabellicus vivus sibi F. (10).

(E) *On imprima toutes ses œuvres à Bâle , l'an 1560.*] Cette édition , en quatre volumes in-folio , chez Hervagius , avait été précédée , l'an 1538 , par une édition en deux volumes in-folio , chez le même Hervagius ; mais celle-ci ne contenait que les Ennéades et les dix livres d'Exemples (11) , avec une *Historica Synopsis* , qui continuait les Ennéades jusqu'à l'année 1538. Cette continuation fut faite par Gaspar Hédion. L'édition de l'an 1560 fut dirigée par Célius Secundus Curion (12) , qui y joignit une continuation des Ennéades jusqu'à cette année-là. Le IV^e. tome comprend presque tous les opuscules de Sabellicus. Je dis presque , car on n'y inséra point sa Paraphrase de Suétone (13) , accompagnée de notes , ni ses Observations critiques sur divers auteurs. Elles sont divisées en deux livres , et ont été imprimées plusieurs fois , et nommément à Venise , l'an 1508 , in-folio. Badius les inséra dans une compilation de pareils ouvrages , l'an 1511. Grutérus les a insérées au premier volume de son Trésor (14). Au reste , ceux qui mettent les Ennéades de cet auteur entre les livres qui ont été imprimés peu de temps après l'invention de l'imprimerie , s'abusent très-lourdement. M. Beughem parle d'une édition de cet ouvrage , faite à Mayence l'an 1442. *Sabellicus , Historiæ Enneades septem* (15).

(9) *Insigne quidem et meritum elogium , sed certè honestius si alieni ingenii pietas inscripsisset.* Jovius , in Elog. , cap. XLVIII , pag. 115.

(10) Voyez Freherus , in Theatro , pag. 1434.

(11) J'en parle dans la remarque (F).

(12) Et non pas Carion , comme l'appelle Nicolo Toppi , dans ses Additions à la Bibliothèque de Naples , pag. 164.

(13) Elle a été souvent imprimée à part , et incorporée dans les éditions Variorum , même dans celle de Paris , chez Sébastien Cramoisi , 1610 , in-folio.

(14) Voyez le Toppi , ubi supra.

(15) Beughem , Incunab. Typograph. , p. 150.

Il est vrai qu'il en doute ; mais il fallait dire positivement que c'est un mensonge ; car *Sabellicus*, en 1442, n'avait pas encore sept ans, et lorsqu'il fit imprimer ces *LXIII* livres de son *Histoire*, il les dédia au doge de Venise, *Augustin Barbadigo*, qui ne fut élevé à cette dignité que l'année 1486 (16) *.

(F) Il recommanda l'impression d'un manuscrit..... *Egnatius*..... en fut critiqué.] Voici le titre de cet ouvrage (17) : *MARCI ANTONII COCCII SABELLICI de omnium gentium omniumque seculorum insignibus memoridque dignis factis et dictis exemplorum libri X. Quæ ad vitæ mores, prudentiam sapientiamve comparandam conducunt plurimum. Iccircò quum omnibus qui illo libero beatorumque litterarum otio perfruuntur, tum verò inprimis qui vel adolescentiam in scholis, vel populum in concionibus docent utilissima sunt* (*).

Jamais livre ne mérita mieux que celui-ci qu'on lui appliquât cette pensée de Pline : *Inscriptiones propter quas vadimonium deserere possit : At cum intraveris, dii deæque, quàm nihil in medio invenies* (18) ! On nous le donne comme un ouvrage très-utile à tous ceux qui étudient, mais principalement à ceux qui régissent une classe, et aux prédicateurs. Je crois qu'en effet il peut servir à ceux qui ont à dicter des thèmes à de petits écoliers. Parlons d'*Egnatius* qui le publia. On trouva étrange sa conduite : les uns le blâmèrent d'inconstance, sous prétexte qu'il y avait eu entre lui et le défunt une longue inimitié. Ils désapprouvèrent qu'il eût changé de passion, et qu'il eût revêtu le personnage de bon ami en

(16) Chevill., Origine de l'Imprimerie de Paris, pag. 21.

* Joly dit que Bayle pouvait ajouter ici qu'en 1442 l'imprimerie n'était pas encore connue. Sur le premier produit de cet art, voyez une note ajoutée à l'article AILLY, I, 327.

(17) Je l'ai de l'édition de Bâle, 1541, in-8°.

(*) J'ignore si l'édition de Bâle, in-8°, 1541, a conservé la date de la préface d'*Egnatius*. Dans mon édition, qui est de Strasbourg, in-4°, grand papier, 1518. Cette préface est datée du dernier de décembre 1508. Le titre du livre est : *Marci Antonii Cocci Sabellici exemplorum libri decem, ordine, elegantia, et utilitate præstantissimi. Ad christianæ pietatis augmentum et decus*. REM. CRIT.

(18) Plinius, in præf. Natur. Histor.

rendant de bons offices au manuscrit de *Sabellicus*. D'autres prétendirent qu'il ne l'avait publié que par un reste de haine, et qu'il savait bien que l'impression d'un tel livre ternirait la gloire de son auteur. Il se justifia dans une préface (19). Il soutint que la constance ne demande pas qu'un homme mortel nourrisse des inimitiés immortelles, et qu'il n'y a rien de plus raisonnable que de sortir de la servitude de ses passions. Il ajouta qu'à moins que d'avoir un cœur de bronze, on eût été attendri par les prières du mourant, et que pour lui, il en fut si pénétré qu'il ne se sentit pas capable de refuser le bon office qui lui était demandé pour le manuscrit. Il nous dira mieux lui-même sa pensée. *Nos verò cum aliis honestissimis causis adducti, et prius Sabellicum funebri laudatione prosecuti sumus, et nunc pro virili opus hoc emendavimus. Cujus editionem moriens mihi ad se accersito, et gratam recordationem pietatis in se Michaëlis Trivisani Nicolai filii, qui sub eo non parvo tempore meruerat, quique opus hoc lituris plenum describendum curarat, commendavit, ut tam obstinatum, tam durum, tam denique ferreum esse putem neminem, quem suprema illa vox moribundi hominis, atque adeò ab omni suspitione immunis non emollisset : me certè adeò emolliit, ut nihil pro humanitatis jure negare homini præsertim jam morienti potuerim, majorem hoc facto laudem à bonis sperem, quàm quicquid de me Amasinii, et Rabirii isti recentes oblatrent attendens* (20).

(G) *M. Moréri a fait quelques fautes.*] I. La patrie de *Sabellicus* n'est pas un petit bourg : Léandre Albert (21) témoigne que c'est une place forte, tant par sa situation que par les ouvrages qu'on y a faits (22) ; et il ajoute qu'en 1533, Louis de Gonzague, général des troupes de Clément VII, l'assiégea, et y fut tué d'un coup de canon. II. La manière dont on réfute ceux qui disent que *Sabellicus*

(19) Elle est à la tête du livre de *Sabellicus*.

(20) *Egnatius*, in præfat., sub fin.

(21) Leand. Albert., in Descript. Ital., pag. m. 214.

(22) *Castellum nunc est cum natura loci, in opere, munitissimum. Idem, ibidem.*

descendait de la famille des Coccéiens est très-mauvaise. Moréri assure qu'il est assez croyable que Sabellicus était fils d'un pauvre maréchal, si on ne regarde que le surnom de Coccius, qui ne se trouve proprement que dans les épitaphes et sur le tombeau qu'on lui éleva après sa mort. Qui a jamais vu raisonner d'une telle sorte ? Le surnom de Coccius ne se trouve proprement que dans les épitaphes, etc.; donc il est assez croyable que le père de Sabellicus était un pauvre maréchal. Voici une autre faute de raisonnement. M. Moréri suppose que si le surnom de Coccius eût appartenu à la famille de Sabellicus, on pourrait justement croire que cet homme descendait de la famille des Coccéiens. Quelle absurdité ! Ajoutons à cela deux fautes de fait. Il est sûr que Sabellicus prit pendant sa vie le surnom de Coccius, et que l'inscription de son tombeau ne fut pas faite après sa mort. Il la fit graver lui-même. III. Il n'instruisit point les jeunes enfans dans les petits bourgs, mais à Tivoli qui est une ville épiscopale. IV. Nous avons de lui *Historia Enneadum* en XI livres, depuis le commencement du monde jusqu'en 1504. Ce sont les paroles de Moréri, et il ne se peut rien dire de plus absurde. Il avait lu dans Vossius que Sabellicus s'est rendu célèbre principalement par son Histoire d'onze Ennéades (23), c'est-à-dire, par une histoire divisée en onze ennéades, et il s'est imaginé qu'il s'agissait d'une histoire divisée en XI livres, qui comprenait les actions des ennéades. Il faut savoir que Sabellicus, affectant l'imitation des anciens, voulut diviser sa composition non pas de dix en dix livres, ou en décades (24) comme Tite Live, mais de neuf en neuf, ou en ennéades. V. C'est pervertir le sens de Paul Jove, et très-mal juger du fond, que d'oser dire que l'épithète que Sabellicus se fit est assez raisonnable, mais modeste (25).

(23) *Maximè celebratur Historia Enneadum XI*. Vossius, de Hist. lat., pag. 690. Notes que la dernière ennéade ne contient que deux livres.

(24) Notes qu'il divisa en décades son Histoire de Venise. Elle en contient trois entières, et trois livres de la IV^e.

(25) Peut-être que les imprimeurs ont oublié quelques mots, et que Moréri avait dit, mais non pas assez modeste.

Notez que beaucoup de gens ont bronché, comme Moréri, sur le passage de Vossius à l'égard des ennéades. Zeillérus nous dit que Sabellicus est l'auteur de l'Histoire de deux Ennéades, *cujus maximè celebratur Historia Enneadum II* (26), et Konig, qu'il a laissé onze livres d'Ennéades (27).

(26) Martinus Zeillerus, de Hist., part. I, pag. 127.

(27) Konig., Biblioth., pag. 712.

SABÉUS (FAUSTE), né au pays de Bresce en Italie, se fit tellement estimer par son savoir, que Léon X l'appela à Rome pour le faire garde de la bibliothèque vaticane *. Il travailla utilement à l'augmentation de cette bibliothèque, ayant fait dans cette vue plusieurs voyages longs et pénibles. Il en fut très-mal récompensé, et il murmura hautement de cette disgrâce (A); mais ses plaintes ne firent point d'impression sur l'esprit de quatre autres papes qui l'arrêtèrent à leur service. Ils ne l'avancèrent point, et ils lui donnèrent sujet de renouveler ses murmures contre le mauvais état de ses affaires. Il mourut à Rome, âgé de quatre-vingts ans, sous le règne de Paul IV (a). On a quelques

* Leclerc et Joly demandent une preuve de ce fait, qui soit tirée de quelques monumens. La chronologie des bibliothécaires du Vatican ne laisse point de place à Sabéus sous le règne de Léon X. Quand ce pape monta sur le trône du serviteur des serviteurs de Dieu, le bibliothécaire du Vatican était Thomas Phèdre Inghirami (que Joly n'appelle que Phèdre), qui mourut en 1516 (et non 1518, comme on lit dans Joly par faute d'impression); à Inghirami succéda Ph. Béroalde, mort en 1518, et dont le successeur fut Z. Acciaïoli, mort en 1520 (ou plutôt le 29 juillet 1519), et auquel Léon X donna un successeur le jour même de sa mort. C'était Jérôme Aléandre, qui survécut à Léon X.

(a) Tiré della Libreria bresciana nuovamente aperta, de Leonardo Cozzando. parte I, pag. 108, 109. Ce livre fut imprimé à Bresce, l'an 1685. Ghilini a fourni tout cela à Cozzando.

livres de sa façon (B). J'ai dit en un autre lieu (b) la part qu'il eut à la première édition d'Arnohe.

(b) Dans la remarque (E) de l'article ARNOHE, tom. II, pag. 431.

(A) *Il en fut très-mal récompensé, et il murmura hautement de cette disgrâce.*] Voici des paroles italiennes qui me serviront de preuve : *Di che egli agramente si querela e duole. Il che pure gli successe sotto quattro altri pontefici, quali con molta sua sinistra fortuna infelicemente servi* (1).

(B) *On a quelques livres de sa façon.*] Cinq livres d'épigrammes latines, qu'il fit imprimer à Rome l'an 1556, et qu'il dédia à Henri II, roi de France. Cette dédicace lui fut assez bien payée en argent et en habits : *E ne riportò da quella maestà una collana d'oro, duecento scudi del sole, e una giubba di velluto pavonazzo.* Il fit un livre de cosmographie, et il a beaucoup de part au recueil qui fut imprimé à Francfort, l'an 1580, sous le titre de *Picta Poësis Ovidiana : Thesaurus propemodum omnium Fabularum poëticarum Fausti Sabæi Brixiani aliorumque clarorum virorum tam veterum quam recentiorum epigrammatis expositarum* (2).

(1) Leonardo Cozzando, Libreria bresciana, part. I, pag. 109.

(2) Tiré de Leonardo Cozzando, della Libreria bresciana aperta, part. I, pag. 109. Voyez aussi le Théâtre de Ghilini, tom. I, pag. 51.

SACRATUS (PAUL), chanoine de Ferrare, sa patrie, au XVI^e. siècle, fut un de ceux qui s'appliquèrent à la politesse du style latin. Il le fit avec succès, comme le témoignent les lettres qu'il écrivit à Paul Manuce, à Riccobon, à Muret et à plusieurs autres savans, et qu'il publia l'an 1579 (A). Il les dédia à JACQUES SACRATUS, son frère, évêque de Carpentras. Il avait employé plusieurs années à étudier à Padoue et à voyager (a). On trouve à la fin de ses lettres deux petits dis-

(a) Paulus Sacratus, epist. dedicat.

cours qui servent d'apologie à deux prélats qui, contre l'usage, avaient écrit leurs mandemens en langue vulgaire. Ils en avaient usé de la sorte, parce que la plupart des ecclésiastiques de leur diocèse n'entendaient pas le latin. Il composa quelques autres livres (b), et mourut à l'âge de soixante et quinze ans (B). Jacques Sadolet, évêque de Carpentras et cardinal, son oncle maternel (c), avait pris la peine de l'instruire.

(b) Voyez la remarque (A).

(c) Voyez les lettres de Sacratius, lib. I, pag. m. 13, 34; et liv. VI, pag. 331.

(A) *Les lettres.... qu'il publia l'an 1579.*] Je n'ai point vu cette édition: celle dont je me sers est de Lyon 1581, in-16. On en fit une autre à Cologne, l'an 1583. Voyez le Polyhistor de Morhofius (1). Les autres ouvrages de Sacratius sont : *super Genesim liber unus; in Psalmos Davidis liber unus; in Epistolam canonicam B. Jacobi apostoli liber unus.* Voyez l'*Apparato degli Uomini illustri della Città di Ferrara*, composé par Agostino Superbi da Ferrara (2).

(B) *Il mourut à l'âge de soixante et quinze ans.*] C'est ce que porte (3) l'épithaphe qui fut mise sur son tombeau dans l'église cathédrale de Ferrare, par les soins de l'évêque de Carpentras son frère. On n'y marque point en quelle année il mourut; cette négligence est assez particulière *.

(1) Au chapitre XXIV du I^{er}. livre, pag. 309, 310.

(2) A la page 16.

(3) Ibidem.

* Leclerc prétend que Bayle devait, tout au contraire, dire que cette négligence était très-commune.

SADEUR (JACQUES), auteur d'un *Nouveau Voyage de la Terre Australe*, imprimé l'an 1692 (a). Son père (b) s'appelait

(a) Notez que ce livre avait déjà été imprimé à Vannes, l'an 1676, in-12.

(b) Aventures de Jacques Sadeur, pag. 2, édit. de Hollande, 1692, in-12.

Jacques Sadeur, et sa mère, Guillemette Itin; l'un et l'autre étaient de Châtillon-sur-Bar, du ressort de Rethel en Champagne, et s'étaient allés établir en Amérique : mais après neuf ou dix mois de séjour au Port-Royal, ils s'embarquèrent pour s'en retourner en France, le 25 d'avril 1603. La femme, quinze jours après son embarquement, mit au monde le garçon qui fait le sujet de cet article. Le père et la mère périrent proche le cap de Finistère, où leur vaisseau échoua : l'enfant fut sauvé comme par miracle, et donné à un habitant de cette côte ; et puis, ayant été encore sauvé d'un naufrage, il entra chez une dame portugaise (c), avec le fils de laquelle il étudia. Il fut pris par des pirates, l'an 1623. Il pensa périr dans un troisième naufrage : il fut sauvé par un vaisseau qui allait aux Indes ; et il fit un quatrième naufrage, qui lui donna lieu, par des accidens que personne n'est obligé de croire, d'aborder à la Terre Australe. La manière dont il dit que cela fut fait, et qu'il vainquit les bêtes farouches qui le voulaient déchirer, et qu'il se retira enfin de ce pays-là après un séjour de trente-deux ans (d), et qu'il arriva à l'île de Madagascar, est quelque chose de si étrange, que je ne pense pas qu'il y ait des inventions plus grotesques, ni dans l'Arioste, ni dans l'Amadis. Aussi n'est-ce point sur le pied d'un personnage réel et d'une histoire véritable, que je fais ici mention de Jacques Sadeur et

*de son voyage de la Terre Australe : je n'en ai voulu parler que parce que j'en avais fait mention dans mon article d'Adam, et qu'afin de donner un supplément aux chimères d'Antoinette Bourignon ; car il faut savoir que Jacques Sadeur, qui se dit hermaphrodite, rapporte que c'est ce qui le délivra de la mort, dans un pays où chaque personne a les deux sexes, et où l'on traite de monstres marins, à qui l'on ne fait nul quartier, tous les hommes de notre continent (e). *Tous les Australiens, dit-il (f), ont les deux sexes ; et s'il arrive qu'un enfant naisse avec un seul, ils l'étouffent comme un monstre.* Il ne s'explique pas assez nettement sur la manière dont ils engendrent (A) : mais il ne laisse pas de nous faire entendre bien clairement (g), *que les enfans viennent dans leurs entrailles comme les fruits viennent sur les arbres (B) ; (h) qu'ils vivent sans ressentir aucune de ces ardeurs animales les uns pour les autres ; qu'ils n'en peuvent même entendre parler sans horreur ; que leur amour n'a rien de charnel ni de brutal ; qu'ils se suffisent pleinement à eux-mêmes ; et qu'ils n'ont besoin de rien pour être heureux et vivre contents.* En un mot, les raisonnemens qu'il prête à un vieillard australien supposent que chaque individu est la cause unique et totale des enfans qu'il met au monde. Il l'introduit (i)*

(c) *La comtesse de Villafranca.*

(d) *Aventures de Jacques Sadeur, p. 92.*

(e) *Pag. 147.*

(f) *Pag. 59, 62.*

(g) *Pag. 92.*

(h) *Pag. 69.*

(i) *Pag. 71.*

faisant des difficultés contre la génération qui dépend de deux personnes, dont l'une est le père et l'autre la mère. Ce vieillard conclut que sans les deux sexes l'homme ne saurait être parfait ni entier; il le conclut, dis-je, de ce que l'unité de sexe fait avoir besoin de la conjonction de l'autre pour produire. Sadeur comprit tellement ces principes et leurs conséquences, que, pour montrer qu'il le comprenait, il se servit de ces paroles (k): *Je faisais réflexion sur la manière d'agir du souverain Être; je voyais bien que la créature ne pouvait mieux lui ressembler qu'en agissant seule comme lui en ses productions, et qu'une action qui se faisait par le concours de deux personnes ne pouvait être aussi parfaite que celles qui se faisaient par une seule et même personne.* Voilà donc les peuples de la Terre Australe dans les principes de la Bourignon; et peu s'en faut qu'on n'ait lieu de croire que Jacques Sadeur, quel qu'il soit, a voulu nous insinuer que ces gens-là ne descendent point d'Adam (C), mais d'un androgyne, qui ne déchet point comme lui de son état d'innocence. Ce tour-là serait assez bien imaginé pour tromper la vigilance des censeurs de livres, et pour prévenir les difficultés du privilège, en cas qu'on voulût faire tenter fortune à un système préadamitique (D). Si la Peyrère se fût servi de ce tour, il se serait épargné bien des affaires. Cyrano de Bergerac s'en aida un peu dans ses Voyages de la Lune et du

(k) Aventures de Jacques Sadeur, p. 69.

Soleil. L'auteur de l'Histoire des Sévarambes (l) n'a pas négligé peut-être cette finesse. Disons en passant que l'auteur de la Religion du Médecin tenait quelque chose du goût des *Australiens* (E). Par occasion j'expliquerai ici, plus exactement que je ne l'ai fait ailleurs (m), ce qui concerne les androgynes platoniques (F).

Dès que cet article eut été lu à Genève, il y eut une personne que j'estime infiniment, qui me fit l'honneur de m'envoyer un mémoire que l'on verra ci-dessous. On y trouvera qu'un cordelier défroqué est l'auteur de ce prétendu voyage de la Terre Australe (G). Je m'étonne que M. Cousin, qui, avec tout le sérieux qui lui est propre, a donné dans son Journal des Savans (n) un extrait de ces aventures chimériques de Jacques Sadeur, ait ignoré l'édition de Vannes 1676. Il a cru que celle de Paris, chez Barbin, 1692, était la première.

(l) Voyez le jugement que Morhofius fait de lui, à la page 75 de son Polyhistor.

(m) Dans l'article d'ADAM, rem. (F), tom. I, pag. 202.

(n) Du 4 août 1692, pag. 526 et suiv. de l'édition de Hollande.

(A) *Sur la manière dont ils engendrent.* Il dit que dans tout le temps qu'il a été parmi eux, il n'a pu venir à bout de connaître comment la génération s'y fait (1), et qu'ils ont une si grande aversion pour tout ce qui regarde les premiers commencemens de la vie, qu'un an ou environ après son arrivée, deux Australiens lui en ayant entendu dire quelque chose, ils se retirèrent de lui avec autant de signes d'horreur que s'il eût commis quelque crime (2).

(B) *Comme les fruits viennent sur*

(1) Aventures de Jacques Sadeur, pag. 60, 92.

(2) Pag. 91.

les arbres.] J'ai rapporté ailleurs (3) un passage d'Antoinette Bourignon (4), où elle dit que *le péché a défiguré dans les hommes l'œuvre de Dieu, et qu'au lieu d'hommes qu'ils devaient être, ils sont devenus des monstres dans la nature, divisés en deux sexes imparfaits, impuissans à produire leurs semblables seuls, comme se produisent les arbres et les plantes, qui en ce point ont plus de perfection que les hommes ou les femmes, incapables de produire seuls, mais par conjonction d'un autre et avec douleurs et misères.* Si vous exceptez l'influence du péché, la doctrine de cette femme et celle du philosophe australien se ressembleront comme deux gouttes d'eau. Je m'étonne qu'ils n'aient pas pris garde ni l'un ni l'autre que leur prétendue supériorité des plantes sur l'homme, par rapport à la faculté d'engendrer, est une fausse supposition ; car il est bien vrai que chaque plante produit sa graine, son fruit, sa semence, indépendamment d'une autre plante de différent sexe ; mais il n'est pas vrai qu'elle produise une autre plante en elle-même et par elle-même. Qu'a-t-elle donc de plus que l'homme ? Est-ce que l'homme ne produit pas en lui-même, et sans le concours de l'autre sexe, la semence virile, qui est comme la graine ou le noyau dans les plantes, d'où sort un autre individu ? Oui, dira-t-on ; mais sans la conjonction avec l'autre sexe, cet autre individu ne sortira point de la semence virile. Pensez-vous, répliquerai-je, que la semence des plantes n'ait pas besoin d'être reçue dans une matrice afin de devenir une plante ? Ne faut-il pas qu'elle soit recue dans la terre ? N'est-ce pas une dépendance d'autrui aussi grande, mais moins délectable que celle que vous trouverez de l'autre côté, vous mademoiselle Bourignon, et vous Jacques Sadeur ? Il est certain que, selon leur hypothèse, l'état parfait de l'homme ne serait point comme celui de la plante sur ce fait-là ; l'homme produirait en lui-même et par sa seule vertu, non pas de quoi faire un autre homme dans un autre sujet,

mais un autre homme. La plante ne fait point cela ; elle fait en elle-même ce de quoi la terre fait sortir une autre plante. Je me souviens à ce propos d'avoir lu les vers suivans :

*J'ai veu vif sans fantosme
Un jeune moyne avoir
Membre de femme et de homme,
Et enfans concevoir
Par lui seul en luy mesmes
Engendrer, enfanter
Comme font aultres femmes
Sans oultilz emprunter (5).*

Ils sont tirés d'un poëme de Jehan Molinet, intitulé : *Recollection des merveilles advenues en nostre temps.* Voilà un hermaphrodite encore plus singulier que celui dont M. de Beauval a fait mention dans l'Histoire des Ouvrages des Savans (6). On pouvait lui appliquer les paroles qu'on applique au porc-épic, *Seque jaculo, sese pharetrâ, sese utitur arcu.* Il était lui-même son arc, ses flèches et son carquois. L'hypothèse de M. Vossius n'est point d'une telle portée. *Hermaphroditi ut plurimum veræ sunt mulieres non discrepantes à cæteris nisi excessu membri quo viros imitantur, quoque omnia ea quæ viri peragunt non in suum tantum, sed et virilem quoque sexum prodigiosam frangendo venerem, ut merito Seneca, epist. 95, de illis dixerit, dii illas deæque malè perdant, adeò perversum commentæ genus impudiciæ, viros ineunt (7).*

Mais il ne faut pas croire tout ce conte de Jehan Molinet. Ce moine ne s'engrossa point lui-même : il n'avait pas été tout à la fois agent et patient lui seul. Je ne sais point si on le punit ; j'ai lu seulement qu'il fut livré à la justice, et détenu jusques à ce qu'il eût accouché. Lisez ce passage de la Chronique scandaleuse de Louis XI. « En ladicte année 1478, advint » au pays d'Auvergne que en une » religion de moines noirs, appartenant à monseigneur le cardinal de » Bourbon, y eut ung des religieux » dudit lieu qui avoit les deux sexes » de homme et de femme, et de chas-

(5) Les faictz et dictz de feu de bonne mémoire Jehan Molinet, folio 229 verso, édit. de Paris, 1540, in-8°. Du Verdier, à la page 723 de sa Bibliothèque française, rapporte ces vers, mais non selon l'orthographe de l'original.

(6) Mois de novembre 1602, pag. 125.

(7) Isaacus Vossius, Comment. in Catul., pag. 287.

(3) Dans la remarque (G) de l'article d'ADAM, tom. I, pag. 202.

(4) Préface du Nouveau Ciel.

» cun d'iceulx se aida tellement qu'il
 » devint gros d'enfant, pourquoy fut
 » prins et saisi, et mis en justice et
 » gardé jusques à ce qu'il fut delivré
 » de son postume, pour après iceluy
 » venu estre fait dudit religieux ce
 » que justice verroit estre à faire. »
 Quelle négligence que de ne point
 raconter les suites de cet emprison-
 nement (8) !

(C) *Que ces gens-là ne descendent point d'Adam.*] Il leur attribue bien des choses qui ne conviennent qu'à l'état d'innocence ; comme de n'avoir point de honte de leur nudité, de s'aimer tous d'un amour cordial, de ne se quereller jamais, de ne savoir ce que c'est que le mien et le tien, d'avoir tout commun entre eux avec une bonne foi et un désintéressement admirable (9), d'enfanter sans douleur (10), de ne sentir aucun mouvement d'impudicité, d'être forts, robustes et vigoureux, sans que leur santé soit jamais altérée par la moindre maladie ; de faire peu de cas de la vie, en comparaison du repos éternel qui la suit, et après lequel ils soupirent (11). Il est vrai qu'ils ne sont guère orthodoxes sur le repos éternel ; car il ne consiste pas selon eux dans la vision béatifique, mais dans la privation de l'existence particulière et individuelle : ils disent qu'après la mort on n'existe qu'en général dans un *génie universel*, qui se communique par parties à chaque particulier, et qui a la vertu, lorsqu'un animal meurt, de se conserver jusques à ce qu'il soit communiqué à un autre ; tellement que ce génie s'éteint en la mort de cet animal, sans cependant être détruit, puisqu'il n'attend que de nouveaux organes et la disposition d'une nouvelle machine pour se rallumer (12). C'est un galimatias aussi absurde que l'âme du monde de quelques anciens philosophes. Sadeur fait ces gens-là un peu cavaliers sur la religion ; ils se contentent d'adorer l'Être incompréhen-

sible sans en jamais parler ; ils s'imaginent que c'est l'offenser par l'endroit le plus sensible, que de faire de ses divines perfections le sujet de leurs entretiens ; de sorte qu'on peut dire que leur grande religion est de ne point parler de religion (13). Cela ne sent point l'état d'innocence ; l'homme doit glorifier son créateur par ses paroles aussi bien que par ses pensées ; et il ne sert de rien d'alléguer, comme fit le vieillard autrichien à Sadeur, que l'on s'expose à parler de Dieu autrement qu'il ne faut, quand on se hasarde d'en parler ; car cela prouverait trop, et devrait porter à ne penser jamais à l'Être incompréhensible. Voici ce qu'on trouve là-dessus dans le livre de ce prétendu voyageur. Il avait dit à son vieillard (14) qu'en Europe Dieu est le sujet des plus agréables et des plus nécessaires entretiens ; et sur la question qui lui fut faite, si les raisonnemens qu'on fait sur cet Être incompréhensible sont semblables, il avait avoué de bonne foi que les sentimens étaient fort partagés dans les conclusions que chacun tirait souvent des mêmes principes ; ce qui causait plusieurs contestations fort aigres, d'où naissaient souvent des haines très-envenimées, et quelquefois même des guerres sanglantes, et d'autres suites non moins funestes. Ce bon vieillard, poursuit-il, répliqua avec beaucoup de naïveté que si j'avais répondu d'une autre manière il n'aurait pas parlé davantage, et aurait eu le dernier mépris pour moi, étant, disait-il, très-assuré que les hommes ne pouvaient parler d'une chose incompréhensible, qu'ils n'en eussent des opinions fort différentes, et même tout-à-fait contraires. Il faut être aveugle, ajouta-t-il, pour ignorer un premier principe ; mais il faut être infini comme lui pour en pouvoir parler exactement ; car puisque nous reconnaissons qu'il est incompréhensible, il s'ensuit que nous ne pouvons en parler que par conjecture, et que tout ce que nous en pouvons dire peut bien contenter les curieux, mais ne saurait satisfaire les personnes raisonnables. Et nous aimons mieux nous taire absolument que de nous expo-

(8) Chronique scandaleuse de Louis XI, pag. m. 386. Voyez aussi Robert Gaguin, au livre X de l'Histoire de France, folio m. 284 verso. Il dit que cela arriva dans un couvent d'Issoire en Auvergne.

(9) Pag. 60.

(10) Pag. 93.

(11) Pag. 69.

(12) Pag. 90.

(13) Pag. 83.

(14) Pag. 88.

ser à débiter quantité de faussetés touchant sa nature. Il y a quelque chose de si spécieux dans ces paroles, qu'un honnête homme m'a assuré que les ayant lues à son valet, et lui ayant demandé, qu'en dis-tu, la Fleur? on lui répondit : Parbleu ! monsieur, ce vieillard n'était pas manchot ; je voudrais lui ressembler, je serais bien sage.

(D) *Un système préadamitique.*] Sadeur dit (15) que les Australiens comptent plus de douze mille révolutions de solstices depuis le commencement de leur république, et qu'ils débitent qu'ils tirent leur origine d'une divinité qui, d'un seul souffle, produisit trois hommes desquels tous les autres sont venus ; qu'ils ne font commencer les Européens que cinq mille révolutions après eux, et que l'origine qu'ils leur donnent est tout-à-fait ridicule ; car ils disent qu'un serpent d'une grosseur démesurée et amphibie s'étant jeté sur une femme pendant son sommeil, et en ayant joui sans lui faire autre mal, cette femme se réveilla sur la fin de l'action, de laquelle elle eut tant d'horreur, qu'elle se précipita dans la mer ; le serpent la porta jusqu'à une île voisine, où elle se repentit de son propre désespoir et accoucha de deux enfans, l'un mâle et l'autre femelle, qui firent paraître tant de marques de malice, que leur mère en devint inconsolable. Le serpent s'aperçut de ses ennuis, et lui fit connaître par signe qu'il la remènerait en son pays, si elle voulait. Il l'y ramena effectivement, puis vint rejoindre ses deux petits, qui s'accouplèrent et multiplièrent. Ne dirait-on pas que c'est une méchante allusion à la fable de quelques hérétiques (16), que le serpent tentateur engrossa Ève de deux enfans (17) ?

(E) *L'auteur de la Religion du Médecin tenait quelque chose du goût des Australiens.*] Je voudrais, dit-il, qu'à la manière des arbres nous pussons multiplier sans aucune conjonction, ou qu'enfin il se trouvât quelque autre moyen de procréer des enfans que celui qui est en usage ; car certainement il n'y a rien de plus sot,

ni de plus indigne d'un homme sage ; rien ne couvre de plus de honte, et n'attère davantage la noblesse et la grandeur de notre âme, que de songer, quand cette chaleur est passée, à quel point l'on a été impertinent. Ce n'est pas, ajoute-t-il, que j'aie trop d'éloignement de ce sexe plein de charmes ; au contraire, je suis d'un naturel à admirer et aimer tout ce qui est beau ; je m'attache même avec un plaisir extrême à une belle peinture, ne fût-ce que celle d'un cheval. Ceux qui entendent le latin vont voir qu'il dit effectivement tout ce que je lui fais dire. *Mihi satis placeret, si nobis etiam arborum more citra conjunctionem procreare liceat, sive alia quæpiani reperiatur rerum propagandarum ratio, quam coitionis illa vulgaris, et trivialis : nihil profectò ineptius est, aut viro sapiente indignius ; nihil quod mentis celsitudinem turpius dejiciat, quam si animo jam deferbente reputet, quam insigniter ineptierit. Nec tamen hæc ita quenquam interpretari velim, quasi à sexu illo dulcissimo alienatior animo sim, immò ultrò admiror, et amplector, quicquid pulchrum est. Summâ cum voluptate eleganti cûpiam picturæ inhæreo, etiamsi equitantum fuerit* (18). Celui qui a fait des notes sur cet ouvrage de Thomas Browne observe que les sottises dont l'auteur parle étant nécessaires au genre humain, il a fallu que les hommes y fussent fort adonnés (19). Il cite quelques passages de saint Augustin, où les choses sont un peu outrées ; car non-seulement on y trouve la dégradation de la partie supérieure de l'âme, son interrègne, son détronement par ces sortes de caresses ; non-seulement on y trouve que le sage n'est point obligé à se marier, et que ceux qui le font méritent plus d'être admirés que d'être imités ; mais aussi que le devoir qu'ils se rendent sans un motif de procréation est un péché

(18) Thomas Browne, *Religio Medici*, part. II, sect. IX, pag. m. 397.

(19) *Et si rectè ineptias illas ac nugas, quas vir cum muliere agit, quoties fœminæ voluptate uti decrevit, consideremus, nihil stultius, fingi posse reperiemus ; sed ob liberorum procreandarum necessitatem, humanique generis conservationem, Deus proclives nos ad ejusmodi nugas ac voluptates esse voluit.* Annotat. ad *Religion. Medici*, pag. 403.

(15) Pag. 116.

(16) *Archontici*, apud Epiphan., hæres. XL.

(17) Voyez la remarque (B) de l'article d'Ève, tom. VI, pag. 329.

vénuel. *Conjugalis concubitus generandi gratia non habet culpam : concupiscentie verò satianur, sed tamen cum conjuge propter fidem thori venialem habet culpam : adulterium verò sive fornicatio letalem habet culpam ; ac propter hoc melior est quidem ab omni concubitu continentia , quàm vel ipse matrimonialis concubitus , quæ fit causâ gignendi.* Hæc habet August. , in lib. de bono conjugal. , c. VI. , in Soliloquiis , c. X. Si , inquit , *ad officium pertinet sapientis (quod nondum comperi) dare operam liberis , quisquis hujus rei tamen gratiâ concumbit , mirandus mihi videri potest , at verò imitandus nullo modo* (20). Le même commentateur amène sur ces paroles de Thomas Browne , *nihil ineptius aut viro sapiente indignius*, l'autorité de saint Augustin. *Hinc Augustin. , in libro Soliloquiorum , cap. X. Nihil , inquit , esse sentio , quod magis ex arce deiciat animum virilem , quàm blandimenta fœminea , corporumque ille contactus , sine quo uxor haberi non potest* (21).

(F) *J'expliquerai ici plus exactement . . . ce qui concerne les androgynes platoniques.*] Platon suppose qu'au commencement du monde il y avait trois sortes d'hommes ; les uns étaient seulement mâles , d'autres seulement femelles , et d'autres mâles et femelles tout ensemble. Ceux-ci sont les androgynes. Tous les individus de ces trois espèces avaient chacun quatre bras et quatre pieds , deux visages tournés l'un vers l'autre et posés sur un seul cou , quatre oreilles , deux parties génitales , et ainsi du reste. Ils marchaient droit ; mais quand il était question d'aller plus vite ils faisaient des culbutes. Ils étaient robustes et hardis , de sorte qu'ils entreprirent de faire la guerre aux dieux. La cour céleste tint conseil sur cette affaire , et se trouva fort irrésolue ; car d'exterminer le genre humain à coup de foudre , comme on avait exterminé les géans , ce n'était pas le profit des dieux. Qui leur aurait après cela offert de l'encens et des sacrifices (22) ? D'autre côté il n'était pas à

propos de souffrir l'audace et l'insolence des hommes. Voici comment Jupiter coupa le nœud ; il les partagea tous en deux : mais il naquit de là un grand inconvénient ; car chaque moitié tâchait de se réunir à l'autre , et quand elles se rencontraient elles s'embrassaient si tendrement , et avec tant de plaisir , qu'elles ne pouvaient se résoudre à se séparer. Ainsi elles se laissaient mourir de faim. Jupiter remédia à ce désordre : il transposa les parties naturelles , et fit en sorte que le plaisir des embrassades cessât après un certain temps , afin que chacun pût aller vaquer aux affaires. Platon ajoute que les mâles , qui sont l'une des moitiés d'un androgyne , sont fort adonnés aux femmes , et que les femelles , qui sont l'une des moitiés d'un androgyne , aiment ardemment les hommes. Il prétend que les femelles qui aiment d'autres femmes sans se soucier du mâle sont une moitié de ces anciennes femelles qui étaient doubles , et que les mâles qui sont enclins à l'amour des mâles , sont une moitié des anciens mâles qui étaient doubles (23). Ceux qui voudront voir des réflexions sur ce qu'Eusèbe (24) prétend que Platon a dérobé à Moïse cette idée des androgynes , feront bien de consulter le Commentaire de Louis Leroi (25). Il avoue (26) que *Mercerus et Quinquarbe , lecteurs du roy en hebreu l'ont beaucoup aidé en cest endroit.* Il trouve que Marsile Ficin s'est trompé souvent. *Ce seroit temps perdu , dit-il (27) , de m'arrêter à reprendre ce personnage en tous les endroits où il a faillily traduisant Platon : mais plustost luy convient rendre grâces , du labour qu'il a prins volontairement , pour aider à la posterité , amendant à son pouvoir l'ancienne traduc*

παρὰ τῶν ἀνθρώπων ἠφανίζετο. Extinctio hominum genere humanus deorum cultus venerationisque periret. Plato, in Convivio , pag. m. 1185.

(23) Tiré de Platon , in Convivio , pag. 1185 , 1186.

(24) De Præparat. evangel. , lib. XII , cap. VII.

(25) Ludovicus Regius. Il a été professeur royal à Paris , et a traduit en français plusieurs dialogues de Platon , et entre autres le Festin. Il y a joint des commentaires.

(26) Folio 45 , édition de Paris , 1559 , in-4°.

(27) Folio 51.

(20) Annotat. ad. Relig. Medici , pag. 403.

(21) Ibidem.

(22) Αἱ τιμαὶ γὰρ αὐτοῖς καὶ τὰ ἱερὰ τὰ

tion, et cependant essayer de suppléer son défaut sans aigreur. . . . (28) Le bon seigneur n'estoit gueres expert en grec ny latin, et a failly infiniment traduisant cest autheur, mesmement en telles difficultez qui dependent de la cognoissance de l'antiquité, ou de nature. J'en ay conféré avec monsieur de Montpellier et messieurs Turnebus et Goupil, professeurs du roy, et m'a secouru chacun à son pouvoir. Ce monsieur de Montpellier est celui qu'il loue au feuillet 50 en ces termes : *Estant en doute sur l'intelligence de ce lieu, ie l'ay communiqué à messire G. Pellissier, évesque de Montpellier, personnage de grand jugement es secretz des bons autheurs : mesmement en l'observation et cognoissance des choses naturelles, esquelles il est autant exercé qu'il y ait esté homme depuis les anciens, lequel en ce passage, et en tous autres où je l'ay requis, m'a secouru humainement.* Pour divertir son lecteur, il rapporte un poëme qui mérite d'être lu. *Après ces longues et ennuyeuses expositions d'un passage de telle importance, dit-il (29), devant que passer outre, j'adjousteray une poésie que fait autrefois au propos de l'androgyné, mess. Anthoine Heroet, à présent évesque de Digne, et l'adressa au feu roy François, pere des bonnes lettres ; et ce pour donner quelque recreation aux lecteurs. Je reciteray volontiers ceste composition, tant pour son elegance, aussi pour reduire en memoire l'amitié et familiarité que j'ay eue avec l'autheur, cependant que suivois en court M. le chancelier Olivier, personnage tressage et tressçavant, avec lequel il estoit ordinairement (30). Vray est qu'il n'a du tout suivi Platon, comme chacun pourra cognoistre en les conferant : mais s'est joué poëliquement, en ostant et adjoustant ainsi que bon lui sembloit. Voici le commencement de ce poëme :*

*Au premier aage que le monde vivoit
D'herbe, de gland, trois sortes y avoit
D'hommes, les deux telz qu'ilz sont maintenant,
Et l'autre double estoit, s'entretenant
Ensemblement tant masle que femelle.*

(28) Folio 52.

(29) Folio 53.

(30) La Croix du Maine dit qu'Héroet, natif de Paris, étoit parent du chancelier Olivier.

*Il faut penser que la façon fut belle :
Car le grand Dieu qui vivre les faisoit,
Faitz les avoit et bien s'y cognoissoit.*

*De quatre bras, quatre pieds, et deux testes
Estoyent formez ces raisonnables bestes.
La reste vaut mieux pensée que dite,
Et se verroit plustost peinte qu'escrite.*

*Chacun estoit de son corps tant aysé,
Qu'en se tournant il se trouvoit baisé :
En estendant ses bras, on l'embrassoit :
Voulant penser, on le contrepoisoit :
En soy voyoit tout ce qu'il vouloit veoir,
En soy trouvoit ce qu'il falloit avoir :
Jamais en lieu ses pieds portez ne l'eussent,
Que quant et luy ses passetemps ne feussent.
Si de son bien luy plaisoit mal user,
Facile estoit envers soy s'excuser.
De luy n'estoit fait ne raport, ny compte.
Ne congnoissoit honnesteté, ny honte.
Si de son cœur sortoyent simples desirs,
Il y entroit tant de doubles plaisirs,
Qu'en y pensant chacun est incité
A maintenir que la felicité
Fut de tel temps, et le siecle doré.*

(G) *Un mémoire . . . où l'on trouvera qu'un cordelier défroqué est l'auteur de ce prétendu Voyage de la Terre Australe.*] Voici ce qui me fut écrit de Genève, le 13 de mars 1697. « Vous ne serez pas fâché que » je vous informe du véritable auteur de la Relation des Terres Australes, qui a paru sous le nom de Jacques Sadeur, et dont vous parlez. C'est un nommé Gabriel Foini, qui étoit cordelier dans un couvent de Lorraine, sa patrie. Il vint en ce pays environ l'an 1667 : il y embrassa notre religion ; mais cela n'empêcha pas qu'il n'y menât toujours une vie peu régulière. D'abord il s'alla établir dans la petite ville de Morges, où il fut chantre de l'église : mais un jour étant allé chanter après avoir fait la débauche, il commit dans le temple des indécences qui le firent chasser de là. Il vint ici, où, pour subsister, il allait de maison en maison enseignant aux petits écoliers la grammaire, la géographie, etc., et aux Allemands la langue française. Il se maria au bout de quelque temps à une fille de la lie du peuple, et qui n'étoit pas en réputation d'être aussi scrupuleuse que Lucrece. Il s'avisa ensuite de faire imprimer de petits livrets ; entre autres un almanach chaque année, sous le nom du *Grand Garantus*, plein de fautes pour l'ordinaire à l'égard de la supputation des temps ; un jeu de cartes en blason ; et les Psaumes de Marot et

» de Bèze, avec une prière de sa
 » façon au bout de chaque psaume,
 » qui ne contenait que des compli-
 » mens fort plats à la Divinité. En-
 » fin, les relations de voyages étant
 » fort à la mode en ce temps-là, il
 » couronna ses ouvrages par son
 » *Australie*, comme il l'appelle : il
 » la fit imprimer ici secrètement
 » sur la fin de 1676. Messieurs nos
 » ecclésiastiques qui crurent trouver
 » dans ce livre plusieurs choses con-
 » traaires à l'Écriture Sainte et plu-
 » sieurs impuretés, appelèrent l'im-
 » primeur, qui déclara que Foigni
 » avait fourni le manuscrit : celui-ci
 » ayant comparu, soutint vigoureu-
 » sement que Jacques Sadeur en était
 » le véritable auteur, et qu'on lui en
 » avait envoyé la copie de Bordeaux;
 » mais enfin, ayant été déferé au
 » magistrat, il avoua, étant pressé,
 » que c'était lui-même qui avait com-
 » posé ici le livre, pour gagner quel-
 » que chose, et que Jacques Sadeur
 » était un nom supposé. Pour peine
 » on lui ordonna de se retirer de la
 » ville avec sa famille : mais quel-
 » ques gentilshommes allemands, à
 » qui il enseignait la langue, ayant
 » intercédé pour lui, on le toléra
 » encore ici quelque temps ; mais au
 » bout de trois ou quatre ans, sa
 » servante étant devenue grosse, et
 » lui se voyant poussé à ce sujet par
 » la justice, il décampa, se retira
 » en Savoie, et se renferma dans un
 » couvent, où il est mort depuis
 » cinq ans. »

Il faut que je mette ici ce qui me fut dit l'an 1699 par une personne d'importance, c'est que la Relation qui a paru sous le nom de Jacques Sadeur est l'ouvrage d'un gentilhomme breton, grand admirateur de Lucrèce, dont il avait fait même une version en français, qu'il se proposait de publier. Il fit imprimer à Vannes, l'an 1676, la Relation de Jacques Sadeur. J'accorderais cela avec le mémoire de Genève, en supposant que le moine défroqué emprunta de cet ouvrage les matériaux de l'*Australie*, qu'il fit imprimer, ou même qu'il le copia mot à mot, et qu'il donna sa copie comme un vrai original. Il y a dans cette Relation certaines choses ménagées si finement, que j'ai quelque peine à m'imaginer

que Foigni ait été capable de cette délicatesse. J'ai oublié de prier quelques-uns de mes amis de collationner avec l'*Australie* la Relation de Jacques Sadeur. Je soupçonne qu'il y a quelque différence entre ces deux pièces *.

* Leclerc observe qu'on ne peut rien dire de tout ceci, que l'on n'ait vu et confronté les deux livres.

SADUCÉENS *, secte qui se forma parmi les juifs, deux cents ans ou environ avant la naissance du Messie (A). On croit que Sadow, disciple d'Antigonus Sochæus, en a été le fondateur. Lui et Baithus, qui était aussi disciple de ce même Antigonus, prirent mal le sens d'une doctrine que leur maître leur inculquait : ils conclurent qu'il n'y avait ni paradis ni enfer, de ce qu'il les exhortait à honorer Dieu, non comme des mercenaires qui n'agissent que par l'espérance du gain, mais comme ces domestiques généreux qui s'acquittent ponctuellement de leurs fonctions envers leurs maîtres sans aucun motif de récompense. Une maxime si belle, n'ayant pas été bien interprétée par ces deux disciples d'Antigonus, les rendit chefs de parti (a). Ils fondèrent deux sectes pernicieuses (B), qui renversaient de fond en comble la religion ; et comme ils prévirent qu'on les tuerait s'ils se hasardaient à déclarer publiquement toute la suite de leurs principes, ils n'o-

* Joly ne fait aucune remarque sur cet article. Leclerc se contente de dire : « Bayle y suppose plusieurs fois que la religion influe beaucoup sur les mœurs : il a raison. Mais il a eu tort de soutenir aussi souvent le contraire. »

(a) Pirke Avoth, cap. I, num. 3, et Maimonides, Commentar. in Pirke Avoth, folio 25, cap. I, apud Joh. Helvicum Willemmerum, in Dissertat. philologicâ de Sadducæis, pag. 20, 22.

ne sèrent point rejeter l'autorité de l'Écriture; ils se contentèrent de rejeter les traditions. Ceux qui embrassèrent la secte de Sadoc furent appelés Saducéens (b). Ils faisaient déjà beaucoup de figure au temps de Jonathas, frère de Juda Machabée, c'est-à-dire environ l'an 600 de Rome; car Joseph nous apprend qu'il y avait alors trois sectes parmi les Juifs, celle des pharisiens, celle des saducéens et celle des esséniens (c). Il ajoute (d) que les saducéens rejetaient le dogme de la prédestination, et qu'ils enseignaient que l'homme est la seule cause de sa prospérité, ou de son adversité, selon qu'il use bien ou mal de son libre arbitre. Il dit ailleurs (e) que la secte des pharisiens et celle des saducéens s'entre-querellèrent beaucoup, et que les gens riches favorisèrent les saducéens, mais que les pharisiens eurent pour eux le menu peuple. Ceux-ci prescrivaient beaucoup d'observances comme venues de leurs ancêtres, et conservées de main en main, encore qu'elles n'eussent pas été couchées par écrit dans la loi de Moïse : les saducéens au contraire décrédaient tous les dogmes et tous les usages qui n'étaient point contenus dans l'Écriture. Nous apprenons, dans le même endroit de Joseph, que le grand sacrificateur Hyrcan (f), qui avait été disciple des pharisiens,

les abandonna et les maltraita, s'étant déclaré pour la secte des saducéens à l'instigation de son favori Jonathas, qui en faisait profession. On voit ailleurs, dans le même historien (g), que cette secte ne croyait pas que l'âme fût immortelle (h), ni que Dieu se mêlât du mal, soit pour le faire, soit pour y prendre garde (C). Il observe (i) que le nombre des saducéens n'était point grand, mais qu'ils possédaient pour l'ordinaire les plus hautes dignités, ce qui n'empêchait pas que leur crédit ne fût médiocre : presque rien ne se faisait selon leur avis; il fallait que ceux d'entr'eux qui exerçaient les magistratures se conformassent, malgré qu'ils en eussent, aux décisions des pharisiens, car sans cela ils n'eussent pas été tolérés par la populace. On peut, ce me semble, donner un grand jour à ceci par les deux observations qu'il a faites, l'une que les pharisiens n'usaient point de sévérité quant il s'agissait de punition (k), l'autre, que les saducéens étaient fort sévères dans les fonctions de judicature (l). Enfin il dit (m) que la concorde ne régnait point parmi eux, qu'ils vivaient comme des bêtes farouches, et que les amis ne trouvaient pas moins de rudesse dans leur conversation que s'ils avaient été étrangers. On a de la peine à voir quelque liaison entre cela et ce qu'il observe

(b) Maimon., *ibid.*

(c) Joseph. Antiquit. Judaïc. lib. XIII, cap. IX.

(d) *Idem*, *ibid.* et lib. II de Bello Judaico, cap. XII (aliàs, cap. VII).

(e) *Idem*, Antiq. lib. XIII, cap. XVIII, sub fin.

(f) Il mourut vers l'an de Rome 649.

(g) Joseph. Antiq. lib. XVIII, cap. II.

(h) *Idem*, de Bello Judaico, lib. II, cap. XII, (aliàs cap. VII).

(i) *Idem*, Antiq. lib. XVIII, cap. II.

(k) *Idem*, *ibid.* lib. XIII, cap. XVIII.

(l) *Idem*, *ibid.* lib. XX, cap. VII. Voyez la remarque (D).

(m) Joseph. de Bello Jud. lib. II, cap. XII (aliàs VII).

en un autre endroit, que cette secte n'était point favorisée du menu peuple, mais des gens riches; car ces gens-là s'accommodent peu des humeurs sauvages et misanthropes, et ils introduisent les incommodités et les douceurs de la vie partout où leur commerce se peut étendre. Il faudrait peut-être s'imaginer que ce qu'il dit touchant la discorde des saducéens, et touchant le caractère rustique de leurs conversations, ne signifie autre chose sinon qu'ils regardaient comme une vertu la liberté de disputer contre leurs maîtres (n). C'était une suite presque inévitable de leurs principes, puisqu'ils rejetaient fièrement l'autorité des traditions, et qu'ils ne se mettaient point en peine si les anciens avaient ainsi expliqué ou non les textes de l'Écriture. Dès lors le droit du disciple pour contrecarrer son maître était aussi grand que l'avait été celui du maître pour contredire son prédécesseur, et ainsi des autres en remontant jusques au point du partage, ou en descendant à l'infini. La Sainte Écriture fait souvent mention des saducéens; mais encore qu'elle nous apprenne (o) qu'ils niaient la résurrection des morts, et l'existence des anges et des esprits, et que les pharisiens croyaient l'une et l'autre, elle ne laisse pas de représenter les pharisiens comme de plus malhonnêtes gens que ne l'étaient les saducéens. Nous exa-

minerons ce que l'on a dit de mauvaises mœurs de ceux-ci (D), et nous montrerons qu'on en a parlé sans de bonnes preuves. Il serait moins étrange qu'ils eussent été d'honnêtes gens, qu'il ne l'est qu'un sectateur d'Épicure ait été sage et vertueux; car la partie qu'ils retenaient de la religion pouvait influencer sur la conduite par les motifs de crainte et de l'espérance (E). C'est néanmoins un juste sujet d'étonnement qu'ils n'aient pu être excommuniés (F), et qu'ils aient fait un même corps de religion avec le reste des Juifs, comme le font aujourd'hui les jansénistes et les molinistes avec les autres chrétiens de la communion de Rome. Les saducéens ne paraissent point sous ce nom-là dans le Talmud; on ne les trouve que sous la notion d'hérétiques et d'épicuriens (p). C'est sans beaucoup de raison que l'on prétend qu'ils n'admettaient que les cinq livres de Moïse (G), et que de là vint que Jésus-Christ, dans sa dispute avec eux, ne leur cita que le Pentateuque (q). Arnobe est le seul auteur qui nous ait appris qu'on leur ait attribué de donner à Dieu un corps organique. Il rapporte cela d'une manière qui est un peu censurable (H).

(p) Marsham, Chron. Can. Ægypt., *sac.* II, pag. m. 159.

(q) Évang. de saint Matthieu, de saint Marc, et de saint Luc, *ubi supra*, citation (o).

(n) Joseph., *Antiq.*, lib. XVIII, cap. II.

(o) Évangile de saint Matthieu, chap. XXII, vers. 23; de saint Marc, chap. XII, vers. 16; et de saint Luc, chap. XX, vers. 27. Act. des Apôtres, chap. XXIII, vers. 8.

(A) Secte qui se forma deux cents ans ou environ avant la naissance du Messie.] L'opinion la plus probable est que Sadoc, disciple d'Antigonos Sochæus, fut le fondateur de la

secte saducéenne. Or cet Antigonus succéda à Simon-le-Juste, dans la chaire du sanhédrin (1). Ce Simon mourut l'an du monde 3662, ou selon d'autres 3690. On peut donc croire que l'innovation de Sadoc commença à se montrer l'an du monde 3700, c'est-à-dire 248 années avant Jésus-Christ. C'est ainsi que raisonne M. Willemer dans une thèse qu'il fit soutenir à Wittemberg, le 28 de septembre 1680. Quelques savans s'imaginent que l'hérésie des saducéens est plus ancienne, et qu'elle naquit du mauvais sens qu'on donna au chapitre XXXVII d'Ezéchiel, pendant que les prophètes Zacharie et Malachie vivaient encore. Lightfoot, qui avait suivi cette opinion dans son commentaire sur saint Matthieu (2), la quitta dans son commentaire sur les Actes des apôtres, et suivit un sentiment fort opposé; car il soutint que l'hérésie saducéenne ne s'éleva que long-temps après que Sadoc fut mort (3). Notez que Josèphe, la première fois qu'il parle de cette secte, ne la représente point comme un parti pleinement formé (4). Le temps auquel se rapporte son discours est celui de Jonathas, frère de Juda Machabée: mettons donc cela cent cinquante-trois années avant Jésus-Christ. Il parle encore de cette secte environ cent ans après, et la représente comme très-ancienne (5). *Les Juifs*, dit-il (6), *avoient desjades long tems auparavant divisé leur sapience ou philosophie en trois sectes et bandes, assavoir, esse-neens, saduceens, et pharisiens*. Luc de Bruges a débité un sentiment bien hardi. Il croit que le collège des scribes, fondé par Esdras, devint florissant sous les Machabées, et qu'alors ces scribes commencèrent à examiner les

questions du paradis et de l'enfer, parce qu'ils apprirent ce que les Grecs disaient là-dessus. Cet examen fit naître deux sectes, celle des saducéens, et celle des pharisiens; ceux-ci prirent l'affirmative, et les autres la négative. Il prétend que le peuple juif se bornait aux récompenses et aux peines de cette vie, les seules que leur législateur eût proposées; et que si les patriarches et les prophètes avaient été plus éclairés, ils n'auraient pas pourtant étalé le dogme d'une vie à venir comme un article de foi. Selon cette hypothèse, ce seraient les Grecs qui auraient appris aux Juifs l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses de l'autre monde, au lieu qu'on croit ordinairement que les païens ont tiré de l'Écriture ce beau système. Voici les paroles de ce docteur: *Quum tempore Macchabæorum plures florent scribæ quorum collegium ab Esdrâ exordium sumserat, qui sapientiæ studerent, et ut jugo Græcorum subjacebant, nonnunquam audirent Græcorum de his rebus (animæ humanæ immortalitate, corporis resurrectione æternis bonorum præmiis, et malorum suppliciis) fabulas, factum est ut cœperint quæstiones de his rebus in medium afferre, et inter se ventilare, atque à se mutuò dissidere, aliis ista adstruentibus, qui vocati fuere pharisei, aliis negantibus, qui saducæi. Ante hæc tempora non videtur populus Israël quidquam de his rebus doctus fuisse, aut quidquam de istis publicè prædicatum, eò quòd lex harum rerum disertam mentionem non faceret, terrenas duntaxat spes minasque bonis malisque ob oculos ponens. Fuit quidem patriarcharum et prophetarum non dubia hæc fides, quod vel undecimum caput epistolæ ad Hebræos testatum facit: sed multa à patriarchis et prophetis credita prædictaque fuere quæ ut non proposita atque enarrata, ita nec credenda necessariò populo fuere, ut virginitas matris Messiae, paupertas, passio, mors, resurrectio Messiae. Videtur clara publicaque hujusmodi rerum æternarum doctrina Messiae reservata fuisse: interim dum Messias expectaretur, quò paratiores forent animi ad excipiendam fidem de rebus hujusmodi invisibilibus, futuris*

(1) *Hujus Simeonis justi discipulus ac in cathedrâ synedrâli successor fuit Antigonus Sochæus*. Johan. Helvicus Willemerus, in Dissert. philologicâ de Sadducæis; pag. 23, edit. Wittemb., 1680.

(2) Lightfoot, *Hor. hebraic.*, in Matth. III, 7, pag. 236, edit. Carpz., apud Johan. Helvic. Willemet., ubi suprâ, pag. 24.

(3) *Idem*, *Hor. hebr.* in Actus Apost., p. 123, apud eumd., ibid., pag. 26.

(4) Joseph., *Antiq.*, lib. XIII, cap. IX.

(5) *Ἐκ τοῦ πρώτου ἀρχαίου τῶν πατέρων*. Jam inde à multis retrò sæculis. Joseph., *Antiquit.*, lib. XVIII, cap. II, pag. 617.

(6) Josèphe, traduit par Gènebrard, l. XVIII, chap. II.

et æternis , perniserat Deus varias de his opiniones oriri et sapientum synagogas inter se altercationibus discuti. (7). Le sieur Willemer trouve fort mauvaise cette pensée (8), et veut qu'on recoure aux théologiens orthodoxes, qui ont réfuté les sociniens, etc., touchant la foi du peuple juif.

(B) *Ils fondèrent deux sectes pernicieuses.* Tout le monde n'avoue pas que chacun de ces deux disciples d'Antigonus ait fondé une faction : il y a de fort savans hommes qui prétendent que la secte des saducéens et celle des baithuséens n'étaient qu'une seule secte, que l'on désignait indifféremment tantôt sous le nom de Sadoc, l'un de ses deux fondateurs, tantôt sous le nom de Baithus, l'autre fondateur ; mais comme Sadoc fut plus ardent que son collègue à soutenir le parti qu'ils avaient formé, son nom servit plus souvent que celui de Baithus à désigner leurs sectateurs. Ceux-ci même aimèrent mieux être nommés saducéens que baithuséens, parce qu'ils craignirent que, comme Baithus était un bâtard, cela n'attirât sur eux quelque tache et quelque reproche désagréable. Vous trouverez plus au long cette opinion dans un ouvrage de M. Carpzovius (9). Elle est d'autant plus vraisemblable, qu'il y a de fort habiles docteurs qui avouent qu'ils n'ont jamais pu découvrir en quoi les saducéens différaient des baithuséens. *Ignosce ignorantie nostræ*, ce sont les paroles de Lightfoot (10), *si fateamur nescire nos penitus quid intererat inter sadducæum et baithusæum, an convenirent in eodem, an dissentirent in aliquibus : de baithusæis apud sacras paginas altum silentium, apud judaicas mentio frequentissima, et videntur in quibusdam distingui à sadducæis, ast in quibus obscurius.* Le docte Maimonides insinue clairement que ce n'étaient que

deux noms d'une seule chose (11). Il y a eu néanmoins quelques rabbins qui ont trouvé là une différence notable ; car ils ont dit que le dogme de la résurrection n'a jamais été nié dans la secte des baithuséens (12), et que les saducéens étaient beaucoup plus méchans, et tout-à-fait infidèles (13). Quelques-uns même prétendent que les baithuséens étaient une branche des esséniens (14) ; mais on réfute invinciblement cette hypothèse (15).

(C) *Cette secte ne croyait pas... que Dieu se mêlât du mal, soit pour le faire, soit pour y prendre garde.* Josèphe leur attribue cette impiété. Rapportons ses paroles : *Σαδδουκαῖοι... τὴν μὲν εἰμαρμένην παντάντασιν ἀναρῶσι, καὶ τὸν Θεὸν ἔξω τοῦ δρᾶν τι κακὸν ἰσορᾶν τίθενται : Sadducæi.... fatum omnino negant, et Deum extra omnia mali patrationem inspectionemque constituent* (16). Il n'y a point d'apparence que Josèphe ait bien compris ni bien rapporté leur sentiment ; car nous verrons ci-dessous (17) qu'ils enseignaient que Dieu récompense les gens de bien dans ce monde, et qu'il y punit les méchans. Ils allèrent, aussi bien que les pharisiens, trouver saint Jean pour se faire baptiser lorsqu'ils apprirent qu'il prêchait la repentance dans les déserts de Judée (18). L'Écriture leur rend ce témoignage, qu'ils voulaient se garantir des maux dont ils se croyaient menacés (19). Peut-on donc nier qu'ils ne crussent que le baptême de repentance, administré par saint Jean, était propre à apaiser Dieu, ou à leur procurer quelque avantage ? Ils ne croyaient donc pas, comme veut Josèphe, que Dieu ne se mêlât point de la punition du mal. M. Saldénus a tort de trouver mauvais

(7) Lucas Brugensis, Annotat. in Matth. III, 7, apud Willemerum, Dissert. de Sadducæis, pag. 28.

(8) *Hactenus Brugensis mirum in modum cummulans φορτικὰ ἀκούσματα* homine theologo indigna contra fidem fidelium V. et N. Test. essentialiter eandem. Willemer., ibidem.

(9) Joh. Benedictus Carpzovius, Lipsiensis professor linguæ hebraicæ, in Introduct. ad Raymundi Martini Pigionem Fidei, cap. III.

(10) Lightfoot, in Horis hebr. in Act. Apostol., pag. 128, apud Willemerum, ubi supra, p. 8.

(11) Maimonides, Comment. in Pirke Avotb, cap. I, folio 25, apud Willemerum, Diss. de Sadduc., pag. 8.

(12) R. Asarias Idumæus, apud eund., pag. 7.

(13) R. Gedalias Ben-Jéchaja, apud eund., ibidem.

(14) R. Asarias, R. Manasse Ben-Israël, lib. I de Resurrect. Mort., cap. VI. Fullerus, lib. II Miscellan. sacrar., cap. III, apud eund., ibid.

(15) Voyez Waltherus, Centur. Miscell. theol. pag. 479.

(16) Joseph., de Bello jud., lib. II, cap. VII, sub fin., pag. m. 788.

(17) Dans la remarque (F).

(18) Évangile de saint Matthieu, chap. III, vs. 7.

(19) La même.

que Vossius les justifie sur ce point-là. *Ex philosophis gentium hanc sadducæorum opinionem (animam non esse immortalem) amplexi sunt epicurei; imò longè deteriore. Nam sadducæi agnoscebant Deum curare res humanas, quippè eum cum bonis bene facere in hac vitâ. Epicurei autem in totum tollebant providentiam divinam* (20). J'ignore, dit M. Saldénus (21), ce qui a pu rendre digne d'un tel honneur, auprès du grand Vossius, une secte aussi infâme; car ayant consulté plusieurs auteurs qui ont fait des livres touchant les sectes des Hébreux, j'ai vu partout que l'on attribue nettement aux saducéens la rejection de la providence divine. Je me contenterai de choisir, entre plusieurs témoignages, celui de Josèphe. Ayant parlé de la sorte, il allègue ce qui se trouve dans le chapitre IX du XIII^e. livre des Antiquités judaïques, touchant l'opinion des saducéens à l'égard de la prédestination et du franc arbitre. Il aurait mieux fait de choisir ce que j'ai cité au commencement de cette remarque; car de ce qu'un homme rejette la fatalité de la prédestination, et qu'il donne à la liberté de l'homme une pleine indifférence au bien ou au mal, il ne s'ensuit point du tout qu'il nie la providence divine. Les pélagiens, les soci-niens, ceux en un mot qui ont le plus combattu la nécessité des actions humaines, ont soutenu en même temps que Dieu gouvernait le monde, et qu'il punissait le mal et récompensait le bien. Notez que Grotius a prétendu que le texte grec de Josèphe que j'ai allégué n'est point correct.

(D) *Nous examinerons ce que l'on a dit des mauvaises mœurs des saducéens.* M. Willemer les accuse de cruauté (22), et pour soutenir cette accusation il dit qu'ils poussèrent le roi Jean Hyrcan (23) à persécuter

(20) Vossius, de Orig. et Progress. Idolol., lib. I, cap. X, pag. m. 70.

(21) *Quod tanto apud magnum virum favore propudiosum hoc hominum genus dignum fecerit, fateor me ignorare.* Saldén., Otia theolog., pag. 559.

(22) Willemer., Dissert. philol. de Sadducæis, pag. 44.

(23) *C'est ainsi qu'il le qualifie, Johanni Hyrcano regi autores fuerunt. Cependant Josèphe, Ant., lib. XIII, cap. XIX, dit qu'Aristobule, fils de cet Hyrcan, fut le premier qui prit le titre de roi.*

fort violemment les pharisiens. Il nous renvoie au chapitre XVIII du XIII^e. livre des Antiquités judaïques. J'ai consulté cet endroit-là, et n'y ai trouvé que ceci : Hyrcan, disciple des pharisiens, et fort aimé d'eux, perdit tout-à-fait leur amitié. Ils concurent pour lui une grande haine; et comme ils lui donnèrent dans une certaine rencontre un grand sujet de se fâcher, il abandonna leur secte, et embrassa celle des saducéens, à l'instigation de Jonathas son favori. Il abolit les ordonnances des pharisiens, et il en punit sévèrement les observateurs. Enfin il apaisa la sédition que ces deux sectes avaient allumée, et passa le reste de ses jours *en paix et félicité*. M. Willemer ajoute qu'Alexandre Jannée, applaudi et incité par la secte des saducéens, fut plus cruel qu'Hyrcan son père; et qu'étant venu à bout de mille embarras à quoi les Juifs l'avaient exposé, il fit crucifier 800 des principaux pharisiens, et qu'avant qu'ils expirassent, il fit égorger à leur vue leurs femmes et leurs enfans. Il donnait, pendant ces exécutions, un grand repas à ses concubines et aux principaux des saducéens. Cet auteur nous renvoie au chapitre XXII du XIII^e. livre des Antiquités judaïques. Je l'ai consulté sans y trouver aucune mention petite ni grande des saducéens. Quant à l'auteur de la Cabale historique qu'il a citée, je n'ai pu le consulter; mais qu'il dise tant qu'il voudra ce que M. Willemer rapporte, le faudra-t-il croire? Un homme aussi éloigné que lui de ces temps-là est-il un témoin valable quand on lui peut opposer le silence de Josèphe? L'écrivain allemand continue de cette façon. La reine Alexandra réprimant enfin par la voie des châtimens, selon le conseil de son mari, et avec le secours des pharisiens, l'esprit turbulent du saducéisme, ne fut pas pourtant capable de le mettre à la raison, ni d'empêcher les nouvelles brouilleries qu'il excitait dans l'état entre Hyrcan et Aristobule; et après qu'Hérode se fut défait de ces deux princes, les saducéens abusèrent de sa faveur pour commettre toutes sortes d'attentats (24). Josèphe, au chapitre XVII

(24) *Redigere tamen in ordinem et impedire*

du XVI^e livre des Antiquités judaïques, croit qu'Hérode fut poussé par les conseils des saducéens et par leur doctrine impie sur la nécessité fatale de toutes choses, à exercer la barbarie qu'il commit lorsqu'il fit étrangler ses fils, et lapider trois cents capitaines. Voilà ce que M. Willemer débite, et il conclut qu'on a donc dit véritablement que les mœurs des saducéens étaient très-mauvaises; que c'étaient des pourceaux d'Épicure, et des hérétiques entièrement pernicious. *Ex vero igitur dictum est, sadducæos fuisse moribus pessimis, et Epicuri de grege porcos: ita quod doctrinam perniciosos omnino hæreticos* (25). Mais il est certain qu'il tire mal cette conséquence; car, en premier lieu, les faits qui lui servent de principe ne se trouvent point dans Josèphe, qu'il nous donne pour témoin; et en second lieu, quand ces faits-là seraient véritables, ils ne prouveraient point que cette secte se vauvât dans les plaisirs sensuels, comme le font ceux qu'on nomme *Epicuri de grege porcos*. Cela prouverait tout au plus qu'elle abusait de son crédit auprès des puissances pour opprimer la faction des pharisiens, dont elle avait tout à craindre, puisqu'elle la voyait animée d'un zèle superstitieux, et appuyée de la faveur de la populace. J'avoue que cette conduite est injuste; mais on la trouve dans tous les partis, ou dans toutes les factions d'état et de religion. Celles qui enseignent le dogme du paradis et de l'enfer n'ont pas été moins actives à se servir des conjonctures favorables pour accabler leurs rivaux. Les conseils de rigueur et de cruauté leur sont familiers: ainsi l'on ne verrait rien d'exquis, ni nul caractère de distinction dans les procédures du saducéisme, quand même les faits que l'écrivain allemand rapporte seraient véritables. Que sera-ce donc si l'on lui montre qu'ils sont faux ou incertains? La chose ne sera pas malaisée.

Il est sûr que l'historien des Juifs ne parle pas plus des saducéens que du

non poterat novas, quas excitabant in republicâ turbas inter Hyrcanum et Aristobulum fratres. Quibus à medio sublatis, favore Herodis M. quopotissimum nitebantur ad turpia quævis facinora sunt abusi. Willemer., de Sadduc., pag. 44.

(25) *Idem, ibidem, pag. 45.*

grand Mogol, dans le chapitre où il narre comment Hérode fit mourir ses fils et les trois cents capitaines. Il serait rendu le plus ridicule de tous les hommes, s'il avait dit que la doctrine de ces gens-là touchant la fatalité des événemens poussa Hérode à ces cruautés (26); car il était notoire qu'ils rejetaient pleinement le dogme de la prédestination, et il n'a jamais parlé d'eux sans observer qu'ils faisaient dépendre de notre franc arbitre notre destinée. Je ne nie point que Josippe ne raconte que les saducéens furent cause du soulèvement du peuple juif contre Alexandre Jannée, et de la cruauté de ce prince envers ce peuple, parce qu'ils lui conseillèrent de persécuter les pharisiens et les fariseurs des pharisiens (27); mais le témoignage d'un tel auteur (28) est bien peu de chose, et surtout quand nous le pouvons combattre par le silence d'un historien tel que Josèphe, qui ne s'est jamais montré tant soit peu partial en faveur des saducéens. Le rabbin Abraham de Salamanque est trop moderne pour donner du poids à des faits d'ailleurs incertains; ainsi l'on n'est point obligé de croire sur sa parole ce qu'il affirme touchant les mauvaises mœurs de ces hérétiques (29). Encore un coup, si leurs débauches et leurs mauvaises actions les eussent mis dans le décri, il ne paraît pas possible que Josèphe, qui a tant de fois parlé d'eux, eût supprimé constamment tout cet article, et que la seule chose qu'il a touchée de leurs mœurs fût si capable de persuader qu'ils ne vivaient pas sensuellement. Il les représente comme des personnes dont la conversation était rustique et sauvage, et qui ne s'humanisaient pas plus envers leurs amis qu'à l'égard des étrangers. *Σαδ-*

(26) *Ipsæ Herodes M. ad immanem sævitiam... pessimis sadducæorum consiliis ac impiâ doctrinâ de necessitate omnium fatali impulsus creditur Josèpho, lib. XVI. A. J., cap. XVII, pag. 465.* Willemer., Diss. de Sadduc., pag. 44.

(27) *Voyez la note marginale de Gênebrard sur le chap. XXI du XIII^e livre de Josèphe, folio m. 464 verso.*

(28) *Voyez dans Vossius, de Hist. græc., lib. II, cap. VIII, pag. 197, combien il est méprisable.*

(29) *Sadducæi fuerunt improbi pessimisque moribus præditi. R. Abraham Salmanticensis, apud Willemer., pag. 44.*

Σαδδουκαίων δὲ καὶ πρὸς ἀλλήλους τὸ ἦθος ἐγριώτερον, αἵτε ἐπιμιξίαι πρὸς τοὺς ἰμοίους ἀπνηεῖς ὡς πρὸς ἀλλοτρίους. *Sadducei verò et inter se feris moribus discrepantes, et conversatio eorum circa exteros inhumana* (30). Ce n'est point le propre des voluptueux ; car au contraire ils ont une grande complaisance les uns pour les autres, ils ne travaillent qu'à multiplier les douces de leur commerce, ils en bannissent tout ce qui en peut diminuer les agréments. M. Willemer (31) se fonde beaucoup sur ce que saint Jean-Baptiste donna l'épithète d'*engeance de vipères* aux saducéens (32). Il remonte jusques au premier serpent qui séduisit Ève. Qu'il dise ce qu'il voudra, il me suffit de lui répondre que cette épithète fut également donnée aux pharisiens ; c'est pourquoi tout ce que l'on en voudrait conclure touchant les mauvaises mœurs de ceux qui niaient l'immortalité de l'âme, enfermerait également les mauvaises mœurs de ceux qui croyaient un paradis et un enfer. Faites la même remarque sur le levain dont Notre-Seigneur voulut que l'on se gardât (33). Cela concerne autant les pharisiens que les saducéens.

Notez qu'une infinité d'auteurs prétendent que les saducéens prirent ce nom à cause qu'il dérivait d'un mot qui signifie *Justice*. Ἐπονομάζουσι δὲ οὗτοι εαυτοὺς Σαδδουκαίους, δὴθεν ἀπὸ δικαιοσύνης τῆς ἐπικλήσεως ὀρρωμένης. Σαδδὲκ γὰρ ἐρμηνεύεται δικαιοσύνη. *Sadduceos se à justitiā nominant ; Sedec enim justitiam significat* (34). Ceux qui admettent cette étymologie observent que ces hérétiques furent appelés saducéens à cause qu'ils ambitionnaient l'éloge des justes, et que les autres le leur donnaient (35). M. Willemer cite (36) pour ce sentiment Isidore, Bèatus Rhénanus, Bernard de Breitenbach, et Richard de Montaigu. Il dit qu'on dispute de quelle espèce était la justice qui don-

nait le nom à ces sectaires. C'était, selon saint Jérôme, la justice inhérente ; car ils se glorifiaient de l'avoir acquise parfaitement par l'observation de la loi. Plusieurs approuvent cette pensée de saint Jérôme. *D. Hieronymus in Matthæum XXII, tom. VI Oper. allegat propriam inhærentem justitiam, de cujus perfectione, ex lege à se observatâ fuerint gloriati. Sequuntur eum multi patrum, plurimique scholasticorum, ut et Matthias Flaccius, part. I, Clav. Script., pag. 1064. Georgius Fabricius, Histor. sacr., lib. X, num. 432, pag. 584 ; atque Gregor., Lex S., pag. 236* (37). D'autres recourent à la justice distributive, et se partagent encore ; car les uns prennent celle qui consiste à récompenser, et les autres celle qui consiste à punir. Ceux-là prétendent que selon les saducéens toute la justice s'accomplissait en ce monde ; les bons y étaient récompensés, les méchants y étaient punis. Il ne restait rien à faire après cette vie. Ceux-ci disent que ces hérétiques étaient fort sévères dans les tribunaux, et qu'à cause de cela ils furent nommés saducéens. *Nonnemo. . . ob remunerativam justitiam eos justos appellatos statuit, quòd existimârint in hac vitâ omnem compleri justitiam, h. e. justis benè fieri, malis evenire mala, mortuo autem homine nullum superesse judicium justitiæ. Punitivam verò justitiam eligit Nicolaüs de Lyra Comment. in act. V. ita inquires : Dicuntur sadducei à Sadec, quod est justitia in hebræo : nam sadducei inter alios judæos erant in judiciis et punctionibus acerrimi, ut dicitur in scholasticâ historiâ* (38), propterea sibi nomen justitiæ usurpabant (39). Si les faits sur quoi l'on fonde cette étymologie sont véritables, il n'y a plus lieu de douter que la secte saducéenne ne se piquât de tout l'extérieur des bonnes mœurs, et qu'ainsi elle ne s'éloignât soigneusement de la manière de vivre des gens débauchés. En tout cas, nous avons ici bien des auteurs qui sont obligés de croire qu'elle se tenait dans la régularité. Voilà donc, au pis aller, des témoins

(30) Joseph., de Bello jud., lib. II, cap. VII, sub fin., pag. m. 788, 789.

(31) Willemer., pag. 17.

(32) Évangile de saint Matthieu, chap. III, vs. 7.

(33) Là même, chap. XVI, vs. 6.

(34) Epiphan., hæresi XIV, pag. m. 31.

(35) *Eò quòd justitiæ laudem tum ipsi appetebant, tum alii eis tribuerent.* Willemerus, p. 5.

(36) Idem., pag. 6.

(37) Idem., ibidem.

(38) Il eût fallu citer Josephé. Voyez ci-après citation (41), page 22.

(39) Willemer., de Sadduc., pag. 6.

contre des témoins, et après ce que j'ai dit ci-dessus il ne sera pas difficile de juger quels sont les meilleurs. Notez qu'on peut se persuader sans peine que ces gens-là étaient de grands justiciers; car comme ils ne croyaient pas qu'un malfaiteur fût puni après cette vie, il était naturel qu'ils estimassent qu'il le fallait condamner à des peines très-sévères dans ce monde.

Disons quelque chose contre M. Lloyd. Je pense qu'il s'est abusé quand il a dit, 1°. que la description que Josèphe nous a laissée de l'austérité de leur humeur se doit rapporter aux arrêts sévères qu'ils prononçaient en rendant justice; 2°. que, selon le même Josèphe, la nation les haïssait à cause de cette rigueur de leurs tribunaux, et avait plus d'inclination pour les pharisiens, naturellement modérés quand il s'agissait de punir. *Erant enim in maleficos acerbiores; in judiciis, et poenarum multis exactores rigidi, quemadmodum ex hist. scholastica citat Barradius, non dissentiente Josepho. Huc enim referimus illius illud elogium, quo morosos, difficiles, omnino intractabiles pronunciat: adeo ut ab illorum moribus durioribus abhorreret populus, et ad pharisaeos potius propenderent, qui φύσι, quod ille dixit, ἱπικίς πρὸς τὰς κολάσεις essent* (40). Je remarque, sur la première de ces deux choses, qu'on a recouru mal à propos à la description des manières rudes des saducéens. Josèphe en cet endroit-là ne les considère point comme des juges. Il aurait fallu citer ce qu'il observe dans le VIII^e. chapitre du XX^e. livre des Antiquités (41). C'est là que Barradius, Nicolas de Lyra et plusieurs autres devaient puiser, et non dans l'histoire scolastique. Je dis, quant à la seconde, que si M. Lloyd avait parlé de son chef, on ne pourrait pas le critiquer; mais il impute à l'auteur juif une liaison des matières, un raisonnement, ou une proposition cau-

sale, qu'on ne trouve point dans les livres. Une telle proposition est quelquefois fautive, encore que ses parties considérées séparément soient vraies, car cela ne suffit pas; il faut que la particule qui leur sert de lien n'amène pas une fausseté (42). M. Lloyd n'a point pris garde à cela: une infinité d'auteurs ont la même négligence.

(E) *La partie qu'ils retenaient de la religion pouvait influencer sur la conduite par les motifs de la crainte et de l'espérance.* Tout bien compté, je ne vois point que je doive rétracter ce que j'ai dit dans un autre lieu (43): « Il y a eu parmi les Juifs une secte qui niait tout ouvertement l'immortalité de l'âme, c'étaient les saducéens. Je ne vois pas qu'une opinion si détestable ils aient menée une vie plus corrompue que les autres Juifs, et il est au contraire fort vraisemblable qu'ils étaient plus honnêtes gens que les pharisiens, qui se piquaient tant de l'observation de la loi de Dieu. Je dois seulement ajouter à ce passage une petite observation; c'est que la bonne vie des saducéens aurait pu couler de la doctrine de la Providence; car on prétend qu'ils croyaient que Dieu punit en ce monde les mauvaises actions, et qu'il récompensait les bonnes. Voyez ci-dessous la remarque (G) (44). Cette opinion paraît très-capable de servir de frein à d'éperon; elle peut pousser au bien par l'espérance d'un bonheur terrestre, et réprimer par la peur des châtimens temporels le penchant au mal. Il semble même qu'elle puisse être plus efficace que l'autre doctrine; car les biens et les maux présents ou prochains font beaucoup plus d'impression, quoiqu'ils soient petits, que de grands biens ou de grands maux que l'on n'envisage que d'une distance fort éloignée. Voilà ce que peuvent dire ceux qui examinent ceci superficiellement; mais ceux qui approfondissent la chose en jugent d'une autre façon. Ils croient que, généralement parlant, la véritable et la principale force de la religion, par rap-

(40) Nicolaus Lloydius, in Diction. histor. et poetic., voce Sadducei.

(41) Αἵρεσιν μετῆν τὴν Σαδδουκαίων οἵπερ εἰσι περὶ τὰς κρίσεις ὁμοὶ παρὰ πάντας τοὺς Ἰουδαίους. *Secundum sadduceus, quod hominum genus apud Judaeos in judicando est severissimum.* Joseph., Antiquit., lib. XX, cap. VIII, pag. m. 638.

(42) Voyez l'Art de penser, II^e. part., chap. IX, pag. m. 176.

(43) Pensées diverses sur les Comètes, p. 336.

(44) Citations (72) et (74).

port à la vertu, consiste à être persuadé de l'éternité des peines et des récompenses, et qu'ainsi en ruinant le dogme de l'immortalité de l'âme, on casse les meilleurs ressorts de la religion. On peut fortifier cette pensée par deux remarques; l'une, qu'il n'est presque pas possible de persuader aux gens qu'ils prospéreront sur la terre en vivant bien, et qu'ils seront accablés de la mauvaise fortune en vivant mal. Chacun croit voir tous les jours mille et mille exemples du contraire; et où sont les docteurs assez éloquens pour persuader ce qu'on s'imagine être démenti par une suite continuelle d'expériences? Ils pourront bien éluder nos objections en nous assurant que nous ne connaissons guère en quoi consiste la vraie prospérité et la vraie adversité (45), et que les méchans sont assez punis par les remords de leur conscience au milieu de leurs richesses et de leurs pompes (46), pendant qu'un honnête homme est dignement récompensé par la seule possession de la vertu, et par le bon témoignage qu'il se peut rendre à soi-même (47). Ils nous diront là-dessus cent belles choses; ils nous étourdiront, et ils formeront en nous une espèce de persuasion; mais ils ne bâtiront pas à demeure; ce ne sera qu'une foi intermittente: ils auront toujours à craindre que dans les mauvais intervalles nous ne les nommions de faux docteurs, et ne leur fassions les mêmes reproches que Brutus fit à la vertu (48). Si vous m'objectez qu'il y a dans le cœur des hommes une certaine impression qui se réveille souvent, et qui est assez active; elle fait croire, en dépit des expériences, que la piété jouira du temporel, et que l'observation de la loi de Dieu sera

punie dans ce monde; si vous me faites, dis-je, cette objection, je vous répondrai que les orthodoxes se feront cette ressource tout comme les saducéens, et qu'ayant de plus la ressource de l'éternité, ils seront plus en état de faire influencer la religion sur leur morale pratique. C'est ma seconde remarque.

Pour finir, je dis qu'on ne peut nier qu'en cas qu'un homme soit fortement persuadé que la justice divine distribue les peines et les récompenses seulement dans cette vie, et que toute notre destinée se termine là, il ne puisse s'abstenir du mal, et se tourner vers le bien par un motif de religion; mais en même temps il faut dire qu'il y a si peu d'apparence qu'un tel sentiment ait quelque force contre la dépravation de notre nature, que l'on est fondé à soutenir que la secte saducéenne détruisait les vrais appuis de la religion, et que la bonne vie d'un saducéen peut passer pour une espèce d'exemple de la combinaison de l'honnêteté morale et de l'impiété. M. Willemer l'avouera, puisqu'il dit qu'un saducéen, ne croyant point l'immortalité de l'âme, ne pouvait pas s'abstenir du crime. *Qui verò à turpissimis quibusque vitiis gravissimisque sceleribus temperarent sibi qui per negatam animæ immortalitatem acutissimè conjuncta huic dogmata corporum resurrectionem, omnium dijudicationem, sempiternam bonorum glorificationem, ac improborum condemnationem affirmare non poterant, sed pertinaciter inficiabantur* (49). On donne dans ce latin la preuve d'un fait par une raison de droit. Cela est quelquefois illusoire, vu que les hommes ne sont pas accoutumés à vivre selon leurs principes. En général l'ordre veut que dans les questions de fait on consulte l'expérience beaucoup plutôt qu'un raisonnement spéculatif. Prenez bien garde à ces paroles de Moréri, empruntées de M. Godeau (50): *Il est vrai que si en leurs dogmes les saducéens étaient plus impies que les pharisiens, au moins il n'y avait ni tant de vanité, ni*

(45) *Neque mala vel bona, quæ vulgus putet: multos qui conflictari adversis videantur, beatos; ac plerosque, quamquam magnas per opes, miserimos: si illi gravem fortunam constanter tollerent, hi prospera inconsultè utantur.* Tacit., *Annal.*, lib. VI, cap. XXII.

(46) *Neque frustra præstantissimus sapientiæ firmare solitus est, si recludantur tyrannorum mentes, posse aspici laniatus et ictus; quando ut corpora verberibus, ita sævitia, libidine, malis consultis, animus dilaceretur.* Idem, *ibidem*, cap. VI.

(47) *Ipsa quidem virtus pretium sibi, solaque latè, etc.* Claudian., de Consul. Mallii, init.

(48) Citation (5) de l'article BRUTUS (Marc. Junius), tom. IV, pag. 188.

(49) Willemer., Diss. philol. de Sadducæis, pag. 41.

(50) Godeau, Histoire ecclésiast., tom. I, pag. 126 de l'édition in-folio, à Paris, 1674.

tant d'hypocrisie en leurs mœurs; et ils ne se montraient pas si cruels ennemis de Jésus-Christ. Vous trouverez la même remarque dans le Dictionnaire de M. Hofman.

(F) *C'est un juste sujet d'étonnement qu'ils n'aient pas été excommuniés.*] Commentons cela par un passage qui contient une observation de Luc de Bruges. *Mirum igitur videri queat qui, uti scribit Lucas Brugensis annotation. in Matth. III, vers. 7, quanquam errarent sadducæi, et quidem graviter, nunquam tamen à veteri synagogâ declarati sint hæretici, h. e. desertores fidei, aut legis à Deo traditæ, vel ut populi seductores, synagogæ communione ejecti quemadmodum samaritani Joh. 4, 9. Imò promiscui versabantur etiam ipsi pharisæi et sacerdotes cum sadducæis tam in sacris quàm prophanis locis Act. 4, 1, c. 23, 6, et communia non rarò inibant consilia adversus Christum ejusque discipulos Matth. 16, vers. 1, Actor. 5, 1. Denique licebat cuivis, utri vellet parti adhærere. Verùm id tribuendum corruptissimis seculi illius moribus (51).* Il faut avouer qu'une telle tolérance était excessive; car enfin les erreurs des saducéens ne regardaient pas des vérités indifférentes, mais les points les plus fondamentaux de la religion: les modernes qui écrivent pour la tolérance ne la demandent pas aussi étendue que l'était alors celle des Juifs; ils ne demandent pas qu'elle soit ecclésiastique pour toutes sortes de sectes; ils se contentent qu'elle soit civile ou politique. Vous avez vu que M. Willemer impute cette tolérance de la synagogue pour la secte saducéenne aux mœurs corrompues de ces siècles-là; vous allez voir qu'il en donne d'autres raisons particulières, et nommément l'exactitude avec quoi ces hérétiques pratiquaient tous les actes extérieurs du culte public: *Magnoperè impediēbat ejectionem promeritam favor magnatū planè singularis erga sadducæos. Adjuvabat ingens sadducæorum, quæ invaluerat, potentia, ac ingeniosa quæ abominandam hæresim tegebant astutia: crebra item sacrificia, atque reliqua levitici cultus onera, quæ*

(51) Willemer., Diss. philol. de Sadducæis, pag. 14, 15.

pro salute populi se suscipere gloriabantur (52). Il est certain que la grande diversité de sentimens à l'égard des dogmes spéculatifs de la religion trouve plus de tolérance que la plus petite dispute à l'égard du culte. Faites quant à l'extérieur ce que la religion dominante prescrit, vous serez plus supporté que vos hérésies capitales que si dans les hérésies vous combattiez l'extérieur.

Notons qu'un théologien réformé qui est devenu grand défenseur de l'intolérance (53), avait réfuté le dogme du supplice des hérétiques entre autres raisons par la conduite de Jésus-Christ envers les saducéens. Il observa que Jésus-Christ agit avec eux avec beaucoup de clémence, ne blâme point les magistrats qui les toléraient. Voyez les Pensées diverses sur les Comètes à l'article CLXX.

(G) *C'est sans beaucoup de remarque que l'on prétend qu'ils n'admettaient que les cinq livres de Moïse.*] Tertullien assure qu'ils adoptèrent la doctrine de Dosithéus, qui avait rejeté les prophètes, et qu'ils y joignirent une autre impiété, ce fut de nier la résurrection: *Taceo..... Dosithæus qui primus ausus est prophetas si non in Spiritu Sancto locuti non pudere. Taceo sadducæos quorum hujus erroris radice surgentes, sunt ad hanc hæresim etiam resurrectionem carnis negare* (54). Origenes (55), saint Jérôme (56), et une infinité d'autres écrivains assurent le même fait; je veux dire que cette secte n'avait retenu du canon de l'Écriture que le Pentateuque. Je l'ai déduit aussi dans un autre ouvrage (57); mais j'avoue ici que ce sentiment ne me paraît pas bien fondé. Il est combattu par un argument négatif que je trouve tout-à-fait dans L'Écriture Sainte ne dit jamais parlant des saducéens et de leurs erreurs, qu'ils rejetassent les prophètes. Ce silence, je l'avoue, n'est qu'une raison convaincante; mais

(52) Idem, ibidem, pag. 15.

(53) Jurieu, Apologie pour la Réformation, II, pag. 254, édition in-4°.

(54) Tertullien., de Præscript. adversus hæreticos, cap. XLV.

(55) Origenes, tractat. XXI in Matth.

(56) Hieronymus, in Matthæum, cap. 23.

(57) Dans les Pensées diverses sur les Comètes, pag. 580.

mons-nous de Josèphe, qui ne leur point imputé cette rejection? Il est pas possible de s'imaginer qu'il ait omis un tel article, si capital, si important; qu'il l'eût, dis-je, omis sans même qu'il eût observé que cette secte rejetait les traditions. Voici quelque chose de plus fort: non-seulement il n'a point dit en cet endroit, où il n'y avait pas moyen de se méprendre, qu'ils rejetassent une partie de l'Écriture; il a même dit positivement que lorsqu'ils niaient l'autorité des traditions non écrites, ils en connaissent cette raison: *Il faut seulement tenir pour légitime ce qui est écrit* (58). Un historien qui parlerait de la sorte touchant une secte qui rejetterait presque toute l'Écriture ne serait-il pas insensé? Je sais bien qu'en chicanant on peut prétendre (59) que les paroles de Josèphe ne se rapportent qu'aux lois écrites, et par conséquent qu'au Pentateuque; mais je sais aussi que c'était une occasion inévitable de faire mention du mépris que ces hérétiques auraient eu pour tout le reste du canon des Écritures. M. Simon s'est déclaré hautement contre le parti qui assure qu'ils n'admettaient que le Pentateuque, et il s'est servi du témoignage de l'historien des Juifs. *Cette secte, dit-il* (60), *retint tout le corps de l'Écriture, selon le témoignage de Josèphe, qui assure que les saducéens recevaient πάντα τὰ γεγραμμένα* (61) *toute l'Écriture, et qu'ils rejetèrent seulement les traditions. Ceux-ci donc se trompent qui croient que les saducéens ne conservèrent que les cinq livres de Moïse, à l'imitation des samaritains.* On trouve dans le Talmud de Babylone, et dans les écrits des rabbins (62), plusieurs passages qui témoignent que les saducéens

reconnaissaient pour divins les livres hagiographiques et prophétiques de l'Écriture, et qu'ils se contentaient de mépriser les explications des docteurs. Il y a des gens qui croient qu'on a confondu les samaritains avec les saducéens, et que par-là l'on s'est figuré que ceux-ci, tout comme les autres, ne reconnaissaient que les livres de Moïse (63); mais il est certain qu'il faut distinguer ces deux sectes l'une de l'autre; car les Juifs n'avaient aucune communication avec les samaritains, et ils ne rompirent pas la communion ecclésiastique avec les saducéens. Ils eurent même quelquefois un saducéen pour leur grand sacrificateur (64), et il y a quelque apparence que le grand sacrificateur Caïphe faisait profession de cette secte (65).

On raisonnerait contre l'ordre si l'on se servait de cet argument. Les saducéens choisirent dans l'Écriture les livres qui ne combattaient pas formellement leurs erreurs; ils reconnurent ceux-là pour canoniques, et secouèrent le joug des autres parce qu'ils y trouvaient nettement l'immortalité de l'âme et la doctrine de la résurrection. Ce fut la voie abrégée de disputer que la paresse leur fit prendre. *Sadducæi compendio studentes et otio, imò etiam ut effugerent plurimum confutationes, abjectis et abolitis omnibus prophetarum libris solos quinque Mosis receperunt* (66). Je dis que cette manière de preuves est illusoire: les matières de fait demandent des preuves de fait, et non pas des vraisemblances appuyées sur des raisons spéculatives. Outre que de semblables raisons ne nous manquent pas; car l'esprit humain est si fertile en subterfuges, en gloses et en distinctions, qu'il ne lui est pas nécessaire de rejeter la divinité d'un livre pour se défaire des argumens que l'autre parti en emprunte. Les sociniens ne font-ils pas profession de reconnaître pour canonique tout le Nouveau Testament, et néanmoins on y trouve plus de

(58) Ἐξείνα δὲν ἡγισθαί νόμιμα τὰ γεγραμμένα, τὰ δ' ἐκ παραδόσεως τῶν πατέρων μὴ τυπεῖν. Oportere eas tantum servari ut scripto continentur. Joseph., Antiq., lib. III, cap. XVIII, pag. 454.

(59) Serrarius et Pétau le prétendent. Voyez les notes de Pétau, in Epiphan. ad hæres. XIV, ag. 28.

(60) Simon, Histoire critique du Vieux Testament, liv. I, chap. XVI, pag. m. 93.

(61) Je crois que M. Simon aurait de la peine à trouver ce grec dans Josèphe.

(62) Voyez la Dissertation de Jean Helvicus Villemer, pag. 33, 34.

(63) Voyez la même Dissertation, pag. 10 et 11.

(64) Voyez Josèphe, Antiquit., lib. XX, cap. VII.

(65) Voyez le chapitre V des Actes des Apôtres, vs. 17.

(66) Centur. Magdeburg., cent. I, lib. I cap. V.

passages contre leurs erreurs, que dans le Vieux Testament contre celles des saducéens ? Chose plus surprenante : beaucoup de chrétiens sans cesser de reconnaître la divinité de l'Écriture se moquent de la magie, et soutiennent que les démons n'ont aucun pouvoir (67). Notons qu'un rabbin moderne révoque en doute ce qui est dit dans l'Écriture, que les saducéens ne croyaient pas l'existence des esprits. Cela, dit-il, serait une preuve qu'ils rejetaient le Pentateuque, qui fait mention des anges en divers endroits. *De eo quod sadducei dicantur (Act. 23, 8.) negasse spiritus, non disputo. Sanè, ut multi putant, sic sequeretur ens negasse legem mosaïcam quæ variis in locis angelorum mentionem facit* (68). Il raisonne mal. Ces gens-là recouraient à des distinctions afin d'é luder la force de ces passages. Voyez Willemer (69), et les écrivains qu'il cite, et notamment Grotius (70). Consultez aussi Vossius (71) qu'il ne cite pas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils pratiquaient les rites des Juifs, et qu'ils faisaient profession d'espérer par-là les faveurs que Dieu a promises à ceux qui observeront sa loi, et d'éviter les malédictions que les infracteurs avaient à craindre. *Promissionibus legis inhiant, eoque nomine Deum sibi sacrificiis, precibus, jejuniis, aliisque cultus levitici ceremoniis placare conabantur, ne iratum numen promissiones amplissimas à populo tolleret* (72). L'auteur qui me fournit ce latin montre à Lightfoot, que le passage de Malachie (73) ne convient point à cette secte, vu qu'elle n'a jamais cru ni qu'il fallût mépriser la loi, ni que l'observation de la loi fût

inutile. *Neque sadduceorum doctrina et moribus convenit locus Malach. III. v. 14; nunquam enim profuerunt sadducei, legem Dei non observantem. aut observationem habuisse frustraneam. Contrarium dicit ipse Lightfoot Hor. Hebr. in Apoc. p. 122. quoniam, inquit, religio sadducei? Orat, jejunat, et erit. observat legem, et tamen non expectat resurrectionem aut vitam æternam. Quorsum hæc religio? Ut obtineat scilicet bona temporalia quorum solum promissionem observat ille factam in lege, nihil rimans extra litteram* (74). Notez que le passage de Malachie conviendrait admirablement à certains saducéens, qui prenant garde à l'expérience auraient reconnu la fausseté des maximes de leurs docteurs.

(H) *On leur a attribué de donner à Dieu un corps organique. Arnobius rapporte cela d'une manière qui est un peu censurable.* Pesez bien toutes ses paroles. *Neque quisquam judæus in hoc loco nobis opponat sadducei generis fabulas, tanquam formas tribuant atque os Deo. Hæc enim putatur in eorum litteris dici et ut vel re certè, atque auctoritate firmari: quæ aut nihil ad nos attinent, nec ex aliquâ portione quam habent commune nobiscum aut si sunt, ut creditur, sociæ, quæ rendi sunt vobis altioris intelligentiæ doctores, per quos possitis addiscere, quibus modis conveniat litterarum illarum nubes, atque involucra relaxare* (75). Voici comment l'un de ses commentateurs l'a censuré : *Nam confusè Arnobius, dit-il (76), atque etiam periculose. Nam de libris Veteris Testamenti tantè temeritate loquitur qui impium planè et horrendum. Hæc igitur ait quia rabbinorum scripta infinitis fabulis jam scatebant..... Summam imperitiam prodit hoc locus Arnobius. Atqui melius Numenius pythagoreus qui libro de summo bono primo Judæos in iis nationibus ammiravit quæ Deum incorporeum existimabant, citatis etiam prophetarum testimoniis atque troporum enodatione, si quando contraria sententia vi-*

(67) M. Becker, ministre à Amsterdam, a soutenu avec la dernière chaleur cette doctrine dans les livres en langue vulgaire. Il fut déposé pour cela : il prétendait ne rien dire qui fût combattu par l'Écriture.

(68) Manasse Ben-Israel, lib. I de Resurrect. Mortuor., cap. VI, pag. 43, apud Willemer., Dissert. de Sadduceis, pag. 38.

(69) Willemerus, pag. 38, 39.

(70) Grot., in Matth., cap. XXII, vs. 23.

(71) Vossius, de Orig. et Progr. Idol., lib. I, cap. VI.

(72) Willemer., pag. 41.

(73) L'ont-ils dit, c'est en vain qu'on sert à Dieu : et qu'avons-nous gagné d'avoir gardé ce qu'il a commandé de garder, et chemin en pauvre état à cause de l'éternel des armées ? Malachie, chap. III, vs. 14.

(74) Willemer., pag. 25.

(75) Arnob., lib. III, pag. m. 106, 107.

(76) Desid. Heraldus, in Arnobium, p. m. 134.

ebatur effici posse adhibita. Cette censure n'est pas tout-à-fait sans fondement, mais elle aurait dû être moins sévère; car voici le sens d'Arnobé. Nous ne sommes pas responsables des rêveries des juifs; mais dans les choses qui pourraient nous être communes avec eux, il n'y a rien de mauvais quand on a l'intelligence du sens mystique. Il ne pouvait pas nier que, selon le sens littéral de l'Écriture, Dieu n'ait des mains et des pieds, une bouche et des yeux. Il fallait donc qu'il avertît les païens que ces expressions sont une nue et nue enveloppe qui cachent la vérité. Ce fut en lui une adresse d'habile hétéroclite de n'insister pas sur cette objection, et de se contenter de quatre ou cinq lignes pour déclarer aux diversaires que les chrétiens ne donnent à Dieu aucune figure ni aucune composition organique. S'il eût voulu discuter plus exactement cette matière, comme avait fait Numénius, il eût énervé son ouvrage; car comme il faisait une invective contre les païens, il ne fallait pas qu'il perdît du temps à leur répondre. Il valait mieux qu'il fût toujours attaquant; il faut être le moins qu'on peut sur la défensive dans cette sorte d'ouvrages. Au reste, nous savons par Origène ce que fit Numénius en faveur des juifs (77); et cela nous montre que les païens n'ont point négligé les prétendus avantages qu'ils espéraient tirer des endroits de l'Écriture qui semblent attribuer à Dieu quelque imperfection. Les chrétiens avaient recours au sens figuré, et opposaient à ces passages ceux qui traitent nettement de la perfection de Dieu. Mais l'ouvrage d'Arnobé ne souffrait guère cette diversion; elle fournissait un prétexte de répondre qu'il fallait aussi expliquer les uns par les autres les passages des poètes, et donner un sens de figure à quelques-uns. Ce n'était point là le lieu de réveiller cette idée. Le commentateur qui censure Arnobe n'y a pas pris garde.

(77) Orig. contra Celsum, lib. I. Héraclius rapporte le passage en grec.

SAINCTES (CLAUDE DE), en latin *Sanctesius* (a), l'un des

(a) M. de Thou l'appelle Sanctius.

principaux controversistes du XVI^e. siècle, était du Perche (A). Il prit l'habit de chanoine régulier, l'an 1540 (b), dans le monastère de Saint-Chéron proche de Chartres (c), et fut envoyé à Paris quelque temps après; où il étudia les humanités, la philosophie et la théologie au collège de Navarre (d). Il fut reçu docteur en théologie, l'an 1555*, après quoi il s'attacha beaucoup à la controverse, et entra chez le cardinal de Lorraine (e). Il fut l'un des tenants du parti romain dans les disputes du colloque de Poissy, l'an 1561, et ensuite l'un des douze théologiens que Charles IX envoya au concile de Trente. Lui et Simon Vigor disputèrent contre deux ministres, chez M. le duc de Nevers, l'an 1566 (f). J'en parle ailleurs (g). Il prêcha dans Paris assez long-temps, et il fut fait évêque d'Évreux, l'an 1575. Il était si animé contre ceux de la religion, qu'il soutenait qu'il fallait rebaptiser ceux qu'ils avaient baptisés (B). Il n'oublia rien pour les exclure de son diocèse, et pour faire recevoir dans le royaume tous les canons du dernier concile, sans aucune restriction (C). Il ne couchait pas de moins que de soutenir que Calvin et Bèze avaient enseigné des athéismes (h). Il se

(b) Moréri, sous le mot Claude de Saintes, à la lettre C.

(c) In *Canobio sancti Carauni ad Carnutum*. Jo. Launoïus, hist. Gymnasii. Navarræ, pag. 769.

(d) *Idem*, *ibidem*.

* Ce ne fut qu'en 1556, dit Leclerc.

(e) *Idem*, *ibidem*.

(f) Et non pas 1566, comme l'assure Launoï, *ibid*.

(g) Dans l'art. ROSIER, tom. XII. p. 628.

(h) Voyez le livre qu'il intitula : Déclaration d'aucuns athéismes de la doctrine de Calvin et de Bèze.



ntium apostolicum digna-
bis atque aliis, qui tum
isiorum fungebantur con-
officio, significare atque
e aliter doceremus. *Breve*
venitur (2).

oublia rien..... pour faire
tous les canons du der-
sans restriction.] Prouvons
paroles du même docteur.
n, dit-il (3), *in episcopali*
li non pepercit labori ac
sive ut hæresim à finibus
raret, sive ut Tridentini
eta penitus admitterentur
tur.

tint que Henri III avait
et assassiné, et que Hen-
rit la même peine.] Rap-
le narré de M. de Thou.
pido (4) *Claudius Sanc-*
tisium episcopus, famosus
egius partibus infestissi-
ris et chartis, inter quas
certum est, quo parrici-
quam justè factum tue-
em licere in regem ho-
ndebat. Itaque non lege
actum, sed Cadomum
missus, ut in eum sena-
et, et tanquam de per-
licium sumeretur. Nec
clinis prærogativæ in cri-
mæ majestatis apud nos ratio
in convictos, sive sacer-
episcopi sint, tanquam
profanos legum severitas
parumque res ab execu-
: Sanctio jam peracto
servicaci ingenio, errorem
opugnante; sed interces-
sâ cardinalis Borbonius
tero ordine qui cum rege
eruntque, ut pro mortis
in legibus nostris, ut ipsi
meruerat, carceri perpe-
aretur, in quo paullò post
. Henri IV agit sans doute
occasion par les principes
ence et de la générosité qui
naturelles; mais il s'y mê-
un peu de cette prudence
il ébranla si souvent son
rage, après qu'il eut obser-

us, *ibidem*, pag. 770.

, pag. 772.

-dire Luparia, à Louviers en Nor-

, lib. CI, pag. 418.

vé que le monstre de la ligue qu'il
avait à vaincre, plus farouche et plus
dangereux que l'hydre d'Hercule, de-
viendrait et plus furieux et plus in-
domptable par l'effusion de son sang.
C'est pourquoi ce prince se crut obli-
gé à se servir de la douceur afin d'a-
paiser et d'apprivoiser cette bête si
féroce. La clémence d'un côté, et la
politique de l'autre, épargnèrent à
Claude de Saintes la honte de per-
dre la vie sur un échafaud, comme il
l'avait mérité *.

(E) *Il avait dit dans un livre que*
les sujets ne doivent jamais s'opposer
aux ordonnances de leurs souverains
(6).] Le livre où il avance ce senti-
ment fut imprimé à Paris, l'an 1561. Il
est intitulé, *Confession de Foi Catho-*
lique, contenant en bref la réforma-
tion de celle que les ministres de Cal-
vin présentèrent au roi en l'assemblée
de Poissy. L'article LVII de cette con-
fession contient ces paroles : « Nous
» tenons donc qu'il faut obeir à leurs
» loix et ordonnances, payer tributs,
» impôts et autres devoirs, et por-
» ter le joug de subjection d'une
» bonne et franche volonté, encore
» que les princes fussent naturels in-
» fideles, et que l'empire de DIEU
» ne demeurast du tout en son entier.
» Par ainsi nous detestons ceux qui
» voudroient rejeter les superiori-
» tez, mettre cantons et communau-
» tez à leur plaisir, introduire confu-
» sion de biens, et renverser l'ordre
» de justice. Nous rejectons aussi
» tous meurdriers, pistoliers, spa-
» dassins et assommeurs, louez et
» jurez pour suivre et soutenir les
» sectes, et ceux qui déclarent à leur
» plaisir dignes de mort, sans juge-

* Joly, qui voudrait affaiblir le témoignage de
de Thou, observe que Cl. de Saintes fut enterré
dans sa cathédrale d'Évreux, et pense que cela
peut contrarier le récit de son emprisonnement. Il
ajoute pourtant qu'il est possible que le corps du
prélat ait été transféré du lieu où il était mort à
la cathédrale.

(6) C'était le style des catholiques romains
avant la ligue; mais ils changèrent de langage
peu après, comme l'un d'eux le reprocha aux li-
gueurs dans un écrit imprimé à Caen, 1590, et
intitulé : *Déploration de la mort du roi Henri*
III, et du scandale qu'en a l'Eglise. Eux-mêmes,
dit-il pag. 54, au commencement des troubles
usaient de cet argument contre les huguenots : Ils
sont hérétiques, car ils prennent les armes contre
le magistrat. Ils ne veulent lui obéir, et veulent
planter leur religion par le glaive qui n'est donné
qu'au magistrat.

« ment, tous ceux qui leur déplai-
 « sent ou résistent, et qui font as-
 « saillir les rois, seigneurs, églises
 » et villes, sous le prétexte de la
 » parole de Dieu. » L'auteur prétendit montrer que les catholiques renchérissaient sur ceux de la religion ; car ceux-ci apposèrent une clause à l'article où ils déclarèrent leur sentiment sur l'obéissance des sujets ; moyennant, dirent-ils, que l'empire souverain de Dieu demeure en son entier (7). N'en déplaise à ceux qui ont tant de fois glosé sur cette clause, comme remplie d'une généralité captieuse, elle est très-juste et très-orthodoxe, étant bien interprétée, quoiqu'on en puisse abuser contre l'intention de ses auteurs. Mais il est certain que Claude de Saintes ne la hantait de sa confession que par une pure fanfaronnade, et par animosité contre Genève ; et jamais homme ne se démentit plus impudemment que lui : c'est ordinairement la destinée de ceux qui raisonnent sans principes, et qui ne se déterminent à un sentiment que pour s'éloigner de l'opinion de leurs ennemis, et pour avoir lieu de les insulter et de les rendre suspects. Dès que cette passion cesse, ou que l'intérêt et les besoins de leur parti demandent une autre chose, ils abandonnent leurs premières opinions, et en épousent de toutes contraires. Nous en avons des exemples fort récents.

(F) *Il publia un petit écrit...., pour faire voir que les princes ne doivent pas tolérer les hérétiques.*] Son livre intitulé, *Ad Edicta veterum Principum de Licentiâ Sectarum in christianâ Religione. Item methodus contra sectas quam sequuti sunt primi catholici imperatores.* Il y approuve le dernier supplice des hérétiques, et il déclare que si l'on n'eût pas éteint en France les feux qu'on y avait allumés pour faire périr le calvinisme, cette secte ne se fût pas répandue. *Audivi Severum Sulpitium de Priscilliani Historiâ, quasi tabulam absolutionis per domos judicum aliquorum circumlatam, cum adhuc in Galliâ exercerentur judicia de capite pro religione ex christianissimorum regum edictis, atque ex eâ historiâ*

plus damni nostræ fidei, quam vini libris et emissariis illatum enim ultrò citròque intrepidè medissent, et ad factionem tuas sollicitudissent, si conflagnis fuisset temerè restincta, et à lis quasi fides publica data re et reipub. perturbatoribus (8). la force de son livre est tirée sage et de la pratique ; car par raisons il n'en donne guère, et donne point de bonnes. Tous ceux qui compareront sans préjugé l'usage de la tolérance avec la tolérance avoueront qu'il n'a pu en donner de telles, quand il aurait été beaucoup plus qu'il ne l'était. Les raisons de l'usage ont été mises dans la dernière évidence par quelques auteurs modernes. Voyez les préfaces de l'édit de Nantes ; le livre de l'auteur qui a pour titre : *Traité de la liberté de conscience, ou de l'autorité des souverains sur la religion des peuples opposé aux maximes de Hobbes et de Spinoza, adoptées par le sarrasin dans son Histoire du Paganisme et dans son Système de l'Éducation*. Un autre ouvrage, intitulé *Commentaire philosophique sur les paroles de l'Évangile, contre l'entrée de la lettre latine impie* (9). Tergou, l'an 1689. M. de Beauvoir la donna à M. Bernard, un français fort connu par ses ouvrages, et très-capable d'avoir fait un raisonnement si bien ; mais on a su très-certainement qu'il n'en était point l'auteur, et l'on qu'il la faut donner à un Anglais dont les livres de métaphysique, de morale, etc., paraissent dans les journaux. Mais sans aller à des lectures de longue haleine, on n'a qu'à lire un écrit fort court, mais d'un illustre magistrat d'université de Hollande (10) composé à l'an 1685. Il a pour titre, *H. ad B** de nuperis Angliæ*

(8) *Frater Claudius de Saintes, in quam sequuti sunt principes, cap. XI 112 verso.*

(9) *Imprimé à Amsterdam, 1687, in 8.*

(10) *Histoire des Ouvrages des Savants, septembre 1689, art. II.*

(11) *M. Locke.*

(12) *M. PARTS. Voyez, en peu de mots, l'éloge dans les Nouvelles de la République de Lettres, mois d'octobre 1685, art. II 1004 de la seconde édition. Ce grand homme mourut le 8 d'octobre 1686.*

(7) Confession de Genève, art. XL.

*Estola, in quâ de diversorum à pu-
â religione circa divina senten-
â disseritur tolerantia.* Cette let-
fut imprimée à Rotterdam, l'an
5, en latin, en français et en fla-
and.

Il faut bien que les raisons des to-
mans soient pressantes, puisque ceux
ont employé toutes les souplesses
leur esprit, et tous les artifices de
plume pour y répondre, ont été
traints de recourir à la malhon-
été, et de reconnaître que l'on ne
pas étendre les lois pénales jus-
au dernier supplice des hérési-
es (13). Leur malhonnêteté s'est
entrée en ce qu'ils ont tâché de per-
der que les tolérans sont fauteurs
sociniens, qu'ils sont malinten-
nés contre le gouvernement, et
ils ôtent aux puissances souverai-
l'un des plus beaux droits dont
ou les ait revêtues. C'est un procé-
tout-à-fait lâche et inique : à ce
mpte, il ne faudrait pas blâmer les
iels arrêts qui ont envoyé sur les
chers tant de huguenots en France,
Pays-Bas, en Espagne et en Ita-
; car ce sont des cruautés contre
quelles les sociniens déclament de
toutes leurs forces. Ils ne se déchaî-
nt pas moins contre les papistes,
i ont fait mourir les personnes dont
martyrologe des protestans fait
ention, que contre ceux qui ont
t mourir Servet, Gentilis, etc. En
mot, il ne faudrait plus écrire
ntre le pape, ni contre les juifs et
Turcs; car il est visible que ce
nt des gens que Socin et ses disci-
es n'épargnent pas, et qu'ils réfu-
nt de leur mieux. Que si c'est man-
ner au respect dû aux souverains
ne de faire voir qu'ils ne doivent
as établir des lois pénales con-
e ceux qui errent dans les ma-
ères de foi; si c'est ôter aux puis-
nces l'un des plus beaux droits que
ieu leur donne, nos premiers fau-
urs de l'intolérance seront compli-
s de ce crime, puisqu'ils soutien-
ent qu'on n'en doit pas venir jusqu'à
effusion du sang. N'est-ce pas ôter
aux souverains le plus beau fleuron
e leur couronne? Le droit du glaive
e les rend-il pas les maîtres de la
ie et de la mort des malfaiteurs?

(13) Voyez la VIII^e. lettre du Tableau du
Socinianisme.

Mais de plus, n'est-ce pas satiriser les
magistrats de Hollande, et les expo-
ser à la haine de leurs sujets, que de
soutenir que Dieu leur a mis en main
le glaive, tant pour châtier ceux qui
violent la première table du Décalo-
gue, que pour châtier ceux qui violent
la seconde? Si cela est vrai, la toléran-
ce qu'ils ont pour l'idolâtrie n'est-
elle pas aussi criminelle que la tolé-
rance qu'ils auraient pour les meur-
triers et pour les voleurs de grands
chemins? De plus, y aurait-il rien de
plus ridicule que de se contenter de
la peine du bannissement contre des
personnes qui feraient profession pu-
blique d'assassiner et d'empoisonner
sans distinction d'âge ni de sexe (14)?
Voyez la dispute de MM. de Wallem-
burch (15) sur la question, si, sup-
posé que les magistrats aient droit de
réprimer les hérétiques par les lois
pénales, ils peuvent les faire mourir.
C'est à quoi ils réduisent la dispute
contre les luthériens; car ils pren-
nent à partie le fameux Ghérard, qui
a bien voulu que l'on employât de
telles lois contre les sectaires, mais
non pas le dernier supplice. Ils lui
font voir invinciblement que son ex-
ception est frivole. Mais pour voir la
confusion des intolérans, il suffit de
prendre garde qu'il leur échappe de
dire que les souverains qui s'oppo-
sent à l'introduction de la vraie foi
sont fort louables. *Je ne saurais blâ-
mer, dit l'un d'eux (16), les Suisses,
qui ne peuvent souffrir que de nou-
velles sectes prennent naissance chez
eux. La Hollande est pleine de diffé-
rentes religions. Il eût été à souhai-
ter qu'on eût étouffé ces désordres
dans leur naissance.* Comme c'est un
ministre qui dit cela, on fit voir deux
absurdités dans son discours. Ni les
cantons catholiques, ni les cantons
réformés, lui dit-on (17), *ne veulent
pas souffrir de nouvelles sectes; est-*

(14) Notez qu'on peut faire valoir ici, contre
cet auteur de la VIII^e. lettre du Tableau du
Socinianisme, ses propres maximes. Voyez-les,
tom. IX, pag. 328, citation (105) de l'article
LOYOLA.

(15) Voyez leur livre de Unitate Ecclesiae, lib
VI, part. I, cap. II et sequent, pag. 222 et se-
quent, edit. Colon., 1636, in-40.

(16) Esprit de M. Arnauld, tom. II, pag. 335.

(17) Lettre à M. J.... sur son livre intitulé :
l'Esprit de M. Arnauld, pag. 11. Cette lettre, se-
lon le titre, fut imprimée à Deventer, chez les
héritiers de Jean Colombius, l'an 1684.

ce donc à cet égard que vous ne les sauriez blâmer; est-ce là le zèle dont vous devez être enflammé pour la propagation de votre religion? Quoi! ne devriez-vous pas souhaiter avec ardeur que les cantons catholiques permissent les réformés chez eux, et ne devriez-vous point les blâmer hautement de ce qu'ils ne veulent pas écouter ni Jésus ni ses prophètes? Certes vous êtes un bon apôtre de Christ. On lui avait déjà représenté ce qui suit (18): *Si vos sentimens eussent été suivis en ces bienheureuses provinces.... la religion protestante n'y aurait jamais eu cours..... Et si l'Espagne eût toujours eu le dessus, et qu'elle eût étouffé ces désordres dans leur naissance, vous ne seriez pas si à votre aise sous l'habit que vous portez; car bien loin que la réformée fût la dominante, à peine saurait-on ce que c'en est. En vérité, les réformés vous sont bien obligés.*

(G) *Moréri et du Saussai ont commis des fautes indignes d'excuse.*] Je ne dis cela que de quelques-unes. I. J'ai déjà marqué (19) la méprise de M. Moréri touchant le pays natal de Claude de Saintes. II. Bien loin qu'à son retour du concile il ait assisté au colloque de Poissy, il n'alla au concile qu'après la tenue de ce colloque. III. Comment est-ce que Charles IX, mort le 30 de mai 1574, l'aurait pu nommer à l'évêché d'Évreux l'an 1575? Je ne doute point que notre docteur, avant la mort de ce prince, n'eût demandé cette prélature, et n'eût obtenu des promesses; mais il est certain qu'il n'obtint la nomination que sous le règne de Henri III. Il le raconte lui-même, et cela sans dissimuler le reproche (20) que son Médecin (21) lui fit d'avoir brigué des évêchés dans les provinces éloignées, pour se délivrer de la servitude de la cour. *Quoniam christianissimi regis Caroli mors intercessit, ne quâ functione vel gratiâ mutaretur, quod se-*

mel principi placuerat. Quibus precibus apud reginam matrem, et eum regem, regisque fratrem, et quosdam maximos principes, et sanctissimos vestram, ac fratrum cardinalium classem egit, ut is mihi maneretur episcopatus; nec prius quievit quam cepit promotionis meæ diploma perferri. Quod accidit illis diebus quibus Avenione, non annis, sed mensibus ecclesiæ ac reipublicæ confusa agebat animam (22): quasi hanc mihi cum episcopatu tradidit commendavit (23). Cela montre que sa nomination fut expédiée à la cour de France, et envoyée à la cour de Rome au mois de décembre 1574, mais comme ses bulles n'arrivèrent qu'en 1575, M. de Launoi a dit qu'il fut promu à l'épiscopat l'année 1575. Voici les grosses fautes. IV. Les ennemis de M. Moréri avaient si peu de crédit à la cour de France, que Claude de Saintes n'était point en disgrâce, que s'ils avaient entrepris de l'y noircir par des calomnies, ils auraient fait du bien plutôt que du mal. Il se peut faire qu'ils aient été présentés à Henri III, persécuté par la Ligue autant qu'eux, les excès de l'évêque mutin; mais en cela ils n'étaient point calomniateurs. V. C'est une absurdité que de prétendre qu'ils l'aient empoisonné? Il ne peut plus leur nuire; car encore qu'il n'eût échappé par grâce à la main du bourreau, il devait vivre tout le reste de ses jours dans une prison. VI. Il n'est rien dit de son procès, et de la sentence pour laquelle on le jugea digne de mort, est un péché d'omission, mais pardonnable. M. de Sponde a donné l'exemple de ce péché à M. Moréri, qui préside à l'histoire de France, et regarder de tels écrivains que des hommes de grands prévaricateurs. Launoi s'est mis à couvert de ce reproche; il a indiqué l'auteur qui apprend la punition de cet évêque, et il a trouvé très-juste son châtiement. *Anno MDXCI decessit peremptoriam mancipatus carceri propter eam Jacobus Augustus Thuanus in Historiarum lib-*

(18) Lettre à M. J. . . . sur son livre intitulé, l'Esprit de M. Arnauld, pag. 8, 9.

(19) Dans la remarque (A).

(20) *Ante omnia me ut functionum servum incre-*

venè meritum periisse, valde dom, nisi pereundi causâ id justè lasset (24). Je m'étonne que les tres d'état souffrent en France tant d'écrivains suppriment l'indes évêques qui se rebellèrent. faire espérer à ceux qui voules imiter le silence des histo-

ci les fautes d'André du Saussai. lit que Claude de Saintes était sseur *, l'an 1533, dans un more de chanoines réguliers (25). le fait aller au concile de Trente la tenue du colloque de Poissy. l le fait assister l'an 1576 à un le provincial de Rouen, mais ce le ne fut tenu qu'en 1581, comous l'apprend M. de Launoï (26), ajoute que Claude de Saintes a l'année suivante une traduction française des actes de cette assemblée, dont il avait été le promoteur et le directeur (27). IV. Ce héros cible de l'église gallicane ne se pas renfermé dans ces limites, si en croyons du Saussai : lui et n Vigor disputèrent contre de a et du Rosier, deux des principministres, et en triomphèrent. à-dire que l'évêque d'Évreux, content d'avoir assisté à un synprovincial, l'an 1576 (28), et air mis en bon ordre et en lue les ordonnances synodales de liocèse, entra en conférence réavec ces ministres. Quel ananisme ! Cette conférence fut tenue ou neuf ans avant que notre de tes fût évêque. V. Il mourut l'an, et non pas l'année précédente. C'est une prévarication inexcuse de nous parler de la mort de rélat, en lui donnant l'éloge *mius*, sans dire un mot de sa llion, ni de sa doctrine abominable, ni de l'infâme supplice qu'il

pensa souffrir. Ce que le sieur du Saussai dit de lui contient quinze lignes. Combien de fautes n'eût-il point faites dans un éloge de quinze pages !

(H) *Il avoua qu'il fut soupçonné de n'être pas éloigné du calvinisme.* Ces soupçons furent fondés, à ce qu'il prétend, sur ce que dans la dispute de l'hôtel de Nevers il parut infiniment plus modéré qu'au colloque de Poissy. *Ego qui Pissiaci habebam acrior, et tantum non seditiosus, anno superiore in collatione factâ cum Spinâ et Roseo ministris, credebam mutatus, ac paulo momento ad calvinismum posse impelli, quoniam de pristina vehementia tantum remiseram, quantum in domino Vigoreo calvinistis infestissimo doctore magis ac magis cernebam inflammari et exardescere* (29).

(I) *Il représenta le cardinal de Lorraine comme un fidèle persécuté.* Si l'on en croit Claude de Saintes, ce cardinal était fort malade de la froissure de Joseph ; il affligeait comme un autre Loth journellement son âme juste, en voyant les maux de l'église. Il mourait tous les jours au milieu des tribulations et des angoisses que la cause de Dieu lui faisait souffrir, et il se préparait continuellement au martyre ; car chaque jour il apprenait des nouvelles qu'on attentait à sa vie, et il disait quelquefois : Allons et mourons aussi avec lui. *Per annos ferè sexdecim à comitatu illustrissimi principis, ac maximi cardinalis Caroli Lotharingi, nisi alicujus officii publici causâ, non recessi, nec ille me studiorum tantum, sed ad externos omnium profectionum, colloquiorum, et negotiorum multorum, quæ difficillimis Gallicæ temporibus ipsi contra hæreticos inciderunt, me participem fecit, ut tentationum et passionum, quibus per tot annos quotidie moriebatur, et omni horâ de vitâ periclitabatur, cui quoties nunciabatur paratas esse insidias, tam parum timidus, quàm nihil esse putabatur, solebat ad me conversus dicere : Sequeris sacerdotem, levita ; aliquando verò : Eamus, et moriamur cum illo. Cum desereretur ab intimis, adde-*

Launoïus, Histor. Gymnasii Navarræ, 773.

clerc observe que le mot *professor*, qu'on s la note (25), veut dire *profès* et non *prof*.

Ordinis sancti Augustini canonicorum regu... anno 1533 *professor*. Andr. du Saussai, *ipt. ecclesiasticis Continuat.*, pag. 38, edit. 1684, in-4°.

Launoïus, Histor. Gymnasii Navarræ, 772.

Synodum provinciale... promovit, rexit, *suit. Idem, ibidem.*

Selon le calcul du sieur du Saussai.

(29) Sanctesius, in Responsione ad Apolog. Beze, apud Launoïum, Hist. Gymnas. Navarræ, pag. 769, 770.

bat : Socii passionum erunt et consolationis (30). Ceux qui savent la vie de ce cardinal, pour avoir lu Mézerai et d'autres auteurs catholiques ; ceux, dis-je, qui savent sa mondanité, son orgueil, ses voluptés, son crédit, sa puissance (31), les maux qu'il faisait à ceux de la religion, peuvent-ils voir sans rire la description qu'on nous fait de ses pieuses souffrances ? Dans un autre ouvrage notre de Saintes demande à Dieu de fortifier le cardinal son serviteur, persécuté pour la bonne cause. Bèze se moqua de lui à ce sujet. *Omittam verò libens tum plerasque illius libelli ineptias, veluti quòd invitum sese à suis sodalibus hùc pertractum dicit, ac tandem etiam suo cardinali virtutem et constantiam in persecutionibus precatur, quæ quidem non sinè risu legi possunt* (32). Je fais réflexion depuis long-temps sur une chose qui embarrasserait beaucoup les Asiatiques, s'ils voulaient prendre connaissance de nos histoires du XVI^e. et du XVII^e. siècle par rapport aux troubles de religion. Chaque église se plaint d'être le parti souffrant, et regarde ses victoires comme le moyen dont Dieu s'est servi pour la délivrer de l'esclavage, et du carnage dont elle était menacée. Il n'est pas nécessaire que je prouve que c'est le langage des protestans, par rapport aux belles conquêtes de Gustave Adolphe ; prouvons seulement que les jésuites s'exprimaient ainsi en considérant les heureux succès de l'empereur. Voici l'extrait d'une lettre qui fut écrite à Jacques Reihing par un jésuite, prédicateur du fameux comte de Tilli. *Rem nostram, ut est catholicorum... benè se habere hoc doceret bellum, in quo jam quarto anno versor cum illustrissimo comite de Tilli, etc. Erant mira consilia nostrorum adversariorum : sed quàm mirabilis in altis Dominus ! Moliebantur nobis*

vitas. Ut vel inde patet, quæ furorem, quæ sequatur epistola (33).

(K) *Il abaissa le plus qu'il put l'autorité de saint Augustin*, janséniste qui publia en 1685 quelques lettres que le prince de Camille avait écrites au père de Champeaux, joignit entre autres choses une citation intitulée : *Saint Augustin justifié du soupçon ou des apparences de Calvinisme*. J'y trouve concernant Claude de Saintes : « un de ceux qui croyaient qu'il » lait toujours prendre le comte » des hérétiques pour les mieux » battre, et qui considérant » qu'il y a d'effrayant dans la » trine de saint Augustin touchant » la prédestination gratuite, et » fondemens solides de l'Écriture » de la tradition sur lesquelles » établie, s'effrayaient eux-mêmes » trop aisément de cette doctrine. » Cet auteur a donc osé dire, » *saint Augustin, combattant » trop de chaleur les pélagiens » porté avec trop de précipitation » mépriser le sentiment unanime » tous ceux qui l'avaient précédé » homme qui parle de cette doctrine » de saint Augustin, et qui l'a » d'avoir changé jusqu'à trois » d'opinion, mérite bien d'être » donné au père de Champeaux pour » faire tout ce qu'il lui plait. » père Jean Martinon, jésuite, » bien que lui, qui a écrits » faux nom d'Antonin Moraine » a eu honte : *N'en déplaise » auteur, dit-il, il aurait mieux » et plus selon le respect qu'il » un si grand docteur, s'il » toujours attaché à lui invinciblement, » ment, sauf à l'expliquer qu'il » fois favorablement, au lieu » imputer une si grande variété » inconstance dans ses sermons » (34).* » On peut comparer l'*

YRAN (JEAN DU VER-
ANNE, ABBÉ DE), l'un
des du jansénisme,
yonne. Moréri en
Je pourrais ajouter
e choses à celles qu'il
mais je les renvoie à
mps. C'était un fort
me; cela paraît par
e contre la Somme
du père Garasse (b),
ivres qu'il fit contre
, et dont le clergé de
t faire l'éloge, l'an
l'auteur n'y mit pas
l se déguisa dans les
ous celui de *Petrus*
pour les raisons que
t rapportées (d). Peu
ent qu'il soit l'auteur
ogie des Évêques qui
s armes (A). Ce para-
moins surprenant que
il se rendit le défen-
ion *Casus regius* (B).
d'apoplexie (e) à Paris
ore 1643 (f). L'éloge
it été donné dans le
ristiana de MM. de
rthe déplut si fort à

not Verger.

article GARASSE, remarques
VII, pag. 24 et suiv.

le France, qui fit imprimer à
1661, les ouvrages de Pierre
rait que ce fut l'abbé de Saint-
it couvert de ce masque. Le-
que cette édition, dont il
plaie avec la date de 1642,
ue du roi, D 317, fut con-
re du roi. Cependant Leclerc
clergé fit faire en 1645 une
on du même livre, laquelle

Godeau. Voyez l'écrit du jé-
ir, intitulé : Anton. Godellus
ensis an elogii Aureliani scrip-

Dialogue de deux Paroissiens
e du Mont, pag. m. 45.

muald, Abr. du Trésor chro-
pag. 452.

Chron. tom. V, pag. 877.

l'assemblée du clergé, qu'elle or-
donna qu'on l'effaçât (C).

Ceux qui disent qu'il mourut
prisonnier au bois de Vincen-
nes se trompent; et ils eussent
pu se garantir de cette erreur
s'ils eussent pris garde qu'entre
ses lettres (D) il y en a qui furent
écrites à Paris après qu'il eut re-
couvré sa liberté (g). Ses amis
prétendent qu'il ne fut mis en
prison, l'an 1637, qu'à cause que
le cardinal de Richelieu se voulut
venger de n'avoir pu obtenir de
lui un suffrage pour la nullité
du mariage du duc d'Orléans
avec la princesse de Lorraine (h).
Si ce fut le vrai motif de sa dé-
tention ^{*1}, on en publiad'autres
causes, et l'on tâcha de le perdre
comme un faux docteur. Son
procès fut commencé sur ce pied-
là (i). Mais il y a des gens qui
disent que le cardinal de Riche-
lieu le crut si propre à écrire sur
les controverses des protestans
(E), qu'il l'exhorta à y travail-
ler dans la prison, et lui fit of-
frir tous les livres et tous les se-
cours nécessaires ^{*2}. Nous ver-
rons ci-dessous (k) la réponse de
l'abbé de Saint-Cyran à cette pro-
position. Il n'eut pas beaucoup
de part à l'estime du célèbre Gro-
tius (F). Il ne s'en faut pas trop

(g) Voyez Leydecker, *Historia Jansenismi*,
pag. 497, et *Epistolam Christiani Philireni*
ad Janum Palæolog., pag. 29.

(h) Voyez le VIII^e. volume de la *Morale*
pratique, pag. 383. Voyez-y aussi p. 415.

^{*1} Leclerc trouve ce motif inadmissible.
Le suffrage de l'abbé de Saint-Cyran n'était
au fond d'aucun poids.

(i) Voyez l'Esprit de M. Arnauld, tom. I,
pag. 288 et suiv.

^{*2} Leclerc rejette cette idée, et dit que
Richelieu, loin d'avoir confiance en lui, ne
regardait Saint-Cyran que comme un esprit
brouillon, capable de mettre par ses idées
singulières le trouble dans l'église.

(k) Dans la remarque (E).

étonner; car comme Grotius suivait les principes des arméniens, il n'était pas trop disposé à admirer un sectateur si rigide de saint Augustin. J'ai dit ailleurs (l) que le sentiment de cet abbé sur le concile de Trente fut révélé au public par M. Abelly, dans la Vie de Vincent de Paul, et que la publication de ce secret fut agréable à beaucoup de monde. Cela ne veut point dire qu'avant cela le public n'avait point su qu'on attribuât une pareille pensée à M. de Saint-Cyran. J'ai prétendu seulement qu'un bon nombre de personnes furent bien aises de savoir que le témoignage de Vincent de Paul était une chose imprimée; mais avant que cet ouvrage de M. Abelly eût paru, on avait pu lire dans quelques autres écrits que l'abbé de Saint-Cyran n'approuvait guère le concile de Trente (G). Il fut fort maltraité dans un livre de M. de Raconis, évêque de Lavaur. Ses amis accusèrent ce prélat d'avoir fait cela pour complaire au père Joseph (m). Il les accuse à son tour de *canoniser déjà cet abbé comme s'ils étaient papes, et qu'il eût déjà fait quantité de miracles aussi véritables, que ridiculement ils en font publier de supposés* (n).

Voici encore quelques additions. Les louanges que M. de Balzac lui a données sont sans doute hyperboliques; mais on y peut trouver néanmoins l'un des

(l) Ci-dessus remarque (C) de l'article ABELLY, tom. I, pag. 70.

(m) Raconis, de la Primauté de saint Pierre, pag. 10, édition de Paris, 1645, in-4°.

(n) Là même.

talens de celui qu'il loue. C'était celui de savoir bien soutenir ses opinions (H). J'ai reçu un très bon éclaircissement sur ce qui concerne le paradoxe dont je parle dans la remarque (B) (I). Je donnerai les propres termes du mémoire qui m'en a été communiqué, et dans lequel il y a aussi quelque chose touchant la suppression que MM. de Saint-Marthe furent obligés de faire (K). On attribua à notre Jean du Verger un ouvrage qui fut censuré par la Sorbonne, et qui était d'une sœur de M. Arnault. Il a pour titre: *le Chapelet secret du saint Sacrement de l'Au*. J'en parlerai ci-dessous (L).

(A) *Peu de gens savent qu'il est l'auteur d'une Apologie des Evêques qui prennent les armes.*] Considérant ces paroles de M. Joly. *Les chanoines de Munster doivent être nobles de seize quartiers, à ce qu'ils disent, et ils se piquent tellement de noblesse et de milice, que j'ai vu en écrit sur la tombe d'un chanoine, qu'il mourut à la guerre étant capitaine. Aussi font-ils d'ordinaire peindre leurs généalogies et leurs armes dans un cloître qui est à côté de l'église, et ailleurs en quelque lieu public: qu'on a un exemple lequel ne me semble pas plus imitable que tous les autres qui furent recueillis et mis dans le livre intitulé, l'Apologie de l'Evêque de Poitiers*, en l'année 1615, lequel docte personnage, qui vivait alors, se piquait aussi plaisamment que raisonnablement l'Alcoran de l'évêque de Poitiers, quoique l'auteur de ce livre qui ne voulut pas y mettre son nom ait bien fait depuis parler de lui dans le monde pour d'autres ouvrages.*

* Voici le titre de cette pièce, donné par le clerc: *Apologie pour messire Henri-Louis Chastaigner de la Roche-Posai, évêque de Poitiers contre ceux qui disent qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques d'avoir recours aux armes en cas de nécessité*, 1615, in-8°, sans approbation, sans privilège, sans nom de lieu ni d'imprimeur. Ce volume a 267 pages, outre l'avis au lecteur de 8 pages, et la liste des prélats qui ont pris les armes, de 13 pages.

Doctrine ecclésiastique et de piété qui valent beaucoup mieux (1). M. Joly n'en voulut pas dire davantage, quoiqu'il sût très-bien qu'il parlait de notre Jean du Verger. Cet évêque de Poitiers fut le Mécène de ce docte Bayonnais, et lui résigna en 1620 l'abbaye de Saint-Cyran (2). J'ai lu dans quelque compilateur que Jean du Verger étant principal de collège dans sa patrie, et apprenant que cet évêque avait besoin d'un lecteur, ou d'un bibliothécaire, fut lui offrir ses services, et qu'ils furent acceptés (3). Voëtius n'oublia point cette aventure guerrière de l'évêque de Poitiers dans la liste qu'il donna de quelques ecclésiastiques qui ont pris les armes. Ce prélat est à la queue de ce catalogue. *Henricus Ludovicus Rupiposæus episcopus Pictaviensis non solum arma tractavit, et armato populo armatus prævit, ut Pictavio nonnullos ex patriciis quibus diffidebat ejiceret: sed etiam Apologiam edidit, anno 1615, adversus eos qui dicebant non licere ecclesiasticis in casu necessitatis ad arma recurrere: sub cujus finem catalogum benè longum texuit cardinalium et episcoporum qui tempore necessitatis arma tractarunt, Johannis Columæ legati Gregorii IX contra Fridericum, Arnoldi Pelgrue Vasconis contra Venetos, Ægidii Albornos cardinalis Toletani, cum Rege Castiliæ contra Mauros, et contra Ludovicum Bavarum, et aliorum complurium; quorum nomina ibidem Regi possunt, simulque videri nullam eoëgisse necessitatem ut viri ecclesiastici ad id negotium admoverentur, quando laïcorum ducum satis largi copia suppetaret* (4).

(B) Le paradoxe dont il se rendit le défenseur dans son *Casus regius*.] Je n'ai point lu cet ouvrage *, mais on

(1) Joly, Voyage de Munster, pag. 80, 81. Voyez aussi les Mélanges de Vigneul-Marville, tom. II, pag. 27, édition de Hollande.

(2) Voyez Moréri.

(3) *Scholarcha Baïonensis... qui audiens quòd episcopus Pictaviensis lectore vel bibliothecario opus haberet adiit eum, et ejus servitio prorsus se tradidit, à quo paulò post parvam abbatiam St.-Cyranii accepit. Petrus à St.-Romualdo, in Continuatione Chronici Ademari, pag. 453, ad ann. 1638.*

(4) Gisbertus Voëtius, in *Desperatâ Causâ Patris*, lib. III, sect. II, pag. 689.

* Leclerc et Joly ne l'avaient pas vu; car ils intitulent *Cas royal*, et renvoient tout simple-

ment qu'il y soutient qu'il y a trente-quatre cas où un homme se peut tuer innocemment. *Paulò ante (obitum) composuerat librum inscriptum Casus regius, ubi attulerat 34 casus in quibus quilibet poterat liberè se ipsum interficere. Undè unus ex discipulis ejus, nomine Mester, arripuit nuper occasionem se ipsum interficiendi, cum Metis esset* (5). Voyez ci-après, p. 41, la remarque (I). Le père Paul a été à cet égard dans les principes des stoïciens; car lorsqu'on lui déclara que le pape le voulait faire enlever, il répondit entre autres choses: « Qu'au cas qu'il le fît prendre » vif pour le conduire à Rome, que » le pape ne pouvait pas douter que » toute sa puissance ne pût aller jus- » qu'à empêcher qu'un homme n'ait » plus de pouvoir sur sa propre vie » que tous les autres ensemble, et » qu'ainsi il ne pût disposer de sa vie » avant que le pape pût avoir le plaisir de la lui faire perdre en public » (6). » Je ne sais si beaucoup de gens ont pris garde à cette maxime de Fra-Paolo.

Dans les premières réponses qui furent faites aux Provinciales de M. Pascal, on mit quelquefois en jeu cette doctrine de notre abbé. « (7) » Vous devriez plutôt songer à corri- » ger la mauvaise doctrine de l'abbé » de Saint-Cyran, qui a bien osé » enseigner qu'il faut tuer le pro- » chain quand l'esprit intérieur nous » y porte, quoique la loi extérieure » le défende. Vous en verrez, quand » il vous plaira, la preuve et la prati- » que en la seconde page de l'infor- » mation qui fut faite contre lui par » le commandement du feu roi, en » l'année 1638: l'original est au col- » lège de Clermont.... (8). Il y a des

ment aux longs extraits qu'on en trouve dans les *Mémoires chronologiques pour servir à l'Histoire ecclésiastique du 17^e siècle*, par d'Avrigny, tom. II, pag. 110. L'ouvrage de Saint-Cyran est intitulé: *Question royale et sa Décision*, Paris, T. Dubray, 1609, in-12 de 57 feuillets, y compris le frontispice. Voltaire en parle dans le chapitre XIX de son *Commentaire du Traité des Délits et des Peines*.

(5) Petrus à Sancto-Romualdo, in *Continuat. Chronici Ademari*, pag. 472, ad ann. 1643.

(6) Vie du père Paul, pag. 194, 195, édition de Leyde, 1661, in-12.

(7) Réponses aux Lettres provinciales, pag. 170, 171, édition de Liège, 1658.

(8) La même, pag. 341.

» opinions en cette matière (9) qui
 » choquent ouvertement la foi.. (10).
 » Il y en a qui sont contre les bonnes
 » mœurs, que nous appelons scan-
 » daleuses, comme celles de M. de
 » Saint-Cyran (*), qui enseignait
 » que l'on était obligé de tuer un
 » homme quand l'inspiration nous
 » y poussait, quoiqu'elle fût con-
 » traire à la loi extérieure qui le
 » défend. Il y en a qui choquent le sens
 » commun, que nous appelons ex-
 » travagantes et téméraires, comme
 » celle de ce même abbé, qui prouve
 » dans sa Question royale, que vous
 » reconnaissez pour le premier de
 » ses ouvrages, que l'on est souvent
 » obligé de se tuer soi-même, et que
 » comme cette obligation est une des
 » plus importantes et difficiles, il
 » faut un courage et une force d'es-
 » prit extraordinaire pour y satisfai-
 » re..... (11). Ceux qui enseignent,
 » qu'il est permis de se tuer soi-mé-
 » me (**), et qu'on y est souvent obli-
 » gé, ont-ils droit de définir quand
 » il est licite de tuer le prochain? et
 » ceux qui tiennent qu'il faut sui-
 » vre le mouvement intérieur (***) qui
 » nous pousse à l'homicide, lors même
 » que la loi extérieure le défend,
 » ont-ils bonne grâce de vouloir dé-
 » terminer en quel temps cette loi
 » extérieure le tolère, et nous en
 » laisse le pouvoir? » Je ne pense pas
 que M. Pascal ait jamais rien répondu
 sur cet article, quoiqu'on l'y eût en
 quelque façon forcé par de si fréquen-
 tes répétitions, et je ne sais si on lui
 a fait des reproches de ce silence.

(C) *L'assemblée du clergé... ordonna qu'on effaçât son éloge.*] Le feuil-
 lant Saint-Romuald va nous le con-
 ter. « Le fils d'un des frères jumeaux
 » de Scévole de Sainte-Marthe, de-
 » puis peu décédé, avait donné le
 » jour, en leur nom, à quatre grands
 » tomes in-folio, portant pour titre,
 » *Gallia christiana*; et parlant de
 » cet abbé, lui avait donné un
 » éloge comme au plus grand ortho-

» doxe et au plus saint person-
 » qui eût vécu de nos jours :
 » l'assemblée générale du clergé
 » France l'a fait rayer par un d
 » exprès (12). » Voyez la rema-
 (K).

Notez que les prélats qui, en-
 mun et dans leur assemblée, en
 fait supprimer cet éloge, ne ve-
 rent point chacun en particulier
 ter aucun exemplaire de *Gallia chri-*
tiana, où cet éloge ne fût point (L)

(D) *Ses lettres.*] C'est un ou-
 que les jansénistes vantent beau-
 M. Arnauld d'Andilly le publia
 1648, et le dédia au clergé de France.
 Ce sont des lettres remplies d'in-
 tion et de maximes de piété,
 qu'on dit; j'en parle de la sorte
 que je ne les ai jamais vues. M.
 Leclerc en a donné des extraits qui
 font avoir une fort bonne opi-
 (14). Le père Bouhours au con-
 en a cité des fragmens qui sont
 style effroyable (15). Il se sert de
 dition du sieur de Prévile, 1655
 assure dans le Moréri que l'édition
 de Lyon est des plus belles; je ne
 si l'on entend celle de 1679. Mais
 qu'on assure dans la Morale pratique
 des jésuites à la page 413 du
 tome, que le père Pintureau, jésuite,
 n'a imprimé que quelques lambeaux
 sous le nom d'un chimérique ge-
 homme qu'il a nommé le sieur
 Prévile. Vous trouverez aux pages
 suivantes comment les originaux

(12) Saint-Romuald, Abrégé du Trésor de la
 tom. III, pag. m. 452, 453, à l'an. 1643

(13) Vigneul-Marville, Mélanges, tom.
 23, édition de Hollande.

* Leclerc dit que le fait rapporté par Vigneul-
 Marville peut être vrai; mais qu'il est probable
 que ce n'est qu'une conjecture de caprice. Mais
 au contraire me paraît très-vraisemblable. Je
 sais si l'on pourrait citer quelques exemples
 vres supprimés entièrement. Très-souvent
 peut dire toujours) les agens chargés de la
 pression se nantissent d'un exemplaire. Cel-
 me qui les ordonne ne résiste pas à la tenta-
 tion de posséder quelque chose de rare. Le gar-
 des des sceaux Chauvelin, qui avait ordonné la sup-
 pression de quelques pièces dans l'édition du Trésor
 que de 1734, ayant reçu un exemplaire de l'ou-
 vrage, chargea son secrétaire intime d'écarter
 le marquis de Fénelon, pour le prier de vouloir
 ajouter ces mêmes pièces à son exemplaire

(14) Leydecker, in Histor. Jansénismi
 470 et seq.

(15) Bouhours, Manière de bien penser
 345 et suiv., édition de Hollande. Voyez
 les Réponses aux Lettres provinciales, pag.
 235 et suiv., édition de Liège, 1658.

(9) C'est-à-dire de l'homicide.

(10) Réponses aux Lettres provinciales, p. 342.

(*) C'est une pièce de son procès que l'on mon-
 tra au collège de Clermont.

(11) Réponses aux Lettres provinciales, p. 360.

(**) Question royale de l'abbé de Saint-Cyran.

(***) Maxime de l'abbé de Saint-Cyran, selon
 la déposition des témoins en son procès, qui est
 au collège de Clermont.

Lettres de Jansénius et de l'abbé de Saint-Cyran sont tombés entre les mains des jésuites *.

(E) *Le cardinal de Richelieu le crut... propre à écrire sur les controverses des protestans.*] Cet abbé, dit-on, avait résolu de répondre aux ministres qui avaient écrit contre le cardinal du Perron sur la primauté du pape et sur la présence réelle. Son emprisonnement arrêta sa plume; le cardinal de Richelieu l'encouragea à poursuivre ce dessein; mais l'abbé lui fit réponse qu'il n'était point de la dignité de l'église que son chef et son principal mystère fussent défendus par un prisonnier. *Communis opinio est abbatem Sancyranum, an æquàm in arce Vincennâ detineretur, meditaturn, et aggressum etiam vindicias cardinalis Perronii adversus heterodoxorum plures, qui in virum jam mortuum insurrexerant, ulturi quas vivus sibi plagas inflixerat, et suscepisse defendenda quæ cardinalis immortalitate dignus scripserat de eucharistiâ, et de primatu Petri ab hæreticis maximè laccessita. Id cum obaudisset cardinalis Richelius, fertur ad id opus, quem currentem putabat, incitasse, et pollicitus si inchoatam apologiam vellet prosequi, curaturum, ne quidquam librorum, et subsidiorum deesset, quæ ad absolvendam vellet, aut forent necessaria; sed excelso animo responsum à Sancyrano non convenire ecclesiæ dignitati, illius caput, et mysteriorum maximum ab homine accusato, qui sui juris non esset, defendi (16).* M. Arnauld ne dit que ceci: « On sait qu'il n'y eut que sa pri- » son qui l'empêcha de continuer de » travailler à répondre aux livres des » ministres qui avaient combattu la

» foi de l'église catholique touchant » l'eucharistie (17). »

(F) *Il n'eut pas beaucoup de part à l'estime du célèbre Grotius.*] Pour preuve de cela, je me contente de rapporter un passage d'une lettre de Balzac au jésuite Léonard Allemai. *Quàm æquo utantur Grotio etiam alieni videre poteris ex his quæ subjungo verbis epistolæ, non ita pridem ab eo scriptæ, ad optimum et humanissimum virum Johannem Cordesium. « Et mihi Aurelius interdum » sufflaminis egere videtur. Nam » quorsum tantus Suarezii contemptus; hominis, si quid rectè judico, » in philosophiâ, cui hoc tempore » connexa est scholastica theologia, » tantæ subtilitatis, ut vix quenquam » habeat parem? Quid attinet molinistarum nomen societati toties objicere, cum si quid Molinæ exciderit » periculosius, id posterioribus jesuitarum, præcipuè Lessii, scriptis sit » castigatum? Neque verò non nihil » etiam ab illâ sententiâ periculi est, » quæ cum concilio Valentino, laudante Aurelio, statuit quorundam » salutem Deum nolle, si illi quidem » nudè ut homines spectentur (18). »*

(G) *On avait pu lire dans quelques autres écrits qu'il n'approuvait guère le concile de Trente.*] Il me suffira d'en citer un; c'est le *Triumphus catholicæ Veritatis adversus Novatores*, imprimé l'an 1651. Le père Labbe, à qui on le donne très-justement, y inséra un mémoire contenant les dernières paroles d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens. On veut que cet archevêque ait fait porter au nonce du pape, par le baron de Renti, cette dernière déclaration de ses sentimens, afin que le pape en fût informé. Or voici l'un des articles de cet écrit: « Que monseigneur de Sens..... est » obligé de croire tout ce parti suspect à l'église, pour avoir vu que » son commencement a été dans l'illusion, dont l'un des effets a été » une fausse dévotion appelée, le » Chapelet secret du saint Sacrement » (19), condamné comme tel par » huit docteurs de Sorbonne. Pour

* Leclerc explique que le père Pintereau, jésuite, publia les Lettres mutuelles de Jansénius et de Saint-Cyran en deux petits volumes in-4^o, intitulés, l'un : *La Naissance du Jansénisme découverte par le sieur de Préville*, Louvain, 1664; l'autre : *Les Prodiges du Jansénisme*, etc., Avignon, 1665. Le père Gerberon en a donné, en 1702, une nouvelle édition, in-12, avec des remarques apologétiques. Mais, d'après ce qu'on lit dans l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, page 339, je doute que le volume de 1665 y soit contenu. Ces Lettres n'ont rien de commun avec celles qu'Arnauld avait publiées en 1648.

(16) Vincentius Baronius, *Apolog. Ordinis prædicator.*, tom. I, pag. 163.

(17) *Morale pratique des jésuites*, tom. VIII, pag. 376, 377.

(18) Balzac, *Epist. select.*, pag. m. 172.

(19) *Touchant lequel voyez Mesnier*, Port-Royal d'intelligence avec Genève, pag. 5.

» avoir su par personnes dignes de
 » foi (*) que le sieur de Saint-Cyran
 » parlait de l'assemblée du concile
 » de Trente comme d'une assemblée
 » politique, et qu'il n'est nullement
 » vrai concile (20). »

(H) *Les louanges que M. de Balzac lui a données... on y peut trouver l'un des talens... celui de bien soutenir ses opinions.*] « Il faut avouer, » monsieur, que vous êtes le plus » grand tyran qui soit aujourd'hui » au monde, que votre autorité s'en » va être redoutable à toutes les âmes; » et quand vous parlez, il n'y a point » moyen de conserver son opinion, » si elle n'est pas conforme à la vô- » tre. Vous m'avez souvent réduit à » une telle extrémité, que me sépa- » rant de vous sans savoir que vous » répondre, j'ai été sur le point de » m'écrier dans le ravissement où » j'étais : Rendez-moi mon avis que » vous m'emportez par force, et ne » nous ôtez pas la liberté de con- » science que le roi nous a donnée » (21). » Voilà ce que M. de Balzac lui écrivait le 12 de janvier 1626. Voyez aussi la lettre XXXI de la suite des Œuvres, à la page 186 de la dixième édition.

(I) *J'ai reçu un très-bon éclaircissement sur ce qui concerne le paradoxe dont je parle dans la remarque (B).*] On a vu dans la remarque (B) ce que Pierre de Saint-Romuald m'avait appris sur cela; mais voici ce qui m'a été communiqué par une personne beaucoup mieux instruite que ne l'était ce bon moine : « L'abbé de Saint- » Cyran n'a point fait de *Casus re-* » » *gius* peu avant sa mort. Le livre » qui a donné sujet de se méprendre » à ce bon père feuillant fut imprimé dès 1609 : et comme rien n'em- » pêche qu'on ne l'attribue à l'abbé » de Saint-Cyran, l'Apologie pour » l'évêque de Poitiers ne sera plus » son premier ouvrage, mais seule- » ment le second. Le livre en ques- » tion a pour titre : *Question royale* » et sa *Décision*, à Paris, chez Tous-

(*) Voyez plus amplement sur ce point et plusieurs autres ce qui est observé dans le livre intitulé : *Les Répliques de l'abbé de Saint-Cyran*.

(20) *Triumphus catholicæ Veritatis*, pag. 159, 160.

(21) Balzac, Lettre à l'abbé de Saint-Cyran. C'est la VII^e. de la Suite de ses Œuvres, à l'édition de Paris, 1638.

» saint Debray, 1609, in-8°. C'est » que porte le titre, et il n'est pas » autrement énoncé dans le pré- » lége; mais à la première page » on trouve un plus circonstancié » *Question royale, où il est montré* » en quelle extrémité, principa- » lement en temps de paix, le » prince pourrait être obligé de conserver » la vie du prince aux dépens de » sa conscience. Ce livre contient 56 fe- » llets, c'est-à-dire 112 pages. Il » est vrai que l'auteur, en plusieurs » endroits de ce livre, et particuliè- » rement au feuillet 46 et suivans, » porte plusieurs occasions parti- » culières où un homme peut se » voir la mort sans être pour » homicide de soi-même. Il s'en » sert pour prouver qu'à plus forte » raison le sujet doit conserver la » vie de son prince aux dépens de » sa conscience. L'occasion qui donna lieu » à cet écrit est assez curieuse pour » être rapportée. Elle se trouve dans » le livre intitulé : *l'Innocence et la* » *Vérité défendues*, part. II, art. » page 155 et 156, la voici. » *Le* » *Henri-le-Grand ayant demandé à* » *seigneurs ce qu'il eût fait si, pendant* » *la bataille d'Arques, au lieu qu'il* » *gagna, il eût été obligé de s'enfuir* » *et que s'embarquant sur la mer,* » *il était proche, sans aucune provision,* » *la tempête l'eût jeté bien loin en* » *quelque île déserte; et un seigneur* » *ayant répondu qu'il se serait plu-* » *ôt donné à manger lui-même en s'ô-* » *tant la vie, qu'il eût perdue aussi-bien* » *de temps après, que de laisser mû-* » *rir de faim son roi; le roi mit* » *la question si cela se pouvait faire.* » *M. le comte de Cramail, qui était* » *présent à ce discours, étant venu* » *quelque temps après M. de Saint-* » *Cyran, dont il était ami particulier,* » *proposa cette question et l'engagea* » *à y répondre par écrit. M. de Saint-* » *Cyran, qui était alors dans l'ardeur* » *de la jeunesse et pouvait avoir* » *été touché de cette généreuse résolu-* » *tion, s'exerça sur cette question, purement* » *métaphysique, comme il aurait fait* » *sur la clémence de Phalaris, le plus* » *cruel tyran qui fut jamais; et ayant* » *donné son thème en deux façons,* » *le comte de Cramail, ce seigneur* » *prima de ces deux pièces celle* » *qui était beaucoup plus fondée en la*

en et en autorités, et fit imprimer
autre sans nom d'auteur, et à l'insu
même de son ami, sous le titre de
question royale, parce que le roi l'a-
vait proposée, et qu'elle ne regardait
pas ce cas métaphysique attaché à la
personne et à la vie du roi, comme le
justifie le titre même. Mais M. de
Saint-Cyran a toujours depuis té-
moigné à ses amis que ce petit écrit
n'était point son véritable sentiment,
mais un paradoxe que ce seigneur l'a-
vait engagé de soutenir dans sa jeu-
nesse, comme nous voyons qu'Iso-
crate a fait autrefois l'Éloge d'Hé-
cène et de Busiris, etc., (22).

(K) La suppression que MM. de
Saint-Marthe furent obligés de fai-
re.] Le clergé les obligea de supprimer
l'éloge qu'ils avaient fait de Jean du
Berger de Hauranne dans le IV^e. vo-
lume de leur *Gallia christiana*,
page 830, en parlant des abbés de
Saint-Cyran (23). « On y fit substi-
tuer celui de M. de la Rochepozay,
évêque de Poitiers, tel qu'il avait
été déjà publié dans le VIII^e. vo-
lume, à la page 903. On fit même
ajouter à la marge de ce carton
substitué ces paroles, vis-à-vis le
nom de l'abbé de Hauranne : » *Cau-
sum est decreto cleri gallicani quòd si
in quibusdam exemplaribus elogium
huic diversum reperiatur, id censea-
tur insertum sine ejus cognitione et
approbatione; illæsa tamen fama
Sammathanorum et historica fide
hui suis operibus de ecclesiâ galli-
cand benè meriti sunt* (24).

(L) Il a pour titre le Chapelet se-
cret, etc. . . . J'en parlerai ci-des-
sous.] C'est l'un des ouvrages par les-
quels le père Meynier veut convain-
cre messieurs de Port-Royal de s'en-
tendre avec Genève : il en tire quel-
ques propositions, et les compare
avec celles des ministres ; mais avant
que d'en venir là, il fait marcher ce
préambule : « Encore que celui qui a
fait l'apologie pour Saint-Cyran, et
que les autres jansénistes. . . .

.
à l'imprimé jusqu'à (25), il est vrai
que je, exclusivement.

Le père Meynier observe (26) que le
Port-Royal condamne la Sorbonne
d'avoir censuré ce Chapelet ; mais que
ce n'est pas sans raison qu'elle a dit,
qu'outre les extravagances, imperti-
nences, erreurs, blasphèmes et im-
piétés que ce Chapelet contient, il in-
troduit encore des opinions.

.
à l'imprimé jusqu'à (27), il est, exclu-
sivement *.

(25) Meynier, le Port-Royal et Genève d'intel-
ligence contre le très-saint sacrement de l'autel,
pag. 5 et 6.

(26) Là même, pag. 6.

(27) Là même, pag. 14.

* Voilà le troisième et dernier article dont il
m'a été impossible de remplir les lacunes.
Voyez BÉRAULT, tom. III, 329, 330, et CAURRES,
IV, 606.

SAINT-CYRE a été un des
braves du parti huguenot sous
le règne de Charles IX. Il s'ap-
pelait Tanneguy Bouchet de
Puy-Greffier (A). Il fut un des
chefs de ce qu'on appelle la con-
spiration d'Amboise (a) ; et après
la journée de Dreux, on l'envoya
pour gouverneur à Orléans, sur
l'avis que l'armée royale voulait
assiéger cette ville (b). Il amena
les troupes de Guyenne au prin-
ce de Condé après la bataille de
Saint-Denys (c), et il fut tué à
celle de Moncontour, étant l'un
des plus anciens et résolus gen-
darmes de France (d). Nous ap-
prenons plus distinctement sa
bravoure dans l'Histoire de d'Au-
bigné : « L'étonnement des ré-
formés, dit-il (e), ne fut

(a) D'Aubigné, tom. I, pag. 125.

(b) Là même, pag. 238.

(c) Castelnau, Mém., liv. VI, chap. VIII.

(d) Ce sont les termes de la Popelinière.

(e) Histoire, livre V, chap. XVII, pag.
437, à l'ann. 1569.

(22) Mémoire manuscrit communiqué par
M. Lancelot.

(23) Voyez ci-dessus la remarque (C).

(24) Tiré du Mémoire manuscrit de M. Lan-
celot.

» point tel, que ralliés en gros-
 » ses troupes ils ne fissent sou-
 » vent des charges à ceux qui
 » les pressaient, bien qu'ils eus-
 » sent aux fesses les compa-
 » gnies des maréchaux de camp
 » qui n'avaient point combattu ;
 » et de ces charges de retraite
 » la principale gloire est aux
 » reîtres, pourvu qu'ils per-
 » mettent à Saint-Cyre Puy-
 » Greffier d'en avoir sa part.
 » Ce vieillard ayant rallié trois
 » cornettes au bois de Mairé,
 » et reconnu que par une char-
 » ge il pouvait sauver la vie à
 » mille hommes, son ministre,
 » qui lui avait aidé à prendre
 » cette résolution, l'avertit de
 » faire un mot de harangue : A
 » gens de bien courte harangue,
 » dit le bon homme ; *Frères et*
 » *compagnons, voici comment*
 » *il faut faire : là-dessus, cou-*
 » *vert à la vieille française d'ar-*
 » *mes argentées jusques aux*
 » *grèves et sollerets, le visage*
 » *découvert, et la barbe blan-*
 » *che comme neige, âgé de*
 » *quatre - vingt - cinq ans, il*
 » *donne vingt pas devant sa trou-*
 » *pe, mena battant tous les ma-*
 » *réchaux de camp, et sauva*
 » *plusieurs vies par sa mort.* »
 Il n'était pas moins vertueux
 que vaillant, comme il le té-
 moigna par la punition de l'a-
 dultère (B).

(A) *Tanneguy Bouchet de Puy-*
Greffier.] « Il descendait de Jean
 » Bouchet, conseiller au parlement
 » de Paris l'an 1372, et ensuite reçu
 » président en la grand'chambre, le
 » 29 avril 1389, originaire de la pro-
 » vince d'Auvergne, et qui fut père
 » de Jean, sieur de Puy-Greffier en
 » Poitou, ancêtre paternel des sei-
 » gneurs de Puy-Greffier de Sainte-

» Gemme, et de Villiers-Charl-
 » gne, et de Tanneguy Bouchet (1)
 » que l'historien la Popelinière nom-
 » me *Du Bouchet* (2). La branche
 » née de cette famille tomba en
 » souille en la personne de Fran-
 » Bouchet, dame de Puy-Greffier,
 » épousa Artus de Cossé, seigneur
 » Gonnor, maréchal de France, et
 » la personne d'une autre Fran-
 » Bouchet, demi-sœur de celle-là,
 » femme en premières nocces d'André
 » Foix, seigneur d'Asparoth, et en
 » secondes, de François de la Trimouille
 » comte de Beaumont (3). Rapportons,
 » passant, une petite aventure de fa-
 » coise de Bouchet, femme d'Artus
 » Cossé. Elle fut cause que l'on ôta
 » son mari la charge de surintendant
 » des finances, où il avait gagné la
 » première année de quoi payer toutes
 » dettes, et puis encore une fois une
 » d'argent qu'il en avait dû (4) (5).
 » mena sa femme saluer Catherine
 » Médicis. C'était une provinciale
 » n'avait jamais vu la cour, et qui
 » la naïveté de remercier sa majesté
 » la surintendance, comme d'une grâ-
 » qui leur avait donné lieu de s'acquies-
 » et de s'enrichir. Le maréchal, qui
 » présent à ce compliment, pesta contre
 » la sottise de sa femme ; mais la reine
 » s'en réjouit, parce qu'elle trouva
 » que chose de plaisant dans un aveu
 » sincère, et que la dame avait révélé
 » qui suffirait pour perdre son mari
 » s'il devenait désagréable à cette
 » cesse.

(B) *Il n'était pas moins vertueux*
comme il le témoigna par la puni-
tion de l'adultère.] Le fait est fort
gulier. Voyons comment Théodor
Bèze le rapporte. Le vingtsixiesme
mars 1563 le sieur de Saint-
autrement Puygreffier, qui avoit
establi gouverneur de la ville de
leans deslors que le prince en
sorti, homme de bien et grand en

(1) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. II, pag. 795.

(2) Là même, pag. 794.

(3) Là même.

(4) Varillas, Charles IX, liv. VII, à la fin de 1567.

(5) Brantôme ne dit point cela, car c'est que Varillas a emprunté le fonds de ce fait de l'histoire de la vie de Charles IX. Voyez ses *Hommes illustres*, fr., tom. 2, dans le chapitre du maréchal de Brissac. REM. CRIT.

(5) Varillas, Charles IX, liv. VII, à la fin de 1567.

vice, fit une exécution nouvelle et table es personnes de Deslandes, gneur du Moulin, autrefois secretaire du roy, et de Godard (*), femme Jean Godin, lieutenant du prevost mareschaux de Blois : lequel port les armes en l'armée, du Mou-
 Cependant suborna sa femme à eans, pour lequel crime d'adult-
 il fut pendu et estranglé avec en la place du Martroy ; ce qu'es-
 rapporté à la cour fut trouvé si ange, que plusieurs n'eurent point honte de dire que quand il n'y au-
 que ce point en la religion refor-
 , ils n'en seroient jamais (6). La Exion est fort naïve * ; et en effet a ment se sauver dans une religion ne renvoie point à Dieu la peine usurpateurs du droit matrimo-
 , mais qui les livre au bras sécu- pour leur faire souffrir le der-
 supplice ? Il n'en faut pas da- tage à bien des gens pour les dé-
 ter d'une communion ; c'est pis la condamnation des polygames,
 a détourné du christianisme quel- s infidèles. Si le témoin que j'ai
 gué est suspect, en voici un autre n'est pas de la religion, et qui
 re la chose très-majestueusement.
*diè judicium non hujus sæculi nec
 secundum Franciæ mores, ubi
 alterum non punire magni nomi-
 jurisconsultus Johan. Faber olim
 at, Aureliani latum est contra
 idam Molinum, qui Godardam
 e. Godini uxorem dum vir in cas-
 esset corrupisse convictus, ad
 rtem damnatus est, amboque Lan-
 et Godarda in publicâ plateâ la-
 zo suspensi sunt, Pigreferio prisci
 ris ac severitatis viro qui à Condæo
 bi præpositus fuerat judicium ur-
 te, et grassantibus vitiis exemplo
 us esse dictitante ; quod tamen in
 là adeò malè acceptum est, ut ple-
 ue summâ impudentiâ palàm tes-*

tarentur se à protestantibus semper alienos futuros, et vel ob eam cau- sam nunquàm in eorum verba jura-
 turos esse, qui adulteris huc usque impunitis novâ et apud nos inaudi-
 tâ severitate pœnam capitis statue- rent (7). Ces gens de cour étaient bien fondés à dire que la rigueur de Puy-
 greffier était hors de mode ; que dis- je hors de mode ? le jurisconsulte Fa-
 ber, cité par M. de Thou, dit formel- lement (8) qu'on n'a jamais ouï dire que l'adultère ait été puni en France.
 Or peu de gens étaient capables de ne dire pas à cet égard, gardons-nous de novalités (9). Il faut aussi demeurer d'accord que cette jurisprudence ne dura guère parmi les protestans ; elle suivit la maxime, *nullum violentum durabile*. Elle se maintint à Ge-
 nève plus long-temps (10) ; mais enfin elle y a disparu : et en général on peut dire, à la honte des chrétiens, que de temps immémorial ils ont laissé abolir les lois pénales que plu-
 sieurs nations païennes avaient éta- blies contre l'adultère. Il n'y a guère de crime qui jouisse mieux que celui là du bénéfice de l'impunité : ceux qui en demandent la punition doi-
 vent être beaucoup plus certains qu'ils deviendront la fable du voisinage, et l'objet de la risée publique, que d'es-
 pérer une bonne issue de leur cause. Je ne prétends pas approuver en tout les lois pénales du paganisme sur ce point ; car qu'y avait-il de plus hor-
 rible que la coutume que Théodose abolit à Rome ? On y condamnait les femmes, pour cette faute, à demeurer dans une petite cellule, et à s'y pro-
 stituer à tout venant ; et afin que tout le monde connût que la peine était exécutée, il fallait que l'exécution s'en fît au son de plusieurs clochettes (11).

(7) M. de Thou, lib. XXXV, initio, ad ann. 1563.

(8) In § ex non scripto Inst. de Jur. nat.

(9) Voyez l'avis au lecteur du Catéchisme des jésuites. [Où bien de la réimpression de ce Catéchisme faite in-16, en Hollande, en l'année 1678 ; car la première édition in-8^o, marquée de Ville- franche, 1602, ne contient point cet avis. Pour ce qui regarde le mot que la remarque (R) rap- porte, il est de la Confession de Sanci, l. 1, ch. 8, où d'Aubigné le prête à un sous-prieur de Saint- Antoine. REM. CRIT.]

(10) Voyez la Critique du Calvinisme de Maimbourg, lettre IX.

(11) Socrates, Hist. ecclesiast., lib. V, cap. XVIII. Voyez l'article BABELOT, tom. III, pag. 3, remarque (C).

) M. Bayle n'a pas fait réflexion que Godard est un nom masculin, il fallait lire ici Godar- conformément au latin Godardam de M. de n, qui avait consulté l'errata de l'Histoire ésiastique de Bèze. REM. CRIT.

) Bèze, Histoire ecclésiastique, lib. VI, sur in, pag. 336.

Leclerc dit que ce n'est qu'une réflexion de à ; et comme elle se retrouve dans de Thou, lerc dit qu'il n'y a pas lieu de douter que c'est Bèze qu'il l'a prise. Leduchat dit que Jacques landes avait résigné en 1554 sa charge de se- aire du roi.

Si l'on compare les paroles de M. de Thou avec l'épître dédicatoire du livre de Barnabé Brisson, *ad legem Juliam de Adulteriis*, on s'étonnera que ce grand historien ait parlé comme il a fait de l'impunité de l'adultère; car on saura que Brisson dédiant son livre, le 29 de novembre 1557, à Christophle de Thou, président au parlement de Paris, et père de l'historien, le loue d'avoir fait punir quelques personnes coupables de ce péché; et il ajoute que ce spectacle fut applaudi de tous les honnêtes gens, ce qui anima cet écrivain à composer un Commentaire sur la loi que ce magistrat avait fait revivre. Ses paroles sont dignes d'être rapportées (12): *Superioribus hinc satyrici poetæ querelâ aures nostræ personavere....*

. . . . *Ubi nunc lex Julia dormis* (13)?

In sederat videlicet imperiorum animis ridicula quidem, sed tamen quæ maximam ad nequitiam fenestram patefecerat opinio, adulterorum in Gallia impunita esse peccata, quâ passim corruptis moribus laudi jam duci, et in pretio haberi id vitii coeperat. Hanc tu reipub. perniciosam opinionem editis non ita dudum de aliquot adulteris exemplis eripuisti, perfectissime, ut non tam puniendi voluntatem, quàm accusatores majoribus nostris antehac defuisse judicemus. Quod spectaculum cum maximus bonorum omnium plausus consecutus esset, hinc me laudum tuarum, ad quas hunc cumulum accessisse valde gaudebam, recordatione incensum res ipsa admonuit, ut antiquam de adulteriis coercendis ab Augusto latam legem, quæ quasi postliminio in usum rediret, in ordinem digererem, et interpretatione adhibitâ illustrarem. Il y a beaucoup d'apparence que malgré tous les applaudissemens des gens de bien, Christophle de Thou se relâcha, et que ne se sentant point capable d'arrêter la corruption, il fut contraint de laisser aller les choses selon le train ordinaire. De là vint que son fils n'eut aucun égard à cette courte interruption de l'impunité. Brisson insinue que si au temps

précédent il y eût eu des accusateurs, les juges de France eussent fait que la volonté de punir les adultes ne leur manquait pas. Je crois en effet que les délateurs de ce crime ont été rares; mais la difficulté de réunir la honte qui est attachée au grand cause, sont bien capables d'être en herbe la plupart de ces procès. On a cité ailleurs (15) Michel de Montaigne sur cette matière. Il faut savoir ici que les lois s'endorment moins par la connivence des magistrats, ou par le silence des procureurs, que par la grandeur du mal. Un professeur de philosophie, à Göttingue, publia en 1663 un recueil de dissertations, où il rapporte que les ministres de Strasbourg avaient obtenu des magistrats depuis environ trente ans que l'adultère serait puni du dernier supplice; et il voudrait que les ministres du Pays-Bas retournassent leur zèle beaucoup moins contre la danse que contre le mariage. Il s' imagine que s'ils eussent bien tonné contre cet abus, ils eussent, avec la bénédiction de Dieu, engagé les magistrats à se servir d'une peine plus rigoureuse que ne le sont les amendes pécuniaires (16). (theologi) si æquè fervidè à pluribus jam annis detonuissent in adulterium (quod, proh dolor! per totum Belgium pecuniaria duntaxat male expiatur), ex Dei benedictione, dum procul, jam diu à suis superioribus consecuti fuissent, quod ex voto contigit, ante annos ferme triginta theologis Augustanæ confessionis Argentinæ evangelicam doctrinam annunciantibus: qui, licet non subduxerunt auditoribus suis temperantem in nuptiis choreas, à magistratu tamen impetrarunt gladium adulterii vindicem. S'il avait été ministre, aurait senti autant qu'un autre l'embarras de ce conseil.

(14) Voyez les Nouvelles Lettres contre l'Érétique du Calvinisme de Maimbourg, pag. 530 et suiv.

(15) Là même, pag. 530.

(16) Mart. Schoockius, exercitat. XVI, p. 31.

(12) Barn. Brisson., *epist. dedicat. singularis libri ad legem Juliam de Adulteriis*.

(13) Juven., sat. II, vs. 37.

SAINTE-ALDEGONDE (PHILIPPE DE MARNIX, SEIGNEUR DE MONT), né à Bruxelles (A), l'an

153
em
tion
gne
scienc
pagno
fut g
charg
eccle
son p
plove
la lib
gion
trém
d'Ora
servic
par se
(C). I
les Ét
terre
der à
tectic
après
diète
belle
hard
le (I
tenti
rent
se de
Il ét
lorsq
par l
palat
Loui
fian
IV (ne f
qu'i
la p
vers

avec
voit
(a
Jér
l'
nisc

1538, se rendit célèbre par ses aplois, et par ses compositions *. Il se réfugia en Allemagne lorsque la liberté de conscience fut opprimée par les Espagnols dans les Pays-Bas, et il fut gratifié à Heidelberg de la charge de conseiller au conseil ecclésiastique. Il retourna en son pays l'an 1572, pour employer ses talens au maintien de la liberté et au bien de la religion réformée (B). Il se fit extrêmement considérer du prince d'Orange, et il lui rendit des services importans : ce fut moins par son épée que par ses paroles. Il fut l'un des députés que les États envoyèrent en Angleterre, l'an 1575, pour demander à la reine Elisabeth sa protection. Il fut envoyé trois ans après par l'archiduc Mathias à la diète de Worms, et il y fit une très-belle harangue où il décrivit bien l'oppression de la tyrannie espagnole (D). Il fut l'un des plénipotentiaires que les États envoyèrent en France, l'an 1580, pour donner au duc d'Alençon (E). Il fut consul d'Anvers, en 1584, que cette ville fut assiégée par le duc de Parme. Il mena au mariage, en 1593, la princesse Julienne (a), qui avait été fiancée avec l'électeur Frideric (b). Les livres qu'il publia (F) furent pas le moindre service qu'il rendit. Les uns regardaient la politique, les autres la controverse; les uns étaient sérieux,

les autres badins : ceux-ci furent les plus utiles (G); il ne fut pas jusqu'à ses chansons dont la nouvelle république ne retirât un grand avantage (H). Il traduisit de l'hébreu en vers flamands les psaumes de David; mais cette version ne fut point reçue à l'usage de l'église (I). Il travaillait à une version flamande de l'Écriture lorsqu'il mourut à Leyde, le 15 de décembre 1598 (c) *. Il avait fait depuis peu un voyage en France pour les affaires du prince (d). Il ne fut point à couvert des coups de la médian-
sance (K), et l'on prétend que sa retraite fut une vie de disgrâce. On l'embarrassa étrangement lorsqu'on se plaignit de ce qu'il poussait messieurs les États à persécuter les sectes (L). J'ai lu un livre où l'on observe qu'il aimait la danse, et que cela peut réfuter les scrupules des *précisistes* (M). On serait injuste si l'on n'avouait qu'il mérite une belle place parmi les hommes illustres du XVI^e. siècle; car il avait beaucoup de zèle pour sa religion, beaucoup d'esprit, beaucoup de savoir; il entendait bien le droit et la politique, et les négociations, la théologie, l'hébreu, le grec et le latin, et plusieurs langues vivantes (e).

(c) Melch. Adam., in *Vitis Juriscons.*, p. 334.

* Cette date de 1598 est adoptée par Lelong, dans sa *Bibl. sacra*. Mais Leduchat rapporte qu'au bas du portrait de Sainte-Aldegonde, gravé par Cheyn en 1599, on lit : *Ætat. LVIII*. Il serait donc né en 1540 ou 1541, et aurait vécu au delà de 1598. Ce même Leduchat rapporte que dans le *Diarium eruditorum Virorum memoria consecratum*, Francfort, 1672, in-8^o, on lit qu'en 1578, Sainte-Aldegonde avait soixante ans.

(d) Voyez sa Réponse apologétique au gentilhomme allemand, *init.*

(e) Voyez Verheiden, in *Elogiis aliquot Theologorum*, pag. 141 et sequent.

Joly dit qu'en confrontant cet article avec ceux de BÉDA, CAYET, RÉMOND, on voit la partialité de Bayle.

) *Fille du prince d'Orange Guillaume, du nom.*

) *Tiré de Melchior Adam, in Vitis Juriscons., pag. 333 et seq.*

(A) *Né à Bruxelles.*] Je ne l'assurerais pas, si Melchior Adam était le seul qui le dît; car je trouve qu'il joint cela avec une fausseté qui me pourrait faire croire qu'il a suivi de mauvais guides. Il débite que le père et la mère de Philippe de Marnix étaient Bourguignons, et qu'ils s'étaient retirés à Bruxelles (1). Cela n'est pas vrai : Sainte-Aldegonde, répondant à un écrivain qui l'avait nommé *étranger bourguignon*, dit : *(Onques nul de mes devanciers ne fut natif de Bourgogne que je sçache, et que je soie nai, nourri, eslevé, et allié en pays de par deça est chose notoire. Comme pareillement mon pere y a esté nai, nourri et allié, de sorte que, hormi mon père grand et ses devanciers qui estoient de Savoie, tous mes ancestres et paternels et maternels ont esté de ces Pays-Bas* (2). Ce qui fait donc que j'assure qu'il naquit dans la ville de Bruxelles est que Verheiden le dit (3) sans ajouter aucun des mensonges de Melchior Adam. Notez que M. Moréri en copiant ces mensonges s'est exposé à les augmenter; car il spécifie que les parens de notre Philippe étaient originaires de la comté de Bourgogne. Il faut que Swertius et Valère André n'aient point su que Philippe de Marnix était né au Pays-Bas : cette ignorance est étonnante, puisqu'ils connaissaient cet auteur par des ouvrages de controverse (4). S'ils avaient connu sa patrie, ils l'auraient mis dans le Catalogue des écrivains du Pays-Bas : ce n'est point leur méthode d'en exclure les protestans.

(B) *Il retourna en son pays l'an 1572, pour employer ses talens.... au bien de la religion réformée.*] Comme Verheiden et Melchior Adam ont ignoré les circonstances de ce retour, il ne sera pas inutile que je supplée ce qu'ils n'ont pas dit. Sainte-Aldegonde, peu après qu'il fut sorti des Pays-Bas à cause de la religion, se mit au

(1) *Bruxellis... à parentibus Burgundicis qui eò concesserant.* Melchior Adam., in *Vitis Jurisconsultorum*, pag. 333.

(2) Sainte-Aldegonde, Réponse apologétique au libelle intitulé *Antidote*, folio A 5 verso.

(3) Verheiden, in *Elog. præstantium aliquot Theolog.*, pag. 141.

(4) Ils en font mention en parlant de Michel Bains et du jésuite Jean David, qui ont écrit contre le sieur de Sainte-Aldegonde.

service de l'électeur palatin; Guillaume, prince d'Orange, l'a jugé propre à ses desseins, le donna à l'électeur : ce que lui fut accordé premièrement pour deux mois, et pour deux autres, et finalement aussi long temps qu'il en aurait soing, se réservant, le dit électeur de le pouvoir rappeler quand il lui en viendrait en son droit (5). Sainte-Aldegonde fait tout cela afin de montrer qu'il ne servait le prince d'Orange, que comme ministre et serviteur particulier, et non comme membre des Etats ou pour gérer en l'administration des affaires. Si donc, continue-t-il, j'ai été employé aux affaires publiques sous le nom et commandement de mon prince, les Etats ou autrement, ça n'a été à son instance et pour lui rendre l'obéissance que mon premier prince m'avait commandé. Suppléons maintenant qu'on n'a point dit touchant les persécutions qu'il avait souffertes, qu'il se retirât en Allemagne. Il se contraind, dit-il (6), d'endurer perscriptions, bannissements, exil, perte de biens, haine et opprobre de ses amis et parens : et finalement prison d'un an sous le duc d'Albe et le commandeur Requesens : durant laquelle je fus pour le moins six mois qu'à chaque soir je me recommandai à Dieu, comme si c'eût été ma dernière nuit, sachant que le duc d'Albe avait, par deux fois, ordonné de me faire mourir en prison. Notez qu'on lui avait objecté que la duchesse de Parme avait été sa maîtresse : il répond (7) que de sa vie ne songea à se mettre au service de cette dame, qu'il ne hanta jamais sa cour, veu qu'il s'estoit tenu par sa franchise de six ans, depuis son retour à Geneve jusques au commencement des troubles, comme caché sous la croix des persecutions, qui étoient alors très aspres.

(C) . . . Ce fut moins par son mérite que par ses paroles.] Melchior Adam, qui m'a fourni presque tout le contenu de cet article, sera ici mon garant. Quo in loco, dit-il (8), non tam titer gerendo quàm imitatione

(5) Sainte-Aldegonde, Réponse apologétique, folio D 3.

(6) La même, au feuillet d'après B 5.

(7) La même, folio D 5.

(8) Melch. Adam., in *Vitis Jurisconsultorum*, pag. 333.

ne
m
se d
ler,
C'est
servi
lui q
meus
laque
des Pa
à l'inc
fut le
trésor
gonde
range
Dord
toute
ment
et il
s'oppo
tor do
fusam
necess
declar
les no
men,
Les E
sorte
que l
sèmes
aux c
Mon
tante
sodul
homin
(12).
vient,
gonde
protes
de Ga
et de
Zélan
à Bru
ne fau
histor
afin
Juan
les Es
(9) Si
pag. m.
(10) J
pam M
idem.
(11) I
lib. II.
(12) S
pag. 1
(13)
(14)
pag. 5
(15)

, cordatè loquendo, non postremo patricæ libertatis propugnatorem declaravit. Il savait écrire et parler et il avait de l'étude et de l'esprit. Il par-là principalement que ses actions furent mémorables. Ce fut lui qui dressa le formulaire de la fautive confédération de l'an 1566, par laquelle plusieurs grands seigneurs des Pays-Bas s'engagèrent à s'opposer à la réquisition (9). Bréderode, qui était le chef de cette ligue, l'en fit le premier général (10). Sainte-Aldegonde fut l'orateur du prince d'Orange, l'an 1572, dans l'assemblée de Dordrecht, composée des députés de toutes les villes. Il y harangua fortement sur les malheurs de la patrie, et y fit prendre la résolution de résister aux tyrans. *Ibidem ejus orationis de Sanctâ Aldegonde effectus de principis pio affectu, patriæ salutis, Hispanorum tyrannide mentionem pronunciat, ac civitatem ab ovo bello contra regem, regis tandem nomine usurpato, illaqueat* (11). Les Espagnols redoutaient de telle sorte cet orateur et ce négociateur, que le duc de Parme avertit expressément qu'on l'observât de bien près. Conférences de Cologne, l'an 1579. *Reus interim ut Coloniam adveniens Philippum Marnixium. . . .* l'observaret, ab eoque uti ab une impiè callido sibi præcaveret. Cette injure venant d'où elle venait, ne fera nul tort à Sainte-Aldegonde dans l'esprit de mes lecteurs restans. Il assista à la pacification de Gand au nom du prince d'Orange et de la noblesse de Hollande et de Brabant, l'an 1576 (13). Il fut envoyé à Bruxelles l'année suivante; mais il ne faut pas croire ce que disent les ennemis de l'autre parti, que ce fut pour d'attenter à la liberté de donner à l'Autriche (14). Il fut pris par les Espagnols à la Haye, l'an 1573 (15);

et comme on craignait qu'un tel prisonnier, qui leur était si nuisible, ne reçût un fort mauvais traitement, le prince d'Orange leur fit dire qu'il userait de représailles dans la dernière égalité contre le comte de Bossu (16). L'année suivante, Mondragon, contraint de capituler à Middelbourg, offrit de faire élargir Sainte-Aldegonde et trois autres prisonniers, pourvu que la capitulation qu'il demandait lui fut accordée. *Se apud Requesenium effecturum ut captivus Aldegundius (quod avebat Orangius) tresque insuper alii Aldegundii arbitratu remitterentur in Zelandiam intra sex menses* (17). Cet accord fut accepté et exécuté. Je le remarque, afin de faire connaître la considération où était notre Philippe de Marnix. Il devait avoir le choix de trois prisonniers qui recouvreraient avec lui la liberté. Les États le destinèrent, en 1587, aux conférences de la paix avec l'Espagne (18); mais comme ils ne se résolurent à continuer la guerre, sa députation ne fut qu'un projet.

(D) *Il fit une très-belle harangue, où il décrit bien hardiment la tyrannie espagnole.* M. de Thou nous va dire qu'elle fut imprimée, et que l'on y fit une réponse. *Eò à Mathiâ missus Phil. Marnixius Santaldegondanus orationem mirè liberam ad VII viros et imperii principes, qui aderant nominis maii habuit, quâ deplorato miserabili Belgii statu, et Albani Austriacæ tyrannide acerbis verbis exagitata, imperii opem imploravit; quippè commune Belgii cum imperio periculum esse, prædixitque fore, ut belli incendium nisi sistatur, se latius spargat, et Coloniam, Monasterium, Emdam, aliasque vicinas civitates, quas ex Albani consilio Hispani sub jugum mittere jam pridem decreverint, olim complectatur, proinde rogat. . . . ad eam orationem publicatam postea contrariâ oratione Calidii Chrysopolitani nomine Lucemburgi editâ responsum est, quæ tota in exagitandâ Belgarum in Deum ac principem suum rebellione occupatur* (19). Notez que cette harangue fut traduite

(9) Strada, de Bello belgico, dec. I, lib. V, m. 205.

(10) Bréderodius coactores nominat et Philippum Marnixium... ærarium quæstorem creat. Ibidem, pag. 291, ad ann. 166.

(11) De Ortu et Progressu Calvinist. reformat., II, sect. IV, pag. 47.

(12) Strada, de Bello belg., decad. II, lib. II, m. 127.

(13) Thuan., lib. LXII, pag. m. 163.

(14) Strada, de Bello belg., decad. II, lib. IX, m. 527, 530, ad ann. 1577.

(15) Idem, ibidem, lib. VII, pag. 451.

(16) Idem, ibidem, pag. 452.

(17) Idem, ibidem, lib. VIII, pag. 460, ad ann. 1574.

(18) Idem, decad. II, lib. IX, pag. 627.

(19) Thuan., lib. LXVI, pag. 239, ad annum 1578.

en vers flamanda, par Baptiste Bortart 20, et que celui qui la refusa s'appelait Corneille Louve 21) : il était natif de Tergou. Les Flamands connaissent par-là le caractère du déguisement de son nom.

[E Pour se donner au duc d'Alencon.] Melchior Adam a oublié de nous dire que Sainte-Aldegonde suivit ce prince en Angleterre, l'an 1561, et qu'il écrivit aux États la fausse nouvelle de son mariage avec la reine Elisabeth. C'est un exemple que M. de Wicquefort met devant les yeux des ambassadeurs pour les avertir d'être circonspects dans les nouvelles qu'ils écrivent. « Quelquefois, dit-il 22, » on ne peut pas même croire ce » qu'on voit. *Vidit aut vidisse putat.* » Le sieur de Sainte-Aldegonde, qui » faisait les affaires des États des » Pays-Bas à la cour de Londres, en » l'an 1581, s'étant un soir rendu dans » la chambre de la reine, la vit en » conversation avec le duc d'Alencon. » Les seigneurs et les dames en étaient » si éloignés, qu'ils n'y pouvaient pas » avoir part ; mais tout le monde fut » témoin d'une action dont on pou- » vait former une grande conséquen- » ce. La reine, tirant une bague de » son doigt, la mit à celui du duc, » qui sortit bientôt avec une joie qui » marquait sa satisfaction, comme » emportant avec lui les arrhes et les » assurances de son mariage. Sainte- » Aldegonde, qui jugeait cette ac- » tion de la dernière importance » pour ses maîtres, leur en donna » avis par un exprès qu'il leur dé- » pécha la même nuit. Le bruit des » cloches et du canon, et les feux » qu'on alluma dans toutes les villes » des Pays-Bas, firent éclater la joie » que l'on y eut d'un avis qui se » trouva faux. La reine fit des re- » proches à Sainte-Aldegonde, d'a- » voir donné avec trop de précipi- » tation un avis dont il eût pu s'éclair- » cir et détromper dans peu d'heu- » res. »

(F) Les livres qu'il publia.] Meursius en a donné le catalogue; on y

trouve : *Theses aliquot de Eodique Ecclesiasticorum traditionibus seu certa morum : item de sacramentis Cruce dominicæ ; Resp. ad Michaelis Baii regii professoris summi Apologiam : Epistola a Latina ad Fratres exules Brabantie Flandrie, Hunanorum, Artesios, a que Belgas peregrinos in regionibus parum Evangelicæ doctrinam dispo. Tractatus de carne Domini ad Germani regis uxorem Lotharingie nuptam. Contra libertinos : Apgetica Responsio contra Anonymi quendam libellum* (23). Ajoutons cela, dit Meursius, diverses publications en divers temps, *Additiones, Tractatus, Consilia, Disputationes, Declarationes, Consolationes, Interpretationes*, et plusieurs éponymes. C'était un homme qui proposait de réfuter les controverses de Rome, et de susciter des ennemis au roi d'Espagne. Jugez si, avant le d'écriture avec beaucoup de facilité, ne sema pas à droite et à gauche beaucoup de livrets sur les matières du temps. Il faisait alors ce que le baron de Lisola a fait depuis. Notez qu'il dit qu'il devinait assez juste les desseins des Espagnols, et qu'ainsi les mesures qu'il donnait de leur ambition n'étaient point vaines. *Prudentia historiarum cognitio quanta in eo fuisse scriptum illud declarat, in quo de Hispanorum scopo, ad quem ipsi tela dirigunt; qui monarchiam sibi præfigentes, nihil non ausi. In eodem tanquam vates prognosticis politicis multa prædixit: quæ nisse Britannia, Polonia, Galliarumque regiones testantur* (24).

(G).... Les livres badins furent plus utiles.] Il publia en flamand la Ruche romaine, *Alvearium romanum*, l'an 1571, et la dédia à François Sonnius, évêque de Bois-le-Duc, l'un des principaux inquisiteurs des Pays-Bas (25). Ce livre, rempli de contes burlesques, fut reçu du public avec un applaudissement incroyable, et fit plus de tort à la communion de Rome que n'aurait fait un livre sérieux et savant. On veut même qu'il ait donné occasion à plusieurs

(20) Melch. Adam., in *Vitis Jurisconsultorum*, pag. 336.

(21) Placcius, de *Pseudonymis*, pag. 172.

(22) Wicquefort, *Traité de l'Ambassadeur*, liv. II, pag. m. 228, 229. Voyez aussi Strada, de *Bello belg.*, dec. II, lib. IV, pag. 248, ad ann. 1581.

(23) Meursius, *Athenæ Batavæ*, pag. 186.

(24) Melch. Adam., in *Vitis Jurisconsultorum*, pag. 335.

(25) *Idem*, *ibidem*, pag. 336.

de méditer profondément sur troverses, et de se désabuser. loques d'Érasme avaient promême effet. *Hoc scriptum.... letate historiarum, et acumine iarum refertissimum: jocis fae, in papistarum theatrales et fabulas mirè conditum: adeò oribus istorum temporum præ-singularem attulerit voluptat occasionem multis præbuerit, gione christianâ seriò cogitandi. liber ut populari applausu ex, sic non sine fructu plurimotus; plus rei Belgicæ illâ tem- in religionis negotio profuit, eruditi aliquot commentariû composa en Français un sem- ouvrage qui fut imprimé peu a mort, et qui a pour titre: ou des différens de la Religion. donne des airs goguenards, et pelle à son secours tous les quo-, et débite néanmoins de bon- isons. Le succès de cet ouvrage pas moindre que celui de l'*Al-* m. La plupart des contes sont mes dans l'un et dans l'autre. nfinité de gens se divertirent à en de ce tableau, et se confir- t par-là dans leur créance, ortement que par la lecture du ur ouvrage de Calvin. M. de n'approuvait point cette mé- de traiter la controverse. *J'ai* sait-il (27), *Philippe de Mar-* *Sainte-Aldegonde au siège de* , *et ai logé trois mois au même* *que lui.... il était poli, mais ce* *pas grand'chose. Il était chan-* *de Gueldres* (28). *Il a mis la* *on en rabelaiseries, ce qui est* *al fait.* Le jésuite Jean David flamand un autre *Alvearium*, réfuter celui de Sainte-Alde-, qu'il appelait un ouvrage très-cieux (29). Il savait bien que la re la plus funeste d'attaquer octrine est celle de la tourner licule.*

Il n'est pas jusqu'à ses chansons *a nouvelle république ne retirât* *and avantage.]* J'eusse pu citer sus Verheiden, au lieu de Mel-

Melch. Adam., in *Vitis Jurisconsultorum*, 6.
Thuana, pag. m. 39.
Je crois que M. de Thou se trompe en ceci.
Librum pestilentissimum. Valer. Andr.,
h. belg., pag. 498.

chior Adam, qui n'a fait que le co- pier; mais j'ai cru que cela était in- différent, pourvu que j'indiquasse une fois l'original. J'en use ici d'une autre manière: je rapporte les pa- roles de Verheiden. *Ab hoc viro*, dit-il (30), *etiam profecta dicitur de-* *cantata illa CANTILENA composita in* *laudem PRINCIPIS GUILLIELMI Nassavii,* *ad Belgas tyrannide Albani oppres-* *sos edita. Quæ quidem cantilena ita* *scitè facta, ita concinnis rhythmis mo-* *dulisque suis est attemperata, ut ple-* *bis animòs mirè ad principis, liberta-* *tisque patriæ amorem excitaverit. In* *hoc igitur SANCT-ALDEGONDIVS se alte-* *rum quasi TYRTÆUM, toties à Platone* *laudatum, ostendit; nam cùm PRIN-* *cipis fortissimi laudes, hortamenta* *virtutis, damnorum solatia, saluta-* *riæque consilia contineat; magnum* *ardorem defendendi PRINCIPIS PA-* *TRIEQUE LIBERTATIS populo iniecit:* *adeò ut nihil illis temporibus conve-* *nientius prodùsse judicare liceat.* Il a raison de dire que rien ne pouvait être plus convenable aux circon- stances du temps qu'une chanson bien tournée remplie d'invectives contre le duc d'Albe, et d'éloges pour le prince d'Orange. Le dessein d'ériger en république quelques provinces du roi d'Espagne demandait beaucoup de choses, et en particulier une ap- plication continuelle à prévenir les suggestions de ceux qui pouvaient re- présenter qu'il serait presque impos- sible de se maintenir contre un si puissant monarque; que les frais qu'il faudrait faire pour lui résister sur- passeraient infiniment ses exactions, et qu'ainsi on était bien fou de dé- penser tout son bien plutôt que de se soumettre à un impôt (31). Cent bon- nes raisons pouvaient réfuter cela, et il était important de les inculquer au peuple, soit en chaire, soit dans les livres; mais rien ne pouvait au- tant servir à ce dessein qu'une chan- son; car c'est une chose qui s'impri- me dans la mémoire, et que tout le monde jusqu'aux paysans et jusqu'aux servantes répètent journellement avec beaucoup de consolation et de joie. Nous avons donc ici l'un des services les plus importants de Philippe de

(30) Verheiden, in *Elogiis aliquot Theologor.*, pag. 145.

(31) *Omnia dabant ne decimam darent.*

Marnix. Cela me fait souvenir de la chanson de l'Escalade, que les Genevois entonnent le jour de l'anniversaire, comme un acte presque essentiel à cette cérémonie. Je suis sûr qu'au commencement, c'était la pièce qui laissait dans les esprits les plus vives impressions (*)

(I) Cette version des psaumes ne fut point reçue à l'usage de l'église. Il se piqua de ne se servir que de mots flamands, et il prit le contre-pied des autres poètes de sa nation, qui fourraient dans leurs ouvrages une infinité de termes pris du français. Sa traduction était meilleure que celle que l'on chantait dans les églises, mais elle ne la débusqua point pour cela. C'est ainsi qu'en France la vieille version de Marot et de Théodore de Bèze s'est maintenue contre celle de M. Conrart, que quelques-uns voulaient introduire. Citons Melchior Adam (32) : *Id opus hactenus aliquoties typis publicatum, sed nunquam communi concionatorum censensu est receptum : cum contrà versio alterius à tot millibus ediscatur. Nimirum*

Pro capto lectoris habent sua fata libelli.

Je vais vous donner un passage qui vous apprendra que Philippe de Marnix, pour mieux introduire sa version, retint autant qu'il lui fut possible la forme de celle qui était déjà en usage. M. Conrart se servit de la même précaution; mais tout cela fut inutile (33) : on était trop accoutumé aux traductions usitées. *Ante complures annos displicuit nonnullis apud Belgas nimius ille à textu Scripturæ per laxiores paraphrases metricas recessus : præsertim psalmodum Datheni, qui ex psalmis gallicis Maroti et Bezæ expressi erant. Versavit hæc cura inter alios nobiliss. Marnixium montis Sanct-Aldegondis Dominum; qui propterea novam paraphrasin rhythmo metricam composuit, strophis, lineis, syllabis, cum Da-*

(*) M. Bayle ne dit pas que Théodore de Bèze, étant fort vieux, fit la chanson sur l'escalade de Genève. R. M. CRIT.

(32) Melch. Adam., in *Vitis Jurisconsultorum*, pag. 335.

(33) Notez que l'église de Genève et plusieurs autres ont enfin quitté l'ancienne version des psaumes, mais que les églises wallonnes ont résolu de la garder. Voyez la remarque (P) de l'article MAROT, tom. X, pag. 329.

theni psalmis, pari passu euntem, cum illis in templis cantari, aut cile iis substitui posset. Sed cum theni psalmi jam memoria à plebe tenerentur, non viderunt ecclesie, quomodò commodè et ab aliquà commotione plebis ecclesie in publicis sacris hic quidquam moveri posset (34).

(K) Il ne fut point à couvert des coups de la médisance. On en peut voir des échantillons dans les paroles que j'ai déjà rapportées du père Strada. Mais voici un trait plus piquant : un jésuite ayant narré que Sainte-Aldegonde était l'un de ceux qu'on avait chargés de se saisir de don Jean d'Autriche, ou par ruse, ou de violence, ajoute : *Quod sanè facinus non abhorrebat à reliquâ vitâ aut Aldegundii hominis ignominiosam nequam, qui Calvinum puerum dum tem audierat, senex jam alios ipse cebat : aut Hesii.... tamen an illi ipse moliti hoc sint, ut Austria multis authoribus existimavit... confirmare non ausim (35).* J'ai un livre qui fut imprimé à Cologne l'an 1600 sous ce titre : *De Ortu et Processu calvinianæ Reformationis in Belgio quo exhibentur pacta et foedera à deum inita, et demonstratur nullam eorum à reformatoribus habitam esse rationem, authore C. L. S. V. V.* On y dit bien des injures à Sainte-Aldegonde, et l'on assure, entre autres choses, que pendant qu'il travaillait à la destruction des catholiques dans les Pays-Bas à la diète de Worms, il tâchait de persuader aux ambassadeurs de l'empereur et des électeurs que l'archiduc Mathias avait été trahi et péché par les Belges afin d'être le protecteur de la religion romaine, et que la guerre civile ébranlait beaucoup les Belges archiducem Mathiam protectorem catholicæ romand religionis ad Provinciarum regimen evocasse, præsertim cum illa inter civiles hostes multus magnis motibus percelleret (36). Notez en passant que l'auteur de cet ouvrage fut découvert malgré les précautions qu'il avait prises

(34) Gishertus Voetius, de *Politia ecclesiastica*, tom. I, pag. 529.

(35) Strada, de *Bello belg.*, dec. I, lib. II, pag. m. 527, 528, ad ann. 1577.

(36) De Ortu et Processu calvin. Reformationis Belgio, lib. II, sect. IX, pag. 78. On cite aussi tenbogaertius, *Histor. eccles.*, part. 3.

soi
nu
me
bie
tece
cela
d'Ita
Saint
serai
qu'il
assez
vre in
son c
et en
sieur
en cer
contr
appel
Comp
cive,
studie
liberte
temps
nom d
voir qu
Voici
Sainte
me
plu
me
Est
fyr
ris
le m
la p
de l
vaiv
diqu
scien
vous
Dieu
ceste
d'Ar
de c
duc
en
pell
pers
nera
vost
ruin
paov
vous
port
(37) r
Danc
(38) J
Guill
(39) A

neusement pour demeurer incon-

On le condamna au bannissement, et à la confiscation de tous ses biens. Il vivait à Cologne sous la protection du nonce, en 1678. Je ne dis que sur la foi du journaliste alie (37). Si ce qu'on dit là de Sainte-Aldegonde était véritable, ce n'est un petit tour d'ambassadeur qu'il n'aurait pas inventé, et qui est si ordinaire (38). J'ai un autre libelle intitulé : *Antidote ou Contre-poison contre les conseils sanguinaires venimeux de Philippe de Marnix et de Sainte-Aldegonde, contenus dans un certain livre par luy mis en lumière entre les zelateurs spirituels, qu'il a écrits en son langage Geestdryvers. Exposé en forme de lettre respondue, par un gentilhomme allemand, lieux à la paix et amateur de la liberté belgeque.* On ne marque ni le lieu ni le lieu de l'impression, ni le nom de l'imprimeur; mais on peut savoir qu'il fut publié environ l'an 1598. Si de quelle manière on y diffame Sainte-Aldegonde (39). « Ce conseil a fait esplucher vos actions de plus loing, quand je me remectz en memoire, que non sans cause les Estatz de Hollande et Zeelande vous firent refus de l'entrée en leur jurisdiction, lorsque desespéré par ce malheureux assassinat arrivé à la personne du feu prince d'Orange le haulte memoire, et par le mauvais succès de l'entreprinse à la ligue de Cauwestein, vostre conscience n'estoit en repos, comme vous deffiant de la puissance de Dieu, jusques à ce qu'eustes forgé ceste belle rendition et pacification l'Anvers l'an 84. et non content de ce service signalé que faisiez au duc de Parma, vous ne cessiez lors de vos devises familiares à tromper les louanges de ce prince, persuadant aucuns à une paix générale, pour tant mieulx couvrir vostre faulte particuliere pour la ruine et desolation de cent mille pauvres ames affligées, car vous vous presumiez bien autant, que portiez le moyen en vos manches,

» par où pourriez faire revolter
» l'édit duc contre son maistre,
» et procurer ainsi une reunion entre les dix-sept provinces, dont vous vous vantez luy avoir fait quelque ouverture, au temps du parlement à Beveren, lorsque teniez tant d'arrière conseilz et propos secretz avec luy en presence de tous vos collègues, personnages venerables et des plus illustres de ladicte ville, qui estoit un dessaing trop hault pour vostre gibbier. Je me tais icy la mauvaise conduite au gouvernement d'icelle ville, où il n'a tenu qu'à vous de la munir très-bien de vivres et munitions necessaires pour soutenir le siège quelques années, veu le souverain et absolu commandement qu'y aviez usurpé, à quoy non seulement sa conservation, mais quasi de tout l'estat dependoit, tesmoing l'esbranlement où les provinces se trouverent lors... (40). Ce sage prince d'Orange de haulte memoire a bien preveu quelques années devant sa mort de quel esprit turbulent vous estiez possédé, quand il vous fyst peu à peu esloigner de son conseil et reculer de sa personne, de peur d'en ressentir un jour quelque schec et mat, conforme aux effectz de ce detestable conseil. »

Il est juste d'entendre les réponses de Philippe de Marnix aux reproches du gentilhomme allemand. « Si messieurs les Estats Generaux, dit-il (41), m'ayant une fois refusé ceste entrée en leur jurisdiction, non seulement me l'ont liberallement permise du depuis, mais m'ont mesmes appelé plus pres d'eux, conversé avec moi par l'espace de plus de douze ans, communiqué plusieurs de leurs conseils et secrets, et mesmes m'ont employé en honorables charges, m'ordonnant un honneste traictement en tesmoignage de leur bienveillance en mon endroict; ne vois tu pas que par ce moyen ils m'ont absous à pur et à plain des blasmes et faulses calomnies, qu'en mon ab-

37) Voyez le VI^e. Journal de Letterati, 1678, et l'extrait du livre de Ortu et Processu, etc.

38) Voyez la remarque (B) de l'article BELLAÏ (Guillaume du), tom. III, pag. 255.

39) Antidote, pag. 13 et 14.

(40) Là même, pag. 15.

(41) Sainte-Aldegonde, Response apologetique à un libelle fameux qui a esté publié par un certain libertin s'atitulant gentilhomme allemand, etc., folio B 3.

» sence avoient semé mes mesdisans
 » tes semblables, lesquels en ma
 » presence n'en oserent oncques ou-
 » vrir la bouche? . . . Comment oses
 » tu interpreter l'action de messieurs
 » les Estats contre leur intention
 » mesme? et me tourner à blasme,
 » si en un temps si difficile et per-
 » plex, pour aucunes autres conside-
 » rations particulieres, ils trouvoient
 » bon que je me tinsse pour quel-
 » que temps absent, à cause des di-
 » vers bruits que l'on avoit semés
 » de moi : estant impossible qu'un
 » homme qui a telle charge que ja-
 » voie sur les bras, puisse contenter
 » tout le monde : de tant plus qu'ils
 » sçavoient tres-bien que l'on avoit
 » faulsement semé de moi, que j'a-
 » voie empesché que les lettres de la
 » royne d'Angleterre ne fussent leuës
 » à Anvers, ce qu'avoit tellement
 » animé aucuns soldats anglois, qu'il
 » en y eut qui jurèrent de me tuer :
 » dont puis après, aians recogneu la
 » verité du faict, et que j'alloie mes-
 » me trouver la royne en personne
 » pour me purger, ils changerent
 » d'avis. Que si doncques messieurs
 » les Estats, pour ceste consideration
 » ou autre semblable, ont trouvé
 » bon que je m'absentasse pour quel-
 » que temps (car les lettres de mes-
 » sieurs les Estats de Zelande n'alle-
 » guoient aucune autre raison, sinon
 » les divers bruits qui courroient
 » de moi) comment es tu si impudent
 » que tu meournes à deshonneur
 » ce que m'est gloire et honneur?
 Il donne ensuite une longue liste
 des actions de courage qui furent
 faites, ou par son ordre, ou par ses
 conseils, depuis la mort du prince
 Guillaume; ce qui montre que ce
 malheureux assassinat, qui lui causa
 un grand déplaisir, ne le jeta pas
 néanmoins dans le désespoir, et ne
 lui fit pas perdre la tramontane. Il
 donne un détail de sa conduite pen-
 dant le siège d'Anvers : il proteste
 qu'il s'opposa aussi long-temps qu'il
 lui fut possible à ceux qui propo-
 saient de capituler, et que lui et ses
 vingt et un collègues avoient toutes
 leurs instructions de point en point
 par escrit (42), quand ils partirent
 de la ville pour régler les conditions

de reddition. Il dit qu'il pensa
 à l'ennemi, qu'ils estoient en-
 pourvus de vivres pour sept ou huit
 mois, si bien que monsieur Richelieu
 le deuxieme jour apres qu'il fut en-
 tré en la ville, ayant veu l'estat de
 celle, disoit jamais de sa vie n'avoir
 esté tant trompé (43). Il s'étend be-
 coup sur sa justification à l'égard des
 louanges qu'il avoit données au duc
 de Parme. Il dit (44) que faisant rap-
 port au grand conseil de ce qui s'est
 passé en capitulant, il avait fallu qu'il
 exposât les raisons que les députés du
 duc de Parme avoient étalées pour
 ôter la défiance qui régnoit dans les
 esprits. Ils avaient fait un long catalogue
 des vertus du duc, et un abrégé de sa
 vie, afin de montrer qu'en toutes ses
 rencontres il avait observé religieusement
 la foi des traités. Sainte-Aldegonde
 rapporta ce qu'ils avaient dit. Vous
 allez voir un exemple de la même
 justice populaire, et du même tour
 qu'on donne aux choses. Le
 » propos tenu en une telle assemblée
 » et esventé par toute la ville, fut
 » recueilli et interpreté de plusieurs
 » comme si ce que j'avoie recueilli
 » la bouche des deputés du duc de
 » Parme, eut esté mon opinion : tellement
 » que tout le monde estoit
 » plain de ce bruit, que j'avoie
 » resonner les louanges du duc de
 » jusques au troisieme ciel : si bien
 » que aucuns ministres, (mesmes
 » ceux sans l'avis desquels je n'avoie
 » rien fait,) m'en vindrent faire
 » une remontrance assés sive-
 » re quasi comme si j'eusse renoncé
 » à ma religion et à mon pays.
 » Là dessus je confesse que par
 » l'infirmité humaine qui est en nous
 » cela me picqua plus vivement
 » qu'il ne devoit : tellement que
 » leur respondis avec quelque ter-
 » gnement d'indignation . . . Et
 » me je vis, que nonobstant que
 » leur eusse donné contentement,
 » bruit ne cessa de courir par
 » la ville, et que une grande partie
 » de mes envieux et malveillans
 » qui par troupes se retiroient de
 » Hollande, en faisoient leurs
 » phées au grand desavantage
 » ma réputation, je confesse
 » j'en fus transporté tellement qu'

(42) Sainte-Aldegonde, Response apologetique, etc., folio C 2 verso.

(43) La même, folio C 3 verso.

(44) La même, folio C 4.

non apologie, sans me souvenir que j'avoie recité ces choses-là, en la personne de nos ennemis, (comme dit a esté) je maintins nuëment et simplement que ce n'estoit pas mal faict de louer en ses ennemis ce qui est louable, et alleguai plusieurs bonnes parties dont led. ducq de Parme estoit doué. A quoi je fus induit non seulement par l'indignité desdites calomnies; mais aussi par la nécessité du temps, et pour me veoir, ensemble avecq toute la ville reduit sous sa puissance : combien je puis temoigner en verité que j'avoie encor un autre regard (45). » Rapportons cette nouvelle raison, car elle nous découvre une faiblesse, un artifice, de corruption, qui règnent partout dans tous les siècles. « J'ay toujours esté de ceste opinion, continue Sainte-Aldegonde (46), qu'il n'y a rien plus dangereux pour la conservation d'un estat en temps trouble et difficile, que de mespriser son ennemy. Car comme les orateurs donnent pour reigle à leurs disciples qu'ils ne faut jamais se figurer son adversaire sot ou niais, ainsi en faict de guerre il est tresdangereux de se persuader que son ennemy soit ou fat ou nonchalant : et toutesfois j'en veioie plusieurs qui y estoient portés, taschans de persuader au monde, que le ducq de Parme estoit destitué de toute prudence, conseil et vertu en choses militaires : opinion, qui paraventure auroit apporté tresgrand préjudice aux affaires de vostre Estat. Messieurs, si vostre prudence en cherchant secours de tous costés, n'y eust pourveu à bon escient. Depuis mon retour en Zelande, on ne m'a gueres oui parler du ducq de Parme, ni en bien ni en mal : sinon quand en estant requis de ceux qui avoient puissance de me commander, je leur en dis ce que j'en pensoie à la verité. Et voilà quant aux louanges du ducq, dont tant de gens m'ont voulu accuser, en quoi je pense n'avoir rien faict sinon ce que le devoir et obliga-

» tion que j'avoie au salut et conser-
» vation de la ville et des eglises qui
» y avoient esté logées et la nécessité
» du temps me commandoit. »

On voit là une grande différence entre ceux qui donnent tout à l'illusion populaire, et ceux qui raisonnent équitablement et solidement tout ensemble. Ceux-ci se croient obligés, et par la justice, et par la bonne politique, à ne point dissimuler l'état où se trouve l'ennemi, soit à l'égard de ses forces, soit à l'égard de sa valeur et de sa bonne conduite. Les autres veulent qu'on mente effrontément sur toutes ces choses. Ce n'est pas qu'ils ne comprennent qu'à certains égards ces mensonges peuvent nuire, mais ils aiment mieux en fomenter leurs passions et celles du peuple; et parce qu'ils les croient plus utiles que dommageables, vu le naturel de la populace, ils ne veulent point ouïr parler de sincérité; et si quelqu'un la pratique, ils l'accusent impudemment de trahison.

Je laisse l'apologie qui regarde la lettre écrite par Sainte-Aldegonde au seigneur de Meetkercke, touchant la paix générale. Il se justifie en développant le fait, et en montrant le but de son intention, et il avoue qu'on fit *des rapports cornus là dessus et du tout faulx*. Je laisse aussi ce qui concerne l'accusation d'avoir négligé de pourvoir de vivres la ville d'Anvers, etc. Il se justifie pertinemment, ce me semble, sur ces points-là. Voyons ce qui concerne le reproche d'avoir été exclus des affaires, et de s'être rendu suspect au prince Guillaume. Nous verrons dans sa réponse divers faits qui appartiennent à son histoire. « (47) Comme apres la mort
» dud. seigneur electeur, et mesmes
» apres le partement de monseigneur
» le ducq (48) frere du roy, je solli-
» citai à grande instance pour obte-
» nir mon congé, desirant me retirer
» en mon privé : il pleut à Son Ex-
» cellence (49) me le donner : mais à
» condition que toutes et quantes
» fois qu'il me manderoit je seroie
» prest à m'employer là où il ordon-

(47) Sainte-Aldegonde, Response apologetique, etc., folio D 3 verso.

(48) C'est-à-dire le duc d'Alençon.

(49) C'est-à-dire au prince d'Orange Guillaume.

(45) Là même, verso et seq.

(46) Là même, C 5 verso.

» neroit, ce que je lui promis de
 » faire. Et sur ceste promesse il me
 » voulut depescher premierement à
 » Bruges : me donnant le gouverne-
 » ment d'icelle ville avecq ce qui en
 » dependoit, (ce que fut empesché par
 » ma maladie, et par les menées en-
 » trevenantes de ceux qui appellerent
 » monsieur le ducq d'Arschot d'à
 » present,) et après il m'envoia à la
 » ville d'Anvers, de laquelle il tenoit
 » alors la conservation comme deses-
 » perée, pour les diverses humeurs
 » qu'il y avoit, et pour les animosités
 » qu'on avoit faict paroistre contre
 » sa personne, sous ombre qu'il
 » favorisoit les Francois : là il m'es-
 » tablit au conseil de Brabant, et
 » bien tost après me fait accepter
 » pour chef de la ville sous tiltre
 » de premier bourguemaistre, aiant
 » veu que fort resolutement j'avois
 » refusé celui de Marcgrave. » Il
 raconte ensuite que ce prince, *un mois*
ou six semaines devant sa mort (50),
 le manda d'Anvers chez lui, au sujet
 de la résolution d'envoyer en France
 pour demander du secours. « (51)
 » Depuis qu'il pleut à Dieu le retirer
 » soi, après le siege de la ville d'An-
 » vers de 13 mois, auquel je m'estoie
 » employé par tous moiens possibles
 » pour la conserver au service de
 » messieurs les Estats et des provin-
 » ces unies, comme ainsi fut qu'il
 » ne pleut à Dieu de faire reussir
 » mes labeurs : je me suis de mon
 » gré deporté de toute administration
 » des affaires : sans qu'aucun puisse
 » dire que j'en ai sollicité aucune autre
 » soit directement ou obliquement ;
 » et beaucoup moins que j'en aie esté
 » debouté en façon quelconque,
 » aiant tousjours prins plaisir à une
 » vie retirée, champestre et mesna-
 » gere, jusqu'à ce qu'il a pleu à
 » mesd. seigneurs les Estats m'appel-
 » ler à Leiden, pour m'employer en
 » une vocation d'estudes sacrées, aux-
 » quelles mes familiers veoient que
 » j'avoie mes esprits bandés. Cela est
 » tellement vrai, que cestui cy com-
 » me se dementant soi mesme, me
 » renvoie en mon jardin et terres de
 » Zelande pour les aller cultiver,

(50) Sainte-Aldegonde, *Response apologetique*, etc., folio D 4.

(51) *La même*, verso.

» comme j'ay faict autrefois »
 » bonne espace de temps ».

Ajoutons à tout ceci quelques traits de *Famien Strada*. Ce jé-
 suit reconnoît que Sainte-Aldegonde in-
 blia rien pour la défense d'Anvers.
 le représente forcé de méthodes à
 mener la populace (52). Ses adhé-
 rit-il, débitaient qu'ils savaient
 bien que le duc de Parme offroit
 des conditions raisonnables, mais
 qu'en secret il avait promis au soldat
 le pillage de la ville. *Addebant de-*
civium nempè ex Aldegundii co-
sibi exploratum esse, Parmensi
principem oblaturum quidem con-
ditiones haud spernendas, clam tunc
stipendiorum loco cum Hispanis
tum esse populationem urbis (53).
 les magistrats détachaient des émissaires
 qui débitaient par la ville, qui
 avait reçu des lettres de France
 apprenaient qu'enfin le secours
 en marche (54). Cet historien observe
 que la plupart des bourgeois ne
 connurent que ces lettres avaient été
 fabriquées dans le cabinet de Phi-
 lippe de Marnix (55). N'est-ce pas
 nous le représenter comme une per-
 sonne qui employait tous ses soins
 à conserver cette place ? On ajoute
 que Sainte-Aldegonde, ne voyant
 rien à espérer, et voulant ménager
 ses intérêts, pressa la députation que
 la ville voulait faire au duc de Parme
 (56). On rapporte le discours qu'il
 tint au duc ; on assure (57) qu'il eut
 une conférence de quatre heures avec
 le prince, à laquelle les autres députés
 n'assistèrent pas, et qu'il insista prin-
 cipalement sur l'article de la liberté
 de conscience, faisant espérer
 sous cette condition la Hollande,
 la Zélande et le reste du Pays-Bas,
 pourraient remettre sous l'obéissance
 du roi d'Espagne, et qu'il prenait
 cela sur soi. On prétend que le duc

(52) *Aldegundius non consumptis adhuc et
 apprimè callebat artibus tractandæ multitudinis
 spargit in vulgus scripturum se Parmensi prin-*
ci. Strada, lib. VII, dec. II, pag. 423.

(53) *Idem, ibidem, pag. 424.*

(54) *Idem, ibidem.*

(55) *Plerique gallicas litteras Antuerpiæ
 in Aldegundiano conclavi suspectabant. Idem*
ibidem, pag. 425.

(56) *Consul Aldegundius ubi rem desperatam
 publicam vidit, sibi privatim consulturus le-*
gationem... festinavit. Idem, ibidem, pag. 427.

(57) *Idem, ibidem, pag. 432.*

de Parme, rejetant cette condition, se servit d'une éloquence si merveilleuse, que Marnix convint qu'il n'avait jamais vu de prince qui parlât mieux. Enfin on raconte qu'il parut changé depuis cette conférence, et plus enclin à conclure la capitulation; et qu'il publia un livre où non-seulement il donna de grands éloges à ce duc, mais aussi il déclara qu'on ne pouvait point en conscience porter les armes contre Philippe II. Cet aveu d'un homme si autorisé dans le parti, continue Strada, fit du tort aux confédérés, et leur rendit si suspect Sainte-Aldegonde, qu'on l'éloigna des affaires. Rapportons ceci en beau latin.

Quinetiam edito postea libello, quum res ab Alexandro patratas, clementiam ejus in victos, in servandâ fide sanctimoniam, ceterasque imperatorias virtutes, liberali præconio celebrasset; adjecit inter alia, Sumi adversus Philippum regem arma subditis populis, integrâ conscientia, nequaquam posse. Quæ sanè confessio non temerè inter loquendum prompta, sed litteris ad memoriam contestata, ut erat hominis autoritate inter suos, et calvinianâ sapientiâ longè clarissimi, fœderatorum causæ momenti plurimum abrogavit, ipse suis offensus invisusque, regendam ad rempublicam postea non accessit (58).

(L) *On se plaint de ce qu'il poussait messieurs les États à persécuter les sectes.* Je l'ai dit plus d'une fois, l'occasion m'en ayant été donnée, qu'il n'y eut point de plus fâcheux contre-temps pour les écrivains de la communion protestante, au XVI^e. siècle, que la nécessité où ils se crurent réduits d'exhorter le magistrat à la punition de l'hérésie, pendant qu'ils trouvaient étrange que les princes catholiques persécutassent les protestans. En effet, leurs propres raisons étaient alléguées contre eux, et ils ne pouvaient guère se débarrasser qu'en supposant, comme font tous les partis, que leur doctrine était véritable. Sainte-Aldegonde devait être plus embarrassé que beaucoup d'autres, puisqu'il avait employé tant de voyages, tant de discours et tant de livres, pour un état qui s'était soustrait à la domination espagnole, afin de se délivrer du joug de l'inquisition.

(58) Strada, lib. VII, dec. II, pag. 433.

Que n'avait-on pas à dire quand on le vit exhorter le souverain de ce même état à exterminer certaines sectes? Vous allez voir une preuve de son embarras. Il suppose, 1^o. Qu'on ne lui reprocha que ceci: (59) *Il est plus que temps, mes nobles et vénérables seigneurs, que vous regardiez de défendre en ce monde l'honneur de Dieu entant que vous desirés qu'il prenne de sa part sous sa protection le bon estat du pais.* 2^o. Que l'Antidote que l'on opposa à ce conseil consiste en ceci: « *Il faut vivre avec les vivans, et laisser chascun croire à sa mode sans nostre soing, et sans alteration.* Permitte Divis cætera. » Il cite la page 9 et la page 41 de l'Antidote; mais il y a dans cette page 9 une clause qu'il a omise. On lui reproche de s'être servi des termes de *supprimer et du tout annihiler ce venin mortel*. On ajoute (60) qu'il a trouvé fort étrange *qu'il y ait encor des hommes si tendres de cœur qui mettent en dispute si le magistrat doit mettre la main à punir par extérieures et corporelles punitions et amendes l'insolence commise au service de Dieu et de la foi*. Ce qu'il supprime, ce qu'il fait semblant de croire qu'on ne lui a pas objecté, change l'état de la question, et en écarte ce qu'elle a de difficile. La bonne foi permet-elle de semblables procédures? Permet-elle de réduire l'Antidote à une simple proposition de la page 41, sans considérer plusieurs argumens solides qui la précèdent? Disons qu'en un autre endroit de son ouvrage (61) il examine ce qu'il avait supprimé au commencement. Cet examen sent son homme bien embarrassé.

Notez qu'il y avait bien des années qu'il en voulait aux enthousiastes. Voyez la lettre qu'il écrivit à Théodore de Bèze, le 10 de janvier 1566 (62).

(M) *On observe qu'il aimait la danse, et que cela peut réfuter les scrupules des précisistes.* Voyez Schoockius (63)

(59) Sainte-Aldegonde, *Response apologetique*, folio A 4.

(60) Antidote, pag. 10.

(61) Aldegonde, *Response apologetique*, folio G 5 et seq.

(62) *C'est la VI^e. parmi les Lettres de Bèze.*

(63) Schoockius, exercit. XXIII, pag. 317, edit. in-4^o.

qui a inséré dans l'un de ses livres une lettre que Sainte-Aldegonde écrivit en 1557 à Gaspar Verheiden, célèbre ministre flamand (64). Cette lettre m'a paru très-judicieuse. J'en tirerai deux ou trois choses qui sont assez singulières. L'auteur assure que bien des gens étaient si choqués de ce que l'on condamnait la danse dans l'église réformée, que cela les détournait de se ranger à sa communion, et que plusieurs se guérissent de leur haine lorsqu'ils surent ses sentimens et sa pratique là-dessus. Il infère de là qu'une morale trop rigide sur cet exercice corporel était scandaleuse, bien loin d'être édifiante (65). Il dit que le prince (66) même fut extrêmement scandalisé d'entendre dire que l'on ne pouvait danser aux noces sans encourir les censures de la discipline. Il croit qu'aux Pays-Bas la danse est louable et bonne, parce qu'elle empêche qu'après le repas on ne se porte à s'enivrer ou à jouer (67). Il se console d'avoir perdu sa réputation auprès des zélés; car, dit-il, je ne la fais consister que dans le solide des choses, et non pas dans la surface. *Existimationis certè (quam ut mihi apud pios omnes amissam hoc facto esse autumas) rationem, ego nunquam in rerum externarum umbris, sed in ipsis rebus positam esse statui* (68). Il approuve néanmoins la conduite de l'église de Genève, qui par l'interdiction de la danse avait aboli plusieurs dérèglemens sales où l'on tombait tous les jours, la coutume de ces quartiers-là étant de mener de nuit les jeunes filles au bal deçà et delà, et de les tourmenter par des gesticulations très-impures. Il ne croit pas qu'on puisse assister sans crime à un tel spectacle; tant s'en faut qu'il soit permis d'y être acteur. Ses expressions étant bien plus fortes et plus étendues que les miennes, je les mets ici en faveur de ceux qui entendent

(64) *C'est la I.^{re} du II.^e tome des Epistolæ illustrium Belgarum.*

(65) *Planè censeo non modò nullam esse in hac importundâ morositate, et revocatâ ad humanâ opinionis placitum censurâ, ædificationem, sed incredibile etiam scandalum.* Schoock., p. 318.

(66) *Je crois qu'il parle du prince d'Orange.*

(67) *Imò verò his locis sanctas duxerim choreas quæ post epulas ad sistenda ebriosorum pocula inhibendosse aleatorum ludos, agitantur cum finctu.* Schoock., *ibidem.*

(68) *Ibidem*, pag. 319.

le latin plus facilement que le français. J'en use ainsi en mille rencontres par une semblable raison. *Ut Genevates meritò laudandos censeam qui turpissima dedecora, quæ quibus sine fronte committebantur, hoc interdicto, quasi tenebatur bipennis resecuerint. Sed illis erat nimis durum, quod et hodiè est multò frequentissimum, apud Burgundum Sabaudos, atque omnes Allobroges et multos etiam Gallos, puellas gines intempestivâ nocte, sine custode, ad choreas, quocumque vellent abducere, et quamdiu volent in fœdissimis atque obscœnissimis periculationibus, quovis anni tempore sine ullâ propè intermissione, per textum chorearum, usque ad nauseam fatigare. Quos ego mores vel imitari, nedum exemplo comprobare nefas esse duxerim* (69).

On ne saurait donner trop d'importance à la discipline des églises réformées qui condamnèrent la danse, elle serait ridicule si l'on prétendait que les ministres la blâmèrent précisément comme une adresse de marcher et de sauter en cadence. Elle est sous cette notion une chose tout-à-fait permise, ni bonne ni mauvaise moralement parlant. Mais la manière dont elle se pratiquait donnait lieu à mille désordres, et dans la chambre même où elle se faisait, elle ne pouvait servir qu'à gêner le cœur, et à livrer une guerre dangereuse à la chasteté. Le proverbe qui est couru à l'égard des cloîtres, *dangereux comme le retour de matines* (70) en pouvait produire un autre avec un petit changement, *dangereux comme le retour du bal*.

Pour confirmer ce que j'ai dit de la discipline des églises françaises qui condamna la danse avec beaucoup de raison, je citerai quelque chose d'un livre qui fut composé par Lambert Daneau, si je ne me trompe. L'auteur soutient (71) que pour gâter toute la jeunesse, le diable n'inventa jamais plus beau moyen que la danse; « C'est si la seule rencontre de l'homme et de la femme peut bien avoir cet effet » force par le regard des yeux

(69) Schoock., exercit. XXIII, pag. 320.

(70) Voyez Pasquier, Recherches de la France, liv. VIII, chap. XXXIII, pag. m. 729.

(71) Traité des Danses, chap. X, pag. 37 de la troisième édition qui est celle de 1583.

» do
» les
» ou
» att
» avo
» jou
» inc
» cho
» lieu
» cor
» se
» se t
» tell
» la
» tio
» so
» a
» eff
» y
» les
» vil
» ap
» br
» séc
» m
» ser
» l'a
» au
» cl
» el
» y
» ju
» m
» qu
» ce
» ve
» cl
» co
» le
» bi
» ne
» tr
» fê
» n
» e
» p
» E
» o
» le
» qu
» ce
» le
(72)
(73)
» me
» l
» geno
» ban
» pent
» bal.

donner le feu aux convoitises, si les seuls devis de paroles lubriques, ou chansons folles, si les seuls attouchemens, comme nous n'en avons que trop d'exemples tous les jours ; l'on peut juger les grands inconvéniens, quand toutes ces choses concourent ensemble en un lieu, en mêmes personnes, et encore les cœurs n'étant là que pour se donner du plaisir. Or tout cela se trouve à la danse tout à la fois : tellement que l'on peut dire de la danse, que c'est une composition ou sirop magistral de toutes sortes de poisons, que le diable a inventé, avec un plus grand effort pour frapper les cœurs, et éteindre la crainte de Dieu, et les faire brûler de toutes ordes et vilaines cupidités ; que c'est un appât fait aux yeux, aux oreilles, bref à tous les sens, afin de les séduire, et, comme par une commune conspiration, leur faire ensemble cueillir et porter dedans l'âme le péché. Là, plus qu'en aucun autre lieu, les cœurs relâchés nagent en leurs pleins désirs et gaillardises (72) Là, les yeux de chacun peuvent choisir, jusques entre les bras de leurs maris ou de leurs mères, celles que bon leur semble, c'est-à-dire celles où les adressent leurs convoitises : et celles que les yeux ont choisies, les mains les lient ; et comme déjà saisis et jouissant de leurs désirs, les baisent, les embrassent, les promènent ; les jeunes hommes s'efforçant de se montrer dispos et gaillards à faire la fête, et caresser celles qu'ils tiennent, de mille tours et approches ; et celles-là ne rendant moindre peine à leur répondre de même. En la volte, il y aura des artifices ordinaires pour faire bondir, et lever si haut celles que l'on tient, qu'aux yeux de la troupe se découvrent et prostituent les grèves, les tymbres (73), jusques à la cuisse,

» sans honte. Le bal aura ses passages, ses revues, ses rapproches, et à la rencontre les œillades, les caprioles, les gaietés redoublées, pour témoignages de cœurs vovans d'aise de se revoir si près de leurs désirs. Chacune sorte de danse se donnera là des inventions de plaisir, de voir, de toucher plus privément. Et se feront toutes ces choses avec cris et huées, avec visages rians et brûlans d'aise ; avec tous indices de cœurs s'enivrant à pleins traits de tous plaisirs. Et ces inconvéniens ne seront pas seulement pour ceux qui dansent, mais pour les autres qui y seront présens, ayant là devant soi les femmes, tous les jeunes hommes, avec toutes gaillardises et souplesses : les hommes pareillement, les femmes et filles se découvrant et folâtrant avec telles façons de hardiesse et gaieté. Là, que peuvent les yeux et les oreilles (c'est-à-dire le diable usant de ces organes) en personnes oiseuses, pleines de viandes, et béantes à cœurs ouverts après les plaisirs (74) ? Mais prenons le cas que tel ou telle danse, qui ne sentira rien en son âme de ces pointures et désirs tendant à mal ; il n'est pas assuré pourtant qu'un autre n'en sentira non plus à son occasion ; car c'est faire toutes choses qui peuvent provoquer les convoitises ; et, comme dit quelqu'un (*) en cas semblable, c'est présenter le poison à quiconque le voudra prendre et avaler. Or ne s'en trouvera-t-il que trop en cet abandon de plaisirs, et après un banquet, la chair ayant ses aises, qui y seront disposés. La fille sera choisie pour être menée en la danse : c'est déjà assez pour lui faire craindre d'avoir là été en état qui ait remué quelque fol désir en celui-là qui l'enlève d'entre les autres. Mais l'ayant déjà choisie, quand il la baise si tendrement, qu'il la caresse de tant de tours et de gambades, qu'à mesure qu'elle danse, l'autre s'échauffe à redou-

(72) *Là même*, pag. 38, 39.

(73) *Je n'ai pu trouver dans les dictionnaires mot-là au sens qu'il doit avoir en cet endroit-ci.*

[Le mot de *tymbre* pourrait bien signifier ici *genou* ; j'entends genou jarreté dessous, d'un ruban noué en guise de fontange, à la manière dont ont-été quelques coquettes se jarretaient pour le 1. Un genou jarreté de la sorte a de l'air d'un

tymbre empanaché, comme on en voit plusieurs dans les livres d'armoiries. *REM. CRIT.*]

(74) *Traité des Danses*, pag. 41.

(*) *Jérôme*.

» bler ses efforts : que peut-elle pen-
 » ser , sinon qu'à son occasion cela
 » se fait , et qu'il s'échauffe ainsi par
 » le dehors , mais pour le feu de l'a-
 » mour d'elle qui le brûle au dedans
 » de convoitises ? Et puis cette fille est
 » là en place , se remuant et tournant
 » puis çà puis là d'un front haut et
 » gaillard , sans voile et marque au-
 » cune de vergogne , comme pour
 » faire montre de soi par tour à cha-
 » cun de la troupe : qui l'assure que
 » tout soit là si chaste et si bien for-
 » tifié , que se donnant ainsi aux
 » yeux de tous , et tous la contem-
 » plant d'affections si grandes , il
 » n'y en aura un seul qui ne re-
 » pousse ces attraites et la désire ? la
 » chose est trop en doute. Et s'il y a
 » de quoi engendrer en ton cœur le
 » moindre doute d'avoir été cause
 » d'émouvoir en quelqu'un seule-
 » ment une mauvaise pensée, où est
 » ta conscience , si tu ne t'accuses
 » et en détestes les occasions ? Or au-
 » tant en peut-il advenir aux jeunes
 » hommes pour le regard des fem-
 » mes (75). » Il faudrait copier pres-
 que tout le livre , si l'on voulait rap-
 porter toutes les raisons qui s'y trou-
 vent aussi pressantes que celles-là.
 Ce traité , au reste , fut dédié au roi
 de Navarre par les *ministres du saint*
Évangile , *ès églises françaises ré-*
formées. Sa cour avait grand besoin
 de réforme à cet égard-là , car elle
 n'était point semblable à celle de la
 vertueuse Jeanne d'Albret. On mit
 cet exemple devant les yeux de ce
 prince (76) : *Or n'y-a-t-il celui ,*
grâces à Dieu , qui ne s'assure que
vosre majesté , SIRE , ayant , avec
les dons excellens d'esprit et de
jugement que Dieu lui a départis ,
reçu si bonne et sainte nourriture
dès sa première enfance entre les
bras d'une reine et mère si rare ,
qu'à bon droit elle a mérité d'être
appelée la perle de son temps ,
et se proposant toujours devant les
yeux l'exemple qu'elle lui a laissé ,
ayant tenu toujours sa maison nette
et hors de toutes ces ordures et pol-
lutions , depuis qu'elle fut appelée à
la connaissance de l'Évangile , et
qu'elle fut maîtresse de soi-même ,

il ne se peut ni se pourra jamais
re que les corruptions de ce a-
aient plus de crédit envers vous
tant de saints enseignemens ;
mauvais exemples des autres a-
plus que la souvenance de la pi-
de cellé ou vous avez été nourri ;
allèchemens du monde plus qu-
piété que vous avez sucée avec le

Louis Vivès , catholique romain
 avait suivi les mêmes maximes.
 Lambert Daneau a étalées. Je le
 selon la version française de Pi-
 erre de Changy : « Nous avons en no-
 » tez chrestiennes escolles pour
 » prendre a dancier , que l'on
 » met comme les bordeaulx
 » luxurier : ce que les infidels
 » souffriroient jamais , pour les
 » tractations impudicques et bai-
 » immoderez qui si font. A q-
 » fin peuvent venir tant de de-
 » lations , pour ensuyr les colu-
 » fecondes en amour ? Ancien-
 » ment aux seulz proches pa-
 » estoit licite baiser les vier-
 » maintenant chacun sen mesle.
 » sommes freres et seurs par le
 » tesme , mais amitie et charite
 » consister et estre entre nous
 » telles approches. Quel plaisir
 » proffit vient de saulter plus
 » que la corpulence de la fille
 » peult porter , a estre entre
 » hommes eslevee , et avancée
 » bras , ou tripudier toute la
 » sans satieté (77). . . . De tels
 » batz proviennent (comme dit
 » baisiers deshonestes , puis reg-
 » et attouchemens impudicques ,
 » propos lubriques. Lon se des-
 » en barbare. Lune est descoi-
 » l'autre découverte , jointe
 » deux huys , ou sollicitée , par
 » rer les mains ou autres signes
 » ce tant est le mestier traystre
 » on ne sen peult sauver. Se le
 » est eschauffé , le desir inflame
 » le cueur palpite , le vouloir
 » doute , et lors y a danger
 » qui seroit en lieu commode ,
 » ne passast oultre. Somme lor-
 » scauroit faire bon latin , entre
 » mes et filles ayans leur honne-
 » singuliere crainte et recom-
 » mation , parquoy est decent evi-

(75) Traité des Danses , chap. X, pag. 43.

(76) Là même , à l'épître dédicatoire , folio
 A iij.

(77) Vivès , de l'Institution de la Femme
 chrétienne , chap. XIII, folio 33 de la traduc-
 tion de Pierre de Changy , édition de Paris , 1542.

peril, pour non succomber en iceluy (78). » La traduction d'Antoine Tiron, imprimée chez Plantin, à Anvers l'an 1579, n'est pas tout-à-fait conforme à l'autre (79). Voici ce que l'on y trouve : *La danse est la dernière compagne qui suit les banquetts excessifs, les lieux de plaisances et les delices : parquoy il fault bien dire que la danse est quasi le comble de tous vices. Et toutes-foys nous avons en chrestienté des escholes pour apprendre à danser, en quoy les gentils nous surmontent par leur honesteté : car ils n'ont la cognoissance de ceste nouvelle maniere de danse dont nous usons, qui est une amorce de lubricité, pleine d'attouchemens et baisers impudiques. Que veulent dire tant de baisers? Il estoit anciennement licite de presenter seulement un baiser aux parentes; maintenant la maniere est par tout en Bourgogne et Angleterre de baiser qui on veut. Il est vray, c'est le baptesme qui faict cela, afin qu'on voye (si Dieu veut) que nous sommes tous freres. Quant à moy, je voudroie bien sçavoir de quoy sert tant baisoter : comme si l'amour ou amitié ne se pouvoit par autre moyen entretenir avec les femmes; mais c'est le commencement d'une ordure, laquelle je ne veux declarer. Pour en parler rondement, il m'est advis que c'est une maniere du tout villaine et barbare. Mais je poursuivray mon propos de la danse. A quoy servent tant de saults que font ces filles, soustenez des compagnons par soubz les bras; à fin de regimber plus hault? Quel plaisir prennent ces sauterelles à se tormenter ainsi et demeurer la pluspart des nuicts sans se souler ou passer de la danse (80)? Tout le reste du chapitre est rempli de moralités, et fronde terriblement les mascarades.*

On voit clairement que la danse, lorsqu'elle est accompagnée de tant de désordres, mérite le blâme de tous ceux qui traitent de la doctrine des

mœurs. Sainte-Aldegonde ne l'aurait pas approuvée. Le comte de Bussi Rabutin a condamné l'usage du bal comme une chose très-dangereuse : la raison et sa propre expérience l'ont fait parler de la sorte (81). Tous les casuistes doivent être ici précisistes ou rigoristes. Le philosophe qui attaqua les précisistes déclara (82) qu'il blâmait la danse sous cette notion ; mais il dit qu'il ne croyait pas qu'elle fût de cette nature parmi les protestans d'Allemagne, et que les précisistes, qui se scandalisent de la coutume qui règne en ce pays-là que les deux sexes dansent ensemble, devraient bien considérer qu'ils ne désapprouvent pas certains usages qui sont plus propres à scandaliser les Allemands. *Si mixti saltantium chori nos ratione Germanorum offendant, næ eos multò magis offenderint promiscui juvenum et virginum accubitus in nuptiis, maximè oscula ex more gentis Belgicæ, præ cæteris Hollandicæ, frequentari solita. Obtestor eos, quorum zelus contra choreas fortè improbari non posset, si à scientiâ convenienter dirigeretur, an non multò majus scandalum promiscua et quotidiana hæc oscula (ita loquitur Sueton. lib. III, cap. XXXIV) præbeant Sarmatis, Cimbris, et Germanis, quàm nobis (si gentilitios mores distinguere noluerimus) præberi possint à nuptialibus eorundem tripudiis (83)?* Il fait un parallèle entre la coutume des baisers et celle des danses, et soutient que celle-là peut plus choquer les étrangers que celle-ci ne choque les précisistes. *Quàm πρόφασιν pro suis Batavis excogitaverit hic rigidus theologus, idemque juratus adversarius non minùs omnigenarum choræarum, quàm votorum innoxiorum propinato poculo additorum? Maximè, si Cimber, aut Sarmata viderit uxorem illius, convivas suos ad ostium osculo excipientem et dimittentem. Næ, peregrinus hic conviva, cum Clemente*

(78) Là même, folio 34.

(79) Plantin assure dans sa préface que le premier traducteur n'avoit suivi le latin, sinon autant qu'il luy avoit pleu : et que ledict livre ainsi reduict estoit plustost ung abrégé, ramas, ou hachement, que traduction dudict latin de Louis d'Avès.

(80) Le même, de la traduction d'Antoine Tiron, pag. 128, 129.

(81) Voyez, dans la II^e. partie du Retour des Pièces choisies, sa lettre à M. l'évêque d'Autun, touchant les bals et la danse.

(82) *Nullâ ratione tamen patrocinari volo tripudiis modernis, à Bathylli modis non abhorrentibus, atque convenientibus magis pathico, sive cinædo, quàm homini christiano.* Martinus Schoockius, exercit. XXIII, pag. 327.

(83) Idem, ibidem.

Alexand., lib. III. Pædag. ejusmodi osculum, à gravissimi licet pastoris uxore ex usu gentis frequentatum, vocaverit osculum incestum, veneno plenum, sanctitatem simulans, et osculum impudicitæ : ex Ambrosio verò in cap. ult. II, ad Corinth. affectus libidinosi indicium. Nec est, quòd adversarius dicat hoc judicium seu Cimbri, seu Sarmatæ charitatis expers esse, quum ipse longè inclementius judicet de saltationibus, quas proclamat esse proxima iucentiva libidinis, interim non cogitando, per oscula multò expeditius ingredi libidinem ; atque Cimbro, seu Sarmatæ, videri prostitutæ famæ, et pudicitie, foeminas esse, quæ præsumpserint hospites osculo excipere (84). Il conclut que les nations doivent s'excuser réciproquement les unes les autres, et considérer avant toutes choses qu'une ancienne et longue coutume peut rendre innocent dans un pays ce qui est contraire à la bienséance dans un autre. Il met en exemple les promenades des Anglaises avec d'autres hommes que leurs maris : (85) Quæ ratione osculi dicta sunt, applicari possunt deambulationibus, quas uxores Anglorum cum alienis viris instituere solent (86), quæ et inter primariæ dignitatis Belgas hoc tempore frequentari incipiunt. Certè offenderint hæc matronas christianas ad septentrionem degentes ; quæ mirabuntur admodum, hæc et similia citra censuram tolerari posse ab illis theologis, quorum zelus quotidie occupari solet circa saltationes et pocula votiva. Nos verò, citra pulveris jactum, ex omnibus hisce difficultatibus expedire constanter possumus, quando docemus, in talibus gentium mores et consuetudines ante omnia inspicere debere quorum ratione, ut rigidiores quoque præcisistæ Hollando sua concedunt suavia, anglicanis matronis prodeambulationes cum maritis non suis ; ita aliis gentibus mox invidere non deberent suas saltationes, modò ab iis absit mollities, et illud τῆχινόν, ad accendendam libidinem ab otiosis nepotibus excogitatum.

(84) Martinus Schoockius, exercit. XXIII, pag. 328.

(85) Idem, ibidem, pag. 329.

(86) Henri Étienne a parlé de cette coutume dans son Apologie latine pour Hérodote.

Vous remarquerez, si vous voyez que ce philosophe n'avait pour mêmes motifs que Sainte-Aldegonde travailler à l'apologie de la danse. Il proteste que de sa vie il n'a pu à danser, et qu'il ne serait aucunement incommode des édits des magistrats, qui aboliraient éternellement la danse (87). Sainte-Aldegonde n'eût point pu parler de la sorte sincèrement.

(87) Protestationi hoc unum amplius admihi, circa choreas, ne quicquam sine me venisset ; quum de earum exercitio ne per unum quidem cogitarem totâ vitâ, quam cum agni illius curionis apud Plantum, ex Dei voluntate, in quâ libenter acquiesco, tam inter catenatas molestias et curas : unde et possum magistratum edictis, chorearum prohibitionem perpetuam arguentia. Schoockius, cit. XXIII, pag. 321.

SAINTE-CLAIRE (FRANÇOIS DE), moine franciscain, Angevin de nation, a vécu au XVI^e siècle. Il fut premier lecteur de théologie à Douai, au couvent de Saint-Bonaventure, et ministre provincial de la province d'Angleterre, et aumônier de la cour de la Grande-Bretagne, époque de Charles I^{er}. Il publia quelques livres (A), où il se montre favorable aux évêques d'Angleterre ; car il tâcha de faire voir que les XXXIX articles de leur confession de foi pouvaient être plus facilement conciliés avec le concile de Trente qu'on ne s' imagine. Il était d'ailleurs très-favorable à ceux qui étaient de bonne foi. On n'a qu'à lire son problème sur l'ignorance invincible (a). Il ne paraît avoir d'autre érudition, ni d'autre éloquence que celle

(a) C'est la XV^e. de son livre à Dieu, Natura, Gratia. M. Allix a cité deux fois (pag. 117 et 203) dans ses réflexions critiques et théologiques sur la traversée de l'église, imprimées l'an 1701. Il a été cité aussi dans le Commentaire philosoph. sur Contrains-les d'entrer, pag. 172, la II^e. partie.

érir en ne s'appliquant
cture des scolastiques
ionistes.

publia quelques livres.]
out entier le titre de celui
au roi d'Angleterre Char-
qui fut imprimé à Lyon
in-8°. *Deus, Natura, Gra-*
Tractatus de Prædestina-
Meritis et Peccatorum Re-
seu de Justificatione, et
Sanctorum Invocatione,
et Imaginum Veneratio-
ulgentiis, et Purgatorio, et
, de Excommunicatione.
tinam Fidei catholicæ exa-
onfessio anglicana, et ad
incta, quid teneat, quali-
, excutitur. Doctrina etiam
btilis, D. Augustini sequa-
mi, olim Oxoniæ et Can-
t solemniter approbata, et
prælecta, exponitur et
ur. Accessit paraphrastica
eliquorum articulorum con-
nglicæ. Tertia editio multò
uribus materiis theologicis
et in articulorum discus-
or, et fusior. Præmittitur
apologeticum lectori ca-
quo ratio totius operis ex-
on Apologia Episcoporum,
Magistratus Propugnatio :
tur anarcharum politicis-
primé à Cologne l'an 1640,

E-CROIX (PROSPER),
inal par Pie IV, avait
t consistorial et audi-
rote. Il fut nonce en
ie, en Portugal, en Es-
en France. Catherine
is lui fit donner l'ar-
d'Arles *, où il em-
ec une sévérité toute
ere que la religion pro-
ne s'établît. Il mourut
le 4 d'octobre 1589, à
soixante et seize ans. Je

archevêché d'Arles, il avait eu,
chand, I, 155, l'évêché de Cis-
landie; particularité omise aussi
, et par Eggs.

parlerai de ses livres (A). Comme
ce fut lui qui au retour de la
nonciature de Portugal fit con-
naître le tabac en Italie (B), on
donna le nom de *Santa Croce* à
cette herbe (a).

(a) *Ex Prospero Mandosio, Bibliothec.*
romana; et Oldoino Athen. Roman.

(A) *Je parlerai de ses livres.]* Les
livres qu'on a de lui sont : *Decisio-*
nes Rotæ Romanæ; Gallicarum re-
rum Commentaria; Epistolæ ad Fe-
dericum Nauseam aliosque; diverses
harangues; Constitutiones laneæ artis
à Sixto V in urbe erectæ. Les jésui-
tes du Collège romain ont en manu-
scrit son traité de *Officio Legati*, et
un volume de ses Lettres (1) *.

(B) *Il fit connaître le tabac en*
Italie.] Mandosio rapporte plusieurs
vers de Castor Duranti, qui font foi
de cela, et qui érigent cette herbe,
si Diis placet, en panacée :

Nomine quæ Sanctæ - Crucis herba vocatur,
ocellis

Subvenit, et sanat plagas, et vulnera jungit,
Discutit et strumas, cancrum, cancrosaque
sanat

Ulcera, et ambustis prodest, scabiemque re-
pellit;

Discutit et morbum cui cessit ab impete nomen,
Calefacit et siccat, stringit, mundatque, re-
solvit,

Et dendum et ventris mulcet capitisque dolores;
Subvenit antiquæ tussi, stommacoque rigenti,
Renibus et spleni confert, ultròque, venena
Dira sagittarum domat, ictibus omnibus atris
Hæc eadem prodest: gingivis proficit, atque
Conciliat somnum: nuda ossaque carne re-
vestit:

Thoracis vitiis prodest, pulmonis itemque,
Quæ duo sic præstat non ulla potentior herba.
Hanc Sanctacrucius Prosper quum Nuncius
esset

Sedis apostolicæ Lusitanas missus in oras
Huc adportavit romanæ ad comoda gentis,
Ut proavi Sanctæ lignum Crucis ante tulère
Omnis christiadiûm quo nunc respública gau-
det,

Et Sanctæ Crucis illustris Domus ipsa vocatur
Corporis atque animæ nostræ studiosa salutis.

C'est pousser bien loin le panégy-
rique, que de mettre le tabac en pa-
rallèle avec le bois de la vraie croix.

(1) *Ex Prospero Mandosio, Biblioth. romana;*
et Oldoino Athen. Roman.

* « Lorsque M. Bayle est mort, dit Leduchat,
les Lettres du cardinal de Sainte-Croix ne paraî-
saient pas encore. Elles ont été imprimées, tant
en italien qu'en français, au-devant des *Synodes*
de France, publiés en 1710 par le sieur Aymon. »

SAINTE-MAURE, île nommée anciennement *Leucas* (a), à neuf milles de celle de Céphalonie (b). Les Grecs la nomment encore aujourd'hui *Leucada* (c); car ils n'appellent proprement Sainte-Maure que la forteresse, où il y avait autrefois un monastère de ce nom. Cette forteresse est à trois milles des mesures de la ville de Leucade (A), dans un endroit où le canal qui est entre l'île et la terre ferme a une lieue de largeur. Elle a néanmoins une communication non interrompue avec la terre ferme par son pont, et par le moyen de plusieurs petites îles entre lesquelles il y a des ponts (d). Elle a aussi un aqueduc (B), long d'environ un mille, qui sert de pont aux gens de pied (e). Il y a dans l'île environ trente villages. Les Grecs y ont un évêque. Elle est assez fertile en grains, en vin, en huile et en diverses sortes de fruits; et peut avoir douze à quinze lieues de tour (f). Les Turcs s'en rendirent maîtres en 1479 (C). Les Vénitiens la leur ôtèrent sous la conduite du capitaine général Pésaro, en 1502, et la leur rendirent par le traité de paix qui suivit bientôt. Ils la reprirent sous le général Morosini, le 23 de juillet 1684. Les pirates de Sainte-Maure ont fait extrêmement parler d'eux. Ils ont été les premiers qui se sont

servis de galiottes. Le bachelier de la Morée alla tout exprès à l'île en 1675, pour faire brûler leurs petits vaisseaux (g). D. Bey, fameux corsaire de Lépat, avait sous son commandement sept ou huit corsaires de Sainte-Maure.

(g) Spon, *là même*.

(A) *À trois milles du lieu.* M. Spon (1) censure Ortélius et Ferrarius qu'ils croient, comme les autres géographes, que Sainte-Maure soit encore dans la même place que la ville de Leucade, dont on voit quelques mesures à trois milles de Sainte-Maure. Je n'ai point remarqué dans le Trésor géographique d'Ortélius que la ville de Sainte-Maure et la ville de Leucade soient dans la même situation; mais seulement que la ville de Leucas se nomme aujourd'hui Sainte-Maure. Or que peut-on conclure là avec justice? M. Spon dit que la ville de Leucade est bâtie sur une éminence à un mille de la mer, à l'endroit le plus étroit du canal qu'on fit en coupant l'isthme, et que cet endroit-là n'a guère plus de cinquante pas de trajet. Je ne me saurais figurer qu'une ville, dis-je, bâtie sur une éminence de cinquante pas de large, et néanmoins éloignée de la mer de plus de cinquante pas; car enfin ce canal n'est-il pas au même lieu où était l'isthme? Une ville qui serait bâtie sur une éminence de cinquante pas, pourrait-elle être éloignée de la mer de plus de cinquante pas? Supposons que le détroit de Calais n'ait que la largeur de trente toises, cela empêcherait-il que Douvres et Calais ne fussent au bord de la mer?

(B) *Elle a aussi un aqueduc.* M. Spon (2), témoin oculaire, nous dit que cet aqueduc sert de pont aux gens de pied, bien qu'il n'ait que trois pieds de large, et sans aucun appui. Quelque assuré qu'il puisse être, continue-t-il, on ne peut le passer quand on passe dessus, principalement quand on rencontre quelque

(a) Voyez l'article LEUCADE, tom. IX.

(b) Coronelli, Mémoires hist. et géogr. imprimés en français à Amsterdam, 1686.

(c) Spon, Voyages, tom. I, pag. 102, édition de Hollande.

(d) Coronel, Mémoires histor. et géogr.

(e) Spon, Voyages, tom. I, pag. 104.

(f) Le père Cornelli lui donne 70 milles de circuit.

(1) Spon, Voyages, tom. I, pag. 103.

(2) *Là même*, pag. 104.

qui
tout
mes
le pé
quéd
et son
des. L
me u
re...
soixai
granc

(C)

tres
met
dans
let (C
Léon.
d'Aca
Maur

(3) C

(4) A

SA

que d
Cherc

SA

carne

on,

qui y

pour

mauv

qu'un

amou

de Vé

dans

y ba

amer

es pr

leur

appl

qu ell

a pos

met

lui

qu'un

ait

term

de ce

* Pa
qui
le te

vient du lieu où l'on va ; car c'est ce que peuvent faire deux hommes que d'y passer de front. Mais Pierre Coronelli assure (3) que l'aqueduc est somptueux, et de pierre, et tenu de trois cent soixante arches. Le Supplément de Moréri le nomme un magnifique aqueduc de pierre soutenu sur trois cent soixante arches qui traversent le lac d'étang.

Les Turcs s'en rendirent maîtres en 1579.] Ce fut sous Mahomet II. Voyez-en les particularités dans la Vie de ce sultan, par M. Guillet (4) ; elles sont assez curieuses. Abd Tocco, despote ou dynaste de Crétée, possédait alors Saintes.

Coronelli, Mémoires hist. et géographiques. Du tome II, pag. 329.

SALISBÉRI (JEAN DE), évêque de Chartres, au XII^e. siècle. Chez SARISBÉRI, tome XIII.

SALMACIS, fontaine d'Halicarnasse, qui efféminait *, dit-ils ceux qui en buvaient ou y entraient (A). Les poètes, pour donner raison de cette mauvaise qualité, supposèrent qu'une nymphe passionnément amoureux d'Hermaphrodite, fils de Vénus et de Mercure, se jeta dans cette fontaine pendant qu'il s'embrassait, et l'embrassa étroitement ; mais que ses caresses et ses prières n'ayant pu toucher le cœur de cet insensible (B), elle supplia les dieux de faire en sorte qu'elle se trouvât toujours dans l'obscurité où elle était. Sa requeste fut exaucée : son corps et celui d'Hermaphrodite ne firent plus une personne, où l'on remarquait la différence des sexes. Hermaphrodite s'étant aperçu de ce changement, obtint de

Vénus et de Mercure, par ses prières, que les eaux de cette fontaine eussent la vertu d'efféminer. Strabon et Vitruve nient qu'elles eussent cette vertu, et donnent d'autres raisons du mauvais bruit où elles étaient (a). On a tort de dire que ce fils de Vénus et de Mercure naquit avec les deux sexes, et que Pierre Grégoire prétend que ce fut Mercure qui témoigna tant d'indifférence pour la nymphe Salmacis (C).

(a) Voyez la rem. (A).

(A) Fontaine qui efféminait ceux qui en buvaient ou qui y entraient.] Strabon ayant dit que la fontaine Salmacis était dans Halicarnasse, ajoute qu'elle était diffamée comme ayant le don de rendre voluptueux, mous et lâches ceux qui en buvaient. Διαβιβλημένη οὐκ οἶδ' ὁπόθεν, ὥς μαλακίζουσα τοὺς πίνοντας ἀπ' αὐτῆς, nescio quid de causâ infamis quòd ex eo bibentes mollitiem contraherent (1). Mais Ovide suppose qu'il fallait entrer dans cette fontaine pour éprouver ce malheureux changement.

Unde fit infamis, quare malè fortibus undis Salmacis enervet, tactosque remolliat artus, Discite (2).

Quisquis in hos fontes vir venerit, exeat inde Semivir, et tactis subito mollescat in undis (3).

La réflexion de Strabon est judicieuse. Les hommes voluptueux, dit-il, pour se disculper, imputent aux éléments ce qui procède du mauvais usage qu'ils font de leur opulence. Ils font trop bonne chère, cela les rend impudiques ; ils s'en prennent à l'air et à l'eau : grande illusion. Ἐοικε δ' ἡ τρυφή τῶν ἀνθρώπων αἰτιασθαι τοὺς αἶρας ἢ τὰ ὕδατα τρυφῆς δ' αἰτία οὐ ταῦτα, ἀλλὰ πλοῦτος, καὶ ἡ περί τὰς διαίτας ἀκολασία. Enimvero luxuria hominum videtur in aëris et aquæ temperiem culpam referre : atqui non hæc causam luxuriæ præbent,

(1) Strabo, lib. XIV, pag. 451.

(2) Ovid., Metam., lib. IV, fab. XI, vs. 285.

(3) Ibidem, vs. 385. Il dit au XV^e. livre, vs.

319 :

Quinon audita est obsce na Salmacis unda ?

Patin, cité par Joly, parle d'un médecin qui croyait qu'il fallait prendre à la lettre le terme d'efféminer.

se d'abord et victis intemperantibus re-
re. (4) Selon Vitruve : la fontaine
Salmacis acquit cette mauvaise repu-
tation, non par la cause qu'elle ren-
dit impudiques ceux qui burent de
se en, mais parce qu'elle fournit
aux barbares l'occasion de s'humani-
ser et de se défaire de leur ferocité :
car avant et en chasse par la colonie
que les Argiens fondèrent dans Hal-
carnasse. Le besoin qu'ils eurent de
leur fontaine les obligea d'y revenir
pour se pourvoir d'eau, et ainsi ils
eurent commerce avec les Grecs, et
se polirent (5).

(B) Ses prières n'ayant pu toucher
le cœur de cet insensible. Hermaphro-
dite commença de voyager par le
monde dès qu'il eut quinze ans. C'é-
tait un très-beau garçon : la nymphe
Salmacis ne l'eut pas plus tôt aperçu
sur les bords de sa fontaine, qu'elle
en devint amoureuse. L'impatience
qu'elle eut de jouir de lui ne l'empê-
cha point de se parer et de se tarder
avant que de l'aller joindre (6). Son
compliment ne contient que peu d'inu-
tilités : Si vous n'êtes pas un dieu,
lui dit-elle, vous en avez toute la
mine : heureux votre père, heureuse
votre mère, votre sœur et votre nour-
rice ; mais plus heureuse celle qui
est votre femme, ou qui aura l'hon-
neur de le devenir. Si vous êtes ma-
rie, faites une infidélité à votre
épouse pour l'amour de moi : si vous
ne l'êtes point, épousez-moi tout à
l'heure.

*Si longis curvis longaque beatior illa est
Si que tibi sponsa est, si quam dignabere laudâ.
Nunc tui sumus dique est, mea sit, furiva vo-
luptas :
Si nulla est, ego sum thalamumque iuvamus
eundem (7).*

Ces paroles firent rougir le jeune
homme ; mais sa honte et son silence

(4) Sueton. lib. XIV pag. 45.

(5) Descendebant equatum ad notum sibi fon-
tam, usque ad in Graecorum consuetudinem et
solvitatem suâ voluntate reducebantur. Hinc
usque illis non impudicus morbi vitio, sed huma-
nitate dulcedine mollium animis barbarorum
cum humanis est adeptus Vitruvius, lib. II,
cap. VIII.

(6) Nec timor ante adit, et se properabat
adire.

Quoniam semper aut quoniam circumspexit amor
tu.

Et finit ut tunc, et nunc formosum videri.

Ovid. Metam. lib. IV, vs. 357.

(7) Ovid. Metam. lib. IV, vs. 357.

n'arrêterent point l'ardeur de
l'une : elle ne cessa de lui de
des baisers, pour le moins
qu'on donne : une sœur
lui en fit sauter au col. Le
in, déclara qu'il prendrait
elle ne se tenait en repos (8).
de foudre la fit retirer : mais
perdit pas toute espérance
cacha dans des broussailles
avant vu Hermaphrodite
elle fut si embrasée, qu'elle
toute nue. Elle se saisit de lui
naisa malgré qu'il en eut, et
tina, et le serra de telle sorte
ne put jamais se dégager : mais
tout ce qu'elle en eut : il pensa
sa froideur.

*Testis proci iactâ, mediis immititur
Pugnantemque tenet, luctantemque
pit :*

*Subnectatque manus, involtatque pedes
Et nunc huc juvenem, nunc circumfusus
Denique nitentem contra, clausumque
Implicat ut serpens, quam repa mœ-*

*Perstas Atlantidæ, sperantemque
pha*

*Denegat illa promissum, demissamque
Sicut inharcat : pugnas licet, amor
Non tamen effugies. Ita di : iuravit
Nulla dies a me, nec me deducet a
Fata suos habuere deos (9).*

Ce fut alors que la nymphe
da aux dieux la grâce de n'être
mais séparée de l'objet qu'elle
entre ses bras. On lui accorda
grâce, et voilà l'origine des
phrodites.

Personne n'ignore les morales
l'on a tirées de cette fable. Mais
le monde ne connaît pas le
que quelques-uns y découvrent
prétendent que les anciens ont
apprendre par-là qu'il ne faut
que le beau sexe entreprenne
taques ; qu'il doit laisser ce
hommes, et se tenir sur la défensive.
Si l'on changeait les rôles, dis-
on verrait une grande différence
dans l'empire de l'amour : les
mes, à la vérité, attaqueraient
ment, vigoureusement, fort
ment ; mais les hommes se
draient encore mieux, et tout

*Posteri nymphæ sine fine sorores
Oscula, jamque manus ad eburnæ
rent.*

*Desinis ? aut fugio, tecumque aut, u-
quo.*

Ovid., ibid., vs. 3.

(9) Idem, ibidem, vs. 357.

outirait qu'à des monstres et à prodiges. Voyez M. de Fontenelle dans le Dialogue de Sapho et de Laïs les conclusions que l'on y prend de celles-ci : Les hommes « se défendraient trop bien. Quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour en mieux goûter la victoire à celui qui la doit remporter, mais on n'est pas assez pour la remporter soi-même. Il doit n'être ni si faible qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il ne se rende jamais. C'est là notre caractère ; et ce ne serait peut-être pas celui des hommes. Croyez-moi ; après qu'on a bien raisonné sur l'amour ou sur telle autre matière qu'on voudra, on trouve tout au bout du compte que les choses sont bien comme elles sont, et que

la réforme qu'on prétendrait y apporter gâterait tout (10). » Il serait difficile de répondre de ce qui arriverait en cas que le sexe qui résiste devînt l'agresseur, et que le sexe qui attaque prît le parti de la défense. Les conjectures qu'on peut former sur un petit nombre d'avances précipitées, qui ont très-mal réussi au sexe, dont le partage est de résister, ne sont point sûres. Le nombre de telles avances qui ont réussi est certainement plus grand. Ce qu'il est certain, c'est qu'en mille et cent rencontres où le sexe masculin est sur la défensive, il témoigne beaucoup de faiblesse, il résiste peu, et tombe lâchement. Convaincu

qu'il a trompé, qu'on l'a trahi, rélève le se venger de la perfidie, met tout, pestant, jurant de ne voir plus cette infidèle, il se radoucit et devient un mouton dès qu'on le flatte, qu'on soupire, dès qu'on jette au vent deux larmes (11). Voyant que les choses qu'on lui demande sont injustes, honteuses, ruineuses, il propose de ne les pas accorder ; peut-il s'en défendre si on l'en

Fontenelle, Dialogues des Morts avec les Anciens, pag. 47, édition de Hollande.

*Et quod nunc tutè tecum iratus cogitas :
ne illam ? quæ illam ? quæ me ? quæ non ?
sine modo ?*

ne me malim : sentiet qui vir siem.

*et verba me herculè una falsa lacrumula,
cum oculos terendo miserè vix vi expresserit,
tinguet et te ultrò accusabis, et ei dabis
ultrò supplicium.*

Terent., Eunuch., act. I, sc. I.

prie avec quelque importunité, et s'il écoute les cajoleries et les ruses de sa coquette ? C'est un grand abus que de compter sur sa résistance : la défensive serait en mauvaises mains si la nature la lui avait confiée. Il vaut mieux la laisser où elle est. Souvenons-nous des faiblesses de Molière (12).

Quant à ceux qui, voulant prouver que la résistance n'a pas été mise en main sûre, soutiennent que le sexe qui a reçu ce partage ne se défend que par un mauvais principe, ils doivent être rejetés comme des censeurs chagrins, bourrus et injustes ; et quand ils répéteraient cent et cent fois qu'il ne résiste qu'afin d'exciter un plus grand feu, et de se mettre à un plus haut prix, sans prétendre à la persévérance finale ; quand ils diraient autant de fois que la crainte de donner un prompt dégoût étant la cause qui fait durer la dispute du terrain, le mérite du long délai est peu de chose, ils ne mériteraient pas qu'on les écoutât. Il faut les renvoyer sans audience, eux et tous les vers qu'ils pourraient citer à perte de vue (13). Accordez-leur seulement que ceux qui ont le goût délicat veulent trouver des difficultés, et ne se félicitent point de n'en pas trouver, comme celui que l'on régala de cette épigramme ;

*Hoc te nomine prædicas beatum,
Gilli, quod facili fruare amicâ
Et benignâ adeò, ut rogata nondum,
Mox supina cadat, pedesque tollat.
Sed erras nimium, miselle Gilli :
Nam quæ nil penitus negare nescit,
Opus, non homines, amat puella :
Et quæcunque nimis cadit libenter,
Surgit ista nimis quoque illibenter (14).*

Je répète les paroles de M. de Fontenelle, les choses sont bien comme elles sont. S'il s'agissait d'une attaque à force de bras, elles auraient besoin d'être réformées ; la fonction de résister serait échue mal à propos : mais s'agissant d'attaquer le cœur, elle doit appartenir au sexe qui surpasse l'autre en beauté, en bonne grâce et en adresse.

(C) On a tort de dire qu'il naquit avec les deux sexes, et.... que ce fut

(12) Voyez l'article POQUELIN, tom. XII, pag. 256, remarque (C).

(13) Voyez les OEuvres diverses de Chevreau, pag. 531.

(14) Beza, in Juvenilibus, folio m. 56.

Mercuri qui témoigna tant d'indifférence pour Salmacis.] Un auteur moderne nous conte que Vénus, ayant été engrossée par Mercure, fit un enfant qui participait des deux sexes. *Venerem à Mercurio compressam autumant (poëtæ) talem prolem genuisse, quæ sexum utrumque participarit, sicuti apud Ovidium, lib. 4. Métamorph. videre est, dum scribit :*

Mercurio puerum et divâ Cithereide natum
Naiades Ideis enutrivère sub antris,
Cujus erat species, in quâ materque paterque
Cognosci possent, nomenque traxit ab illis.

Item :

Nec duo sunt, sed forma duplex, nec femina
dici,

Nec puer ut possit, neutrumque et utrumque
videtur.

Tametsi eundem ex Mercurio et Salmacide, undâ nympharum Naiadum, genitum dicat Petrus Gregorius in Syntagm. Jur. univ., lib. 7, cap. 2, num. 8 (15). Il y a là deux choses qui doivent être rectifiées. Les deux derniers vers que l'on cite ne concernent point l'état où était ce fils de Vénus avant que Salmacis l'eût embrassé ; il n'avait alors que le sexe masculin ; ils concernent l'état où il se trouva après que les prières de Salmacis eurent été exaucées. Il y a une infinité de semblables preuves dans les auteurs. Voici les paroles de Grégoire de Toulouse. *Non secus quàm et illi nugantur qui cum fabulâ Ovidii, lib. (16) Métamorph., fab. X (17), narrant androgynem factum ex Salmacide undâ nympharum Naiadum, et filio Mercurii.* Ce jurisconsulte venait de dire que, selon Platon, tous les hommes au commencement étaient androgynes, mais qu'ayant été séparés en deux, il n'en resta que le nom, qui devint même honteux. Il y a là du vrai et du faux. Platon ne dit pas que tous les hommes étaient androgynes (18) ; mais il observe que ce nom-là

(15) Jacob. Mollerus, *cameræ elector. Brandeb. et regiminis Neo-Marchici advocatus patriæque Franco-Viadrinæ juris practicus*, in *Discursu Juridico-Philologico de Hermaphroditis*, eorumque Jure, cap. I, pag. 145. Ce livre fut imprimé l'an 1692.

(16) Il fallait mettre ici *IV*.

(17) C'est la *XI^e*. dans les bonnes éditions.

(18) Voyez dans l'article *SADEUR*, dans ce volume, pag. 6, le véritable récit des androgynes de Platon. M. Mollerus, in *Discursu juridico*, etc., pag. 147, rapporte la chose tout comme Grégoire de Toulouse.

était un opprobre (19). Il est à remarquer outre que l'on dispute si les hermaphrodites sont des monstres, donne ce nom aux plus infâmes bauchés. *Licet etiam hermaphroditus is dicatur, qui turpius est patitur adversus et aversus, uti docet Suidas in vocabul. Græc.* (20). Il y a un livre intitulé *L'Isle des Hermaphrodites*, récemment découverte, avec les mœurs, loix, coutumes et ordonnances des habitans d'icelle. C'est une satire assez ingénieuse de la cour de Louis XIII *.

(19) *Ἐν ὀνείδῃ ὄνομα καίμυδος. In same relictum.* Plato, in *Convivio*, p. 2.

(20) Jacob. Mollerus, in *Discursu Juridico*, pag. 145.

* Joly dit que ce livre a été réimprimé, en 1726, in-12. Leclerc et Joly ont resté que cet article est rempli d'erreurs que Bayle y fait un personnage tout différent de celui qu'il est dans l'article *SANCHEZ*.

SAMBLANÇAI (JACQUES BEAUNE, BARON DE), surintendant des finances sous François I^{er}, fut condamné à être pendu pour crime de péculat. La sentence trop rigoureuse fut révoquée le 11 d'août 1527, mais on justifia sa mémoire quelque temps après (b). Il était de la province de Touraine (c). Je rapporte un peu au long les circonstances de ce procès, qu'on les trouve dans un ouvrage de M. Varillas (A).

(a) Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, 232, où vous trouverez l'arrêt de condamnation.

(b) Varillas, *Hist. de François I^{er}*, III, pag. m. 216.

(c) Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, 232 verso.

(A) Je rapporte..... les circonstances de ce procès telles qu'on les trouve dans..... Varillas (1).] Le roi, qui que Lautrec n'avait pas reçu les lettres qui lui avaient été demandées, manda Samblançai ; « Et au lieu d'appeler son père, comme il était accoutumé, le regarda de travers ».

(1) Varillas, *Histoire de François I^{er}*, pag. 214, à l'année 1522, édit. de Hol

« i demanda pourquoi il n'avait
 « fait tenir à Lautrec les trois cent
 « écus qui lui avaient été si so-
 « lellement promis. Samblançai,
 « ne connaissait pas encore le
 « ger où il était, répondit avec
 « sénérité qui lui était naturelle,
 « le même jour que les assigna-
 « s pour le Milanais avaient été
 « sées, la mère de sa majesté était
 « ue à l'épargne, et avait deman-
 « d'être payée de tout ce qui lui
 « t dû jusque-là, tant en pen-
 « s et gratifications, que pour
 « duchés de Valois, de Touraine
 « Anjou, dont elle était dona-
 « e : qu'il lui avait représenté
 « n lui donnant tout à la fois une
 « osse somme, le trésor royal se-
 « épuisé, et le fonds destiné
 « r le duché de Milan diverti,
 « tre ce que le roi avait ordonné
 « matin en sa présence, et dont
 « était demeurée d'accord; mais
 « cette princesse s'était obstinée
 « e rien rabattre de ses préten-
 « s, et l'avait menacé de le per-
 « s'il ne lui donnait point tout
 « u'elle lui demandait; et sur ce
 « l lui avait remontré qu'il y al-
 « de sa tête si Lautrec ne trou-
 « t point d'argent à son arrivée
 « s Milan, elle avait reparti
 « Elle avait assez de crédit auprès
 « roi pour le mettre à couvert de
 « te poursuite, et qu'il n'aurait
 « à dire, lorsqu'on lui demande-
 « t compte du divertissement des
 « iers destinés pour l'Italie, qu'il
 « l'avait fait par son ordre. Le roi,
 « ur achever de s'éclaircir, manda
 « mère; et Samblançai répéta de-
 « nt elle tout ce qu'il venait de
 « re, dont elle entra dans une telle
 « lère, que le respect qu'elle de-
 « ait à son fils ne l'empêcha pas de
 « onner un démenti à Samblançai,
 « i de demander au roi justice con-
 « re ce téméraire, qui la voulait
 « endre criminelle de lèse-majesté;
 « ais comme on eût pu justifier par
 « a date des quittances qu'elle avait
 « aissées au trésor royal, qu'elle
 « vait touché l'argent destiné pour
 « lautrec, elle avoua bien d'avoir
 « lemandé le paiement de ses pen-

« sions; mais elle soutint que Sam-
 « blançai lui avait donné de l'argent
 « sans lui dire que c'était le même
 « qui devait passer à Milan. Elle nia
 « tout le reste de ce qu'avait dit Sam-
 « blançai, et poursuivit sa détention
 « avec tant d'ardeur, en protestant
 « néanmoins que ce n'était que pour
 « se mieux justifier du crime qu'il
 « lui imputait, que le roi fut obligé
 « de le faire arrêter dans l'anticham-
 « bre (2)..... Samblançai ne fut pas
 « plus tôt prisonnier, qu'on lui donna
 « des commissaires (3)..... Le péculat
 « fut le seul crime sur lequel on in-
 « struisit le procès; et Samblançai
 « fut condamné à mort, soit que les
 « juges appréhendassent d'irriter sa
 « partie en opinant à de moindres
 « peines, ou qu'ils fussent prévenus
 « de la pensée qu'on ne pouvait long-
 « temps manier les deniers du roi
 « les mains nettes. L'exécution fut
 « publique..... Tous les auteurs ne
 « conviennent pas des circonstances
 « que l'on vient de rapporter, et il
 « y en a qui prétendent que Sam-
 « blançai périt par une autre intri-
 « gue de cour. Ils disent (*) que la
 « mère du roi n'avait tiré de lui les
 « sommes qu'elle lui demandait, qu'a-
 « près lui en avoir donné des quit-
 « tances écrites et signées de sa pro-
 « pre main; mais que le principal (*)
 « commis de ce trésorier de l'épar-
 « gne devint extraordinairement pas-
 « sionné pour une demoiselle de la
 « mère du roi, qui lui persuada de
 « dérober les quittances de cette prin-
 « cesse, ce qui fut fait; que la mère
 « du roi, assurée par-là de perdre
 « impunément Samblançai quand il
 « lui plairait, nia absolument d'a-
 « voir reçu de lui aucun argent; et
 « que Samblançai, ne trouvant plus
 « dans son cabinet de quoi la con-
 « vaincre, fut pris et condamné dans
 « les formes; que son supplice fut
 « public; mais que la vérité demeu-

(2) Varillas, Histoire de François I^{er}. liv. III, pag. 215.

(3) Qui furent le chancelier du Prat, qui de-
 vait sa fortune à la mère du roi, le président
 Gentil, et quelques autres conseillers, amis du
 chancelier. Varillas, là même, pag. 216. Beau-
 caire me semble plus croyable, qui dit, non que
 le chancelier du Prat, bipedum omnium nequis-
 simus, fut l'un des commissaires, mais qu'il les
 choisit. Belcarius, lib. XVII, num. 12.

(*) Vers la fin de la vieille Chronique d'Angers.

(*) C'était Gentil, qui fut depuis président.

) Dans le procès criminel de Jacques de
 une, seigneur de Samblançai, trésorier de
 argne.

» ra cachée jusqu'à ce que la mère
 » du roi, étant sur le point d'expirer,
 » la révéla au roi, et lui en demanda
 » pardon. Enfin, il y a des manuscrits
 » qui soutiennent que le moyen dont
 » on usa pour perdre Samblançai
 » fut de lui demander une somme
 » immense pour les pressantes néces-
 » sités de l'état; qu'il voulut s'en ex-
 » cuser sur ce que non-seulement le
 » trésor royal était vide, mais en-
 » core que le roi lui était redevable
 » de plus de trois cent mille livres;
 » et que l'on prit de là le prétexte
 » de lui demander un compte exact
 » de son administration; qu'il le ren-
 » dit dans les formes; et que, comme
 » il avait mis un ordre merveilleux
 » dans ses papiers, il justifia que sa
 » majesté lui était redevable de ce
 » qu'il avait dit; que l'affaire en eût
 » demeuré là si Samblançai eût été
 » aussi grand politique qu'il était
 » grand financier; mais qu'il céda à
 » contre-temps à la démanigaison de
 » poursuivre en justice ceux qui l'a-
 » vaient injustement accusé, c'est-à-
 » dire qu'il ne fut pas content de s'é-
 » tre défendu avec tant de gloire, et
 » qu'il s'obstina de plus à prétendre
 » d'être remboursé sur-le-champ de
 » ce que le roi lui devait, quoique
 » personne ne sût mieux que lui que
 » sa majesté n'était point alors en
 » état de le payer; que Samblançai
 » s'en trouva mal, puisque les mi-
 » nistres, ne pouvant autrement se
 » défaire de ses importunités, gagnè-
 » rent un homme de Tours, nommé
 » Prévôt, son commis, qui lui dé-
 » roba les quittances de toutes les af-
 » faires secrètes; qu'après que l'on
 » eut en main ce qui empêchait de
 » le convaincre de péculat, on l'ar-
 » rêta, et on lui donna des commis-
 » saires tirés des parlemens de Paris
 » et de Bordeaux; qu'il demanda d'être
 » renvoyé devant son ordinaire,
 » qui était l'archevêque de Tours,
 » en vertu de ses lettres de tonsure
 » qu'il montra; mais que l'archevê-
 » que, qui était son fils, mourut
 » alors; que Samblançai fut (*) con-
 » damné à être pendu, et exécuté le
 » 14 d'août 1523*, à l'âge de soixante-

» deux ans; qu'il fut conduit au
 » bet de Montfaucon à une he-
 » après midi, et qu'il chicanait
 » jusqu'à sept heures du soir, de
 » l'espérance que le roi lui enver-
 » sa grâce sur l'échelle, comme
 » majesté l'avait envoyée à Sa-
 » Vallier sur l'échafaud; mais
 » celui qui l'assistait à la mort
 » ayant enfin déclaré qu'elle ne
 » draît point (*), il s'abandonna
 » bourreau, après avoir dit
 » connaissait trop tard qu'il ne
 » mieux servir le maître du ciel
 » ceux de la terre; et que s'il
 » fait pour Dieu ce qu'il avait
 » pour le roi, il en eût été
 » récompensé. Il paraît néan-
 » par les épigrammes du célèbre
 » te Clément Marot, où l'on ap-
 » beaucoup de particularités de
 » vie de François I^{er}, qui ne
 » pas ailleurs, que Samblançai
 » rut généreusement, et que la
 » dité de celui qui le conduisit
 » supplice ne servit qu'à donner
 » lustre à son courage. »

Le premier narré de cet auteur
 la paraphrase de Beaucaire, qui
 marque que Lautrec, ayant parlé
 librement des amourettes de la
 du roi, avait encouru l'indignité
 de cette princesse (4). Notez que
 til, qui, selon M. Varillas, avait
 l'un des juges de Samblançai,
 pendu (5) quelques années après

le dit Bayle, n'a fait que paraphraser Beau-
 lequel en voulait étrangement au chancelier
 Prat. Voyez les termes dans lesquels il est
 note (3).

(*) Dans les *Annales d'Aquitaine*.

(4) *Eam (curam) ad matrem Lautrecio infamem
quod de ejus impudicitia liberius loquutus
rejecerit*. Belcarius, *Comment. Rerum gallicarum*
lib. XVII, num. 12, pag. 509.

(5) Voyez son épitaphe, dans le *Juvenal*
Théodore de Bèze, folio m. 3o verso.

(6) Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, pag. 100.
dit que ce fut environ l'an 1538, et qu'il
président aux enquêtes du parlement de Paris
et natif du pays d'Italie, et que son crime
d'avoir furtivement retenu par devers lui
quits du feu trésorier Poncher qui par suite
ceux avait été pendu à Paris. [Leclerc dit
Bayle aurait dû remarquer ici que ceux qui
bient à Gentil (ou plutôt Gentils) d'avoir
les quittances que la mère du roi avait données
Samblançai avaient confondu deux faits
distincts l'un de l'autre.]

(*) Dans la *Pratique criminelle de Bochet*.

* Cette date est fautive, dit Leclerc; et Bayle
qui donne la véritable année dû, d'après cela, re-
jeter le récit de Varillas, qui d'ailleurs, comme

SAMBLANÇAI (GUILLAUME
BEAUNE, BARON DE), fils du p

céd
 et
 cou
 ce.
 BEA
 vico
 né c
 l'ord
 tilhe
 bre,
 fite
 sa b
 sous
 (a).
 de l
 nom
 et fi
 femi
 mar
 fut
 Méd
 et a
 moi
 secc
 de
 vou
 fille
 ces à
 mien
 gneu
 puis
 me d
 de l
 gran
 mou
 (e)
 *
 (a)
 gueri
 tom.
 (b)
 tom.
 (c)
 *
 I
 nom
 le de
 semb
 d'ovic
 (d)
 nau

nt ^{*1}, fut père de quatre fils et d'une fille, qui firent beaucoup de figure à la cour de France. Le premier, JACQUES DE BEAUNE, baron de Samblançai, comte de Tours, etc., fut l'aide de tous. Il fut chevalier de l'ordre de Saint-Michel et gentleman ordinaire de la chambre, et ne laissa qu'une fille qui extrêmement parler d'elle par sa beauté et par ses galanteries, sous le nom de madame de Sauve. Le troisième fils de Guillaume Beaune fut connu sous le nom de M. de la Tour d'Argi, fut père de MARIE DE BEAUNE, femme d'Anne de Montmorenci, marquis de Turi. Le quatrième fut chancelier de Catherine de Médicis, évêque du Puy (b), abbé de Royaumont (c). Il mourut l'an 1565. J'ai sauté le second parce que j'avais tant de choses à en dire, que j'ai voulu lui destiner un *alinéa*. La cinquième fut mariée en premières noces à Louis Burgensis ^{*2}, premier médecin du roi, et seigneur de Montgauguier (d); et elle fut la quatrième femme de Claude Gouffier, marquis de Boisi, duc de Rouannez, et grand écuyer de France. Elle mourut sans enfans. Brantôme dit qu'avant que de s'appeler

madame de Rouannez, elle s'appelait madame de Château-briond. Il ajoute qu'elle fut fort *favorisée de la reine sa maîtresse*, Catherine de Médicis. Il a raison, M. de Thou le dit aussi (A).

RENAUD DE BEAUNE, deuxième fils de Guillaume, a été archevêque de Bourges, et puis de Sens, sous le règne de Henri IV, et l'un des plus éloquens et des plus savans prélats de ce temps-là. Mais ce qui le distingue davantage, est qu'il n'abandonna point, comme firent tant d'autres ecclésiastiques, les lois du royaume à l'égard de la succession à la couronne. Il soutint jusques à la fin, qu'encore que le roi de Navarre fût hérétique, c'était à lui que le royaume de France appartenait légitimement après la mort de Henri III. Il déploya pour soutenir cette thèse, aux conférences de Surêne (f), tout ce que le droit et l'Écriture peuvent fournir de plus spécieux : mais ni son esprit, ni son éloquence, ni son savoir, ne persuadèrent pas les députés de la ligue ; car outre qu'ils étaient résolus de ne point céder, soit qu'ils sussent, soit qu'ils ne sussent point répondre aux raisons des royalistes, ils avaient à leur tête Pierred'Épinac, archevêque de Lyon, qui ne cédait ni en esprit, ni en éloquence, ni en savoir, à Renaud de Beaune, et qui alléguait aussi bien que lui et les lois divines, et les lois humaines (B) ; de sorte qu'après plusieurs beaux discours il fallut chercher un autre biais (C), et recourir au changement de religion du roi

^{*1} Et de Jeanne Ruzé, ajoute Leclerc.

(a) Voyez les Mémoires de la reine Marguerite ; et Mézerai, Histoire de France, tom. III, in-folio, pag. 361.

(b) Le Laboureur, Addit. à Castelnau, tom. I, pag. 513.

(c) Moréri, sous le mot Beaune, Famille.

(d) Leduchat dit que l'*Index Thuani* le nomme Borge. M. de Thou, ajoute-t-il, parle de ce médecin sous l'an 1554 ; mais il est probable pourtant dans cet endroit que Lucius Burgensis fut un homme de guerre.

(e) Le Laboureur, Additions à Castelnau, tom. I, pag. 322.

(f) Éloges de Catherine de Médicis, p. 97.

(f) En 1593.

de Navarre. Ce fut la seule chose qui coupa le nœud gordien. Les plaidoyers de Renaud de Beaune font aujourd'hui plus d'honneur au clergé de France (D) qu'ils ne firent alors de bien à Henri IV. M. de Thou dit une chose assez singulière de ce prélat, c'est qu'il était un très-grand mangeur (E). J'ajoute qu'il fut d'abord conseiller au parlement de Paris, ensuite président des enquêtes, et puis maître des requêtes; après cela évêque de Mende, et chancelier du duc d'Alençon, fils de Henri II (g). Il avait une mémoire admirable; car quarante ans après qu'il eut fait ses humanités sous Jacques Tusan^{*1} et sous Jacques Stracel^{*2}, il se souvenait des beaux endroits qu'ils lui avaient fait apprendre dans les bons auteurs grecs et latins, et il les appliquait de fort bonne grâce et fort judicieusement, quoique les grandes affaires qui lui passaient par les mains dussent effacer de sa mémoire ces vieilles idées, qu'il n'avait pas le loisir de rafraîchir (h).

Les fables qu'il débita dans la chaire de vérité, je veux dire dans l'oraison funèbre de Catherine de Médicis, sont si ridicules (F), qu'on pourrait à peine les pardonner à ces faiseurs de romans qui ont publié l'Histoire de la belle Maguelonne et de Pierre de Provence, celle des quatre fils Aymon, et de Palmerin d'Olive, etc. Henri IV reconnut en plu-

sieurs manières sa fidélité et ses services, mais surtout par la constance avec laquelle il s'appliqua à surmonter les longues difficultés qu'il rencontra à la cour de Rome (G) à l'égard de la translation de l'archevêché de Bourges à l'archevêché de Sens.

(A) *M. de Thou le dit aussi.*] Il dit (1) que Marguerite (2) de Beaune, femme de Claude Gouffier, marquis de Boisi, sœur de Renaud de Beaune, archevêque de Bourges, procura de beaux emplois à son frère ^{*1}, à cause qu'elle était dans une grande faveur à la cour; jusque-là que ce fut en considération de son mariage avec le marquis de Boisi que l'on érigea Rouannez en duché. *Commendatione sororis Margaritæ gratiosæ in aula fœminæ, quæ sub id Claudio Guse-rio Bossii marchioni et Rodamnæ ob id creato duci magno Franciæ scutifero nupsit, maximis jam tum negotiis adhibitus, etiam Francisci Alenconii ducis cancellarius fuit* (3). Voilà à quoi servent les filles dans une famille : elles sont quelquefois la seule cause de l'élévation de leurs frères et de leurs parens. Renaud de Beaune, avec toutes ses grandes qualités, aurait peut-être croupi toute sa vie dans une fort médiocre condition, si la faveur de sa sœur ne l'avait mis sur les voies, et ne lui avait fourni les moyens de faire connaître ce qu'il valait, et d'être récompensé des premiers services par des emplois plus considérables. Cet historien ajoute que la famille de Beaune et celle de Thou étaient liées depuis long-temps d'une étroite amitié; et qu'après la triste mort de Jacques de Beaune, surintendant des finances, ses enfans ^{*2}, abandonnés de tout le mon-

(1) Thuan., de Vitâ suâ, lib. III, pag. m. 1194.

(2) M. le Laboureur, Additions à Castelnau, tom. I, pag. 322; et le père Anselme, Histoire des grands Officiers de la Couronne, pag. 469, l'appellent Claude.

^{*1} Il fut évêque de Mende en 1568, dit Leclerc, et jusque-là il n'avait eu aucun poste considérable. Ce ne fut qu'après la mort de sa sœur, qui s'appelait Claude (et non Marguerite), qu'il fut chancelier du duc d'Alençon, et archevêque.

(3) Thuan., de Vitâ suâ, lib. III, pag. 1194.

^{*2} Jacques de Beaune ne laissa pas, dit Leclerc, d'autre enfant que Guillaume.

(g) Thuan. de Vitâ propriâ, lib. III, pag. m. 1194.

^{*1} Il signait *Thousan*, dit Leduchat.

^{*2} L'*Index Thuani* le nomme *Stracelles*, dit Leduchat.

(h) Thuan., de Vitâ propriâ, lib. III, pag. m. 1194.

de , et à la cour, et à la ville, comme il arrive toujours en pareils cas , avaient trouvé un refuge chez les de Thou ; que Renaud de Beaune avait logé quelque temps chez Augustin de Thou , aïeul de l'historien , et que dès lors on avait parlé du mariage de Christophle de Thou, fils d'Augustin , avec Marguerite de Beaune, sœur de Renaud ; qu'encore que ce projet n'eût point eu de suite, cette dame conserva toujours beaucoup d'amitié pour Christophle de Thou, et s'employa pour lui, dans le temps de sa faveur, plus que pour personne, excepté ses frères ; que ce fut à lui, comme à son ami particulier, qu'elle confia son testament, plusieurs années avant que de rendre l'âme. Elle le nomma de plus exécuteur de ce testament (4).

(B) *Il alléguait aussi-bien que lui et les lois divines et les lois humaines.*] M. de Thou a inséré dans le CVI^e. livre de son Histoire le précis de ce qui fut allégué de part et d'autre. Cayet (5) le rapporte encore plus amplement, et dit (6), entre autres choses, que l'archevêque de Bourges ne pouvant nier que chacun alléguait divers exemples , et se servait de l'autorité des Écritures pour preuve de ses opinions , et la rétorquait en divers sens, se retrancha dans cette maxime , qu'on pouvait avoir l'intelligence de l'Écriture , « invoquant l'esprit de » Dieu , qui le donnait à ceux qui le » demandaient, et imprimait en leur » âme la connaissance de la vérité , » *intellectum bonum dat petentibus* » *eum.* » Il ajouta « que la voix de » Jésus-Christ et de ses apôtres était » évidente, et la prédication continue » nelle des chrétiens ; qu'il fallait » craindre Dieu , honorer le roi , » rendre à Dieu ce qui lui était dû , » et à César ce qui lui appartenait ; » que toute âme devait être sujette » aux puissances ordonnées de Dieu... » Mais qu'il ne se voulait arrêter plus » longuement à contredire les lieux et » exemples allégués, qui ne pouvaient » empêcher de se résoudre à ce qui » était commandé par l'expresse pa-

» role de Dieu. » Son sens, ce me semble, est celui-ci : quand on emploie l'Écriture à soutenir le pour et le contre, le vrai moyen de se tirer des embarras où notre raison se confond , c'est d'implorer humblement les lumières du Saint-Esprit. Avec le secours de ces lumières, on peut discerner le parti qu'il faut choisir ; on connaît qu'il faut prendre pour sa règle les ordres exprès de Dieu , et non pas certains exemples particuliers, qui semblent être des exceptions à ces ordres. Cette maxime paraît raisonnable ; mais je ne vois pas qu'elle puisse terminer les différens ; car chaque parti se vantera d'avoir demandé humblement les lumières du Saint-Esprit, et soutiendra, si l'intérêt de sa cause le demande , qu'il faut interpréter les commandemens par les exemples, c'est-à-dire que l'on est dans le cas où il faut imiter les exemples des Machabées, etc., et non pas se conformer au précepte de saint Paul , *que toute âme soit sujette aux puissances supérieures.* Ainsi il faut demeurer d'accord que pendant que les souverains n'auront point de meilleur appui de leur majesté que les dogmes des théologiens, ils s'appuieront sur des girouettes, qui tourneront selon le vent de l'intérêt, et qui traiteront la parole de Dieu en nez de cire, au grand scandale des consciences timorées , et au grand contentement des profanes et des libertins, qui sont ravis de pouvoir dire de l'esprit dont les prophètes et les apôtres ont été inspirés ce que les protestans disent de celui qui fait parler les papes *ex cathedra* , et les conciles ; qu'il se comporte en père commun des thomistes et des scotistes (7) ; qu'il tempère de telle sorte ses expressions , que chaque parti y trouve sa quote part ; qu'il ne veut ni désarmer ceux qui se soulèvent, ni les bien couvrir contre les traits de ceux qui persévèrent dans l'obéissance ; en un mot, qu'il fait ce que l'on pratique dans les villes neutres : on y vend des armes aux deux partis.

(C) *Il fallut chercher un autre biais.*] M. Maimbourg rapporte agréablement et nettement ce qu'il avait tiré de Victor Cayet. *Les deux chefs de la députation de part et d'autre ,*

(4) *Ante mortem dñi condito testamento illud apud singularem amicum, sic eum vocabat, deposuit, ejusque executorem ipsum nominavit.* Thuan., de Vitâ suâ, lib. III, pag. 1194.

(5) *Au livre V de la Chronologie novenaire.*

(6) *La même, folio 170 verso.*

(7) *Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, février 1686, pag. 127.*

dit-il (8), *deux des plus adroits et des plus éloquens hommes de leur siècle, étaient un peu trop habiles, et soutenaient avec trop d'esprit et de force leur sentiment, pour pouvoir s'accorder en disputant l'un contre l'autre. L'archevêque de Bourges, dans les trois harangues qu'il fit pour établir sa proposition, et pour la confirmer en réfutant ce qu'on lui avait répondu, n'omit rien de tout ce qu'on pouvait dire de plus fort, pour persuader à ceux de la ligue ces trois points, qu'il soutint toujours constamment jusqu'à la fin comme autant de vérités incontestables : 1°. Que l'on est obligé de reconnaître et d'honorer comme son roi celui auquel le royaume appartient par le droit inviolable d'une succession légitime, sans avoir égard ni à la religion qu'il professe ni à ses mœurs ; 2°. Que le roi Henri IV n'était ni païen, ni arien, ni persécuteur de l'église et des catholiques ; résolu d'abandonner ses erreurs dès qu'on l'aurait instruit de la vérité ; 3°. Qu'il fallait que tous les Français le reconnussent, et puis qu'ils travaillassent de concert à l'instruire. L'archevêque de Lyon répondit (9) par ordre à ces trois points, et déclara que pendant que le roi de Navarre serait hérétique, on n'aurait aucun commerce avec lui. L'archevêque de Bourges répliqua avec une grande force ; mais voyant les ligueurs inébranlables, il leur apprit que le roi était tout résolu à se convertir (10). Voilà un roi bien souverain : il ne peut pas même obtenir que ses sujets aient la bonté de lui permettre de servir Dieu selon les lumières de sa conscience ; et c'est une honte au christianisme d'avoir introduit dans l'univers un si grand renversement de l'ordre. C'est aux sujets à demander la liberté de conscience à leur souverain ; et en voici qui la lui refusent.*

(D) *Ses plaidoyers font aujourd'hui plus d'honneur au clergé de France.]* La ligue a fourni aux protestans une foule d'objections terrassantes contre les maximes séditeuses de la cour de

Rome adoptées par une infinité de laïques et d'ecclésiastiques. Ces objections auraient beaucoup plus de force si tout le clergé de France avait suivi la rébellion : mais puisqu'un des principaux prélats, parlant pour une partie considérable des catholiques, soutint si solennellement le dogme de l'obéissance, on s'imagine n'avoir rien à craindre désormais, et que les actes de la conférence de Surêne peuvent fournir et des armes défensives, et des armes offensives.

(E) *Il était un très-grand mangeur.]* A peine avait-il dormi quatre heures que la faim le contraignait de se lever pour déjeuner. C'est ce qu'il faisait réglément à une heure après minuit, ou même plus tôt. Il se reposait jusqu'à quatre heures, et puis il se mettait à table ; il faisait la même chose à huit heures ; il dînait à l'heure ordinaire ; il faisait une collation quatre heures après, il soupaient amplement à l'heure ordinaire, et il faisait encore une collation avant que de se coucher. Il ne mangeait point à la française ; car pour le moins il était une heure à table durant l'hiver, et cinq quarts d'heure durant l'été. C'est pour cela qu'il n'aimait point à manger hors de chez lui ; et lorsqu'un grand prince, qui l'avait invité souvent, sans l'avoir jamais trouvé désarmé d'excuses, lui demanda la raison de ce refus, il eut pour réponse : *Vous ne mangez pas en homme, mais en chien ; c'est-à-dire vous vous hâtez trop.* Il lui promit de remédier à cet inconvénient, et lui tint parole ; car il donna ordre au maître d'hôtel de prendre garde, lorsque ce prélat y serait, que les services se suivissent d'un peu loin (11). *Cibum autem ita per otium sumebat, ut sumendo horam integram impenderet hieme, æstate, in quâ tardior orexis, horæ etiam quadrantem adderet, et ambulantiibus, quales in aulâ nostrâ, cœnis sumimoperè offende batur ; adeò ut cum sæpiùs à principe primario ad prandium invitaretur, et toties se excusaret, rogatus quid id faceret, facetè responderit, illum non humano sed canino more prandium usurpare, festinatas nimis epulas intelligens. Quo intellecto ille eum se non solum*

(8) Maimbourg, Histoire de la Ligue, liv. IV, pag. m. 465.

(9) Là même, pag. 468.

(10) Là même, pag. 472.

(11) Thuan., de Vita propria, lib. III, circ. init., pag. 1194.

lautè quod semper faciebat sed prolixè accepturum promisit, et eo invitato semper structorem monebat, ut missibus adponendis legitimum tempus interponeret (12). Autre singularité : cette prodigieuse masse d'alimens ne l'appesantissait pas ; il n'était jamais assoupi ni attaqué de vapeurs : il était toujours disposé au travail d'esprit (13) ; car pour celui du corps il s'en gardait bien, il n'osait se promener de peur d'irriter son appétit. *In tantâ ciborum, quibus alebatur copid, cum nec membrorum agitatione, nec deambulationibus, ne exuperantem appetitum proritaret, corpus exercebat, naturam succo nimio turgentem medicamentis purgantibus crebrò adjuvabat, quæ medicæ rei non ignarus doni per homines peritos sibi parabat. Itaque rarò ægrotabat, et quamvis in summâ corporis pigritiâ mens semper laboraret, nunquam fatigabatur* (14). Ce que dit M. de Thou de ces repas de la cour de France ; pris à la hâte, et comme en marchant, qui ne plaisaient pas à notre René de Beaune, me fait souvenir d'un conte que j'ai ouï dire plus d'une fois. On sait que M. de Turenne a commandé des armées où il y avait plusieurs officiers étrangers. Ils louoient la bonne chère de sa table ; mais ils ne pouvaient souffrir que les repas fussent si courts, et principalement lorsqu'ils remarquaient que les officiers français étaient à peine levés qu'ils demandaient : Que ferons-nous ? Hélas ! disaient les étrangers, nous étions si bien à table : à vous voir si impatiens, on aurait dit que vous aviez de grandes affaires à expédier, et il se trouve que vous ne savez que faire. Pourquoi ne pas demeurer où vous étiez, et y laisser les autres, puisque vous êtes en peine à quoi employer le temps ?

(F) *Les fables qu'il débita..... dans l'oraison funèbre de Catherine de Médicis sont si ridicules.*] En voici un échantillon. « Du temps que ce grand capitaine gaulois Brennus mena son armée par toute l'Italie et Gre-

» ce, estoient avec luy en sa troupe
 » deux gentilshommes françois, l'un
 » nommé Felonius, l'autre nommé
 » Bono, qui voiant le mauvais des-
 » sein que prenoit Brennus, après ses
 » belles conquestes, d'aller envahir
 » le temple de Delphe, pour se souil-
 » ler soy et son armée du sacrilege
 » de ce temple, ils se retirèrent tous
 » deux, et s'en allerent en Asie avec
 » leurs vaisseaux et hommes, où ils
 » penetrerent si avant qu'ils entre-
 » rent en la contrée des Medes, qui
 » est proche de la Lydie et de la Per-
 » side, où aiant fait plusieurs con-
 » questes, et obtenu de grandes vic-
 » toires, se seroient enfin retirez, et
 » passant par l'Italie, esperant de
 » revenir en France ; Felonius s'ar-
 » resta dans un lieu où est à pre-
 » sent situé Florence, le long du
 » fleuve d'Arne, qu'il reconnut as-
 » sez beau, delectable, et de sem-
 » blable assiette qu'un qui lui avoit
 » pleu en ce pays des Medes une au-
 » tre fois, et y bastit une cité, qui
 » est aujourd'hui Florence, comme
 » aussi son compagnon Bono bastit
 » la ville de Bononia, appelée Bo-
 » logne, toutes deux voisines ; et dès
 » lors, pour les conquestes et victoi-
 » res que ce Felonius avait eues en
 » ce pays des Medes, fut appelé Me-
 » dicus entre les siens, dont depuis
 » le surnom a demeuré en la famille :
 » comme nous lisons de Paulius, qui
 » fut surnommé Macedonicus, pour
 » avoir conquis la Macedoine sur
 » Perseus ; et Scipion, qui fut appelé
 » Affricain, pour avoir fait de mesme
 » del'Afrique (15). » Brantôme, qui
 me fournit ce passage, ajoute tout aus-
 sitôt : *Je ne sçay d'où a pris cette
 histoire ledit seigneur de Beaune ;
 mais il est vray-semblable que devant
 le roi et une telle assemblée qui estoit
 là pour le convoy de la reyne, il ne
 l'eust voulu alleguer sans bon au-
 teur* (16). Il avait observé, avant que
 de rapporter cette fabuleuse généa-
 logie, que cet archeveque de Bour-
 ge. était d'un aussi grand sçavoir et
 digne prélat qui fût en la chrestienté,
 mais qu'aucuns le disaient un peu le-
 ger en creance, et guere bon pour la
 balance de monsieur Saint-Michel,

(12) *Idem, ibidem.*

(13) *Nunquam commotior aut somnolentior vi-
 re, nullâ gravedine aut dolore capitis tenebatur,
 super quæ sui compos et ad omnia paratus
 esse negotia quietem et confabulationes sectaba-
 tur. Idem, ibidem.*

(14) *Idem, ibidem.*

(15) Brantôme, Mémoires des Dames illustres, pag. 32 et suiv.

(16) *Là même, pag. 34.*

où il pese les bons chrestiens au jour du jugement, ainsi qu'on dit (17). Les ligueurs le faisaient passer pour athée (18).

Puisque nous avons parlé de son oraison funèbre de Catherine de Médicis, observons qu'il fit celle du duc d'Alençon l'an 1584, « et pource » qu'en prononçant ladite harangue, » où il ne fit rien qui vaille, si met- » toit souvent la main à sa barbe, on » sema ce distique suivant de luy » (19) : »

• *Quod timet et patulo promissam pectore
barbam*

• *Demulcet Biturix, hoc Ciceronis ha-
bet* (20). »

(G) *Par la constance avec laquelle il s'appliqua à surmonter les longues difficultés qu'il rencontra à la cour de Rome.*] Je ne prétends point dire qu'il se raidit contre ces difficultés sans jamais céder ; je veux dire seulement qu'ayant attendu que le temps fût plus favorable, il renouvela ses poursuites jusqu'à ce que l'affaire fût conclue. Vous trouverez le détail de tout cela dans le récit que j'emprunte de M. Amelot de la Houssaie (21). « En 1596, le roi avait écrit au pape » en faveur de Renaud de Beaune, » archevêque de Bourges, pour le » faire transférer à l'archevêché de » Sens, et pour lui en obtenir le » *gratis*. (*) Mais l'absolution que » ce prélat avait donnée au roi en » l'église de l'abbaye de Saint-Denys, » et la proposition faite au clergé » dans l'assemblée de Mantes, de » créer un patriarche en France, » l'avaient rendu si odieux à la cour » de Rome, que le pape ne voulait » point entendre parler de lui. Notre » cardinal, alors seulement évêque » de Rennes, eut beau représenter » au pape et au cardinal Aldo- » brandin, *que tel refus de délai » pourrait à la longue être interprété » que pour avoir cet archevêque tenu*

» le parti du roi, dont non-seulement » le roi, mais aussi tous les princes, » prelates, seigneurs, et gentilshom- » mes qui l'avaient suivi, s'offense- » raient; et semblerait, qu'il restât en- » core en l'esprit de sa sainteté quel- » que mémoire et trace des offenses et » rancunes passées ; que les mauvais » rapports qu'on lui avait faits n'é- » taient fondés sur autre chose que sur » ce que ce prélat avait servi à la reli- » gion catholique, et à l'autorité du » saint siège, par une voie plus courte » et plus utile que n'avaient fait ceux » qui, en pensant les conserver, les » eussent ruinées toutes deux s'ils » eussent été crus. Tout cela ne les » fléchit point, et le pape excusa sa » rigueur par dire que cette affai- » re ne passerait jamais en consistoi- » re, et que les cardinaux s'y oppo- » seraient et en prendraient occa- » sion de penser mal du roi même. » (*) Et les choses en demeurèrent la » jusques à la promotion de M. d'Ossat, qui pour obéir aux ordres du » roi recommença la poursuite de » la translation de M. de Bourges, dans » les premiers jours de son cardina- » lat. (**) Mais le pape lui répondit » encore sur le même ton, *que s'il » proposait l'affaire au consistoire, » il y recevrait affront, étant bien » averti qu'il y avait des cardinaux » qui voulaient s'y opposer. Et le » cardinal neveu ajouta qu'il n'était » pas même bon pour M. de Bourges » que son affaire se proposât en con- » sistoire : (***)* par où il donnait à » entendre qu'il s'y dirait des cho- » ses dont il fallait lui épargner la » honte..... Le roi voyant l'extrê- » me répugnance que le pape avait à » gratifier l'archevêque de Bourges, » et que cette obligation lui coûte- » rait plus envers sa sainteté que la » chose ne valait, se résolut enfin à » suivre le prudent conseil du car- » dinal de Florence..... (22), et il » ordonna à notre nouveau cardinal » (23) de dire au pape, *que bien » qu'il eût plusieurs raisons de dé- » sirer l'expédition de l'archevêché » de Sens en la personne de M. de*

(17) Brantôme, Mémoires des Dames illustres, pag. 32.

(18) Voyez les Notes sur la Confession catholique de Sanci, pag. 87 et suiv., édit. de 1699.

(19) Journal d'Henri III, au 26 juin 1584, pag. m. 80.

(20) Voyez Martial, epigramm. LXXXIX, lib. II.

(21) Amelot de la Houssaie, Vie du cardinal d'Ossat, pag. 25, 26.

(*) Lettre 76 et 95.

(*) Lettre 95.

(**) Dans son audience du 19 de mars.

(***) Lettre 178.

(22) Amelot, là même, pag. 27.

(23) C'est-à-dire d'Ossat.

» Bourges, néanmoins, pour s'ac-
 » commodér aux volontés de sa sain-
 » teté, il avait délibéré de ne l'en plus
 » importuner. (*) Ainsi, le pape fut
 » délivré de cette poursuite, qui lui
 » déplaisait infiniment, pour les rai-
 » sons que j'ai dites ; jusques au com-
 » mencement de l'ambassade du com-
 » te de Béthune, qui eut ordre de
 » la renouveler au bout de trois ans.
 » Et le cardinal d'Ossat y travailla
 » si puissamment avec lui, qu'ils
 » obtinrent enfin tous deux la trans-
 » lation de M. de Bourges à l'arche-
 » vêché de Sens, qui fut expédiée
 » dans le consistoire du 29 avril 1602
 » (**).

(*) Lettre 183.

(**) Lettres 310 et 311.

SAMSON, juge du peuple de
 Dieu. Je ne rapporterai pas son
 histoire ; elle est connue de tout
 le monde ; et on la peut lire dans
 Moréri, et plus amplement en-
 core dans le Dictionnaire de la
 Bible (a). Je remarquerai seule-
 ment une chose qui me paraît
 fort singulière. Quelques-uns veu-
 lent que par les paroles de l'Écri-
 ture qui nous apprennent que
 les Philistins le firent moudre,
 il faut entendre qu'ils le firent
 coucher avec leurs femmes (A),
 afin d'avoir de la race d'un si
 brave homme. L'allégorie que
 la Mothe-le-Vayer a trouvée
 dans les actions de ce héros
 est beaucoup plus ingénieuse
 que véritable. Il veut qu'elles
 représentent le philosophe scep-
 tique (b).

(a) Composé par M. Simon, docteur en
 théologie, et imprimé à Lyon, en 1693.

(b) Voyez son Traité Sceptique sur n'a-
 voir pas le sens commun, au IX^e. tome de
 ses Œuvres, pag. 286 et suiv.

(A) Qu'ils le firent coucher avec
 leurs femmes.] Selon cela, on trouve-
 rait une nouvelle conformité entre
 son histoire et celle d'Hercule. Quoi
 qu'il en soit, il est sûr que le mot
 hébreu qui veut dire moudre se

prend quelquefois en un sens obscè-
 ne. Ce que la Bible de Genève a tra-
 duit au livre de Job, que ma femme
 moule à un autre(1), signifie selon
 la Vulgate, que ma femme devienne
 la concubine d'un autre, *scrotum alte-
 rius sit uxor mea*. Mais Job dirait-il
 la même chose deux fois de suite ?
 demandera-t-on ; car il est clair que
 les paroles suivantes, et que les au-
 tres se courbent sur elle, et super
 illam incurventur alii, signifient la
 prostitution. Il est clair qu'*incurvari*
 signifie la même chose en cet endroit-
 là qu'*inclinare* se dans Plaute (2).
 Cette difficulté n'est rien, car tous
 les anciens écrivains, tant les sacrés
 que les profanes, nous fournissent
 mille exemples de telles redites. Ces
 paroles des Lamentations de Jérémie
 (3), selon la version de Genève, ils
 ont pris les jeunes gens pour moudre,
 signifie selon la Vulgate, ils ont abu-
 sé impudiquement de la jeunesse,
adolescentibus impudicè usi sunt. Mais
 voici un passage de saint Jérôme, rap-
 porté par Drusus, qui nous donnera la
 preuve dont j'ai besoin. *In tertio deci-
 mo commentariorum super Jesaiam*,
cap. XLVII, ad locum, tolle molam,
mole farinam, ita scribit (Hieronymus),
quia sequitur denuda turpitudinem
tuam, etiam mola ab Hebræis singula-
riter intelligitur: quòd scilicet in mo-
rem scorti victorum libidini pateat.
Illudque quod in Judicum libro de
Samson scribitur, ad molam eum à
Philistim esse damnatum, hoc signi-
ficare volunt, quòd pro sobole robu-
tissimorum virorum hoc in Allophylas
mulieres facere sit compulsus (4). Dru-
 sus observe (5) que *molere*, en ce sens
 obscène, signifie l'action du mâle ;
 c'est pourquoi il fait une glose sur
 les paroles de Job. *Molere, in hoc*
sensu, viris tribui solet. De lingua lati-
nâ loquor, in quâ notissimum illud,

..... alienas
 Permolere uxores (6).

(1) Job, chap. XXXI, vs. 10.

(2) *Pol istuc quidem omne jam ego usurpabo*
domi :

Nam jam inclinabo me cum libertâ tuâ.
 Plaut., in Persâ, act. IV, sc. VIII.

(3) Chap. V, vs. 12.

(4) Drusus, Quæst. hebraicar. lib. II, num.
 38, pag. m. 97. Voyez Petri Petiti Miscellan.
 Observationes, lib. III, cap. II, pag. 152 et seq.

(5) *Ubi supra.*

(6) Ces paroles sont d'Hor., sat. II, l. I, vs. 33.

lequel, après l'avoir passé sumen-
lous, mulat alteri, ab altero, hoc
est, ut mulat alter, mulat alter uxorem
uxoris. Je trouve bien raisonnables
ceux qui ne sauraient se persuader
que les Philistins aient été assez dé-
licieux pour se venger si humain-
ement d'un homme qui avait été
leur beau, et qu'ils haïssaient com-
me la peste. Un tel châtement n'eût
gudra déplu à Samson ; car il aimait
fort les femmes : on l'eût bien nour-
ri, bien entretenu, en un mot on l'eût
traité comme on traite les ânes d'A-
ranjuez et les étalons d'un haras. Il
n'y aurait eu à craindre que la con-
trainte.

*Nulla est tam facilis res, quin difficilis sit,
Quam invitus factus (7).*

(7) Terent., *Heautontimor.*, act. IV, sc. V,
milieu.

SANCHEZ (FRANÇOIS), pro-
fesseur en médecine à Toulouse,
né à Braga * dans le Portugal,
fut transporté à Bordeaux pen-
dant son enfance, par son père,
qui était un fort savant méde-
cin. Il voyagea en Italie, et s'ar-
rêta quelque temps à Rome,
d'où étant repassé en France, il
étudia à Montpellier, et y reçut
le doctorat en médecine à l'âge de
vingt-quatre ans. Les guerres de
religion l'ayant contraint de sor-
tir de cette ville, il s'en alla à Tou-
louse, où il enseigna la philosophie
pendant vingt-cinq ans, et la
médecine pendant onze années.
Il mourut âgé de plus de soixan-
te et dix ans. On voit sa Vie à la
tête de ses œuvres (a) (A). C'é-
tait un grand pyrrhonien ** ,
comme je le dis dans la remar-
que. Il est fort loué dans le Pa-

* Ce fut à Tuy, diocèse de Braga, dit
Leclerc.

(a) Tiré de don Nicolas Antonio, Biblio-
thec. Scriptor. hispan., tom. I, pag. 362,
363.

** Leclerc dit que ces paroles ont besoin
de modification, et que Sanchez ne poussait

tiniana (b), où l'on trouve qu'il
était né de parens juifs, et qu'il
mourut à Toulouse âgé de soixan-
te et dix ans, l'an 1632 *.

pas le pyrrhonisme aussi loin qu'on pour-
rait le croire d'après la seule inspection du
titre de son livre.

(b) Pag. 72, 73, édit. de Paris, 1701.

* Il s'en suivrait donc, dit Leclerc, qu'il
serait né en 1562 : mais il est certain qu'il
naquit au moins dix années auparavant.

(A) On voit sa Vie à la tête de ses
ouvrages.] L'auteur de cette Vie,
nommé Raymond Delassus, avait été
son disciple. La plupart des écrits de
Sanchez roulent sur la médecine ; ils
furent imprimés à Toulouse, in-4°,
l'an 1636 **. On y joignit quatre trai-
tés de philosophie, qui furent réim-
primés in-12 à Rotterdam, l'an 1649.
En voici les titres : *Quod nihil sci-
tur ; de Divinatione per somnum ad
Aristotelem ; in librum Aristotelis
Physiognomicon Commentarius ; de
Longitudine et Brevitate Vitæ*. Le trai-
té *Quod nihil scitur* (1) représente
ingénieusement et subtilement la va-
nité de ce qu'on appelle sciences,
étude, composition de livres, etc.
Il avait paru avant l'édition de toutes
les Oeuvres de son auteur ** ; car j'ap-
prends de Barthius qu'on réimprima
en Allemagne, l'an 1618, deux disser-
tations, l'une de Mathurin Simonius,
docteur italien, de *Litteris pereunti-
bus* ; l'autre de François Sanchez, doc-
teur espagnol, *Quod nihil sciatur* (2).
Sanchez entendait la géométrie, et il
fit des objections à Clavius, auxquelles
il prétendit que ce jésuite n'avait pas
bien répondu (3).

* Ce fut en 1635, dit Leclerc ; il y a même
dans le volume un abrégé de sa vie ; mais la date
de sa mort n'y est point marquée, ni aucune autre
date.

(1) Jean Ulric Wildius le réfuta dans des thè-
ses intitulées : *Quod aliquid scitur, soutenues à
Leipsick, l'an 1664*.

** Leclerc possédait une édition du traité *Quod
nihil scitur*, dont voici le titre : *Franciscus San-
chez, philosophus et medicus doctor : Quod nihil
scitur*, Lyon, Ant. Gryphe, 1581, in-4°.

(2) Barthius, in Statium, tom. I, pag. 447.

(3) Delassus, in ejus Vita, apud Nicol. Antu-
nium, Bibliothec. Scriptor. hispan., tom. I,
pag. 363.

SANCHEZ (THOMAS), jésuite
espagnol, né à Cordoue, l'an

1551, entra dans la compagnie l'an 1567. L'austérité de sa vie sa sobriété, ses macérations, son application à l'étude, sa chasteté, sont des prodiges, si ce qu'Alegambe (a) et Sotuel (b) en rapportent est véritable ^{*1}. Il mourut à Grenade, le 19 de mai 1610, et y fut enterré (c) magnifiquement (d). Son érudition n'est pas douteuse; il en a donné des preuves publiques dans le gros volume qui fut imprimé à Gênes, l'an 1592 (A), et dans les quatre volumes *in-folio* qui parurent après sa mort. Il serait à souhaiter que l'ouvrage imprimé à Gênes, et puis en bien d'autres villes, donnât autant de preuves de son jugement (e) que de son esprit et de son savoir; car la témérité qu'il a eue d'y expliquer une multitude incroyable de questions sales et horribles ^{*2}, peut produire de grands désordres. On s'en est plaint amèrement (B), et tout ce qui a été dit pour sa justification est faible (C), et néanmoins il y a des casuistes qui continuent tous les jours à publier de pareilles sale-

tés (f). Il y a long-temps qu'ils le font, et c'est une chose déplorable que de voir que les courtisans, qui avaient le plus rempli leur mémoire de toutes sortes de contes en ce genre-là, aient cité comme un répertoire le « *Summa Benedicti*, qui est un cordelier docteur qui a très-bien écrit de tous les péchés, et montre qu'il a beaucoup vu et lu (g). » Cet ouvrage de Bénédicti a été traduit en français ^{*}: on le publia en cette langue à Lyon l'an 1584 (h), et à Paris l'an 1602, de quoi on aurait bien pu se passer.

(f) Voyez la Censure du livre d'Amadéus Guiménus, faite par la faculté de théologie de Paris, le 3 de février 1665. On y condamne plusieurs propositions que l'on ne désigne que par leurs premières paroles, et qu'on n'oserait traduire en français de peur d'offenser la modestie et la pudeur des oreilles chastes.

(g) Brantôme, Dames galantes, tom. I, pag. m. 51. Voyez aussi pag. 185.

^{*} Le livre de Bénédicti fut écrit en français. L'édition latine est une traduction. Voilà ce que Joly établit par de bonnes raisons. Joly soupçonne Bénédicti lui-même d'être auteur de la traduction.

(h) Du Verdier Vau-Privas, Bibliothèque française, pag. 651.

(A) Dans le gros volume qui fut imprimé à Gênes, l'an 1592. ^{*} Il traite à fond de ce qui concerne le mariage. On prétend que Clément VIII déclara que jamais personne n'avait examiné avec plus de diligence, ni éclairci avec plus d'exactitude, les controverses qui se rapportent à ce sacrement. *Vehementer admiratus est subtile hominis acumen, peracere judicium, raram perspicuitatem, singularem et exquisitam in rebus indagandis solertiam, in tradendis facilimam methodum, in evolvendis citandisque auctoribus exactissimum et planè indefessum studium : serioque*

^{*} Joly dit que le premier volume de Sanchez, approuvé le 20 janvier 1599, ne parut pour la première fois qu'en 1602. L'approbation du second est de 1603. Joly donne les dates de trois éditions de l'ouvrage de Sanchez.

(a) In Bibliothec. Scriptor. societ. Jesu, pag. 436.

(b) In ead. Bibliothec., pag. 767.

^{*1} Joly commence par reprocher à Bayle de douter de ce que Alegambe et Sotuel rapportent de Sanchez.

(c) Voyez la remarque (C), citation (11).

(d) Alegambe et Sotuel, Bibliothec. Scriptor. societ. Jesu, pag. 436 et 767.

(e) Voyez le passage de Petrus Aurelius, au commencement de la rem. (B).

^{*2} Joly dit : 1°. que Bayle a tort de faire connaître aux ignorans, et surtout aux libertins, ce livre qu'il trouve si dangereux; 2°. qu'il ne convient pas à Bayle de s'ériger en réformateur; et puis, tout en déclarant ne pas entreprendre l'apologie de Sanchez, il dit qu'il y a une grande différence entre Bayle et Sanchez, ce qu'il développe en dix pages.

pronunciavit, nullum unquam scriptorem extitisse, qui dubias de matrimonio controversias uberius et accuratius enodasset (1). Parmi tous ces grands éloges il n'y en a guère qui lui fasse plus d'honneur que celui qui se rapporte à l'exactitude de citer. C'est un talent beaucoup plus rare que l'on ne pense; et je suis bien aise que don Nicolas Antonio en fasse ce jugement: *Celebratur (ne id taceam quod minimè vulgare est) inter alias dotes Thomæ diligentia quædam singularis in allegandis fideliter scriptoribus quorum testimoniis utitur* (2). Divers personnes ont abrégé ce gros ouvrage de *Matrimonio*; les uns en rangeant les matières selon l'ordre alphabétique (3), les autres en retenant l'arrangement de l'auteur. Les autres volumes de notre Sanchez contiennent, ou l'explication des préceptes du décalogue, ou celle des vœux monastiques, ou celle de plusieurs questions de jurisprudence*.

(B) *On s'en est plaint amèrement.* Voici un passage de l'abbé de Saint-Cyran: *Si de uberrimâ et subtilissimâ spurcitiarum omnigenarum ventilatione agitur, nemo unquam eam laudem Thomæ Sanchez eripiet, quin omnium primus, sacramentum matrimonii cum tantâ cogitationum sermonisque licentiâ, imaginatione potius quàm judicio duce, versârit, quantum ante ipsum ecclesia ab initio christiani nominis nec viderat, nec audierat* (4). Citons après cela les paroles d'un ministre: « Peut-être » avez vous ouï parler d'un gros volume fait par Thomas Sanchez, de » *Matrimonio*. Vous ne sauriez abor- » der une boutique de libraire à » Anvers ou à Liège que vous ne » lisiez ce titre écrit en grosses lettres. Ce livre est l'ouvrage d'un jésuite, où tous les cas de conscience » concernant le mariage sont traités.

(1) Nat. Sotuel, Biblioth. Scriptor. societ. Jesu, pag. 767.

(2) Nicol. Antonius, Biblioth. Scriptor. hispan., tom. II, pag. 252.

(3) J'ai l'Abrégé qu'en donna, selon l'ordre alphabétique, Emanuel Laurent Soarès, prêtre de Lisbonne, l'an 1621, in-12. [Joly parle de deux autres Abrégés, l'un par Vincent Ricci, Messine, 1630, in-4^o; l'autre par J. A. Cadæus].

* Joly donne les titres et indique les éditions des autres volumes de Sanchez, dont tous les ouvrages ont été recueillis à Venise, en 1740, sept volumes in-folio.

(4) Petrus Aurelius, in Vindiciis Censuræ.

» Il contient plus d'impuretés que tous » les livres italiens les plus infâmes. » Voici comme en parle le clergé de » France par l'un de ses membres. » Ce prodigieux volume (*), de *Matrimonio*, contient un examen très- » subtil de toutes les impuretés imaginables; c'est un cloaque qui ren- » ferme des choses horribles et qu'on » n'oserait dire. On l'appelle avec » justice un ouvrage honteux, composé avec une curiosité énorme; » horrible et odieux par l'exactitude » qui y règne à pénétrer dans des » choses monstrueuses, sales, infâmes, diaboliques. Il est impossible » de comprendre comment un auteur » peut avoir renoncé à la pudeur » jusqu'à pouvoir écrire un tel livre, puisqu'aujourd'hui un homme » qui n'a pas dépouillé toute honte » pâtit effroyablement en le lisant. Le » reste de la censure est encore plus » fort, mais je souffre trop en la traduisant. Cela n'est point vieux, » car elle n'est que de l'an 1632 (5). » Je crois qu'on a tort d'attribuer cette censure au clergé de France; car cette assemblée ne donna point ordre à Pétrus Aurélius d'examiner cet ouvrage, et d'en porter jugement au nom du clergé. J'avoue qu'elle approuva les écrits de Pétrus Aurélius; mais néanmoins c'est s'exprimer peu exactement, que de soutenir qu'elle a dit, par l'un de ses membres, tout ce qui se trouve dans ces écrits-là. M. Rivet se contente d'attribuer à la Sorbonne cette censure, et cela même n'est point exact; car sous prétexte que ce corps de théologiens donne son approbation à un livre où un certain ouvrage est maltraité, on ne peut pas dire que la Sorbonne ait censuré cet ouvrage. On ne dit cela que lorsqu'elle procède elle-même selon les formes, contre quelque livre, et qu'elle en qualifie les propositions. Je ne pense pas qu'elle ait jamais procédé de cette manière contre le volume de Sanchez; et si elle l'avait fait, je ne saurais croire que Théophile Raynaud l'eût osé nier, comme il le nie dans ces paroles (6), *Volo per*

(*) Petrus Aurelius, Vindic. Censuræ Facult.

(5) Jurieu, Apologie pour les Réformateurs, chap. IX, pag. 150, édit. in-4^o.

(6) Theophil. Raynaudus, de malis et bonis Libris, num. 85, pag. 53.

iam hanc occasionem non silere iquè ac malignè..... Thomas unches laceratus sit à quibusdam ri rabulis (7), quorum vitæ spurias, et fidem heteroclitam, alii pridem prodiderunt. Sed et hæcici..... magno hîc zelo concitantur, quod recens admodum petuenter fecit ludimagister Bernensis Christophorus Luthardus, ad paradoxum Calvinî cum priscis hæreticis imonianis : spurciloquia sua in Sanhem, MENDACITER affingens academiæ Parisiensi. Quoi qu'il en soit, citons ce ministre qui n'a point parlé exactement (8) : Hic omittere non debeo et lectori meo invidere, laude dignissimam sorbonæ Parisiensis censuram in librum Thomæ Sanchez prout ea habetur in Vindiciis Censuræ à doctoribus sorbonicis approbatis, et à Petro Aurelio editis, pag. 517 et seqq. De illo opere matrimoniali, inquiunt, dicere speciatim possumus, esse opus non gloriandum, sed pudendum, tam immani curiositate, tam invisâ in rebus spurcissimis et infandis sagacitate, horrendum, ut mirum sit pudoris alicujus hominem, ea sine rubore scripsisse, quæ quivis modestioris ingenii vix sine rubore legat. Portenta ista sunt, non scripta; animorum insidiæ, non mentium subsidia, incentiva libidinum, schola flagitiorum, non honestæ disciplinæ, non scientiæ christianæ instrumenta. Infelix scientia, quæ omnes perdere, paucos juvare nata est; quæ circa sordes et sterquilinia volvenda et revolvenda volutatur, ut ejus doctorem jure cum scarabæo conferas, vel cum iis qui latrinariam factitant ().*

(7) Dans son *Hoplotheca*, pag. 362, il parle ainsi : Thomas Sanchez à plerisque fori rabulis spurcas audivit, quodd in opere de Matrimonio, librum novum, qui est de debito conjugali, infecerit spurcitiis, et multa chartis commiserit quæ abque fædo sensu et verecundiæ contrucidatione, vix legi possint.

(8) Andr. Rivetus, *Explicat. Decalogi*, Oper. tom. I, pag. 1400, col. 2.

(*) Avant l'abbé de Saint-Cyran on s'était déjà plaint du livre de Sanchez. Voici à ce sujet un passage fort curieux d'un auteur qui n'est guère connu. « Qui voudra sçavoir la maistrise et docterie [de paillardise,] jusques où telle depravation est graduée, qu'il lise Sanchez en son traité de Matrimonio, lequel a voulu, non tant commenter comme surmonter, non tant reprendre que monstrer la paillarde asnerie de l'Arretin. jajoit qu'il fust des plus versés, et

(C) *Tout ce qui a été dit pour sa justification est faible.*] Les censeurs de cet écrivain peuvent prétendre deux choses : l'une qu'il n'a pu répandre sur le papier un si grand détail d'impuretés sans être impudique :

» comme le doyen des ingénieux de ceste faculté.
 » Mais il n'avoit mis son bras si avant, ni entré
 » en tant de colloques à l'expression des matieres
 » exorbitantes de la penitencerie, comme Sanchez
 » chez qui y passe le surpris de tous les autres :
 » il regente toutes postures pour estaler les estalons
 » au repere d'iniquité ; horreur à le penser.
 » Les dames quittent souvent les amours de Ronsard
 » et d'Amadis, pour empoigner la Somme de Benedicti,
 » cordelier (voyez la dernière citation du texte de cet article) : aussi voit-on,
 » chez tels hostes, les soubresauts de lubricité
 » mieux qu'en Rabelais, ni qu'en part du monde.
 » Quelle apparence que ces gens qui veulent
 » faire croire qu'ils sont des minieres de chasteté,
 » des puits inespuisables de reiglement de pudicité,
 » et cependant vomir une telle cacochimie, une
 » iliade de tant d'impuretés ? Mais en bonne foy
 » est-ce à faire aux prestres de mettre leurs nez
 » dedans les courtines du mariage, ou d'estre les
 » secretaires de la negociation de tout ce qui se
 » passe en la bordelerie ? Ils y fourrent la moëlle
 » de leurs pensées, d'une frenesie si effrenée,
 » qu'il n'y a rien de si affiné : ils feignent des cas,
 » plutost metaphysicalement que moralement
 » excogitez. La possibilité de la plus superlativement
 » saffre et bruslante lubricité n'ose-roit
 » monter à tel estage. Vous voyez là-dedans des
 » ruses de cette pourriture-là, dequoy tous les
 » pilliers de bordel ne se fussent jamais avisés :
 » ceux qui en voudront dresser boutique
 » trouveront là-dedans, et dequoy gagner leur
 » vie, et dequoy perdre leurs ames. Les escrits
 » des payens n'ont jamais si licentieusement pénétré
 » en ceste abomination, comme ces beaux architectes
 » financiers de luxure : ils ont furieusement
 » amplifié ses dimentions, acquis beaucoup
 » de coups de novices qui estudient sous eux. Ils
 » ont amorcé la pratique, crayonné de nouvelles
 » postures, enrichi de tablatures cyniquement
 » excogitées et très-uniquement publiées : jamais
 » Venus n'a reçu plus d'hommage d'aucun que
 » de leur science. Le traicté de Sanchez est une
 » vraye bibliothèque de Venus : tels escrits ont
 » fait et feront plus d'escholiers de paillardise
 » que toute la penitencerie (je crois qu'il faut
 » penitencerie) de Rome n'en a fait ou fera de
 » chasteté. Il y a bien mieux dequoy apprendre
 » qu'à fuir le peché : quand tous les autres livres
 » de paillardise seroient finis et abismés, ils sont
 » plus que tres-suffisans pour la resusciter. Ils y
 » ont enchassé des formes, formalités, materialités,
 » cathogories, transcendences, toutes fraiches,
 » toutes nouvelles. La charnalité, la pedreastie
 » (pédérastie apparemment.), y est depeinte
 » en sa peripherie. Si Horace ou Martial revenoient,
 » ils feroient de belles odes et épi-grammes
 » sur ces operateurs qui les ont voulu sener
 » (c'est-à-dire châtrer) : en cinq cents Martiales
 » ou Horaces, il n'y a taut à roigner, à châtrer,
 » comme en une page de ce dernier auteur
 » (Franc Archer de la vraye Eglise, pag. 266,
 » 267, 268.) »

Au reste, si un livre si dangerenx n'a point été censuré, ni par l'assemblée du clergé de France, comme le dit M. Jurieu, ni par la faculté de théologie de Paris, comme le prétend M. Rivet,

Extant inter alia nonnullorum jeuitarum de his argumentis scripta, in quibus explicantur talia, quæ vix diabolus ipse, studium omne adhibendo, suggerere posset: ubi non solum genera, species, sed et modos omnes, objecta, subjecta, circumstantias, ita minutatim examinant, ut nemo sanus ea profecta fuisse judicet à mente pura et casta. Inter quos eminet Thomas Sanchez hispanus jesuita, in prolixo tractatu de Matrimonio (9). L'autre, qu'il n'a pu communiquer au public la connaissance de tant de dérèglements monstrueux, sans faire un grand préjudice aux bonnes mœurs; étant certain que plusieurs personnes se portent à ces abominations quand elles apprennent qu'on les pratique. Il faut donc qu'un homme sage, et zélé pour le salut de son prochain, évite soigneusement de faire connaître les saletés qu'il découvre dans le tribunal de la confession: car on doit être assuré que ceux qui n'en savent rien s'en abstiendront beaucoup mieux que ceux qui en savent l'énormité et la turpitude.

Sur la première de ces deux accusations, les amis de Sanchez répondent que c'était un homme d'une vertu admirable, et d'une parfaite chasteté. Sa virginité immaculée l'accompagna jusques au tombeau, disent-ils; et le jour qu'on l'enterra, chacun s'empressait ou de baiser, ou de faire toucher à son rosaire ce cadavre couvert de fleurs, et tout brillant d'une beauté virgine (10).

il a été au moins défendu par un célèbre magistrat; et cela lui est extrêmement honorable. Cela paraît par les paroles suivantes: *Thomas Sanchez ne s'y est point oublié* (à peupler les cas de conscience d'une infinité d'impuretés détestables); *car il en a tellement farci son livre de Matrimonio, qu'il est mesmorable en telle matiere de caresme-prenant par dessus tous ceux qui les ont jamais célébrés...* Une des dignes actions de M. le président le Jay, lorsqu'il estoit lieutenant civil à Paris, ce fut d'en avoir fait la perquisition et défense aux libraires de Paris d'en avoir à peine de la hant (Franc Archer de la Vraye Église, pag. 267, 268). Ces paroles, ainsi que tout le long passage qui les précède, sont tirées d'un ouvrage fort rare, intitulé: *Le Franc Archer de la vraye Eglise contre les Abus et Enormitez de la fausse*, composé par Antoine Fusi, et imprimé en 1610, in-8°. REM. CRIT.

(9) Andr. Rivetus, *Explicat. Decalogi, Oper. tom. I, pag. 1400, col. 2.*

(10) *Homo vitæ purissimæ innocentissimæque actus, et nulli unquam graviori labe contaminatus.*

*Ad communis parentis funus eum vocabant) advenit illustris. archiepiscopus, gravissimusque. tus regius; confluxere sacrorum dinum viri religiosi; urbis unobilitas, et promiscuæ plebi. numera multitudo, qui defunctus floribus conspersum, et e. quiddam specie ac virginali nitor cans certatim conabantur vel ro. contingere, vel osculis suppliciterari(11). Ils nous renvoient à quelques auteurs qui ont loué la pureté de sa vie. *Ejus innocentiam et purissimam exhibent Crombetius, de studio perfect., cap. XII, et Jo nes Bourghesius, cui titulus est: S tas Jesu, Deiparæ sacra, cap. XX* C'est nous dire que son esprit et imagination se remplissaient de vilaines matières, sans que son et son corps en sentissent la contagion. Bien des gens se persuadent cela n'est guère moins difficile d'être comme les enfans hébreux la fournaise de Babylone sans se consumer. Mais après tout il ne serait impossible que l'horreur que l'on concevrait pour ces abus exécrables mariage, et le désir de les corriger conservassent l'innocence d'un auteur qui se vautrerait dans ces ordures d'un auteur, dis-je, dont l'âge, le tempérament et l'éducation seraient de puissans préservatifs contre les souillures de la chair. On a lieu de croire que des auteurs qui s'amusaient trop aux explications des priapes et des endroits sales de Catulle et de Martial, ne sont pas fort chastes; il n'est que trop certain qu'il y a des commentateurs qui ne se sont point arrêtés sur ces matières, et qu'ils les ont approfondies et curieusement épluchées, que parce qu'elles étaient fort impudiques. Cependant on ne doit pas faire de cela une règle générale; car le désir d'étaler beaucoup de lecture et un savoir commun est bien capable d'engager*

ta..... Castimoniâ tantum decus, ut virginis florem in tumultum intulerit. Sotuel, Bibliograph. societ. Jesu, pag. 252. Sanchez, h nem sanctissimæ vitæ et perpetuo virginitatis dore nitentem, ut graves scriptores prodide Theophil. Raynaud, de bonis et malis libris, pag. 57.

(11) Sotuel, *ibidem.*

(12) Theophil. Raynaud, *Hoplotheca, sect. serie III, cap. X, pag. 362.*

un humaniste à commenter amplement les poètes dont j'ai parlé. Les premières lectures de ces poésies donnent de vives atteintes à la vertu, et surtout à celle des jeunes gens : peu à peu on s'y endurecit, et il y a tel critique qui après avoir lu diverses fois Catulle et Martial, ou pour y chercher l'éclaircissement de quelque vieille coutume, ou pour les orner d'un commentaire, n'est non plus ému de leurs saletés que s'il lisait un aphorisme d'Hippocrate. Il arrive à ces critiques ce qui arrive aux médecins et aux chirurgiens, qui à force de manier des ulcères, et de se trouver exposés à de mauvaises odeurs, se font une habitude de n'en être point incommodés. Dieu veuille que les confesseurs et les casuistes, dont les oreilles sont l'égout de toutes les immondices de la vie humaine, se puissent vanter d'un tel endurecissement ! Il n'y en a que trop sans doute qui n'y parviennent jamais, et dont la vertu fait naufrage à l'ouïe des dérèglements de leurs pénitentes. Mais cela ne tire point à conséquence contre celui-ci ou celui-là en particulier ; c'est pourquoi nous serions fort téméraires, si nous assurions que Thomas Sanchez ne possédait pas cette insensibilité ; et qu'il s'infestait des ordures très-puantes qu'il rempuait avec tant d'application : et après tout il a une excuse que les plus chastes commentateurs des catalectes ne sauraient avoir ; car il peut dire qu'il n'a mis la main à ces vilénies que pour tâcher d'en purger le monde. C'est par-là que l'on s'efforce de répondre à la seconde accusation, beaucoup plus embarrassante que la première.

J'ai dit ailleurs (13) ce que l'on allègue pour justifier Albert-le-Grand, qui se trouve dans le même cas. Ses amis prétendent qu'il faut qu'il y ait des livres où les confesseurs puissent rencontrer les instructions nécessaires contre les désordres dont on leur fait confidence ; et qu'ainsi un grand docteur comme lui a dû écrire là-dessus *. C'est ce qu'on ré-

pond aussi en faveur de Sanchez. Les questions sales et les impudicités énormes qu'il examine si exactement, nous dit-on, servent de beaucoup aux directeurs de conscience. Il ne faut donc point s'en scandaliser : trouve-t-on mauvais qu'un médecin pour le bien de ses malades remue leurs excréments ? Cette considération déterminait les jésuites à ne point ôter du livre de Sanchez les obscénités dont on se plaignait. L'un d'eux exposa, entre autres choses, qu'ayant à juger l'une des impures matières qui s'y voient, il n'eût jamais pu résoudre les difficultés insurmontables qui se présentaient, s'il n'eût eu les solutions de cet auteur. *Fuisse autem eam de Matrimonio scripturam necessariam, audire memini ex homine et probatorum morum severitate, et eruditione clarissimo, P. Valerio Reginaldo. Is, cum in quiddam provinciali congregatione, à nonnullis meticulosus propositum esset ut opus patris Thomæ Sanchez de Matrimonio truncaretur ad tractationem, cujus factor toties pro tribunalibus à malevolis causidicis extra causam ingestus erat, graviter contestatus est, nihil esse in eo opere conscientiarum duntaxat arbitris conscripto, quod offensionem merito moveret. Cum non modò apud jurisperitos (Tiraquellum præsertim in legibus connubialibus), tetrora absque necessitate ad merum curiositatis pabulum legantur, sed etiam apud alios de matrimonio scriptores, nec non apud summiistas eadem occurrant ; quæ omnia Libitinæ addicere, et impossibile et damnosum foret. Apud Sanchez certè, quod maximè spurcum ac vel lectu fœdum videri poterat, sibi aliquando ad dijudicandum fuisse propositum ; et nisi ex eo autore enodationem habuisset, salubras sibi inextinguibiles fuisse futuras. Itaque non plus offendi quemquam debere, eî fœtidorum dubiorum tractatione ad directionem pœnitentium necessariâ, quàm succenseamus, cum medici olida ejectamenta in ægri bonum et curationem emoveant (14).* L'abbé de Saint-Cyran, sous le nom

(13) Voyez l'article ALBERT, tom. I, pag. 36, remarque (D).

* Leclerc et Joly trouvent que tout ce que Bayle dit ici pour combattre une pratique qui nous vient des apôtres n'est qu'une vaine déclamation. Et voilà la grande réfutation qu'ils promettaient

à l'occasion de l'article ALBERT-LE-GRAND, tom. I, p. 360.

(14) Theophil. Raynaud. *Hoploteca*, *ibid.*, pag. 367.

de Pétrus Aurélius, avait réfuté par avance cette mauvaise raison. Il soutint que cet ouvrage pouvait faire de très-grands maux, et ne pouvait rendre que peu de services. En étalant aux yeux du public une infinité de lascivités infâmes qui se commettent dans le lit nuptial, on scandalise les bonnes âmes, on excite la curiosité des uns, la lubricité des autres, etc. Que si les directeurs de conscience ont à prononcer sur de tels faits, il vaut mieux qu'ils recourent à la vive voix des docteurs qu'à un ouvrage public, où il est bien malaisé de rencontrer, selon les mêmes circonstances, le cas dont il est question. Il faut avouer que cette remarque est bien solide. Les catholiques romains ont eu grand tort de n'imiter pas les sectes de l'ancienne philosophie, où l'on n'enseignait jamais par écrit tout le système : on en réservait une partie pour être enseignée de vive voix aux disciples favoris. Celle-là ne se conservait que par tradition. Le pape aurait dû défendre aux casuistes de rien imprimer touchant les cas de luxure : il aurait dû faire en sorte que l'instruction des confesseurs, soit à l'égard des demandes, soit à l'égard des pénitences sur ce grand chapitre, se communiquât des uns aux autres en particulier, ou tout au plus en manuscrit sous le sceau d'un grand secret. Citons Pétrus Aurélius. *Modestiores fuerunt semper ecclesiastici tractatores..... Neo tanti fecerunt ancipitem istam et periculosam conjugaliū arcanorum, flagitiorum, piaculorumque scientiam. Maluerunt ista nesciri à paucis, quorum forte interesset, quam sciri à plurimis ad pestilentissimæ curiositatis illecebram, ad cupiditatum fomitem, ad publicum dedecus, dum promiscuè, maximis voluminibus, ante ora omnium propositis, explicantur. Nam et rarò usu venit ut talium nefandorum cognitione sit opus; et cum usu venit, tutius viri probi, ecclesiasticarum rerum peritiores consuluntur, qui ista ex æquo et bono, et ex ecclesiasticæ disciplinæ comparatione judicent, quam ex libro quopiam publicè noxio aut periculoso, ubi aliquid generatim tantum aut obscure, aut à præsentī negotio remotè, ut ferè accidit, scriptum sit, quæstio-*

nis fortassè diversissimæ expositio privato cujusque judicio repetatur. Atque ita hactenus observárat ecclesia, donec Thomas Sanchez superiorum seculorum castiorem modestioremque consuetudinem spernens, prodigioso volumine, velut CLOACA ingenti, fanda infandaque convolvit (15).

Les autres raisons de Théophile Raynaud ne sont pas meilleures. Il cite (16) de longs passages de saint Chrysostome qui prouvent que ce père de l'église a représenté vivement et naïvement les impuretés infâmes de ce temps-là. Il fait voir (17) que saint Épiphane a décrit de la même sorte les saletés des gnostiques, et que saint Cyrille s'est servi de la même liberté pour décrire celles des manichéens. Ils soutiennent qu'Hincmar, dans l'ouvrage sur le divorce de Lothaire et de Tetberge, a parlé plus salement que Thomas Sanchez (18). Il dit que les excuses que saint Chrysostome, saint Épiphane, saint Cyrille, et Hincmar, ont faites à leurs auditeurs ou à leurs lecteurs, peuvent servir d'apologie à son confrère. Il rapporte ce que Raoul de Flavigni* a observé contre la fausse délicatesse de ceux qui blâmaient les termes sales dont Moïse s'est servi dans le lévitique (19). Mais il est si facile de s'apercevoir de la différence qui se trouve entre ces exemples et la conduite de l'écrivain espagnol, que je ne m'amuse pas à donner des preuves de la faiblesse ou de l'inutilité de ce parallèle. Chacun s'aperçoit aisément que les mêmes choses, qui sont permises à ceux qui savent un fait que les recherches des historiens, ou les procédures juridiques

(15) Petrus Aurelius, in Vindiciis Censuræ, apud Andr. Rivetum, Operum tom. III, pag. 1400, col. 1.

(16) Theophil. Raynaud. Hoplothea, sect. II, serie III, cap. X, pag. 362, 363.

(17) Ibidem, pag. 364.

(18) Coactus est stylum demittere in spurcitiarum longè fœdiores quam uspiam apud Sanchez legantur. Theophil. Raynaud., de malis et bonis Libris, pag. 53. Voyez aussi son Hoplothea, pag. 363.

* Raoul de Flavigni, est, dit Leclerc, une faute que Bayle a évitée en d'autres endroits, où il a fort bien traduit les mots Radulphus Flaviacensis, par Raoul de Flaix. Voyez son article RADULPHUS, tom. XII, pag. 422.

(19) Idem, Hoplothea, pag. 364, et de malis Libris, pag. 56.

ont manifesté, doivent être défendues à ceux qui ne le connaissent que par le moyen de la confession auriculaire. Les anciens pères ont dû jouir de la liberté de faire savoir les dérèglemens exécrables des hérétiques. Hincmar a pu composer une relation sur la conduite très-impure d'une reine répudiée, et dès qu'une fois le vice est attesté, ou par l'histoire ou par des procès verbaux, les auteurs ont droit de le rapporter, si cela vient à propos; mais quant aux vices qui ne se révèlent qu'aux confesseurs, il en faut user d'une autre manière. Je laisse ce que bien des gens ne manqueraient pas de dire, qu'il n'y a point aujourd'hui de fameux prédicateur qui osât prendre à cet égard la liberté que saint Chrysostome et saint Cyrille se sont donnée, et que si quelque écrivain de l'ancienne église doit être imité là-dessus, c'est Salvien, dont Théophile Raynaud allègue ici ces belles paroles: *Quæ quidem omnia tam flagitiosa sunt, ut etiam explicare ea quispiam atque eloqui salvo pudore non valeat. Quis enim integro verecundiæ statu, dicere queat illas vocum ac verborum obscenitates, illas motuum turpitudines, illas gestuum foeditates? quæ quanti sint criminis, vel hinc intelligi potest, quod et relationem sui interdicunt. Nonnulla quippè etiam maxima scelera, incolumi honestate referentis, et nominari et argui possunt, ut homicidium, latrocinium, adulterium, sacrilegium, ceteraque in hunc modum: solæ theatrorum impuritates sunt, quæ honestè non possunt vel accusari: ita nova in coercendâ earum turpitudinum probroitate res evenit arguenti: ut cum absque dubio honestus sit qui accusare ea velit, honestate tamen integrâ, ea loqui et accusare non possit* (20). Voilà l'opinion de Salvien touchant les impuretés du théâtre: il fallait avoir de l'honneur et de la pudeur pour les condamner; mais il eût fallu avoir de l'impudence pour les décrire (21). C'est le modèle que Sanchez

et plusieurs autres casuistes se devaient donner. Je dis plusieurs autres; car il n'est ni le premier ni le dernier qui ait écrit de cette manière (22). Voyez M. Jurieu dans l'Apologie des Réformateurs, au chapitre que j'ai cité. Concluons que c'est une chose bien blâmable et bien déplorable, qu'il y ait tant de livres de cette nature; mais il est infiniment plus déplorable que les saletés qu'ils contiennent soient des crimes effectifs. Les scolastiques se sont tant plu à subtiliser, que même dans les matières de morale ils ont agité des questions fort inutiles, et des faits qui n'arrivent point; et vous voyez à tout moment les casuistes distinguer entre la pratique et la théorie, et se proposer des cas métaphysiques et imaginaires. Ce fut apparemment l'une des raisons qui firent juger à M. Rivet que les infamies qui se lisent dans Thomas Sanchez avaient été inventées par cet auteur: c'est pourquoi, se trouvant à Aix-la-Chapelle avec un jésuite, il lui dit qu'il ne pouvait assez s'étonner qu'un homme qui avait fait vœu de continence supposât des abominations qui ne se pratiquaient pas. Je vois bien, lui répondit le jésuite, que vous n'avez jamais été assis aux confessionnaux: on y entend des énormités plus atroces et plus sales que celles-là, de sorte qu'il est nécessaire que les confesseurs soient munis d'une tablature, sur quoi ils se puissent régler pour imposer des pénitences. M. Rivet répliqua en souriant: Il est bien étrange que vous vous glorifiez si fort de la sainteté de votre église, puisque selon votre aveu il s'y pratique des choses dont les païens mêmes ignoraient le nom. *Hæc ego cum ante aliquot annos objicerem jesuitæ cuidam Aquisgrani, adderemque me non existimare reperiri exempla talium abominationum, meque valdè mirari ab homine castitatem professo fuisse excogitatas: Regerebat, me nunquam fuisse ad motum audiendis confessionibus, at*

(20) Salvianus, de Providentiâ, lib. VI, pag. 199, 200.

(21) Appliquez ici ces paroles de Cicéron, Philipp. II, contre Marc Antoine: Tu ed liberior quid ea in te administi quæ à verecundo inimico dicere non posses. Voyez l'usage qui a été fait

de ces paroles dans la Cabale chimérique, pag. 194 de la seconde édition.

(22) Ita factum videmus ante Sanchez, ac post eum à quâmplurimis, ut mirum sit hunc æstum effervuisse in unum Sanchez. Raynaud., Hypothesica, pag. 364.

ciora multò et spurciora sæpissimè audiri ab ore confitentium, ut necessario opus sit confessarios institui super istis, nō velint hæerere talibus occurrentibus peccatis juxta quæ est injungenda pœnitentia. Subridens, dicebam, mirum igitur esse quòd tantoperè gloriarentur de sanctitate ecclesiæ suæ, in quâ, et sæpè, ut ille fatebatur, ea perpetrarentur, quæ apud ethnicos ne nominata quidem fuerant (23). Nous ne pouvons pas connaître les petits secrets domestiques des anciens païens, comme l'on connaît ceux des pays à confession auriculaire : ainsi l'on ne saurait bien répondre si le mariage a été aussi brutalement déshonoré parmi les païens, qu'il l'est parmi les chrétiens ; mais du moins est-il probable que les infidèles ne surpassaient point à cet égard plusieurs personnes persuadées de tous les dogmes de l'Évangile. Ceux pour qui le livre de Sanchez est fait sont des gens qui se confessent, et qui subissent la pénitence que leur confesseur leur impose. Ils croient donc ce que l'Écriture nous enseigne du paradis et de l'enfer : ils croient le purgatoire et les autres dogmes de la communion de Rome ; et les voilà, au milieu de cette persuasion, tout plongés dans des ordures abominables qu'on ne peut nommer, et qui attirent de cruels reproches sur la tête des auteurs qui osent en faire mention. Je remarque cela contre ceux qui se persuadent que la corruption des mœurs procède de ce que l'on doute ou de ce que l'on ignore qu'il y ait une autre vie après celle-ci.

(23) Rivet., in Decalog., ad vs. 13, Operum tom. I, pag. 1400, col. 1.

SANDÉRUS ou **SANDERS** (NICOLAS), prêtre anglais, mais non pas jésuite comme quelques-uns l'ont dit (A), témoigna un zèle ardent pour les intérêts du pape, et il finit même misérablement ses jours dans une espèce de mission militaire en Irlande, où il était allé pour encourager les catholiques qui avaient pris les armes contre la reine

Élisabeth (B). Je ne donne point son article ; car on le peut rencontrer, non-seulement dans le Dictionnaire de Moréri, mais aussi dans d'autres livres qui sont entre les mains de tout le monde (a). Je dirai seulement quelque chose de son Histoire du Schisme d'Angleterre (C). C'est un livre où il y a beaucoup de passion et très-peu d'exactitude, deux qualités qui vont ordinairement de compagnie. On reprocha à cet auteur, en réfutant (b) le VII^e. livre de sa Monarchie visible de l'Église, non pas d'avoir inventé ce qu'il écrivait, mais de se fier un peu trop légèrement, dans des choses importantes, à des bruits communs (c). C'est le défaut ordinaire de ceux qui souffrent persécution pour leur symbole de foi. Sandérus était dans le cas. Il embrassa les sentimens des ultramontains sur l'autorité du pape, et il les soutint avec force dans son livre *de visibili Monarchiâ Ecclesiæ*, imprimé, pour la première fois, l'an 1571 (d), à Louvain, in-folio, (e) ; et dans un autre ouvrage intitulé : *de Clave David*, qui fut l'une de ses dernières compositions (f).

(a) Dans l'Histoire du Divorce de Henri VIII, par M. le Grand, tom. II, pag. 7 et suiv. et dans les Anti de M. Baillet, article 159.

(b) Cette réfutation est intitulée *Fidelis servi infideli subdito Responsio*, et fut imprimée l'an 1573.

(c) Le Grand, Hist. du Divorce de Henri VIII, pag. 9 et 10.

(d) Là même, pag. 8.

(e) Epist. Biblioth. Gesneri.

(f) *Nicolaüs Sanderus cygnæa sua catione in libris de Clave David egregiè sedis hujus (pontificiæ) dignitatem extulit. Schultingius, epist. dedic. tom. I, Bibliothecæ catholicæ.*

(A) Il était prêtre... mais non

un jésuite, comme quelques-uns l'ont dit.] On avait été de ceux-là dans les Nouvelles de la République des Lettres (1); mais cette faute, où l'on avait été entraîné par des guides que l'on pouvait croire bons, fut corrigée peu après (2). On avait vu que du Moulin donne à Sandérus la qualité de jésuite (3), et l'on avait lu ces paroles dans un ouvrage de M. Daillé: *Richard Crakanthorp*, l'un des doctes écrivains anglais, dit que le jésuite Sandérus n'eut point de honte de publier cette fable le premier (4); c'est-à-dire que la reine Élisabeth fut créée chef de l'église. On avait vu que Schoockius, voulant donner un exemple des impostures jésuitiques, allègue ce que le jésuite Sandérus a écrit sur la naissance de la reine Élisabeth (5).

(B) *Il finit misérablement ses jours dans une espèce de mission militaire en Irlande, où il était allé pour encourager les catholiques..... contre la reine Élisabeth.*] Édouard Rishton, son compatriote, faisant imprimer l'Histoire du Schisme d'Angleterre, y mit une petite préface où il dit ceci : *Comme ledit Sander, pour le grand zèle qu'il avoit du salut des âmes de ses concitains anglois, se fust retiré des Espagnes en Hibernie, pour consoler les catholiques affligés, lesquels avoient prins les armes pour la religion (auquel saint œuvre peu de temps après il rendit son esprit bien heureux à son Créateur, pour les continuelz travaux, souffrance, indisposition de l'air et du lieu, la disette des choses nécessaires, et autres difficultez et miseres) delaisa ceste œuvre du Schisme d'Angleterre. On met à la marge qu'il mourut l'an 1581. Je me suis servi de l'ancienne version française, et non pas de celle de M. Maucroix. On trouve dans Cambden que le mauvais succès de la rébellion fit perdre l'esprit à Sandérus, qui, se voyant abandonné, erra par les bois et les montagnes, et mourut de faim l'an 1583. Cambden fait là-dessus une*

réflexion, que la justice divine, s'il est permis d'en juger, ferma par la faim une bouche qui avait été toujours ouverte pour prêcher la révolte, et pour publier les calomnies. *Inter quos (sacerdotes) facile primus erat Nicholaüs Sanderus Anglus, qui fame eodem ferè momento miserrimè periit, cum derelictus, et ex adverso rebellionis successu mente motus, per sylvas, saltus, et montes errabundus nullum reperiret solatium. In ejus perit deprehensæ erant orationes quædam et epistolæ ad rebelles confirmandos conscriptæ, amplis à pontifice rom. et hispano promissis refertæ. Ita divina justitia (si fas sit judicare), os illud ad rebelliones concitandas, et calumnias cum mendaciis eructandas semper apertum, fame obstruxit. Ille enim primus omnium horrendum illud (ut alia taceam) contra matris Elisabethæ natales mendacium conflavit, quod nemo temporibus illis, recenti in eam pontificiorum odio, novit, Anglia totis XL postea annis non audivit, temporum ratio falsitatis et vanitatis liquidissimè convincit, et ipse sui memor quod mendacem non oportuit, planè coarguit* (6). Consultez M. Burnet (7), qui vous apprendra les relations différentes qui ont été faites de la mort de ce personnage.

(C) *Je dirai quelque chose de son Histoire du Schisme d'Angleterre.*] Il l'acheva en Espagne; mais il n'y avait pas mis encore la dernière main, parce qu'il estoit presque continuellement detenu d'autres occupations, comme aussi d'autres écrits (8). Cependant il y en avait quelques copies en Espagne et en Italie, et il ne fut point malaisé à Rishton d'en recouvrer une lorsque les instances d'un de ses amis (9) lui eurent fait prendre la résolution de publier cette Histoire (10). *J'ai reléu, dit-il, entièrement le dit œuvre, et ay corrigé quelques lieux, qui avoient esté ou corrompus et depravés par la faulte des*

(6) Camdenus, Hist. Reginæ Elizabethæ, part. III, pag. m. 372.

(7) Burnet, Critique du IX^e. livre de Varillas, pag. 35 et 131.

(8) Édouard Rishton, préface de l'Histoire du Schisme d'Angleterre.

(9) Il étoit de Cologne, et se nommait Jodocus Skarnhert.

(10) Rishton, là même.

(1) Mois de nov. 1685, art. VI, pag. 1238 de la première édition.

(2) Dans la seconde édition, pag. 1250.

(3) Dumoulin, Défense du Roi de la Grande-Bretagne, pag. 45, édition de Genève, 1652.

(4) Daillé, Réplique à Adam et à Cottibi, part. II, pag. 78.

(5) Schoock, de Fabulâ Hamel., pag. m. 222

escrivains, ou non assez expliquez par l'auteur, pour la haste qu'il avoit. Et à fin que le fil et l'ordre de l'histoire fust mieux retenu, j'ay retranché quelques choses, qui sembloient estre embrouillées par trop longues disputes : comme aussi j'en ay adjouté beaucoup qui defailloient, et principalement depuis la mort de M. Sander. Et pour autant que la grosseur et masse de l'œuvre ne sembloit pas si grande, j'ay compris le tout sous le tiltre d'un seul livre : et finalement estant ainsi correct, l'ay baillé à mon dit amy M. Josse, avec ceste epistre à fin qu'il l'envoyast à son imprimeur, qui le desiroit de si grande affection (11). Voilà comment la première édition fut faite; c'est celle de Cologne 1585. Rishton n'eut aucune part aux suivantes, où l'on ajouta beaucoup de choses (12); car il mourut la même année à Sainte-Menehould (13). Cet ouvrage de Sandérus eut un tel débit, qu'on le réimprima à Rome, l'an 1586, et qu'un libraire d'Ingolstad (14) contrefit tout aussitôt l'édition de Rome. Il date son épître à l'archevêque de Saltzbourg, le 5 de novembre 1586 : ce qui me fait juger que son édition parut cette année-là, et que l'exemplaire dont je me sers, qui porte au titre l'an 1588, est d'une seconde édition d'Ingolstad. Notez que, dans l'édition de Rome, l'ouvrage contient III livres, selon la division de Sandérus, avec les passages que Rishton avait retranchés. M. le Grand observe (15) que les éditions de Rome et d'Ingolstad *sont si différentes de la première, qu'on peut dire que c'est un nouvel ouvrage*; et il prétend (16) qu'on n'en a encore point vu de meilleure que la première. On en fit d'autres à Cologne, l'an 1610 et l'an 1628. Celle-ci est la plus ample de toutes; car on y joignit plusieurs choses qui furent tirées d'un livre de Ribadénéira sur le même sujet.

Un homme qui ne désigna son nom que par les lettres initiales J. T. A. C., mit en français cet ouvrage de San-

dérus, la même année qu'on l'eut publié à Cologne; je veux dire en 1585; mais depuis, ajoute-t-il, cette Histoire ayant été augmentée à Rome, avec permission, l'an 1586, et m'étant envoyée depuis quelques mois, je l'ai raccommodée, et mise en notre langue française. L'avertissement où il parle de la sorte est datée du 9 de juillet 1587. Cette traduction fut imprimée l'an 1587, in-8°. On ne remarque point en quel lieu; mais le titre nous apprend qu'on l'imprima, par le commandement de monseigneur illust. reverend. cardinal de Vaudemont, à la requête de certains gentilshommes anglais réfugiés pour la foi catholique. J'ai vu une autre version française imprimée l'an 1587, in-8°. Elle est fort différente de celle-là : je n'en juge point ainsi parce que les paroles qui sont au titre de l'une ne sont point au titre de l'autre, ou parce que la préface signée J. T. A. C., et datée du 9 de juillet 1587, se trouve dans l'une et non pas dans l'autre. Ce ne sont pas là des preuves d'une différence d'édition. Les libraires changent quelquefois toutes les premières pages sans réimprimer le corps du livre. Mais voici mes preuves : on n'en saurait donner de plus convaincantes qu'elles le sont. La version imprimée par le commandement du cardinal de Vaudemont contient 281 feuillets, l'autre en contient 296, quoiqu'elle soit imprimée en plus petits caractères. J'ai trouvé dans celle-ci plusieurs passages autrement traduits que dans celle-là. J'en vais donner un exemple. On lit au feuillet 187 de la version qui ne contient pas la préface signée J. T. A. C., que Millon Coverdale, étant allé à Oxford, monta en chaire pour discourir sur l'eucharistie; et parce qu'on raillait de ce qu'il menait avec lui *sororem quamdam suam*, il reprit aigrement *qui in eum stomachati fuissent quod vas commoditatis haberet (ita enim suam meretriculam appellabat)*, ceux qui s'estoient moquez de lui à cause qu'il avoit toujours avec luy son vaisseau d'aisement (car il appelloit ainsi sa putain). Voici les termes de l'autre version au feuillet 166 (17) : « Milon Coverdale...

(11) Rishton, préface de l'Histoire du Schisme d'Angleterre.

(12) Le Grand, Histoire du Divorce de Henri VIII, tom. II, pag. 6.

(13) Ville de France en Champagne.

(14) Nommé Wolfgangus Edérus.

(15) Là même.

(16) Là même, pag. 7.

(17) Notez que je n'ai pas rapporté mot à mot tout le passage de l'autre version, comme je fais

ayant entendu que l'université d'Oxford estoit merveilleusement addonnée à la foy catholique, et que pour chose du monde elle ne l'abandonneroit, pour embrasser l'heresie : et que oultre cela il y en avoit eu aucuns qui le brocardoient de ce qu'il menoit avec soy quelque sienne sœur la part qu'il allast, se promettant beaucoup de soymesmes, et se persuadant qu'il pourroit seduire beaucoup de personnes, s'en vint à Oxford, il monte en chaire, chacun se rend fort attentif..... Parquoy apres qu'il eust devant toutes choses reprins aigrement ceux qui se faschoient contre luy de ce qu'il avoit le vaisseau de commodité (car ainsi appelloit il sa petite pailarde), il ajouta que, etc. »

Le style de ces deux versions est fort grossier et barbare, eu égard même à ce temps-là : l'auteur qui s'est désigné par les lettres initiales J. T. A. C. se rend justice, quand il avoue qu'il a eu *plus tôt esgard au sens et intelligence, ou corruption de Sandérus, qu'à une parade et agencement de paroles mignardes, se contentant d'estre entendu de ceux qui considerent plus tost la moëlle et la verité de l'histoire qu'ilz ne font les ornemens et figures de rhetorique.* Il faut pourtant convenir qu'il y a moins de barbarie dans sa version que dans l'autre, et moins de passages mal entendus : car, par exemple, il n'a point bronché sur celui-ci, comme l'on y bronche dans l'autre version. « La riviere de Tamese, qui arrose la » cité de Londres, le 17^e. jour de de- » cembre 1550, en moins de neuf » heures, fit son flux et reflux par » trois fois outre sa coustume. En la » mesme anuée s'espandit par toute » l'Angleterre une certaine maladie » de suerie, pestilentielle et mor- » telle, et auparavant incognue à » tous les medecins, laquelle fit » mourir presque une infinité de » personnes, tellement qu'en moins » de sept jours en la seule ville de » Londres moururent huit cens per- » sonnes : plusieurs milliers d'autres » ayans esté souffoquez de ceste mes- » me maladie ailleurs : et ce neant-

à l'égard de celle-ci : il suffit que sur quelques termes on voie la différence.

» moins elle n'avoit aucune nature » ou qualité de peste ; mais ce fut » un miracle et prodige certain, par » lequel le Dieu tout puissant, cle- » ment et misericordieux, a voulu » advertir les Anglois du peché enor- » me, qu'ilz avoient commis contre » luy, toutefois il n'a servy de rien » à gens meschants et perdus (18). Dans l'autre version les termes latins, *Sudatorius quidam pestifer morbus nunquàm antea medicis cognitus* (19), ont été rendus par une certaine maladie appelée la verole auparavant incognue des medecins. Voilà deux fautes d'écolier : la vérole, dont il ne s'agissait point, avait déjà servi de matière à plusieurs ouvrages imprimés. Au reste, si j'ai rapporté un peu au long cet endroit de l'historien, c'a été afin de faire connaître son tour d'esprit, et parce qu'il a débité un gros mensonge qu'on ne saurait pardonner à un Anglais. Il a dit que la sueur anglaise qui se fit sentir à Londres, l'an 1550, n'avait jamais été connue jusqu'à ce temps-là aux medecins (20). Il ignorait donc qu'on commença à la connaître l'an 1486 (21), et qu'ensuite elle causa souvent beaucoup de ravages. Ne croyez pas que la traduction la moins mauvaise des deux ait été faite par un homme qui entendit bien le latin. Vous allez voir une bévue assez capable de faire juger qu'il a quelquefois méconnu le sens de l'original. « Les imprimeurs cher- » choient de tous costés les œuvree » de M. Nicolas Sander.... et signam- » ment celles qui n'avoient point » encores esté imprimées, mais don- » nées en reserve ou deposite à ses » amis et familiers, avant qu'il fust » prevenu de mort, ou laissées aux » adversaires. » C'est ainsi qu'il tourne ces paroles latines de Rishton : *D. Nicolai Sanderi..... opera..... à typographis undiquè conquiri ad*

(18) Sandérus, du Schisme d'Angleterre, liv. II, folio 186 d'une ancienne version française.

(19) Sanderus, de Schismate anglican., lib. II, pag. 233, edit. Ingolstat., 1588.

(20) *Nunquàm antea medicis cognitus.* Idem, ibidem.

(21) Voyez la remarque (D) de l'article AMMONIUS (André), tom. I, pag. 530, et Séthus Calvisius, ad ann. 1486, qui observe que le scorbut commença aussi cette année-là dans la Basse-Allemagne.

prælum, maximè verò ea quæ nondum impressa, sed ab illo... vel apud amicos deposita, vel in adversariis relictæ. Vous voyez qu'il s'est figuré par une ignorance crasse, qu'*in adversariis*, c'est-à-dire parmi ses papiers, signifiait à ses ennemis. M. Maucroix donna une nouvelle version française de cet ouvrage de Sanders, l'an 1677. Elle est fort polie; on en a trois éditions (22).

Pour savoir si cette Histoire du Schisme est fidèle et de quelque poids, il faut consulter la critique que M. Burnet en donne (23), et ce que M. le Grand a répondu pour Sandérus (24). On a parlé de l'emportement de celui-ci dans les Nouvelles de la République des Lettres, à l'article VI du mois de novembre 1685. Un anonyme avait déjà critiqué cet historien l'an 1593, par un ouvrage qui fut mis au jour à Cambridge, et qui est intitulé : *Anti-Sanderus, duobus dialogis Venetiis habitis, in quibus Sanderi et aliorum calumniæ in Elizabetham reginam refelluntur.* Voyez aussi Schoockius, au chapitre V de la III^e. partie du *Fabula Hamelensis* (25).

(22) Deux de Paris et une de Hollande : celle-ci est de l'an 1683.

(23) Il a marqué, à la fin de la I^{re}. partie de l'Histoire de la Réformation d'Angleterre, cent vingt-trois fautes de Sandérus; et à la fin de la II^e. partie, quatre-vingt-trois fautes du même, et douze du continuateur. Il s'est réglé sur l'édition de Cologne 1628.

(24) Dans le II^e. tome de son Histoire du Schisme d'Angleterre. Il y a eu de part et d'autre quelques écrits depuis les premiers : on les pourra aussi consulter.

(25) Pag. 222, edit. secundâ.

SANSON (JACQUES), carme déchaussé, connu dans son ordre sous le nom d'Ignace-Joseph de Jésus Maria, naquit à Abbeville, le 10 de février 1595. Il prit l'habit de cet ordre à Paris, le 30 de novembre 1618, et fut envoyé au couvent où était le noviciat de la province, et où le... père Clément de Sainte-Marie, natif de Genève, neveu de Calvin (a), était prieur, et le.....

(a) Voyez la remarque (DD) de l'article CALVIN, tom., IV, pag 354

père Alexandre, neveu du pape Léon XI, maître des novices.... Un an après sa profession, il fut envoyé aux études de théologie, où il continua les exercices du noviciat .. « Il prit les ordres sacrés, et.... environ trois mois après son ordination, il fut occupé par les supérieurs aux confessions et à la prédication; puis fut envoyé à Limoges pour commencer cette fondation où il eut le bonheur de traiter familièrement avec la vénérable mère *Isabelle des Anges*, l'une des six premières carmélites venues d'Espagne, et pour établir l'ordre en France. A son retour de Limoges il fut élu sous-prieur du couvent de Paris, puis maître des novices à Charenton.... Il fut ensuite désigné maître des novices du couvent de Toulouse. » On le choisit quelque temps après pour confesser, en Savoie, madame royale, et gouverner les carmélites nouvellement établies à Turin. Ce fut lui qui porta madame la Pestrie à fonder un couvent de religieuses ursulines dans le Canada, en donnant cent mille francs pour une si bonne œuvre. Ceci arriva à son retour de Turin, durant qu'il était à Paris; en même temps il travailla à fonder un couvent de carmes déchaussés dans Abbeville, et y réussit au delà de ses espérances (A). Il mourut dans le couvent de Charenton, le 19 d'août 1664 (b). On raconte des choses fort

(b) Tiré d'un livre intitulé : Les Fleurs du Carmel, cueillies du parterre des Carmes déchaussés de France. . . . par le R. P. Pierre de la Mère de Dieu, carme déchaussé, pag. 292 et suiv., édition d'Anvers, 1670, in-4^o.

angulières de sa dévotion (B). Il composé quelques livres (C). Il at deux frères; l'un capucin, et autre chartreux (D). Il était de même famille que le fameux géographe Nicolas Sanson (c).

(c) *Il était cousin issu de germain du père de ce géographe. M. Lancelot me l'a appris.*

(A) *Il travailla à fonder un couvent de carmes déchaussés dans Abbeville, et y réussit au delà de ses espérances.*] Rapportons les paroles l'un de ses confrères : « Il obtint plus qu'il n'avait demandé, puis-que non - seulement il a vu la fondation de nos pères dans Abbeville, mais aussi dans la ville d'Amiens, où j'ai eu le bonheur de l'accompagner ; et je suis obligé de déclarer cette vérité, que le peuple l'avait en telle vénération, qu'il ne le nommait point autrement que le saint père; encore que quelques religieux tournassent ceci en risée, cela n'empêchait point que sa renommée ne s'accrût de jour à autre, et que les parens ne tinssent à honneur de lui présenter leurs enfans malades, pour recevoir sa bénédiction, se persuadant que cela contribuerait à leur guérison (1). » Pour savoir ce qu'il contribua à établir les religieux de son ordre dans Abbeville, il faut consulter les *Annales des Carmes déchaussés* (2) composées par le père Louis de Sainte Thérèse.

(B) *On raconte des choses fort singulières de sa dévotion.*] Pendant les exercices du noviciat, « il était parfois si puissamment tiré et ravi hors de soi-même, qu'il souffrait plutôt qu'il n'agissait; et la douleur du ciel était telle, que, selon qu'il écrit, il avait peine à la supporter. Ces lumières infuses et riches intérieures des vertus lui faisaient connaître que l'oraison surnaturelle ne se peut acquérir par les forces humaines; comme une âme se doit gouverner quand, selon saint Denis l'aréopagite, elle souffre les

» choses divines passivement (3).....
 » Plusieurs ont eu cette créance, qu'il
 » traitait familièrement, même qu'il
 » voyait son bon ange, à qui il portait une singulière dévotion. Étant
 » un jour avec le révérend père Eustache de Sainte-Marie sur le sable
 » mouvant, pour gagner la petite ville
 » du Crotoy, la mer pensa les ensevelir dans ses ondes, n'eût été un
 » enfant, beau comme un ange, qui
 » se présenta pour leur montrer le
 » chemin, et les obligea à doubler
 » le pas; et, les ayant mis en lieu d'assurance, s'évanouit. Son compagnon crut fermement que cet enfant était un ange qui avait pris
 » cette forme visible pour les retirer tous deux du danger évident
 » de perdre la vie. Notre vénérable
 » père avoue qu'il ne s'est jamais
 » trouvé dans une telle extrémité;
 » aussi en fut-il très-reconnaissant,
 » puisqu'il se prépara avec plus de
 » soin qu'auparavant à une mort
 » heureuse..... Il mit par écrit tout
 » ce qu'il souhaitait être observé en
 » cette dernière heure; comme il
 » désirait d'avoir la corde au cou;
 » de mourir à plate terre; de faire
 » amende honorable à toute la communauté du mauvais exemple qu'il
 » croyait avoir donné depuis avoir
 » eu le bonheur de porter le saint
 » habit de la Sainte Vierge, et d'être
 » reçu dans notre saint ordre. J'avoue qu'ayant fait lecture de tout
 » ce qu'il écrit de cette matière, les
 » ardentes aspirations qu'il fait à son
 » Dieu, et les actes héroïques qu'il
 » produit du profond de son cœur,
 » j'ai été très-édifié surtout de sa
 » profonde humilité (4). »

(C) *Il a composé quelques livres.*] Il fit imprimer à Paris, en 1646, in-4°. , son *Histoire ecclésiastique de la ville d'Abbeville, et de l'archidiaconé de Ponthieu*. Onze ans après il publia, in folio, dans la même ville, l'*Histoire des comtes de Ponthieu*, que j'ai citée dans l'article d'Abbeville*. Il renvoie

(3) *Fleurs du Carmel*, pag. 297.

(4) *La même*, pag. 299, 300.

* Voici la remarque de Leclerc sur cet article.
 « SANSON, c'est le même dont Bayle a parlé, sans le connaître, au mot ABBEVILLE, tom. I, pag. 18. » J'ajouterai qu'à la fin de l'article ABBEVILLE est un renvoi à l'article SANSON.

(1) *Les Fleurs du Carmel*, pag. 299.

(2) *A l'ann. 1640; j'ai été averti de cela par M. Lancelot, l'un de ceux qui ont soin des livres de la bibliothèque Mazarine.*

souvent dans ce dernier livre (5) au premier. Au verso M de la longue le page 152 de son *Traité de la Noblesse* ne le devait pas nommer Ignace Sanson, mais Jacques Sanson (6). C'était joindre ensemble le nom de famille et celui de la religion. On trouve, après la mort de ce carme déchaussé un écrit de sa main, intitulé *Préparation à la Mort, ou sans se nommer à partie de soi-même*. Il la dédia à son bon auge gardien. Cette épître dédicatoire est singulière : on la trouvera aux pages 290 et 291 des *Fleurs du Carmel de France*.

(5) *Idem*, deux frères : *L'un cap...* et *l'autre...* Je m'en vais rétablir un passage où il y a quelque chose qui ne doit point être cru. Comme il avait environ quatorze ans, il fut en voyage à Paris, où il fut le témoin de voir son frère aîné, nommé Pierre Mathieu de Saint-Hippolyte, qui mourut au couvent de Saint-Hippolyte, ayant été enlevé par les hérétiques qui se portaient sur les grandes églises de Paris faisant par lui sa le ville d'Avignon, et il était gardien. Le poison ne l'ayant fait mourir promptement, lui a fait souffrir un long martyre et des douleurs de plusieurs années. Il a mené une vie si exemplaire, et a fait une si sainte mort, qu'il a mérité d'être inséré au martyrologe gallican. Il ne le vit qu'une fois, couché sur un pauvre lit, tout vêtu, et accablé de maladie. Il fut si vivement touché de l'exemple d'humilité de ce bon frère, et des paroles qu'il lui dit, que les larmes lui coulèrent des yeux, de joie et de tristesse : de joie pour le voir, et de tristesse de le trouver si fort exténué. Il eut un autre frère chartré, nommé don Jean Sanson, qui ne vécut pas long-temps dans son ordre : sa vie pourtant a été si exemplaire, qu'elle a mérité d'être écrite pour servir d'aiguillon de vertu à la postérité (7).»

(5) *Idem* nommément la page 825.

(6) Il nous apprend à la page 830 de son *Histoire des comtes de Ponthieu*, que dans le monde il s'appelait Jacques Sanson. M. Lancelot m'a fait part de ces remarques.

(7) *Fleurs du Carmel*, pag. 294.

SAPORTA ANTOINE...
sieur royal et médecin
l'université de Montpellier
chancelier...
a vécu au 17^e siècle. So
le de *Tumorebus veter
rum*, lui dédié...
1624, par les
Henri Gra... médecin
faculté de Montpellier...
gé au collège des médecins
Lyon. Il avait été un long-temps parmi les pa
François Rannin...
dédié. Je ne saurais dire :
Saporta était fils de Louis
ta, médecin célèbre. Je
sais qu'il était père de
Saporta, auteur d'un
Lue veneré. ou...
avec celui de *Tumorebus
naturam*.

« D'après un article inséré dans
Mémoires de Trévoux, on a
dit que Saporta était l'un de
qu'il fut professeur en 1539,
1539, doyen en 1552, chancelier
et qu'il mourut en 1575.

a. Et non par les...
teur, comme l'assure M. Lancelot.

(A) Louis Saporta...
bre.] « Il était docteur en
» en l'université de Le...
» avait enseigné la médecine
» de neuf ans (1). » Après
retra à Avignon ; mais...
y demeurer qu'il fût...
nécessaires pour être docteur.
cadémie d'Avignon. De là,
retirer à Montpellier, il fit
faire tous les actes pour être
de l'université de cette ville
port de Laurens Joubert,
qu'il a été trois fois docteur

(1) Rindan, *Recherches sur les Éco
lomes*, pag. 165.

(2) *Idem*, *ibid.*, pag. 166.

SAPHO, a été une des
nommées femmes de ton
tiquité par ses vers et

91. Elle était de Mitylène l'île de Lesbos (a), et vivait vers d'Alcée, son compatriote, et du temps de Stésichore (b), c'est-à-dire en la 42^e. olympiade (A), six cent dix ans avant J.-Christ. Elle avait composé grand nombre d'odes, d'épigrammes, d'élégies (c), d'épithames, etc. (d). Tous ses vers roulaient sur l'amour (E), et avaient des grâces si naturelles et si touchantes, qu'il ne faut point s'étonner qu'on l'ait appelée la dixième muse (d). Strabon la considérait comme une merveille et disait que jamais aucune femme n'avait pu suivre que de fort loin celle-là en matière de poésie. Il ne nous reste de ses vers qu'elle fit que certains petits morceaux que les anciens scolastes en ont cités, et une hymne à Vénus, et une épi-gramme à l'une de ses maîtresses (C); et faut savoir que sa passion amoureuse s'étendait sur les personnes mêmes de son sexe (D), et de ce qui l'a le plus décriée. Mais nous a conservé le nom de trois amies (f) de Sapho, qui perdirent de réputation, et se diffamèrent elles-mêmes à cause de l'étrange singularité que l'on attribua à leur commerce. Il nous a conservé aussi le nom de trois frères de Sapho, qu'elle ne

manqua pas apparemment d'initier à ses mystères. Comme Lucien (g) ne remarque pas que les femmes de l'île de Lesbos, qu'il dit avoir été fort sujettes à cette passion, l'eussent apprise de Sapho, il vaut mieux s'imaginer qu'elle la trouva tout établie dans son pays, que de l'en faire l'inventrice. Quoi qu'il en soit, Sapho a passé pour une insigne tribade, et quelques-uns pensent que c'est pour cela qu'on lui a donné le surnom d'Hommeuse (h) (E). Si elle avait eu pour but de se passer de l'autre moitié du genre humain, elle se trouva frustrée de son attente; car elle devint éperdument amoureuse de Phaon, et fit en vain tout ce qu'elle put pour s'en faire aimer. Le jeune homme la méprisa, et la contraignit par ses froideurs à se jeter du haut en bas d'une roche (F), pour mettre fin à sa flamme dévorante. Quelle dureté (G)! Il y avait déjà bien du temps qu'elle était veuve d'un des plus riches hommes de l'île d'Andros, nommé Cercala, duquel elle eut une fille nommée Cléis (i). C'est ainsi que s'appelait la mère de Sapho. Pour son père, je ne dirai point quel était son nom, puisqu'il me le faudrait choisir entre huit (k); car il y a tout autant d'hommes dont elle a passé pour la fille (l). Elle avait trois frères, dont l'un nommé Charaxus trafiquait de vin de

Sancti trouve que Bayle est ici fort exact de ce qu'il a la mine d'être dans le SANCTI.

Strabo, lib. XIII, pag. 425, Suidas, Σαπφώ.

Suidas, in Σαπφώ.

Servius in Virgil' Dionys. Halicarn. Antholog. lib. I, cap. LXXII, epigram. XXXII.

ἐπαῖον τὴν ἡρώδα, admirandum est, lib. XIII, pag. 424.

un homme doux et tendre, Epist. Phœn. Voyez la rom. (D).

(g) Dialog. Meretric., tome II, page 714.

(h) Mascula Sappho. Hor. Epist. XIX, v. 11. lib. I, Ausonius, Cupid. Crucif.

(i) Suidas, in Σαπφώ.

(k) Idem, ibidem.

(l) Conférez la romary. (K) de l'article d'ANACRION, tom. II, pag. 17.

Lesbos en Égypte (m), et y devint amoureux d'une fameuse courtisane, que quelques-uns nomment Rhodope; mais Sapho l'a nommée Doricha. Elle gronda fort son frère sur ce vilain engagement (H). On dit que les Mitylénienais lui firent l'honneur, après sa mort, de faire graver son image sur leur monnaie (I). Quelques auteurs ont fait mention d'une autre Sapho (K).

M. Moréri n'en a trouvé une dans Martial que par une extrême inadvertance (n). Nous lisons dans Aristote la preuve dont Sapho s'était servie pour faire voir que le mourir est un mal. Les dieux, disait-elle (o), en ont jugé de la sorte, car autrement ils mourraient. Il y avait dans le prytanée de Syracuse une très-belle statue de Sapho; voyez ce que Cicéron en dit lorsqu'il reproche à Verrès de l'avoir volée (p). C'était un ouvrage de Silanion, et apparemment le même que celui dont Tatien a parlé en reprochant aux gentils les honneurs qu'ils avaient rendus à de malhonnêtes femmes. Voyez la citation (59) des remarques de cet article.

(m) Strabo, lib. XVII, pag. 556. Athen., lib. XIII, pag. 596.

(n) Voyez la remarque (K) vers la fin.

(o) Ἡ ὡς περ Σαπφὸς ὅτι πρὸ ἀποθνήσκειν καλόν· οἱ θεοὶ γὰρ οὕτω κεκρίκασιν· ἀπεθνήσκον γὰρ ἄν. Aut quemadmodum Sapho, mori malum esse, Dei enim sic judicârunt: alioqui mortui essent. Arist. Rhetor. lib. II, cap. XXIII, pag. m. 445, E.

(p) Cicero in Verrem, orat. VI, folio m. 78.

(A) Elle vivait. . . . en la 42^e. olympiade.] Cela réfute pleinement le conte qu'on a débité des amours d'Anacréon et de Sapho: car encore qu'il ne faille pas mettre entre

eux l'intervalle de cent ou de vingt ans, que mademoiselle Fèvre y a mis (1), il est pourtant vrai que leurs âges ne s'accordent pas assez pour un commerce de galanterie. On peut fort bien supposer qu'en la 52^e. olympiade Anacréon était capable de se sentir; mais puisque les chronologues mettent Sapho dans la 42^e. olympiade, il en faut conclure qu'elle était alors dans sa principale réputation, et qu'elle pouvait avoir quelque trente ans. Or, quand elle précipita, elle était fort amoureuse d'un jeune homme qu'elle s'était crue capable de regagner: il n'y a donc aucune apparence qu'elle ait vécu jusques au temps qu'Anacréon vint au monde, et l'on peut être très-assuré qu'il n'a pu la voir ni en devenir amoureux. C'est donc pour donner carrière à son esprit qu'Hermesianax supposa qu'elle fut aimée d'Anacréon. Ἐν τούτοις ὁ Ἑρμῆσιανος σφάλλεται συγχρονεῖν οἰόμενος Σαπφὸν καὶ Ἀνακρέοντα τὸν μὲν κατὰ Κύρον καὶ Πολυκράτην γενόμενον, τὴν δὲ κατ' Ἀλυάττην τὸν Κροίσου πατέρα Ἡγοῦμαι παίζειν τὸν Ἑρμῆσιανον περὶ τούτου τοῦ ἔρωτος. In his fallitur Hermesianax, qui Sapho coævam Anacreonti fuisse putat, cum ea sub Alyatte Croesi pater vixerit, Anacreon verò sub Cyro et Polycrate... Hermesianactem per lusum de Anacreontis amore id scripsisse arbitror (2). D'autres (3), par la même licence poétique, firent courir certains vers où Anacréon faisait le galant de Sapho, et où celle-ci lui répondait. Diphilus (4), poète comique, donna pour galans à Sapho, dans l'une de ses comédies, Archilochus et Hipponax. C'est encore le même jeu d'esprit. Mademoiselle de Scudéri n'a donc point mis en usage l'anachronisme sans des exemples qui sont dans le cas, et pour ainsi dire les mêmes en nombre, lorsqu'elle a supposé (5) qu'Anacréon fit l'amour à Sapho. Si Sapho eût été telle qu'elle paraît dans le grand Cyrus, c'aurait été la personne la plus achevée de son siècle.

(1) Préface d'Anacréon.

(2) Athenæus, lib. XIII, pag. 599.

(3) Chamæleon, apud Athen., lib. XIII, pag. 599.

(4) Apud eundem, ibid.

(5) Dans le grand Cyrus.

elle qui l'a rendue un si
 èle de perfection, a porté
 le nom de Sapho dans les
 l'esprit où l'on parlait d'el-
 faire beaucoup d'honneur
 ne Sapho, puisque l'on
 n nom à une fille qui écri-
 itement bien et en vers et
 et dont la vertu était ad-
 . Au reste, il y a lieu de
 e si Anacréon et Sapho se
 s dans leurs jeunes ans, ils
 t fait l'amour, et que nous
 es nouvelles plus certaines
 s fortunes du galant, que
 savons de celles d'Alcée (7).
 même se seraient-ils mariés
 ; mais je ne sais si la concor-
 pu régner entre eux : ils
 trop pour cela chacun son
 . Je ne sais point où M. le
 a trouvé que Diphilus ait
 ion de leurs amours : ce
 redans Athénée, qui néan-
 le dit pas. J'ai déjà dit que
 elle le Fèvre a mis entre
 un intervalle de cent ou de
 ans; mais j'ajoute que cela
 rde point avec ce qu'elle
 ord en fait, qu'Anacréon a
 nporain de Solon, d'Esopé,
 , de Crésus, et de Pisis-
 deux dernières remarques
 ment contre le père (9) et
 fille.

ses vers roulaient sur l'a-
 ausanias remarque qu'Ana-
 le premier qui, après Sapho,
 presque que des vers d'a-
 , et que Sapho écrivit quan-
 ioses sur cette matière, qui
 daient point ensemble (11).
 dire qu'elle tourna ce sujet
 e façons, qu'elle en parlait
 ne manière, tantôt d'une
 jeu lui plaisait. Entre au-
 es elle avait fait le calcul des
 uoi l'on pouvait connaître

qui on pouvait dire :

hæc et non doctior illa fuit.

Martial., epigr. LXVIII, lib. VII.

l'article d'ALCÉE, tom. I, p. 373.

Poètes grecs, p.m. 49. Mademoiselle
 dit aussi dans la Vie d'Anacréon.

Fèvre, dans sa Vie des Poètes grecs,

on à la 72^e. olympiade ; et dans ses

sur Anacréon, il le fait contempo-

n, d'Esopé, de Crésus, de Pisistrat-

anias, lib. I, pag. 23.

, lib. IX, pag. 302.

une personne amoureuse, et elle y
 avait si bien réussi, que le médecin
 Érasistrate reconnut à ces enseignes
 la maladie d'Antiochus (12). Tout le
 monde sait que ce jeune prince brû-
 lait d'amour pour Stratonice sa belle-
 mère, et que, n'osant pas le déclarer,
 il fit le malade ; et que, la cause de
 son mal ayant été reconnue, il devint
 l'époux de Stratonice, par la démis-
 sion de son père : mais toutes les fois
 qu'on parle de cette aventure, on ne
 remonte pas, comme l'on devrait, jus-
 ques à Sapho, qui fournit au médecin
 les expédiens qui lui étaient nécessai-
 res. Quand on voulait désigner les
 poésies de cette femme par leur véri-
 table caractère, on les appelait ses
 feux et ses amours.

..... *Spirat adhuc amor*
Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ (13).

Plutarque l'a comparée à ce Cacus,
 fils de Vulcain, de qui les Romains
 avaient écrit qu'il jetait feu et flam-
 me par la bouche : *c'est une compo-*
sition de feu, dit-il (14), *que ce*
qu'elle chante ; ses vers sont une ex-
pulsion de la flamme qu'elle a dans
le cœur.

(C) *Il ne nous reste... que certains*
petits morceaux... une hymne à Vê-
nus, et une ode à une maîtresse.]
 L'hymne à Vénus a été conservé par
 le moyen de Denys d'Halicarnasse
 (15), qui l'allégua pour un exemple
 d'une perfection qu'il voulait carac-
 tériser. Par une semblable vue, Lon-
 gin (16) nous a conservé l'ode à une
 maîtresse. Catulle a traduit une par-
 tie de cette ode (17). Toutes ces cir-
 constances sont une preuve de l'esti-
 me singulière qu'on faisait des vers
 de Sapho.

M. le Fèvre avait résolu de publier
 des observations sur cette ode-là ;

(12) Plutarch., in Demetrio, pag. 907.

(13) Horat., od. IX, lib. IV.

(14) Αὕτη δὲ ἀληθῶς μεμιγμένα πυρὶ
 φθέγγεται, καὶ διὰ τῶν μελῶν ἀναφέρει
 τὴν ἀπὸ τῆς καρδίας θερμότητα. Ipsa au-
 tem verè igni mixta loquitur, et per carmina ca-
 lorem corde conceptum emittit. Plutarchus, de
 Amore, pag. 762.

(15) De Colloc. verborum, cap. I. XXXI.

(16) Περὶ ὕψους, cap. IX.

(17) Voyez, dans le Commentaire d'Isaac Vos-
 sius sur Catulle, pag. 113, ces deux pièces de
 Sapho corrigées.

mais il s'en abstint à cause de quelques affaires très-chagrinantes qu'il avait eues pour certaines choses qu'il avait mises dans son édition d'Anacréon (18). *Ut ne tandem bona fide απο.... fiam*, dit-il (19), *quod sanè haud necesse est, decrevi nil quidquam ad hoc admirabile odarium dicere. Fuit olim, fateor, cum Sapphonem amabam; sed ex quo illa me perditissima foemina penè miserum perdidit cum sceleratissimo συγγερρονε (Anacreontem dico, si nescis, lector), noli sperare quidquam à me dictum iri, unde et ipsa, aut ipsius opera (queis tamen in Græciâ nil elegantius, nisi magis tersum aut venustum quidquam extitit), probari videantur. Itaque quando mihi imposita fibula est, hic lacuna esto.* Le morceau qu'il cite (20) de ses notes sur Anacréon fait voir qu'il était persuadé que Sapho écrivit cette ode pour une femme dont elle était amoureuse. Nous verrons dans la remarque suivante que mademoiselle sa fille ne le suivit pas dans ce sentiment, et que néanmoins c'est un sentiment très-vraisemblable. Au reste, si l'on n'a point de meilleures preuves que le passage latin de cet écrivain (21) pour prétendre qu'il avait cessé d'estimer Sapho (22), on s'appuie sur un mauvais fondement.

(D) *La passion amoureuse s'étendait sur les personnes mêmes de son sexe.* On ne saurait blâmer la charité de mademoiselle le Fèvre (23), qui a tâché, pour l'honneur de Sapho, de rendre le fait incertain; mais je la crois trop raisonnable pour se fâcher que nous en croyions nos propres yeux. L'ode que Longin a rapportée n'est point du style d'une amie qui écrit à son amie; tout y sent l'amour de concupiscence: sans cela Longin, cet habile connaisseur, ne l'eût pas donnée comme un modèle de l'art avec lequel les grands maîtres peignent les choses: il n'eût pas, dis-je, donné comme un exemple de cet art

la manière dont on ramasse dans ode les symptômes de la fureur amoureuse, *Τὰ συμβαίοντα ταῖς ἐρωμανίαις παλήματα*; et Plutarque rait point allégué cette même afin de prouver que l'amour est fureur divine qui cause des enlacements plus violens que ne l'étaient ceux de la prêtresse de Delphes, des bacchantes, et ceux des prêtresses de Cybèle. *Τί τοσοῦτον ἡ Πυθία πέλαμμένη τοῦ τρίποδος; τίνα τῶν ἐν μένων οὕτως ὁ αἶλος καὶ τὰ μητρά τὸ τύμπανον ἐξίσῃσιν* (24); la tradition poétique de cela se trouve ces vers d'Horace, si au lieu de vous mettez *amor*:

*Non Dindymene, non adytis quati
Mentem sacerdotum incolæ Pythius
Non liber æquæ, non acuta
Sic geminant Corybantes æra,
Tristes ut iræ* (25)

On était si persuadé au temps d'Horace que Sapho avait aimé les femmes comme les hommes les aiment, qu'il ne fait point difficulté de l'introduire faisant à Phaon un sacrifice avec ses compagnes de débauche.

*Nec me Pyrrhiades Methymniadesve
Nec me Lesbiadum cetera turba juvenis
Vilis Anactone, vilis mihi candida Cypris
Non oculis grata est Atthis, ut antea
Atque aliæ centum quas non sine
amavi
Improbè, multarum quod fuit, unum
Lesbides infamem quæ me fecistis amari
Desinite ad citharas turba venire mihi*

Horace est un autre témoin de la même chose, dans les plaintes qu'il se fait qu'elle faisait des filles de Lesbos.

*Et
Æoliis fidibus querentem
Sappho puellis de popularibus* (26)

car si elle avait eu à se plaindre que les dames de son pays pouvaient en venir à son mérite, elle n'aurait point choisi les jeunes filles pour les lui adresser ses plaintes; mais parce qu'elle avait parlé d'amour, et que les dames de son pays avaient été ou trop simples, ou trop mieux dire trop habiles pour se laisser attraper, et que celles qui se donnaient à la passion l'avaient

(18) Voyez, tom. III, pag. 166, la remarque (D) de l'article du premier BATHYLLUS.

(19) Tanaq. Faber, not. in Longinum, p. 292.

(20) Idem, ibidem, pag. 293.

(21) Cité ci-dessus, citation (19).

(22) Voyez les Notes sur les Poètes grecs, de M. le Fèvre.

(23) Dans la Vie de Sapho.

(24) Plut., de Amore, pag. 763. Voyez aussi de Xylander: Quid tale aut tantum Pythiæ cum tripodem attigit? Quæcumque agentium tibia et magnæ matris carminum tympanum sic animo abalienaverunt?

(25) Horat., od. XVI, lib. I.

(26) Ovidius, epist. Sapph. ad Phaon.

(27) Horat., od. XIII, lib. II, et ibidem nus, Cruquius, M. Dacier, etc.

l'opprobre, voilà pourquoi
plainte des jeunes filles. Ce
vide

ad citharas turba venire meas,

que les femmes de Lesbos ren-
ustice à Sapho sur ses beaux
reste, je laisse à décider à
nouveau père Sanchez, si
une mariée qui aurait ré-
la passion de Sapho aurait
adultère, et en rôle son époux
grande confrérie proprement
Je ne sais point si cette ques-
pu échapper à l'inépuisable
des casuistes sur les causes
oniales.

ions tout ceci par le témoi-
un bel esprit, qui n'a point
la complaisance pour made-
le Fèvre dût aller jusques à
ation de la peine qu'elle a
faveur de Sapho. Après la
son mari, dit-il (28), *quoi-*
ie, Sapho renonça au maria-
s non pas au plaisir d'aimer.
uit l'âme trop passionnée pour
avoir passer; ce qu'on peut
t juger par la tendresse qui
ndue dans ses poésies, et qui
sans contredit au-dessus de
poètes en ce point. Aussi se
trop faible pour vaincre un
et aussi violent que celui-là,
abandonna toute entière, et
: toutes les manières dont on
ver, allant même fort au delà
ies que la modestie et la pu-
scrivent naturellement à son
n vain prétendrait-on la jus-
-dessus: on ne le peut qu'aux
de la vérité; et ni son aver-
ur l'amour honteux de Cha-
ni tous les honneurs qu'elle
des Lesbiens, ne la peuvent
'une tache que tous ceux qui
lé d'elle n'ont pu déguiser,
les éloges qu'ils lui ont don-
que ses ouvrages avouent en-
n plus clairement. On compte
rs belles personnes au nombre
ndres amies.

On lui a donné le surnom
nesse.] Il n'est pas aussi aisé
on pense de savoir au vrai ce
ace a voulu dire avec son mas-

meopierre, Vie de Sapho, au-devant de
ction en vers français des Poésies de

cula Sappho; mais, s'il a prétendu lui
reprocher ses amours contre nature,
il est aisé de connaître qu'il a fort
mal pris son temps. L'épithète serait
bien froide, et amenée de trop loin
sans aucune nécessité. Il y a néan-
moins des gens doctes qui ne l'enten-
dent pas autrement. Chabot (29) met
entre ceux-là l'interprète de Juvénal,
et Porphyryon, ancien scoliaste d'Ho-
race; et nous donne Domitius pour
son garant à l'égard de ce dernier. Il
entend sans doute Domitius Caldé-
rinus, dont je n'ai point le commen-
taire sur Martial (30); mais, selon
Chabot, on y trouve que Porphyryon
a interprété le mot *mascula*, et selon
le propre et selon le figuré, *vel quia*
Sappho in poetico studio versata est in
quo scæpius enituit, vel quia tribas
diffamata fuit. Cruquius, qui a pu-
blié les vieux scoliastes d'Horace,
n'a point publié ces paroles de Por-
phyryon. Pour ce qui est de l'inter-
prète de Juvénal, cité par Chabot, la
raison veut que nous le prenions pour
le scoliaste de ce poète; or je ne
trouve point qu'il dise ce qu'on lui
impute: c'est Britannicus qui le dit
sur le 47^e. vers de la II^e. satire (31).
Quoi qu'il en soit des anciens com-
mentateurs, il est certain que les
modernes rapportent ordinairement
trois opinions sur le sens de *mascula*
Sappho. 1^o. Que ce mot veut dire que
Sapho avait été une tribade; 2^o. qu'il
désigne l'attachement qu'elle avait
eu pour les sciences, au lieu de ma-
nier le fuseau et la quenouille; 3^o.
qu'il signifie le courage qu'elle eut de
faire le saut de Leucade. Ce dernier
sentiment est celui de Scaliger (32)
et de Turnèbe (33), et se confirme
puissamment par ces vers d'Ausonc
(34):

Et de nimbo saltum Leucate minatur,
Mascula Lesbiacis Sappho peritura sagittis.

Voyez l'article LEUCADE, et la remar-
que suivante.

Thevet rejette le premier sens du

(29) In Horat., epist. XIX, lib. I.

(30) Chabot le cite in epigr. ad Philænim, l. 7.

(31) *Tale monstrum libidinis dicitur Sappho*
excogitasse, undè mascu'a est appellata ab Ho-
rat., in epistolis. Voyez Vinet, sur Ausonc, Cu-
pid. crucif., vs. 25.

(32) In Auson., Cupid crucif., et in Virgil
Cirin.

(33) Adversar., lib. X, cap. II.

(34) Cupid. crucif.

meurres de la vie et de la mort de Sappho et de son œuvre. Mais on ne peut pas sans s'y arrêter complètement Horace et Ausone, dit-il (35). Dans les vers de notre Sappho, la science le vain de l'âge, nous en dit à propos autre chose. Mais que l'on fasse ce que l'on veut, on ne peut pas en composition de si excellentes vers, ou bien parce qu'elle avait entrepris d'entrer en ces beaux lieux de Lencade, d'où les hommes avaient l'approche. Quelle absurdité que de donner le nom de bon et beau à un précipice effroyable où l'on n'alla que par désespoir! C'est donc faire tort à notre Sappho, continue-t-il (36), de la calomnier si mal à propos, sans due et légitime occasion, puisque le divin philosophe Platon a eu en singulière admiration, tant la dextérité et vivacité d'esprit dont elle était douée, que la profonde sagesse qui la faisait éclater tant par-dessus le reste des femmes que des hommes, quelque habile qu'ils fussent. Je ne doute nullement que Thevet ne se porte ici pour faux témoin; je ne crois pas que Platon ait jamais parlé de cette profonde sagesse de notre Sappho; et quand même il lui eût donné l'éloge de sage, il ne faudrait point entendre ce mot au sens de Thevet, mais au sens qu'on lui donne encore parmi les Wallons, et qu'on lui donnait autrefois en France. Les accoucheuses étaient surnommées sages, non pas à cause de leur vertu, mais à cause qu'elles savaient beaucoup de choses inconnues aux autres femmes. On les nomme encore les femmes sages en Gaïenne et en Languedoc, mais dans les provinces où la langue française est plus exacte on use de transposition afin d'ôter l'équivoque, et on les nomme sages-femmes. Dites aujourd'hui à un Wallon qu'il est heureux en enfans, que ses filles sont bien sages, il vous répondra que c'est se moquer d'elles, qu'elles ne le sont point; que cela ne convient pas à leur sexe; qu'il suffit à une fille d'avoir la crainte de Dieu, et d'entendre le ménage. Cela signifie qu'il entend par être sage, être savant, savoir le Latin, etc.: le mot grec *σοφία* signifiait quelquefois habi-

le, et c'est en ce sens que Platon l'a pris quelquefois, et notamment lorsqu'il parle d'Anaxagore. C'est ce qu'un très-bon critique a remarqué (37). On devrait entendre de la même manière de Sappho, si Platon l'avait en l'yeu en parlant Sappho. Concluons par ces paroles d'un commentateur de M. le Févre (38): « Il est trop commun pour moi Horace et Ausone l'ont appelée *mascula*, non pour son courage, mais dans le même sens que *γυνή* dans Lucien, où une femme impudente s'explique, disant: *ἡ ἰσχυρὰ ἀνδρῶν ἐστὶ γυνή*, et *ἡ τὰν ἀνδρῶν ἀνὴρ*. »

F. Phasias.... la contraignit par ses frondeurs à se jeter du haut en bas d'une roche. Mademoiselle le Févre rapporte que Sappho ne put s'empêcher de suivre Phaon dans la Sicile, où il s'était retiré pour ne la plus voir, et que pendant son séjour dans cette île, elle fit les plus beaux vers du monde; et même, selon toutes les apparences, l'hymne à Vénus, que l'on a encore, où elle demande si ardemment le secours de cette déesse. Ses prières, comme il y parut, ne furent pas exaucées; les vers doux et tendres qu'elle composa si souvent sur ce sujet (39) ne lui servirent de rien: Phaon fut cruel à toute outrance. La malheureuse Sappho se vit contrainte à faire le saut périlleux; c'est ainsi que je puis nommer à juste titre le remède où elle eut recours, qui fut de s'en aller sur le promontoire de Lencade, et de s'élancer dans la mer. On croyait alors que c'était le vrai moyen de faire cesser les peines que l'on souffrait en aimant, et l'on appelait ce lieu-là le saut des amoureux. Quelques-uns (40) ont voulu dire que Sappho fut la première qu'essaya cette méthode de guérir: d'autres aiment mieux dire qu'elle fut la première femme qui fit ce saut; mai-

(37) Voyez M. Leclerc, au I^{er} tome de son *Art critica*, pag. 194, 195.

(38) Reland, *Remarques sur les Vies des Poètes*, folio G 4.

(39) *ὅστις ὁ Φάρις ἔστιν ἐφ' ᾧ τὴν ἑστῶσαν ἀνὰ τὴν Σαρκεν τὴν ἀνὰ ἀσπὴν ἰσχυρὰν* *Hic ille Phaon est in cujus amorem Sappho sap carmen eecunt.* *Palephatus, de Incredibil.*, cap. XLIX, pag. m. 231. Phasiasmus ayant lu *ἀσπὴν* au lieu de *ἀσπὴν* a fait une versign ridicule.

(40) Menander, *apud Strabon*, lib. X. p. 311

(35) Thevet, *Éloges des savans Hommes*, tom. I, pag. 146.

(36) La même, pag. 147.

qu'avant elle quelques hommes l'avaient fait (41). Plusieurs poètes ont parlé de ce désespoir de Sapho. L'un d'eux (42), ayant épuisé tous les conseils qu'il pouvait donner à un amant malheureux, et le renvoyant enfin au grand remède de tous les maux, se sert de cette expression :

Quod sibi suaserunt Phœdra et Elissa, dant

Quid Canace, Phyllisque, et fastidita Phaoni.

Et voici ce que dit Stace :

*Insidiarumque ferox, saltusque ingressa viriles
Non formidat temeraria Leucade Sappho* (43).

Pline nous apprend un conte touchant la cause de l'amour de Sapho pour Phaon. On disait que les qualités occultes d'une certaine herbe avaient excité cette passion. Voici les paroles de Pline. *Ex his*, il parle des différentes espèces de l'éryngium ou du chardon roland, *candidum nostri centum capita vocant.....* *Portentosum est quod de eâ traditur: radicem ejus alterutrius sexus similitudinem referre raram inventu: sed si viris contigerit mas, amabiles fieri. Ob hoc et Phaonem Lesbium dilectum à Sapho. Multæ circa hoc non magorum solum vanitates, sed etiam pythagoricorum* (44). C'est-à-dire, selon la version de Pinet, les Latins appellent l'éryngium blanc centum capita..... Et certes c'est grand cas, si ce qu'on dit de cette racine est vrai. Car il y en a qui disent que la racine de l'éryngium blanc (qui est fort rare) est faite à mode de la nature d'un homme ou d'une femme : et tient-on que si un homme en rencontre une qui soit faite à mode du membre de l'homme, il sera bien aimé des femmes : et a-t-on opinion que cela seul induisit la jeune Sapho à porter amitié à Phaon Lesbien. Et certes, non-seulement les magiciens, mais aussi les sectateurs de Pythagoras disent monts et merveilles de cette racine. Ce sont tous contes de vieille. Le tempérament de Sapho était assez combustible sans les qualités occultes d'aucune plante.

(G)..... Quelle dureté !] La

(41) Scaliger in Ansonium, Cupid. crucif.

(42) Anson., epigr. XCII.

(43) Stat., lib. V. Silv. III, vs. 154.

(44) Plinius, lib. XXII, cap. VIII, pag. 183.

cruauté de Phaon ne nous surprendra pas tant, si nous faisons réflexion que Sapho n'était qu'une veuve sur le retour qui n'avait jamais été belle, qui avait fait mal parler d'elle durant sa viduité, et qui ne gardait nulles mesures à témoigner la violence de son amour. Un homme qui est tant soit peu délicat ne demande point qu'on le recherche avec si peu de bienséance ; il en tire de mauvais augures. Ajoutez à cela que Sapho ne pouvait avoir la grâce de la nouveauté ; chose qui peut réparer quelquefois, même auprès des gens délicats, le défaut de la beauté et de la fleur de la jeunesse. Phaon savait tout ce de quoi elle était capable : les arbres et les gazons en avaient été les confidens : et peut-être que sa fuite venait plutôt d'épuisement que d'indifférence. Pesez bien ce qu'elle lui écrit elle-même par la plume d'Ovide :

Hæc quoque laudabas, omnique à parte placebam,

Sed tum præcipue cum fit amoris opus.

Tunc te plus solito lascivia nostra juvabat,

Crebraque mobilitas, aptaque verba joco :

Quique, ubi jam amborum fuerat confusa voluptas,

Plurimus in lasso corpore languor erat.

*Invenio silvam quæ sæpè cubilia nobis
Præbuit, et multa textit opaca comæ.*

Agnovi pressas noti mihi cespitis herbas ;

De nostro curvum pondere gramen erat.

Incubui tetigique locum quæ parte fuisti.

Elle n'était point alors capable d'entendre raison, comme quand elle représenta à un jeune homme qui la recherchait en mariage, qu'étant plus âgée que lui elle ne le voulait point épouser (45). Plus Phaon eût été jeune, plus l'aurait-elle trouvé son fait. Si j'ai dit qu'elle n'avait jamais été belle, c'est parce que j'ai cru préférable à l'autorité de Platon, qui l'a nommée la belle Sapho (46), l'autorité d'Ovide qui la fait parler ainsi :

Si mihi difficilis formam natura negavit,

Ingenio formæ damna rependo meæ.

Sum brevis. At nomen quod terras impleat omnes

Est mihi : mensuram nominis ipsa fero.

Candida si non sum : placuit Cepheia Perseo.

(45) Fragment de lettre rapporté par Mad. le Fèvre.

(46) In Phædro, pag. m. 1214. Athénée la nomme aussi la belle Sapho, lib. XIII, pag. 566, et Plutarque aussi, de Amore, pag. 763, et Julien l'apostat, epist. ad Alypium Cæsar.

Mademoiselle le Fèvre m'avait donné l'exemple de ne m'en point fier à Platon ni à Athénée ; car elle a dit que *Sapho n'était pas belle ; qu'elle n'était ni grande ni petite ; qu'elle avait le teint fort brun, et les yeux extrêmement vifs et brillans*. Que dirai-je de Maxime de Tyr (47), qui prétend que comme elle était noire et petite Socrate (48) ne l'a nommée belle qu'à cause de la beauté de ses vers ?

(H) *Elle gronda fort son frère sur ce vilain engagement.*] Voici comment Ovide nous apprend cette particularité.

*Arsit inops frater victus meretricis amore,
Mistaque cum turpi damna pudore tulit.
Factus inops agili peragit freta cœrula remo,
Quasque malè amisit, nunc malè querit opes.
Me quoque, quod monui benè multa fideliter,
odit;
Hoc mihi libertas, hoc pia lingua dedit.*

Jugez de quelles représailles il pouvait user, et de quel poids pouvaient être les remontrances d'une telle sœur. Athénée remarque que les invectives contre la courtisane de Naucratis étaient fondées sur les sommes excessives qu'elle s'était fait donner (49). Hérodote donne le nom de Rhodopis à la courtisane, et dit que Charaxus, qui dépensa une grosse somme pour la racheter, fut fort maltraité par les invectives de Sapho sa sœur (50).

(I) *On dit que les Mitylénien*s firent graver son image sur leur monnaie.] Je remarquerai à ce sujet que Lambin, pour n'avoir pas entendu un passage de Pausanias (51), a dit faussement qu'il y avait dans la forteresse d'Athènes une statue de Sapho. *Anacreontis Teii*, dit-il (52), *qui majore ex parte res amatorias scripsit, statua in arce Atheniensium prima post Sapphonem locata est*. Voi-

ci le grec. Τοῦ δὲ τοῦ Ξανθίππου παλ-
σίον ἔστηκεν Ἀνακρέων ὁ Τήσιος, πρῶτος
μετὰ Σαπφῶ τὴν Λεσβίαν τὰ πολλὰ ἐν
ἔργῳ ἐρωτικὰ ποιήσας. Il est évident
que ces mots grecs ne veulent dire
autre chose, sinon que la statue d'A-
nacréon a été mise auprès de celle
de Xanthippe ; la statue, dis-je,
d'Anacréon, qui est le premier après
Sapho qui ait consacré à des mati-
res d'amour la plupart des choses
qu'il a écrites.

Je voudrais bien savoir si Thevet se trompe lorsqu'il assure que les Romains érigèrent en la mémoire de Sapho une statue de porphyre richement ouvree (53). C'est M. le Fèvre qui a remarqué que les Mityléniens firent graver l'image de cette héroïne sur leur monnaie, et la traitèrent par-là de souveraine après sa mort (54). Il ne cite personne, mais M. Reland, qui a fait des notes sur cet ouvrage de M. le Fèvre (55) a rapporté ce passage de Julius Pollux, οἱ Μυτιληναῖοι μὲν Σαπφῶ τῷ νομίσματι ἐνεχάραττον, et il a observé que l'on a encore des médailles de Sapho qui portent le nom des Mityléniens ΜΥΤΙΛΑΙΩΝ. Thevet raconte qu'il a tiré le portrait de Sapho d'une médaille antique qu'il avait rapportée de l'île de Lesbos, dont la pareille fut donnée avec plusieurs autres au baron de la Garde, lors ambassadeur de France à Constantinople, par le premier médecin du sultan Soliman (56). Aristote observe que les Mityléniens avaient rendu des honneurs à Sapho ; mais il ne dit point en quoi consistèrent ces honneurs (57). Tatien reproche aux Grecs la statue de la courtisane Sapho, faite par Silanion ; de cette courtisane, dit-il, qui a chanté elle-même sa lubricité, et qui était amoureuse jusqu'à la rage (58). Καὶ ἡ μὲν Σαπφῶ γυναιὸν πορ-
νικὸν ἐρωτομανὲς καὶ τὴν ἑαυτῆς ἀσίλ-

(47) Orat. VIII, pag. m. 86.

(48) Id est Plato, in Phædro, pag. 1214.

(49) Ἦν ἡ καλὴ Σαπφῶ ἐρωμένην γενομένην Χαράξου τοῦ ἀδελφοῦ αὐτῆς, κατ' ἐμπορίαν εἰς τὴν Ναύκρατιν ἀπαίροντος, διὰ τῆς ποιήσεως διαβάλλει, ὡς πολλὰ τοῦ Χαράξου νοσφισαμένην. Quam pulchra Sappho, Charaxi fratri suo mercaturæ gratiâ Nau-cratiim profectò navē dilectam versibus suis pros-cindit, quòd multa illum pecunia emunxisset. Athen., lib. XIII, cap. VII, pag. 596.

(50) Herod., lib. II, cap. CXXXV.

(51) Ex lib. I, pag. 23.

(52) Lambin., in Horat., od. XVII, lib. I.

(53) Thevet, Éloges des savans Hommes, tom. I, pag. 223, édition de 1671, in-12.

(54) Le Fèvre, Vie des Poètes grecs, pag. m. 23.

(55) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, oct. 1700, pag. 461.

(56) Thevet, Élog., tom. I, pag. 224.

(57) Aristot., Rhetor., lib. II, cap. XXIII, pag. 445. M. Reland, dans ses Remarques sur M. le Fèvre, cite les paroles d'Aristote.

(58) Tatian., Orat. contra Græcos, pag. m. 168, B.

, *et quidem Sapho meretricia la insano amore capta suam iviam cantat* (59). Pline par-
peintre, nommé Léon, qui
le portrait de Sapho (60).

*quelques auteurs font mention
tre Sapho.*] M. Moréri dit

des gens qui mettent une
fille de ce nom, d'Érithrée,
it des vers, et que c'est le
t d'Athénée, lib. XIII. Athé-
it pas que cette autre Sapho
, ni qu'elle fût d'Érithrée :
elle était d'Érèse (61), cour-

son métier, et qu'elle fut
se de Phaon. Selon ce sen-

la grande Sapho, la Sapho
ène, qui faisait de si beaux
aurait être réhabilitée sans
de peine dans une bonne
on ; on n'aurait qu'à trans-
a mauvaise renommée sur
apho. Le mal est qu'un pas-
ilé d'Athénée, secondé tant
udra du témoignage d'Élien
doit pas nous servir de gui-
ablement à mille autorités
combattent. M. Lloyd et
in nous avertissent de bien
r deux Saphos ; l'une d'Éré-
: l'autre qui fut aimée de
omme on le voit, disent-ils,
énée au livre XIII. Cela est
Vossius (63), et n'en est pas
; car Athénée ne parle là
Sapho native d'Érèse, qui
moureuse de Phaon ; si elle
née ou non, c'est ce qu'il
pprend point. Suidas pour-
jeter dans l'incertitude,
rait pas de l'apparence qu'il
e qui devait demeurer uni-
onne deux Saphos : ce qu'il
première appartient incon-
ient à celle qui a tant ex-
s la poésie lyrique : ce qu'il
seconde, savoir qu'elle était
ène dans l'île de Lesbos ;
précipita du promontoire
de dans la mer, à cause
imait Phaon ; qu'elle savait
instrumens ; qu'elle avait
des vers lyriques, ne con-

ibid.
, lib. XXXV, cap. XI, p. m. 235.
de l'île de Lesbos
n., lib. XII, cap. XIX. Var. Histo-
as, de Poët. grec., pag. 17.

vient pas moins certainement à la
première. Ainsi je ne vois nulle rai-
son fort valable pour admettre deux
femmes de ce nom-là, principalement
s'il fallait les distinguer l'une de l'autre
par les qualités dont Suidas et
Charles Étienne les partagent.

Voici une faute bien absurde. (64)
Canus, poète latin, natif de Cadix
(65), et ami de Martial..... épousa
deux femmes, Théophile, savante,
mais un peu trop libre, et Sapho
moins éclairée, mais plus retenue....
Martial rapporte ce que j'écris au
liv. III., épigr. LXIII ; et liv. VII.,
ép. LXVIII.

Castior hæc et non doctior illa fuit, etc.

Voilà ce qu'on lit dans le Diction-
naire de Moréri. Mais si l'on consulte
Martial, on trouve (66) qu'il ne fait
mention que d'une femme de Canus,
et qu'il dit qu'elle se nommait Théo-
phila ; qu'elle était savante, et qu'elle
faisait des vers que Sapho pourrait
louer ; que celle-ci n'était pas plus
docte que Théophila, mais que Théo-
phila était plus chaste que Sapho.
Le vers que M. Moréri rapporte est
le dernier de l'épigramme. Il ne fal-
lait donc pas y ajouter un *et cætera*.
Ceci n'est qu'une vétille en compa-
raison de la bévue d'avoir donné à
Canus une femme nommée Sapho,
moins éclairée et plus modeste que
Théophila. Je ne dis rien de deux
autres fautes qui sont dans l'article
de Canus, au Dictionnaire de Moréri.
On marque la XIX^e. épigramme du
III^e. livre de Martial, au lieu de la
XX^e. ; et l'on met *æmulator* au lieu
de *æmulatur*.

(64) Moréri, au mot Canus.

(65) Cela paraît par l'épigramme LXII du I^{er}.
livre de Martial, laquelle M. Moréri ne cite pas.

(66) Martial., epigr. LXVIII, lib. VII.

S A R A, sœur et femme d'A-
braham (A), fut la fidèle compa-
gne de tous ses voyages. Elle
était déjà mariée avec lui, lors-
qu'ils se retirèrent d'Ur de Chal-
dée, pour s'en aller à Charan (a).
La stérilité dont elle avait été
affligée dans sa patrie ne la
quitta point dans les pays étran-

(a) Genèse, XI, 29, 31.

gers, et c'est ce qui lui fit prendre la résolution de se donner un substitut auprès d'Abraham, afin de pouvoir devenir mère en la personne de ce substitut, puisqu'elle ne le pouvait être en sa propre personne. Agar, sa servante, qu'elle choisit pour cet emploi, fut bientôt enceinte, et la paya d'ingratitude (b). Elle se mit à la mépriser : mais Sara, ne pouvant souffrir cette insolence, usa si amplement du plein droit que son mari lui donna sur Agar, qu'elle la contraignit en peu de temps à s'enfuir de la maison. On a pu voir en un autre endroit (c) le retour de cette ingrate et les extrémités où elle se vit réduite lorsqu'elle eut été encore chassée. Nous ne répéterons point cela. Il vaut mieux dire qu'enfin, par une bénédiction particulière de Dieu, Sara devint grosse à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et qu'elle accoucha d'un fils qui eut nom Isaac. Elle vécut cent-vingt-sept ans (d). Il ne faut point oublier qu'elle fut très-belle; et que sa beauté, et la complaisance qu'elle eut pour son mari de ne se point dire son épouse, mais sa sœur, l'exposèrent à deux enlèvemens (B), où sa pudicité aurait fait naufrage si Dieu n'y eût mis la main (C). Une providence toute particulière la garantit de ce naufrage, et la rendit à son mari, l'honneur sain et sauf, outre les bienfaits dont il fut comblé par les deux princes qui devinrent amoureux d'elle. Cela pouvait adoucir la fâcheuse expérience qu'il avait faite des em-

barras où se trouvent ceux qui traînent avec eux une belle femme, embarras quelquefois plus grands que s'ils voyageaient avec une laide. On ne peut bien disculper Abraham (D) et Sara en ces rencontres, non plus que sur l'affaire d'Agar; et c'est à tort que l'on s'empporte contre Calvin, qui leur a dit leurs vérités là-dessus (e). Il faut s'éloigner également de l'irrévérence de Faustus le manichéen (f), et de la superstitieuse flatterie de quelques autres. La beauté de Sara eut une singularité qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'elle dura pour le moins jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans (E). On en donne diverses raisons; c'est, dit-on, qu'elle n'avait point eu d'enfans, et qu'elle avait renoncé à tout commerce de mariage depuis qu'elle s'était vue stérile (F). Et en cas que ces raisons ne contentent pas, on y ajoute une providence toute particulière de Dieu, qui mit à couvert, dit-on, la beauté de Sara de toutes les atteintes de la vieillesse; entre autres motifs, afin d'éprouver la foi d'Abraham (G). C'est à quoi ne prenaient point garde ceux qui dans la chaleur de leurs homélies, exagéraient avec tant de force sa caducité (H), afin de faire trouver plus digne d'admiration le lait dont ses mamelles se remplirent. On prétend (g) qu'elle en eut une si grande abondance, qu'elle fut

(b) Genèse, XVI

(c) Dans l'article d'AGAR, tom I, pag 243

(d) Moreri dit qu'elle vécut 137.

e Voyez Rivet, in Exercit. LXXXVII. tom I. Op. pag. 333 Heidegg. Hist. Patr tom. II, pag. 151, et ci-dessous la rem. J.

f Voyez la rem. (B), citée (17).

g Voyez Peterius in Genes cap XVI Salaa. pag. 473. 474

de prendre plusieurs ennourrir, et que le jour fut sevré elle donna à tous les enfans de ceux ient été priés au festin. ite qu'elle voulut nourrir me son enfant, afin de tous les soupçons que pouvait faire naître qu'il un enfant supposé. Saint stome approuve cette pen- Il n'y a nulle apparence te sainte femme soit mordouleur à la nouvelle c avait été immolé par m ; et nous pouvons har- : mettre ceci entre les fa- s rabbins (1). Josèphe té- : que Sara mourut peu le retour de son mari et fils : mais selon son pro- cul, elle aurait encore vé- ze ans ; car il dit avec l'É- : qu'elle en avait quatre- dix quand elle enfanta et cent vingt-sept quand ourut ; et d'autre côté il qu'Isaac était âgé de vingt- is lorsque son père le vou- rifier.

t ici que je dois montrer, 'on accuse à tort Calvin 'vomi les injures les plus res contre Sara (I) parce : exigea que son mari se de leur servante ; 2°. que Augustin n'a pas fait une : apologie de ce procédé aham (K).

omil. XLV. in Genes.

Le disent apud Tostatum ; Voyez pag. 489.

Sœur et femme d'Abraham.] et si clair par le chapitre XX Genèse, que, sans la mauvaise ide que l'on se fait de sacrifier s naturel des paroles de l'Écri- ux moindres difficultés qu'on

envisage, il n'y aurait pas deux sen- timens là-dessus. Prenons bien les circonstances du fait. Abraham étant venu au pays des Philistins, y fit passer Sara pour sa sœur. Sur cela, Abimélec, roi du pays, crut que c'était une fille à marier, ou une veuve, et qu'ainsi rien n'empêchait qu'il n'en fit l'une de ses femmes. Il la fit donc venir chez lui : mais ayant su par une révélation qu'elle était mariée avec Abraham, il la lui rendit en se plaignant de leurs mensonges, qui l'avaient exposé à un grand malheur. Je dis *leurs mensonges* ; car d'un côté Abraham avait dit de sa femme, *c'est ma sœur* ; et de l'autre, Sara avait dit de son mari, *c'est mon frère*. Abraham s'excusa en premier lieu sur la crainte qu'il avait eue qu'on ne le tuât s'il disait que Sara était sa femme ; en second lieu, sur ce qu'elle était *véritablement* sa sœur, *fille de mon père*, dit-il (1), *bien qu'elle ne soit pas fille de ma mère*. Après quoi il tâcha de justifier son épouse, en disant qu'il lui avait demandé comme une grâce que, partout où ils voyageraient, elle déclarât qu'il était son frère. J'admire qu'on ne voie pas dans ce discours que Sara était non pas la sœur utérine d'Abraham, mais sa sœur de père. Voici mes raisons.

1. En premier lieu, si Sara n'eût pas été la sœur d'Abraham en cette manière, l'apologie de son mari n'eût fait que tromper de plus en plus le bon prince qui lui avait reproché sa précédente dissimulation ; car il n'était pas possible qu'en ajoutant foi aux excuses de ce patriarche on ne prît Sara pour la vraie et propre sœur d'Abraham du côté du père ; et jamais homme vivant n'aurait deviné, par ce discours, qu'elle n'était que la nièce d'Abraham. J'en fais juges tous ceux qui seront capables de sentir quelles idées un tel discours a dû et pu exciter dans l'esprit d'Abimélec. Il est vrai que je demande qu'ils sachent se bien transporter dans toutes les situations, et dans toutes les circonstances de cette aventure. Il est inutile de supposer que Sara était fille d'Haran, et par conséquent petite-fille du père d'Abraham, et d'ajouter qu'un neveu est quelquefois

(1) Genèse, XX, 12.

appelé frère (2), et qu'un petit-fils est quelquefois nommé fils : cela, dis-je, ne sert de rien en cet endroit, parce que les circonstances veulent qu'Abraham n'ait pris les mots que dans leur signification la plus propre ; faute de quoi il eût dû passer pour un homme qui voulait faire illusion à Abimélec.

II. De plus, à quoi lui pouvait servir cette distinction, *fille de mon père, fille de ma mère*, si dans le fond il n'avait voulu signifier sinon qu'il était oncle de Sara ? Posez le cas qu'il ait pu traiter de sœur celle qui n'était que sa nièce, à quoi songe-t-il de remarquer que sa mère n'était point l'aïeule de cette nièce ? C'est, dira-t-on, qu'il voulait représenter ingénument le degré de sa parenté à l'égard de Sara. Mais pourquoi donc se sert-il du mot de fille dans une signification ambiguë ? que ne l'emploie-t-il dans son véritable sens, comme je suppose qu'il fait ? Outre que l'ingénuité dont on parle serait fort à contre-temps, elle affaiblirait l'apologie du patriarche ; car elle ferait paraître moins forts les liens de la parenté. Si l'on m'objecte que dans ma supposition cette même ingénuité affaiblit l'apologie plus qu'elle ne la renforce, je donnerai une raison pourquoi Abraham déclara que Sara n'était point sa sœur utérine. On mettait de la différence entre le mariage d'un homme avec sa sœur de père et de mère, et le mariage d'un homme avec sa demi-sœur. Les Athéniens, qui permettaient d'épouser sa sœur de père, défendaient d'épouser sa sœur utérine (3). Solon en avait ainsi décidé. Au contraire, Lycurgue permit aux Lacédémoniens d'épouser la sœur utérine, et leur défendit d'épouser la sœur de père (4). Quelques-uns ont dit que comme la communauté de sang est plus certaine entre un frère et une sœur uté-

rine qu'entre un frère et une sœur de père, la permission de Solon a été, généralement parlant, moins odieuse (5) que la permission de Lycurgue. Dira-t-on après cela que dans ma supposition Abraham eût dit sans nécessité qu'il n'était point le frère utérin de sa femme, comme dans la supposition contraire il aurait dit tout-à-fait inutilement que sa mère n'était point l'aïeule de Sara ?

III. Ajoutez que si Abraham n'a voulu dire autre chose si ce n'est que son père Tharé était l'aïeul de Sara, il a pris les termes de père et de sœur dans une signification étendue et moins propre. Pourquoi donc a-t-il déclaré que sa mère n'était point la mère de Sara ? ne l'était-elle point au sens qu'il prenait le mot de père, par rapport à Tharé ; c'est-à-dire n'était-elle point l'aïeule de Sara ? On croit se tirer de cette grande difficulté en supposant qu'Haran était le père de Sara, et qu'il n'était point frère utérin d'Abraham. On donne donc deux femmes à Tharé, et l'on suppose qu'il eut Haran de l'une, et Abraham de l'autre. Par conséquent si Sara était fille d'Haran, son aïeul était le père d'Abraham ; mais son aïeule était différente de la mère d'Abraham. Je réponds que tout cela tombe par terre dès que l'on suppose que ce patriarche se sert des mots *sœur* et *fille* dans une signification étendue ; car sur ce pied-là il est certain que la mère d'Abraham est la grand-mère des enfans d'Haran, soit qu'elle ait engendré Haran, soit qu'elle ait été seulement la femme de celui qui l'engendra. Dès que vous quittez la signification propre et rigoureuse des termes qui désignent la parenté, et que vous suivez l'usage qui s'observe dans les familles, le mot de mère convient aux femmes par rapport à tous les enfans de leurs maris, et par conséquent celui de grand-mère leur convient par rapport à tous les enfans de leurs maris : de sorte que si Abraham avait pris les termes dans la signification étendue que le style de

(2) Loth, neveu d'Abraham, est nommé son frère, Genèse, XIV, 16 ; mais cet exemple ne sert de rien à ceux qui supposent que Sara était sœur de Loth ; car le titre de frère en ce cas-là serait plutôt donné à Loth, comme beau-frère, que comme neveu.

(3) Voyez-en les preuves dans Muret, lib. XV, cap. V, Variar. Lect. ; et dans Gebhardus, in Corn. Nepotem, Vit. Cimonis. Consultez l'article CIMON, tom. V, pag. 192, remarque (D).

(4) Voyez les mêmes auteurs.

(5) *Filia patris (soror, non uterina) jure conjungebatur Noachidi, quoniam inter gentes rulo consanguinitatis paternae non habebatur.* Jerchius, apud Heidegg., Hist. Patriarch., tom. II, pag. 78.

lié ou de la civilité a introduite les familles, il n'aurait point osé, comme il fit, que sa mère devînt le jouet de Sara. On voudrait bien lui faire dire qu'il prenait les mêmes tantôt dans leur signification propre. Mais ne serait-ce pas se jouer qu'il se jouait en sophiste de la bonne foi d'Abimélec ?

Ma quatrième raison est prise qu'on ne saurait supposer avec un fondement que Sara ait été adoptée par Tharé. Si cela était, Tharé eût pu se servir de sa dis-
position sans sortir de l'exactitude ; ce cas-là son père aurait pu appeler le père de Sara dans une dénomination assez propre. Mais voici comment on ruine ce subterfuge : on ne recourt qu'afin d'éviter l'inconvenance on ne l'évite point par-là, la fraternité, fondée sur l'adoption proprement dite, ne mettrait pas d'obstacles aux mariages de la fraternité naturelle. Selon les lois on ne peut pas un frère qui aurait épousé sa sœur adoptive l'adoption aurait commis un inceste proprement dit (6).

Voilà d'où je tire l'une de mes raisons. Si quelque chose de positif peut déterminer à ne prendre pas pied de la lettre la déclaration que fait Abraham, que *Sara n'était que sa sœur, fille de son père, mais non pas de sa mère*, ce mariage incestueux qui révoque en doute cette fraternité. Mais cela ne réfute-t-il pas ceux qui disent que Sara était la nièce d'Abraham ? Ne convient-on pas que ce mariage rend incestueux les mariages ? Il faut donc que nos adversaires cherchent des excuses à l'inceste d'Abraham. S'ils en trouvent, il n'y a rien de tant d'importance pour eux que pour la différence n'étant que du moins, il ne nous sera pas difficile de leur donner des raisons qui nous sera nécessaire ;

vu surtout que Jacob ne se fit pas le moindre scrupule d'être marié tout à la fois avec deux sœurs ; ce qui en d'autres temps eût été une chose abominable. Clément Alexandrin compte pour si peu de chose cette difficulté, qu'il nous dit tout froidement que les paroles du patriarche nous enseignent qu'il ne faut point épouser sa sœur utérine (8). Il est certain qu'on ne manque point de bonnes raisons pour justifier là-dessus ce patriarche : je ne les rapporte pas ; on les trouvera facilement dans d'autres livres. Je me contente d'avertir ici ceux qui voudront m'accuser de faire trop bon marché de la conscience d'Abraham, par rapport au crime d'inceste, qu'avant que de venir à moi il faudra passer sur le ventre à un grand nombre de théologiens anciens et modernes, catholiques et protestans (9). Je ne fais pas grand cas de ce qu'on trouve dans les Annales d'Eutychius (10), que la première femme de Tharé, mère d'Abraham, avait nom Jona ; et que sa seconde femme, mère de Sara, avait nom *Téhévitha* ; mais c'est toujours une marque qu'il y a une ancienne tradition pour le sentiment que j'ai suivi.

VI. Autre raison. Si Sara n'était point la fille de Tharé, mais sa petite-fille, il faudrait qu'elle fût fille ou d'Haran ou de Nacor. Or elle n'est fille ni de l'un ni de l'autre. En voici la preuve. Il est dit dans la Genèse (11) que la femme de Nacor s'appelait Milca, et qu'elle était fille d'Haran, père de Milca et de Jisca. Puisqu'on nomme cette dernière, sans en avoir la raison que l'on avait de nommer l'autre (car on ne lui donne point de mari comme à l'autre), il faut croire que si Haran avait eu d'autres filles, on les eût nommées tout d'un temps, et surtout que l'on n'aurait pas oublié Sara, puisqu'on venait de parler de son mariage avec Abraham. Soit donc conclu qu'Haran n'avait que deux

et fratrem sororemque nuptias esse pro-
vis eodem utroque parente, sive altero
utroque sint : verum si per adoptionem soror
adoptiva, quandiu manet adoptio, etiam nuptias
est : at si per emancipationem adoptio dis-
tinguitur, posse inter eos ritè iniri connubiun.
lib. I Institution. Voyez l'article
12, tom. XI, pag. 208, au texte.
13, Rivet, in Genes., exerc. LXXIII.
14, Histor. Patriarch., tom. II, pag. 79.

(8) *Τὰς ὁμογενεῖς μὴ δεῖν ἀγεσθαι*
πρὸς γάμον διδάσκων. Docens eas quæ ex e-
dem matre natæ sunt non esse ducendas uxores.
Clem. Alexandr., Stromat., lib. II, pag. 421.

(9) *A Clément Alexandrin, à saint Jérôme, à*
Lipoman, à Oléaster, à Cajétan, à Sotus, au
père Pétan, à Condoman, au père Abram, à
Musculus, à Piscator, à Heidegger, etc.

(10) *Pag. 66, apud Heidegg., pag. 78.*

(11) *Chap. XI, vs. 29.*

filles, Milca et Jisca. Cette raison est si convaincante, qu'elle contraind plusieurs de nos adversaires à supposer que Sara et Jisca sont la même personne. Ils font bien de l'honneur à l'historien sacré. O l'admirable écrivain que ce serait, si dans trois lignes il donnait deux noms différens à une femme, sans avertir que ce ne sont que les deux noms d'une seule et même personne ! Voyez, dans le chapitre XXII de la Genèse, la liste des enfans de Nacor : vous n'y trouvez point Sara, et vous y voyez que son premier-né était venu au monde depuis qu'Abraham était sorti de son pays ; car ce fut au retour de la montagne de Morija, où Abraham avait voulu immolerson fils Isaac, qu'il ouït dire que Milca avait donné huit enfans à Nacor son mari, *savoir Huts son premier-né, etc.* De plus serait-il possible que, si Sara avait été fille d'Haran, l'Écriture n'eût jamais parlé de Loth comme de son frère ?

VII. Il est facile de répondre à ceux qui objectent les paroles de l'Écriture (12), où Sara est nommée la belle-fille de Tharé ; car une femme mariée se considère plutôt par les relations du mariage que par celles de la naissance.

(B) *A deux enlèvemens.*] Ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau*. Dans tous les deux, Abraham supprime qu'il soit le mari de Sara : il veut qu'elle dise qu'il est son frère ; il fait cela de peur qu'on ne le massacre si l'on vient à savoir qu'il est son mari, et afin qu'on lui fasse du bien pour l'amour d'elle, quand on aura cru qu'elle n'est point son épouse. Dans tous les deux, le ravisseur, puni d'en haut avant qu'il puisse satisfaire sa passion, restitue Sara, comble de présens le mari, et lui reproche ses mensonges. Le premier de ces enlèvemens fut fait, en Égypte, par le roi Pharaon : le second fut fait, en Guérar, par Abimélec, roi des Philistins.

(12) Genèse, XI, 31.

* Dans le *Nouveau Recueil de pièces fugitives d'Histoire et de Littérature*, par M. l'abbé Archimbaud, tom. IV, art. 3, on trouve, dit Joly, une *Dissertation sur l'enlèvement de Sara*, où l'auteur prétend prouver que la pudicité de Sara ne souffrit aucune atteinte à son premier enlèvement dans le palais de Pharaon. Joly renvoie aussi à l'*Examen du pyrrhonisme*, par M. de Crousaz, pag. 744, et aux *Mémoires de Trévoux*, juillet 1736, seconde partie, article 80.

Sara était âgée de soixante-cinq ans pour le moins lorsque Pharaon l'enleva ; car elle avait dix ans moins que son mari (13), et leur voyage d'Égypte est postérieur à la sortie de Charan, c'est-à-dire à la soixante et quinzisième année d'Abraham (14). Quant au voyage de Guérar, il fut fait après l'annonciation de la naissance d'Isaac, c'est-à-dire lorsque Abraham avait atteint la centième année de sa vie. Qu'on fasse tout ce qu'on voudra, cette histoire est une preuve qu'Abraham craignait plus la mort que le déshonneur conjugal, et qu'il n'était rien moins que mari jaloux. Il remet aux soins paternels de la Providence l'honneur et la pudicité de Sara : mais il prend les devans pour la conservation de sa vie, et il ne néglige pas les moyens humains. Ne vouloir pas reconnaître là l'infirmité de la nature corrompue, c'est s'aveugler volontairement. Ce patriarche aurait pu dire en cette rencontre,

Homo sum : humani nihil à me alienum puto (15).

Ceux qui croient que la crainte du péril le faisait mal raisonner se trompent : *il n'y a point de crainte de Dieu en ce pays-ci*, disait-il (16) ; *ils me tueront à cause de ma femme*. Il croyait donc que ceux qui ne feraient point scrupule de tuer un homme en feraient un d'enlever une femme mariée. Oui, il le croyait, et avec raison. Le bien de la société, plus sans doute que l'amour de la vertu, a fait regarder le rapt d'une femme mariée comme une injustice criante dont les souverains mêmes ont eu à craindre de fâcheuses suites ; mais on ne trouvait pas fort mauvais qu'un grand seigneur s'accommodât d'une femme non mariée pour augmenter le nombre de ses concubines. Ainsi Abraham raisonnant solidement pouvait être fort assuré que pour le moins la crainte des hommes empêcherait les Égyptiens et les Philistins de lui enlever sa femme et de le laisser vivre, lui qui serait un témoin perpétuel de la violence qu'on aurait faite à une

(13) Il est dit, Genèse, XVII, 17, qu'elle avait quatre-vingt-dix ans lorsqu'Abraham en avait cent.

(14) Genèse, XII, 4.

(15) Terent., in Heautont., act. I, sc. I, pag. m. 112.

(16) Genèse, XX, 11.

mariée. La conclusion raisonnable de cela était de craindre qu'on fit de lui secrètement, afin de l'arracher sans que personne pût dire qu'il avait enlevée à son mari; car c'eût n'aurait pas eu connaissance du mari, si on l'eût bientôt décelé. Cette crainte n'est pas le mal le plus mauvais de la pièce. Qui ne sait pas comment eût David de faire la main le mari de sa ma-

L'envie d'être bien traité par le frère de la belle Sara est plus grande que la peur d'être tué. Dénouons-nous de ce que dit saint Chrysostôme sur tout ceci (18). Saint Chrysostôme (19) et saint Ambroise y ont traité la matière d'un beau panégyrique pour la charité de Sara, qui, bien, en faveur de son mari, sa pudicité à tous les risques. *Extrema adiit, sororem asseruit, contenta, si ita esset, periclitari pudore potius virum salute: ut tueretur mentem est germanitatem, ne fores pudoris ejus tanquam in et vindicem uxoris necarent* rigène était bien d'un autre. Il trouvait tant de scandales dans le sens littéral, qu'il se sauva dans les types et dans les allégories. *in, dit-il (21), quæ nobis cædiderit legentibus Abraham tantum triarcham non solum mentitum, sed pudicitiam conjugis pro-* ? *Quid nos ædificat tanti patris uxor, si putetur contaminata exposita per conniventiam leonem? Hæc Judæi putent, et si ut amici litteræ non spiritus.* Ils recourent à l'inspiration, et

accusait Abraham, Quod matrimonii dissimulatus nundinator avaritiæ ac ventris obus Abimelech et Pharaoni, diversis modis, Saram conjugem sororem mentitus, pulcherrima, in concubitu vendidit. astutiam contra Faustum, lib. XXII, XIII.

l'appelle fardam necessitatem.

mil. XXXII, in Genes. Voyez la remarque A) de l'article ABIMELECH, tom. I,

obros., de Abrah., cap. II.

cap. VI Geneseos. Heidegger, p. 143, et Origène a insulté et censuré Abraham conniventiam maritalem Saram contabulatus exposuerit. Mais comment lui attribuer cela, puisqu'il rejette le sens lit-

prétendent qu'Abraham fut dirigé par un esprit prophétique (22). C'est le moyen de ne demeurer jamais court. Il faudrait seulement ménager mieux ce remède, et ne s'en servir que comme de l'extrême-onction. Je vois des gens (23) qui l'appliquent à notre Sara touchant la prière qu'elle fit à son mari de coucher avec sa servante. Quant à ceux qui disent (24), pour excuser Abraham, que sa vie était si nécessaire à l'accomplissement de la promesse de Dieu, qu'il devait la conserver aux dépens de toutes choses, jusques à l'honneur de sa femme inclusivement, ils ne voient pas qu'ils se réfutent eux-mêmes; ils emploient pour sa justification ce qui lui fait son procès; car si sa vie était nécessaire aux décrets de Dieu, il devait être assuré que personne ne le tuerait.

Les casuistes relâchés, et protecteurs des équivoques, se prévalent extrêmement de cette conduite du patriarche. Voyez la dernière réponse aux Provinciales; voyez, dis-je, les Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe (25).

(C) *Sa pudicité aurait fait naufrage, si Dieu n'y eût mis la main.* L'Écriture ne nous dit pas quel fut le mal qui empêcha Pharaon de jouir de Sara: elle dit seulement que Dieu le frappa de grandes plaies, ensemble sa maison (26). A l'égard d'Abimélec, l'Écriture dit d'abord que Dieu ne fit que le menacer en songe de le faire mourir avec tout ce qui était à lui (27); mais, sur la fin du chapitre, elle remarque qu'à la prière d'Abraham, Dieu guérit Abimélec, sa femme et ses servantes, et qu'après cela elles enfantèrent; car, ajoute l'Écriture, l'Éternel avait entièrement resserré toute matrice de la maison d'Abimélec, à cause de Sara, femme d'Abraham. On aurait, je pense, plutôt tué les interprètes que de les empêcher de faire des conjectures sur ces plaies de Pharaon: le champ est plus vaste à cet égard que par rapport à Abimélec, vu que l'Écriture semble nous déterminer,

(22) Paulus Burgensis, apud Heidegger, p. 141.

(23) Joseph., Antiq., lib. I, cap. X.

(24) Apud Heidegger, ubi supra.

(25) Pag. 128 et suiv., édition de Holland, 1656.

(26) Genèse, XII, 17.

(27) Genèse, XX.

quant à celui-ci, à une sorte de maladie. Mais apparemment on a jugé de l'un par l'autre ; et comme il est très-probable que le châtiment personnel d'Abimélec tomba sur les parties destinées à la génération, vu que ce fut là que sa femme et ses servantes furent affligées, on a cru que la chose se passa de même à l'égard de Pharaon (28). Les rabbins (29) ont dit qu'il fut tourmenté d'une gonorrhée si violente, qu'il ne prenait pas même plaisir à songer aux femmes, tant s'en faut qu'il fût en état d'en jouir. Ils ajoutent que Sara avait un ange gardien qui frappait de telle sorte tous ceux qu'elle voulait qu'il frappât, qu'ils n'avaient ni l'envie ni la force de s'approcher d'elle ; et que ce fut par le ministère de cet ange qu'elle fut préservée des persécutions lascives de Pharaon. Philon (30) se contente de dire que ce prince sentait des douleurs et des chagrins si insupportables, qu'il n'avait garde de songer aux plaisirs d'amour ; il ne songeait qu'à son mal et au moyen de s'en délivrer. Toute sa cour fut affligée du même fléau ; et cela parce que les courtisans avaient contribué ou applaudi à l'enlèvement de Sara. Eupolémon (31) dit que la peste gagna la maison de Pharaon, et que les devins ayant répondu que l'enlèvement d'une femme était la cause de ce mal, Pharaon rendit Sara à son mari sans l'avoir touchée. Josèphe (32) ajoute les séditions à la peste. Un moderne (33) qui lui en veut le critique sur cela assez vivement. La raison sur laquelle il se fonde est qu'une sédition populaire n'empêche pas un roi de se divertir avec une femme, et n'a point, non plus que la peste, une relation particulière avec le péché de Pharaon. Cet auteur veut donc que le châtiment de ce ravisseur ait affligé les parties qui auraient été l'instrument de sa débauche, et il confirme sa pensée par cette maxime du sage (34) : *Per quæ peccat quis, per eadem et torquetur*. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier

que Sara n'ait demeuré quelque temps dans la maison de ses ravisseurs : cela est du moins indubitable quant au dernier enlèvement, puisqu'on eut le loisir de s'apercevoir qu'à cause d'elle il était tombé une clôture de matrice si générale chez le roi Abimélec, qu'il ne s'y parlait plus d'accouchement. De là naît cette petite difficulté : ce prince rendit Sara tout aussitôt qu'il eut été averti en songe qu'elle était mariée à Abraham ; il n'en fut donc averti qu'après l'avoir retenue quelque temps dans sa maison. Or qu'en voulait-il faire, puisque jusqu'alors il l'avait laissée en repos ? Était-ce pour cela qu'il l'avait prise ? Ceux qui font ces objections ignorent la mode des princes orientaux. Ils ont plusieurs femmes, et on leur en envoie d'autres de temps en temps ; mais il ne faut pas croire qu'ils les caressent à tour de rôle : il y en a dont le tour ne vient jamais, encore qu'elles soient très-belles. Abimélec se contenta de l'acquisition de Sara, et de savoir qu'il en jouirait quand il voudrait ; mais Dieu y pourvut avant que ce prince eût choisi son heure. Disons la même chose de Pharaon. Je ne pense pas qu'il fût un assez puissant monarque pour observer les cérémonies qui se pratiquaient à la cour de Perse, où une femme qui plaisait au roi était un an à se bien laver et parfumer, avant que de lui être livrée (35). Ne nous arrêtons donc pas à la conjecture de saint Jérôme (36), qui explique par ce moyen pourquoi Sara fut quelque temps à ne rien faire chez Pharaon : mais croyons pourtant de ce dernier roi ce que nous disions tout à l'heure de celui des Philistins ; ou bien disons qu'ils furent frappés de maladie dès le premier jour de l'enlèvement. Josèphe témoigne qu'Abimélec fut si malade, que les médecins désespéraient de sa guérison. D'autres spécifient la nature de son mal : ils disent qu'il souffrait de si violentes douleurs aux parties qu'on ne nomme pas, que quand il l'aurait voulu il ne lui aurait pas été possible de remplir la loi du congrès (37). Au reste saint Chrysostome

(28) Voyez Pererius, in Genes., cap. XII, vs. 17.

(29) Apud Lyranum, citante Saliano, p. 413.

(30) In lib. de Abrah.

(31) Apud Eusebium, Præp., lib. IX, cap. IV.

(32) Lib. I, cap. VIII.

(33) Salian., tom. I, pag. 413.

(34) Cap. XI, vs. 17.

(35) Esther, chap. II.

(36) Indè Tradit. hebraic., in Genes. Vide Pererium, in cap. XII, vs. 19.

(37) Tradunt quidam eum in veretro ita esse

(38) et saint Jérôme ne s'accordent guère, puisque celui-là soutient qu'il ne fallut pas un moindre miracle de la puissance de Dieu pour faire que Sara sortît pure et nette de chez Pharaon, que pour faire que Daniel demeurât impunément au milieu des lions affamés, et les trois enfans hébreux au milieu des flammes. Il y a une petite différence à remarquer entre les deux narrations de Moïse : il a dit expressément qu'Abimélec ne s'approcha point de Sara ; et il n'a point dit si Pharaon s'en approcha ou ne s'en approcha point. Théodoret (39) a cru que l'historien sacré s'est servi de cette précaution à l'égard d'Abimélec, afin de fermer la bouche à la médisance, vu que Sara accoucha la même année qu'elle avait été chez ce prince.

(D) *On ne peut bien disculper Abraham.*] Car, outre ce qui a été dit ci-dessus, ne serait-il pas le bouclier de la pernicieuse doctrine des équivoques, si une fois il était certain que ni lui ni Sara n'ont point menti? Ceux qui combattent la mauvaise morale d'un Lessius et de quelques autres jésuites mettent en fait que c'est mentir que de faire des réponses qui ne se rapportent pas à l'intention de celui qui vous interroge. Ces réponses ont beau ne contenir que la vérité, elles ne laissent pas d'être menteuses ; car, par exemple, si un fils de Caïn, interrogé juridiquement qui il était, par des gens qui auraient eu en vue de connaître qui était son père, avait répondu que Caïn était son oncle, il n'aurait rien dit qui ne fût vrai, puisqu'il est certain que sa mère était sœur de Caïn : cependant sa réponse n'aurait pas été exempte de tromperie. Il en va de même de Sara. Abimélec lui demande ce qu'elle est à Abraham : il a tout le droit imaginable d'interroger, puisqu'il est roi du pays ; son but est de savoir si Sara est une femme mariée ou non ; c'est là-dessus qu'il doit régler sa conduite par rapport à Sara. On lui répond : *Je suis la sœur d'A-*

braham. Son mari, qui a suggéré cette réponse, dit de son côté : *Je suis le frère de Sara.* N'est-ce point la même chose, dans ces circonstances, que si l'on avait répondu : *La relation de frère et de sœur est la principale qui soit entre nous ;* et cette réponse n'eût-elle pas été une menterie formelle? Si l'on demandait à un homme parfaitement instruit de tous les secrets d'une grande conspiration, *qu'en savez-vous ?* et qu'il répondît, *j'en sais une telle chose*, qui ne serait pas la principale ; ne tromperait-il pas, et ne mentirait-il pas ? car sa réponse serait équivalente à celle-ci : *Je n'en sais que cela.* Un commentateur de la Genèse (40), voulant prouver que les mariages entre le frère et la sœur étaient inconnus du temps d'Abraham, se sert de cette remarque : Dès que Sara disait qu'elle était sœur d'Abraham, on ne la croyait plus sa femme : donc ces deux relations paraissaient incompatibles. Ce raisonnement est faux ; car supposez tant qu'il vous plaira que ces mariages aient lieu dans un pays, l'usage y sera que la sœur, depuis ses noces, ne soit plus nommée simplement tout court, la sœur de son mari, mais sa femme ; de sorte que toute sœur qui ne sera point qualifiée la femme d'un tel, mais seulement sa sœur, sera censée dès lors n'être point sa femme : et voilà pourquoi Abraham et Sara trompaient nécessairement et visiblement les Égyptiens et les Philistins, en supprimant la relation de mariage, et en ne parlant que de celle de la fraternité, quoique d'ailleurs ces peuples n'ignorassent pas la compatibilité de ces relations. Mais c'était assez pour être trompés par Abraham, qu'ils sussent que l'une engloutissait l'autre, à peu près comme la qualité de père absorbait celle d'oncle en la personne de Caïn, par rapport à ses enfans. En un mot, la suppression d'une vérité est un mensonge effectif toutes les fois qu'elle est destinée à faire faire de faux jugemens à l'auditeur ; et que, selon l'usage de la langue dont on se sert, il ne peut que faire un faux jugement. Abraham et Sara sont dans le cas. Ceux qui nient que les maria-

divinitus percussus ut nec coire cum muliere posset ne dum vellet, et magnis ed in parte cruciatibus affligeretur. Pererius, in Genesim, cap. XX, sub fin.

(38) Humil. XXXI in Genes.

(39) *Apud eundem Pererium, in cap. XII, n. 19.*

(40) Pererius, in cap. XI, disputat. XVI Bellarmini, lib. de Matrimon., chap. XXVIII, raisonne de même.

it cette foi tant célébrée par à l'annonciation de la naissance d'Isaac ? Est-il si étrange aujourd'hui qu'une femme conçoive à cet âge ? Rajustons leur calcul : vingt-dix ans sont à cent trente-huit, près comme cinquante-six à cent dix-huit. C'est donc avec nos cinquante-six ans qu'il faut comparer Sara. Or j'avoue qu'en fait il soit très-rare qu'une femme de cinquante-six ans soit jugée d'être enlevée pour sa beauté, et ne moins d'être destinée au lit d'un homme, comme un morceau de drap royal, il s'en trouve quelques-uns qui ont encore de beaux jours à cet âge. Voyez ce que j'ai rapporté de Brantôme, concernant une d'Aragon et la duchesse de Mantoue. Ainsi, sans recourir à des exemples, qu'il faut ménager le bon sens, on peut pour les grands besoins nous pouvons dire que la constitution de Sara, et l'exemple de ses ancêtres, ont pu la conserver belle jusqu'à quatre-vingt-dix ans. On pense que quand elle fut renvoyée à concevoir elle recouvra la santé qu'elle avait perdue (48) ; Dieu, par une faveur spéciale, lui a fait à la fois ces deux présens. Procope permis.

On dit..... qu'elle avait renoncé au commerce de mariage depuis qu'elle était devenue stérile.] Citons Pé-

*Deinde id accidit Saræ ob castitatem et continentiam quæ statim ut sensit se et invalidam ad generandum ita copulâ carnali, ut superius super illis verbis quæ sunt en XVIII. Postquam consenui meus meus vetulus est, voluptatem dabo (49) ? Il est bon de voir qu'il fonde le fait. Il se fonde sur ces paroles de Sara : *Postquam consenui et dominus meus vetulus est, voluptatem dabo* (50) ? dire, selon la version de Genèse : *Estant vieille aurai-je plaisir ?**

addit Procopius divinitus cum secunditatem restauratam fuisse pristinam pulchritudinem. Cornél. à Lapidé, in Genes., pag. 149. Pererius, in Genes., cap. XX, vs. 2. Torrey et Cornélius à Lapidé, sont de ce senti-

ment, XVIII, 12.

*davantage monseigneur est vieil. Ce sont deux difficultés que Sara se fit après avoir ouï la promesse qu'on faisait à Abraham, que sa femme accoucherait l'année suivante. Il faudrait donc, dit-elle, que, nonobstant mon grand âge, je reçusse les caresses de mon mari, c'est la première difficulté ; mais mon mari n'est-il pas trop vieux pour cela ? c'est la seconde. De sorte que, selon Pérérius, elle eût employé à peu près la même objection que la Sainte Vierge : *Comment se fera ceci, vu que je ne connais point d'homme* (51) ? Je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement nier à cet auteur que les paroles de Sara ne signifient qu'alors elle et son mari gardaient une parfaite continence ; mais tout le reste n'est que conjecture : savoir, qu'il y avait déjà quatorze ans qu'ils étaient convenus de cette abstinence mutuelle ; c'est-à-dire depuis qu'Agar était devenue la concubine d'Abraham. Mais supposons que cela soit : il en faudra inférer que Sara mit une fin aux joies du mariage quand elle fut parvenue à l'âge de soixante-quinze ans. Or à quoi songeait Pérérius de tirer de là une des raisons pourquoi la beauté de cette dame s'était conservée jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans ? *Intemperantia Veneris citò mulierem inveterat et vehementer deformat ac turpat* (52) ; c'est-à-dire : *L'usage immodéré du plaisir vénérien fait bientôt vieillir les femmes, et les enlaidit étrangement.* Soit. J'en laisse la discussion aux médecins. Mais s'ensuit-il de là qu'une abstinence totale de cet exercice ait un effet tout contraire à l'égard du sexe ? je veux dire qu'elle recule la vieillesse, et qu'elle conserve la beauté. Il n'y a point de logique qui reconnaisse aucune force dans cette espèce de conséquences, généralement parlant, vu le grand nombre de choses dont les deux extrémités sont mauvaises et pernicieuses, tant pour le corps que pour l'âme. En particulier, la conséquence dont il est ici question est fortement combattue par la médecine (53). Mais*

(51) Saint Luc, chap. I, vs. 34. Zacharie, au verset 18 du même chapitre, allègue une difficulté semblable à celle de Sara.

(52) Perer., in Genes., cap. XX, disput. I.

(53) Voyez Gaspar à Reies, Elysio jucund.,

(62) *Crimen. marit. et quod habentur prohi-
benda flagrant cupiditate, et Deo, qui id jam
ita in sua conjuge promiserat minime credens,
cum pellice voluit abire. Leonh. Coqueus, in
Aug. 1. de Civit. Dei, lib. XVI, cap. XXV. II
eod. D. August. 1. lib. 22. contra Faustum,
cap. 39.*

ajoute *Refert etiam Fenardent* in appendice ad libros Alphonsi Castro contra hæreses, lib. I, verbo *Abraham*, quosdam hæreticos monitos... non minus impios fuisse in exclusum patriarcham Abraham, ut cui crimen adulteri imputaret (63). Voici les accusations présentées à Calvin : « *Pugnans aviam Christi Sarai multis erat contumelias, multis jactat injurias* (64). Sarai rationem alienam verbo Dei apud se querit. In suo progressu non leviter peccat, quod orbitatis impatiens, à verbo Dei ducebat. Obrepat deceptio. Connubii legem pervertit, etiam conjugalem polluenso. Nec ipse etiam vacat Abram, quod isto ac præpostero uxoris consilio obsequutus est. Reprehensione digna est Abraham facilitas. Utriusque autem claudicat fides. Dei virtutem non debeat alligare ordini carnis, vel restringere ad suum usum. Et in sequentibus (65) Admittit concubinam quæ instar pellicis futura erat. Ad eandem quæ serviebat impatientiam maritum sollicitat. Vacillat quidem Abraham fides, cum à verbo Dei solutus, uxoris impulsu ad relictum prohibitum transferre se nititur. Memento uno tentationi succumbit. Deinde, dolosissimo namate utens, idipsum quod noster se de illi fingit, palam assequitur (66). Neque enim domui suæ aut origere lupanar, nec ancillicæ productrix, vel mariti lena... O hominem in disputando verum, veteratorem et multoties! Ecquid enim aliud est Abram, verum prostituere, pudicitiam pro audare presidio, pudicitiam prodere (quod Calvinus palam tribuit Abraham) quàm ei lenocinari? Aut quid, conjugii legem pervertere, lectum conjugalem polluere, pellicem viro querere et subministrare, alienam in thorum mariti inducere (quorum à Calvinus simulatur Sara), quàm domi suæ lupanar erigere, et mariti lenam fieri, quod hic simulat Calvinus

negat et damnat (66)! » On peut remarquer deux fraudes dans la procédure de ce cordelier : il supprime les expressions où Calvin tâche d'exténuer la faute de Sara et la faute d'Abraham, c'est la première supercherie. Il assure impudemment que Calvin emploie un vilain tour de sophiste pour acquiescer en effet, sous un faux semblant de négation, cette sainte femme d'avoir servi de..... à son mari. C'est la seconde fraude, et elle est d'une telle atrocité, qu'on la peut nommer une affreuse calomnie. La manière ronde et franche dont Calvin juge de cette conduite du mari et de la femme fait voir clairement qu'il ne cherchait point de détours. Il en dit son sentiment avec la dernière liberté, et il se sert de tout le droit que la raison et l'Écriture nous donnent de prononcer sur la qualité d'une action. Il est donc visible qu'il parle sincèrement lorsqu'il nie que Sara ait servi..... etc. Cela paraît encore par les paroles qui suivent, et que Fenardent a supprimées. *Improprie tamen vocatur uxor, quæ præter Dei legem in alienum thorum inducitur. Quare scilicet hanc comenditum hic illicitum fuisse ut inter coortationem et conjugium quasi medius fuerit. Idem omnibus commentis occidit quæ Dei verbo assumentur. Quamlibet enim honesto tegantur pretextu, corruptela subest, quæ à verbi puritate degenerat, sanguis vitiat* (65). C'est là le langage d'un casuiste qui ne blesse point ; on doit donc être très-assisuré que l'on y trouve tout le mal que Calvin a besoin de dire. Or il dit nettement que le commerce d'Abraham et d'Agar tenait le milieu entre la fornication et le mariage. Fenardent a supprimé cet endroit notable du commentaire de Calvin : *Benedictionis (quam celebrat divinitus promissum esse) patiunda voto, conjugalem thorum spontè alteri cedit..... etc. laudabile fuit votum Sarai quoad finem dei scopum in quem tendebat, ut tamen in ipso progressu non leviter peccaret..... Utriusque autem claudicavit fides, non in substan-*

Idem.

63, 64, 65, 66.

63 Fenardentius, Thes. calvinianus, lib. IX, cap. I, pag. m. 426.

(64) Calvin., in Comm., cap. XVI, v. 3, pag. m. 63, 64.

tid quidem , sed in medio ipso (ut loquuntur) vel agendi ratione (66).

Notez que les copistes sont fort sujets à grossir les choses. Cornélius à Lapidé et Marin Mersenne disent simplement et absolument que Calvin accuse Sara de..... et Abraham d'adultère. Feuardent s'était contenté de dire que l'accusation avait été proposée obliquement, et sous l'apparence trompeuse d'une justification.

(K) *Saint Augustin n'a pas fait une bonne apologie de ce procédé d'Abraham.*] Il s'est servi de quatre raisons. La 1^{re}. est qu'Abraham ne se porta point à cet acte par un mouvement d'amour sensuel, mais afin d'avoir des enfans : *Usus est eâ (concubinâ) quippe ad generandam prolem, non ad explendam libidinem (67).* La 2^e. est qu'il s'y porta, non pas pour faire injure à sa femme, mais plutôt pour lui complaire, et pour lui donner la consolation que son état de stérilité l'obligeait à souhaiter. La 3^e. est que cette conduite fut fondée sur le droit dont parle saint Paul dans le chapitre VII de la 1^{re}. épître aux Corinthiens : *Pareillement l'homme n'a point la puissance de son corps, mais la femme.* Il n'y a ici aucune faute, ni du côté de la femme, ni du côté du mari; celle-là donne sa servante à son époux dans la vue de la génération, celui-ci prend cette servante dans la même vue. *Nulla est hic cupido lasciviæ, nulla nequitiae turpitude. Ab uxore causâ prolis ancilla marito traditur, à marito causâ prolis accipitur, ab utroque non culpa luxûs, sed naturæ fructus exquiritur (68).* La 4^e. raison est qu'Abraham renvoya Agar dès que sa femme le voulut. J'ai cité ailleurs (69) les paroles de saint Augustin sur ce sujet. Léonard le Cocq, commentateur de ce père, ne fait point difficulté de le réfuter. Il oppose à la première raison cet axiome de saint Paul : *Il ne faut point faire le mal afin qu'il en arrive du bien (70),* et la doctrine ordinaire des moralistes, qu'une bon-

ne action demande non-seulement une bonne fin et un bon motif, mais aussi une matière qui soit légitime. *Ad hoc quod sit actio honesta, requiritur non modò bonus finis et reliquæ circumstantiæ, verùm etiam quod sit circa debitam materiam (71).* Cela lui fournit la réfutation de la seconde raison; car si le commerce du patriarche avec sa servante est mauvais en soi, il ne devient pas légitime par l'acquiescement d'Abraham aux désirs de Sara; les conseils ni les suggestions d'une femme ne disculpent point le mari à l'égard des choses illégitimes: cela paraît manifestement dans la chute du premier homme, qui alléguait vainement que la femme que Dieu lui avait donnée l'avait porté à manger du fruit défendu. La troisième raison ne vaut pas mieux que les autres; car une femme ne peut point transporter à une autre femme le droit dont parle saint Paul, non plus qu'un mari ne peut point céder à un autre homme le droit dont parle le même apôtre. *Non potest uxor jus illud quod habet in corpus viri transferre in alteram mulierem, ut congressum viri sui cum aliâ muliere assensu suo possit facere licitum, ut nec vir potest transferre in alterum virum illud jus quod habet in uxorem (72).* Léonard le Cocq ne dit rien sur la quatrième raison; c'est qu'il ne l'a point considérée comme un des moyens de l'apologie; mais les plus stupides peuvent aisément connaître qu'elle ne sert qu'à montrer que le patriarche ne tenait point à cela par des liens d'impureté. C'est une très-bonne chose que de renoncer aisément et promptement à un commerce illégitime; mais cela ne prouve point qu'on en ait joui légitimement. Ce commentateur suppose que saint Augustin n'alléguait pas ces raisons comme des preuves qui établissaient la pureté du commerce d'Abraham et d'Agar, mais seulement comme des preuves qui réfutaient la prétention des manichéens, que ce patriarche, éperdument amoureux d'Agar, avait couché avec elle pour assouvir sa passion. Il suppose aussi que le même

(66) Calvin., in Genes., c. XVI, vs. 1, p. 83.

(67) August., de Civitat. Dei, lib. XVI, cap. XXV.

(68) Idem, ibidem.

(69) Dans la remarque (C) de l'article AGAR, tom. I, pag. 244.

(70) Épître aux Romains, chap. III, vs. 8.

(71) Leonh. Coqueus, in August., de Civitat. Dei, lib. XVI, cap. XXV, pag. m. 351.

(72) Idem, ibidem.

onnaissait très-bien la bonne qui disculpait Abraham; c'est eut un vrai mariage entre t son maître. Il examine en- es trois raisons de saint Am- La 1^{re}. est prise de ce qu'A- vivait avant que la loi deût défendu l'adultère. *Abra- te legem Moysi et ante Evan- fuit, cum nondum interdic- ulterium videretur, pœna cri- x tempore legis est, quæ cri- hibuit, nec ante legem ulla rei io est* (73). La 2^e. est la même première et la seconde de saint in. La 3^e. est empruntée de la conjonction d'Abraham et était l'un des types du Vieux ent. Le commentateur remar-) que Sixte de Sienne (75) a dans la première raison de mbroise deux principes éloi- sentiment ordinaire des théo- l'un que l'action d'Abraham adultère, l'autre que l'adul- it permis en ce temps-là, vu loi ne l'avait pas défendu. Il : qu'Agar était femme légit- braham, et que l'adultère r crime avant même que les itives le condamnassent. Il qu'il fût opposé aux lois na- . *Erat tamen per se illicitum ibitum lege divinâ naturali* ant à la troisième raison de mbroise, on la réfute par cet me, que la qualité de type aucune moralité dans les cho- ne leur ôte point par consé- e qu'elles ont de mauvais. que, dit saint Grégoire (77), *libet per historiam virtus est, nificationem culpa, et ali- res gesta in facto causa dam- est, in scripto autem prophe- tis*. Saint Augustin est dans e principe. *In peccatis, dit- magnorum virorum aliquan-*

do rerum futurarum figuram ani- madverti et indagari posse.

Remarquons ici quatre choses. En premier lieu, Léonard le Cocq fait tenir à saint Augustin une conduite peu judicieuse et peu sincère. Il savait, dit-on, la vraie preuve de l'innocence d'Abraham, et il la supprime; il se contente de le disculper quant au reproche d'avoir été amoureux de sa servante. Mais cela suffisait-il? Les manichéens n'eussent-ils pas eu d'assez grands reproches à lui faire, quand même ils seraient tombés d'accord qu'il ne conçut pas de l'amour pour Agar? C'est donc à de tels reproches que saint Augustin a dû répondre, et c'est assurément ce qu'il a fait. Il a prétendu qu'en posant les circonstances qu'il a posées, il justifiait un homme qui couchait avec la servante de sa femme. Mais cela étant, y eut-il jamais une morale plus relâchée que la sienne? N'abîmerait-on pas aujourd'hui les Bauni, et les Escobar, s'ils enseignaient que pourvu qu'on se proposât uniquement de laisser des successeurs, une femme pourrait animer son époux à jouir de leur servante, et un mari pourrait suivre ce beau conseil? Ne me dites point que saint Augustin ne considère que le siècle d'Abraham; car puisqu'il se fonde sur le droit que saint Paul donne à un mari sur sa femme, et à une femme sur son mari, il prétend sans doute donner des raisons pour tous les temps. Nous avons vu ailleurs (79) ce qu'il disait de l'action d'Acindynus. Ma seconde remarque est que les lumières de Calvin sont beaucoup plus pures sur ce point-là que celles des anciens pères. Il condamne nettement et sans détour la conduite d'Abraham et de Sara. Il ne leur cherche point d'excuse dans l'usage de la polygamie, établi déjà parmi les nations; il prétend que ce n'était pas à eux à choquer la loi qui lie les mariés un avec une. *Nec valet excusatio quod concubinam uxoris loco esse voluerit, quia fixum illud manere debuerat, mulierem viro adjunctam esse, ut essent duo in carnem unam. Tametsi jam polygamia apud multos*

bras., lib. I de Abrah., cap. IV, eum, ibidem.

mh. Coqueus, ibid., pag. 352.

t. Senensis, Biblioth. sanctæ, lib. V, IV, apud Coqueum, ibidem.

mh. Coqueus, in August., de Civitate XVI, cap. XXV, pag. 352.

egor., lib. III Moral., cap. XVI, eum, ibidem.

gust., lib. III de Doctr. Christ., cap. apud eundem, ibidem.

(79) Voyez les remarques de l'article ACINDY- nus (Septimius), tom. I, pag. 179.

invaluerat, legem tamen illam quæ duo inter se mutuò obligantur convellere nunquàm fuit in hominum arbitrio (80). Il observe même que cette chute d'Abraham nous doit avertir combien nous devons être sur nos gardes contre les embûches de Satan, qui nous attaque non-seulement par des personnes manifestement criminelles, mais aussi par de bonnes gens. *Porro cum Sarai tam sancta mulier instar flabelli, ad eandem quæ ipsa fervebat impatientiam maritum sollicitet; hinc discamus quàm sedulò nobis agenda sint excubiæ ne quæ occultâ fraude nos circumveniat Satan. Neque enim improbos tantum et sceleratos subornat qui ex professo fidem nostram oppugnent: sed ut incautos opprimat, clam interdum ac furtim per bonos et simplices nos adoriatur* (81). En troisième lieu, j'observe que la liberté que Calvin a prise de censurer fortement cette action de Sara et de son époux est incomparablement plus utile à la morale chrétienne que le soin qu'ont pris les pères de justifier Abraham et son épouse. Ils ont sacrifié les intérêts généraux de la morale à la réputation d'un particulier; peu s'en faut que je n'applique à tous ceux qui sont animés de cet esprit ce bon mot de Cicéron : *Urbem philosophiæ proditis dum castella defenditis* (82). Enfin je remarque que Josèphe s'est avisé de supposer une chose dont l'Écriture ne dit pas un mot; c'est que Dieu commanda à Sara de mettre Agar au lit d'Abraham (83). Voilà juste le *Deus ex machinâ* des poètes tragiques, et l'*ancora sacra* du proverbe. Plusieurs commentateurs de la Genèse allèguent là-dessus l'autorité de cet historien, et remarquent que saint Augustin a insinué la même chose. *Idem insinuat sanctus Augustinus lib. X. contra Faust. c. XXXII. (84).*

(80) Calvin., in Genes., cap. XIII, vs. 1.

(81) *Idem, ibidem, vs. 2. Voyez aussi ce qu'il dit un peu après.*

(82) Voyez l'article FRANÇOIS I^{er}., tom. VI, pag. 576, remarque (P).

(83) Σάρρα τὸν θεοῦ κελεύσαντος ἐπικλίνει μίαν τῶν θεραπειδῶν. Sara Deo jubente in thalamum ejus adducit unam famularum. Joseph., lib. I Antiq., cap. XI, p. 17, C.

(84) Cornel. à Lapid., in Genes., cap. XVI, vs. 2. Voyez aussi Mersennus, Observat. in Problem. Veneti, num. 119, pag. 165.

Il n'y a point de nœud gordien qu'on ne puisse rompre par-là.

SARISBÉRI (a) (JEAN DE), en latin *Sarisberiensis* (b), évêque de Chartres^{*1}, Anglais de nation, naquit environ l'an 1110. Il alla en France à l'âge de seize ou dix-sept ans. Il eut ensuite commission du roi son maître de se tenir auprès du pape Eugène pour les affaires d'Angleterre. On voulut lui faire un mauvais parti auprès de ce pape; on le chargea de fausses accusations; mais enfin la vérité fut reconnue, et il fut retenu auprès d'Eugène avec toutes les faveurs qu'il méritait. Il fut encore plus considéré par le successeur de ce pape; et ayant été rappelé en Angleterre, il reçut de grandes marques d'estime de Thomas Béquet^{*2} grand chancelier du royaume. Ce chancelier gouvernait alors l'esprit de son maître, Henri II, et comme il avait besoin de secours dans une charge si pesante....., il se voulut servir du conseil de Jean de Sarisbéri, principalement pour la nourriture du fils aîné du roi, et de plusieurs autres jeunes seigneurs d'Angleterre, qu'il avait entrepris d'élever dans les bonnes mœurs et dans les belles sciences. Il le pria encore d'avoir

(a) On dit aussi Salisbéri, ou Salesbéri, ou Salisburi, etc.

(b) Ou Saresberiensis, ou Sarisburien-sis, etc.

^{*1} Ménage, cité par Joly, dit qu'il s'appelait *Johannes Petitus*, ou *Parvus*. Le Petit était le véritable surnom de Jean, connu plus ordinairement sous celui de Sarisbury, dit Sainte-Croix dans une notice sur ce personnage, insérée dans les *Archives littéraires*, n°. XII, décembre 1804, tom. IV, pag. 293-313.

^{*2} Le prélat que Bayle nomme plusieurs fois Thomas Béquet est, dit Joly, saint Thomas de Cantorbéry.

*a maison tandis qu'il se-
royage de Guienne avec le
maître. Étant revenu de
ge il fut fait archevêque
orbéry, et quitta la cour
remplir les devoirs de la
e. Jean de Sarisbéri l'ac-
na, et lui tint ensuite
le compagnie lorsque ce
ut contraint de se retirer
ce, et lorsqu'au bout de
il fut rappelé en Angle-
On sait qu'il fut tué dans
re église. Jean de Sarisbé-
lant parer un coup qu'un
assins portait sur la tête
maître, le reçut sur le
La plaie fut si grande,
chirurgiens, l'ayant pansé
un an, désespéraient de sa
n. On prétend qu'il fut
ar un miracle de Thomas*

*Il fut élu évêque de
s à l'instance prière de la
e, quelques années après
il vécut dans ce siège
al' avec la même retenue
ême vertu qu'il avait tou-
réchée et recommandée
écrits. Il mourut environ
30 (c). Il composa entre
livres un traité latin des
de la Cour (B). C'était
plus beaux esprits de son
des plus polis et des plus
dans la belle littératu-*

1, ne faisant mention de ce fait,
ses lettres, ni dans sa Vie de
mas, Sainte-Croix dit que Bayle a
J. de Sarisbéri avec Edouard Grim-
mer, qui, ayant voulu parer le coup
Tracy à l'archevêque, en éten-
as, fut grièvement blessé, comme
lui-même dans sa Vie de saint Tho-
antorbéry.

*é de la Vie de Jean de Salesbéri,
de la traduction française de son
Vanités de la Cour.*

Pin, Biblioth. tom IX, pag.
ton de Hollande.

(A) *Il fut élu évêque de Chartres
. quelques années après.]* Voici
encore un de ces faiseurs d'éloges qui
négligent de dater (1). On ne pouvait
pas marquer d'une manière plus
vague le temps de la promotion de
Jean de Sarisbéri à l'épiscopat, puis-
qu'on n'avait point marqué l'année
de la mort de l'archevêque Thomas
Béquet. Suppléons à ce défaut, et
disons que cet archevêque fut tué
vers la fin de l'an 1170. Cela est
constant; mais on ne s'accorde pas
sur l'année où Jean de Sarisbéri fut fait
évêque de Chartres. Vossius dit que
ce fut en 1164 (2), et se trompe. Le
père Labbe, qui l'en a repris, met à
l'an 1172 la promotion de cet évêque
(3), qui mourut, ajoute-t-il, l'an
1182, et fut enterré dans l'abbaye de
Notre-Dame de Josaphat. Le père
Oudin assure la même chose (4).
Mais M. du Pin n'a suivi leur chro-
nologie qu'à l'égard de l'an mortuaire.
*Jean de Salisbéri, dit-il (5), fut
enfin fait évêque de Chartres l'an
1179, et mourut trois ans après*.*

(B) *Il composa entre autres livres
un traité latin des Vanités de la Cour.]*
C'est un ouvrage fort connu, et dont
on a fait plusieurs éditions. Il a pour
titre: *Policraticus, sive de Nugis
Curialium, et Vestigiis Philosopho-
rum*. Le père Labbe nous apprend
que la première édition est de Paris
1513, et que Constantin Frandinus la
procura (6). Je me sers de l'édition
de Leyde, *ex officinâ Plantinianâ,
apud Franciscum Raphelengium,*
1595, in-8°. M. du Pin juge que
« c'est un ouvrage excellent sur les
» emplois, les occupations, les de-
» voirs, les vertus et les vices des
» gens du monde, et principalement
» des princes et des grands seigneurs,
» qui contient une infinité de pensées

(1) Voyez la remarque (D) de l'article RUFFI,
tom. XII, pag. 653.

(2) Vossius, de Histor. latinis, pag. 421.

(3) Labbe, Dissert. de Script. eccles., tom. I,
pag. 606.

(4) Oudin, in Supplem., de Scriptor. eccles.,
pag. 441.

(5) Du Pin, Biblioth. des Auteurs ecclésiast.,
tom. IX, pag. 167, édition de Hollande.

* Son épiscopat est de 1176 : la lettre que lui
écrivirent les chanoines de Chartres pour lui an-
noncer son élection, est de cette année, dit Le-
clerc.

(6) Labbe, de Script. eccles., tom. I, pag. 606.

» morales, de sentences, de beaux
» endroits des auteurs, d'exemples,
» d'apologues, de traits d'histoire,
» de lieux communs (7). » Juste Lipse
a dit que c'est un centon où l'on
trouve plusieurs lambeaux de pour-
pre, et des fragmens d'un meilleur
siècle. *In quo centone multos pannos
purpuræ agnosco et fragmenta ævi
melioris* (8). Janus Douza a traité trop
durement cet écrivain; car il l'a mis
dans la classe des compilateurs qui
en prennent à toutes mains, et qui
sont semblables à la corneille d'Ho-
race. *Omnium disertissimè*, dit-il
(9) en rapportant les témoignages des
auteurs qui ont dit qu'un certain
ouvrier avait trouvé le secret de
rendre le verre malléable; *Johannes
Salisberiensis, quamvis ab exemplis
suprà dictis in partem nonnihil dis-
sentiens, libro de Nugis Curialium IV,
cap. V, qui Polycraticus inscribitur,
non quidem de suo, ne quid erres,
sed verò de alieno (id quod corni-
culæ isti cum factoribus illis semipris-
cis, Solino putà, Macrobio, Isidoro,
atque aliis ejusdem farinae mango-
nibus commune) solens utique, præser-
tim de saturâ arbitri nostri.* Voyez
ce que Jacques Thomasius a répondu
à cette censure de Janus Douza (10).
Notez que cet ouvrage de Jean de Sa-
risbéri a été traduit en français. Cette
traduction fut imprimée à Paris, in-4°.
l'an 1640, sous ce titre : *les Vanités
de la Cour*. L'auteur de la traduction
se désigne par ces deux lettres D. M.
au bas de son épître dédicatoire au
marquis d'Assérac.

Les autres livres de Jean de Saris-
béri sont : *Metalogicus, seu Tracta-
tus de Logicâ, Philosophiâ, etc.*,
imprimé à Paris, l'an 1610, et à Leyde,
l'an 1639, in-8°. : *Vita atque Passio
Sancti Thomæ Cantuariensis ar-
chiepiscopi et martyris*; un livre de
lettres publiées à Paris, l'an 1611,
in-4°. , *ex bibliothecâ Papyrii Mas-
sonis*; sept autres lettres historiques
insérées par Duchesne au IV^e. tome
de sa collection des historiens de
France. On trouve plusieurs autres

lettres de notre auteur parmi celles
de Thomas Béquet, recueillies par le
père Lupus, et imprimées à Bruxel-
les, l'an 1682, en deux volumes in-
4°. Baléus débite que Jean de Saris-
béri composa un commentaire sur le
Brunellus (11) de Vigelli; mais un
savant critique (12) rejette cela par
la raison que ce Brunellus fut dédié
à Guillaume de Longchamp, que
Richard, roi d'Angleterre, fit évêque
d'Éli l'an 1189, et qui mourut en exil
l'an 1197, quinze ans après l'évêque
de Chartres qui est le sujet de cet
article *.

(11) C'est le titre d'un poëme latin qui s'appelle
aussi le Miroir des Fous, *Speculum Stultorum*.

(12) Reinesius, epist. ad Daumium, pag. 197:
il ne dit pas Vigellus, mais Nigellus.

* Fabricius, dans sa *Bibl. mediæ et infimæ la-
tinitatis*, donne la liste de quelques ouvrages de
J. de Sarisbéri, inconnus à Bayle; et Ledachet
signale, entre autres, l'*Objurgatorium Clerici-
rum*, « ouvrage où le clergé romain du XII^e.
siècle est drappé d'importance. » Sainte-Croix
n'a point parlé de cet ouvrage.

SARNANUS ou DE SARNANO
(CONSTANCE), ainsi nommé par-
ce qu'il était natif de Sarno dans
le royaume de Naples (a), vivait
au XVI^e. siècle. Il était moine
de l'ordre de Saint-François, et
passa pour un philosophe et pour
un théologien fort subtil. Il en-
seigna la philosophie à Padoue,
et la théologie à Rome et à Pé-
rouse (b). Le pape Sixte le tira
de cette dernière ville pour le
faire venir à Rome où il l'honora
du chapeau de cardinal, et le fit
évêque de Verceil (c). On a plu-
sieurs livres de ce religieux (A).
Il mourut à Rome, l'an 1595,
et fut enterré à Sarno, dans l'é-
glise de Saint-François qu'il avait
fait bâtir magnifiquement (d).
Son nom de famille était Bucca-
foco. Vous trouverez son article

(7) Du Pin, *Biblioth. des Auteurs ecclès.*, tom.
IX, pag. 167.

(8) Lipsius, in Tacit. *Ann.*, lib. XII.

(9) Janus Douza, *Præcidan.*, in Petronium,
lib. III, cap. IX, pag. m. 594, 595.

(10) Thomas, de *Plagio litterar.*, pag. 240.

(a) Et non dans l'Ombrie, comme l'assure
Quenstedt, de *Patr. Viror. illustr.* p. 346.

(b) *Nomenclat. Cardinal.* pag. 170.

(c) Quenstedt, de *Patr. Viror. illustr.*
pag. 346.

(d) *Nomenclat. Cardinal.*, pag. 171.

dans le Moréri, sous le mot *Bucafoci*.

(A) *On a plusieurs livres de ce religieux.*] L'Épitome de la Bibliothèque de Gesner le nomme mal *Constantinus Sarmanus*, et ne fait mention que de son ouvrage sur les universaux, imprimé à Venise, in-8°, l'an 1576 (1). Il a composé outre cela un livre de *secundis Intentionibus juxta Doctrinam Scoti; Summa theologica; Directorium theologicum; Conciliatio Aureoli et Capreoli; Conciliatio Thomæ Aquinatis et Scoti*, etc. Ce dernier ouvrage est l'un des plus considérables qu'il ait composés. Il y a fait un recueil de sept ou huit cents opinions où Thomas d'Aquin et Scot sont contraires. C'est ce qu'on remarque dans l'Apocalypse de Méliton (2), après avoir dit que le ministre, pour répondre au cordelier Fenardent, auteur d'un livre intitulé, *Entremangeries ministrales*, avait publié les *Entremangeries monacales*, où il s'était fort prévalu des disputes continuelles des jacobins et des cordeliers.

(1) Epit. Gesn., pag. 174.

(2) Apocalypse de Méliton, pag. 25. Ce livre fut imprimé l'an 1663. L'auteur s'appelait M. Pithois. Il avait été minime, et s'étant fait de la religion, il fut professeur en philosophie à Sedan, où il mourut fort âgé, l'an 1676.

SAVONAROLA (MICHEL, ou JEAN-MICHEL), natif de Padoue, pratiqua la médecine avec tant de réputation, que Nicolas d'Est le fit venir à Ferrare (a), et le prit à son service sous une grosse pension (b). Léonel, fils de Nicolas, et Borse (c), frère de Léonel, lui continuèrent son emploi (d). Il obtint le droit de bourgeoisie, et s'acquit une extrême considération avec beaucoup de

profit (e). Il avait de la piété, et ne prenait rien des pauvres (f). Il mourut à Ferrare, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, l'an 1431. Les ouvrages qu'il composa furent bien reçus du public (g), et ont été imprimés en divers lieux (h). Ils concernent la médecine. Il laissa deux fils dont le puîné fut père du fameux dominicain (i) dont je vais parler.

(e) Ghilini, *ubi supra*.

(f) Joh. Fr. Picus, in *Vitâ Hier. Savonarolæ*, pag. 108.

(g) Ghilini, *Teatro*, parte II, pag. 197.

(h) Voyez Lindenius renovatus, pag. 643.

(i) Joh. Fr. Picus, in *Vitâ H. Savonarolæ*, pag. 108.

SAVONAROLA (JÉRÔME) petit-fils du précédent, naquit à Ferrare le 21 de septembre 1452, et se fit moine dominicain à Boulogne, à l'insu de ses parens, l'an 1474. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner la physique et la métaphysique; mais s'étant acquitté de cet emploi plusieurs années, il se dégoûta de ces vaines subtilités, et s'attacha tout entier à la lecture des livres pieux et de l'Écriture Sainte principalement. On l'employa à prêcher et à confesser, et il le fit avec une grande assiduité, jusques à ce que, pour mieux vaquer à la première, il abandonna la seconde (a). Il fut mandé en 1492, pour préparer à la mort Laurent de Médicis (b). C'est un fait constant, 1°. qu'il se distingua d'une façon extraordinaire par l'austérité de sa vie, et par la ferveur éloquente avec

(a) Joh. Franc. Picus, in *Vitâ Hieron. Savonarolæ*, pag. m. 108.

(b) Ghilini, *Teatro*, parte II, pag. 197.

(c) Celui-ci fut le premier qui porta le titre de duc de Ferrare et de Modène. Joh. Fr. Picus, in *Vitâ H. Savonarolæ*, pag. 108.

(d) Ghilini, *Teatro*, parte II, pag. 197.

(a) Tiré de sa Vie, composée par Jean-François Pic, comte de la Mirandole, in *Collectione Batesianâ*, pag. 108 et seq.

(b) Politianus, epist. IV, libri II, folio m. 92, verso. Voyez aussi Jean-François Pic. in *Vitâ Savonar.*, pag. 115.

laquelle il prêchait contre les mauvaises mœurs (A), sans épargner les désordres du clergé, ni même la cour de Rome; 2°. qu'il prétendit avoir part aux révélations célestes; 3°. que par tous ces moyens-là il s'acquît une grande autorité dans Florence, avec la vénération de toute la ville (B); 4°. qu'il déchut de son crédit, qu'il fut excommunié, dégradé des ordres ecclésiastiques, pendu et brûlé, l'an 1498 (C). Ce sont là des choses qui ne sont point contestées; mais il y a partage des sentimens sur la question si c'était un honnête homme, ou un hypocrite. Quelques auteurs soutiennent qu'un grand zèle pour la vérité et pour la réformation de l'église le faisait agir : d'autres prétendent que c'était un imposteur, qui, pour satisfaire la passion de dominer, se servit du masque de la vertu, et s'érigea en prophète. Il est difficile de bien démêler la vérité dans ce conflit d'opinions; car s'il est sûr d'un côté que les tartufes les plus scélérats trouvent des apologistes, il est sûr de l'autre que les zélateurs les plus sincères trouvent des accusateurs; et il est certain que de part et d'autre, soit pour défendre, soit pour accuser, on lâche ordinairement la bride à l'intérêt de parti, à l'artifice et à la mauvaise foi. Il me semble donc qu'il me doit suffire de faire quelques recueils sur ce qui a été dit pour ou contre ce dominicain. On les verra principalement dans les remarques. Philippe de Comines qui l'avait vu le loue beaucoup, et lui attribue la gloire d'avoir

bien prophétisé certaines choses (D). C'est aussi sur son témoignage que l'on appuie fortement lorsqu'on veut légitimer les révélations de Savonarola; mais comme il a fait mention d'une prophétie qui se trouva fausse, c'est celle qui assurait que Charles VIII reviendrait en Italie, il sert de témoin aux censeurs de ce prophète. C'est ce qu'on verra dans un passage que je rapporte de Gabriel Naudé (E), l'un des auteurs qui critiquent la conduite de notre moine. Il ne le fait pas avec tant de dureté que Volaterran, qui a tranché net que Savonarola était un fourbe, qui se révoltant contre l'église travaillait à la fondation d'une secte (c). Ce qu'il ajoute, que Savonarola allant à l'église pour monter en chaire se faisait accompagner par des gens armés (d), n'est pas une petite marque d'un esprit factieux. On ne peut nier qu'il ne se soit trop mêlé des affaires politiques (F). Cela est toujours blâmable dans les personnes qui se sont consacrées au ministère de la parole de Dieu; mais on doit principalement les condamner lorsqu'elles se mêlent du gouvernement dans un état qui est divisé en factions. Voilà le cas où se trouve Savonarola. Il y avait des factions dans la république de Florence : les uns voulaient maintenir la maison de Médicis, ou tout au moins l'aristocratie; les autres voulaient extirper cette maison, et établir le gouvernement popu-

(c) Volaterran., *ubi*, *infra*.

(d) *Non religiosis, sed militum gladiis atque lictoribus stipatus ad templum divinumque verbum prædicandum accedebat.* Volaterran. lib. V, pag. m. 181.

laire. Il se rendit chef de parti dans ces divisions, et l'âme ou le premier mobile de la faction démocratique (e); de sorte qu'on le pourrait comparer aux tribuns du peuple, qui favorisèrent Marius contre Sylla dans la république romaine, ou plutôt à ces démagogues athéniens qui se rendirent si souvent les directeurs de l'état. Un religieux, un ministre des autels, un ecclésiastique en un mot, peut-il s'embarquer sur cette mer orageuse? n'est-ce pas un engagement au péché? n'est-il pas presque inévitable qu'il faudra se soutenir par de mauvaises intrigues, et par des complots qui aboutissent ordinairement à des émotions populaires (f), à des pilleries, à des massacres, à des proscriptions, ou à des arrêts de mort rendus précipitamment et exécutés de même par la faction qui a prévalu? Celle de Savonarola se rendit odieuse par une pareille exécution sur plusieurs personnes considérables (g), et il jeta par-là les semences de sa ruine. Il n'en jeta pas de moins funestes par son mépris pour les foudres du Vatican, et par ses déclamations contre le pape; mais ce qui acheva de le perdre fut qu'étant demeuré d'accord que ses doctrines seraient vérifiées à l'épreuve du feu, il bûissa visiblement et saigna du

nez, pour ainsi dire, quand il fut question d'exécuter son engagement (G). Il perdit par-là sa réputation, et dès le lendemain (h) on courut à main armée vers son couvent, et on l'en tira pour le mettre entre les mains de la justice. Il fut appliqué à la question, et l'on prétend qu'il avoua son imposture (H). Il fut pendu et brûlé avec deux autres jacobins, Dominique de Pescia et Silvestre de Florence, dont l'un avait refusé d'entrer au feu sans l'hostie consacrée (i), et l'autre l'avait poussé à cela sous prétexte d'une révélation. La vigoureuse résistance que firent les jacobins quand on attaqua leur couvent (I) ne seyait pas bien à des disciples d'un prophète de la nouvelle loi, vu surtout que cette attaque était soutenue de l'autorité des magistrats (k). Il y eut des gens qui crurent que Savonarola fut puni très-justement; mais d'autres le considérèrent comme un martyr, et tâchèrent d'avoir de ses cendres pour les garder comme une relique (l); ce qui fut cause qu'on les fit jeter dans la rivière. On écrivit pour sa justification (K); et il ne faut pas omettre que les protestans se sont déclarés pour lui (L). Il mourut cependant en bon catholique romain (m).

(h) Deux jours après, selon quelques écrivains.

(i) Voyez la remarque (G).

(k) Voyez dans la remarque (H) les paroles de Guicciardin.

(l) Sixt. Senensis, *Biblioth. lib. IV*, apud Pope Blount, Cens. auth. pag. 545. Voyez aussi la Prosopographie de du Verdier, tom. III, pag. 2333, et ce que je cite de Jean-François Pic, dans la remarque (H) vers la fin.

(m) Voyez le passage de Coëffeteau, dans la remarque (L).

(e) Voyez la rem. (G).

(f) Dans les républiques les séditions sont pour l'ordinaire la Sacra anchora, la dernière ressource ou la dernière raison de l'un des partis. Elles sont ce qu'est le canon dans les royaumes : ratio ultima regum. Elles sont le Deus in machinâ, qui dénoue les incidens de la pièce, et qui fait la décision du procès.

(g) Voyez Paul Jove, in Vitâ Leonis X, pag. m. 51.

On peut mettre en doute avec quelque fondement si la qualité de martyr, qui lui a été donnée par quelques auteurs, lui convient à juste titre (M). On dit que le concile de Pise promettait sa canonisation aux dominicains, pourvu qu'ils voulussent prendre parti contre le pape Jules II; mais qu'ils refusèrent de l'acheter à ce prix-là (n). Il écrivit quantité de livres où l'on trouve beaucoup d'onction et de piété (N). Je dis quelque chose d'une lettre qu'il écrivit au pape, où il examine entre autres accusations celle qu'on lui intentait de se vanter de parler à Dieu (O). Il eut de grands combats à soutenir contre les démons, et se rendit formidable à ces princes des ténèbres (P). Je ne dois pas oublier que l'une des choses qui le rendirent odieux fut son affection pour le roi de France (o). On a lieu de croire qu'il s'attacha à ce prince, parce que s'étant mêlé de prophétiser qu'il arriverait de grandes révolutions, il tourna ses yeux de tous côtés pour chercher le Cyrus que Dieu destinait à ce grand ouvrage (p), et qu'il n'en trouva aucun qui y fût si propre que Charles VIII. Dès lors il le déclara le Cyrus choisi de Dieu, et lui dévoua tous ses services. C'est l'ordinaire de ces faux prophètes, et nous en avons des exemples qui sont encore plus frais que celui de Drabicius. Je ne sais si Savonarola n'avait pas fait attention à une maxime

que Machiavel a débitée depuis, en le donnant pour exemple (Q). Cette maxime est que les prophètes qui n'ont point l'appui du bras séculier, ni d'autres armes que leur langue et la prévention des peuples, *soldi majestate armati*, sont exposés à de grands revers. Je ferai une remarque sur les diverses manières dont on a écrit son nom (R).

(A) *Il se distingua par l'austérité de sa vie, et par la ferveur éloquente avec laquelle il prêchait contre les mauvaises mœurs.*] Afin de ne point citer des témoins partiels, j'alléguerai les paroles de Paul Jove, qui a gardé assez bien la neutralité. *Hieronymus Savonarola*, dit-il (1), *usque adeò austerà vitæ disciplinâ, ac erudito subtilique ingenio et in sacris concionibus admirabili facundia valuit, ut, etc.* Il s'exprime encore plus fortement dans un autre livre. *Tanta rerum atque animorum commutatio, Florentiæ consecuta est, ut Hieronymus, qui modò singulari sanctimonid, virtutisque nomine animis civium imperitârat et in numerum divorum ut vivens referretur, publico consensu meruerat, concursu populi senatûsque decreto damnatus sit, et in arê curiæ foedissimo supplicio concrematus. Atque ita qui ab excellenti doctrinâ ac vitæ continentid, et honestate, facundiaque incredibili in admiratione hominum aliquandiù fuerat, omnibus contumeliis et cruciatibus affectus, miserabile, et fortassè indignum tantâ virtute, incerto levique populo spectaculum præbuit* (2) Si vous voulez voir ce que l'on a dit des grands succès de ses sermons, vous n'aurez qu'à consulter l'Appendix de M. Cave (3). On prétend que les Florentins se convertirent par ses prédications beaucoup mieux que les Ninivites par celles de Jonas; car la ville de Florence se réforma, non pas pour

(n) Baron, Apologet. Ordinis Prædicat. tom. II, pag. 91.

(o) Voyez dans la remarque (K) les paroles d'Arnoul Ferron.

(p) Voyez Naclérus, Gener. L, part. II, pag. m. 989.

(1) Jovius, in Elogiis, cap. XLII, pag. m. 99.

(2) Idem, in Vita Leonis X, pag. m. 52.

(3) Wharton, in Appendice ad Historiam litterariam Guil. Cave, pag. 162, 163. Il cite Jean-François Pic, in Vita Savonarolæ. Voyez aussi Spizélius, in Infelice litterato, pag. 642.

un jour, mais pour un long temps, et jeta au feu tous les instrumens du luxe. *Quæ de Hieronymi Savonarolæ eloquentiâ christiani narrantur, mirarentur et incredibilia, nisi fidem facerent ejus scripta, quæ incredibilem spirant pietatem et ardorem, et facile persuadent quod ferunt, efficacia verbi civitatem Florentinam, deliciis abundantia opum diffluentem, ferè totam non solum ad meliorem frugem ac modestiam christianam revocasse, sed et ad planetus Ninive vitam civium convertisse, undè illis nomen gementium adhæsit, omniaque luxûs instrumenta, appensa pyramidi flammis absumpserunt. Neque ad tempus et horam putes id genus vitæ arripuisse, aut servasse, superstite Savonarola; non minus diuturna et perennis fuit quàm mira et repentina conversio* (4). Je vous avertis que c'est d'un confrère de Savonarola, et d'un apologiste des dominicains que j'emprunte ces paroles.

(B) *Il s'acquit une grande autorité dans Florence, avec la vénération de toute la ville.*] On le regardait comme un prophète envoyé de Dieu pour la correction des mœurs, et l'on ne croyait pas qu'aucune affaire dût être entreprise sans lui, ni dans le sénat, ni dans les maisons des particuliers. C'est ainsi qu'en parle Paul Jove : *Hieronymus Savonarola. . litteris et admirabili præsertim eloquentiâ insignis, qui in sacris concionibus, et in privatis colloquiis ita multitudinis animos opinione virtutis ceperat, ut illum rerum omnium, quæ imminabant, verum vatem, divinumque depravatis moribus censorem cœlo missum crederent. Creveratque ei tantæ assensu autoritas, perpetuo omnis generis hominum sexûsque et ætatis studio collecta, ut nihil privatis in domibus, nihil in senatu sine ejus viri consilio rectè geri posse videretur* (5). M. Varillas a paraphrasé cela par des

détails que tout le monde ne voudrait point approuver. Il venait de dire (6) que Savonarola était le plus savant homme (7) qu'il y eût eu dans l'Italie depuis le siècle des premiers Césars; qu'il avait prédit tant de choses extraordinaires, arrivées dans toutes les circonstances qu'il avait marquées, qu'il passait pour un grand prophète; et que les Florentins étaient si fortement persuadés de sa sainteté, qu'ils l'avaient même canonisé (8) pendant sa vie. Après cela il continue de cette façon : « Ses talens » vrais et supposés le faisaient agir » dans Florence avec plus d'autorité » que s'il en eût été souverain, puis- » que non-seulement on déférait à ses » avis dans les assemblées publiques, » mais de plus il était arbitre des » affaires domestiques, et vidait les » querelles qui survenaient entre les » maris et les femmes, sans qu'il y » eût jamais d'inexécution ou de » plainte contre ce qu'il avait ordonné. » Personne n'a mieux décrit que Juste Lipse l'empire de ce religieux (9). Il ne faut pas oublier qu'on compte parmi les marques de son crédit l'honneur qu'il eut d'être député par les Florentins au roi de France (10). Voyons ce que M. Bullart a remarqué là-dessus : « Les plus » qualifiés ravalant leur autorité » pour rehausser la sienne, il fut » choisi pour aller en qualité d'ambassadeur de la république vers » le roi de France Charles VIII, à » Poggibone, lui demander la restitution de Pise à l'état de Florence. » Il s'acquitta de cette commission » avec beaucoup de vigueur; menaça le roi, par un esprit de prophétie de l'ire de Dieu, s'il ne faisait » cette restitution ensuite des traités » si solennement jurés. Quoique cela » ne réussit pas selon ses desirs et » l'espoir des Florentins, si est-ce » que voyant que tout pliait en Italie

(4) Vincentius Baronius, Apolog. Ordin., tom. II, pag. 220, 221.

(5) Jovius, in Vita Leonis X, pag. 47. Ajoutez ce qu'il dit dans les Éloges des Hommes sages, chap. XLII, pag. 99 : Hieronymus Savonarola... usque adeò... valuit; ut populum... quò vellet facillè impelleret, privatisque familiarum, ac ipsius quoque summi magistratus consiliis misceretur. Futura enim prædicere, veluti divino cœlestem numine credebant. Voyez aussi Volaterran, lib. V, pag. m. 181, et Gratianus, de Const. Viror. illustr., pag. 131, 132.

(6) Varillas, Anecdotes de Florence, pag. 212.

(7) C'est une hyperbole; car Jean Pic, Hermolaüs Barbarus, et quelques autres surpassaient en science Savonarola.

(8) Cette expression est trop forte, eu égard au latin de Paul Jove. Voyez la remarque précédente, citation (2).

(9) Lipsius, Monitor. et Exempl. Polit., lib. I, cap. III, pag. m. 139.

(10) U ad Carolum regem Pisas legatus mittetur. Jovius, in Elogiis, pag. 99.

» sous la puissance des Français, il
 » favorisa les intérêts de Charles afin
 » de gagner sa faveur ; mais la mort
 » de ce prince étant advenue la
 » veille de Pâques fleuries, l'an 1498,
 » il déchet beaucoup de ce grand pou-
 » voir, et on le soupçonna d'avoir
 » plus travaillé dans cette négocia-
 » tion pour soi-même que pour la
 » république (11). »

Il y a un grand défaut de jugement dans la dernière partie de ce passage ; car au revers du feuillet l'auteur observe que la mort de Charles VIII précéda de quatre ou cinq jours seulement celle de Savonarola ; et il raconte des choses qui perdirent de réputation ce dominicain, et qui furent suivies de son emprisonnement, et de l'instruction de son procès. Cela ne renverse-t-il pas de fond en comble ce qu'il avait dit dans la page précédente, que par la mort de Charles VIII Savonarola *déchet beaucoup de son grand pouvoir* ? La vérité est que sa fortune était ruinée avant qu'on eût su à Florence la mort de ce prince (12). Il y a dans le théâtre de Paul Fréher la même bévue (13).

On verra dans les remarques suivantes bien des citations qui servent de preuve au texte de celle-ci.

(C) *Qu'il fut pendu et brûlé l'an 1498.*] Je crois que ce fut le 23 de mai, comme l'assurent plusieurs écrivains (14). On m'objectera peut-être que le Porcacchi (15) nous apprend que Pierre Delphino, général des camaldules, a remarqué dans ses lettres que Savonarola fut exécuté le jour même de l'Ascension, et que puisqu'il a fait cette remarque dans une lettre composée exprès, le 26 de

juillet 1498, sur la mort de ce religieux, il y a lieu de croire qu'il ne s'est pas abusé. Or le jour de l'Ascension cette année-là fut le 24 de mai. On dira ce qu'on voudra, j'aime mieux en croire Jean-François Pic (16) et Bzovius (17), qui disent que Savonarola fut exécuté la veille de l'Ascension. Le Porcacchi n'a cité cette lettre de Pierre Delphino que pour proposer une objection contre Guicciardin, qu'il suppose avoir affirmé que Savonarola fut mis à mort le jour de Pâques fleuries, neuvième d'avril. Mais il n'est pas vrai que Guicciardin dise cela : il dit seulement que l'autorité de ce religieux fut renversée le lendemain du jour de la mort de Charles VIII, jour de la fête des Palmes. *Fini il dì seguente a quello, nel qual terminò la vita di Carlo (giorno celebrato da' cristiani per la solennità delle Palme) in Firenze l'autorità del Savonarola* (18). On ne sait point à quoi se rapporte sa parenthèse ; si c'est au jour de la mort de Charles VIII, ou au suivant : mais on doit être assuré qu'il a voulu dire que le 8 d'avril fut le dernier jour de l'autorité de Savonarola ; car il venait d'observer que Charles VIII finit sa vie la veille du 8 d'avril (19). On doit aussi croire qu'il a mis au lendemain de la mort de ce monarque, non pas la mort de Savonarola, mais son emprisonnement ; et ainsi la critique du Porcacchi n'est pas bien fondée. Je crois qu'il y a quelques petites inexactitudes dans les paroles de Guicciardin ; j'aimerais mieux suivre les dates de Jean Burchard (20), selon lesquelles Savonarola fut emprisonné le 9 d'avril, deux jours après le grand spectacle pour l'épreuve du feu ; et comme d'ailleurs il est certain que le samedi 7 d'avril, veille de Pâques fleuries, fut le jour de la mort de Charles VIII, on ne voit pas que Guicciardin ait pu dire que le jour des Palmes ait été ou celui de la mort de ce monarque, ou celui de la ruine du crédit de

(11) Bullart, Académie des Sciences, tom. II, pag. 5. Voyez aussi M. Varillas, Histoire de Charles VIII, liv. IV, pag. 345, édition de Hollande.

(12) Voyez la remarque (C).

(13) *Mutatis deinde rebus, rege Carolo defuncto, et Florentinis dissidentibus, Hieronymi autoritas imminuebatur in dies.* Freher., in Theatro, pag. 96. Verheiden, in Iconibus, pag. 24, dit la même chose.

(14) Job. Franciscus Picus, in Vita Savonar., pag. 136. Reusnerus, in Diario historico, p. 79. Wharton, in Appendice ad Histor. Litterar., pag. 163. Du Pin, Biblioth., tom. II, pag. 115 et plusieurs autres.

(15) Dans ses Notes marginales sur Guicciardin, folio 99 verso.

(16) In Vita Savonar., pag. 130.

(17) Bzovius, Annal., tom. XVIII, ad annum 1498.

(18) Guicciardin., lib. III, folio m. 99 verso.

(19) *La notte inanzi all'ottavo di d'aprile morì il re Carlo.* Idem, ibidem, folio 99.

(20) Voyez la remarque (C).

ola. Observez en passant comment ceux qui disent que de Charles VIII contribua à de ce moine (21). On n'avait le savoir à Florence la malade prince (22), quand Savonarola fut mis en prison. Philippe de Sestini s'est trompé, lorsqu'il a dit que le monarque et ce religieux moururent à quatre ou cinq jours l'autre (23). Le père Pétau a été impé aussi, en mettant au 9 le supplice de ce moine (24). Nous le met en général sous le 14 avril (25). Pierre de Saint-John l'a mis sous le 21 de septembre 1493 (26).

Philippe de Comines.... le loue et lui attribue la gloire d'avoir prophétisé certaines choses.] Arrivé à Florence, lorsqu'il alla devant de Charles VIII qui était de Naples l'an 1495, il rendit visite à frère Hieronymo, avant à un couvent réformé, de sainte vie comme on disoit qu'il y avoit demeuré audit lieu. « La cause de l'aller voir, dit-il (28), fut par ce qu'il étoit toujours presché en grande faveur du roy, et sa parole avoit fait les Florentins de tourner le dos à nous : car jamais prescheur n'avoit tant de credit en cité. Il étoit toujours assuré la venue du roy (quelque chose qu'on disoit qu'on escrivoit au contraire) et qu'il estoit envoyé de Dieu, à chastier les tyrans d'Italie, et que rien ne pouvoit résister, ne se faire contre luy : avoit dit qu'il viendrait à Pise, et qu'il y entreroit, et que ce jour

voez la remarque (C).

fut une apoplexie qui l'emporta en très-peu de temps. Voyez Varillas, dans l'Histoire de Louis XI, pag. penult.

Comines, liv. VIII, chap. XIX.

Comines, Ration. Temp., part. I, lib. I, pag. m. 623.

Comines, part. II, gener. L, p. m. 990. et son Journal chronologique, tom. II,

Comines, liv. VIII, chap. II, pag. m. 345. François Pic, in Vita Savonarolæ, p. 1, dit que Savonarola alla à Florence l'an 1495, de Siennæ, apud Pope Blount, Cens. pag. 345, dit que Savonarola prêcha pendant sept ans. Ces calculs ne s'accordent pas avec celui de Philippe de Comines. Comines, la même, pag. 495.

» mourroit l'estat de Florence : et
» ainsi advint; car Pierre de Medicis
» fut chassé ce jour : et maintes au-
» tres choses avoit preschées, avant
» qu'elles advinssent, comme la mort
» de Laurens de Medicis : et aussi
» disoit publiquement l'avoir par re-
» velation, et preschoit que l'estat
» de l'église seroit réformé à l'espée.
» Cela n'est pas encores advenu :
» mais il en fut bien prés, et enco-
» res les maintient (*). Plusieurs le
» blasmaient de ce qu'il disoit que
» Dieu luy avoit revelé, autres y
» ajoutèrent foy. De ma part je le
» reputé bon homme : aussi luy de-
» manday si le roy pourroit passer
» sans peril de sa personne, veu
» la grande assemblée que faisoient
» les Venitiens, de laquelle il sçavoit
» mieux parler que moi qui en ve-
» nois : il me repondit qu'il auroit
» affaire en chemin ; mais que l'hon-
» neur lui en demeureroit, et n'eust-
» il que cent hommes en sa compa-
» gnie ; et que Dieu, qui l'avoit
» conduit au venir, le conduiroit
» encores à son retour ; mais pour
» ne s'estre bien acquitté de la refor-
» mation de l'église, comme il de-
» voit, et pour avoir souffert que ses
» gens pillassent et derobassent ainsi
» le peuple, aussi bien ceux de son
» party, et qui luy ouvrirent les
» portes sans contrainte, comme les
» ennemis, que Dieu avoit donné une
» sentence contre lui, et en bref au-
» roit un coup de fouet ; mais que je
» luy disse que s'il vouloit avoir pi-
» tié du peuple, et deliberer en soy
» de garder ses gens de mal faire,
» et les punir quand ils le feroient,
» comme son office le requiert, que
» Dieu revoqueroit sa sentence, ou
» la diminueroit ; et qu'il ne pensast
» point estre excusé pour dire je ne
» fais nul mal : et me dit que luy-
» même iroit au devant du roy, et
» lui diroit : et ainsi le fit ; et parla
» de la restitution des places des
» Florentins. Il me cheut en pensée
» la mort de monseigneur le dauphin

(*) Cela pouvoit regarder la prise future de Rome, et la rançon du pape Clément VII, en 1527. Cette note marginale, que je trouve dans mon édition, n'est pas de Philippe de Comines, et je ne comprends point pourquoi il s'exprime au temps présent et encores le maintient, puisqu'il écrivit ses Mémoires après la mort de Savonarola.

» quand il parla de cette sentence de
 » Dieu ; car je ne vois autre chose
 » que le roy peust prendre à cœur :
 » et dis encore cecy à fin que mieux
 » on entende que tout ce dit voyage
 » fut vray mystere de Dieu. » C'est
 ainsi qu'il parle dans le II^e. chapitre
 du livre VIII. Voyons ce qu'il dit
 dans le chapitre XIX, où il rapporte
 la fin tragique de ce jacobin : « *Fre-*
re Hieronyme qui a dit beaucoup
 » de choses avant qu'elles fussent
 » advenues..... tousjours avoit sous-
 » tenu que le roy passeroit les monts,
 » et le prescha publiquement, disant
 » l'avoir par revelation de Dieu,
 » tant cela qu'autres choses dont il
 » parloit, et disoit que le roy estoit
 » esleu de Dieu, pour reformer l'e-
 » glise par force, et chastier les ty-
 » rans ; et à cause de ce qu'il disoit
 » sçavoir les choses par revelation,
 » murmuroient plusieurs contre lui,
 » et acquit la haine du pape, et de
 » plusieurs de la ville de Florence.
 » Sa vie estoit la plus belle du
 » monde ainsi qu'il se pouvoit voir,
 » et ses sermons, preschant contre
 » les vices, et a reduit en icelle
 » maintes gens à bien vivre, comme
 » j'ay dit..... Il a tousjours pres-
 » ché publiquement que le roy re-
 » tourneroit derechef en Italie pour
 » accomplir cette commission, que
 » Dieu lui avoit donnée, qui estoit
 » de reformer l'eglise par l'espée, et
 » de chasser les tyrans d'Italie ; et
 » que au cas qu'il ne le fist, Dieu le
 » puniroit cruellement ; et tous ses
 » sermons premiers, et ceux de pre-
 » sent, il les a fait imprimer et se
 » vendent. Cette menace qu'il faisoit
 » au roy, de dire que Dieu le puni-
 » roit cruellement s'il ne retour-
 » noit, luy a plusieurs fois escrite
 » ledit Hieronyme, peu de temps
 » avant trespas, et ainsi le me dit
 » de bouche ledit Hieronyme, quand
 » je parlay à luy (qui fut au retour
 » d'Italie) en me disant que la sen-
 » tence estoit donnée contre le roy
 » au ciel, au cas qu'il n'accomplist
 » ce que Dieu luy avoit ordonné,
 » et qu'il ne gardast ses gens de
 » piller (29). » Il assure (30) que Sa-
 vonarola ne fut accusé *sinon qu'il*

mettoit discord en la ville ; et que ce
qu'il disoit de prophetie, il le sçavoit
par ses amis qui estoient du conseil.
Je ne les veux point accuser, ny ex-
cuser, continue-t-il, je ne sçais s'ils
ont fait bien ou mal de l'avoir fait
mourir : mais il a dit maintes choses
vrayes, que ceux de Florence n'eussent
sceu luy avoir dites : et touchant le
roy, les maux qu'il dit luy devoir
advenir, luy est advenu ce que vous
voyez, qui feut premier la mort de
son fils, puis la sienne, et ay veu
des lettres qu'il escrivoit audit sei-
gneur. Notez qu'il observe (31) qu'il
y avait des Florentins, qui atten-
doient encores la venue du roy, et la
desiroient sur l'esperance que ledit
frere Hieronyme leur donnoit, et se
consommoient, et devenoient pauvres
à merveilles, à cause de la depense
qu'ils soutenoient, pour cuider recou-
vrer Pise, et les autres places qu'ils
avoient baillées au roi : dont les Ve-
nitienens tenoient Pise.

I. Cela peut faire croire que Sa-
 vonarola prédisait simplement et ab-
 solument le retour de Charles VIII ;
 car, s'il ne l'avait prophétisé que
 comme une chose probable, et en se
 fondant sur ce que Dieu l'exigeait, et
 menaçait de sa colère en cas d'inexé-
 cution, il n'aurait pas inspiré tant
 de confiance aux Florentins. Il y a
 donc beaucoup d'apparence qu'il leur
 promettait absolument comme un
 fait certain la seconde expédition
 de Charles VIII ; mais qu'en s'adres-
 sant à ce prince il ne tenait pas le
 même langage, et qu'il lui faisait
 seulement connaître que Dieu lui or-
 donnait de retourner en Italie, faute
 de quoi il lui dénonçait l'indignation
 et les jugemens sévères de son créa-
 teur. Il ne trouvait pas de meilleur
 moyen de vérifier les prophéties qu'il
 débitait à Florence. Philippe de Co-
 mines, qui connaissait mieux les af-
 faires de l'état que le manège des
 faiseurs de prédictions, n'a pas dé-
 mêlé ces deux ressorts, ou cette du-
 plicité de langage : il les confond
 l'un avec l'autre ; il suppose que le
 moine ajoutait un si dans ses ser-
 mons comme dans ses lettres (32).
 Cela choque la vraisemblance. Il est

(29) Comines, chap. XIX, pag. 594, 595

(30) Là même, pag. 596.

(31) Là même, pag. 595.

(32) Par exemple, le roi reviendra, ou s'il ne
 revient, Dieu le punira.

on de remarquer que si ce prophète
 ût été bien sûr de son fait, il n'eût
 oint signifié à Charles VIII ces ter-
 ribles jugemens de Dieu; car en les
 guissant il croyait possible que ce
 monarque ne fût point la seconde ex-
 écution. Comment donc osait-il la
 prophétiser, et dire que Dieu la lui
 rait révélée? Lorsque Dieu révèle
 une telle chose arrivera, les hom-
 mes sont-ils capables d'empêcher
 qu'elle n'arrive? Peuvent-ils choisir
 les mesures qui la détournent? Est-il
 nécessaire de les menacer de quelque
 malheur au cas qu'ils la fassent avor-
 er? Concluons que les menaces qu'on
 adressait à Charles VIII, et la certitude
 de la révélation de son retour en Italie,
 ne peuvent pas s'accorder ensemble
 dans une tête qui n'est pas folle. Que
 si vous me répondez que ces menaces
 devaient servir de moyen à l'événement,
 et qu'ainsi elles n'étaient point
 un signe de l'incertitude de Savonarola,
 je vous nierai le fait; car Charles VIII
 ne retourna point en Italie, et par consé-
 quent les menaces de ce moine n'étaient pas l'un des moyens
 que Dieu avait prédestinés à cette fin.
 Tournez-vous de quelque côté que vous
 voudrez, vous n'éviterez jamais qu'il n'ait
 été faux prophète dans ce point-là. Il me
 fait souvenir de nos Drabicius et de nos
 Kottérus, gens qui commençaient par
 souhaiter ardemment la ruine de l'empe-
 reur, et qui continuaient par la prédire,
 et puis par chercher de tous côtés un
 prince capable de la procurer, et enfin
 par dénoncer à ce prince qu'il était prédestiné
 à ce grand ouvrage, et que s'il n'y tra-
 vaillait Dieu le punirait sévèrement
 (33). Il y a quelquefois plus de malice
 que de fanatisme dans ce procédé : on
 ne cherche que la guerre; car, comme
 l'a dit un homme fort versé dans ces
 artifices, il est certain que souvent
 les prophéties supposées ou véritables
 ont inspiré à ceux pour qui elles
 avaient été faites les desseins d'entre-
 prendre les choses qui leur étaient
 promises (34).

II. Je fais une autre réflexion sur

(33) Voyez la remarque (C) de l'article DRABICIUS, tom. VI, pag. 5.

(34) Voyez la remarque (H) de l'article KOTTÉRUS, tom. VIII, pag. 602. Voyez la remarque (C) du même article, un peu avant la fin.

le narré de Philippe de Comines. C'est un auteur qui aide trop à la lettre pour faire trouver leur compte aux prédictions de Savonarola. Il vérifie sur la mort du dauphin, et sur celle de Charles VIII, les menaces de ce moine. Elles étaient vagues, et ne le commettaient pas beaucoup : car ce prince pouvait recevoir des déplaisirs par cent endroits et plus aisément que les personnes d'une condition privée : ainsi on ne risquait rien en le menaçant de quelque disgrâce. Un prophète n'a rien à craindre quand il s'en tient à de telles généralités. Il peut même se sauver par une porte de derrière, en cas que les princes qu'il menace ne tombent dans nulle affliction; il peut dire que cette longue prospérité est un fléau de Dieu, qu'elle les empêche de travailler à leur salut, comme ils y eussent travaillé sous les revers de la fortune. Comines est trop bon et trop charitable; il aurait bien pu se passer des applications qu'il fait. Cette faute en a produit d'autres; il s'est trouvé des auteurs qui ont assuré très-faussement qu'il dit que Savonarola prophétisa que le roi de France ne survivrait guère au dauphin. *Neque inficias tamen ire Cominæus potuit, Savonarolam multa verè prædixisse, de quibus nemo mortalium potuisset admonere*, Nam et regi, inquit, fore prædixit, ut extincto filio, ipse quoque non diù superesset (35).

Sleidan est peut-être cause de l'erreur qu'on vient de marquer; car il a traduit ainsi la fin du passage de Philippe de Comines : *Nam et regi prædixit, fore, ut extincto filio, ipse quoque non diù superesset, atque has illius ad regem litteras, ipse legi* (36). Rien de plus infidèle que cette version; elle ne répond point à ces paroles de l'original : « Et touchant » le roy, et les maux qu'il dit luy » devoir advenir, luy est advenu ce

(35) Spizelius, in Infel. Litterat., pag. 666. Il rapporte, pag. 636, un passage de Jean-François Pic, contra capitulum XI Samuelis Cassinensis, où se trouve cette faute.

(36) Comines, ex versione latine Sleidani, edit. Amsterd., 1656, in-12. N'ayant pas présentement cette version sous la main, je la cite sur la foi de M. Grénus, præf. ad Christoph. Helvici Elenchum judaicum, etc., edit. Lugd. Batav., 1702.

» que vous voiez, qui feut (37) premier la mort de son fils, puis la » sienne, et ay vëu des lettres qu'il » escrivoit audit seigneur. » La traduction a tellement confondu les choses, qu'elle donne directement et formellement au prophète ce qui n'est qu'une pure glose de l'historien. Elle affirme outre cela que l'historien a vu les lettres qui contenaient cette prétendue prédiction; mais Comines a dit seulement qu'il avait vu quelques lettres écrites au roi par Savonarola. Il eût fallu, pour traduire fidèlement, s'exprimer ainsi : *Et quidem quoad regem mala ipsi contigerunt quæ is eventura dixerat, quod ipsimet cernitis, nempè primò obitus filii, ac deindè ipsius regis. Nonnullas vidi epistolas supradicto principi ab eo scriptas.* Cette simplicité sans élégance est bien meilleure qu'une belle latinité qui corrompt l'original.

III. Voici une troisième réflexion. L'événement a justifié que Charles VIII n'avait pas été choisi de Dieu pour réformer l'église par l'épée, et pour chasser les tyrans d'Italie. Il ne réforma l'église en nulle manière : les historiens (38) remarquent son expédition comme l'une des époques des plus grands malheurs de l'Italie; et il est certain que cette partie du monde n'a tiré nul fruit du voyage de ce prince. Que conclure de tout cela, sinon que le moine se trompait dans ses prétendues révélations. Il ne voyait pas plus clair qu'un autre dans les décrets de Dieu; mais il avait la hardiesse de se vanter de les connaître. Qu'on n'aille point m'alléguer que si Charles VIII avait réformé l'église par son épée, et qu'il eût fait observer à ses soldats une exacte discipline, les prédictions du dominicain auraient eu un bon accomplissement : ce sont de vaines défaites. Quand Dieu prédestine à la fin, il prédestine aussi aux moyens; de sorte que si les moyens de redonner à l'église sa première forme, et à l'Italie la liberté, eussent dépendu de l'épée de Charles VIII et de la bonne discipline de ses troupes, ce

prince aurait été prédestiné à ces moyens; et s'il y avait été prédestiné, il les aurait mis en œuvre, car rien n'arrête les décrets de Dieu. Il est donc faux que la Providence l'eût choisi pour cet ouvrage; et par conséquent Savonarola, qui l'assurait, doit passer pour un faux prophète dans ce point-là. Je ne répéterai pas ce qu'on a pu voir ailleurs (39) contre les échappatoires de ceux qui n'ayant pas réussi dans leurs prédictions, en attribuent la faute aux péchés des hommes. Si ces péchés-là devaient détourner l'événement, il n'y avait point un décret au ciel sur l'existence de cette chose : tout homme donc qui a prédit qu'elle arriverait s'est trompé; et s'il avait eu part à l'inspiration, il aurait connu les obstacles effectifs qui arriveraient, et non l'existence prétendue de ce qui ne devait pas arriver.

Je ne sais où M. Varillas a lu qu'une disette étant survenue à Florence il ne servit de rien à Savonarola de l'avoir prophétisée; qu'au contraire les Florentins trouvèrent d'autant plus mauvais qu'il n'y eût point apporté de remède (40). Ils n'auraient pas eu tout le tort : car il gouvernait toute la ville; et si sa qualité de prophète l'obligeait à faire savoir par avance la stérilité de la terre, sa qualité de directeur des affaires de l'état l'obligeait à faire venir des grains : la prédiction sans cela était inutile.

Je ne dois pas omettre que sa conversation avec Philippe de Comines a été mal rapportée par M. Varillas, qui non-seulement y a cousu des additions et des amplifications outrées, mais aussi un mensonge tout-à-fait insupportable, savoir que Savonarola assura que Charles VIII ne reviendrait point en Italie (41).

(E) Philippe de Comines sert de témoin aux censeurs de Savonarola. C'est ce qu'on verra dans un passage.... de Gabriel Naudé.] « Puisque » toute la louange que l'on a donnée jusques aujourd'hui à ce personnage se doit rapporter ou à

(37) Il y a sent dans les éditions de Sleidan; mais toute la suite du discours montre qu'il faut lire feut ou fut.

(38) Voyez Guicciardin et Paul Jove, au commencement de leurs histoires.

(39) Voyez la remarque (D) de l'article saint BERNARD, tom. III, pag. 362.

(40) Varillas, Anecdotes de Florence, pag. 214.

(41) Varillas, Histoire de Charles VIII, lib. IV, pag. 345, 346, édition de Hollande.

» l'affection de ses fauteurs et amis ,
 » ou à la ruse et subtilité des hérétiques , qui le feraient volontiers
 » plus zélé que saint Paul , plus docteur que saint Augustin , et plus éloquent que saint Jean Chrysostome ,
 » parce qu'ils se l'attribuent ; je crois que , pour en juger avec plus de
 » raison et d'équité , l'on peut dire
 » premièrement des prédictions qui
 » l'ont rendu si fameux et recommandable , que tant s'en faut qu'elles se soient faites par le moyen de
 » la magie divine , telles qu'étaient
 » celles des prophètes et de beaucoup
 » d'autres saints et favoris de Dieu ,
 » qu'au contraire elles ont été presque toutes fausses (*), comme il
 » se peut voir en ce qu'il assurait
 » que le roi Charles VIII viendrait
 » pour la seconde fois en Italie ; que
 » celui-là périrait malheureusement
 » qui voudrait dominer à Florence ;
 » que Jean Pic guérirait de la maladie de laquelle deux jours après il
 » décéda ; et en beaucoup d'autres
 » de ses prophéties , encore plus vaines , lesquelles sont amplement déduites et cotées dans le livre que
 » Jean Poge a composé sur la fausseté d'icelles : et que si quelques-unes
 » se sont rencontrées véritables , il faut avouer que c'a été casuellement , ou parce qu'il était averti
 » de ce qui se devait faire par un grand nombre d'amis qu'il avait
 » dans le conseil des Florentins et du roi de France : et pour ce qui est
 » finalement du reste de ses actions , l'on peut véritablement juger par
 » icelles qu'il a été un très-grand politique , employé quelquefois
 » dans les charges plus honorables , et doué d'une éloquence si prompte et persuasive , qu'il peut être à
 » bon droit comparé à ces anciens orateurs qui dominaient sur les
 » états populaires et démocratiques , ne plus ne moins que les vents
 » font sur la mer , les entretenant à leur volonté dans le calme de la
 » paix ou dans les bourrasques de guerre , les faisant rouler tantôt
 » d'un côté et tantôt de l'autre ; les bouleversant de fond en comble ;
 » et bref les maniant à leur plaisir et à la cadence de leurs discours ,

» comme Savonarola se peut vanter
 » d'avoir fait l'espace de plus de dix
 » ans à Florence , combien qu'il se servait aussi de ses révélations et
 » de sa piété feinte et simulée , pour entretenir si long-temps son crédit
 » et sa réputation , n'ignorant point par les exemples d'Arius et de
 » Mahomet , que le respect de la religion a une extrême puissance sur
 » nos esprits , et que depuis qu'un homme a le bruit de vivre saintement , il persuade tout ce qu'il
 » veut au peuple , surtout quand il est doué d'une grâce de bien dire
 » et d'une éloquence non commune (42). Naudé conclut qu'il était facile à Savonarola de dominer à
 » Florence , quando , comme a fort bien remarqué Paul Jove en parlant de lui , nihil validius esset ad
 » persuadendum , specie ipsâ pietatis , in quâ etiam tuendæ libertatis
 » studium emereret (43). »

Nous verrons ci-dessous quelques autres traits de sa censure. Prenez garde , s'il vous plaît , qu'il eût pu trouver dans Philippe de Comines une autre preuve des illusions de Savonarola (44), et n'oubliez point ce qu'il observe touchant les avis que ce prophète pouvait recevoir de la cour de France et du conseil des Florentins. Ce moyen-là de prédire n'était pas mauvais. On a dit qu'il y eut des confesseurs qui lui révélèrent les secrets de leurs pénitens , et qu'il l'avoua dans la prison. Autre bon moyen de faire accroire qu'il avait part aux révélations d'en haut. *Frater Hieronymus carceribus mancipatus postquam septies quæstionibus et tormentis expositus fuit , supplicavit pro misericordiâ , offerens dicturum et scripturum omnia quibus deliquisset. Dimissus est de torturâ et ad carceres repositus , et assignatâ sibi cartâ et atramento , scripsit crimina et delicta sua in foliis , ut asserebant , LXXX et ultra , scilicet , quod non habuit unquam aliquam revelationem divinam , sed habuit intelligentiam cum*

(42) Naudé, Apologie des grands Hommes accusés de Magie , chap. XVI, p. m. 455 et suiv.

(43) Là même , pag. 460.

(44) Celle que j'ai observée dans la remarque (C) , savoir que Charles VIII était destiné à procurer la réformation de l'église et la délivrance de l'Italie.

(*) Comines , liv. 8 , cap. 19.

pluribus ex fratribus in civitate Florentiâ et extra eam per multa millia residentibus qui ei confessiones Christi fidelium revelarent cum confitentium nominibus et cognominibus, ex quibus sibi plura dicebantur, et confitentes ipsos pro hujusmodi peccatis et criminibus privatim, aliquando in genere publicè corripiebat, asserens sibi à Salvatore nostro domino Jesu Christo esse revelata (45). Voilà ce qu'on trouve dans le journal d'un maître de cérémonies, sous le pape Alexandre VI. Je n'ai point le livre où Jean Pogge donne le détail des faussetés prophétiques de Savonarola : mais voici un passage qui en articule quelques-unes. Un nommé Jean Pogge fit un traité qui fut imprimé à Rome contenant 13 chapitres, en tous lesquels adressant ses paroles au même Savonarole, après avoir convaincu de fausseté et de mensonge ses predictions, spécialement en ce qu'ayant envoyé sa cappe à Charles Strozze malade à la mort, et prédit que comme il l'auroit vestue il seroit incontinent et du tout guery, iceluy Strozze néanmoins rendit l'esprit tout aussitôt qu'il l'eut touchée; et de mesme l'ayant envoyée à un orfèvre nommé Cosme, et à plusieurs malades à mesme effet, à sçavoir de guérison predicte et promise, ils passerent soudain de cette vie en l'autre; pareillement en ce qu'il avoit affirmé publiquement que Jean Pic de la Mirandole guériroit de la maladie de laquelle dans trois jours après ceste prediction il deceda. Après avoir, dis-je, iceluy Jean Pogge, confuté les raisons dudict Savonarole, et l'exhorté de retourner sous l'obeyssance du pape, il le demonstre estre infidele, infame, apostat, seditieux, perturbateur du bien et repos public, schismatique, desobeyssant au souverain evesque, et par consequent à bon droit excommunié (46). Lisez aussi cet autre passage : Quàm ille multa de ecclesiæ reformatione, de Turcarum et Maurorum conversione, de Florentinorum

felicitate, quæ mox adimplenda et astantium multi erant visuri antequàm moreretur, prædixit? addens (in revelationum compendio) illas absolutas et immutabiles prophetias esse? Attamen nihil horum ferè adhuc contigit, pleraque omnia intra centum fermè annos contraria contigerunt (47). Martin del Rio lui reproche dans ces paroles d'avoir prédit absolument et sans condition et comme des événemens immuables et prochains trois ou quatre choses dont le contraire était arrivé avant la révolution d'un siècle. Il avait prédit la conversion des Maures, et celle des Turcs, et la félicité de Florence, c'est-à-dire, selon ses principes, le gouvernement populaire. Or bien loin que les Florentins recouvraissent cet état, qu'ils tombèrent sous le monarchique. Il paraissait si persuadé de la certitude de ses predictions, et il en avait tellement persuadé les moines de son couvent, que lui et eux consentirent à vérifier par la terrible épreuve du feu (48) les thèses suivantes : I. L'église de Dieu a besoin de réformation. II. Elle sera fouettée; et III, elle sera renouvelée. IV. Florence aussi le sera après avoir été fouettée. V. On espérera ensuite, et les infidèles se convertiront à Jesus-Christ. VI. Toutes ces choses arriveront de nos jours. VII. L'excommunication de frère Jérôme est nulle; ceux qui n'y défèrent pas ne pèchent point (48). Il assura qu'il voyait si clairement l'avenir et qu'il acquiesçait si fermement à l'évidence de cet objet, qu'il lui eût été aussi difficile de n'y pas consentir que de nier les premiers principes (49). C'est de ce ton-là qu'il faut parler quand on veut rendre efficace sur les peuples ce*

(47) Martin. Del Rio, *Disquis. magicar.*, lib. IV, cap. I, quest. III, sect. VI, pag. m. 197.

(48) Voyez la remarque (G).

(48*) Excerpta ex Diario Burchardi, pag. 46. Preuves sur Comines, pag. 331; mais au lieu de fideles, il y faut lire infideles.

(49) *Aded clarè cernant futura, iisque præbeant assensum; ut æquè faciliè sint negaturi prima, et receptissima notissimaque scientiarum principia, quod Savonarola ille dictitabat (in Compendio Revel.), et de quodam suo familiari, quem non nominat, Picus affirmat, quem epò Hieronymum hunc fuisse opinor. Mart. Del Rio, Disquis. Magicar., lib. IV, cap. I, quest. I, pag. 139. Voyez Jean-François Pic, in Vita Savonarolæ, pag. m. 113.*

(45) Excerpta ex Diario Johannis Burchardi, pag. 55, edit. Hanoverana, 1696. Voyez aussi pag. 46, et les Preuves et Observations sur les Mémoires de Comines, pag. 335, édition de la Haye, 1683.

(46) Du Verdier Vau-Privas, *Prosopographie*, tom. III, pag. 2333, 2334.

on prêche prophétiquement; mais le retour de ce voyage est un peu à indre.

F) *On ne peut nier qu'il ne se soit mêlé des affaires politiques.*]

Il commença peu à peu à donner quelque indice de son ambition cachée, quand, dès l'an 1484, il se mêla, comme il dit lui-même au livre qu'il a fait sur ses prophéties, parmi les politiques, et se fit appeler au conseil qui se tenait lors à Florence pour y établir le gouvernement populaire, où il excita tous les citoyens à l'embrasser d'une commune volonté, leur proposant quatre ou cinq points de grande conséquence pour se bien maintenir en icelui, qu'il disait lui avoir été révélés de la part de Dieu tout-puissant, et qu'ils les devaient observer précisément s'ils voulaient rendre leur état le plus florissant de tous ceux d'Italie. Sur quoi, combien que les affaires n'eussent pris une route telle qu'il se l'était imaginé, si est-ce pourtant qu'il ne désista de pousser plus avant de jour à autre le crédit qu'il s'était acquis parmi le peuple, enseignant les sermons qu'il faisait l'an 1489 sur l'explication de l'Apocalypse, que l'église était menacée d'une réformation prochaine ensuite de celle des petits roitelets et tyrans d'Italie, qui devaient bientôt ressentir le fléau vengeur de toutes leurs iniquités : ce qu'il prouvait de telle sorte par les passages de la sainte Écriture, et l'assurance qu'il donnait de ses révélations, qu'après le voyage de Charles VIII en Italie, lequel il avait prédit et annoncé deux ans auparavant, chacun s'attendait tellement qu'il y lût retourner, comme il l'assurait encore, que l'espérance ne les en quitta point jusqu'en l'an 1498 que le roi Charles et celui qui l'avait tant favorisé par ses prédications cessèrent de cette vie à une autre meilleure (50)..... Il s'était acquis l'inimitié, non-seulement du pape Alexandre VI et de la plupart des ecclésiastiques, contre lesquels il avait coutume de déclamer en chaire, mais aussi de tous les prin-

» cipaux citoyens de la ville de Flo-
 » rence, par l'exécution qu'il con-
 » seilla de faire de 7 ou 8 des plus
 » nobles d'entre eux : de sorte que
 » ne lui restant pour amis que les
 » fauteurs de Paul Antoine Sodérin
 » qui se servait de lui pour mainte-
 » nir l'état populaire contre Guy
 » Antoine Vespuce, qui voulait éta-
 » blir une forme d'aristocratie, ils
 » ne furent bastans de résister à ceux
 » du parti contraire, qui enfoncèrent
 » pendant cette émeute les portes de
 » son monastère, pour le traîner au
 » supplice, afin de mettre leur ville
 » en repos et tranquillité par la mort
 » de cet homme, qui les entretenait
 » en division avec le pape, à cause
 » de la nouveauté de sa doctrine, et
 » nourrissait des factions et partiali-
 » tés parmi eux, qui ne pouvaient
 » moins faire si elles eussent passé
 » plus outre, que de les ensevelir sous
 » la ruine de leur état et seigneurie
 » (51). » S'il se fût mêlé du gouver-
 » nement pour y maintenir la concor-
 » de, et qu'il y eût réussi, on ne le
 » pourrait excuser qu'à peine; car
 » comme ce n'est point aux laïques à
 » mettre la main à l'encensoir, ce n'est
 » point non plus aux moines à la met-
 » tre au timon de la république; cha-
 » cun se doit renfermer dans les bornes
 » de sa profession. Que dirons-nous
 » donc de celui-ci, qui s'enfonça depuis
 » les pieds jusques à la tête dans les ca-
 » bales d'état, et qui causa tant de
 » troubles et de divisions? Paul Jove
 » lui fait son procès d'une manière as-
 » sez modérée. *Is Mediceo nomini maxi-
 » mè erat infestus, oppugnabatque eum
 » reipublicæ statum, quem paucorum
 » potentium, uti prædicabat, vis et
 » libido regere posset: ob id civitatem
 » in partes jam planè diduxerat, ita ut
 » à gravibus sanisque civibus non inep-
 » tē reprehenderetur, quòd à religione
 » divinarumque rerum contemplatione,
 » ambitiosius quàm sacratum virum de-
 » ceret, ad munia regendæ reipublicæ
 » transivisset* (52). Voyez dans Guic-
 » ciardin (53) comment il déclara de la
 » part de Dieu qu'il fallait réduire les
 » choses au gouvernement populaire;
 » et néanmoins il consentit qu'on vio-
 » lât les prérogatives de cette forme de

(51) *La même*, pag. 449 et suiv.

(52) Paulus Jovius, in *Vitâ Leonis X*, p. 48.

(53) Guicciardin, *lib. II*, folio m. 45 verso.

(50) Kaudé, *Apologie des grands Hommes*, p. et suiv.

gouvernement lorsqu'il fut question de faire mourir quatre ou cinq personnes condamnées pour crime d'état. « Leurs parens ayant appelé de » la sentence au grand conseil du » peuple, en vertu d'une loi qui s'était faite lorsque le gouvernement populaire fut établi, ceux qui » avaient été auteurs de la condamnation, craignant que la compassion de l'âge et de la noblesse, et la multitude des parens, n'adoucissent les esprits du peuple la sévérité du jugement, firent tant qu'ils obtinrent qu'en moindre nombre de citoyens on mettrait en délibération s'il leur fallait permettre de poursuivre l'appellation, ou bien l'empêcher : et en cela étant plus forte l'autorité et le nombre de ceux qui disaient que ce serait une chose dangereuse, et de laquelle pourrait aisément avenir une sédition, et que les lois mêmes permettaient que pour éviter les tumultes, les lois pussent être en pareil cas dispensées, quelques-uns de ceux qui tenaient le premier magistrat furent impétueusement et presque par force, et avec menaces, contraints de consentir que, nonobstant l'interposé appel, l'exécution se fît la nuit même : et se montrèrent affectionnés à cela plus que les autres les auteurs de Savonarola, non sans l'infamie de lui, qui ne dissuada (même à ceux qui le suivaient) de violer une loi proposée peu d'ans auparavant par lui-même comme fort salutaire, et presque nécessaire pour la conservation de la liberté (54). » On peut découvrir dans cette conduite de Savonarola quelques marques de vicil homme, et d'un politique peu chrétien. Notez que M. Varillas suppose que ce moine s'efforça de sauver la vie à ces criminels d'état (55). Si cela était vrai, on ne dirait pas tout le contraire dans Guicciardin. J'ajoute qu'Antoine Marie Gratiani, évêque d'Amélia, observe que les parens des condamnés supplièrent vainement à genoux Valori et Savonarola; ils ne purent jamais obtenir que le droit

d'appel au peuple leur fût conservé (56).

(G) *Ce qui acheva de le perdre fut qu'étant demeuré d'accord que ses doctrines seraient vérifiées à l'épreuve du feu, il biaisa visiblement... quand il fut question d'exécuter son engagement.*] Guicciardin a fait paraître tant de penchant à justifier Savonarola, que je ne saurais choisir une narration moins suspecte que la sienne. Je la rapporterai un peu au long, afin de montrer toutes les causes de la décadence de ce religieux. « Savonarola. . . . ayant été longtemps auparavant accusé envers le pape, qu'il prêchait scandaleusement contre les mœurs du clergé et de la cour de Rome, qu'il nourrissait en Florence des discordes, que sa doctrine n'était entièrement catholique, et pour ces raisons appelé à Rome par plusieurs brefs apostoliques, refusa d'y aller, alléguant diverses excuses : et pour cette cause avait été finalement l'année précédente séparé par le pape, avec les censeurs, de la compagnie de l'église. Pour laquelle sentence, il s'abstint de prêcher par quelques mois; et s'il s'en fût abstenu plus longuement, il eût aisément obtenu l'absolution, parce que le pape, qui tenait peu de compte dudit Savonarola, avait procédé contre lui, plutôt à la suscitation et persuation de ses adversaires, que pour autre cause. Mais lui, jugeant que c'était pour son silence que sa réputation se diminuait ainsi, on bien s'interrompait la fin pour laquelle il se mouvait et laquelle il aconsuivait principalement à force de prêcher, il méprisa les commandemens du pape, et retourna de nouveau à faire publiquement la même charge. Affirmant que les censures publiées contre lui étaient injustes et de nulle force, comme contraires à la volonté divine, et dommageables au bien commun, il se mit à médire du pape et de toute la cour avec une très-grande véhémence. De quoi étant sortie une grosse émeute, ses adversaires (l'autorité desquels devenait tous les jours plus grande envers le peu-

(54) Guicciardin, liv. III, folio 124 : je me sers de la traduction de Chomedey.

(55) Varillas, Anecdotes de Florence, p. 216.

(56) Gratianus, de Casibus Virorum illustrium, pag. 133.

» ple) détestant cette désobéissance,
 » et reprenant que par sa témérité
 » l'esprit du pape vînt à s'altérer, en
 » temps principalement auquel se
 » traitant par lui avec les autres con-
 » fédérés de la restitution de Pise,
 » si convenait faire toute chose pour
 » la confirmer en cette inclination ;
 » et d'autre côté les fauteurs le dé-
 » fendait, lesquels disaient qu'on
 » ne devait pour le regard des cho-
 » ses humaines troubler les œu-
 » vres divines, ni consentir que, sous
 » de tels prétextes, les papes com-
 » mençassent à s'entremettre ès affai-
 » res de leur république. Après qu'on
 » eut par plusieurs jours persévéré
 » en cette contention, et le pape mer-
 » veilleusement courroucé, fulmi-
 » nant avec de nouveaux brefs, et
 » avec menaces de censures contre
 » toute la cité, il lui fut finalement
 » commandé par les magistrats qu'il
 » désistât de prêcher; auxquels ayant
 » obéi, plusieurs de ses frères néan-
 » moins faisaient le semblable en di-
 » verses églises. Mais la division n'é-
 » tant moindre entre les religieux
 » qu'entre les laïques, les frères des
 » autres ordres ne cessaient de prê-
 » cher contre lui d'une grande vé-
 » hémence. Et ils vinrent à la fin
 » tellement à s'échauffer, qu'un des
 » frères adhérens à Savonarola, et
 » un des frères mineurs, s'accordè-
 » rent d'entrer dans le feu en pré-
 » sence de tout le peuple, afin que
 » celui de Savonarola se sauvant ou
 » brûlant, un chacun demeurât cer-
 » tain si Savonarola était prophète
 » ou imposteur; parce qu'auparavant
 » il avait plusieurs fois affirmé en ses
 » sermons, que, pour signe de la vé-
 » rité de ses prédictions, il obtien-
 » drait, quand il serait besoin, de
 » Dieu la grâce de passer sans lésion
 » par le milieu d'un feu: et néan-
 » moins se fâchant de ce qu'on avait
 » traité d'en faire présentement l'ex-
 » périence sans lui en parler, il essaya
 » de l'interrompre avec dextérité.
 » Mais la chose étant allée d'elle-
 » même trop avant, et sollicitée par
 » aucuns citoyens qui désiraient que
 » la ville fût délivrée d'un si grande
 » flécherie, il fut finalement néces-
 » saire de passer outre. Et pourtant
 » les deux religieux, accompagnés de
 » tous leurs frères, étant venus le jour

» député sur la place qui est devant
 » le palais public, où était accouru
 » non-seulement tout le peuple de
 » Florence, mais encore plusieurs
 » des cités voisines, les frères mi-
 » neurs furent avertis que le Savo-
 » narola avait ordonné que son frère,
 » entrant dans le feu, porterait en
 » main le sacrement: à laquelle cho-
 » se commençant à contredire, et
 » alléguant qu'on cherchait par ce
 » moyen de mettre en danger l'au-
 » torité de la foi chrétienne, laquel-
 » le es esprits des ignorans décline-
 » rait fort si icelle hostie brûlait; et
 » le Savonarola, qui était présent,
 » persévérant en sa sentence, il se
 » leva entre eux une telle discorde,
 » qu'on ne procéda point à en faire
 » l'expérience. Pour laquelle chose,
 » il perdit tant de son crédit, que le
 » jour suivant, étant d'aventure sur-
 » venu quelque tumulte (57), ses
 » adversaires prirent les armes,
 » auxquelles étant jointe l'autorité
 » du souverain magistrat, ils entrè-
 » rent de force dans le monastère de
 » Saint-Marc, où il se tenait, duquel
 » lieu ils le tirèrent, et le menèrent
 » ensemble avec deux de ses frères
 » aux prisons publiques (58). »

On ne peut point blâmer Guicciar-
 din d'avoir négligé le détail des cir-
 constances de ce prodigieux défi; car
 un tel historien n'est pas obligé de
 suivre à la trace le progrès de sem-
 blables choses; il lui doit suffire d'en
 donner le gros; mais mon lecteur
 sera sans doute bien aise de trouver
 ici des supplémens à la narration de
 Guicciardin, puisqu'il s'agit d'une
 aventure très-singulière. Je dirai
 donc que les sept thèses qu'on a vues
 ci-dessus (59) furent le premier sujet
 du défi. Savonarola ayant fait savoir
 qu'il les soutiendrait, un frère mi-
 neur déclama contre dans ses ser-
 mons, et s'offrit à soutenir qu'elles
 étaient hérétiques. Il fut secondé par
 ses confrères, et Savonarola, par les
 siens; de sorte qu'on vit naître un
 grand combat entre les deux ordres.

(57) Bullart, Académie des Sciences, tom. II, pag. 6, assure que Savonarola excita cette émotion parmi le peuple.

(58) Guicciardin, liv. III, vers la fin, folio m. 127, à l'année 1498. Je me sers de la traduction de Chomedey.

(59) Dans la remarque (E), citation (48).

Les dominicains déclarèrent que sous peine de la vie ils garantiraient la vérité de ses thèses devant un juge non suspect, et ils choisirent le feu pour un tel juge (60). Les franciscains l'ayant accepté, Dominique de Pescia, jacobin, signa un écrit par lequel il s'engageait d'entrer dans le feu avec le frère mineur qui avait prêché contre les thèses. Il déclara qu'il espérait de sortir du milieu des flammes sain et sauf. Le frère mineur déclara qu'il était prêt de disputer avec frère Savonarola, et qu'un autre franciscain entrerait au feu avec Dominique de Pescia. Quelques autres franciscains s'offrirent pour cette épreuve, avec l'espérance d'en sortir sans nul dommage : mais il y en eut un qui demanda que Savonarola même entrât avec lui dans le feu, et qui avoua qu'il croyait qu'il y périrait (61). Un très-grand nombre de dominicains s'engagèrent par écrit à subir l'épreuve ; une infinité d'autres gens s'y offrirent ; et le 1^{er}. jour d'avril 1498, presque tous les auditeurs de Savonarola s'écrièrent, Me voici, seigneur, me voici ; j'entrerai au feu pour votre gloire. *Questa mattina ultimamente che siamo a dì primo d'aprile, parecchie migliaia di persone, di quelle che si trovano in santo Marco nostro alla predica con grandissimo fervore, gridando ciascuno, Ecco io, ecco io, andaro in questo fuoco per gloria tua, signore* (62). On trouva étrange que Savonarola n'eût point accepté le défi du franciscain qui le demandait nommément pour antagoniste. Il se justifia en disant que ce n'était pas la peine qu'il entrât au feu avec un seul franciscain ; mais que si les adversaires et principalement ceux qui résidaient à Rome, et leurs adhérens, voulaient s'exposer au feu, il les y accompagnerait, bien assuré qu'il aurait le sort des trois Hébreux qui furent jetés dans la fournaise de Babylone. *Si massimamente perche il mio entrare*

nel fuoco con un solo frate non farebbe quella utilità nella chiesa che richiede una tant' opera, quanto e questa ch' Iddio ci hà posta nelle mani. E però mi son offerto e mi offerisco di nuovo, di far io proprio ispe- rienza, ogni volta che gl' avversarii di questa nostra dottrina e massime que' de Roma e lor adherenti voglia- no commettere la causa in questo padre o in altri, e mi confido nel nostro salvatore Giesu Christo, e non dubito punto ch' io andarò per il fuoco come fece Sidrac, Mesach ed Abdenago nella fornace ardente, non per miei meriti o virtù, ma per virtù di Dio, in quale vorrà confir- mare la sua verità e manifestare la sua gloria in questo mundo (63). Je laisse les autres réponses qu'il opposa aux objections : on les pourra voir dans le livre que je cite (64).

Les magistrats de Florence ayant bien examiné tous ces cartels de défi, et les mouvemens que cela causait dans la ville, ordonnèrent qu'on procéderait à l'exécution des offres, le samedi 7 d'avril 1498. Le frère mineur, accompagné seulement d'un de ses confrères, se rendit au lieu de l'exécution avant l'heure qui avait été marquée ; mais Dominique de Pescia la laissa passer, et vint peu après processionnellement avec la croix et l'hostie, et avec Savonarola et presque tous ses confrères, et une grande multitude de peuple. Le frère mineur déclara aux magistrats qu'il ne doutait point d'être brûlé, et les pria de ne point juger l'affaire en faveur de Savonarola, à moins que le dominicain ne sortît du feu sans aucun mal. On le lui promit : et parce qu'il y avait des gens qui soupçonnaient, que l'un ou l'autre de ces moines, ou peut-être tous deux, avaient caché quelque charme sous leur robe, on ordonna qu'ils ôteraient leurs habits, et en prendraient d'autres qu'on venait de faire faire. Le frère mineur s'y accorda, et offrit même d'entrer tout nu dans les flammes. Le dominicain au contraire se servit de subterfuges pour garder sa robe ; et cela lui fut accordé à la prière même du frère mineur, qui repré-

(60) Mon auteur, qui dit cela, pag. 46, rapporte, pag. 51, quelques extraits d'un discours de Savonarola, qui portent que les franciscains furent les premiers qui proposèrent l'épreuve du feu. Voyez ci-dessous, citation (72).

(61) Bench' io creda ardere, ma per salute dell' anime son molto contento che io ardi. Excerpta ex Diario Burchardi, pag. 48.

(62) Excerpta ex Diario Burchardi, pag. 50.

(63) Excerpta ex Diario Burchardi, pag. 50.

(64) Ibid., et paginæ sequenti.

senta que puisqu'elle était de drap, elle serait infailliblement brûlée avec celui qui la portait. Le dominicain protesta ensuite qu'il n'entrerait point dans le feu sans le crucifix. On y donna les mains à l'instance encore du frère mineur, qui représenta que ce crucifix était de bois, et qu'ainsi au lieu d'être un préservatif contre le feu, il serait brûlé avec le dominicain. Celui-ci demanda pour nouvelle grâce qu'il lui fût permis d'entrer dans le feu avec le Saint Sacrement, et fit sa déclaration que sans cela il ne s'exposerait point à l'épreuve. Les magistrats lui refusèrent cette demande : et là-dessus l'assemblée se rompit; chacun s'en retourna chez soi : et voilà quelle fut l'issue d'une affaire qui avait été l'attention de toute la ville (65). On murmura, on s'indigna, et l'on forma des soupçons contre frère Savonarola; et dès le lundi suivant, 9 d'avril, on attaqua le monastère des dominicains, et l'on en tira par force ce religieux (66).

Je tire ceci du journal de Jean Burchard, qui était clerc de la chapelle du pape Alexandre VI, et maître des cérémonies. Il assure que ces choses furent ainsi notifiées au pape par l'ambassadeur des Florentins. J'avoue que le récit d'un apologiste de Savonarola (67) ne convient point sur toutes les circonstances avec celui-là, et qu'il contient une chose singulière qui n'est point dans l'autre; c'est que Savonarola se voulut soumettre à la mort, en cas que la soie même qui couvrait le Saint Sacrement recût quelque atteinte du feu. L'apologiste ajoute, 1^o. que Dominique de Pescia serait entré dans les flammes sans l'hostie consacrée, si l'un de ses compagnons (68) n'avait été averti par les anges qu'il n'y fallait point entrer autrement; 2^o. que peut-être cet avertissement

des anges avait pour but d'empêcher qu'on n'attribuât ce miracle à quelque vertu magique dont les effets sont réprimés par la présence du Saint Sacrement. J'observe que Volaterran n'a pas bien narré cette aventure; car il suppose (69) que Savonarola s'étant vanté du don des miracles, et de pouvoir passer impunément au travers du feu, les magistrats lui ordonnèrent d'en faire l'épreuve, et connurent sa fourberie en le voyant résolu de ne la subir que la sainte hostie à la main. Cette faute de Volaterran, sur une circonstance si essentielle d'un fait qui s'était passé presque sous ses yeux, n'est point pardonnable*.

Au reste, l'on ne saurait accuser de témérité ceux qui formèrent des soupçons au désavantage de Savonarola, car toutes les apparences étaient contre lui. C'était déjà un préjugé peu favorable, qu'ayant été délié nommément il n'acceptât point d'entrer au feu en personne, mais par procureur. C'était fort mal à propos qu'il s'excusait sur ce que le grand ouvrage à quoi Dieu l'avait destiné ne comportait pas qu'il se commît avec un seul franciscain; car il ne pouvait rien faire de plus utile pour l'avancement de cet ouvrage que l'aurait été l'heureux succès de l'épreuve. Quel témoignage plus authentique pouvait-il donner de sa mission extraordinaire que de convaincre le public qu'il passait impunément au travers des flammes qui consumaient son accusateur? Cela n'eût-il pas été aussi capable de légitimer sa mission que le supplice de Coré le fut de confirmer celle de Moïse? Remarquez bien que ce moine ne témoignait aucun doute sur l'activité du feu. Il se disait pleinement persuadé qu'il n'y recevrait aucun dommage (70) : puis donc qu'il devait survivre à cette épreuve, il

(65) On pouvait bien dire alors :
Spectatum admissi risum teneatis amici.
Horat., de Arte poet., vs. 5.

On bien :
Parturient montes, nascetur ridiculus mus.
Idem, ibidem, vs. 129.

(66) Tiré de l'Excerpta ex Diario Joh. Burchardi, pag. 46 et seq.

(67) Johannes Franciscus Picus, in Vita Savonarolæ, pag. 128 et seq.

(68) Il s'appelait Silvestre de Florence.

(69) Volaterran., lib. V, pag. m. 181.

* La Monnoie (*Ménagiana* de 1715, I, 58) dit que P. Delfino, Vénitien, général des camaldules, dans une lettre du 26 juillet 1498, rapporte l'histoire du supplice de Jérôme Savonarola, un peu différente de celle de J. F. Pic de la Mirandole. Les *Delphini Venetie epistolæ libri XII*, in lucem editi curâ et studio Jac. Brixiani, Venise, 1524, in-folio, étant d'une grande rareté, il n'est pas étonnant que Bayle n'en ait pas eu connaissance.

(70) Voyez ci-dessus, citation (63)

ne fallait pas qu'il crût qu'elle le mettrait hors d'état d'exécuter ses desseins. Il fallait au contraire qu'il crût qu'elle l'en rendrait plus capable. On voit donc qu'il se rendait fort suspect de craindre de perdre l'honneur et la vie en même temps ; et ce n'était point une marque de courage que de s'offrir à l'épreuve personnelle pourvu que ses ennemis de Rome la subissent avec lui : c'est tout la même chose que de ne rien promettre, et que de promettre sous des conditions que l'on sait bien qui ne seront pas acceptées.

Ne m'objectez point qu'il consentit qu'un de ses confrères entrât dans le feu, et ne concluez point de là qu'il agissait de bonne foi. Je vous avoue qu'il risquait sa réputation, comme il le remarque lui-même, et qu'il eût été obligé de se cacher si son procureur eût perdu la vie. *Si uno di questi tali andando sotto la mia fede e per far l'ubbedienza da me imposta come si sono promptissimamente offerti, ardesse nel fuoco, chi non vede ch'io e che questa tutt'opera ed impresa di Dio andrebbe meco in ruina e ch'io non potrei piu in alcun luogo comparire* (71)? Mais cela ne prouve pas sa sincérité ; car les défis des franciscains le mirent dans un si grand embarras, qu'il ne pouvait conserver sa réputation ou qu'en s'exposant lui-même à cette épreuve du feu, ou qu'en consentant que quelqu'un de ses confrères s'y exposât. Il avoue que sans cela l'honneur de Dieu et sa sainte vérité tombaient par terre : *Conciosia che noi non habbiamo offerto questa tale isperienza e fuoco, mà loro sono quelli che ce l'hanno messo inanzi ; e noi siamo costanti ad accettarla, acciò che l'onor di Dio e la sua santa verità non vadi per terra* (72). Que faire dans une si grande extrémité ? Il fallut nécessairement payer d'assurance pour le moins par procureur, sauf à espérer que les magistrats n'ordonneraient point l'épreuve, ou qu'en tout cas l'on inventerait des expédients qui l'éluderaient, et qui seraient d'une moindre conséquence étant employés par Dominique de Pescia que si Savonarola lui-même s'en fût

servi. On en inventa effectivement. Ils ne furent pas fort utiles ; mais l'affaire était engagée de telle façon qu'il ne s'agissait pas de ne rien risquer ; il s'agissait seulement du plus ou du moins de risque.

Les frères mineurs remportèrent un avantage incontestable : leur champion fit paraître, et beaucoup de charité, et beaucoup d'intrépidité ; car il se présenta à une mort assurée ; il fut assez raisonnable pour être persuadé que le feu ne lui ferait nul quartier ; il voulut mourir pour le salut de tant d'âmes qu'il croyait que Savonarola avait séduites. Il espéra qu'elles se désabuseraient, et que la séduction n'irait pas plus loin dès qu'on aurait vu périr dans les flammes le substitut du séducteur. Il pouvait craindre qu'on ne jugât que puisque les deux antagonistes périssaient également chaque parti avait tort ; mais il espéra sans doute que tout le mal cesserait pourvu que l'on crût que Savonarola était dans l'erreur. Notez que si les dominicains qui s'engagèrent à l'épreuve eussent été bien persuadés que le feu les respecterait, ils n'eussent pas fait paraître beaucoup de courage. Notez aussi qu'en vertu de cette persuasion ils se croyaient innocens de l'homicide de soi-même. *Mi confido*, disait Savonarola (73), *nel Sig. e Salvatore Giesu Christo, e nel suo Sancto Evangelio, che ciascuno di loro ne uscirà illeso, cioè senza alcun danno, e quando di questo dubitasse punto, non lo direi, per non esser homicida*. Il accusait de ce crime ses adversaires, puisqu'ils avaient offert cette épreuve en croyant qu'ils périraient (74).

(H) *L'on prétend qu'il avoua son imposture.*] Ce que Guicciardin rapporte sent un homme qui ménage la réputation des malheureux. *Savonarola, dit-il, fut examiné avec tourmens, toutefois non fort grands, et, sur l'examen, publié un procès, lequel (étant toutes les calomnies qu'on lui avait imposées, ou d'avarice, ou de mœurs deshonné-*

(73) *Ubi supra*, pag. 48.

(74) *Ne per questo siamo noi crudeli et omicidi, ancorche li avversarii, quali si sono sottoscritti pubblicamente, confessano d'haver in questo fuoco a morire... et però non già noi, ma loro sono crudeli et omicidi di se medesimi. Ibidem*, pag. 51.

(71) *Excerpta ex Diario Burchardi*, pag. 50.

(72) *Ibidem*, pag. 51.

tes, ou d'avoir tenu des pratiques secrètes avec les princes) contenait, les choses par lui prédites avoir été prédites non par révélation divine, mais par sa propre opinion, fondée sur la doctrine et observation de l'Écriture Sainte, et qu'il ne s'était mis pour mauvaise fin, ou pour convoitise d'acquérir par-là quelque grandeur ecclésiastique; mais bien, qu'il avait désiré que par son moyen se convoquât le concile général, auquel se réformassent les mœurs corrompues du clergé, et l'état de l'église de Dieu tant dévoyé se réduisit, le plus qu'il serait possible, à la semblance des temps plus prochains de ceux des apôtres; laquelle gloire, de donner perfection à une si grande et si salutaire œuvre, il eût beaucoup plus estimée que d'obtenir le papat, parce que cela ne pouvait succéder, sinon par le moyen d'une très-excellente doctrine et vertu, et d'une singulière révérence de tous les hommes, là où le papat s'obtenait le plus souvent, ou par mauvais moyens, ou par le bénéfice de la fortune. Sur lequel procès, confirmé par lui en présence de plusieurs religieux, même de son ordre, mais (si ce qu'en divulguèrent depuis ceux qui lui adhéraient est vrai) avec paroles concises, et qui pouvaient recevoir diverses interprétations, lui furent, ensemble aux autres deux religieux, ôtés, avec les cérémonies instituées de l'église romaine; les ordres sacrés, par sentence du général des jacobins et de l'évêque Romolin, qui fut depuis cardinal de Surrente, commissaires députés par le pape: et cela fait, on les laissa en la puissance de la cour séculière, par la sentence de laquelle ils furent pendus et brûlés (75). Il ajoute que Savonarola souffrit constamment la mort, sans exprimer parole aucune par laquelle on pût connaître ou le délit ou l'innocence; mais que cela n'éteignit point la diversité des jugemens et des passions des hommes, parce que plusieurs eurent opinion que c'était un abuseur, et plusieurs, au contraire, crurent que la confession qui se publia avait été faussement forgée, ou qu'en sa complexion fort délicate les tourmens avaient

eu plus de force que la vérité: excusant cette fragilité avec l'exemple du prince des apôtres, lequel non emprisonné, ni contraint par les tourmens ou par force aucune extraordinaire, mais aux simples paroles de chambrières et de serviteurs, renia qu'il fût disciple de ce maître auquel il avait vu tant de saints commandemens et miracles.

Il y a trois choses à considérer dans ce récit. La première, que Savonarola fut livré au bras séculier, parce que, comme il l'avoua lui-même, il avait connu l'avenir par des lumières acquises, et n'avait agi que pour ramener l'église à son ancienne pureté; la seconde, que l'aveu qu'il fit là-dessus était exprimé en paroles ambiguës; la troisième, qu'au moment de son supplice il n'avoua point qu'il fût coupable, et ne protesta point qu'il fût innocent, et que néanmoins il y eut bien des personnes qui persistèrent à le tenir pour un saint, quoiqu'ils ne doutassent pas qu'il n'eût nié la vérité dans la prison.

I. Je remarque sur le premier de ces trois articles que Guicciardin n'a pas bien rempli les devoirs d'un historien; car non-seulement il a supprimé la plupart des accusations reconnues pour véritables par Savonarola, mais aussi il a mal représenté celles qu'il a rapportées. Il lui était bien permis de croire que les juges avaient opprimé l'innocence de ce religieux; mais il n'avait aucun droit de mutiler ou de déguiser les pièces qui avaient été publiées de ce procès. Or il a fait l'un et l'autre, puisqu'il est certain qu'elles contiennent plusieurs chefs d'accusation et de confession qu'il a passés sous silence, et que dans ceux qu'il a rapportés il a éclipsé les choses qui marquaient le crime, et qu'il n'y a laissé qu'une idée d'innocence. Si un historien peut faire ainsi les fonctions d'un avocat, ce n'est tout au plus que par quelques réflexions à part, et non pas dans le fil même de la narration, qui doit être parfaitement conforme aux actes publics. Guicciardin charge trop les juges, et décharge trop l'accusé: il ne tient pas à lui qu'on ne croie qu'ils firent brûler un homme pour avoir osé assurer qu'une forte méditation

(75) Guicciardin, liv. III, vers la fin, folio m. 128. Je me sers de la traduction de Chomedey.

ilium dixisse. Sic Johannem in dum de prophetiæ munere ar loquutum fuisse. Et in quoque sententiam prophetæ lis nonnulla, deque responso d Hazaëlem depromi dicebant n allégua (80), que Thomas assure qu'un accusé n'est enu de dire la vérité devant es iniques. On se souvint (81) a eu des martyrs que la force rmens a obligés de parler leur conscience, et l'on se a ainsi dans la foi que l'on ie pour ce nouveau prophète. e que c'est que de s'entêter omme qui s'acquiert la répu- esaint inspiré. Cet entêtement dinaire une maladie incurable les prédictions de cet homent confondues par l'événement qu'il varie, qu'il se dédise, contredise, qu'il tombe dans blesses, et dans des fautes, on ne revient point de sapation; on cherche à le jusux dépens des plus grands le l'ancienne et de la nouvelle aime mieux qu'en sa faveur tes quittent ce qu'elles ont de is, que de croire qu'il fasse des 82).

réoccupation des dévots de Salla fut si outrée, qu'ils conserreligieusement tout ce qu'ils du bûcher où il fut brûlé. it prévu leur superstition, et e de cela on avait fait enlever omptement toutes les cendres s jeter dans la rivière : mais il uelque chose; et il y eut même ui tomba du milieu des cenet une partie de doigt qui fut ée pendant qu'on jetait des sur la potence où les trois icains furent pendus. Tout cela gardé comme des reliques qui dit-on, bien des miracles. um absumptorum cineres quos potuerunt in unum redactos, isque delatos, in Arni flunjecerunt. Ex incendio supernonnulla, quæ cautè rapta, èque servata sint. Item os,

h. Franciscus Picus, ibid. idem, pag. 133. idem.

oyez la remarque .. de l'article... ou ce que dit de l'irrognerie de Caton.

quod puer quidam dum veheretur in Arnum, delapsus vehiculo pertulit ad matrem : item et digiti cujusdam pars dum penderent de cruce, saxorum decussâ grandine. Ab ipsis reliquiis quæ prodierunt signa divinitus suis referemus locis (83).

III. Ce que je veux remarquer en troisième lieu dans le narré de Guicciardin est que l'exemple de saint Pierre n'est guère propre à justifier le prophète de Florence; car la faute de cet apôtre fut suivie d'un prompt repentir, et réparée par une longue fidélité; mais on ne voit pas que Savonarola se soit servi du seul moyen qui lui restait de se relever de sa chute. C'était de déclarer sur l'échafaud qu'il priait Dieu de lui pardonner la faiblesse qu'il avait eue de nier dans la prison ce qu'il avait affirmé en chaire. Guicciardin remarque qu'il ne dit mot, soit pour s'accuser, soit pour se justifier.

N'oublions pas d'observer qu'il est difficile de mettre à bout les apologistes de certaines gens; car ils trouvent presque toujours des exemples qu'ils mettent au-devant d'eux comme une barrière qu'on est obligé de respecter. Vous voyez comme les amis de Savonarola tâchaient de faire bouclier des anciens prophètes et des martyrs de la primitive église; et quand même on les forcerait d'avouer qu'il aurait été séduit par les illusions du diable, ils auraient des saints modernes à faire servir à sa justification. Cette remarque est d'un théologien protestant. *Et dato intervenisse, dit-il (84), illi imaginationi illusionem aliquam et allocutionem diabolicam sive internam sive externam, hoc non magis ipsius orthodoxiæ, pietati, et particulari causæ, ob quæ passus est, præjudicare potest, quam Jordani, aliorumque sanctorum papalium monachorum : de quorum illusionibus passim legendæ vitæ, et Delrio l. IV c. I, q. 3.*

Théophile Raynaud assure que Baptiste Fulgose a raconté que Savona-

(83) Joh. Franciscus Picus, in *Vitâ Savonarolæ*, pag. 166 : il dit là même que le cœur de Savonarola fut trouvé dans l'Arno deux jours après. Il se glorifie d'en avoir une partie. Voyez la remarque suivante, citation (97).

(84) Voëtius, *Disput. theol.*, tom. II, pag. 1070.

rola avoua ses impostures (85) ; mais je n'ai point trouvé cela dans le chapitre que l'on a cité (86.) Le père Baron, en répondant à cet endroit de Théophile Raynaud, ne relève point cette faute de citation (87). On eût mieux trouvé son compte dans le témoignage de Piérius Valerianus (88).

(I) *La vigoureuse résistance que firent les jacobins quand on attaqua leur couvent.*] Ils firent provision d'armes à feu, et tuèrent cinq personnes. Trois d'entre eux furent tués, et nommément le frère de Savonarola. *Quem (conventum sancti Marci) Fratres ejusdem conventus benè clausurant et in eo bombardis et aliis armis offensivis muniti erant, quæ in populum traxerunt, qui tandem conventum vi intravit interfecit quinque ex suis, tribus autem ex monachis, quodam fratre professo ordinis prædicatorum germano dicti fratris Hieronymi et duobus aliis* (89). Il fallut mettre le feu au couvent pour venir à bout des moines qui le défendaient (90).

(K) *On écrivit pour sa justification.*] « Dominique Bénivénus, prêtre florentin, fit imprimer un livre de ses » miracles et prophéties, et François » Pic (*) se passionna tellement pour » sa défense, qu'il ne se soucia point, » quoiqu'il fût grandement religieux » et catholique, de heurter et raccourcir de beaucoup la puissance » et l'autorité du pape, pour montrer » qu'Alexandre VI n'avait eu aucune » raison de lui défendre la chaire et de » l'excommunier (90*). » Voilà ce que dit Gabriel Naudé. Il ne remarque point que ce Bénivénus publia son livre avant la mort de Savonarola ; j'ajoute-

(85) Théophile Raynaud, de Immunitate Cyriacorum, diatr. VI, pag. 298 Apopompæi.

(86) Théophile Raynaud cite Baptista Fulgosius, l. tit. de religioso cultu, c. I. Je me sers de l'édition de Colonæ, 1604, in-8°.

(87) Vincent. Baronius, Apolog. Ordinis Prædicat., tom. II, pag. 88 et seq.

(88) Voyez ses paroles dans la remarque (M).

(89) Excerpta ex Diario Burchardi, pag. 54.

(90) Concrematis templi foribus nec incruentâ irruptione (Savonarola) comprehenditur. Jovius, in Elog., cap. XLII, pag. 190. Voyez-la aussi in Vita Leonis X, pag. 52.

(*) In Apolog. pro Hieron. Savonarol. viri prophete innocentid.

(90*) Naudé, Apologie des grands Hommes, pag. 452.

rai donc cette particularité comme je la trouve dans du Verdier-Vau-Privas. *Le Savonarole s'estoit acquis envers la plus grande partie du peuple de Florence la réputation de saint homme et de prophete, et pour tel avoit esté maintenu et soustenu par escrits publiez, et entre autres par un Traicté de messire Dominique Benivieny, prestre florentin, à la deffence et probation de la vérité de la doctrine, et propheties preschées par ledit Savonarole, lequel Traicté fut imprimé à Florence par François Bonacorse, l'an 1496* (91). Gisbert Voëtius observe que ce Bénivénus fit imprimer, après la mort de l'auteur, l'abrégé que Savonarola avait écrit de ses prophéties, et qu'il y joignit une préface pleine de louanges (92). Le même Voëtius ajoute que Sabellic, au IX^e. livre de la X^e. ennéade, et Ferron, au II^e. livre de l'Histoire de France, font ouvertement l'apologie de ce jacobin. Il se trompe (93) à l'égard d'Arnoul Ferron, qui s'est contenté de dire qu'il y a des gens qui prétendent que Savonarola fut justement mis à mort comme un imposteur ; mais que personne ne lui conteste l'éloge d'avoir été tempérant, et homme d'esprit et de savoir. *Hunc quod esset Gallorum studiosior quam alii vellent, à Florentinis adnitente pontifice quasi violatæ persuasionis reum damnatum : alii, cum imposturis plebem falleret, et auguris divini nomen aucuparetur, jure cæsum volunt : certè ad temperantiæ et sobrietatis laudem, doctrinæ et ingenii gloriam adjecisse eum nemo diffitetur* (94). Ce qui a trompé Voëtius est sans doute d'avoir vu la citation de Sabellic et celle d'Arnoul Ferron à la marge de Martin del Rio, l'une tout auprès de l'autre, et de n'avoir pas considéré la disjonctive dont se sert le citeur. Elle insinue clairement que Ferron n'est allégué que comme un historien qui doute si Savonarola méritait la mort. *Ex partium studio, et Alexandri VI atque Medi-*

(91) Du Verdier, Prosopographie, tom. III, pag. 2333.

(92) Voëtius, Disput. theol., pag. 1068.

(93) Il a trompé Spizélius, in Infel. Litterat., pag. 628.

(94) Arnoldus Ferronus, de Rebus gestis Gallorum, lib. II, circa fin., folio 45, edit. Paris, 1555, in-8°.

eorum odio factum, ut non consideranter historici nonnulli () defensionem Savonarolæ susceperunt, vel damnationis justitiam in dubium vocarent* (95).

Naudé a raison de dire que Jean-François Pic *se passionna pour la défense* de Savonarola. Il en fait un saint à miracles, et il supplie ses lecteurs de se souvenir de lui dans les prières qu'ils feront à Dieu et à Jérôme Savonarola (96). Il assure (97) que le cœur de ce saint homme fut trouvé dans la rivière, qu'il en a une partie, et qu'elle lui est d'autant plus chère, qu'il a éprouvé qu'elle guérit les malades et qu'elle chasse les démons. Il observe (98) qu'un grand nombre de ceux qui persécutèrent ce dominicain périrent misérablement (99), et il met entre ceux-là le pape Alexandre VI. Il rapporte deux traditions touchant la mort de ce pape, arrivée peu après, dit-il (100). Cependant, il se passa plus de quatre années entre la mort de Savonarola et celle de ce pontife. L'une de ces traditions est que le diable l'étrangla; l'autre que le poison qu'il préparait à des cardinaux lui fut donné par mégarde (101). Et notez que, selon la première tradition, il s'était donné au diable à condition qu'il parviendrait au papat. L'apologiste fait mention d'un autre ouvrage qu'il avait fait pour soutenir les révélations de Savonarola. *Ad hæc visa quæ sibi divinitus offerebantur scriptis mandata, uno complexus est libro, cui titulus est Revelationum Compendium, in quem insipienter invecus est quidam Samuel Cassiniensis ex ordine minorum, qui vulgò zoccolanti dicuntur, libello proprio et peculiari, quem vix*

(*) *Sabellius. Ennead. 10, lib. 9, Arn. Ferron., L. 2 Rerum Francicar., et alii.*

(95) *Mart. Del Rio, Disquis. magic., lib. IV, cap. I, quæst. III, sect. VI, pag. m. 197.*

(96) *Joh. Franciscus Picus, in Vita Savonarolæ, pag. 108.*

(97) *Idem, ibidem, pag. 136, 137.*

(98) *Idem, ibidem, pag. 137 et seq.*

(99) *Le père Baron, Apologet. Ord. Prædic., tom. II, pag. 88, menace Théophile Raynaud de cette façon : Non videt vindictam capiti suo impendentem, qualem senserunt adversariorum eo, qui in illum conjuraverant, eosque omnes mors immatura et infelicissima abstulit.*

(100) *Haud multo post tempore. Joh. Fr. Pic., in Vita Savonarolæ, pag. 139.*

(101) *Idem, ibidem.*

in publicum datum initâ defensione Hyeronimi confutandum suscepi, defensionemque illius inscripsi Hieronymo Tornelio præsidi ordinis minorum (102). Il avait fait aussi un ouvrage pour montrer que Savonarola avait été excommunié injustement. *Defensio Hyeronimi Savonarolæ, sive de injustâ ejus excommunicatione, ad Herculem Æstensem* (103). Il différa jusques à l'année 1530 l'édition de la Vie de notre dominicain. M. Bates l'a insérée dans son *Vitæ selectorum aliquot virorum*, imprimé à Londres l'an 1681. Le père Quétif, jacobin, l'avait publiée à Paris l'an 1674 : il fut le premier qui la fit paraître toute entière. Il y joignit des notes et plusieurs autres traités (104); et c'est l'un des plus considérables apologistes de Savonarola. Plusieurs de ses confrères se sont signalés à justifier ce prophète. Voyez principalement Bzovius (105), Vincent Baron (106), Noël Alexandre (107), etc.

Je m'étonne que Gabriel Naudé n'ait fait aucune mention de l'apologie composée par le jacobin Thomas Néri (108), ni de celle qui fut écrite par Ambroise Catharin. Un certain Timothée de Pérouse (109) a été aussi le défenseur de Savonarola. Notez que Catharin ne persista pas dans ses premiers sentimens. Anno Domini 1494, *Hieronymum Savonarolam, ordinis sui fratrem, propter fructum prædicationis defendit, licet per errorem, ut nunc senex in tertio de consideratione libro suo fatetur* (110). On le compte même parmi ceux qui ont attaqué Savonarola (111). Je n'aurais

(102) *Idem, ibidem, pag. 125.*

(103) *Spizelius, in Infelice Litterato, pag. 633, en cite un passage. Je crois que c'est de ce livre que M. du Plessis, Mystère d'Iniquité, p. 571, veut parler, quand il dit que Jean Pic de la Mirande (il fallait dire Jean-François), par un écrit exprès, défend Savonarola contre le pape.*

(104) *Voyez le Journal des Savans, du 20 de janvier 1676, pag. 23, édition de Hollande.*

(105) *In tomo XVII Annalium.*

(106) *In Apolog., Ord. Præd., tom. II, pag. 88 et seq.*

(107) *In Select. Hist. eccles., capit. sæc. XV et XVI.*

(108) *Voyez, dans la remarque suivante, le passage de Coëffeteau.*

(109) *Dans la Vie de Savonarola.*

(110) *Cochleus, Append., part. III, ad Conradum Brunum, de Seditionibus, pag. 350.*

(111) *Voyez Voëtius, Disputat. theolog., part. II, pag. 1068, qui cite Sandæus, lib. III theol. var. comment. XXII, pag. 567.*

jamais fait, si j'entreprenais de donner la liste de tous ceux qui ont loué ce dominicain : on y verrait nommément Marsile Ficin, Matthieu Toscan (112), et Flaminius. Celui-ci a fait quatre vers que Paul Jove a bien voulu rapporter (113) dans le lieu même où il avoue qu'il supprime par ménagement l'épithaphe insultante qu'un autre poète avait composée. Voici celle que Flaminius composa :

*Dum fera flamma tuos , Hieronyme , passitur
artus ,
Religio flevit dilaniata comas ;
Flevit , et ô dixit , crudeles parcite flammæ ,
Parcite , sunt isto viscera nostra rogo.*

On l'a ainsi traduite en français :

*Pendant qu'un feu cruel ton corps , père , consume ,
Religion pleurait ses cheveux arrachant :
Pleurait , et (las!) disait , pardon , brasier ardent ,
Pardon , las ! c'est mon cœur en ce brasier
qui fume (114).*

(L) *Les protestans se sont déclarés pour lui.* Commençons par un passage de Gabriel Naudé : il est à la page 453 de l'Apologie des grands Hommes accusés de magie. Bèze, Vigner, Cappel, du Plessis Mornai (*), et tous les luthériens d'Allemagne, nomment ordinairement Savonarola, dans leurs livres, le témoin fidèle de la vérité, le précurseur de la réformation évangélique, le fléau de la grande Babylone, l'ennemi juré de l'Ante-Christ romain, et pour conclure en un mot avec Jessenius à Jessen, le Luther d'Italie : et je m'étonne qu'ils ne l'appellent aussi le Jean Hus du même pays, vu qu'ils moururent tous deux d'un même supplice, qu'ils étaient tous deux hérésiarques, et qu'ils sont tous deux marqués en grosses lettres dans le registre et papier-journal de leurs martyrs; témoins ces vers qu'ils mettent au-dessous de son effigie,

*En monachus solers : rerum scrutator acutus ,
Martyrio ornatus , Savonarola pius.*

(112) In Peplo illustr. Viror. Italiz.

(113) Jovius, in Elog., pag. 100.

(114) Cette traduction se trouve dans du Plessis, Mystère d'Iniquité, pag. 572. On en trouve une autre à la marge de la traduction française de Guicciardin, folio 128, édition de Genève, 1593.

(*) In Elogiis, en la 3^e. partie de sa Bibliothèque historique, à l'an de J.-C., 1498; en son Apologie contre Lessius et Cotton, chap. 52; en son Mystère d'Iniquité; in Epistol. Philosoph. Savonarolæ præfixa.

On ajoute que Théodore de Bèze dit expressément, quand il parle d'icelui en ses Éloges, que c'était une grande preuve de sa singulière piété que d'avoir tellement déplu au pape Alexandre VI, que ce scélérat ne put avoir de repos qu'après l'avoir fait brûler très-indignement. *Homini tam perditæ scelerato, quàm fuit Alexander ille Borgia pontifex hujus nominis sextus usque adeò displicuisse, ut non nisi te indignissimè damnato et cremato quiescere potuerit, maximum esse videtur singularis tunc pietatis argumentum* (115). C'est un raisonnement assez bon pour un orateur, mais non pas pour un écrivain qui parlerait historiquement ou dogmatiquement; car les tyrans les plus féroces font mourir des personnes qui le méritent (116).

Naudé aurait pu citer Balée, Flacius Illyricus, Jean Wolfius, et Verheiden. Ce dernier ne parle de Savonarola qu'en style d'admiration (117). Mais il faut reconnaître de bonne foi qu'on ne tournait pas la médaille, et qu'on ne considérait dans Savonarola que l'endroit avantageux, grande source de paralogismes. M. du Plessis Mornai donna dans le même piège; il ne montra ce personnage que par le côté qui lui semblait beau (118). Cela fit qu'un de ses antagonistes ayant présenté aux lecteurs l'autre côté, la dispute fut plus intriguée, et il fallut reculer. Voici les paroles de Coëffeteau. *Qui veut voir la doctrine de Savonarola défendue contre ceux qui l'accusaient d'hérésie, qu'il lise la docte apologie que Thomas Néri, Florentin, religieux de son ordre, a faite pour lui, et particulièrement pour ce qui regarde l'article de la justification, sur lequel du Plessis fait davantage d'instance; qu'il lise la réponse à la première objection, et il connaîtra que jamais personne n'en a parlé plus catholiquement que lui, et plus conformément à la doctrine de l'église romaine..... Tant y a qu'il*

(115) Naudé, Apologie des grands Hommes, pag. 455.

(116) Voyez la remarque (A) de l'article du maréchal de MARILLAC, t. X, p. 296, num. II.

(117) Verheiden, in Iconibus, pag. 14 et 15. Notez qu'il se trompe en disant que Savonarola fut brûlé à l'âge de cinquante ans.

(118) Voyez le Mystère d'Iniquité, pag. 570 et suiv.

est mort catholique, « et voici ce qu'en rapporte le docte prince de la Mirande, son grand ami ^(*). Savonarola, dit-il, averti de l'arrêt de sa mort, demanda incontinent un prêtre pour confesser ses péchés, et désira de recevoir la très-sainte communion, laquelle lui étant apportée, il pria instamment qu'on lui permit de prendre et de tenir le sacrement entre ses mains; ce que lui ayant été accordé, avec une grande allégresse et dévotion il commença à dire qu'il savait et était assuré que là était le grand et le vrai Dieu, rempli de souveraine bonté, celui qui a fait le ciel et la terre, et toutes les créatures; qu'il savait indubitablement que là aussi assistait la très-sainte Trinité, indivisible et inséparable, le Père, le Fils et le Saint Esprit, etc. A votre avis, M. du Plessis, un luthérien ou un calviniste voudrait-il mourir de cette sorte, en faisant cette confession de foi? Que votre Bèze donc l'arrache du milieu des idoles de votre parti; que Luther ne le prenne plus pour garant de son impiété; et vous, ne le faites plus hérétique contre sa propre confession. Certes, s'il eût été tel, ni Pic de la Mirande, ni Marsille Ficin, ni Néri, ni tant d'autres célèbres personnages qui ont toujours vécu en la communion de l'église romaine, n'eussent jamais voulu célébrer ses louanges, même après sa mort. Mais de quel front peut-on mettre entre les luthériens et les calvinistes un religieux qui a toujours vécu en son cloître, observant rigoureusement ses vœux, et exhortant tant ses frères à faire le semblable, jusques à sembler superstitieux en sa façon de vivre? De quel front mettre entre les luthériens et les calvinistes un religieux qui a toujours célébré le saint sacrifice de la messe, et qui même a composé des livres pour en éclaircir les mystères, et pour nous apprendre comme il faut participer au fruit que Dieu nous y communique ^(**)? Comment peut-on mettre au rang des luthériens ou des calvinistes celui qui

a toujours cru sept sacrements de l'église, qui a toujours invoqué les saints, et prié pour les morts qu'il croyait être en purgatoire? Qu'on prenne la peine de lire les Œuvres de Savonarola, et si tout ce que je viens de rapporter de lui ne s'y trouve, qu'on m'appelle calomniateur. Que s'il a eu quelques opinions particulières, nous n'appelons pas hérétiques ceux qui errent simplement, mais ceux qui à l'erreur joignent l'opiniâtreté. Au demeurant, ce n'a point été pour avoir gémi sous l'oppression des abus après une réformation, qu'il a été brûlé; mais son plus grand crime fut un crime d'état; d'autant qu'il prêchait en une république divisée en factions, la plus puissante desquelles était celle qu'il oppugnait, et qui le fit mourir comme un séditionnaire (119).»

Ce passage étonna un peu l'apologiste de M. du Plessis, et l'obligea à filer doux. *Bien est-il vrai*, répondit André Rivet (120), *ou que Savonarola n'a pas connu toute la doctrine de Luther et de Calvin* « parmi les tenebres du temps, ou qu'il n'a pas osé faire profession ouverte en tous points de cette doctrine au milieu des inquisiteurs. On ne peut nier néanmoins, qu'il ait reconnu une réformation nécessaire en l'église, qu'il n'ait soupiré après, et ne l'ait attendue: et c'est sur cela que nous le mettons en général entre les témoins de la vérité: sachans aussi qu'en plusieurs particularitez il a enseigné beaucoup plus purement que les moines de son temps, comme il appert encore ès œuvres que nous avons de lui, notamment ès recueils de ses sermons faicts à Florence sur la réformation de l'église. C'est un signe qu'il n'a pas écrit au gré de l'église romaine, puis-que le pape Clément VIII défend la lecture de la pluspart de ses sermons, et de son dialogue italien de *la Vérité*, jusques à ce qu'ils aient esté repurgez ^(*). Si cette

(119) Coeffeteau, Réponse au Mystère d'Iniquité, pag. 1217.

(120) Rivet, Remarques sur la Réponse au Mystère d'Iniquité, tom. II, pag. 632.

(*) Oracolo della riforma della Chiesa. In

(*) Pic. Mirand., in Apolog.

(**) Liber Savon., de Myst. Missæ.

» vérité estoit à son avantage , il ne
 » voudroit pas qu'on lui fermast les
 » yeux..... C'est un grand préjugé
 » pour nous , qu'il est entre les au-
 » teurs prohibez. Pour les circon-
 » stances de sa mort , il se pourroit
 » faire qu'il s'y seroit passé des cho-
 » ses que nous ne voudrions approu-
 » ver , sans toutesfois rejeter d'ail-
 » leurs ce qu'il auroit fait ou dit de
 » bon. Car en cetui-là et semblables,
 » nous faisons ce que nous dit saint
 » Paul, *esprouvez toutes choses, et*
 » *retenez ce qui est bon* (*), n'aïans
 » aucun homme pour auteur de no-
 » tre foi qui soit seulement homme....
 » Au reste si son crime n'estoit qu'un
 » crime d'estat (121), il n'y a pas
 » d'apparence qu'on l'eust bruslé.
 » Et ce que nostre histoire avoit al-
 » legué au long de Guischardin, tes-
 » moigne qu'il y avoit autre chose,
 » sur ce qu'il pressoit un concile
 » pour reformer les mœurs corrom-
 » pues du clergé, et l'estat de l'e-
 » glise de Dieu tant desvoié, au mo-
 » dele des apostres. C'est pour cela
 » que nous le tenons des nostres
 » quoique jacobin (122). » Tout cela
 est faible * ; car on se voit obligé
 d'avouer tacitement que Savonarola
 mourut idolâtre, et qu'il enseigna
 plusieurs doctrines que Luther et
 Calvin avaient en exécration. Que
 s'il demanda avec ardeur la réforma-
 tion de l'église, cela pourrait con-
 cerner uniquement les mauvaises
 mœurs, et les abus qui s'étaient
 glissés dans la discipline ; et en ce
 cas-là il ne mériterait point d'être
 exclu du nombre des bons catholi-
 ques romains. Il ne faut point douter
 que dans les siècles les plus corrom-
 pus les personnes les plus dévouées
 aux décisions des conciles et à l'au-
 torité du pape n'aient reconnu qu'il
 se commettait de grands désordres
 dans la distribution des indulgences,
 et dans l'élection des papes, et par

l'inobservation des règles de la dis-
 cipline, et qu'il y avait trop de
 pompe humaine à la cour de Rome,
 et qu'il était à souhaiter que ces dés-
 ordres cessassent. Ne voyons-nous pas
 aujourd'hui des moines (123) et des
 curés (124) faire des livres contre les
 abus qui se commettent dans les dé-
 votions ? Sont-ils pour cela moins
 opposés à ce qu'ils appellent secte
 de Calvin, secte de Luther. Disons
 donc que M. Rivet ne se tire pas
 d'affaire. Il devait prouver que Sa-
 vonarola condamnait les décisions
 des conciles que Luther et Calvin ont
 condamnées. Or c'est ce qu'il n'a
 point prouvé ; il s'est contenté de di-
 re que ce pape a défendu la lecture
 de plusieurs écrits de Savonarola,
 jusques à ce qu'ils eussent été repur-
 gés. Cette observation est trop vague ;
 car on sait que la congrégation de
 l'Indice en use ainsi quelquefois à
 l'égard de certains livres où il n'y a
 que des bagatelles, ou que des expres-
 sions équivoques à corriger. M. Ri-
 vet a relevé quelques fautes de Coëf-
 feteau touchant la dispute de Jean
 Fischer et de Luther ; il a dit (125)
 que Fischer n'ayant allégué un seul
 mot des écrits de Savonarola, c'est à
 tort qu'on lui attribue d'avoir *mons-
 tré par tous les escrits de ce grand
 personnage qu'il estoit entierement
 contraire à ce que Luther enseignoit.*
 M. Rivet observe aussi qu'il est faux
 que Luther ait rien produit de Savo-
 narola pour la doctrine ; seulement
 disoit-il « qu'il sembloit devoir es-
 » tre compté entre les saints de
 » Christ que les homicides avoient
 » bruslés en divers lieux. » Il est
 pourtant vrai que Luther (126) le
 cite comme un auteur très-orthodoxe
 dans la matière de la justification et
 du mérite des œuvres ; mais s'il avait
 su que ce moine rendit l'âme en fai-

Venezia, al segno del Pozzo, ann. 1560. Index
 Lib. prohib. sub Clemente VIII.

(*) 1. Thessal. 2, v. 4.

(121) Nous verrons dans la remarque (M) que
 son crime renfermait une imposture exécrable,
 c'est d'avoir fait accroire qu'il avait des révéla-
 tions immédiates.

(122) Rivet, Remarques sur la Réponse au
 Mystère d'Iniquité, tom. II, pag. 633.

* Voyez ci-après, tom. XIV, la note sur le
 texte de l'article Wésalia.

(123) Le père Mabillon, dans son *Traité de
 ignotorum Sanctorum Cultu.*

(124) M. Thiers, dans plusieurs livres, et nom-
 mément dans celui de la Dévotion la plus néces-
 saire et la plus négligée. Voyez aussi le *Traité
 du Jubilé*, dont les journalistes de Trévoux ont
 donné l'extrait dans leur mois de juillet 1701,
 édition de France.

(125) Rivet, Remarques sur la Réponse au
 Mystère d'Iniquité, tom. II, pag. 632.

(126) Dans la préface qu'il mit au-devant des
 Méditations de Savonarola, à l'édition de l'an
 1523. M. Seckendorf, *Histor. Lutheran.*, lib. I,
 pag. 120, rapporte toute cette préface.

ant des actes d'idolâtrie, aurait-il osé le mettre entre les saints de Jésus-Christ?

Voulez-vous savoir quelle était l'orthodoxie de Savonarola, lisez ce passage de M. du Plessis. *Il aneantit dans ses livres tout ce qu'il peut les traditions humaines, ne reconnoît plus qu'en la gratuite justification par la foi en Christ, et là se tient attaché sans espérer en autre mérite; maintient la communion sous les deux espèces, foudroie les indulgences, et veut pour la vie que pour la doctrine même, reconnoît l'Antechrist en la doctrine romaine: la doctrine de la justification gratuite nommément est extrêmement traitée en ses méditations sur les psal. 30 et 50, que Possevin, ensuite, reconnoît par lui faites la veille des supplices (*). Et pour ses sermons et autres livres, l'Index Romanus les a chafourez à sa mode (127). M. du Plessis n'ayant cité que Possevin, homme qui jugeait quelquefois des livres qu'il n'avait jamais maniés (128), il eût fallu que M. Rivet, son défenseur, eût opposé à Coësseteau de bons extraits des ouvrages de Savonarola, afin que le lecteur pût connaître certainement si ce moine condamnait ou le dogme même des indulgences, ou seulement les abus de la pratique; et s'il voulait que, toutes les traditions mises à part, on ne retint que ce qui est contenu dans l'Écriture. Il n'y a nulle apparence que ce fussent ses vues, puisqu'il approuvait les vœux monastiques. Il n'est pas sûr de chercher dans un ouvrage qu'un auteur compose pour se préparer à la mort, ce qu'il a cru dogmatiquement sur le mérite des œuvres et sur la justification gratuite; car, en cet état-là, l'on s'humilie le plus qu'on peut, et l'on a recours au remède le plus certain, qui est la grâce et la miséricorde de Dieu (129). Enfin, il faut discerner si un écrivain s'éloigne ou de la décision des conciles, ou des sentimens particuliers des scolastiques. Ces sentimens se sont quel-*

quefois acquis une étendue si grande, qu'ils cachaient presque sous leur ombre la décision du concile. Il peut donc sembler qu'un homme qui les combat s'éloigne effectivement de la doctrine romaine; mais quelquefois c'est un faux semblant. La doctrine de la justification n'est plus un si grand sujet de dispute depuis qu'elle a été bien examinée et développée. Je dis cela sans adopter entièrement ces paroles de M. Pellisson: « Une bonne partie de l'Allemagne s'ennuie » il y a long-temps d'être appelée » luthérienne et protestante plutôt » que catholique. On a honte en secret de s'être séparé pour des questions qu'on a oubliées, et qui ne sont plus questions aussitôt qu'on n'est plus échauffé, et qu'on veut s'écouter et s'entendre: disputes qui firent un si grand bruit au commencement du schisme, et dont personne ne parle aujourd'hui, sur la justification par la foi ou par le mérite des œuvres, sur l'efficacité des sacremens, par l'œuvre œuvrée, ou par l'œuvre de l'œuvrant, et autres choses semblables (130). »

Comme Coësseteau était jacobin, et par conséquent fort disposé à sauver l'honneur de Savonarola, je vois sans surprise qu'il ne se plaint point que du Plessis ait retranché de la longue citation de Guicciardin ce qui concerne l'épreuve du feu. Je ne trouve pas non plus étrange qu'on ne lui critique point une explication qu'il a donnée, qui sans doute est très-blâmable. *Ne nous crottant ici Guicciardin*, ce sont les paroles de M. du Plessis, *autre crime que d'avoir attribué par avant ses predictions à revelation divine, lesquelles à la mort il reconnoît tenir de l'inobservation et interpretation de l'Écriture Sainte, sans doute de l'Apocalypse qui ne nous sonne autre chose que revelation et que nous ne doutons estre divine* (131). Cette interprétation ne peut s'accorder avec le texte de Guicciardin: car comme on l'a vu ci-dessus (132), cet historien assure (133) que Savonarola n'avait point fondé ses

(*) Possevinus in *Apparat.*, tom. I.

(127) Du Plessis, *Mystère d'Iniquité*, pag. 572.

(128) Voyez la remarque (F) de l'article MACHIAVEL, tom. X, pag. 28.

(129) Voyez ce que j'ai cité de BELLARMIN, dans le texte de son article, citation (g), tom. III, pag. 266.

(130) Pellisson, de la Tolérance des Religions, pag. 141, 142.

(131) Du Plessis, *Mystère d'Iniquité*, pag. 572.

(132) Dans la remarque (H).

(133) Guicciardin, lib. II, folio m. 44 verso.

prédications sur la science de l'Écriture, ni sur un raisonnement humain, mais simplement sur une révélation céleste ; que cependant il reconnut devant ses juges (134) qu'il avait prédit l'avenir, non par une révélation divine, mais par une opinion particulière où l'étude de la parole de Dieu l'avait conduit. Il est donc manifeste qu'il y a de la contradiction entre ce qu'il avoua à ses juges, et ce qu'il disait auparavant ; et il n'est pas nécessaire de développer l'illusion de du Plessis ; chacun la peut aisément connaître, et en conclure que la force des préjugés est bien séduisante, et qu'elle fait aller bien de travers les auteurs qui veulent justifier à quelque prix que ce soit ceux de qui le témoignage leur paraît utile. On sait par le témoignage de Jean-François Pic, que Savonarola crut avoir reçu enfin une mesure de lumière prophétique qui lui ôta toutes les incertitudes qui lui restaient pendant qu'il joignit ses raisonnemens à l'inspiration de Dieu (135). Nous verrons bientôt si le mensonge contenu dans la tradition que je viens de rapporter était punissable.

(M) *On peut mettre en doute. . . . si la qualité de martyr. . . . lui convient à juste titre.* Nous avons vu (136) que Luther la lui a donnée. Reusnérus (137), M. Heidegger (138) et quelques autres protestans la lui donnent ; mais Rivet qui avait lu Coëffeteau a été plus réservé, comme on l'a vu dans la remarque précédente. On ne comprend pas trop bien que les protestans puissent mettre parmi les martyrs de Jésus-Christ un homme qui a célébré la messe, et invoqué les saints toute sa vie, et qui à l'article de la mort a communiqué selon les rites de Rome, avec un acte de foi sur la présence réelle, et avec un acte d'adoration du sacrement qu'il tenait entre ses mains. C'est, selon le principe des protestans, vivre et mourir dans le sein de l'idolâtrie, et par conséquent

hors du chemin du salut. Or un réprouvé et un damné ne peut point être un véritable martyr, quand même il perdrait la vie pour des opinions orthodoxes. N'est-il pas vrai que si Alexandre VI eût fait mourir un prédicateur de la plupart des dogmes des protestans, mais d'ailleurs antitrinitaire, les ministres ne voudraient point se faire honneur de la mort d'un tel personnage, ni de ses déclamations contre Rome, ni de son zèle pour la réformation de l'église ? Pourquoi ? parce qu'étant mort coupable d'une hérésie qui damne les gens, on ne pourrait le considérer que comme fils de la géhenne, et esclave du démon. Il en faut dire tout autant de ceux qui meurent idolâtres.

De tant d'auteurs qui assurent que Savonarola expia par le supplice du feu le zèle qui l'avait poussé à prêcher contre le pape, il n'y en a peut-être aucun qui ait bien examiné le procès qu'on fit à ce moine. Il est néanmoins fort important d'avoir lu avec attention tous les actes d'un martyr, avant que de décider qu'un tel ou qu'un tel sont morts martyrs de Jésus-Christ. Car si les juges qui condamnent au supplice un orthodoxe déclarent dans leur sentence qu'ils ne le font pas mourir à cause de ses opinions, mais à cause qu'il avait tâché de les établir par des voies séditeuses, on ne peut traiter cet homme-là de martyr qu'au cas que l'on soit certain qu'il a été accusé faussement de sédition. Il est donc nécessaire d'examiner mûrement et sans préjugé toutes les pièces du procès, et si l'on trouve par cet examen que l'orthodoxe a été bien convaincu d'avoir animé la populace à détruire les autels et à piller les églises, et d'avoir mis même la main à l'œuvre, l'on doit reconnaître que la sentence qui le condamne à la mort pour ce sujet n'est pas la condamnation d'un martyr. Un ministre qui retournerait aujourd'hui (139) en France, et qui serait pris et pendu pour avoir prêché secrètement, mériterait la qualité de martyr, quand même les juges exprimeraient dans leur arrêt qu'ils le condamnent parce qu'il avait contrevenu aux édits du

(134) Guicciardin, lib. II, folio 100.

(135) Joh. Franc. Picus, in *Vita Savonarolæ*, pag. 112, 113.

(136) Dans la remarque (I.), citation (126).

(137) Reusner., in *Diario*, pag. 79, et in *Indice*.

(138) Heidegg., in *Histor. Papaths*, pag. 191, 192, et in *Indice*.

(139) On écrit ceci en 1702.

prince ; mais s'ils fondaient leur condamnation uniquement sur ce qu'il aurait été convaincu d'avoir fait le métier d'espion , et d'avoir tramé des révoltes en faveur des ennemis de l'état , il ne faudrait plus prétendre que ce serait un martyr. Je suppose que les preuves seraient légitimes conformément à la pratique criminelle par rapport aux dépositions des témoins , ou aux lettres interceptées , ou à la confession propre de l'accusé , eût-elle été extorquée par la question ; car cette dernière preuve est dans l'ordre du barreau en plusieurs pays , et on ne l'infirme point juridiquement sous prétexte que la douleur contraint certaines personnes délicates à s'accuser de ce qu'elles n'ont point fait. Il ne suffirait pas de dire en l'air que les juges ont suborné de faux témoins , et supposé de fausses lettres ; il faudrait apporter de bonnes preuves de cela , sans s'arrêter à des vraisemblances. Tout le monde sait que l'on reproche aux jésuites d'avoir converti en martyrs quelques-uns de leurs confrères punis pour crime d'état. Les compilateurs de martyrologes devraient avoir la délicatesse de Jules César , qui voulait non-seulement que sa femme fût vertueuse , mais aussi qu'elle ne fût pas soupçonnée (140). Si l'on intente un procès aux juges en matière de martyre , il faut pousser les choses jusqu'à la démonstration morale ; car autrement l'innocence du martyr sera un sujet perpétuel de dispute , une vertu équivoque , et soupçonnée pour le moins.

Je demande présentement à ceux qui disent que Savonarola n'a été brûlé que parce qu'il s'était rendu odieux à la cour de Rome , *Avez-vous lu les actes de son procès ? Y avez-vous trouvé qu'on ne le chargea d'autre crime que d'avoir médité du pape , et d'avoir méprisé les excommunications de Rome , et d'avoir prêché que l'église avait besoin de réforme ? En ce cas-là , je vous donne cause gagnée. Mais comme vous ne pourriez les avoir lus sans y trouver*

qu'entre plusieurs autres confessions honteuses qu'on tira de lui , il reconnut que ses prédictions n'avaient eu pour fondement que les conséquences qu'il avait tirées del'Écriture , vous ne pouvez vous disculper ; votre rapport est très-infidèle.

En effet cet aveu de Savonarola le convainquait d'une imposture pleine de profanation et d'impiété , puisque pendant quelques années il avait dit que ses connaissances des choses futures venaient d'une inspiration immédiate et prophétique. Voilà sans doute la principale raison que les juges alléguèrent pour le condamner au feu. La manière dont M. du Plessis Mornai tâche de concilier ces deux choses ne vaut rien : j'en ai fait voir la nullité (141). Ceux qui voudraient excuser Savonarola sur ses bonnes intentions ne seraient pas recevables ; car il est certain que Numa Pompilius et quelques autres législateurs de l'antiquité se proposaient une fin utile au public , quand ils faisaient accroire qu'un dieu leur dictait les ordonnances qu'ils établissaient. Pourrait-on sous ce prétexte les décharger de l'infamie d'avoir été des imposteurs ? Mais quand même on les pourrait excuser , on ne pourrait point excuser Savonarola. Un chrétien , un religieux , qui profane le nom de Dieu jusques au point de débiter ses opinions particulières comme des révélations immédiates , est infiniment plus criminel que les gentils , qui n'avaient pas assez de respect pour les faux dieux du paganisme.

Si vous me répondez que ce ne fut pas la vraie raison du supplice de Savonarola , que ce n'en fut que le prétexte , je vous demande : Est-il permis de donner pour des faits certains ses conjectures et ses interprétations , charitables par rapport à l'accusé , malignes par rapport aux juges ? Et après tout , ce n'est pas justifier ceux dont il examine les relations ; car ils ne disent quoi que ce soit touchant les motifs que les juges alléguèrent. Ils décident sans exposer la teneur des actes. N'est-ce point agir témérairement et par passion ?

Ceci ne regarde point ceux qui avouent que les actes du procès chargé de plusieurs grands crimes ce

(141) Dans la remarque précédente.

(140) Τὴν Καίσαρος γυναῖκα καὶ διαβολὴς δι' καθαρὰν εἶναι. *Cæsaris uxorem etiam criminationis (et non pas criminis , comme Xylander a traduit) puram esse oportet.* Plutarch., *Apoph.*, pag. 206, *A. Voyez-le aussi in Vitâ Cæsaris*, pag. 712, et Salluste, in *Cæs.*, cap. LXXIV.

dominicain, mais qui prétendent qu'on usa de fraude en dressant ces actes, et qu'il en parut des copies falsifiées. M. Spizélius nous apprend que le célèbre M. Magliabechi lui a communiqué plusieurs remarques concernant cette falsification. *Quid, quòd inquisitionis etiam seu examinis libellus et commentarius duplex fabricatus sit; sincerus unus, alter à Cecone quodam actuario falsatus et legitimo suppositus referente Timotheo Perusino, cap. XLIX. Vit. Hieron. (*)*. Qui de iniquissimâ et sceleratissimâ processus Savonaroliani adulteratione haud ita pridem pluribus etiam per litteras me edocuit et clarissima fraudis imposturæque (ab hostibus Hieronymi commissæ) indicia fecit amplissimus et famigeratissimus bibliothecarius Florentinus, D. ANTONIUS MAGLIABECIUS (142). Je ne veux douter ni de cela, ni en général de la passion qui a pu se rencontrer dans l'âme des juges; je veux seulement avertir ceux qui décident si hautement que la seule cause de la mort de Savonarola fut qu'il avait mal parlé du pape, que Guicciardin, qui est plutôt son apologiste que son historien, reconnaît que l'accusé renonça à la qualité de prophète. Il fut donc convaincu d'imposture en matière de prophétie par sa propre confession : crime atroce et abominable sur lequel les juges le condamnèrent (143). Peut-on se glorifier d'un tel martyr ? Les différens biais que prirent ses sectateurs pour le disculper à cet égard (144) ne montrent que trop qu'ils ne doutaient pas que les actes du procès ne fussent fidèles quant à cette confession de Savonarola. Et il faut bien prendre garde que si les accusateurs sont suspects de calomnie, ses apologistes sont suspects ou d'entêtement ou d'intérêt

(*) Narrat. ibid. Perusinus, verum et sincerum processum Hieronymi, ab eodem Cecone nequam, Lucretiæ de Medicis Leonis papæ X sorori, Jacobi Salviati conjugi fuisse postea concessum, cujus et ipsâ lectione commota mitior exindè et æquior in Hieronymum fuerit.

(142) Spizelius, in Infelice Litterato, pag. 662.

(143) Gravissimum crimen visum, quòd se à Deo futurorum moneri, cœlestique jussu ea populo enunciare mentitus, plebis studia ac voluntates falsâ specie religionis captâsset, aut divinum se vatem ferens, impendio mendacio hominibus imposuisset. Gratianus, de Casibus Viror. illustr., pag. 140.

(144) Voyez ci-dessus la remarque (K).

de communauté. Ce sont ou ses disciples, ou des moines de son ordre, qui ont pris à tâche de le justifier. Il n'y a rien qu'on ne fasse plutôt que de reconnaître que l'on a été la dupe d'un hypocrite; et, dès qu'on s'est laissé prévenir qu'un certain dévot est prophète, on n'en démord presque jamais; on aime mieux bien crier contre les juges qui le condamnent, que d'avouer sa propre faiblesse. Il ne faut ici consulter ni les cordeliers, partie adverse de Savonarola, ni les jacobins ses confrères. Il faut rechercher le témoignage de ceux qui n'ont point de part aux querelles de ces deux ordres. Piérius Valérianus et Juste Lipse (145), qui sont dans ce cas, ne sont nullement favorables à notre dominicain. L'un d'eux déclare tout net qu'on le brûla à cause de l'imposture et de l'impiété dont on le convainquit. *Savonarola divi dominici sacris initiatus non modò litteratus, sed magnæ apud litteratos omnes auctoritatis, christianæ disciplinæ concionator egregius, admirabilis omninò doctrinæ nisi pravo eam ingenio contaminâsset, postquam facundiâ fretus suâ Florentinum populum eò compulerat, ut ab Alexandro pontifice maximo, atque adeò ab ecclesiæ romanæ institutis dissentiret, majoremque sibi adrogaret auctoritatem, quàm ab ipso rerum opifice per manus traditam adsecutus esset Petri successor romanus pontifex; de doctrinâ suâ, deque Dei familiaritate, quæ se ad colloquium usque dignatum palàm profitebatur, fidem æquo pertinaciùs tueri perseverat, mendacitatis et imposturæ demùm convictus, impietatisque damnatus, in urbis, quam deceperat, medio cum asseclis aliquot concrematus est* (146). Antoine-Marie Gratiani a fait à peu près un semblable jugement (147).

Je ne sais si les juges eurent connaissance des lettres que Savonarola écrivit à Charles VIII pour l'exhorter à revenir en Italie et à réformer l'église par l'épée (148). Ils auraient

(145) Lipsius, Monit. et Exempl. Polit., lib. I, cap. III, pag. m. 139, 140.

(146) Pierius Valerian., de Litterat. Infelic., lib. II, pag. m. 78, 79.

(147) Gratianus, de Casibus Viror. illustr., p. 141.

(148) Voyez dans la remarque (D) les paroles de Philippe de Comines.

en là un sujet valable de le condamner pour crime d'état; car c'est un acte de rébellion que d'attirer les armées étrangères : ce n'est pas ainsi que les chefs d'une faction peuvent travailler innocemment à la rendre victorieuse dans leur patrie. C'était d'un autre côté, un projet étrange et presque furieux, que de vouloir faire servir l'épée d'un roi de France à la réformation de l'église. Voulait-on qu'il employât une dragonnade ? ou seulement qu'il contraignît par la crainte de ses armes la cour de Rome à convoquer un concile ? Mais quelle liberté pourrait-on avoir dans une assemblée qu'un conquérant ferait tenir ? Oserait-on opiner autrement qu'il ne voudrait ?

Pour dire quelque chose du sentiment de notre moine par rapport à l'excommunication, j'observerai que les protestans se trompent peut-être lorsqu'ils le trouvent orthodoxe sur ce point-là. Remarquez bien, je vous prie, qu'ayant été excommunié par Alexandre VI, il discontinua de monter en chaire; mais quand il se fut aperçu que le silence diminuait son crédit, et arrêta ses desseins, il se remit à prêcher, et continua de le faire jusqu'à ce que les magistrats le lui eussent défendu (149). Cette conduite inégale n'est point digne d'un prophète ni d'un nouvel apôtre; la même raison qui l'empêchait de se soumettre aux ordres du pape, devait l'empêcher de se soumettre aux ordres des magistrats; car si les intérêts du grand ouvrage pour lequel il croyait avoir reçu commission extraordinaire demandaient que nonobstant les ordres du pape il exerçât la fonction de prédicateur, puisqu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (150), ils demandaient aussi qu'il l'exerçât malgré les défenses du bras séculier. Il y a quelque apparence qu'il eût allégué les mêmes raisons contre un concile que contre Alexandre VI, au cas qu'un concile l'eût traité de la même sorte que le pape. Il aurait donc cru qu'il n'y avait sur la terre aucun tribunal qui

lui pût imposer silence; et que sait-on s'il ne croyait pas qu'en qualité de prophète il devait immédiatement relever de Dieu, et jouir d'un droit de *committimus* pour évoquer toutes ses causes en première instance à la cour céleste ? La discipline des protestans ne tolère point de telles pensées : elle établit des tribunaux qui interdisent la chaire, qui suspendent, qui excommunient; elle veut qu'on se soumette à leur autorité, et traite de réfractaires et de schismatiques ceux qui secouent ce joug sous la prétention qu'ils ont été mal condamnés (151).

Mais que dirons-nous de la soumission que Savonarola promettait dans la lettre qu'il écrivit au pape, le 29 de septembre 1497 ? Il se justifie le mieux qu'il peut de tout ce que l'on avait dit de lui au pape; il allègue de fortes raisons pourquoi il n'avait pas fait un voyage à Rome quand le pape l'avait mandé; il traite de calomniateurs ceux qui appelaient cela désobéissance; il déclare qu'il est prêt à rétracter tout ce qu'il a dit ou écrit que le pape trouvera digne de censure; et il finit par soumettre sa personne, ses écrits et ses paroles à l'autorité de l'église et à celle du pape. *Dignetur Sanctitas vestra mihi significare quid ex omnibus quæ scripsi vel dixi sit revocandum, et ego id libentissimè faciam; nam et hæc vice et semper, sicut sæpius dixi, ac etiam scripsi, meipsum et omnia mea dicta et scripta subijcio correctioni S. R. E. et S. V. cui semper meipsum et fratres meos ejusdem pedibus prostratus plurimùm commendo* (152). S'il eût prétendu comme prophète à l'exemption de toute juridiction ecclésiastique, et s'il eût été tel que les protestans le prônent, ce que je viens de citer serait le langage d'un grand hypocrite.

Observons que si ce dominicain n'était pas un imposteur, il fallait qu'il fût fanatique outré. Je le prouve ainsi. Il prédit entre autres choses

(151) Témoin ce qui se passa en Hollande, l'an 1667, contre le ministre Labadie, qui fit imprimer entre autres livres celui-ci : *Traité de Saison ecclésiastique et théologique tout ensemble, des Censures réelles ecclésiastiques, Suspensions, Interdictions ou Excommunications, etc.*

(152) Savonar., epist. ad Alexandrum VI, dans les *Prouves sur l'Histoire de Comines*, pag. 346.

(149) Tiré de Guicciardin, liv. III; j'ai rapporté ses paroles dans la remarque (C).

(150) Cui mandato (pape) non obedivit asserens Deo obedire oportere magis quam hominibus. Richardus, in Diario, pag. 46.

la conversion prochaine des mahométans, et il se montra si persuadé de la certitude de cette prophétie, qu'il déclara que quiconque entretrait au feu pour la soutenir en sortirait sans aucun dommage (153). S'il parlait sincèrement, sa persuasion était parvenue au plus haut degré de force. Or comme la fausseté de la prédiction fait voir clairement qu'il n'était pas inspiré, nous devons conclure que son fanatisme était parvenu au plus haut point. Personne au reste ne doit ignorer que la vertu d'un fanatique, son zèle, ses macérations, ne soient équivoques. C'est pour l'ordinaire une vertu de vapeur, un dérèglement des organes, un dérangement de quelques fibres du cerveau. Je veux croire que ceux qui ont tant prôné le martyr de Savonarola n'avaient jamais su les faits dont j'ai parlé dans cette remarque, ni formé les réflexions qu'ils inspirent naturellement. Je dois rendre cette justice à Voëtius, qu'encore qu'il ait disputé le terrain en faveur de ce jacobin, il ne laisse pas de lui donner un peu de vertige. Il n'en fait pas un vrai prophète de la nouvelle loi, comme font d'autres (154). *Ego ut viri illius sanctitas et zelus communiter describitur, et in scriptis ejus, præsertim practicis, elucet, partim politicis conjecturis (ut erat perspicacissimus politicus), partim ferventissimo studio et forti imaginatione italium rerum, quas prædicebat, et inde ortæ phantasticæ infirmitati ac vertigini prædictiones illas tribuerem* (155). Quand il dit que les protestans se sont contentés d'alléguer cet homme à leurs adversaires comme un témoin domestique, et par l'argument *ad hominem*, il marque ce qu'ils auraient dû faire tous, mais non pas ce qu'ils ont tous fait. *Nec obscure perstringit nostros (Naudæus) qui propter communionem scilicet hæresios virum illum laudaverint. Sed duo illi repono : quorum primum est in illo quinque*

(153) Voyez la remarque (G).

(154) M. Gurtler, (par exemple) professeur en théologie à Deventer. Il se fonde sur le passage de Comines, qu'il rapporte selon la mauvaise traduction de Sleidan. Voyez son *Systema Theologiæ prophetiæ*, cap. XXIV, pag. 430, 431, édit. Amst., 1702.

(155) Voëtius, *Disput. theol., part. II, pag. 1070.*

admiranda prædicari, eruditionem, eloquentiam, sanctitatem et zelum; studium orthodoxiæ et reformationis ecclesiæ; prophetias et hinc tantam ejus æstimationem apud optimum quemque in orbe papali : nil ergo mirum, si nostri ad hominem (uti aiunt) hunc domesticum testem adversariis suis opposuerint; quidquid ipsi de eo senserint. Alterum est, etc (156). Il est certain que Savonarola a non-seulement connu la corruption de l'église, mais aussi qu'il a fait paraître un grand désir de la corriger. S'il ne l'avait que connue, il n'aurait eu rien que de commun avec le reste des gens; car les prêtres mêmes les plus plongés dans la débauche connaissent très-bien qu'un ecclésiastique concubinaire et simoniaque, etc. était dans le désordre; mais ils ne souhaitent pas qu'on réformât les abus. Il y a peu de gens aujourd'hui, dans Rome même, qui ne jugent que les intrigues dont on se sert pour les élections des papes sont un mal; et combien y a-t-il de bons papistes qui souhaitent la cessation de ce désordre et de plusieurs autres? Ce qu'il y a eu de particulier dans Savonarola est donc qu'il a osé dire qu'il fallait ôter la corruption; et sur ce pied-là les protestans l'ont pu mettre en général parmi les témoins de la vérité. Je ne crois pas que l'on ait toujours agi avec le discernement nécessaire en compilant ces témoins. Ceci soit dit par occasion. Si Ferrante Palavicino, qui fut pendu à cause de ses écrits contre le pape, si les auteurs du Syndicat d'Alexandre VII, et l'historien de dona Olympia, avaient vécu au XIII^e. ou au XIV^e. siècle, Flacius Illyricus aurait bien pu les placer dans son Catalogue: néanmoins il n'y a guère de gens plus indignes de cette place que de tels auteurs.

Notez qu'il y a des protestans qui soutiennent que Savonarola fut un imposteur. Lisez la thèse *Actes tyrannicas Hieronymi Savonarolæ representans*, qui fut soutenue à l'èné, l'an 1690, sous la présidence de M. Buddéus.

(N) Il écrivit quantité de livres où l'on trouve beaucoup d'onction et de

(156) *Idem, ibid, pag. 1069.*

piété.] C'est le jugement qu'en a fait M. du Pin : *Il a composé, dit-il (157), un nombre prodigieux d'ouvrages moraux, spirituels et ascétiques ; ils sont pleins d'onction et de maximes de piété ; il y parle librement contre les vices, et y enseigne la morale la plus pure et la plus relevée (158).* M. du Pin a donné le catalogue des écrits de ce religieux : on le trouve aussi dans l'Appendix de M. Cave, et avec bien du détail sur les éditions (159). On en a mis quelques-uns dans l'*Index Librorum prohibitorum et expurgandorum*, et il s'éleva un grand conflit sous le pape Paul IV, pour savoir si on les y mettrait tous ; mais par la grande vigilance des dominicains la négative l'emporta, et il fut dit que l'on s'en tiendrait à ce qui avait été déjà décrété contre quelques-uns, qui même ne seraient point flétris comme hérétiques ou erronés : on se contenta de la peine de suspension (160). De tant d'ouvrages composés par Savonarola, il n'y en a point qui ait été plus généralement approuvé que celui qui a pour titre : *Triumphus Crucis, seu de Fidei christianæ Veritate*. Le cardinal Onofrio (161), qui mourut à Rome l'an 1646, ordonna, par un codicille, qu'on le fît réimprimer en bonne forme.... avec la paraphrase du même auteur, sur le Miserere, et laissa cinq cents écus pour cet effet (162). Observons que le livre de Savonarola contre l'astrologie judiciaire fut imprimé en italien, à Florence, l'an 1495, et qu'il fut traduit en latin, et orné de notes par Thomas Boninsignius. Cette traduction fut imprimée à Florence, l'an 1581, in-8°. (163). Le même livre a été traduit en allemand par Thomas Erastus (164). On dit que Savonarola anima Jean Pic à écrire con-

tre l'astrologie judiciaire (165). La raison qu'on donne de sa haine pour les astrologues me semble bien chimérique : rapportons-la pourtant ; elle servira à montrer la crédulité de Florimond de Rémond. « La superbe enflée de Savonarolle, qui se » disoit prophète, fut aussitôt reconnue par les mêmes astrologues : » car estant venus et saturne joints, » et la lune au méridien en son hemisphere, le 21 de septembre 1452, » à cinq heures quarante-quatre minutes après midi, on jugea soudain » la fierté et arrogance de ce moine. » C'est pourquoi il fut si aspre ennemy » de l'astrologie, ayant mis les armes » en main contre elle à Pic de la Mirandole (166). »

(O) *Je dis quelque chose d'une lettre.... où il examine entre autres accusations celle qu'on lui intentait de se vanter de parler à Dieu.*] Il n'y a point de doute que l'on n'ait dit qu'il jouissait de cette excellente prérogative ; mais ce n'est pas une preuve qu'il l'ait avoué lui-même formellement. Ceux qui s'entêtent d'un dévot lui attribuent beaucoup plus de choses qu'il ne s'en donne lui-même. Ils passent bientôt au delà des bornes par leurs amplifications. S'il avoue que Dieu lui a fait la grâce de lui révéler quelque événement, et qu'il participe aux lumières immédiates, ils s'ingèrent d'en déterminer la manière, et ils assurent enfin que Dieu converse avec lui comme avec Moïse. Quoi qu'il en soit, l'opinion commune fut qu'il disait lui-même qu'il s'entretenait avec Dieu. Voici un grand témoin de cette opinion. *Le peuple de Florence n'est pas bête, auquel néanmoins frère Hiérôme Savonarola fit bien accroire qu'il parlait à Dieu.* C'est ainsi que Gabriel Naudé (167) rapporte le témoignage de Machiavel. Je le donnerai plus ample, afin qu'on voie le ménagement de l'auteur, et l'occasion de son discours. Il venait de dire qu'encore qu'il soit plus aisé de persuader une innovation aux gens grossiers, il n'est pas impossible de la persuader aux gens

(157) Du Pin, Bibliothèque, tom. XII, pag. 115, édition de Hollande.

(158) *Là même*, pag. 116.

(159) Wharton, Append. ad Histor. litterariam Gul. Cave, pag. 164 et seq.

(160) Foyes Wharton, *ibidem*, pag. 163.

(161) Frère d'Urbain VIII, et qui avait été espagnol. Pierre de Saint-Romuald, Journal chronol., tom. II, pag. m. 289.

(162) *Là même*. Voyez aussi les Preuves sur Philippe de Comines, pag. m. 346.

(163) Wharton, Appendix ad Hist. litt. Gull. Cave, pag. 164.

(164) Verbeiden, in Iconibus, pag. 15.

(165) Bullart, Académie des Sciences, tom. II, pag. 6.

(166) Flor. de Rémond, Histoire de l'Hérésie, liv. I, chap. V, num. 4, pag. m. 30.

(167) Naudé, Apologie des grands Hommes, chap. III, pag. m. 52.

SAVONAGE.

L'abbé de Saint-Étienne, qui était
 un homme de bien, et qui avait
 une grande réputation de sainteté,
 fut un jour attaqué par un démon.
 Il se mit à crier, et à se débattre
 dans sa cellule. Ses frères, qui
 étaient présents, se précipitèrent
 vers lui, et le prièrent de se
 calmer. Mais le démon continuait
 à le tourmenter. Alors, l'abbé
 se leva, et se mit à réciter
 des prières. Il se mit à chanter
 un cantique, et le démon se
 calma. L'abbé se mit à rire,
 et dit : « Voilà, mes frères,
 comment on se débarrasse d'un
 démon. »

1879. Day
spec. rep., ad A. V. i. c. v. A.
Brouzet, in les *Mémoires de Philippe de Com-
mines*, pag. m. 337 et suiv. Burchard, *id.* v. c.
Itinerarii, pag. m. 76, dit : In praedicationibus
 me publia duobus Salvatore nostrum sepe sibi

à l'Événement, *là même.*

... même, pag. 340.

... *Le même, pag. 334.*

(1. 4) *La même.*

(100) Voyez la remarque (K) de l'article DE
CORANUS, tom. I^{re}, pag. 445.

(176) Naudé, Apologie des grands Hommes.
pag. 451.

mes. Cela fit qu'ils désistèrent à tourmenter les autres moines, qu'ils redoublèrent leurs efforts contre lui seul. Il se trouva bientôt contraint de s'arrêter, car il faisait la ronde dans le couloir, à couvert de leurs regards les religieux; car l'air qu'ils épaissi ne permettait point de passer outre. Je rapporte les paroles de mon auteur; elles sont plus vraies que l'idée que j'en donnais. *Dæmones qui vel obsessa vexabant, vel ad hominum mentes per ædes sancti Marci, mirum in modum ab Hieronymi formidabant, nec ejus sincerè nomen præ raminebant, sed aut litteras insens, aut nomen decurtantes, aliud ludicrum transformabant*..... *Minabantur illi persæcutionem, illicò evanescebant, sanctis in eos effunderet verba subito tempore quo Eithuriae societas à Cisalpinis secreverat, cum numerosa cohors, bono de se sequi conjectabatur infesta, præpedire opus molita est: et cœnobii habitatores universis impetere, et terroribus, quorum insultibus, tum orationibus, tum adjurationibus contrarium obsistebat, et nocturnæ aquæ aspersione periculum psallens eos à cellis et abigebat. Sed postquam juveniles Hieronymi precibus magis cœdi suis infestationibus ac umbræ bellis animadvertere dæmonessandum sibi duxerunt: plus in Hieronymum conaminum, iterant impetu molientes, cui et intempestæ silentio consuetum arriperet, et cellas omnes is et aquæ sacræ guttis ceu proculis armaret, sic densarunt (mihi postea sicut ipse retulit) ut sibi facultas omnino periculum incedendi præclusa videretur. hisque sunt illi verbis intermixta. Quot tibi malorum acervas et nos in te namque tot et tanta abimus, ut sustinere non valeas. tunc lætus ille respondit, quæ vellent pararent et exererent, nihil se formidare, quia adju-*

torium ejus in nomine Domini qui fecit cœlum et terram (178). Ce passage est dans le chapitre où l'auteur raconte les extases de Savonarola, et l'apparition du Saint-Esprit, qui, sous la forme d'une colombe, lui mettait son bec à l'oreille. *Silvester ejus vitæ comes et martyrii consors, roganti mihi de Hieronymi sanctitate, atque obsecranti ut occulti quippiam in rerum ejus confirmationem (sciebam enim in eum multorum secretorum conscium) affirmavit, columbæ speciem, quæ Sancti Spiritus præsentiam gratiamque indicaret, semel atque iterum se vidisse Hieronymi humero insidentem, argenteis aureisque coruscantem pennis redimitam, et rostro in aurem ipsius porrecto insusurrantem* (179).

Il y aura peut-être des gens qui ne liront point cette remarque sans se souvenir d'un certain endroit des disputes de M. Claude avec MM. de Port-Royal, et ils s'imagineront peut-être que ces messieurs le défièrent témérairement de donner des preuves qu'au temps de Luther les moines fissent grand bruit de leurs exploits contre les diables. C'est ce qui me porte à dire que l'exemple de Savonarola n'eût servi de rien à M. Claude. On sait que tous les controversistes romains objectent, comme quelque chose de bien fort, la dispute que Luther rapporte qu'il eut avec le démon touchant la messe: M. Claude, ayant à répondre à cette objection, dit entre autre choses, que *Luther, suivant le style des moines de ce temps-là, qui avaient accoutumé, par figure de rhétorique, de remplir les livres de leurs exploits contre le diable, rapporte que s'étant une fois réveillé pendant les ténèbres de la nuit, le diable se prit à l'accuser d'avoir fait idolâtrer le peuple de Dieu, et d'avoir idolâtré lui-même durant quinze ans qu'il avait dit des messes privées* (180).

La réplique qui fut faite à ce passage se réduit à trois questions dont je laisse la dernière; car il suffit de marquer ici la première et la secon-

(178) *Idem, ibid., pag. 124.*

(179) *Idem, ibidem, pag. 123.*

(180) Claude, *Défense de la Réformation, pag. 136.*

de. La première est « si une personne » sensee peut croire que ce récit de » Luther soit une figure de rhétorique; la seconde, si cette figure est » ordinaire aux moines (181).

Ce qu'on exposa sur la première question serait ici inutile; parlons seulement de l'explication de la seconde.

« La seconde question (*) se peut » vider avec aussi peu de difficulté; » car elle consiste dans un fait dont » la preuve regarde M. Claude, et » qui doit passer pour calomnieux, » à moins qu'il ne le justifie par des » exemples. Il dit que *les moines de » ce temps-là avaient accoutumé, par » figure de rhétorique, de remplir » les livres de leurs exploits contre » le diable.* On avoue que l'on ne sait » point d'exemple de ces figures. Il » y a des moines qui rapportent des » apparitions de démons, mais ils les » rapportent comme véritables, et » dans le dessein de les faire croire. » Sices apparitions sont bien fondées, » ils ont eu raison de les rapporter, » et les saints pères l'ont fait avant » eux. S'ils les ont crues trop légèrement, on les doit accuser de légèreté. S'ils les ont rapportées sans les croire, on les doit accuser de fourberie et d'imposture. Mais » M. Claude ne saurait prouver d'aucun, qu'il en ait rapporté de semblables à celles dont Luther fait le récit, et avec des circonstances aussi particulières que celles qu'il y mêle, ne les voulant faire passer que pour figures de rhétorique. » On attend donc encore cet éclaircissement de M. Claude; et à moins qu'il ne le donne, il ne saurait éviter d'être condamné, par les personnes sages, d'une malignité peu honnête (182). »

Il est manifeste que les exploits de Savonarola contre les démons ne pourraient pas être allégués comme une preuve de ce que M. Claude

(181) Addition aux Préjugés légitimes contre les calvinistes, pag. 364, édition de Bruxelles, 1683.

(*) Cette seconde question est de savoir, si les moines au temps de Luther avaient accoutumé de remplir les livres de leurs exploits contre le diable, par des figures de rhétorique semblables au récit que Luther fait de sa conférence avec le diable, lequel récit M. Claude voudrait faire passer pour une figure de rhétorique.

(182) Là même, pag. 372, 373.

avait dit; car ce sont des choses qui n'ont pas été rapportées par figure de rhétorique.

(Q) *Une maxime que Machiavel a débitée en le donnant pour exemple.*] Je le citerai selon la version française de M. Amelot, et avec ses notes. « (183) Il est besoin, pour bien entendre ce point, de voir si ces législateurs se soutiennent d'eux-mêmes, ou s'ils dépendent d'autrui; c'est-à-dire, pour conduire leur entreprise, il faut qu'ils prient, et en ce cas ils échouent toujours: ou s'ils peuvent se faire obéir par force, et pour lors ils ne manquent presque jamais de réussir. De là vient que tous les princes que j'ai nommés ont vaincu ayant les armes à la main, et ont péri étant désarmés. Car, outre les raisons déduites, l'esprit des peuples est changeant. Il est aisé de leur persuader une chose, mais il est difficile de les entretenir dans cette persuasion. Il faut donc mettre si bon ordre, que lorsqu'ils ne croient plus on leur puisse faire croire par force. Moïse (*), Cyrus, Thésée et Romulus n'eussent jamais pu faire observer long-temps leurs lois, s'ils eussent été désarmés, ainsi qu'il est arrivé de notre temps au jacobin Jérôme Savonarola, qui se perdit faute d'avoir la force de faire persévérer dans leur créance ceux qui avaient cru ses paroles, et de les faire croire aux incrédules (**). »

(R) *Je ferai une remarque sur les diverses manières dont on a écrit son*

(183) Machiavel, au *Traité du Prince*, chap. VI.

(*) Quiconque lira la Bible de sens rassis, dit Machiavel (au 30^e. chapitre du livre 3 de ses Discours), verra que Moïse, pour rendre ses lois inviolables, fut forcé de faire mourir une infinité d'hommes, qui par envie s'opposaient à ses desseins. Moïse ayant assemblé les Israélites, il leur dit ces paroles: *Hæc dicit Dominus, Deus Israël. Ponat vir gladium super femur suum. Ite, et redite de porta usque ad portam per medium castrorum, et occidat unusquisque fratrem et amicum et proximum suum. Feceruntque filii Levi juxta sermonem Moysi, cecideruntque in die illa quasi viginti tria millia hominum.* (Exodi 32, 27.)

(**) Machiavel dit qu'il avait persuadé au peuple de Florence qu'il parlait avec Dieu (Disc., lib. 1, cap. 11.) Nardi dit que ceux du parti de Savonarola étaient appelés à Florence, *piagnoni*, c'est-à-dire les pleureux ou les hypocrites; et ses ennemis, *arrabiati*, c'est-à-dire les enragés ou les indisciplinables (Histor. Flor., lib. 2).

nom.] La véritable est *Savonarola* ; mais il a été permis aux Français de changer un peu la terminaison en disant *Savonarole*. Ils devaient se contenter de ce changement, et ne pas dire *Savanarole*, comme font presque tous. Quelques-uns ont porté beaucoup plus loin la licence ; car du Verdier-Vau-Privas (184) écrit *Savonarole* ; Pratéolus (185) *Sevanarola* ; Du Plessis Mornai (186) et Jacques Gothori (187) *Savonaroola* ; Florimond de Rémond (188) *Savoranolle* ; un disciple de M. Buddéus (189) *Savanorola*.

Ceci confirme ce que j'ai dit en d'autres endroits (190).

(184) Dans sa Prosopographie, tom. III, pag. 230.

(185) Au II^e. tome de son Histoire de l'Église, folio 304.

(186) Mystère d'Iniquité, à l'édition de Saur, in-folio ; et à l'édition de Genève, in-8^o.

(187) Dans la traduction de Machiavel, sur le Tite Live, liv. I, chap. XI.

(188) Histoire de l'Hérésie, liv. II, chap. I, pag. m. 121.

(189) Dans une thèse soutenue à Tene, l'an 1690.

(190) Dans la remarque (B) de l'article *ΕΡΜΟΝΙ*, tom. VI, pag. 161. Voyez aussi l'article *MORNAU*, tom. X, pag. 500, au commencement du texte, à la note.

SAWICKI (GASPAR), jésuite, était né à Wilna en Lithuanie, l'an 1542. Il entra dans la société des jésuites à Rome, l'an 1566, et après avoir fait ses études de théologie, il retourna en Pologne, et enseigna les controverses à Wilna. Il fut préfet des novices pendant neuf ans à Cracovie, et supérieur de la maison professe pendant cinq ans dans la même ville. Il eut ailleurs d'autres emplois non moins honorables. Il se mêla aussi de prêcher. Il suivit les ambassadeurs du roi de Pologne en Moscovie, et leur fut d'un grand secours pendant les trois ans d'étroite prison qu'il passa avec eux. Nonobstant son âge et ses maladies, il fut obligé d'accepter la charge de procureur

des jésuites à Rome, et s'en acquitta : mais comme il retournait en Pologne, il mourut dans un chariot proche de Francfort-sur-l'Oder, le 19 de janvier 1620. Il fit plusieurs livres, où au lieu de son véritable nom il en mettait de supposés (a) (A). Je ne crois pas que ce soit lui qui ait maltraité Érasme dans un ouvrage qui a paru sous le nom de Gaspar Cichocius (B).

(a) Tiré de la Bibliothèque des Jésuites, composée par Alegambe, pag. 152.

(A) Il fit plusieurs livres, où au lieu de son véritable nom il en mettait de supposés.] Celui qu'il intitula : *Anatomia consilii editi de stabilienda Pace regni Poloniae, jcsuitis pulsus*, parut, l'an 1611, sous le nom de Gaspar Cichocki. Il publia en polonais un dialogue, *Cursoris et Nautæ, in quo de violentia Gedanensium Monialium S. Brigittæ per Hæreticos facta proscriptio narratio instituitur*, et il y prit le nom de Lunowski. Il a fait sous celui de Jean Golubski, *Replica rumorum Posnaniensium ab hæretico ministro per Prussiam sparsorum ; Triplica contra duplicam ministri Toruniensis ; Mirabilis Concordia, seu potius verissima Rabies Evangelicorum inter se, contra Johannem Tiviecki hæreticum* (1).

(B) Je ne crois plus..... qu'il ait maltraité Érasme.... sous le nom de Cichocius.] Le père Théophile Raynaud ayant rapporté des choses désavantageuses à Érasme renvoie son lecteur à Gaspar Chicocius, *Videntur qui varias ejus impietates et adversus eum judicia sapientium addensat Gaspar Chicocius*, lib. I *Alloquiorum*, cap. XIX, et XX (2). Gui Patin, qui connaissait bien les livres, et qui avait une très-belle bibliothèque, demeura court sur celui-là ; et apparemment il ne crut point qu'à Paris on lui en pût donner des nouvelles, puisqu'il fit consulter l'oracle à Lyon, je veux dire l'auteur même

(1) Tiré d'Alegambe, Biblioth. Scriptor. societ. Jesu, pag. 152, 153.

(2) Th. Raynaudus, Erotemat., de malis ac bonis Libris, pag. 25.

qui avait cité Chicocius. *Permettez-moi*, dit-il à son ami de Lyon, *de vous faire une petite importunité. Quand vous verrez le révérend père Théophile, tâchez de savoir de lui qui est un certain Gaspar Chicocius, lib. I Alloquiorum, qui a écrit contre Erasme; et où ce livre a été imprimé* (3). Il ne nous apprend point si cet oracle fut consulté, ni quelle fut la réponse. Pour moi, je confesse ingénument que je n'ai point vu ce livre; ceux à qui j'ai voulu m'en informer m'ont avoué franchement qu'ils ne se souvenaient pas d'avoir jamais ouï parler d'un tel auteur. Je croyais que ce fût le jésuite Gaspar Sawicki, et je l'ai assuré dans le projet et dans la première édition de ce Dictionnaire; mais je change de sentiment, et je trouve qu'il faut dire que c'est un chanoine et curé de Sendomir. Il est cité dans un ouvrage de Stanislas Lubienietski (4). J'ai lu dans Simon Starovolscius que Gaspar Cichocius, né à Tarnowitz, ville de la petite Pologne, fut fait maître ès arts l'an 1567, et qu'ensuite il obtint du cardinal Georges Radziwil ce canonicat et cette cure, et qu'il composa deux livres, l'un intitulé *Anatomia*, pour justifier les jésuites; l'autre intitulé *Alloquia Osieciana*, pour réfuter les erreurs des hérétiques (5). Ce dernier ouvrage lui eût attiré bien des maux, parce qu'il y avait maltraité le roi d'Angleterre; mais la mort le tira d'affaire. *Fecit... librum... Alloquia Osieciana dictum, quo hæreticorum errores ostendit ac refutat simul, quamvis successu parùm felici, quòd minùs honorificam in eis regis Angli mentionem fecisset: tulissetque sanè multa acerba et gravia, nì mors senem opportunè liberàsset* (6).

(3) Patin, tom. II, lettre CCLXXXVI.

(4) Gaspar Cichocius canonicus et Parochus Sendomiriensis in *Alloquiis Osiecensibus memoriæ prodidit*. Stanisł. Lubieniecicus, Histor. Reform. polon., pag. 20.

(5) Simon Starovolscius, Elog. et Vit. centum Poloniæ Scriptor., cap. LXXIX, pag. 100.

(6) Idem, ibidem.

SCALA (BARTHÉLEMI), savant homme dans le XV^e. siècle, naquit à Florence *, l'an 1424

* Il naquit à Colle, en Toscane, en 1517,

(a). Il était fils d'un meunier (A); mais il s'avança par son industrie et par son érudition. Il fut domestique de Côme de Médicis, ensuite de quoi les Florentins l'élevèrent de degré en degré à diverses charges considérables, et l'anoblirent, et le mirent dans le sénat (B). Il fut aussi secrétaire de cette république (b). Il écrivait passablement bien en latin, pour ce temps-là; mais il lui échappait des barbarismes (c). Politien, ayant un peu critiqué un petit poème de Scala, ouvrit la porte à une querelle, qui s'agrit beaucoup par les réponses et par les répliques (d). On prétend qu'il y avait déjà un mauvais levain dans le cœur de Scala, à cause que plusieurs lettres qu'il avait écrites au nom de la république n'avaient point plu à Laurent de Médicis, qui en avait donné d'autres à faire à Politien (e). Quoi qu'il en soit, Scala travailla à l'Histoire de Florence, depuis la fondation de la ville jusques à l'an 1450. Son ouvrage comprend vingt livres, dont il ne put mettre la dernière main qu'à cinq, à cause que la mort l'empêcha de continuer. Il vécut néanmoins soixante et treize ans, n'étant décédé qu'en l'année

dit Leclerc, qui renvoie au tome IX des *Mémoires de Nicéron*.

(a) Vossius, de Histor. lat. pag. 616.

(b) Politian. epist. III, lib. V, et ep. XVIII, lib. XII.

(c) Comme culex du genre féminin, monstrum du genre masculin. Polit. Epist. VIII et XVI, lib. XII.

(d) Voyez le XII^e. livre des Lettres de Politien. Vous trouverez aussi trois lettres de Scala, dans le V^e.

(e) Scis autem tu quoque litteras illum sapè tuas publicè scriptas rejecisse, nobisque dedisse formandas, quæ prima odii livorisque in me tui causâ extitis. Polit. epist. XVIII, lib. XII.

. Il a composé aussi la Vie italien Borromée, et une langue à Innocent VIII, etc. (C). Alexandra Scala, sa femme, fut savante en grec et en latin comme je m'en vais le dire, vint par-là l'épouse d'un homme grec. Politien la loua beaucoup : il ne crut pas devoir dire sur sa fille les coups de pied qu'il avait portés au père : de son côté n'eut point à dire à ce différent, et répondit aux honnêtetés de Politien par d'autres honnêtetés.

Vossius de Histor. lat., pag. 616.

Il était fils d'un meunier.] Léandre Alberti qui me l'apprend : *Bartholomæus Scala*, dit-il, *vir doctus, ut potius Musarum cultus, quam inter rotas molarum videretur*. Scala écrit lui-même qu'il était de basse extraction. *Veni enim, omnium rerum bonarum egenus, vilissimis ortus parentibus, cum fide, nullis omnino aut titulis, nullis clientelis, cognationibus* (2). Politien, qui l'appelle *monstrum furfuraceum*, donne cette raison : *Monstrum quidem, qui ex colluvione monstrum compositus est; furfuraceum pistrini sordibus natus, et qui strino dignissimus* (3).

Les Florentins l'élevèrent... et le firent entrer dans le sénat.] Voici ce qu'il dit dans la lettre que je viens de citer : *Cosmus tamen pater patriæ me complexus est, recepitque illic obsequia. Interea Florentinus pulvis ad prioratum me evehit, ad vexilliferatum; tandemque senatorium me ordinem eques-tem collocavit, tanto profectio-riorem consensu, ut nihil esse unquam popularius multi pu-* (4). Politien aurait cru trop libéral, s'il lui avait dit, la

cabale l'a fait autant que le mérite ; il prétend que c'était un jeu tout pur de la Fortune : De honoribus quidem nihil est quod tibi nimium placeas ; vetus enim ludus hic, ut indigni tollantur in altum, videlicet ut hoc quoque se posse fortuna declaret, cujus tu solius opus es (5).

(C) *Il a composé aussi... une Harangue à Innocent VIII, etc.*] La liste de ses ouvrages, si je ne me trompe, est assez complète dans le Catalogue des Écrivains florentins, composé par le Poccianti, et imprimé à Florence l'an 1589. Il n'y avait encore que très-peu de compositions de Scala qui eussent été imprimées. Deux savans danois ont eu le soin de publier les principales ; savoir l'Histoire Florentine (6), et la vie de Vitalien Borromée (7). Je ne saurais dire si ses apologues, que Marsile Ficcin estimait beaucoup, et la lettre qu'il écrivit sur la question, *si l'homme sage se doit marier* (8), ont vu le jour. *Apologocentum ad Laurentium Medicem, quos miris encomiis exornat Ficinus in libro VIII epistolarum* (9).

(5) Politian., epist. XVIII, lib. XII.

(6) Olier Jacobæus l'a publiée in-4°. : on en parle dans le IV°. Journal d'Italie, 1677.

(7) Christophe Bartholin l'a publiée. On en parle dans le même Journal d'Italie.

(8) Cette question a été traitée par Heinsius. Voyez, dans Baudii Amores, la lettre : *An et qualis viro litterato sit ducenda uxor ? on y a joint la dissertation d'un anonyme : de Matrimonio litterati, an cœlibem esse, an nubere conveniat ? Elle est dans un Recueil de pièces imprimé l'an 1506.*

(9) Pocciantius, de Scriptor. florentinis, p. 24.

SCALA (ALEXANDRA), fille et femme de savans, était elle-même savante et en grec et en latin (a). Son père, dont je viens de parler, s'appelait Barthélemi Scala. J'ai parlé en son lieu de Michel Marulle son époux. Politien vécut avec elle en meilleure intelligence qu'avec lui. Il la loua souvent en grec ; elle lui répondit en la même langue (b). C'étaient des vers de part et

cript. Ital., pag. 70.

a, epist. ad Ang. Politian. C'est la lettre XII des Lettres de Politien, édit. Paris, 1566, in-4°.

b, epist. XVIII, lib. XII.

a, ibidem.

(a) Vossius, de Histor. lat., pag. 616.

(b) Idem, ibid.

d'autre, et ils furent mis sous la presse; mais ce que Marulle et Politien s'écrivirent n'était rien moins que des compliments (c)*: c'était une guerre d'érudition dans toutes les formes*; l'animosité et les injures y régnaient donc. La raison de Marulle, pour se marier avec Alexandra Scala, fut qu'il se voulait perfectionner dans la connaissance du latin (A), si nous en croyons Paul Jove; mais si nous en croyons son mari, elle était très-belle et très-vertueuse, et pourquoi douterait-on que ces qualités et les charges de son père ne lui eussent procuré d'être recherchée par Marulle? Ce serait une chose tout-à-fait édifiante que de voir ce poète faire des vers à la louange de sa femme (B); car nous n'en voyons plus guère de cette nature (C); le mariage tarit ordinairement cette veine poétique qui avait tant coulé pour une maîtresse: mais il ne paraît pas que lorsqu'il faisait des vers pour elle il fût son mari. Cette docte Florentine mourut en 1506 (d).

(c) *Cum Polittano maledicentissimis epistolis lites extenderat.* Jovius, *Elog. cap. XXVIII.*

* Bayle suppose ici, dit Leclerc, que Marulle est le *Mabilius* maltraité par Politien. Cependant, il a dit ailleurs le contraire. Voyez ci-dessus MARULLE, tom. X, pag. 346, et POLITIEN, tom. XII, p. 211.

(d) Vossius de *Histor. latin.*, pag. 616.

(A) *Qu'il se voulait perfectionner dans la connaissance du latin.* Rapportons un passage de Paul Jove. *Nihil jam græcè doctum esse satis ad laudem putabat, nisi tota patrii sermonis facultas romanæ facundiæ jungeretur, PROPTEREA Florentiæ Alexandram eruditi ingenii puellam uxorem duxit* (1). M. Varillas, para-

phrasant à son ordinaire ce qu'il trouve dans les livres, enchérit sur Paul Jove de cette manière: « L'a- » mour qu'eut *Marulle* pour la lan- » gue latine lui fit épouser la fille de » Barthélemi Scala (2), qui l'entendait » et la parlait admirablement bien. » Elle la lui montra si bien, que » Laurent de Médicis le trouva capa- » ble de traduire les œuvres morales » de Plutarque (3). » J'ai déjà montré que Marulle faisait des vers latins avant qu'il se mariât avec Alexandra Scala. Ainsi Paul Jove en a dit trop, et M. Varillas au lieu de le rectifier nous l'amplifie. On pourrait comparer sa plume aux lunettes.

(B) *Faire des vers à la louange de sa femme.* Il ne faut pas croire que tous ceux qu'on voit à la louange d'Alexandra Scala, dans les poésies de Marulle, aient été faits depuis qu'elle fut mariée avec lui; on ne pourrait tout au plus le soupçonner que de cette petite épigramme (4).

*Quoddam tota decens, formosaque tota venusta,
Rara quidem, sed non unica Scala mea es;
At quoddam casta, decens, at quoddam formosa, pudica,
Dispeream si non unica Scala mea es:
Nam cum Pieridum reputo commercia sacra,
Jam non ulterius unica, Scala dea es.*

Mais si l'on y prend bien garde, l'on verra qu'il n'y a point ici d'expression qui signifie le mariage; *mea Scala* peut signifier tout aussi bien une maîtresse qu'une femme; et nous voyons que Marulle se sert de la même marque de tendresse envers Sappho,

*Hoc Sappho melior mea,
Cujus facta domi dictaque plurima
Præstans ingenium inquinant,*

dit-il (5), en louant les bonnes mœurs qu'Alexandra Scala apprenait dans le service des muses. Tous les autres vers qu'il a faits pour elle se rapportent manifestement au temps qui précéda leur alliance. Il y en a où il la loue (6) de ce qu'à l'âge d'environ quinze ans elle faisait des vers admirables.

*Cum versu referas novem sorores,
Vix lustris benè adhuc tribus peractis.*

(2) Les imprimeurs ont mis *Seula*.

(3) Varillas, *Anecdotes de Florence*, pag. 179.

(4) *Lib. IV*, pag. m. 80.

(5) *Epigr.*, lib. IV, pag. m. 71.

(6) *Lib. III*, pag. 64.

(1) Jovius, *Elog.*, cap. XXVIII.

*Cum dulci sale seriisque blandis
Ipsam jam superes puella patrem,
Quo nihil gravius facetiusque est.*

ans cette même épigramme il la
cite de *mea Scala*, et néanmoins
il ne saurait croire qu'il fût déjà
son mari. Voyons ce qu'il dit au père.

*Plus multò tamen, ô beate amice, est
Quod Scalam Latio pater dedisti,
Aucturam numerum novem sororum
Casto carmine, castiore vitâ (7).*

Il n'était pas encore son gendre lors-
qu'il lui parlait de cette façon ; cela
est clair.

(C) *Nous n'en voyons plus guère
de cette nature. ** Il y a bien des
poètes modernes qui croiraient que
l'on ne pourrait pas plus fortement
leur reprocher d'avoir prodigué leur
encens à toute la terre, que si l'on
lisait qu'ils avaient loué jusques à
leurs femmes. Ils s'imagineraient que
cette expression aurait plus de force,
que de dire qu'ils auraient loué de-
puis le sceptre jusques à la houlette,
et depuis le cèdre du Liban jusques
à l'hyssope de la paroi. Ils croiraient
que cette idée donnerait à leurs flat-
teries la même étendue que l'on a
prétendu donner à l'amour dans les
vers suivans (8) :

*Je penserais n'être pas malheureux,
Si la beauté dont je suis amoureux
Pouvait enfin se tenir satisfaite
De mille amans avec un favori ;
Mais j'enrage que la coquette
Aime encor jusque à son mari.*

Les plus galans poètes de l'antiquité
ne se piquaient point d'une si fausse
et d'une si absurde délicatesse. Ovide
a extrêmement loué sa femme (9) ;
Martial a bien voulu que la postérité
fût informée que sa femme parlait
bien, et qu'elle l'empêchait de re-

(7) *Lib. III, pag. 54.*

* Leclerc ne trouve pas juste la remarque de
Bayle. En fait de poètes qui ont chanté leurs fem-
mes, les modernes n'ont rien à envier aux an-
ciens. Aux trois de l'antiquité que Bayle nomme
à la fin de la remarque (C), Leclerc oppose S.
Macrin, Ch. Fontaine, et P. Lalanne. Il met
dans le même rang ce Colletot, qui a tant chanté
sa Claudine, même depuis qu'elle fut sa femme,
et qui mourut en la caressant, s'il faut en croire
ce distique :

*La mort collata Colletot
Qui sa servante colletait.*

De nos jours M. Auguste de Labouisse a chanté
son Eléonore,

(8) Histoire amoureuse des Gaules.

(9) Ovidius, *Trist.*, lib. IV, eleg. IX.

gretter le séjour de Rome (10). Je ne
parle point de Stace qui a tant loué
la sienne (11).

(10) *Tu desiderium dominæ mihi mitius urbis
Esse jubes : Romam tu mihi sola facis.*
Martial., epigr. XXI, lib. XII.

(11) Stat., *Silvar.* V, lib. III.

SCAMANDER, rivière de
Phrygie proche de Troie. Elle
s'appelait aussi Xanthus, mais
il y avait une grande différence
entre ces deux noms : Scamander
appartenait au langage humain,
et Xanthus à celui des dieux
(a). C'est le sentiment d'Homère.
Quelques écrivains prétendent
que ce poète a voulu dire que Xan-
thus était l'ancien nom de cette
rivière (A), et que Scamander était
le moderne ; d'autres disent qu'elle
fut nommée Scamander avant
qu'on la nommât Xanthus (B),
et l'on rapporte plusieurs éty-
mologies de ces deux noms (b).
On prétend que les eaux de cette
rivière avaient la propriété de
rendre blonds les cheveux des
femmes qui s'y baignaient ; et
que les Troyennes se prévalurent
de cette prérogative (C). On dit
aussi que les filles de ce pays-là,
dès qu'elles étaient fiancées, al-
laient offrir leur virginité au
Scamander, ce qui donna lieu à
un jeune Athénien de jouir de
Callirrhoe (D). Jecrois que cette
rivière ne méritait pas la réputa-
tion que les poètes lui ont ac-
quise ; mais d'ailleurs elle était
plus considérable que quelques-
uns ne se figurent (E). Julie,
fille d'Auguste, pensa y être
noyée : Agrippa, son mari, pa-
rut fort sensible à ce péril (F),
et en témoigna son indignation
aux Troyens, quoiqu'ils n'en

(a) Voyez la remarque (A).

(b) Voyez la remarque (B).

dussent pas être responsables. Strabon critique Homère sur la source du Scamander (G). Il y avait d'autres rivières qui portaient ce nom (H). Je n'aurai pas beaucoup de choses à dire contre Moréri (I).

(A) *Quelques écrivains prétendent qu'Homère a voulu dire que Xanthus était l'ancien nom de cette rivière.*] Rapportons d'abord ce qu'il a dit :

Ἄντα δ' ἄρ' Ἡφαίστιο μέγας ποταμὸς
βαθυδίνης,

Ὅν Ξάνθον καλέουσι θεοὶ, ἄνδρες δὲ
Σκάμανδρον.

*Contra autem et Vulcanum magnus Fluvius
vorticibus profundus,*

Quem Xanthum vocant dii, homines verò Scamandrum (1).

Voici la réflexion de Méziriac : « Com-
me a bien remarqué Vigénère
sur le Scamandre de Philostrate,
quand Homère donne ainsi deux
noms à quelque chose, l'un selon
les dieux, l'autre selon les hom-
mes, il faut entendre que celui des
dieux est l'ancien et comme déjà
effacé, et celui des hommes est le
moderne et qui est le plus en usa-
ge (2). » On eût pu citer, non pas
Vigénère, mais le scoliaste d'Homère
(3). Notez que Plutarque demeure
d'accord que Xanthus est l'ancien
nom (4). Il ajoute que cette rivière
ne fut appelée Scamander qu'après
que Scamander, fils de Corybas, s'y
fut jeté, ayant perdu le jugement
par un excès de dévotion, c'est-à-
dire pour avoir assisté trop assidu-
ment aux mystères de la mère des
dieux. C'est ainsi que Méziriac (5)
explique le grec de Plutarque. Maus-
sac ne l'explique point ainsi. Voyez
la note (6).

(B)..... d'autres disent qu'elle fut

(1) Homer., Iliad., lib. XX, vs. 73.

(2) Méziriac, sur les Épîtres d'Ovide, pag. 467.

(3) Τῶν διωνύμων τὸ μὲν προγενέστερον
ὄνομα εἰς θεοὺς ἀναφέρει ὁ ποιητής, τὸ δὲ
μεταγενέστερον εἰς ἀνθρώπους. Scholiast. in
Iliad., lib. XX, vs. 74.

(4) Plutarch., de Fluvii, pag. m. 43.

(5) Méziriac, sur les Épîtres d'Ovide, p. 468.

(6) Τῶν τῆς Πέας μυσηρίων τηλουμένων

nommée Scamander avant qu'on la
nommât Xanthus.] Méziriac donne
là-dessus trois autorités. Voici ses
paroles (7) : « Aristote, livre III
chap. XII, de l'Histoire des Ani-
maux, dit ainsi : δοκεῖ δὲ καὶ ὁ Σκά-
μανδρος ποταμὸς ξανθὰ πρόβατα ποιεῖν,
διὸ καὶ τὸν Ὅμηρον ἀντὶ Σκαμάνδρου
Ξανθὸν προσαγορεύειν αὐτὸν. Il sem-
ble que le fleuve de Scamandre
rend les brebis de couleur rousse,
et que c'est pour cela qu'Homère
l'appelle Xanthus au lieu de Sca-
mandre. Antigonus, au paradoxe
74, suit Aristote, et même le cite.
Elia., l. 8., chap. 21. des animaux
dit la même chose encore plus clai-
rement : ὁ δὲ τὴν Τροίαν Σκάμανδρος, ἐπὶ
ξανθὰς ἀποφαίνει πιούσας τὰς οἰς, πρὸς
τῷ Σκαμάνδρῳ τῷ ἐξ ἀρχῆς, ἄλλο ὄνομα
ἢ τῶν προβάτων ἐπικτητός χροῖα ἔθιτο,
τὸν Ξάνθον. Le fleuve de la Troade
appelé Scamandre, parce qu'il
fait devenir rousses les brebis qui
boivent de son eau, à cause de ce
changement de couleur, s'est ac-
quis le nom de Xanthus, outre ce-
lui de Scamandre, qu'il avait du
commencement. » Après cela Mé-
ziriac rapporte (8) que la rivière de
Scamander, selon quelques-uns, doit
à Hercule son origine. Ce héros, mou-
rant de soif, se mit à fouir la terre
dont il fit sortir la source d'un fleuve
qui de là fut appelé Scamandre,
comme qui dirait σκάμμα ἀνδρός fouis-
sement d'homme. Il y a un scoliaste
(9) qui rapporte que l'endroit, où
Hercule fouit la terre avait donné
quelques gouttes d'eau à cause qu'il
venait d'être frappé de la foudre, en
conséquence des prières que ce héros
avait faites à Jupiter pour obtenir
du soulagement à la soif qui le pres-
sait. Ce scoliaste prétend que la ri-
vière qui sortit de cet endroit eut
nom Scamander, parce qu'elle avait
soulagé Hercule, comme qui dirait

αἰφνιδίως θεασάμενος, ἱμμανὲς ἐγένετο.
Dium Rheæ mysteria celebrarentur derepentē
conspiculus furere cœpit. Plutarch., de Fluvii,
pag. 44.

(7) Méziriac, sur les Épîtres d'Ovide, pag. 468. Notez que Maussac, in Plutarch., de Fluvii, pag. 281, cite ce passage d'Aristote.

(8) Méziriac, sur les Épîtres d'Ovide, pag. 469, ex Eustathio, in Iliad., lib. XX, et autore Magni Etymologici.

(9) Celui d'Homère, in Iliad. XXI, cité par Méziriac, la même, pag. 469.

Camandre, γαμέων καματον ἀνος αἰνῶ. Il ajoute qu'elle fut nommée *Xanthus*, à cause que les femmes *Troyennes*, se lavant de son eau, faisaient devenir leurs cheveux blonds (10). L'auteur du grand *Étymologicon* nous apprend que ce fleuve prit son nom de *Soamandre*, fils de *Teucer*, qui vint en *Phrygie* de l'île de *Crète* dont il était natif, mais que depuis ce fleuve fut appelé *Xanthus*, à cause que les trois déesses, avant que se présenter à *Paris* pour être jugées, s'allèrent laver dans ce fleuve, qui rendit leurs cheveux blonds (11). Tout cela renverse l'hypothèse de ceux qui disent que le nom de *Xanthus* précéda celui de *Scamander*.

(C) On prétend que ses eaux. . . . avaient la propriété de rendre blonds les cheveux des femmes qui s'y baignaient, et que les *Troyennes* se prévalurent de cette prérogative.] Voyez les preuves de tout cela dans la remarque précédente. Cette vertu agissait aussi sur les brebis, comme on l'a vu dans les trois autorités de *Méziriac*; à quoi j'ajoute ces mots de *Plin*: *In Bocotid amnis Melas oves nigras* (facit). . . . *rufasque juxta illum Xanthus, undè et nomen amni* (12).

(D) et que les filles. . . . allaient offrir leur virginité au *Scamander*, ce qui donna lieu à un. . . *Athénien* de *jour de Callirrhœ*.] Rapportons ce conte comme on le trouve dans *Vigénère*. « Dedans ce fleuve ici (comme » recite *Eschynes* en ses epistres) se » souloient baigner les jeunes filles » quand elles estoient fiancées, l'invoquant en ces termes : λάβε μου, » *Σκάμανδρ*, τὴν παρθενίαν. *Reçois, ô* » *Scamandre*, la virginité mienne. » Dequoy s'estant prevallu l'*Athénien* » *Cimon*, desesperément amoureux » de *Callirrhœ* desja promise à un » autre, s'alla cacher dans les brossilles le long de la rive, et se fit » un chapeau de joncs et roseaux. » Puis quand la demoiselle fut là au » droit arrivée pour se baigner selon

» la coustume, et eut prononcé en » chantant les mots dessusdits, *Cimon* sortit soudain de son embusche, et certes (dit-il alors) je l'accepte de tresbon cœur. Puis l'ayant » ramenée dessus le bord, cueillit » sans aller plus loing la première » fleur de son pucelage (13). » Il est certain qu'on trouve cela dans l'une des lettres d'*Eschines* (14), ainsi la citation est juste; mais on n'a pas rapporté tout ce qu'il fallait apprendre aux lecteurs : il est nécessaire qu'ils sachent quelques autres circonstances, afin de faire les réflexions les plus instructives. Je dis donc qu'*Eschines* ne parle pas de cette aventure comme d'une histoire apprise par tradition, ou lue dans quelque vieille chronique. S'il en parlait de cette manière, nous pourrions mettre son conte au rang de ceux de *Boccace*; on serait moins téméraire à ne le pas croire qu'à le croire. Il en parle comme d'une chose faite presque sous ses yeux. Ἡμεῖς ἄμα τὴ τοῖς οἰκίῃσι τῶν γαμουμένων καὶ τοῖς ἄλλοις ὄχλοις πόρρωθεν τὴν ἑορτὴν καὶ τὰ λουτρά τῶν παρθένων, ἥ θέμις τοῖς ἐξωτερῶ ὄρᾶν, ἐθέομετα. *Nos unà cum cognatis nupturarum et cæteris turbis eminùs festum et lavacra virginum, quatenùs fas nobis externis erat, spectabamus* (15). Il avait pour compagnon de voyage celui qui commit cette infamie; il l'en censura; il le trouva impénitent et alléguant pour excuse que bien d'autres avant lui avaient joué un semblable tour. Il est nécessaire aussi de savoir la simplicité de la jeune fille qui fut abusée: elle y procéda de bonne foi; elle fut persuadée que le dieu *Scamander* lui avait ôté le pucelage; car quatre jours après apercevant *Cimon* parmi ceux qui voyaient passer une procession, elle le salua avec beaucoup de respect et dit à sa nourrice: Voilà *Scamander* à qui j'ai donné ma virginité. La nourrice fit un grand cri; et voilà comment la chose fut sue. Τέτταρσιν ὕστερον ἡμέραις πομπὴ μὲν ἦν Ἀφροδίτης ἐπόμπευον δὲ αἱ νεαῖ

(10) *Ξάνθος δὲ ἐπλήθη ὅτι λουσάμεναι τοῦ ὕδατος αἱ Τρωάδες ξάνθαι κόμας ἔσχον.*

(11) *Méziriac*, sur les Epîtres d'*Ovide*, pag. 469.

(12) *Plin.*, lib. II, cap. CIII, p. 252, 253.

(13) *Vigénère*, sur le *Scamandre* de *Philostrate*, à la page 8 du I^{er}. tome, édition in-4^o.

(14) C'est la X^e. : elles sont imprimées avec *Démosthène*; Voyez la page 125, de *Genève*, 1607.

(15) *Æschines*, ubi suprà.

γεγαμημένοι· καὶ ἡμεῖς τὴν πομπὴν ἰθεὶά-
μιθα· ἡ δὲ νύμφη ἰδοῦσα τὸν Κίμωνα ὡς
μηδὲν αὐτῷ κακὸν συνειδὼτα ἅμα ἐμοὶ
θεώμενον προσκύνουσι· καὶ ἀποβλέψασα
πρὸς τὴν τροφὸν· ὁρᾷς, ἔφη, τίτθην, τὸν
Σκάμανδρον, ὃ τὴν παρθενίαν ἔδωκα·
καὶ ἡ τίτθην ἀκοῦσασα, ἀνέκραγε, καὶ
τὸ πρᾶγμα ἔκπυσον γίνεται. *Cum qua-*
triduo post pompa esset Veneris, et
recens nuptæ ei pompæ interessent,
nos quoque illam spectabamus. Spon-
sâ autem Cimonem conspicatâ, ut
nullius mali sibi conscium, unâ me-
cum spectantem, honorem ei præbuit:
et nutricem intuita : Vides (inquit)
mea nutrix, Scamandrum, cui virgi-
nitatem dedi? quo illa audito, exclam-
at: itaque facinus divulgatur (16).
Quand on songe que jamais l'esprit
et la science n'avaient paru avec tant
d'éclat que dans le siècle où Eschines
a vécu, on comprend bien mieux le
pouvoir funeste d'une fausse religion.
Elle ruine le bon sens, elle éteint la
lumière naturelle, elle réduit l'homme
en quelque façon à l'état des bêtes
brutes. Voilà Callirrhœ; elle était
d'une famille bien illustre (17); elle
avait eu sans doute une bonne édu-
cation : cependant les impertinen-
ces des poètes canonisées par les prêtres
lui avaient gâté tellement l'esprit,
qu'elle croyait bonnement que les
rivières étaient des divinités qui se
couronnaient de roseaux, et qui pou-
vaient jouir d'une femme. Sous l'em-
pire de Tibère, une illustre dame ne
fut pas moins simple (18) : elle crut
avoir couché avec Anubis, et s'en
vanta comme d'une insigne faveur.
Les moines qui ont fait tant de mau-
vais tours, principalement afin de faire
donner les femmes dans le panneau,
n'ont jamais osé, que je sache, leur
dire qu'un tel saint voulait coucher
avec elles : les idées de la pureté et
de l'immatérialité sont demeurées
toujours conjointes dans le christia-
nisme avec celle de la béatification ;
mais je ne doute point que, si on l'en-
treprenait, on ne vînt à bout de per-
suader à telles dévotes qu'il y a, ce
que la dame romaine dévote d'Anubis
se laissa persuader. La maxime, que

(16) Æschines, ubi supra.

(17) Πατὴρ δὲ τῶν ἐπεφανῶν, illustri pa-
tre nata. Idem, ibidem, pag. 125.

(18) Voyez Joseph., Antiquitat., lib. XVIII,
cap. IV.

la corruption des plus excellentes
choses est la pire de toutes (19), se
vérifie par l'exemple de la religion.
Rien n'est plus avantageux à l'homme,
tant pour l'esprit que pour le cœur,
que de bien connaître Dieu : rien
n'est plus funeste à toutes les facul-
tés de notre âme raisonnable que de
mal connaître Dieu, comme faisaient
les païens. Notez qu'Homère témoi-
gne que le prêtre de Scamander était
honoré dans Troie comme un Dieu.

Ἰϛήνορα δῖον
Ἰδὼν ὑπερβύμου Δολοπρίονος, ὃς ἴα
Σκαμάνδρου,
Ἀριτὴρ ἐτέτυκτο, θεὸς δ' ὡς τίετο
δῆμος.

Hysenora nobilem
Filium magnanimi Dolopionis qui Scamandri
Sacerdos factus fuerat, Dei vero instar hono-
rabatur à populo (20).

Je ferai encore une observation sur
le peu d'effet de la lumière des scien-
ces contre les ténèbres de l'idolâtrie.
Cicéron trouvait admirable la divi-
nité de Romulus, parce qu'elle avait
été établie, non pas dans les siècles
d'ignorance, où il était d'autant plus
aisé de débiter des fictions que l'on
pouvait les persuader sans peine aux
esprits grossiers, mais dans un siècle
où les lettres étaient déjà d'un grand
âge, et avait entièrement aboli cette
ancienne barbarie sous laquelle l'es-
prit inculte des premiers hommes
avait été détenu. Il semble que de ce
principe il ait voulu tirer cette con-
clusion, que la fable ni l'imposture
n'eurent point de part à la foi ro-
maine touchant la divinité de Ro-
mulus. *Magis est in Romulo admi-*
randum, quod cæteri, qui dii ex ho-
minibus facti esse dicuntur, minus
eruditis hominum seculis fuerunt,
ut fingendi proclivior esset ratio,
quàm imperiti faciliè ad credendum
impellerentur. Romuli autem ætatem
minus his sexcentis annis jam invete-
ratis litteris, atque doctrinis, omni-
que illo antiquo ex incultâ hominum
vitâ errore sublato fuisse cernimus...
Ex quo intelligi potest, per multis an-
nis antè Homerum fuisse quàm Ro-
mulum, ut jam doctis hominibus ac
temporibus ipsis eruditis ad fingendum
vix quicquam esset loci. Antiquitas
enim recepit fabulas fictas etiam non-

(19) *Corruptio optimi pessima.*

(20) Homerus, Iliad., lib. V, vs. 76.

im inconditè. Hæc ætas autem culta præsertim eludens omne, fieri non potest, respuit (21). Augustin réfute très-bien ce nement. Il dit, 1°. qu'il n'y eue Rome qui ait cru que Ro- était un Dieu ; 2°. qu'elle était et naissante lorsqu'elle embras- e opinion ; 3°. que la postérité ligée de retenir cette foi afin dre la ville plus florissante et apable de fonder un grand em- 4°. que les peuples subjugués s Romains ne crurent pas de us ce qu'on en croyait à Rome, qu'ils en dirent pourtant par ue ce qu'elle en disait. Vous

mieux dans ces paroles ori- les pensées de saint Augustin.

propterea dicit divinitatem i mirabiliter creditam, quod i jam tempora fuerunt, quæ tem non reciperent fabularum. autem Romulum deum nisi credidit, atque id parva et in- ? Tum deinde posteris servare necesse, quod acceperant à bus, ut cum illâ superstitione e quodammodo matris ebibitâ et civitas, atque ad tam ma- perveniret imperium, ut ex stigio velut ex altiore quodam ias quoque gentes, quibus do- tur, hæc suâ opinione perfun- ut non quidem crederent, sed dicerent deum Romulum, ne m cui serviebant, de conditore fenderent, aliter eum nomi- quàm Roma, quæ id non amo- lem hujus erroris, sed tamen errore crediderat (22). Il oublia

ux principales réponses qu'il i faire. Il aurait dû dire, en u, que la lumière des scien- la culture de l'esprit n'avaient ore pénétré jusques à Rome, on commença d'y proposer la s de Romulus ; 2°. que cette e et cette culture ne sont point es d'empêcher que ces sortes tions ne prennent racine. idre ne passa-t-il pas pour un ne fit-on pas des décrets sur icle de foi (23) dans les villes

icero, de Republicâ, lib. III, apud ., de Civit. Dei, lib. XXII, cap. VI, 1036, 1037.

Augustinus, ibidem, pag. 1037.

Voyez la remarque (F) de l'article OLYM- m. XI, pag. 231.

de la Grèce les plus savantes, et lors- que l'érudition était montée au plus haut point où elle eût jamais été ? Les Romains, dans le temps de leurs plus grandes lumières, ne crurent- ils pas que l'âme de Jules César était convertie en astre (24) ? ne dressè- rent-ils pas des temples et des autels à un empereur vivant (25) ? Les phi- losophes pouvaient-ils guérir alors l'esprit fourbe des flatteurs, et l'es- prit crédule de la populace ? Si d'au- tres choses que la science ne s'en fussent mêlées, le culte divin d'A- lexandre, de César, d'Auguste, etc., eût duré autant que celui d'Hercule et de Romulus.

(E) *Elle ne méritait pas la répu- tation que les poètes lui ont acquise ; mais d'ailleurs elle était plus censu- rable que quelques-uns ne se figu- rent.*] Homère (26), faisant le Sca- mander fils de Jupiter, nous le re- présente presque toujours comme un grand fleuve ; il ne lui épargne point les épithètes divins *vorticosus*, *ῥαθυδι- νός* *profundè vorticosus*, *ῥαθυρρῶος* *profundè fluens*, et semblables. Ces expressions sont outrées. Pomponius Mela a raison de dire que le Scaman- der et le Simois passent pour plus grands qu'ils ne le sont en effet (27). Les modernes en parlent avec le der- nier mépris. « Quant est des fleuves » de Simois et Xanthus, tant cele- » brez par les poètes, qui arro- » soient les prairies de Troye, n'en » rapportons autre nouvelle, si non » que ce sont si petits ruissclets, où » à peine se peut nourrir ne loche » ne veron : car ils sont en esté à sec, » et en hyver une oyc à grand' peine » y pourroit elle nager dedans. Si » avons esmeu doute sur ces fleuves, » ce n'est pas chose nouvelle : car » des le temps d'Aristote on ne les sca- » voit trouver. Et qu'il ne soit vray, » qu'on lise le douziesme chapitre du » tiers livre de l'Histoire, en ceste » sorte : *Scamander etiam amnis » flavas reddere oves creditur, quam- » obrem Xanthum pro Scamandro » nuncupatum ab Homero autumant.*

(24) Voyez Suét., in Cæsare, c. LXXXVIII.

(25) Horat., epist. I, lib. II.

(26) Homerus, Iliad., lib. XXI, vs. 2.

(27) *Huc ab Idæo monte demissus Scamander exiit, et Simois, famâ quàm naturâ majora flu- mina.* Pompon. Mela, lib. I, cap. XVIII.

» Quasi comme si Aristote vouloit
 » dire qu'Homere a prin^s Scaman-
 » der pour Xanthus : car Xanthus
 » est à dire, flavus. Soit donc mis en
 » question, à sçavoir si Xanthus et
 » Scamander est une mesme chose
 » (28).» Si la dernière moitié de ce
 passage n'était remplie de fautes, je
 ne l'aurais pas rapportée. J'y trouve
 premièrement cette fausseté, qu'au
 temps d'Aristote on ne savait plus
 trouver la rivière du Scamander. En
 second lieu, il est faux que les paro-
 les qu'on rapporte d'Aristote prou-
 vent ce que l'on voulait prouver.
 Enfin, il eût fallu assurer que le
 Xanthus et le Scamander sont la mê-
 me chose. Je ne critique point l'autre
 moitié du passage. Belon parle
 comme témoin oculaire; je ne veux
 point révoquer en doute sa bonne
 foi, ni me fier à Thevet, qui dit que
 le Xanthus et le Simois sont de grands
 fleuves. *Je serais marri de contredire
 un tel personnage*, ce sont les paroles
 de Louis Guyon (29) touchant Thevet,
*mais ce que j'en écris (30) je l'ai tiré
 de Belon, médecin du Mans, du
 II^e. livre de ses Observations, et
 si lui ai ouï raconter souvent, étant
 à Paris, à Postel, que j'ai fréquenté
 quatre ans. Puis un de Rohan, nom-
 mé Albert-le-Bon, qui dit avoir été
 sur les lieux, et y avoir demeuré tout
 un hiver, s'accorde en tout ce qu'en
 a écrit le susdit Belon. Je pense que
 Thevet n'y fut onc, et que ce qu'il en
 a écrit est par ouï dire.* Mais si
 d'un côté je ne nie pas ce que dit Be-
 lon, je suis sûr de l'autre que ces ri-
 vières n'étaient pas anciennement si
 petites; leurs eaux peuvent avoir
 pris un autre cours ou par des con-
 duits souterrains ou autrement: ain-
 si, quoique les modernes puissent
 dire sans hyperbole ce qu'ils assurent,
 ils ne nous doivent pas engager à
 croire que Plin se trompe quand il
 parle du Scamander comme d'une ri-
 vière navigable. (31) *Scamander am-
 nis navigabilis, et in promontorio
 quondam Sigcum oppidum, dein por-*

*tus Achæorum, in quem influit Xan-
 thus (32) Simoenti junctus, stag-
 numque prius faciens Palæscaman-
 der.* Les paroles de Strabon ne me
 sont pas moins favorables: elles nous
 apprennent que le Scamander, ayant
 reçu le Simois, charriait tant de li-
 mon et tant de sables, qu'ils avaient
 presque comblé leur embouchure,
 et formé des lacs et des marais (33).
 Cela ne se peut pas dire d'un petit
 ruisseau, et ne convient qu'à des ri-
 vières un peu considérables.

(F) *Agrippa son mari parut fort
 sensible à ce péril.*] Les fragmens de
 Nicolas Damascène nous font savoir
 que Julie pensa périr sur le Scaman-
 der, l'an de Rome 738, et qu'Agrip-
 pa fut si indigné contre les Troyens,
 sous prétexte qu'ils n'avaient pas en-
 voyé des guides à cette princesse,
 qu'il les taxa à une amende de cent
 mille drachmes (34). Cette punition
 fut injuste; car ils n'avaient pas été
 avertis de l'arrivée de Julie. Voilà,
 dira-t-on, un homme à joindre au
 rang des maris cocus qui ont été fort
 débonnaires envers leurs femmes. Si
 jamais homme fut cocu, ce fut Agrip-
 pa: j'en prends à témoin ce que ré-
 pondit sa femme à ceux qui trouvaient
 étrange que ses enfans ressemblassent
 à Agrippa: Je ne lui fausse la foi, ré-
 pondit-elle, que lorsque je me sens
 grosse. *Cumque consci flagitiorum
 mirarentur quo modo similes Agrip-
 pæ filios pareret, quæ tam vulgò
 potestatem sui corporis faceret, ait:
 Nunquam enim nisi navi plena tollo
 vectorem (35).* Suétone remarque
 qu'une des causes de la répugnance
 qu'avait Tibère à se marier à Julie,
 fut qu'elle lui avait fait des avances
 pendant qu'elle était mariée avec
 Agrippa (36). Combien de fois fallut-
 il mettre à la question les galans
 de cette princesse? Plin met cette
 recherche entre les malheurs d'A-

(28) Belon, Singularités, liv. II, chap. VI, pag. 182.

(29) Louis Guyon, Diverses Leçons, tom. I, liv. II, chap. X, pag. 261.

(30) Il venait de rapporter les paroles de Belon à l'égard de la petitesse de ces deux rivières.

(31) Plinius, lib. V, cap. XXXI pag. m. 610

(32) Plin eût dû avertir que Xanthus n'est pas différent de Scamander.

(33) Strabo, lib. XIII, pag. 410.

(34) Nicol. Damascen., in Excerptis à Valerio editis, pag. 418.

(35) Macrobius, Saturn., lib. II, cap. V, pag. m. 275.

(36) Julia mores improbare ut quam sensisset suæ quoque sub priore marito appetentem quod sanè vulgò etiam contumabatur. Sueton., in Tiberio cap. VII

grippa (37). Ainsi le cocuage de ce favori est une chose certaine : mais sa débonnairété peut-elle être bien prouvée par l'indignation qu'il témoigna contre les Troyens ? Je ne le crois pas ; car apparemment son amitié pour Julie ne fut point la vraie cause de sa colère, la politique en fut le ressort. Il se fâcha, soit pour faire croire à Auguste qu'il prenait à cœur les intérêts de Julie, soit pour maintenir son crédit. Il n'est point libre à un sujet marié avec la fille de son souverain d'être négligent sur la vengeance de ceux qui n'honorent pas son épouse ; quelque gré qu'il leur en sache dans le fond du cœur, il faut qu'il fasse paraître qu'il est fort vindicatif. De plus, Agrippa savait fort bien que les habitans de Troie n'avaient pas réglé leur conduite sur le mécontentement qu'il pouvait avoir de sa femme. Ainsi le mépris qu'ils auraient pu témoigner pour elle retombait sur lui, et par conséquent il se croyait obligé par politique à les en punir, afin que tous les sujets apprissent à le craindre et à l'honorer.

(G) *Strabon critique Homère sur la source du Scamander.*] Ce poète dit que cette rivière avait deux sources, l'une froide, et l'autre chaude, proche de Troie (38) ; mais Strabon (39) assure qu'elle n'avait qu'une source sur le mont Ida, et que cette source était froide. Il conjecture que la source chaude était perie, et par conséquent il n'accuse point Homère de s'être trompé à cet égard.

(H) *Il y avait d'autres rivières qui portaient ce nom.*] Il y en avait une dans la Sicile (40), proche d'Égeste, et une autre dans la Béotie. Celle-ci était un monument de la faiblesse du sexe. Voici le fait. Déimachus, fils d'Éléon, accompagna Hercule à l'expédition de Troie. Comme la guerre traîna en longueur, il crut qu'il devait se divertir avec une fille qui était fort amoureuse de lui. Elle était fille de Scamander, et s'appelait Glaucia. Elle attendrit enfin Déima-

chus ; il la contenta, et l'engrossa. Quelque temps après il fut tué dans un combat. Glaucia craignit de ne pouvoir pas cacher sa faute, et se réfugia auprès d'Hercule, et lui fit confidence de ce qui s'était passé entre Déimachus et elle, et trouva en lui un homme plein de compassion, et qui fut d'ailleurs bien aise que la race de son ami ne fût pas éteinte. Il amena cette fille dans la Béotie avec le fils dont elle était accouchée, et la remit à Éléon. Ce fils fut nommé Scamander et régna dans le pays. Il donna son nom à la rivière d'Inaque (41).

(I) *Je n'aurai pas beaucoup de choses à dire contre Moréri.*] I. Selon lui, Castalde assure que le Scamander s'appelle présentement Simois ; mais Ortelius cite Castalde pour prouver que le nom moderne est *Simœrès* (42). II. C'est une expression trop vague que de dire que cette rivière *se va jeter dans la mer Égée*. Il fallait dire que son embouchure est au promontoire de Sigée (43). III. Ces par-

. *épotaque flumina Medo Prandente*

sont mal placées immédiatement après celles-ci : *Hérodote rapporte que l'armée de Xerxès la dessécha* ; car il n'y a personne qui ne s'imagine que ce latin est la traduction des propres termes d'Hérodote. Or cela est faux. C'est Juvénal qu'il fallait citer pour ces mots latins (44). Il fallait citer Hérodote au chapitre XLII du VII^e. livre (45).

(41) Tiré de Plutarque, in *Question. græcis* pag. 301.

(42) Ortelius, in *Thesaur. geograph. Voce Scamandrus*, in edit. Hanov., in-4^o.

(43) Strabo, lib. XIII, pag. 411.

(44) Juvén., sat. X, vs. 177.

(45) *Ἐπέλιπε τὸ ῥέθρον, οὐδ' ἀπέχρησε τῇ στρατιῇ τε καὶ τοῖσι κτήνεσι πινόμενος.* *Hunc* (Scamandrum) *profluentem sua aqua destituit, nec hominibus jumentisque potantibus suffecit.* Herodot., pag. m. 400.

SCHEFFER (JEAN), professeur dans l'académie d'Upsal, et l'un des plus savans hommes de son temps, naquit à Strasbourg, l'an 1621. Il n'avait pas encore trente ans lorsqu'il alla en Suède, où la reine Christine

(37) *In tormentis adulteriorum conjugis.* Plinius, lib. VII, cap. VII, pag. m. 22.

(38) Homerus, *Iliad.*, lib. XXII, vs. 147.

(39) Strabo, lib. XIII, pag. 414.

(40) Voyez Strabon, lib. XIII, et Diodore de Sicile, lib. XX.

faisait un accueil si favorable aux personnes doctes. Il avait déjà fait connaître son érudition par des ouvrages publics (A). La profession pour laquelle il avait été appelé lui fut donnée (a) dans l'académie d'Upsal par les soins et par le crédit des barons Skytte. C'était la même profession que Freinshémus avait exercée, et qu'il laissait alors pour aller être bibliothécaire de la reine; c'était, dis-je, la profession en éloquence et en politique (b). Scheffer en fit les fonctions avec beaucoup de capacité et de louange, et fut fort considéré de la savante Christine, qui le gratifia d'une très-bonne pension, qu'elle lui continua après même qu'elle eut régné à ses états. Il composa par son ordre quelques ouvrages (B). Ses emplois se multiplièrent avec le temps; car il fut bibliothécaire de l'académie d'Upsal, professeur royal honoraire en droit naturel (c), et membre d'une académie qui ne s'occupe qu'à l'illustration des antiquités suédoises. Les ouvrages qu'il publia en cette dernière qualité sont une preuve très-illustre de sa diligence, et de son zèle pour l'honneur de cette nation. Il mourut le 26 de mars 1679 (d). Le catalogue (C) de ses écrits a été imprimé plus d'une fois.

(a) Ce fut l'an 1648.

(b) Elle fut fondée par Jean Skytte, l'an 1625.

(c) *Professor Juris Naturæ ac Gentium.*

(d) Tiré de son Éloge, à la tête d'un ouvrage qui a paru à Amsterdam, en 1698, sous le titre de Joh. Tchefferi Miscellanea, et qui ne diffère du *Lectio-num academica-rum Liber*, imprimé à Hambourg, 1675, qu'à l'égard du titre et de quelques prolégomènes.

(A) *Il avait déjà fait connaître son érudition par des ouvrages publics.* On remarque dans son éloge (1) ces trois-ci: *Dissertatio de Varietate Nævium*, imprimé l'an 1643, in-4°.; *Agrippa liberator, seu de novis Tabulis*, imprimé l'an 1645, in-12; *Æliani variae Historiæ Notis illustratæ*, imprimé l'an 1647, in-8°.

(B) *Il composa par son ordre quelques ouvrages.* La reine Christine l'obligea à traduire de grec en latin, le *Strategicum Mauriti*, et à illustrer la philosophie de Pythagore. Ce *Strategicum*, et l'*Arriani Tactica*, qu'il fit imprimer (2) en grec et en latin avec des notes, à Upsal, l'an 1664, n'avaient jamais été imprimés. Il publia en la même année et au même lieu (3) un essai de ses Recherches sur la Philosophie pythagoricienne, *De Naturâ et Constitutione Philosophiæ italicæ, seu Pythagoricæ liber Prodrômus magni operis de Philosophiâ pythagoricâ, de Vud Pythagoræ, et de claris Pythagoricis.*

(C) *Le catalogue de ses écrits a été imprimé plus d'une fois.* Il le mit lui-même au-devant de ses *Lectiones Academicæ*, publiées à Hambourg, l'an 1675; et il fit savoir aux lecteurs que la liste de ses ouvrages avait été ajoutée par son libraire à ses *Dissertationes politiquæ* sur Tite Live, l'an 1665. Depuis ce temps-là, continuait-il, mes amis m'ont exhorté de divers endroits à indiquer au public la suite de cette liste. Je le fais d'autant plus agréablement, que je suis sûr qu'elle contient des ouvrages qu'on ne connaît pas dans les pays étrangers, et qui croupissent ici dans la poussière, soit à cause de la négligence de mon libraire d'Upsal, soit pour d'autres raisons. *Quem (Indicem) eò libentiùs juris facio publici quò scio certiùs esse quæ sive oscitantia librarii Upsaliensis, sive causis aliis, hîc jacent pulvere sepulta, et iccirco alibi ignorantur* (4). Je dirai en passant qu'il importe à un auteur que ses ouvrages soient imprimés par

(1) Imprimé à la tête de ses *Miscellanea*, à Amsterdam, 1698.

(2) In-8°.

(3) Aussi in-8°.

(4) Joh. Schefferus, *ad lectorem benevolum.*

un libraire qui sache vendre ; car entre les mains d'un libraire , ou mal habile , ou paresseux , les meilleurs livres sont des garde-magasins. On voit une liste plus exacte des ouvrages de Schefférus dans sa *Suecia litterata* , et nous en avons une nouvelle au-devant d'un livre qui se vend à Amsterdam , comme imprimé l'an 1698 , sous le titre de *Joh. Schefferi Miscellanea*. Elle est divisée en quatre classes. La 1^{re}. contient ce qu'il a écrit touchant la Suède : je n'en indiquerai que l'*Upsalia Antiqua* , *cujus occasione plurima in Antiquitatibus Borealibus et gentium vicinarum explicantur*. Cet ouvrage fut imprimé à Upsal l'an 1666 , in-8°. L'auteur l'a laissé à ses héritiers , corrigé et augmenté. *De situ et vocabulo Upsalia Epistola defensoria* , à Stockholm , 1677 , in-8°. *Memorabilium Suecicae Gentis Exemplorum Liber* , à Hambourg , 1671 , in-8°. *De tribus orbibus aureis nuper in Scania erutis è terra Disquisitio antiquaria* , à Stockholm , 1676 , in-8°. *De antiquis verisque Regni Sueciae Insignibus* , là même , 1678 , in-4°. *Lapponia , sive Gentis Regionisque Lapponum Descriptio accurata , cum figuris* , à Francfort , 1673 , in-4°. Cet ouvrage a été imprimé en anglais à Oxford , l'an 1674 , en allemand à Nuremberg , la même année , in-4°. , et en français (5) à Paris , l'an 1678 , in-4°. On l'a trouvé fort augmenté dans le cabinet de l'auteur. *Suecia Litterata , seu de Scriptis et Scriptoribus Gentis Sueciae , Opus posthumum* , à Stockholm , 1680 , in-8°. On voit là un Catalogue des écrivains suédois et des étrangers qui ont fait des livres dans la Suède. Il est disposé , non pas selon l'ordre alphabétique , mais selon l'ordre chronologique. Il y a un grand défaut dans l'index ; car les auteurs n'y sont rangés que selon leur nom de baptême. L'auteur eût peut-être remédié à cela , s'il eût été en vie quand cet ouvrage fut imprimé. M. Mollérus en a donné une seconde édition (6) , et y a joint plusieurs remarques curieuses et instructives *Hypomnemata* , les appelle-t-il , *historico-critica paucula è pluribus selecta*. Les

supplémens qu'il a donnés à l'article de notre Jean Scheffer peuvent servir de beaucoup à ceux qui veulent savoir les circonstances ou les dépendances des écrits de ce professeur. La II^e. classe de ses écrits contient *Autores græcos et latinos illustratos*. Vous y voyez qu'il a publié , avec des notes , le Panégyrique de Pacatus (7) , les Histoires diverses d'Élien , les Fables de Phèdre , le fragment de Pétrone , Justin , Hygin , Obséquens , etc. La III^e. classe contient les *Miscellaneæ* , c'est-à-dire l'ouvrage dont j'ai déjà fait mention , *de Philosophia pythagorica* , celui de *Militia navali Veterum* , imprimé à Upsal , l'an 1653 , in-4°. ; que l'on a trouvé avec tant de corrections et tant d'additions , dans le cabinet de l'auteur , que c'est un nouvel ouvrage (8). Celui de *Antiquorum Torquibus* , imprimé à Stockholm , l'an 1656 , in-8°. Celui de *Re vehiculari Veterum , cum Pyrrhi Ligorii libro ejusdem argumenti ex italicâ lingua in latinam verso et Animadversionibus illustrato* , imprimé à Francfort , l'an 1661 , in-4°. Celui de *Arte pingendi* , imprimé à Nuremberg , en 1669 , in-8°. *Index in Libros Grotii de Jure Belli et Pacis. Consilium de Institutione litteraria , etc.* La IV^e. classe contient les livres non imprimés , ce sont des notes sur l'auteur des Préadamites , ce sont des lettres , des harangues , des programmes , des *adversaria* , etc.

Les supplémens de M. Mollérus à la seconde édition du *Suecia Litterata* marquent qu'on a publié depuis la mort de l'auteur *Breviarium Politicorum Aristotelis* , à Stockholm , 1684 , in-8°. , et *Hugo Grotius de Jure Belli et Pacis , in usum Gustavi Adolphi comitis de la Gardie , enucleatus* , à Stettin , 1693 , in-12. Notez que Scheffer , sous le faux nom de Constantinus Opellus (9) , fit imprimer une lettre où il attaque le livre de Marc Méibomius de *Tiremium Fabrica* , publié à Amsterdam , l'an 1671 , in-4°.

(7) A Stockholm , en 1651 et 1668 , in-8°.

(8) Quos ita auctos , mutatos atque emendatos reliquit Schefferus , ut haberi possent pro alii et novis.

(9) Joh. Mollerus , Hypomn. ad Sueciam litteratam , pag. 460.

(5) Le père Lubin est l'auteur de cette version.

(6) A Hambourg , 1698 , in-8°.

naquit l'an 1589 à Armsfeld (a), où son père était ministre. Il fit des progrès si considérables dans les études, qu'on lui donna la profession de la langue grecque à l'académie de Giesse, et puis celle de la logique et de la métaphysique en 1610, qu'il n'avait encore que vingt et un ans. Il obtint celle de la physique l'an 1614. Il s'acquitta de ses emplois avec beaucoup de diligence, jusques au temps que l'académie de Giesse fut transportée à Marpourg, l'an 1624. Il fut appelé en 1625 par les magistrats de la ville impériale de Dortmund (b); et il accepta la charge qu'ils lui offrirent de surintendant de l'église, et celle de recteur du collège. Il s'en contenta toute sa vie; car il refusa toujours les emplois plus considérables qu'on lui présentait ailleurs. Il se préparait à faire un sermon à la louange de Luther, le 10 de novembre 1653, lorsqu'il fut surpris d'une apoplexie dont il mourut subitement dans la sacristie (c) du temple de Sainte-Marie (d). Ce fut un homme laborieux, et très-assidu à remplir les fonctions pénibles de ses charges. Il prêchait deux fois la semaine, et il faisait chaque jour plusieurs leçons. Il enseignait la théologie, la métaphysique et l'hébreu, et

il faisait soutenir des thèses assez souvent (e). Il publia divers ouvrages (A). Il laissa entre autres enfans JEAN SCHEIBLÉRUS, qui a été professeur en histoire ecclésiastique dans l'académie de Giesse.

(e) Freher., in Theatro, pag. 572.

(A) *Il publia divers ouvrages.* On en peut trouver la liste dans la page 572 du Théâtre de Paul Fréher, et mieux encore dans le *Diarium biographicum* (1). Je ne veux parler que de sa Logique, qui est de tous ses écrits celui qui a eu le plus de cours. Il commença par publier, en 1613, l'*Introductio Logicæ*; il y ajouta, en 1614, *Commentaria topica*, et en 1619, le traité de *Propositionibus*, et celui de *Syllogismis et Methodis*. Alors l'ouvrage fut complet. Il y en a eu plusieurs éditions; mais il s'y glissa beaucoup de fautes. L'auteur le revit et le corrigea quelque temps avant sa mort, y ayant eu un libraire qui en voulait donner une nouvelle édition, et qui la donna effectivement à Giesse, l'an 1654, in-4°. Elle est meilleure que les précédentes, sans en excepter celle de Genève (2) 1651 (3). Il faut noter que Scheiblérus avait publié sa Métaphysique avant que de faire imprimer les deux dernières parties de sa Logique. Il entendait parfaitement les subtilités et les abstractions des scolastiques.

(1) Witte, *Diarium biograph.*, ad 10-novembris 1653.

(2) On la nomme *Ebrodunensis* dans le titre de celle de Giesse. Cela me fait croire que le libraire de Genève fit mettre dans quelques exemplaires *Ebroduni*, c'est-à-dire à Yverdon, ville du canton de Berne, où les libraires de Genève faisaient imprimer.

(3) Tiré de la préface de la Logique de Scheiblérus, à l'édition de Giesse, 1654.

(a) En Allemagne, dans le comté de Valdeck, au cercle de Westphalie.

(b) En latin Tremonia. Elle est dans le comté de la Marck, au cercle de Westphalie.

(c) Tiré du Théâtre de Fréher, pag. 571, 572. On y met la mort de Scheiblérus au 21 de novembre; mais son fils l'a mise au 10, selon le vieux style; c'est le 20, selon le nouveau.

(d) Voyez l'épître dédicatoire de la Logique de Scheiblérus, à l'édition de Giesse, 1654.

SCHESTED (ANNIBAL), seigneur danois de beaucoup d'esprit et de mérite, épousa une fille de Christiern IV, roi de Danemarck, sœur de la comtesse Éléonor, dont il sera parlé dans l'article du comte Willefeld.

On a publié (a) que ce comte et M. Schested aimèrent tout à la fois la comtesse Éléonor, et que cette rivalité fut la source de la grande haine qui a régné entre eux deux toute leur vie. Ils étaient toujours appointés contraires; et lorsque M. Schested plaida la cause du roi qui voulait répudier sa femme, M. Willefeld plaida pour la reine. Les juges prononcèrent en faveur de la femme contre le mari; et la concorde revint peu après. M. Willefeld épousa la comtesse Éléonor; son rival épousa depuis l'une des sœurs de cette comtesse: mais il ne se défit point de sa haine; et l'on prétend qu'il en donna de fâcheuses marques lorsque ce comte était détenu prisonnier à Malmoë par les Suédois (b). Le chevalier de Terlon (c) nous apprend que M. Schested fut fait prisonnier proche de Copenhague par un parti suédois, et que les caresses que le roi de Suède lui fit le rendirent suspect à la cour de Danemarck, comme d'autre côté les Suédois le soupçonnèrent de s'être laissé prendre, afin de pouvoir donner des avis à Copenhague de ce qui se passait dans leur camp. Ce chevalier dit là-dessus qu'Annibal Schested a témoigné toujours au roi de Danemarck, *outré beaucoup de respect, tout le zèle et toute la fidélité qu'un prince peut attendre du plus affectionné de ses sujets.* Il fut en-

voyé ambassadeur en Suède, après le traité de paix conclu le 27 de décembre 1659. Vous trouverez dans le Supplément de Moréri (d), qu'il mourut à Paris le 23 d'octobre 1666, à l'âge de cinquante-huit ans, et qu'il y était plénipotentiaire de Danemarck pour la négociation d'un traité de paix.

(d) *Sous le mot Hannibal.*

SCHILLER (ÉLIE), publia en allemand un ouvrage de controverse qui fut réfuté par un professeur en théologie à Franeker, l'an 1641. Ce professeur s'appelait Nicolas Védélius: il nous apprend que le livre du docteur Schiller avait été imprimé à Cologne, depuis fort peu d'années, sous le titre de *Fondement de la vérité catholique*; que c'était un ouvrage bien digéré et fort capable de tromper le peuple; et qu'il ne fallait pas trouver étrange, dans l'état ou étaient alors les choses, qu'un tel livre eût ébranlé ou perverti plusieurs protestans en Allemagne; que l'auteur, qui présumait trop de ses prétendues preuves (A), et qui avait quitté le luthéranisme pour embrasser le papisme, ne débitait au fond que des chicanes, et ne cherchait qu'à soustraire au tribunal de l'Écriture le jugement des controverses (a).

(a) *Tiré de Védélius, dans la préface de son Ecclesiastes Catholicus, imprimé à Franeker, l'an 1641, in-12.*

(a) *Voyez le livre intitulé: Le comte d'Ulfseld, nouvelle historique, imprimé à Paris en 1677.*

(b) *Voyez la remarque (L) de l'article ULFELD, tom. XIV.*

(c) *Mémoire, pag. 141, édition de Hollande.*

(A) *Il présumait trop de ses prétendues preuves.* Quelques-unes de ses rodomontades paraissent dans ces paroles de Védélius: *Placet autem Schillerus in labore isto sibi adeo, ut capite nono gloriatur libellum suum esse invictum et irrefutabilem:*

concidere per eum, totum ministerium evangelicorum, confessionem Augastanam, formulam concordiae, catecheses, reformationem, praetensionem SUB UTRAQUE et omnia. Etiam quemvis indoctum et imperitum Scripturae laicum posse omnia nostra beneficio sui tractatus refutare, et à contrario totam catholicam, ut loquitur, religionem defendere. Hinc capita singula ferè Thrasonica jactatione concludit : quid quæso, ait, adversum hæc dici potest? Et cap. XIX, ex argumentis suis quibus probare volebat ecclesiam romanensem, habere assistentiam perpetuam Spiritus Sancti educit consequentias, quas irrefragabiliter inde sequi pronunciat. Eodemque capite gloriatur se posuisse fundamentum catholicæ veritatis, quod nullo modo everti et concuti possit, idque adeò declarasse et probasse ut etiam idiota et Scripturae Sacrae ignarus quivis homo non solum tuto et infallibiliter superstruere possit omnes et singulos articulos suæ catholicæ religionis et fidei, sed etiam omnibus hæreticis uno ictu os obturare, et omnes ipsorum fidei confessiones prosternere queat etc. Sic ille ipse de suo opere judicat oblitus cum reliqua veritate etiam moniti à Spiritu Sancto profecti : Laudet te os alienum, etc., (1). Védélius s'engagea à le réfuter, parce qu'il apprit qu'un gentilhomme protestant, ébranlé par la lecture de cet ouvrage, était prêt à faire le saut. Il n'employa pas onze jours à le réfuter parmi ses autres occupations publiques et particulières (2). Sa réponse contient 125 pages in-12.

(1) Nicol. Vedelius, præfation. Ecclesiast. catholici folio d 2.

(2) Idem, ibidem.

SCHILLING (CHRISTOPHE), a été un des savans du XVI^e. siècle, principalement en grec (a). Il était natif de Francostein dans la Silésie, et il régenta premièrement à Hirschberg dans son pays, et ensuite dans le Palatinat, et enfin il fut reçu médecin dans

(a) Voyez la Vie de David Paréus, pag. m. 8, 11, 12, 25.

l'université de Padoue. La raison qui le fit sortir d'Hirschberg est qu'il se brouilla, au sujet de l'eucharistie, avec Balthasar Tilésius, ministre du lieu; car il insérait dans le catéchisme qu'il dictait à ses disciples, certaines choses qu'il tenait de Mélanchthon (b), et qui ne plaisaient pas à Tilésius. La conclusion de cette querelle fut que Schilling perdit sa charge, comme nous l'avons déjà remarqué dans l'article de David Paréus. Il se retira au Palatinat, et fut établi recteur du collège que l'électeur Frideric III fonda en ce même temps à Amberg. Ce fut l'an 1566. Il devint ensuite recteur du collège d'Heidelberg, d'où je pense qu'il sortit à cause de quelque dispute sur la préséance. Il est auteur (A).

(b) Il avait été disciple de Mélanchthon, à Wittemberg, durant neuf ans.

(A) Il est auteur.] On a un recueil de ses poésies grecques et latines, imprimé à Genève l'an 1580 (1), et quelques lettres sur des questions de médecine, dans un recueil de pièces imprimé en 1598, à Francfort (2).

(1) König, Biblioth., pag. 734.

(2) Linden. renovat., pag. 180.

SCHOMBERG (NICOLAS DE), cardinal et archevêque de Capoue, dans le XVI^e. siècle, était Allemand, de la noble et ancienne famille de Schomberg dans la Misnie. Il avait été jacobin, et ce fut Savonarola qui lui en donna l'habit à Florence, l'an 1497 (a), et qui, par ses prédications, lui avait fait naître l'envie d'entrer dans cet ordre; car Schomberg

(a) Selon Seckend., Histor. Lutheranis., liv. III, pag. 93, ce fut l'an 1495.

n'était allé en Italie que pour un voyage de curiosité. Il eut diverses charges parmi les dominicains : il enseigna la théologie dans Rome et dans Florence ; il fut prieur dans le couvent de cette dernière ville ; et il devint procureur général de l'ordre par le choix du célèbre Thomas de Vio, qui en était général, et qui s'est tant fait connaître sous le nom de cardinal Cajétan. Léon X (b) donna à Schomberg l'archevêché de Capoue, l'an 1520. Clément VII le fit l'un de ses plus intimes conseillers, et l'envoya en France pour y négocier une paix entre Charles-Quint et François I^{er}. Comme il n'était pas des plus agréables à la France, il n'obtint qu'à peine la permission de se trouver aux conférences de Cambrai, où il contribua beaucoup à la paix qui y fut conclue. Paul III l'éleva à la dignité de cardinal prêtre du titre de Saint-Sixte, l'an 1535 (c). On dit qu'avant même qu'il fût revêtu de la pourpre, il pensa être nommé pape dans les conclaves où Hadrien VI et Clément VII furent élus (d). Il prononça cinq sermons devant le pape Jules II, sur la tentation de Jésus-Christ, qui furent fort estimés (A). Il y a quelques-unes de ses lettres dans le recueil de celles des princes (e), et une entre autres sur la mort de Tho-

mas Morus, chancelier d'Angleterre (f). On dit qu'il était cousin de la religieuse qui épousa Luther (g). Il mourut à Rome, le 29 de septembre 1537, âgé d'un peu plus de soixante et cinq ans, et fut enterré au couvent de la Minerve, auprès du cardinal Cajétan, son bon ami (h). Consultez le Luthéranisme de M. de Seckendorf, à la page 92 du troisième livre. Vous trouverez un bel éloge de ce prélat à la tête de chacun de ses deux dialogues d'Alcyonius de *Exilio*.

(f) Elle est au feuillet 33 du III^e. livre, imprimé à Venise en 1581 ; et au feuillet 124 verso de la traduction de Belleforest.

(g) Pallavic. , Istor. del Concil. , lib. III, cap. XVII, ex *Relatione Legati Soriani*. M. Seckend. , *Historiæ Lutheran.* , lib. III, pag. 92, rejette cela.

(h) Altamura , *Biblioth. Ordin. Prædic.* , pag. 271.

(A) Il prononça cinq sermons.... qui furent fort estimés.] Il les prononça l'an 1505 (1). On les imprima l'an 1511. Dès l'année suivante ils furent réimprimés à Leipsic (2), où on les imprima encore l'an 1684 (3), parce que les exemplaires en étaient devenus fort rares. Altamura n'a pas raison de dire que ces sermons furent prononcés devant le pape Léon X ; car ils étaient sortis de dessous la presse avant la création de ce pape.

(1) Seckendorf, *Histor. Lutheran.* , lib. III pag. 93.

(2) Par les soins de Jean de Schleiniz, son cousin, évêque de Misne, Seckend. , *ibid.*

(3) *Acta Eruditor. Lips.* , 1684, pag. 486.

SCHOMBERG (THÉODORE DE), gentilhomme allemand, servit dans l'armée des reîtres que le prince Jean Casimir, fils de l'électeur palatin amena en France au secours de ceux de la religion, l'an 1567, et fit une action très-courageuse au passage de la rivière de Seine (A). Il continua depuis à rendre beaucoup de

(b) Le cardinal Pallavicin. , *Istor. del Concil.* , lib. III, cap. XVII, ex *Relat. Legati Soriani*, dit que ce fut Clément VII.

(c) Ex *Biblioth. Ordin. Prædic. Altamuræ*, pag. 271.

(d) *Idem* , *ibidem*. Rupipozeus , *Nomenclat. cardinal.* , pag. m. 125. *Lettere di Principi*, lib. III, folio 33. Ughellus , tom. VI, in *Archiep. Capuan.*

(e) Oldoinus , *Athen. Roman.* , pag. 506.

services , jusques à ce qu'il fut tué à la bataille d'Ivry, l'an 1590, ayant donné de grandes preuves de valeur, et contribué notablement à la victoire que Henri IV remporta (a).

(a) Thuanus , *lib. XCVIII. Davila, l. XI.*

(A) *Il fit une action très-courageuse au passage de la rivière de Seine.* Les royalistes avaient jeté des planches clouées de cercles et de chausse-trapes dans le gué, et se tenaient en bataille de l'autre côté de la rivière. Les protestans placèrent quatre cents arquebusiers à des saules, sur le bord de l'eau, pour la garde de ceux qui avec radeaux purgèrent le gué. Schomberg se jeta dans la rivière au travers de tout cela, et fit une charge si rude sur les ennemis, qu'il en mit quarante sur la place, et qu'il rapporta deux drapeaux au prince de Condé, qui, n'ayant point d'ordre de chevalerie à lui donner, lui mit autour du cou une chaîne de deux cents écus, à la tête de l'armée (1).

(1) D'Aubigné, *tom. I, liv. IV, chap. XV.*

SCHOMBERG (GASPAR DE), comte de Nanteuil, gentilhomme allemand d'une ancienne famille, dans la Misnie (A), se trouvant en France durant les guerres de religion, se fit tellement estimer, que Charles IX l'attacha à son service. Il avait été d'abord engagé dans le parti huguenot; car pendant qu'il étudiait à Angers, en 1562, il se mit à la tête des protestans pour empêcher que les catholiques ne se rendissent les maîtres de la ville (a); et la chose n'ayant pu lui réussir, il se retira auprès du prince de Condé, qui l'envoya en Allemagne porter des lettres au duc des Deux-Ponts, afin de hâter les levées qu'on en attendait; et au landgrave de Hesse,

(a) Thuan., *lib. XXX.*

pour en obtenir secours d'hommes et d'argent. Il devint ensuite royaliste, et traversa beaucoup les desseins de son premier maître. Il l'empêcha adroitement (b), en 1568, d'être secouru des troupes du prince d'Orange. Il fut envoyé souvent en Allemagne pour y faire des levées, et il s'acquitta avec beaucoup d'honneur du commandement qu'il eut de ces troupes (b). Mais il n'était pas moins propre aux affaires du cabinet qu'à celles de la guerre, comme il le témoigna en plusieurs importantes négociations. M. de Thou, qui négocia avec lui l'accommodement du duc de Mercœur, et plusieurs affaires concernant l'édit de Nantes, lui donne de très-grands éloges (c); il assure que c'était un homme de grand esprit, et d'une prudence admirable, très-habile dans le métier de la guerre, adroit et expérimenté dans les négociations, d'une éloquence mâle qui persuadait aisément, d'une probité singulière; civil, magnifique, officieux et obligeant envers tout le monde. Il témoigna un zèle tout particulier pour le bien et pour la gloire de la France, sous trois rois consécutifs pendant trente-cinq ans. Il aimait les gens de lettres, et, pour tout dire en peu de mots, il faisait toutes choses avec tant d'honneur et de désintéressement, que les dignités dont il se trouva toujours revêtu, ni les

(b) *Magnis Germanorum exercitibus cum supremi castrorum tribuni dignitate praefuit.* Thuan., *lib. CXXII. M. le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castelnau, dit qu'il eut ce commandement sous le titre de Colonel des bandes noires.*

(c) *Voyez la Vie de M. de Thou, et son Histoire, liv. CXXII, ad ann. 1599.*

grandes affaires qui lui passèrent par les mains en paix et en guerre, n'empêchèrent pas qu'il ne laissât une infinité de dettes. Il mourut de mort subite dans son carrosse, auprès de la porte Saint-Antoine, en revenant de Conflans où il avait assisté à un conseil que Henri IV y avait tenu, pour nommer des commissaires exécuteurs de l'édit de Nantes. Ce fut le 15 de mars 1599. Il avait été naturalisé en 1570, et pourvu quelque temps après du gouvernement de la Haute et Basse Marche (d). Il avait épousé Jeanne Chateigner de la Rochepozai, veuve de Henri Clutin, sieur d'Oisel, ambassadeur de France à Rome, de laquelle il eut deux fils et trois filles (C). J'ai été long-temps sans pouvoir trouver de qui était fils le jeune Schomberg, qui fut tué au fameux duel de Qué-lus et d'Entragues, l'an 1578 (e). Il était un des seconds de ce dernier; et ce fut la première fois que les seconds se battirent (f). Mais enfin j'ai vu dans le père Anselme (g) qu'il était frère de notre Gaspar de Schomberg.

Ceux qui voudront voir le détail de ses actions et de ses emplois, avec des remarques sur l'antiquité de sa famille et sur la gloire de ses ancêtres, n'ont qu'à consulter les Éloges de Sainte-Marthe (h).

(d) Le père Anselme, Histoire des grands Officiers, pag. 248.

(e) Journal de Henri III.

(f) Mézerai, Abrégé chronolog., tom. V, pag. 231, à l'ann. 1578.

(g) A la page 678 du 1^{er} tome du Palais de l'Honneur.

(h) On y voit à la fin du V^e. livre Abeli Sammarthani Scævolæ F. Elogium illustris sine gentis Schombergie.

(A) D'une ancienne famille dans la Misnie. } Je me souviens d'avoir lu l'Oraison funèbre de Henri de Schomberg, fils de celui-ci, prononcée à Toulouse, par Pierre de Bertièr qui depuis fut évêque de Montauban. J'ai oublié les termes dont il se servit pour marquer la haute naissance du défunt: je puis néanmoins assurer qu'il débita que ses ancêtres avaient été élevés aux charges les plus éminentes du pays de Saxe, et qu'ils étaient du premier rang depuis plusieurs siècles en ces quartiers-là. Mais M. de Seckendorf observe que cette famille n'a jamais été élevée en Allemagne à la dignité de comte, et que Gaspar de Schomberg était d'une branche collatérale à celle du cardinal de Schomberg. Voyez son Histoire du Luthéranisme au livre III, page 92.

(B) Il empêcha adroitement. } Je me servirai des propres termes de d'Aubigné. « Auprès de Soissons, » dit-il (1), Gaspar Schomberg vint, » de la part du roi, au prince (2) » avec lequel il traitait d'une com- » position générale, pour en secou- » rant son armée d'argent lui faire » reprendre l'Allemagne; mais en » particulier il ménagea si bien la » plupart des capitaines, que quand » le prince leur parla d'aller joindre » le prince de Condé, il les trouva » tous froids théologiens et mauvais » partisans; discourant de la justice » des armes, sans oublier le droit » des rois, et les affaires qu'ils avaient » en leur pays. Schomberg s'en re- » vint ayant reçu quelques injures, » et même un soufflet de la main de » Genlis; et le prince fut contraint » d'aller vers Strasbourg vendre toute » sa vaisselle d'argent, sa tapisserie, » ses meubles, ses habillemens de ré- » serve, partager tout cela aux chefs, » leur donnant, sinon ce qu'il de- » vait, au moins ce qu'il pouvait: » et puis leur engagea la principauté » d'Orange, et Montfort, avec obli- » gation de les payer du principal » et de l'intérêt dedans douze ans: » et lui, et ceux qui étaient de meil- » leur volonté, se joignit au duc » des Deux-Ponts, se préparant lors » pour les guerres de France. » Voyez

(1) D'Aubigné, Histoire universelle, tom. I liv. V, chap. XXVIII, pag. m. 482.

(2) C'est-à-dire au prince d'Orange

M. Varillas, à la Vie de Charles IX, sous l'an 1568, mais principalement M. de Thou au livre XLIII, sous la même année.

(C) *Deux fils et trois filles.*] HENRI, dont je donne l'article ; ANNIBAL, qui fut tué dans la guerre de Hongrie contre les Turcs ; CATHERINE, qui mourut avant son père, sans laisser d'enfans de son mariage avec Louis de Barbançon, sieur de Cany ; MARQUERITE, qui n'a point été mariée ; et FRANÇOISE, qui a laissé des enfans de son mariage avec François de Dailon, comte du Lude (3).

(3) Anselme, Histoire des grands Officiers, pag. 248.

SCHOMBERG (HENRI DE), fils du précédent, a été maréchal de France, et d'un mérite fort distingué tant à cause de ses belles actions qu'à cause des belles qualités de son esprit et de son âme. On peut voir la suite de ses emplois et de ses actions dans Moréri, qui l'avait copiée du père Anselme. Il eût bien fait de copier aussi ce qui suit (a), c'est qu'Henri de Schomberg fut marié en premières noces, l'an 1599, avec Françoise d'Épinai (b), sœur et héritière de Charles, marquis d'Épinai en Bretagne ; et en secondes noces, l'an 1631, avec Anne de la Guiche, fille et héritière de Philibert de la Guiche, grand-maître de l'artillerie de France. Il eut du premier lit Charles de Schomberg, dont il sera parlé ci-dessous, et une fille qui a été mariée à Roger du Plessis, duc de la Roche-Guyon, chevalier des ordres du roi, et premier gentilhomme de la chambre. Il sortit du second mariage une fille posthume, qui fut baptisée à Paris le 5 de mars 1633,

(a) Anselme, Histoire des grands Officiers, pag. 248.

(b) Elle mourut le 6 janvier 1602.

et qui a été mariée à Charles de Rohan, duc de Montbazou et prince de Guimené.

SCHOMBERG (CHARLES DE), fils du précédent, a été duc d'Haluin par son mariage avec la duchesse de ce nom, et maréchal de France. La suite de ses dignités et de ses exploits se voit dans le Dictionnaire de Moréri, où elle a été transportée mot à mot du livre du père Anselme (a). On eût du copier aussi qu'Anne, duchesse d'Haluin (b), sa femme, mourut de la petite vérole à Nanteuil, sans enfans, au mois de novembre 1641, et qu'il se remaria le 24 de septembre 1646, avec Marie de Haute-forest, dame d'atours de la reine, fille de Charles, marquis de Haute-forest, de laquelle il n'a point eu d'enfans. Cette Marie de Haute-forest a été fort célébrée pour sa vertu par Scarron, et par d'autres poètes : mais un satirique moderne lui a porté une furieuse estocade (A). Elle eut beaucoup de part à l'amitié de Louis XIII, et souffrit une disgrâce qui releva sa réputation au lieu de la diminuer (B).

(a) Histoire des grands Officiers, pag. 257.

(b) Le livre intitulé : l'État présent de la France, imprimé en 1657, dit, pag. 89, que cette Anne d'Haluin avait épousé en secondes noces Henri de Foix et de la Valette, comte de Candale, fils aîné du feu duc d'Épernon, duquel elle se fit séparer pour épouser M. de Schomberg.

(A) Un satirique moderne lui a porté une furieuse estocade.] C'est l'auteur d'un livre qui fut imprimé à la Haye, (1) l'an 1687, sous le titre de *Mémoires de M. L. C. D. R.*, concernant ce qui s'est passé de plus particulier sous le règne du cardinal Maza-

(1) Le titre porte : à Cologne, chez Pierre Marteau.

n'a jamais bien su qui a fait (2); on a seulement débité conjecture que c'était un homme ait été secrétaire de madame tesse de Soissons, nièce du al Mazarin. Il a sans doute de ; mais on ne vit jamais un tel eur de toutes sortes de contes, el compilateur de toutes les ies satiriques qu'on peut ap- e dans les auberges et dans ées. Rien n'est plus faux que se lit dans le premier tome des es de Vigneul-Marville (3) en mes : « Depuis (4) on n'a point ndu parler de petits-maîtres ous le cardinal de Richelieu, entretenait à son service un in nombre de gens déterminés employait à l'exécution de ses ins. Rochefort, dont nous s des mémoires, était de ces -là. » Ce prétendu Rochefort pas encore au monde, ou n'y ue depuis peu, quand ce car- mourut. Quoi qu'il en soit, il is la page 93 que la duchesse de use appréhenda que la Porte, e petit tailleur qu'il était de son avait été par elle installé jus- ns son lit, ne la sacrifiait à la ale de Schomberg, qui après résisté à l'amour du roi, n'a- u, selon le bruit commun, se bre de celui d'un homme de si étoffe. Avant que de rapporter M. l'abbé Faydit a publié là- , je fais cette petite remarque ; que le temps dont il s'agit là est ui a coulé entre la mort du car- le Richelieu et celle du roi Louis Jr, en ce temps-là, le maré- e Schomberg n'avait pas encore é la dame qui est ici en ques- c'est donc mal à propos qu'on alifie comme l'on fait. Écou- maintenant M. l'abbé Faydit.

est le même qui a travaillé long-temps au historique et politique, qui a fait la M. de Turenne; Mémoires d'Artagnan, marquise de Fresne; Annales de la Cour et , Entretiens de Colbert et de Bouin; Mé- le Fontaine, du marquis de Montbrun, etc. t en Hollande après la paix de Ryswick, nna le nom de M. de Milli. Son vrai nom ourtille : il est de Champagne. [Il s'ap- ation Sandras de Courtiz, comme le dit]

la page 324 de la première édition de est-à-dire depuis le temps de Henri III.

« J'avoue, dit-il, que ce qui me » détermina, quand je composai mon » livre (5), de mettre tout au long » cet endroit de Celse, fut unique- » ment le dessein de consoler en effet, » par l'exemple de la très-Sainte » Vierge, une dame très-vertueuse » que la calomnie avait eu l'audace » d'attaquer sur son honneur, avec » autant d'injustice que de cruauté. » Ceux qui me connaissent savent » que je fais profession depuis long- » temps d'honorer une illustre du- » chesse et maréchale de France, qui » ayant été dans sa jeunesse l'orne- » ment et l'admiration de la cour, » autant à cause de son éminente » piété qu'à cause de sa beauté et » de son esprit, est devenue dans sa » vieillesse l'édification de toute la » ville par les exemples continuels » de ses vertus, et la joie de tous » ceux qui la voient par la douceur » de ses entretiens. Mais comme il » n'y a rien de si pur que la calomnie » n'attaque, il s'est trouvé un inso- » lent écrivain qui, dans un livre » plein de faussetés intitulé : Mémoires » de M. L. C. D. R., a eu l'effronterie » de répandre sa satire sur une si » belle vie; et sans songer que cette » maréchale, dont il parle si mal, » est celle-là même que les poètes, » naturellement satiriques, appe- » laient dans sa jeunesse *Sainte Haut...* (6), il n'a pas craint, par » la plus lâche et la plus ridicule de » toutes les médisances, de lui don- » ner pour galant un homme qu'elle » n'avait jamais ni vu ni connu. Un » jour donc que j'étais allé chez elle, » je la trouvai un peu étonnée de se » voir si indignement traitée dans » cet impertinent livre : je ne pus » m'empêcher de lui dire, pour la » consoler, que la très-Sainte Vierge » même, qui était la plus pure de » toutes les créatures, n'avait pu ou » voulu éviter les calomnies des in- » solens, et que peu de temps après » sa mort il s'était trouvé un écrivain » célèbre * qui avait eu l'impudence

(5) *C'est-à-dire l'Extrait d'un sermon prêché le jour de saint Polycarpe, à Saint-Jean en Grève, à Paris, avec les preuves des faits qui y sont avancés. Ce livre fut imprimé l'an 1689. Voyez-y la page 36.*

(6) *Scarron le faisait.*

* Cet écrivain est si peu célèbre, dit Le- » clerc, qu'on ignore même aujourd'hui jusqu'à

» d'assurer qu'elle avait eu un com-
 » merce criminel avec un homme d'é-
 » pée nommé PANTHER^{*}, et que c'é-
 » tait de lui qu'elle avait eu Jésus-
 » Christ. Comme cela lui parut nou-
 » veau, et capable d'ailleurs de la
 » consoler, elle me témoigna que je
 » lui ferais plaisir de lui copier ce
 » passage (7).

J'ai cru ne devoir rien retrancher de ce discours ; car tout m'y a paru propre à être de quelque usage, ou pour les uns ou pour les autres. J'y joindrai une observation ; c'est qu'on ne devrait pas souffrir que tant de gens eussent la hardiesse de diffamer les plus grands noms. Je connais bien des personnes qui gémissent de l'impunité de cette licence. On la trouverait plus supportable, si ces auteurs satiriques étaient assurés de ce qu'ils débitent ; mais le plus souvent ils n'en ont nulle certitude, et quelquefois même ils savent qu'ils mentent, et il refuseraient opiniâtement de se rétracter si l'on mettait en évidence leurs calomnies. Ils n'imiteraient point l'acte d'honnête homme qui a paru dans le *Mercur* politique du mois de décembre 1695. Copions cet endroit-là. Voici les paroles de l'auteur de cet ouvrage : « Puisque je suis
 » sur le chapitre du feu archevêque
 » de Paris, je me sens obligé de dire
 » que je suis marri d'avoir rapporté (*)
 » ce que dit l'auteur de l'*Esprit* de
 » M. Arnauld, au sujet de madame la
 » maréchale duchesse de la Meille-
 » raye. L'auteur de cette satire, qui
 » a avancé indiscrètement tant de faits
 » qui se sont trouvés faux, l'a mise
 » du nombre de quelques dames
 » avec lesquelles on prétend que cet
 » archevêque était en commerce de
 » galanterie ; et cependant il est cer-

son nom. L'ouvrage où est contenue cette calomnie est un livre hébreu, traduit en latin par Jean Christophe Wagenseil, qui a inséré l'original et la traduction à la fin de son recueil *Tela ignea Satanae*. Ce livre, qui a pour titre : *Liber toldos jesehu*, a été réfuté par ce savant, et sa réfutation se trouve à la suite du même livre. »

* C'est à l'occasion de ce passage que Voltaire, dans son *Épître sur la calomnie* (1733), a dit :

Lisez-moi Bayle à l'article *Schomberg* ;

Vous y verrez que la vierge Marie

Des chansonniers comme une autre a souffert.

(7) L'abbé Faydit, *Supplément à la Dissertation sur le sermon de saint Polycarpe*.

(*) C'est dans le tome XIX, mois d'août, pag. 186.

» tain que cette duchesse n'a jamais
 » de sa vie parlé à ce prélat. C'est le
 » témoignage que tout Paris lui rend.
 » Je suis convaincu que madame de
 » la Meilleraye s'est fort peu souciée
 » qu'on ait parlé de ce commerce
 » chimérique sur la foi d'un auteur
 » qui ne passera jamais pour cano-
 » nique. J'ai bien voulu néanmoins,
 » pour mon propre intérêt, désavouer
 » ce que j'avais dit, quoiqu'à la vé-
 » rité je n'en crusse rien, comme je
 » l'insinuai assez (8).

(B) Elle eut beaucoup de part à l'amitié de Louis XIII, et souffrit une disgrâce qui releva sa réputation au lieu de la diminuer.] On voit assez amplement cette amourette dans les *Intrigues galantes de la Cour de France*. Le cardinal de Richelieu, nous dit-on, s' alarma de cette passion du roi, encore que mademoiselle de Hautefort n'eût pas la même pénétration, ni l'esprit aussi capable d'intrigues (9) que la première maîtresse (10) ; il s'en alarma, dis-je, après qu'il eut découvert qu'elle ne se gouvernait que par les conseils de mademoiselle de Chennerault (11). Lui et Cinq-Mars pressèrent tellement le roi, qu'il envoya ordre à ces deux filles de sortir incessamment de la cour, et elles entrèrent d'abord dans un couvent à Paris ; mais le cardinal ne les y laissa pas long-temps, et les obligea à se retirer, mademoiselle de Chennerault en Poitou, et mademoiselle de Hautefort à une de ses terres, à quarante lieues de la cour (12). Cette passion du roi était mêlée d'un grand respect et d'une grande jalousie. Il n'osait s'émanciper à la moindre liberté avec cette demoiselle, comme on en pourra juger par ce que je vais dire. Un jour, la reine ayant reçu un billet dont elle voulait faire quelque mystère, l'attacha à la tapisserie de sa chambre pour n'oublier pas d'y faire réponse, et le roi étant entré peu de temps après, la reine ne voulant pas qu'il vît ce billet com-

(8) *Mercur* historique et politique, mois de décembre 1695, pag. 661, 662.

(9) *Intrigues galantes de la Cour de France*, tom. II, pag. 183, édition de 1695.

(10) La demoiselle de la Fayette, que le cardinal avait éloignée de la cour.

(11) Je crois qu'il eût fallu dire Chémerrault.

(12) *Intrigues galantes*, tom. II, pag. 186.

manda à madame de Hautefort, qui était sa dame d'honneur, de le prendre et de le serrer, ce qu'elle fit. Le roi voulut le lui ôter, et ils se débattirent assez long-temps en badinant; mais madame de Hautefort, ne pouvant plus se défendre, mit ce billet dans son sein, un asile assuré pour lui, car le roi n'osa y toucher, et n'eut plus la moindre curiosité de le voir (13). Voilà des preuves de son respect, et en voici de sa jalousie. Le marquis de Gèvres fut tué pendant qu'on disposait toutes choses pour son mariage avec mademoiselle de Hautefort. Le roi, « étant entré quelques jours après » dans la chambre de cette dame, la » trouva à genoux devant son prie- » dieu, et s'en étant approché sans » faire bruit vit qu'elle lisait les » vèpres des morts, et s'imaginant » que c'était pour le marquis de Gè- » vres, en conçut une si forte jalousie, qu'il demeura six semaines » sans vouloir entendre parler d'elle, » quoiqu'il lui eût proposé lui-même » le mariage du marquis; ce qu'on » peut attribuer aux caprices ordinaires de l'amour, qui regarde » souvent comme un mal les choses » qu'il a souhaitées (14). » Je demande de n'être considéré ici que comme copiste, car je ne garantis point que cet auteur ait eu de l'exactitude pour le fond de cette affaire, et encore moins qu'il n'y ait pas fait des transpositions de temps et de lieux. J'ai quelque petit scrupule sur ce conte de la suite du *Ménagiana*. *Mademoiselle de Schomberg Hautefort était du nombre des dames que le roi Louis XIII voyait ordinairement; mais elle se dégoûta de la cour, et se retira aux Magdelonnettes. M. l'abbé de la Victoire, y étant allé pour la voir, lui dit : Madame, c'est donc pour faire honneur au roi que vous vous êtes retirée ici* (15)? Je fais là-dessus trois petites observations. 1°. Cette dame n'a jamais pu être nommée mademoiselle de Schomberg; car ce dernier nom ne lui appartint qu'après qu'elle eut épousé le maréchal de Schomberg. 2°. Sa retraite de la cour fut involontaire.

(13) *Là même*, pag. 184.

(14) *Là même*, pag. 185.

(15) Suite du *Ménagiana*, pag. 379, édition de Hollande.

3°. Il est assez bizarre qu'entre tant de sortes de couvens où elle pouvait se retirer, elle ait choisi les Magdelonnettes, lieu destiné à la pénitence publique en quelque façon. Cela m'avait fait douter qu'elle s'y fût retirée; mais j'ai su de bonne part qu'elle le fit.

Au reste, elle fut encore disgraciée sous la régence d'Anne d'Autriche. Voyez les stances que Benserade fit là-dessus (16).

(16) Elles sont au 1^{er} volume du Recueil des plus belles Pièces des poètes français, imprimé l'an 1692, pag. 187, édition de Hollande.

SCHOMBERG (FRIDERIC DE), créé maréchal de France le 30 de juillet 1675, tué au fameux passage de la Boine en Irlande, le 10 de juillet 1690*, l'un des plus grands capitaines de son siècle, et celui qui a commandé des armées sous un plus grand nombre de rois, et qui a été élevé aux dignités éminentes en plus de pays, mériterait ici un long article; mais n'ayant point reçu les mémoires que j'attendais, je suis contraint de le renvoyer à un autre temps. C'est un de ces grands hommes dont l'histoire doit être donnée à faire à un habile écrivain. Je ne doute pas que M. le duc de Schomberg, son digne fils, n'ait déjà songé à procurer cet honneur à sa maison (a), et ce beau présent à la république des lettres.

En attendant on pourra s'in-

* La journée de la Boine est, dit Joly, du 11 juillet, ainsi que Bayle lui-même le dit dans la remarque (E) de sa *Dissertation sur les Libelles diffamatoires*, tom. XV.

(a) Elle est différente de celle dont étaient issus les maréchaux de Schomberg mentionnés dans les articles précédens. Voyez Sekendorf, *Histor. Lutheran.*, lib. III, pag. 93, littérâ b, où il montre qu'elle avait son siège sur le Rhin, au diocèse de Trèves. Théodoric de Schomberg, dont il est parlé ci-dessus, était de celle-ci, si l'on s'en rapporte à l'Etat de la France, tom. II, pag. 166, édition de 1680.

struire de beaucoup de choses, si l'on consulte les mémoires de M. Fremont d'Ablancourt, publiés l'an 1700. Vous en trouverez un extrait dans l'Histoire des ouvrages des savans, au mois de novembre 1700.

SCHORUS (ANTOINE), natif de Hoochstraten dans le Brabant (a), a été l'un des meilleurs grammairiens du XVI^e. siècle. Il travailla avec beaucoup de diligence à introduire dans les écoles la latinité de Cicéron (b), et il composa quelques ouvrages très-utiles à ce dessein (A). Une comédie, qu'il fit jouer par ses disciples à Heidelberg, où il enseignait les belles-lettres, fut cause qu'il fut obligé de prendre la fuite (B). Il mourut à Lausanne, l'an 1552 (c).

(a) Valer. Andr., *Bibliotheca belgica*, pag. 76.

(b) *Idem*, *ibidem*.

(c) Valer. Andr., *Biblioth. belg.*, pag. 76, et Simlerus, in *Epitom. Biblioth. Gesneri*, pag. 67.

(A) *Il composa quelques ouvrages très-utiles à ce dessein.*] Celui qui a pour titre *Thesaurus Ciceronianus*, est un abrégé méthodique du Trésor de Robert Étienne, et des Observations de Nizolius. Ses *Phrases Linguae latinae, ratioque observandorum eorum in authoribus legendis quæ præcipuam ac singularem vim aut usum habent*, furent imprimées à Bâle l'an 1550 (1), et ont été depuis réimprimées une infinité de fois (2). On imprima à Strasbourg, en 1549, ses deux livres de *Ratione descendæ docendæque latinæ et græcæ linguæ* (3).

(B) *Une comédie... fut cause qu'il fut obligé de prendre la fuite.*] Cette comédie ne fut représentée que dans sa maison, en présence d'un petit nombre de gens; néanmoins elle fit

un bruit qui parvint bientôt jusques aux oreilles de l'empereur, et qui l'obligea à donner ordre que ce crime ne demeurât point impuni. L'électeur palatin Frédéric II, ayant lu la lettre que S. M. I. lui écrivit sur ce sujet, en fut troublé: il ne savait encore ce que c'était; mais il découvrit le tout par l'information qu'il fit faire. Schorus se sauva; quelques-uns de ses écoliers furent mis en prison par le recteur de l'académie. Voici le fondement de la plainte. Cette comédie introduisait la religion qui demandait d'être logée chez les grands: ils lui fermèrent la porte. Elle s'adressa enfin à des personnes de la lie du peuple, et trouva un domicile. Que pensera-t-on des grands, disait l'empereur, s'il est une fois permis de les décrier sur le théâtre comme les persécuteurs de la religion? Vous trouverez ce récit au XIII^e. livre des Annales de Hubert Léodius *. Un auteur moderne a cité cela pour faire voir qu'on peut permettre la comédie (4), et il observe qu'en Angleterre, et au Pays-Bas, la liberté des comédiens servit de beaucoup à introduire la réformation: *Sæpè actores quàm artificiosè perstringunt vitia inveterata publicèque grassantia, quod alii certè vix tantà cum παρρησία audent. Nec absque fructu: prout contigit circa reformationis initia in Angliâ, uti observavit vir pietate atque doctrinâ conspicuus Johannes Foxus in Historiâ Ecclesiæ anglicanæ. Similiter in Belgio comœdiæ, à viris doctis scriptæ, cùm exhiberent quàm graphicè in theatro Babylonis turpitudinem, haud parùm sub initium reformationis quàm plurimos commoverunt, nec minùs cum fructu spectatorum prostituerunt antichristianam doctrinam, quàm orthodoxam veritatem eidem oppositam asseruerunt* (5). Il faut que je dise ici qu'en l'an 1558 on joua à la Rochelle, devant le roi et la reine de Navarre (6) une comédie qui représentait les abus de

* C'est Hubert de Liège, dit Leclerc qui croit que c'est le même Hubert dont il est question dans la remarque (A) de l'article FAVAR, tom. VI, pag. 475.

(4) Martinus Schoockius, exercit. XXIX, pag. 507, 508.

(5) *Idem*, *ibid.*, pag. 507.

(6) Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret.

(1) *Epitom. Biblioth. Gesneri*, pag. 67.

(2) *Je me sers de l'édition de Cologne*, 1595, in-8^o.

(3) *Epitom. Biblioth. Gesneri*, pag. 67.

la papauté, et le remède que l'Écriture y pourrait apporter *. Les ecclésiastiques s'en offensèrent, et en allèrent faire leurs plaintes au roi de Navarre même (7). M. Vincent, ministre de la Rochelle, ajoute au récit de cette aventure une réflexion solide : *Je ne pense pas, dit-il (8), que, sous prétexte du récit historique que je viens de faire, l'on m'impute que j'aie prétendu autoriser cette manière de traiter les choses qui regardent la religion... (9) S'il est vrai, comme on le disait assez hautement à la Rochelle, que tout ceci fût venu de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, qui (10) voulut à son tour (11) se servir aussi de la licence du théâtre, pour lui faire dire des vérités que les docteurs de Rome ne s'étaient que trop justement attirées (12), nous n'y pouvons pas donner notre approbation. Nous savons que la religion est trop grave et trop sainte pour être tirée sur les théâtres sous quelque prétexte que ce soit ; et qu'elle est trop ennemie du monde et de ses vanités folles, pour mendier le secours de ses ministres. Cependant comme Dieu, qui est admirable dans toutes ses voies, sait du mal tirer le bien quand il lui plaît ; et comme, pour corriger un prophète qui s'égarait de son devoir, il a su faire parler une ânesse (*), il permit ici qu'un des théâtres du siècle parlât, puisque les chaires des églises demeureraient muettes ; il permit, dis-je, à la honte des pasteurs de ce temps-là, que des comédiens dont la profession consiste à représenter des fables, fussent cette fois des docteurs de la vérité, puisque les pas-*

teurs, qui par le devoir de leur charge devaient prêcher cette vérité, n'enseignaient plus que des fables.

SCHOT ou SCOT (REGINALD), gentilhomme anglais, composa un livre dont on brûla tous les exemplaires qu'on en put trouver (a). Il tâcha d'y faire voir que tout ce qui se raconte des magiciens et des sortilèges est chimérique. La première partie de cet ouvrage fut mise en flamand, et imprimée l'an 1609, et fit beaucoup d'impression sur les esprits (b). M. Voëtius s'en plaint beaucoup (A).

(a) Voëtius, Disputat. theolog., tom. III, pag. 544.

(b) Idem, ibid., pag. 573.

(A) *M. Voëtius s'en plaint beaucoup.*] Le passage que je vais citer servira de preuve et de commentaire à cet article. Reginaldus Scot (1) *nobilis Anglus magicæ crimen aperte negavit, et ex professo oppugnavit, omnes ejus mirabiles affectus aut ad melancholiam, aliosve naturales morbos, aut ad artem, industriam, et agilitatem hominum figmentis et prestigiis suis illudentium, aut ad stolidas imaginationes, dictorum magorum, aut ad vanas nugas et fictiones eorundem magorum referens. Ejus liber tit. Discoveries of Witchcraft in Angliâ combustus est ; quem nominatim etiam perstringit sereniss. Magnæ Britannicæ rex Jacobus in Dæmonologiâ, eumque tangit diffusissimæ eruditionis theologus Johannes Raynoldus, in Cens. lib. Apocryp. tom. II, prælect. 169 (2). In eundem, sed innominatum, calamum strinxit eximius et subacti judicii theologus, Guilelm. Perkinsius in tractatu de Bascanologiâ. Pars libri istius Reginaldi Scot elenctica (nam reliqua in editione anglicanâ conjurationes continebat) in Belgicum idioma translata est, ante annos aliquot Lugd. Batav. per Thomam Bas-*

* Leclerc regarde comme suspecte cette petite histoire que Bayle a rapportée dans l'article de Jeanne d'Albret, reine de NAVARRE, tom. XI, pag. 56.

(7) Vincent, Recherches sur les commencemens et les premiers progrès de la Réformation en la ville de la Rochelle, pag. 40. Voyez, tom. XI, pag. 62, le second article NAVARRE, remarque (E).

(8) Vincent, la même, pag. 40, 41.

(9) La même, pag. 43.

(10) La même, pag. 42.

(11) Pour entendre cela, il faut savoir que l'auteur venait de parler d'une pièce de théâtre, représentée à Paris, au collège de Navarre, contre Marguerite de Valois, mère de Jeanne d'Albret. Voyez, tom. XI, pag. 45, le premier article NAVARRE, citation (22).

(12) La même, pag. 43.

(*) Nombres, 22, 28.

(1) Il le nomme deux fois Schot, pag. 544.

(2) Il fallait dire 196 : cette faute a été faite par une transposition de chiffres, ce qui n'arrive que trop souvent aux imprimeurs.

son : *ex illius libri lectione, seu fonte perenni, non pauci ab illo tempore docti et indocti in Belgio fluctuare, et de Magid ακριβίζειν ac δεσποινίζειν, (ut libertinis et semilibertinis infesta est patria nostra) quin eò ignorantiae sæpè prolabi, ut non iniquè illis applicari potuerit, quod sereniss. rex Jacobus in Dæmonologiâ subdito suo Reginaldo Scot : esse quasi novos sadducæos : cùm omnes diabolorum operationes, et apparitiones suaviter exhibant, tanquam anicularum, aut superstitionis meticulousæ phantasmata ac fabellas (3).*

(3) Gisb. Voëtius, Disputat. theol., tom. III, pag. 564, 565.

SCHULTINGIUS (CORNEILLE), licencié en théologie et chanoine de Saint-André à Cologne, vers la fin du XVI^e. siècle, était de Steinwich (a) dans l'Over-Yssel. Il s'attacha beaucoup à la controverse, et après avoir publié plusieurs ouvrages contre les protestans (A), il entreprit, comme son chef-d'œuvre, de réfuter l'Institution de Calvin. Il crut que ce serait les attaquer dans leur principale forteresse (b). Je parlerai de cette réfutation, et je trouverai par-là un supplément de ce que j'ai déjà dit (c) sur les éditions de cet ouvrage de Calvin (B). Il y a beaucoup d'emportement dans les écrits de ce chanoine de Cologne : il observe que les hérétiques les critiquaient, et que l'on en interdisait l'entrée dans l'Angleterre (d). Il mourut le 23 d'avril 1604 (e). M. König en fait deux auteurs,

(a) De là vient le surnom de Lithocomus qu'il se donne.

(b) Voyez l'épître dédicatoire de son 1^{er}. tome, contre l'Institution de Calvin.

(c) Dans les remarques (F) et (LB) de l'article CALVIN, tom. IV, pag. 333 et 350.

(d) Voyez la remarque (A), à la fin.

(e) Valer. Andreas, Biblioth. belgic., pag. 164.

l'un nommé Conrad Schultingius, l'autre Cornélius Schultingius.

(A) *Plusieurs ouvrages contre les protestans.*] Valère André nous donne la liste suivante. *Edidit ecclesiasticæ Disciplinæ libros VI, Colonia; Bibliothecam ecclesiasticam, ibid., 1599 et 1602; Opus variarum Lectionum et Animadversionum, adversus libr. I Institutionum Johan. Calvini, ibid., 1601, in-4°; Refutationem totius Theologiæ Calvinianæ, præsertim Institutionum ejusdem Calvini, ibid., in-4°; Thesaurum Antiquitatum ecclesiasticarum, è VII prioribus Annalium Baronii tomis, contra Centuriatores Magdeburgenses ac Calvinistas, totidem tomis ordine alphabetico contextum, ibid.; Tragicomœdiam Constantini Magni et sanctæ Helenæ, ibid., 1602; Confessionem Hieronymianam, è D. Hieronymi Operibus juxta locorum theologicorum capita, tomis IV, apud Mylium, 1584, in-fol.; denique Hierarchiam Anacrisin adversus varios Calvinistarum Libros et celebratas ab eisdem Synodos; ibidem, apud Herm. Hobergium, 1604 (1).* Le Catalogue d'Oxford marque que le *Bibliotheca ecclesiastica, seu commentarius de Explicatione Missalis et Breviarii*, contient IV tomes; et que le *Variae Lectiones et Animadversiones contra Institutiones Calvinii et Petri Martyris Locos communes* en contient V, imprimés l'an 1602. On verra tout le titre de cet ouvrage dans la remarque suivante. Valère André n'est point exact sur cet article : il a indiqué à part ce que l'auteur publia contre le 1^{er}. livre de l'Institution de Calvin; et il a marqué ensuite d'une façon vague la Réfutation de l'Institution. Il fallait dire que l'*Opus variarum Lectionum, etc.*, contient IV tomes, contre les IV livres de l'Institution, et qu'ils furent imprimés l'an 1602, à Cologne, par Étienne Hemmerden, aux dépens de l'auteur. Notez qu'il s'imaginait que ses ouvrages chagrinaient beaucoup les hérétiques, et que sa plume leur était si redoutable, que les Anglais ne souffraient point que l'on apportât chez eux ce qu'il publiait. *Mordere, su-*

(1) Valer. Andr., Bibl. belg., pag. 164.

*arroderet calvinistæ non
ittunt, cum Hieronymianam
ionem, de Disciplinâ ecclesi-
os, Thesaurum Antiq. ec-
carum, tum omnium maximè
ecam ecclesiasticam, seu
it. sacros de Explicatione Mis-
Breviarii, propter eorum cœ-
tus, agendas, et formulas
isas ad eam in Angliâ in primis
unt, ut publicè prohibuerint
am importari (2).*

*parlerai de cette réfutation,
uverai par-là un supplément
e j'ai déjà dit sur les éditions
itution de Calvin.] Schultin-
tula ainsi le premier tome de
rage: Bibliothecæ catholicæ
doxæ, contra summam totius
iæ Calvinianæ in Institutio-
hannis Calvinii et Locis com-
Petri Martyris, breviter
tensæ: vel potius, Variarum
um et Animadversionum con-
um librum Institutionum Jo-
Calvini tomus primus. Le titre*

es suivans ne diffère de celui-
l'égard du numéro tant du
ue du livre de l'Institution
réfuté. On peut assurer rai-
ement que cet ouvrage de
agus n'est qu'un tas informe
eils, et qu'une pénible rap-
le n'est presque qu'un centon
ages-empruntés, et qu'un in-
auteurs qui ont traité contre
es matières controversées. Les
de ponctuation et d'ortho-
, et de toutes les autres espè-
peuvent tomber les impris-
y sont innombrables; mais,
il en soit, il peut servir de
aire, et j'y ai trouvé des faits
nant l'Institution de Calvin,
ont paru dignes de remarque
me qu'ils sont fabuleux.

Le chanoine débute par une
raison entre l'Institution de
et les Lieux communs de Mar-
Il trouve dans ces deux ou-
la même disposition des ma-
le même ordre de livres et de
es, et les mêmes argumens
la catholicité. Il ne veut point
e parti sur la question, si Cal-
plagiaire de Martyr, comme

ulting., epist. dedicat., tom. I Biblioth.
ulting., tom. I Biblioth. cathol., p. 1.

de grands hommes le croient (4), ou
si Calvin a tout tiré de son propre
fonds, comme le croient quelques
autres; mais en tout cas il décide
que Martyr était plus savant que Cal-
vin. S'il avait lu la préface des Lieux
communs de Martyr, il aurait su
certainement à quoi se déterminer
sur la question du plagiarisme; car
il paraît, par cette préface, que ces
Lieux communs furent dressés après
la mort de Martyr. M. Burnet s'est
servi de cette remarque pour relever
une bévue de M. Varillas (5). Souve-
nons-nous que Martyr n'embrassa la
réformation qu'en 1542, et qu'il mou-
rut trois ans après la dernière révi-
sion de l'Institution de Calvin; d'où
il résulte que ses Lieux communs, ni
même ses autres ouvrages, n'ont pu
servir de modèles ni de source à l'In-
stitution, dont la troisième édition,
augmentée par l'auteur, est de l'an
1543.

Après cela le chanoine fait consi-
dérer le grand crédit que cet ouvrage
de Calvin a obtenu chez les protes-
tans. Il cite (6) un ministre (7), qui
en a donné un abrégé en langue alle-
mande, et qui assure que depuis la
naissance de Jésus-Christ il n'a point
paru d'ouvrage plus utile ni plus
saint que celui-là. Il dit que Piscator,
dans son épitome du même livre (8),
et Bèze, dans la préface de sa confes-
sion de foi, font le même jugement;
et que peu s'en faut qu'en Angleterre
on ne donne à l'Institution de Calvin
la préférence sur la Bible; que les
évêques ordonnent à tous les minis-
tres d'apprendre presque par cœur
ce livre-là; qu'on le met sur la chaire
des églises; qu'en Écosse on fait com-
mencer par la lecture de cette Insti-
tution les études de théologie; qu'à
Heidelberg, à Genève, à Herborn,
et dans les universités calvinistes, on
l'explique publiquement; qu'en Hol-
lande les laïques aussi bien que les
ministres l'ont toujours entre les
mains, reliée magnifiquement. Voilà
le précis d'un discours plus ample

(4) *Quod magni viri sentiunt. Idem, ibidem.*

(5) *Voyez la seconde Critique de M. Burnet, sur l'Histoire de l'Hérésie, pag. 12 et suiv.*

(6) Schulting., Biblioth. cathol., tom. I, p. 6.

(7) Caspar Olérianus, ministre de l'électeur palatin.

(8) *Imprimé à Herborn, l'an 1586.*

que je rapporterai tout entier pour la rareté du fait, selon le latin de l'auteur. *In Angliâ ejus (Calvini) Institutiones ipsis penè biblicis scripturis præferuntur, mandant pseudoepiscopi omnibus ministris, ut penè ad verbum has ediscant, nec unquam de manibus deponant, collocantur in templis sublimi loco in pulpito, custodiuntur tantâ diligentia ac si sibyllina forent oracula, quæ summâ fidelitate apud Romanos asservata fuisse, veteres romani scriptores tradidèrè (*)*. In Scotiâ omnes studiosi adolescentes post susceptum gradum magisterii, studium theologiæ ab his principiis nempè lectione *Institutionum* inchoant. Omnes apostatæ monachi, sacerdotes, canonici, quotquot à nobis ad ipsos deficiunt, jubentur initio suæ scilicet conversionis fundamenta prima theologiæ ex hisce *Institutionibus* addiscere, ut ex synodis eorum Belgicis collegi. Heidelbergæ, Genève, Herbornæ et in universitatibus calvinistarum, vel ipsæ *Institutiones*, vel earum compendia publicè à doctoribus studiosis theologiæ explicantur. Hæ *Institutiones* ab ipsis in omnes linguas vertuntur, ut omnium nationum homines hoc veneno pestifero inficere, et corrumpere possint. In Belgio nullus est verbi minister et præco, nullus senatorii ordinis vir paulò latior, nullus præses vel præfectus, breviter, nullus sacrarum litterarum cupidus (omnes autem penè sunt ejusmodi in theologiâ calvinianâ versati à supremo consiliario usque ad infimum aurigam et nautam) qui non hasce aureas scilicet eorum judicio *Institutiones* nocturnâ verset manu versetque diurnâ, extrinsecus auro, purpurâ omnique preciosissimo ornatu vestiunt et ornant tanquam præstantissimam margaritam evangelicam et quasi thesaurum cœlitus delapsum, ex his libris omnes controversias decidunt et dijudicant (9). Chacun voit qu'il y a trop d'hy-

(*) *Libri Institutionum in Angliâ in tanto pretio sunt, ut tum anglicè exactissimè versi in singulis ecclesiis à parochis legendi appendantur, tum in utràque illis academiâ, cursu philosophico absoluto, futuris theologis hi primum ante omnia prælegantur* D. Stapletonius in promptuario quadragesimali in feriâ 4 hebdomadæ sanctæ.

(9) Schult., Biblioth. cathol., tom. I, pag. 7 : il répète la même chose à la page 487 du II^e. tome, et dans l'épître dédicatoire du III^e. tome.

perboles et de puériles exagérations dans ce passage.

Voyons ce qu'il dit sur les éditions de l'*Institution* de Calvin.

Il trouve qu'elles devinrent plus exactes à proportion que l'auteur les multiplia, et qu'ainsi, comme la première est la plus imparfaite, la dernière, qui est celle de l'an 1559, est la plus parfaite. Il lui semble que Calvin, traitant cet ouvrage comme sa production favorite, appliqua tout son esprit et toutes ses forces à la corriger, à l'embellir, et à l'augmenter, afin d'y donner un système bien complet, et une parfaite idée de sa théologie. *Videtur autem mihi Johannes Calvinus, ab eo tempore quo scribere cœpit, deinceps usque ad finem vitæ suæ, omne studium suum omnemque operam et vires ad has Institutiones augendas, locupletandas sic contulisse, ut suæ theologiæ perfectam idæam et specimen exhiberet* (10). Cette pensée s'accorde assez bien avec la préface que Calvin a mise au devant de l'édition de l'an 1559. Schultingius observe (11) que la première édition est de Bâle, 1536, in-8°; que la seconde est de Strasbourg, 1539, in-folio; que la troisième est de Genève, 1545, in-folio et in-8°; et que la quatrième est de Genève, 1559, in-folio et in-8°; que celle que l'université d'Heidelberg fit faire, l'an 1572, est différente des autres en plusieurs choses, et la pire de toutes; qu'on en fit deux à Lausanne avec des scolies, l'une en 1576, l'autre en 1585; que la traduction allemande d'Heidelberg s'éloigne prodigieusement (12) du texte de Jean Calvin; que la première, savoir celle de Bâle, 1536, n'est divisée qu'en huit chapitres (13), et ne contient aucun avertissement au lecteur; que le Catéchisme de Genève a été joint à la troisième édition; que Bellarmin, au chap. IV du 1^{er}. livre de *Pontifice*, allègue une édition de l'an 1554, et montre en quoi elle est contraire à l'édition qui suivit; que l'édition de Strasbourg, 1539, porte ce titre: *Institutio christianæ Religionis nunc*

(10) *Idem*, ubi supra, pag. 18.

(11) *Idem*, ibidem, pag. 19.

(12) *Toto cœlo aberrat*. *Idem*, ibidem.

(13) Cependant il dit, page 39, qu'elle contenait seize chapitres.

verè demùm suo titulo respondens , auctore Alouino : Argentorati, apud Wendelinum (14) mense augusto anno Domini 1. 5. 3. 9. , et qu'on lit au haut de l'épître dédicatoire : Potentissimo illustrissimoque monarchæ magno Francorum regi principi ac domino suo Alcuinus , ce qui insinue que c'est Alcuin qui adresse la parole à Charlemagne ; le faux nom d'Alcuin ayant paru dans la première édition, c'est à tort que l'on a mis à la seconde nunc demùm suo titulo respondens (15) ; que l'on trouve beaucoup de variations dans la doctrine de Calvin, lorsque l'on confère ensemble les éditions qu'il a données de ce livre (16) ; que les éditions données par les libraires, sans sa participation, varient encore plus ; on y a joint, on y a changé, on y a ôté beaucoup de choses, selon le goût particulier de certaines gens : Si sæpiùs et plures editiones inveniuntur, sunt typographorum, non Calvini ; ibi sunt multa adjecta, mutata, ablata pro judicio privatorum hominum (17) ; que la méthode de cet ouvrage est merveilleuse, et qu'elle peut être comparée aux Institutes de Justinien, qui, comme le reconnaissent justement les jurisconsultes, ont été dressées avec tant d'ordre et de symétrie, que rien plus. Methodus profectò adeò insignis est et artificiosa, ut cum Institutionibus Justiniani conferri possit, quo libro jureconsulti meritò sentiunt, nihil scriptum esse magis methodicè, nisi fortè hoc alicui meritò displicere possit quòd de principiis theologiæ (à quibus omnis ordiri debet disputatio) non in I statim libro, ut fieri oportuisset multi sentient, sed in ultimo libro IV tractàrit, nempè de auctoritate ecclesiæ, pontificis, conciliorum, et Sacræ Scripturæ. Methodum Albertus Pighius valdè laudat et filum orationis ac stylum dicendi (18). Qu'aussitôt que cet ouvrage de Calvin fut sorti de dessous la presse à Strasbourg, environ l'an 1545, Bernard

Cincius, évêque d'Aquila, en apporta un exemplaire au cardinal Marcel Cervin, légat du pape à la cour de l'empereur (19) ; que ces deux habiles hommes ayant jugé que c'était un livre plus dangereux que ne l'étaient les autres écrits des luthériens (20), le donnèrent à examiner à Albert Pighius, qui, ayant jugé que Calvin était un antagoniste digne de lui, entreprit de le réfuter ; et qu'il commença par la matière de la grâce et du franc-arbitre, sur quoi il publia dix livres contre Calvin ; qu'il avait dessein d'en publier d'autres sur la justification, et sur le principe de la foi, mais que la mort l'empêcha de les achever. *Hic (Albertus Pighius) Calvinum nequaquàm contemnendum, sed dignum antagonisten, quocum congregaretur, in quem calamum stringeret, ac pro pietate et orthodoxâ fide decertaret judicavit. Quo factum est, ut decem libros de gratiâ et libero arbitrio contra Johan. Calvinum in lucem emiserit, cui si diuturnior vita superstes fuisset, proposuerat etiam de justificatione hominis, et de principiis credendorum contra eundem Calvinum scribere, et ad ista tria primaria puncta eisdemque annexa, nempè de gratiâ et libero arbitrio, de justificatione, de principiis credendorum inchoatos non absolvit, nec in lucem edidit (21).*

Faisons quelques notes sur ces récits du chanoine de Cologne.

I. Premièrement, il faut établir comme un fait certain (22) que l'épître dédicatoire de l'Institution fut datée de Bâle, non pas le 1^{er}. d'août 1536, comme portent plusieurs éditions mais le 1^{er}. d'août 1535, comme on le voit dans quelques autres. C'est un grand préjugé que la première édition est de l'an 1535, puisqu'il y a beaucoup d'apparence que l'ouvrage était achevé d'imprimer lorsque l'auteur data l'épître dédicatoire. S'il l'était, nous aurions lieu de conclure que l'exemplaire que l'on garde dans la bibliothèque de Genève (23), qui est

(14) Il fallait ajouter ici Rihelium.

(15) Schult., Biblioth. cathol., pag. 20.

(16) Calvinus in tempore editionum diversarum et in doctrinâ Institutionum non sibi constat, sed modis variis mutavit. Idem, ibidem, pag. 19. Voyez aussi le commencement de l'épître dédic. du IV^e. tome.

(17) Schult., Biblioth. cathol., tom. I, p. 19.

(18) Idem, ibidem, pag. 7.

(19) Idem, ibidem, pag. 39.

(20) Reliqua lutheranorum scripta esse dilutiora, hoc acrius mordere et fortius stringere. Idem, ibidem, pag. 39 et 40.

(21) Idem, ibidem.

(22) Voyez la remarque (F) de l'article CALVIN, tom. IV, pag. 333.

(23) Voyez la même remarque de l'article CALVIN, tom. IV, pag. 333.

tronquée des quarante-deux premières pages, mais qui marque à la fin qu'il a été achevé d'imprimer au mois de mars 1536, n'est pas de la première édition; car, s'il l'était, il faudrait dire que Calvin partit de Bâle avant que son livre fût imprimé, et que l'imprimeur ne se hâta guère, et n'acheva l'édition qu'au mois de mars 1536. Cela n'est point probable, et l'est beaucoup moins que de supposer qu'un livre aussi bien écrit que celui-là, et si propre au temps, fut débité avec une telle promptitude, qu'il fallut bientôt songer à une seconde édition, qui fut achevée au mois de mars 1536. Prenez bien garde 1°. que Théodore de Bèze assure (24) que Calvin *fit imprimer* à Bâle son Institution, et ne partit de Bâle qu'après l'édition du livre (25); 2°. qu'il rapporte tant de voyages de l'auteur depuis ce temps-là jusqu'à l'été de 1536 (26), qu'il faut que Calvin soit sorti de Bâle peu après la date de l'épître dédicatoire. On objectera que l'imprimeur a marqué au titre l'an 1536, quoique l'ouvrage fût en vente dès le mois d'août 1535. J'avoue que l'anticipation sur l'an suivant est fréquente parmi les libraires; mais ordinairement ils ne le commencent pas au mois d'août, et enfin cela ne lève point la difficulté que je fonde sur la date du mois de mars 1536, qui se voit à l'exemplaire de Genève. Je conclus qu'encore qu'il y ait quelque apparence que la première édition a été marquée sous l'an 1536 par le libraire, il est vraisemblable aussi qu'elle fut datée de l'an 1535. C'est ainsi que l'on se pourrait donner carrière de part et d'autre dans le pays vaste de la probabilité, si l'on n'avait pas un point fixe qui termine à mon avantage toute la dispute. Ce sont les paroles mêmes de Calvin, que j'ai citées en un autre endroit (27), et par lesquelles nous apprenons qu'il sortit de Bâle un peu

après que son livre y eut vu le jour. Voilà une preuve démonstrative que l'édition achevée au mois de mars 1536 n'est pas la première.

II. En second lieu, je remarque que Schultingius a eu droit de ne compter pour la seconde et pour la troisième édition que celles qui ont été faites sur les révisions de Calvin. Il fait bien, selon cette règle, de donner le second rang à l'édition de Strasbourg, 1539, mais il a tort de compter pour la troisième celle de Genève, 1545; car elle avait été précédée de celle de Strasbourg, 1543, corrigée et augmentée par l'auteur.

III. Ce qu'il remarque, que le Catéchisme de Genève fut joint à la troisième édition, c'est-à-dire, selon son compte, à l'édition de Genève, 1545, pourrait être vrai; car l'épître dédicatoire (28) de ce Catéchisme est datée du 28 de novembre 1545. Calvin composa en français ce Catéchisme, l'an 1536, et le publia en latin, à Bâle, l'an 1538 (29). Il en changea la forme l'an 1541, *la réduisant en bonne méthode par demandes et responses, pour estre plus aisée aux enfans, au lieu qu'en l'autre les choses estoient traitées par sommaires et briefs chapitres* (30). Il en fit lui-même une traduction latine, qui fut imprimée l'an 1545. Elle est à la fin de l'Institution, à l'édition de Genève, 1550, et pourrait bien être aussi à celle de 1545, comme Schultingius le remarque. Nous avons vu ailleurs (31) qu'un docte dominicain a fixé l'époque de cet ouvrage à l'an 1540, tant pour l'édition française que pour l'édition latine. Il y a un peu d'erreur dans son calcul.

IV. Je ne puis passer à Schultingius la chronologie dont il se sert à l'égard de l'édition qui anima Pighius à écrire contre Calvin. Ce ne fut point celle de l'an 1545, ni même celle de l'an 1543, mais celle de l'an 1539. Il n'était plus en vie l'an 1543. Son livre avait paru quelque temps auparavant, et fut réfuté par Calvin, au commencement de l'année 1543.

(24) Bèze, *préface des Commentaires de Calvin sur Josué*, pag. 7.

(25) *Editio hoc libro sudque veluti præstita patriæ fide, Calvinum visendæ ferrariensis Ducis... desiderium incessit.* Beza, in *Vitâ Calvini*, pag. 367, 368, tom. III *Operum*.

(26) *Idem, ibidem.* Voyez la remarque (U) de l'article de CALVIN, tom. IV, pag. 343.

(27) Dans la remarque (U) de l'article de CALVIN, tom. IV, pag. 343.

(28) *Aux ministres de Frise.*

(29) Bèze, *préface des Commentaires de Calvin sur Josué*, pag. 8.

(30) *Là même*, pag. 12.

(31) Dans la remarque (B) de l'article ESPRIT (Jean d'), tom. VI, pag. 294.

V. Notre chanoine a dû compter, selon son principe, l'édition de l'an 1559 pour la dernière; car Calvin mit alors la dernière main à son ouvrage, et n'y a rien ajouté ou changé depuis. J'ai l'édition française de Genève, 1566, *in-folio*; elle n'a point d'autre préface que celle de l'an 1559, et si elle contient deux indices (32) qui ne sont pas dans celle-ci, Calvin n'en est pas l'auteur. Marlorat les composa avec un soin tout particulier, l'an 1562. Il ne se fia point aux citations mises en la marge, et imprimées par ci-devant; car ayant tout vu et conféré, il trouva qu'il y en avait beaucoup de fausses (33), plusieurs omises, et aucunes n'étant mises en leur lieu. Il restitua le tout le mieux qu'il lui fut possible, et ajouta ce qu'on avait laissé (34).

VI. J'ai un peu de peine à croire qu'il y ait des éditions de l'Institution où l'on ait changé, ajouté et retranché autant de choses que Schultingius l'assure. La vérification serait difficile, vu le nombre prodigieux des éditions de cet ouvrage de Calvin.

Il a été si souvent réimprimé, qu'on ne peut comprendre que l'auteur des *Essais de Littérature* ait fait (35) un article de l'*Institution chrétienne de Calvin*, sans dire aucun mot qui fit comprendre qu'elle a été imprimée plus d'une fois. Il s'est contenté de remarquer (36) que l'auteur la publia à Bâle, vers l'an 1534. Je ne sais s'il s'aperçut lui-même de ce défaut, ou si quelques-uns l'en avertirent; mais il y remédia par une addition à la fin de son livret. Cette addition nous apprend (37) que cet ouvrage de Calvin est daté de Bâle, le 1^{er} août 1536; que ce n'était en quelque manière que l'ébauche d'un plus grand ouvrage; que c'est alors que Paul Thurius (38) fit ce distique qui fit tant de bruit

(32) L'un des matières, l'autre des passages de l'Écriture.

(33) Le libraire de Genève, qui donna l'édition latine de 1550, fit excuse de s'être fié à l'édition de Strasbourg, où la plupart des citations étaient fausement marquées à la marge, à quoi il remédia dans l'Index.

(34) Marlorat, préface des Indices.

(35) Dans les *Essais d'août*, 1762, pag. 96.

(36) Là même, pag. 98.

(37) Pag. 148.

(38) Il fallait dire Thurius.

(39); qu'il y a eu de ce livre cinq éditions: celle de Bâle, 1535; celle de Strasbourg, 1539; la seconde de Strasbourg, 1543; la troisième de Strasbourg, *in-4°*, 1544; celle de Genève, qui est la cinquième, 1550; et qu'en 1550 l'auteur revit son livre, et le divisa en quatre parties. Je voudrais qu'il eût corrigé la fausse date du 1^{er} août 1536. Il y était obligé plus que tout autre, puisqu'il était prêt à dire que la première édition est de Bâle, 1535. Il serait bien embarrassé s'il s'engageait à prouver que Paul Thurius fit son distique l'an 1535. Rien n'est plus aisé que de lui prouver qu'il a eu tort de réduire à cinq les éditions de l'Institution de Calvin. Il en compte lui-même six; car sans doute il a prétendu que la révision faite par Calvin en 1558 fut suivie d'une nouvelle édition, et il est très-vrai qu'elle le fut. On trouvera étrange, avec beaucoup de justice, que l'auteur des *Essais de Littérature*, ayant eu pour but de ne parler que des livres rares, ait fait un article de l'Institution de Calvin; car jamais livre n'a été aussi commun que celui-là; il a été réimprimé tant de fois, qu'on en trouve des exemplaires jusque dans les rues de la friperie dans toutes les villes de Hollande; et à moins que l'édition ne soit belle, et *in-folio*, ils ne coûtent pas plus de trois ou quatre sous. Voyez la note (40).

On a fait une remarque qui témoigne que ce livre de Calvin a été criblé, épluché, anatomisé en toutes manières par les catholiques romains. On a pris garde que le premier mot est *toute*, et le dernier *impiété*; et cela a paru bien mystérieux. Le fait est certain dans la traduction française, mais non pas dans l'original latin. *Institutione Calvini observant quidam hoc verbo omnis incipere et in istud impietas desinere; id tamen præter mentem autoris, ita divino consilio contigisse censent, ut argumento sit librum totius impietatis*

(39) Vous le trouverez dans la remarque (F) de l'article CALVIN, tom. I^{re}, pag. 333.

(40) Il y a dans le Journal de Trévoux, janvier 1703, édition d'Amsterdam, un Mémoire concernant les *Essais de Littérature*, dans lequel on a critiqué ce qui regarde l'Institution de Calvin.

esse quasi encyclopædiam, eâque sold constare (41).

Les éditions de l'Institution de Calvin que j'ai vues sont les suivantes : celle de Genève, 1550, in-4°, *ex officina Johannis Gerardi* ; celle de Robert Étienne, 1553, in-folio (42) : ces deux-là sont en latin, et ne contiennent que XXI chapitres, divisés chacun en plusieurs sections. L'édition française de Genève, chez Jehan Gérard, 1553, in-4° ; l'édition latine de Genève, chez François Perrin, 1568, in-folio. Six autres éditions françaises de la même ville : une chez Conrad Badius, 1560, in-folio ; une de l'imprimerie de Jacques Boergeois, 1562, in-4° ; une de l'imprimerie de Thomas Courteau, 1564, in-8° ; l'édition française de Lyon, chez Jean Martin, 1565, in-8° ; une chez François Perrin, 1566, in-folio ; et une de l'imprimerie de Jacob Stoer, 1609, in-folio. J'ai vu aussi l'édition latine faite à Genève par Jean le Preux, in-folio, l'an 1590. Elle est augmentée d'analyses et de quelques autres pièces composées par divers auteurs. Les éditions de Genève, in-8°, chez Jean le Preux, 1592 et 1602, sont conformes à celle-là. J'ajoute que l'édition de Genève, 1617, in-folio, *apud Joh. Vignon, Petrum et Jacobum Chouet*, fait le sixième volume d'une édition latine des Œuvres de Jean Calvin. Avec ses lettres, elle fait de même un volume de ses Œuvres de l'édition d'Amsterdam, chez Jean-Jacques Schipper, en 1667, in-folio.

(41) Vincent. Baronius, *Parænet. ad Th. Raynaud., in limine Apologet. Ord. Dominic., folio, quod præcedit folium i.*

(42) Elle fut achevée d'imprimer le 4 de février 1553.

SCHUTZE (JEAN), ministre luthérien en Allemagne, au XVI^e. siècle, publia entre autres livres un écrit qu'il intitula : *Le Diabole Sacramentaire, Sacramentarius Diabolus*. On peut juger par-là de l'emportement qui l'animait contre les zuingliens (A). Il publia aussi, en 1579, un livre contenant cinquante raisons pour lesquelles il ne fallait point em-

brasser la communion des calvinistes.

(A) *L'emportement qui l'animait contre les zuingliens.*] Afin qu'on puisse juger de la pièce par l'échantillon, je citerai un passage que je trouve dans George Braun. On y verra que notre Schutze représentait les calvinistes comme les personnes du monde les plus turbulentes, les plus séditeuses et les plus cruelles. *Hic seditionis genius non tantum lutheranos, sed galainistici furoris ministros, magis exagitat quod lutherani in confratribus suis accuratè observârunt, dum inter varias causas, quare sacramentariam calvinistarum doctrinam acceptare nequeant præcipuam et illam allegent, quod seditiosi, et tumultuosi sint, pacis publicæ et tranquillitatis politicæ turbatores, quorum hoc unicum institutum est, ut seditionum factiones, tumultum, dissidia, ac tandem cædem ac sanguinis effusionem procurent. Maximè cum duplici nomine latrones existant, non satiati si hominum animas doctrinæ falsitate interimant, verum etiam, omnem quam possunt cunque diligentiam adhibeant ut per seditiones, latrocinia, et cædes pro nefario suo genio, in civitatibus instituunt. Hoc Johannes Schutzius in Causarum Explicatione, et in Sacramentario suo Diabolo, paginâ 354 (1).*

Il est à remarquer que George Braun, ecclésiastique de Cologne, fait là un reproche d'humeur séditeuse et violente aux protestans, qui leur est fait par une infinité d'autres écrivains papistes, et qui est le même que celui qu'ils font en toute rencontre au parti romain. Juvénal, sans doute, n'eût point pu lire ce passage de George Braun sans s'écrier :

*Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?
Quis cælum terris non misceat, et mare calo,
Si fur displiceat Ferri? homicida Miloni?
Clodius accuset mæchos? Catilina Cethegum?
In tabulam Syllæ si dicant discipuli tres (2)?*

Quoi qu'il en soit, rapportons une seconde preuve de l'emportement de Schutze. *Sacramentarismus camerina ac sentina est quædam, in quam multæ hæreses confluunt, ultima Satana*

(1) Georg. Braunius, in *Tremonensium Catholicorum Defensione*, pag. 165, 166.

(2) Juven., sat. II, vs. 24.

ra, quam furiis agitatus contra Christum ejusque ecclesiam exercet. Et qui sacramentorum partes sequitur, is manifestus est, atque ejuratus hostis Dei, et fidei quam in baptismo Christo ledit oblitus (3).

C'est soutenir que l'opinion calvinienne sur l'eucharistie est l'égout de quantité d'hérésies, et le dernier effort de la colère de Satan, et qu'on ne peut y adhérer sans se rendre ennemi juré de Dieu, et sans oublier ce qu'on a promis dans son baptême à Jésus-Christ. Or, soutenir cela, n'est-ce pas un mouvement de furieux? J'en fais juges les ministres luthériens d'aujourd'hui. Ils sont beaucoup plus modérés que leurs ancêtres, et ils voient sans doute que la qualité des dogmes en quoi les deux communions protestantes diffèrent, n'est pas de l'espèce qu'on le croyait autrefois lorsque la guerre sacramentaire échauffait trop les esprits, et faisait couler de part et d'autres un déluge de diffamations. Cette furieuse tempête s'étant apaisée peu à peu, on a compris que le sujet de la dispute n'était pas si important. Combien y a-t-il d'expériences semblables (4)? mais qu'elles sont peu utiles! Il s'élève très-souvent des contestations parmi les théologiens : on s'y échauffe comme s'il s'agissait du capital de la religion, et l'on ne se souvient pas qu'on traite de bagatelle ce que les prédécesseurs avaient regardé comme une dispute de la dernière conséquence.

(3) Schutzius, *præfat. in librum 5o Causarum, apud Brannium, in Tremonensium Catholicorum Defensione*, pag. 29.

(4) Voyez les remarques (E) et (F) de l'article AMRAULT, tom. I, pag. 513, et la remarque (D) de l'article GOMARUS, tom. VII, pag. 112.

SCIOPPIUS (a) (GASPAR), l'un des plus fameux écrivains du XVII^e. siècle, était Allemand. Ses ennemis ont publié touchant sa famille beaucoup de choses honteuses (A). Il étudia à Amberg, puis à Heidelberg, ensuite à Altdorf, et cela aux dépens de

(a) Son vrai nom était Schoppius; mais pour s'accommoder à la prononciation italienne, il le changea en Scioppius.

l'électeur palatin. Après un séjour considérable à Ingolstadt, il retourna à Altdorf, et publia des ouvrages de critique qui le remplirent de faste : il ne put voir sans orgueil sa grande jeunesse jointe à un mérite imprimé (B). L'une des productions prématurées de sa plume est, dit-on, un Commentaire sur les Priapées, qui lui attira bien des reproches, et surtout à cause qu'il y enviait la condition des moineaux (b). Il fit un voyage en Italie, et après quelque séjour à Vérone, il s'en retourna en Allemagne, d'où il repassa en Italie, et publia à Ferrare un panégyrique du roi d'Espagne et de Clément VIII. Il tâcha de s'avancer à la cour de Rome, et se servit de plusieurs moyens industrieux : mais sa fortune ne laissa pas d'être médiocre, et il n'en fut guère content, au milieu des titres pompeux qu'il se donnait (c) (C). Avant son premier voyage d'Italie, il avait joué à Gifanius la pièce que j'ai rapportée ailleurs (d). Il se fit catholique romain environ l'an 1599. Je ne sais pas bien la raison qui l'irrita contre les jésuites, mais il est certain qu'il fut leur grand ennemi, et qu'il les déchira cruellement dans plusieurs libelles, sous divers masques de nom (D). D'autre côté il se déchaîna avec la dernière fureur contre le parti protestant, jusques à pousser les princes à l'extirper par les

(b) Voyez la remarque (B).

(c) Tiré d'un livre intitulé : Vita et Parentes Gasp. Schoppii à Germano quodam contubernali ejus conscripta, imprimé à Leyde, avec Confutatio fabulæ Burdonum.

(d) Dans la remarque (F) de l'article GEFANIUS, tom. VII, pag. 79.

voies les plus sanguinaires (E). Il ne se contenta pas de vomir sa rage sur Scaliger, sur Casaubon (e), et sur du Plessis Mornai (F), etc. ; il attaqua même le roi d'Angleterre sans aucun ménagement (G) ; et de là vint que l'ambassadeur de ce prince à la cour d'Espagne se servit des voies de fait contre un écrivain si insolent, qui ensuite se glorifia des plaies (H) que l'on crut qu'il avait reçues en cette rencontre. Passant par Venise, l'an 1607, il eut une conférence avec Fra-Paolo, où il employa les promesses et les menaces, pour tâcher de le gagner au parti du pape. Cela, joint peut-être à d'autres motifs, fut cause qu'on l'arrêta prisonnier pendant quelques jours. On lui en a fait des reproches mal circonstanciés (I). L'une des choses dont il se piquait le plus était la belle latinité. Il trouvait des barbarismes dans les écrits des modernes les plus estimés pour leur éloquence ; il n'épargna pas même le plus éloquent auteur de l'ancienne Rome (K). Il mérita sous le caractère de grammairien, le titre odieux qui fut donné à Diogène sous le personnage de philosophe (f). C'est tout dire. Il s'était fait tant d'ennemis, qu'il craignit enfin de manquer d'une retraite assurée. Il avait beau se tenir coi dans Padoue, et s'amuser à des chimères apocalyptiques dont il importunait le cardinal Mazarin (L), il ne laissait pas de craindre quelque attentat sur sa vie. Cela porte à croire qu'on n'a pas dit sans

raison qu'il jeta les yeux sur la Hollande, et qu'il témoigna quelque envie de rentrer dans la communion des protestans (M). On parle diversement de l'année de sa mort ; mais je crois qu'on la doit mettre à l'an 1649 (N). On ne peut nier que ce ne fût un très-habile homme ; et s'il avait eu autant de modération et de probité que de savoir et d'esprit, on le compterait justement parmi les héros de la république des lettres. Son application au travail, sa mémoire, la multitude de ses écrits *, son feu, son éloquence, son ascendant sur ses ennemis (O), sont des choses surprenantes : mais ses victoires lui coûtèrent cher, il fallut qu'il essuyât mille injures ; et il se défia même quelquefois de la pointe redoutable et du tranchant de sa plume (P). Il possédait toute la Bible sur le bout du doigt (g). Il n'est pas vrai qu'il n'ait point voulu se laisser peindre (Q). Il laissa plusieurs manuscrits qu'on loue beaucoup (R). Je n'ai pu trouver les Éloges de Jules-César Capaci, où l'on fait mention de lui honorablement. Il a paru deux livres sous le nom d'ANDREAS SCIOPPIUS, frère de Gaspar (S). C'est un nom supposé.

Si l'on veut savoir la passion avec laquelle Scioppius s'appliqua dans sa jeunesse à s'acquérir une exacte connaissance de la bonne latinité, il faut lire son *Scaliger Hypobolimæus* au feuillet 401. Il fut averti que la lecture des

* Nicéron en a donné la liste dans le tome 35 de ses *Mémoires* ; mais Joly a fait beaucoup d'additions et corrections à cette liste.

(g) Voyez les paroles de Ferrari, dans la remarque (O).

(e) Voyez la remarque (S).

(f) Voyez dans la remarque (K) le passage de Lambécius.

anciens poètes était dangereuse aux jeunes gens ; afin donc de ne pas perdre la pureté des mœurs en cherchant la langue latine dans ses sources les plus pures , il se servit (T) d'un remède qui mérite d'être rapporté.

(A) *Ses ennemis ont publié touchant sa famille beaucoup de choses honteuses.*] On a publié (1) qu'il naquit dans un village où son père était fossoyeur *, *hoo vespillone atque ædituo in pago quodam non ignoto, natus est Gaspar Schoppius* ; que son père ayant fait un jour une fosse trop petite, et ne voulant pas prendre la peine de bêcher tout de nouveau, coupa les pieds au cadavre. *Hiberno quodam tempore, terrâ firmiter gelu constrictâ, sepeliendum acceperat cadaver, cui jam sepulchrum effoderat, sed mensurâ brevior quàm pro mole : ibi vir fortissimus, ne tanto in frigore terra deducenda esset, pedibus cadaver mutilat, et in fossam quàm sepulchrum verius recondit* (2). Qu'ayant amassé quelque argent, il s'en alla en Pologne, où il servit chez un imprimeur, qu'ensuite il fut colporteur, allant de village en village, à la manière des Savoyards, pour vendre de petites marchandises ; qu'il abandonna ce métier, et qu'il s'enrôla ; qu'il revint au Palatinat après la mort de l'électeur Frédéric III, et qu'il y obtint une charge peu considérable (3) ; qu'il se mit à vendre du blé, et qu'il y gagna quelque chose ; qu'on lui donna la judicature d'une autre ville ; qu'au bout d'un an il s'enrôla pour l'expédition de Cologne, et qu'il y obtint la charge de prévôt d'armée ; qu'après la mort de l'électeur Louis il retourna à son premier poste, et s'y fit un bon meunier ; qu'il fut envoyé dans une ville mutinée, et qu'il

(1) Voyez le livre intitulé : *Vita et Parentes Gasparis Schoppii*, imprimé à Leyde, 1609, avec *Constatio Fabulae Bardorum*.

* C'est, comme le remarque Joly, ce que dit aussi Alphonse Huylenbroucq, dans ses *Vindicationes (societatis Jesu) adversus famosum libellum appellatum Tubam alteram, sine ullâ approbatione aut nomine editum anno 1714*, Bruxelles, 1715, in-12.

(2) *Vita et Parentes Gasparis Schoppii* p. 138.

(3) In prefecturâ Buchtreswicianâ, tenue officium ac vilè obtinuit, quod notarium sive actuarium prefecturæ vocare possis. *Ibid.*, p. 139.

y commanda les soldats ; qu'il y fut brasseur de bière ; qu'il y était avec sa femme et avec sa fille, mais qu'il ne leur permettait de voir personne. Sa femme, ajoute-t-on, était du pays de Hesse, et avait suivi en Hongrie un homme qui l'entretenait. Dès le lendemain qu'il fut tué, elle coucha avec Scioppius, qui la méprisa depuis de telle sorte, qu'il la faisait travailler comme une servante, sans la voir, sans lui parler. Au contraire, il faisait manger à sa table sa servante, et l'admettait à son lit de temps en temps (4). La fille, fidèle compagne de la mère, dans cet état de recluse, épousa un scélérat qui aurait perdu la vie par la main du bourreau, pour le crime de bestialité, s'il n'eût pris la fuite. En son absence, sa femme se prostitua à un autre, et devint grosse. On la mit en prison, et si elle n'eût trouvé moyen de s'échapper, on l'aurait punie publiquement de son adultère. *Hæc ne fratre tali indigna esset, scelerato nupsit homini, qui (honor sit verecundis auribus) constante matrimonio obbrutuit : cum vacca enim consuevisse convictus est, et effugiendâ causâ supplicii uxore desertâ se subduxit, quæ superstite facinoroso illo ac fugitivo, alteri cuidam sui copiam fecit, ac mox prægnans facta est. Ob id flagitium, cum in carcerem conjecta supplicium vix evasura esset, vinculis perfractis in Austriam pervenit, relictâ adulterinâ apud patrem sobole. In Palatinâ sanè ditione, deprehensa si fuerit, publicam animadversionem non evadet* (5). Enfin, on dit que notre Scioppius se vantait d'être bâtard d'un gentilhomme de Franconie nommé Munster, et qu'il se donnait ce nom-là ; mais qu'une dame de cette noble famille le convainquit d'imposture, et lui défendit avec menaces d'usurper cette qualité. *Quoties symbolum amicitiae in adolescentum philothecas, qui mos hodiè obtinet, referre solebat, totidem litteris, nomen consignabat : G. S. à Munster, addito ad Scaligeri exemplum, FUIMUS TROES. Donec Ingolstadii à nobilissimâ ejus*

(4) Contra verò, quasi versis rerum vicibus, ancillæ fortissimo Herculi adhærere, cibum unâ capere, et si res ita ferret, thorum genialem occupare. *Idem, ibid.*, pag. 141.

(5) *Idem, ibid.*, pag. 142, 143.

gentis matronâ convictus est; cujus tamen minis nondum absterreri potuit, quin Italis, ad quos postea profectus est, gentilem hominem, ut Longobardi vocant, se Germanum esse persuaderet (6).

Il est certain que Scioppius s'est qualifié gentilhomme toute sa vie, et qu'ayant su les médisances que les amis de Scaliger avaient publiées, il comparut devant les juges civils de la chambre apostolique à Rome, pour être reçu à faire preuve de sa noblesse et de sa bonne conduite (7); et que les témoins qu'il amena ayant été interrogés juridiquement, on lui délivra un acte scellé du sceau de la chambre apostolique, par où il paraît que les témoins déposèrent qu'il était né gentilhomme, et de légitime mariage. *Sibi ex publicâ famâ et multorum, qui id scire potuerint, testimoniis constare, Scioppium legitime natum et ex nobili familiâ oriundum esse, tametsi, majorum nobilitatem paupertatis injuriâ propè jam extinctam ejus demùm pater virtute sud gestisque honoratissimis muneribus et officiis rursus excitârit* (8). Il dédia à son père l'un de ses livres (9), où il ne dit autre chose de ses ancêtres si ce n'est que son bisaïeul vécut cent dix ans, et sa bisaïeule cent cinq (10). Il fit un voyage au Palatinat, l'an 1608, pour recueillir la succession de son père, ou plutôt pour en obtenir la main-levée; car on dit que les magistrats s'en étaient saisis à cause des malversations du défunt, par rapport aux droits du prince sur la bière, et à tels autres impôts. *Patre mortuo ad matrem adeundæ hæreditatis causâ venisse dicitur, quæ à magistratu eam ob causam sequestrata putatur, quòd pater.... publicum vectigal quod de bonis ac cerevisiâ inferri ærario solet, fraudârit, cujusmodi ibi fures, aut saltem Norimbergæ, severissimè plectuntur* (11). Il nia ce péculat, et alléguait d'autres raisons pourquoi il ne pouvait pas jouir de son patrimoine (12).

(6) Vita et Parentes Gasparis Schoppii, p. 141.

(7) Voyez le livre intitulé: Oporini Grubini Amphotides Scioppianæ, pag. 28.

(8) Idem, ibidem, pag. 31.

(9) Ses Thèses de Injuriis.

(10) Vita et Parentes Gasp. Schoppii, init.

(11) Ibidem, pag. 151, 152.

(12) Voyez les Amphotides Scioppianæ, pag. 190 et seq.

(B) *Il ne put voir sans orgueil sa grande jeunesse jointe à un mérite imprimé.*] M. Baillet, qui l'a mis avec raison dans le Catalogue des Enfants célèbres, en parle ainsi: « Nous pouvons envisager l'amour qu'il a témoigné pour l'étude des lettres, » et son travail infatigable, que Dieu » a presque toujours récompensé » d'un grand succès, comme un » exemple qui mérite d'être proposé aux jeunes gens. (*) Ottavio » Ferrari, Milanais célèbre, professeur de Padoue, semble nous assurer qu'il était homme de lettres » dès son enfance; et il ajoute que » dès l'âge de seize ans il publia des » livres qui ont mérité l'admiration » des vieillards (13). » Les paroles d'Octavio Ferrari sont celles-ci: *Ab ineunte ætate ita totus litteris affixus fuit, ut sexto decimo anno libros evulgaret quos senes admirarentur* (14). Dans une autre harangue il lui donne cet éloge: *Adolescentem ac pœnè puerum id ingenii, atque eruditionis specimen dedisse, ut vix tribus lustris expletis non unum opus publici juris faceret, quòd exactæ ætatis judicium, totiusque antiquitatis solidam cognitionem præ se ferret* (15). Mais pour mieux faire, jugeons de Scioppius par l'instruction qu'il nous va fournir. Nous verrons qu'il avait dix-sept ans à peu près lorsqu'il publia son premier livre: c'étaient des vers latins. *Extant typis Heidelbergensibus impressa complura Scioppii carmina, anno 1593, cum haud etiam septimum decimum ætatis annum complisset, antiquaria illa plus satis, sic tamen ut variam eruditionem accuratâ probatissimorum auctorum lectione comparatam passim præferant: quo ipso tempore etiam dialectica et rhetorica æquales et convictores suos, illustres nobilesque adolescentes, cum eos à magistris suis negligi doleret, docere, ausus est* (16). Pour savoir combien de livres il publia avant l'âge de vingt-

(*) Prolusion., pag. 202.

(13) Baillet, Enfants célèbres, num. 69.

(14) Octavius Ferrarius, in Prolusione cui titulus: Quo pretio Viri principes litteratos habuerint.

(15) Idem, in Prolusione cui titulus: Litterarum funus.

(16) Oporinus Grubinius Amphot. Scioppianæ, pag. 39.

quatre ans, il ne faut que jeter la vue sur cette liste. Souvenons-nous qu'il courait sa dix-septième année l'an 1593, comme il vient de nous l'apprendre. *Verisimilium libri quatuor : editi Noribergæ, in-8°. , apud Paulum Kaufmannum, anno 1595. Disputatio de Injuriis, apud eundem, in-4°. , 1597. Suspectarum Lectionum libri quinque, apud eundem, in-4°. , anno 1597. Commentarius de Arte critica, Noribergæ, in-8°. , apud Valentinum Furmannum, anno 1597. Notationes criticæ in Phædrum, cum Rithersusii in eundem scriptorem Commentario, editæ Lugduni Batavor. , in-8°. , apud F. Raphelengium, anno 1597. Libellus de sud ad catholicos migratione (17), deque auctoritate Ecclesiæ in Sacra Scripturâ interpretandâ, editus Romæ, apud Zannetum, in-8°. , 1599. Epistola de variis Fidei Controversiis, ad primarium quendam Germaniæ jurisconsultum, Ingolstadii, in-4°. , apud Angermarium, anno 1599 (18).*

On dit qu'il faut ajouter à cette liste le Commentaire sur les Priapées, dont l'épître dédicatoire est datée d'Ingolstad l'an 1595, et que l'auteur affecta de ne point faire paraître dans le Catalogue de ses ouvrages, parce que ses ennemis lui faisaient un crime d'avoir ainsi commenté un recueil de vers aussi impur que les Priapées. Il se défendit de ce reproche en niant le fait; et soutint que ce Commentaire était un ouvrage de Goldast, qui par une insigne supercherie l'avait publié, disait-il, comme un ouvrage de Scioppius (19) : en tous cas, il prétendit que Scaliger, qui avait fait des commentaires sur les Priapées et sur Catulle, et Douza, qui en avait fait sur Pétrone, lui devaient servir de bouclier. Mais c'était donner le change; car le véritable sujet de l'accusation n'était pas qu'il eût commenté des vers impudiques, mais qu'il eût rempli d'un si

grand détail d'ordures son Commentaire (20). Outre qu'il y avait inséré une complainte sur ce que les hommes n'ont pas reçu de la nature la même force que les moineaux. On ne laissa pas tomber cet endroit, on le berna là-dessus dans la satire, *Hercules tuam fidem* (21). Il le méritait assurément; car voici sa réflexion. *Cum Ingolstadii agerem, vidi è regione musæi mei passerem coitum vicies repetentem, et inde adeò ad languorem datum, ut avolaturus in terram decideret. En sortem iniquam! Hoc passeribus datum, negatum hominibus? Næ qui facinus hujusmodi imitari ausit, faxim ut Picos qui aureos montes colunt divitiis ille solus superet. Præ milite Plantino omnes eum sectaturas fœminas scilicet* (22).

Prenez garde à ces deux choses. 1°. Ceux qui prirent son parti nièrent qu'il eût composé ce Commentaire sur les Priapées. 2°. L'on amplifia, l'on empoisonna sa réflexion sur la prétendue félicité des moineaux. Sur le premier chef, j'allègue pour preuve ces paroles de l'auteur du petit livre *de tribus Capellis* : c'était un jésuite, comme on l'a vu dans un autre endroit (23). De Commentario si tibi, Joseph, Scioppius hoc dicat : *Scripsi, fateor, commentarium in Priapeid; sed septenum denum annorum puer, sed in hæreticorum scholis institutus, sed exemplo tuo invitatus. Atque nollem id factum. Et si fas dicere (sed fas) cum illa scribebam, optarem nullas tunc habuisse manus. Quid hoc autem; Burdo, dic, tud fide, ad rem attinet? Num tu idcirco Scaligerum te esse evinces, quia Scioppius nescio quid ineptiarum per ludum atque jocum puer verius, quam adolescens olim chartis illevis, quod nunc ævi consilique maturior, vero vultu damnat et opus. . . . Hoc igitur tibi si dicat ille, non te elinguem protinus, et*

(17) Fréherus se trompe donc à la page 775 de son Théâtre, où il dit que Scioppius se fit papiste, l'an 1601.

(18) Ces titres sont pris de l'Indiculus des ouvrages de Scioppius, qui est à la tête des Amphotides Scioppianæ.

(19) Voyez les Amphotides Scioppianæ, pag. 102 et seq., et sa lettre ad Sæulum Mercerum, à la fin du Scaliger hypobolimeus.

(20) *Lusus diversorum in Priapum poetarum libero commentario illustravit, quo post hominum memoriam, nihil sædius ab ullo cinædo aut lubrico omnium postitudo in lucem editum fuisse omnes fatentur.* Vita et Parentes Gaspar. Schoppii, pag. 142.

(21) Pag. 59. Voyez aussi Merici Casauboni Pietas, pag. 21.

(22) Scioppius, Commentar, in Priapeid, carm. XXX, pag. 35, edit. 1664, in-8°.

(23) Dans l'article MATMAN, tom. X, p. 357.

Burdonem efficiat? Quid si autem dicat hoc Scioppius tibi quod dixit jam aliis prius, non scripsi. Scripsit ea verò, inquit: certè vulgavit quidam quem dicere nolo, quia tu illum ignorare non potes (24). Il semble qu'il y ait là des obliquités qui soient l'aveu de sa faute: mais dans le fond on la nie nettement. Et notez que Scioppius fit tant de cas du *tres Capellæ*, qu'il inséra cet écrit dans l'un de ses livres (25). Quant au second chef, je n'ai qu'à citer l'auteur de la Censure de la Doctrine curieuse du père Garasse; voici ses paroles: pag. 705. *Garasse dit qu'il parut, ces années, un livret anonyme d'un des nouveaux dogmatisans, lequel, ayant considéré la chaleur infatigable avec laquelle les pigeons et passereaux se font l'amour, fit vœu de renoncer au Paradis, si Dieu le transformait en pigeon ou passereau. Garasse ne se doit point mettre en peine du nom de ce nouveau dogmatisant: c'est son bon ami Scioppius, ce grand homme de bien, cet esprit très-excellent, qui fait ce beau et religieux souhait en ses Commentaires in Priap., pag. 63* (26). Il est sûr que M. Ogier (27) calomnie là Scioppius, ce vœu de renonciation au Paradis ne se trouvant point dans l'endroit qu'il cite.

Je crois pouvoir dire que si l'un des ouvrages de Scioppius formait quelque préjugé désavantageux contre ses mœurs, tous ses livres en général étaient une preuve qu'il n'était point débauché; car s'il eût perdu du temps à faire l'amour et à boire, il n'eût su produire les écrits qu'il publiait. Ils ne pouvaient être que le fruit d'une forte application, et ils demandaient un attachement continuel et opiniâtre à l'étude et à la conversation des savans. Aussi voyons-nous qu'il prend à témoin les professeurs de l'académie d'Altdorf, et ceux d'Ingolstad, que la vie qu'il avait menée était toute différente de celle de la jeunesse qu'ils instruisaient (28). Il cite un poëme qu'il

publia pour exhorter le recteur Wésembécus à faire cesser les débauches des écoliers. *Cum Petrus Wésembecius jurisconsultus academiae rector creatus fuisset, longum Scioppius carmen Noribergæ imprimendum dedit, quo corruptos juventutis mores acerbè describit, ipsumque rectorem cohortatur, ut disciplinam restituere, frena nimis laxata contrahere, nominatim verò cristatorum pileorum usu et nocturnis commessabundæ juventutis concursationibus interdicare academicis velit, in contumaces verò et refractarios severè animadvertat* (29). Il allègue une Épître dédicatoire où il déclara pourquoi il avait si peu d'amis, et pourquoi les écoliers le regardaient comme un misanthrope; c'est qu'il fuyait leurs collations, leurs promenades, leurs ivrogneries, et qu'il demeurait collé à son cabinet depuis le matin jusques au soir. *Frequentes istas adolescentibus computationes ut fugiam suadere mihi potest vel valetudinis ratio, quam diligenter cordi habeo, vel consilium quod à meis præceptoribus neglectus, et ceteroquin ingenio non nimis docili præditus jam olim cepi, de studiis solidum diem ab usque mane ad vesperam sine ullo potu et cibo naviter persequendis, vel curâ denique quam in majoribus meis imitandis ponere decrevi, etc. Aliis itaque pro divinitate et facilitate ingenii sui, ad quæ ego inpenso labore meo et indefesso studio adspiro nihil agendo vel commessando consequuntur, per me quidem potare, plurimosque sibi hâc comitate suâ amicos parare licet: dum mihi vicissim hoc non ægrè largiantur, ut quam illi ex caponis ego ex laboribus voluptatem capiam, et laudem continentiae, ut ego voco, ut illi, morositatis, à majoribus meis acceptam et in me transmissam, studiosè conservem, etc.* (30). Il passa à bon droit pour avoir été un malhonnête homme; mais ses fautes, comme celles de quelques autres savans orgueilleux, satiriques et emportés, étaient non pas des dérèglemens du corps, mais des vices de l'esprit.

(C) *Les titres pompeux qu'il se donnait.*] Il fut fait patrice de Rome,

(24) Cornelius Denius Brugensis, in Capellis, pag. m. 320, 321.

(25) Dans les *Amphotides Scioppianæ*, qu'il publia en 1611: je me sers de cette édition.

(26) Censure de la Doctrine curieuse, p. 190.

(27) C'est celui qui fit la Censure de la Doctrine curieuse, de Garasse.

(28) Voyez les *Amphotides*, pag. 40 et seq.

(29) *Amphotides Scioppianæ*, pag. 40, 41.

(30) *Ibidem*, pag. 43, 44. Voyez ci-après la remarque (Y).

chevalier de Saint-Pierre, conseiller le l'empereur, conseiller du roi d'Espagne, conseiller de l'archiduc, comte palatin (31) : enfin on le vit paré du titre de comte de Clara-Valle.

(D) *Il déchira cruellement les érudites dans plusieurs libelles, sous divers masques de nom.*] On assure dans l'écrit que j'ai cité plusieurs fois (32), qu'avant qu'il changeât de religion il fit imprimer des vers où il appelait leur compagnie, *Iberam Parricidalem cohortem*, et qu'ensuite il les attaqua violemment dans un ouvrage que plusieurs personnes virent à Rome, *Quos petulantissimo postea scripto quod Romæ plurimi viderunt, et è quo nonnulla hinc adferri poterant, petivit.* On rapporte un fragment de lettre qui témoigne qu'il dit, long-temps après son apostasie, qu'il y avait dans cet ordre peu de savans, et très-peu d'honnêtes gens (33). Il répond à l'égard du poëme, qu'il y parla des jésuites selon les idées que Gifanius lui en donnait; mais il nie que ces vers-là aient vu le jour (34). Il s'inscrit en faux (35) contre le fragment de lettre, et il avoue seulement qu'il n'approuve pas en tout la conduite des jésuites, et qu'il ne saurait se résoudre à leur faire sa cour (36), bien qu'il reconnaisse que Dieu est l'auteur de leur institut, et que leur compagnie est non-seulement très-utile au christianisme, mais aussi très-nécessaire : de sorte qu'il est assuré que s'ils observent exactement leurs statuts, on verra bientôt l'hérésie dans le tombeau. *Tamen societatis Jesu institutum ab ipso Deo auctore profectum, totique reipublicæ christianæ non modò summopere utile, sed omninò etiam necessarium esse credit, cui si convenienter vivant qui religioso sacramento ei se obstrinxerunt, propediem fore confidit, ut ad tibicines mittatur, hæresique lesus fiat, neque cuiquam sine scelere*

aliter videri posse, persuasum habet (37). Pour savoir s'il changea de sentiment, on n'a qu'à lire ces paroles du père le Tellier (38). *Il ne faut pas qu'il* (39) *se fasse honneur du dessein de la conversion des jésuites, comme s'il en était le premier auteur. Il y a long-temps que la gloire en est due à son digne prédécesseur, le fameux Gaspar Scioppius, qui a tant écrit sur ce sujet-là, en ayant fait la matière de plusieurs libelles. On ne doit pas s'étonner que ceux qui ont hérité de sa haine implacable contre les jésuites soient animés aussi du zèle bizarre et hypocrite de cet écrivain, le plus furieux et le plus décrié calomniateur qui fut jamais, de l'aveu de tout le monde, ni de voir qu'ils marchent encore aujourd'hui sur ses traces.* M. Arnauld, attaqué dans ce passage, a répondu bien des choses. J'en vais copier quelques-unes. « (40) » Êtes-vous scrutateurs des cœurs, » pour décider hardiment, que c'a » été par une haine implacable contre » les jésuites, que Scioppius a parlé » en divers livres fort désavantageusement de votre société, et que s'il » y témoigne du zèle pour l'église, » ce ne peut avoir été qu'un zèle hypocrite ? Si cela se souffre, quelle » vertu ne pourra-t-on point décrier » en la faisant passer pour hypocrisie. . . . (41). On n'a aucun intérêt » à la réputation de Scioppius bonne » ou mauvaise. Mais comme ceux » mêmes qui le traitent le plus mal » demeurent d'accord que c'a été un » fort grand esprit, et fort habile » dans la critique et dans les lettres » humaines, il mérite bien qu'on en » dise quelque chose, et qu'on oppose les grandes louanges que vous lui avez données autrefois à vos » furieuses déclamations. Scioppius » a eu trois sortes d'ennemis qui ont » contribué à le décrier, comme trop emporté et trop satirique. Les premiers ont été les protestans, qu'il » avait abandonnés pour se faire » catholique, et en particulier Jo-

• (31) Vita et Parentes Schoppii, pag. 156.

(32) Ibidem, pag. 146.

(33) Inter jesuitas viros eruditos paucos, paucissimos bonos reperiri ait. Ibidem, pag. 155.

(34) Oporinus Grubinius, Amphotides Scioppian., pag. 126.

(35) Ibidem, pag. 129.

(36) Neque etiam ut multum Italis præsertim et Græciensibus jesuitis blandiatur animum inducere potest. Ibidem.

(37) Ibidem.

(38) Défense des nouveaux Chrétiens, 1^{re} part., chap. I, art. I, pag. m. 5.

(39) C'est-à-dire l'auteur de la Morale pratique.

(40) Morale pratique, tom. III, pag. 124

(41) La même, pag. 125.

» seph Scaliger et ses partisans , qui
 » regardaient ce prétendu prince de
 » Vérone comme le héros de leur
 » secte. Ils furent surtout choqués de
 » ce qu'il avait blessé leur Scaliger
 » par la partie la plus sensible , en
 » faisant passer pour une fable sa
 » prétendue naissance des princes de
 » Vérone , en quoi les personnes les
 » plus judicieuses conviennent main-
 » tenant qu'il avait raison. Les se-
 » conds de ses ennemis ont été les
 » gens de lettres. Il se les attira sur
 » les bras par une trop grande atta-
 » che à la pureté du latin. Peut-être
 » que personne depuis le siècle d'Au-
 » guste n'a mieux su que lui les fi-
 » nesses de cette langue. Mais il y
 » était si pointilleux , qu'il ne pou-
 » vait souffrir qu'on prît aucun mot
 » dans une autre signification , que
 » celle dans laquelle on le prenait à
 » Rome dans les meilleurs temps , ou
 » qu'on lui donnât une autre con-
 » struction ; et c'est ce qui lui faisait
 » trouver des barbarismes et des
 » solécismes dans presque tous les
 » auteurs de ce temps-ci , qui se pi-
 » quaient de bien écrire en latin. Il
 » eût servi la république des lettres ,
 » s'il se fût contenté de remar-
 » quer ces fautes en termes ci-
 » vils , doux et honnêtes. Mais il le
 » faisait d'une manière trop dure et
 » trop piquante , jusques à dire que
 » d'avoir pris un tel mot dans un tel
 » sens , cela méritait *naticidium* (42).
 » Cela était sans doute fort vilain et
 » fort pédantesque : mais ce n'était
 » pas une raison suffisante de le char-
 » ger de tant d'injures , et de l'appe-
 » ler *la plus cruelle de toutes les bê-
 » tes farouches*. Car ceux qui tiraient
 » aussi bien que lui tant de vanité
 » de bien parler latin pouvaient
 » mépriser ces bassesses , et profiter
 » de ses répréhensions. Mais quoi !
 » On sait que la nation des *philolo-
 » gues* est fort colère ; qu'ils sont fort
 » sujets à s'emporter sur des vétilles :
 » et que souvent le reproche d'un
 » solécisme ne leur est pas moins
 » sensible , que si on reprochait à un
 » honnête homme d'avoir trahi son
 » ami. Et comme ils savent dire des
 » injures en fort beaux termes , ils
 » inspirent leurs passions à beaucoup

(42) Voyez le passage que je cite ci-après , dans la remarque (F) , à la fin.

» de gens. Voilà ce qui a fait le plus
 » grand décri de Scioppius. La criti-
 » que trop libre et trop véhémence
 » avec laquelle il a attaqué un grand
 » nombre des auteurs les plus esti-
 » més pour le style , a fait soulever
 » contre lui presque tout le peuple
 » latin. Vous avez été , mes pères ,
 » ses troisièmes et derniers ennemis.
 » Mais il faut remarquer que tant
 » qu'il n'a attaqué que les protes-
 » tans , les Scaliger , et les philolo-
 » gues , vous l'avez comblé de louan-
 » ges , vous lui avez même pardonné
 » qu'il eût blâmé votre manière
 » d'enseigner les lettres humaines ,
 » et vous n'avez point trouvé mau-
 » vais qu'il fût loué et estimé par les
 » papes , les rois et les empereurs.
 » Il a fait imprimer un petit livre ,
 » en 1636 , où , pour se défendre con-
 » tre ceux qui le déchiraient , il rap-
 » porte un bref d'Urbain VIII au roi
 » très-chrétien , qui lui est fort hono-
 » rable , et d'autres lettres de l'em-
 » pereur Ferdinand-II , du roi catho-
 » lique Philippe IV , des ducs de
 » Florence et de Mantoue ; et des
 » témoignages fort avantageux du
 » cardinal Bellarmin , et de beau-
 » coup d'autres jésuites , qui louent
 » son esprit , sa doctrine , son élo-
 » quence , son zèle , sa vertu , son
 » intégrité , sa piété , sa foi , sa pru-
 » dence , sa sagesse et sa pénétra-
 » tion dans le sens de l'Écriture ;
 » qui font profession de l'admirer
 » comme un homme célèbre par
 » toute la terre , et qui l'appellent
 » le roi des savans : *Perillustri viro
 » Gaspari Scioppio eruditorum regi*.
 » Croyez-vous , mes pères , qu'il vous
 » soit aisé de persuader le public
 » qu'un homme dont vous avez dit
 » tant de bien pendant tant de temps ,
 » soit devenu tout d'un coup le plus
 » méchant homme du monde , et que
 » son zèle pour l'église , dont vous
 » parliez avec éloge , soit devenu un
 » zèle bizarre et hypocrite , parce
 » qu'il l'a avertie dans quelques li-
 » vres de ce qu'il trouvait à redire
 » dans votre conduite , comme ont
 » fait avant et après lui tant de
 » personnes recommandables par leur
 » piété , Arias Montanus Lanusa , Louis
 » Sotelo , Diégo Collado , don Jean
 » de Palafox , et beaucoup d'autres ?
 » Que s'il a excédé dans les manières

, et dans un air trop aigre, ou l'ait rapporté des faits trop idaleux, on ne le soutient point cela. Mais il faudrait que vous fussiez convaincu de fausseté par ou huit exemples bien vérifiés, et avoir droit de vous faire croire lorsque vous l'appellez *le plus faux calomniateur qui fut jamais*. »

Baillet nous apprend que Scioppius *pris un grand nombre de masques, pour pouvoir attaquer avec l'impunité, non-seulement des particuliers de considération, principalement tout le corps des évêques contre lesquels il a composé de trente traités différens dont plusieurs titres font horreur. Il promet de démasquer dans le Traité des évêques déguisés sous les titres différens de Junipère d'Ancône, de Dédon, d'A Fano Sancti Benedicti, de Philippe, de Grubinius, de Hay, de Joeder, de Sotélo, de Vargas, et quelques autres* (43). Voyez M. Placcius le titre d'un prodigieux nombre de livres, publiés ou composés par Scioppius contre les jésuites (44).

Il poussait les princes à extirper les protestans par les voies les plus sanguinaires.] Il ne faut que lire le livre qu'il publia à Pavie, 1619, sous le titre de *Gasp. Scioppii consiliarii regii Classicum in sacri, sive Heldus redivivus, hoc est Carolum V, imperatorem auctum, Suasoria de christiani Cæsars erga principes ecclesiæ rebelles in odio, deque veris compescendorum modorum ecclesiæque in pace collatione rationibus*. La réponse que fit un luthérien de Strasbourg vaut la peine d'être lue : elle a pour titre : *Tuba Pacis occenta Scioppio Belli sacri Classico, Salpistæ odosio Berenico, Norico, historum et patriæ studioso*. Voyez aussi le traité de Justus Meyer (46), intitulé : *Juris publici capitalis Quæstiones protestantes jure Cæsareo etici et ultimo supplicio afficiendi*,

contra sanguinarium Casp. Scioppii Classicum. On peut voir aussi le livre intitulé *Cancellaria hispanica* ; on y trouve quelques extraits de ce livre de Scioppius (47). Notez qu'il se glorifie d'avoir été le principal architecte de la ligue catholique qui fit tant de mal aux protestans en Allemagne. Ayant publié le catalogue de ses exploits, pour faire voir au public comment il a fait valoir les talens que Dieu lui avait commis (48), il met au septième lieu, *Fœdus catholicum in Germaniâ, cujus primum auctorem, et actorem fuisse Scioppium, litteris ipsius Cæsaris manu conscriptis, et Trevirensis electoris testimonio doceri potest : sicut etiam comes Tillius in poculi aurati, quod ei donavit, inscriptione, fœderis illius primum auctorem appellat : qui scyphus apud Benedictinos Weigartenses etiamnum servatur* (49).

(F) *Il vomit sa rage.... sur du Plessis Mornai.*] La fureur avec laquelle il s'efforce de le tourner en ridicule (50) dans son *Alexipharmacum regium felli draconum et veneno aspidum sub Philippi Mornæi de Plessis nuperâ Papatûs Historiâ abditò oppositum, et seren. D. Jacobo Magnæ Britannicæ regi, strenuæ januariæ loco muneri missum* (51), est si outrée, que je ne pense pas qu'on puisse rien faire de plus sanglant contre un auteur. Je pourrais faire, dit-il (52), un juste volume des solécismes, des barbarismes, et des autres fautes d'élocution que j'ai trouvées dans le *Mystère d'Iniquité* (53) ; mais je veux épargner aux calvinistes la douleur de voir leur Hector digne non-seulement de la fêrule de Casaubon, le chef des pédans, *alpha cathedrariorum*, mais aussi des verges du moindre cuisinier, *quem quicumque virgator ubere virgidemiâ afficiat, et multi-*

(47) *Adjecti sunt sub finem Flores Scioppiani ex classico Belli sacri.*

(48) *Talenta Christi Gaspari Scioppio ad negotiandum credita.*

(49) Voyez le livre intitulé : *Gasp. Scioppius, de Prædiâ humanarum ac divinarum Litterarum*, pag. 25.

(50) *Entre autres choses, sur l'exhortation au roi Jacques de faire la guerre au pape.*

(51) *C'est un in-4°. de 79 pages, imprimé à Mayence, l'an 1612.*

(52) *Pag. 32.*

(53) *C'est-à-dire dans l'édition latine.*

1) Baillet, Jugem. sur les Critiques gramm., 535.

2) Placcius, de Anonymis, cap. IX, num. pag. 67, 68.

3) Matth. Berneggérus, professeur en histoire.

4) Professeur en droit à Strasbourg.

plicem jacturâ natis expiare culpam cogat.

(G) *Il attaquâ.... le roi d'Angleterre sans aucun ménagement.*] Voyez entre autres livres son *Ecclesiasticus auctoritati serenissimi D. Jacobi Magnæ Britanniae regis oppositus*, imprimé l'an 1611, et son *Collyrium regium Britanniae regi graviter ex oculis laboranti muneri missum*, imprimé la même année. Mais surtout voyez sa *Corona regia* (54); car je persiste à soutenir que c'est son ouvrage (55). Ferrarius, qui l'a tant loué, lui reproche comme un grand défaut d'avoir critiqué et satirisé toutes sortes de personnes, sans épargner même les puissances souveraines, et les têtes couronnées. *Cum quæ de ejus ingenio, doctrinâ, immensisque in re litterariâ laboribus insiliari non posset, quæ essent totius orbis testimonio comprobata, vertit accusationem nimiamque ejus ingenii asperitatem, judiciumque sub-austum, omnibusque infestum arguebat. Nam ne ipsis quidem regibus supremisque potestatibus unquam pepercisse, cum nimîâ, ac penè cynicâ detrahendi libidine omnes ordines non solum multo sale defricaret, sed in omnem verborum etiam prætextatorum amaritudinem effusus, ipsa litterarum capita virosque superum cultu reverendos totis voluminibus concideret, asperisque facetiis jocos ac ludibrium faceret* (56). La principale raison pourquoi son *Ecclesiasticus* fut brûlé à Paris était l'insolence qu'il avait eue d'y répandre de sanglans outrages contre Henri-le-Grand. Voyez le continuateur de M. de Thou, au livre V, page 314, sous l'an 1612.

(H) *Il se glorifie des plaies.*] J'ai déjà cité le livre où il rend compte de l'emploi de ses talens : on y trouve que les domestiques de l'ambassadeur d'Angleterre attaquèrent Scioppius dans Madrid, l'an 1614, et croyant l'avoir tué s'écrièrent, Courage, courage ! nous avons enfin ôté du monde ce grand papiste. *Sicariorum undecim de familia oratoris anglici, qui*

(54) Voyez l'article PUTÉANUS, tom. XII, pag. 368, remarque (F).

(55) Voyez Forrens, in Mantissâ Ant-Anatom. Jesuiticæ, pag. 63.

(56) Octavius Ferrarius, in Litteratorum funere.

cum anno 1614, Madriti Scioppium multis vulneribus, ut rebantur, confossum pro mortuo relinquerent, illi sibi per vias rem præclarè gestam gratulantes audiebantur : Euge, jam tandem magnum illum papistam jugulavimus. *Quæ de re typis descripta extat narratio, quæ Legatus Latio inscribitur* (57). M. Colomies a publié une lettre où Scioppius déclare qu'il a été persécuté par les protestans, et qu'ils lui ont tiré des arquebusades et des estocades, jusques à croire qu'ils l'avaient tué; mais qu'encore qu'il se fût rendu odieux aux hérétiques, pour avoir écrit fortement en faveur de l'autorité ecclésiastique des papes, il se regarderait comme un hérétique plus pernicieux que Luther et que Calvin, s'il écrivait selon les principes de Baronius en faveur de la prétendue puissance papale sur le temporel des rois. *Io per difender l'apostolato del papa ho scritto tanti libri, quante forse nissun altro, e fui perseguitato da protestanti, che mi tirarono delle archibugiate, e stocate, e mi lasciarono per morto. Ma Dio mi guardi che non mi metta mai a dir una parola sola in difesa del dominato, con che mi farei maggior heretico che Luthero e Calvino, si come piu volte con vostra D. Reverendissima mi sono dichiarato, e spero di morir buon catolico romano a dispetto della corte romana e di tutti i suoi adulatori* (58). Il paraît, par la fin de ce passage, que l'auteur n'était guère satisfait de la cour de Rome. Il venait de dire (59) qu'il importe que Baronius soit décrédité comme l'ennemi des souverains, et de reconnaître que les Annales de ce cardinal contiennent plusieurs mensonges, et qu'un bénédictin y en avait recueilli

(57) Casp. Scioppius, *Pædia humanarum & divinarum Litterarum*, pag. 26.

(58) Lettre de Scioppius au père Fulgence, théologien de la république de Venise. Elle est datée de Padoue, le 9 de juin 1636. M. Colomies l'a insérée dans ses *Observationes sacre*, pag. 6 et seq.

(59) *So bene che egli per ignoranza ed inavvertenza scrisse molte cose falsissime; di tal maniera che un padre di San-Benedetto, mio allievo, dice di aver raccolto due mila errori di suoi Annali, ed io giudico che importi non poco, che quest' uomo sia discreditato, come nemico della giurisdizione di tutti i sovrani principi, li quali volse ancora in temporalibus suggittare al papa.* Ibidem, pag. 8.

le (60). Scioppius ne parlait
a sorte quand il écrivait
roi Jacques son *Ecclesiast-*
fut brûlé à Paris. Il se glo-
la flétrissure de ce livre, et
e que son effigie fut pendue
terre dans une farce qu'on
ant le roi. Il dit même que
protestante décida qu'il était
public que Scioppius fût mis
ce qui obligea l'ambassadeur
jésuite catholique à l'envoyer

Voici le sixième article des
qu'il rend de son admini-
(61) *Contemptus mortis : cu-*
imen est ecclesiæ et sedis apo-
defensio. 1°. Contra Gallos à
ecclesiasticus ejus publicè cre-
uit, quem tamen librum car-
Bellarminus, aliique magni
summis tulerunt laudibus.
tra regem Angliæ, cujus,
quatuor diversis libris editis
vit : qui propterea scripto pu-
nedium ei violentum fuit com-
, ejusque libros in foro exu-
suravit. In mimo tandem, seu
æ ludicro coram se acto per-
ejus induci fecit, hancque in
pœnam statui, ut faucibus
lisis animam per inferiorem
m exploderet (62) : velut in
à Elenchomeni præfatione vi-
it. 3°. Contra principes pro-
es fœderis Hallensis socios,
temburgi in concilio decreve-
ipsis Scioppio sublato omninò
ise : quæ oratori hispanico D.
ari Zunicæ causa fuit, ut eum
niâ relicta Mediolanum con-
juberet, Insubriæque præsidi
n ejus litteris accuratissimè
ndaret.

Des reproches de sa prison de
mal circonstanciés.] Il s'en
enir à la narration de frère
ce. La voici (63) : « Dans ce
ps que ces controverses étaient
accommodées à Venise, y
ra Gaspar Scioppius, homme
coup connu au monde par
de livres qu'il a fait imprimer :
enait de Rome pour passer,

onfères ce que dit Patin, dans les Nou-
la République des Lettres, avril 1684,

Scioppius, Pædia, pag. 25.

Voyez Merici Casauboni Pietas, pag. 23.
is du père Paul, pag. 191, édition de
1661.

» comme il disait, en Allemagne, où
» il allait pour y porter, comme on
» apprit, un écrit injurieux à la ré-
» publique, pour l'y faire imprimer;
» et autres écritures remplies d'im-
» piétés, comme celle d'un certain
» religieux dominicain, nommé Tho-
» mas Campanella..... (64) Que ce
» fût pour cette raison ou pour quel-
» que autre cause secrète, il est
» certain qu'il tomba dans la dis-
» grâce, et que par ordre public il
» fut arrêté trois ou quatre jours,
» après lesquels on lui ordonna de se
» retirer promptement. Avant que
» ce malheur lui arrivât il eut con-
» férence avec le père, dans laquelle
» ils discoururent fort long-temps
» des belles-lettres, et particulièrè-
» ment de la doctrine des anciens
» stoïques, qu'il professait vouloir
» retirer de l'obscurité, et mettre à
» la plus grande lumière du monde,
» aussi bien que beaucoup d'autres
» de ses savantes pensées, y entre-
» mêlant même beaucoup de matiè-
» res d'état, et plus particulièrement
» de celles des protestans d'Allema-
» gne. Après quoi, prenant le même
» père à part, il commença à lui re-
» montrer que le pape, en qualité
» de grand prince, avait les mains
» fort longues; qu'ainsi il ne pouvait
» qu'il ne lui mésarrivât, puisqu'il
» tenait avoir été beaucoup offensé
» par lui; qu'aussi n'eût-il pas man-
» qué de l'avoir fait tuer, s'il eût
» voulu s'en venger de cette sorte.
» Mais que le pape n'avait autre des-
» sein que de le prendre vif, le faisant
» enlever de Venise même, pour le
» conduire à Rome; nonobstant
» quoi il s'offrit, lui, pourvu qu'il le
» consentît, de traiter sa réconci-
» liation avec autant d'avantage et
» d'honneur qu'il en pourrait sou-
» haiter : affirmant encore qu'il avait
» commission de faire bien des trai-
» tés avec les princes allemands,
» même touchant leur conversion.
» Le père répondit qu'il ne savait
» pas avoir fait aucune chose pour
» laquelle sa sainteté dût se tenir
» offensée (65)... (66) Qu'au reste il

(64) Là même, pag. 192.

(65) Dans ce que je supprime ici, est contenu
le passage de l'Homicide de soi-même, que je rap-
porte, ci-dessus, article SAINT-CYRAN, pag.
37, citation (6).

(66) Vie du père Paul; pag. 195.

» le remerciait de sa bonne affection,
 » ne se mettant pourtant en aucune
 » peine de tous ses avis, et ne se vou-
 » lant départir en aucune façon de
 » l'intérêt du public, puisqu'il n'en
 » avait entrepris la défense qu'a-
 » près grande connaissance de la jus-
 » tice de sa cause. Ses deux proposi-
 » tions, de faire tuer, ou enlever
 » tout vif le père, furent trouvées
 » bien étranges et presque incroya-
 » bles : cependant, par ce qui arriva
 » un peu après, on peut aisément
 » juger que Scioppius ne parlait pas
 » en l'air; mais qu'il y avait long-
 » temps qu'on avait conçu ces des-
 » seins contre le père. Parti qu'il
 » fut de Venise, il fit un discours sa-
 » tirique, auquel, parlant de l'entre-
 » vue de lui et de ce père, il attesta
 » l'avoir connu pour homme non
 » indocte ni timide (67). »

Ce récit nous montre que les amis de Scaliger s'abusèrent lourdement lorsqu'ils publièrent que Scioppius alla à Venise un peu après la proclamation du sénat contre ceux qui avaient assassiné le père Paul, et qu'on arrêta Scioppius parce qu'on le crut complice de l'assassinat. *Venetiam profectus est. Promulgata erat paulò antè capitalis sententia in sicarios aliquos (assasinos vocant) qui Paulum illum Servitam, cujus scriptum pro assertione juris Venetæ reip., in manibus omnium versatur, aggressi fuerant, et vulnera aliquot, quæ tamen lethalia præter mentem eorum non essent, inflixerant. Eo ergò tempore in urbem cum veniret, jussu magistratûs in carcerem deductus est, quasi rei hujus conscius, aut qui alterius eo explorator venisset* (68). Une fausseté de cette nature ne pouvait que faire un grand tort à la cause de Scaliger; et d'autant plus que, sur d'autres chefs, lui et ses amis firent paraître qu'ils recevaient de mauvais mémoires touchant Scioppius. S'ils eussent consulté Lingelsheim, ils eussent appris que l'assassinat de Fra-Paolo ne fut point la cause de la détention de Scioppius; mais qu'on l'arrêta pour s'être rendu suspect par les paroles hau-

taines et menaçantes dont il s'était servi dans une conversation avec ce Servite (69). Scioppius dit qu'on l'arrêta parce qu'on fut averti qu'il était l'auteur d'un livre injurieux à la seigneurie de Venise, et qu'il allait négocier contre elle, de la part du pape, avec quelques princes d'Allemagne. *Fidem habuerunt Julio Adolpho Weiterishemio, homini saxoni, qui.... clam ad eos detulit Scioppium auctorem esse libri cujusdam pro pontifice adversus ipsos scripti et Monachii typis impressi, hoc titulo, Nicodemus Macri Romani cum Nicolao Crasso Veneto disceptatio, etc. (quod quidem opus perpetuo sale ac facetiâ diffluens, et eruditionis varietate admirabile, præ quo Ivo tilius Villiomarus nec hiscere auderet, multi docti viri non nisi à Scioppio proficisci potuisse persuasum habebant) et tunc quoque pontificis missu ad principes quosdam in rempublicam ipsorum inflammandos in Germaniam proficisci* (70). Il est sûr que Scioppius avait composé ce livre : Rhodius et Placcius se sont abusés en le donnant à un professeur de Boulogne nommé Ascanius Persius (71). Voyez la *Visiera alzata* (72) de Pierre Jacques Villani de l'académie des humoristes, des géniaux, et des inféconds.

(K) *Il n'épargna pas même le plus éloquent auteur de l'ancienne Rome.*] Lisez ces paroles de Balzac : « L'acusateur de Cicéron, dont vous me demandez des nouvelles, c'est le redoutable Scioppius. Il a fait imprimer un livre à Milan, dans lequel il accuse Cicéron d'incongruité et de barbarisme. Il n'y en a qu'un seul en France, et mes- sieurs Dupuy me le prêtèrent lorsqu'étais à Paris. Cette injustice faite à Cicéron serait une consolation à Scaliger, s'il revenait au-

(69) *Scioppium monaci jam esse et in transitu jus civitatis Venetæ adeptum biduand carceratione, cum Paulum Servitam insolentius ac minaciter allocutus suspectum se fecisset. Lingelsheim, epistolâ LXXX ad Bongarsium : elle est datée du 7 de novembre 1607.*

(70) Oporinus Grubinius, *Amphot. Scioppian.*, pag. 162, 163.

(71) Voyez Placcius, de Anonymis et Pseudonymis, in Appendice, pag. 33.

(72) *Le Journal de Leipsic, du mois de juin 1690, pag. 363, en parle.*

(67) Voyez Vita et Parentes Gaspar. Schoppij, pag. 156.

(68) Voyez là même, pag. 150, 151.

» jourd'hui au monde. Mais au premier jour je m'attends que le même Scioppius fera un autre livre, par lequel il entreprendra de prouver que Caton était un méchant homme, et Jules César un mauvais soldat (73). » Dès l'âge de vingt ans il trouvait que Phèdre se ressentait quelquefois de la barbarie de la Thrace, son pays natal (74). Faut-il s'étonner après cela qu'il accuse (75) d'incongruité Scaliger, Lipse, Casaubon, M. de Thou, Possévin (76), Vossius, Strada, etc.? Ses censures sont quelquefois bien fondées, mais non pas toujours. Voyez ce que le docte Borrichius a fait contre lui pour la défense de Vossius et du père Strada (77). Un jésuite (78) du collège de Rome a travaillé à l'apologie de ce dernier; mais je ne sais point si son travail a paru. Ceux qui osent condamner magistralement de barbarisme ou de solécisme certaines phrases s'exposent beaucoup; car combien de fois leur a-t-on montré, dans les auteurs qu'on nomme classiques, les termes et les expressions qu'ils avaient blâmées? la difficulté qui se trouve dans ces sortes de disputes (79) paraîtra sensiblement à ceux qui prendront la peine d'examiner les livres de Jean Vorstius, de *Latinitate* meritò aut falsò suspecta; ceux de Christophle Cellarius, de *Latinitate mediæ et infimæ ætatis*, et de *Barbarismis et Idiotismis sermonis latini*, et ceux que Vossius, Borrichius, etc. ont publiés sur cette matière. Pour revenir à Scioppius, il faut dire qu'il promettait un ouvrage intitulé *Hercules Coprophorus*, où il avait ramassé une multitude infinie de barbarismes et

de solécismes. C'est là qu'il devait montrer (80) les fautes de style de Jules-César Scaliger. Pesez bien ces paroles de Lambécus; elles représentent parfaitement toute l'importunité chicaneuse de ce critique. *Homo, ut notissimum est, ingenii maligni, et oris maledicentissimi, qui propter præstantissimorum et de re litteraria optimè meritum virorum invidas ac injurias calumniationes, meritò Canis grammaticus appellatur* (81). Voyez la note (82).

On s'étonnera beaucoup moins de l'audace qu'il a eue de critiquer le style où les phrases de Cicéron, si l'on se souvient que de tout temps il y a eu de tels critiques de ce père de l'éloquence. Leur nombre est incroyable. Voyez la préface du *Cicero à Calpurnius vindicatus* d'André Schot: c'est un traité bien curieux, et dont le chapitre VIII est destiné à répondre à ceux qui accusent Cicéron d'avoir fait des solécismes.

(L) *Les chimères apocalyptiques dont il importunait le cardinal Mazarin.*] Voici un fait qui n'est pas des plus connus. Naudé, voulant réfuter la plainte que l'on faisait que ce cardinal ne répondait pas à toutes les lettres qui lui étaient écrites, dit (83), « Que l'office de premier ministre, en France.... est comme une nasse où tous les esprits fous, mélancoliques, hypocondriaques, extravagans, se viennent prendre; comme un écueil où le vaisseau des fous, *navis illa narragonia sive stultifera Brentii*, se vient briser; et comme l'aimant, pour attirer à soi tous les esprits creux qui sont dans le royaume. De façon que si le premier ministre était obligé de lire tous les desseins chimériques, toutes les propositions extravagantes, tous les avis ridicules et impertinens que ces esprits lui adressent, il n'aurait pas assez de temps pour les lire ni pour les examiner, quand bien même il quitte-

(73) Bahac, lettre XII à Chapelain, liv. II, datée du 22 avril 1637.

(74) Voyez Scheffer, dans la Vie de Phèdre. Cet auteur se trompe dans la préface, nommant Conrad celui qu'il fallait nommer Gaspar.

(75) Voyez son Scaliger hypobolimus et le Traité de Stylo historico.

(76) Le médecin, auteur d'une Histoire de la maison de Gonzague, etc.

(77) C'est l'Appendix du livre intitulé : Olai Borrichii Cogitationes de variis latinæ Linguae Etatibus et Scripto... Vossii de Vitiis Sermonis, imprimé à Copenhague, 1675, in-4°.

(78) Nommé Pierucci. Voyez Borrichius, ibid., pag. 268.

(79) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, mai 1701, pag. 517.

(80) Voyez son Alexipharmacum regium.

(81) Lambécus, apud Magnum, Eponymolog. critico, pag. m. 740.

(82) M. Grævius a très-bien décrit l'humour satirique de Scioppius, dans la préface des Œuvres de Daniel l'Ermite, imprimées à Utrecht, l'an 1701.

(83) Naudé, Dialogue de Mascuat, pag. 474.

» rait toutes ses occupations plus sé-
 » rieuses pour ne vaquer qu'à cel-
 » les-là seulement..... (84) Il me sou-
 » vient d'avoir connu depuis cinq
 » ans (85) trois hommes de vertu si-
 » gnalée et de doctrine extraordi-
 » naire, dont le premier, qui est le
 » sieur *Cattius*, chanoine de la ville
 » d'Arras, soutient qu'il y a une
 » montagne d'or en la Palestine, que la
 » Sainte Écriture promet aux chré-
 » tiens, après qu'ils auront surmonté
 » les Turcs, et que Dieu veut qu'on
 » lui rebâtisse un temple au milieu de
 » Jérusalem, dont il a fait graver
 » le plan, avec toutes les preuves et
 » explications de son dire, tirées de
 » la Sainte Écriture; l'autre, qui est
 » le sieur *Scioppius*, dont le nom
 » est assez connu par toute l'Europe,
 » prétend qu'il n'y a jamais eu pé-
 » re ni docteur de l'église qui ait
 » mieux entendu la Sainte Écriture,
 » ni plus assurément connu par
 » icelle la fin du monde et les secrets
 » de l'Apocalypse que lui; et le troi-
 » sième, nommé le docteur *Colombi*,
 » est maintenant après pour faire as-
 » sembler un concile général, où l'on
 » puisse terminer en faveur du roi
 » de France les prétentions qu'il a
 » sur la Navarre et sur la Franche-
 » Comté, et a même dressé tous les
 » décrets et canons qu'il y convien-
 » dra faire à cette fin. Or je sais as-
 » surément, pour avoir vu une par-
 » tie de ces écritures que ces trois
 » hommes ont envoyées au *cardinal*,
 » afin d'appuyer ces desseins chimé-
 » riques sur son autorité, que si le-
 » dit *cardinal* eût été si peu judi-
 » cieux que de les vouloir considé-
 » rer, ils lui auraient plus taillé d'af-
 » faires que le plus habile de ses se-
 » crétaires n'en aurait pu expédier.
 » Et parce que chacun se pique de
 » politique, il s'ensuit aussi que le
 » nombre des fous et extravagans est
 » bien plus grand parmi ceux de
 » cette profession-là qu'entre les
 » personnes d'autre condition; ce
 » qui multiplie pareillement le nom-
 » bre des avis, conseils, desseins, mé-
 » moriaux, et semblables pièces qui
 » ne sont pas moins impertinentes les
 » unes que les autres, ni moins
 » propres à faire perdre le temps aux

» ministres auxquels on les adresse,
 » s'ils étaient si simples que de s'y
 » amuser. Et néanmoins parce qu'ils
 » ne le sont pas, et qu'ils connaissent
 » soudain, par l'expérience et la con-
 » naissance qu'ils ont des affaires,
 » qui *solidum crepet*, ces messieurs
 » les mélancoliques et hypocon-
 » driaques, se croyant rebutés, pren-
 » nent de là occasion de les blâmer,
 » de dire que l'on ne répond point
 » aux lettres de conséquence; car ils
 » se persuadent que leurs folies sont
 » telles, *juxta illud*,

• *Quisquis amat ranam, ranam putat esse
 Dianam.*

» Que l'on néglige les grandes af-
 » faires, les moyens assurés d'avoir
 » de l'argent, de faire la paix, de
 » sauver le royaume, pour s'amuser
 » à des bagatelles, pour se jouer avec
 » des singes; et ils font si bien à
 » force de se plaindre et de crier, que
 » l'on accuse un pauvre ministre,
 » qui n'a pas quelquefois le loisir de
 » respirer, de ne se pas acquitter de sa
 » charge; de trop déférer à ses plai-
 » sirs, de négliger les lettres qu'on
 » lui écrit, les avis qu'on lui donne;
 » de n'être pas digne de la charge
 » qu'il exerce; et finalement, si on
 » les voulait croire,

• *Collige sarcinulas, dicet libertus, et exi.
 Jam gravis es nobis.*

Bien des gens me blâmeront sans doute de n'avoir pas retranché de ce passage tout ce qui n'appartient pas à *Scioppius*; mais je les renvoie à beaucoup d'autres lecteurs qui prendront un grand plaisir aux réflexions de *Gabriel Naudé* que j'ai rapportées.

Voilà quelle fut la catastrophe de *Scioppius*: après avoir employé plusieurs années à critiquer, à mordre, et à déchirer toute la terre, il se tourna du côté des prophéties de l'Écriture, il en chercha la clef, et il se flatte d'y avoir trouvé celle que saint Pierre y a laissée, et que personne n'avait découverte (86). Fatigué, lassé de tant de combats, et de tant de coups donnés et reçus, il s'enfer-

(86) *Me jam exegesi seu prophetia scriptura
 (quam S. Petrus vocat) plus quingenta folia
 explevisse, ea ipsa clave ad aperienda ejus mys-
 teria usum quam idem apostolus nobis reliquit
 vix tamen à quoquam adhuc intellectam. Sciop-
 pius, Epist. ad Vossium. C'est la CCCXXIV.
 des Lettres écrites à Vossius, pag. m. 225.*

(84) Naudé, dialogue de Mascarat, pag. 455.

(85) Ce livre de Naudé fut composé l'an 1649.

ma dans ce donjon ; il se fixa à ce travail ; il s'imposa cette tâche pour sa vieillesse. Trop heureux encore s'il renonça tout-à-fait à la satire, et s'il n'eut point quelque envie d'exciter les peuples à de grandes révolutions, en leur annonçant que les promesses de l'Apocalypse seraient bientôt accomplies. Tous ceux qui se sont mêlés d'un tel travail n'ont pas attendu, comme lui, qu'ils fussent las de médire : quelques-uns au contraire y ont aiguisé leurs armes, et en sont devenus plus satiriques. Quelques-uns aussi n'ont eu en vue que d'exciter les passions et de remuer les peuples. Vous trouverez le plan de l'ouvrage de Scioppius dans une lettre qu'il écrivit de Padoue le 20 de février 1642. Il ne nous renvoyait pas à longs jours, et il réduisait en système l'art prophétique. *Quatuor libellos, disait-il (87), istis indicibus seu titulis jam confectos habeo.* 1°. *Fons Sapientiæ intento digito monstratus, hoc est, eclogæ ex Sacra Scripturâ et sanctis patribus de Sacra Scripturæ studio, ejusque studii necessitate, utilitate, adjumentis et temporibus.* 2°. *Clavis scientiæ ad aperienda regni cœlorum mysteria propediem consummanda, hoc est, specimen exegeseos prophetiæ, in psalm. 45.* 3°. *Annunciatio regni Christi ac populi christiani in orbem terræ futurum usque ad novissimum annorum et expeditionem Gog et internecionem ejus.* 4°. *Systema artis Prophetandi, continens ejus artis finem, officia, materiam subjectam et instrumenta, exemplo Galeni in systemate artis medicæ.*

(M) Qu'il témoigna quelque envie de rentrer dans la communion des protestans.] M. Arnauld ne le pouvait croire. « Il y a une chose qui » donnerait une très-méchante opinion de Scioppius, si elle était » vraie : c'est qu'il eût voulu, sur la » fin de ses jours, transiger et traiter » de sa religion avec les Hollandais, » et que pour cet effet il eût écrit à » Leyde qu'il se ferait protestant si » on le voulait recevoir. Mais il y a » si peu de vraisemblance à cela, » qu'il faudrait avoir un autre ga- » rant qu'Hornius, pour se le per-

» suader. Il paraît dans tous ses » livres tant de zèle pour la religion » catholique, et tant d'éloignement » pour les hérétiques qu'il avait » quittés, qu'il n'y a nulle appa- » rence qu'il ait voulu retourner à » sa première religion. Il avait de » plus de si grands talens, outre » qu'il était de naissance, que s'il » avait été assez misérable pour avoir » cette pensée, il n'aurait trouvé que » trop de princes protestans qui l'au- » raient reçu à bras ouverts, sans » avoir été obligé de demander du » pain aux professeurs de Leyde, » qu'il avait cruellement offensés par » la manière dont il avait traité » Joseph Scaliger, leur héros et leur » idole. Voilà tout ce que je pouvais » dire n'ayant point le livre d'Hornius : mais j'en viens de recevoir le » passage entier, que j'ai fait mettre » au bas de la page, parce qu'il suffit » de le lire pour n'y ajouter aucune » foi, tant il est plein d'emportement » et de fureur contre les catholiques » en général, et contre Scioppius en » particulier, accusant les uns du » dessein barbare d'égorger tous les » protestans, et l'autre d'avoir été » l'instigateur de cette cruelle résolu- » tion (88). » Voici le passage qui fut » envoyé à M. Arnauld : je le tire de la » page 386 de l'Histoire ecclésiastique » de George Hornius (89), que M. Leidecker a continuée et commentée. *Nunquam res evangelicorum in majori positæ erant discrimine, quàm post illam Bohemiorum calamitatem. Jesuitæ enim jam, quasi partâ de universâ Germaniâ, in omnibus evangelicis, victoriâ, insolenter triumphabant, ac nil nisi cædem protestantium spirabant, quodam flagitiosissimo grammatico, et ob scelera Altorsii Noricorum commissa infami, Gaspares Schoppio, ex palatinatu superiore Neagoru oriundo, sed indigno, qui tam præstanti nationi apud posteros accensetur) sive, ut se appellari italicè mallebat Scioppio) homine in apostasiam prolapso, classicum canente et totale excidium protestantium promittente,*

(88) Morale pratique, tom. III, chap. VI, pag. 129, 130.

(89) Edit. Lugd. Bat., 1687 : en faveur de ceux qui ont une autre édition, je dis que ce passage se trouve au numéro 6 du III^e, article de la III^e période.

(87) Scioppius, Epist. ad Vossium. pag. 225.

ac suadente : qui tamen nihil nisi miserabilis litterator fuit, ut opera ejus inepta et maligna ostendunt, ac extrema senecta, scriptis Patavio, ubi præ jesuitarum, vitæ ejus insidiantium metu delitescerebat., Leydam litteris, transitionem iterum ad evangelicos offerebat, si in gratiam reciperetur, sed rejectus apostata contemptusque ob vanitatem fuit. Je n'ai guère lu d'auteur qui ait parlé de ce dessein de Scioppius, sans se fonder sur le témoignage d'Hornius. Cela me tente de croire que l'on n'a qu'un seul témoin, et je doute que cela suffise dans un fait de cette nature. J'ai ouï dire à un savant luthérien que les lettres de Scioppius sur ce sujet ont été entre les mains de Boéclerus. Mais pourquoi donc ne les a-t-on pas publiées? car on ne saurait ignorer que beaucoup de gens ne traitent de fable ce récit d'Hornius : c'est pour le moins une indiscretion qui méritait d'être censurée par le sénat académique. C'est faire tort à la très-illustre université de Leyde, que de publier qu'elle rejeta les offres de Scioppius. Cette conduite n'eût été conforme ni à la prudence humaine, ni à la charité chrétienne. Il eût été glorieux aux protestans de regagner un tel personnage ; d'ailleurs l'église ne doit-elle pas toujours tendre les bras à ses enfans révoltés? ne faut-il pas qu'à l'exemple du bon pasteur elle aille chercher toutes les brebis égarées? A plus forte raison pécherait-elle en fermant la porte aux brebis qui demanderaient de rentrer dans le bercail. Était-il impossible que Scioppius ne se repentît? pouvait-on décider certainement que ses demandes étaient une fourberie? et en tout cas n'eût-on pas pu prendre garde qu'il ne fit du mal? Notez qu'il remarque dans sa lettre à Vossius que les livres prophétiques qu'il souhaitait de faire imprimer ne contenaient rien qui fût contraire à la communion de Rome. Il fait assez entendre qu'il reconnaît l'injustice et l'usurpation de la cour de Rome, mais il ne dit rien qui insinue qu'il eût dessein de se retirer chez les protestans. *Vix autem sperare audeo, fore ut quicquam istorum in Italia edendi venia mihi detur, non quòd quicquam in*

eis vel decretis romanæ ecclesiæ de fide, vel bonis moribus adversetur, sed quòd mores curiæ romanæ omnes ecclesiæ leges jam olim in potestatem suam perduxerint, nec jam cuiquam fas sit quicquam tale dicere aut scribere, quale ipsi pontifices in D. Bernardo, Brigittâ, et Catharinâ Senensi non modò verè rectèque dictum fassi sunt, sed etiam pro saluberrimo fidelium dogmate religiosè observari voluerunt (90). Notez aussi que cette lettre contient toutes sortes d'honnêtetés, et plusieurs marques de confiance à l'égard de Vossius.

(N) *On doit mettre sa mort à l'an 1649* (91).] Ce que je m'en vais citer de M. Baillet fera connaître que peu de gens savent quand Scioppius quitta cette vie. Cette incertitude l'aurait désolé, s'il l'avait prévue au temps qu'il faisait un si grand bruit par toute l'Europe. « (92) Je n'ai pu » encore savoir nettement le temps » de sa mort. M. (*) Patin le père » l'a marquée en 1649. M. (*) Lam- » bécius témoigne qu'il faisait en- » core des livres en 1652. D'autres » semblent avoir prolongé sa vie au » delà de l'an 1660. M. (*) Galois, » parlant de lui, en 1665, témoigne » qu'il était mort depuis peu de » temps. M. (*) Konigius, écrivant en » 1678, dit de lui : *Paucis abhinc an- » nis vivere desiit.* » Joignons à cela que d'autres mettent sa mort à l'an 1663 (93). De tous ces écrivains-là celui qui rencontre le mieux est M. Patin ; car il est sûr que Scioppius mourut l'an 1649 *. Ferrari en parle comme d'un homme qui n'était

(90) Scioppius, Epist. ad Vossium, pag. 225, 226 : elle est datée du 20 de février 1642.

(91) Comme a fait M. Witte, in Diario biographico.

(92) Baillet, Enfans célèbres, article 69.

(*) Dans ses Lettres.

(*) Tom. 1 Bibl. Vind., Ces., cap. 50, l. 1.

(*) Journal des Savans.

(*) Bibl. vet. et nov.

(93) Obiit anno 1663 octogenario major. Pope Blount, Censura Auctorum, pag. 692. Il aurait vécu quatre-vingt-sept ans, s'il eût vécu jusqu'en 1663.

* Comment concilier cette date de 1649 avec le passage de Baillet, rapporté par Bayle dans la remarque (C) de l'article ANICIUS, tom. II, pag. 115? C'est une observation que n'ont faite ni Leclerc ni Joly. La Monnoie, dans une note sur le n°. 162 des Jugemens des Savans, dit que Bayle démontre que 1649 est l'époque de la mort de Scioppius, et qu'il avait alors soixante-treize ans. La preuve de son âge est tirée par la Monnoie

plus; il en parle, dis-je, ainsi dans une harangue (94) qu'il récita la seizième année de sa profession de Padoue (95). Or il commença de professer dans cette université l'an 1634 (96). Il parlait donc de la sorte l'an 1650. D'où l'on doit conclure que M. Patin n'avait pas été mal informé à l'égard de l'an mortuaire, lorsqu'il écrivit le 13 de juillet 1649 * ce que je m'en vais copier. » (97) La mort est » fort sur les gens de lettres cette » année; depuis que M. Hofman et » M. Piètre sont morts, nous avons » aussi vu mourir ici M. des Yve- » taux, qui avait été précepteur du » feu roi; M. Justel, secrétaire du » roi, savant homme qui avait au- » trefois été au maréchal de Bouil- » lon; outre cela, sont décédés en » Hollande MM. Vossius et Spanheim; » et en Italie, Paganinus Gaudentius, » et Gaspar Scioppius, qui a écrit il y a » environ quarante-trois ans, un livre » fort infâme contre l'imcomparable » Joseph Scaliger. Ce Scioppius était » en sa jeunesse luthérien; il se fit » catholique romain par la lecture » des Annales ecclésiastiques de Ba- » ronius, à ce qu'il disait. Puis il » s'en alla à Rome, où il fut fait do- » mestique du cardinal Madruce. Il » se voulut alors faire jésuite (98); » mais ceux-ci crurent qu'il valait » mieux qu'il demeurât séculier, et » qu'il leur pourrait rendre de plus » notables services; ce qu'il fit, écri-

d'une épître de Scioppius, où il dit que le 27 décembre 1639, il avait soixante-trois ans sept mois; et la Monnoie dit qu'il était donc né le 27 mai 1575. Joly remarque que la Monnoie aurait dû dire 1576: au bas de son portrait, qu'il fit graver à Rome, on lit, dit Joly: *Gaspar Scioppius, anno 1602, ætatis 26*; ce qui donne encore 1576. C'est cette date que Nicéron a adoptée dans le tome XXXIV de ses *Mémoires*.

(94) *Celle qui a pour titre: Funus Litteratorum.*

(95) *Per sexdecim annos in Patavino gymnasio... rhetoris partes implet. Ibidem, circa fin.*

(96) Carolus Patinus, in *Lyceo Patavino*, p. 15.

Joly dit qu'il est certain que cette lettre est mal datée, et que Scioppius ne mourut que le 19 novembre 1649, suivant J. Ph. Thomasini, dans son *Gymnasium patavinum*.

(97) Gui Patin, lettre XV de la première édition, et XXII de la seconde, à la page 96 du 1^{er} tome, édition de Genève, 1691.

(98) D'autres disent qu'il l'a été, qu'il quitta leur compagnie. Voyez M. Baillet, Jugemens sur les Crit. gramm., num. 535. C'est une erreur. Voyez Amphot. Sciopp., pag. 169. [Joly reproche à Bayle d'avoir laissé passer, dans l'article ALEGANDE, note (C), tom. I, pag. 432, l'erreur de Baillet qu'il relève ici.]

» vant contre Scaliger. Il fit quel- » ques voyages pour eux en Allema- » gne et à Venise, déguisé (99). Puis » il fut fait pensionnaire de l'empereur; mais enfin il se déclara en- » nemi de l'empereur et des jésuites, » et se retira, pour la sûreté de sa per- » sonne, à Padoue, où il a vécu en » assurance de tant d'ennemis, après » avoir obtenu de la république de » Venise pardon de sa vie passée. Il » est soupçonné d'être le plus grand » auteur de plusieurs livres faits de- » puis quinze ans contre les jésuites; et » entre autres, de *Anatomia Societa- » tis, et de Stratagematis jesuitarum*. » Il a dit autrefois à un de ses amis, » qui est fort le mien, que le cardi- » nal Baronius l'avait sollicité par » lettres, lorsqu'il était en Allema- » gne, de se faire catholique, et » qu'en ce cas-là il lui promettait » qu'il le ferait devenir cardinal » (100); que Baronius lui-même » espérait de devenir pape après » Paul V. »

(O) *Son application au travail, sa mémoire, la multitude de ses écrits... son ascendant sur ses ennemis.*] Le Ferrari va nous apprendre qu'il étudiait nuit et jour; que pendant les quatorze dernières années de sa vie il se tint enfermé dans une petite chambre, et qu'il ne faisait rouler la conversation que sur les sciences, avec ceux qui le visitaient; qu'il eût pu, comme un autre Esdras, rétablir la Sainte Écriture si elle se fût perdue, et qu'il en citait des passages tout d'une haleine plusieurs heures de suite, avec une telle présence de mémoire, que les assistans ne pouvaient assez l'admirer, vu que d'ailleurs il en tirait des doctrines fort singulières, et ignorées des plus savans. Le nombre de ses ouvrages surpassait le nombre de ses années. Ayant parlé de sa faveur auprès des papes et de plusieurs princes, comme aussi des emplois publics dont il

(99) Cela paraît faux: le premier voyage qu'il fit en Allemagne, depuis son catholicisme, fut en l'année 1607, qu'on l'arrêta à Venise pendant quelques jours. Il parut en Allemagne avec faste, et comme étant au service de l'archiduc Ferdinand (voyez Vita et Parentes Gasparis Schoppii, pag. 155, 156). Il dîna même à Amberg avec le prince d'Anhalt, gouverneur du Palatinat, et en reçut des honnêtetés: voyez Amphot. Sciopp., pag. 129, 130.

(100) Voyez Amphotides Scioppianæ, pag. 169.

fut chargé, on continue de cette manière (101) : *Donec inanum pertæsus in se ipsum recederet, et partim Mediolani, partim in hac urbe* (102) *victuris æternum libris bonâ fide posteritatis negotium transigeret. Eos libros in ore famæ in commendatione omnium versari. Quumque per omnes ferè disciplinas capax ingenium circumtulit, duo tamen in ipso sine exemplo satis exprimi, nodum laudari posse, judicii vim in aliorum scriptis æstimandis, et ad latinæ orationis censuram exigendis miram, atque exactam, tantam verò sacrarum litterarum peritiam, quantam fortassè nullus ad hanc diem quantamque nemo credat, qui illam auribus non usurpârit. Ut, quod olim de Esdrâ dictum est, deperditos linguæ sanctæ codices, solus reparare potuerit. Scilicet usque ad extremam senectutem, nuntio rebus humanis remisso, nocti diuque in sacrarum litterarum commentatione incredibili labore versatum, ut ipsum adeuntibus per plures horas uno veluti spiritu infinita sacræ paginæ loca inusitatâ memoriæ felicitate stupentibus, atque attonitis repræsentaret, atque ex ipsis divinæ sapientiæ penetralibus arcana etiam doctissimis ignorata exprimeret. Nimirum cum rarò alias prodire in publicum soleret, extremis temporibus quatuordecim annos domo, ac fermè angusto cubiculo clausum diebus noctibus jungentem lucubrare perpetuò solitum, cumque à doctis inviseretur, ne unquam à litteris abscederet variis, ac festivis de re litterariâ sermonibus profundæ eruditionis fructus uberrimos communicare consuevisse, huncque ipsi ludum, hoc otium, hoc laborum levamen semper fuisse. Nec mirum si ætate exactâ plures libros à se confectos, quàm annos numeraret, ejusque opera vel magnam bibliothecam instruere possent, ipse viva ac perambulans bibliotheca meritò appellaretur.*

L'ascendant qu'il eut sur ses adversaires est une espèce de prodige. Nous avons cité ci-dessus un passage des enfans célèbres, où l'on avoue (103) que Dieu a presque toujours récom-

pensé d'un grand succès son travail infatigable. Rapportons la suite de ce passage (104) : *Dieu ne permit pas que le travail excessif de ses études le fit mourir, ou qu'il fût nuisible à sa santé ; mais il voulut le souffrir dans le monde pendant une vingtaine d'olympiades, et peut-être plus* (105), *pour l'exécution de ses desseins et pour l'exercice de bien des gens.*

(P) *Il fallut qu'il essayât mille injures, et il se défia même de sa plume.*] Peu après la publication du *Scaliger hypobolimus*, on vit paraître quelques écrits fort outrageans contre lui. Baudius, en vers, Heinsius (106), en prose, prirent le parti de Scaliger. Un autre fit une satire sanglante intitulée : *Vita et Parentes Gasparis Scioppii*. Scaliger ne demeura pas les bras croisés ; il publia *Confutatio Fabulæ Burdonum* sous le nom de Janus Rutgersius, qu'il ne désigna que par des lettres initiales J. R. (107). Barthius se mit de la partie, et fit trois satires contre notre Scioppius : j'en parle ailleurs (108). Voici le titre de quelques autres écrits contre le même homme : *Alberti de Albertis Lydius lapis ingenii, spiritus, ac morum Gasparis Scioppii. Ejusdem Vindiciæ generales adversus famosos Scioppii libellos in jesuitas*, à Munich, 1649, in-12. *Henrici Wottoni Epistola de G. Scioppio, cui propter argumenti similitudinem etiam alia adjecta sunt*, à Amberg, 1637. L'un des principaux tenants des jésuites contre lui fut le père Laurent Foréus, qui publia *Grammaticus Proteus, arcanorum societatis Jesu Dædalus dedolatus, et genuino suo vultu repræsentatus : accessit Auctarium Animadversionum in Gasparis Scioppii Ecclesiasticam Astrologiam*, à Ingolstadt, 1636, in-8°. *Appendix ad Grammaticum Proteum quid de Relatione Alphonsi de Var-*

(104) Là même.

(105) M. Baillet, dans les Jugemens des Savans sur les Crit. gramm., num. 535, dit qu'il a vécu plus de quatre-vingts ans : il est sûr qu'il n'en a vécu que soixante-treize.

(106) C'est lui qui fit la satire intitulée : *Hercules tuam fidem, sive Munsterus hypobolimus*. et un autre écrit intitulé : *Virgula divina, sive Apotheosis Lucretii Vespillonis*.

(107) Voyez Thomasius, præf. in *Oratione Mureti*, pag. 24.

(108) Dans l'article BARTHIIUS, tom. III, pag. 151, remarque (Q).

(101) Octavius Ferrarius, in *Prolusione* cui titulus *Funus Litterarum*.

(102) C'est-à-dire à Padoue.

(103) Baillet, *Enfans célèbres*, article G.

gas sit sentiendum, là même, en la même année, in-8°. Les jésuites, ce sont les paroles de M. Baillet (109), nous le dépeignent comme le plus grand fripon et le plus scélérat des hommes, et comme la peste publique des lettres et de la société humaine. En effet les plus grands hommes du siècle se plaignaient de lui presque tous d'une voix, catholiques, hérétiques et les déistes même; et tous donnaient leurs suffrages pour sa proscription, parce qu'il attaquait indifféremment tout le monde; qu'il déchirait la réputation des plus honnêtes gens avec autant de plaisir que d'impudence, et qu'il faisait gloire de n'épargner ni la qualité ni le mérite. Ferrarius, qui l'a tant loué, reconnaît qu'on le contraignit d'entendre des histoires mal plaisantes (110).

J'ai dit qu'il ne se fia pas toujours à sa plume, et voici le fait. Un grand fanfaron dans la république des lettres se plaisait à maltraiter Scioppius, et à le ranger au plus bas étage des gens d'étude. Il le menaça même d'un livre qui le convaincrerait aux yeux de toute la terre de n'être qu'un franc ignorant. Scioppius lui envoya signifier qu'il eût à se taire, et que s'il continuait à le chagriner il se ferait des affaires, non pas au tribunal du Parnasse, devant les Muses, mais au tribunal des magistrats; que Scioppius, mettant bas les armes de l'érudition, n'emploierait point d'autres écritures que celles que les greffes de Boulogne lui pourraient fournir. Qu'il y ferait lever les informations et la sentence par laquelle ce personnage fut déclaré convaincu de plusieurs crimes. Voilà, dit-il, de quelles armes je me servirai, s'il continue de m'importuner. Quand cet homme eut ouï cette menace, il abandonna le dessein d'écrire contre Scioppius; mais il continua de parler. Nicius Erythræus raconte cela fort galamment; on sera bien aise de voir son latin; la chose manquerait de ses principaux agrémens, si je ne la donnais pas selon les ter-

mes de mon auteur. *Cum de singulis, detrahendi gratia, maledicè contumeliosèque loqueretur, Gasparem verò Scioppium, qui in litterarum rep. in primis ordinibus numeratur, in subsellii virum atque inter litteratos proletarios, ut ita dicam, referendum esse aiebat; quem ille Scioppium, quoniam in quodam libello sua tempora, quasi litteratis viris non amica, modestè reprehenderat, cœpit contumeliis omnibus lacerare, atque palam eum infantem, rudem, et omnino omnis eruditionis expertem atque ignarum asserere, minitarique, se libro edito ejus inscitiam palam omnibus facturum. At Scioppius misit illi, qui diceret, si sibi amplius molestus esset, non se pugnaturum cum eo eloquentiæ doctrinæque armis, sed dictis testium, ac sententiis judicum, in publicas tabulas relatis, quibus Bononiæ, malorum facinorum argutus, evictus, ac condemnatus fuisset; his se armis curaturum ut ejus projecta ad detrahendum bonis viris audacia infringeretur, ac retunderetur. His auditis, à scribendi contra illum sententiâ destitit, seque tantum intra verba continuit* (111). On peut regarder cela comme une disgrâce bien mortifiante pour Scioppius. A proprement parler, Zoilus Ardélio triompha de lui; car dès qu'un homme de lettres, dans une dispute d'érudition, a recours aux magistrats, aux sergens et aux procureurs, c'est une marque qu'il se défie de sa plume et de sa science. Il change l'état de la question, il fuit le combat, il n'ose aller sur le pré avec son antagoniste (112).

(Q) *Il n'est pas vrai qu'il n'ait point voulu se laisser peindre.*] Thomas Bartholin assure que Scioppius n'accorda jamais aux prières de ses amis de laisser faire son portrait ni aux peintres ni aux graveurs; et il conjecture que cela venait de la crainte des enchantemens. Mais comme il se trompe dans le fait (113),

(111) Nicius Erythræus, pinacoth. I, p. 241. Il parle d'un certain Zoilus Ardélio. C'est sans doute un nom supposé.

(112) Conférez avec ceci ce qui sera dit dans les remarques (D) et (E) de l'article THOMAS, tom. XIV.

(113) Scioppius fait mention de sa taille-douce dans la page 51 et 150 des Amphotides Scioppianæ. On la voit dans le Théâtre de Paul Frécherus, à la page 766.

(109) Baillet, Jugemens des Savans sur les Crit. gramm., num. 535.

(110) *Ita multorum in se oculus concitatus, ut amarus ipse quoque historias audire cogeretur, bellique plusquam civilibus Musarum pacem inquietaret.* Ferrar., in Prolusione cui titulus: *Fu-*
rus Litterarum.

il ne faut pas s'arrêter beaucoup à sa conjecture : rapportons seulement ses paroles ; on y verra d'autres exemples un peu plus certains. (114) *Adduci nunquam potuit, Caspar Scioppius, quanquam sæpè ab amicis rogatus, ut effigiem suam vel coloribus pictorum, vel æri cælatorum committeret. Nescio an fascini metu quod adversariorum, quos et magnos et multos habuit, præstigias timeret. Hinc maluit cum Accio poëta voluminum non imaginum certamina exercere. Certè nec Palæottus, nec Velseus (115), nec Pinellus, viri magni se vivos depingi voluerunt, sicut Calceolarius in Museo prodidit. Bartholin aurait pu joindre aux trois exemples de Calcéolarius un roi de Lacédémone (116), le philosophe Plotin (117), et un célèbre théologien d'Angleterre (118), etc.**

(R) *Plusieurs manuscrits qu'on loue beaucoup.*] Lisez ces paroles de M. Morhof : *Libri Scioppiani ἀνέκδοτοι multi atque inter illos ejus Thesaurus, sive absolutissimi de linguâ latinâ Commentarii, apud Joh. Michaëlem Pieruccium, professorem Patavinum, latitant, neque hunc in diem lucem, cum indignatione eruditorum vident; de quibus legendus est Gregor. Let. Ital. regnante part. III lib. III, pag. 325. Magna hujus libri expectatio apud litteratos est, et qui viderunt, ita commendant, ut in illo genere nil simile à quoquam scriptum illis esse videatur (119).* Ce Piérucius est apparemment celui que Scioppius a orné de tant d'éloges dans sa lettre à Vossius, et qui aurait souhaité en Hollande une profession en philosophie. Scioppius l'avait pris chez lui, et l'avait institué son héritier universel (120).

(114) Thomas Bartholin., de legendis Libris, pag. 65, 66. tom. pag.

(115) J'en parle dans la remarque (G) de son article, tom. XIV.

(116) AGÉSILAÏUS ; voyez son article, à la fin, tom. I, pag. 254.

(117) Voyez son article, t. XII, remarque (A).

(118) Gataker : voyez sa Vie, au commencement.

* Aux preuves données par Bayle, on peut ajouter la souscription du portrait de Scioppius, dont l'inscription a été rapportée dans une note ajoutée sur la remarque (N), pag. 201.

(119) Morhof., Poly-list., lib. I, cap. VII, pag. 62.

(120) Voyez les Lettres écrites à Vossius, pag. m. 224.

(S) *Andréas Scioppius, frère de Gaspar . . . est un nom supposé.*] On croit (121) que le jésuite Garasse est l'auteur des deux satires intitulées, l'une : *Andreæ Schioppü Gasparis fratris horoscopus Anticotonis, ejusque Germanorum Martillerü, et Hardivillerü, Vita, Mors, Cenotaphium, Apotheosis* (122) ; l'autre : *Andreæ Schioppü Gasparis fratris Elixir calvinisticum, seu Lapis philosophiæ reformatæ à Calvino Geneva primùm effossus, dein ab Isaaco Casaubono Londini politus, cum testamentario Anticotonis codice nuper invento* (123). M. Baillet (124) remarque fort bien que Gaspar Scioppius n'a point eu de frère qui ait écrit ; mais qu'en matière de satires, le prétendu André méritait d'être le frère de Gaspar. Le fils d'Isaac Casaubon a fait la même remarque. *Peream, dit-il (125), nisi meruerit hic homo, quisquis sit, ut Gasparis Scioppü frater credatur esse. Il venait de dire, certum est tale illud esse scriptum ut ipse Gaspar Scioppius illius author esse potuerit : adeo mendaciis et calumniis refertum est, adeo plenum maledictis et conviciis, etc.* Un peu après il parle d'une satire dont Gaspar Scioppius était l'auteur, comme Eudæmon Johannes le reconnaît, (126). Cette satire est intitulée, *Holofernis Krissoederi Landsperga Bavari responsio ad epistolam Isaaci Casauboni, regü in Angliâ archipædagogi, pro viro clarissimo Gaspare Scioppio* (127). Casaubon y est accusé non-seulement de ne savoir pas la langue latine, mais aussi de maquerellage, de fornication, d'adultère et de larcin, et de quelque chose de pis encore. *Ille meo patri, quem scit ipse spectatissimæ semper integritatis fuisse, stuprum, furta, lenocinia, adulteria, (hæc ipsa enim crimina illi impingit, et alia quoque vel dictu fœda) audet obicere ? mirum mihi videtur et incre-*

(121) Voyez M. Baillet, Auteurs déguisez, III^e part., chap. III, § 2, et au Catalogue.

(122) Imprimée à Anvers, chez Jérôme Verdussen, 1614, in-4^o.

(123) Imprimée à Anvers, chez les héritiers de Martin Nutius, 1615, in-4^o.

(124) Baillet, au I^{er} tome des Anti ; art. 15, §. 1.

(125) Mericus Casaubonus, in Pietate, p. 18.

(126) Castigationum, lib. II, pag. 125.

(127) Imprimée à Ingolstadt, 1615, in-8^o.

dibile , nisi quod Schoppium cogito (128). La lecture de cet ouvrage , si l'on en croit Scioppius , jeta Casaubon dans une mélancolie qui le fit mourir (129). Méric Casaubon (130) réfute cela par le Journal de son père, où l'on trouve, sous le premier des ides de mars , le mépris qu'on fit de cette satire. Casaubon , y ayant lu les infamies que l'on divulguait contre lui, et contre son père, et contre sa femme , écrivit dans son Journal qu'il se glorifiait de souffrir avec sa famille tous ces opprobres pour le nom de Jésus-Christ. Son fils met en marge qu'il n'y a rien contre sa mère dans ce libelle de Scioppius. Il accuse d'athéisme ce satirique, et voici de quelle manière il prouve cette accusation. Scioppius a recueilli les plus beaux endroits de l'Écriture qui nous défendent d'injurier notre prochain, et cependant le traité où il les étale est une satire très-violente : il a donc voulu faire connaître au public qu'il se moque de l'Écriture. *Quum intenderet alios inaudito exemplo calumniari , et omni convitiis genere prosequi , congerit præcipuos à Sanctis Scripturis locos quibus vetamur aliis ullam omnino contumeliam facere , aut convitium dicere : nonne ut omnibus palam faciat , quo loco Dei mandata habeat , homo perditus , atque Deo ipsi (horresco referens) illudat* (131) ? Joignez cela avec ces paroles de M. Baillet : Casaubon ^(*) l'appelle la plus cruelle de toutes les bêtes farouches , et il prétend dans un autre de ses ouvrages ^(**) que Scioppius était ennemi déclaré de Dieu, et qu'il avait trouvé dans un de ses livres des blasphèmes exécrables contre l'autorité divine de l'Écriture Sainte (132). Mais notez que ces blasphèmes ne sont autre chose que des expressions outrées sur l'autorité que les catholiques romains préten-

dent que Dieu a donnée à l'église pour interpréter l'Écriture. *Ducit hodiè familiam*, ce sont les paroles de Casaubon (133), *inter hujus generis hæreticos hostis Dei certissimus Scioppius ; in cujus Ecclesiastico leviter inspecto multas legi superioribus dictis adversus τὰς θιορνέουσας Scripturas , blasphemias longè dirissimas*.

Après cette digression , je reviens au père Garasse , pour dire qu'il n'eût su choisir de fraternité mieux assortie que celle qu'il se donna. M. Baillet (134) observe qu'il y avait au commencement de notre siècle un André Scioppius dans la Saxe, qui était luthérien ; mais on ne me persuadera pas , ajoute-t-il , qu'il fut proche parent de Gaspar. Je ne saurais rien dire sur ce sujet : je sais seulement que notre Scioppius traite de cousin Conrad Scioppius , savant personnage qui était encore en vie l'an 1633 (135). Il enseignait la rhétorique à Berne (136), et il avait été professeur en éloquence et en poésie à Heidelberg (137). Je ne voudrais pas répondre que CONRAD SCIOPPIUS, tailleur de Francfort (138), l'un des chefs de la sédition excitée dans cette ville, l'an 1614, et décapité deux ans après (139), ne fut point parent de Gaspar. Il y a eu un ministre nommé CONRAD SCIOPPIUS, qui fit imprimer quelques sermons en latin (140).

(T) *Il se servit d'un remède qui mérite d'être rapporté.*] Ce fut de mater son corps par une diète rigoureuse. Il jeûnait en Allemagne des jours entiers, cloué sur ses livres, et quand il fut à Rome il renonça tout-à-fait au vin , à la viande , aux œufs , aux poissons ; il ne faisait qu'un repas par jour , et il ne mangeait dans ce repas que des choses très-communes et en petite quantité : la moitié

(133) *In Apparat. Baronii , sect. XXXIII , p. 133 , edit. Genev. , 1663.*

(134) *Au I^{er}. tome des Anti , art. 15 , § 1.*

(135) *Voyez la XX^e. lettre du V^e. livre Spectarum Lectionum , de Gaspar Scioppius.*

(136) *Voyez l'épître d'édicatoire des Commentaires de Freinshémus sur Quinte-Curce.*

(137) *Voyez les vers qu'il fit pour Philippe Pareus , à la tête du Lexic. critic. de ce Pareus.*

(138) *Voyez le Continuateur de M. de Thou , lib. VII , pag. 433.*

(139) *Idem , lib. IX , pag. 658.*

(140) *Draudius en fait mention dans sa Bibliotheca classica.*

(128) *Mericus Casaubonus , in Pietate , p. 21.*

(129) *Scribit hic nebulo patrem meum postquam legerat hunc suum libellum , ex desperatione vitæ renuntiâsse , atque inlè vivere desiisse. Idem , ibidem , pag. 24.*

(130) *Ibidem , pag. 25.*

(131) *Ibidem , pag. 20.*

(*) *Isanc. Casaubon. , in Epistol.*

(**) *Id. Casaub. , Exercit. 1 , in Baron. , pag. 109 , M.*

(132) *Baillet , Jugemens des Savans , sur les Crit. gramm. , num. 535.*

d'un chou, un peu de riz, un petit morceau de fromage, une poire ou une pomme, et il n'avait pour tout lit, l'hiver et l'été, que des planches, deux couvertures, et un oreiller (141). Il n'y a point de doute que ces remèdes ne soient excellens contre la fureur de l'incontinence, lorsqu'on a une intention véritable de vivre chastement. Ceux qui prétendent qu'ils n'ont pas beaucoup d'efficace, et qu'il n'y a point d'autre bon remède que le mariage, sont des gens qui ne les ont jamais essayés, et qui n'ont pas trop d'envie de résister à la luxure. Leur témoignage ne peut donc pas être de grand poids : mais il ne s'agit point ici de dispute, il ne s'agit que de narration. Voici les paroles de Scioppius (142) : *Cum primis ineuntis adolescentiæ meæ annis veteres scriptores, et in primis poëtas legere cuperem, et viros autem doctos audirem, qui arma pruriginis, hoc est, obscœna illa poëtarum carmina isti præsertim ætati propter periculum etiam atque etiam cavenda dicerent : excogitavi rationem, quâ cum minimo meo damno aut periculo utilitates, quæ ex lectione istâ peti possunt, haurirem. Ego qui lubricas illas poëtarum cantilenas tutò, et, ut ait Lucretius,*

. Meâ sine parte pericli

percipere cuperem, temperantiæ et abstinentiæ ultrò me colligandum præbui. Nam ut Terentius ait,

. Sine Cerere et Baccho friget Venus :

sive ut ante ipsum, Euripides :

Ἐν πλῆσμονῇ τοί Κύπρις, ἐν πινῶντι δ' οὔ.

Saturis adest Venus, non esurientibus.

Monstrum scilicet haberetur libido sine gulâ, ait *Tertullianus*. (143) (144) *In libidinem ebullire, res late-rum est ac virium. Vires autem, ne infirmitas forsân perdat militiam, cibis excitantur. Scitis, ait ille, quid*

(141) *Cubitus... asseres sine ullâ culcitâ cervicali tantum duabusque lodicibus instructi. Scioppius, ubi infra, folio 251.*

(142) *Idem, in Scaliger. hypobolim., fol. 250.*

(143) *Vous trouverez, tom. VI, pag. 258, remarque (I), num. IV de l'article ΕΛΜΙΤΗ, la suite des paroles de Tertullien, et plusieurs passages de même nature.*

(144) *Scioppius, ibidem, verso.*

tentare soleat humanam satietatem. *Toto itaque biennio sic in Germaniâ vixi, ut integros dies aridus, siccus ac jejunus in studendo consumerem, omninòque prandia ignorarem. Veni postea in Italiam; ubi cum plerosque omnes scriptores veteres tam græcos, quàm latinos, diligenti lectione contrivissem, excerpissemque sedulò omnia, quæ ad corrigendos ordinandosque mores et affectus et ad vitam quàm tranquillissimè agendam usui fore visa essent. Non modò bis, quod in sículis sibi non probari Plato ostendit, sed etiam semel in die saturum fieri, et vino carere nolle, non satis eo dignum esse deprehendi, qui sibi legendis sapientiæ magistris illis operæ pretium fecisse videretur. Quare ne in legendis istis oleum et operam perdidissem, tanquam germanus stoïcus quique ad vitam potius, quæ didicisset, quàm ad disputationes referenda censeret, vinum aquâ ex præfluente Tiberi haustâ mutavi, quòd ignem scilicet, ut Plato ait, igni addendum non putarem : tum carnes in perpetuum à mensâ meâ proscripsi, non solum (*) διὰ τὴν ὀθρίαν τὴν ἀπὸ τῆς κρεοφάγιας ἐγγινομένην, sed etiam ἀσκήσεως χάριν καὶ τοῦ μὴ σφριγᾶν περὶ τὰ ἀφροδίσια τὴν σάρκα, ut idem Clemens loquitur, cum verissimè à sancto Hieronymo dictum sit : Esum carnis esse seminarium libidinis. Sed etiam piscibus et ovīs culinâ ac mensâ meâ interdixi, quod hæc quidem (**) εὐτυχῶς plus satis experimentis didicissem, piscium verò esu majorem etiam, quàm carniū, voluptatem capere solerem : quare dinidiato caule et aliquantulo oryæ cum piro aut pomo et casei frustillo contentus, ipsas viginti quatuor horas durare soleo, eadem opera jentans, prandens, cœnans, ac comissans. Notez qu'il observe (145) qu'avant qu'il eût lu les écrits du père Costar, il ne faisait la plupart de toutes ces choses qu'afin de vivre conformément à la raison ; mais que depuis cette lecture il les dirigeait à Dieu. Notez aussi qu'il croyait que la lecture de certains ouvrages était capa-*

(*) Non solum propter hebetudinem, quæ ex carniū esu generatur, sed etiam exercitationis gratiâ, et ne caro nimis perpruriscat ad Venerem.

(**) Pruriginem commoventia.

(145) *Scioppius, ibidem, folio 250 verso.*

ble de réveiller la nature la plus endormie. Il mettait dans cette classe quelques commentaires de Scaliger ; et leur texte. (146) *Vos autem capulares illi, vieti, odentuli, et jam diu Acheronti debiti, si jam vos opus perdere et tanquam caballos in olivo non facere pudet, ut Satyrion compendi faciat, familiaris hujus mei auctores, in eodemque notas legite,*

..... Accendi queis frigidus sero
Laomedontides aut Nestoris hermia possit (147).

Et comme il ne laissait échapper aucune occasion d'insulter ce grand personnage, il lui reproche d'avoir méprisé le jugement de son père en commentant certains auteurs. Je rapporte ses paroles, afin qu'on voie que, sur le chapitre des obscénités, il y a partage de sentimens jusques dans une même famille, entre les grands hommes en savoir et en vertu. (148) *Cum pater tuus obscenos et immemorabiles Ausonii, Martialis, similiumque poetarum versus negdrit à critico censendos, atque adeo ne legendos quidem omnino, aut audiendo, sed detestandos et flammis expiandos, et pro signis Priapi, adeoque pro libris honori ejus scriptis, sanctorum imagines à nobis habendas esse contenderit.* (149) *Tu exortus es homo sanctissimus et castitatis ac pudicitie exemplar atque specimen, qui non modò illum ipsum censurâ patris tui notatum Ausonium, sed hoc etiam Burdigalensi Triphallo nihilo deterius mutoniatos Catullum, Tibullum, Propertium, et Priapeiorum versuum scriptores, magnâ temporis curaque impensâ à te recensitos, castigatos, nec poenitendis (ut gloriaris) commentariis illustratos emittere et adolescentibus commendare auderes. Hoc, satis scio, nullo modo patri tuo probare posses.*

(146) *Idem, ibidem, folio 272 verso.*

(147) *Juven., sat. VI, vs. 323.*

(148) *Scaloppius, Scalig. hypobol., folio 281 verso.*

(149) *Idem, ibid.*

SCOT (MICHEL), savant personnage, et fort attaché aux mathématiques et à l'astrologie, a vécu au XIII^e. siècle. Il fut aimé de l'empereur Frédéric II, et lui dédia tous ses livres. On l'a

mis dans le Catalogue des magiciens, et l'on conte qu'il priaient souvent à dîner plusieurs personnes, sans faire apprêter quoi que ce fût, mais qu'ayant fait asseoir à table les conviés, il contraignait des esprits à lui apporter des viandes de toutes parts, et quand elles étaient arrivées, il disait à la compagnie : *Messieurs, ceci vient de la cuisine du roi de France, et ceci de celle du roi d'Espagne; cela vient d'Angleterre, etc. (a).* Merlin Coccaie s'est diverti à décrire ses enchantemens (b) (*). Le poète Dante adopta l'erreur commune (A). Fions-nous plutôt à Jean Bacon, religieux carme, Anglais de nation, et le prince des averroïstes (c), qui cite (d) notre Michel Scot comme un grand théologien. Fions-nous plutôt aussi à Pitséus qui lui a donné beaucoup de louanges (B). Quoi qu'il en soit, on raconte que ce prétendu magicien prévit de quelle manière il mourrait, et qu'il désigna le lieu où l'empereur Frideric II perdrait la vie (C). Je dirai un mot de ses livres (D).

(a) Marcel, au chap. VIII de la Délectable Folie, pag. 123, édition de Lyon, 1650.

(b) Naudé, Apologie des grands Hommes, chap. XVII, pag. m. 496.

(*) Dans sa XVII^e. Macaronée. L'endroit commence par : *Ecce Michaëlis de Incantu Regula Scoti.* REM. CRIT.

(c) Naudé, là même.

(d) Part. III Sentent., distinct. XXXIII.

(A) *Le poète Dante adopta l'erreur commune.*] Voici ses paroles, à la fin du chant XX de son enfer :

*Quell' astro, che ne' fianchi è così poco,
Michele Scotto fu, che veramente
Delle magiche froide seppe il gioco.*

C'est-à-dire selon la version de Grangier,

C'est autre qui aux flancs saict monstre si petite,

*Fut Michel l'Escossois, lequel abondamment
Des charmes de magie ha l'art au cœur
escripte.*

(B) *Pitséus lui a donné beaucoup de louanges.*] Il a dit expressément, qu'encore que Michel Scot ait été pris pour un magicien par la populace et le vulgaire des ignorans, les sages en ont jugé néanmoins d'une autre manière. (*) *Prudentum tamen et cordatorum hominum longè aliud fuit judicium, qui potius perspicax ejus in scrutandis rebus abditis admirabantur ingenium, laudabant industriam, quàm reprehendendam judicabant curiositatem, inspiciebantque hominis scientiam, non suspicabantur culpam* (1).

(C) *Il prévint de quelle manière il mourrait, et désigna le lieu où l'empereur Frideric II perdrait la vie.*] Un commentateur de Dante sera ici mon garant. « Michel l'Escossois, » dit-il (2), vescu soubz l'empereur » Federic II, et lui predict le lieu où » il devoit mourir, qu'il disoit estre » Florence. Enquoy le susdit empereur fut trompé à cause du nom » equivocque. Car il ne mourut pas à » Florence, ville capitale de la Toscane, mais en la Pouille à un chasteau nommé Fiorenzola. Ce magicien preveut que sa mort adviendroit par la cheute d'une pierre qui luy briseroit la teste. Ce qui ne faillit pas, pource qu'un jour, comme il estoit à l'église, la teste decouverte pour adorer le corps et sang de JESUS-CHRIST, la corde de la cloche que l'on sonnoit fit tomber une grosse pierre sur sa teste, et incontinent il jugea qu'il mourroit, ce qui arriva soudainement. »

(D) *Je dirai un mot de ses livres.*] Il fit un Traité de la *Physionomie*, et un livre de Questions sur la Sphère de Sacrobosco, et une Histoire des Animaux (3). Par le second de ces trois ouvrages, il devait paraître dans la grande Liste de Vossius (4), néanmoins je ne l'y ai pas aperçu. Le Traité de *Physionomie* fut composé à

(*) *Pitseus*, 1 volum. de *Rebus anglicis*.

(1) Naudé, *Apologie des grands Hommes*, chap. XVII, pag. 498.

(2) Grangier, *Commentaires sur l'Enfer de Dante*, pag. 254, 255.

(3) Voyez Naudé, *Apologie des grands Hommes*, chap. XVII, pag. 496.

(4) Vossius, de *Scient. mathem.*

la prière de l'empereur Frideric II. Je l'ai en italien, en voici le titre: *Physionomia laqual compilò maestro Michael Scotto, a prieghi di Federico romano imperatore, uomo di gran scienza: ed è cosa molto notabile, e da tener secreta però che l'è di grande efficacia, e comprende cose segrete della natura, bastanti ad ogni astrologo: ed è diviso in tre parti.* Il fut imprimé à Venise, per Marchio Sessa, l'an 1533. C'est un in-8°. de sept feuil-
les.

SCRIBONIUS (GUILLAUME-ADOLPHE), médecin et philosophe allemand, et auteur de divers ouvrages (A), était de Marpourg, et a vécu vers la fin du XVI^e. siècle. Comme il avait beaucoup d'estime pour la méthode de Ramus, il publia des analyses logiques de quelques sciences, et je crois qu'il débuta par *Rerum Physicarum juxta leges logicas methodica Explicatio*. C'est un livre de 107 pages in-8°. , imprimé à Francfort l'an 1577. Il fut un de ceux qui soutinrent qu'il faut punir les sorcières, et que l'épreuve de l'eau est légitime dans cette espèce de procès (a). On peut voir dans les *Nouvelles de la République des Lettres* (b), que l'on réimprima en 1686, une lettre qu'il avait écrite sur cette question.

(a) Voyez Voëtii *Disputat. select.*, tom. III, pag. 568, 573.

(b) *Mois d'août 1686*, art. II, pag. 890.

(A) *Auteur de divers ouvrages.*] J'ai marqué dans le texte celui que je compte pour la première production. Il le fit réimprimer plus d'une fois, et l'augmenta notablement, de sorte qu'à l'édition de Bâle, 1583, il le divisa en trois livres. On le réimprima la même année, à Londres, avec son *Isagogice sphaerica methodicè proposita*, in-8°. Sa physique fut réimprimée à Cambridge, cum *Animadversio-*

nibus *Timothei Bright*, l'an 1584, in-8°. Son *Idea Medicinæ secundum logicas leges informandæ*, sortit de dessous la presse à Lemgow, la même année, in-8°. Il y joignit un traité de *Inspectione urinarum contra eos qui ex quolibet urina de quolibet morbo judicare volunt. Item de Hydrope, de Podagra, et Dysenteria Physiologia corporis*. Son ouvrage de *Saggarum Naturæ et Potestate deque his rectè cognoscendis et puniendis, ubi de purgatione earum per aquam frigidam contra Johannem Ewichium et Henricum Neuwaldum*, fut imprimé à Marpourg, l'an 1588, in-8°. Son *Anti-Piscator Logicus ad logicas exercitationes Johannis Piscatoris respondens*, fut imprimé à Bâle, la même année, in-8°. Je ne pense pas qu'il fût un anti-ramiste, comme l'a cru M. Baillet (1) à cause de ce livre-là. Il qualifie Ramus dans une épître dédicatoire (2), *philosophiæ sincerioris antistes*. N'oublions pas qu'il procura une nouvelle édition du *Thesaurus Pauperum Petri Hispani*, et du *Thesaurus Sanitatis* de Liébault, à Francfort, 1578, in-8°.

(1) Au tom. II des *Anti*, art. 140.

(2) Celle du *Rerum physicarum juxta leges logicas methodica Explicatio*.

SCULTET (ABRAHAM), professeur en théologie à Heidelberg, et auteur de plusieurs livres (A), naquit à Grunberg dans la Silésie, le 24 d'août 1566 (a), et après y avoir étudié jusques à l'année 1582; il fut envoyé à Breslau pour continuer à s'avancer dans les sciences. Il en fut rappelé bientôt après, parce que son père, qui venait de perdre tous ses biens dans l'incendie de Grunberg (b), ne se vit plus en état de l'entretenir au collège, et qu'il songea à lui faire apprendre un métier. Le jeune homme ne goûta point

(a) Et non pas 1556, comme l'assure Paul Fréher., *Theatri pag. 424*, qui dans la page suivante dit qu'il mourut le 24 d'octobre 1625, âgé de cinquante-neuf ans. C'est un mauvais calcul.

(b) Le 26 de juillet 1582.

une telle proposition, et pour tâcher de ne pas rompre avec les muses, il alla chercher une condition de pédagogue. Il en trouva une bonne chez un bourgmestre de Freistad (c), et cela lui donna lieu d'entendre les prédications d'Abraham Bucholcer (d). Il fit un voyage en Pologne l'an 1584, et y séjourna plus de deux ans, assidu aux leçons publiques, et faisant à d'autres des leçons particulières (e). Il soutint ces deux personnages dans l'académie de Wittemberg l'an 1588 et l'an 1589, et puis dans celle de Heidelberg jusques à sa réception à la charge de ministre, l'an 1594. Il exerça son ministère dans un village du Palatinat (f) pendant quelques mois, ensuite de quoi il fut attiré par l'électeur palatin pour être l'un de ses prédicateurs. Je parlerai d'une conférence qu'il eut avec Samuel Hubérus (B). Il fut choisi pour pasteur de l'église de Saint-François à Heidelberg, l'an 1598, et deux ans après il fut agrégé au sénat ecclésiastique. On l'employa plusieurs fois à visiter les églises et les écoles du Palatinat, et parmi ces distractions il ne laissa point de composer des ouvrages qui demandaient beaucoup de travail. Il accompagna le prince d'Anhalt à la guerre de Juliers, l'an 1610, et s'appliqua avec beaucoup de prudence et de vigilance au rétablissement des

(c) Proche de Grunberg.

(d) Celui qui a fait des ouvrages de chronologie.

(e) Publicè didici, privatim docui. Abraham Scultetus, ubi infra, citation (h), pag. 16.

(f) Nommé Schrisheim, proche d'Heidelberg.

affaires ecclésiastiques en ces quartiers-là. Il suivit en Angleterre le prince palatin Frédéric V, l'an 1612, et fit connaissance avec les plus doctes personnalités du pays. Il fit un voyage à la cour de Brandebourg, l'an 1614, l'électeur Jean Sigismond, prêt à renoncer au luthéranisme ayant souhaité de concerter avec lui les mesures de ce changement. Il s'acquitta bien des commissions qu'on lui donna dans une telle conjoncture (g). Étant retourné à Heidelberg, il accepta par de très-bonnes raisons la charge de prédicateur aulique. Il en obtint la démission lorsqu'en 1618 il fut établi professeur en théologie. On le députa peu après au synode de Dordrecht. Il tâcha d'abord de réunir les esprits; mais voyant qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté-là, il maintint vigoureusement les dogmes des contremonstrans. Il prêcha à Francfort l'année suivante pendant la tenue de la diète électorale; car son maître le donna pour prédicateur aux députés qu'il y envoya. Il suivit ce prince au voyage de Bohême, et s'étant retiré dans la Silésie après la malheureuse journée de Prague, il se résolut à s'en retourner à Heidelberg pour y remplir les fonctions de professeur. Il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il fallut cesser tous les exercices académiques; l'ennemi était aux portes, la plupart des professeurs cherchèrent une retraite. Il se retira à Bretten, et puis à Schorndorf

(g) *Profectus sum Berlinum, ibique rem Christi provirili ad mensem usque octobrem, egi. Abraham Scultetus, ubi infra, cit. (H).*

au pays de Wirtemberg, d'où il partit pour se rendre à Embden au mois d'août 1622. Le roi de Bohême, son maître, avait consenti que la ville d'Embsen offrît à Scultet une place de ministre. Cette vocation fut acceptée (h); mais le professeur d'Heidelberg n'en jouit pas fort longtemps; car il mourut le 24 d'octobre 1625 (i). Il fut marié trois fois, et ne laissa qu'une fille (C). Jamais homme n'a été déchiré plus cruellement que lui par les médisances de ses ennemis (D). J'ai dit ailleurs (k) qu'il désapprouvait que les protestans fissent des livres les uns contre les autres. Ce qu'il observe, en répondant à un homme qui l'accusa d'avoir excité une guerre sacramentaire dans le Palatinat (E), est digne de considération. Je ne ferais pas difficulté de croire qu'il se serait mieux justifié de l'accusation d'avoir poussé l'électeur son maître à accepter la couronne de Bohême, si cette entreprise eût été heureuse. Il n'eût point fallu en ce cas-là qu'il niât le fait (F), on l'eût comblé de bénédictions, sa prudence aurait été admirée: on ne juge guère des choses que par l'événement.

(h) *Tiré d'un livre d'Abraham Scultet, intitulé: de Curriculo vitæ... Narratio apologetica, imprimé à Embden, 1625, in-4°.*

(i) Paul Freher., in *Theatro*, p. 425; mais, selon le *Diarium de Witte*, ce fut l'an 1624.

(k) Dans l'art. *PITISCUS*, t. XII, pag. 155, remarque (B).

(A) *Il est auteur de plusieurs livres.*] On a vu au texte de cet article qu'il instruisait des écoliers dans sa chambre avant même qu'il eût cessé d'être écolier. Leur ayant fait des leçons sur la morale et sur la sphère dans Heidelberg, cela produisit un livre qui fut bientôt publié, et qu'on expliqua dans quelques écoles illustres.

dem scholâ meâ privatâ audis petentibus doctrinam morum rerum explicabam ; undè mihi eorum libri duo , Sphæricorum tres confecti , qui non ita multò publicati , et in aliquot illustris fuerunt enarrati (1). Sa- Hubérus ayant été appelé à mberg, l'an 1593, fit une ha- *e de Dissidiis in Religione.* Scultet en publia la réfutation e nommer. *Scholia et Notas in , sed sine nomine edidi , in quimini crassos errores in logicâ , ores in grammaticâ , crassissimâ theologiâ commonstro (2).* Il lla en même temps, 1^o. à une e des écrits des pères, laquelle rprimée quelques années après berg, sous le titre de *Medulla um (3)* ; 2^o. à une *Isagoge histo-* *V. T. libros*, accompagnée analyse d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Polybe, de Diodore, de Halycarnasse, etc. Il per- près la bataille de Prague, cet ge-là et plusieurs autres, et ément l'Histoire de la Réforma- (4). Ayant fait un voyage en Si- l'an 1594, et s'en retournant à lberg, il passa par Gorlitz, et y oraison funèbre de Laurent (5), qui fut imprimée, et que ior Adam inséra depuis dans es des Philosophes. Ce Laurent été l'un des disciples de Mé- hon, et principal de collège itz (6). Martin Mylius, son suc- r, pria Scultet de vouloir bien ce devoir à son ancien maître ultet publia en 1611 une Ex- on des Évangiles du dimanche, t traduite de l'allemand en di- langues (8), et mise à Rome l'*Index Librorum prohibito-* (9). Il publia deux sermons qu'il prêchés au synode de Dor- t, deux autres qu'il avait prê- Heidelberg l'an séculaire de

la réformation, et celui qu'il avait prêché à Prague contre les idoles. Notez qu'il ne perdit pas toutes ses Annales de la Réformation ; car il en avait publié les deux premières dé- cades avant que d'aller en Bohême avec l'électeur son maître. Je trouve qu'il a composé, *Idea Concionum in Esaiam ; Epistolas D. Pauli ad Romanos et Hebræos , et Psalmos Davidis ; et Observationes grammaticæ , logicæ , historiæ , et theologicæ in Historiam Jesu-Christi nati , educati , baptizati , et tentati , et in Historiam concionum et miraculorum Jesu-Christi , et de precatione Tractatio logica et theologica , et Johannes Baptista logicè descriptus.* Voyez le Théâtre de Paul Fréher (10). Il eut part aux soins de l'édition (11) grecque et latine de saint Athanase, et des conciles de Nicée et d'Éphèse : il y joignit un Abrégé de l'Histoire des sept Conciles œcuméniques, et la traduction qu'il avait faite de vingt sermons grecs (12). Je ne dis rien de ses livres allemands contre un jésuite de Mayence, et contre l'apostasie de M. de Neers, et contre la confession de Cologne, etc. (13). Voyez encore le Théâtre de Paul Fréher.

(B) *Je parlerai d'une conférence qu'il eut avec Samuel Hubérus.* L'an 1606, il fut envoyé à Neustad pour conférer avec un mathématicien (14) qu'on avait chargé d'achever et de publier un livre de Rhéticus (15), et qui différait de jour en jour la publication de cet ouvrage. Il allait parler à lui de la part du grand conseil, touchant ce qu'il s'agissait de faire pour venir à bout de cette édition. Il trouva Samuel Hubérus à Spire, dans le cabaret où il coucha. Cet homme préparait un livre pour la prochaine foire de Francfort, et il n'eut pas plus tôt su qui était Scultet, qu'il lui proposa une dispute sur les controverses de religion : elle fut acceptée, et dura depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures après midi, en présence des ministres luthériens. Elle roula sur les matières de la pré-

ultetus, in Narrat. apologeticâ de Curri- e, pag. 23.

em, *ibid.*, pag. 23.

et ouvrage comprend quatre parties qui t les unes après les autres.

ultetus, in Narratione apologeticâ, p. 23.

em, *ibid.*, pag. 28.

lem, *ibidem*, pag. 16.

lem, *ibidem*, pag. 28.

lem, *ibidem*, pag. 52.

lem, *ibidem*, pag. 67. Ce fut dans le di- 10 de mai 1613.

(10) Freher., Theatrum, pag. 425.

(11) Chez Commelin, 1601.

(12) Scultet., Narrat. apolog., pag. 35.

(13) *Idem*, *ibidem*, pag. 24.

(14) Nommé L. Valentinus Otto.

(15) C'était, je crois, Canon triangulorum. Voyez Vossius, de Scient. mathem., pag. 66.

destination (16). Scultet se débarrassa enfin par un argument qui était en quelque façon une raillerie personnelle (17). Je vous prouve, dit-il à Hubérus, que vous n'appartenez point à la vraie église : elle est sans doute ou parmi les réformés, ou parmi les luthériens, ou parmi les catholiques romains. Or, vous êtes sorti de la communion des réformés, vous avez été chassé de celle des luthériens, et vous combattez la romaine dans vos livres : donc, etc. Tout se passa doucement ; car les deux principales qualités d'un bon disputeur se rencontraient dans Hubérus : il écoutait patiemment ses antagonistes, quelque prolixes qu'ils fussent, et il souffrait débonnairement leurs duretés. *Acta et peracta sunt omnia tranquille : neque enim dissimulandum est : quæ duæ virtutes in disputatore primæ sunt, eas ambas me in Hubero deprehendisse, patientiam adversarium prolixæ sua explicantem audiendi, et lenitatem etiam asperè dicta perferendi* (18). Il soutenait l'élection de tous les hommes, et il embarrassa Hunnius, qui rejetait l'élection de quelques particuliers (19). *Primum laudo Huberi ratiocinationem quæ Ægidium Hunnium Wittembergæ constrinxerat, qui nec Huberi generalem, nec reformatorum specialem electionem agnoscere voluit* (20).

(C) *Il fut marié trois fois, et ne laissa qu'une fille.*] Sa première femme s'appelait Catherine Bergia : il l'épousa à Heidelberg, en novembre 1594 (21). Il la perdit le 25 de mars 1605, et passa seize mois dans une triste viduité (22), et si sujet à des maladies, qu'il jugea que sa santé demandait une personne qui en eût soin (23). Il épousa donc Catherine

Lorichia, veuve du docteur Rhodinus, et l'ayant perdue le 20 octobre 1607, il épousa une autre veuve, le 18 de juillet 1608 (24), dont il eut une fille, le 1^{er} de décembre 1609 (25), laquelle avec sa mère étaient les compagnes de son exil à Embden, l'an 1624 (26).

(D) *Jamais homme n'a été déchiré plus cruellement que lui par les médisances de ses ennemis.*] Voici comme il parle dans l'épître dédicatoire de son *Narré apologétique* : *Dentatis scriptis, infamibus thesibus, contumeliosis anagrammatis, picturis, cantilenis, in nomen, in famam, in doctrinam meam involdrunt, perindeque omnis generis convitiis in me debacchati sunt, ac si ego unus essem qui omnem Israëlém turbārim et solem, quod dicitur, ex universo mundo sustulerim.* Je ne sais point si ces médisances avaient un bon fondement ; mais je crois que le grand accès qu'il avait eu auprès des princes le rendit odieux à plusieurs personnes, et que le chagrin des uns, la joie des autres, après l'infortune de l'électeur palatin dans la Bohême, firent éclore les mauvais effets de l'envie. On attaqua le prédicateur de cour dès qu'on le crut disgracié, et la glace ayant été une fois rompue, chacun se jeta sur lui : les premières satires frayèrent le chemin aux suivantes ; ce fut une boule de neige qui alla toujours en augmentant. On l'accusa (27) d'avoir conseillé à l'électeur palatin d'accepter la couronne de Bohême ; on le rendit responsable des malheurs qui suivirent cette entreprise ; on soutint qu'au lieu de remplir à Heidelberg les fonctions de sa profession, il avait fait en Bohême l'homme d'intrigues et l'iconoclaste ; et qu'en approuvant l'union des royaumes de Hongrie et de Bohême, il s'était montré athée ; on le blâma d'avoir été le persécuteur des catholiques, des luthériens et des unitaires ; et l'on publia qu'après la journée de Prague, il avait perdu toute la faveur de son maître et tous ses emplois. Cela fut répandu, et de vive voix, et par écrit, dans les cours des princes,

(16) Tiré de Scultet, *Narrat. apologet.*, pag. 32, 33.

(17) *Tandem absolvi me argumento in speciem quidem, sed reipsâ minimè jocosè, quo docui Huberum non esse ecclesiæ veræ filium.* Idem, *ibidem*, pag. 33.

(18) Scultet., *Narrat. apologet.*, pag. 33.

(19) Voyez la remarque (E) de l'article HUNNIUS, tom. VIII, pag. 301.

(20) Scultet, *Narrat. apolog.*, pag. 33.

(21) Idem, *ibidem*, pag. 29.

(22) Idem, *ibidem*, pag. 44.

(23) *In viduitate sedecim menses vixi, quibus corpusculum meum, cum non uno morbo attentaretur, valetudinis curatricem quæsi.* Idem, *ibidem*.

(24) Idem, *ibidem*, pag. 45.

(25) Idem, *ibidem*, pag. 47.

(26) Idem, *ibidem*, pag. 23, 45.

(27) Idem, *ibidem*, pag. 76, 77.

dans les universités, dans les villes. Il laissa couler quatre années sans travailler à sa justification; mais enfin il prit la plume pour sa défense, à l'imitation de saint Basile. *Hæc dicta, scripta, decantata per regum, per principum aulas, per academias, per urbes et oppida: Quæ nisi reprimerem, famæ meæ prodigus jure merito haberer. Quod si quis quærat, cur in quartam annum responsum, ad tam atroces calumnias, distulerim? is hoc à me audiat: imitatum me fuisse Basilium illum Magnum, qui cum undiquè appeteretur, adeo perturbatus fuit, ut non veritus sit scribere epistolâ septuagesimâ nond, parùm aliquando abfuisse, quin de omnium hominum fide et sinceritate dubitaret: indixit autem sibi ipsi silentium in tertium usque annum, ne quid præcipitanter effunderet: postea varias apologias texuit (28). Notez en passant que ces paroles de saint Basile sont merveilleuses. Le genre humain se laisse si fort prévenir par les mauvais bruits, ou accommode sa conduite si aveuglément aux intérêts de la calomnie, que l'on a quelquefois sujet de croire que l'équité et que la droiture sont entièrement bannies de cet univers. Scultet répond (29): 1°. qu'il n'a point eu part à la délibération si l'électeur palatin accepterait la couronne de Bohême; il avoue seulement qu'il fit un sermon où il le félicita d'avoir accepté ce présent des Bohémiens, et où il l'encouragea par les paroles de l'Éternel à se porter vaillamment dans cette entreprise (30); 2°. que Frédéric Balduin, professeur en théologie à Wittenberg, qui le blâmait d'avoir quitté son église et sa chaire de professeur (31), avait un collègue qui avait été prêcher au pays de Brandebourg, malgré les édits du prince. C'est approuver chez soi une chose que l'on condamne dehors, quoique l'action*

domestique soit bien plus inexcusable que l'action de l'étranger: car, ajoute notre Scultet, j'ai suivi les ordres de mon électeur avec le consentement de l'académie. *Magnum crimen profectò, ac indubiè, Balduino judice, majus longè eo, cui D. Mesnerus Balduini collega obnoxius: cui è Saxonid in Marchiam ire, contra sereniss. electoris brandenburgici edictum, in gynæceum electorale irrepere, ibidem concionari nulla religio fuit. Hæc, quæ nullo colore defendi possunt, probat domi Balduinus: foris autem in me culpat: quod principem meum, cujus in servitio concionatorio adhuc vivebam, volentem, jubentem, consentiente academiâ, in Bohemiam sequutus sum (32). 3°. Que (33) le nouveau roi de Bohême avait promis à tous ses sujets l'exercice libre de leur religion, et qu'il leur avait tenu sa promesse; qu'il n'avait pris pour son usage que le temple de la citadelle de Prague, et qu'il en avait ôté toutes les idoles. Scultet avoue qu'il lui conseilla cela, et qu'il ne se donna point de repos avant que de l'obtenir. Il soutient que sa conduite à cet égard est très-chrétienne. Il dit qu'aussitôt que le sermon qu'il avait prêché sur ce sujet eut vu le jour, les luthériens et les papistes excitèrent de toutes parts un bruit effroyable, qui fut réprimé par une docte réponse de Théophile Mosanus. 4°. Que lorsqu'il dit (34) dans son sermon sur l'alliance renouvelée entre la Bohême et la Hongrie, le 15 d'avril 1620, que cette confédération était agréable à Dieu, puisque tous ceux qui y entraient faisaient profession de la même foi, il n'avait voulu parler que des réformés et des luthériens, et non aussi des papistes, des anabaptistes et des ariens. Il se plaint (35) de ce que Luc Osiander (36), ayant lu ce sermon, soutint hautement, dans une thèse publique, que Scultet était athée (37), ne mettant nulle différence entre le lu-*

(28) Scultet., Narrat. apologet., pag. 77.

(29) Idem, ibidem.

(30) Pro concione majestati ipsius gratulatus, illamque verbis domini à Josué petitis ad id, quod susceperat, fortiter agendum, cohortatus sum. Idem, ibidem, pag. 78.

(31) In libello quodam germanico, quem de idolis scripsit, πολυπαραγμοσύνης damnat, qui ecclesiæ et academiæ palatinæ obligatus, in Bohemiam cum rege meo profectus sim. Idem, ibidem.

(32) Idem, ibidem, pag. 78.

(33) Idem, ibidem.

(34) Idem, ibidem, pag. 81.

(35) Idem, ibidem, pag. 83.

(36) Professeur en théologie à Tubinge, et chancelier de l'académie.

(37) Quibus fundamentis jactis Osiander publicis thesibus me ΑΤΗΕΙΣΜ proclamavit. Idem, ibid.

dès le lendemain à livrer leur foi à d'autres. C'est à cette espèce d'écrits qu'on peut appliquer justement ceci :

*Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire* (45),

et qui pis est pour les croire. Il ne faut donc point se lasser de recueillir les histoires qui ressemblent aux faits que je viens de compiler.

Notez que je ne veux point garantir que notre Scultet n'ait mérité aucun blâme. Je ne doute point qu'il ne soit tombé dans le défaut qu'un théologien de cour n'évite presque jamais. Je pense qu'il se mêla un peu trop des affaires politiques, et qu'il fit entrer trop souvent dans ses sermons des intérêts temporels. Il conseilla un peu trop précipitamment la destruction des images, il ne considéra pas que son maître n'était pas assez affermi sur le trône pour entreprendre une telle innovation. Mais que voulez-vous ? on s'aveugle dans les premières faveurs de la fortune ; on suppose que puisqu'il s'agit du règne de Dieu, on passera de bons succès en bons succès, comme au temps de Josué, et qu'il n'est que d'aller vite.

(E) *Un homme l'accusa d'avoir excité une guerre sacramentaire dans le Palatinat.*] Voici encore des médisances contre Scultet, qu'il rejette comme des mensonges horribles. Un certain apostat, dit-il (46), a publié que j'excitai une tragédie sacramentaire dans le Palatinat, l'an 1603. Personne n'a ouï parler d'une telle tragédie ; mais seulement d'une petite dispute sur les phrases eucharistiques entre les professeurs de l'académie et les pasteurs de l'église. On sait, continue-t-il, que la doctrine des sacrements fut repurgée de l'idolâtrie romaine et des phrases des scolastiques par Zuingle et par Jean Ocolampade ; et que la perte que fit le canton de Zurich dans le combat où Zuingle fut tué rompit la ligue qui avait été conclue depuis peu entre quelques cantons suisses, la ville de Strasbourg, et le landgrave de Hesse. Là-dessus Martin Bucer, un peu trop timide, appréhenda

que tout le parti ne pérît s'il ne fortifiait d'une nouvelle alliance les villes de la haute Allemagne, et surtout Strasbourg où il enseignait. Il jeta les yeux sur le puissant duc de Saxe, et pour le gagner plus facilement, il tâcha de persuader à tout le monde que le sentiment de Luther et celui de Zuingle sur la cène étaient au fond la même chose, n'y ayant eu qu'une dispute de mots qui eût empêché qu'ils ne s'accordassent. Il ajouta qu'il valait mieux s'exprimer comme Luther que comme Zuingle, vu que celui-ci avait parlé de l'eucharistie trop bassement, et l'autre d'une manière sublime. Il inspira ces pensées à Jean Calvin, qui s'était sauvé de France à Strasbourg (47). Cette intrigue de Bucer introduisit les expressions luthériennes dans les villes de la haute Allemagne, et surtout après le funeste concordat de Wittemberg. Les théologiens qui enseignèrent dans la Saxe sous l'électeur Christien s'accoutumèrent à ce langage de consubstantiation, *phrasibus illis synusiasticis assueverant*, de sorte qu'ayant été chassés après la mort de ce prince, et s'étant retirés au Palatinat, ils crurent que les ministres, qui employaient en ce pays-là les expressions zuingliennes, étaient hétérodoxes. Cela fit naître quelque dissension ; mais elle fut assoupie si heureusement et si promptement, qu'on vit régner depuis ce temps-là plus de concorde entre les théologiens de l'académie et les autres. L'apostat avait publié que l'électeur palatin fit brûler un livre qui avait paru sur ce différent. Scultet soutient que c'est une menterie (48). La présomption est pour lui ; car encore que ce soit une grande audace que d'oser dire, quand cela est faux, qu'un prince a fait condamner au feu tel ou tel livre, l'impudence est beaucoup plus grande si on le nie quand cela est vrai.

(47) De là vint apparemment que Calvin, dans le Catéchisme et ailleurs, se servit de phrases qui semblent admettre la présence substantielle du corps de Notre Seigneur.

(48) *Esse autem vel à me, vel ab aliis ministris palatinis, vel ab omnibus conjunctim scriptum aliquod super hac re publicatum, quod serenissimi electoris jussu Vulcano fuerit consecratum, tam ego constanter nego, quam id desperatus apostata petulanter affirmat. Scultet., in Narrat apologet., pag. 40, 41.*

(45) Despréaux, sat. II, vs. 81.

(46) Scultet., Narrat. apolog. pag. 39.

Ceux qui sauraient bien les anecdotes ecclésiastiques pourraient nous apprendre que presque toujours un intérêt temporel donne le branle aux voyages et aux conférences de religion. En voici un exemple dans la conduite de Bucer. Nous en avons vu ailleurs (49) un semblable, tiré du même Scultet. Notez qu'on prétend que Bucer se repentit d'avoir moyenné la formule de concorde (50). *Bucerus dixit se pœnas dare quòd causam publicam homo privatus voluisset componere, et tam multa prava dogmata conciliare* (51). Pierre Martyr, qui l'avait ouï tenir ce langage en Angleterre, le raconta à Bullinger, celui-ci à Daniel Tossan, celui-ci à Pézélius en présence de Scultet, qui a inséré cela dans l'Histoire de sa Vie.

(F) *Il n'eût point fallu en ce cas-là qu'il nîdt le fait.*] Certains critiques sévères, et quelquefois trop chagrins; se plaisent à déclamer contre les prédicateurs qui excitent à la guerre sans se souvenir qu'ils sont les ministres du prince de paix. On se console aisément de cette censure, lorsque la guerre à qu'on a excité a réussi très-heureusement : mais dans les malheurs qui accompagnèrent l'entreprise de l'électeur palatin Frédéric V, le reproche de l'y avoir engagé ne pouvait être que désagréable à des gens d'église. Un prédicateur qui l'eût animé à cette guerre par les textes les mieux choisis de l'Écriture, et nommément par ces paroles du psalmiste : *Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime, etc.* (52) dont Clément Marot a donné cette traduction :

*O la plus fort que rencontrer on puisse !
Accoustre et cein sur ta robuste cuisse
Ton glaive aigu, qui est la resplendeur,
Et l'ornement de roiale grandeur.
Entre en ton char, triomphe à la bonne heure
En grand honneur, puisqu'avec toi demeure
Vérité, foi, justice, et cœur humain ;
Voir te fera de grand's choses ta main.
Tes dards luisans, et tes sagettes belles
Poignantes sont, les cœurs à toi rebelles
Seront au vif d'icelles transperces,
Et dessous toi les peuples renversez.*

un tel prédicateur, dis-je, s'en serait fait un mérite, si le nouveau roi,

(49) Dans la remarque (M) de l'article BEZE, tom. III, pag. 405.

(50) C'est-à-dire celle de Wittemberg, en 1536.

(51) Scultet., in Narrat., pag. 15.

(52) Psalm. XLV.

s'affermissant sur le trône de Bohême, eût assuré le repos de l'Allemagne et la liberté des consciences contre les mauvais desseins de la cour de Vienne. Les succès furent malheureux, et après cela personne n'avait envie de confesser qu'il eût donné des conseils, tant on appréhende la coutume qu'ont les hommes de juger des choses par l'événement; coutume pleine d'erreur; car en cent mille rencontres il y a plus de prudence dans la tête de ceux qui ne réussissent pas, que dans la tête de ceux qui réussissent. Combien y a-t-il eu d'entreprises mal concertées dont le succès a été heureux, ou bien concertées, dont le succès a été funeste? Il arrive même assez souvent qu'une grande affaire, conduite selon les mesures de la politique la plus habile, réussit par des moyens imprévus, et sur lesquels on ne comptait pas. Quoi qu'il en soit, la situation des choses était telle dans l'Allemagne, lorsqu'on travailla à procurer une couronne à l'électeur palatin, que la prudence demandait que l'on hasardât beaucoup. En ne risquant rien, on avait à craindre une servitude qui, sous la domination romaine, comprend toutes sortes de malheurs; mais si la révolution de Bohême pouvait être soutenue, on se mettait en état de donner la loi. C'était donc principalement à cause de sa profession qu'Abraham Scultet eût dû avoir honte des conseils qu'il eût donnés.

SÉBONDE (a) (RAYMOND), professeur en médecine, en philosophie et en théologie (A), à Toulouse, dans le XV^e. siècle, était de Barcelone. Il se fit estimer par son esprit et par son savoir, et il composa quelques ouvrages, dont le plus considérable est celui qui a pour titre: *Theologia naturalis, sive Liber Creaturarum*. Il faut que ce livre ne sente pas les notions d'un auteur vulgaire et rampant sur la surface des préjugés,

a) Voyez la remarque (A), à la fin.

puisque Montaigne en a fait un cas tout particulier (B). Il le traduisit en notre langue (C), et il en fit une apologie (D), qui est le plus long chapitre de ses Essais. Peu de gens ont bien connu en quel temps vivait Sébonde, ni ce qu'il était. Montaigne s'étonne qu'un tel auteur ait pu demeurer dans une si grande obscurité : *Tout ce que nous en sçavons*, dit-il (b), *c'est qu'il estoit Espagnol, faisant profession de medecine à Thoulouse il y a environ deux cens ans*. Scaliger, dans une lettre, en l'année 1606 (c), dit qu'il y avait deux cent trente ans ou environ que Sébonde avait vécu à Toulouse. Cela n'est pas trop conforme à l'abbé Trithème (d), qui place la mort de ce médecin à l'année 1432. Les autres erreurs de Scaliger, concernant ce personnage, ont été remarquées en un autre endroit (e). Il l'a pris pour un moine de l'ordre de Saint-Dominique, et lui a attribué un ouvrage contre les Juifs intitulé : *Pugio fidei*, dont l'auteur s'appelle Raymond Martini. Notre Sébonde n'a pas été fort connu à ce prodige de mémoire et de connaissance des livres et des manuscrits*, Gabriel Naudé, qui, en parlant de ce qu'a dit Scaliger touchant Galatin et Sébonde, n'y a observé aucune

faute (f). On verra dans une remarque ce qui concerne les autres écrits de notre Sébonde (E).

(f) Naudæus, in Bibliogr. polit.

(A) *Professeur en médecine, etc.*] J'ai suivi M. de Maussac, qui lui donne tous ces titres dans ses Prolegomènes sur Raymond Martini. *Sciendum est*, dit-il, *Raymundum Sebunde nec dominicanum, nec in hebraicis aliisque linguis orientalibus valdè versatum fuisse, quamvis eum ex judæo christianum nobis repræsentet Michaël à Monte toto capite Apologiæ..... sed tantum Hispanum et Barcinonensem atque in academiâ Tolosand medicinæ professorem, philosophiæ, sacræque scientiæ, eoque gradu illic insignitum*. L'Abrégé de la Bibliothèque de Gesner rapporte le titre d'un livre (1) qui est un dialogue *inter Raymundum Sebundium artium, medicinæ, ac theologiæ professorem et dominicum Seminiverbium*. Je viens de parcourir tout exprès cette Apologie de Sébonde, pour voir si on l'y représente comme un juif devenu chrétien : je n'ai pas eu le bonheur d'y rencontrer aucun vestige de cela; mais comme je ne l'ai pas relue ligne pour ligne, je ne prétends point nier à tous égards ce que M. de Maussac affirme. Il me suffit d'assurer que Montaigne ne dit presque rien de Sébonde dans toute cette longue Apologie, si vous en exceptez le commencement. Notez que Gesner le nomme *Sibeyde*, et qu'il dit en marge qu'on le nomme autrement *Sabunde* (2). Le titre qui est au devant du prologue du livre des Créatures, dans l'édition de Strasbourg, 1496, est pour ce dernier nom : *Compositus à venerabili viro magistro Raymundo de Sabunde in artibus et medicinâ doctore, et in sacrâ paginâ egregio professore*.

(B) *Montaigne en a fait un cas tout particulier.*] Voyez la remarque suivante, et la remarque (D).

(C)..... *Il le traduisit en notre langue.*] Je m'en vais rapporter l'histoire de cette traduction; cela peut

(b) Essais, liv. II, chap. XII, pag. 186 du II^e tome, édition de Paris, 1659, in-12.

(c) C'est la CCXLII^e.

(d) Voyez les Prolegomènes de Maussac sur le *Pugio fidei*.

(e) Dans la remarque (C) de l'article MARTINI, tom. X, pag. 343.

* Leclerc applique à Scaliger les éloges loués ici à Naudé, et reproche à Bayle de ouïr Scaliger : cette erreur de Leclerc a été élevée par Joly.

(1) C'est le même que *Viola animæ*.

(2) Gesner, in Bibliothecâ.

servir à faire connaître Sébonde. Écoutons celui qui l'a traduit. « (3) » Pierre Brunel (4), homme de grande réputation de sçavoir en son temps, ayant arrêté quelques jours à Montaigne en la compagnie de mon pere, avec d'autres hommes de sa sorte, luy fit present au desloger d'un livre qui s'intitule : *Theologia naturalis, sive liber Creaturarum magistri Raymundi de Sebonde*. Et parce que la langue italienne et espagnole estoient familières à mon pere, et que ce livre est basti d'un espagnol barragouiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avec bien peu d'ayde il en pourroit faire son profit, et le recommanda comme livre tres-utile et propre à la saison en laquelle il le luy donna, ce fut lorsque les nouveutez de Luther commençoient d'entrer en credit..... (5). Or quelques jours avant sa mort, mon pere ayant de fortune rencontré ce livre sous un tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en françois. Il fait bon traduire les auteurs comme celui-là, où il n'y a guere que la matiere à représenter ; mais ceux qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommément pour les rapporter à un idiome plus foible. C'étoit une occupation bien estrange et nouvelle pour moy, mais estant de fortune pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut oncques, j'en vins à bout comme je pus, à quoy il prit un singulier plaisir, et donna charge qu'on le fist imprimer, ce qui fut executé apres sa mort. » La Croix du Maine met cette impression à l'an 1569. Ces *Dialogues de la Nature de l'Homme* (c'est ainsi qu'il intitule l'ouvrage de *Raymond Sebon* traduit par Montaigne) ont esté imprimez à Paris, chez Gabriel Buon,

l'an 1569, et chez Gilles Gourbin audit an (6). Du Verdier (7) ne se sert point du même titre, et ne marque point une si ancienne édition. Voici comme il parle : *Le livre des Créatures, auteur Raymond Sebon, contenant trois cent trente chapitres, imprimé à Paris, in-8°, chez Gilles Gourbin, 1581. J'ai veu, poursuit-il, une autre traduction dudit livre en fort vieil langage*. Ces dernières paroles montrent qu'il n'entend point parler de la traduction que Jean Martin publia en 1551 (8). Une autre raison nous en peut convaincre, c'est que Jean Martin n'a pas traduit le même livre que Montaigne. Le livre que Jean Martin a traduit comprend sept dialogues. Or l'ouvrage de Sébonde traduit par Montaigne n'est point en forme de dialogue ; il est divisé en trois cent trente chapitres, comme le remarque du Verdier ; et il est très-certain qu'il n'y a qu'un homme qui parle dans le livre de Sébonde qui contient trois cent trente chap. Inférons de là que la Croix du Maine a mal rapporté le titre de la traduction composée par Montaigne, et que les dialogues de Sébonde ne sont qu'un plat réchauffé ; car il paraît par le titre même de la traduction, qu'ils contiennent les mêmes choses que le livre des Créatures. Voici le titre : *La Theologie naturelle de Raymond Sebond comprise en sept dialogues intitulés autrement, de la Nature de l'Homme* (9). Voyez ci-dessous les titres des ouvrages de ce docteur.

(D) *Il en fit une Apologie.*] Il nous dit lui-même pourquoi (10). « Je » trouvai belles les imaginations de » cet auteur, la contexture de son » ouvrage bien suivie, et son dessein plein de pieté. Parce que beaucoup de gens s'amuse à le lire, » et notamment les dames, à qui nous » devons plus de service, je me suis » trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales objections

(3) Montaigne, *Essais*, liv. II, chap. XII, pag. m. 184.

(4) *Il fallait dire Brunel*. [C'est aussi comme on lit à la page 148 de l'édition de Simon Millanges, Bordeaux, 1580, in-8°. REM. CRIT.]

(5) Montaigne, *Essais*, liv. II, chap. XII, pag. 185.

(6) La Croix du Maine, *Biblioth. française*, pag. 329.

(7) *Bibliothèque*, pag. 872, au mot Michel de Montaigne.

(8) *La même*, pag. 720.

(9) Du Verdier, *Biblioth. franç.*, pag. 720.

(10) Montaigne, *Essais*, liv. II, chap. XII, pag. 186.

lui fait. Sa fin est hardie et
 geuse, car il entreprend par
 ns humaines et naturelles d'é-
 et vérifier contre les athéis-
 us les articles de la religion
 tienne. » C'est ce qui donna
 deux objections que Montai-
 proposa de réfuter. Il y eut
 s qui dirent (11) *que les chre-*
font tort de vouloir appuyer
ance par raisons humaines,
conçoit que par foi, et par une
ion particulière de la grace di-
autres dirent (12) que les ar-
de Sébonde étoient foibles et
à vérifier ce qu'il veut, et entre-
de les choquer aisement. Mon-
 e crut obligé de répondre (13)
 emiers avec douceur et avec
 , parce qu'il lui sembla qu'il
 quelque zèle de piété dans
 jection : mais il faut, dit-il
 couer les autres un peu plus
 nt, car ils sont plus dange-
 plus malicieux que les pre-
 Le moyen qu'il prit fut de
 racher des poings les chetives
 le leur raison, en leur mon-
 néant et l'ignorance de l'hom-
 la majesté divine à laquelle
 appartient la science. Ceux qui
 sent Montaigne se peuvent
 at imaginer la vaste carrière
 e donna. Le jugement qu'il
 s raisons de son auteur est
 e chose de trop édifiant pour
 voir pas trouver ici quelque
A dire la vérité, dit-il (15),
ouve si ferme et si heureux à
par des raisons naturelles les
du christianisme, que je ne
oint qu'il soit possible de mieux
cet argument-là, et croi que
l'a égalé. Je m'enquis au-
Adrianus Turnebus () qui*
toutes choses que ce pouvoit
ce livre : il me répondit qu'il
que ce fust quelque quintes-
irée de saint Thomas d'Aquin;
vrai cet esprit là, plein d'une
on infinie et d'une subtilité ad-
, étoit seul capable de telles

imaginationes..... Je sais, poursuit-
il (16), un homme d'autorité nourri
aux lettres, qui m'a confessé avoir
été ramené des erreurs de la macrean-
ce par l'entremise des argumens de
Sébonde. Tout le monde n'a pas jugé
 de ce livre aussi favorablement que
 Montaigne. Le père Théophile Ray-
 naud (17) en a parlé avec mépris, et
 un professeur luthérien (18) s'est fort
 moqué de Comenius, qui a dit (19)
 que Sébonde a prouvé si démonstra-
 tivement tout ce qui concerne la
 connaissance et le salut de l'homme,
 qu'on ne saurait rien alléguer contre.
 Ce professeur soutient qu'en plusieurs
 choses, qui ne sont pas fort obscures,
 cet Espagnol a raisonné pitoyable-
 ment, et il en donne pour exemple
 l'explication des causes qui produi-
 sent la discorde parmi les hommes.

(E) *Les autres écrits de Sébon-*
de.] Ses autres ouvrages sont : *Quæ-*
stiones disputatæ; Viola animæ per
modum dialogi de Hominis Naturâ
tractans ad cognoscendum se, Deum
et hominem, et omne debitum quo
Deo obligatur et proximo, Colonia
apud Henricum Quentel, 1501, in-4°.
 (20). Les Dialogues de *Naturâ Ho-*
minis, imprimés à Lyon, en 1568,
 sont apparemment le même livre que
Viola animæ; celui-ci ne diffère de
 la *Theologia naturalis* que quant à
 la forme. Cela est clair par la seule
 considération de ce titre : *Theo-*
logia naturalis, sive liber Creatura-
rum, specialiter de Homine, et de
Naturâ ejus in quantum homo, et de
his quæ sunt et necessaria ad cognos-
cendum seipsum et Deum, et omne
debitum ad quod homo tenetur et obli-
gatur tam Deo quam proximo. L'au-
 teur était de ces gens qui après avoir
 publié un livre qui les contente, ou
 qui leur fait de l'honneur, le pro-
 duisent de temps en temps sous dif-
 férentes parures, à l'exemple de ces
 cuisiniers qui servent la même vian-
 de apprêtée en différentes façons. Je
 n'ai vu personne qui ne donnât pour

(16) Montaigne, pag. 201.

(17) *Prolegomen. Theolog. nat., num. 86.*

(18) Jacob. Thomasius, præfatione LXXVII,
Lips. 1681.

(19) Comenius, de uno necessario, cap. VI,
 pag. 49.

(20) Voyez l'Épitome de la Bibliothèque de
 Gesner.

même, pag. 187.

même, pag. 202.

g. 187.

g. 202.

g. 186.

dition de Simon Millanges, pag. 152,
 Tournebus. REM. CRIT.

la première édition de la *Theologia naturalis* celle de Paris 1509 : cependant j'en ai une de Strasbourg, *in-folio*, en lettres gothiques, de l'année 1496 *.

* A l'appui de ce que dit Bayle, l'auteur des observations insérées dans la *Bibliothèque française*, XXX, pag. 4, déclare être possesseur d'une édition en lettres gothiques, de Lyon, 1507. L'édition de 1509 n'est donc pas la première, lors même que l'on contesterait l'existence de celle de 1496.

SÉDULIUS (CAÏUS-CÆLIUS ou CÆCILIUS), a fleuri au V^e. siècle (A). Il était prêtre (a), et il composa un poème intitulé : *Paschale Carmen*, et un livre en prose sur la même matière, intitulés : *Paschale Opus*. Ces ouvrages se sont conservés (B). On lui donne aussi des commentaires sur les épîtres de saint Paul ; mais il vaut mieux les attribuer à un SÉDULIUS, Écossais, beaucoup plus jeune (C). Une faute de copiste, le mot *hæreticis* à la place d'*heroicis*, a été cause, dit-on, que le poète Sédulius fut haï, et que cette haine s'étendit sur tous les poètes (D). On trouve qu'il a *du génie*, et que *le tour de son poème est noble et grand ; que ses pensées sont poétiques*, et que ses vers sont assez passables (b) (E). Tout ce que M. Moréri en a dit a besoin d'être refondu depuis le commencement jusqu'à la fin.

(a) Voyez la remarque (C), vers la fin.

(b) Du Pin, *Biblioth.*, tom. IV, p. m. 75.

(A) Il a fleuri au V^e. siècle.] Quelques-uns croient qu'il composa son poème sous l'empire de Théodose-le-Jeune et de Valentinien III. Cela est marqué dans le manuscrit de Pierre Pithou (1), et dans un autre vieux manuscrit dont Ussérius a fait mention (2). Selon cela, il faut dire qu'il a fleuri vers l'an 430. Le père

(1) Voyez le père Labbe, *Dissert. de Script. eccles.*, tom. II, pag. 329.

(2) *Iis consona exhibet Usserius ex Thorneyanâ Bibliothecâ. Idem, ibidem.*

Sirmond a trouvé dans les meilleurs manuscrits de Gennadius que Sédulius mourut sous les mêmes empereurs que j'ai nommés (3). Cependant Ussérius le place après l'an 470. La raison qu'il tire de ce que l'ouvrage de Sédulius fut trouvé en dispersion parmi ses papiers, et mis en bon ordre, et publié par le consul Turcius Rufius Astérius (4), n'est pas convaincante ; car cet Astérius peut fort bien être celui qui fut consul avec Protogène, l'an 449. Et si l'on accorde à Usser que c'est celui qui exerça le consulat l'an 494 avec Præsidius, on ne sera pas néanmoins contraint de lui accorder sa prétention, puisque rien n'empêche qu'il ne se soit passé quelques années entre la mort de Sédulius et le temps auquel son livre fut mis en ordre et communiqué au public (5). On trouve dans les vieilles éditions du *Carmen Paschale* une épître dédicatoire en vers, qui devrait nous faire conclure que cet ouvrage fut dédié à l'empereur Théodose 1^{er}. du nom ; mais il y a beaucoup d'apparence que cette épître appartenait à un poème plus ancien, et qu'on l'a mise par abus au devant de celui-ci, à cause de la conformité des matières. C'est le sentiment d'Ussérius et du père Labbe (6). Quoi qu'il en soit, on ne doute pas que Sigebert ne se trompe en faisant fleurir Sédulius sous l'empire de Constans et de Constantius, c'est-à-dire entre l'an 340 et l'an 350. On croit aussi qu'Albert de Stade n'a pas eu raison de le placer vers l'an 378 (7). Ce qu'il y a de certain, est que ce poème de Sédulius avait vu le jour avant que le pape Gélase fît son décret, et par conséquent avant l'année 496, qui fut celle de la mort de cet évêque de Rome : cela, dis-je, est fort certain ; car on fait mention de cet ouvrage de Sédulius dans ce décret-là (8).

(B) Ces deux ouvrages se sont conservés.] Le *Paschale Carmen*, il est, de *Christi Miraculis libri quin-*

(3) *Idem, ibidem*, pag. 333, 334.

(4) Voyez le père Labbe, *ibidem*, pag. 325.

(5) Voyez le même, *ibidem*, pag. 333, 334.

(6) Voyez le même, *ibid.*, pag. 333.

(7) Voyez le même, pag. 332.

(8) Gratian., *Can. sancta Romana*, dist. XF, apud Labbe, de *Script. eccles.*, tom. II, p. 325.

que (9), a été souvent imprimé ou avec ou sans l'épître dédicatoire au prêtre Macédonius. Le *Paschale Opus*, divisé aussi en cinq livres, et dédié à ce même Macédonius, fut publié à Paris par François Juret, l'an 1585, sur le manuscrit de Pierre Pithou. C'est la première édition. Notez que le prêtre Macédonius exhorta l'auteur à mettre en prose le *Paschale Carmen*. Sigebert s'est donc trompé quand il a dit que la prose précéda les vers. *Sedulius episcopus ad Macedonium presbyterum scripsit libros de Miraculis Veteris et Novi Testamenti, quos postea sub metrica lege redactos prætitulavit Paschale Carmen* (10). Nous avons aussi quelques autres poèmes de Sédulius; la première édition de ses Oeuvres poétiques est celle d'Alde Manuce, 1502. La meilleure est celle de Paris, 1624, au tome VIII de la Bibliothèque des Pères. Voyez le père Labbe (11) et M. Cave (12).

(C) *A un SÉDULIUS, Écossais, beaucoup plus jeune.*] On parle d'un Sédulius, évêque breton, qui assista avec Fergustus, évêque écossais, à un concile de Rome, l'an 721. Baléus, Simler, et quelques autres donnent à ce Sédulius le titre d'évêque des Écossais méridionaux, et disent qu'il écrivit les canons d'un concile tenu à Rome. Voici ce que portent les souscriptions dans les livres imprimés, *Sedulius, episcopus Britanniae, de genere Scotorum, et Fergustus, episcopus Scotiae Pictus huic constituto à nobis promulgato subscripsimus* (13). Hépiddannus (14), moine de Saint-Gal, fait mention d'un Sédulius, Écossais, sous l'année 818. *Sedulius Scotus clarus habetur*. C'est à celui-ci que le père Labbe (15) donne le *Collectaneum sive Explanatio in*

omnes Epistolas sancti Pauli, imprimé pour la première fois à Bâle, l'an 1528, et puis inséré aux Bibliothèques des Pères. Ce n'est qu'un centon formé de divers extraits d'Origène, d'Eusèbe, de saint Jérôme, etc. Aubertin (16) le donne à l'évêque Sédulius qui assista avec Fergustus à un concile de Rome, sous Grégoire II, ou sous Grégoire III. Voici les raisons du père Labbe. Cette manière de commenter l'Écriture sent fort le IX^e. siècle (17), et il semble que l'auteur de ce *Collectaneum in Paulum* ait fait aussi le *Collectaneum in Matthæum*, qui se trouve dans la bibliothèque des jésuites de Paris, sur un très-beau parchemin, et d'une très-belle main, qui passe sept ou huit cents ans. S'il était vrai que le *Collectaneum in Matthæum*, et le *Collectaneum in Paulum*, fussent les ouvrages d'un même auteur, nous aurions là une preuve convaincante contre le docte Ussérius, archevêque d'Armagh, qui a prétendu que le *Collectaneum in Paulum* a été fait par le même Sédulius qui a composé le *Carmen Paschale* au V^e. siècle; car l'auteur du *Collectaneum in Matthæum* cite non-seulement le poète Sédulius, mais aussi le pape Grégoire I^{er}, saint Isidore, Arculfe, et le vénérable Bède, qui florissait au VIII^e. siècle (18). Si ce que M. du Pin assure (19), que l'auteur du *Collectaneum in Paulum* a cité saint Grégoire pape, et le vénérable Bède, était vrai, le père Labbe aurait un grand tort de n'employer pas cette raison pour réfuter le sentiment d'Ussérius, et je m'étonnerais extraordinairement qu'Ussérius eût osé dire que le poète Sédulius a composé le Commentaire sur les Épîtres de saint Paul. Je ne m'étonne pas qu'il l'ait dit, quoiqu'il sût sans doute que le jésuite Justiniani (20) observe que l'auteur de ce *Collectaneum in Paulum* a copié quelques paroles du chapitre XXI du XIX^e.

(9) M. du Pin, Bibliothèque, tom. III, part. II, pag. 75, édition de Hollande, n'y met que quatre livres.

(10) Sigebertus, cap. VI Catalogi, apud Labbe, de Scriptor., tom. II, pag. 328, 329.

(11) Labbe, ibidem, pag. 335.

(12) Cave, Histor. litter., pag. 337.

(13) Tiré du père Labbe, de Script. eccles., tom. II, pag. 328.

(14) Il a composé de courtes Annales que Du Chêne a insérées au III^e. tome de son Recueil des Historiens de France.

(15) Labbe, de Script. ecclesiast., tom. II, pag. 338.

(16) Voyez Labbe, ibidem.

(17) Idem, ibidem, pag. 335.

(18) Voyez Labbe, ibidem.

(19) Du Pin, Bibliothèque, tom. III, part. II, pag. 175.

(20) Benedict. Justinianus, in I ad Corinth., cap. VI, vs. 5, apud Labbe, de Script. eccles., tom. II, pag. 337.

livre des Morales de saint Grégoire, sur Job ; car comme il savait que ce jésuite déclare que ces paroles ont été copiées sans qu'on ait nommé saint Grégoire, *cujus verba transcripsit tacito ejus nomine*, il a pu se persuader que ce n'est pas Sédulius qui a copié saint Grégoire, mais que c'est ce pape qui a copié Sédulius. Il n'a pas été obligé de se conformer à Justiniani, qui ne trouve point vraisemblable que saint Grégoire ait emprunté quelque chose de Sédulius : *Nec verisimile videatur Gregorium ea à Sedulio mutuatum esse, cum planè Gregoriani styli simplicitatem redoleant qui more suo hæc apostoli verba non tam ad scribentis mentem, quàm aptè ad mores informandos explicat* (21). Tout ceci sert à montrer que M. du Pin se trompe.

Il ne suffirait pas de savoir que Sédulius, auteur de ce Commentaire sur saint Paul, est différent de Sédulius le poète, il faut encore savoir si celui-ci est un Écossais. Bien des gens l'assurent, mais je ne vois pas qu'ils en allèguent de bonnes raisons. L'inscription d'un excellent manuscrit de l'abbaye de Fulde, *Sedulii Scoti Hybernensis in omnes Epistolas Pauli Collectaneum*, qu'Ussérius donne pour un fort bon argument, n'aura jamais aucune force pendant que l'on pourra croire avec beaucoup de vraisemblance que l'auteur de ce *Collectaneum* n'est point le poète Sédulius. Que Trithème disant qu'il lui plaira qu'on voit au commencement d'un livre de lettres *Sedulius Scotigena*, il ne prouvera jamais l'affirmative de cette question. Il faudrait prouver avant toutes choses que Sédulius le poète a écrit ces lettres. En un mot, les auteurs anciens n'ayant jamais dit que notre Sédulius fût Écossais, il ne faut compter pour rien ce que les siècles suivans peuvent fournir là-dessus. Cela pourrait être bon s'il n'y eût point eu un Sédulius Écossais ; mais depuis qu'il est certain qu'il y en a eu un ou deux, il est aisé de comprendre qu'on a confondu le poète avec quelqu'un de ceux-là. Consultez le père Labbe (22).

Il serait à souhaiter qu'il eût fait sur chacun des écrivains ecclésiastiques tout autant de discussions que sur le poète Sédulius. J'observe en passant qu'il a très-bien réfuté les raisons de ceux qui prétendent que ce poète a été évêque. Il s'est servi du silence des anciens, il a montré que le témoignage de Sigebert n'est d'aucun poids. Gennadius, dit-il, Salvien, Prosper d'Aquitaine et quelques autres ont été qualifiés évêques abusivement par plusieurs auteurs. Le titre d'*antistes*, donné à Sédulius, se donnait aux prêtres. La Chronique de Dexter, où l'on fait mention de Sédulius *episcopus Oretanus*, sous l'année 428, n'est point un ouvrage qu'on doive admettre. Isidore de Séville n'eût point donné à Sédulius le simple titre de prêtre, s'il avait pu faire honneur d'un tel prélat à la nation espagnole (23).

(D) *Une faute de copiste..... a été cause..... que le poète Sédulius fut haï, et que cette haine s'étendit sur tous les poètes.*] On prétend que cette faute des copistes inspira à Paul II une grande haine pour les poètes, et qu'elle porta plusieurs professeurs en droit canon à regarder comme des ouvrages hérétiques toutes sortes de poèmes : quel ridicule ne serait-ce pas ? Citons M. de Boissieu. *Veteres librarios indiligenter scripsisse, vel ex Tullii, Strabonis, Hieronymi, et aliorum querelis patet. Undè multi gravissimorum virorum errores emanarunt : quod hoc duntaxat exemplo probasse mihi sufficiat. Cum in primâ parte decreti, distinct. XV., c. III., hæc Gelasii pontificis verba, Item venerabilis viri Sedulii Paschale Opus, quod heroïcis versibus descripsit, insigni laude præferimus, depravata essent, et, pro heroïcis, librorum incuria, legeretur, hæreticis, mendum hoc, Paulum secundum, pontificem maximum, ad poetarum capitale odium perduxit, et plurimis aliis, legum professoribus, imposuit, ut omnia poemata, quamvis sacra, hæretica esse duxerint; ut Pierius Valerianus, in oratione pro Sacerdotum barbis, scriptum reliquit. () rem ridiculam, Cato, et jocosam* (24) !

(21) Benedict. Justiniani, *ibidem*, apud eundem, pag. 338.

(22) Labbe, de Script. ecclesiast., t. II, p. 330.

(23) Ex eodem, pag. 331, 332.

(24) Dionys. Salvagnius Bocsius, Not. ad Poem. Ovidii in Ibin, pag. m. 127.

es appliquent cela au pape
VI. Lisez ce qui suit, et com-
le exactement, je vous prie,
es paroles de M. de Boissieu.
: *adhuc addam, undè pateat, a-*
mina plerunquè depravati co-
fferant. In Canonibus à Gra-
ligestis, dist. XV. Ubi recitatur
iter salutare decretum Gelasii,
sententia est : Venerabilis viri
i Paschale Opus, quod heroï-
cripsit versibus, insigni laude
endum. Ibi vulgata antehac
laria pro heroïcis, hæreticis
e. « Quod bonis quibusdam
onistis suspicionem movit, poë-
z omnia esse hæretica, poëtas-
inter pios, etsi sacra tractent,
iquàm annumerari. » Id quod
mo illi Batavo, qui Caroli V
ctor fuerat, adeò persuasum
et nullum hominum genus ma-
osequeretur odio quàm poëtas.
ulhuc aliqui, ut Pierius claris-
is affirmat, non mali alioqui
rules, depravatâ illius loci lec-
z inducti, neminem sacerdotio
um arbitrantur, qui unquàm
Parnasso somniârît (25). » En
rant ces deux passages l'un
autre, on soupçonne que l'un
deux auteurs a cité Piérius
anus sans l'avoir lu ; car si l'on
dans cet écrivain ce qui re-
Paul II (26), pourquoi Philip-
olus n'en parle-t-il pas ? pour-
le met-il en jeu qu'Hadrien VI ?
bien garde que ce qu'il dit de
rnier pape ne prouve point
mot *hæreticis* pour *heroïcis*
fait haïr les poëtes. Il dit seu-
t par occasion qu'Hadrien VI,
pleinement persuadé qu'ils
t indignes d'avoir place par-
s hommes pieux, les haïssait
rainement. Ce n'est donc point
témoignage de cet auteur que
x prouver que l'on applique à
pe ce que M. de Boissieu rap-
à Paul II ; mais voici ma preu-

ve, c'est un passage qui pourrait
bien être le fruit d'une lecture des
paroles de Philippe Carolus faite avec
trop peu d'attention. *Aiunt eum*
(Hadrianum) *nullum hominum ge-*
nus majore persecutum fuisse odio
quàm poëtas, eo quòd in antiquis
exemplaribus Canonum à Gratiano
digestorum legatur decretum Gelasii
in hæc verba : Venerabilis viri Sedulii
Paschale Opus, quod hæreticis de-
scripsit versibus, etc., cùm ibi heroï-
cis legi debere jam pridem monuerint
virii eruditi (27).

Tout ceci m'est fort suspect, et
peu s'en faut que je ne le prenne
pour un conte forgé à plaisir par les
humanistes d'Italie, dans la vue de
tourner en ridicule les ennemis des
belles-lettres. Cependant je ne nie
point qu'une faute de copiste n'ait
produit souvent beaucoup de désor-
dres et dans le cœur et dans l'es-
prit. Mais je sais que Paul II et
Hadrien VI avaient d'autres fonde-
mens de leur haine pour les poëtes ;
et je ne comprends pas que l'igno-
rance puisse produire un si énorme
renversement du bon sens, que la
même personne haïsse les poëtes par
la raison qu'on allègue ici, et vénère
néanmoins le pape Gélase ; car il faut
bien remarquer que le décret où le
mot *hæreticis* s'était glissé à la place
d'*heroïcis* contient un éloge du poëme
de Sédulius. Notez aussi que l'on ne
dit point que cette faute ait aucune-
ment diminué la vénération pour ce
pontife.

(E) *On trouve qu'il a du génie, et*
que le tour de son poëme est noble,
etc.] Joignons à ce témoignage de
M. du Pin les propres paroles de Bor-
richius, dont M. Baillet rapporte le
sens (28) : *Dictio Sedulii facilis, in-*
geniosa, numerosa, perspicua, sic
satis munda (si excipias prosodica
quædam delicta) (29). Vénantius
Fortunatus a donné à notre poëte
d'assez bons éloges.

Quod tonat Ambrosius, Hieronymus atque
coruscat,
Sive Augustinus fonte fluente rigat,

(27) Autor anonymus Notar. ad Sannazarii
Poëmata, epigr. IV, lib. III, pag. 237, edit.
Amstel., 1689.

(28) Baillet, Jugemens sur les Poëtes, pag.
1192.

(29) Borrich., Dissert. de Poëtis, pag. 76.

Philipus Carolus, in Dissertat. de Criti-
ca, 17, 18 : elle est au devant de ses Notes
à Gelle, imprimées à Nuremberg, l'an

J'ai consulté la Dissertation de Piérius
pro Sacerdotum barbis, et j'y ai
à la page 24 de l'édition de Paris, 1531,
Christ. Wechel, le sens de tout ce que
Philippe Carolus a cité ; mais rien touchant

*Sedulius dulcis, quod Orosius edit acutus,
Regula Cæsarii linea nata sibi est* (30).

Et ailleurs :

*Majestatis opus metri canit arte juvenis,
Hinc quoque conspicui radiavit lingua Sedu-
li* (31).

Voyez d'autres éloges dans le père Labbe (32).

(30) Venant. Fortunatus, epigr. I, lib. VIII, apud Phil. Labbe, de Scriptor. ecclesiast., tom. II, pag. 326.

(31) *Idem*, initio libri I de Vitâ sancti Martini, apud eund., ibidem.

(32) Labbe, ibidem, pag. 327.

SÉGLA (GUILLAUME DE, SIEUR DE CAIRAS), était conseiller au parlement de Toulouse vers le commencement du XVII^e. siècle. Il fut rapporteur dans un procès criminel qui a été mis parmi les histoires tragiques du temps (A), et pour l'éclaircissement duquel M. de Verdun, premier président au parlement de Toulouse, prit toutes les peines imaginables. Les accusés furent enfin convaincus, et châtiés selon leur mérite : et comme Guillaume de Ségla avait une connaissance très-exacte de cette affaire, il fut exhorté par ce premier président (a) à la donner au public. La lettre latine qu'il en reçut a été mise au devant du livre qu'il publia, dans lequel on voit, outre le narré des procédures, cent trente-une observations remplies d'érudition (B). La famille de Ségla subsiste encore à Toulouse, et possède des charges au parlement.

(a) En 1611. M. de Verdun était alors premier président au parlement de Paris.

(A) *Parmi les histoires tragiques du temps.*] On en trouve la narration dans le Mercure Français (1). Violante de Bats, Espagnole de nation, et

(1) Tome I, folio 325 verso et suiv., à l'année 1609.

fort impudique, consentit à l'assassinat de son mari, fâchée de ce qu'il ne lui laissait pas la liberté qu'elle souhaitait de recevoir ses galans, dont le principal était un moine augustin, professeur en théologie dans l'université de Toulouse : il s'appelait Pierre Arias Burdés, et était né à Grenade en Espagne. Lui et un conseiller au sénéchal furent les principaux directeurs de l'assassinat. Le mari de cette femme fut tué de dix-sept coups, au mois de juillet 1608. Burdés, convaincu d'adultère et de meurtre, fut condamné à perdre la tête, et à être ensuite écartelé, ce que l'on exécuta au mois de février 1609. Violante fut aussi punie du dernier supplice, avec quelques autres de ses rufiens. L'adultère de Burdés « demeura vé- » rifié par nombre suffisant de té- » moins, savoir : par une femme qui » lui soutint, et à Violante, les avoir » vus en l'action même dans le bois » de la métairie de Launaquet, ap- » partenant à un couvent de reli- » gieuses, et autre qui disait les » avoir vus aller seuls dans ledit » bois. Il y avait encore d'autres té- » moins singuliers, l'un desquels les » avait vus entrebaiser lascivement » à table dans un sien jardin à un » des faubourgs de la ville : l'autre » les avait vus deux fois dans une » chambre l'espace de deux heures... » Mais d'abondant était cette malver- » sation qualifiée de sacrilège, y » ayant occasion de soupçonner qu'il » avait abusé de Violante dans un » confessionnal en l'église Saint-Jac- » ques, par deux témoins qui dépo- » saient qu'il demeura deux heures » entières dans ledit confessionnal, » avec une demoiselle de stature as- » sez haute, telle qu'était Violante. » Encore était cette malversation ac- » compagnée d'inceste et d'adultère » spirituel, parce que Violante était » sa fille de confession, qu'il avouait » avoir confessée deux ou trois fois » en la chapelle Notre-Dame, qui est » au cloître du couvent des Augus- » tins. Et pour le regard du meur- » tre, le bruit commun, etc. (2).

(B) *Observations remplies d'érudition.*] A la manière de ce temps-là, elles sont entrelacées des passages les

(2) Ségla, Histoire tragique, pag. 14 et suiv.

plus curieux des anciens auteurs. Ceux qui concernent les désordres de l'amour et les artifices des courtisanes n'y ont pas été oubliés. Cet ouvrage fut imprimé à Paris, l'an 1613, in-8°. Corras, conseiller au parlement de Toulouse, et rapporteur du procès de ce mari imposteur qui se disait Martin Guerre, avait déjà donné l'exemple d'un semblable commentaire sur un procès et sur un arrêt.

SEYMOUR (ANNE, MARGUERITE et JEANNE), trois sœurs illustres par leur science, en Angleterre, dans le XVI^e. siècle. Elles composèrent cent quatre distiques latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}. qui furent traduits peu après en grec et en français, et en italien, et imprimés à Paris, l'an 1551, sous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre*. Nicolas Denisot (a), qui avait été précepteur de ces trois doctes Anglaises (A), fit un recueil qui comprenait les traductions de leurs distiques et quelques autres vers, tant à leur louange que sur la mort de la reine de Navarre, et le dédia à Marguerite de Valois, duchesse de Berri, sœur de Henri II (B). Le peu d'exactitude de ceux qui avaient parlé de ce recueil (C) a été cause que j'assurai dans mon projet que les Distiques étaient un ouvrages différent des épitaphes de la reine de Navarre. Je corrige ici cette erreur, et j'avoue de bonne foi que la lecture du Tombeau de cette reine m'a fait connaître que mes conjectures étaient fausses. Ce qui doit

apprendre que sur des matières de fait il faut être fort réservé à conjecturer. Il vaut beaucoup mieux suspendre son jugement jusques à ce que l'on ait vu toutes les pièces. Je casse mes censures par rapport à MM. Joly et Moréri (b); et je reconnais en particulier qu'ils sont excusables d'avoir appelé princesses les trois sœurs Seymour; car ils ont pu voir cette qualité à la tête du recueil publié à Paris par Denisot; mais je persiste à soutenir qu'elles n'étaient point princesses. Elles ont été louées par divers auteurs, et nommément par Ronsard (D), et par Nicolas de Herberai, sieur des Essars (E), si connu par la traduction française d'*Amadis de Gaule*. Il est un peu étonnant qu'aujourd'hui on les connaisse si peu (F).

(b) Voyez l'aveu de toutes ces fautes dans l'extrait d'une lettre du 23 mars 1693, inséré dans le *Courrier Galant* du mois d'avril 1693.

(A) Denisot. . . . avait été précepteur de ces trois doctes Anglaises.] Ronsard mérite d'être entendu là-dessus, quoique ses phrases se sentent de la barbarie où la langue française était encore.

*Denisot se vante heuré
D'avoir oublié sa terre,
Et passager demeuré
Trois ans en vostre Angleterre,
Et d'avoir cogné vos yeux,
Où les Amours gracieux
Doucement leurs flesches dardent
Contre ceux qui vous regardent :
Voire et d'avoir quelquefois
Tant levé sa petitesse,
Que sous l'outil de sa vois
Rabota vostre jeunesse,
Vous ouvrant les beaux secrets
Des vieux Latins et des Grecs,
Dont l'honneur se renouvelle
Par vostre muse nouvelle (1).*

L'ode d'où ces vers ont été tirés fut imprimée dans le *Recueil des Distiques*; mais Ronsard y changea bien des choses depuis ce temps-là. Je me sers des dernières éditions.

(a) Il se faisait appeler comte d'Alsinois, Alsinois comes en latin, comme le chancelier de l'Hôpital le qualifie.

(1) Ronsard, liv. V des Odes, pag. 618.

(B) *Il dédia le tout à Marguerite sœur de Henri II.*] Le chancelier de l'Hôpital n'oublia point cette circonstance dans les vers qu'il fit pour cette savante princesse. Voici comme il parle :

*Et tibi judicium, tibi doctas Delius aures
Præbuit, ac regale refersit pectus honestis
Artibus : eximiam raræque in principe laudem.*

*Tantum nulla decus tulit unquam regia virgo.
Innumeros hæc causa viros, ut condere carmen,
Utque suos vellent tibi consecrare labores
Impulsi : hæc fuit iis scribendi causa poetis,
Virginibusque tribus vestigia pressa terendi.
Atque hic longinquis sua cepit prima Britannis
Aureus incrementa liber sermone latino.
Indè per Eurypus et formidabile nantis
Invadens spatium Belgas devenit et urbem
Parisiam, novus hospes iit perque ora manusque.*

*Res placuit nostris argumentumque poetis :
Continuòque alii maternæ vertere linguæ
Græcæ alii, atque italæ, mox et nova iunge-
re versis.*

Collibuit, justique voluminis addere formam.

(C) *Le peu d'exactitude de ceux qui avaient parlé de ce recueil.*] Ronsard nomme les Distiques de ces trois sœurs *une chanson chrétienne*. Richelet, son commentateur, remarque que c'étaient des *distiques chrétiens*. L'un et l'autre se sont bien gardés d'insinuer quelque chose qui pût faire soupçonner que ces distiques regardaient la feue reine de Navarre. Le chancelier de l'Hôpital s'en est gardé avec autant de soin qu'eux. Qui aurait songé sur cela à des épitaphes de reine? Les poètes, de quoi remplissent-ils ordinairement que de flatteries outrées ces sortes d'ouvrages? Qu'y a-t-il de plus éloigné du caractère des quatrains de Pibrac, ou distiques de Michel Vérin, que les pleurs des poètes sur le tombeau des grands du monde? J'ai donc cru (2) que des distiques, qualifiés *chrétiens*, étaient non des éloges funèbres, non de l'encens prodigué, mais des sentences morales. De plus fins que moi y eussent été trompés. Cependant, depuis que j'ai vu l'ouvrage, je dois reconnaître qu'il y a plus de moralités chrétiennes que de louanges poétiques dans quelques-uns des vers des trois sœurs Seymour.

(D) *Elles ont été louées nommément par Ronsard.*] Son ode pour ces trois Anglaises (3) contient cette

(2) Voyez le Projet de ce Dictionnaire, pag. 364, 365.

(3) C'est la III^e. du V^e. livre.

louange entre plusieurs autres, que si Orphée les entendait, il ne voudrait être que leur écolier :

*Mais si ce harpeur fameux
Oyoit le chant des Serenes,
Qui sonne aux bords escumeux
Des Albionnes arenes,
Son luth payen il feroit,
Et disciple se rendroit
Dessous leur chanson chrétienne,
Dont la voix passe la sienne.*

.
*La science aspirant
Si long-temps orientale
Peu à peu marchant avant,
S'apparoist occidentale ;
Et sans jamais se borner
N'a point cessé de tourner,
Tant qu'elle soit parvenue
A l'autre rive incogneue.
Là de son grave sourcey
Vint affoler le courage
De ces trois vierges icy,
Les trois seules de notre âge :
Et si bien les sceut tenter,
Qu'ores on les oit chanter
Maint vers jumeau, qui surmonte
Les nostres, rouges de honte (4).*

Je remarquerai par occasion que Richelet, qui a fait un commentaire sur les odes de Ronsard, n'a pas entendu le pénultième des vers que l'on vient de voir. Il est évident que *maint vers jumeau* signifie les cent distiques de ces trois Anglaises, ou ces vers qu'elles firent aller deux à deux, à l'exemple de Caton et de Michel Vérin. Néanmoins le commentateur s'est trouvé là dans les ténèbres les plus épaisses : il croit que *jumeau* signifie *qui se ressemble*, parce, dit-il, *qu'elles sont sœurs* ; ou *c'est allusion aux croupes de Parnasse qui sont doubles et jumelles, où les poètes vont apprendre à former parfaitement un vers, qu'il appelle jumeau comme qui diroit Parnasien*. Jugez si les commentateurs des anciens poètes ne nous en font pas bien accroire, puisque ceux qui se mêlent d'expliquer les poètes de leur temps et de leur nation sont sujets à de semblables égaremens. Il me serait aisé de montrer que Muret, qui a commenté quelques poésies de Ronsard, n'en a pas toujours bien entendu le français.

(E) . . . *et par Nicolas de Herberai, sieur des Essars.*] Les louanges qu'il donne aux trois sœurs anglaises sont contenues dans une lettre qu'il leur écrivit, et qui fut mise à la tête du Recueil des Épitaphes de la reine Marguerite.

(4) Ronsard, liv. V des Odes, pag. m. 617.

(F) *Il est étonnant qu'aujourd'hui on les connaisse si peu.*] J'ai demandé à des Anglais fort savans et fort versés dans la connaissance des livres et des auteurs ce que c'était que ces trois illustres Anglaises dont je leur disais tout le peu que j'en savais ; ils m'ont répondu qu'elles leur étaient absolument inconnues. On m'a répondu la même chose de Paris , quoique j'eusse consulté des gens qui en ces sortes de connaissances n'ont guère leurs pareils. Il faut bien que ces trois illustres Anglaises soient tombées dans l'oubli , puisque M. Juncker n'en dit rien dans la Liste de Femmes savantes qu'il a publiée depuis quelque temps (5). Il cite quelquefois Pitséus : puis donc qu'il ne parle pas des trois sœurs Seymour, c'est une preuve que Pitséus n'en parle point non plus. Un de mes amis m'avait déjà assuré que ni Baléus , ni Pitséus , qui ont traité si amplement des écrivains de cette savante nation , ne disent rien de ces trois sœurs.

(5) *Elle sert d'Appendix au Traité de Ephemeridibus sive Diariis Eruditorum, qu'il a publié à Leipsic, en 1692, in-12.*

SÉLEMNUS, rivière de l'Achaïe , avait été un jeune berger très-beau garçon. La nymphe Argyra en devint si amoureuse , qu'elle sortait du fond de la mer pour aller coucher avec lui. Mais quand les années eurent fait passer la fleur de la beauté de Sélemnus , la nymphe cessa de l'aller trouver. Le jeune homme en mourut de regret , et fut métamorphosé en rivière par la déesse Vénus. Ce changement ne le guérit pas de sa passion ; il fallut que Vénus s'en mêlât : elle lui accorda la grâce de lui faire oublier cette nymphe. On dit que depuis cela cette rivière eut une vertu admirable , c'est que les personnes qui s'y baignaient, de quelque sexe qu'elles fussent, ne se souvenaient plus de l'objet de leur amour (a).

(a) *Ex Pausaniâ , lib. VII, pag. 229.*

Pausanias a raison de dire que si l'eau du Sélemnus avait une telle vertu , elle serait préférable à de grosses sommes d'argent (A).

(A) *Si son eau avait une telle vertu, elle serait préférable à de grosses sommes d'argent.*] Il ne faut pas croire tout ce que les poètes et les faiseurs de romans font débiter aux personnes amoureuses : il y a de l'hyperbole dans les descriptions de leurs souffrances ; mais il faut pourtant convenir que l'amour est une source inépuisable de malheur et de désordre. C'est une passion très-nécessaire sur la terre pour y conserver les animaux ; c'est l'âme du monde à l'égard de cette espèce de créatures ; et il est même très-certain que la Providence a uni à une passion si nécessaire mille charmes, mille douceurs, mille agrémens ; mais d'autre côté elle y a joint une infinité d'amertumes. Combien y a-t-il de gens qui en perdent le boire , le manger, le dormir , la santé , l'esprit ? Le nombre de ceux qui en meurent est plus grand que l'on ne pense : ceux qui s'en pendent sont rares à la vérité , mais il s'en trouve pourtant. Tout cela regarde ceux qui aiment sans être aimés. Quant à ceux qui sont aimés autant qu'ils aiment , ils paient bien cher leurs plaisirs ; car pour ne rien dire des égaremens de leur raison , ni de l'opposition qui se trouve si souvent entre leurs véritables intérêts et leur amour ; opposition qui les expose à une infinité de traverses et de chagrins , ne sont-ils pas assez malheureux par la seule jalousie qui accompagne presque toujours leur passion ? Peut-on concevoir un état plus triste, plus pitoyable , plus affreux , que celui d'une personne jalouse ? Qu'elle ait raison , ou qu'elle n'ait pas raison de concevoir de la jalousie , c'est la même chose ; son tourment n'en est pas moindre ; les chimères, les fantômes de son imagination ne la persécutent pas moins ; le feu qui la mine et qui la consume n'en est pas plus supportable. Disons donc, avec notre auteur , que s'il y avait dans le monde une rivière qui pût guérir les amans , elle vaudrait mieux que

l'or. Εἰ δὲ μέτεσιν ἀληθείας τῷ λόγῳ τιμιώτερον χρημάτων πολλῶν ἔστιν ἀνθρώποις τὸ ὕδωρ τοῦ Σιλέμνυ. *Quod nisi commentitium esset, quantidvis pecuniā videri posset ea Selemni aqua preciosior* (1). Ce serait de cette eau-là qu'il faudrait dire ἄριστον μὲν ὕδωρ : mais ensuite il ne faudrait point parler de l'or sans le mettre fort au-dessous (2). Voyez la note. Le Zuccolo a dépeint naïvement les fureurs de la jalousie, lorsqu'il introduit dans ses dialogues un personnage extraordinairement affamé des doux plaisirs de l'amour, et résolu néanmoins à y renoncer, pourvu que l'objet qu'il aime ne se radoucisse pour personne. *Non hò già cuore di sì gagliarda lena, che basti a resistere a quel reo veleno di gelosia,*

*Che, mentre con la fiamma il gelo mesce,
Tutto il regno d'amor turba, e contrista.*

siami altiera, e sdegnosa la mia Delia, purché non rivolga cortese e pia, lo sguardo soave altrove : mi sia scarsa de' suoi favori, avara delle sue grazie, che tuttavia,

*..... Un più gentile
Stato del mio non è sotto la luna,
Si dolce è del mio amaro la radice.*

Ma non posso già soffrire, che i begli occhi sereni, i quali accessero nel mio petto fiamma inestinguibile d'amore, habbiano a rischiarare il fosco d'Orazio cò' i raggi della lor luce,

*Si nieghi a me, purché a ciascun si nieghi;
Che, purché altrui non splenda il mio bel sole,
Ne le tenebre ancor vivrò beato* (3).

Ne pouvant se promettre ce pis-aller, il se désole; il ne se soulage qu'en maudissant la jalousie comme un monstre sorti des enfers. *Ma, se il mio male rimane affatto senza rimedio, non mi si tolga almeno, ch'io sfoghi in qualche modo il mio cordoglio cò' i lamenti, e cò' i pianti.*

(1) Pour entendre ceci il faut consulter ces vers de Pindare, od. I Olymp.

*"Ἀριστον μὲν ὕδωρ ὃ δὲ
χρυσός, αἰσθόμενον πῦρ
"Ἄτρε διαπρέπει νυ-
κτὶ μέγαντος ἔξοχα πλούτου.
Optima quidem est aqua :
Et aurum, velut ignis
Noctu ardens, coruscat eximie
Inter superbificas divitias.*

(2) Pausanias, lib. VII, pag. 229.

(3) Lodovico Zuccolo, *academico Filopono di Fuenza*, Dialogo della Gelosia, pag. 129, 130.

*O sorella di Morte, onde veniste;
D'Invidia figlia, fiero, horribil mostro,
Che sai miei giorni lagrimosi, e tristi;
Tornati à l'infemale, oscuro chiostro,
Che troppo co' tuoi morsi il sen m'apristi,
Onde il venen, la piaga, e'l dolor mostro* (4).

J'ai lu dans un certain livre qui fut imprimé avec la Satire des Hermaphrodites (5), qu'une dame ayant chanté d'un air assez triste (6), et témoigné par sa contenance (7) qu'elle avait le cœur marri, on lui demanda la cause de sa tristesse, à quoi, au lieu de répondre, elle dit les paroles de Ludovico :

*Che dolce più, che più giocondo stato,
Saria, di quel, d'un amoroso core :
Che viver più felice, e più beato,
Che ritrovarsi in servitù d'amore,
Se non fosse ciascuno stimolato,
Da quel sospetto rio, da quel timore,
Da quel martir, da quella frenesia,
Da quella rabbia detta gelosia.*

Ce furent sans doute les tourmens de la jalousie qui obligèrent un poète du même pays à faire un sonnet (8) où il dit à son confesseur : Si vous voulez me punir des fautes que l'amour m'a fait commettre, ordonnez-moi de redevenir amoureux ; car il n'y a point de peine plus grande que celle-là.

*Se pur brami punir l'anima errante,
Fa ch'io torni ad amar, che fra mortali
Non v'è pena maggior ch'esser' amante.*

(4) Idem, ibidem, pag. 137.

(5) Voyez la remarque (C) de l'article SALMA-
CIS, dans ce tome, pag. 66.

(6) Discours de Iacophile à Limne, pag. 96.

(7) Là même.

(8) Vous le trouverez à la page 548 des Oeuvres mêlées de M. Chevreau.

SELVE (JEAN DE), premier président au parlement de Paris sous le règne de François I^{er}. Voyez son article dans le Dictionnaire de Moréri. Je n'y ajoute que trois ou quatre particularités qui peuvent le rectifier et l'orner, et qui m'ont été communiquées par M. Baluze. Il n'est point vrai que ce premier président fût originaire du Milanais : il était né dans le Limousin, et il y a beaucoup d'apparence que la ville de Tulle fut sa patrie et celle de ses ancê-

tres (A). On lui attribue un livre qu'il n'a point fait (B), et c'est sans aucun bon fondement qu'un historien l'accuse d'avoir corrompu les mémoires de Philippe de Comines (C). Son véritable nom était Jean de SALVA (D). Ceux qui ont fait les éloges des premiers présidens de Paris « marquent sa mort en l'an 1529 » au mois d'août. Toutefois Jean Bertaud, qui a fait et a imprimé son épitaphe en cette même année, nous apprend qu'il fut enterré à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le 11 du mois de décembre. Cette épitaphe n'est pas sur son tombeau, mais une autre fort moderne (a).

(a) Mémoire communiqué par M. Baluze.

(A) *Il était né dans le Limousin, et il y a beaucoup d'apparence que la ville de Tulle fut sa patrie et celle de ses ancêtres.*] Voici mes raisons : je me servirai des propres paroles du savant homme qui m'a fait l'honneur de m'envoyer des mémoires pour cet article. « (1) Jean de Selve » était natif de Limousin. Cela n'a pas de difficulté. La preuve en est claire au commencement du traité *de Beneficio* ; et d'ailleurs cela est confirmé par Gabriel de Lurbe dans le livre des Hommes illustres d'Aquitaine. On ne sait pas néanmoins de quelle ville ou lieu de Limousin il était sorti. Il y a lieu de croire qu'il était né à Tulle, capitale du bas Limousin. Ce qui me le fait croire ainsi, est qu'en l'an 1431 je trouve dans un ancien titre Jean de Salva nommé parmi les principaux habitans de cette ville ; et sa postérité y subsiste encore, sous le nom néanmoins de *la Selve*. Il y a grande apparence que la réputation du premier président a fait que les auteurs de ceux de cette famille qui subsistent encore à Tulle ont changé leur nom en ce-

(1) Mémoire communiqué par M. Baluze.

» lui de *Selve* rendu célèbre par le » premier président. Outre cette » conjecture, qui est très-forte, on » trouve dans l'enquête de noblesse de messire Christophle de Lestang, évêque de Carcassonne, et commandeur des ordres du roi, faite l'an 1617, que le premier président était fils de Jean de Salva. Ce qui convient parfaitement à Jean de Salva mentionné en l'année 1431, n'y ayant pas cent ans entiers depuis cette année jusques en l'année 1529, que le premier président est mort. D'ailleurs la même enquête nous apprend que Marguerite de Selve, sa sœur, était mariée avec Pierre de Juyé, habitant de Tulle.

» De là il est aisé de conclure que » la généalogie de la maison de Selve, » qui est imprimée dans les Éloges » des premiers présidens de Paris, » n'est pas juste, principalement en » ce qui y est marqué, que l'aïeul » du président était un gentilhomme » milanais *.

(B) *On lui attribue un livre qu'il n'a point fait.*] « On le fait communément auteur du traité *de Beneficio* ; mais Jean Bertaud (2) nous apprend que ce n'est pas lui qui en est l'auteur, mais son frère. *Adde se. recor. Do. Johannem de Salvá senatús parrhisini principem ; cujus frater Johannes de Salvá inter reliquos quum primishonoris, sicuti probitatis suæ facile dedit documentum quum de Beneficio insignem tractatum edidit* (3). »

(C) *C'est sans aucun bon fondement qu'un historien l'accuse d'avoir corrompu les Mémoires de Philippe de Comines.*] « Je ne vois aucune apparence à ce que M. de Beaucaire, évêque de Metz, avance dans son Histoire, livre VII, chap. X, que le premier président de Selve, qu'il dit avoir été ignorant dans l'Histoire du temps de Louis XI et de Charles VIII son fils, avait corrompu et

* Leclerc, qui avait habité Tulle pendant trois ans, ne croit pas que les *La Selve* de Tulle soient de la même famille que le président de Selve. Ce dernier était noble d'extraction ; les autres ne sont que de simples bourgeois.

(2) Dans le livre dont on fait mention au commencement du dernier alinéa de cet article.

(3) Mémoire communiqué par M. Baluze.

» mutilé en plusieurs endroits les
 » Mémoires de Philippe de Comines.
 » Car la première édition de ces Mé-
 » moires a été faite en l'an 1524. Or
 » en ce temps-là le premier président
 » n'avait guère le loisir de penser à
 » faire imprimer des livres, princi-
 » palement les ouvrages d'autrui. Et
 » d'ailleurs les éditions sont confor-
 » mes à divers anciens manuscrits,
 » comme M. Godefroy l'a remarqué
 » dans sa préface sur ces Mémoires
 » (4). »

(D) *Son véritable nom était Jean de SALVA.*] « C'est ainsi qu'il est appelé
 » dans l'épître dédicatoire des Épi-
 » tres de Jean Raulin, imprimées à
 » Paris en l'année 1521. *Robertus*
 » *Raulin Johanni de Salva parisiensis*
 » *senatus primo præsidi.* Et dans
 » le corps de l'épître, faisant des al-
 » lusions sur son nom, il dit entre au-
 » tres choses : *Te natura Salvum fe-*
 » *cit, ut alios absque improperio sal-*
 » *vos faceres.* Et dans l'épigramme
 » qui est ensuite de l'épître dedica-
 » toire :

• *Astruit ante obitum nullum censura Solonis*
 • *Salvum. Te talem primulus ortus habet.*

» Dans la relation de la conférence
 » tenue à Madrid, en l'année 1525,
 » pour la délivrance du roi François
 » 1^{er}, il est appelé *Jean de Salva*,
 » dans une copie faite en ce temps-
 » là, que j'ai. Il est vrai que depuis
 » on a tiré un coup de plume sur le
 » mot *Salva*, et on a mis à la marge
 » *Selve*.

» Dans le traité de mariage d'Her-
 » cule d'Est, fils d'Alfonse, duc de
 » Ferrare, avec Renée de France,
 » fait à Saint-Germain-en-Laye, le 19
 » février 1527, ce président, qui
 » était procureur de Renée à cet ef-
 » fet, y est appelé *Johannes de Sal-*
 » *vi* dans une ancienne copie du
 » temps, que j'ai aussi.

» Jean Bertaud Périgordin fit im-
 » primer, en l'année 1529, trois livres
 » *de Cognatione sacerrimi Johannis*
 » *Baptistæ*, où faisant un dénombre-
 » ment des canonistes et jurisconsul-
 » tes fameux, principalement des
 » Aquitains, il dit : *Adde ferecor.*
 » *Do. Johannem de Salva senatus*
 » *parrusini principem.* Et dans l'é-

» pître à François de Marsillac, pre-
 » mier président du parlement de
 » Rouen, qui avait épousé une fille
 » du premier président de Salva, il
 » dit : *Fidelissima uxor tua Magda-*
 » *lena à Salva.* Le même a fait l'épi-
 » taphedu premier président de Sal-
 » va, dans laquelle faisant un abré-
 » gé de sa vie, il commence par ces
 » vers :

• *Salva domus dedit hanc, qui Salvos fecit*
utique
 • *Oppressos miserâ conditione reos* (5). •

(5) *Le même Mémoire.*

SENGBÈRE (POLYCARPE),
 jurisconsulte au XVII^e. siècle,
 était de Brunswick. Il a fait un
 livre contre M. de Saumaise (A).
 « Il disputa une chaire en droit
 » de l'université d'Angers con-
 » tre un nommé Macquin (a). »
 M. Ménage, qui avait été son
 disciple, *ne s'oublia point pour*
lui rendre service dans cette oc-
casion; mais Macquin lui fut
préféréd parce qu'il en savait
plus que lui. Néanmoins, à cau-
se de son mérite et de sa capa-
cité d'ailleurs, messieurs d'An-
gers lui firent une pension de
cent écus par an, pour l'obliger
de rester dans leur ville; et M.
de Boileve, conjointement avec
quelques autres personnes, lui
en donna autant; de sorte qu'il
avait six cents livres chaque an-
née. On voulut l'accuser d'avoir
corrompu ses juges; mais M.
Ménage fut son défenseur. Ceux
qui ont fait des mémoires pour
servir à la Vie de M. Ménage (b),
disent qu'il plaida plusieurs cau-
ses au parlement de Paris, une
entre autres pour M. Sengebère,
qui voulait répudier sa femme

(a) *Ménagiana*, pag. 94 de la première
 édition de Hollande.

(b) *Ils sont au devant de la Suite du Mé-*
nagiana.

(4) *Mémoire communiqué par M. Baluze.*

pour cause d'adultère (c). Il est bien étrange qu'il n'ait rien dit de cela en parlant de ce procès (B); car l'occasion semblait demander nécessairement qu'il n'oubliât pas le service qu'il avait rendu à son maître.

(c) Voyez, tom. X, pag. 404, remarque (D) de l'article MÉNAGE.

(A) *Il a fait un livre contre M. de Saumaise.*] Voici un morceau des conversations de M. Ménage. « Sengbère, mon maître en droit, a écrit » contre le livre de *Mutuo* * de M. de Saumaise à qui l'on envoyait les » feuilles de l'ouvrage à mesure » qu'on l'imprimait, et M. de Saumaise m'écrivit sur ce sujet que » Sengbère ne lui disait pas d'injures, mais que ses railleries n'étaient » pas moins piquantes que des injures. Il me manda en même temps » qu'il répondrait. Mais Sengbère » avait mieux développé la matière » que lui, et il ne répondit pas (1). »

(B) *Il est bien étrange qu'il n'ait rien dit de cela en parlant de ce procès.*] C'est un procès dont il a parlé d'une manière fort ingénue, et sans nul dessein de couvrir le faible de celui qui lui avait donné des leçons de jurisprudence : « Sengbère, docteur en droit à Angers, ayant accusé et convaincu d'adultère sa femme, qui était fort belle, il la fit enfermer dans un couvent, et prit une concubine en sa place. Un railleur, se trouvant dans une compagnie où l'on parlait de l'affaire de ce docteur, dit assez plaisamment : Pour prendre une p.... il aurait aussi bien fait de garder sa femme (2). » Si M. Ménage plaide en cette rencontre pour le mari, on a de la peine à concevoir pourquoi il ne le dit pas lorsqu'il raconta

* Leclerc, qui reproche à Bayle de n'avoir mis aucune date à cet article, dit que le traité de *Mutuo* contre Saumaise est de 1645, autant que je puis m'en souvenir, ajoute-t-il. Leclerc ne s'est pas trompé de beaucoup. La *Disceptatio de Mutuo adversus Claudii Salmasii novum dogma* est de 1646, in-8°, et a été réimprimée dans le tome III du *Thesaurus Juris* de Meermann.

(1) *Ménagiana*, pag. 287 de la première édition de Hollande.

(2) *Ménagiana*, pag. 137 de la première édition de Hollande.

que Sengbère avait gagné son procès. Il n'avait pas oublié de dire, sur un sujet moins important (3), qu'il avait été son défenseur. Ce sujet moins important était qu'on voulut accuser Sengbère d'avoir corrompu les juges de la dispute d'une chaire en droit. Cela n'est pas trop intelligible ; car il avait été exclu de sa prétention. Arrive-t-il que ceux qui gagnent un procès accusent celui qui l'a perdu d'avoir corrompu les juges ? et en tout cas cette accusation ne tomberait-elle point sur les juges plutôt que sur le plaidant qui les aurait corrompus ? les juges qui se laissent corrompre ne sont-ils pas plus coupables que leur corrupteur ? Il faut donc rectifier cet endroit du *Ménagiana*, et au lieu de ces paroles, *on voulut l'accuser d'avoir corrompu ses juges*, il faut mettre qu'on voulut l'accuser d'avoir tâché de les corrompre. On n'eût pas intéressé les juges dans cette cause, on ne les eût pas forcés à prendre parti pour Sengbère, et il peut fort bien arriver qu'après le gain d'un procès on veuille pousser son triomphe encore plus loin, et couvrir d'une nouvelle confusion sa partie adverse en la convainquant d'avoir voulu recourir aux fraudes et aux voies de séduction.

J'ai dit ailleurs (4) qu'il y a des gens qui souhaiteraient que ce plaidoyer de M. Ménage fût imprimé. C'était un avocat fort capable de réussir dans une cause de cette nature. Il aurait pu débiter cent choses bien appliquées, et fort joliment tournées, et puisque la femme fut convaincue, et que sa beauté, quelque grande qu'elle fût, ne la sauva point, il faut croire que les preuves du mariage étaient aussi fortes que son avocat aurait pu les souhaiter. Or c'était un grand avantage pour son avocat, et une circonstance d'autant plus favorable, qu'elle donnait un caractère de supériorité fort propre à confondre les lieux communs de l'avocat de la femme. Quand les procès d'adultère sont douteux, l'avocat qui plaide contre le mari se donne des airs insultants, et le tourne en ridicule d'une manière impitoyable, et cela

(3) Voyez le texte de cet article.

(4) Tom. X, pag. 404, remarque (D) de l'article MÉNAGE.

étonne un peu l'avocat qui plaide contre la femme. Que dis-je, quand ces procès sont douteux ? il fallait dire quand même ils ne sont pas douteux (5). M. Chevreau sera mon garant ; car voici ce qu'il raconte au sujet d'un vieux gentilhomme qui avait épousé une jeune femme : « De-
 » puis qu'elle s'est vue par cette do-
 » nation la maîtresse absolue de la
 » meilleure partie de son bien, elle
 » s'est mis en tête les ajustemens et la
 » bonne chère, et paie de mépris ou
 » d'indifférence toutes les caresses de
 » son barbon.

• *Hinc dolor, hinc lacrymæ.*

» Mais il y a quelque chose de plus af-
 » fligeant pour ce bon vieillard, et
 » si vous le voulez savoir en peu de
 » mots, c'est que pour les personnes
 » de son âge,

• *Est indeclinabile cornu.*

» En effet, il a eu des preuves, de
 » la force des démonstrations de
 » géométrie, que la galante avait fait
 » de lui une bête à cornes ; et que
 » celle qu'il appelait ordinairement
 » son trésor n'était qu'un trésor d'i-
 » niquité. Quelques raisons qu'aient
 » pu trouver ceux de sa famille pour
 » lui conseiller de ne point rendre
 » pour leur honneur propre son cha-
 » grin public, il n'a écouté que sa
 » colère et son désespoir, et s'est en-
 » têté de réduire cette dame dans un
 » couvent, par le même arrêt qui cas-
 » serait la donation qu'il lui avait
 » faite. Il a puissamment sollicité,
 » produit contre elle beaucoup de
 » papiers, et engagé même une jolie
 » terre pour fournir à ce qui pour-
 » rait avancer l'exécution de son pro-
 » jet. La dame a choisi un avocat qui
 » s'exprime avec une facilité mer-
 » veilleuse, qui n'est nullement in-
 » téressé, parce qu'il est aussi riche
 » que voluptueux ; et qui ne plaide
 » jamais une cause d'appareil pour
 » une belle, que son plaidoyer, à ce
 » que l'on dit, ne lui vaille une jouis-
 » sance. Il exagéra, jusques à tout ou-
 » trer, la naissance et le mérite per-
 » sonnel de cette dame, sa vertu,
 » dont même sa physionomie pouvait
 » répondre ; l'accablante jalousie de

» son mari, fondée sur des son-
 » ges ; et dans ce mari tout le dégoû-
 » tant et le ridicule de la vieillesse.
 » On ajoute que cette action a été
 » celle d'un orateur en corps et en
 » âme, et que la galante l'a payée
 » sur le même pied. La cause, qui
 » avait duré deux audiences, a été
 » renvoyée au mois de septembre,
 » jusqu'après la fête de Saint-Mar-
 » tin. Les deux parties se sont re-
 » tirées ; le gentilhomme dans son
 » village, et la dame dans la maison
 » dont elle jouit par le contrat de
 » son mariage. Dans cet intervalle un
 » des neveux du vieux gentilhomme
 » le visita pour savoir de lui les par-
 » ticularités de son procès, dont il
 » n'était informé que par des bruits
 » sourds ou passionnés, quoiqu'on
 » lui eût dit que l'avocat de la jeune
 » dame l'avait accablé de la manière
 » du monde la plus outrageante (6).
 » Les conseils de ce neveu furent qu'il
 » fallait finir ce procès par une bonne
 » réconciliation, et il déclara même
 » qu'il eût mieux valu ne l'avoir jamais
 » commencé. Il se donna en exemple,
 » et n'oublia point la conduite de son
 » frère. *Nous ne cherchons point, mon*
frère et moi, dit-il, (7), ce que nous
serions fâchés de trouver, et ne voyons
pas que le plus grand bonheur d'un
mari consiste toujours à être devin.
Nous allons droit à notre repos, et
croyons qu'un homme qui est ordi-
nairement avec sa femme sur le Qui-
vive, ne saurait prendre qu'un mé-
chant parti. Les remontrances où il
entre de la jalousie sont suspectes :
les défenses irritent souvent l'esprit des
coquettes déjà prévenues que les eaux
dérobées sont les plus douces ; et nous
n'avons pu jamais concevoir qu'un ma-
ri précepteur fût plus commode qu'un
mari tyran. Sans être brutal, on n'en
vient point à la violence ; et quand on
se veut pourvoir en justice, on ne
manque point de s'attirer le mépris
des juges, qui en cas pareil en usent
bien mieux, et ne font point retentir
les chambres des galanteries de leurs
familles, qu'ils cachent même à leurs
confesseurs. En vérité, si la justice
devait connaître de tous les désordres
de cette nature, les parlemens, les

(5) Ceci ne détruit point mon raisonnement ; car il s'en suivra toujours que l'avocat de la femme est moins à craindre quand le droit de l'homme est plus évident.

(6) Chevreau, OEuvres mêlées, p. 52 et suiv.

(7) Là même, pag. 57.

présidiaux, les bailliages et les juridictions inférieures ne suffiraient pas à les régler; outre que les procédures coûtent beaucoup, et qu'à nos dépens les avocats et les procureurs deviendraient bientôt les plus riches de tout le royaume. Voici une partie de la réplique : « (8) Je vous avoue » franchement, repartit l'oncle, que » le dernier plaidoyer de l'avocat de » mon infidèle m'a percé le cœur; » et il n'a nullement tenu à lui que » je n'aie passé pour le plus fou et le » plus méchant de tous les hommes. » Vous saurez encore que je ne fus » pas plus tôt sorti de la chambre, que » j'entendis une voix confuse de libraires et d'autres marchands s'adressant à moi, Voici monsieur, le » Curieux impertinent; le C. imaginaire; Peigne de corne : et il n'y eut pas jusqu'à un misérable garçon de boutique, qui ne me suivît sur les bas degrés de la grande cour, et qui, par une froide allusion, jouait à mes côtés de la corneuse. Là tous les marchands se réunirent d'un commun concert, » Peigne de corne, et j'essuyai toutes les ordures, c'est-à-dire toutes les méchantes plaisanteries des halles » (9). » Le neveu se servit adroitement de ces circonstances, et persuada au mari de se réunir, et se rendit le médiateur de la réconciliation, et la termina heureusement (10). Le vieillard n'aurait pas été peut-être aussi heureux que Sengbère, qui vint à bout de faire enclôtrer sa femme. Il fallait bien que ses demandes fussent justes, et qu'il eût droit et demi, puisqu'il gagna son procès. Mais si l'on fait attention au châtiment à quoi sa femme bien convaincue d'adultère fut soumise, on le trouvera si léger, qu'on s'écriera tout comme au temps de Juvénal (11) :

... Ubi nunc lex Julia? dormis?

que sont devenues les lois romaines? celle d'Auguste (12), celle de Constantin, celle de Justinien? La première

(8) Chevreau, Œuvres mêlées, pag. 58.

(9) Conférez ce que dessus, citation (14) de l'article SAINT-CYR, pag. 44.

(10) Chevreau, Œuvres mêlées, pag. 60.

(11) Juvén., sat. II, vs. 37.

(12) La loi Julia, de Adulteriis est attribuée par plusieurs savans, non à Jules César, mais à Auguste.

était moins rude que la seconde; car la loi Julia ne condamnait point au dernier supplice les adultères; celle de Constantin les y condamnait. Justinien l'adoucit à l'égard des femmes; il se contenta de les condamner au fouet et à la clôture, et il permit même aux maris de les reprendre au bout de deux ans; et, s'ils mouraient avant ce temps-là, ou qu'ils ne voulussent point les retirer de la clôture, elles étaient condamnées à être rasées, et à prendre l'habit monastique, et à passer en cet état tout le reste de leurs jours : (13) *Primus Constantinus capitulis poend adulterii crimen vindicandum constituit* (*¹) *Capitalem autem poenam Justinianus in masculis probat, mulierem verò verberibus caesam in monasterium detrudi præcipit, datâ potestate marito intra biennium, si hoc existimaverit, eam inde revocandi, quo transacto, aut viro præmortuo eam raso capite, monastico habitu amiciri, et illic omni vitæ tempore manere* (*²) jubet. On se relâcha peu à peu de cette sévérité, et il y eut des provinces (14) qui laissèrent à une femme adultère la moitié des biens que son mari avait acquis. Le pape Honoré III réforma cette coutume scandaleuse. *Apud Rupellanos. . . jam olim invalère nonnullæ consuetudines, quarum duo capita à jure et honestate publicâ abhorrentia damnavit Honorius III, P., in Epistola decretali ad Majorem et Burgenses de Rupellâ. Primum fuit. . . Alterum fuit, ut mulier ob adulterium non amitteret lucrum medicæ partis omnium honorum per eorum quæditorum constante matrimonio; consuetudinem emendavit pontifex, quoad proderat mulieribus adulteris* (15).

Notez que la raillerie que M. Ménage a rapportée (16) a le défaut de

(13) Barnabas Brissonius ad legem Juliam, de Adulteriis, pag. 150.

(*¹) *L. quamvis 2. C. de Adulter.*

(*²) *Nov. ut nulli judic.*

(14) La Rochelle, par exemple.

(15) Alteserra, Rerum Aquitanic., lib. III, cap. XVIII, pag. 227.

(16) Je crois qu'il s'en est servi encore dans une autre occasion; car il me semble qu'il a dit en un autre endroit du Ménagiana (je n'ai pu retrouver la page), qu'un gentilhomme s'étant séparé de sa femme, et ayant pris une concubine, son valet lui dit : Hé, monsieur, puisqu'il vous fallait une... que ne gardiez-vous madame?

la plupart des bons mots : examinez-la à la rigueur, vous trouverez qu'elle porte sur des faussetés ; car, selon le jugement des hommes, l'infidélité d'une femme est la honte et le déshonneur du mari. Le concubinage n'est point sujet à cette interprétation, et n'oblige pas aux mêmes égards pour la compagne ; et ainsi le choix de Sengebère ne roulait pas entre de pareils inconvéniens, comme le railleur le supposait.

SENNERT (DANIEL), médecin illustre *, naquit le 25 de novembre 1572, à Breslau, où son père était cordonnier. Il fut envoyé à l'académie de Wittemberg, l'an 1593, et y fit de grands progrès en philosophie et en médecine (a). Il vit l'académie de Leipsic, celle d'Iène, celle de Francfort-sur-l'Oder, et puis alla à Berlin, l'an 1601, pour y apprendre la pratique de la médecine ; mais il ne s'y arrêta guère, il s'en retourna bientôt à Wittemberg, et y fut promu au doctorat en médecine, le 10 de septembre de la même année, et un an après à la charge de professeur en la même faculté. Il fut le premier qui introduisit l'étude de la chimie dans cette université ; et il s'acquit une grande réputation par ses ouvrages (A) et par sa pratique (B). Il se maria trois fois, et n'eut point d'enfans de ses deux dernières femmes ; mais il en eut sept de la première. Il mourut de peste à Wittemberg, le 21 de juillet 1637

* Joly renvoie au 14^e. volume des *Mémoires* de Nicéron, qui cite Bayle parmi ses autorités.

(a) *In studiis philosophicis eos progressus fecit, ut anno 1597, die 3 mens. apr... laurea philosophica inter 58 candidatos quarto loco ornatus sit. Vita Sennerti, in limine Operum.*

(b). La liberté qu'il osa prendre de contredire les anciens lui suscita des adversaires ; mais rien ne fut plus mal reçu que le sentiment qu'il avança sur l'origine des âmes. Il croyait que la semence de tous les êtres vivans est animée (C), et que l'âme de cette semence produit l'organisation. On l'accuse de blasphème et d'impiété, sous prétexte qu'il enseignait que l'âme des bêtes n'est pas matérielle (D) ; car on prétendit que c'était la même chose que d'enseigner qu'elle est aussi immortelle que l'âme de l'homme. Il rejeta cette conséquence ; il n'osa pas dire, comme font d'autres, que l'âme des bêtes subsiste après la mort du sujet qu'elle avait rendu vivant (E). Il avait une opinion assez singulière sur la cause des métaux et des minéraux : il en attribuait la formation à des êtres intelligens et spirituels (F).

(b) *Tiré de sa Vie, in limine Operum. Voyez aussi son Oraison funèbre prononcée par Auguste Buchnerus. Elle est dans les Memoriae Medicorum du sieur Witte, pag. 88 et suiv.*

(A) *Il s'acquit une grande réputation par ses ouvrages.]* Ils sont en grand nombre, et ils ont été réimprimés souvent en France et en Italie. La dernière édition, si je ne me trompe, est celle de Lyon, 1676. Elle est divisée en six volumes *in-folio*. La division des précédentes n'était qu'en trois tomes (1).

(B) . . . *Et par sa pratique.]* Les malades recouraient à lui de toutes parts, et il ne refusait à personne son assistance. Il prenait ce qu'on lui donnait pour ses peines, et n'exigeait rien ; il rendait même aux pauvres ce qu'ils lui donnaient (2). La peste fut plus de sept fois à Wittemberg pen-

(1) *Voyez Mercklinus, in Lindenio renovato.*

(2) *Pauperibus honoraria afferentibus ea restituit. Vita Sennerti, in limine Operum.*

dant qu'il y professait ; mais jamais il ne se mit à l'écart ; jamais il ne refusa de secourir les malades. L'électeur de Saxe, qu'il avait guéri d'une grande maladie, l'an 1628, le mit au nombre de ses médecins ordinaires, et lui laissa néanmoins la liberté de demeurer à Wittemberg. Plusieurs ducs, princes, comtes, et gentilshommes, se servirent heureusement de ses remèdes et de ses conseils dans leurs maladies. Nicolas Sapiegha, grand porte-enseigne de Lithuanie, ne sachant que faire pour rétablir sa santé, s'adressa aux médecins de Padoue. Ils lui conseillèrent de se mettre entre les mains de Sennert (3). Suivant cet avis il fit un voyage à Wittemberg, et s'en retourna guéri. *Polonus. . . non vidit tantum atque coram admiratus SENNERTUM est ; sed mactus ingenti beneficio etiam, cum vidisset, discessit. Ut intelligeret, nil supra verum narrasse famam : et pauciora propemodum retulisse : expertus novissimè opitulatorem felicissimum ; quem medicæ eruditionis principem salutaverat antè* (4).

(C) *Il croyait que la semence de tous les êtres vivans est animée.*] Les difficultés qu'il trouvait dans les autres opinions le conduisirent à ce sentiment. Il trouvait absurde ce que disent ordinairement les scolastiques (5), que les formes substantielles ne sont point produites ; car, disent-ils, c'est au composé naturel, et non pas à ses parties, que l'attribut d'être produit doit convenir. Il ne s'accommodait point de l'opinion d'Avicenne, qu'il y a une intelligence céleste préposée à la formation des âmes, qui ne se sert des semences que comme d'un instrument. *Avicennas animas viventium non à parentibus, sed à quiddam formarum datrice, seu ut Scaliger Exerc. 97 loquitur, formarum promacondâ intelligentiâ quam Colcodeam nominat, provenire statuit, docetque coelestem hanc mentem uti semine tanquam instrumento ad producendam animam vegetantem et*

sentientem (6). Il ne s'accommodait pas mieux de l'opinion de Fernel (7), que les cieux forment les âmes, et qu'ils les envoient dans une matière bien préparée. Il se moquait, et il faisait bien, de l'opinion ordinaire des scolastiques, que les formes substantielles sont tirées de la puissance de la matière, *educuntur à potentiâ materialæ*. Il rejetait la vertu plastique que plusieurs auteurs ont attribuée à la semence (8). Il crut donc qu'il fallait admettre le sentiment de quelques auteurs anciens et modernes, que l'âme est dans la semence avant l'organisation, et que c'est elle qui forme cette machine admirable que nous appelons corps vivant. Il cite (9) deux beaux passages, l'un de Galien (10), l'autre de Titelmanus (11), qui contiennent la description de l'artifice qui s'observe dans les plantes et dans les animaux. Le dernier de ces deux auteurs trouve un plus grand sujet d'étonnement dans la manière ordinaire des générations que dans la première production des espèces animées ; et en effet on comprend mieux que Dieu produise immédiatement des plantes et des animaux, que l'on ne comprend que la semence ait la vertu de produire l'organisation, cette machine si industrieusement construite, qu'en comparaison de cela tous les ouvrages des mathématiciens ne sont que grossièreté, et qu'une invention d'enfant. *Quòd hæc humani corporis dispositio ex operatione est virtutis, quæ latet in paterno semine (fædisima, et vix nominanda substantia, quam absque abominatione nemo conspicit) quòdque in eo tam præclara lateat virtus, corpus tam admirabile sic efficiendi ac fabricandi, quòd tota istius admirabilis dispositionis efficacia in illo realiter inexistat, in nobis meritò in immensum aggravat*

(6) Sennert., *ibid.*, cap. II.

(7) Fernelius, *lib. I de Abdit. rerum causis pluribus in locis*, acriter defendit omnem animam à cælo proficisci, et à cælo animam omnem in materiam præparatam et idoneam immitti. *Idem, ibidem*, pag. 124.

(8) Vide Jacobum Schlegkium, *lib. I de plast. seminis facultate, apud Sennert., ibidem, cap. V.* pag. 127.

(9) *Ibidem*, pag. 130.

(10) Galen., *lib. III de Usu part.*, cap. X.

(11) Franc. Titelmanus, *lib. VIII Phys.*, cap. XI.

(3) *Ibidem*.

(4) Augustus Buchnerus, in Orat. funebri Sennerti, *apud Witte, Memor. Medicor.*, pag. 97.

(5) Toletus, Conimbricenses, et alii, *apud Sennertum de Generat. viventium*, cap. I, pag. 123, tom. I edit. Lugd., 1676.

pondus considerationis nostræ, id prorsus stupidos et attonitos reddit, cogitque exclamare nos, et voce aperta confiteri, quòd non solum ipse magnus sit in semetipso, neque solum magnus in magnis, sed et in abjectissimis, contemptibilissimisque et minimis gloriosus (12). Galien n'a pu comprendre quelle est la cause ordinaire d'un ouvrage si excellent; mais notre Sennert s' imagine que les âmes contenues dans la semence ont, chacune dans son espèce, la faculté et l'industrie d'organiser la matière. *Etsi verò Galenus caussam, undè illa omnia fiant, se invenire posse desperavit, nihilque hùc in re vel probabile reperire se potuisse, atque ideò magnà tristitià affectum esse testatur*; lib. de Foet. Format. cap. VI; *tamen si consideràsset, istas operationes animæ cujusque speciei proprias esse, non ita difficulter agnoscere potuisset, ab animà in semine latente istas operationes provenire* (13). J'aimerais mieux dire, comme Galien, qu'on n'y voit goutte, que d'attribuer à une âme cachée dans un petit œuf, l'habileté nécessaire à construire un corps de fourmi, un corps de poulet, etc. Sennert a réussi fort bien à réfuter les hypothèses différentes de la sienne; mais il admet certaines choses que l'on ne saurait comprendre. Il veut (14) que les âmes n'aient point de quantité et qu'elles soient indivisibles, et que néanmoins elles se puissent multiplier chacune dans son espèce; c'est-à-dire que l'âme d'un chien produise plusieurs autres âmes de chien. Ce serait une véritable création, et un ouvrage plus difficile que la conversion de la matière de la semence en un corps organisé. Si l'hypothèse qu'on a inventée depuis sa mort lui avait été connue, je pense qu'il l'aurait admise de tout son cœur. C'est celle dont j'ai parlé ci-dessus (15), et qui a fourni de si belles ouvertures à l'illustre M. Leibnitz; c'est celle des physiciens modernes, qui ayant découvert par le microscope, qu'il y a des animaux dans la semen-

ce, estiment que les corps vivans sont organisés avant que de naître, et apparemment depuis l'origine des choses. Cela les conduit à cette pensée, que depuis le commencement du monde les âmes ont continué d'être unies au même corps organisé, et que la génération ou la naissance n'est que l'extension ou l'accroissement de l'individu, qui est le sujet primitif et continu de l'âme; que ce sujet n'est point détruit par la mort; qu'il ne fait que perdre les parties de matière dont il s'était agrandi; qu'il en recouvre de nouvelles dans une autre renaissance, etc. Cette hypothèse dissipe les difficultés inconcevables où l'on se trouve réduit, quand on veut assigner la cause de l'organisation. Recourir à Dieu comme à la cause immédiate, ce n'est point philosopher. Recourir aux lois générales de la communication du mouvement est une pauvre ressource; car puisque, de l'aveu de toutes les sectes, ces lois ne sont pas capables de produire, je ne dirai pas un moulin ou une horloge, mais le plus grossier instrument qui se voie dans la boutique d'un serrurier, comment seraient-elles capables de produire le corps d'un chien, ou même une rose et une grenade? Recourir aux astres ou aux formes substantielles, c'est un pitoyable asile. Il faut ici une cause qui ait l'idée de son ouvrage, et qui connaisse les moyens de le construire: tout cela est nécessaire à ceux qui font une montre et un vaisseau; à plus forte raison se doit-il trouver dans ce qui fait l'organisation des êtres vivans. Il est bien sûr que les astres n'ont point l'idée d'un corps humain, et qu'ils ignorent la manière de le construire. Les péripatéticiens avouent que la forme substantielle des plantes et celle des bêtes ne connaissent pas comment il faut modifier la matière pour lui donner les organes qui sont dans un arbre et dans un poulet. Elles ne sont donc point la cause de cette organisation. Ceux qui disent qu'elles en sont la cause, quoiqu'elles ne sachent pas l'artifice de cet ouvrage, sont mille fois plus absurdes que ceux qui diraient que l'homme peut faire une horloge sans y songer, sans en avoir jamais eu l'idée, sans savoir ce qu'il

(12) Titelmanus, *ibidem*, apud Sennertum, de Generat. vivent., cap. I, pag. 130 tom. I.

(13) Sennert., *ibidem*.

(14) Sennert., *ibidem*, pag. 132 col. 1 et 2.

(15) Dans l'article ROBARIUS, remarque (H), tom. XII, pag. 608.

fait ni ce qu'il cherche. Cette objection ruine l'hypothèse de Sennert : car il n'aurait osé dire que l'âme, qu'il admettait dans la semence des plantes et dans la semence des animaux, avait l'idée de tous les organes des plantes et des animaux, et qu'elle savait la manière de les construire et de les placer où il fallait. On lui eût donc fourni un très-bon soulagement, si on lui eût enseigné qu'il y a des individus organisés dans la semence ; car il est plus facile de concevoir qu'une âme unie à de tels individus les peut faire croître, qu'il n'est facile de comprendre qu'elle peut organiser une goutte de liqueur, et la convertir en un corps de chien.

Je connais d'habiles gens qui se vantent de comprendre que les lois générales de la communication du mouvement, quelque simples, quelque peu en nombre qu'elles soient, suffisent à faire croître un *foetus*, pourvu qu'on suppose qu'elles le trouvent organisé. Mais j'avoue ma faiblesse ; je ne saurais bien comprendre cela. Il me semble qu'afin qu'un petit atome organisé devienne un poulet, un chien, un veau, etc., il est nécessaire qu'une cause intelligente * dirige le mouvement de la matière qui le fait croître ; une cause, dis-je, qui ait l'idée de cette petite machine, et des moyens de l'étendre et de l'agrandir selon ses justes proportions. On m'avouera, je m'assure, qu'il n'est pas plus concevable que les lois du mouvement soient la seule cause de la construction d'une petite maison, qu'il est concevable qu'elles la changent en un grand palais, où chaque chambre, chaque porte, chaque fenêtre, etc., garde les mêmes proportions que l'architecte du petit logis avait observées (16). Si ces deux choses sont également difficiles, pourquoi croirions-nous que les lois du mouvement, incapables d'organiser un point de matière, auraient la vertu, si elles le trouvent organisé, de

le convertir en un animal mille fois plus gros, toutes les proportions observées, dans un nombre presque infini d'organes de différente nature ; les uns mous, les autres fluides, les autres durs, etc? Je trouverais donc assez vraisemblable que l'accroissement du *foetus*, organisé si l'on veut depuis le commencement du monde, est dirigé par une cause particulière, qui a l'idée de cet ouvrage et des moyens de l'agrandir, quand il exécute un plan qu'il trouve tout fait, et qu'il pose sur sa table. Une infinité de gens m'avoueront que les animaux se développent dans la matrice, qu'ils s'y nourrissent, qu'ils y croissent par la direction d'une providence ; mais ils prétendront que c'est Dieu qui dirige tous ces effets (17). Je leur déclare qu'ils sortent de la question ; car nous ne cherchons pas ici la première cause, l'auteur général de toutes choses ; nous cherchons la cause seconde, la raison particulière de chaque effet. Donner Dieu pour toute raison dans cette recherche, ce n'est pas philosopher. Dites-moi, je vous prie, s'il y avait des habitants raisonnables dans les planètes, et qu'ils descendissent dans l'une de nos maisons, et qu'ils devinassent l'usage des chambres, celui des fenêtres, celui des portes, celui des verrous, etc., et qu'enfin ils se contentassent d'admirer la providence de Dieu, qui aurait construit un édifice très-commode à l'homme, ne les prendrait-on pas avec raison pour des ignorans ? Ils ne sauraient pas que cet édifice a été bâti par les hommes, et qu'un architecte humain a dirigé la situation des pierres, celle des planches, etc., selon les fins qu'il se proposait. A la vérité, c'est de Dieu que l'homme reçoit cette intelligence ; mais ce n'est point Dieu qui est la cause prochaine, naturelle et immédiate de cet édifice. Disons la même chose à l'égard de la machine des arbres, et de celle des animaux : elle dépend de la direction particulière de quelque cause seconde, qui a reçu de Dieu les lumières et l'in-

* Sur ces opinions de Bayle, Joly et Leclerc renvoyant à l'*Examen du Pyrrhonisme de Bayle*, par M. de Crousas, 3^e. partie, section 3^e.

(16) Notes que j'avoue qu'il y a cette différence entre l'augmentation d'un logis et l'accroissement du *foetus*, que les organes de ce *foetus* sont des moules par où les matières nouvelles se peuvent filtrer et distribuer. Une petite maison n'a rien de semblable.

(17) Alphonse Caranza, jurisconsulte espagnol, au c. 1^{er}, du *Traité de Partu natur. et legitimo*, ayant rejeté toutes les causes que l'on allègue de la formation de notre corps, l'attribue à Dieu. Sennert., de Gener. Viventium, cap. XII, pag. 144, le réfute.

dustrie qu'il faut employer à cet ouvrage. La difficulté est de dire quelle est cette cause seconde. Quelques-uns veulent que la forme substantielle de chaque mixte soit un esprit que Dieu a doué des connaissances nécessaires à produire le tempérament et les effets de ce mixte (18). Henri More, qui a cru la préexistence des âmes (19), enseignait qu'en s'unissant avec la matière elles s'y bâtissent elles-mêmes un logis organisé. Cette hypothèse est combattue par l'ignorance où nous sommes de ce qu'il faut faire pour ranger ensemble des nerfs, des veines, des os, etc. On pourrait répondre que l'âme oublie toutes ces idées dès que son logis est fait, parce que la grossièreté des organes du corps humain rompt le commerce qu'elle avait auparavant avec des causes occasionnelles fort subtiles. Mais j'aimerais mieux supposer que l'âme même ne dirige point les mouvemens qui font croître son *fœtus*; j'aimerais mieux attribuer cette direction à un autre esprit. Ceux qui voudraient rectifier les suppositions d'Avicenne (20) diraient qu'il y a une intelligence créée qui préside à l'organisation des animaux, et qui en fait comme une espèce de manufacture générale; qu'elle a sous soi une infinité d'ouvriers: les uns pour le corps des oiseaux, les autres pour celui des poissons, etc.; tout de même que dans nos villes nous voyons diverses sortes d'artisans: les uns font des montres, les autres font des habits, etc.

(D) *On l'accuse.... d'impiété, sous prétexte qu'il enseignait que l'âme des bêtes était immatérielle.*] Il rejette (21) l'opinion de ceux qui soutiennent qu'elle n'est pas d'une nature plus noble que les élémens, et il veut que de sa nature elle soit aussi immortelle que l'âme de l'homme: de sorte que si celle-ci ne périt pas avec le corps comme l'autre, c'est par une grâce particulière du Créateur (22). Il ne pouvait pas nier qu'il

n'attribuât aux âmes des bêtes une nature incorporelle; car il avouait qu'elles ne sont pas produites de la matière, et il se moquait de l'éducation des scolastiques: mais il s'abstenait de dire qu'elles fussent immortelles. Freitag (23), qui écrivit contre lui avec beaucoup de fureur, ne manqua pas de lui objecter qu'il enseignait des impiétés, et qu'il blasphémait: de là vint que, pour le justifier, on fit voir le jour (24) à un ouvrage qui a pour titre: *de Origine et Naturâ Animarum in Brutis sententiæ clariss. Theologorum in aliquot Germaniæ academiis, quibus simul Daniel Sennertus à crimine blasphemiae et hæresios à Joh. Freitag ipsi intentato absolvitur*. Freitag, sonnant le tocsin, s'adressa à toutes les académies de la chrétienté, et à tous les amateurs de l'orthodoxie, et les anima puissamment à ne point souffrir ces pernicieuses innovations. Il demanda aux théologiens s'ils souffriraient l'opinion impie qui attribue l'immortalité à l'âme des bêtes, qui ramenait la métempsycose, etc. *Admittentne theologi impiam illam de actu formarum entitativo, quo animis brutorum talis assignatur essentia et substantia, quæ extra propriam quam informant materiam, alibi subsistere et exsistere possint, opinionem? quæ metempsychosis reducitur, Palingenesia adstruitur, et pecudum animabus immortalitas comparatur. Merentne commentum de generatione Animarum corruptibilium ex nihilo, à diametro sacræ scripturæ adversum et inimicum* (25)? Il suppose que la plupart des professeurs de Wittemberg voudraient étouffer ces monstres, mais que le crédit de leurs collègues les empêche de se remuer.

homines gratiâ si fuisset, formæ humanæ non minus peritura essent quàm brutorum. Ibidem, cap. XIV, pag. 147.

(23) Médecin et professeur en philosophie à Groningue.

(24) A Francfort, 1638, in-8°. Voyez Lindenius renovatus, pag. 237.

(25) Joh. Freitagius, in Apol. ad Orbis christiani Academiæ, pag. 18. Elle est à la tête du livre intitulé: *Novæ Sectæ Sennerto-Paracelsicæ recens in philosophiam et medicinam introductæ, quæ antiquæ veritatis oracula, et Aristotelicæ ac Galenicæ doctrinæ fundamenta convellere et stirpitibus erudere moliantur novatores, Detectio et solida Refutatio, imprimé à Amsterdam, 1637, in-8°.*

(18) Voyez, tom. X, pag. 543, remarque (M) de l'article MORIN (J. Bapt.)

(19) Henr. Morus, de Animâ, lib. II, c. IV.

(20) Voyez ci-dessus, citation (6).

(21) Sennert., de Gener. Viventium, cap. IX, pag. 137.

(22) Absque divini voluntate et peculiari erga

*oro reverendos et celeberrimos in academia Witeber-
ofessores, ceterosque claris-
ofessores et philosophos, pau-
ce Sennertianum, qui ab ipsius
s dependent, et sputa Sennerti
, quod ejus promotione gau-
exceptis, non tantum dissen-
d et omni conatu id velle, ut
hi in ipsa herba supprimantur,
ita cohiberi quod adversus is-
ejovem Sennertum magnatum
dam favore fultum subnixum-
mutire et hiscere ausint (26).
se plaignit qu'on lui imputât
séquences qu'il n'enseignait
*Malitia verò est, dit-il (27),
assim opiniones mihi affingit,
hi nunquam in mentem vene-
nter quas non postrema est,
cribit, me statuere bestialium
um immortalitatem. Pro bono
vitagium non habeo, donec
averit locum, in quo statue-
nimam canis, equi, bovis, leo-
nseris, anatis, corvi, et simi-
rutorum esse immortales, et
ortem superesse. Consequentiae
quibus id è meis opinionibus
uere vult, nullae sunt. Etsi
nsectorum, et spontè natorum
corpore organico ad sensum
ito in materiâ instar seminis
iabente aliquandiu consistere
t: tamen immortales non sunt,
io tempore abolentur. Neque
nimæ brutorum sunt immorta-
ia ex nihilo à Deo creatæ sunt.
enim immobilis, ut putat, re-
st, quod aliquid quod semel
in nihilum redigi nequeat. Lon-
tius J. C. Scaliger, exerc. 307,
10, scribit, etc. Il ne serait pas
sible que Sennert, quoique ha-
omme, ne se soit pas aperçu
es conséquences qu'on lui attri-
coulaient naturellement de son
ipe; mais il est encore plus vrai-
lable qu'il s'en apercevait bien,
il n'osait en faire semblant,
er metum Judæorum. Il aime
mieux, par la rejection de ces
équences, s'exposer à l'accusa-**

Joh. Freitag., in Apolog. ad Orbis chris-
cademias, pag. 18.

Sennertus, Epist. ad Joh. Sperlingem, in
ni titular Defensio Tractatus de Origine
um pro D. Daniele Sennerto, contra D.
nem Freitag., auctore M. Johanne Sperlin-
Phys. Prof. P. à Wittenberg, 1638, in-8°.

tion de mal raisonner, et de brouiller
un système, que d'encourir toutes
les suites qu'aurait pu avoir le dogme
de l'immortalité des bêtes. Quoi qu'il
en soit, tout philosophe qui se pique
de raisonner conséquemment aime-
ra toujours mieux dire qu'il ne con-
naît point ce que c'est que l'âme des
bêtes, que de soutenir, d'un côté,
qu'elle est produite de rien, indé-
pendamment de la matière; et de
soutenir, de l'autre, qu'elle n'est pas
un être créé, et qu'elle retourne
dans le néant dès que l'animal cesse
de vivre. Voilà les embarras de Sen-
nert: son apologiste (28) déclare po-
sitivement que l'âme des bêtes est
faite de rien, et que cependant elle
n'est point faite par création. Il cite
Dannhawer (29), qui a montré par
l'exemple des espèces intellectuelles,
que tout ce qui est fait de rien n'est
pas un être créé. Il cite Thummus
(30), qui a montré la même chose
par l'exemple des habitudes de l'âme.
C'est ainsi que les péripatéticiens élu-
dent tout par des argumens *ad ho-
minem*. Freitag ne cesse de reprocher
à Daniel Sennert l'immortalité de
l'âme des bêtes: il se laisse aller à
l'enthousiasme poétique, pour exhor-
ter les animaux à pousser des cris de
joie et de triomphe; il prétend que
l'on renouvelle les rêveries de Para-
celse, qui enseignait que toutes les
âmes revenaient au monde de temps
en temps. *Plaudite, ait, oves et bo-
ves, lupi et scarabæi, et vespæ et
quicquid uspiam crabronum est.*

Vita equidem vestris animis à funere restat,
Restat et in corpus posse redire novum.
Fœlices animæ quod ubivis esse potestis,
Dum triplicis mundi flamma resolvat opus.
Dicite quæ vobis statio et fortuna supersit,
Cum ruat in priscum machina trina Chaos?

*Subjicit: Hi scilicet sunt fructus flo-
resque novæ doctrinæ à Paracelso
profectæ, quam christiani etiam
(proh pudor!) ferè amplecti non eru-
bescunt, quâ statuitur formas rerum
præter humanam corruptibilium, of-
ficio informationis functas, essentiam
et existentiam suam servare, ubi
Paracelsus addit eas ire ad Orcum*

(28) Sperlingem, pag. 182 du livre dont je viens
de donner le titre.

(29) Dannhawerus, in Collegio Psych., disput.
VI.

(30) Thummus, in Disputat. de Traduce.

et *Iliadum suum*, et quotannis aut certis temporibus redire in mundi theatrum, et assumpto fabricatoque corpore personam suam pro ævo sibi destinato sustinere, edque deposita vicissim ad suos ibi avos et proavos immortalī quiete beatos redire (31). Sperlingen répond en deux mots que ce n'est pas sa doctrine ni celle de Sennert (32) : il avoue donc tacitement qu'ils ne savent guère tirer d'un principe les conséquences qui en naissent, et qu'ils attribuent à Dieu une conduite fort étrange, c'est d'ordonner la création d'une multitude presque infinie de substances incorporelles qu'il doit abolir et anéantir peu de temps après. La chaleur produit tous les ans une infinité de petites bêtes qui ne vivent que jusques au premier froid. Quel désordre que tant d'âmes spirituelles soient anéanties parce qu'il arrive quelque changement dans les organes des animaux ! Notez que les philosophes de l'école ont employé contre les cartésiens la même ruse dont Dannhauer et Thummius se servirent. Ils ont fait voir, par des exemples, qu'il y a des choses produites de rien qui ne sont pas proprement créées. Les accidens de la matière leur ont fourni ces exemples ; mais les cartésiens leur ont répondu que ces accidens ne sont pas des êtres distincts du sujet qu'ils modifient : ainsi les raisons qui prouvent que les formes substantielles seraient des êtres créés, sont à couvert de la rétorsion. Les cartésiens réduisent au seul mouvement local tous les changemens de la matière, et ils prétendent que ce mouvement n'est autre chose que le corps même, en tant qu'il reçoit l'existence avec de nouvelles relations. Il faut donc qu'ils reconnaissent que la matière, en tant que mue, est créée, et qu'il n'y a que Dieu qui puisse produire le mouvement ; car il n'y a que Dieu qui puisse créer. Cela irait bien, si les

scolastiques ne recouraient à d'autres exemples ; mais ils demandent si les actes libres de l'âme de l'homme sont distincts de l'âme. S'ils en sont distincts, voilà des êtres produits de rien, qui néanmoins ne sont pas créés : rien n'empêche donc qu'on ne puisse dire que les formes substantielles ne sont point créées. S'ils n'en sont point distincts, l'âme de l'homme, en tant qu'elle veut le crime, est créée ; ce n'est donc point elle qui forme cet acte de volonté ; car puisqu'il n'est pas distinct de la substance de l'âme, et qu'elle ne saurait se donner à elle-même son existence, il s'ensuit manifestement qu'elle ne se peut donner aucune pensée. Elle n'est donc pas plus responsable de ce qu'elle veut le crime *hïc et nunc*, que de ce qu'elle existe *hïc et nunc*. Les cartésiens ne savent de quel côté se tourner pour se défendre de cette objection : leur embarras remet sur pied le dogme des formes substantielles, et toutes les chimères de l'école, parce qu'il se trouve que les argumens qui les avaient renversés prouvent trop. Voilà le sort de la dispute ; elle renaît de ses cendres ; le parti qui était prêt à rendre les armes trouve enfin quelque rétorsion qui lui redonne des forces ; et le terrain qu'il avait perdu, il le chicane comme auparavant.

(E) *Il n'osa pas dire, comme font d'autres, que l'âme des bêtes subsiste après la mort du sujet qu'elle avait rendu vivant.*] Jean Scot Érigène a soutenu non-seulement qu'elle n'est pas matérielle, mais aussi qu'elle continue de vivre après la mort de la bête. Jean Lippius, professeur en théologie à Strasbourg, a enseigné la même chose (33). Henri More, théologien de Cambridge, avoue qu'elle subsiste hors du corps, et il trouve assez probable qu'en cet état elle continue de vivre ; mais il n'ose l'affirmer : il allègue seulement les raisons

(31) Sperlingen, *Defensio Tractatûs*, etc., p. 207.

(32) *Mendacium est, brutorum animas nobis immortales et post mortem superstites esse. Mendacium est, nobis animas illas ubique esse, et in mundo vagari materialiter. Mendacium est, nobis ortum ac interitum hominum et immortalitatem eundemque esse. Mendacium est, nobis homines formid similes et materialiter esse.* Ibidem, pag. 210.

(33) *Substantiam incorpoream docuerunt Johannes Scotus Erigena, lib. III de Divisione Naturæ, n. 41... Johann. Lippius... in Metaphysicâ magnâ, lib. II, cap. I, pag. 386... ille, adversus Basilium et Gregorium Nyssenum disputans, vitam separatas a corpore non amittere ; hic, quoque sejunctas in aëre existere atque modo aliquo operari opinatur, fortè cum universo olim in nihilum redigendas.* Johann. Cyprianus, *Histor. Animal. Continuât.*, pag. 24.

du pour et du contre (34). J'ai vérifié ce qu'un professeur de Leipsic lui attribue. (35) *Morus et superstites (animas brutorum) et in corpora alia remeare tradit cap. 5* (36). Ce professeur dit une chose assez curieuse; c'est qu'un certain personnage avait enseigné depuis peu d'années que si l'homme n'eût point péché les bêtes eussent toujours vécu, et qu'elles ressusciteront avec les hommes pour être transportées au Ciel : c'est le sentiment des Turcs. *Absurdissimè omnium M. B. semi-gentilis et semi-christianus ante paucos annos cum monstrosis opinionibus aliis etiam hanc protulit, bruta, nisi peccavisset homo, moritura non fuisset, atque eadem tamen licet nunc moriantur, cum hominibus olim resuscitanda, et ab hoc centro mundi ad liberaiora cœli spatia transferenda; quod somnium olim Muhamedis à Turcis hodiè credi, testis est Joh. Andreas in libro de Confusione Sectæ Muhammeticæ* (37). Il observe que Taurellus a enseigné que l'âme des bêtes est spirituelle, et que néanmoins elle meurt avec le corps (38). Taurellus donna peut-être dans la dispartie pour ne se commettre pas : il aima mieux faire tort à sa raison qu'à sa fortune. Peut-être aussi que lui et Sennert, par principe de religion, se persuadèrent que Dieu détruisait l'âme des bêtes, afin qu'il n'y eût que l'âme de l'homme qui subsistât éternellement. C'était peut-être l'opinion du plus habile rabbin qui ait fleuri au XVII^e. siècle; car voulant prouver que l'âme des bêtes ne subsiste point après cette vie, comme fait l'âme de l'homme, il ne se sert point de raisons qui soient empruntées de la condition intérieure, ou de l'essence de ces âmes. La plaisante raison que celle-ci : Nous songeons souvent, dit-il, que nous voyons des personnes décédées; mais jamais l'on

ne voit en songe aucun animal après sa mort, quoiqu'on l'ait nourri chez soi familièrement. Spizélius a raison de rejeter cette logique; il devait aussi rejeter le fait. Une infinité de gens peuvent démentir le rabbin; ils font mille songes où leurs chiens et leurs chevaux morts se trouvent mêlés. *Satis ineptè Menasse Ben Israël lib. 1. de Resurr. Mort. cap IX. contendit, animam hominum, non brutorum esse superstitem ex eo, quod sæpè de illis somniemus qui jam diu è vitâ excessere, nunquam tamen somniemus de ullâ bestiâ, quæ mortua sit, etiamsi nobis familiaris ac domestica fuerit* (39). Notez que les prétendus blasphèmes dont Sennert fut accusé par un médecin et professeur en philosophie de Groningue, ne parurent pas une mauvaise doctrine aux théologiens d'Allemagne. *Non negandum est, post Franzii librum hunc* (40) *aliquoties editum theologos Lipsienses, Rostochienses, Basileenses, Regionmontanos, quinquaginta abhinc annis de animâ bestiarum interrogatos, inclinasse magis in Danielis Sennerti opinionem, cui asserenti animas brutorum olim ex nihilo creatas, et hodiè etiam alterius quàm elementaris naturæ esse, blasphemiam et heresim Johannes Freitagius professor medicus Groningæ intentaverat. Enim verò et eosdem nominatos theologos legimus in responsis suis candidè disceptationem de naturâ elementari ejus animæ à se ad philosophos devolvisse, eorumque libertati pernisisse* (41).

Ne finissons pas sans faire une réflexion. Sennert avait beau dire que l'âme des bêtes ne subsistait point, comme fait celle de l'homme, après cette vie, il ne laissait pas d'établir un dogme selon lequel il est sûr que l'âme des bêtes est de même espèce que celle de l'homme. La différence de leur sort, quant à la durée, ne coule pas de la différence de leurs

(34) Henr. Morus, de Animâ, lib. II, cap. VI, num. 105, pag. m. 106.

(35) Johan. Cyprianus, ubi supra.

(36) Il fallait ajouter lib. II, pag. 90.

(37) Cyprian., Histor. animal. Continuat., pag. 24.

(38) Substantiam in corpoream docuerunt.... Nicolaius Taurellus... in libello de Vitâ et Morte quæst. alterâ, proposit. IV..... brutorum animas à morte superesse negat. Idem, ibidem.

(39) Spizelius, in Scrutinio Atheismi, p. 125.

(40) C'est-à-dire l'Historia Animalium sacra, composée par Wolfgang Franzius, docteur en théologie, où l'on trouve ces paroles, chap. II, pag. m. 14: Sciendum est animum bruti non esse spiritum incorporeum, qualis est nostra mens invisibilis et immortalis, aliàs quoque bruta essent immortalia.

(41) Joh. Cyprianus, Hist. Animal. Continuat., pag. 27.

perfections, mais du bon plaisir du souverain maître, qui est une cause tout-à-fait externe. Les médailles et la monnaie que les souverains font faire sont l'image de la conduite que ce médecin attribue à Dieu. On fait frapper les médailles pour durer éternellement, on fait faire de la monnaie pour durer jusqu'à nouvel ordre; car au bout d'un certain temps on la décrie, elle est au billon, on la convertit en d'autres espèces. Cependant les médailles et la monnaie sont faites du même métal. Selon Sennert, l'âme de l'homme répond aux médailles, et celle des bêtes à la monnaie. Cette opinion est dangereuse; elle nous réduit à ne savoir que par la révélation l'immortalité de nos âmes. Le jésuite Honoré Fabri, qui traite Sennert de haut en bas, et qui l'accuse de se fonder sur des objections et sur des réponses frivoles, soutient qu'il y a quelque impiété dans cette opinion. (42) *Ad rationes n. 2 et 3 adductas nonnulla reponit, (Sennertus, Hypomen. IV. c. X,) quæ nemo sapiens refellere dignetur; v. g. vult animam rationalem ex natura et indole sua immortalem non esse, sed tantum ex voluntate ac decreto Dei; sed contrarium demonstravi, et hoc nonnihil impietatis sapit: præterea vult semen decisum divina benedictione carere, ac proinde animam, quæ ipsi inerat, interire; si hæc nugæ non sint, nusquam invenies.... Denique quod adducit ex Scriptura, crescite et multiplicamini... (43) plusquam inane est... sed hæc mittamus, sinamusque hominem, ut egregium medicum, ita vix mediocre philosophum, et prorsus catholicum (44).* Mais quelque mépris qu'il fasse de la philosophie de ce médecin, il trouve invincibles ses difficultés contre l'opinion commune des scolastiques à l'égard de l'âme des bêtes. Il abandonne ces gens-là et toutes les hypothèses que Sennert a combattues,

(42) Honoratus Fabri, de Generat. Hominis, lib. VII, proposit. L, pag. 535, edit. Norimberg., 1677.

(43) Il dit en un autre endroit: Bonus Sennertus frustra se torquet et recurrit ad suum *Crescite et multiplicamini*; frustra alios ignorantie accusat, rerum istarum philosophicarum satis imperitus. Idem, lib. V de Gener. Animal., propos. LXVI, pag. 178.

(44) Il faut lire, ce me semble, acatholicum.

et il se réduit à dire que cette âme n'est point produite de nouveau, qu'elle n'est pas un être absolu, qu'elle n'est qu'une résultante d'une certaine mixtion des quatre éléments (45). Cette pensée est absurde, et nous conduirait à dire la même chose de l'âme humaine.

(F) *Il attribuait la formation des métaux à des êtres intelligens et spirituels.*] Il ne disait pas que son critique lui imputait qu'une pierre produisait une autre pierre, et un morceau d'or un autre morceau; mais il disait que certains esprits, dont il ignorait la demeure, et qui n'étaient qu'en certains endroits, se vont fourrer dans les mines et dans les carrières, et y produisent les différentes espèces de fossiles que l'on y trouve. Laissons-lui dire ses pensées, il n'en est pas l'inventeur, elles lui sont communes avec plusieurs autres savans. *Malitiosè et illud mihi affingit; quasi statuam in lib. de Consens. et Dissens., cap. XI, quod lapis lapidem, gemma gemmam, metallum metallum generet. Neque enim tam stultus sum ut credam, hunc adamantem, hanc crystallum, hoc aurum generare alium adamantem, aliam crystallum, aliud aurum, sicut planta una aliam, aut bos bovem (hæc enim generatio solum viventium est), generat. Hæc verò mea, Anselmi Boëtii, et aliorum doctorum virorum mens est, omnia metalla, lapides, gemmas, quæ hactenus à terra eruta sunt, et adhuc eruuntur, omnia in prima creatione secundum individua creata non esse, sed fodinas gemmarum et metallorum quod alleg. loc. pluribus historiis probavi, iterum repleti: et esse quosdam spiritus formam architectonicam metallorum et gemmarum in se continentes, qui in terra, quisque secundum suam speciem, producant metalla, lapides, gemmas, usque figuram, colorem et alia propria accidentia tribuant, et hos spiritus in fodinas et matrices gemmarum et metallorum sese diffundere, atque ista metalla et gemmas producere. Idque esse formas metallorum multiplicari, dixi. E quibus autem sedibus et locis spiritus illi proveniant, nobis igno-*

(45) Voyez son livre V de Generat. Animalium, proposit. LXVI et seq., pag. 164 et seq.

tum est, utpotè ignorantibus quænam globi terreni in terrâ constitutio sit. Hoc certum est, spiritus istos non ubivis terrarum reperiri, sed in quibusdam, saltem locis (46). Cela paraît absurde ; mais quand on songe , 1°. qu'en bonne philosophie il faut assigner une autre cause des phénomènes que la volonté de Dieu ; 2°. que la terre ni les qualités élémentaires des fossiles, ni leurs formes substantielles, ne paraissent point capables d'aucun effet qui demande un tel ou un tel arrangement des parties, un choix, un discernement de ce qui est propre ; quand, dis-je, on songe à cela, et que d'ailleurs on ne saurait concevoir que les lois du mouvement puisse ranger les particules de la matière précisément comme elles le doivent être pour faire de l'or, un diamant, une émeraude, etc., ni choisir celles qui sont propres, on trouve de la vraisemblance dans cette opinion de Sennert (47). Les vertus des corps, les lois générales, font-elles rien dans nos boutiques et dans nos laboratoires sans notre direction ? Feraient-elles jamais un soulier, un gant, une aiguille, si l'homme ne s'en mêlait ? Comment donc se peut-on persuader qu'elles produisent sans aucune direction une infinité d'ouvrages mille fois plus difficiles à faire que nos horloges ?

(46) Daniel Sennertus, *Epistolâ ad Joh. Sperlingen* : elle est dans le *Traité de Sperlingen* qui a pour titre : *Defensio Tractatus de Origine Formarum*.

(47) Conférez ce que dessus, remarque (M) de l'article MORIN (J.-Bapt), tom. X, pag. 543.

SENNERT (ANDRÉ), professeur aux langues orientales dans l'académie de Wittemberg, sa patrie, a publié un grand nombre de livres (A), qui témoignent qu'il remplissait doctement et dignement les devoirs de sa profession. Il l'exerça cinquante et un ans (a), et il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 22 de décembre 1689 (b). Il avait

(a) Witte, *Diar. Biograph.*, tom. II, pag. 172.

(b) *Idem*, *ibidem*.

appris la langue arabe à Leyde, sous Golius, et il trouva une très-bonne méthode de l'enseigner (c). Pocock, qui se connaissait en cela admirablement, lui a donné cet éloge (d). On lui en donna beaucoup d'autres dans son oraison funèbre, et nommément celui-ci, c'est que la pureté de ses mœurs et la tempérance qui avait toujours paru dans sa conduite lui procurèrent l'avantage de parvenir à une grande vieillesse avec la vigueur de corps et d'esprit qui sont nécessaires pour le travail de l'étude et pour tous les soins d'un professeur (e).

(c) Conradus Samuel Schurzleischius, *Orat. funebr. Andreæ Sennerti*, pag. 91, edit. Witt., 1697.

(d) *Idem*, *ibidem*.

(e) *Idem*, *ibidem*, pag. 95.

(A) *Il a publié un fort grand nombre de livres.*] Vous en trouverez le catalogue dans le second volume (1) du *Diarium Biographicum* de M. Witte. Je n'en tirerai que ceci : *Athenæ et Inscriptiones Wittenbergenses; Dissertatio de quatuor Lingue hebraicæ Ætatibus; Scrutinium Religionum, de Religionum Varietate, et unâ solâ christianâ et verâ; de Principio Religionis in genere, et christianæ in specie; de punctorum vocalium Hebr. neque cum litteris, neque cum verbo Dei coævitate; de Urim et Tummin.*

(1) A la page 172, 173.

SERBELLON, famille italienne qui a donné plusieurs personnes de marque, comme on le verra ci-dessous. Les fables généalogiques la font descendre de Cordubellius, chef des Espagnols au temps de Scipion l'Africain (a). Il y a, dit-on, quel-

(a) Gio-Petro de Crescenzi nel suo *Amfiteatro romano*, apud Prioratum, Scena d'Uomini illustri.

ques siècles qu'elle se divisa en trois branches, parce qu'il y eut trois frères qui sortirent de Bourgogne où leur famille florissait, et qui s'en allèrent, l'un au royaume de Valence, l'autre à Naples, et l'aîné de tous à Milan. La branche d'Espagne se transporta long-temps après en Sardaigne, où elle subsiste encore. Celle de Naples est éteinte, ou a été réunie avec celle de Milan, qui a eu plus d'éclat que toutes les autres, et qui fait figure encore à présent (b). C'est d'elle que sont sorties les personnes dont je vais parler.

(b) Priorato, Scena d'Uomini illustri; et notez que son livre fut imprimé l'an 1659.

SERBELLON (JEAN-PIERRE), fut père et oncle de plusieurs personnes illustres. Il se maria en l'année 1506 avec Élisabeth Rainoldi, qui était d'une famille noble et ancienne dans Milan, et qui fut tante de Jean-Baptiste Rainoldi, président du sénat de la même ville. Il eut de ce mariage cinq fils et deux filles : l'une des deux filles fut religieuse, l'autre épousa le comte de Macagno. L'aîné de ses fils, nommé GABRIEL, fut un très-grand capitaine. J'en parlerai à part. Le second, nommé JEAN-BAPTISTE, prit le petit collet, s'attacha à la cour de Rome, fut fait évêque de Cassano dans la Calabre, n'y résida point à cause qu'on lui fit faire dans Rome plusieurs manèges d'importance, et fut déclaré par le pape Pie IV, châtelain du château Saint-Ange, pour tout le temps que durerait son pontificat. Le troisième fils de Pierre Serbellon s'appelait FABRICE; il aura un article pour lui tout seul. Le quatrième fils eut

nom JEAN-ANTOINE, et fut évêque de Foligno, et puis de Novare, et le premier cardinal que le pape Pie IV créa l'an 1560. Il fut gouverneur de plusieurs villes de l'état ecclésiastique, légat de Pérouse et de la Romagne, évêque d'Ostie et de Velletri, et mourut doyen du sacré collège, l'an 1591. C'était un fin politique qui eut part aux plus secrètes négociations de la cour de Rome, sous les papes Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, et Sixte V. Comme il était cousin de Pie IV, il n'eut pas de peine à obtenir de grandes prérogatives pour le collège des docteurs de Milan. Il trouva plus de difficultés à les faire confirmer par Sixte V, qui avait résolu de les abolir; mais enfin il en vint à bout et il les fit même amplifier. Le dernier des fils ne se mêla que de ses affaires domestiques. Notre Serbellon eut une sœur nommée CÉCILE, qui fut mariée l'an 1485 à Bernard de Médicis (A). De ce mariage sortirent six fils et sept filles (a) (B).

(a) Tiré du comte Gualdo Priorato, Scena d'Uomini illustri.

(A) Cécile..... fut mariée à Bernard de Médicis.] Priorato semble approuver ceux qui ont dit que ce Bernard était de la famille de Médicis qui est devenue souveraine dans Florence (1); mais bien d'autres gens donnent le nom de Médequin à la famille de Pie IV, et non pas celui de Médicis.

(B)..... De ce mariage sortirent six fils et sept filles.] Jean-Jacques, l'aîné des fils, fut le célèbre marquis de Marignan, l'un des premiers capitaines de son siècle. Le second, ayant été créé cardinal par Paul III, fut élu pape en 1546, et prit le nom

(1) Bernardo, della nobilissima famiglia de' Medici, che si era trasferito ad habitare da Firenze in Milano, come scrive Bernardino Corio.

e Pie IV. Deux des autres fils de écile Serbellon furent successivement marquis de Marignan après la mort de leur aîné : Gabriel leur frère servit dans les armées de Charles V avec beaucoup de courage : le plus jeune des frères mourut enfant. Des sept filles, il n'y en eut que deux, avoir Marguerite et Claire, qui de-neurassent dans le monde ; les cinq autres furent enfermées dans des couvens. Marguerite se maria avec le comte Gilbert Borromée, et fut mère de saint Charles Borromée. Claire fut femme du comte Marc d'Altaemps (2). J'ai parlé ailleurs (3) d'un cardinal issu de ce mariage.

(2) Tiré du comte Gualdo Priorato, *Scena d'Uomini illustri*.

(3) Dans l'article ALTAEMPS, tom. I, p. 462.

SERBELLON (GABRIEL), fils aîné du précédent, a été un guerrier de grande réputation dans le XVI^e. siècle. Il fut chevalier de Malte et grand prieur de Hongrie. Il donna des preuves de sa valeur en défendant Strigonie contre les forces ottomanes, et se signala (a) au fameux passage de l'Elbe, et à la bataille qui se donna tout aussitôt, où Charles V triompha si glorieusement du duc de Saxe. Il était lieutenant général de l'armée impériale. Il le fut aussi en Italie dans celle du marquis de Marignan, son cousin, pendant la guerre de Sienne, et ce fut à lui que cette place se rendit enfin. Il avait déjà subjugué (b) Saluces dans le Piémont, pour l'empereur Charles V. Après la prise de Sienne, il soumit plusieurs autres places de la Toscane, qui ne voulaient point reconnaître la maison de Médicis ; et ayant été déclaré général de la sainte église, tant par mer que par terre, sous le pontificat de

Pie IV, il recouvra Ascoli, il fit faire plusieurs forteresses dans l'état ecclésiastique, fortifier le château Saint-Ange, rebâtir Civita-Vecchia, et travailler à diverses choses de cette nature ; car il était un très-habile ingénieur ; et c'est pour cela qu'après la mort de Pie IV il fut envoyé par le roi d'Espagne au royaume de Naples et en Sicile, afin qu'il y visitât toutes les places, et qu'il ordonnât ce qu'il trouverait à propos. Étant passé par occasion dans l'île de Malte, il y traça le plan et il fit jeter les fondemens de la nouvelle ville (c). Le duc d'Albe le voulut avoir avec lui dans la célèbre expédition des Pays-Bas (d). Serbellon avait la charge de général de l'artillerie, et allait toujours devant pour préparer les chemins, de sorte qu'il eut beaucoup de part à la gloire de cette fameuse marche, l'une des plus singulières opérations qu'on ait jamais vues en ce genre-là. Quoique l'ingénieur Paciotti, que le duc d'Albe avait obtenu du duc de Savoie, soit celui qui dirigea la construction de la citadelle d'Anvers, il est néanmoins vrai que Serbellon eut l'intendance supérieure de cet ouvrage (e). Il retourna quelque temps après en Italie, et se trouva à la bataille de Lépante, où il acquit beaucoup de gloire. Il y était capitaine général de l'artillerie (f), et chef d'une escadre de galères espagnoles. Il opina si fortement qu'il fallait donner bataille, qu'il

(c) *Ex Priorato, Scena d'Uomini illustri*.

(d) *En 1367*.

(e) *Ex Stradâ, de Bello belg., I dec., lib. VI et VII*.

(f) *En 1571*.

(a) *En 1547*.

(b) *En 1552*.

en fit prendre la dernière résolution à don Juan d'Autriche. L'année d'après il commanda dans la Sicile, et fut fait vice-roi de Tunis. Les Turcs ayant pris la Goulette, le vinrent assiéger avec tant de troupes dans Tunis (g), où la citadelle qu'il faisait bâtir n'était pas encore achevée, qu'après avoir été repoussés en quatorze assauts, enfin ils prirent la place de vive force. Il demeura leur prisonnier, et fut mené à Constantinople. On l'échangea avec trente-six officiers turcs que l'on avait pris à la bataille de Lépante (A). La ville de Milan sa patrie témoigna publiquement sa joie, lorsqu'il y arriva en 1575. Il fut lieutenant général du marquis d'Aimonte, gouverneur du Milanais pendant les deux années suivantes, c'est-à-dire qu'il gouverna seul ce pays; car, à cause de la peste, le gouverneur n'avait pas osé y demeurer. Serbellon reçut ordre après cela de s'en aller au Pays-Bas, pour y commander immédiatement sous don Juan (h). Il y mena deux mille hommes levés dans le Milanais. Ce prince avait pour lui une grande considération, et lui donnait le titre de père. Il lui confia le soin de faire hâter le plus qu'il pourrait la construction de la citadelle de Namur (i); mais la maladie qui les saisit tous deux (B) retarda l'ouvrage. Don Juan, qui n'était que dans la trente-troisième année de son âge, mourut de sa maladie : Serbellon, quoique âgé

de plus de soixante et dix ans, guérit de la sienne (k). Il eut beaucoup de part à la prise de Maestricht (C), et repassa en Italie vers la fin de l'an 1579. On l'avait choisi pour être général de l'armée que Philippe II voulait envoyer en Portugal, pour se saisir du royaume dès que le cardinal Henri serait mort; mais il n'eut pas le temps de couronner sa glorieuse vie par ce grand exploit. Il mourut au mois de janvier 1580, prêt à passer en Espagne (l). Un de ses fils fut tué au siège de Tunis (m).

(k) *Ex Stradâ, de Bello belgico, dec. I, lib. X.*

(l) *Ex Priorato, Scena d'Uomini illustri.*

(m) *Thuan., lib. LVIII, pag. 76.*

(A) *On l'échangea avec trente-six officiers..... pris à la bataille de Lépante.] Ce fut Grégoire XII qui fit cet échange. Nec multò antè redierat Gabriel Serbellonius ex Tunc-tandâ captivitate in libertatem assertus à Gregorio XIII, commutatione captivorum qui navalis victoriae reliqui Adriandâ mole attinebantur, charum in primis Austriaco ac partibus caput, exactæque non magis ætatis quàm disciplinæ militaris exemplum (1).*

(B) *La maladie qui les saisit tous deux.] Strada (2) remarque à cette occasion que les symptômes étant les mêmes, tous les médecins, excepté celui du duc de Parme (3), assurèrent que don Juan guérirait, et que Serbellon ne guérirait pas. Cependant celui-ci se trouva convalescent le jour que l'autre mourut, ce qui changea en éloges les risées à quoi Pennoni avait été exposé. Trois choses le pouvaient faire passer pour téméraire, la vieillesse de celui qu'il ne condamnait pas, la jeunesse et la qualité de celui qu'il condamnait; mais comme la succession de don Juan regardait le duc de Parme, il ne faut pas tant s'étonner de la franchise de Pennoni.*

(g) *En 1574. Voyez M. de Thou, lib. LVIII.*

(h) *Ex Priorato, Scena d'Uomini illustri.*

(i) *En 1578.*

(1) *Strada, lib. X, dec. I.*

(2) *Idem, ibidem.*

(3) *Hippolytus Pennonius.*

(C) *Il eut beaucoup de part à la prise de Maestricht.*] Selon Priorato, ce fut Serbellon qui prit cette ville, et il y entra tout le premier. Je n'ai osé en dire autant; cela n'est point vraisemblable, vu l'âge de ce grand capitaine. Ce serait l'action d'un aventurier; car il faut se souvenir que cette place fut prise d'assaut. Priorato fait une faute d'omission assez surprenante: il ne parle point du premier voyage de Serbellon au Pays-Bas, et quoiqu'il lui attribue la construction de la citadelle d'Anvers, qui se rapporte au premier voyage, on remarque facilement qu'il n'a point su que le duc d'Albe eût amené avec lui Gabriel Serbellon; il ne parle de la citadelle d'Anvers qu'après avoir parlé du voyage de 1577, et de la prise de Maestricht.

M. de Thou parle d'un comte Cernellon (*), chevalier de Malte et prieur de Hongrie, qui n'est autre que notre Gabriel Serbellon, et cependant il les distingue; car après avoir dit que le duc d'Albe fit bâtir la citadelle d'Anvers, par le conseil de Chapin Vitelli, et de ce comte Cernellon, qui avaient été visiter le lieu, il remarque que le premier qui commanda dans la citadelle fut Gabriel Serbellon. *Cum arcis custodia primò cum idoneo præsidio attributa esset Gabrieli Serbellonio Mediolanensi spectatæ virtutis duci, cujus aliquoties à nobis supra facta mentio est* (4). Il est sûr qu'il désigne deux personnes, et que celui dont le duc d'Albe prit conseil, et qu'il envoya sur les lieux, était Gabriel Serbellon, *Antuerpiæ arcem fundabat, Paciotti machinatoris ingenio, Serbellonii judicio* (5).

(*) Faute d'impression rectifiée, lettre C. de l'*Index Thuan.* REM. CRIT.

(4) Thuan., lib. XLI, pag. 830.

(5) Strada, lib. VII.

SERBELLON (FABRICE), frère du précédent, a été général des troupes du pape dans le pays d'Avignon, durant les guerres civiles sous Charles IX. Il fut d'abord capitaine d'une compagnie d'ordonnance, et gouverneur de Pavie pour l'empereur

Charles V. Il exerça ensuite la charge de commissaire général de l'armée dans le Piémont, et il fut déclaré, l'an 1560, gouverneur de l'état d'Avignon par le pape Pie IV, et général de ses armées (a). Il soutint avec chaleur le parti des catholiques contre celui des protestans, et se fit merveilleusement haïr et craindre par ceux-ci, à cause des barbaries qu'il exerça dans Orange (A), en quoi les commandans des troupes françaises le secondèrent furieusement (B). Pie V le continua dans les mêmes charges que son prédécesseur lui avait données dans ce pays-là; mais Serbellon n'en jouit guère: il s'en retourna chez lui en 1566, et s'en étant allé à Rome sur la fin de la même année, pour y prendre possession du généralat de l'église, il mourut chez le cardinal son frère. Il avait épousé Françoise Malespine, sœur du marquis de Malgrado (b).

(a) Priorato, Scena d'Uomini illustri.

(b) Idem, ibid.

(A) *Les barbaries qu'il exerça dans Orange.*] Ayant promis ailleurs (1) de parler ici de ces cruautés, je ne puis mieux faire que de copier un auteur qui passe pour bon catholique (2) *. Il nous apprend que *Fabrice Serbellon, gentilhomme milanais, d'ancienne famille et de longue expérience, qui s'abandonnait à la plus grande partie des vices de son pays, comme il en possédait les vertus, se*

(1) Tom. III, pag. 233, remarque (C) de l'article BEAUMONT.

(2) Varillas, Histoire de Charles IX, tom. I, pag. 202, 203.

* « On peut, dit Leclerc, être fort bon catholique et fort mauvais historien. Quand il s'agit d'un fait historique, le témoignage d'un bon historien mauvais catholique est préférable à celui d'un bon catholique mauvais historien. » Mais l'auteur sur lequel Bayle s'appuie ici a souvent été maltraité par lui.

joignit aux catholiques de Provence que les comtes de Sommerive, de Suze, de Carces, etc., avaient assemblés, et leur persuada (3) d'entreprendre sur Orange. Il l'investit dans le temps que toute la garnison en était sortie, et se prévalant de cette favorable conjoncture, il fit donner un assaut dès que sa batterie eut fait une brèche raisonnable. Pendant l'assaut, les catholiques restés dans Orange lui en ouvrirent une porte. Il entra par-là, et ses gens se contentèrent d'abord de tuer tout ce qui se trouva sous les armes; mais ils renouvelèrent ensuite les exemples d'une inhumanité la plus raffinée que les tyrans avaient autrefois inventée. Ils employèrent leur industrie à faire que ceux qui avaient été assez malheureux pour éviter leur première furie se sentissent mourir, et ne les tuèrent qu'à petits coups. Ils en précipitèrent sur des pieux, sur des halberdards, sur des épées et sur des piques. Ils en pendirent à la cheminée, et les brûlèrent à petit feu. Ils prirent plaisir à couper les parties secrètes; et leur rage ne pardonna ni aux enfans, ni aux vieillards, ni aux malades, ni aux moissonneurs quoiqu'ils ne leur eussent point trouvé d'autres armes que leur faucille. Les femmes et les filles n'en furent pas quittes pour la perte de leur honneur, et pour être ensuite abandonnées aux goudats; car on les mit en butte aux arquebusades, et on les pendit aux fenêtres. Les garçons furent réservés pour servir au comble de l'abomination. Et, pour ajouter la moquerie à l'injure, les dames qui avaient mieux aimé mourir que d'assouvir l'impudicité des vainqueurs, furent exposées nues à la risée publique avec des cornes enfoncées dans les parties que la pudeur défend de nommer. Et il y en eut de l'un et l'autre sexe lardés avec des tirets de papier coupés des Bibles de Genève. On ne pardonna pas même aux catholiques qui avaient ouvert la porte, et après qu'on leur eut marqué une place, et promis qu'ils y seraient en sûreté avec leurs femmes et leurs enfans, on les tailla tous en pièces. Il ne se trouva que cent neuf

soldats dans le château, qui, ne suffisant pas pour le défendre, demandèrent à capituler. On leur accorda tout ce qu'ils proposèrent; mais ils ne furent pas plus tôt sortis qu'on les enveloppa; et ceux qui ne furent pas jugés dignes de mourir de la main des soldats furent précipités du haut du rocher. Après que le pillage eut été mis en sûreté, les vainqueurs travaillèrent à la démolition des murailles d'Orange; et Serbellon, persuadé qu'il y aurait de la folie à laisser si proche du comtat d'Avignon une ville considérable dont le souverain était calviniste, y fit mettre le feu, qui réduisit incontinent en cendres le palais de l'évêque et trois cents maisons avec ceux qui s'y étaient cachés. L'embrasement eût continué, sans une pluie extraordinaire qui l'éteignit en un moment, et rendit inutile le soin de ceux qui attisaient le feu.

Il y a long-temps que d'Aubigné avait dit que les historiens catholiques écrivaient ce qu'il rapporte touchant les inhumanités exercées à Orange (4). Il avait sans doute en vue M. de Thou, qui conte (5) le tout aussi fortement qu'on vient de le voir dans le passage de Varillas, et aussi fortement que Théodore de Bèze l'avait rapporté (6); il avait, dis-je, en vue M. de Thou, et il avait ses raisons pour s'abstenir de le citer nommément. On m'avouera que l'historien que je copie est d'une plus grande autorité *ad hominem*, vu le temps où il a écrit.

(B) *Les commandans des troupes françaises le secondèrent furieusement.* Il est remarqué dans la Relation du saccagement d'Orange (7) que ce fut à la sollicitation du comte de Suze qu'on mit le feu au château, à l'évêché, et en divers autres endroits; et que l'on rasa une partie des murailles. Il satisfait son avarice non moins que sa cruauté; car il prit du plus beau et meilleur butin, et en meubla sa maison. Voilà les gens que nous autres petits particuliers accablons de panégyriques sur leur pré-

(4) D'Aubigné, tom. I, pag. 204.

(5) Thuan., lib. XXXI, pag. m. 627.

(6) Bèze, Histoire ecclésiastique, liv. XII, pag. 262.

(7) Là même.

(3) Le 6 juin 1562.

endu zèle pour la foi et pour la gloire de Dieu : les Monluc , les Taranes , les Suze , les Guises , seront en bénédiction jusques à la fin des siècles parmi les dévots de la communion romaine * ; et que faisaient-ils pour leur religion que s'enrichir , et que piller , et que dominer ? Dieu leur en devait tenir sans doute un grand compte, s'il voulait ne demeurer pas en reste.

O curas hominum! ô quantum est in rebus inane (8)!

* Bayle fait , dit Joly , aux seuls catholiques un reproche que les catholiques sont très-bien fondés à faire à leur tour aux calvinistes. »

(8) Persius , satira I , initio.

SERBELLON (JEAN), sixième fils de Jean-Baptiste Serbellon , comte de Castillon , et seigneur de Romagnano , a été un grand capitaine au service du roi d'Espagne , dans le XVII^e. siècle. Il était né à Milan. Ses premiers faits d'armes sont de l'an 1616. Il apprit à Rome les préparatifs qu'on faisait dans le Milanais contre le duc de Savoie , et tout aussitôt il se rendit auprès du comte Jean-Pierre , son frère , mestre de camp , et général de l'artillerie , et gouverneur de Gattinara. Il s'appliqua au service avec tant de ponctualité , qu'il fut facile de connaître qu'il était né pour les armes , et qu'il s'y pousserait un jour. Son frère ayant été tué à Verceil en reconnaissant la place , on lui donna son régiment. Il augmenta dans ce poste l'estime qu'on avait conçue pour lui. Il fut blessé d'une mousquetade au siège de Verceil , et il perdit son régiment quelque temps après (a) ; mais le même duc de Féria , qui avait réformé ce régiment , lui en donna un autre de trois mille

(a) En 1618.

hommes d'infanterie , en 1620 , lors des troubles de la Valteline. Les deux religions en étant venues aux mains dans ce pays-là , notre comte Serbellon eut ordre d'y aller soutenir les catholiques ; et l'on peut croire qu'il n'usa point de trop de douceur envers les autres , puisque le gouverneur de Milan fut content de lui et de son zèle , et qu'il lui en rendit un très-ample témoignage à la cour : c'est tout dire. Cela n'empêcha pas qu'on ne réformât son terce , lorsque la Valteline eut été mise en dépôt entre les mains de Grégoire XV. Mais les troubles y ayant bientôt recommencé , on y renvoya Serbellon : on lui redonna son terce (b) ; on amplifia ses commissions , et l'on fut très-content de la manière dont il s'opposa aux troupes françaises (A). On lui témoigna cette satisfaction par les charges qu'on lui conféra : on le fit conseiller au conseil suprême d'Espagne , l'an 1625 , commissaire général dans le Milanais , en 1627 , général de l'artillerie et gouverneur du Montferrat , en 1628. Il servit sous le marquis de Spinola au fameux siège de Casal ; et quelques années après (c) il passa en Allemagne , pour servir en qualité de capitaine général de l'artillerie sous le duc de Féria. Depuis la mort de ce duc jusques à l'arrivée du cardinal infant , il commanda en chef l'armée d'Alsace. Il fit des merveilles à la bataille de Nortlingen (B) gagnée sur les Suédois le 6 de septembre 1634 ; et ayant suivi en Flandre le car-

(b) En 1624.

(c) En 1635.

dinal infant, il établit des quartiers d'hiver au pays de Liège, et obtint permission, au printemps suivant (d), d'aller chez lui. Il rendit de grands services au roi d'Espagne contre le duc de Rohan, dans la Valteline (C), pendant qu'on levait en Allemagne l'armée qu'on avait dessein de lui faire commander. On trouva plus à propos de l'envoyer en Catalogne, où il fut mestre de camp général (D), l'an 1637. Il forma un très-beau dessein, qui fut d'assiéger Leucate, dont la prise eût extrêmement embarrassé la France; mais il fut contraint d'en lever le siège. Il fut blessé de divers coups en remplissant tous les devoirs d'un bon général; et à peine fut-il guéri de ses blessures, qu'il devint malade à n'en pouvoir échapper. Il mourut à Perpignan le 21 de février 1638. Il avait épousé donna Luisa, fille du marquis Jean-Jérôme Marin, issu de Thomas Marin, duc de Terre-Neuve. Il laissa plusieurs enfans de ce mariage, dont l'aîné fut fait marquis de Romagnano par sa majesté catholique (e).

(d) En 1635.

(e) Ex Gualdo Priorato, Scena d'Uomini illustri.

(A) *Il s'opposa aux troupes françaises.*] Je n'ai pas suivi le détail de mon auteur; cela m'eût fait dire des faussetés. Priorato veut qu'en 1624 et 1625 soient arrivées les choses suivantes. 1°. On remit sur pied le régiment de Serbellon. 2°. Il garda si exactement les postes qu'on lui avait confiés dans la Valteline, que le marquis de Cœuvres, qui commandait les troupes françaises, ne put jamais gagner un pouce de terre de ce côté-là. 3°. Serbellon, envoyé contre le duc de Savoie, assiégea et prit Nice

de la Paille. 4°. Il retourna à ses anciens postes de la Valteline, où le colonel Papenheim (1) avait commandé en son absence. 5°. Le duc de Rohan succéda au marquis de Cœuvres, et non plus que lui, ne put faire aucun progrès à cause de la vigilance de Serbellon. 6°. Serbellon, rappelé à Milan pour des affaires plus pressantes, laissa le commandement au mestre de camp Guasco. 7°. Le duc de Rohan, averti de ce changement, s'avança jusqu'à Gravedone. 8°. Serbellon fut aussitôt renvoyé pour l'arrêter, et l'obligea, sur le bruit de son retour, à mettre le feu au palais du duc d'Alviti, et à se retirer, pour ne se commettre pas avec un si vaillant capitaine. L'historien, ayant parlé de toutes ces choses, ajoute qu'en reconnaissance de tous ces services Serbellon fut honoré de la charge de conseiller au conseil suprême d'Espagne, au mois de juillet 1625. Il est indubitable qu'il y a du faux dans son exposé: le duc de Rohan ne commanda point dans la Valteline en ce temps-là. Le marquis de Cœuvres y fut depuis que la France prit les voies de la force, en 1624, jusques à l'exécution du traité de paix, en 1627. Le duc de Rohan était alors assez occupé en France aux guerres de religion. Pour ce qui regarde la résistance de Serbellon, si grande, selon Priorato, que le marquis de Cœuvres ne put jamais gagner un pouce de terre, ce n'est pas un fait que je veuille réfuter par les histoires qui font mention des progrès de ce marquis; car on me pourrait répondre que Priorato n'entend point toute la Valteline, mais seulement un certain canton, où il se pourrait faire que les armes de France n'eussent pas pu pénétrer. Mais pour dire la vérité, cette échappatoire serait assez pitoyable, et peu fondée sur les expressions de l'auteur (2). Je puis le convaincre par lui-même d'avoir confondu les temps: en effet, lorsqu'il raconte dans un autre

(1) Celui qui fut tué à la bataille de Lutten.

(2) Governava il conte Serbellone con tanta prudenza, accuratezza, e vigilanza tutti i Forti di quelle parti, che con quanti tentativi facesse il marchese di Cour, generale allora di Francia, in quelle parti, non pote mai avanzar né per un palmo, tanto erano ben custoditi i detti posti.

age (3) ce qui s'est fait à la Valteline, il met sous l'année 1636 la date du duc de Rohan à Gravedona à raison alors.

Il fit des merveilles à la bataille de Sertlinggen.] Il fut posté sur une hauteur que le conseil de guerre, la veille de la bataille, jugea de la plus grande importance pour le succès de cette grande journée. Les Suédois jugèrent pas autrement, vu qu'ils employèrent tous les efforts possibles pour se saisir de ce poste; Serbellon les repoussa toujours avec succès. Aussi eut-il la satisfaction de s'entendre dire ces agréables paroles par le cardinal infant, en la présence du roi de Hongrie: *Conde, Dios y vos tenemos la victoria* (4).

Il rendit de grands services....] Ceci se rapporte aux années 1635 et 1636. L'auteur a raison, par rapport à ce temps-là, de donner le lieu de la Valteline pour scène au duc de Rohan et au comte Serbellon: il n'y a point de doute qu'il rapporte fidèlement ce qu'ils firent; car il suppose qu'il y avait trois corps de troupes en France, le duc de Rohan, qui commandait l'un de ces corps, ne pouvait toujours de se joindre avec les autres, ce qui aurait pu causer un grand dommage aux Espagnols; mais que le comte empêcha cette jonction. Tout cela est manifestement faux, si l'on s'en rapporte au rapport du duc de Rohan (5). On voit que qu'il avait auprès de lui ses troupes; mais qu'il était dans une telle manière, qu'il avait des commandements d'un côté, et les Espagnols de l'autre. Fernemont (6) commandait les Allemands: Serbellon commandait les Espagnols. Le duc Rohan fit trois fois de suite les Allemands; pour quoi il attaqua Serbellon, et fut vaincu. Voilà une chose dont l'auteur ne dit pas un mot. Cependant il est difficile d'en douter, vu l'histoire du duc de Rohan, et ce qui regarde ses exploits.

(7) *Istor. delle Guerre di Ferdinando, etc.*

(8) *Ibidem, Scena d'Uomini illustri.*

(9) *Vincent à Paris en 1666, et en Hollande, in-42.*

(10) *Autres l'appellent Fernemont.*

de la Valteline, est toute fondée sur des mémoires qui ont fort l'air d'être bons. Mais qu'est-il besoin de recourir à des mémoires? Priorato, dans un autre livre (7), ne parle-t-il pas de la défaite des Allemands, et ne dit-il pas que Serbellon fut bien battu à Morbeigne? On n'a besoin que de son propre témoignage pour réfuter tout ce qu'il a dit dans l'éloge de Serbellon, par rapport au duc de Rohan. N'oublions pas ce qu'il rapporte concernant Fernemont; c'est qu'il se brouilla avec Serbellon, pour ne lui avoir pas donné dans une lettre les titres qui lui étaient dus (8).

(D) *Mestre de camp général.*] Cela ne signifie point qu'il eût le commandement en chef de cette armée; car il est certain qu'il relevait du duc de Cardonne. Il est vrai que la présence de ce duc ne diminuait point l'autorité du mestre de camp général pendant le siège de Leucate, car il n'y assista point en personne; et il y eut une Relation française, où, pour réfuter ceux qui avaient publié qu'il était resté mort au champ de bataille, on assura qu'il n'avait pas été présent au combat, et qu'à l'exemple des rois catholiques, il s'était contenté d'être le chef spirituel et invisible de cette armée, se réservant le titre de général pour en laisser faire les fonctions à Serbellon (9). Priorato ne s'est pas assez nettement expliqué; il n'y a personne qui ne crût, sur ses expressions (10), que le comte relevait immédiatement de la cour d'Espagne.

(7) *Istor. delle Guerre di Ferdinando, etc.*

(8) *Ibidem, lib. X, pag. m. 337.*

(9) *Merc. Français, tome XXI, pag. 502.*

(10) *Fu chiamato dal re in Ispagna, e fatto mastro di campo generale dell' esercito di Catalogna. Nel passar d'Italia in quelle parti ebbe il commando sopra tutti i generali e capi da guerra di quell' esercito... benché prima del combattimento avesse fatta istanza per altri sei mila uomini, o almeno quattro, fu dal conte duca privato del re mantenuto con lettere affettuose in speranze grandi, ma non mai soccorso d'un solo fantacino. Scena d'Uom. illustri.*

SERRONI (HYACINTHE), premier archevêque d'Albi, a vécu au XVII^e. siècle. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres (a); mais corrigez-y deux.

(a) *Mois de janvier 1587, pag. 113.*

fautes (A). Voyez aussi le Dictionnaire de M. Moréri.

(A) *Corrigez-y deux fautes.*] Vous y trouverez que ce prélat naquit le 3 d'août ; il fallait dire le 30. Vous y trouverez que l'évêque de Pamiers était son neveu ; cela n'est pas vrai. Par cet évêque il faut entendre M. l'abbé de Camps *. C'est un homme illustre et de beaucoup d'érudition, et qui a fait un très-bel amas des plus curieuses médailles qu'on puisse trouver. Cela paraît par le livre intitulé : *Selectiora Numismata in ære maximi moduli è museo illustrissimi D. D. Francisci de Camps, abbatis S. Marcelli, et B. Mariæ de Siniaco, concisis interpretationibus per D. Vaillant D. M. et Cenomanensium ducis antiquarium illustrat*. Il fut imprimé à Paris l'an 1693, in-4°. Voici ce que M. Vaillant, qui est si célèbre par la connaissance des médailles, dit de cet abbé, à l'entrée de ce livre-là. *Nummos veteres ex omni materia, omnique modulo summa cura multisque sumptibus collegit undique multis abhinc annis illustrissimus ABBAS DE CAMPS, tam prospero successu, ut rei nummarie studiosis omnibus, principibus etiam non paucis opulentior in ea re tandem evaserit : hi siquidem nummos habent permultos, ille verò numismata maximi moduli mole, cœlatura, raritate, eximia, in quibus imperatorum seriem, si paucos excipias licet, ut et res ab eis præclare gestas, et quidquid in historia romand legitur augustius. Ab amicis sæpè invitatus, ut quæ privatæ studens, tum utilitati, tum voluptati, sibi comparaverat, ut publicum commodum transferret, annuit comiter votis amicorum, ipse tamen diversis negotiorum generibus implicatus ea in ære prius, prout extant in ipsis exemplaribus, accuratè incisa, explicanda mihi postmodum tradidit.* Si vous consultez l'abbé de la Roque (1) dans l'extrait d'une dissertation de M. l'abbé de Camps sur une médaille grecque (2) d'Antonin

Caracalla, il vous répondra ce qui suit : « Les curieux de Rome et de » France se sont donné beaucoup de » peine à l'expliquer, et ils ont été » partagés dans leur jugement sur la » vérité et sur la singularité des » jeux qui y sont représentés. M. » l'abbé de Camps, habile en la connaissance de la médaille au-delà de » ce que son âge et ses grandes occupations semblent le permettre, » croit que ce sont des jeux de funambules, ou danseurs de corde : » et là-dessus il propose ses conjectures, pleines de beaucoup d'esprit » et d'une érudition fort profonde » (3)... Après qu'il a ainsi développé » avec beaucoup d'esprit et d'érudition le véritable sens du revers de » cette médaille, il examine pour » quoi l'on voit des funambules au » revers d'une médaille de Caracalla, et quelle raison ont eue les » Cyzicéniens de les lui offrir (4). » On nous apprend ailleurs qu'il a recherché aussi avec un grand soin les manuscrits rares ; on nous apprend, dis-je, cela au sujet d'un canon *Burdigalensis ex M.S. Codice vetustissimus*, qui se trouve entre ses mains. « (5) Personne ne nous avait » encore jamais donné ce concile. » Nous le devons à M. l'abbé de Camps, » qui dans la recherche qu'il fait de » ce qui peut enrichir l'Histoire qu'il » nous prépare de la Suffragance » d'Albi, dans laquelle il l'a inséré » tout au long, l'a tiré d'un M. S. de » conciles et de traités d'anciens » pères, dont l'ancienneté, etc. (6). » Il ne faut point douter qu'il n'eût entrepris l'Histoire de la Suffragance d'Albi à cause de notre Hyacinthe Serroni, auprès de qui il était dans une grande faveur, mais sans être son parent. On s'était trompé là-dessus dans les Nouvelles de la République des Lettres, pour s'être fié à un oui-dire, qu'on avait cru véritable d'autant plus facilement que l'on

des jeux publics fort particuliers et peu entendus jusqu'à présent. Là même.

(3) Journal des Savans du 29 de novembre 1677, pag. 310.

(4) Là même, pag. 312.

(5) Journal des Savans du 20 de novembre 1679, pag. 317, édition de Hollande.

(6) On trouve dans le Mercure Galant du mois de mai 1678, pag. 105, édition de Hollande, un éloge de l'abbé de Camps.

* Leclerc assure que l'abbé de Camps n'eut point de bulles et ne fut jamais évêque.

(1) Au Journal des Savans du 29 de novembre 1677, pag. 309, édition de Hollande.

(2) Qui représente au revers des spectacles et

avait lu (7) que cet abbé avait l'honneur d'appartenir à cet archevêque. En rétractant cela on est bien aise de faire voir que l'erreur où l'on était ne donna rien à M. l'abbé de Camps que l'archevêque son patron n'eût jugé digne de lui. Voilà le fondement du commentaire de cet article.

(7) Dans le *Mercur Galant*, la même, pag. 106.

SERVILIE, sœur utérine de Caton d'Utique (a), fut mariée deux fois; premièrement avec Marc Junius Brutus, dont elle eut Brutus, le meurtrier de Jules César; et puis avec Décimus Junius Silanus (b), qui fut consul l'an de Rome 691. Elle ne se conduisit point en femme d'honneur; car non-seulement elle fut maîtresse de Jules César, et abusa de cette galanterie pour s'enrichir de la dépouille des misérables, mais aussi elle abandonna l'une de ses deux filles aux désirs impurs de ce galant (A). Son frère Caton fut bien attrapé lorsqu'on lui fit lire une lettre qu'elle avait écrite (B). Elle se disait descendue de ce Servilius Ahala (c), qui avait tué Spurius Mélius, auteur de factions dans Rome, l'an 316.

(a) Plutarchus, in Catone minore, init., pag. 759.

(b) Idem, ibidem, pag. 769. Voyez aussi Cicéron, in Bruto, pag. m. 354.

(c) Plut., in Bruto, init., pag. 984.

(A) Elle fut maîtresse de Jules César, et abusa... pour s'enrichir... mais aussi elle abandonna l'une de ses filles à ce galant.] Voyez ci-dessus la remarque (A) de l'article PORCIE, tom. XII, et l'article CASSIUS (1), tom. IV, et joignez à tout cela ces paroles de Suétone : *Ante alias dilexit (Cæsar) M. Bruti matrem Serviliam : cui ex proximo suo consulatu sexagies HS. margaritam mercatus est : et bello civili super alias donationes, am-*

plissima prædia ex auctionibus hastæ minimo addixit. Cum quidem plerisque vilitatem mirantibus, facetissimè Cicero, quò meliùs, inquit, emtum sciatis, tertia deducta est : existimabatur enim Servilia, etiam filiam suam Tertiam Cæsari conciliare (2).

(B) Caton fut bien attrapé lorsqu'on lui fit lire une lettre qu'elle avait écrite.] Plutarque, ayant fait mention des ordres que Jules César donna pour empêcher que la journée de Pharsale ne fit périr Brutus (3), ajoute ceci : « Et dit-on qu'il le faisoit » pour l'amour de Servilia mere du- » dit Brutus : car estant encore bien » jeune il avoit cogneu Servilia, qui » avoit esté demesurément amoureux de lui : et pour autant que Brutus estoit né environ le temps que leur amour estoit en sa plus grande ardeur, il se persuadoit qu'elle l'avoit conçu de lui. Auquel propos on raconte que du temps qu'on traitoit au sénat des affaires de la conjuration de Catilina, laquelle fut bien près de ruiner et détruire toute la ville de Rome, Cesar et Caton se trouverent près l'un de l'autre, soustenans contraires opinions, et qu'en ces entrefaites on apporta de dehors quelque petit escrit à Cesar. Cesar le prit et le leut à part tout bas, et adonc Caton se prit à crier que Cesar faisoit meschamment de recevoir advis tissements et lettres des ennemis, dequoy plusieurs des assistans murmurèrent. Parquoy Cesar donna la lettre tout ainsi comme elle estoit à Caton, qui la leut, et trouva que c'estoit une lettre amatoire et lascive de sa sœur Servilia : si la jetta à Cesar, et lui dit, tien, yvrongne. Et cela fait, il reprit son propos, et poursuivit le discours de son opinion comme devant, tant estoit publiée et connue de tous l'amour et l'affection que Servilia portoit à Cesar (4). »

(2) Sueton., in Cæsare, cap. L.

(3) Voyez, tom. IV, pag. 187, article BRUTUS (Marc Junius) au texte, à la citation (f).

(4) Plut., in Brut., pag. 986. Voyez-le aussi in Catone minore, pag. 770. Je me sers de la version d'Amyot.

SERVILIE, sœur de la précé-

(1) Citation (1).

dente, et femme de Lucullus, fut encore plus impudique qu'elle. Voyez la remarque (A) de l'article de PORCIE. Lucullus, qui avait répudié Clodia, femme débordée au souverain point, et infâme par ses incestes avec ses frères, ne rencontra guère mieux en épousant Servilie; car, si vous exceptez l'inceste, elle ne cédait en rien à la débauchée Clodia (A). Son mari se contraignit autant qu'il put en considération de son beau-frère (a); mais enfin la patience lui échappa et il en vint au divorce.

(a) *Caton d'Utique.*

(A) *Si vous exceptez l'inceste, elle ne cédait en rien à la débauchée Clodia.*] Plutarque se sert des plus fortes expressions qui puissent être employées pour marquer une mauvaise conduite. Τῆς δὲ Κλωδίας ἀπηνναγμένης, οὕσης ἀσελγοῦς καὶ πονηρᾶς, Σερουίλιαν ἔγημεν, ἀδελφὴν Κάτωνος, οὐδὲ τοῦτον εὐτυχῇ γάμοι· ἐν γὰρ οὐ προσῆν αὐτῷ τῶν Κλωδίας κακῶν μόνον, ἢ τῶν ἀδελφῶν διαβολή· τᾶλλα δὲ βδελυρὰν ὁμοίως οὔσαν καὶ ἀκόλαστον ἠναγκάζετο φέρειν αἰδούμενος Κάτωνα· τέλος δὲ ἀπέμειπεν. *Repudiata autem Clodia, lasciva et improba muliere, Serviliam duxit, Catonis sororem: quæ item nuptiæ parum faustæ fuere. Una enim carebat sola Clodiæ macularum infamiae ex fratribus: cætera pariter flagitiosam et impudicam ut ferret Catonis reverentia vim intulit sibi: postremo tolerare eam non valuit* (1).

(1) Plutarch., in Lucullo, pag. 517, E.

SÉVÈRE (CORNEILLE), poète latin sous Auguste. Je n'en parle que pour avoir lieu de corriger quelques fautes de la Popelinière, d'André Schot, etc. (A). Voyez M. Moréri (a), dont je marque aussi quelques méprises (B).

(a) *Sous le mot Sévérus.*

(A) *Quelques fautes de la Popelinière, d'André Schot, etc.*] La Pope-

linière confond ce poète avec l'orateur Cassius Sévérus. Il en a été censuré par Vossius (1); mais Vossius ne le devait pas citer *in sud Historid*: pour ôter l'équivoque, il fallait dire *in sud Historid Historiarum*; car c'est dans l'Histoire des Histoires (2) que se trouve ce dont il s'agit, et non dans l'Histoire des Guerres civiles, où néanmoins il serait aisé de soupçonner que l'auteur aurait commis la faute: les historiens modernes faisant quelquefois des digressions ou des réflexions qui leur donnent lieu de débiter ce qu'ils savent de l'antiquité. La Popelinière n'a point parlé exactement de Cornélius Sévérus: il lui donne trois professions différentes; celle d'historien, celle de grand orateur, et celle de poète épique. La dernière suffisait; on ne lui en trouve point d'autre dans les anciens, écrivains qui parlent de lui. Il est vrai qu'on trouve quelques vers de sa façon parmi des fragmens empruntés de diverses pièces d'éloquence (3); mais celui qui a mis ensemble tous ces morceaux ne dit rien pourtant qui fasse connaître que Cornélius Sévérus ait jamais fait profession de rhétorique ou d'art oratoire, C'est néanmoins, si je ne me trompe, ce qui a fait illusion à Pétrus Crinitus, et puis à la Popelinière, qui l'a suivi. Crinitus (4) donne pour constant que Cornélius Sévérus s'occupa plusieurs années à déclamer, pendant qu'Asinius Pollion, Pompéius Silo, Asellius Fuscus, Sextilius Héna, Cæstius Pius, Porcius Latro, et Aufidius Bassus, exerçaient la même profession. Voilà justement une partie des gens que Sénèque met en jeu, et dont il rapporte les fleurs de rhétorique ramassées en différens bouquets. La Popelinière donne quatre de ces mêmes déclamateurs pour confrères à Cornélius Sévérus; c'est toujours le même fondement, savoir que Sénèque a fait entrer dans ses centons quelques vers de ce Cornélius.

Le jésuite André Schottus est entré de part dans cette méprise, puisqu'ayant fait un traité *De claris apud Senecam Rhetoribus*, il a donné un

(1) Vossius, de Hist. lat., pag. 109.

(2) A la page 304.

(3) Dans Sénèque le père, Suasor. II et VII.

(4) De Poët. lat., cap. LVII.

à Cornélius Sévérus : il l'a commencé par une faute ; car que à Cornélius ce qui dans de Sénèque ne se doit entendre de Sextilius Héna, poète espagnol-ci avait fait un poème mençait par ce vers,

ut Cicero est, latineque silentialingua.

Sevérus tourna mieux cette en disant,

*una dies ævi decus, ictaque luctu
et latine tristis facundia lingua.*

où Sénèque déclare qu'il ne veut louer son compatriote d'autant un fort bon vers sur la mort de son, puisqu'il en était sorti un beaucoup plus beau, savoir de Cornélius Sévérus. Le père, au contraire, lui fait dire : ne veut pas louer son compatriote Cornélius Sévérus d'avoir fait, puisqu'il en était sorti un autre un peu plus beau, savoir celui de Sévérus : ce qui aurait peu de valeur, et n'est point du tout de l'auteur. Il n'est pas vraisemblable que Cornélius Sévérus fût un tel ; ce jésuite ne l'a point mis dans le Catalogue des arrivains de la nation (5).

Il est dans l'un de ses livres (6), où au vieux scoliaste de Perse avoir cité ce vers de notre

Frondosi dum murmurat Apennini;

dans un autre livre (8) il attribue ce vers au vieux scoliaste d'Horace se trompe.

Foréri dont je marque quelques vers.] I. On ne doit jamais citer François Quintilien sous le nom de Quintilien : cela est équivoque et barbare. Il ne fallait pas confondre les Sénèques. Celui qui a fait les Controverses est le père de l'auteur des Lettres à Lucilius ; cependant Moréri les cite comme une seule œuvre. III. Il fallait citer la lettre de Sénèque, et non pas la IV. Il fallait citer les *Suasoires*, et non pas les Controverses de Sénèque. Il fallait dire *Severus*, et non

pas *Severo*, dans le vers d'Ovide qu'on a rapporté. VI. Cette citation, *Sénèque, in Contr. sua* 6, est vicieuse en trois manières : il aurait fallu mettre un point après *sua*, et citer la VII^e. *Suasoire* et non pas la VI^e. , (9) et bannir *Contr.* C'est demander trop de choses à M. Moréri ; il n'était pas homme à s'informer s'il y a de la différence entre les Controverses de Sénèque et les *Suasoires*. Quoi qu'il en soit, les lecteurs qui l'en croiront ne douteront pas que l'un des livres de Sénèque n'ait pour titre *Controversiæ Suasoriæ*, erreur facile à connaître par la simple vue des bonnes éditions.

(9) Vossius, *ibid.*, pag. 33, cite la VII^e.

SÉVÈRE (SULPICE), florissait vers le commencement du V^e. siècle. Il a été illustre par sa naissance, par son éloquence, et plus encore par sa vertu (A). Ayant paru avec éclat dans le barreau, il se maria très-avantageusement (a), et perdit bientôt sa femme, après quoi il renonça au monde, et se fit prêtre (B). On ne peut douter qu'il ne fût de la province d'Aquitaine (C) ; mais il n'est pas indubitable qu'il fût du diocèse d'Agen (b). La première édition de ses livres est peu connue (D). Comme on peut voir son histoire dans le Dictionnaire de Moréri, et dans la Bibliothèque de M. Dupin, je ne m'y arrête pas.

Il a été censuré en certaines choses par Possevin (c) ; mais beaucoup moins que Sigonius, son commentateur. Guibert, abbé de Gemblours, s'est fort abusé lorsqu'il a dit qu'après la mort de saint Martin, notre Sul-

(a) Voyez la remarque (B).

(b) Il dit que Phœbadius, évêque d'Agen, était son évêque. Cela ne prouve pas qu'il fût né dans ce diocèse.

(c) Possev., *Bibl. select.*, tom. I, p. m. 202.

*Bibliotheca hispanica tom. II.
Vossius, de Poëtis latinis, pag. 33.
scoliaste cite ce vers ad sat. I, vs. 95.
Vossius, de Hist. lat., pag. 109.*

pice Sévère, nonobstant sa résistance, fut promu à l'évêché de Béziers. Il est sûr qu'il ne monta point plus haut que le degré de prêtrise. Il y a bien eu un Sulpice parmi les évêques de Béziers, mais il se passa cent quatre-vingt-dix ans entre la mort de saint Martin et l'installation de cet évêque (d).

(d) *Ex Alteserra, Rerum aquitanic., lib. V, cap. VIII, pag. 336.*

(A) *Il a été illustre par sa naissance . . . et plus encore par sa vertu.*] Lisez ces paroles de Gennadius, *Vir genere et litteris nobilis, et paupertatis atque humilitatis amore conspicuus* (1); mais surtout lisez ces vers de Paulin, évêque de Nole :

*Testis adest docto mirabilis ore Severus,
Et tota Christum cordis virtute secutus;
Insignis mundi titulis, sed clarior illa
Qua mundum tempest sanctae virtute fidei;
Nobilitate potens, sed multo extentius idem
Nobilior Christi cultu, quam sanguinis ortu* (2).

(B) *Il perdit bientôt sa femme, après quoi . . . il se fit prêtre.*] Cela se prouve par une lettre que Paulin lui écrivit : *Tu, frater dilectissime, ad Dominum miraculo majore conversus es, quia cetate florentior, laudibus abundantior, oneribus patrimonii levior, substantia facultatum non egentior, et in ipso adhuc mundi theatro, id est fori celebritate diversans, et facundi nominis palmam tenens, repentino impetu discussisti servile peccati jugum, et lethalia carnis et sanguinis vincula rupisti. Neque te divitiarum de matrimonio familiae consularis adgestae, neque post conjugium peccandi licentia, et coelebs juvenus ab angusto salutis introitu et arduo itinere virtutis, in mollem illam et spaciosam multorum viam revocare potuerunt* (3).

(C) *On ne peut douter qu'il ne fût de la province d'Aquitaine.* Gennadius le témoigne (4); mais ces pa-

roles de Sulpice Sévère le prouvent plus fortement : *Sed dum cogito me hominem Gallum inter Aquitanos verba facturum, vereor ne offendant vestras nimium urbanas aures sermo rusticior* (5). Ce passage est pris d'un dialogue dont les interlocuteurs sont Posthumien, Sulpice Sévère, et Gallus. Notez, je vous prie, le compliment de ce dernier; il dit aux deux autres qu'il a peur, étant Gaulois, que son langage ne paraisse rude et barbare aux oreilles délicates des Aquitains. Il se regarde comme une oie parmi des cygnes (6). Cette modestie, cette humilité, étaient fondées sur l'état d'alors : en ce temps-là les Aquitains étaient la fleur, l'ornement, et la gloire de toutes les Gaules, en fait d'esprit et d'éloquence. C'était dans l'Aquitaine que se rencontraient les meilleurs poètes, les meilleurs rhétoriciens, et les plus excellents orateurs de tout l'empire romain. J'excepte les Grecs, je ne parle que de ceux qui écrivaient en latin. Voyez la Liste des illustres Aquitains que M. de Hauteserre a recueillie (7).

(D) *La première édition . . . est peu connue.*] Les abrégiateurs de Gesner, le père Labbe, M. Cave, M. du Pin, etc., qui ont indiqué tant d'éditions de cet auteur, n'ont rien dit de celle-là. Le public en fut redevable à Mathias Flacius Illyricus, qui ne désigna son nom que par les premières lettres, ce qui fut cause qu'un catholique romain lui donna des louanges dont il eut regret ensuite, ayant su que c'était un luthérien. C'est le père Vavasseur qui conte cela dans un écrit satirique contre M. Godeau. *Isto fermé pacto, dit-il* (8), *quamvis minus turpiter, utpotè unus ac privatus, atque in causa levior, clarissimus se scriptor deceptum sensit, et doluit. Cum enim mirificis laudibus extulisset eum, qui primus perelegantes Sulpitii Severi libros edidisset in lucem, neque thesaurum hunc, quem teneret solus,*

(5) Sulpit. Severus, de Vita sancti Martini, lib. III.

(6) *Argutos inter strepere anser olores.*

Virgil., eclog. IX, vs. 36.

(7) Ant. Dadinus Alteserra, Rerum aquitanicarum libri quinque.

(8) Paulus Romanus Candido Hesychio, Antonius Godellus episcopus Grassensis an Elogii Aureliani Scriptor. Idoneus, pag. 33.

(1) Gennadius, de Scriptor. eccles., c. XIX.

(2) Paulin., lib. V de Vita sancti Martini.

(3) Idem, epist. VII.

(4) Severus Presbyter cognomento Sulpitius aquitanicae provinciae. Gennadius, de Scriptor. eccles., cap. XIX.

et diutius litteratis ac doctis ; cum propter tantum beneficium maximè modestiæ nomine ret, quòd celsisset nomen, littorodò, M, est F, adscripsisset, intellectum est posterius, Mât-Flaccium esse ejusmodi, hominem solum non modestum, qui modestiæ causâ non fecisset, sed impurum et nequam hæreticum, contumacem magdeburgenses multa, non tacito nomine, contulisset dictum nollet præposterus error, et eum bonæ, sed falsæ de opinionis, et ridiculæ credulitatis poeniteret.

plus amples commentaires que nous avons sur l'*Historia Sacra* de Sévère sont ceux de Christien de Necker. Ils furent imprimés in-folio à Amsterdam, l'an 1664.

SFORCE, en italien **SFORZA**, un illustre, doit son origine à un paysan de Cotignola (a), qui devint l'un des premiers et des plus braves capitaines de son siècle. Il s'appelait Giacomazzo (A) ; mais selon la coutume des paysans de ces quartiers-là, les deux premières syllabes de son nom furent retranchées, on ne l'appelait que Muzazzo. Il quitta le labourage et s'enrôla, et s'acquit bientôt la réputation de soldat déterminé. Il ne craignait que de ravages et que de sanglans, et il voulait obtenir par force tout ce que bon lui semblait. C'est ce qui lui fit gagner le surnom de Sforza (b), qui a été ensuite le nom propre de la famille issue de lui (c). N'oublions pas qu'il eut aussi le

(a) C'est une petite ville de la Romagne, à Imola et Faenza.

(b) Quelques-uns disent qu'Albéric de Barbiano le lui donna après qu'il l'eut vu passer très-hardiment une injure qui lui en avait été faite.

(c) Collenuccio, Hist. Neap., lib. V, pag. 109, dit que la reine Jeanne ordonna ce Voluit ut in illius memoriam omnibus illis qui illo genere nascerentur, Sfortiæ nomen inderetur.

surnom d'Attendolo (d). Voyez la première remarque de cet article. Il eut pour compagnon d'armes le fameux Braccio, sous le général Albéric de Barbiano. Ils s'aimèrent au commencement comme deux frères ; mais l'émulation ou la jalousie qui se glissa dans leur commerce, dégénéra en inimitié. Depuis ce temps-là on les vit toujours embrasser des partis contraires ; de sorte que quand l'un était choisi pour être le chef des troupes de quelque prince ou de quelque république, l'autre avait un pareil emploi dans l'état qui était en guerre ou avec ce prince ou avec cette république. Ils vendaient bien chèrement les services qu'ils rendaient, et ils étaient bien aises de faire durer la guerre (B) : c'était pour eux le plus sûr moyen de contenter l'ambition qui les dévorait. Sforce commanda dans le royaume de Naples les troupes de la reine Jeanne, pendant que Braccio y commandait celles d'Alfonse d'Aragon. Ils périrent tous deux dans cette guerre. Sforce marchant au secours de la ville d'Aquila, assiégée par Braccio, se noya au passage de la rivière d'Aterno (C), et Braccio fut tué quelque temps après dans le combat qu'il lui fallut soutenir proche d'Aquila contre les troupes de la reine Jeanne, commandées par un fils de Sforce, et contre les troupes du pape. On ne trouva point le corps de Sforce. Son rival ne fut guère plus heureux par rapport aux funérailles, puisque le

(d) Tiré de Léandre Alberti, Descrizione di tutta Italia, folio 317 verso, et 318, edit. de Venise, 1561, in-4°.

pape ordonna que le corps de l'excommunié Braccio fût enterré hors de Rome dans un lieu profane (e). Sforce avait été gonfalonnier de la sainte église, et créé comte de Cotignola par le pape Jean XXIII. La possession de Cotignola lui fut donnée pour le payer des appointemens que l'église lui devait, et qui se montaient à quatorze mille ducats (f). Il laissa une nombreuse famille : sa postérité subsiste encore (D). Ce fut un homme très-robuste, franc, et qui ne se souciait point de la bonne chère (E). On dit qu'il fut l'un de ceux qui couchèrent avec la reine de Naples (g). Celui de ses fils qui hérita principalement de sa valeur (h) et de sa fortune, fut FRANÇOIS SFORCE, dont je vais parler. *Il l'avait eu d'une fille de joie qui suivait l'armée (i), et qui s'appelait Lucia Terzana (k).*

(e) Tiré de Paul Jove, *Elogiis Virorum bell. Virtute illust.*, lib. II, p. m. 192 et seq.

(f) Tiré de Léandre Alberti, *Descrizz. d'Italia*, folio 317 verso.

(g) Voyez la remarque (F).

(h) Cela ne veut pas dire qu'aucun des autres n'ait été guerrier. M. Varillas, qui assure, *Histoire de Louis XI*, liv. II, pag. 134, qu'aucun d'eux n'avait l'inclination guerrière, se trompe.

(i) Varillas, *Histoire de Louis XI*, liv. II, pag. 134, édition de Hollande.

(k) Voyez la Table généalogique de la maison Sforce, à la page 164 du *Mercure Gal. du mois de novembre 1678*, édit de Hol.

(A) *Un paysan de Cotignola qui s'appelait Giacomuzzo.*] C'étaient comme deux noms de baptême, Jacques Muzze, auxquels si l'on joint le surnom *Attendolo*, on aura le nom entier de ce personnage. Attendolo était son nom de famille. Tout le monde ne demeure pas d'accord qu'il fût fils d'un paysan : le Sansovino le fait petit-fils d'un gentilhomme nommé Jean Attendolo, qui fut père de Michelin, capitaine de la répu-

blique de Venise. On ajoute que Michelin, père de notre Sforce, fut marié à Polyxène de Sanséverin, et qu'il eut deux sœurs, dont l'une fut femme d'Ugolin, comte de Centona, et l'autre fut mariée à Martin Caraccioli, comte de Santangélo, frère du grand maréchal de Naples (1). Nous lisons dans Paul Jove que Sforce était de bonne famille, *honestâ familiâ* (2). Mais Léandre Alberti, se fondant sur le témoignage d'un écrivain natif de Cotignola (3), raconte que Giacomuzzo était paysan, et qu'il bêchait actuellement la terre lorsqu'il mit en délibération s'il s'enrôlerait, comme quelques-uns de ses camarades l'en sollicitaient. Il jeta sa bêche sur un arbre, et répondit que si elle y demeurerait il prendrait les armes. Elle y demeura, et il s'enrôla. *Muzzo lavorando la terra con la zappa, indotto da alcuni compagni, la gittò sopra un'albero, promettendogli che se la rimaneva sopra quello, d'andar con loro alla guerra, la qual vi rimase, e così andò con loro, come dinota Pietro M. Curanto, con molti altri scrittori* (4). Le même auteur observe (5) qu'il y a eu des écrivains qui, voulant faire leur cour aux Sforces, ont dit que Giacomuzzo ni Muzzo n'étaient pas le véritable nom de celui dont il s'agit; mais qu'il s'appelait Mutio, et qu'il était descendu de Mutius Scévola; et ils rejettent tout ce qui se dit de sa bêche. C'étaient des flatteurs qui cherchaient à s'insinuer dans les bonnes grâces des descendans de Giacomuzzo. Voilà ce qu'assure Léandre Alberti. *Avvenga che alcuni cercando di acquistar grazia, scrivono altrimenti* (6). Je ne sais si je me trompe; mais je m'imagine que du vivant même de notre Sforce il se trouva des flatteurs qui relevèrent sa naissance, et qui s'opposèrent à la voix publique; car encore qu'il soit infiniment plus glorieux de s'élever à une grande fortune par ses beaux faits d'armes, malgré la bassesse de

(1) Tiré de Francesco Sansovino, dell' Origine delle Case illustri d'Italia, fol. m. 10 verso, et 11.

(2) Jovius, *Elog. Viror. bellicâ Virtute illustrium*, lib. II, pag. m. 192.

(3) Pietro M. Curanto.

(4) Leandro Alberti, *Descrizione di tutta Italia*, folio m. 318.

(5) Idem, *ibidem*, folio 317 verso.

(6) Idem, *ibidem*, folio 318.

son extraction, que de monter par la même voie au sommet des dignités avec le secours de la noblesse de son sang, il y a très-peu de personnes qui ne soient bien aises qu'on ne puisse pas leur reprocher l'obscurité de leur origine. La plupart de ceux qui montent du plus bas degré aux plus hauts, préfèrent enfin l'avantage de n'être pas exposés au reproche de roture, à l'avantage d'avoir pu vaincre, par le mérite personnel, les obstacles d'une condition très-mécanique (7). On leur fait donc beaucoup de plaisir quand on leur donne des ancêtres fort illustres, et quand on travaille à faire perdre le souvenir de leur première bassesse. Rarement sont-ils du goût d'Agathoclès, qui, étant devenu roi, se faisait servir à table, non-seulement en argenterie, mais aussi en vaisselle de terre, afin de donner à connaître qu'il était fils d'un potier (8).

*Fama est fictilibus candelæ Agathocles regem,
Atque abacum Samio sæpè onerâsse luto,
Forcula gemmatis quum poneret horrida vasis:
Et misceret opes pauperumque simul.
Quarenti causam, respondit: rex ego qui sum
Sicaniam, figulo sum genitore satus* (9).

Il croyait avec raison relever sa gloire en faisant voir qu'il avait été l'artisan de sa fortune. Nous voyons aujourd'hui des panégyristes qui, avouant d'un côté que la naissance de leur héros était des plus nobles, observent de l'autre que cette splendeur de famille n'avait point contribué à le faire parvenir aux dignités. Tant il est vrai qu'on se persuade que la recommandation des parens affaiblit les preuves du mérite de ceux qui ont pu se prévaloir de cette recommandation. Mettons ici un passage de l'Oraison funèbre de François de Harlay, archevêque de Paris (10). « Des » talens si élevés n'ont pu être ense- » velis dans l'obscurité, et il n'y a » pas eu lieu de demander d'où est » venue la grandeur à celui qui était » né si grand. La faveur n'a point eu » l'honneur de cette exaltation. Quel- » que noble et considérée que fût sa » maison, elle ne se trouvait pas

(7) Conférez ce que dessus, remarque (A) de l'article *Amor*, tom. I, pag. 501.

(8) *Plut.*, in *Apophthegm.*, pag. 176.

(9) *Anonius*, *epigr.* VIII, pag. m. 9.

(10) Prononcée dans l'église métropolitaine de Paris, par le père Gaillard, jésuite, le 23 de novembre 1695. Voyez-y la page 16 et 17, édition de Hollande.

» alors dans la situation de ces mai- » sons fortunées, où l'étoile des pères » vivans envoie de benignes influen- » ces sur les enfans; où les enfans, » nés avec du mérite, ont par-dessus » les autres l'avantage de le faire plus » tôt connaître, et d'en être plus » dignement récompensés; et où ceux » qui sont moins favorisés de la nature » que de la fortune, n'ont qu'à ne » rien gâter par leur conduite, pour » recevoir les grâces qui leur sont » assurées par le crédit de leurs fa- » milles. Mais les accroissemens suc- » cessifs de celui dont nous parlons » ne doivent rien à ces heureuses » préventions. Plus animé par l'exem- » ple de ses parens à mériter les di- » gnités, qu'aidé par leur crédit à » s'y avancer, il a dû lui-même de- » venir l'ouvrier de sa fortune. » Quoi qu'il en soit, je m'imagine que Giacomuzzo n'était pas fort disposé à imiter Agathoclès; et que sa postérité se piqua encore moins de l'avantage qui pouvait lui revenir d'être descendue d'un homme qui, en dépit de la plus vile de toutes les conditions, avait pu se faire si grand. Ce qui me fait juger de la sorte, est qu'il y eut des écrivains qui, voulant faire leur cour, débitèrent de pompeuses généalogies. Mais je crois aussi qu'il y eut des gens qui se plurent à rabaisser plus qu'il ne fallait la première condition de notre Sforce. Il règne en cela deux extrémités (11).

(B) *Ils étaient bien aises de faire durer la guerre.*] Paul Jove a très-bien marqué cette partie du caractère de ces deux fameux généraux, et il a dit avec beaucoup de justice qu'il y avait là une ruse infâme et un vrai trafic. *Qui ab initio fraternâ charitate inter se conjuncti, pari spe, parique industriâ, et paribus insignium, laciniarumque coloribus militantes, usque adeò inclaruère, ut fatali demùm ambitione atque superbâ diducti, diversas militiæ sectas de nomine conderent, ac æmulatione gloriæ atque potentiæ, ex amicis hostes facti, ex adverso semper arma tractarent; quâ dissensione potius quàm similitate opimis stipendiis summisque honoribus clari, atque opulenti evadebant; quum sese infami astu,*

(11) Voyez la remarque (A) de l'article *Touche*, tom. XIV.

promercaleque militid principibus Italiae et liberis civitatibus venditarent, bellaque alere quam finire mallent, quod uterque de fortunâ suâ immodicè sperandum putaret, et nihil impervium vividæ virtuti, generosè et fortiter agentibus arbitrarentur (12).

Cet esprit ambitieux et mercenaire est le défaut de presque tous ceux qui sont à la tête d'une armée sans être souverains ; mais quand ils sont soldats de fortune, à la solde d'un prince dont ils ne sont pas sujets, ils s'abandonnent beaucoup plus à l'honnête trahison, qui consiste à laisser toujours des ressources à un ennemi vaincu, et à lui dresser un pont d'or, afin que la guerre ne finisse pas (13). Ils espèrent qu'on ne parlera point de paix pendant qu'aucun des partis ne remportera que des avantages médiocres, ou qui ne décident point la question. C'est pourquoi ils laissent toujours des queues, et ils se ménagent de telle sorte, que le vaincu répare ses pertes assez promptement.

(C) *Il se noya au passage de la rivière d'Alverno.*] C'est l'ancien nom de cette rivière ; on la nomme aujourd'hui Pescara. Ce général y périt le 3 de janvier 1424, à l'âge de cinquante-quatre ans, si nous en croyons Collénuccio (14) et plusieurs autres historiens ; mais j'ai vu dans une généalogie de la maison Sforce (15), qu'il se noya le 3 de janvier 1426, âgé de cinquante-six ans.

(D) *Il laissa une nombreuse famille : sa postérité subsiste encore.*] Il fut marié trois fois : premièrement avec Antonia Salimbéni, veuve du seigneur de Cortona, laquelle lui apporta en dot Montegione, Montenegro, Ripa, Bagno, et Clusi. Sa seconde femme était sœur de Pandolfe Alope, Napolitain, grand camerlingue du royaume de Naples. Il épousa en troisièmes nocces Marie de Marciano,

(12) Paulus Jovius, in Elog. Viror. bellicâ Virtute illustrium, pag. 192, 193.

(13) *Conférez ce que dessus, remarque (A) de l'article CÉSAR, tom. V, pag. 24, entre citat.*

(14) et (6), et la remarque (1) de l'article GONTAUT (Armand de), tom. VII, pag. 127.

(14) Paudulphus Collenucius, Histor. neapolit., lib. V, pag. 408, édition. latinæ Dordrac., 1618, in-8°.

(15) Elle est dans le Mercure Galant du mois de novembre 1678, à la page 164 de l'édition de Hollande.

fille du comte de Sesse. Il laissa quinze enfans. CHARLES, l'un des fils, fut archevêque de Milan. Un autre, nommé ALEXANDRE, épousa Constance, fille de Galéace Malateste, et fut seigneur de Pisaure. Un autre, nommé Bosio, épousa Éléonore Aldobrandin, comtesse de Santa Fiore (16). Celui-ci était fils du premier lit, et de lui descendent tous les Sforces qui sont aujourd'hui au monde. Le chef de cette maison fut fait chevalier des ordres du roi de France, l'an 1675, et épousa par procureur, au mois d'octobre 1678, Louise-Adélaïde de Damas, fille du marquis de Thiange, et nièce de madame de Montespan (17). Il avait soixante et quatre ans ; son épouse n'en avait que dix-neuf, et partit de Paris, le 27 avril 1679, pour l'aller trouver en Italie. Voici ce qu'on dit de lui dans le Mercure Galant (18) : « Ce nouveau marié est » bien fait de sa personne, quoique » dans un âge un peu avancé. Il a » l'humeur agréable, et l'esprit droit » et solide. Il est duc d'Onano dans » le patrimoine de saint Pierre, et » de Ségni dans la campagne de Rome, comte de Santa Fiore, dans le » terroir de Sienne, et souverain de » Castel Arquato, en Lombardie, et » de la Sforzesca dans le même » patrimoine de saint Pierre. Outre » ces terres, le duc Mario Sforce, » père de celui d'à présent, possédait » le duché de Valmontone dans la » campagne de Rome. Il le vendit » aux seigneurs Barbérins pour onze » cent mille écus romains. » Quant aux autres enfans de notre Sforce, il n'est pas besoin d'en parler, si vous exceptez celui qui devint duc de Milan, et dont je donne l'article. Notez qu'ALEXANDRE SFORCE, seigneur de Pisaure, fut père de CONSTANT, qui lui succéda. JEAN, fils (19) de celui-ci, jouit de la seigneurie de Pisaure, et fut marié à Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, et ensuite à la fille de Mathieu Tiépoli, sénateur vénitien. François

(16) Tiré du Sansovino, dell' Orig. delle Case illustri d'Italia, folio 11.

(17) Voyez le Mercure Galant du mois de novembre 1678, pag. 164, à la Table généalogique.

(18) Là même, pag. 165.

(19) Non pas légitime, mais naturel, comme le remarque Leandro Alberti, Descriz. d'Italia, folio 318 verso.

ella Rovère, duc d'Urbain, aux états de ce Jean Sforce

Baroli, e Trani, con più di vinti castelli (23). Voyez la note (24).

Il fut un homme très-robuste, et qui ne se souciait point de sa chère.] Il était en tout cela semblable à Braccio son émule ; voyons-nous que Paul Jove en opposition sur ces articles. *Braccio astuti et efficacis ingenii sens eminebat ; in Sfortia auctoræ simplicitas ; nullo fuco , in litterarum subsidio subnixus ; ut animi constans , et indomitor laudabantur , in robusto tim corpore ad ferendos laborandaque arma prævalido. In habitu corporis proximus , splendore vitæ rerumque in apparatu sumptuoso , miratur , utpotè qui vel cum injuriâ pecuniæ appetens et profusus. Ex adverso Sfortia ad delicias et agrestis , frugi disciplinâ , in subitario et planè militari , utique prorsus omnis luxuriæ tur ; utpotè qui valida potiùs tectora arma , proceros et peranerosæ sobolis equos , vir equitissimus , vera imperatoris instrumenta esse putaret , quam ad inanem speciem exornatûs ostentare consuêset. Quelqu'un s'imaginera peut-être que les manières rustiques et ennemies du luxe sont propres à réfuter les disances qui ont couru toutes les amours de Sforce et de la reine de Naples ; mais cette imagination est mal fondée , puisqu'il est d'ailleurs qu'il aimait les arts , et que la force de son corps le signifie. Ce n'était pas un petit avantage pour cette princesse (22). Vous voyez qu'elle le combla de bien-être. Costui..... fondò la grandezza della sua famiglia , non solo col nome , chiamandola Sfortia col stato ; percióche fatto re degli eserciti di Giovanna regina di Napoli , con la quale si che hebbe da fare , hebbe in dono , Benevento , Manfredonia ,*

(23) Sansovino , ubi suprâ.

(24) On lit dans la page 88 du *Ritratti ed Elogii di Capitani illustri*, édition de Rome, 1646, qu'après qu'il eut vaincu proche d'Aquila les troupes d'Antognaccio, et de Jacques Caldora, et fait ensuite prisonnier ce Caldora, et le comte de Monte Riso, et contraint plusieurs barons de prêter serment à la reine Jeanne, elle le fit grand connétable du royaume.

SFORCE (FRANÇOIS), fils naturel de Giacomuzzo Attendolo, dont j'ai parlé dans l'article précédent, fit une fortune encore plus éclatante que celle de son père. Il fut créé comte de Tricarico à l'âge de treize ans, par Ladislas, roi de Naples (a), et s'acquit de très-bonne heure la réputation d'un bon guerrier. Il défait les troupes de Braccio, qui disputaient le passage du Pescara (b) : mais cet avantage ne lui servit de rien ; car son père s'étant noyé dans cette rivière, il fallut abandonner l'entreprise, à quoi l'on se préparait, de faire lever le siège de la ville d'Aquila. François Sforce n'avait alors que vingt-trois ans (c). Il fut confirmé par la reine Jeanne dans toutes les dignités et dans tous les biens dont elle avait gratifié Giacomuzzo, et il reçut ordre de cette princesse de se préparer au siège de Naples. Il contribua beaucoup à la réduction de cette ville (d), et puis à la victoire qui fut remportée proche d'Aquila sur les troupes de Braccio,

(a) Sansovino, dell' Origine delle Case illustri d'Italia, folio 11.

(b) Jovius, in Elogiis Viror. bellicâ Virtute illustrium, lib. II, pag. 195.

(c) Collenucius, Hist. neapol., lib. V, pag. m. 409. M. Varillas, Histoire de Louis XI, liv. II, pag. 134, ne lui en donne que vingt.

(d) Elle fut soumise à la reine au mois de janvier 1425.

Voyez du Sansovino, dell' Orig. delle Case illustri, folio 11.

Jovius, in Elog. Viror. bellicâ Virorum, pag. 192.

Voyez, tom. XI, pag. 25, la remarque à l'article NAPLES (JEANNE II, reine de).

le 2 de juin 1425 (e). Il fut envoyé par le pape Martin V, contre Nicolas Trincio, seigneur de Foligno, et le contraignit d'accepter la paix aux conditions qu'il lui proposa. Il servit ensuite le duc de Milan, soit contre les Florentins, soit contre les Vénitiens, et se signala en plusieurs rencontres (f). Il rendit aussi beaucoup de services à la reine Jeanne, et après qu'elle fut morte l'an 1435, il s'attacha aux intérêts de René d'Anjou qu'elle avait fait son héritier. Ce prince fut malheureux, et obligé de céder à la mauvaise fortune. Mais Sforce, qui n'avait pas moins d'esprit que de courage, trouva toujours les moyens de se soutenir. Il se rendit maître de plusieurs places de la marche d'Ancône, et usurpa même quelques états qui appartenaient à l'église. Cela le fit excommunier par le pape Eugène IV (g) (A), qui, non content de ce coup de foudre spirituel, recourut aux armes temporelles, et à des ligueurs qui firent perdre à François Sforce la marche d'Ancône, l'an 1444 (h). Il rétablit ses affaires bientôt après par une bataille qu'il gagna, où le fils de Picinin et le cardinal de Fermo, légat du pape, demeurèrent prisonniers (i). On serait trop prolix si l'on donnait le détail de toutes les guerres où il eut part; contentons-nous de dire que par le trai-

té de paix qui fut conclu le 22 de novembre 1441, il fut dit qu'il épouserait la fille naturelle du duc de Milan (k). Il l'épousa en effet, et ce fut pour lui le chemin d'une très-haute fortune; car il devint duc de Milan après la mort de son beau-père (B). Cette succession était due par toutes sortes de droits à un prince du sang de France (l), et néanmoins François Sforce la recueillit, et fut favorisé en cela par Louis XI (m). Il posséda cet état jusques à sa mort, et le gouverna avec beaucoup de modération, et s'y fit considérer comme l'un des plus grands princes d'Italie. On a dit de lui que *jamais usurpateur ne devint meilleur souverain* (n). Il avait sans doute plusieurs bonnes qualités, et quoiqu'il n'eût jamais étudié, il ne laissait point de favoriser les lettres, et de parler avec autant d'éloquence qu'un orateur (C), et de raisonner sur les affaires civiles avec une merveilleuse force d'esprit et de jugement. On trouva trop implacable l'animosité avec laquelle il travailla à exterminer toute la faction de Braccio (D). Il mourut le 8 de mars 1466, à l'âge de soixante-cinq ans (o). Il laissa quinze enfans, les uns légitimes, les autres illégitimes; mais sa postérité fut entièrement éteinte l'an 1535 (E). La condition qu'il exigea en traitant du mariage de son fils avec la fille du mar-

(e) *Ex eodem* Collenuc., Hist. neapol., lib. V, pag. 409, 410.

(f) Voyez le livre intitulé : *Ritratti ed Elogii di Capitani illustri*, pag. 131, édit. de Rome, 1646.

(g) Spondanus, *ad ann.* 1442, num. 11.

(h) Vianoli, *Historia veneta*, tom. I, pag. 598.

(i) *Idem*, *ibidem*, pag. 599.

(k) *Idem*, *ibidem*, pag. 590.

(l) Voyez M. Varillas, *Hist. de Louis XI*, liv. II.

(m) *Là même*.

(n) Varillas, *là même*, pag. 140.

(o) Spondanus, *ad ann.* 1466, num. 6, pag. m. 109.

antonio a quelque chose
ier (F) : j'en ferai une

le fit excommunier par le
ène IV.] Ce fut un grand
nt ; car le même pape lui
né autrefois la garde de la
Ancône, et la dignité de
ier de l'église, et la com-
e faire la guerre à Nicolas
cio qui avait usurpé diver-
s de l'état ecclésiastique.
nplit très-bien cette com-
et défit les troupes de For-
à Tivoli. Notez qu'ensuite
les Vénitiens et les Floren-
arent pour général de leurs
ans la guerre qu'ils déclara-
duc de Milan (1).

devint duc de Milan après
le son beau-père.] Philippe-
sconti, possesseur de ce du-
urut au mois d'août 1447,
nt qu'une fille naturelle qui
nme de François Sforce. Il
lusieurs prétendans à la suc-
L'empereur Frédéric III sou-
ue ce duché-là était dévolu
ire, puisque le dernier duc
oint laissé d'enfans légitimes.
e, roi de Naples, se fondait sur
ment de ce duc, qui l'avait
son héritier. Le duc d'Orléans
t les droits de la parenté ; il
s de Valentine, sœur de ce
ançois Sforce alléguait que le
duc l'avait adopté, et ajoutait
les droits de sa femme (2).
contrast de prétentions, les
s se persuadèrent que la con-
e leur était favorable pour se
en république. C'est pourquoi
rent douze magistrats, qu'ils
rent conservateurs de la liberté
déchirèrent le testament du
c, et donnèrent le commande-
les troupes à François Sforce,
ontinuer de faire la guerre aux
ens (4). Ce dernier article de
onduite était fort mal entendu,

et ne s'accordait guère avec le dessein
qu'ils avaient formé d'établir chez
eux le gouvernement républicain. Ils
ne comprirent pas qu'il n'y a rien de
plus favorable à ceux qui veulent
porter le sceptre, que de leur mettre
l'épée en main (5). Ce capitaine gé-
néral des Milanais remporta de
grands avantages sur la république
de Venise. Cela relevait de plus en
plus sa réputation, et ce fut sans
doute la cause qui obligea les Mila-
nais à lui ôter les occasions de se
signaler davantage ; ils partageaient
ses troupes, et ils les diminuaient,
afin qu'il ne fût pas en état de for-
mer des entreprises considérables. Il
comprit ce que cela voulait dire, et
y chercha un remède qui favorisât
puissamment son ambition. Il fit par-
ler de paix à la république de Veni-
se. *Dopo questi avvenimenti mostrò
inclinazione lo Sforza a riconciliarsi
coi Veneti ; mosso a ciò principal-
mente dai trattamenti che riceveva
dai Milanesi, troppo aspri ; e come di
gelosi della di lui potenza ingrati, e
spiacevoli, mentre con la divisione
delle sue genti, e con lo scemamento
dell' esercito gli andavano tarpando
l' ali per impedirgli il volo alla duca-
le altezza ; onde fù spedito da esso à
Venezia Clemente Tealdino secreta-
rio, che si trovava prigioniero con Al-
morò Donato, nella Rocca di Cremona,
a proporre la trattazione della pace*
(6). Ses propositions furent écoutées,
et l'on conclut un traité par lequel
la république s'engagea à l'assister
d'hommes et d'argent pour se rendre
maître de la ville et du duché de Mi-
lan ; et il fut dit que tout ce que l'on
conquerrait jusqu'à la rivière d'Ad-
de appartiendrait à la république
de Venise (7). Dès que le duc de Sa-
voie eut su les nouvelles de cette
confédération, il résolut d'assister
les Milanais ; mais les troupes qu'il
leur envoya furent taillées en pièces
par François Sforce avant qu'elles
eussent joint celles de Milan, ensuite
de quoi il s'appliqua à serrer de près
cette grande ville (8). Les Vénitiens
appréhendèrent qu'il ne la soumît à

re du Ritratti ed Elogii di Capitani illus-
131, 132, édition de Rome, 1646.

vez les Annales de M. de Sponde, ad
47, num. 7.

and. Albertus, Descript. Italie, p. 678,
tine, 1657, in-folio.

ianoli, Istoria veneta, tom. I, pag.

(5) Ben convenendosi la spada a quella mano
che vuole scettro. Vianoli, ubi suprâ.

(6) Idem, ibidem, pag. 605, 606.

(7) Idem, ibidem, pag. 606.

(8) Idem, ibidem, pag. 607.

sa puissance, c'est pourquoi ils rompirent avec lui, et se liguèrent avec les Milanais. Il ne laissa pas de pousser sa pointe : il s'accorda avec le duc de Savoie, et confirma l'alliance qui était entre lui et les Florentins. Il empêcha que les Vénitiens ne secourussent Milan : la famine et les divisions des Milanais, et le dépit qu'ils conçurent contre Venise, achevèrent cette grande affaire ; ils se soumirent à lui, et le reçurent dans leur ville le 26 de février 1450 (9), et le reconnurent pour leur duc (10). Ainsi s'en allèrent en fumée les mesures que cette ville-là, et plusieurs autres du voisinage, avaient prises pour se mettre en liberté, après la mort de Philippe-Marie Visconti. M. de Spondan remarque très-bien qu'en cet temps-là plusieurs villes d'Italie tombèrent dans la servitude par la trop grande passion de l'éviter ; car il se formait dans leur sein plusieurs factions : on voulait tantôt une forme de gouvernement, et puis une autre ; et quand l'une des factions était supérieure, elle traitait cruellement le parti contraire. N'était-ce pas frayer le chemin à la servitude ? *Mediolanenses servandæ per se libertatis impotentes erant ; et ut in his fieri mos erat civitatum italicarum, illam tueri quærentes, mutuis dissensionibus, ac diversis regiminis mutationibus, crudelitatibusque faciliorem servituti viam sternebant* (11). Cet annaliste observe que la populace de Milan tua l'ambassadeur des Vénitiens, s'étant mutinée à cause que les secours qu'ils avaient promis n'étaient pas entrés dans la place ; et il ajoute que les Vénitiens différaient adroitement de la secourir, parce qu'ils avaient en vue de la porter à se soumettre à leur domination (12).

(C) *Il avait plusieurs bonnes qualités, et quoiqu'il n'eût jamais étudié, il ne laissait pas de favoriser les lettres, et de parler avec autant d'éloquence qu'un orateur.*] Il témoigna en plusieurs rencontres qu'il avait un grand déplaisir d'ignorer les sciences : son inclination libérale envers les sa-

vans était fondée sur le grand désir qu'il avait qu'ils écrivissent ses actions, et qu'ils l'immortalisassent. Il eut soin de procurer à son père cet honneur-là, par la plume d'un écrivain qui était célèbre ; mais son propre historien fut encore plus fameux, et s'appliqua à ce travail avec une extrême diligence. Je parle de Jean Simoneta, qui nous a laissé en trente et un livres l'Histoire de François Sforce, et qui déclare qu'il n'avance rien qu'il n'ait vu, ou dont il ne soit très-assuré. Son ouvrage fut mis sous la presse à Milan, l'année 1479, et s'étend depuis l'an 1424 jusqu'en 1466 (13). Voici un passage de Paul Jove, qui sert de preuve à notre texte : *In hunc hominem præter invictum corporis atque animi robur, summa etiam dona, quæ tribui poterant, natura contulerat, personæ scilicet dignitatem eximiam ; os probum, et in omni congressu aspectum sine superbiâ suis pariter atque hostibus venerabilem, sic, ut cuncti in eo sæpius concionante facundiam absolute oratore parem admirarentur, eoque plenius, quod nullas attigisset litteras : et nihilo secius in omni civili militarique negotio, efficacis prudentiæ, divinique judicii vim expeditam et incredibilem afferret. Sed litterarum decus, quum sese ejus expertem ingenuo pudore sæpè dolens fatetur, liberalissimè tuebatur. Justæ siquidem et veræ laudis, quæ viventi ornamento esset, et transiret ad postereros, erat avidissimus. A Johanne Simonetâ namque insigni historico, et à Philelpho poëtâ percelebri res suas bello paceque gestas perscribi celebrarique jubebat, sicuti etiam patris vitam Leodoric Cribellus ejus jussu antea perscripserat* (14). Il venait de dire que François Sforce gouverna pendant seize ans le Milanais si sagement, si justement, et si débonnairement, et avec une telle force de se garantir de tout vice (15), qu'il passa pour le meilleur souverain de ce temps-là. Naoclérus dit néanmoins qu'en ses vieux jours l'amour

(9) Vianoli met 1449.

(10) *Idem*, *Istor. veneta*, pag. 613, 614.

(11) Spondanus, *ad annum* 1449, num. 7, pag. m. 9.

(12) *Idem*, *ibidem*.

(13) Voyez Vossius, de *Histor. lat.*, pag. 625.

(14) Jovius, in *Elogiis Viror. bellicâ Virtute illustrium*, lib. III, pag. 222.

(15) *Adversus omnem vitiorum intemperiem*. *Idem*, *ibidem*, pag. 221.

des femmes lui fit commettre beaucoup d'injustices (16).

(D) *On trouva trop implacable l'animosité avec laquelle il travailla à exterminer toute la faction de Braccio.*] Il l'avait domptée et dissipée ; mais craignant que le fils de Picinin ne fût capable de la remettre sur pied, il s'appliqua à le perdre, et pour y mieux réussir, il fit semblant de l'aimer, et le maria avec l'une de ses filles. Ensuite de quoi il le livra à Ferdinand, roi de Naples, qui contre la parole donnée, et contre les droits d'hospitalité, lui fit couper la tête dans la prison. Voilà un crime exécrable ; Paul Jove l'a condamné fortement. *Fuere qui ei (Francisco Sfortiæ) inexorabilis odii notam inurerent, quod persequendæ Bracciacæ factionis nunquam oblitus, Jacobum Piccinini filium summæ spei ducem, sub quo Bracciana arma reflorescere posse viderentur, nequaquam sincerâ fide in generum asciverit; scilicet ut eo vinculo pignoreque deceptum, ad teterrimam necem Ferdinando neapolitano regi proderet. Ab eo enim rege contra fidem refricatâ veterum offensionum memoriâ, vir impiger in carcere per Æthiopem servum aversâ securi mactatus est, singulari quidem cum infamiâ tantorum principum, qui vindictæ libidinem sacro-sanctæ fidei et hospitis mensæ religioni prætulissent* (17).

(E) *Il laissa quinze enfans* (18), *les uns légitimes, les autres illégitimes; mais sa postérité fut. . . . éteinte l'an 1535.*] Il avait épousé en premières noces Polyxène Ruffa, dont la dot le rendit seigneur de trois villes, et de plus de vingt châteaux. Sa seconde femme, comme on l'a vu ci-dessus, était fille unique du duc de Milan. Le fils qui lui succéda se nommait JEAN-GALÉAS-MARIE SFORCE (19). Nous avons vu ci-dessus (20) de quelle manière il fut tué. Son fils JEAN-GALÉAS SFORCE

(16) *Hic etsi cunctos prudentiâ et felicitate principes sui temporis excellisset, in senectute tamen mulierum ardore deceptus nimium prævaricatus est. Naclerus, Generat. XLIX, pag. m. 970.*

(17) Jovius, in Elog. Virorum bellicâ Virtute illustrium, lib. III, pag. 222, 223.

(18) Sansovino, dell' Orig. delle Case illustri d'Italia, folio 11 verso.

(19) Idem, ibidem.

(20) Dans l'article LAMPONIANO, tom. IX, pag. 46.

qui lui succéda n'avait alors que quatre ans, et fut élevé sous la tutelle de LUDOVIC SFORCE son oncle, fils de François. On a pu voir ci-dessus (21) comment il périt l'an 1494. Son fils fut exclus de la succession par les intrigues de Ludovic Sforce, qui se fit déclarer duc de Milan, et qui obtint là-dessus une investiture impériale, que ses prédécesseurs n'avaient pu jamais obtenir, et qui s'étendait jusqu'aux enfans naturels en cas que les légitimes manquassent. *Is posquàm à Maximiliano imperatore novi principatûs auctoritatem obtinisset, magnâ cum solemnitate totiusque civitatis gratulatione ducatûs insignia cepit, die qui D. Theodoro martyri festus habetur, anno à C. N. MCCCCXCV. Primus ex Sfortiâ gente mediolanensis ducatûs titulum ac dignitatem jure nactus est, quoniam anteriores auctoritatem principatûs ab sacro imperio romano hactenus impetrare non potuerant. Fuit autem in formulâ Ludovici non solum de filiis justis ut invicem sibi succedendi jus haberent, comprehensum, sed etiam de nothis, uti ego vidi, si justos non extare contingeret* (22). Il fut dépouillé de ses états l'an 1499, par Louis XII, roi de France, petit-fils de Valentine Visconti, fille de Jean Galéas, duc de Milan. Il leva des troupes en Suisse, et rentra l'année suivante dans le Milanais, et y recouvra la plupart des places ; mais les Suisses le livrèrent aux Français, et depuis ce jour-là jusques à sa mort, qui arriva l'an 1508, il fut détenu en prison. Louis XII posséda le Milanais quelques années de suite ; mais il le perdit l'an 1512, et MAXIMILIEN SFORCE, fils de Ludovic, le recouvra. Il ne put s'y maintenir après la victoire que François I^{er}. gagna sur les Suisses, l'an 1515, à la bataille de Marignan, et il fut contraint de se rendre. On l'envoya en France, où il mourut. FRANÇOIS SFORCE, son frère, fut établi en 1522 duc de Milan par les forces d'une ligue qui avaient vaincu les Français. Sa possession ne fut point tranquille ni continue ; il fut quelquefois chassé par les Français, et puis ré-

(21) Dans l'article ARAGON (Isabelle d'), tom. II, pag. 230.

(22) Leand. Albertus, in Descript. Italiae, pag. 680.

tabli par Charles-Quint, et maltraité aussi quelquefois par cet empereur, qui en fin le reçut en grâce l'an 1530. Depuis ce temps-là il jouit paisiblement de ses états jusques à sa mort, c'est-à-dire jusqu'en 1535. Il fut le dernier de tous ceux qui étaient issus de François Sforce, 1^{er} du nom (23). Charles-Quint se saisit alors du Milanais, et il en investit son fils Philippe II, le 12 de décembre 1549. Les termes de l'investiture comprennent Philippe II et toute sa postérité, tant masculine que féminine à l'infini, selon l'ordre qui s'observe dans les successions héréditaires des états qui peuvent tomber en quenouille.

(F) *La condition qu'il exigea en traitant du mariage de son fils avec la fille du marquis de Mantoue a quelque chose de singulier.*] Nous avons vu ci-dessus (24) que selon l'accord qui fut passé entre lui et Louis de Gonzague, marquis de Mantoue, son fils Galéas devait épouser Dorothee, fille de ce marquis, au cas qu'elle se trouvât sans difformité de bosse, ou d'autres défauts, à l'âge de quatorze ans. En conséquence de cet accord il envoya des médecins pour visiter nue cette Dorothee; mais le marquis ne le voulut pas souffrir. Un fort habile avocat, qui fut consulté sur cette question, soutint que François Sforce était bien fondé. Il y a bien des gens qui sont surpris de la réponse de cet avocat. Lisez un peu ce passage des Méditations historiques de Camérarius : « Plusieurs s'étonnent » qui mut Francisque d'Arezzo, jurisconsulte fameux, de vouloir prouver que Francisque Sforce, duc de Milan, eût droit de demander » que Dorothee, fille de Ludovic, marquis de Mantoue, fiancée à Galéas, » fils du duc, fût contemplée nue par » certains médecins qu'il avait envoyés, afin de voir s'il n'y avait » point quelque difformité en elle : » qu'au contraire le marquis avait » eu tort de refuser telle inspection, » mais seulement offert de leur montrer sa fille couverte de la cotte » que Galéas son époux lui avait en-

» voyée (25). » Camérarius avait lu cela dans un ouvrage de Tiraqueau, et il le cite. Rapportons les propres termes de Tiraqueau; nous y trouverons que Philippe Décius, célèbre jurisconsulte, a donné son approbation à ce sentiment de l'avocat Arétin. *Proinde non rectè fortassis perisusque videbitur consuluisse, vir aliquin doctissimus autorque gravissimus Franc. Aret. cons. 142, ex facto proponitur quòd illustris in tertio, et iterum in quarto dubio ejusdem cons. cum omnibus nervis contendit probare Franciscum Sfortiam ducem Mediolani jure petisse, ut Dorothea filia Ludovici marchionis Mantuæ Galeatio ipsius ducis filio desponsata, nuda à quibusdam medicis à se missis conspiceretur, ut hinc detegeretur, si qua puellæ esset deformitas : contra Ludovicum hoc ipsum injuriâ recusasse, sed tantum filiam obtulisse videndam, cotid (sic enim appellat) quam ad eam Galeatius ipse miserat, coopertam. Cujus tamen consilium probat Philip. Dec. in d. ca. proposuisti in 2. notab. An tamen benè uterque senserit, aliorum sit judicium (26).* Vous voyez que Tiraqueau n'a pas osé décider si ces deux jurisconsultes ont eu raison, et néanmoins il commente en cet endroit-là une loi qu'il a réduite à ces termes : *Que chacun des futurs conjoints découvre à l'autre sa difformité, mais que pourtant il ne se dépouille pas tout nu, et que la femme principalement ne le fasse pas. Suam quisque deformitatem futuro marito, aut uxori, detegito. Ne tamen se propterea, præsertim fœmina, nudato (27).* Il venait de donner aux femmes cet avertissement, que si elles ont quelque imperfection corporelle qui ne soit pas connue, il faut qu'elles la découvrent, non pas réellement, mais verbalement à celui qu'elles doivent épouser. (28) *Illud fœminas ipsas monemus, ut si qua in eis sit occulta deformitas, ei certè cui nubere velint, non re quidem, id*

(23) Tiré de Léandro Alberti, Descrip. Ital. pag. 680.

(24) Tom. II, pag. 285, remarque (C) de l'arsicle ARÉTIN (François).

(25) Camérarius, Méditat. historiques, tom. I, liv. II, chap. XIV, pag. m. 168. Je me sers de la traduction de Goulart.

(26) Tiraquellus, in legem IV connubial., num. 28, pag. m. 85.

(27) Idem, ibidem, pag. 87.

(28) Idem, ibidem.

corporis nudatione, sed verbis priant, propter eam maximè ration (29) quæ à nobis dicta est cum is in hujus capitis initio loquere. Il semble donc qu'afin d'éviter contredire, il devait absolument imner le sentiment du jurisconsult François Arétin. On peut répondre sa faveur qu'il y a des cas particuliers, ou des conventions spéciales qui dispensent de la loi, et ainsi il n'a pas voulu interposer jugement sur la conduite de Louis Sforce et du marquis de Dora. Il a pu croire qu'il y avait des circonstances qui rendaient la problématique. Il y a beaucoup de différence que François Sforce avait du par les termes de son accord le père de Dorothee, qu'on la mettait à la visite; mais qu'il ne s'en dit nommément et expressément qu'on la verrait toute nue. Si cette clause avait été exprimée, le duc de Mantouen'eût pas tenu sa promesse en refusant ce que le duc exigeait et si elle n'avait pas été exigée, il pouvait dire qu'il n'avait pas entendu que sa fille serait vue toute nue la façon que le duc le prétendait. Ainsi les raisons du pour et du contre pouvaient être spécieuses, mais à chercher que Tiraqueau n'osât décider. Il n'ignorait pas que dans les lois souveraines il importe plus qu'aux familles des particuliers on s'assure s'il y a des défauts qui soient capables de faire perdre la stérilité. François Sforce avait à son successeur la fille de Louis de Gonzague, il lui était très important qu'elle ne manquât de rien, et l'on sait qu'en faveur des princesses il y a bien des coutumes dérogeant à la pratique ordinaire. C'est ce que je rapporte ci-dessus en montrant l'usage des Moscovites. C'est la seule raison pour l'incertitude de Tiraqueau, et pour prouver qu'il ne contredit pas.

Je conserverai, par occasion, qu'il cite cette matière une infinité de fois, et qu'il se trompe quelquefois à tort de rapporter (31) qu'au-

voyez cette raison vers la fin de cette recitation (64) de l'article FULVIE, tom. 622.

et legimus olim in templum Fortunæ

ciennement les filles qu'on donnait en mariage allaient au temple de la Fortune virile, et qu'elles s'y déshabillaient afin qu'on examinât s'il y avait en leur corps quelque imperfection cachée. M. du Boulay raconte mieux cette coutume. Il dit que le premier jour d'avril les dames romaines, étant couronnées de myrte, » faisaient sacrifice à Vénus après » s'être bien lavées sous le myrte. » La cause en est touchée par Ovide, » au IV^e. des Fastes, qui est que Vénus » desséchant un jour ses cheveux » mouillés sur le bord du rivage, les » satyres l'aperçurent toute nue » qu'elle était, de quoi elle eut si » grande honte, qu'elle se couvrit in- » continent de myrte, qui depuis » ce temps-là lui fut sacré, et de là » on prit occasion de célébrer la fête. » Ce même jour les filles prêtes à marier sacrifiaient à la Fortune virile » avec un peu de parfums et d'encens : et là elles se déshabillaient » et découvriraient toutes nues devant » les yeux de la déesse, lui montrant » tous les défauts de leur corps et la » priaient de ne les point faire connaître aux maris qu'elles épouseraient (32). » Il a oublié une circonstance, c'est que les dames, avant que de se laver, dépouillaient la déesse Vénus et la lavaient. Voici les paroles de l'auteur romain qui nous apprend toutes ces cérémonies :

*Ritè Deam Latine colitis matresque nurusque;
Et vos, quæ vittæ longaque vestis abest.
Aurea marmoreo redimicula solvite collo;
Demite divitias : tota lavanda Dea est.
Aurea siccato redimicula reddite collo;
Nunc alii flores, nunc nova danda rosa est.
Vos quoque sub viridi myrto jubet illa lavari:
Caussaque, cur jubeat, (discite) certa subest.
Littore siccat hæc rorantes nuda capillos.
Viderunt Satyri turba proterva Deam.
Sensit, et appositâ texit sua corpora myrto.
Tuta fuit facta : vosque referre jubet.
Discite nunc, quare Fortunæ thura virili
Detis eo, calidâ qui locus humet aqua.
Accipit ille locus posito velamine cunctas;
Et vitium nudi corporis omne videt.
Ut tegat hoc, celetque viros, Fortuna virilis
Præstat : et hoc parvo thure rogata facit (33).*

Cette conduite des filles de Rome, que Tiraqueau rapporte si mal, était une

virilis ventitare mulieres solitas, quæ nuptui dabantur : et corpore nudato, num quo vitio aut labe essent affectas explorari solere. Tiraquellus in legem IV connubial., num. 11, pag. 82.

(32) Du Boulay, Trésor des Antiquités romaines, pag. 516.

(33) Ovidius, lib. IV, vs. 133.

ruse et une supercherie entièrement opposée à la bonne foi qu'il conseille d'employer dans les préliminaires du mariage. C'était s'adresser à la Fortune virile, comme on s'adressait à la déesse Laverne, laquelle on priait de rendre invisibles les fautes que l'on commettait :

..... *Pulchra Laverna,*
Da mihi fallere, da justum sanctumque videri,
Noctem peccatis et fraudibus objice nubem (34).

Pour tout dire en peu de mots, cette coutume des Romaines ne valait rien, quoiqu'elle ne fût pas aussi exécrationnable que celle des femmes d'Égypte, qui montraient leur nudité pendant quarante jours au bœuf Apis. Ce bœuf était la principale divinité des Égyptiens. *Ἐν δὲ ταῖς προσηρμέναις τετραράκονθ' ἡμέραις μόνον ὁρῶσιν αὐτὸς αἱ γυναῖκες, κατὰ πρόσωπον ἰδόμεναι, καὶ δεικνύουσιν ἀναστυράμεναι τὰ ἑαυτῶν γεννητικὰ μέρη.* *Per XL illos dies foeminae duntaxat ipsum (Apim) vident, ante faciem ejus constitutæ, elevatisque peplis inguina ostendant* (35). Quelles idées abominables avait-on des dieux que l'on faisait spectateurs de telles choses ! Il y avait là non-seulement un péché contre la pudeur, mais aussi une impiété ; et je ne doute nullement que tous les Romains qui avaient connu les vraies règles de l'éducation modeste, n'aient condamné les cérémonies du premier jour d'avril. On peut bien, sans avoir lu saint Jérôme, trouver juste ce qu'il établit touchant la honte qu'il faut avoir de sa propre nudité. *Scio præcepisse quosdam, ne virgo Christum cum eunuchis lavet, nec cum maritatis feminis : quia alii non deponant animos virorum ; aliae tumentibus uteris præferant fœditatem. Mili omnino in adultæ virgine lavacra displicent, quæ se ipsam debet erubescere, et nudam videre non posse* (36). Ce n'est pas assez que de condamner les effronteries à quoi les lois de Lycurgue servaient d'instruction (37), il faut condamner jusqu'aux coutumes

anniversaires dont le passage d'Ovide nous a instruits ; et s'il fallait décider sur l'affaire du duc de Milan et du marquis de Mantoue, il vaudrait beaucoup mieux louer la conduite du marquis que celle du duc. Les plaintes du Ciéco d'Hadria ne doivent être considérées que comme des traits d'esprit. Il se récrie sur l'énorme différence qui se rencontre entre toutes les autres emplettes et le mariage. Si l'on achète une maison, on s'en fait montrer tous les coins et tous les recoins, depuis la cave jusqu'au grenier ; et cependant on ne s'assujettit pas à y demeurer toute sa vie : on la peut revendre, on la peut mettre à louage, si elle ne nous accommode pas. Il en va de même de toute autre marchandise : la seule chose, dit le Ciéco d'Hadria, dont on ne peut pas se défaire dès qu'on en a fait une fois l'acquisition, est celle dont on conclut le marché sans l'avoir examinée. *Tutte le cose si considerano prima che si comprino. Le case si mirano, gli stromenti si odono, le popone si annasano, il vino si gusta, il panno si tocca, le fusa si maneggiano, le caraffe si palpano d'ogni parte se son intere, i leuti s'abbracciano, le stringhe si stendono, i legni si misurano, le scarpe si calzano, i cavalli si calvano, le vacche si scegliono, ed in somma, tutte le cose si provano con quei sensi, con cui le habbiamo a godere, prima che si conchiuda il mercato : le mogli sole, che non si possano mai più rifiutare in vita, con cui bisogna star sempre fino alla morte, si prendono a chiusi occhi, a gatt'orba e come si dice, gatta in sacco. Ne pur si provano, perche non riuscirebbono al paragone. Ne pur si mostrano, perche se si vedessero, si sprezzerebbono prima che si pigliassero* (38). Le plaisant discoureur que voilà ! Il voudrait introduire dans nos contrats de mariage ou la coutume des Taxites, ancienne nation des Indes (39), ou celle des anciens Romains

(34) Horat., epist. XVI, lib. I, vs. 60.

(35) Diodorus Siculus, lib. I, pag. m. 54, cap. LXXXV. Voyez l'Hexaméron rustique, p. m. 91.

(36) Hieronym., epistola ad Lætiam de Instit. filiar., epistol., lib. II, pag. m. 264.

(37) Voyez, tom. IX, pag. 222, les remarques (C), (D) et suivantes de l'article LYCURGUE. Voyez aussi l'article QUELLINEC, tom. XII, pag. 384, citation (41). Notez que Montaigne, au

III^e. livre des Essais, chap. V, pag. m. 129 et suivantes, semble vouloir excuser Lycurgue.

(38) Lettre familière del Cicco d'Hadria, p. m. 35. Voyez, tom. IX, pag. 222, la remarque (C) de l'article LYCURGUE.

(39) Strabon, lib. XV, pag. m. 491, dit que parmi eux celui qui ne pouvait pas doter sa fille, la menait au marché, et faisait assembler le peuple au son des trompettes. Si quelqu'un se

nient des esclaves, coutume
ereur Auguste fit servir à ses
riminelles, comme on l'a
us tom. VI, pag. 621 dans
e Fulvie, citation (64).

omis (40) de rapporter la
r quoi Tiraqueau se fonde
ant à la confiance récipro-
nperfections corporelles. Un
t-il, qui n'en ferait pas de
ure son aveu, s'exposerait
ii de sa femme quand elle

à les connaître; ce serait
u'il espérerait qu'elle ne s'en
ait pas : la communauté de
ffre pas cette ignorance. Le
la haine, l'horreur, seront
s de la découverte, et puis
ra à d'autres hommes. *Si vir*

*qui se matrimonio velit ad-
quicquam latentis vitii aut
atis in corpore habeat, id in
xori quam ducturus est, de-
e si jam consummato matri-
esciscat (neque enim illam*

*dies noctesque versaris diu
test..). te contemnat, detes-
ibhorreat : proindeque alios
er sectetur (41).* Qu'on ne s'i-
pas, continue cet auteur, que
a une femme semblable à cel-
yant un mari punais, ne s'en
point parce qu'elle croyait

les hommes avaient le même
(42). L'antiquité ne fait men-
s de deux exemples de cette
et il faudrait être fou pour
aujourd'hui une telle chose.

*futurum adeo neminem insa-
or qui nostris præsertim tem-
, spem concipiat uxorem se
ilem inventurum, eaque spe
suum illi vitium non patefa-*

). Voilà ce qu'il dit pour obli-
omme à ne céler rien, et à sui-
bon exemple du philosophe
(44), et du père (45) de l'em-

*pour la prendre en mariage, elle se
ut premièrement par derrière jusqu'aux
et puis par devant.*

idessus, citation (29).

*Tiraquellus, in legem IV connubial.,
pag. 79.*

*Voyez, tom. VI, pag. 71, remarque
article Duxellus.*

*Tiraquellus, in legem IV connubial.,
pag. 80.*

*Voyez la remarque (A) de l'article Hip-
, tom. VIII, pag. 141.*

*l'ôta sa robe, pour faire voir à une riche
dame qui le recherchait, qu'il était bos-
res Suetone; in Galba, cap. III.*

pereur Galba. Il se sert des mêmes
raisons envers la femme, et il les
confirme par celle-ci, c'est que le
mariage est une espèce d'achat, et
que la justice veut que l'acheteur soit
informé des défauts latens de la mar-
chandise (46). Il prouve tout cela par
plusieurs autorités.

J'ignore l'issue du différent qui
s'éleva entre le duc de Milan et le
marquis de Mantoue au sujet du ma-
riage de Dorothee. Je ne sais point si
l'on trouva des expédiens pour con-
tenter le père du fiancé; mais on voit
dans le Sansovino (47) que Jean-Ga-
léas-Marie, fils de notre François Sfor-
ce, eut deux femmes, l'une fut Susanne
de Gonzague, et l'autre Bonne de Sa-
voie. M. de Marolles assure que Su-
sanne de Gonzague, fille de Louis,
marquis de Mantoue, fut mariée à Ga-
léas-Marie Sforce, duc de Milan (48).
Le même Sansovino dit ailleurs (49)
que Dorothee de Gonzague, fille de
Louis de Gonzague, marquis de Man-
toue, fut mariée à Galéas-Marie Sforce,
duc de Milan. Il y a beaucoup d'ap-
parence que, par une erreur qui lui
est assez ordinaire, il nomme Susanne,
en un lieu, la même fille qu'il appelle
Dorothee en un autre. D'où il faut
conclure qu'il prétend que le fils de
François Sforce fut marié avec une
fille du marquis de Mantoue, ce qui
prouverait que le différent sur lequel
François Arétin fut consulté se ter-
mina, et que le mariage fut accompli.
Mais d'ailleurs on pourrait prétendre
que le Sansovino, qui n'est guère
exact, a parlé en général de mariage,
quoiqu'il n'y eût eu que des fian-
çailles.

(46) Voyez, tom. I, pag. 26, la citation (f)
de l'article ABDAS.

(47) Sansovino, dell' Orig. delle Case illustri
d'Italia, folio 11 verso.

(48) Marolles, Mémoires, pag. 428.

(49) Folio 359 verso.

SFORCE (CATHERINE), petite-
fille du précédent, fut une dame
de grand courage; mais elle fit
une action où la hardiesse de
l'autre sexe eut mille fois plus
de part que la modestie du sien.
Ses sujets s'étant rendus maîtres
du château d'Arimini, elle leur

donna en otage ses enfans pour croire quelques auteurs , qu'elle le recouvrer , après quoi elle montra sa nudité ; mais ils se menaça du dernier supplice ceux qui avaient été cause de la sédition ; et comme ils lui répondirent qu'ils feraient mourir ses enfans , elle troussa sa chemise , et leur dit : Voilà de quoi en avoir d'autres (A) : faites inhumainement périr dans l'innocence les otages que vous avez , j'y consens , pourvu que ma justice vous fasse porter la peine de votre méchanceté (a). Elle était fille naturelle de Galéas-Marie Sforce , et fut mariée à Jérôme Riario (B) , seigneur de Forli et d'Imola (b) , dont elle eut entre autres enfans Octavien Riario , qui fut seigneur des mêmes états , comme feudataire du saint siège (c). Ce fut elle qui en qualité de tutrice eut en main le gouvernement (d) ; et elle sut bien se faire valoir pendant les tumultes que l'expédition des Français excita dans l'Italie , l'an 1494 et les années suivantes. Elle se défendit avec beaucoup de courage , dans la forteresse de Forli , contre le duc de Valentinois , fils d'Alexandre VI , l'an 1500 ; mais n'ayant pu résister aux rudes assauts des troupes du duc , elle tomba prisonnière entre ses mains , et fut envoyée à Rome , où on l'enferma au château Saint-Ange (e). Ce fut en cette occasion , si l'on en veut

croire quelques auteurs , qu'elle trompent (C). Elle fut mise en liberté bientôt après par l'intercession d'Ives d'Allègre (f) , et se maria secrètement avec Jean de Médicis (g) (D) ; et ce fut l'une des raisons pourquoi elle rendit beaucoup de services aux Florentins et à Ludovic Sforce , duc de Milan , bien intentionné pour les Médicis (h). Un historien français la loue beaucoup : il dit (i) qu'elle était fort belle , et qu'elle demeura veuve à l'âge de vingt-deux ans , avec un fils unique (k) au berceau , et que les peuples d'Imola et de Forli s'étaient si bien trouvés de son administration , qu'ils n'avaient point eu sujet de regretter la perte de son mari. Il observe qu'en 1494 ce fils unique n'était âgé que de quatorze ans (l). Il expose au long les qualités militaires qu'elle étala pendant le siège de Forli . Notez qu'elle ne recouvra point ses états. Le duc de Valentinois en fut investi , et après la mort d'Alexandre VI on les réunit au saint siège (m). Je ferai une réflexion sur les scrupules qui ont empêché le continuateur de Moréri de rapporter l'action immodeste de cette dame (E) , et je marquerai la bévue du traducteur d'un ouvrage de Louis Guicciardin (F).

(a) Tiré de Balthasar Boniface, *Historiæ Iudicæ lib. V, cap. IV, pag. 127. Il cite le VIII^e livre de l'Histoire de Florence de Michel Brutus.*

(b) Thomas Porcacchi, dans ses Notes sur Guicciardin, lib. I, folio 29 verso.

(c) Guicciardin, lib. I, folio 20 verso.

(d) Idem, ibidem.

(e) Idem ibidem, folio 126. Voyez aussi Thomasi, Vie de César Borgia, pag. 270.

(f) Guicciardin, ibidem.

(g) Idem, lib. IV, folio 104 verso.

(h) Idem, ibidem.

(i) Varillas, Histoire de Charles VIII, liv. III, pag. 242.

(k) Il se trompe ; elle en avait plus d'un. Voyez Guicciardin, liv. IV, folio 126.

(l) Varillas, Histoire de Louis XII, liv. I, pag. 55, 56.

(m) Volaterranus, lib. IV, pag. m. 135.

voilà de quoi en avoir d'autres ne saurait traduire plus mont les paroles que je vais colla magno et virili animo subste nudatoque ventre : En, quo possim liberos iterum pro- L'auteur dont j'emprunte ce que j'ai cité à la note de cet venait de conter l'action femme de Lacédémone, qui prendre la fuite à ses fils un combat, leur montra sa nu- leur demanda s'ils voulaient dans le même ventre d'où ils sortis en naissant, où s'ils es- qu'elle les mettrait sous sa pour empêcher que l'ennemi poursuivait ne les aperçût. mit à cette demande un si vif e de poltronnerie, qu'ils re- ent au combat, et gagnèrent re. Il cite les Apophthegmes nes de Lacédémone, que Plu- a recueillis, mais on n'y oint tout cela; on y trouve nt qu'une Lacédémonienne son ventre à ses fils après te, et qu'elle leur demanda itendaient y rentrer (2). Les hoses sont une addition fabu- Balthasar Boniface. Je l'ap- buleuse, quoiqu'on la lise stin, par rapport à d'autres , savoir par rapport à celles au temps que Cyrus s'enga- ne bataille décisive contre As- oi des Mèdes. *Pulsa itaque ersarum acies paulatim cede- utres et uxores eorum obviam nt : orant in prælium rever- cunctantibus, sublata veste a corporis ostendunt, rogantes ut uteros matrum vel uxorum refugere. Hæc repressis casti- , in prælium redeunt : et fac- essione, quos fugiebant, fu- mpellunt* (3). Un commenta-) observe que Tacite a rap- in fait semblable touchant les s de Germanie; cela n'est pas a différence entre ce fait, et

cférez ceci avec la réponse des Égyptiens dans la remarque (D) de l'article eus, tom. XII, pag. 359.
it., in Apophthem. Lacænarum, pag.

tin., lib. I, cap. VI, pag. m. 20. Voyez atarque, de Virtutibus Mulierum, pag.

negger, in Justianum, lib. I, cap. VI, 20.

celui des femmes de Perse est assez grande pour changer l'espèce. Les femmes de Tacite n'employaient que des prières, et ne montraient que leur sein. *Memoriæ proditur, quasdam acies inclinatas jam labantes à foeminis restitutas, constantiâ precum et objectu pectorum, monstratâ cominûs captivitate, quam longè impatientius foeminarum suarum nomine timent : adeò ut efficacius obligentur animi civitatum quibus inter obsides puellæ quoque nobiles imperantur* (5). Si l'on m'accuse d'être ici un commentateur qui s'écarte à droite et à gauche pour allonger ses écritures, on aura tort; car je ne fais qu'aller à la suite des erreurs qui se présentent d'elles-mêmes depuis la censure de la fausseté que Balthasar Boniface a débitée. Son livre et ceux d'une infinité d'autres auteurs sont pleins de cette licence : on y trouve mille choses que les écrivains cités ne disent pas. Si je cherchais à grossir ma compilation en tirant les choses par les cheveux, aurais-je oublié de censurer ce Boniface sur ce qu'il allègue l'action de sa Catherine Sforce, dans un chapitre où il ne s'agit que de rapporter des preuves des vertus physiques du *muliebre pudendum* (6)? Cette action est-elle bien jointe avec les autres récits qu'il a entassés, et qui concernent je ne sais quelle faculté de chasser la grêle, de dissiper les tempêtes, et d'épouvanter les lions? Je le soupçonne d'une bévue beaucoup plus grande, je crois qu'il falsifie les principaux chefs de la narration de l'his- torien qu'il a cité : elle est tout autre dans le Supplément de Moréri (7).

(B) *Elle fut mariée à Jérôme Riario.*] Elle lui porta en dot la seigneurie d'Imola : Galéas Sforce son père s'en était rendu le maître en se prévalant des divisions qui étaient nées, l'an 1472, entre Thadée Manfrédi, seigneur d'Imola, et son fils. Jérôme Riario, neveu de Sixte IV, embellit beaucoup cette ville-là (8).

(C) *Ce fut en cette occasion, si l'on en veut croire quelques auteurs, . . . mais ils se trompent.*] Thomas Porcacchi, dans ses notes marginales sur

(5) Tacit., de Germ., cap. VIII.

(6) Il a pour titre : de Vi muliebris pudendi.

(7) Au mot Sforce (Catherine).

(8) Leand. Albert., in Descript. Ital., p. 493.

l'Histoire de Guicciardin, réfute ces auteurs-là ; il fait voir que la dame fit cette action lorsqu'on tua son mari. Rapportons ses termes : *Hanno scritto alcuni che madama Caterina trovandosi assediata nella Rocca di Forli dal Valentino, ed avendo egli, per indurla ad arrendersi, minacciato d'amazzarle i figliuoli, se non si arrendeva ; ella, con animo costante, alzatasi i panni dinanzi, gli mostrò le parti vergognose, dicendo d'haver le forme da stamparne degli altri : il che però si vede discordar da questo autore, che dice come la Rocca fu presa incontinente, che dentro ella vi fu ritirata : ed è chiaro, che non hora, ma quando fu da Lodovico Pansecco amazzato il sig. Girolamo Riario marito di lei, ella fece questo atto (9). Le bon père minime Hilarion de Coste n'a point osé conter la chose comme elle s'était passée, il en a ôté toute l'impudence, afin sans doute de ne perdre point l'occasion de multiplier ses héroïnes. Quant au reste, il se trompe à la circonstance du temps, si le Porcacchi a raison. Voici les paroles du minime (10) : « Catherine Sforce, » femme de Jean de Médicis, la plus » courageuse et la plus vaillante » dame que l'Italie eût encore vue, » lui (11) donna le nom de Catherine » au baptême. Cette magnanime héroïne, digne marraine de la reine » Catherine, fit voir la preuve de sa » valeur et de son courage, étant » assiégée par César Borgia, duc de » Valentinois, en la Rocque de Forli : » car se voyant menacée par ce cruel » tyran et monstre de nature, de la » perte et de la mort de ses enfans, » si elle ne se rendait, elle se présenta hardiment dessus la muraille, » et se moqua des rodomontades de » ce capitaine, mettant la main sur » sa robe, et lui disant qu'étant encore jeune elle pouvait en avoir » d'autres. »*

(D) *Elle se maria secrètement avec Jean de Médicis.*] Ce mariage se manifesta dans la suite. Catherine Sforce eut de ce second mariage Jean de Médicis, qui fut père de Côme

(9) Porcacchi, Notes sur Guicciardin, liv. IV, folio 126.

(10) Hilarion de Coste, Éloges des Dames, tom. I, pag. 224.

(11) C'est-à-dire à Catherine de Médicis, qui a été reine de France.

de Médicis, premier grand-duc de Toscane. Le Boccacini fonde là-dessus un petit trait de plaisanterie. Il feint que Catherine Sforce, ayant exposé qu'elle avait eu le courage de montrer le moule où elle se faisait fort de former d'autres enfans (12), demanda que puisqu'une telle action avait été fort louée par tous les historiens, il plût à Apollon de lui assigner sur le Parnasse un rang convenable : les avis furent partagés ; il y eut des juges qui trouvèrent là une brutale impudicité. *Ad alcuni atto di sfacciatezza, e di bruta impudicia parve quello, che così nobil signora aveva raccontato* (13). Apollon jugea que l'observation régulière de la modestie était du devoir des femmes particulières ; mais qu'en certaines rencontres il fallait que les princesses témoignassent leur virilité. Voici quel fut le suffrage d'un conseiller : Le lieu d'où est sorti Jean de Médicis, père du grand Côme, méritait bien d'être exposé aux regards de tout le monde. *Ben degno di esser veduto da ogn' uno era quel luogo, donde era uscito il famoso campione Giovan de' Medicis padre di quel gran Cosimo, etc.* (14).

(E) *Les scrupules qui ont empêché le continuateur de Moréri de rapporter l'action immodeste de cette dame.*] Il a déguisé ces choses avec une pruderie qui surpasse infiniment celle du moine ; car il prétend que cette dame se contenta de répondre que la perte de ses enfans *serait réparable pour elle, et causerait aux rebelles un désastre inévitable*. Qu'on fasse ce qu'on voudra, et qu'on se tourne de tous les côtés imaginables, on ne montrera jamais qu'il ait rempli les devoirs d'un historien, et qu'il ne les ait pas négligés d'une manière inexcusable ; car enfin nous ne voyons dans son discours ni ombre ni trace de ce que fit Catherine Sforce ; et néanmoins c'était une action d'un caractère si particulier et si

(12) *In tanto non si spaventò punto, che anzi alzatosi le vesti, e loro mostrando le parti vergognose disse, che de suoi figliuoli facessero a voglia loro, che a lei rimaneva la stampa di stamparne degli altri.* Boccacini, Ragguagli di Parnasso, cent. I, cap. XXXV, pag. m. 102.

(13) *Ibidem.*

(14) *Ibidem*, pag. 103.

extraordinaire, qu'il ne permettait pas qu'on la passât sous silence. Vous m'allez dire qu'il y eut dans son procédé tant d'impudence, que l'on eût blessé les chastes oreilles en le rapportant, et qu'au lieu de la représenter comme une femme très-illustre on l'eût exposée au mépris de tous les lecteurs. Je vous réponds que ces deux excuses ne valent rien, et que si la première était bonne il faudrait bannir de notre langue une infinité de mots; il ne serait plus permis ni de prononcer ni d'écrire *nu*, *nudité*, *adultère*, *fornication*, et mille autres termes semblables qui excitent inévitablement les idées d'une saleté. Il faudrait corriger la Bible, et blâmer les écrivains inspirés de Dieu; car ils ont parlé de la nudité de Noé (15), et de celle des apôtres (16), et n'ont point fait de scrupule de s'exprimer naturellement et sans circuits, dans des occasions où la chasteté des oreilles, selon les principes que je réfute, devait être ménagée. Ceux qui savent la langue hébraïque n'ignorent point que Moïse se servit d'un mot très-vulgaire (17) pour marquer le coup mortel que la femme madianite avait reçu. *Tu fortassè, ut sunt ferè hypocritæ, verbis tetrici, rebus obscari, ne ipsum quidem Mosem istâ noxâ immunem abs te dimiseris; cum alibi sæpius, tum etiam ubi Phineæ hasta, quâ parte mulierem transfixerit, si qua fides Hebræis, aperte narrat* (18). La seconde excuse vaut encore moins; elle ne pourrait servir qu'à un faiseur de roman: un tel auteur, je l'avoue, s'il choisissait Catherine Sforce pour son héroïne, et pour le sujet de quelque histoire semblable à tant de mauvais écrits qui paraissent tous les jours, où l'on entre sur les faits réels cent fables et cent chimères; un tel auteur, dis-je, pourrait supprimer les fautes de cette dame; mais un historien ne le doit pas faire; il est obligé de représenter les gens selon leurs mauvaises qualités; la justice veut qu'une action blâmable soit blâmée effectivement,

et c'est tromper en plusieurs manières la postérité, que de ne lui point apprendre ce qu'il y a de mauvais dans la conduite des grands, ou que d'en exténuer le désordre (19). N'est-ce point nous dérober une connaissance qui nous est due; et par ce vol ne nous engage-t-on pas à faire un mauvais usage de notre approbation? Si notre Catherine a fait une faute, n'est-il pas juste qu'elle en porte quelque peine dans le jugement des lecteurs? Et si tous les historiens imitaient celui dont je vous parle, n'ôterait-on pas aux hommes la crainte de la postérité, frein très-puissant pour les contenir dans leur devoir, et l'un des principaux fruits de l'histoire? Me direz-vous qu'il a fallu supprimer cette effronterie, afin que personne n'eût là un exemple à imiter? Mais par cette raison il faudrait se taire sur toutes les impudicités, et sur tous les autres déréglemens du genre humain: il ne serait plus permis aux historiens de sortir du style des panégyristes. La profession d'historien devrait être reléguée parmi les arts défendus: toutes les nations seraient obligées de la traiter comme les Juifs traitaient la peinture. Il faudrait ordonner à tous les historiens de se borner à la recherche de la nature, et de laisser en repos la vie humaine. Pline n'eût pas trop désapprouvé cette ordonnance; car il regarde comme une peste de l'esprit qu'on ait eu soin de composer des annales pour faire connaître les crimes, pendant qu'on ignore les œuvres de la nature. *Mirâ humani ingenii peste, sanguinem et cædes condere annalibus juvat, ut scelera hominum noscantur mundi ipsius ignaris* (20). Vous me direz peut-être que l'auteur du Supplément a cru devoir s'exprimer comme s'il eût eu à faire un récit en présence des plus honnêtes femmes du monde. C'est une grande illusion, vous répondrai-je; donnez-vous bien garde d'adopter la maxime de certaines gens qui soutiennent que tout terme que l'on n'oserait prononcer devant les honnêtes femmes doit être banni d'un livre. C'est une maxime de pré-

(15) Genes., chap. IX.

(16) Évangile de saint Jean, chap. XXI, vs. 7.

(17) Au chap. XXV du livre des Nombres.

(18) Miltonus, in Defensione pro se, contra Alexandrum Morum, pag. m. 75.

(19) Voyez l'article DOMITIA, tom. V, pag. 558, à la remarque (A).

(20) Plinius, lib. II, cap. IX, pag. m. 152.

cieuse ridicule; vous en conviendrez, si vous faites un peu d'attention à la différence qui se trouve entre une conversation et un livre. Une honnête femme s'offensera raisonnablement si quelqu'un lui conte des choses sales, mais elle ne trouvera point mauvais qu'un historien les raconte, pourvu qu'il évite les termes grossiers : un historien s'adresse au public, et non pas à une telle ou à une telle femme en particulier. C'est pourquoi ses narrations n'offensent pas comme elles offenseraient si elles étaient débitées en conversation, ou dans une lettre. Dans ces deux derniers cas il n'aurait point une idée assez avantageuse de la pudeur des personnes qui l'écouteraient ou qui le liraient, voilà ce qui choque. On s'appliquerait personnellement la conséquence; mais on ne s'applique point de cette manière ce qui ne regarde que le public. On ne peut point s'empêcher d'entendre les discours qu'un homme nous tient, ni de lire les lettres qui nous sont écrites; mais pour ce qui est d'un livre imprimé, chacun en fait ce qu'il veut, il le lit ou ne le lit pas. Enfin, je remarque qu'il n'y a guère d'auteurs à qui il convienne moins de faire les prudes qu'à ceux qui composent des dictionnaires; ce sont des ouvrages destinés à l'explication nette et précise des choses.

(F) *Je remarquerai la bévue du traducteur d'un ouvrage de Louis Guicciardin.*] Je ne sais point comment se nomme ce traducteur, mais je sais qu'il a traduit en français plusieurs livres italiens. Il le dit lui-même dans la préface de la version de *l'Hore di ricreazione di M. Lodovico Guicciardini, patrizio fiorentino*. Ces Heures de récréation de Louis Guicciardin sont une compilation de contes et de sentences, et de bons mots. L'action de notre Catherine n'y a pas été oubliée. Guicciardin prétend qu'elle en usa de la sorte dans la citadelle de Forli quand son mari eut été tué. *Ma la contessa animosa non mutando faccia, alzatasi tostamente i panni davanti con fiero sguardo disse loro : E non vi pare egli stolti ch'io habbia le forme da farne delli altri?* Le traducteur a rendu ainsi ces paroles italiennes : *Mais la comtesse courageuse, sans*

changer de face, haussant promptement ses vêtements par-devant, avec un fier regard, leur dit : Et ne vous semble-t-il pas, fous, que j'aie encore assez de beauté pour en faire d'autres (21)? Il n'y a rien de plus absurde que de lui faire dire où elle le dit, *j'ai encore assez de beauté*. Si les paroles précédentes nous apprenaient qu'elle s'était démasquée pour faire voir son visage, nous trouverions quelque suite et quelque justesse dans son discours; mais on n'y en trouve pas lorsqu'on le compare avec ce qu'elle venait de faire. On ne peut pas excuser le traducteur sur quelque motif de prudence ou de modestie; car s'il eût agi par un tel principe, il eût supprimé ou enveloppé l'action, il ne l'aurait pas rapportée aussi rondement qu'il la rapporte. Son erreur vient de n'avoir pas su que le mot *forme* en cet endroit-là signifie *moule*. Cette ignorance a introduit dans la suite du discours un dérangement énorme.

(21) *L'Hore di ricreazione, di Lodov. Guicciardini, folio 290 verso, édition de Paris, 1624, in-12.*

SFORCE (ISABELLE), peut tenir rang parmi les femmes savantes. Elle a vécu au XVI^e. siècle. On trouve quelques-unes de ses lettres dans le recueil qu'Hortensio Lando fit imprimer à Venise l'an 1549 (A). On y trouve la lettre de consolation qu'elle écrivit à Bonne Sforce, veuve depuis peu du roi de Pologne, et celle qu'elle écrivit à Marguerite Bobbia pour faire l'apologie de la poésie.

(A) *Le recueil qu'Hortensio Lando fit imprimer à Venise l'an 1549.*] Christofano Bronzini a recours à ce recueil, lorsqu'il se trouve obligé de réfuter l'un des personnages de ses Dialogues qui avait dit que très-peu de femmes étaient capables d'écrire quatre mots. *Sono state tante,* répond-il (1), *che passano le centi-*

(1) Christofano Bronzini, della Dignità et Nobiltà delle Donne, *Giornata quarta, pag. 40.*

*naia ; e tanto degne di lode , che se voi vedeste le lettere loro (che con tanto sudore , con tanta diligenza , e spesa furono raccolte dal Sign. Hortensio Lando ; ed a persuasione , e preghiere di Ottavian Raverta , eletto poi vescovo , di Terracina ,) date in luce , e stampate da Gabriel Giolito , l'anno 1549 , vi chiarireste , con quanta eloquenza , con quanto artificio , con quanta osservanza , e bella maniera di dire , elle sapessero porre in carta altro , che quattro parole . Il ne se contente pas de renvoyer en général à ce recueil , il en tire aussi quelques lettres , et les insère dans son ouvrage . C'est ce qu'il fait nommément à l'égard de notre Isabelle Sforce . Vous y trouverez la lettre qu'elle écrivit à Bobbia . Au reste , un travail comme celui d'Hortensio Lando méritait bien que j'en rapportasse quelques circonstances . J'espère donc que les censeurs les plus sévères excuseront la liberté que j'ai prise de rapporter un peu au long le passage du Bronzini * .*

* Joly cite un passage du *Teatro delle Donne letterate*, de Fr. Aug. della Chiesa, 1620, in-12, qui fait mieux connaître Isabelle que le passage de Bronzini. Il y est mention d'un ouvrage d'Isabelle, inconnu à Bayle, et intitulé : *Della vera Tranquillità dell' animo*, Venise, 1544, in-4°.

SICYONE, ville du Péloponnèse, et le plus ancien royaume qui ait été dans la Grèce. On dit que le premier roi de Sicyone s'appelait Ægialéus, et que le commencement de son règne précéda de soixante et quatorze ans la naissance d'Abraham (a). Le dernier roi s'appelait Zeuxippus : il était le vingt-sixième, et il régna trente-deux ans. Après lui la forme du gouvernement fut changée : ce furent les prêtres qui exercèrent l'autorité souveraine. Ce royaume dura neuf cent soixante-deux ans (A) : il finit lorsqu'Héli était souverain

(a) Eusèbe., in Chron., pag. 11, suppose qu'Abraham naquit l'an 22 du règne d'Europus, second roi de Sicyone, qui succéda à Ægialéus dont le règne avait duré cinquante-deux ans.

sacrificateur et juge des Juifs (b). Le culte (B) que les Sicyoniens rendaient à Bacchus n'était pas la moins ridicule pièce de la religion païenne.

(b) August., de Civit. Dei, lib. XVIII, cap. XIX,

(A) *Ce royaume dura neuf cent soixante-deux ans.*] Il a duré trois ans moins, si l'on s'en rapporte à saint Augustin (1). Un commentateur de ce père (2) a fait deux fautes en peu de mots. Il attribue à Eusèbe d'avoir assigné à ce royaume la durée de huit cent soixante-deux ans, et il ajoute que par l'addition des années, on trouve neuf cent soixante-douze ans. Il est sûr qu'Eusèbe (3) marque la durée de neuf cent soixante-deux ans, et qu'en joignant ensemble les années particulières de chaque roi de Sicyone on ne fait que neuf cent soixante-deux ans. Eusèbe compte par la naissance d'Abraham, et il suppose que ce patriarche naquit l'an 22 d'Europus, second roi de Sicyone, qui avait succédé à Ægialéus, dont le règne dura cinquante-deux ans, et que les rois de Sicyone manquèrent en 889 (4). Faites une règle d'addition, vous trouverez la seconde faute que je censure.

(B) *Le culte que les Sicyoniens rendaient à Bacchus n'était pas la moins ridicule pièce de la religion païenne.*] Ils adoraient Bacchus sous un nom si sale, qu'il n'y a que des gens très-effrontés qui le puissent proférer dans une conversation libre. C'est le nom que de telles gens donnent aujourd'hui aux sages-femmes. Clément d'Alexandrie a raison de reprocher cette turpitude aux gentils. Διόνυσον δὲ ἤδη σιωπῶ τὸν χοιροφάλην. Σικυῶνιοι τοῦτον προσκυνοῦσιν ἐπὶ τῶν γυναικείων τάξαντες τὸν Διόνυσον μορίων ἔφορον αἰσχρὸς καὶ τῆς ὕβρεως σεβάζοντες ἀρχηγόν. *Bacchum enim jam taceo pudendi contrectatorem. Eun*

(1) Augustin., de Civitate Dei, lib. XVIII, cap. XIX.

(2) Leonardus Coqueus, in hunc locum Augustini, pag. 605 editionis Francof., 1661.

(3) Euseb., in Chron., ad annum 889, pag. m. 96.

(4) C'est-à-dire à compter depuis la naissance d'Abraham.

adorant Sicyonii, qui Bacchum membris præficiunt muliebribus tanquam turpitudinis ac fœditatis inspectorem, et quasi libidinis colant præfectum (5). Les Sicyoniens, dit-il, adorent Bacchus en tant qu'inspecteur des parties honteuses des femmes : ils lui ont assigné ces parties comme son domaine, son département, sa province. M. Costar s'est donné en prose une licence plus que poétique lorsqu'il s'est servi de ces paroles de Clément Alexandrin, pour expliquer quelques vers d'Horace. Sa liberté ne demeura point impunie ; M. de Girac lui en fit la guerre cruellement sous l'ironie que l'on va lire (6) : « Je n'imiterai » pas sa mauvaise humeur ; au con- » traire je trouve qu'il a parfaitement » réussi dans l'explication qu'il a don- » née à ces vers du même poète (7).

- Bacchum in remotis carmina rupibus
- Vidi docentem, credite, posteri,
- Nymphasque discentes, et aures
- Capripedum Satyrorum acutas.

« Je n'ai pas voulu, dit M. Costar (8), » vous écrire une chose assez plai- » sante des écoliers de Bacchus, de » peur que ma lettre ne tombât en » d'autres mains que les vôtres ; mais » je serai plus hardi ici, parce que » je m'imagine que ce mémoire sera » plus secret. J'ai lu dans Clément » Alexandrin que Bacchus était adoré » chez les Sicyoniens sous le titre de » χοιροφάλων (*), qui signifie en bon » français Si cela est, ne me » demandez point ce qu'il faisait in » remotis avec ces belles filles. As- » surément, pas une ne s'en sauva. » Il les palpa toutes à la rangette, » et voilà la belle leçon qu'il leur » dictait. Je pense, monsieur, qu'el- » les n'avaient que faire de tablettes » pour l'écrire : mandez-moi, je vous » en supplie, à la première commo- » dité, ce que vous en pensez, etc. » J'ai grand regret que je n'y étais, » car je pense que c'était un plaisant » docteur que ce Bacchus, et qu'il » faisait beau le voir en cet état-là.

(5) Clem. Alexand. Admonit. ad Gentes, p. 25.

(6) Girac, Réplique à Costar, sect. III, p. 26.

(7) Horat., lib. II, od. XIX.

(8) Notez que ceci ne se trouve point dans les livres imprimés de cet auteur. Il l'avait écrit à Balzac : sa lettre tomba entre les mains de Girac, qui en inséra dans cet endroit de sa réplique ce qu'il jugea à propos.

(*) M. Costar s'abuse, il faut dire χοιροφάλας.

« Il avait eu un honnête homme de » précepteur, qui était de bon exem- » ple, et qui dit de belles moralités » dans les Cyclopes d'Euripide. Je » ne demande point à M. Costar ce » qu'il voulait faire de ces nymphes. » Mais s'il avait été de ce temps-là, » nous n'aurions pas su de si belles » choses. Je crois pourtant qu'il me » pardonnera bien, si j'ai laissé en » blanc deux ou trois mots, que je ne » sais personne qui eût l'impudence » de les écrire ou de les proférer » que le maître ou le disciple de » Bacchus, je veux dire, Silène et » M. Costar. » M. Ménage, sachant que le mot *porcus* en latin, et χοῖρος en grec, étaient en usage pour signifier la partie féminine qu'on ne nomme pas, s'est servi de cette érudition pour nous donner l'étymologie de l'épithète sous laquelle Bacchus était adoré dans Sicyone (9).

Isaac Vossius avance une conjecture étymologique qui est fondée sur les saletés dont Bacchus avait l'intendance. *Non ab hoc Orthagorâ* (10), dit-il (11), *nomen Orthagoræ est arcessendum, sed verò à numine salacissimo, ut existimo. Nullus dubito quin Bacchus ipse aliquando dictus sit Orthagoras. Antequàm enim ille hortorum custos Lampsaci nasceretur, notum est Bacchum comitesque ejus curam locorum muliebrium habuisse. Hinc fit ut non tantùm ἰδύφαλλον ipsum vocârint, verùm etiam idem significantibus vocabulis, ὄρθον, ὄρθανην, et ὄρθαγοραν. Sanè apud Aristophanem ἐκκλησιαθούσιας, cùm juvencula hortatur anum prurientem, ut vocet Orthagoram, id non nisi de hoc dæmone peculiato videtur intelligendum, uti ad illum locum fusiùs ostendemus.*

(9) Quindi χοιροφάλας, cunni contrectator, cognome di Bacco presso a Sicionii, secondo lo testimonia Clemente Alessandrino nell' Ammonizione alle genti : il qual cognome viene anche da Eschilo attribuito a Bacco. Menag., Origini della Lingua italiana, in voce Porta, pag. 383.

(10) C'est un historien dont Strabon, Élien et Philostrate ont parlé.

(11) Isaacus Vossius, in Pomponium Melam, lib. II, cap. II, pag. m. 133.

SILANION, sculpteur célèbre, florissait au temps d'Alexandre-le-Grand, environ la 114^e

olympiade (a). Il était Athénien (b), et il se rendit très-habile dans son art sans avoir été instruit de personne (c). La statue de Sapho (d), celle d'un certain Satyrus qui avait souvent remporté le prix aux jeux de la Grèce (e), celle d'un autre athlète nommé Démarate (f), et celle d'Apollodore, sculpteur trop difficile à se contenter (A), passèrent pour ses principaux ouvrages. Il écrivit un traité où il expliqua les règles des symétries, si nous en croyons Vitruve (g).

(a) Plinius, lib. XXXIV, cap. VIII, pag. m. 110.

(b) Pausan., lib. VI, cap. IV, pag. 461.

(c) Plinius, lib. XXXIV, cap. VIII, pag. 110.

(d) Voyez, dans ce volume, pag. 92, la fin du texte de l'article SAPHO.

(e) Pausanias, lib. VI, cap. IV, pag. 461.

(f) Pausan., lib. VI, cap. XIV, p. 487.

(g) Vitruvius, præf. libri VII.

(A) Celle d'Apollodore, sculpteur trop difficile à se contenter.] Ce que Pline a rapporté là-dessus est très-remarquable, et fait bien connaître l'habileté de Silanion. *Silanion Apollodorum fudit, fictorem et ipsum, sed inter cunctos diligentissimum artis, et inimicum sui judicem, crebrò perfecta signa frangentem, dum satiari cupiditate artis non quit, et ideò insanum cognominatum. Hoc in eo expressit, nec hominem ex ære fecit, sed iracundiam* (1). Du Pinet n'a pas mal compris cela; mais il s'est étrangement abusé dans la suite de ce passage. Voici sa version : « Silanion » contrefit Apollodore, qui néan- » moins était imageur, et même » des plus estimés. Mais il était si opi- » niâtre à rechercher l'art, que ja- » mais il ne trouvait sa besogne bien » faite; de sorte que le plus souvent » il rompait de dépit de magnifiques » pièces après les avoir achevées, ne » se pouvant souler de bien faire une

» chose; à raison de quoi plusieurs » l'appelaient enragé. Ce que voulant » montrer Silanion, il fit une image » de Colère, en habit de femme, au » lieu d'Apollodore. » Il y a une faute, ce me semble, dans ces paroles du traducteur, *en habit de femme, au lieu d'Apollodore*. Je ne pense pas que Pline ait voulu dire cela; mais seulement que la statue d'Apollodore le représentait si vivement d'un naturel bilieux, qu'on eût dit que c'était la figure même de la Colère. Voyez les épigrammes de l'Anthologie alléguées par le père Hardouin (2) sur une pensée semblable à celle de Pline. Cette faute de du Pinet est légère en comparaison de celles que vous allez voir. Lisez d'abord le latin de Pline. (3) *Et Achillem nobilem. Item Epistaten excellentem athletas : Strongylion amazonem, quam ab excellentiâ crurum Eucnemon appellant, ob id in comitatu Neronis principis circumlatam. Item fecit puerum, quem amando Brutus Philippensis cognomine suo illustravit* (4). Cela veut dire, selon du Pinet : « Il fit pareillement un » Achille fort estimé, et Épisthates, » qui montrait les tours des jambes » aux lutteurs. Davantage, il fit » Strongylion, amazone, laquelle il » surnomma Eucnémos, c'est-à-dire » Belle-Grève, de laquelle l'empereur Néron fit si grand cas, qu'il » la faisait ordinairement porter avec » lui. Il fit aussi un jeune garçon si » excellemment beau, que Brutus de » Philippopoli de Romanie en fut si » amoureux, que cette statue en prit » le nom. » Vous voyez qu'il donne à Silanion tous les ouvrages contenus dans le passage de Pline; mais il ne fallait lui donner que les deux premiers. Les deux autres appartiennent à un fameux statuaire qui se nommait Strongylion. Il en est parlé dans le 1^{er}. et dans le IX^e. livre de Pausanias (5) : le traducteur s'est imaginé que Strongylion était le nom d'une amazone dont la statue avait été faite

(2) Harduin., in Plinium, tom. V, pag. 126.

(3) Plinius, lib. XXXIV, cap. VIII, p. 126.

(4) Martial, epigramm. LXXVII libri II, et epigr. LI libri IX, et epigr. CLXXI libri XIV, parle de cette statue d'enfant aimée de Brutus.

(5) Pausan., lib. I, pag. 97, et lib. IX, pag. 767, edit. 1606.

(1) Plinius, lib. XXXIV, cap. VIII, pag. m. 126.

par Silanion. Il a eu tort outre cela de s'imaginer que le surnom de *belle grève* ou de *belle jambe* fut donné à cette statue par son sculpteur : ce n'est point le sens de Pline. Enfin, s'il voulait être entendu, il ne devait point nous parler d'un *Brutus de Philippopoli de Romanie*, mais de Brutus qui périt à la bataille de Philippi. C'est le même que le meurtrier de Jules César.

Afin que la remarque de cet article puisse servir de supplément aux recueils que l'on a vus ci-dessus (6), touchant l'humeur trop difficile de ceux qui ne sont jamais contents de leurs productions, et qui à force de les retoucher les affaiblissent et les gâtent, je joindrai aux phrases de Pline, concernant Apollodore, celles où il exprime si bien le même défaut du sculpteur Callimachus. *Ex omnibus autem maxime cognomine insignis est Callimachus, semper calumniator suus, nec finem habens diligentiae, ob id Cacizotechnos appellatus, memorabili exemplo adhibendi curae modum. Hujus sunt saltantes Lacenae; emendatum opus, sed in quo gratiam omnem diligentia abstulerit* (7). Protogène, parmi les peintres, fut frappé de la même maladie que Callimachus et Apollodore parmi les sculpteurs. Nous avons vu (8) le jugement qu'en fit Apelles, et nous pouvons ajouter ici que Cicéron approuvait ce jugement. Je rapporte ses paroles parce qu'elles peuvent servir de leçon aux écrivains qui ne se peuvent résoudre à cesser de corriger ce qu'ils composent. Ils ne savent pas que tout doit avoir certaines limites. *In omnibus rebus videndum est quatenus. Etsi enim suus cuique modus est, tamen magis offendit nimium, quam parum. In quo Apelles pictores quoque eos peccare dicebat, qui non sentirent, quid esset satis* (9).

(6) Dans l'article LINACRE, tom. IX, pag. 252, remarque (F) (où vous trouverez, citation (17), les paroles de Pline, touchant Protogènes) et remarque (G) de l'article MALEKRE, tom. X, pag. 177.

(7) Plin., lib. XXXIV, cap. VIII, pag. 326.

(8) Tom. IX, pag. 252, citation (17) de l'article LINACRE.

(9) Cicero, de Oratore, cap. XXII.

SYLVIUS (FRANÇOIS), professeur en éloquence, et principal

du collège de Tournai à Paris, vers le commencement du XVI^e siècle, était d'Amiens *, où son père, Nicolas Dubois, travaillait en camelot (a). Ce Nicolas eut quinze enfans, onze fils et quatre filles. François était le troisième; et ayant été destiné aux études, il devint savant et s'établit à Paris. Il latinisa son nom de famille, selon la coutume du temps. Il fit venir auprès de lui deux de ses frères, et les instruisit fort bien aux humanités : l'un, nommé JEAN, devint chanoine d'Amiens et curé de Monceaux; l'autre, nommé JACQUES, devint un très-docte médecin, comme on le verra au prochain article. François Sylvius trouva une extrême barbarie dans les collèges, mais il travailla puissamment à rétablir l'usage du beau latin, et il fut l'un des bons tenans que les belles-lettres eurent en France. Il fit connaître aux écoliers les bonnes sources du langage; et leur recommanda de telle sorte la lecture de Cicéron, qu'il ne tint pas à lui que cet orateur romain ne devînt le seul modèle du style (b) (A). Il est vrai qu'avant que d'en venir là il avait été lui-même dans la crasse du mauvais latin (c), comme on le peut connaître par quelques-unes de ses compositions. Il publia divers ouvrages (B). Il ne faut pas oublier une chose qui lui est bien glorieuse, c'est qu'à fin que les écoliers profitassent

* J. des Caurres, que cite Leclerc, dit que les Dubois étaient du village de Lœuilli, près d'Amiens.

(a) *Cilicii panni et undulati histo.* Renatus Moreau, in *Vitâ Jacobi Sylvi*.

(b) *Ex eod., ibidem.*

(c) Voyez la remarque (C).

les bons endroits de Martial ans corrompre leurs mœurs par a lecture des saletés qui ne sont que trop ordinaires à ce poète, il en procura(C) une édition repurgée de beaucoup de ces saletés.

(A) *Il ne tint pas à lui que Cicéron ne devint le seul modèle du style.*] René Moreau exprime cela en beaux termes dans la Vie de Jacques Sylvius : je ne rapporte point ici ses paroles ; mais pour l'épigramme de Gilbert Ducheri, qu'il a rapportée tout du long, je la mets ici toute entière :

FRANCISCI SYLVII RHETORIS TUMULUS.

*Quod nunquam potuit multorum exercitus
olim,*

*Barbariem Francis finibus exigere ;
Illud militibus ter centum Sylvius egit,
Quo duce habet regnum lingua latina suum.
Rem verò aggressus majorem , ut clarior esset
Romani princeps Tullius eloquii.
O mortem properam, Lachesisque brevissima
pensa !*

Re propè confectâ Sylvius oppetiit.

(B) *Il publia divers ouvrages.*] *Progymnasmatum in Artem oratoriam Centuriæ tres* ; des Commentaires sur vingt-une oraisons de Cicéron, sur le *Traité de Senectute*, sur les *Paradoxes* du même, et sur les lettres de Politien et de quelques autres hommes illustres (1). Ce dernier ouvrage a été réimprimé plusieurs fois. La troisième édition est de l'an 1526. Il la dédia à Eustache de Croi, évêque d'Arras, qu'il avait instruit pendant quatre ans à Louvain, d'où nous pouvons recueillir qu'il avait eu quelque régence dans cette université *.

(C) *Il procura une édition de Martial repurgée de beaucoup de ces saletés.*] Le père Vavasseur, qui pouvait tirer avantage de ce qu'on reprochait aux jésuites d'avoir mutilé Martial, n'a pas voulu frauder notre Sylvius de la primauté qui lui est due à cet égard. Voici comme il parle : *Quod utinam fecissemus primi rem tantam, tam utilem omnibus, tam necessariam juventuti, eaque nobis solida et integra laus et propria maneret, cœpisse vel sic de virtutis ac*

*morum disciplinâ benè mereri ! Sed est qui hanc nobis lauream præripuerit, antequàm etiam nati, ut sic dicam, essemus. Anno enim superioris sæculi decimo quarto Franciscus quidam Sylvius, Ambianus, in academiâ parisiensi qui tum degeret ac literas publicè profiteretur, quasi Augiæ stabulum purgaturus, hunc se laborem Herculeum suscepisse declarat, horridâ quidem et insolenter ac barbarè scriptâ epistolâ, facilè ut appareat potiorẽ ei curam fuisse morum quàm latini sermonis ; sed ex quâ tamen intelligatur, etc. (2). Il nous donne ensuite le titre de cette édition. *M. Valerii Martialis Epigrammaton lectoris castimoniâ dignorum liber : ubi omnia Veneris illius despuendæ quasi irritamenta, quibus passim sordidatus lectorum nares corrugabat, accuratâ Francisci Sylvii Ambianatis diligentia deletili spongiâ deterasa sunt et eluta.* Il nous donne aussi le titre de l'épître dédicatoire. *Reverendum in Christo patrem D. Nicolaüm Cousturanum, et D. Hadrianum Henoncurium, Horestæ amicitie ferrumine conferruminatos Franciscus Sylvius Ambianus salute plurimâ impertitur.* Il nous apprend que cette épître dédicatoire est d'un style fort barbare, et très-différent de celui que l'auteur acquit quelque temps après. *Respondet inscriptioni fœda et ridiculè etiam informis quæ sequitur epistola, quem sermonem tamen suum Sylvius, quod vix credas, Montauseri (3), aliquot post annis ita emendavit, ut à se totus diversus et alius planè scriptor esse videatur.* La conclusion de cette épître est telle : *Sylvio vestro qui litterarum hasce bonas segetes ab illis officium lingue turpitudine multa superantibus discriminavit, plausibiliter adplaudite.* Enfin, il dit que Martial ne fut pas assez repurgé, et qu'il a vu dans cette édition de Sylvius quelques termes tout-à-fait sales. *Vidi ego hunc ipsum librum à Jacobo Kerverio, Christi anno 1535 publicatum, hæc inscriptione quam modo posui, hæc epistolâ quæ castissima et sanctissima omnia promitteret, nudis tamen et prætextatis**

(1) Gesner., in Biblioth.

* Leclerc dit qu'il y a une édition des *Progymnasmatum in artem oratoriam* de 1520 : elle est dédiée à Léon X.

(2) Vavassor, de Epigrammate, p. 255 et seq.

(3) Le père Vavasseur parle dans tout son ouvrage à M. le duc de Montausier.

aliquot vocibus spurcum atque infamem.

SYLVIUS (JACQUES), frère du précédent, a été un des plus célèbres médecins du XVI^e. siècle. Il naquit à Amiens, l'an 1478 *, et fit ses humanités à Paris sous François Sylvius, son frère. Il apprit dans cette école, et il enseigna dans le collège de Tournai, un latin incomparablement plus pur que celui que l'on enseignait depuis long-temps, et de là vint que ses écrits se distinguèrent avec tant d'avantage par l'élégance du style. Comme son inclination le portait à la médecine, il se contenta d'avoir appris un peu d'hébreu sous le célèbre Vatable, et il réserva toutes ses forces pour d'autres préliminaires, c'est-à-dire pour apprendre le latin à fond. Il est vrai qu'il s'appliqua aussi à l'étude des mathématiques avec beaucoup de diligence, et qu'il y fit assez de progrès pour inventer des machines, qu'il présenta au prévôt des marchands et aux échevins de la ville de Paris. Lorsque le temps fut venu de s'appliquer tout entier à la médecine, il la chercha dans ses sources, et s'enfonça de telle sorte dans la lecture d'Hippocrate et de Galien, qu'il ne faisait qu'examiner et que traduire ces deux auteurs. Il connut par-là l'importance de

* Ce ne fut pas à Amiens, dit Leclerc, mais à Louilly, près d'Amiens. Leclerc reproche à Bayle d'avoir dans tout cet article copié René Moreau, dont l'ouvrage est très-peu exact. Leclerc, après avoir relevé quelques inexactitudes, renvoie à sa *Bibliothèque de Richelet*, et au XXIX^e. vol. des *Mémoires* de Nicéron, qui cite Bayle, qu'il a souvent copié, et qui, en parlant de la vie de Sylvius, par René Moreau, dit que *c'est ce que nous avons de plus étendu et de plus exact*.

l'anatomie, et s'y attacha si ardemment, qu'il y devint consommé autant que son siècle le pouvait permettre. Il n'étudia pas avec moins d'exactitude la pharmacie, et il fit plusieurs voyages afin de voir sur les lieux les remèdes que différens pays produisent. A son retour dans la capitale, il se mit à faire des leçons qui lui valurent bien de l'argent; or c'est ce qu'il ne cherchait que trop (A). Il expliquait en deux ans tout un cours de médecine tiré d'Hippocrate et de Galien, et il acquit une réputation si étendue, qu'on venait à lui de tous les endroits de l'Europe. Mais avant qu'il eût pu se faire connaître avec tout ce grand éclat, il lui fallut essuyer la mauvaise humeur des médecins de Paris, qui trouvèrent fort mauvais qu'un homme qui n'avait reçu nulle part le grade de docteur en médecine entreprît d'enseigner cette science dans la première ville du royaume. Ces murmures l'obligèrent à s'en aller à Montpellier en 1530, pour y prendre ses degrés. Il y séjourna quelque temps, et puis il reprit la route de la capitale sans s'être fait recevoir docteur. Son avarice ne s'accommodait point des frais qu'il y eût fallu faire (B). Passant par Lyon il y publia, à la prière des médecins (a), une dispute de *Vini Exhibitione in Febris*. C'est le premier ouvrage qu'il ait fait sortir de dessous la presse. Quand il fut à Paris, il songea à s'accommoder avec les médecins, afin qu'ils lui permissent d'enseigner; et il pu-

(a) Symphorien Champier, et Jérôme du Mont.

lia une grammaire française ; ouvrage qui lui avait coûté beaucoup de travail , et qui devait être suivi d'un autre qui n'a jamais paru , et qui traitait des origines de notre langue. Il fut reçu bachelier en médecine au mois de juin 1531 (C) , et il paraît par les registres de la faculté qu'en 1535 il enseignait au collège de Tricquet , pendant que Fernel enseignait au collège de Cornouailles : mais celui-ci n'avait que peu d'auditeurs ; Sylvius en avait une foule (D). La différence venait de ce qu'il faisait des dissections , et qu'il montrait les plantes et la préparation des remèdes , ce que Fernel ne faisait pas. Vidus Vidius , professeur en médecine dans le collège royal , ayant été attiré en Italie l'an 1548 , on ne trouva personne plus capable de remplir sa place que Sylvius. Il hésita pendant deux ans s'il accepterait cet emploi ; mais enfin il l'accepta en 1550 , et l'exerça jusques à sa mort , qui arriva le 13 de janvier 1555. C'était la soixante et dix-septième année de sa vie (b) (E). Il fut enterré au cimetière des pauvres écoliers (F). Il ne fut jamais marié , et il témoigna même de l'aversion pour les femmes. Il avait eu plus de soin de purger son style de la barbarie qui régnait dans les écoles , que de se défaire lui-même de ses manières rudes et un peu sauvages (G). Il avait tellement juré sur les paroles de Galien , qu'il se rendit le défenseur opiniâtre de ses erreurs. Il n'y eut que l'astrologie judiciaire

(H) en quoi il l'abandonna. Je dirai quelque chose de ses écrits (I). Il fut fort brouillé avec Vésalius (K).

(A) *C'est ce qu'il ne cherchait que trop.* Une avarice prodigieuse a terni l'éclat de plusieurs bonnes et belles qualités de notre Jacques Sylvius. Le grand nombre de ses auditeurs devait faire qu'il ne prît pas garde de bien près si chacun lui payait sa taxe ; cependant , il était d'une si grande rigidité là-dessus , qu'il faisait un bruit horrible dès qu'on ne lui payait pas les cinq sous (1) par mois à quoi se montait son minerval. Il fut une fois si en colère de ce qu'un ou deux de ses écoliers ne lui avaient point payé son mois , qu'il jura qu'il ne ferait plus de leçons si les autres ne chassaient ceux-là ou ne les contraignaient au paiement (2). Il vivait de la manière du monde la plus mesquine ; il ne donnait que du pain sec à ses gens , et il passait sans feu tout l'hiver. Deux choses lui servaient de remède contre le froid : il jouait au balon , et portait une grosse bûche sur ses épaules du plus bas de sa maison jusqu'au grenier. Il disait que la chaleur qu'il gagnait à cet exercice faisait plus de bien à sa santé que celle du feu. Il ne faut pas s'étonner qu'il eût amassé bien de l'argent avec un genre de vie si sordide , ni qu'il eût caché ses pistoles sous la terre. Il avait une maison dans le faubourg Saint-Marceau , où l'on disait qu'il avait caché 500 ducats ; quelques-uns soutinrent qu'ils les avaient vus dans une bourse rouge : un magicien confirmait cela , et demandait la moitié de ce trésor pour la peine de l'indiquer ; mais on eut beau chercher et beau remuer la terre , on ne trouva pas un sou. Quand on démolit (3) la maison que Sylvius avait possédée à la rue Saint-Jacques ; quand , dis-je , on la démolit afin de la rebâtir , les maçons y trouvèrent quelques pistoles , et l'on soupçonna qu'il y en avait eu beaucoup d'autres de cachées (4).

(1) Henri Étienne , *Apologie d'Hérodote* , pag. m. 168 , dit que c'était un teston.

(2) Henri Étienne , *là même* , assure qu'il fut présent à cette action.

(3) En 1616.

(4) Ex Renato Moreau , in ejus Vita.

(b) *Tiré de sa Vie* , composée par René Moreau. Elle est à la tête de ses ouvrages.

Buchanan avait fait un distique en forme d'épithaphe, après cette terrible leçon où Sylvius voulut qu'on chassât les deux pauvres écoliers qui ne l'avaient point payé (5). On prétend (6) que le jour des funérailles ce distique fut affiché, par quelques-uns de ses auditeurs, à la porte de l'église (7). Le voici :

*Sylvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam,
Mortuus et gratis quod legis ista, dolet.*

C'est-à-dire, selon la version de Henri Étienne (8) :

*Ici git Sylvius auquel onq en sa vie
De donner rien gratis ne prit aucun' envie,
Et ores qu'il est mort, et tout rongé de vers,
Encores ha depit qu'on lit gratis ces vers.*

On fit une autre satire contre lui, que Moreau donne à Henri Étienne, et qui lui reproche assez plaisamment son avarice. Ce libelle était un dialogue intitulé : *Sylvius ocreatus*, dont l'auteur prenait le nom de *Ludovicus Arrivabenus Mantuanus*. Il était vrai que Sylvius, peu avant sa mort, s'était fait donner ses bottes pour s'asseoir auprès du feu, et qu'il avait rendu l'âme tout botté. L'auteur de la satire feignait que Sylvius avait mis ses bottes afin de traverser l'Achéron sans se mettre dans la barque, et sans qu'il lui en coûtât rien. On prenait occasion de lui reprocher le plaisir qu'il avait pris à s'en aller causer dans la boutique d'un cordonnier, ce qui était assez étrange dans un homme si savant, et qui n'était guère sociable. Un de ses disciples, nommé Jean Melet, se déguisant sous le nom de Claude Burgensis, répondit à cette satire (9).

(B) *Son avarice ne s'accommodait point des frais qu'il eût fallu faire.*] René Moreau avait ouï dire à un vieux médecin de Montpellier que Sylvius avait promis aux professeurs de cette université d'attirer de tous les coins du royaume dans leur ville un grand nombre d'étudiants, s'ils voulaient l'agréger à leur corps sans qu'il lui

en coûtât rien ; et que cette proposition n'ayant pas été acceptée, il prit le parti de retourner à Paris, pour y demander à messieurs de la faculté la permission d'enseigner.

(C) *Il fut reçu bachelier en médecine en 1531.*] Les registres de la faculté, qui prouvent ce fait, réfutent invinciblement ceux qui voudraient soutenir après Rachin (10) que Sylvius a été médecin de Montpellier : car puisque son baccalauréat est postérieur à son voyage de Montpellier, il est hors de doute qu'il ne revint point de ce voyage avec la qualité de docteur en médecine ; et d'ailleurs on sait très-certainement qu'il ne sortit point de Paris depuis son baccalauréat (11).

(D) *Sylvius en avait une foule.*] Il avait fait imprimer, à l'usage de ses écoliers, la *Pratique* de Marc Gattinaria : on prétend qu'il en fut vendu neuf cents exemplaires dans un jour ou deux, et que le libraire fut obligé d'en faire une seconde édition (12). Un poète (13) qui fit son épithaphe assure que mille yeux le regardaient attentivement lorsqu'il faisait ses leçons :

*Quem certâ methodo medicis de rebus agentem,
Assidue in ludo totius principe terræ,
Mille acri assidue spectabant lumina visu.*

Moreau évalue cela à cinq cents auditeurs, et cite Sylvius lui-même, qui ne s'en donne que quatre cents, *auditoribus circiter quadringentis* (14). Sur ce pied-là Moreau n'a pas eu raison de dire que l'école de Sylvius pouvait être comparée à celle de Théophraste (15), où y il avait deux mille disciples. Henri Étienne (16) ne parle que de deux ou trois cents écoliers de Sylvius.

(E) *Il mourut le 13 de janvier 1555. C'était la soixante et dix-septième année de sa vie.*] René Moreau cite pour cela cinq témoins : savoir, Mizauld, Paschalis Gallus, Arrivabenus (17), Claude Burgensis, et Lacroix du

(5) Henri Étienne, *Apologie d'Hérodote*, pag. 168.

(6) Scæv. Sammarthanus, in *Elogiis*, p. m. 27.

(7) Moréri dit : à la porte de la maison ; il ne prenait pas garde à l'ipsis templi valvis, de Saint-Marthe qu'il cite.

(8) *Apologie d'Hérodote*, pag. 168.

(9) Ex Renato Moreau, in *Vitâ Jacobi Sylvi*.

(10) In *Catalogo Doctor. Monspel.*

(11) Moreau, in *Vitâ Jacobi Sylvi*.

(12) *Là même.*

(13) J. Vœvræus, apud Moreau, *ibidem*.

(14) *Præfat. libri de Ossibus.*

(15) Diogen. Laërt., in *ejus Vitâ.*

(16) *Apologie d'Hérodote*, pag. 168.

(17) Voyez ci-dessus la remarque (A).

laine. Mais il remarque en même temps que Sainte-Marthe (18) et Gesner (19) l'ont fait vivre seulement soixante-trois ans; que Dubreul (20) a mis sa mort au 1^{er} jour de février 1554; et que Nancelius et Rouville l'ont fait fleurir en 1557 et 1560. Mon édition de Dubreul, qui est de l'an 1639, in-4^o, met la mort de Sylvius à la soixante-troisième année de sa vie, et au 10 janvier 1554. Moréri, Merklin (21), Fréherus (22), ont donné dans l'erreur de Sainte-Marthe.

(F) *Il fut enterré au cimetière des pauvres écoliers.*] Il l'avait ainsi ordonné par son testament. Ce cimetière est au devant du collège Montaigu. L'enterrement se fit avec pompe; toute l'université y assista, et les médecins y furent en robe rouge. Le nom de ce cimetière me fait souvenir du traité que Sylvius composa en faveur des écoliers pauvres : le titre est : *De victus ratione facili ac salubri pauperum scholasticorum*. Il leur prescrit une diète qu'il dit que Dieu lui a mis au cœur de publier; et il entre dans un détail qui ferait rire les gens de ce siècle, moins traitables qu'on ne l'était en ce temps-là. Il recommande aux écoliers qui se réveillent la nuit de bien tousser et cracher, et leur donne bien de petits expédients pour s'empêcher d'avoir froid au lit. *Ut citius incalascas, pedes etiam in nates reduces, in lectum inspira*. On a lieu de croire qu'il en connaissait l'utilité par sa propre expérience.

(G) *Ses manières rudes et un peu sauvages.*] Il raillait peu, il sortait peu de sa gravité; mais quand il voulait s'humaniser par quelque trait de raillerie, il ne s'apprivoisait qu'à demi. Voici la seule gentillesse qu'on en conte : il dit un jour *qu'il s'était défait de trois bêtes, de son chat, de sa mule et de sa servante*.

(H) *Il n'y eut que l'astrologie judiciaire.*] Jamais elle n'avait été si en vogue, tant à la cour qu'à la ville, que du temps de Sylvius; cependant

(23) il la combattit avec force, toutes les fois que l'occasion s'en présenta. Après avoir dit un jour à Turnèbe, son bon ami, pis que pendre des astrologues, il l'assura qu'il avait souvent pris la peine au commencement de l'an de parcourir tout l'almanach, et de marquer *temps serein*, partout où ils mettaient *temps pluvieux*; *vent*, partout où ils mettaient *calme*; *temps couvert*, partout où ils mettaient *sérénité*; et qu'ayant pris garde à l'événement, il avait trouvé par le calcul au bout de l'année, qu'il avait été de beaucoup meilleur astrologue qu'eux (24).

(I) *Je dirai quelque chose de ses écrits.*] Les principaux livres qu'il a composés, et qui l'ont le plus fait connaître, sont : *Methodus Medicamentorum componendi, ad usum Medicorum concinnata*; *Libri de Medicamentorum simplicium delectu in Pharmacopœorum gratiam conscripti*; *Castigationes et Emendationes in Johannem Mesuæum*. Ses livres d'anatomie furent expliqués publiquement par les professeurs de Paris. Son traité *de Mensibus mulierum* servit de texte aux leçons publiques de Louis Duret. Ce même traité, et celui *de Generatione Hominis*, furent traduits en français par Guillaume Chrétien, médecin de Henri II. Ses traités d'anatomie et de pharmacie ont été traduits en français, et réimprimés plusieurs fois. Ce sont apparemment ceux-là qui furent expliqués publiquement par un des plus entêtés disciples de Vésalius. Or c'est beaucoup dire, vu la haine qui a régné entre lui et Vésalius (25). On a une édition (26) in-folio des Œuvres de Sylvius, procurée par les soins de René Moreau, qui a mis à la tête la Vie de ce grand homme. Nous en avons extrait cet article. Cette Vie est d'une si bonne main, qu'il serait à souhaiter que l'ouvrage (27) d'où

(23) *Notes qu'au lieu de cependant on pourrait dire et c'est pour cela. Ces sortes de matières ont deux faces.*

(24) Turnebus, epist. ad cardinal. Lotharingum, præfixa Opusc. Plutarchi, de Orac. defectu.

(25) Voyez la remarque (K).

(26) Celle dont je me sers est de Genève, 1635. L'épître dédicatoire est datée du 1^{er} de septembre 1629.

(27) De illustribus Medicis parisiensibus, par René Moreau.

(18) In Elogiis, pag. m. 27.

(19) In II Catal. lib. Galeni.

(20) In Antiquitat. Parisiens.

(21) In Lindenio renovato.

(22) In Theatro Virorum eruditione clarorum.

elle a été tirée fût imprimé. Elle est suivie d'une longue tirade d'éloges de Sylvius, recueillis de divers auteurs, par où l'on peut aisément connaître que c'était un homme fort estimé.

(K) *Il fut fort brouillé avec Vésalius.*] Ce dernier a causé à Sylvius le plus grand chagrin qu'il ait jamais eu. Le fort de Sylvius avait été l'anatomie, et il préparait un ouvrage sur cette matière, qu'il regardait comme son chef-d'œuvre. Sur cela voici Vésalius qui publie en 1541 son *Opus anatomicum*, si bien travaillé, si étoffé de belles figures, que tout le monde l'admire. Vésalius avait été trois ans auditeur de Sylvius: nouveau sujet de chagrin; le disciple supplante le maître. D'ailleurs il attaque Galien, et non-seulement il l'accuse de plusieurs fautes qui ne l'étaient pas peut être, mais il le convainc d'erreurs très-réelles. Quel moyen de souffrir cela, quand on passe, comme faisait Sylvius, pour le grand restaurateur, et pour le premier trucheman de Galien? Sylvius ne garda aucunes mesures; il soutint que Galien n'avait rien écrit qui ne fût vrai; et il s'abandonna tellement à sa colère, qu'il déclamaient éternellement contre son critique. *Sylvius ita exarsit in iras tantoque odio commotus est in Vesalium, primò ut nihil à Galeno scriptum prolatumque esse contenderet quod veritati non esset consentaneum; secundò ut nullà habita ratione ætatis et gravitatis suæ, impetu quodam mentis fervidiore elatus ansam declamandi in Vesalium (quem Vesanum appellabat) singulis diebus arriperet, et contumeliosius exciperet, quàm vel ipse propter prudentiam longâ rerum experientiâ comparatam, vel Vesalius ob laudabile suum institutum ad utilitatem publicam destinatum mereretur* (28). Les médecins de l'empereur, et même quelques courtisans qui haïssaient Vésalius à cause de sa présomption et de son mérite, jetaient de l'huile dans le feu. Cette querelle fut féconde en livres, et l'on peut en connaître le progrès si on lit l'ouvrage de Sylvius in *Vesanum*, la lettre de Vésalius de *Chinâ radice*, l'écrit de François Putéus in *Vesalium*, celui

(28) Renatus Moreau, in *Vitâ Sylvii*.

de René Héner in *Sylvium*, les Observations anatomiques de Fallope, et l'Apologie de Cunéus contre Putéus.

SIMON ou SIMONIS (THÉODORE), natif de Berchstède dans le pays de Holstein (a). Voyez tome VIII, la remarque (I) de l'article JANSÉNIUS, et joignez-y ce qui suit. Fromond soutient (b) que ce personnage, ayant été mis en liberté, abjura ses hérésies à Louvain, et reçut de Jansénius de quoi payer sa dépense au cabaret, et de quoi faire son voyage. On ajoute qu'il s'était défroncé à Magdebourg avant qu'il vînt à Louvain. Je parlerai de la réponse qui fut faite à ce récit (A). Il y a des gens qui sont capables de s'imaginer qu'un certain livre fort impie regarde notre Simonis (B), c'est pourquoi j'avertis ici que cela est faux. Il changea son nom en celui de *Philippus Cosmius* (c).

(a) Moller. *Isagoge ad Historiam Chersones. Cimbricæ, parte III, pag. 108.*

(b) Lib. Fromond, *Crisi desperatæ Causæ Papatûs, cap. XLV, pag. 284.*

(c) *Biblioth. Antitrinit., pag. 143.*

(A) *Je parlerai de la réponse qui fut faite à ce récit.*] Je ne répète point ce qui concerne le voyage de Simonis à Louvain, et ses conférences avec Jansénius (1). Je dirai seulement qu'après s'être retiré de cette ville, il composa un écrit de *falsis Principiis Fidei pontificæ ejusque Idololatriæ*, qu'il envoya à Jansénius, l'an 1631. Il y exposait les motifs de sa conversion, et il espéra que ce docteur lui répondrait. Il se trompa; ce silence le fit revenir à la charge: il lui écrivit une lettre (2) pour le presser de répondre, et il la fit imprimer. On y voit l'histoire de son

(1) Voyez l'article JANSÉNIUS, tom. VIII, pag. 322, remarque (I).

(2) Elle est datée d'Emmerie, le 12 de février 1632.

nnement. Cette lettre fut dans un ouvrage de Voétius (3), 35. Ce fut ce qui engagea d à parler de ce Simonis dans se à ce livre de Voétius. Il les choses avec très-peu de oi, si l'on s'en rapporte à la qui lui fut faite. Voyez la pologétique que Simonis lui . Elle est à la tête de son traité *de Religione propria Papaverisus Cornelium Jansenium, um Ipresem*, imprimé à l'an 1638. Il soutient que Fro-falsifié et supprimé plusieurs tances du fait ; il nie qu'il ait la foi romaine à Louvain ; il qu'il a vécu quelque temps 'ordre de prémontré, mais i sortit avant l'émission d'au-u (4).

Il y a des gens. . . capables de ner qu'un certain livre fort egarde notre Simonis.] Savoir éral que le nom Simonis est au un tel livre, et que Théodore s a été successivement luthé-apiste, luthérien, et socinien ; il a été recteur d'un collège n dans la Pologne, et que le lont il s'agit fut imprimé en e, sont des choses qui peuvent iger que cet ouvrage est de ce n ; car on ne prend pas tou-garde au temps. Voilà le sujet te remarque. Ceux qui vou-savoir quelque chose touchant rit impie n'ont qu'à lire ce e de Spizélius : *de Atheismo onid, ex atheo libello, Cra-anno 1588, tit. Simonis Religio, e incerto edito, judicium fieri in quo præter portenta innu-hæc quoque verba reperiuntur : in tria, Cælum, Terram et formam : in Cælum patrem creatorem omnium ; in Ter-nnium matrem atque nutricem ; cæli formam omnia sentientem elligentem. Ede itaque, bibe, jam Deus figmentum est* (5).

titulé : Desperata Causa Papaths. Voyez-ge 762 et suiv.

voti monastici et ordinis religionis liber usque diem perstiti.

izelius, in Scrutinio Atheismi, pag. 43, vez aussi le même Spizélius, in Infel. lit-pag. 355, où il parle plus amplement de impie. Voyez aussi la remarque (D) de : Simonius (Simon), dans ce volume.

SIMONETTA (HYACINTHE), gentilhomme milanais, fut fort estimé pour sa bravoure et pour son expérience militaire. Il fut fait prisonnier par un gentilhomme breton nommé Jacques de Rommelin, lieutenant de la compagnie du sénéchal d'Armagnac. Ce Breton, qui entre les gens de guerre était appelé *le petit capitaine la Lande*, à cause qu'il était puîné de la maison de la Lande, emmena son prisonnier dans la ville d'Ast, et le relâcha après que la rançon eut été payée. Simonetta se plaignit que la Lande l'avait traité indignement, et lui écrivit quelque chose là-dessus ; et ayant reçu réponse, *il lui envoya un cartel de combat*, qui fut accepté, de sorte que les conditions en ayant été réglées par Jean-Jacques Trivulse, qui commandait en l'Astesan pour le roi de France Charles VIII, et par Lucio Malvetio, lieutenant du duc de Milan, les deux champions entrèrent en lice l'an 1496. La victoire demeura au gentilhomme breton (a), de quoi Trivulse donna un certificat que l'on trouve tout du long dans le sieur Bertrand d'Argentré (b), qui réfute quelques méprises concernant ce fameux duel (A).

(a) Tiré de Bertrand d'Argentré, Histoire de Bretagne, liv. XII, chap. LXI.

(b) Là même.

(A) *D'Argentré réfute quelques méprises concernant ce fameux duel.]* Il blâme (1) Arnoul Ferron (2) d'avoir dit que la Lande était de Bordeaux et d'une famille bourgeoise, et que le combat fut fait en présence de Charles VIII. Voilà trois faussetés ;

(1) D'Argentré, Hist. de Bret., liv. XII, chap. LXI, pag. m. 702, 704.

(2) Ferron., in Histor. Caroli VIII, folio m. 37 verso.

car la Lande était un gentilhomme breton, et ne se battit qu'en 1496, et le roi était repassé en France au commencement de l'an 1495. L'adversaire de la Lande ne se nommait point Christophle Zerbulo, et n'était point de Gênes, comme Arnoul Ferron l'assure : il s'appelait Hyacinthe Simonetta, et il était de Milan. Ils ne se battirent point à pied à coups d'épée, et la Lande ne perça point de son épée le ventre de son ennemi, comme Ferron le prétend. Ils se battirent à cheval, *ils s'assailirent de leurs lances courant l'un contre l'autre, et depuis de masse*. Simonetta fut blessé au visage (3); c'est ce que Trivulse, spectateur du combat, a déclaré dans l'attestation. Notez que Symphorien Champier (4), dans la Vie qu'il a faite de Charles VIII, se fâche contre Sabellic, qui par haine pour les Français a supprimé ce combat, qui fut d'autant plus mémorable, que l'on érigea un trophée au lieu où il fut donné. D'Argentré ajoute (5) qu'Alciat, qui pour lors lisait le droit civil à Milan, a parlé de cette aventure *en un livre qu'il a fait de Duello*; mais qu'il s'est trompé en disant (6) que Simonetta se battit contre Bayard; car le combat de Bayard se fit avec don Alphonse de Sotomajore, l'an 1503. Cette critique est bonne; mais il est faux qu'Alciat enseignât alors le droit civil à Milan. Il n'y a jamais été professeur en cette science : et il n'avait que trois ou quatre ans lorsque la Lande et Simonetta se battirent. Il dédia son traité *de singulari Certamine* à François I^{er}, le premier de mars 1529; il était alors à Avignon.

(3) D'Argentré, Hist. de Bret., liv. XII, chap. LXI, pag. 703.

(4) Ferron., in Hist. Caroli VIII, folio 38.

(5) D'Argentré, pag. 704.

(6) Alciat., de singulari Certamine, capite XXXVIII, pag. 67, edit. Lugd., 1543, in-8°.

SIMONIDE, poète iambique, était de Minoa (a), ville de l'île d'Amorgos, l'une des Sporades (b). Si l'on en veut croire Suidas, il florissait 406 ans après la prise

(a) Stephanus Byzantinus, voce 'Αμοργός.

(b) Strabo, lib. X, sub fin.

de Troie; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il est moins ancien. On le trouve cité dans Athénée, dans Junius Pollux, dans Élien, et ailleurs. Il avait fait une satire bien ridicule contre les femmes (A).

(A) *Il avait fait une satire bien ridicule contre les femmes.*] Il supposait que l'origine de leurs âmes était différente selon la diversité de leurs humeurs; que l'âme des unes était tirée d'un cheval, ou d'un renard, ou d'un singe, etc. et que l'âme des autres venait de la mer, ou de la terre, etc. Élien cite ce qu'il disait touchant les femmes qui aiment à se parer, à se farder et à se peigner; il leur donnait pour principe les chevaux : *Καὶ ὁ Σιμωνίδης δὲ, ἐκ παντοδαπῶν θηρίων λέγων τὰς γυναῖκας γενέσθαι τε, καὶ διαπλαισθῆναι, φησὶν ἐνίαις ἐκ τῶν ἵππων τὸ τε φιλόκοσμον καὶ φιλόμυρον συνεχθῆναι κατ' ἐκείνους φύσει* : *Quia et Simonides fabulans ex diversis bestiis natus et conformatus esse mulieres, nonnullis earum ornatas et unguentorum studium ex equorum naturâ innatum esse scribit* (1). Je laisse les vers grecs qu'il rapporte, et je me contente de rapporter en latin la conclusion de ce passage : *Talis quidem uxor præbet se spectaculum aliis jucundum, sed viro nocet suo, nisi ille fuerit aut rex, aut vir præpotens, huiusmodi uxor oblectare quem queat*. Cela veut dire en gros qu'une telle femme est un spectacle fort plaisant aux autres hommes, mais ruineux à son mari, à moins qu'il ne soit un roi ou un grand seigneur. Vous trouverez dans Stobée, non-seulement les mêmes vers qu'Élien rapporte, mais aussi un bon nombre d'autres du même ouvrage de Simonide (2). Ce poète n'était guère moins injuste que cet auteur italien qui a soutenu que les femmes n'ont point d'âme. (3) Au reste, si j'attribue à ce Simonide, plutôt qu'à celui de l'article suivant, les vers

(1) Ælian., de Animal., lib. XVI, c. XXIV, pag. m. 941.

(2) Stobæus, sermone LXXI qui est de Vituperio Mulierum, folio m. 252 verso.

(3) Voyez les Mélanges de Vigneul-Marville, tom. I, pag. 16, 17.

qu'Élien allègue, je ne fais que me conformer au sentiment de Léon Alatius (4).

(4) Allatius, de Simeonum Scriptis, pag. 206, 207.

SIMONIDE *, l'un des meilleurs poètes de l'antiquité, était de Céos, île de la mer Égée. Il florissait encore au temps de l'expédition de Xerxès, c'est-à-dire vers la 75^e. olympiade. Il exerça son talent sur plusieurs sortes de poèmes; mais il réussit principalement dans les élégies (A). On dit qu'il fut préservé deux fois d'un péril mortel, et que ce fut une récompense de sa vertu (B). On lui attribue l'invention de la mémoire locale (C). Il est du nombre des poètes dont la verve et la mémoire ont été de longue durée; car à l'âge de quatre-vingts ans il disputa le prix de la poésie (D) et le remporta (a), et il se vanta de surpasser en mémoire tous les autres hommes (b). Il vécut encore plus de dix années (c). On dit que la destruction de son tombeau, par un général des Agrigentins, ne demeura point impunie (E). La réponse qu'il fit à un prince qui lui demandait la définition de Dieu est fort célè-

* Leclerc trouve fort bonnes les réflexions que Crousas a faites sur cet article, aux pag. 447-450 de son *Examen du Pyrrhonisme*.

(a) Plutarchus, an seni sit gerenda Respubl., pag. 785, A.

(b) Voyez le distique grec rapporté par Aristides *παρὰ τοῦ παραφθίγματος*. M. de Valois, in *Amm Marcell. lib. XVI, cap. V*, pag. m. 116, le rapporte.

(c) *Σιμωνίδης ἑ Κεῖος ὑπὲρ τὰ ἐνενήκοντα (ἰζήσεν)* Simonides Ceus supra nonaginta (vixit). Lucian. in *Macrobiis, sub finem*, pag. 644, tom. II. Suides le fait vivre quatre-vingt-neuf ans, et non pas quatre-vingt-dix-neuf, comme le Gyraldi, *dialog. IX. Historiarum poetarum*, pag. 463, l'assure.

bre (F). J'entends celle qu'il donna à Hiéron, tyran de Syracuse, à la cour duquel il alla malgré son grand âge. Il écouta plus son avarice que sa vieillesse; car il aimait l'argent (d), et il connaissait la libéralité d'Hiéron. Il y a des théologiens qui ne pourraient pas reprendre l'aveu qu'il fit, qu'il ne pouvait donner la définition de Dieu (G). Sa réponse à un roi de Lacédémone eut le même sort que celle de Solon à Crésus (H). On lui attribue une autre réponse qui est fort semblable à celle du philosophe qui se vantait de porter sur soi tous ses biens (I). Il ne faut point prendre au pied de la lettre celle qu'il fit à une demande de la femme d'Hiéron (K): ce fut plutôt une raillerie qu'une sérieuse déclaration de son sentiment. Il se reconnaissait incapable de tromper les sots (L). Certains vers, où il censura une maxime de Pittacus, parurent fort malaisés à entendre (e). La discussion qu'on en fit nous fait savoir qu'il n'était pas de ces critiques sévères qui ne louent que ce qui leur semble parfaitement bon, et qui censurent les moindres défauts. Il était infiniment plus traitable: les imperfections humaines pouvaient obtenir de lui une bonne capitulation. On le contentait, pourvu que l'on ne fût pas trop méchant (f). On n'aurait jamais fait, disait-il, si l'on voulait censurer tous ceux qui font des folies. Le

(d) Voyez la remarque (N), citat. (86).

(e) Voyez la remarque (F), vers la fin.

(f) *Ἐμοίγε ἱκανεῖ ὅς ἐν μὴ κακὸς ἦ, μηδ' ἄγαν ἀπάλαμνος*. Mihi satisfacit et ille quisquis malus non est, nimumque ignavus. Plato, in *Protag.*, pag. 240.

nombre des fous est infini, et je ne cherche point sur la terre un homme irrépréhensible. Il n'y en a point de tels; je ne louerai jamais personne sur ce pied-là. Il me suffit qu'on soit médiocre et exempt de crimes (g). Il conseillait de traiter toutes les choses de cette vie comme un jeu, et de ne les appliquer sérieusement à quoi que ce fût (h). Quoique le caractère principal de sa poésie fût une certaine douceur, infiniment propre à toucher et à attendrir, il ne laissait pas de se faire craindre par des invectives piquantes (M). Je ne vois personne qui lui conteste la qualité d'excellent poète, et quand on songe qu'il fut capable de pacifier deux princes extrêmement irrités, et actuellement sous les armes l'un contre l'autre (i), il faut que l'on convienne que tout son mérite ne consistait pas à faire de très-bons vers. Il avait sans doute plusieurs autres qualités qui le rendaient fort considérable; mais on ne peut point l'excuser de son avarice et de sa plume vénale (N). Sa gloire tombe par-là nécessairement; je veux dire que ce sont des ombres qui au lieu de relever les beaux endroits de son tableau les obscurcissent et les enlaidissent. De toutes les sentences qu'on lui attribue, je ne marquerai que celle-ci : il disait que la nécessité était une chose

avec laquelle les dieux mêmes ne voulaient pas se commettre ou entrer en lice (k). Léoprèpes, son père, a mérité d'être cité pour un bon conseil qu'il donna à deux jeunes hommes (O). Quelque bons que puissent être les recueils de Giraldi (l), ils n'égalent pas ceux qu'Allatius a publiés touchant notre Simonide (m). Nous y trouvons le titre de tous ses poèmes, autant qu'on le peut savoir par les monumens qui nous restent de l'antiquité; mais nous n'y rencontrons pas l'*Oëuf de Simonide*, dont M. Blondel, l'architecte, a fait mention (n). Il s'est trompé en cela; il a confondu Simonide avec Simmias le Rhodien. On verra dans l'article suivant si j'ai quelque chose à dire contre Moréri.

(k) Ἀνάγκη οὐδὲ θεοὶ μάχονται. *Cum necessitate neque Dii pugnant.* Suidas, in Σιμωνίδης, pag. 741.

(l) Gyrald. Dial. IX de Poëtar. Histor. pag. 462 et seq.

(m) Allatius, de Simeonum Scriptis, pag. 207 et seq.

(n) Dans sa Comparaison de Pindare et d'Horace, pag. 32, édit. de Hollande. On a relevé cette faute dans les Remarques qu'un avocat hollandais a publiées en français sur cet ouvrage de M. Blondel, à Rotterdam, 1701.

(A) Il réussit principalement dans les élégies.] Quintilien va nous l'apprendre. *Simonides tenuis (1) alioqui sermone proprio et jucunditate quâdam commendari potest : præcipua tamen ejus in commovendâ miseratione virtus, ut quidam in hæc eum parte omnibus ejusdem operis autoribus præferant (2).* Denys d'Halicarnasse a reconnu entre autres vertus dans la muse de Simonide le don d'attendrir. Il la met à cet égard-là fort au-dessous de Pindare. Σιμωνίδου

(g) Ex Platone, in Protag. p. 240.

(h) Παίζειν ἐν τῷ βίῳ καὶ περὶ μὴδὲν ἀπλῶς σπουδάζειν. *Ut ludamus in vitâ, neque ulli rei studeamus seriô.* Theo, Progymn. cap. V, pag. m. 84.

(i) Voyez le Scoliaſte de Pindare, in Oden II, Olym. et tom. VIII, p. 122, la rem. (C) de l'article ΗΙΕΡΟΝ I^{er}.

(1) Touchant cette simplicité de Simonide, voyez M. le Fèvre, Abrégé de la Vie des Poëtes grecs, pag. m. 38.

(2) Quintil., Institut. Orat., lib. X, cap. I, pag. m. 468.

ἡ παρατήρει τὴν ἐκλογὴν τῶν ὀνομάτων, ἢ συνθέσῃ τὴν ἀρίστην πρὸς τοῦτο, καὶ ὁ βελτίων εὕρεται καὶ Ἰνδάρου, τὸ οὐκ ἐκτείνεσθαι μὴ μεγαλοπρεπῶς, ἀλλ' αἰσιμαῖος παθητικῶς. Simonidis *verò observa nominum delectum, compositionis accuratam rationem; id hæc, in quo etiam multò melior est pso Pindaro, niserationem commovet, non ut ille magnificè, sed suo ipse more patheticè* (3). Quand Horace veut désigner des muses plaintives, il se sert d'une expression qui représente notre poète.

*Sed ne relictis, Musa procar, jocis
Cen retractes munera nanias* (4).

Catulle n'est pas moins propre à être cité à cet égard (5). L'un des plus célèbres ouvrages de Simonide avait pour titre *les Lamentations* (6). J'ai dit ailleurs (7) qu'il gagna le prix de l'élegie sur Eschyle.

(B) *On dit qu'il fut préservé deux fois d'un péril mortel, et que ce fut une récompense de sa vertu.* Il soupait un jour chez Scopas, homme d'importance, tant à cause de sa noblesse qu'à cause de ses richesses. Après qu'il eut récité le poème qu'il avait composé à prix fait en l'honneur de ce personnage, et où il avait mêlé l'éloge de Castor et de Pollux, on lui dit qu'on lui paierait la moitié du prix, et qu'il demandât l'autre moitié, s'il le trouvait à propos, aux Tyndarides (8), à qui il n'avait pas donné moins de louanges qu'à Scopas. Un peu après on lui vient dire que deux jeunes hommes qui voulaient parler à lui étaient à la porte. Il sortit, et ne vit personne. Dans cet intervalle de temps, la chambre où il avait laissé Scopas et les autres conviés tomba, et ils furent tous écrasés. Vous allez voir les beaux termes dont Cicéron s'est servi en narrant cela. *Dicunt quum cœnaret Gramnone in Thessaliâ Simonides apud Scopam fortunatum hominem et nobilem,*

(3) Dionys. Halicarn., de veter. Scriptor. Cens.

(4) Horat., od. I, lib. II.

(5) *Paulum quid lubet adlocutionis mœstius lacrymis Simonideis.* Catullus, epigr. XXXIX.

(6) Voyez M. le Fèvre, Abrégé de la Vie des Poètes grecs, pag. 39.

(7) Dans l'article d'ESCHYLE, tom. VI, pag. 265, remarque (G).

(8) C'est-à-dire à Castor et à Pollux.

cecinnissetque id carmen, quod in eum scripsisset, in quo multa ornandi causâ poëtarum more in Castorem scripta et Pollucem fuissent, nimis illum sordidè Simonidi dixisse, se dimidium ejus ei quod pactus esset pro illo carmine, daturum, reliquum à suis Tyndaridis, quos æquè laudasset, peteret, si ei videretur. Paulò post esse ferunt nunciatum Simonidi, ut prodiret, juvenes stare ad januam duos quosdam, qui eum magnoperè evocarent, surrexisse illum ipsum, prodisse, vidisse neminem. Hoc interim spatio conclave illud, ubi epularetur Scopas, concidisse, eâ ruina ipsum oppressum cum suis interisse (9). Valère Maxime rapporte le même fait (10), mais avec un péché d'omission inexcusable; car il ne dit point la raison pourquoi Castor et Pollux rendirent ce bon service à Simonide. Notez que Solin transporte à Pindare ce que tous les autres écrivains attribuent à Simonide, à l'égard de cette faveur céleste (11). M. de Saumaise soupçonne Solin d'en avoir ainsi usé pour cacher ses brigandages; je veux dire pour persuader qu'il n'était pas un simple copiste de Plin (12). Notez aussi que Quintilien traite de fable ce qui concerne cette apparition des Tyndarides (13). Il se fonde sur ce que ce poète, qui sans doute ne se fût pas dérobé une telle gloire, n'en fait aucune mention dans ses ouvrages. Il observe que les auteurs varient beaucoup touchant celui en l'honneur duquel Simonide fit ce poème. On ne s'accordait point sur la ville où le festin se donna. Mais il nous apprend une chose que Cicéron ne devait pas supprimer. Il nous dit que la personne que Simonide avait louée était un athlète victorieux. *Cùm pugili coronato carmen, quale componi victoribus solet, mercede pactâ scripsisset, abnegata ei pecuniæ pars est, quòd more poëtis frequentissimo*

(9) Cicero, de Oratore, lib. II, folio 87, D. Voyez aussi Phèdre, lib. IV, fab. XXIV.

(10) Valer. Maximus, lib. I, cap. VIII, n. 7, in ext.

(11) Solin., cap. I, pag. m. 11.

(12) Salmas. Exercitat. Plin., tom. I, pag. 53.

(13) *Quinquàm mihi totum de Tyndaridis fabulosum videtur, neque omnino hujus rei meminit usquàm poëta ipse, profectò non taciturnus de tantâ suâ gloriâ.* Quintilian., lib. XI, cap. II, pag. m. 517.

digressus, in laudes Castoris et Pollucis exierat (14). L'omission de cette particularité fait beaucoup de tort à Simonide; car elle nous porte à croire qu'il s'égara mal à propos dans des digressions; et qu'il offusqua imprudemment, par les éloges des dieux, la gloire du personnage qui lui avait acheté son panégyrique. Dès que vous songez à la victoire que Simonide devait célébrer, l'objection s'évanouit, vous comprenez que Castor et Pollux (15) ont dû avoir part à l'éloge; ce n'est plus une digression blâmable, c'est un épisode nécessaire. Au reste, M. de Girac ne critique point Quintilien avec raison. *Cet habile rhétoricien*, dit-il (16), *n'eût eu garde de se servir de l'argument négatif, s'il eût vu dans Callimaque que Simonide lui-même fait mention de son aventure avec des termes pleins de reconnaissance et de gratitude envers les libérateurs.* Il est sûr que les vers de Callimaque n'ont point dû empêcher Quintilien de parler comme il a fait. Il y a une différence énorme entre ce qu'un poète raconte dans ses poésies, et ce que d'autres lui font dire en l'introduisant dans leurs écrits.

Voici l'autre miracle. Simonide ayant débarqué rencontra sur le rivage le corps mort d'un inconnu, et l'enterra. Cet inconnu l'avertit en songe de ne point se rembarquer le jour suivant: Simonide suivit ce conseil, et vit périr le vaisseau. Il fit un poème sur cette aventure. *Longè indulgentiùs Dii in poëtâ Simonide, cujus salutarem inter quietem admonitionem consilii firmitate roboraverunt. Is enim cum ad littus navem appulisset, inhumatumque corpus jacens sepulturæ mandasset, admonitus ab eo ne proximo die navigaret, in terrâ remansit: qui inde solverant fluctibus et procellis in conspectu ejus obruti sunt. Ipse lætatus est, quod vitam suam somnio, quam navi, credere maluisset. Memor autem beneficii, elegantissimo eam carmine*

(14) Quintilian. lib. XI, cap. II, pag. m. 517.

(15) Ils étaient en quelque manière les patrons des athlètes.

(16) Girac, Réplique à Costar, section LIII, pag. m. 465: il cite les paroles de Callimaque, rapportées par Suidas: j'en parle ci-après, citation (26), remarque (E), à la page 291.

æternitati consecravit, melius illi et diuturnius in animis hominum sepulchrum constituens, quam in desertis arenis struxerat (17). Il n'avait point cru que pour remplir tous les devoirs de l'humanité, il fallût faire autre chose que d'enterrer le cadavre; mais ayant été récompensé si amplement de son bienfait, il n'en demeura point-là, il voulut que le sépulcre de l'inconnu portât des marques d'honneur, il y mit cette épitaphe glorieuse.

Οὗτος μὲν Κείσιον Σιμωνίδου ἐστὶ σαρτήρ,

“Ὅς καὶ τεθνηὼς ζῶντι παρέσχε χάριν.
Hic quidem Cei Simonidis est seryator,
Qui et mortuus vivo retulit gratiam (18).

(C) *On lui attribue l'invention de la mémoire locale.*] Il est à propos de dire à quelle occasion il l'inventa. Lorsque Scopas et ceux qu'il traitait furent écrasés sous les ruines de la chambre, ils furent tellement défigurés qu'on ne les pouvait discerner les uns des autres. Cependant, il importait de les reconnaître; car ceux qui voulurent les enterrer souhaitaient de rendre ce bon office chacun à son parent. Simonide les tira de peine; il se souvint de la place que chacun des conviés avait occupée, et par ce moyen il fut en état de dire aux parens: C'est à vous à enterrer celui-ci; c'est à vous à enterrer celui-là. Ensuite faisant réflexion sur l'importance de l'ordre par rapport à la facilité de conserver les idées des objets, il inventa la méthode de les attacher à certains lieux: il fut, dis-je, l'inventeur de la mémoire locale. Cicéron sera mon témoin. (19) *Non sum tanto ego, inquit, ingenio, quanto Themistocles fuit, ut oblivionis artem quam memoriæ malim, gratiamque habeo Simonidi illi Chio, quem primum ferunt artem memoriæ protulisse. Dicunt enim quum coenaret. . . .* (20) *Quos quum humare vellent sui,*

(17) Valer. Maximus, lib. I, cap. VII, num. 3, in Ext. Voyez aussi Cicéron, de Divinat., lib. I, folio 308, C.

(18) Tzet., chiliad. I, hist. XXIV. Il cite un Aristides. Voyez Vossius, de Histor. græcis, lib. III, cap. XXX, pag. 331, où il corrige ce passage de Tzetès.

(19) Cicero, de Oratore, lib. II, folio 87, D. Voyez aussi Quintilien, lib. XI, cap. II, pag. 517.

(20) Vous trouverez ci-dessus, citation (9), les paroles que je saute ici.

neque possent obtritos internoscere ullo modo, Simonides dicitur ex eâ quòd meminisset quo eorum loco quisque cubuisset, demonstrator uniuscujusque sepeliendi fuisse. Hâc tum re admonitus invenisse fertur, ordinem esse maximè, qui memoriæ lumen afferret. Itaque iis qui hanc partem ingenii exercerent, locos esse capiendos, et ea quæ memoriâ tenere vellent, effingenda animo, atque in his locis collocanda : sic fore, ut ordinem rerum locorum ordo conservaret res autem ipsas rerum effigies notaret, atque ut locis pro cerâ, simulacris pro litteris uteremur. Cet auteur observe en un autre endroit, que Simonide avait beaucoup de mémoire (21). Ces paroles de Philostrate en donnent une grande idée : Apollonius étant en l'âge de cent ans l'avoit encore plus fresche et gaillarde, que n'eut onques Simonide en sa plus grande vogue, et souloit souvent chanter un cantique que ce poète avoit composé à la louange de la mémoire ; où il met que toutes choses se flettrissent et consomment avec le temps, lequel ne s'envieillist jamais ny ne se corrompt, ains se conserve en son entier, tournoyant autour la mémoire (22). Il y a des gens qui ont dit que Simonide avait pris des médicamens pour se donner une très-heureuse mémoire, et qu'ils produisirent ce bon effet (23).

(D) *A l'âge de quatre-vingts ans il disputa le prix de la poésie.*] Il fit mention de cela dans l'un de ses poèmes. *Simonides verò poëta octogesimo anno et docuisse se carmina, et in eorum certamen descendisse ipse gloriatur : nec fuit iniquum, illum voluptatem ex ingenio suo diù percipere, cùm eam omni ævo fruendam traditurus esset* (24).

(E) *La destruction de son tombeau..... ne demeura point impunie.*] Phénix, général des Agri-

(21) Cicero, Tusculan. Quest., lib. I, folio 249, C.

(22) Philostrate, Vie d'Apollon, liv. I., chap. IX, pag. 153 de la traduction de Vigenère. Voyez-le aussi in Vitis Sophistar., lib. II, in Proclo.

(23) *Scriptores varii memorant Cyrum regem et Simonidem lyricum, et Hippium Eleum... ideò valuisse memoriâ quòd epotis quibusdam remediis id impetrârunt.* Ammian. Marcell., l. XVI, cap. V, pag. m. 116.

(24) Valer. Maximus, lib. VIII, cap. VII, num. 13, in Est.

gentins, étant en guerre contre ceux de Syracuse, démolit le tombeau de Simonide (25), et en fit servir les pierres à la construction d'une tour; et il arriva que l'on prit la ville par l'endroit de la muraille où cette tour fut bâtie. Callimaque introduisit Simonide se plaignant de cette impiété, et disant que Phénix n'avait eu aucune crainte pour Castor et Pollux, qui, ajoutait-il, me préservèrent de la chute d'une maison (26). On ne peut assez s'étonner de la négligence de Suidas, qui ne nomme point la ville où une tour fut bâtie des matériaux du tombeau de ce grand poète. Mais puisqu'il dit qu'un général des Agrigentins fit démolir ce tombeau et construire cette tour, il nous porte à croire que cela se fit dans Agrigente. Si ce n'est que l'on veuille dire que Phénix ayant conquis Syracuse, et y étant assiégé, fit fortifier une muraille par la construction d'une tour, et que Syracuse fut reprise par cet endroit-là. Il est apparent que Simonide mourut à la cour d'Hiéron. Un très-docte chronologue met la mort du poète un an avant celle du prince. *Utriusque obitus contiguos, ut ita dicam, in annos incurrit, Simonidis quidem in annum mundi 3516, Hieronis autem 3517, apud P. Petavium, lib. XIII, de Doctrinâ Temporum* (27). Notons que le père Pétau adopte le sentiment de Diodore de Sicile, selon lequel Hiéron mourut l'an 2 de la 78^e. olympiade (28). Il a donc cru que Simonide mourut l'an 1^{er}. de la même olympiade (29). Or, comme il a mis (30) le commencement des olympiades à l'an du monde 3208, il a dû mettre la mort de Simonide à l'an du monde 3517.

(F) *La réponse qu'il fit à un prince qui lui demandait la définition de Dieu est fort célèbre.*] Hiéron, ty-

(25) Διαλύει τὸν τάφον τοῦ Σιμωνίδου μάλα ἀκνηδῶς τε καὶ ἀνοίκτως. *Simonidis sepulchrum cum magnâ contemptione et crudeliter dissolvit.* Suidas, in Σιμωνίδης, p. m. 741, 742.

(26) Tiré de Suidas, *ibidem*.

(27) Lescalopier, in Ciceron., de Naturâ Deorum, lib. I, pag. 84.

(28) Petavius, in Rationario Tempor., part. I, lib. III, cap. VI, pag. m. 136.

(29) *Idem, ibidem, part. II, lib. III, cap. I, pag. m. 153.*

(30) Suidas dit que Simonide vécut jusqu'à l'olympiade 78.

ran de Sicile, pria ce poëte de lui dire ce que c'est que Dieu. Le poëte lui répondit que cette question n'était pas de celles que l'on explique sut-le-champ, et qu'il avait besoin d'une journée pour l'examiner. Quand ce terme fut passé, Hiéron demanda réponse; mais Simonide le pria de lui accorder encore deux jours. Ce ne fut pas le dernier délai qu'il demanda : il fut souvent sommé de répondre, et il demanda chaque fois un temps la moitié plus long. Le tyran surpris de cette conduite en voulut savoir la cause. J'en use ainsi, lui répondit Simonide, parce que plus j'examine cette matière, plus elle me semble obscure. Je m'en vais narrer cela en latin, afin qu'on voie que Cicéron, sous la personne du pontife Cotta, déclare qu'en pareil cas il ferait toutes les mêmes réponses que Simonide. *Nec ego nunc ipse aliquid afferam melius; ut enim modò dixi, omnibus ferè in rebus, et maxime in physicis, quid non sit, citius, quàm quid sit dixerim. Roges me, quid aut qualis sit Deus: auctore utar Simonide; de quo cum quæsivisset hoc idem tyrannus Hiero, deliberandi causâ sibi unum diem postulavit. Cum idem ex eo postridiè quæreret, biduum petivit; cum sæpiùs duplicaret numerum dierum, admiransque Hiero quæreret cur ita faceret. QUIA QUANTO, inquit, DIUTIUS CONSIDERO, TANTO MIHI RES VIDETUR OBSCURIOR. Sed Simonidem arbitror (non enim poëta solum suavis, verum etiam cæteroqui doctus, sapiensque traditur) quia multa venerint in mentem acuta, atque subtilia, dubitantem quid eorum esset verissimum desperâsse omnem veritatem* (31). Prenez bien garde aux dernières paroles de Cicéron : elles frappent au but, elles vont au fait. Simonide aurait pu répondre facilement, s'il eût voulu s'arrêter aux idées populaires et à ces vives impressions qu'on nomme aujourd'hui des preuves de sentiment. Mais comme il avait affaire à un prince habile (32), qui avait raffiné son goût par de fréquentes conversations avec des gens doctes, il craignit de ne le pas contenter

s'il ne lui donnait une solution exacte, il craignit même de risquer sa réputation. C'est pourquoi il prit du temps pour examiner la matière; il la tourna de tous les côtés; et parce que son esprit lui suggérait aussitôt la réfutation que l'invention de plusieurs réponses, il ne trouvait rien de solide : il découvrait partout un fort et un faible, et des profondeurs impénétrables : il craignit donc de se tromper, quelque dogme qu'il avançât pour établir la définition de Dieu : il n'espéra plus de trouver la vérité, et il quitta la partie. Un petit esprit n'aurait pas été si délicat; il se serait laissé éblouir à la première hypothèse qu'il aurait imaginée, il n'en aurait point connu les difficultés, et il l'aurait magistralement donnée comme le point fixe de la vérité, hors duquel il n'y avait qu'impertinence et qu'extravagance. Il y a même de grands génies qui avancent promptement leur hypothèse comme le parti unique que l'on doit prendre; ils décident qu'elle est évidente; ils insultent ceux qui n'en conviennent pas. Une forte persuasion leur inspire cette conduite. Tertullien va nous fournir un autre exemple. Il veut que la chose se soit passée, non pas à la cour de Syracuse, mais à celle de Lydie. Selon lui, Crésus demanda à Thalès la définition de Dieu, et ne l'obtint point, quelques délais qu'il accordât à ce philosophe pour l'examen de cette question. *Quid enim Thales ille princeps physicorum sciscitanti Cræso de divinitate certum renuntiavit, commeatus deliberandi sapè frustratus? Deum quilibet opifex christianus et invenit, et ostendit. Et exinde totum, quod adeò quæritur, re quoque assignat: licet Plato affirmet factitorem universitatis, neque inveniri facilem, et inventum enarrari in omnes difficilem* (33). Vous voyez comment ce père élève la science du plus petit artisan chrétien au-dessus de celle des plus fameux philosophes du paganisme. Tous nos artisans, dit-il, trouvent Dieu et le montrent, et marquent effectivement tout ce qui peut être mis en question touchant la nature divine. Cela signifie que si Crésus, ou Hiéron, eussent demandé au plus ignorant

(31) Cicero, de Naturâ Deorum, lib. I, p. 83, edit. Lescaloperii.

(32) Voyez Élien, Var. Histor., lib. IV, cap. XV; et lib. IX, cap. I.

(33) Tertullianus, in Apologetico, c. XLVI.

à les chrétiens, *Qu'est-ce que Dieu et quels sont ses attributs ?* sent eu sur-le-champ une réponse catégorique, et si exacte que l'y aurait manqué. Tertullien ne pousse vite ; il se laisse trop entraîner par son imagination. Il ne considère que les philosophes du paganisme, qui se reconnaissaient incapables de satisfaire la curiosité de ceux qui leur demandaient qu'est-ce que Dieu, n'étaient réduits au silence parce qu'ils ne se voulaient soumettre à des notions populaires que un ignorant ferait. Rien ne paraît être plus facile que de répondre : Dieu est un être infini et tout-puissant, qui a formé l'univers, qui le gouverne, qui punit et qui récompense, qui se fâche contre les méchants, et qui s'apaise par nos prières. Voilà de quelle manière nos philosophes répondraient à Hiéron, en y ajoutant ce que nous lisons dans le Nouveau Testament touchant les personnes de la Trinité, et touchant la mort et la résurrection de Jésus-Christ, etc. Encore plus simple, si Thalès ou Simonide s'étaient contentés de ces idées générales, n'auraient point demandé du temps pour préparer leur réponse ; ils auraient satisfait à la question d'un *impromptu*. Mais comme ils voulaient que tous les termes de la définition demandée fussent rigoureusement incontestables, et qu'ils craignaient eux-mêmes qu'on pourrait leur contester tout ce qu'ils avançaient, ils demandèrent du délai sur cette question ; et enfin ils ne surent que répondre, et se pensèrent que Simonide s'imaginant que sa réponse serait donnée à eux-mêmes, aux beaux esprits de la cour, et qu'il serait obligé de se justifier en éclaircissant toutes les difficultés.

Si apparemment de quel air il paraît. Si je réponds que Dieu est distinct de tous les corps qui composent l'univers, on me demandera : *Comment a-t-il toujours existé, du commencement à l'égal de sa matière ? Cette matière a-t-elle une cause efficiente ?* Je réponds qu'elle en a une, je dis que Dieu a créé la matière ; or c'est un dogme que je ne puis jamais faire comprendre ni à Hiéron, ni aux beaux esprits de la cour, et que je ne comprends

pas moi-même ; j'ai donc lieu d'être incertain si ce dogme est vrai ou si'il ne l'est pas ; car pendant qu'il me sera incompréhensible, je ne pourrai pas être légitimement assuré de son état et de sa nature. Si je dis que la matière de l'univers n'a point de cause efficiente, on me demandera d'où vient le pouvoir que Dieu a sur elle, et pourquoi elle n'a pas autant de pouvoir sur Dieu que Dieu sur elle (34) ? Il faudra que je donne de bonnes raisons pourquoi de deux êtres indépendans l'un de l'autre quant à l'existence, également nécessaires et éternels, l'un peut tout sur l'autre sans être réciproquement soumis à l'action de l'autre. Ce n'est pas assez de dire que Dieu est distinct des corps qui composent l'univers, on voudra savoir s'il leur ressemble à l'égard de l'étendue, c'est-à-dire s'il est étendu. Si je réponds qu'il est étendu, on en conclura qu'il est corporel et matériel : et je ne me vois pas en état de faire comprendre qu'il y a deux espèces d'étendue, l'une corporelle, l'autre incorporelle ; l'une composée de parties et par conséquent divisible ; l'autre parfaitement simple et par conséquent indivisible. Si je dis que Dieu n'est pas étendu, on en conclura qu'il n'est nulle part, et qu'il ne peut avoir aucune union avec le monde. Comment donc mouvra-t-il les corps ? comment agira-t-il où il n'est pas ? outre que notre entendement n'est point capable de concevoir une substance non étendue, et un esprit entièrement séparé de la matière (35). Mais si l'on m'accordait une fois que Dieu est une substance immatérielle et non étendue, un esprit infini et tout-puissant, combien de nouvelles questions n'aurais-je pas à résoudre ? Cet esprit n'existe-t-il pas nécessairement, soit à l'égard de sa substance, soit à l'égard de ses qualités ? Sa puissance n'est-elle pas

(34) Voyez, tom. VI, pag. 196, la remarque (T) de l'article ÉPICURÈ, et M. Burnet, évêque de Salisbury, dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, octobre 1699, pag. 442.

(35) Si mentem istam quasi animal aliquod esse voluit, erit aliquid interius ex quo illud animal nominetur. Quid autem interius mente ? Cingitur igitur corpore externo. Quid quoniam non placet, aperta, simplexque mens nullâ re adjunctâ quâ sentire possit, fugere intelligentiâ nostrâ vim et notionem videtur. Cicero, lib. I de Naturâ Deorum, pag. 39, edit. Le Scaloperii.

un attribut aussi nécessaire que sa science ? Il n'agit donc pas librement, à prendre la liberté pour une force d'agir ou de n'agir pas : tout ce donc qu'il fait est nécessaire et inévitable ; vous renversez donc de fond en comble la religion , me dira-t-on ; car elle est nécessairement bâtie sur l'hypothèse que Dieu change de parti lorsque les hommes changent de vie ; et que si les hommes ne l'apaisaient point par leurs prières , il ferait une infinité de choses qu'il supprime à la vue de leurs dévotions. Que si j'évite ce fâcheux inconvénient par l'hypothèse de la liberté d'indifférence , et des volontés conditionnelles , je m'engage à faire comprendre et que cette sorte de liberté est compatible avec un être qui n'est point la cause de sa puissance (36) , et qu'un attirail infini de décrets conditionnels est compatible avec une cause infiniment sage et indépendante, qui a dû se faire un plan fixe et immobile , et qui au fond n'a point d'attributs plus essentiels que l'immutabilité ; car il n'y a point de vertu plus évidemment contenue que celle-là dans l'idée de l'Être souverainement parfait. Voilà, si je ne me trompe, une petite partie des raisons que Simonide roula dans sa tête en cherchant la définition qu'on lui demandait, et qui le firent résoudre à ne rien dire, tant il craignit d'affirmer des choses non véritables.

J'ose dire qu'il n'y a guère de gens à qui il convienne moins qu'à Tertullien de faire le rodomont au préjudice de Thalès et à l'avantage de nos artisans ; car il se serait tiré mal d'affaire s'il avait été à la place ou de Thalès ou de Simonide. Ardent et impétueux qu'il était, il eût répondu sur-le-champ, ou à la demande de Crésus, ou à celle d'Hiéron. Mais si vous voulez savoir ce qu'il aurait répondu, lisez ces paroles de M. Dailly (37) : *Combien est étrange sa philosophie touchant la nature de Dieu* (*), *qu'il semble rendre sujette à des affections semblables aux nôtres, à un*

(36) La nature de Dieu avec tous ses attributs existe nécessairement ; il faut donc que sa puissance et sa volonté soient des êtres nécessaires ; or la nécessité est exclusive de l'indifférence.

(37) Daillé, du vrai Usage des Pères, liv. II, chap. II, pag. m. 354.

(*) Tertull., l. 1, a. Marc. c., 25, et 1, 2, c. 16.

pourroux, à une haine, à une douleur ! lui attribue (*1) *une substance corporelle, ne croyant pas, ce dit-il, qu'aucun voulût nier que Dieu soit un corps ; ce qui fait que nous nous devons moins étonner s'il définit* (*2) *hardiment qu'il n'y a point de substance qui ne soit corporelle.* Chacun voit que Tertullien eût défini Dieu une substance corporelle sujette aux passions. Paraphrasant sa définition, il aurait dit que nos péchés irritent la divinité, qu'elle hait le crime, qu'elle sent une véritable douleur quand on transgresse ses lois, mais que d'ailleurs elle s'apaise facilement quand on implore sa miséricorde. Aurait-il pu soutenir cette réponse devant Simonide, et devant les autres savans que le roi Hiéron entretenait ? ne lui eussent-ils pas objecté que tout corps est divisible, composé de parties, et par conséquent que l'Être souverainement parfait n'est pas un corps ? n'eussent-ils point dit que la souveraine béatitude est essentielle à la nature divine, et qu'ainsi elle est exempte de toute passion, et que rien ne peut l'affliger ni la fâcher ? n'eussent-ils point dit qu'elle est immuable, et par conséquent qu'elle ne saurait passer ni de l'amour à la haine, ni de la haine à l'amour ; ni de la pitié à la colère, ni de la colère à la pitié ? S'il eût recouru aux métaphores, on lui aurait répliqué que Hiéron ne demandait pas une réponse d'orateur, mais une définition exacte et parfaitement conforme aux lois de la dialectique. On m'avouera, je m'assure, que Tertullien aurait mieux fait s'il eût gardé le silence, comme le garda celui qu'il insulte. Supposons que son artisan chrétien, qu'il fait si habile, soit interrogé par Hiéron, et qu'il réponde : *Dieu est un être immatériel, infini, tout-puissant, souverainement bon, souverainement saint, souverainement juste, qui a créé toutes choses selon le bon plaisir de sa volonté*, pourrions-nous croire que Simonide examinant cette réponse, n'eût dit : Cela m'est venu dans la pensée aussi-bien qu'à vous,

(*1) Id., adv. Orig., cap. 7, et lib. 2 contra Marc., cap. 16. Quis negabit Deum corpus esse, etsi Deus spiritus est ?

(*2) Id., lib. adv. Herm., cap. 35. Cum ipsa substantia corpus sit cujusque.

ais je n'ai osé l'affirmer, parce qu'il me semble qu'un être infiniment puissant, infiniment bon, infiniment saint, et qui aurait créé toutes choses avec une souveraine bonté d'indifférence, n'aurait pas exposé les hommes à l'état criminel et misérable sous lequel ils vivent.

Il avait laissé à l'âme la liberté de se unir au corps ou de ne pas s'y unir, elle n'y serait jamais entrée; car ce choix témoignerait qu'elle est trop forte pour être l'ouvrage d'un être infiniment parfait. Si c'est lui qui unit nos âmes aux corps, il faut qu'il y soit poussé par quelque détermination naturelle et inévitable; car agissant librement, c'est-à-dire pouvant faire et ne pas faire, pouvant faire d'une façon, et pouvant faire d'une autre, on ne conçoit pas qu'il ait choisi ce parti-là, vu que l'âme par son union avec le corps se trouve soumise à cent désordres honteux et absurdes, et à un malheur presque continu (38). Ne laissons pas l'artisan chrétien exposé à cette attaque; faisons venir un théologien qui expose

Simonide tout le système de la grâce et toute l'économie des décrets de la prédestination; assurément ce poète lui répondrait; Vous me menez dans un pays obscur dans un pays plus obscur. Je ne puis comprendre que sous un Dieu qui aurait les attributs que vous marquez il puisse être jamais nécessaire de punir personne; car la souveraine puissance d'un tel dieu, jointe à une bonté et une sainteté infinie, ne souffrirait jamais qu'il se commît dans ses états aucune action punissable. Une nature comme elle-là ne me paraît point capable d'attacher sa gloire au malheur d'autrui, et de la faire dépendre de la durée éternelle des enfers: je conçois

(38) *Quinetiam dicunt, si anima est divina potestque*

Vivere sejuncta à membris mortalibus, ut quid

Se miseræ carni insinuat, cujus vitio tot Perpetitur mala, et admittit tot flagitia? ergo

Stulta est, si spontè hoc facit: at si invita nefandas

Corporis ingreditur latebras, quis cogit? an ipse

Juppiter? ergo Deus nequaquam hanc diligit: imò

Carcere quam clausit tam turpi, odisse videtur.

Caligæna, in Zodiaco Vitis, lib. VII, p. m. 189.

même entre ces deux choses une opposition formelle. Trois personnes qui ne soient qu'un Dieu, desquelles l'une punisse, l'autre soit punie, sans qu'on puisse dire que celle qui est punie punit, et que celle qui punit est punie quoique pourtant l'une et l'autre ne soient qu'une même substance, qu'un seul et même Dieu; ces trois personnes, dis-je, sont pour moi une formelle contradiction. J'aime donc mieux n'avoir rendu aucune réponse au prince de Syracuse que de lui avoir donné de telles définitions de Dieu.

Mais, dira-t-on, Tertullien s'est-il donc trompé grossièrement lorsqu'il a mis au dessus des philosophes les simples chrétiens? Je réponds que sa prétention peut être très-bien rectifiée. Il n'y a qu'à dire que le plus petit artisan chrétien croit fermement plus de choses touchant la nature de Dieu que les plus grands philosophes du paganisme n'en ont pu connaître; il n'y a qu'à déclarer qu'avec son seul catéchisme il donnera un si grand détail, que pour une chose qu'ils n'affirmaient qu'à demi, il en affirmera quarante sans aucune hésitation. Voilà ce que Tertullien eût pu dire sans se tromper. Mais ces chrétiens si habiles en comparaison de Thalès et de tout autre philosophe de l'ancienne Grèce, demeureront aussi courts que lui et aussi muets, s'ils ne voulaient dire que ce qu'ils comprennent clairement et distinctement; et ils ne sont redevables de leur grande habileté qu'au bonheur d'avoir été élevés dans une église où ils ont acquis la foi historique, et quelquefois même la foi justificante des vérités révélées. Cela les convainc de l'existence de plusieurs choses où ils ne comprennent rien. Nos plus grands théologiens, s'ils agissaient comme Simonide, c'est-à-dire s'ils ne voulaient assurer sur la nature de Dieu que ce qui, par les lumières de la raison, leur paraîtrait incontestable, évident, et à l'épreuve de toute difficulté, demanderaient incessamment de nouveaux délais à tous les Hiérons. Ajoutez même que Simonide, consultant et examinant l'Écriture sans l'efficace ou de l'éducation ou de la grâce, ne sortirait pas de son labyrinthe ni de son silence. La rai-

son lui défendrait de nier les faits contenus dans l'Écriture, et de ne voir pas quelque chose de surnaturel dans l'enchaînement de ces faits ; mais cela ne suffirait pas à le faire décider. Les forces de la raison et de l'examen philosophique ne vont qu'à nous tenir en balance et dans la crainte d'erreur, soit que nous affirmions, soit que nous niions (39). Il faut, ou que la grâce de Dieu, ou que l'éducation de l'enfance, soient de la partie. Et prenez bien garde qu'il n'y a aucune hypothèse contre laquelle la raison fournisse plus d'objections que contre celle de l'Évangile. Le mystère de la trinité, l'incarnation du verbe, sa mort pour l'expiation de nos péchés, la propagation du péché d'Adam, la prédestination éternelle d'un petit nombre de gens au bonheur du Paradis, l'adjudication éternelle de presque tous les hommes aux supplices de l'enfer, qui ne finiront jamais, l'extinction du franc-arbitre depuis le péché d'Adam, etc., sont des choses qui eussent jeté Simonide dans de plus grands doutes que tout ce que son imagination lui suggéra. Songeons à l'aveu qu'a fait saint Paul (40), non-seulement que l'Évangile était un scandale aux Juifs, et une folie aux Grecs, mais aussi que Dieu a sauvé les hommes par la folie de la prédication.

Voici une pensée qui n'est pas peut-être à rejeter. Simonide se trouva apparemment en peine sur le genre de la définition : il n'osa dire que Dieu fût un corps ; cent objections l'en détournèrent. Il n'osa dire que Dieu fût un pur esprit ; car il ne concevait rien que sous l'idée de l'étendue. Jusques à M. Descartes, tous nos docteurs, soit théologiens, soit philosophes, avaient donné une étendue aux esprits, infinie à Dieu, finie aux anges et aux âmes raisonnables. Il est vrai qu'ils soutenaient que cette étendue n'est point matérielle ni composée de parties, et que les esprits sont tout entiers dans chaque partie de l'espace qu'ils occupent, *toti in toto et in singulis partibus*. De là sont sorties les trois espèces de présence

locale, *ubi circumscriptivum*, *ubi definitivum*, *ubi repletivum*, la première pour les corps, la seconde pour les esprits créés, et la troisième pour Dieu. Les cartésiens ont renversé tous ces dogmes ; ils disent que les esprits n'ont aucune sorte d'étendue ni de présence locale ; mais on rejette leur sentiment comme très-absurde. Disons donc qu'encore aujourd'hui presque tous nos philosophes et tous nos théologiens enseignent, conformément aux idées populaires, que la substance de Dieu est répandue dans des espaces infinis. Or il est certain que c'est ruiner d'un côté ce que l'on avait bâti de l'autre ; c'est redonner en effet à Dieu la matérialité que l'on lui avait ôtée. Vous dites qu'il est un esprit, voilà qui est bien, c'est lui donner une nature différente de la matière ; mais en même temps vous dites que sa substance est répandue partout : vous dites donc qu'elle est étendue ; or nous n'avons point d'idée de deux sortes d'étendue ; nous concevons clairement que toute étendue, quelle qu'elle soit, a des parties distinctes, impénétrables, et séparables les unes des autres : c'est un monstre que de prétendre que l'âme soit toute dans le cerveau, et toute dans le cœur. On ne conçoit point que l'étendue divine et l'étendue de la matière puissent être au même lieu ; ce serait une véritable pénétration de dimensions que notre raison ne conçoit pas. Outre cela les choses qui sont pénétrées avec une troisième sont pénétrées entre elles (41), et ainsi le ciel et le globe de la terre sont pénétrés entre eux ; car ils seraient pénétrés avec la substance divine, qui selon vous n'a point de parties ; d'où il résulte que le soleil est pénétré avec le même être que la terre. En un mot, si la matière n'est matière que parce qu'elle est étendue, il s'ensuit que toute étendue est matière : l'on vous défie de marquer aucun attribut différent de l'étendue par lequel la matière soit matière. L'impénétrabilité des corps ne peut venir que de l'étendue, nous n'en saurions concevoir que ce fondement,

(39) Notes qu'il ne s'agissait pas entre Hiéron et Simonide de l'existence de Dieu, mais de définir exactement ce qu'il est.

(40) 1^{re} épître aux Corinthiens, chap. I, v. 23 et 23.

(41) Quae penetrantur cum uno tertio penetrantur inter se. C'est par cet axiome qu'on réfute ceux qui disent que le continu est composé de points mathématiques.

et ainsi vous devez dire que si les esprits étaient étendus ils seraient impénétrables ; ils ne seraient donc point différens des corps par la pénétrabilité. Après tout, selon le dogme ordinaire, l'étendue divine n'est ni plus ni moins ou impénétrable ou pénétrable que celle du corps. Ses parties, appelez-les virtuelles tant qu'il vous plaira ; ses parties, dis-je, ne peuvent point être pénétrées les unes avec les autres, mais elles peuvent l'être avec les parties de la matière. N'est-ce pas ce que vous dites de celles de la matière ; elles ne peuvent pas se pénétrer les unes les autres, mais elles peuvent pénétrer les parties virtuelles de l'étendue divine ? Si vous consultez exactement le sens commun, vous concevrez que lorsque deux étendues sont pénétrativement au même lieu, l'une est aussi pénétrable que l'autre. On ne peut donc point dire que l'étendue de la matière diffère d'aucune autre sorte d'étendue par l'impénétrabilité : il est donc certain que toute étendue est matière ; et par conséquent vous n'ôtez à Dieu que le nom de corps, et vous lui en laissez toute la réalité, lorsque vous dites qu'il est étendu. Puis donc qu'il ne vous a pas été possible de faire autrement, il ne faut pas trouver étrange que Simonide n'ait osé nier que Dieu fût un corps, il n'a pas osé non plus l'affirmer ; il a mieux aimé se taire. Souvenons-nous que les plus subtils cartésiens soutiennent que nous n'avons point d'idée de la substance spirituelle. Nous savons seulement par expérience qu'elle pense, mais nous ne savons pas quelle est la nature de l'être dont les modifications sont des pensées ; nous ne connaissons point quel est le sujet, et quel est le fond auquel les pensées sont inhérentes. Simonide fut peut être engagé par-là à n'oser dire que Dieu fût un esprit. Il ne concevait point ce que c'était qu'un esprit.

Au reste, un jésuite qui a commenté les livres de Cicéron de *Natural Deorum*, ne condamne pas la retenue de Simonide, et il voudrait que les philosophes et les poètes de l'antiquité, et les hérétiques, l'eussent imitée. Ce qu'il observe sur l'impénétrabilité de Dieu mérite d'être

copié. *Quæ Tertullianus inscitæ, alii modestiæ dederunt. Atque utinam veteres philosophi, et poetæ, quique illos consecuti sunt hæretici, hæc in parte tam verecundi, quàm Thales, aut Simonides, fuissent : nunquàm profectò adeò absurda, impia, et blasphema divinæ naturæ affinxissent, nunquàm imegissent in fœdissimos errores, in quos per summam impudentiam præfidentes homunculos videmus, et dõlemus imegisse. Nimirum tenemur omnes magno quodam sciendi studio, cognoscendi verò numinis, multò majore : ex quo Deum quidem à nobis cognosci velle licet intelligere ; sed intra fines præstitutos, et intra columnas, quibus suo ipse quasi digito inscripsit, ne plus ultrà : sunt enim divinis in rebus adyta quædam, in quæ magnus Deus noluit nos penetrare : quod si quis temeritate, et confidentiâ suâ elatus porrò pergit, ac perrumpere hoc sacrarium attentat, quò penitiùs ingreditur, eò densiores illi tenebræ offunduntur, ut vel sic, et divinæ naturæ majestatem impervestigabilem, et humanæ mentis imbecillitatem, si quid sapit, agnoscat, ac confiteri cum Simonide cogatur, Quântò diutiùs considero, tantò mihi res videtur obscurior. Quemadmodum de specu quodam Coricio narrat Pomponius Mela, qui primum jucundâ quâdam amœnitate allecat adeuntes ad se, donec altius atque altius ingressos tandem horror quidam ac majestas numinis illic inhabitantis pedem referre compellat (42). Il allègue ensuite un beau passage de saint Augustin (43). Un auteur français a regardé comme un acte de piété la conduite de Simonide, et en a pris occasion de fulminer la hardiesse des eunomiens. « Souvenez-vous de la » pieuse modestie de Simonide, dit-il (44), qui n'ayant demandé » au roi Hiéron qu'un jour, pour » traiter devant lui de l'essence divine, lui en demanda deux, et puis*

(42) Lescaloperius, in Ciceron., de *Natural Deorum*, lib. I, pag. 84, 85.

(43) Certè hoc est Deus, quod et cum dicitur, non potest dici : cum æstinatur, non potest æstinari : cum comparatur, non potest comparari : cum definitur, ipsa definitione crescit. Augustin. Sermon de Tempore CIX, apud Lescaloperium, ibidem, pag. 85.

(44) Le Mothe-le-Vayer, lettre CXVI, à la page 26 du *XII^e*. tome, édit. in-12.

» trois ensuite, protestant que plus
 » il y pensait, plus il trouvait de
 » difficultés à s'acquitter de sa pro-
 » messe. Pour moi, je ne doute point
 » que cette humble profession d'i-
 » gnorance n'ait été beaucoup plus
 » agréable au souverain Être, tout
 » païen qu'était Simonide, que l'in-
 » solence d'un Eunomius, et de cette
 » espèce (*) d'ariens ses sectateurs,
 » qui se vantaient de connaître Dieu
 » aussi exactement qu'il se pouvait
 » comprendre lui-même. » M. du
 Plessis Mornai, dans le chapitre où
 il prouve et par des autorités, et
 par des raisons, qu'il est impossible
 de comprendre Dieu (45), n'a pas
 oublié la réponse de Simonide. Il re-
 marque (46), sans citer personne, que
 ce poète enseignoit très-bien que Dieu
 estoit la sagesse mesme. Il dit ailleurs
 (47) qu'Aristote en sa métaphysique
 recite et loue une réponse vulgaire
 de Simonide à Hieron. C'est en som-
 me, qu'il n'appartient qu'à Dieu
 d'estre metaphysicien, c'est-à-dire,
 de parler des choses qui sont outre la
 nature. En parcourant la métaphy-
 sique d'Aristote, je n'ai pu trouver ce
 passage. Quoi qu'il en soit, cette pen-
 sée est très-bonne, et revient à l'autre.

Quand j'ai dit que je n'ai pas ren-
 contré dans cet ouvrage d'Aristote
 ce que M. du Plessis en cite, j'ai eu
 égard aux circonstances dont ce pas-
 sage a été caractérisé, savoir que c'est
 une réponse de Simonide à Hiéron,
 louée par Aristote; car au reste j'ai
 trouvé ceci au II^e. chap. du I^{er}. livre :
 Διὸ καὶ δικαίως ἂν οὐκ ἀνθρώπινη νο-
 μίζοιτο αὐτῆς ἢ κτῆσις· πολλαχῇ γὰρ ἡ
 φύσις δούλη τῶν ἀνθρώπων ἐστίν· ὥς τε κα-
 τὰ Σιμωνίδην, Θεὸς ἂν μόνος τοῦτο ἔχοι-
 το γέρας. Ἄνδρα δ' οὐκ ἄξιον μὴ ζητεῖν
 τὴν καθ' αὐτὸν ἐπιστήμην. *Quocirca me-
 ritò ejus possessio non humana exis-
 timari potest. Multis enim in rebus
 serva natura hominum est. Itaque ut
 Simonidi placet, solus Deus hunc
 sibi honorem vindicat. At non dicet
 virum eam scientiam, quæ sibi con-*

(*) Theodor. l. Hær. fabul.

(45) C'est le I^{er}. du livre de la Vérité de la Religion chrétienne.

(46) Là même, folio m. 35.

(47) Là même, chap. XX, folio 266 verso. L'édition latine de cet ouvrage de du Plessis porte, pag. m. 446 : Aristoteles tritum illud Simonidis ad Hieronem laudat, de rebus, inquit, quæ præter naturam Deo soli credendum.

gruit, non quærere (48). Ces paroles
 reviennent à ceci : la science des pre-
 miers principes est si relevée, qu'on
 pourrait justement prétendre qu'il
 n'appartient pas à l'homme de la
 posséder; c'est pourquoi, selon Simo-
 nide, cette possession est un privilè-
 ge de Dieu seul; mais il serait mes-
 séant à l'homme de ne chercher pas
 à se bien connaître soi-même, ou de
 négliger la science qui a du rapport
 à lui. Je m'imagine que si j'avais vé-
 cu au temps d'Aristote j'aurais trou-
 vé sa pensée plus dégagée que je ne
 la trouve : mais, quoi qu'il en soit, je
 n'y puis rien découvrir qui me porte
 à croire qu'il loue, ou qu'il approu-
 ve le sentiment de Simonide, et j'ai
 vu des commentateurs qui assurent
 nettement qu'il la réfute. Fonséca,
 faisant une note de paraphrase sur
 ces paroles d'Aristote, met en marge
Refutatio sententiæ Simonidis. Voici
 le texte qui répond à ce sommaire :
*Adeò compertum est hanc scientiam
 non esse humanam possessionem, ut
 inde sumpserit Simonides poeta sui
 erroris occasionem. Monebat enim iis
 tantum scientiis dandam esse homini-
 bus operam, quæ cum mortali vitâ
 congruerent, proinde hanc scientiam,
 quæ de divinis rebus instituitur, re-
 linquendam esse Deo, divinisque sub-
 stantiis : quod sit supra humanum
 captum. Cui inepto consilio, et virilis
 animi magnitudine indigno respondet
 Aristoteles, non decere virum eam
 scientiam negligere, quæ maximè in-
 tellectui congruat, neque enim est
 putanda aliena ab humana naturâ,
 cujus præcipua pars est mens ipsa*
 (49). Il veut (50) qu'Aristote ait con-
 damné en un autre lieu une sembla-
 ble pensée de Simonide, et que ce
 poète soit désigné dans les paroles
 suivantes : Χρὴ δὲ οὐ κατὰ τοὺς παραι-
 νοῦντας, ἀνθρώπινα φρονεῖν, ἀνθρώπιν
 ὄντα, οὐδὲ θνητὰ τὸν θνητὸν, ἀλλ' ἐφ'
 ὅσον ἐνδέχεται ἀπαθανατίζειν, καὶ ἀπαι-
 τα ποιεῖν πρὸς τὸ ζῆν κατὰ τὸ κράτιστον
 τῶν ἐν αὐτῷ. *Neque nos oportet hu-
 mana sapere ac sentire, ut quidem
 monent, cum simus homines : neque
 mortalia, cum mortales : sed nos ip-*

(48) Aristotel., Metaphys., lib. I, cap. II, pag. m. 644, E.

(49) Fonseca, in Arist. Metaphys., lib. I, cap. II, pag. m. 99, 100.

(50) Idem, ibidem. Voyez aussi Théophile Raynaud, Theol. natur., pag. 1.

sos, quoad ejus fieri potest, à mortalitate vindicare, atque omnia facere, ut ei nostri parti, quæ in nobis est optima, convenienter vivamus (51). Si cela est, il faut mettre entre les sentences de Simonide celle-ci: Puisque nous ne sommes que des hommes, notre science ne doit être qu'humaine; et puisque nous sommes mortels, il faut nous contenter de connaître les choses mortelles. Nous allons voir une seconde méprise de M. du Plessis Mornai. La première consiste en ce qu'il a dit que la sentence de Simonide a été louée par Aristote.

Le Protagoras de Platon (52) nous apprend que cette sentence se trouve dans un poëme adressé à Scopas, fils de Créon le Thessalien. Ce ne fut donc pas une réponse faite au roi Hiéron: et prenez garde, s'il vous plaît, qu'il s'agit là, non pas de la science, mais de la vertu, et qu'ainsi l'on pourrait dire qu'Aristote n'a point fait une application assez juste; ou bien il faudrait dire que notre poëte avait employé la même pensée tantôt sur les qualités morales, tantôt sur les qualités de l'entendement. Platon discute avec la dernière précision certains vers où Simonide avait débité qu'il est difficile de devenir parfaitement honnête homme (53), et que Pittacus s'était fort trompé en disant qu'il est difficile de demeurer homme de bien. *Χαλεπὸν ἰσθλὸν ἔμμεναι. Difficile est bonum manere* (54). L'un des interlocuteurs de Platon soutient que ces paroles de Simonide sont contradictoires. Un autre soutient que non, et prétend qu'elles signifient ceci: il est difficile de devenir honnête homme, et impossible de l'être toujours; et ainsi Pittacus se trompe, car il suppose qu'il est possible de persévérer constamment dans l'exercice de la vertu: s'il ne le croyait pas possible, il

n'aurait point dit que cela est malaisé. On prouve cette exposition par une sentence de Simonide insérée au même lieu, et portant que Dieu seul a le privilège de persévérer dans le bien (55).

(G) *Il y a des théologiens qui ne pourraient pas reprendre l'aveu qu'il fit qu'il ne pouvait donner la définition de Dieu.*] On peut voir une preuve de cela dans la remarque précédente; mais voici un auteur qui parle encore plus catégoriquement. C'est le fameux Pierre Charron théologal de Condom. « Estant la Deïté, » dit-il (56), si haute, si éloignée de » nous et de nostre portée, que nous » ne savons du tout que c'est ny de » loin ny de pres, c'est d'une part » une tresgrande et enragée presump- » tion d'en decider et determiner » comme font les athées, qui en toutes leurs objections en argumentent comme de chose toute définie, » circonscripte, et nécessaire d'estre » telle et telle, en disant: S'il y avoit » un Dieu, il faudroit qu'il fust tel » et tel; estant tel il feroit, il devroit, il pourroit cela et cela, ce » qui n'est pas: ergo. D'autre part » c'est un abus de penser trouver aucune raison suffisante et demonstrative assez pour prouver et establir » évidemment et nécessairement que » c'est que Deïté: de quoy l'on ne se » doit pas esbahir; mais il faudroit » s'esbahir s'il s'en trouvoit. Car il » ne faut pas que les prises humaines, ny que la portée des creatures » puisse aller jusques là..... Deïté, » c'est ce qui ne se peut connoître, » ny seulement s'appercevoir, du » fini à l'infini n'y a aucune proportion, nul passage: l'infinité est du » tout inaccessible, voire imperceptible. Dieu est la mesme, vraye, et » seule infinité. Le plus haut esprit » et le plus grand effort de l'imagination n'en approche pas plus pres » que la plus basse et infime conception. Le plus grand philosophe et » le plus savant théologien ne connoist pas plus ou mieux Dieu que

(51) Aristot., de Morib., lib. X, cap. VII, p. m. 102, H.

(52) Plato, in Protagorâ, pag. 235, E.

(53) Ὅτι ἄνδρα ἀγαθὸν μὲν ἀλαθείας γένεσθαι χαλεπὸν, χερσὶ τε καὶ ποσὶ καὶ νόμῳ τετραγώνον, ἀνευ λόγου τετυγμένον. *Difficile esse virum verè bonum fieri, manibus pedibusque et mente ad amussim quadratis.* Id., ibidem.

(54) Idem, ibidem, pag. 236, A.

(55) Ὅτι θεὸς ἂν μόνος ἔχοι τοῦτο γέρας. *Quòd solus Deus hoc munere frui dignus sit.* Plato, in Protagorâ, pag. 237, D. Voyez aussi pag. 239, C.

(56) Pierre Charron, des trois Véritez, liv. I., chap. V.

» le moindre artisan. Où il n'y a
 » point d'avenue, de chemin, d'a-
 » bord, ne peut y avoir de loin ny
 » de pres.... Dieu, Deïté, Éternité,
 » toute-puissance, infinité, ce ne sont
 » que mots prononcez en l'air, et
 » rien plus à nous : Ce ne sont pas
 » choses maniables à l'entendement
 » humain. . . . Si tout ce que nous
 » disons et proferons de Dieu estoit
 » jugé à la rigueur, ce ne seroit que
 » vanité et ignorance. Dont disoit
 » un grand et ancien docteur, que
 » parler de Dieu, mesme disant
 » choses vraies, il est très-dange-
 » reux. La raison de ce dire est,
 » qu'outre que telles et si hautes ve-
 » ritez se corrompent passantes par
 » nos sens, nos intelligences, et nos
 » bouches, encores ne savons nous
 » et ne pouvons estre certains qu'el-
 » les soyent vraies. C'est à l'hazard
 » que nous rencontrons : car nous
 » n'y voyons goutte, et ne savons
 » que c'est, ny quel il y faict. Or
 » parler de Dieu en doute et incerti-
 » tude, et comme à tastons et par
 » divination, il est dangereux, et ne
 » savons si Dieu le trouve bon : si ce
 » n'est que nous confions tant en sa
 » bonté, qu'il prend en bonne part
 » tout ce que l'on dit de luy à bonne
 » intention, et pour l'honorer tant
 » que l'on peut. Mais encores, qui
 » sait que ceste confiance là luy soit
 » agreable, et que la bonté divine
 » est de ceste sorte, que de prendre
 » en gré ce que l'on fait à bonne in-
 » tention et pour l'honorer ? c'est
 » bien l'office et le faict de la bonté
 » humaine créée et finie : mais qui
 » sait que la divine increée, infinie,
 » soit de ceste couleur ? De l'humaine
 » mesmes l'on n'en est pas du tout
 » universellement d'accord, qui sont
 » ses regles et ses offices... Pourquoi
 » le plus expedient, mais qu'il soit
 » possible à l'homme se voulant mes-
 » ler de penser et concevoir la Deïté,
 » et que l'âme après une abstraction
 » universelle de toutes choses, s'esle-
 » vant par dessus tout, comme en un
 » vuyde vague et infini, avec un
 » silence profond et chaste, un es-
 » tonnement tout transi, une admi-
 » ration toute pleine de craintive
 » humilité, imagine un abysme lu-
 » mineux, sans fond, sans rive, et
 » sans bord, sans haut, sans bas,

» sans se prendre ny se tenir à au-
 » cune chose qui luy vient en imagi-
 » nation, sinon se perdre, se noyer,
 » et se laisser engloutir en cest infini.
 » A quoy reviennent à peu près ces
 » sentences anciennes des saints.
 » La vraye connoissance de Dieu est
 » une parfaicte ignorance de lui.
 » S'approcher de Dieu est le connois-
 » tre lumiere inaccessible, et d'icelle
 » estre absorbé. C'est aucunement le
 » connoistre, que de sentir qu'estant
 » par dessus tout, l'on ne le peut
 » connoistre : eloquemment le louer,
 » c'est avec estonnement et effroy se
 » taire, et en silence l'adorer en l'a-
 » me. Mais pource qu'il est tresdiffi-
 » cile, et à peu près impossible à
 » l'âme, de pouvoir subsister en un
 » si incertain et vague infini (car
 » elle demeureroit toute troublée, et
 » comme au rouet) semblable à ce-
 » luy qui de force de tourner sa teste,
 » tout esblouy ne sachant plus où il
 » est, se laisse tomber : Et quand
 » bien elle le pourroit, demeurant
 » transie, percluse, et ravie d'effroy
 » et d'admiration, ne pourroit elle
 » en aucune façon agir avec Dieu,
 » le prier, l'invoquer, le reconnois-
 » tre, l'honorer ; qui font les pre-
 » miers et principaux chefs de toute
 » religion : car en telles choses il est
 » necessairement requis se le presen-
 » ter avec quelque qualité, bon,
 » puissant, sage, entendant, accep-
 » tant nos intentions : Il est force, et
 » ne peut estre autrement en la con-
 » dition presente de ceste vie, que
 » chacun se face et se peigne à soy
 » mesme une image de la Deïté, à la-
 » quelle il regarde, il s'adresse, et
 » se tiene, laquelle luy soit comme
 » son Dieu. L'esprit se la fait en esle-
 » vant son imagination par dessus
 » tout, et concevant de toute sa force
 » une souveraine bonté, puissance,
 » perfection. Car le dernier et le plus
 » haut degré, où chacun peut mon-
 » ter et arriver par l'extreme effort
 » de sa conception, luy est son Dieu,
 » et luy sert d'image de la Deïté :
 » image toutesfois fausse, c'est-à-
 » dire, manque et imparfecte. Car
 » estant la Deïté, comme dict est,
 » inimaginable, infinie, à laquelle
 » l'esprit ne peut par aucune con-
 » ception ny pres ny loin approcher,
 » ne peut faire aucune vraye image,

plus que d'une chose qu'il ne
 u tout que c'est ; il suffit qu'il
 se la moins fausse , moins vi-
 e , plus haute , plus pure qu'il
 » Mille et mille lecteurs , qui
 ces traits d'un esprit sublime
 : Dictionnaire , n'en auraient
 connaissance si je ne les rap-
 Voilâ pourquoi je les ai fait
 er dans cette remarque.

ira peut-être que Charron est
 teur trop suspect pour méri-
 : l'on mette ses maximes en
 : compte. Parons ce coup , et
 qu'Arnohe s'est exprimé d'une
 e qui peut hautement justifier
 nse de Simonide. N'a-t-il pas
 nos paroles ne peuvent signi-
 n de la nature de Dieu , et
 ut se taire si l'on veut le con-

et qu'afin que nos soupçons
 puissent faire là-dessus quel-
 : recherches comme sous la nue
 : l'ombre , on doit tenir la
 fermée ? *O maxime, ó sum-
 um invisibilium procreator ! O
 ise, et nullis unquam com-
 e naturis !... Prima... tu cau-
 locus rerum ac spacium, fun-
 orum cunctorum quæcunque
 nfinitus, ingenitus, immorta-
 rpetuus, solus, quem nulla
 forma corporalis, nulla de-
 i circumscriptio, qualitatis
 quantitatis, sine situ, motu,
 u, de quo nihil dici et exprimi
 um potis est significatione ver-
 : qui, ut intelligaris, tacendum
 ue, ut per umbram te possit er-
 vestigare suspicio, nihil est om-
 utiendum (57).* On serait bien

tsil'on me disait que ce passage
 re compté parmi les erreurs
 be ; car tous ceux qui ont con-
 s commentateurs ont pu voir
 s pères de l'église les plus
 xes ont confirmé sa pensée
 r'on lise un peu les commen-
 de ces paroles de Minucius
*Nobis ad intellectum pectus
 um est : et ideò sic eum (Deum)
 estimamus, dum inestimabi-
 imus. Eloquar quemadmodum
 magnitudinem Dei, qui se pu-
 es, minuit : qui non vult mi-
 non novit. Nec nomen Deo quæ-*

sch., lib. I, pag. m. 17.

yez Elmenhorst sur ce passage d'Arno-
 m. 28, 29.

ras (59). Vous trouverez qu'ils indi-
 quent une infinité de passages où les
 anciens pères s'accordent avec Arno-
 be sur ce point-là. Et notez que le jé-
 suite Lescalopier allègue ces mêmes
 paroles de Minucius Félix pour con-
 firmer la remarque qu'il venait de
 faire, que les plus sages et les plus
 modestes philosophes avouent par-
 tout que Dieu est non-seulement in-
 visible et inexprimable, mais même
 inintelligible. *Sapientissimi quique
 ac modestissimi philosophorum Deum
 ἄγνωστον, non intelligibilem, ἀειδὴ,
 minimè spectabilem, ἀρρητον καὶ ἀνεκ-
 φώνητον, indicibilem, et, si fas, in-
 vocabilem, innominabilem, ubique
 confitentur : at nihil hunc in locum
 afferri potest illustrius, quàm quod
 habet Minutius Felix (60).*

(H) *Sa réponse.... eut le même sort
 que celle que Solon fit à Crésus (61).*]
 Pausanias, se trouvant à table avec
 Simonide, lui ordonna de débiter
 quelque sentence. *Souvenez-vous,*
 lui répondit-il, *que vous êtes homme.*
 Cela parut si froid à Pausanias qu'il
 ne daigna y faire attention ; mais
 quand il se trouva dans un asile où il
 combattait contre une faim insup-
 portable, et d'où il ne pouvait sortir
 sans s'exposer au dernier supplice,
 malheur que son ambition lui attira,
 il se souvint des paroles de ce poète,
 et s'écria par trois fois : O Simonide,
 qu'il y avait un grand sens dans
 l'exhortation que tu me fis (62) !
*Τηνικαῦτα ἐμνήσθη τοῦ Σιμωνίδου, καὶ
 ἐξεβόησεν εἰς τρίς, ὦ ξένε Κεῖε, μέγα τι
 ἄρα χρεῖμα ἦν ὁ λόγος σου, ἐγὼ δὲ ὑπ'
 ἀνοίας οὐδὲν αὐτὸν ᾤμην εἶναι. Tunc in
 mentem ei venit Simonidis, et ter
 magnâ voce exclamavit : O Cee hos-
 pes, magnum quiddam in tuo sermo-
 ne inerat, ego verò inani persuasione
 eram adductus, ut eum nullius mo-
 menti putarem (63).* Il est sûr que si
 l'on y songeait bien, et avec les vues
 d'un philosophe, rien ne serait plus
 humiliant, ni aussi capable de nous
 donner de bonnes leçons, que de se

(59) Minut. Felix, pag. m. 143.

(60) Lescalop., in Cicéron., de Naturâ Deor.,
 pag. 2.

(61) Voyez Hérodote, lib. I, cap. LXXXVI.

(62) Voyez Cornélius Népos, dans la Vie de
 Pausanias.

(63) Ælian., Var. Histar., lib. IX, cap. XLI.
 Voyez aussi Plutarque, in Consolat. ad Apollon-
 nium, pag. 105, A.

représenter que l'on est homme. Cela comprend tout ce qui se peut imaginer de faiblesse, de misère et d'inconstance.

(I) *On lui attribue une réponse..... fort semblable à celle du philosophe qui se vantait de porter sur soi tous ses biens.*] On compte que Simonide, pour se délivrer de la pauvreté, s'en alla rôder par les grandes villes d'Asie, où il chantait à prix d'argent les éloges des vainqueurs. S'étant enrichi à ce métier, il s'embarqua pour l'île de Céos, sa patrie. Le vaisseau fit naufrage : se sauva qui put, avec tout ce qu'il lui fut possible d'emporter. Simonide ne se chargea de rien, et lorsqu'on lui en demanda la raison, *C'est*, répondit-il (64), *parce que tout ce que j'ai est avec moi.* Plusieurs de ses compagnons de naufrage se noyèrent accablés du poids des choses qu'ils avaient voulu sauver. Ceux qui abordèrent furent pillés par des voleurs; chacun s'en alla à Clazomène, qui n'était pas loin du lieu où le vaisseau était péri. Un bourgeois qui aimait les lettres, et qui avait lu les poésies de Simonide avec beaucoup d'admiration, l'ayant reconnu, le secourut de toutes les choses nécessaires, pendant que les autres furent obligés de mendier par la ville. Le poète, les rencontrant, n'oublia pas de représenter que sa réponse était juste (65).

(K) *Il ne faut point prendre à la lettre sa réponse à une demande de la femme d'Hiéron.*] Cette princesse voulut savoir s'il valait mieux acquérir les sciences que les richesses. Simonide lui répondit qu'il valait mieux être riche que d'être savant; car, ajouta-t-il, je vois tous les jours aux portes des riches des hommes doctes (66). Il ne faut pas croire qu'effectivement il mettait les sciences à un plus bas prix que l'or et l'argent; mais il se servait d'une fine raillerie pour condamner la vigilance avec laquelle la plupart des gens de lettres font leur cour aux riches, et s'efforcent de leur arracher quelques présents. Il se trouvait lui-même

enveloppé dans sa raillerie, puisqu'il n'était à la cour de Syracuse que par un motif d'intérêt, et qu'en plusieurs autres rencontres il avait cherché à vivre et à se mettre à son aise par les libéralités d'autrui. On pouvait avoir une autre pensée, c'est qu'il ne donna la préférence aux richesses qu'en considérant l'utilité que l'on peut tirer des choses par rapport à la fortune. Il est évident que les richesses sont plus propres que les sciences à procurer les avantages temporels et tout ce que l'on souhaite le plus ardemment dans la vie humaine. En ce sens-là, il serait vrai au pied de la lettre qu'il vaut mieux devenir riche que de devenir savant. N'oublions pas la réflexion qui a été faite sur la preuve que Simonide alléguait. On a dit que c'était aux médecins à s'en aller chez les malades, et que par cette raison l'ordre voulait que les gens doctes fussent souvent au logis des riches. Voici deux bons mots d'un philosophe de l'antiquité. Quelqu'un disant qu'il voyait toujours les philosophes à la porte des gens riches, Aristippe lui répondit : *Les médecins ne vont-ils pas chez les malades ? et néanmoins personne n'aimerait mieux être malade que médecin* (67). Une autre fois il répondit à Diogène, qui lui demandait : *Pourquoi les philosophes vont-ils chez les riches, et non pas les riches chez les philosophes ?* il lui répondit, dis-je (68), *C'est parce que les philosophes connaissent de quoi ils ont besoin ; mais les riches ne le connaissent pas.* Érasme développe ainsi cette réponse : Les philosophes n'ignorent pas que l'on ne peut vivre sans argent ; c'est pourquoi ils en demandent à ceux qui en ont ; mais si les riches savaient qu'ils ont besoin de doctrine, ils seraient plus assidus à faire leur cour aux philosophes. Je laisse la moralité d'Érasme, on la verra en latin. *Philosophi sciunt absque pecuniâ vivi non posse : itaque petunt eos qui quod opus est dare possunt. Quòd si divites æquè intelligerent se egere sapientiâ, multò magis tererent philosophorum limina. Miserior enim est egestas animi quàm corporis : atque hoc mi-*

(64) *Mecum, inquit, mea sunt cuncta. . . .*
Phædrus, ubi infra.

(65) *Tiré de Phèdre, fab. XXI, lib. IV.*

(66) Aristoteles, Rhetoric., lib. II, cap. XVI, pag. m. 438.

(67) Diogenes Laërtius, in Aristippo, lib. II, num. 70.

(68) *Idem, ibidem, num. 69.*

*egeni sunt divites quòd non in-
nt, quàm pretiosá quamque
irid re careant* (69).

*Il se reconnaissait incapable de
r les sots.]* Érasme n'a pas ou-
nsson recueil d'apophthegmes,
onse de Simonide à ceux qui
mandaient pourquoi il ne tâ-
as d'engager les Thessaliens à
nner quelque chose, lui qui
la chasse de cette proie si soi-
ment en d'autres pays. *Ces
i ne sont pas assez fins, dit-il,
être trompés par un homme
moi* (70). Je rapporte tout le
e d'Érasme, parce qu'il con-
ne bonne réflexion. *Idem* (Si-
es) *quum cæteros laudando
tur, ut aliquid darent, inter-
s cur non et Thessalos capta-
tupidiores sunt, inquit, quàm
ie falli possint. Qui quærun-
ponant, ad stupidos eunt. At
n erant stupidi, ut non senti-
genium poëmatum illius, nec
entur amore nominis in poste-
inmittendi, non poterant ab-
li* (71). Érasme a raison : ceux
ierchent à tromper cherchent
s; mais ceux qui sont trop
es pour sentir les grâces d'un
, ou pour souhaiter une lon-
ommée, n'étaient pas propres
rompés par Simonide. On peut
ier ici une pensée de Gorgias
1. Il définissait la tragédie une
rie où celui qui dupe est plus
ue celui qui ne dupe point,
elui qu'on dupe est plus habi-
celui qu'on ne dupe pas (72).
oi Daniel Heinsius débite cette
que : *A tantis viris posse deci-
orum est : et illorum ferè tan-
ui præstantiam eorum, si non
i re ipsá, mente ac intellectu*

*asm., in Apophthegm., lib. III, in
num. 10, pag. m. 186.*

*me sers des termes de M. le Fèvre,
du Journal, pag. 19. Voici les termes
ide : Ἀμαθίστροι γὰρ εἰσιν ἢ ὡς ὑπ'
απατᾶσθαι. Plutarch., de audiend.
circa init., pag. 15.*

*asm., in Apophthegm., lib. VI, pag.
500.*

*orgias ille Leontinus... tragœdiam defi-
Fallaciam, quâ qui deciperet, justior eo
deciperet, qui deciperetur, sapientior eo
deciperetur, esset. Daniel Heinsius, Orat.
ite quæ ex lectione tragœdiarum percipi-
., pag. m. 269. Plutarque, de audiendis
pag. 15, rapporté ce mot de Gorgias.*

*æstimare ac complecti possunt, qui
cùm aliquo judicio decipiuntur* (73).
J'ai dit ailleurs (74) qu'un grand ca-
pitaine se plaignait d'avoir affaire à
des ennemis si malhabiles, qu'il ne
pouvait employer contre eux utile-
ment ses stratagèmes. J'ai dit aussi
(75) que, selon Balzac, les filles de son
village étaient trop sottes pour être
trompées par un homme d'esprit.

*(M) Il ne laissait pas de se faire
craindre par des invectives piquantes.]*
Timocréon fut son ennemi (76) : c'é-
tait l'un des poètes de l'ancienne co-
médie (77), et par conséquent un
homme qui savait injurier, et qui
se donnait là-dessus une licence ef-
frénée :

*Eupolis atque Cratinus, Aristophanesque
poëtæ,
Atque alii, quorum comœdia prisca virorum
est,
Si quis erat dignus describi, quòd malus, aut
fur,
Quòd mæchus foret, aut sicarius, aut alioqui
Famosus; multâ cum libertate notabat* (78).

Il fit une comédie contre Simonide
(79) : on peut donc croire qu'il le
trahit cruellement. Néanmoins il res-
te encore des vers où il avoue qu'il
avait été la partie souffrante ; et nous
avons son épitaphe de la façon de Si-
monide. Elle est bien injurieuse (80).
Id non impunè fecisse (Timocreon-
tem) *colligo ex carminibus ejusdem
Timocreontis nondùm editis, qui in
semetipsum Simonidis dicacitatem ac-
cusat, et planè vituperat metro tro-
chaïco pentametro : Κατὰ μετάθεσιν
τῆς λέξεως, dictionibus scilicet trans-
positis.*

*Κῆϊα μὲ προσῆλθε φλυαρία οὐκ ἐθέ-
λοντα,*

*Οὐκ ἐθέλοντά με προσῆλθε Κῆϊα φλυα-
ρία.*

*Ceia me incessit importuna loquacitas invitum,
Invitum me incessit Ceia importuna loquacitas.*

*Extatque hodiè num Simonidis epi-
gramma in Timocreontis sepulchrum,*

(73) *Idem, Heinsius, ibidem.*

(74) *Dans l'article AGÉSILAÛS II, tom. I, pag.
256, remarque (C).*

(75) *Tom, XII, pag. 101, citation (9) de l'arti-
cle ΠΥΡΡΟΝ.*

(76) *Suidas, in Τιμοκρέων.*

(77) *Idem, ibidem.*

(78) *Horat. sat. IV, lib. I, init.*

(79) *Suidas, in Τιμοκρέων.*

(80) *Leo Allatius, de Sineconum Scriptis, pag.
213.*

*quo injurias sibi illatas ultus pulchrè
fuisse sibi visus est.*

Πολλὰ φαγὼν, καὶ πολλὰ πινὼν, καὶ
πολλὰ κακ' εἰπὼν

Ἀνθρώπους, καίμαι Τιμοκρέων Ῥόδιος.

*Cum multa comederim et multa biberim, multa
mala dixerim*

Hominibus, jaceo Timocreon Rhodius (81).

(N) *On ne peut point l'excuser de son avarice et de sa plume vénale.*] Je sais bien ce qu'il répondit à ceux qui lui demandèrent pourquoi il était si avare dans ses vieux jours : C'est parce, dit-il (82), que j'aime mieux laisser du bien à mes ennemis après ma mort, que d'avoir besoin de mes amis pendant ma vie. Il y a du bon dans cette réponse ; car enfin il n'y a rien qu'on doive plus éviter que d'être à charge à qui que ce soit, ou que de dépendre de la discrétion et des caprices d'autrui ; mais Simonide ne devait pas craindre cela ; il pouvait se mettre à couvert de cette infortune sans être si appliqué à thésauriser. On lui attribue une autre réponse, et qui est moins supportable que la première. Vous allez voir que Plutarque la désapprouve. « Et » n'est pas Venus seule courroucée » aux vieillards, ainsi que dit Eu- » ripide, mais encore ont ils les cu- » piditez du boire et du manger fort » mousses et par maniere de dire » edentées ; de sorte qu'ils ne font » que toucher un petit par le des- » sus, sans pénétrer ni enfontrer au » dedans. Et pourtant faut-il qu'ils » se preparent des plaisirs et volup- » tez non basses ne lasches en l'a- » me, comme disoit Simonides à » ceux qui lui reprochoient l'avari- » ce, qu'estant privé de toutes au- » tres voluptez corporelles à cause » de sa vieillesse, il y en avoit encore » une qui l'entretenoit, c'estoit la » volupté qu'il prenoit à gagner. » Mais la vie politique de ceux qui se » meslent d'affaires a de tres-grandes » et tres-honnêtes voluptez, des- » quelles seules ou principales il est » vraisemblable que les dieux mes- » mes se delectent, ce sont celles qui » procedent de la benificence de faire » bien à beaucoup de gens, et de la » gloire des grandes et honnêtes ac-

» tions (83). » Si j'avais tronqué ce passage, j'en aurais ôté des choses qui peuvent servir au lecteur ; mais si l'on n'en veut tirer que la preuve de l'avarice de notre poète, à la bonne heure. Il y avait du sordide dans ses manières, comme l'a bien reconnu Chaméléon (84) : Ὅντως δὲ ἢ ὡς ἀληθῶς κίμωξ ὁ Σιμωνίδης καὶ αἰσχροκαρδῆς, ὡς Χαμαιλέον φησὶν. *Fuit autem revera præparcus Simonides et quasi vel turpis avidus, ut ait Chamæleon (85).* Lisez ce passage d'Élien : Οὐκ ἄκνησέ γε Σιμωνίδης βαρὺς ὢν ἐπὶ γήραος, πρὸς αὐτὸν ἀφικέσθαι. Ἦν μὲν γὰρ καὶ φύσει φιλάργυρος ὁ Κεῖος· προὔτρεπε δὲ αὐτὸν καὶ πλεονὴ τοῦ Ἱέρωνος φιλοδωρία φασί. *Neque Simonidem impedit senectus profunda, quominus ad eum veniret. Erat enim Ceus avidissimus pecunie, magisque ipsum commovit Hieronis propensus ad largiendum animus, ut fama est (86).* Il ne demeurerait jamais court quand on le priaient de dire pourquoi il se plaisait tant à l'épargne ; mais ses réponses, comme on l'a vu ci-dessus, ne servaient de rien à sa justification. Pendant qu'il fut à Syracuse, tout ce qui lui était nécessaire pour sa subsistance lui était fourni très-largement de jour en jour de la part du roi. Il en vendait la principale partie, et alléguait pour ses raisons, à ceux qui lui demandaient pourquoi il se comportait ainsi, qu'il voulait faire paraître sa frugalité et la magnificence d'Hieron (87). C'était un pauvre subterfuge.

On lui reproche d'avoir été le premier qui ait mis les muses à louage. Je ne crois point qu'il faille entendre cela comme si les poètes qui le précédèrent avaient renoncé au profit des récompenses. Je crois qu'ils eurent en vue les présents et les libéralités de ceux pour qui ils chantaient, et qu'ils murmurèrent beaucoup contre les ingrats qui ne leur donnaient

(83) Plut. an seni sit gerenda Respubl., pag. 786 : je me sers de la version d'Amyot.

(84) Il avait écrit la Vie de Simonide.

(85) Athen., lib. XIV, pag. 656.

(86) Elían., Var. Histor., lib. IX, cap. I.

(87) Ὅπως εἶπεν ἥτε Ἱέρωνος μεγαλοπρεπεία καταφάνης ἦ, καὶ ἡ ἐμὴ κοσμιότης. *Ut perspecta sit, inquit, et Hieronis magnificentia et mea temperantia.* Athen., lib. XIV, pag. 656.

(81) Athenæus, lib. X, pag. 415.

(82) Stobæus, serm. VIII, folio m. 55.

rien, ou qui leur donnèrent somme trop modique. Comment -il donc entendre ce reproche de imaque?

Οὐ γὰρ ἐργάτιν τρέφω
ἢν μοῦσαν, ὡς ὁ Κεῖος Ἑλλάχου νέ-
πους.

*Non enim mercenariam alo
Musam, ut Ceus ille Hyllichii nepos* (88).

muse, dit-il, n'est point merce-
re comme celle de Simonide. Ceci fut censuré du même défaut
Anacréon (89), et l'on prétend
Pindare lui décocha le même
t lorsqu'il parla d'un certain
ps où les muses n'étaient pas en-
e marchandes :

Ἄ μοῦσα γὰρ οὐ φιλοκερδής
Πῶ τότ' ἦν, οὐδ' ἐργάτις,
Οὐδ' ἐπέρναντο γλυκεῖαι
Μελίφθογγοι ποτὶ Τερψιχόρας,
Ἀργυρωθεῖσαι πρόσωπα,
Μαλθακόφωνοι ἀοιδαί (90).

soit paraphrase ainsi ces paroles
cques : *Nondum enim musa lucri
ans erat, nec quemadmodum ope-
ri operam mercede locabat. Neque
Terpsichore lyricorum magistra dul-
cantilenæ, molli vocis sono pro-
ntiandæ, suadque suavitate adblan-
ntes, atque argenti in fronte men-
nem facientes vendebantur.* Selon
a, il faut supposer que Simonide
roduisit une innovation qui con-
a à faire des vers à prix fait. Il ne
ilut pas chanter à crédit, ni se
r à la générosité de ses héros : il
ilut, avant toutes choses, fixer ses
ges ; et peut-être même se faisait-il
quelquefois payer par avance, ou du
ins prenait-il des arrhes. Quoi qu'il
soit, il n'est pas digne d'avoir pla-
parmi les inventeurs des bonnes
oses : il le faut mettre entre les
pravateurs ou corrupteurs des bon-
s coutumes. Il déshonora les muses
r son esprit mercenaire, et il fut
s en proverbe ignominieusement
1). On rapporte (92) qu'il avait ac-
utumé de dire : J'ai deux coffres,
un pour les salaires, l'autre pour

les grâces ; je les ouvre de temps en
temps, et je trouve toujours plein
celui des salaires, et toujours vide
celui des grâces. Il ne s'en devait pas
étonner ; car puisqu'il ne faisait rien
pour rien, il ne devait pas préten-
dre aux dons gratuits ; il ne devait
s'attendre qu'au paiement de la solde
selon les termes du contrat qu'il avait
passé avec ses héros. Peut-être vou-
lait-il excuser par-là les précautions
qu'il prenait : que savons-nous s'il
ne faudrait point ainsi tourner sa
pensée ? J'avais préparé deux coffres,
l'un pour ce qu'on me donnerait,
l'autre pour ce qu'on me paierait :
je ne trouvais jamais rien dans celui-
là, d'où est venu que j'ai arrêté le
prix de mes poésies : je m'en suis
bien trouvé ; la caisse des paiemens
est toujours pleine. Quelques - uns
veulent que par le coffre des grâces
il ait entendu les remerciemens, et
ainsi son sens serait que le coffre des
remerciemens lui était fort inutile ; il
avait beau y chercher quelque se-
cours, il n'y trouvait jamais rien (93).

On lit dans les fables de Phèdre
que Simonide rôdait par les villes de
l'Asie, pour gagner du bien à chan-
ter les louanges des vainqueurs : les
éditions portent,

Mercede acceptâ laudem victorum canens (94) ;

mais plusieurs critiques soutiennent
qu'au lieu d'*acceptâ* l'on doit mettre
pactâ, attendu qu'il stipulait avant
toutes choses qu'on lui donnerait tant
ou tant. Cela paraît par un autre pas-
sage du même Phèdre (95). Cela pa-
raît aussi par un conte que nous li-
sons dans la Rhétorique d'Aristote.
Quelqu'un qui avait gagné le prix de
la course pria Simonide de composer
sur ce sujet un chant de triomphe :
le poète, ne trouvant pas que la ré-
compense qu'on lui offrait fût assez
grande, répondit qu'il ne saurait
bien traiter ce sujet-là, car cette vic-
toire avait été remportée à la course
des mules, et il prétendait que cet
animal ne fournissait pas une matiè-
re de louange. On lui fit des offres

(88) Callimach., in Fragm., pag. 337, edit.
viii, 1697.

(89) Voyez Tzetzes, chil. VIII, num. 228.

(90) Pindar. Od. II Isthm., pag. m. 675.

(91) Voyez Érasme sur le proverbe Simonidis
milenæ, chil. II, centur. IX, num. 12.

(92) Plut., de Curiositate, pag. 520.

(93) Voyez Rittershusius sur Phèdre, p. 381,
édit. de 1698.

(94) Phædr., fab. XXI, lib. IV.

(95) Simonides
*Victoris laudem cuidam Pyctæ ut scriberet
CERTO condixit PRETIO.*

Idem, fab. XXIV, lib. IV.

plus avantageuses, et enfin un prix qui lui parut suffisant, et alors il fit le poëme qu'on lui demandait (96).

(O) *Léoprèpes, son père, a mérité d'être cité pour un bon conseil qu'il donna à deux jeunes hommes.*] Deux bons amis lui demandèrent quel était le meilleur moyen de rendre éternelle leur amitié : C'est, leur répondit-il, de n'être jamais en colère l'un contre l'autre tous deux à la fois, mais de respecter l'un la colère de l'autre (97). Cela est de fort bon sens.

(96) *Ex Aristot. Rhetor., lib. III, cap. II.*

(97) *Ælian., Var. Histor., lib. IV, c. XXIV.*

SIMONIDE, fils de la fille du précédent, était de l'île de Céos : quelques - uns pensent qu'il fut surnommé Mélicertes (A). Il florissait avant la guerre du Péloponnèse, et il composa trois livres de Généologies, et trois livres des Inventions (a). J'ai quelques fautes à reprocher à M. Moréri (B). Quoiqu'il y ait eu plusieurs Simonides (b), il serait, ce me semble, bien malaisé d'en marquer un qui ait vécu avec Phalaris (C).

(a) *Tiré de Suidas.*

(b) *Voyez Vossius, de Poëtis græcis, p. 14.*

(A) *Quelques-uns pensent qu'il fut surnommé Mélicertes.*] Ils se trompent. Suidas ne veut point dire cela; mais c'est ce que Vossius lui attribue, quand il veut que Simonide l'aïeul ait eu le surnom de Mélicertes (r).

(B) *J'aurai quelques petites fautes à reprocher à M. Moréri.*] Remontons jusques à celles qui concernent l'autre Simonide. I. Il le fait *être en estime en la 65^e. olympiade*, et mourir en la 88^e., âgé de quatre-vingt-neuf ans. C'est ignorer l'arithmétique. Il avait pour le moins vingt ans quand il était en estime; il eût donc fallu, selon Moréri, qu'il fût né en la 60^e. olympiade; il serait donc mort à l'âge de cent douze ans, plus ou moins, s'il avait vécu jusques

(r) *Simonides Ceus ex filia nepos fuit Simonidis lyrici, cognomento Melicertæ, qui memoriam artem invenisse dicitur. Vossius, de Hist. græc., lib. IV, cap. VI, pag. 454.*

à l'olympiade 88. Si M. Moréri s'est montré de ce côté-là un mauvais arithméticien, il a fait paraître de l'autre qu'il ne savait point copier l'auteur qu'il cite (2); car cet auteur met la naissance de Simonide à la 56^e. olympiade, et sa mort à l'olympiade 78. Cela peut fournir les quatre-vingt-neuf années de vie qu'il lui donne. II. M. Moréri nous parle d'un *Simonide de Méléce, plus ancien que le lyrique*, et selon les plus grandes apparences, l'inventeur de quatre lettres de l'alphabet grec. Voici une bévue très-puérile; car ces paroles, *Simonide de Méléce*, sont la traduction de celles-ci, *Simonide, le poète lyrique*, et que Moréri avait lues dans Vossius. Je voudrais, pour l'honneur de Vossius, qu'on ne vît pas ces deux lignes à la page 14 de son traité des poètes grecs, *Simonides Melicus, qui temporibus belli Medici vixit, quatuor vel quinque litteras alphabeto finito adjecit, atque ita illud primus absolvit.* Il rapporte cela à l'olympiade 29. Or on n'entend point ce qu'il veut dire par son *bellum Medicum* en ce temps-là. De plus, lorsque sous l'olympiade 55 il parle du Simonide qui a été la matière de l'article précédent, il le nomme poète lyrique, et il lui attribue l'invention de quatre lettres (3). N'est-ce pas vouloir que l'on juge qu'il a fait mention du même poète deux fois, et qu'il l'a fait fleurir depuis la 29^e. olympiade jusques à la 75^e. (4)? J'avoue que dans la page 14 il remarque que le Simonide qu'Eusèbe a mis sous l'olympiade 29 ne peut pas être celui de Céos; mais pourquoi donc attribue-t-il à tous les deux la qualité de lyrique et l'invention de quatre lettres? Revenons à M. Moréri. III. Il dit que Simonide le jeune *était fils d'une sœur de l'autre. Il fallait dire fils d'une fille.* Il a bronché dans un beau chemin, puisqu'il a mal entendu cet endroit de Vossius: *Symonides junior, Simonidis lyrici è filii nepos* (5). IV. Il ne fallait pas lui attri-

(2) *C'est Suidas.*

(3) *Vossius, de Poëtis græc., pag. 20.*

(4) *Il le reconnaît pour l'auteur d'un poëme sur la bataille de Salamine. Scripsit, dit-il, navale prælium ad Salaminem quod commissum olympiade 75. Vossius, de Poët. græc., pag. 20.*

(5) *Idem, ibidem, pag. 34. Voyez-le aussi de Histor. græcis, pag. 454.*

poésies, puisque Suidas ne point attribué, et que Vossius le mette parmi les poëbigos *an et in poëtis ei sit locus*.

V. Pourquoi lui attribuer des choses inventées depuis Suidas ou quelque autre marque cette circonstance? Ne serait pas absurde si l'on disait qu'il a fait un ouvrage de ceux qui avaient des choses depuis peu de

l serait... bien malaisé de r un Simonide qui ait vécu ialaris.] Une chose que j'ai is les lettres de Vossius me re cette remarque. Vossius i peine pour son ami Putéa- e l'on inquiétait à cause d'un politique, souhaite qu'on se e de lui remonter ce que remontra à Simonide, *Ne llez que de la culture des mu-* Il y a sans doute ici quelque le mémoire : j'avais cru d'a- 'on avait mis Phalaris au lieu 1 ; j'en concluais que Simo- mêla de quelque intrigue de i lui pensa faire des affaires ; i mieux connu enfin ce que J'ai trouvé que Vossius a mis le où il devait mettre Stésicar c'est à Stésichore que Phapré sente de ne se plus intrins les affaires d'état, et de ne enir que de ses muses. Μέλοιεν σουσῶν ἐκκλησίᾳ πόνοι. *Curæ tibi clara musarum studia* (8).

n, de Poëtis græcis, pag. 34.

nam non aliud audire cogatur quam in simili ferè negotio à Phalaride dictum Simonidi, μέλοιεν σοὶ μουσῶν πόνοι. Vossius, epist. CXCIX, 18. Voyez, tom. XII, citation (22) de Putéanus.

laris, epist. CXLVII, pag. 141, edit. 695.

IONIDES (SIMON), l'un des poètes latins du XVI^e. , naquit à Léopole, en Pologne, et après avoir fait son cours de philosophie à Cracovie, se perfectionner dans les lettres en Italie, d'où il revint enrichi d'érudition, que Jean

Zamoski, le plus grand héros qui fût en Pologne, le choisit pour son secrétaire, et lui témoigna beaucoup d'affection, et lui procura la dignité de chevalier. Le pape Clément VIII l'honora de la couronne poétique. Juste Lipse lui donna des louanges fort distinguées, le comparant à Catulle, et prétendant que ses vers eussent pu donner de la jalousie à l'antiquité (a). Simonides reçut chez lui à Léopole, en 1597, avec une affection très-particulière, George Douza, qui allait à Constantinople, et qui était fils de Janus Douza, bon poète et bon humaniste. Cela lui valut un éloge que l'on verra ci-dessous avec le titre de ses poèmes (A).

(a) Tiré de Starovolscius in Centum Scrip. Polon., pag. 130, 131.

(A) *Un éloge que l'on verra ci-dessous avec le titre de ses poèmes.*] George Douza écrivant à son père une relation de son voyage, lui parla ainsi de son séjour à Léopole : *Huic urbi (Leopoli) plurimum me debere fateor quòd hîc cum Simone Simonide hospitium et amicitiam contrahere licuerit : qui vir quanto orchestræ plausu Parnassi collem institerit, è scriptis ejus editis Ælinopœane videlicet, et casto Josepho, tum Joëlis illâ paraphrasi satis superque constare arbitror* (1). Son père lui écrivit à Constantinople une lettre où il lui marqua sa reconnaissance pour les bons offices de Simonides, et l'estime qu'il avait depuis long-temps pour les poésies de ce Polonais. *Nescis, mi fili, quantâ cum animi voluptate illam epistolæ tuæ particulam legendo ruminaverim, ubi non modò tanti viri (interpretis polonici, natione Armeni) faventiam ultrò tibi oblatam gloriaris ac prædicas : verum etiam incomparabilis viri Simonis Simonidis benevolentiae fores jam pridem*

(1) Georg. Douza, de Itinere suo Constant., pag. 14.

patefactas aditum tibi porrò ad doctissimi illius ac disertissimi interpretis amicitiam concinnasse..... Nunc cessator esse cogor, ac commodiori tempori hoc scribendi officium reservare, præsertim ad Simonem Simonidem, quem virum ego jam pridem ex scriptis editis, Ælinopæane putà, atque odis Pindaricis tum Joëlis paraphrasi illà poeticà multò quæsitimà, procul dissitus licet, et veneratus sum et admiratus (2).

Outre les poèmes dont vous venez de voir le titre, Simonides composa *Hercules prodicius; Pantezilea; Flagellum livoris; Ode in victoriam, nuptias, atque obitum Samoscii, inque victoriam Thomæ Samoscii Johannis filii, etc.* (3).

(2) G. Douza, de Itinere suo Constant., p. 129.

(3) Voyez Simon Starovolscius, in Centum Script. Polon., pag. 131.

SIMONIUS (SIMON), médecin et philosophe, et auteur de plusieurs livres (A), a vécu au XVI^e. siècle. Il était de Lucques. Je crois qu'il abandonna sa patrie afin d'aller faire ailleurs profession ouverte de la religion réformée. Il fut professeur en philosophie à Genève pendant quelque temps, et puis dans l'académie d'Heidelberg. Après cela il fut fait professeur en médecine dans l'université de Leipsic, d'où il se retira en Silésie et en Moravie, et de là en Pologne, où il y a quelque apparence qu'il se fit de la secte des antitrinitaires, sur la fin de ses jours (a). Deux lettres de Théodore de Bèze fortifient extrêmement cette conjecture; car on ne saurait guère douter qu'elles n'aient été écrites à Simonius (B), et il paraît que celui à qui elles furent écrites à Heidelberg, en 1568 et en 1569, adhéraux sentimens de Valentin Gentilis (b). Ces mê-

(a) Baillet, num. 150 des Anti.

(b) Voyez la rem. (C).

mes lettres nous apprennent que Simonius fut emprisonné deux fois à Genève, et qu'il passa par les censures ecclésiastiques, et que c'était un esprit inquiet qui avait eu des querelles avec tout le monde (c). Il eut l'audace de dire en plein auditoire dans Heidelberg, qu'il pouvait faire des objections auxquelles saint Paul même n'eût pu rien répondre (C). Je ne sais si l'on ne pourrait pas conjecturer qu'un livre dont j'ai parlé ci-dessus, et qui était intitulé *Simonis Religio*, était une satire qu'on publia contre lui (D). Je parlerai des disputes qu'il eut avec Jacques Schegkian (E).

(c) Beza, epist. LIV, pag. m. 264.

(A) *Il est auteur de plusieurs livres.* Il fit imprimer à Genève, en 1566, un commentaire sur le livre d'Aristote de sensu et sensili, in-folio. Vous trouverez dans Lindenius renovatus (1), que sa *Synopsis brevissima novæ Theoriæ de humoralium febrium Naturæ, Periodis, Signis, et Curatione*, fut imprimée à Leipsic, l'an 1577, in-8^o, et à Bâle, l'an 1580, in-8^o, avec son *Examen Sententiæ à Brunone Seidelio latæ de iis quæ Joubertus ad explicandam Febrium humoralium Naturam in paradoxis suis disputavit*; que sa *Vera et indubitata Ratio Periodorum, necnon continuationis intermissionisque Febrium humoralium* fut imprimée à Leipsic, l'an 1575, in-4^o; que sa *Methodus artificiosa curandæ Pestis* fut imprimée dans la même ville, l'an 1576, in-4^o; que le *Simonius simplex* fut imprimé à Cracovie, l'an 1585, in-4^o; que le *Scopæ quibus verritur Confutatio quam Advocati Nicolai Buccellæ, Itali, Chirurghi anabaptistæ, innumeris Mendaciorum, Calumniarum, Errorumque Purgamentis infertam postremo emisserunt*, fut imprimé à Olmutz, l'an 1589, in-4^o; que sa *Disputatio de Putredine* fut imprimée à Cracovie, l'an 1584, in-4^o; et que

(1) A la page 979, 980, édit. 1686.

son *Responsum de obitu Stephani Polonorum Regis*, fut imprimé à Olmutz, l'an 1588, in-4°. Le Catalogue de la bibliothèque d'Oxford lui donne un traité de *verâ Nobilitate*, imprimé à Leipsic, l'an 1572, in-4° : il fut réimprimé à lène, l'an 1616, par les soins de Thomas Sagittarius. C'est un livre que Naudé loue (2). On verra ci-dessous ce qui concerne les écrits que Simonius publia contre Jacques Schegkius.

(B) *On ne saurait guère douter que.. deux lettres de Théodore de Bèze n'aient été écrites à Simonius.*] L'une est la LIV°, et l'autre la LVI°. Celle-ci est datée du 13 de mars 1569, et celle-là du 26 de mai. L'année n'y paraît pas, mais c'est sans doute 1568. Ce qui nous doit persuader que Bèze les écrivit à Simonius, est qu'il censure une mauvaise doctrine que l'on voit dans un ouvrage de Simonius (3). C'est par-là que M. Crénus a prouvé sa conjecture. *Epistolæ LIV et LVI (Bezæ) D. Simoni Simonio inscribendæ sunt. Nam quæ in hac ultimâ epistolâ Beza perstringit, ista omnia docuit Simonius in lectione quâ explicavit principium illud physicum : ex nihilo nihil fit ; d. 30 decemb. 1568, Heidelb.* (4). Si ces paroles ne témoignaient pas clairement que Simonius demeurait à Heidelberg lorsque Bèze lui écrivit ces deux lettres, j'alléguerais une chose qui insinue ce fait. Simonius avait écrit à Théodore de Bèze qu'il s'était trouvé incapable de soutenir la discipline de Genève, en ayant voulu disputer avec ceux qui la condamnaient, et il lui parle nommément de Thomas Erastus (5), qui était alors professeur à Heidelberg.

(C) *Il eut l'audace de dire... qu'il pouvait faire des objections auxquelles saint Paul même n'eût pu rien répondre.*] Bèze lui témoigna là-dessus son indignation comme il fallait. *Sed quo tandem loco*, lui écrivit-il, *postremum istud tuum dictum habebimus,*

*posse te multas rationes afferre, quibus ne Paulus quidem ipse, si viveret, respondere posset? Itane verò te possit desipere, ut istud quod vel cogitare impium et in Deum ipsum blasphemum est, palàm etiam, tot audientibus ausus sis effutire? Tune miser homuncio, ausis organo Dei electo, cujus tonitrua ferre universa mundi sapientia non potuit, tune, inquam, Spiritui Christi per os apostolorum loquentis opponere quicquam possis, quod refellere Dei sapientia non possit? An ignoras quid Elymæ mago, quid Alexandro fabro ærario, sese Pauli sapientiæ opponentibus contigerit (6)? Notez que Bèze lui disait son sentiment sur un écrit touchant l'essence de Dieu. *Allatum est ad nos scriptum de Dei essentia, quod aiunt vel à te dictatum, vel ex te fuisse exceptum, breve quidem illud, seu ejusmodi ut summopere bonos et doctos omnes theologos sit optimo jure offensurum* (7). Simonius soutenait dans cet écrit que l'on peut dire que le fils de Dieu a été fait, et que la personne du fils de Dieu a été essence (8). Il ajoutait, 1°. que le dogme des orthodoxes sur la trinité n'avait point d'autre avantage que d'être moins absurde que celui des hérétiques; et 2°. que l'Écriture ne fournit point de quoi satisfaire aux objections des ariens, puisqu'elle fournit des passages qu'ils tordent en leur faveur. *Jam verò quis illud ferat quod dicis, nempe eo differre dogma adversariorum à nostro, id est mendacium à veritate, tenebras à luce, quod illud quidem plura, nostrum verò pauciora absurda consequantur?... Quòd autem dicere audes testimoniis et veris principiis Scripturæ quamvis malè accommodatis niti antitrinitarios, ideòque ex verbo Dei ipsis responderi non posse, certè vox est pius omnibus intolerabilis, et quod ad me attinet, si ita sentis, vix alio te loco habuerim, quàm hominis prorsus impii* (9).*

(2) Naudæus, Bibliogr. Polit., pag. m. 544.

(3) Voyez la remarque (C).

(4) Crénus, Animadv., part. II, pag. 91.

(5) C'est de lui que Bèze parle, quand il dit dans sa lettre LIV, pag. 265 : Et quod de quorundam hæc in re judiciis commemoras, nihil me movet. Imò ne de illo quidem ipso cujus theses sunt, aliud mihi persuasi, quàm veritati sponte censuram.

(6) Beza, epist. LVI, pag. 267.

(7) Idem, ibid. pag. 266.

(8) Quum factum dici posse filium dicis, jactas arianæ blasphemie fundamentum, loqueris contra Scripturæ et omnium orthodoxorum morem, objicis omnes nostras ecclesias calumniis adversariorum, ut nemo pius hoc audire sine offensione possit, quibuscunque postea interpretationibus utaris. Idem, ibidem. Voyez aussi pag. 265.

(9) Idem, ibidem, pag. 267.

(D) *Je ne sais si l'on ne pourrait pas conjecturer qu'un livre.. intitulé Simonis Religio, était une satire qu'on publia contre lui.*] Ce livre fut imprimé à Cracovie, l'an 1588, comme je l'ai dit ailleurs (10). C'était un temps où notre Simonius était en Pologne, à ce que je crois. Que sait-on si quelque adversaire ne s'avisait point de le diffamer en publiant un ouvrage qui serait pris pour la description des sentimens de ce médecin? Je donne ceci comme un coup perdu, mais qui pourra engager quelque curieux à examiner la chose, si une grande bibliothèque lui en fournit les moyens.

(E) *Je parlerai des disputes qu'il eut avec Jacques Schegkianus.*] Voici le détail que M. Baillet en a donné. « La querelle commença vers l'an » 1569, et elle s'étendit sur des ma- » tières de philosophie, de médecine, » et de théologie. Simonius avait » avancé sur la cause et sur la nature » de la fièvre quelque chose qui n'a- » vait point été goûté de Schegkianus, » et que celui-ci avait relevé par » occasion. Simonius n'en fut point » plus content que de ce que Scheg- » kianus lui avait objecté quelque » temps auparavant sur quelques » points de la Physique d'Aristote, » et il le réfuta par un livre qu'il ap- » pela *Anti-Schegkianus*, ou plutôt les » *Anti-Schegkianes*. L'ouvrage pa- » rut à Bâle, sur la fin de l'an 1570, » in-8°, sous le titre d'*Anti-Scheg- » kianorum liber unus in quo ad ob- » jecta Schegkii respondetur, vetera » nonnulla ejusdem errata inculcan- » tur, novaque quamplurima pejora » deteguntur*. Schegkianus, se préparant » à répondre à cet ouvrage, envoya » par provision l'avant-coureur de » sa réponse sous le titre de *Pro- » dromus Anti-Simonii contra Simo- » nem Simonium*, imprimé à Tu- » bingue en Souabe, l'an 1571, in-4°. » Quand Simonius eut vu cet essai, » il y fit une réplique qu'il rendit » publique par un petit écrit qui » parut peu de temps après. Ce der- » nier ouvrage étant venu entre les » mains de Schegkianus, il l'examina » dans toutes ses parties, et la réfuta- » tion qu'il en fit se trouva en état

» de paraître devant son *Anti-Simo- » nius*, et fut imprimée en 1572, » sous le titre d'*Anatome Responsi Si- » monii ad Prodromum Anti-Simonii*. » Après cela il mit au jour sa grande » réponse aux *Anti-Schegkianes* de » Simonius, imprimée à Tubingue, » l'an 1573, sous le titre d'*Anti-Si- » monius, sive Refutatio errorum » in Philosophia Simonii in suo libro » Anti-Schegkianorum, in quo plu- » res quam trecenti errores ejus- » dem repelluntur, etc.* Ces deux » combattans eurent encore prise » l'un avec l'autre sur des controver- » ses de théologie, au sujet d'un livre » que Schegkianus avait écrit sur l'u- » nion des deux natures de Jésus- » Christ (11).

(11) Baillet, num. 150 des *Anti*. Notes qu'il croit que Simonius, qui était alors à Heidelberg, était en Saxe.

SYNERGISTES. C'est ainsi que l'on nomma au XVI^e. siècle quelques théologiens d'Allemagne qui, trouvant trop dure l'hypothèse de Luther sur le franc arbitre, enseignèrent que la grâce de Dieu ne convertit point les hommes sans la coopération de la volonté humaine. Ce fut le cinquième schisme qui s'éleva dans la communion des luthériens (a). Mélanchthon en jeta les fondemens; car Victorin Strigélius, et quelques autres ministres qui avaient de la déférence pour son autorité, firent attention à certaines phrases qu'ils trouvèrent dans ses livres, et qui donnaient beaucoup de forces à la volonté de l'homme. C'est pourquoi ils soutinrent que les forces naturelles du franc arbitre concouraient avec la grâce dans la conversion du pécheur. George Major, Paul Éber, Paul Crellius, et Piperin, furent les autres principaux défenseurs de

(10) Dans la remarque (B) de l'article SIMON Théodore; dans ce volume, pag. 285.

(a) Micrælius, Syntagm. Hist. eccles. p. m. 865.

ce parti (b), et ils furent persécutés par la faction d'Illyricus. Il est certain que Mélanchthon ne pouvait s'accommoder de la méthode rigide de Luther et de Calvin sur les matières de la grâce (A), et l'on alléguerait en vain comme une preuve de son accord avec eux, quant à cet article, les louanges immenses qu'il donnait à leur piété; car c'était un homme qui savait fort bien éviter les mauvaises suites de la préoccupation. Il croyait qu'on pouvait errer par de bons motifs. (B). Ce que je dirai là-dessus me servira de transition à l'examen de la réponse (C) qui a été faite à un endroit du commentaire philosophique sur *contrains-les d'entrer*.

(b) *Ex eodem, ibidem.*

(A) *Mélanchthon ne pouvait s'accommoder de la méthode rigide de Luther et de Calvin sur les matières de la grâce.*] Baudouin en a fourni une bonne preuve, en publiant l'extrait d'une lettre que Mélanchthon avait écrite à Calvin, l'onzième de mai 1543. Calvin lui avait dédié son livre de *Servitute humani Arbitrii* (1). Voyons une partie du remerciement: *Malint te illam tuam excellentem eloquentiam in aliis materiis magis propriis ecclesiæ consumere quàm in quæstionē περὶ τῆς ἀνάγκης. Habebam amicum Tubingæ doctum hominem Franciscum Stadianum, qui dicere solebat se utrumque probare, evenire omnia ut divina providentia decrevit, et tamen esse contingentiam: sed se hæc conciliare non posse. Ego cùm hypothesin hanc teneam, Deum non esse causam peccati nec velle peccatum, postea contingentiam in hac nostrâ infirmitate judicii nostri admitto, ut sciant rudes Davidem suâ voluntate ultrò ruere. Et eundem sentio cùm haberet et Spiritum Sanctum, potuisse eum retinere et in eâ luctâ aliquam esse voluntatis actionem.*

(1) Balduin., in Respons. alterâ ad Joh. Calvinum, pag. m. 139.

*Hæc etsi subtiliùs disputari possunt, tamen ad regendas mentes hoc modo proposita, accommodata videntur. Accusamus ipsi nostram voluntatem cùm labimur: non quærimus in Dei consilio causam. E contra cùm nos erigimus, scimus Deum et velle optulari et adesse luctantibus. Μόνον θέλουν (inquit Basilius), καὶ Θεὸς παρὰ πάντα. Excoitatur ergò cura in nobis et laudatur Dei immensa bonitas, qui et promisit auxilium, et præstat sed petentibus (2). Tout le monde sait que Calvin et Castalion étaient le feu et l'eau à l'égard de ces points-là. Or Mélanchthon, étant à Worms en 1557, écrivit à Castalion une lettre très-obligeante, et qui était comme un symbole de fraternité sur le dogme de la prédestination. *Parò cùm ex eo (ut scis) conventu amicissimè scripsisset ad Castalionem, et ejus sententiam nescio quàm de prædestinatione et libero arbitrio suam esse significaret: scire potuisti, et quàm damnaret tuam in eo viro vexando intemperiem, et quàm ne tum quidem probaret omnia tua paradoxa (3). C'est Baudouin qui parle ainsi à Calvin: et notez qu'il lui déclare qu'il ne sait en quoi consiste le sentiment de Castalion. Cette ignorance venait de deux sources: l'une que l'ouvrage de Castalion avait été supprimé; l'autre que Baudouin ne se mêlait guère d'examiner la doctrine de la prédestination. Il avoue qu'il ne l'entend pas: (4) *Equidem arcanam illam περὶ ἀνάγκης quæstionem non excutio, neque Castalionem unquàm vidi vel audiui, ac ne per litteras quidem unquàm sum allocutus neque quod de eâ quæstione scripsit (nam et id suppressi pro tuo imperio jussisti) unquàm legi: neque quod de fatali necessitate disputas satis intelligo, et in meis ad Minucium annotationibus nuper non dissimulavi mihi non liquere (5).***

Voyons ce que Théodore de Bèze répondit à cette partie de l'ouvrage de Baudouin. Premièrement il nia

(2) Melanchth., epist. ad Calvin., apud Balduinum, *ibidem*.

(3) Balduin., *ibidem*, pag. 138.

(4) Idem, *ibidem*.

(5) Il parle ainsi, pag. 141: Me unum, qui talia non tracto, nec fortassè intelligo, in Galliâ exagitas.

que Mélanchthon eût écrit à Castalion une telle lettre (6) : sa raison était que tous les livres de Mélanchthon, et la lettre même que Baudouin avait produite, faisaient foi que ce docteur allemand ne différait de Calvin que dans la manière de s'exprimer. En second lieu, il allégua un fragment de cette lettre, pour montrer que quant au dogme il y avait un parfait accord entre Mélanchthon et Genève. *In rebus ipsis quàm inter illum et nos convenerit, undè tandem melius quàm ex ipsius testimonio probabitur? Sic ergò scribit in iis litteris quarum tu ipse partem cūdisti: Quum autem et honorifico me testimonio ornaris, et de totâ re non solum piè, sed etiam eloquenter disserueris, de utrâque re, videlicet de meâ gratitudine, et de ipsâ disputatione coram nos, ut soliti sumus quoties unâ fuimus, prolixè colloqui posse optârim. Etsi enim, tantum vel ingenii vel doctrinæ mihi non arrogo quantum tribuis, et nos in primis in ecclesiâ agnoscere nostram imbecillitatem decet, tamen benevolentia erga me tuâ vehementer delector, tibi que gratiam habeo quòd in scripto luculento (loquitur autem de Calvini libris de libero arbitrio adversus Pighium scriptis) tanquam in illustri positam loco extare significationem amoris erga me tuâ voluisti. An hæc verba sunt, Balduine, hominis à Calvino dissentientis (7)?* En troisième lieu, il accusa Baudouin d'une insigne falsification; et pour l'en convaincre il rapporta une période malignement supprimée de la lettre de Mélanchthon. La voici : *Hæc non scribo ut tibi tradam quasi dictata homini et eruditissimo et peritissimo exercitiorum pietatis : et quidem Scio HÆC CUM TUIS CONGRUERE, sed sunt παχὺτερα, et ad usum accommodata (8).* La première observation de Théodore de Bèze n'est point solide : il nous va fournir lui-même de quoi la ruiner; car dans un ouvrage où il ne songeait point à Baudouin, ni aux précautions de rien dire qui pût servir à cet adver-

saire, il reconnaît ingénument que Mélanchthon avait censuré les théologiens genevois, comme des docteurs qui amenaient la fatalité des stoïques. *Basileæ verò Castellio non obscure pelagianismum tuebatur. Quinetiam his de rebus ita scribere cœperat Philippus, ut quamvis antea Calvinī adversus Pighium libro disertè subscripsisset, tamen Geneveses quasi stoicum fatum invehentes notare quibusdam videretur (9).* Par ces paroles on donne à connaître clairement que ni tous les livres de Mélanchthon, ni la lettre même qu'il avait écrite à Calvin, je parle de la lettre dont Baudouin avait cité une partie, n'étaient pas propres à réfuter ceux qui avaient soutenu qu'il avait écrit à Castalion une lettre d'approbation. La seconde partie de la réponse de Théodore de Bèze n'a aucune force; car les louanges que Mélanchthon donnait à Calvin ne prouvent pas qu'il fût de son sentiment. Il avait un si grand fonds d'équité, de modération, et d'honnêteté, qu'il rendait justice à ceux mêmes qui soutenaient des opinions qui n'étaient pas de son goût. Ses préjugés pour le libre arbitre ne l'empêchaient pas de discerner la force d'esprit, la piété et l'éloquence que Calvin faisait paraître en soutenant la servitude de la volonté humaine; ils ne l'empêchaient pas de le louer de ce côté-là, de le féliciter d'être le héros d'un tel ouvrage. On s'étendra ci-dessous sur cette pensée (10). Ce que Bèze a dit en troisième lieu est la plus forte remarque, et néanmoins cela n'est guère solide. Il a eu raison de crier contre Baudouin, et de le traiter de faussaire : l'omission de cette période est un acte de mauvaise foi; on ne l'eût point supprimée, si l'on n'eût craint de se faire tort en la produisant. On voulait donc tromper ses lecteurs, et gagner sa cause par supercherie et *dolo malo*. Mais remarquons qu'en cette rencontre Baudouin manqua de génie autant que de bonne foi; car si son esprit l'avait servi, il aurait aisément vu que la période qu'il supprimait ne lui était point préjudiciable. Un homme qui a déclaré qu'il admet le concours

(6) *De Philippi verò litteris quicquid garris falsissimum est.* Beza, Respons. ad Balduin., p. 230, tom. II Operum.

(7) *Idem, ibidem.*

(8) *Idem, ibidem.*

(9) Beza, in Vita Calvinī, ad ann. 1551, Oper. tom. III, pag. 376.

(10) Dans la remarque suivante.

actif de la volonté, et même un concours antérieur, et qu'il voudrait que l'on ne fît point de livres pour soutenir la nécessité des actions de l'homme, marque assez précisément qu'il n'est point de l'opinion de Calvin. Or c'est ce que Mélanchthon avait déclaré dans les paroles alléguées par Baudouin : si donc dans la suite il déclare qu'il n'avance point ces choses comme une leçon dont Calvin ait quelque besoin, et qu'il croit qu'au fond elles s'accordent avec la doctrine de Calvin, quoiqu'elles soient proposées, non pas avec la subtilité de ce docteur, mais d'une manière simple, grossière, et plus populaire ; si, dis-je, il en use de la sorte, on voit bien que c'est par civilité et par compliment, afin de se déponiller des apparences odieuses d'un donneur d'avis et d'un censeur. Tout le monde sait qu'il y a une manière honnête d'avertir les gens de leur devoir, laquelle consiste à leur dire qu'on n'ignore point qu'ils connaissent qu'il faut faire ceci ou cela, et qu'ils n'ont aucun besoin d'en être avertis. Je ne saurais assez m'étonner que Théodore de Bèze se soit engagé à soutenir à Baudouin que Mélanchthon et les docteurs de Genève enseignaient la même chose sur la question du libre arbitre. Il soutenait cela l'an 1563. Il savait ce qu'il écrivit depuis dans la Vie de Calvin (11) ; il savait les disputes des synergistes, dont Baudouin avait fait mention (12). Mais que ne fait-on pas dans la chaleur de la dispute ?

En quâ discordia cives (13) !

Je m'imagine que mes lecteurs seront bien aises de savoir ce que Baudouin répliqua ; disons donc qu'il se tut à l'égard de la suppression de la période : il ne trouva d'autre moyen de cacher sa honte ; mais quant au reste, il répondit fièrement, et en peu de mots : *Nihil quicquam impudentius dici aut fingi potest quam quod jam contendis, hæc totâ*

(11) Voyez ci-dessus, citation (9).

(12) *Audiveras paulò antequàm hæc scriberes in Saxonid inter Illyricum et Victorinum magnam fuisse questionem περί αὐτεξουσίου ἢ συσπυρίας. Tu Illyricum qui tremas sentis, ferre non potes : Victorinum qui Melanchthonem sequitur non oppugnas.* Balduinus, in Respons. alterâ ad Calvin., pag. 141.

(13) Virgil., eclog. I, vs. 72.

in re Philippum idem quod vos, et vos idem quod Philippus sentire. Nam etsi non nisi postremis ejus libris et sententiis standum esse dicas, tamen quod postremo ad articulos Bavaricos scripsit, an cum doctrinâ in hoc genere vestrâ planè consentit (14) ?

(B) *Mélanchthon croyoit qu'on pouvait errer par de bons motifs.*] Un docteur fier et bilieux s'entête de ses sentimens avec une préoccupation si excessive, qu'il ne croit pas qu'on puisse les attaquer sans combattre les lumières du sens commun ou celles de la conscience. Il s'endurcit, et il s'enfonce dans ses préjugés de plus en plus, à mesure que l'on s'applique plus fortement à disputer contre lui. Mais un docteur modéré, modeste, humble, et d'un tempérament phlegmatique comme Mélanchthon, ne se conduit pas de cette manière. S'il rejette une opinion comme fausse et dangereuse, il ne laisse pas d'être équitable envers ceux qui la soutiennent : il convient non-seulement de leurs autres excellentes qualités, et il les en loue ; mais il reconnaît aussi que des raisons fort spécieuses les engagent à la soutenir. Il n'a donc garde de rompre avec eux, ni de relâcher même les liens de fraternité pendant que la dissension est renfermée dans certaines bornes. On voit par-là que ni les lettres que Mélanchthon a pu écrire à Calvin, ni les louanges qu'il peut lui avoir données dans des livres imprimés, ne prouvent point qu'ils aient été d'accord sur le dogme du franc arbitre. On peut seulement en conclure qu'il avait assez d'équité pour distinguer l'une de l'autre ces deux choses, la doctrine de Calvin telle qu'il la considérait, et cette même doctrine telle que Calvin la considérait. Il lui semblait que selon cette doctrine Dieu était l'auteur du péché, mais il savait bien que Calvin ne l'enseignait pas sous cette notion, et qu'en tant que telle Calvin l'eût jugée abominable. Il n'ignorait point sous quelle forme elle se montrait à Calvin, et que c'était sous l'apparence d'un système appuyé sur divers passages de l'Écriture, et tendant à soutenir les droits de la Providence, et

(14) Respons. ad Calvinum et Berram pro Franc. Balduino, folio 145 verso.

ceux de l'économie de la nouvelle loi. Il n'ignorait pas que le système du franc arbitre ne se montrait aux yeux de Calvin que sous une forme hideuse qui le lui faisait paraître comme destructif de la Providence, et formellement opposé aux épîtres de saint Paul, et à la gloire que Dieu tire du salut de l'homme. Ainsi Mélanchthon, en n'approuvant pas les sentimens de Calvin, ne laissait pas de connaître qu'ils étaient fondés sur des motifs très-dignes d'un homme de bien et d'un zélé serviteur de Dieu : il ne laissait pas de se trouver réuni avec ce docteur de Genève dans cette maxime, qu'entre deux opinions, il faut toujours faire choix de celle qui est plus conforme à l'Écriture et aux intérêts du Créateur. Le parfait accord qui était entre eux à l'égard de cette thèse fut cause de leur discorde; car, en exécution de cette maxime, Calvin embrassa l'hypothèse de la nécessité, et Mélanchthon celle de la liberté. L'un crut que le souverain empire de Dieu sur toutes choses, et les droits d'une providence digne de l'Être infini, demandaient une prédestination absolue. L'autre crut que la bonté, et la sainteté, et la justice de l'Être suprême, demandaient quelque contingence dans nos actions. Voilà le principe de l'un et de l'autre. Ils tendaient au même but, savoir à la plus grande gloire de Dieu; mais ils y tendaient par des chemins différens. Devaient-ils pour cela cesser de se reconnaître pour frères, et pour compagnons d'œuvre dans la vigne du Seigneur (15)?

Je prévois qu'on me représentera, que la différence de ces routes a dû obliger ces deux docteurs à se dire anathème l'un à l'autre, vu que Mélanchthon a dû croire que sous prétexte de maintenir les droits de l'autorité divine, Calvin anéantissait la bonté, la sainteté et la justice de Dieu, en le faisant auteur du péché et des enfers; et qu'au contraire Calvin a dû soutenir que sous prétexte de ménager ces trois attributs de Dieu, Mélanchthon bouleversait

(15) Notez qu'on ne prétend point étendre cette notion sur toutes les sectes qui se trouveraient réunies dans la maxime générale de tendre à l'honneur de Dieu.

la providence et l'empire de la Divinité, en donnant à l'homme un franc arbitre. Mais voici une très-bonne solution. Si Calvin eût dogmatisé de cette manière, Ne pouvant sauver tous les attributs de Dieu, j'en abandonne une partie afin de conserver l'autre, et j'aime mieux sacrifier les vertus morales aux vertus physiques, que celles-ci à celles-là, j'aime mieux le faire un maître puissant, qu'un bon maître; il eût mérité que tous les hommes l'anathématisassent. Mais il soutenait en toutes rencontres qu'en maintenant la suprême autorité de Dieu, il ne prétendait donner aucune atteinte aux perfections morales de l'Être infini, à la bonté, à la sainteté, à la justice. Mélanchthon aurait donc été fort injuste de le chicaner là-dessus personnellement; je veux dire de lui imputer des conséquences qui, au pis aller, ne pouvaient être que du dogme, puisque le docteur les désavouait. Rapportons les termes de son désaveu : *Ubique in scriptis suis clamat (Calvinus) quoties de peccato agitur, non miscendum esse Dei nomen : quia in Dei naturam non nisi perfecta rectitudo et æquitas competit. Quàm putida igitur calumnia est, hominem de ecclesia Dei benè meritum, crimine hoc involvere, quasi Deum faciat authorem peccati? Docet quidem ubique nihil fieri nisi volente Deo. Interea quæ sceleratè fiunt ab hominibus Deum arcano judicio ita moderari asserit, ne quid affine habeat hominum vitio. Summa doctrinæ ejus est, Deum mirabiliter, et modis nobis incognitis, in quemcumque vult finem omnia dirigere, ut æterna ejus voluntas prima sit rerum omnium causa. Cur autem velit Deus quod nobis videtur minimè consentaneum, fatetur esse incomprehensibile. Ideòque nimis curiosè et audacter investigandum esse negat : quoniam judicia Dei sint abyssus multa, et mysteria quæ modulum nostrum superant, reverenter adorare conveniat potius, quàm excutere. Interea principium illud retinet, quamvis nos ratio consiliū lateat, semper tribuendam esse Deo justitiæ laudem : quia ejus voluntas summa sit æquitatis regula (16).* Des gens

(16) Calvinus, in brevi Responsione ad dilendas nebulonis cujusdam calumnias, pag. m. 73^{re}.

is et emportés ne se paient pas si sage réponse : mais Mélanchthon aimait la paix, et qui par un grand fonds d'équité et de modestie conservait la pureté de ses vues jusques au point de découvrir nettement ce qu'il y avait de faible dans les opinions admettait et dans celles qu'il rejetait; Mélanchthon, dis-je, avec son caractère d'âme, se trouvait toujours disposé à rendre justice à son adversaire. Voilà ce que tout le monde peut imiter. Quand même vous seriez invinciblement à un préjugé, que son système est lié à une conséquence, et par conséquent cette conséquence, Donc Dieu auteur du péché, vous devriez vous contenter de cette réponse à l'objection de sa personne : Je vois aussi que vous la liaison de mon système avec cette conséquence, et que son qui la voit ne me fournit pas assez de lumières pour me comprendre comment je me suis en voyant cela; mais je ne puis pas d'être fortement persuadé que l'on trouve dans les trésors infinis de sa sagesse un moyen certain après cette liaison; un moyen, certain, très-infaillible, quoique on ne soit inconnu et qu'il surpasse toute la portée de mes lumières. L'athée se doit piquer principalement de soumission à l'autorité de Dieu. Ne pas croire ce qu'on voit, c'est souvent sa devise, aussi ne croire ce qu'on ne voit pas. Dans le fond le sens du passage est le même que l'on vient de lire. Mélanchthon, et tout autre théologien en faveur de la liberté, aurait d'autant plus mauvaise grâce de ne pas acquiescer à cette réponse, qu'ils sont content de recourir à un semblable argument; car dès qu'ils ont tant de bonne foi, ils reconnaissent la manière dont la providence de Dieu et sa prescience sont compatibles avec la liberté de la créature et l'incompréhensible (17). On les

pousse donc dans les mêmes précipices où ils ont poussé les autres; ils se sauvent à leur tour dans l'asile de l'incompréhensibilité de la nature de Dieu, à l'égard de la faiblesse de notre petite raison.

C'est ce qui fait que l'on ne saurait se scandaliser assez de voir que les disputes de la grâce produisent une division si envenimée dans les esprits. Chaque secte impute à l'autre d'enseigner des impiétés et des blasphèmes horribles, et pousse l'animosité jusques aux dernières bornes : et néanmoins c'est sur de telles doctrines que l'on devrait pratiquer le plus promptement une tolérance mutuelle. On pardonnerait l'intolérance à un parti qui prouverait clairement ses opinions, et qui répondrait aux difficultés nettement, catégoriquement, et d'une manière convaincante; mais que des gens qui sont obligés de dire qu'ils n'ont point de meilleure solution à donner que des secrets impénétrables à l'esprit humain et cachés dans les trésors infinis de l'immensité incompréhensible de Dieu; que de telles gens, dis-je, fassent les fiers*, lancent la foudre de l'anathème, bannissent, pendent, c'est ce qui paraît inexcusable. Mélanchthon était plus humain. Il ne croyait pas que ceux qui nient la liberté fussent indignes de l'éloge de bons serviteurs de Dieu; il les excusait sur l'obscurité de la matière, et sur la bonté de leurs motifs.

Rien ne serait plus utile que de faire de profondes réflexions sur ce que l'on trouve, concernant cette controverse, dans un ouvrage de M. Burnet, évêque de Salisbury (18).

(C) *La réponse qui a été faite à un endroit du commentaire philosophique sur contrains-les d'entrer.* Il me semble que l'une des choses qui inspirèrent à Mélanchthon cet esprit de paix et d'honnêteté qui parut dans sa conduite était qu'il considéra que la manière dont Dieu a voulu agir a été choisie entre une infinité d'autres également dignes de l'Être sou-

* Leclerc pense que Bayle a ici en vue les théologiens rigoristes du synode de Dordrecht.

(18) M. de Beauval en donne l'extrait dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, octobr. 1699, pag. 435 et suiv.; et M. Bernard aussi, dans les Nouvelles de la République des Lettres, avr. 1700, pag. 155 et suiv.

Theologicon. Voyez, tom. XV de ce dictionnaire, la citation (49) de l'Éclaircissement sur Mélanchthon.

Édore de Bèze leur reproche de n'avoir pas répondu quand ils se voient un peu de leur propre faiblesse. J'ai rapporté ses paroles dans la remarque sur l'article CASTALION, tom. IV, pag. 103.

verainement parfait. Or voici la conséquence de cette pensée ; c'est qu'on peut se tromper dans l'explication des matières théologiques, sans attribuer à Dieu aucune chose qui fasse tort à ses perfections : car ceux-là se trompent qui se servent d'une hypothèse qui n'est point conforme à ce que Dieu a fait actuellement ; mais si elle est conforme à l'une de ces autres manières qu'il eût pu choisir, elle donne à Dieu une conduite parfaitement digne de lui. Éclaircissons ceci par un exemple. Supposons que Salomon, qui entretenait commerce d'énigmes avec le roi de Tyr (19), lui écrivit une lettre en chiffres où il raisonnait sur une affaire d'état. Supposons que Titius et Mévius, chargés de déchiffrer cette lettre, ne se servirent pas de la même clef : l'un prit pour un A ce que l'autre prit pour un O, et ainsi des autres figures. Titius devina juste l'intention de Salomon, et par conséquent Mévius s'en écarta ; mais néanmoins Mévius trouva un sens si raisonnable et si bien suivi, qu'il faisait autant d'honneur à la sagesse de Solomon que celui de Titius. On pouvait objecter à Mévius qu'il attribuait à Salomon certaines choses qui n'étaient pas du train ordinaire de la prudence ; mais il pouvait répondre qu'un génie aussi vaste que celui de Salomon découvrait des profondeurs dans une affaire de politique qui surpassaient la portée des autres esprits : Prenons donc, aurait-il dit, pour un effet de sa sagesse extraordinaire ce qui nous surprend ici. On aurait pu faire à Titius une semblable objection, et il n'aurait pas manqué de s'en tirer par une semblable voie. La supériorité de génie de ce roi de Jérusalem eût servi de nouvelle clef aux difficultés particulières de l'explication du chiffre. Lui seul eût pu décider que Titius avait été ou plus heureux ou plus habile que Mévius ; mais en voyant d'un côté que Mévius lui attribuait un raisonnement sublime, et de l'autre, que s'il y restait quelques embarras, on les levait par une supposition très-glorieuse à sa sagesse, il eût pu être aussi content de Mévius que de

Titius, et leur parler en ces termes : L'un de vous me fait penser ce que j'ai pensé, et l'autre ce que j'aurais pu penser avec une gloire égale.

On ne fera pas difficulté de convenir que c'est le portrait de la destinée des astronomes qui expliquent les phénomènes célestes par des systèmes opposés. Ces phénomènes ressemblent à une lettre énigmatique que Dieu donnerait à déchiffrer aux astronomes ; les uns prennent pour leur clef le mouvement de la terre, et les autres le repos. Le chancellement de la terre sur son axe sert aux uns pour donner raison de la précession des équinoxes (20) ; les autres aiment mieux des lignes spirales (21), et ainsi du reste. Les trois systèmes, celui de Ptolomée, celui de Copernic, et celui de Tycho-Brahé, quelque différens qu'ils soient, expliquent chacun les apparences. Il n'y en a pourtant qu'un qui soit conforme à la vérité. C'était ce que voulait dire M. Marion (22), lorsqu'il assura que *le système de Copernic était une opinion véritable en l'art, et fautive en la nature*. Mais comme tous les sectateurs de ces systèmes s'accordent à admirer dans l'ouvrage la puissance et la sagesse infinie de l'ouvrier, ils ne craignent point d'offenser Dieu en cas qu'ils se trompent. Ils jugent que s'il ne fait point ces choses de la manière qu'ils s'imaginent, il pourrait les faire ainsi sans le moindre préjudice de ses perfections, et qu'une science infinie comme la sienne a les idées d'une infinité de plans de monde tous parfaitement beaux, tous dignes de l'Être infiniment sage et infiniment puissant. Je suis sûr qu'un copernicien après avoir bien crié contre le système de Ptolomée, contre l'embarras de tant de cercles et d'épicycles, contre l'inutilité de la vitesse prodigieuse du firmament, etc., avouera, s'il y fait quelque attention, que tous les défauts qu'il croit trouver dans cette hypothèse pour-

(20) Voyez la Physique de Rohault, tom. II, chap. XIX, pag. m. 77 ; et la Philosophie de Régis, tom. III, liv. III, part. II, chap. VI, pag. m. 128, édit. in-12.

(21) Voyez le livre intitulé : Uranie ou les Tableaux des Philosophes, tom. III, pag. 44.

(22) Dans l'un de ses Plaidoyers. Voyez M. Arnauld, Difficultés à Stévaert., IX^e. partie, pag. 101.

(19) Joseph., Antiq. jud., lib. VIII, cap. II, folio m. 215.

raient être compensés par des avantages qui ne se rencontrent point dans la mécanique plus simple du mouvement de la terre. Dès qu'on contemple l'idée d'une science infinie, on voit la possibilité de cette compensation ; on s'aperçoit que l'homme n'est pas le seul être à qui de si grands spectacles soient donnés. On comprend que la rapidité inconcevable des sphères célestes pourrait avoir des usages merveilleux par rapport à des parties de l'univers qui sont au delà de la portée de notre vue ; en un mot, que si le système de Ptolomée est faux, il ne laisse pas d'être possible, et par conséquent très-digne de la sagesse du Créateur ; car s'il en était indigne, il ne serait pas possible. Je ne crois pas qu'aucun astronome, bien convaincu en sa conscience qu'il n'a préféré ce système à tous les autres que parce que, tout considéré et pesé, il l'a cru le plus conforme au choix de Dieu, craignît de comparaître devant le juge du monde avec cette doctrine, quand même il se trouverait qu'elle serait fautive. Je crois qu'il espérerait qu'un copernicien et lui recevraient une réponse telle à peu près que celle qu'on a supposé que Salomon aurait faite à Titius et à Mévius. Peu de gens nieront ceci ; mais s'il s'agissait d'une matière de théologie, une infinité de docteurs le nieraient (23). Je conjecture que Mélanchthon ne serait pas de ceux-là, à l'égard des deux systèmes sur la prédestination, celui de la liberté, et celui de la nécessité. Il supposerait que le faux est vraisemblable, possible, et non contraire à la perfection de Dieu.

Je ne touche point aux questions de droit quant à cela ; mais voici un fait qu'il me sera bien permis de rapporter : les lois de l'histoire m'auto-

(23) *S'il ne s'agissait que de prédire les éclipses et les autres phénomènes, pour la satisfaction de notre curiosité, ou pour les usages de la vie, on aurait le choix des systèmes : on pourrait accorder des hypothèses différentes avec les mêmes phénomènes ; ou, si on réussissait mal, on en serait quitte pour s'être trompé, et pour avoir mal mesuré et mal compté. Que l'on suive le système de Ptolomée, celui de Ticho-Brahé, ou celui de Képlérus et de Copernic, cela est assez indifférent ; pourvu que l'on n'affirme pas positivement des choses dont on n'a pas une certitude mathématique. Mais il n'en est pas de même des systèmes de religion. Saurin, ubi infra, pag. 335.*

risent pleinement, et si mon rapport est mêlé de quelque critique, je ne ferai pourtant rien qui soit au delà des bornes de ce Dictionnaire. Un ministre d'Utrecht, dans ses Réflexions sur le Commentaire Philosophique, a réfuté le plus fortement qu'il a pu cet endroit-ci : « Voilà une ouverture » pour dissiper les fantômes et les » terreurs paniques qui agitent depuis si long-temps les théologiens » sur le chapitre des erreurs ; car il » est certain que la raison pour laquelle l'esprit de l'homme trouve » tant de raisons également solides » en apparence pour défendre la vérité et la fausseté dans les controverses de religion, c'est que la plupart des faussetés qui se voient làdedans sont aussi possibles que les vérités. En effet, nous supposons tous que la révélation dépend d'un décret libre de Dieu ; car il n'est point nécessité par sa nature à faire ni les hommes ni d'autres êtres. Par conséquent il aurait pu, s'il l'avait voulu, ou ne rien produire, ou produire un monde différent de celui-ci ; et en cas qu'il y eût voulu des hommes, il aurait pu les mener à ses fins par des routes toutes contraires à celles qu'il a choisies, et qui auraient été également dignes de l'Être souverainement parfait ; car une infinie sagesse a des moyens infinis de se manifester, tous dignes d'elle. Cela étant, il ne faut point s'étonner que les théologiens trouvent autant de bonnes raisons pour soutenir le franc arbitre de l'homme que pour l'impugner ; car nous avons des idées et des principes pour concevoir et prouver que Dieu a pu faire l'homme libre, et ne le faire pas libre de la liberté qu'on appelle d'indifférence ; et ainsi de cent autres propositions contradictoires. 2. *Tom. Suppl. chap. 24, pag. 308, 310* (24). » Les réflexions sur ce passage, en tant qu'elles peuvent appartenir au sujet présent, se réduisent d'abord à cette interrogation : *Qui lui a dit que nous avons des idées et des principes pour concevoir et pour prouver que Dieu a pu faire l'homme libre,*

(24) Saurin, Réflexions sur les Droits de la Conscience, pag. 323.

et ne le faire pas libre de la liberté d'indifférence (25) ? Je crois que M. Saurin n'eût pas demandé cela s'il ne fût bien souvenu que depuis cent cinquante ans on ne cesse de publier par toute l'Europe une infinité de livres pour et contre la liberté, dans lesquels chaque parti fait des objections victorieuses. Il eût été le premier à confesser que nous avons *des idées et des principes pour concevoir, etc.* Qu'il prononce la peine de jeter les yeux sur quelque ouvrage des arméniens, ou des réformés, ou des molinistes, ou des jansénistes, et il verra que ces idées et ces principes se trouvent en abondance dans l'esprit humain. Il ajoute (26) qu'il y a des choses contradictoires opposées à l'essence de Dieu ; et par conséquent impossibles..... que Dieu ne pouvait pas créer des corps sans étendue et sans les trois dimensions, ni des esprits qui ne fussent pas des êtres qui pensent. Tout cela paraît inutile ; car le commentateur n'avait rien dit qui insinuât qu'il n'y a point de choses absolument impossibles. A quoi servait donc de remarquer que les attributs qui constituent l'essence d'une créature n'en peuvent point être séparés ? Doutait-il de cette vérité ? Si Dieu, continue-t-on (27), n'a pas fait l'homme avec sa liberté d'indifférence, notre philosophe ne peut pas savoir s'il l'aurait pu créer avec cette liberté, et si cette liberté n'est point absolument contradictoire qu'un cercle carré, ou qu'une créature indépendante. Je n'entends pas assez cela pour pouvoir le réfuter, mais je pense que Melancthon, ayant à répondre à une pareille instance, se serait borné à dire : Je n'aime pas à subtiliser dans cette matière, je m'adresserai aux notions du peuple. Je crois que Dieu a fait librement toutes les créatures de la création, et je trouve fort étrange qu'un ministre revoque en doute cette vérité, et trouve encore plus étrange qu'il insinue que la liberté d'indifférence est une contradiction, qu'un cercle carré, ou qu'une créature indépendante.

Il n'est pas possible que Dieu ait créé l'homme avec sa liberté d'indifférence.

Il n'est pas possible.

Il n'est pas possible.

Il n'est pas possible que Dieu ait créé l'homme avec sa liberté d'indifférence.

Il n'est pas possible.

il assure qu'il est impossible que Dieu produise une créature intelligente sans lui donner des lois (29). Les lois que Dieu a données à Adam ont été accompagnées de promesses et de menaces. Cela suppose clairement qu'Adam pouvait et obéir et désobéir. Les théologiens les plus rigides, saint Augustin et Calvin, enseignent formellement que les hommes n'ont perdu le franc arbitre qu'à cause du mauvais usage qu'Adam en fit dans le paradis terrestre. Je n'en demande pas davantage pour être assuré qu'il est possible que Dieu donne à l'homme la liberté d'indifférence. S'il ne l'avait pas donnée à Adam, tous nos systèmes de religion tomberaient par terre ; d'où je conclus qu'il la lui donna. Or chacun sait que de l'acte à la puissance la conclusion est nécessaire (30) ; mais je conçois qu'il aurait pu le créer déterminé aux bonnes choses, et l'y tenir si fixé qu'il ne lui eût point permis d'être flottant entre le bien et le mal ; c'est pourquoi je trouve possible et l'hypothèse de la liberté, et celle de la nécessité. Voilà, ce me semble, ce que Melancthon aurait pu répondre. Il me semble aussi qu'il eût trouvé fort mauvais que l'auteur des *Réflexions sur le Commentaire Philosophique* ne déclarât point son sentiment, et se contentât d'un *si Dieu, etc.*, phrase chancelante, et de laquelle on peut inferer que la privation du franc arbitre est contradictoire ; car si de ce que Dieu aurait produit Adam sans la liberté d'indifférence, il pouvait suivre que c'est une liberté qui implique contradiction ; d'autres soutiendront que de ce qu'il l'aurait produit avec cette liberté il résulterait que la détermination à l'un des contraires serait aussi impossible qu'un cercle carré. Je laisse ce que l'auteur des *Réflexions* oppose à la prétention du commentateur, que les preuves d'une chose fautive sont quelquefois aussi bonnes que les preuves d'une chose vraie, et qu'on répond à cela en disant qu'il n'est pas possible de prouver à un adversaire ce qu'il ne conteste pas. La seule chose qui ne paraît point se

Il n'est pas possible que Dieu ait créé l'homme avec sa liberté d'indifférence.

Il n'est pas possible que Dieu ait créé l'homme avec sa liberté d'indifférence.

st de dire que les *raisons qui terminent au choix d'une révélation être des démonstrations* (31) ; mais cela même ne sert dans la controverse du franc qui avait été articulée par l'opérateur ; car puisque chacun se vante d'avoir pour soi une série de démonstrations, c'est envoyer à des signes équivo-

un autre passage du Commentaire. « (32) Qu'arrive-t-il donc si la révélation est douteuse sur quelque point ? C'est que les uns expliquent par un système, les autres par un autre. Je veux que le système des uns soit conforme à ce que Dieu a réellement fait, cela n'empêche pas que les autres ne soit conforme à ce qu'il aurait pu faire aussi digne et glorieusement pour lui en faisant une autre chose, puis nous concevons que Dieu aurait pu faire les choses autrement qu'il ne les a faites, en cent manières différentes, toutes dignes de sa perfection infinie ; car sans cela il n'aurait point de liberté, et ne serait point du Dieu des stoïciens, enchaîné par une destinée fatale, dogme qui n'est guère meilleur que le spinosisme. Par conséquent, il ne peut y avoir de fautes dans les faux systèmes que d'un théologien les dresse sur une idée qu'il croit contraire à ce que Dieu même en a dit, et déroge à sa majesté. Or je ne crois qu'il se trouve au monde de faibles théologiens. 2. *Tom. I. chap. 24, pag. 310, 311.* » En fin, en comparant ces paroles à un autre passage où le commentateur lit qu'il ne se veut point prêter la comparaison d'un prince à un vaste empire contiendrait plusieurs lois différentes en lois, usages et langues, trouve (33) que l'Écriture là non-seulement toutes les choses du christianisme, mais aussi toutes celles du paganisme. Je m'étonne qu'il n'ait point vu que son argument se borne aux systèmes qui sont fondés sur les divers sens que

l'on donne à l'Écriture (34). Vous allez voir un autre passage qui vous surprendra. *Dieu aurait pu faire les choses autrement qu'il ne les a faites, en cent manières différentes, toutes dignes de sa perfection infinie.* M. Saurin (35), ayant rapporté tout de nouveau ces paroles du Commentaire Philosophique, les réfute par une distinction entre les parties essentielles et les parties non essentielles de la religion ; après quoi il dit (36) : « L'auteur ne fait pas cette distinction ; sa proposition est universelle : *Dieu aurait pu faire les choses autrement qu'il ne les a faites, en cent manières différentes.* Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'entre ces manières différentes il met celles que les poètes du paganisme et les philosophes chinois ont imaginées ; car il veut justifier tous les systèmes de religion qui ont été inventés par les docteurs et reçus par les peuples. Pour prouver sa thèse, il allègue la liberté de Dieu. *Sans cela*, dit-il, *il n'aurait point de liberté, et ne différerait point du dieu des stoïques, enchaîné par une destinée inévitable, dogme qui n'est guère meilleur que le spinosisme.* Si cette conséquence était juste, Dieu aurait la plus affreuse liberté d'indifférence qui se puisse imaginer. Il pourrait mentir et se parjurer quand il jure par soi-même ; il pourrait nous ordonner de le haïr, et nous défendre de l'aimer ; il pourrait nous commander la trahison, le parjure, en un mot, toutes sortes de crimes ; enfin il pourrait faire de toutes les vertus autant de vices, et de tous les vices autant de vertus. » Pour réfuter ces réflexions, il ne faut que ces quatre mots : Prenez garde à cette clause, TOUTES DIGNES DE SA PERFECTION INFINIE. Elle porte avec la dernière évidence que la liberté de Dieu ne consiste pas à pouvoir faire les choses bien ou mal, sagement ou imprudemment ; mais à pouvoir suivre entre une infinité de plans, infiniment

(34) Qu'arrive-t-il donc lorsque la révélation est douteuse sur quelque point ? Comment. philosoph., cité par M. Saurin, *la même*, p. 327.

(35) *La même*, pag. 329.

(36) *La même*, pag. 330.

même, pag. 326.

la même, pag. 327.

la même, pag. 329.

beaux et bons, celui-ci ou celui-là, selon son bon plaisir. Cela veut-il dire qu'il a pu être l'auteur des faux cultes que les poètes du paganisme ont chantés? Sont-ils des manières dignes de sa perfection infinie?

SIRIS, rivière d'Italie, à l'embouchure de laquelle il y avait une ville nommée SIRIS, qui porta successivement plusieurs autres noms (A). On disait que cette ville fut bâtie par les Troyens, et pour preuve de cela on y montrait un simulacre de la Minerve de Troie (a). On le montrait encore du temps de Strabon comme une image miraculeuse; car elle baissait les yeux, et l'on en donne pour cause l'horreur qu'elle eut lorsque les Ioniens prirent la ville, et qu'ils n'eurent aucun respect pour ce simulacre. Plusieurs habitans s'étaient sauvés auprès de cette Minerve, et imploraient là, dans un asile qu'ils croyaient inviolable, l'humanité du vainqueur; mais on n'eut aucun égard à leurs prières, on les arracha barbarement de cet asile (b). La déesse n'eut pas le courage de contempler cette irrévérence. Voilà pourquoi elle avait les yeux fichés en terre. Ce n'était pas la première fois qu'un spectacle affreux l'avait obligée à détourner sa vue: elle avait déjà fait cela dans Troie quand on viola Cassandre (c). L'auteur dont j'emprunte ces faits les accompagne d'une réflexion judicieuse sur le grand nombre d'images qu'on prétendait que les Troyens avaient consacrées de-

puis leur dispersion (B). M. Marolles, abbé de Villeloin, a renouvelé cette remarque (C) sur le sujet de la multiplication fréquente d'une même relique. J'ai marqué ailleurs (d) la faute de Florus touchant la rivière Siris.

(d) Dans le II^e. art. PYRANUS, rem. (G).

(A) *Porta successivement plusieurs autres noms.*] Consultez Clavier (1), qui vous apprendra qu'on l'a nommée *Leuternia*, *Polieum*, *Heraclium*. Il dit que les Tarentins, ayant bâti Héraclée à trois milles au-dessus de l'embouchure du Siris, y transportèrent les habitans de Siris, de sorte que la ville de Siris, depuis ce temps-là, ne fut que le port de la ville d'Héraclée. Selon Étienne de Byzance, la ville de Siris fut nommée *Polieum* par les Troyens; mais, selon Tzetzes, elle s'appelait *Polieum* avant que d'être nommée Siris. On peut recueillir de Lycophron, de Strabon et du même Tzetzes, que *Leuternia* fut son premier nom (2).

(B) Strabon fait une réflexion judicieuse sur le grand nombre d'images..... que les Troyens avaient consacrées depuis leur dispersion.] C'est une impudence, dit-il, que d'oser feindre, non-seulement qu'autrefois un simulacre baissa les yeux, mais même qu'on peut aujourd'hui montrer un tel simulacre. C'est une impudence encore plus grande que d'oser parler d'un bon nombre de tels simulacres apportés de Troie. On se vante à Rome, à Lavinie, à Lucéria, à Siris, d'avoir la Minerve des Troyens; et l'on applique à divers lieux l'action des femmes troyennes; et ainsi, quoiqu'elle ne soit pas impossible, elle paraît indigne de foi. Ἰταμὸν μὲν οὖν καὶ τὸ οὕτω μυθεύειν ὥς τι μὲν μὴ καταμύσται φαινόμενον, καθάπερ καὶ τὸ ἐν Ἰλίου ἀποστροφῆναι κατὰ τὸν Κασάνδρας βίασμόν, ἀλλὰ καὶ καταμύσειν δυνευσθαι. Πολὺ δὲ ἰταμώτερον τὸ τιναυτε ποιεῖν ἐξ Ἰλίου κεκρυμμένα ξόανα ὡς φασὶν οἱ συγγραφεῖς· καὶ γὰρ ἐν Ῥώμῃ, καὶ ἐν Λαυινίῳ, καὶ ἐν Λουκερίᾳ, καὶ ἐν Σι-

(a) Strabo, lib. VI, pag. 182.

(b) Idem, ibidem.

(c) Idem, ibidem.

(1) Cluver., Ital. Antiq., lib. IV, cap. XIV, pag. 736 Epitom. Baron.

(2) Cluver., ibidem.

« Ἰλιάς Ἀθηνᾶ καλεῖται, ὡς ἐκείνην
 « μνησθῆσα. Καὶ τὸ τῶν Τρωάδων δὲ τόλ-
 « μα, περιφέρεται πολλαχοῦ, καὶ ἀπι-
 « στει φαίνεται, καίπερ δυνατὸν ὄν. *Enim-*
 « *verò protervum est fingere, simula-*
 « *crum aliquod non modò visum fuisse*
 « *conspicere, sicut imaginem Minervæ*
 « *Ilī ferunt oculos avertisse cū vio-*
 « *laretur Cassandra, sed fabulæ adji-*
 « *gere, simulacrum etiamnūm con-*
 « *spici. At multò etiam proter-*
 « *vius est ea ab Ilio allata fabulari,*
 « *quæ sanctiores ponunt. Nam et Ro-*
 « *ma, et Lavinii, et Luceriæ, et Siri-*
 « *us Minerva habetur Iliaca, quasi*
 « *ab Ilio allata : et facinus mulierum*
 « *Trojanarum multis adscribitur locis,*
 « *etque fides ei derogatur, cū fieri*
 « *iamen potuerit* (3). Je cite le grec
 « pour ceux qui ne sont jamais contents
 « s'ils ne voient les expressions origi-
 « nales, et afin de me dispenser d'une
 « rigoureuse traduction. Strabon pense
 « solidement ; car si ce n'est pas un ca-
 « ractère certain de fausseté que de
 « voir les variations des historiens, c'est
 « un prétexte fort légitime de suspen-
 « dre sa créance : et dès qu'on voit que
 « plusieurs villes se glorifient de la
 « possession de la même image miracu-
 « leuse, c'est une très-forte présomp-
 « tion que toutes s'en vantent à faux,
 « et que le même artifice, le même
 « intérêt, ~~les~~ porte toutes à débiter
 « leurs traditions.

« (C) *L'abbé de Villeloin a renouvelé*
 « *cette remarque.*] Il faut l'entendre
 « lui-même. « Comme on lui (4) mon-
 « trait la tête de saint Jean-Baptiste,
 « que le peuple y révere comme l'une
 « des plus considérables reliques du
 « monde, la tenant très-assurée,
 « après l'avoir baisée, elle me dit
 « que j'approchasse, et que j'en
 « fisse autant. Je considérai le reli-
 « quaire, et ce qui était dedans : je
 « m'y comportai comme tous les au-
 « tres, et je me contentai de dire,
 « avec toute la douceur qui me fut
 « possible, que c'était la cinq ou
 « sixième que j'avais eu l'honneur
 « de baiser : ce qui surprit un peu
 « son altesse, et mit quelque petit
 « sourire sur son visage ; mais il n'y
 « parut pas, et le sacristain ou tré-
 « sorier, ayant aussi bien remarqué

« cette parole, répliqua qu'il ne pou-
 « vait nier qu'on n'en fit mention de
 « beaucoup d'autres (car il avait
 « peut-être oui dire qu'il y en avait
 « à Saint-Jean de Lyon, à Saint-Jean-
 « de-Maurienne, à Saint-Jean d'An-
 « gely, en Saintonge, à Rome, en
 « Espagne, en Allemagne, et en plu-
 « sieurs autres lieux) ; mais que
 « celle-là était la bonne, et, pour
 « preuve de ce qu'il disait, qu'on prit
 « garde au trou qui paraissait au
 « crâne de la relique, au-dessus
 « de l'œil droit ; que c'était celui-là
 « même qu'y fit Hérodiade avec son
 « couteau, quand la tête lui fut pré-
 « sentée dans un plat. Il me semble,
 « lui dis-je, que l'Évangile n'a rien
 « observé d'une particularité si rare ;
 « mais comme je le vis ému pour
 « maintenir le contraire, je lui cédaï
 « avec toute sorte de respect, et sans
 « examiner la chose plus avant, ni
 « lui rapporter une autorité de saint
 « Grégoire de Naziance, qui dit que
 « tous les ossements de saint Jean-
 « Baptiste furent brûlés de son temps
 « par les donatistes, dans la ville de
 « Sébaste, et qu'il n'en resta qu'une
 « petite partie du chef, qui fut por-
 « tée en Alexandrie ; je me contentai
 « de lui dire que la tradition d'une
 « église aussi vénérable que celle
 « d'Amiens suffisait pour autoriser
 « une créance de cette qualité, bien
 « qu'elle ne fût que de quatre cents
 « ans, et que ce ne fût pas un article
 « de foi. Cependant on se munit de
 « force représentations de ce saint
 « reliquaire, et le bon ecclésiastique
 « demeura très-satisfait (5). » L'au-
 « teur des Nouvelles de la République
 « des Lettres (6), parlant d'un livre
 « qui traitait du saint suaire, indiqua
 « cette pensée de l'abbé de Villeloin, et
 « rapporta ces paroles de M. Patin le
 « fils (7) : *Je ne suis fâché que de voir*
 « *trop souvent le portrait de la Vierge*
 « *peint par saint Luc ; car il est certain*
 « *qu'on se trompe dans la plus grande*
 « *partie, n'étant pas vraisemblable*
 « *que saint Luc ait tant de fois peint*
 « *la Vierge.*

(5) Marolles, Mémoires, pag. 132, à l'année 1641.

(6) Mois de septembre 1685, art. V, pag. 999. Il examine s'il y a de l'imprudence à multiplier ces choses.

(7) Relations historiques, pag. 221, édition de Lyon, 1676.

(3) Strabo, lib. VI, pag. 182.

(4) Il parle de la princesse Marie de Gonzague, qui était alors à Amiens.

SIXTE IV, créé pape l'an 1471, avait été général des cardinaux, et se nommait *Francesco della Rovere*. Il naquit le 22 de juillet 1414, à Cella (a), bourg de la rivière de Gênes, à cinq mille de Savone. L'un de ses historiens (b) lui attribue toutes sortes de bonnes qualités, un grand savoir, une ardente charité pour les pauvres, une grande libéralité envers les princes que les Turcs avaient opprimés, une admirable exactitude à faire rendre justice, et un grand soin de réparer les ruines de Rome, et de l'embellir. Il ne dissimule point les défauts dont on le blâmait : 1°. d'avoir commis beaucoup d'injustices en faveur de ses créatures (A) ; 2°. d'avoir excité la guerre mal à propos dans l'Italie ; 3°. d'avoir lancé la foudre de l'excommunication sur la tête de Laurent de Médicis ; 4°. d'avoir attaqué les Florentins par toutes sortes d'hostilités. Il ne l'accuse pas, comme font d'autres (c), d'avoir su la conjuration des Pazzi, et de l'avoir concertée. Il ne parle point de la débauche des cardinaux favoris sous ce règne-là, l'un desquels, selon l'opinion de bien des personnes, est désigné par quelques vers de Baptiste Mantuan (B). Il ne parle point non plus des impuretés abominables

que ce pape prêta la main. Ils veulent qu'il ait répondu à une requête par laquelle on lui demandait la permission d'exercer la sodomie pendant trois mois de l'année. J'ai suivi ce fait à la trace (C), et j'en dirai ma pensée dans les remarques. Il choque extrêmement la vraisemblance (D). Si l'on avait écouté favorablement une pareille requête, on serait fort éloigné de la prudence et de la vertu que Clément VII fit éclater, lorsqu'il crut que certaines dames souhaitaient de lui une permission injuste (E). Sixte mourut, l'an 1484, du chagrin, dit-on, qu'il conçut en apprenant que la paix était conclue entre le duc de Ferrare et les Vénitiens (F). Il se plaisait à la guerre, et on l'a regardé comme le perturbateur du repos de l'Italie. Agrippa dit une chose de lui qui mérite d'être rapportée (G). Vous pourrez lire dans Moréri (d) que l'on a dit que ce pontife se fit agréger à la maison de la Rovere, fort illustre dans le Piémont. Elle y possédait une étrange prérogative (H).

Tout le monde avoue que Sixte IV était savant. Il avait reçu à Padoue le grade du doctorat, et il avait fait des leçons publiques dans l'université de Bologne, à Pavie, à Sienne, à Florence, et à Pérouse. De cet emploi de lecteur dans les universités, il passa aux charges. Il fut fait premièrement provincial de la province de Ligurie, et puis procureur général de

(a) Ghilini, Teatro, partie II, pag. 93. Rivet se trompe, qui, dans ses remarques sur la réponse au Mystère d'Iniquité, II^e. part., pag. 622, le fait natif d'Albizzola.

(b) Voyez la Vie de Sixte IV, à la fin de Platine, folio 363, et 364. Ed. Lugd., 1512.

(c) Voyez Varillas, Anecdotes de Florence, pag. 70; et la remarque (A), citation (8) de cet article. Consultez aussi Machiavel, au livre VIII de l'Histoire de Florence.

(d) Sous le mot Rovere.

l'ordre à la cour de Rome, et ensuite vicaire général de l'Italie, et enfin général des cordeliers. Après cela il reçut le chapeau de cardinal. Il s'acquît beaucoup de réputation par les ouvrages qu'il publia (I), et il fit voir sous la dignité de pape qu'il n'avait pas oublié l'amour des lettres; car il fit dresser la bibliothèque du Vatican (c), et en donna l'intendance au docte Platine, et assigna des appointemens à plusieurs autres personnes qui le devaient seconder dans le soin des livres, et copier les manuscrits grecs, latins, et hébreux (f). Il donna ordre au même Platine de composer l'Histoire des papes (g). On a remarqué qu'il fut bien plus libéral envers les fils de ses sœurs qu'envers les fils de ses frères, et qu'entre les fils de ses sœurs il favorisa principalement Pierre et Jérôme Riario. Ce ne serait pas une pure bizarrerie, comme on le prétend, ce serait une chose fort naturelle s'il était vrai qu'il leur eût donné la vie, comme le prétendent quelques écrivains (K). Il fut le premier qui institua la fête de la Conception et de la présentation de la Sainte Vierge, comme aussi celle de sainte Anne et de saint Joseph, et celle de François d'Assise (h). Il canonisa Bonaventure (i), et lui donna une fête parmi celles du palais

apostolique (k). Il rétablit une dévotion que saint Dominique avait inventée, et qui était interrompue; ce fut celle du rosaire et du psautier de la Sainte Vierge (l). On se trompe quand on dit qu'il fut le premier qui ordonna que le jubilé se célébrerait de vingt-cinq en vingt-cinq ans. Cette ordonnance avait été faite par Paul II, son prédécesseur, l'an 1470. Il ne fit que la confirmer, et il en fut seulement le premier exécuteur, l'an 1475 (m). La place que Polydore Virgile lui a donnée parmi les inventeurs des choses n'est guère honorable; car il lui attribue la première création de plusieurs charges qui s'achetaient (L). Ce fut la source d'un désordre qui alla toujours en croissant. Tout le monde n'avoue pas que ce pontife fût d'une basse naissance (M). S'il l'a été, il est fort propre à confirmer ce que j'ai dit ci-dessus (n), que les courages les plus superbes peuvent naître parmi la lie du peuple; car sa fierté fut très-grande: les Florentins en surent que dire. Ils ne purent rentrer en grâce avec lui qu'en se soumettant aux plus honteuses humiliations (o). Jamais amende honorable ne fut plus rude que celle qu'il leur imposa. Le père Bonanni a beau dire que Jean-Michel Brutus se plaint à tort de la dureté de la réponse qui fut faite par ce pape à leurs députés; ce qu'il rapporte, et ce qu'il avoue,

(c) Voyez tom. XII, l'article PLATINE, au texte, citat. (g), et Bonanni, ubi infra citat. (k), pag. 430.

(f) Tiré du Ghilini, Teatro d'Uomini letterati, tom. II, pag. 93.

(g) Platina, epist. dedicat. ad Sixtum IV.

(h) Vita Sixti IV, ad calcem Platine, folio m. 364.

(i) Ibid.

(k) Bonanni, in Numism. Pontificum, tom. I, pag. 91

(l) Idem, ibidem.

(m) Idem, ibidem, pag. 98.

(n) Remarque (L) de l'art. GRÉGOIRE VII. tom. VII, pag. 244.

(o) L'an 1480.

témoigne suffisamment la grandeur de la mortification qu'ils essuyèrent (p).

En réfutant la faute de M. Saldénus (q), j'aurais pu censurer encore avec plus de fondement l'auteur du *Turco-Papismus* ; car il cite Agrippa comme ayant narré que ce pape établit des lieux de prostitution tant pour l'impudicité sodomitique, que pour l'impudicité ordinaire ; et accorda la permission du péché contre nature à un cardinal. Il ajoute que Wessélus en parle aussi (N).

(p) Voyez Bonanni, in Numism. Pontificum, tom. I, pag. 102 et seq.

(q) A la fin de la remarque (B).

(A) On le blâmait..... d'avoir commis beaucoup d'injustices en faveur de ses créatures.] « Il fut plus que » tout autre indulgent aux siens, et à » leur occasion est blâmé d'avoir » fait et accordé plusieurs choses » *præter fas* jusque, contre tout droit » divin et humain (1). » Les trois cardinaux de sa première promotion furent Pierre Rière, de Savonne, qu'il avoit nourri petit garçon, avec Hierosme, son frère, enfans de la ville (non sans mystère), et Julian, fils de son frère, qui fut depuis Jules II (2). Il donna de grands bénéfices à Pierre, homme si desbordé en luxe, qu'il sembloit estre né pour perdre l'argent, ayant despendu en deux ans qu'il vescu cardinal deux cens mille escus pour son ordinaire, laissé soixante mil escus de dettes, et force riches meubles, et mourut tout pourri de voluptez à l'âge de vingt-huit ans (3). « Celui duquel » Baptiste Fulgose (*) nous décrit la » prodigieuse prodigalité, jusques » à donner d'ordinaire à sa garse » Tiresia des patins tous couverts » de perles, duquel aussi Baptiste

(1) Du Plessis Mornai, ex Volaterrano et Onuphrio, dans le *Mystère d'Iniquité*, pag. 535.

(2) Du Plessis Mornai, *Mystère d'Iniquité*, pag. 555.

(3) Volaterran., lib. XXII, pag. m. 818.

(*) Baptiste Fulgos. Dictor. et Factor. memorabil., l. 9.

» Mantuan (*) nous a laissé ces vers, » par lesquels il le fait saluer par » Jupiter en enfer :

» *At tu, implume caput* *, cui tanta licentia quondam

» *Femineos fuit in coltus, tua furta putabas*

» *Hic quoque prætextu mitras impunita relin-*
qui ?

» *Sic meruit tua fœda Venus, etc.* (4). »

Nous verrons ci-dessous que M. Jurieu applique ces vers au pape Sixte (5), quoiqu'il eût lu dans du Plessis qu'ils furent faits sur le cardinal dont nous parlons. Coëffeteau ne nie point les dérèglemens de ce cardinal, et il ajoute que *Sixte ne rencontra guère mieux en Hiérôme, si nous voulons ajouter foi aux historiens, excepté toutefois qu'il n'était nullement adonné aux voluptés, sinon seulement au plaisir de la chasse. Ce Hiérôme ayant été fait par le pape prince d'Imola et de Friuli (6), épousa la bâtarde du duc de Milan ; et en faveur de ce mariage Sixte donna un chapeau de cardinal à Ascagne, fils du duc. Sixte éleva encore Léonard, fils de son frère, et lui fit épouser une bâtarde du roi Ferdinand, le créant gouverneur de Rome. Comme celui-là fut mort, il avança en sa place un autre sien neveu, frère..... du cardinal Julien, et le fit prince de Sorre et de Ségailles, qui fut marié à Jeanne, fille de Frédéric de Montéfeltro, duc d'Urbain ; et de ce mariage sortit François Marie, qui, après la mort de son oncle Guy Ubalدين, décédé sans hoirs mâles, succéda par adoption au duché d'Urbain (7).*

(*) Baptiste Mantuan., in Alphon., l. 4.

* « Ces paroles, dit Leduchat, ne sauraient désigner Pierre Riario, qui n'avait que vingt-huit ans quand il mourut. Elles sont le portrait d'un vieux paillard dont le tempérament lascif a été celui de plusieurs papes que la tonsure cléricale rendait par elle-même enclins à la luxure. » Leduchat, sur cet effet de la tonsure, rapporte le passage de Jean de Névizan, *Silva Nuptialis*, livre 1^{er}, section 130. Joly ne peut digérer qu'on aille chercher dans un ouvrage de plaisanterie ce qu'il appelle des calomnies aussi grossières.

(4) Du Plessis Mornai, *Mystère d'Iniquité*, pag. 555.

(5) Simon Goulart, dans sa continuation du *Catalogus Testium Veritatis*, les applique aussi à Sixte, avec ce qui a été dit ci-dessus des dépenses du cardinal Pierre Rière. Gretser, in *Examin. Mysteriorum Pless.*, pag. 544, se prévaut de ces variations.

(6) Il fallait dire Forli.

(7) Coëffeteau, Réponse au *Mystère d'Iniquité*, pag. 1205.

M. du Plessis nous va conter une action abominable. « Sixte avoit envie, pour l'accroissement de son Hierosme, de se rendre maistre de Florence, et Laurens et Julian de Medicis lui faisoient obstacle. Il pratique François Pazzi, chef de la faction contraire, pour entreprendre sur leur vie; et pour mener l'affaire plus seurement envoye à Florence Raphael Riere, cardinal de saint Georges, jeune homme, neveu de Hierosme, pour enhardir les conspirateurs. Un jour donc de dimanche, en l'église de Sainte-Reparade, ils attaquèrent les Medicis au milieu du service; Julian y est tué, Laurens blessé, que les marguilliers retirèrent en la sacristie, etc. (8). »

(B) *L'un des Cardinaux favoris, selon l'opinion de bien des personnes, est désigné par quelques vers de Baptiste Mantuan.*] Vous avez vu dans la remarque précédente quatre vers latins de ce poëte, qui se rapportent au cardinal Pierre Riario, si nous en croyons M. du Plessis. Il n'est pas le seul qui les applique de cette manière: d'autres prétendent qu'ils doivent être appliqués à notre Sixte. Mais pour mieux juger de tout cela, il est nécessaire de considérer les réflexions qu'un homme d'esprit m'a fait la grâce de m'envoyer. Les voici: (9) Pour l'intelligence de ces vers de Mantuan, tirés du IV^e. livre de son poëme intitulé, *Alphonsus*, il faut savoir que dans cet ouvrage, qui n'est autre chose qu'une description du passage d'Alphonse par les enfers, le poëte représente l'état de plusieurs âmes, les unes condamnées aux peines éternelles, les autres à celles du purgatoire. Il feint qu'Alfonse, fils de Jean II et petit-fils de Henri III, rois de Castille, passant avec son père et son grand-père du purgatoire au paradis terrestre, entend chemin faisant un long dialogue entre l'âme d'un pape en purgatoire et un démon nommé Jupiter, qui la tourmentait. L'âme papale fait connaître sa qualité par ces vers:

... *Apud superos ego templa tenebam*
Vaticana, dabant reges his oscula plantis.

(8) Du Plessis, *Mystère d'Iniquité*, pag. 556.

(9) *Mémoire manuscrit de M. de la Monnoie.*

» Le démon, dans une de ses répliques, lui adresse ceux-ci :

» *At tu, implume caput, cui tanta licentia*
quondam
 » *Femineos fuit in coïtus, etc.*

» d'où il s'ensuit que l'application n'en doit être faite qu'à un pape. La question est de savoir si c'est à Sixte IV. Le commentateur Badius dit avoir trouvé, à la marge de l'exemplaire dont il se servait, cette annotation, *S. P. or. Minorum* en deux endroits, savoir à côté de ces vers :

» *Prima sono vox languenti, miserere dolentum,*
 » *Et sine, clamabat, fessos spirare parumper.*

» et 80 vers après, à côté de celui-ci :

» *At tu, implume caput, etc.*

» par où paraît, dit-il, que le pape Sixte est désigné, ce qu'il ne veut pourtant pas garantir, *nam Sixtus*, ce sont ses mots, *inter bonos numeratur pontifices. Verum nullus malus purgatorio infertur, purique tam pauci decedunt, ut nihil purgandum secum ferant, opera enim illorum sequuntur illos.* Le même, sur le vers :

» *At tu, implume caput, etc.*

» ajoute que le poëte n'ayant point spécifié le pape, il n'ose aussi le spécifier, nonobstant la note marginale. Et trois lignes plus bas, expliquant ce vers :

» *At nisi femineâ tandem prece motus olympi*
 » *Rex afferret opem, etc.,*

» par *femineâ prece*, termes méprisans dont se sert le démon, il entend *Divæ Virginis*, cui, dit-il, *si de Sixto quarto loquitur, studiosus admodum fuit ejusque conceptionis diem celebrari indixit.* Badius, pour n'avoir pas pris garde à la chronologie du poëme, s'est embarrassé mal à propos. Régulièrement ces vers ne peuvent être entendus de Sixte, puisque l'Alfonse qui est le héros de la pièce, étant mort le 5 de juillet 1468, demeura en purgatoire, selon Mantuan, jusqu'à la prise de Négrepont par Mahomet II, le 12 de juillet 1470, après laquelle le poëte suppose qu'Alfonse passe du purgatoire au

» paradis terrestre, et de là au ciel,
 » où il arrive le jour de Pâques de
 » l'année suivante 1471, près de qua-
 » tre mois par conséquent avant que
 » Sixte fût pape, et plus de treize
 » ans avant qu'il mourût. Il est donc
 » plus à propos de croire que Man-
 » tuan a voulu faire en général la
 » peinture d'un pape orgueilleux et
 » voluptueux, qui, toutefois, ayant
 » obtenu avant sa mort la rémission
 » de la coulpe par l'intercession de
 » la Vierge, *femineâ prece*, est con-
 » damné en l'autre monde, non pas
 » aux peines d'enfer, comme l'ont
 » avancé trop légèrement quelques
 » auteurs, mais à celles du purga-
 » toire seulement. C'est ce qu'avoue
 » le démon même que le poète in-
 » troduit parlant à ce pape en ces
 » termes :

- *At nisi femineâ tandem prece motus olympi*
- *Rex afferret opem, cum jam suspiria rancus*
- *Ultima vix traheres, et mors incumberet ori,*
- *Noster eras, ego jam stratum tibi molle pa-*
rabam
- *Larga ubi tartareas intrat sentina cloacas,*
- *Par meritis locus ille tuis, Deus iste malo-*
rum
- *Fautor, ut antiquis viduatam civibus aulam*
- *Et nostro maestam exilio repararet, in astra*
- *Colluviem vulgi humani, passimque volentes*
Ire levat, etc.
- *Sic illi placet, et placeat, mihi forsitan olim*
- *Non impunè feres, et non sine vulnere multo*
- *In loca pervenies quondam mea.*

» Je ne nie pas que le poète, natu-
 » rellement un peu satirique, n'ait
 » pris plaisir à faire entrer dans sa
 » description certains traits de la vie
 » peu édifiante de quelques papes
 » et de quelques prélats dont la
 » mémoire était encore récente. Les
 » curieux trop ingénieux à devi-
 » ner n'ont pas manqué là-dessus de
 » faire leurs applications. Les uns
 » ont dit que c'était Sixte IV que
 » l'auteur avait eu en vue, les au-
 » tres Paul II. Je trouve du moins
 » dans l'édition de Boulogne, *in-folio*,
 » du 11 juin 1502, à côté de ces
 » vers :

- *Prima sono vox languenti miserere dolentum,*
- *Et sine, clamabat, etc.,*

» cette note marginale *Papa P.* Et
 » plus bas à côté du vers :

- *At tu, implume caput, etc.,*

» il y a en marge, dans la même
 » édition, *F. P. or. Minorum*, inter-

» prêté par quelques-uns, *Frater*
 » *Petrus ordinis Minorum*, qui n'est
 » autre que Pierre Riario, cordelier,
 » ensuite cardinal, neveu du pape
 » Sixte. A la vérité ce cardinal est
 » assez reconnaissable dans ces der-
 » niers vers; mais comme il est con-
 » tant que le poète ne fait entrer que
 » deux personnages dans son dialo-
 » gue; savoir un pape, quel qu'il
 » soit, et le démon nommé Jupiter,
 » il s'ensuit qu'un tiers n'y peut être
 » admis, et que par conséquent cette
 » conjecture, toute vraisemblable
 » qu'elle est, s'évanouit. »

Il y a encore une autre chose qui
 peut prouver que Baptiste Mantuan
 n'a point prétendu désigner le pape
 Sixte, c'est qu'il le loue beaucoup
 dans le même ouvrage où il déplore
 la corruption de son siècle. Il va
 jusqu'à dire que si cette corruption
 n'eût été portée à un tel excès, qu'elle
 surmontait la force de tous les re-
 mède, ce pape eût pu la guérir.

... *Postquam rerum te Roma potentem*
Fecit, et obscuro jubar hoc resplenduit orbi,
Exanimis virtus, scelerum sub mole sepulta,
Respirare parum visa est, et tollere frontem;
Et nisi tot vitiis hæc secula nostra fuissent
Depravata, boni poterant rectoris habena
Errantes frenare rotas, sed tantus equorum
Impetus aurigam superet, frustra que retro-
tans

Lora gubernator sine lege per invia fertur.
Propterea sortem doleo, mitissime patrum
Sixte, tuam, fueras annis melioribus aptus,
Est tibi quæ tanto satis est in principe vir-
tus (10).

(C) *J'ai suivi ce fait à la trace.* L'an
 1686, M. Jurieu publia ses Préjugés
 légitimes contre le Papisme, et y dit
 entre autres choses (11), que Sixte IV
 était débauché et vicieux au delà de
 tout ce qui se peut imaginer; et c'est
 de lui, ajouta-t-il, qu'un auteur pa-
 piste (12) a écrit qu'on lui présenta
 une requête de la part de la famille
 du cardinal de Sainte-Lucie, à ce
 qu'il leur fût permis d'exercer l'acte
 de sodomie durant les trois plus
 chauds mois de l'année, juin, juillet,
 et août (*). Il écrivit au bas de la re-

(10) Bapt. Mantuanus, de Calamit. suorum
 tempor., lib. III.

(11) Jurieu, Préjugés légitimes, tom. I, pag.
 246.

(12) Voyez ci-dessus citation (20).

(*) La requête en question suppose que la fa-
 mille qui la présenta n'y indiquait pour elle au
 pape l'expédient proposé que sur le pied d'un
 ragoût qui pourrait lui réveiller l'appétit dans une

quête, soit fait ainsi qu'il est requis. C'est pour lui que Baptiste Mantuan, auteur qui vivait en ce temps-là, a fait ces vers (13) :

At tu, implume caput, cui tanta licentia quondam
Femineos fuit in coïtus : tua furta putabas
Hic quoque pretextu mitræ impunita relinqui.
Sic meruit tua fœda Venus : sic prodiga in omnem
Nequitiam, ad virtutis opus tua avara libido,
Illa Dioneæ Cythereia munera conchæ,
Illa pudicitiam quibus impugnare solebas,
Et noctes emere et nudæ indulgere palestræ.

C'est un démon que le poète introduit parlant à Sixte IV descendu dans les enfers, en lui disant que sa mitre papale et sa tête pelée ne l'empêcheront pas de recevoir la rétribution de sa luxure, de ses impuretés, de ses sales amours, et de ses exercices vénériens, auxquels il a donné tant de jours et tant de nuits. Il cite à l'égard de la requête *Wesselus Groningensis*, *Tractatu de Thesauro eccles. Indulg.* J'ai ouï dire qu'un fort honnête homme, et bien de la religion, ayant lu cela, fut trouver M. Jurieu dans son cabinet, pour le prier de lui faire voir l'auteur qui rapportait une chose si monstrueuse ; et que M. Jurieu lui avoua de bonne foi qu'il ne l'avait point, mais que cela se trouve dans plusieurs bons écrivains. L'honnête homme se retira fort content de cette réponse. Pour moi, j'avoue que je ne m'en serais pas contenté ; j'eusse voulu qu'on eût donné à M. du Plessis Mornai la gloire qui lui est due, d'avoir fourni ce passage à l'auteur des Préjugés. En

saison où l'on n'en a guère pour les viandes accoutumées. REX. CAR. [L'air de la plaine de Rome, ajoute Leduchat, durant les trois mois de la grande chaleur, y réduisent les hommes dans un état de langueur incroyable. Le président Maynard, dans la 53^e. de ses Lettres écrites à son ami, M. Flotte : « Les maris de Rome, dit-il, durant la canicule ne veulent point de leurs femmes, et les chassent de leurs lits. Le quolibet dit :

« Nel grande caldo d'agosto,
« Moglie mia non ti conosco.

• C'est au 1^{er}. de septembre qu'ils reviennent à elles ; et ce jour-là, devant que de procéder à la copulation, ils les promènent devant tout le monde, et comme en procession, à Saint-Pierre, à Saint-Paul et quelques autres églises. Il y a grand plaisir d'être spectateur de cette galanterie ; savez-vous comme j'appelle cette fête ? *Festum propagationis generis humani.* »

(13) M. Zuinger, professeur en théologie à Fribourg, assure la même chose à la page 135 du *Tractatus de Festo Corporis Christi*, imprimé l'an 1685.

un mot, il eût fallu ajouter à la citation cette queue, *apud du Plessis Mornai, Myst. d'Iniquité, pag. 557.* Mais cette queue, si elle avait été ajoutée à la citation, ne m'aurait pas empêché de pousser plus loin mes recherches ; car enfin on doit s'informer comment M. du Plessis a su que Wessélus de Groningue a rapporté une telle chose. Elle est si étrange, et si éloignée de la vraisemblance, qu'on ne doit la croire que sur la foi de ses yeux. J'ai donc tâché de trouver cet ouvrage de Wessélus ; et, n'ayant pu en venir à bout, j'ai cherché ce qu'on répondit à du Plessis. La réponse de Coëffeteau m'a paru faible ; car il se réduit à récuser le témoin, tant à cause de son hérésie qu'à cause de l'impudence de sa déposition. « Il doit ici suffire au » lecteur, dit-il (14), de savoir » que *Wessélus* a été un hérétique. » Certes il y a même de l'effronterie à écrire ce qu'il a écrit, tant » s'en faut qu'on se puisse imaginer » qu'il se soit trouvé des hommes si » perdus d'âme et de conscience, » qu'iaient voulu penser à ce qu'il impose à Sixte et aux cardinaux de » Saint-Sixte et de Sainte-Luce. Je ne » sais comme un cavalier à eu le » front de coucher ces ordures dans » ses écrits ». Par-là Coëffeteau demeure d'accord que Wessélus avance le fait ; or c'est accorder à du Plessis tout ce qu'il peut souhaiter. Le jésuite Gretser se tire bien mieux d'affaire : il nie que Wessélus ait dit cela, et il prouve sa négation (15), 1^o. parce que le *Traité des Indulgences*, cité par M. du Plessis, et publié par Goldast, bon calviniste, ne contient pas un seul mot touchant la requête présentée au pape ; 2^o. parce que Flacius Illyricus, ayant tiré des œuvres de Jean Wessélus tout ce qu'il crut favorable à son dessein, n'allégua pas ce qui concerne cette requête. Il résulte de là manifeste-

(14) Coëffeteau, Réponse au Mystère d'Iniquité, pag. 1207.

(15) *Sed in illo libro (de Indulgentiis papalibus) prout tomo primo monarchiæ Goldasticæ à Goldasto calvinistâ evulgatus est, nullum penitus de hac inexpiabili enormitate verbulum reperitur ; nec, quod mireris, Illyricus in catalogo ejus meminit, eo loco, ubi ex operibus Wesseli, ea quæ ad suum forum facere credebat, excerptis. Gretserus, in Examin. Mysteriorum Plessiani, pag. 545.*

ment que ni Flacius Illyricus, ni Goldast, les hommes du monde qui connaissaient mieux ces sortes de livres, n'ont trouvé dans aucune bibliothèque un manuscrit des ouvrages de Wessélus, où fût contenu le fait avancé par du Plessis. Il ne nous reste donc que l'autorité de Baléus qui, ayant narré ce fait (16), nous en donne pour garant le livre des Indulgences papales, composé par Wessélus de Groningue. Je ne me suis point arrêté ici : j'ai voulu voir la Réplique contre Coëffeteau; elle vient d'un très-habile ministre (17) qui avait autant de lecture qu'homme de son siècle. Il n'ignorait point ce que Gretsérus avait répondu : il n'y oppose pas la plus petite syllabe; ce qui montre que Gretsérus n'est point menteur à l'égard de ce qu'il affirme touchant l'édition de Goldast, et touchant Illyricus. Il faut donc conclure que l'on ne sait que sur la foi de Baléus, que Wessélus ait parlé de la requête en question.

Cela étant, je dis que pour nous venir parler encore de cette requête il faut être un misérable compilateur qui copie et qui entasse sans jugement tout ce qu'il trouve dans les écrivains de son parti; car enfin si l'auteur des Préjugés eût considéré ce qu'il faisait, n'eût-il pas prévu que l'on s'inscrirait en faux contre la requête, et ne se fût-il pas préparé à la soutenir? Mais en s'y préparant, n'eût-il pas bientôt connu que le poste n'est point tenable? et dès-lors un auteur sage eût renoncé à cette objection. Introduisons un adversaire qui l'attaque là-dessus. Prouvez-moi, lui dira-il, que Sixte IV ait accordé pour trois mois par an l'exercice de la sodomie à ceux qui le lui demandaient. On répondra que Wessélus de Groningue l'assure dans son livre des Indulgences. Cela n'est pas vrai, répliquera l'adversaire : voici ce livre de Wessélus, publié par un protestant; vous n'y trouverez point ce fait. Illyricus, autre protestant, qui avait feuilleté Wessélus, ne l'y trouvait point non plus. Vous calomniez donc Wessélus? Non, répondra-t-on,

je ne le calomnie point; car Baléus lui attribue ce dont il s'agit. Mais, répondra l'adversaire, si vous aviez le sens commun, espéreriez-vous que l'autorité d'un témoin aussi décrié, aussi détesté que celui-là dans la communion de Rome, balancera le silence d'Illyricus et l'édition de Goldast? Pourquoi non? répliquera-t-on : les papistes ont effacé de l'ouvrage de Wessélus cet endroit-là, de sorte qu'Illyricus et Goldast n'ont pu l'y trouver; mais Baléus avait eu un exemplaire qui n'était pas mutilé. Et moi, dira l'antagoniste, je vous soutiens que Baléus s'est servi d'un exemplaire où quelqu'un qui ne valait pas mieux que lui avait cousu cette fausse pièce, si Baléus même n'a pas été l'imposteur; et après tout c'est à vous à me montrer un manuscrit de Wessélus qui vous favorise, et que vous puissiez opposer à l'édition de Goldast qui vous confond. Je ne vois point ce qu'on pourrait répliquer; et ainsi je trouve M. Jurieu dans le cas de ces imprudens accusateurs dont Cicéron s'est moqué, qui n'ont pas le mot à dire dès qu'on leur nie ce qu'ils affirment (18). Il n'y a point d'homme sage qui ne demeure d'accord que pour accuser il ne suffit pas de croire le crime; mais qu'il faut être en état de le prouver à ceux qui le nient. Croyez tant qu'il vous plaira que Sixte IV est coupable de cette affreuse abomination, et que Wessélus l'a publiée; vous ne l'affirmerez pas dans un livre, si vous avez du jugement, et si vos preuves ne sont pas meilleures que celles de M. Jurieu. Au reste, je ne prétends pas que cette critique porte contre M. du Plessis Mornai : il écrivait dans un temps où les esprits n'étaient pas si difficiles; et il n'avait point de connaissance de l'édition de Goldast (19).

J'oubliais de remarquer qu'il faut

(18) *Jam invideo magistro tuo, qui te tantæ mercede... nihil sapere doceat. Quid est enim minus non dico oratoris, sed hominis, quam id obicere adversario, quod ille si verbo negabit, longius progredi non possit qui objecerit?* Cicero, Philipp. II, pag. 532, édit. Abrami. Joignez à cela ces paroles de Lactance : *Turpe est hominem ingeniosum dicere id quod si neges probare non possit.* Instit. Divin., lib. III, c. XXVIII, pag. m. 219.

(19) *Le 1^{er}. tome de sa Monarchie ne parut qu'après le Mystère d'Iniquité.*

(16) Cent. VIII, cap. L.

(17) André Rivet. Voyez la II^e. partie de son livre, pag. 625.

être, ou très-ignorant, ou de très-mauvaise foi, pour soutenir que Wessélus est papiste. * S'il l'était, Luther lui donnerait-il cet éloge? *Prodiit en Wesselus, vir admirabilis ingenii, rari et magni spiritus, quem et ipsum apparet esse verè theodidactum, quales prophetavit fore christianos Esaias: neque enim ex hominibus accepisse judicari potest, sicut nec ego. Hic si mihi antea fuisset lectus, poterat hostibus meis videri Lutherus omnia ex Wesselo hausisse, adeò spiritus utriusque conspirat in unum, etc.* (20).

Notez que M. Saldénus, ministre flamand à la Haye, assure qu'au témoignage d'Agrippa, la permission dont il s'agit fut accordée par Sixte IV à un cardinal. *Idem hic Sixtus, teste Agrippa, cardinali cui-dam masculæ Veneris usum certis mensibus securè indulsit* (21). Il n'est pas vrai qu'Agrippa le dise (*).

* L'auteur des *Observations* insérées dans la *Bibliothèque française*, tom. XXX, dit que les éloges de Luther prouvent seulement que ce réformateur pensait sur quelques articles comme Wessélus. Dira-t-on que Gerson n'était point papiste ou catholique romain, parce que sur certains articles les protestans peuvent dire ce que Luther disait de Wessélus. Joly observe que Bayle s'est laissé emporter par son animosité contre Jurieu qui est celui qu'il critique ici.

(20) Luther, dans une préface mise au-devant d'un ouvrage de Wessélus. Voyez la *Bibliothèque de Gesner*, folio 628.

(21) Saldénus, *Otia theolog.*, pag. 164, il cite Agrippa, de *Vanit. Scient.*, cap. 64.

(*) Notez aussi que Jean Lydius avait déjà fait la même faute à peu près à l'égard de Volaterran. *Quid dixisset pia fœmina*, dit-il (pag. 9 *Analect. ad Clemeng.*, de corrupto eccles. statu), si Sixti IV audivisset impietatem, qui cardinali Lucie sodomiam tribus mensibus calidioribus permisit; teste Volaterrano in *Declam. ad Leu.* Ce passage n'a point été inconnu à M. Bayle, qui, en trouvant la citation obscure et inintelligible, consulta M. La Croze (voyez les *Lettres* de M. Bayle, lettre CCXLII, pag. 914, édit. d'Amst., 1729). Il en reçut une explication qu'il ne publia point, et que j'ai redemandée à ce savant homme. En voici le précis. Un livre intitulé : *Mus exenteratus*, imprimé pour la première fois à Stuttgart, en 1593, après avoir parlé de la prétendue dispense de Sixte IV, en faveur de la sodomie, met en marge : *Volater.*, lib. 22 *Antrop. Stella in Sixto IV Joh. Baleus Anglus. Agrippa in Declam. ad Lovanienses, etc.* Comme il est aisé de le voir, on cite là en bloc divers auteurs qui ont mal parlé de Sixte IV. Lydius se servit apparemment de ce témoignage contre lui; et, soit la faute de l'imprimeur, soit celle de Lydius, soit celle de quelque auteur qui l'avait copiée avant lui, on oublia dans la citation les mots qui sont entre *Volater.* et *in Declam.* J'ajoute que par faute d'impression il a été très-aisé de changer

Voyez ci-dessous la remarque (E).

(D) . . . *Il choque extrêmement la vraisemblance.*] Mon dessein n'est point d'exténuer les dérèglemens des personnes que l'on accuse d'avoir présenté cette requête; je les aggrave plutôt, car je soutiens que si ces gens-là étaient capables de la présenter, et de se servir de la permission qu'on leur aurait accordée, ils n'avaient pas assez de conscience pour se soucier d'une telle permission. Assurez-vous que de telles gens n'attendraient pas à se plonger toute l'année dans le crime que le pape eût répondu à leur requête. Et puis, quelle nécessité y avait-il de dresser une requête dans les formes, et d'en attendre la réponse par écrit? Ne suffisait-il pas de dire cela à l'oreille, et d'obtenir à voix basse la permission, sans s'exposer à rendre témoins de son impudence abominable plusieurs personnes? Enfin on me persuaderait plutôt la vérité que la vraisemblance d'un tel fait. Les gens les plus criminels gardent presque toujours le *decorum* quand il leur est inutile ou même nuisible de le violer. Si ce pape voulait accorder un privilège, il le pouvait faire verbalement, sans commettre sa réputation. S'il l'accorde par écrit, il n'apaise pas mieux la conscience des supplians, et il s'expose au danger d'être convaincu d'une infamie exécrationnable par sa propre signature. Les habiles scélérats font-ils de ces fautes?

N'oublions pas une observation qui est assez propre à persuader que ce conte n'est pas véritable. On suppose que la famille du cardinal de Sainte-Lucie demanda la permission d'exercer l'acte de sodomie pendant les trois plus chauds mois de l'année, juin, juillet et août. Il y a là une erreur de fait qui rend suspect tout le reste; on suppose que les impudi-

Lov. en Leu. M. Bayle a reconnu que M. La Croze avait très-bien deviné la source de la mauvaise citation de Lydius; et il remarque que Volaterran ne parle point de cette dispense dans le XXII^e livre de l'*Anthropologie*, et qu'il a parcouru la *Declam. ad Lovanienses* d'Agrippa, sans y rien trouver de semblable (voyez les *Lettres* de M. Bayle, lettre CCLIII, pag. 957. Voyez aussi la lettre de M. La Croze, *ibidem*, pag. 960). Ainsi ce témoignage se réduit toujours au seul *Balius*. RRM. CAIT.

ques sont plus tourmentés de leur passion en Italie pendant les grandes chaleurs qu'en un autre temps. C'est supposer faux. Consultez les médecins, ils vous diront que de toutes les saisons de l'année l'été est celle où les hommes désirent le moins l'exercice vénérien; la chaleur les abat et les énerve. *Coitum porrò mulieres æstate magis appetunt, quia semen earum frigidum tunc calore temporis contemperatur, ac movetur; in viris autem fit exhalatus, consumptio, ac debilitas à calore adaucto: hyemis verò frigore vigoratur, et vegetior ac fortior redditur, ideòque magis appetunt viri hyeme, quam mulieres* (22). Si ceux qui ont débité ce conte avaient choisi mars, avril, et mai, ils l'auraient rendu plus vraisemblable. Le *Ménagiana* parle d'une femme qui avouait qu'au mois de mai elle ne répondait point de sa continence, quoique pendant les autres mois de l'année elle se fit fort de surmonter les tentations de la chair. En France, le mois de mai passe pour le plus fort de l'année à cet égard-là: et comme tous les effets du printemps sont plus prompts en Italie, le mois d'avril y doit être ce que le mois de mai est ailleurs. Je ne voudrais pas qu'on tirât des conséquences des plantes et des animaux à l'homme; elles pourraient manquer de justesse, parce que l'homme par son industrie oppose mille remèdes à la rigueur de l'hiver, qui sont inconnus aux végétaux et aux bêtes; je dirai néanmoins ce que les naturalistes observent, que le printemps est la saison ordinaire des générations (23).

*Nam simul ac species patefacta' st verna diei,
Et reserata viget genitalis aura Favoni;
Aëriæ primum volucres te, Diva, tuumque
Significant initum percussæ corda tua vi:
Indè feræ pecudes persultant pabula læta,
Et rapidos tranant amneis; ita capta lepore,
Illecebrisque tuis omnis natura animantum
Te sequitur cupidè, quo quamque inducere
pergis:
Deniquè per maria, ac monteis fluviosque rapaceis,*

(22) Rodericus à Castro, de Morbis Mulierum, lib. III, cap. III, pag. m. 108.

(23) *Vere tument terræ, et genitalia semina poscunt.*

Virgil., Georg., lib. II, vs. 324.

*Continuòque avidis ubi subdita flamma medullis
Vere magis (quia vere calor redit ossibus).*

Idem, ibidem, lib. III, vs. 271.

*Frondiserasque domos avium, camposque virentes,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorin,
Efficis, ut cupidè generatim sæcla propagent* (24).

Ce qu'on vient de lire, tiré du *Ménagiana*, fut cité de mémoire dans la première édition: je n'eus point alors le temps de chercher la page: je l'ai trouvée depuis; et si je n'ai pas eu la confusion de m'être mal souvenu du sens de l'auteur, j'ai compris pourtant qu'il m'échappa des circonstances qui méritaient d'être rapportées. Voici tout le passage: « Un jour que » nous nous entretenions sur les effets du mois de mai qui réchauffe » non-seulement la terre et ce qui » est dessus, mais même va rallumer » l'amour jusqu'au fond des eaux; » après avoir long-temps parlé sur » cette matière, madame la marquise » de C..... L....., mère de madame la » marquise de S....., me dit: Je ré- » ponds de ma chasteté dans tous les » autres mois de l'année, mais dans » le mois de mai je n'en réponds pas » (25). » Un médecin qui continua l'ouvrage de Laurent Joubert, sur les Erreurs populaires, examine cette question: *S'il est bien dit, aux mois qui n'ont point d'R, peu embrasser et bien boire* (26). Il ne condamne cette règle qu'en tant qu'elle exclut le mois de mai, mois, dit-il (27), *le plus dédié à l'amour, et croirais volontiers qu'on ne s'y mariait point anciennement, non tant pour la jalousie ou de crainte des mauvaises femmes, comme disait le poète, Maio nubant malæ, que pour la fureur enragée en laquelle on peut tomber durant ce mois à ne pouvoir contenter son parti, qui les peut induire à aller au change, pour être comme marte viri, maio mulieres.* Il s'était servi de ces paroles dans la page précédente: « Si donc le printemps est la » saison la plus convenable à ce jeu » des dames rabbatues, il semble » estre hors de raison de s'en abste-

(24) Lucret., lib. I, vs. 10.

(25) *Ménagiana*, pag. 170 de la seconde édition de Hollande. Ceux qui n'ont que la première édition de Hollande doivent chercher la page 144 et 145.

(26) Bachot, *ubi infra*.

(27) Bachot, Erreurs populaires touchant la Médecine et Régime de Santé, liv. II, chap. IX, pag. 301.

nir tous les mois qui n'ont point d'R, veu que le printemps commence sur la fin de mars seulement, s'estend tout le mois d'avril et de may, où sont les vrayes qualitez d'iceluy de chaleur et humidité, où mesmes la gaillardise de la saison invite toutes sortes d'animaux.

- *In furias ignemque ruunt, furor omnibus idem.*
- Tout est en feu, et une mesme ardeur
- Embrase tous d'une esgale fureur.

Et le printemps saison plus salutaire à cest effect se passeroit (28). » La doctrine de Roderic de Castro, que j'ai rapportée (29), est celle des anciens naturalistes. L'un des caractères de l'été, selon Hésiode, est la faiblesse des mâles dans les exercices de l'amour, et le grand feu des femelles.

Τῆμος πióταται τ' αἶγες, καὶ οἶνος
ἀριστος,
Μαχλόταται δὲ γυναῖκες, ἀφαιρότα-
τοι δὲ τὲ ἄνδρες
Εἰσίν.

*Tunc pinguesque capræ, et vinum optimum,
Salacissimæ verò mulieres, et viri imbecillis-
simi sunt (30).*

Le poëte Alcée a suivi ce sentiment (31). Aristote l'a supposé véritable et en a cherché les raisons (32) : les modernes qui critiquent tant les anciens naturalistes, ne les trouvent point en faute sur ce point-là. M. Venette, fameux médecin, s'est déclaré leur sectateur, et l'a fait de la manière du monde la plus précise ; lisez ce qui suit : « L'excès de la chaleur du » mois de juillet et d'août, jointe à » notre complexion bouillante, dé- » truit notre chaleur naturelle, dissi- » pe nos esprits, et affaiblit toutes » nos parties. Elle produit beaucoup » de bile et d'excrémens âpres, qui » ensuite nous rendent faibles et lan- » guissans. Si nous voulons alors » nous joindre amoureusement à une » femme, nos forces nous manquent » aussitôt, et bien qu'au commen- » ment la passion nous en fournisse

» assez pour faire quelque effort ,
» nous ressentons néanmoins bientôt
» après des épuisemens extraordinai-
» res , qui nous empêchent d'être
» vaillans. Et si nous voulons nous
» affaiblir tout-à-fait , et nous pro-
» curer des maladies , nous n'avons
» alors qu'à caresser souvent une
» femme. Au contraire les femmes
» sont beaucoup plus amoureuses
» pendant l'été. Leur tempérament
» froid et humide est corrigé par les
» ardeurs du soleil.... En vérité ces
» passions amoureuses sont mal par-
» tagées. Pendant que les femmes
» sont ardentes , nous sommes lan-
» guissans. Leur passion ne commen-
» ce pas plus tôt à paraître que la nô-
» tre se dissipe , comme si la nature
» nous voulait montrer par-là que
» l'excès de l'amour est tout-à-fait
» contraire à la santé des hommes
» (33). » Cette moralité de M. Venette m'a fait souvenir d'un endroit de Pline, où je croyais qu'il eût reconnu dans ce partage des passions une providence de la nature (34) : mais l'ayant examiné de plus près, j'ai trouvé qu'il ne le faut pas entendre de cette façon ; il m'a paru même que Pline a fait une faute que peut-être on n'a jamais critiquée. C'est ce qui m'oblige à rapporter ses paroles : *Urinam ciere præcipuè traditur (scolymos) sanare lichenas et lepras ex aceto. Venerem stimulare in vino , Hesiodo, et Alcæo testibus : qui florente eâ cicadas acerrimi cantus esse , et mulieres libidinis avidissimas , virosque in coitum pigerrimos , scripsere , velut providentiâ naturæ hoc adjumento tunc valentissimo (35).* C'est-à-dire selon la version de du Pinet : « On » dit que l'artichaut (36) est fort » propre à provoquer l'urine : et » que , appliqué avec vinaigre, il » guérit les dartres , grattelles, et » feux volages. Hésiode et Alcæus di- » sent qu'il incite à l'amour, et tien-

(28) Là même, pag. 300.

(29) Ci-dessus, citation (22).

(30) Hesiod., Oper. et Dies., vs. 585.

(31) Voyez Prolus in Hesiod., ibidem. Consultez M. Ménage, in Diog. Laërtium, lib. IX, p. 352, et le père Hardouin., in Plinium, tom. IV, pag. 205, 206.

(32) Aristot., Problem., sect. IV, quest. XXVI.

(33) Venette, Tableau de l'Amour conjugal, pag. 180, 181, édit. de 1696.

(34) Comme si la nature eût eu soin de partager de la sorte les saisons du feu, afin de prévenir les mauvaises suites des excès.

(35) Plinius, lib. XXII, cap. XXII, pag. m. 205, 206.

(36) Notez que, selon M. de Saumaise, le scolymos dont Pline parle après Hésiode n'est point l'artichaut. Voyez M. Leclerc, dans ses Notes sur Hésiode, pag. 281, édit., 1701.

» nent que les artichauts étant en
 » fleur, les cigales se font bien ouïr ;
 » car lors elles s'opiniâtrent fort à
 » chanter ; ils disent aussi, qu'en ce
 » temps-là les femmes sont en rut,
 » et qu'au contraire les hommes se
 » sentent avachis au jeu d'amour : de
 » sorte que nature, voulant survenir
 » aux nécessités des dames, mit en
 » jeu l'artichaut, en ce temps-là,
 » comme viande fort propre à échauf-
 » fer l'homme. » Cette traduction ne
 me paraît point infidèle ; s'il y a donc
 des erreurs dans ce passage, je les
 attribue à l'original. Or il me semble
 que Pline n'a point compris la pensée
 d'Hésiode ni celle d'Alcée ; car ces
 deux poètes ne disent rien des ver-
 tus du *scolymos* ; ils se contentent de
 dire que c'est une plante qui fleurit
 pendant la plus grande force de l'été,
 et lorsque les cigales chantent le plus,
 etc. Ils caractérisent l'été par ces deux
 marques, et par quelques autres,
 mais sans prétendre qu'il y ait entre
 elles nulle relation de cause et d'ef-
 fet.

Concluons par dire que les pre-
 miers qui parlèrent de la requête
 dont il est ici question, choisirent
 fort mal les trois mois de la dispense.
 Ils choisirent les trois plus chauds de
 l'année, et c'étaient ceux qu'ils de-
 vaient le moins choisir. Les Espagnols
 n'eussent pas fait un tel choix ; car
 voici ce qu'a observé le continuateur
 de Laurent Joubert (37) : *Celse sem-
 ble avoir doctement conclud ce cha-
 pitre, quand il dit (38) que l'exercice
 d'amour n'est point dangereux et
 pernicieux en hyver ; tres assuré au
 printemps ; qu'il n'est utile ny en
 esté ny en automne, toutesfois plus
 tolerable durant l'automne. Car en
 esté, s'il se peut faire, il s'en faut
 du tout abstenir..... Les Espagnols
 semblent aussi avoir mieux remarqué
 ce dire vulgaire (39) que nous, en
 excluant le mois de may, et n'en
 mettant que trois : junio, julio, y
 agosto, dieta olguetta, e quatre*

(37) Bachot, *Erreurs populaires*, lib. II, chap. IX, pag. 302, 303.

(38) *Venus tum (hieme) non æquè perniciosà est... Neque æstate verò, neque autumnò utilis Venus est. Tolerabiliòr tamen per autumnum : æstate in totum, si fieri potest, abstinendum est.* Corn. Celsus, lib. I, cap. III, pag. 33, 34.

(39) C'est à savoir celui que j'ai rapporté ci-dessus, citation (26).

nodios in braguetta. Diète humide en juillet, juin, et août, et quatre noeuds en la brayette.

Si l'on s'avisait de dire que des raisons qui sont bien connues à Rome parmi les gens débauchés déterminèrent peut-être à demander la dispense pour *les trois plus chauds mois de l'année*, on ne mériterait aucune réponse. Un discours si vague n'est digne ni d'être examiné ni d'être écouté ; et jusques à ce qu'on allègue quelque chose de meilleur, le premier qui a parlé de cette requête passera justement pour un de ces satiriques qui ne savent pas observer la vraisemblance : nous pourrions lui appliquer cette parole d'un ancien père, *voluntatem eum habere mentiendi, artem fingendi non habere*, la volonté de mentir ne lui manque pas, mais il ne sait point l'art de feindre (40). Cela ne tombe point sur Wessélus de Groningue ; car premièrement on ne sait pas s'il a fait mention de cette requête, les livres qui restent de lui ne contiennent point ce fait-là ; et en second lieu, on peut présumer que s'il en dit quelque chose, ce fut sur la foi d'autrui. Il cita quelqu'un, ou pour le moins il se servit de la clause, *fama est, fertur, le bruit a couru, on dit, etc.* En tout cas, je déclare que je ne le considère pas comme le premier auteur du conte. Le nom d'un si sage et d'un si habile théologien a imposé à plusieurs controversistes ; mais n'ayant point su comment il avait parlé de cela, si c'est sans preuves ou avec des preuves, si c'est sur un ouï-dire, ou sur le témoignage de gens graves, ils ont un peu trop précipité leur jugement et leurs citations. Il n'y a guère de rencontres où il soit plus nécessaire d'aller bride en main, que lorsqu'il s'agit des satires qui courent contre des gens semblables à Sixte IV. Il avait été le perturbateur du repos public de l'Italie : il avait jeté l'interdit sur la république de Venise et sur celle de Florence ; il avait fait une rude guerre à l'une et à l'autre. La corruption des âmes n'était pas petite ; ses parens se rendaient odieux par leur ambition

(40) On remarque, dans le VIII^e. volume de la Morale des Jésuites, pag. 152, que cela fut appliqué au jésuite Brisacier.

et par leurs débauches. Il était impossible qu'il ne courût contre lui une infinité de pasquinades (41). Tout Vénitien, et tout Florentin qui avait médire, pouvait s'assurer de plaisir à ses souverains et à ses concitoyens en employant son talent contre le pape. Il pouvait espérer que ses satires, vraies ou fausses, seraient bien reçues : c'est une consolation pour ceux qui craignent ou qui haïssent un prince, que de le voir déchiré par des libelles ; on croit tout, on avale tout dans cet état-là : et c'est pourquoi les écrivains satiriques ne se mettent guère en peine de la vraisemblance ; ils sont sûrs de persuader les mensonges les plus grossiers. Ils ont principalement cette espérance lorsqu'ils peuvent reprocher très-justement des actions mauvaises. Ce sont des vérités qui servent de sauf-conduit aux faussetés qui les accompagnent (42). Voilà une observation qui pourrait servir en tout temps à ceux qui souhaitent de ne pas confondre les médisances véritables avec les satires calomnieuses. Mais pour ne parler que de Sixte IV, remarquons que si la requête dont il s'agit avait quelque fondement, Wessélus de Groningue n'aurait pas été le seul qui en eût touché quelque chose. Comment eût-il pu déterrer ce qui ne fût pas venu à la connaissance des satiriques florentins et vénitiens ?

(E) *La vertu que Clément VII fit éclater lorsqu'il crut que certaines dames souhaitaient de lui une permission injuste.*] C'est un fait de chronique, et non pas un conte conservé par tradition. On le trouve dans les Annales d'Aquitaine, que Jean Bouchet qui vivait en ce temps-là, fit imprimer plusieurs fois (43).

(41) *Non modò omnes Italiæ potentatus in eos (Venetos) concitavit, sed etiam veluti Clemens VI aliàs fecerat, illos execravit, interdixit, et omnibus dignitatibus privavit. Nec quoad vixit, illis absolutionis beneficium impendere voluit. Ex quo multos detractores habuit.* Naucerus, gener. L, folio m. 979.

(42) Notez que d'autre côté ce mélange de vérités et de faussetés est favorable à l'apologiste des personnes diffamées ; car, en convainquant de fausseté sur divers points l'auteur des libelles, ils le rendent suspect de calomnie sur le reste.

(43) Il dit au feuillet 270 verso de l'édition de Poitiers, 1557, qu'elles furent imprimées à Poitiers pour la troisième fois, au commencement de l'an 1535.

Servons-nous de son vieux langage, et avertissons d'abord qu'il parle de l'entrevue de Marseille entre Clément VII et François I^{er}, en 1533.

« A ceste veue du pape et du roy,
 » ou tout le sang de France estoit,
 » et plusieurs princes et seigneurs,
 » et aussi la royne de France et sa
 » suyte, fut fait, comme le commun
 » bruit estoit, ung joyeux tour, digne
 » de memoire, a trois dames de
 » la royne, vertueuses, chastes, et
 » devotes. C'est que ces trois bonnes
 » dames, qui estoient vefves, de petite
 » complexion, et souvent malades,
 » voulurent avoir permission
 » du pape, de pouvoir manger de la
 » chair les jours prohibés ; et pour
 » ce impetrer du pape, en feirent
 » requeste a monsieur le duc d'Albanye,
 » son proche parent, qui leur
 » en fait promesse, et les fit venir
 » au logis du pape en ceste esperance.
 » Le duc d'Albanye, fort familier
 » desdittes vefves, pour donner quelque
 » pasetemps au pape et au roy,
 » dit au pape : Pere saint, il y a
 » trois jeunes dames, qui sont vefves,
 » et en aage de porter enfans, j'estime
 » qu'elles soyent temptées de la chair,
 » par ce qu'elles m'ont prié vous faire
 » requeste de pouvoir avoir approchement
 » d'homme hors mariage, si et quant elles en seront
 » pressées. Comment ! dit le pape, mon
 » cousin, ce seroit contre le commandement
 » de Dieu, dont je ne puis dispenser. Je
 » vous prie, pere saint, les ouïr parler,
 » et leur faire ceste remonstrance : a quoy
 » s'accorda. Si entrerent lesdittes dames
 » en la salle ou estoit le pape, et apres
 » s'estre jettées de genoux devant luy,
 » et baisé ses pieds, l'une d'elles luy
 » dit : Pere saint, nous avons prié
 » monsieur d'Albanye vous faire une
 » requeste pour nous et vous remontrer
 » noz ages, fragilité, et petites complexions.
 » Mes filles, leur dit le pape, la requeste
 » n'est raisonnable, car ce seroit contre
 » le commandement de Dieu. Lesdittes
 » vefves ignorans le propos que ledit
 » duc d'Albanye luy avoit tenu, luy
 » respondirent : Pere saint, vous plaise
 » nous donner ce congé trois fois la
 » semaine, pour le moins en caresme et
 » sans scandalle. Comment, dit le pape,

» de vous permettre le peché de
 » luxure ? je me damnerois , aussi je
 » ne le scaurois faire. Lesdittes da-
 » mes entendirent incontinent qu'il
 » y avoit de la raillerie ; et luy dit
 » l'une d'icelles : Nous demandons
 » congé de manger de la chair seule-
 » ment es jours prohibés. Et le duc
 » d'Albanye leur dit : Je pensois ,
 » mes dames , que ce fut chair vive.
 » Le pape entendit le passetemps , et
 » se print a sous-rire , disant au
 » duc d'Albanye : Mon cousin , vous
 » avés fait rougir ces dames , la roy-
 » ne n'en sera pas contante quant
 » elle le scaura. Le roy , la royne ,
 » et les princes , sceurent inconti-
 » nent ceste comedie , qui fut trou-
 » vée bonne (44). » Vous trouverez
 cette aventure dans les Mémoires de
 Brantôme vers la fin du II^e. volume
 des Dames galantes (45). Elle y est
 narrée un peu plus amplement que
 dans les Annales d'Aquitaine. Il ne
 savait pas qu'elle fût dans ce livre-
 là ; car voici comment il finit : *L'on
 m'a nommé les trois dames ; madame
 de Châteaubriant , madame de Chât-
 tillon , et madame la baillive de Caen ,
 toutes très-honnêtes dames. Je tiens
 ce conte des anciens de la cour* (46).

(F) *Il mourut du chagrin ,
 dit-on , qu'il conçut en apprenant
 que la paix était conclue entre le duc
 de Ferrare et les Vénitiens.* Il avait
 déclaré à la république de Venise ,
 en faveur du duc de Ferrare , une
 guerre qu'il voulait faire durer ; mais
 ses alliés l'abandonnèrent , et firent
 la paix sans le consulter. Le chagrin
 qu'il en conçut , irritant sa goutte ,
 l'emporta au bout de cinq jours.
 Voilà un beau vicaire du prince de
 paix qui a déclaré bienheureux , dans
 son Évangile , ceux qui procurent la
 paix. *Quum pacem à sociis præter
 ejus voluntatem et consensum fieri
 conspiceret , ex animi uti putatur do-
 lore , podagrâ insuper aggravante
 quâ in ultimis annis maximè labora-
 bat , in quintum diem expiravit* (47).
 Il était digne des épitaphes que les
 poètes lui dressèrent (48).

(44) Bouchet , Annales d'Aquitaine , folio m.
 2^o.

(45) Pag. m. 356 et suiv.

(46) Brantôme , Dames galantes , tom. II ,
 pag. 358.

(47) Volaterran. , lib. XXII , pag. 819.

N'oublions pas un beau passage
 d'Alcyonius : *Ad id (49) adductus
 videri poterat Ferdinandus à Xisto
 pont. max. , qui et officii pontificii , et
 religionis et Dei oblitus non secus in
 Italid bella excitare solebat atque illa
 Asiæ aut Africæ provincia esset , in
 quâ Turcæ et Poeni regnarent , non
 pars Europæ ex flore clarissimorum
 virorum constans , cujus princeps es-
 set pontifex maximus , qui moderatis-
 simè et sapientissimè clavum tanti
 imperii tenere et gubernacula rep.
 tractare in maximo cursu et fluctibus
 deberet. Dein eodem Xisto si non sus-
 sore et impulsore , certè approbatore
 Veneti terrâ et aquis arma intulerunt
 Herculi Ferrariensi principi* (50).
 Notez que M. de la Monnaie m'a
 averti que la première des trois
 épitaphes que j'ai rapportées (51)
 après du Plessis Mornai ne concer-
 ne point le pape Sixte , et que ce sont
 deux vers de Sannazar contre le pape
 Alexandre VI : qu'aussi faut-il lire
Sextum et non pas *Sixtum* ; et que
 Sannazar a plutôt loué que blâmé
 Sixte : témoin cette épigramme con-
 tre le même Alexandre :

*Visuram se iterum Sixtum cum Roma putaret ,
 Pro Sixto sextum vidit et ingemuit.*

(G) *Agrippa dit une chose de lui
 qui mérite d'être rapportée.* M. du
 Plessis l'a rapportée en ces termes.
*Entre les maquereaux de ces derniers
 temps , dit Agrippa , fut remarquable
 Sixte IV , qui construit à Rome un
 noble bordeau Les courtisanes de
 Rome paient par chaque semaine un
 jule au pape , duquel le revenu an-
 nuel passe quelquefois vingt mille
 ducats , et est tellement cest office
 affecté aux principaux de l'église ,
 que le loier des maquerelages est con-
 té avec les revenus des églises ; car ,*

(48) Non potuit sævum vis ulla extinguere Six-
 tum ;

Audito tandem nomine pacis , obit.

Voyez la fin de cette remarque. Item ,

Dic undè Alecto pax ista refulsit , et unde

Tam subito reticent prælia ? Sixtus obit.

Item ,

Pacis ut hostis eras , pace peremptus obis.

Apud du Plessis Mornai , Mystère d'Iniquité ,
 pag. 556.

(49) C'est-à-dire à porter la guerre dans la
 Toscane.

(50) Petrus Alcyonius , in Medice legato poste-
 riore , folio 1 verso.

(51) Ci-dessus , citation (48).

dit-il, j'ai ouï autrefois faire le conte en ceste sorte : Il a deux benefices, une cure de vingt ducats, un prieuré de quarante, et trois putains au bordel, qui lui rendent chasque semaine vingt jules (52). Ceux qui voudront voir les paroles d'Agrippa n'ont qu'à lire ce qui suit : *Sed et recentioribus temporibus Sixtus pontifex maximus Romæ nobile admodum lupanar extruxit..... Multi alii magistratus..... in civitatibus suis lupanaria construunt foventque, nonnihil ex meretricio quæstu etiam ærario suo accumulantes emolumentum : quod quidem in Italiâ non rarum est, ubi etiam romana scorta in singulas hebdomadas julium pendunt pontifici, qui census annuus nonnunquam viginti millia ducatos excedit, adeoque ecclesiæ procerum id munus est, ut una cum ecclesiarum proventibus etiam lenociniorum numerent mercedem. Sic enim ego illos supputantes aliquando audiui : Habet, inquietes, ille duo beneficia, unum curatum aureorum viginti, alterum prioratum ducatorum quadraginta, et tres putanas in burdello, quæ reddunt singulis hebdomadibus julios viginti (53).*

(H) *La maison de la Rouère..... possédait une étrange prérogative.] C'était un droit sur le pucelage des filles que leurs vassaux épousaient. Un cardinal de cette maison jeta dans le feu la patente de ce privilège. Costal costume (54) da pagani e da gentili, fu già in Piemonte, ed il cardinale illustrissimo Hieronymo della Rovere mi diceva aver egli stesso abbruciato il privilegio, che avea di ciò la sua casa (55).* Ces paroles sont d'un auteur qui vivait au commencement du XVII^e. siècle. Voyez la note (56).

(I) *Les ouvrages qu'il publia.] En voici les titres : De Sanguine Christi*

(52) Du Plessis, *Mystère d'Iniquité*, p. 557.

(53) Agrippa, de *Vanitate Scientiar.*, cap. L. XIV, tom. II *Operum*, pag. 135.

(54) L'auteur venait de parler de celle que Malcolm, roi d'Ecosse, avait établie.

(55) Bonifacio Vannozi, *Avvertimenti politici*, tom. II, pag. 253.

(56) M. Paris, ministre de Katwic, raconte dans un ouvrage flamand intitulé : *Katwykse Oudheden*, c'est-à-dire *Antiquités de Katwic*, pag. 196, que certains seigneurs de Hollande (il en nomme quelques-uns) ont eu un semblable privilège, et que les états l'ont aboli en leur donnant quelque argent.

liber ; de futuris Contingentibus ; Commentarii de Potentiâ Dei ; De Conceptione B. Virginis ; Contra errores cujusdam Carmelitæ bononiensis qui affirmabat Deum suâ omnipotentia damnatum hominem salvare non posse. Il composa aussi un livre pour faire voir que Thomas d'Aquin et Jean Scot, qui sont si opposés en paroles, sont au fond dans les mêmes sentimens (57).

(K) *Il favorisa principalement Pierre et Jérôme Riario. Ce ne serait pas... bizarrerie... s'il était vrai qu'il leur eût donné la vie, comme le prétendent quelques écrivains.] « (58)*

» Il avait neuf neveux ; savoir, cinq
» qui s'appelaient comme lui, de la
» Rouère, et étaient enfans de ses
» trois frères déjà morts, et quatre
» qui portaient le nom de Riario, de
» Basso, et de Sansoni, qui étaient
» les trois maisons où ses sœurs et
» une de ses nièces avaient été mariées... (59) Ce n'était pas seulement
» l'excès de l'ambition du pape qui
» la rendait insupportable, puisqu'elle
» le était accompagnée d'une bizarrerie
» d'esprit qui n'était appuyée ni
» sur l'intérêt, ni sur la vraisemblance : car encore que Sixte dût apparemment faire plus d'état des cinq
» neveux dont je viens de parler,
» que des quatre autres, qui ne lui appartenaient que du côté des femmes ;
» encore que toutes sortes de raisons
» l'obligeassent d'en user ainsi, et
» que le seul Julien, qui était l'aîné
» de tous possédât toutes les merveilleuses qualités qui rendirent depuis son pontificat si fameux, sous
» le nom de Jules II ; il était constant
» qu'il ne put jamais obtenir de son
» oncle, ni de se porter pour chef de
» la maison de la Rouère, ni de faire
» les fonctions de cardinal neveu,
» ni que son frère ni ses trois cousins
» profitassent non plus de ce qui
» lui était refusé. En un mot, les
» plus fortes inclinations de Sixte furent toujours en faveur des enfans
» de ses sœurs, et principalement de
» l'aînée, qui en avait deux ; savoir
» Pierre et Jérôme Riario. Pierre
» avait été cordelier aussi-bien que
» son oncle, et méritait peut-être

(57) Tiré du Ghilini, *Teatro*, part. II, p. 94.

(58) Varillas, *Anecdotes de Florence*, pag. 67.

(59) La même, pag. 68.

» par-là la préférence dans son ami-
 » tié. Il fut fait cardinal le même
 » jour que Julien ; mais il eut l'avan-
 » tage sur lui d'être déclaré cardi-
 » nal neveu, et d'emporter l'évêché
 » de Trévise, que Julien avait de-
 » mandé. Ensuite on lui conféra les
 » plus riches bénéfices qui vinrent
 » à vaquer, et on le rendit si puis-
 » sant, qu'il avait lui seul plus de
 » suite que le reste du sacré col-
 » lège.... (60). Son frère Hiérôme....
 » sur qui le pape avait jeté les yeux
 » pour en faire son principal héri-
 » tier, etc. » Machiavel nous va dire
 que Pierre et Hiérôme Riario n'étaient
 appelés neveux de Sixte que parce
 qu'on voulait cacher sous ce mot
 honnête la relation de paternité.
*Fù questo pontifice, dit-il (61), il pri-
 mo che cominciassse à mostrare quan-
 to un pontifice poteva, e come mol-
 te cose chiamate per l'adietro errori,
 si potevano sotto la pontificale auto-
 rita nascondere. Haveva tra la sua
 famiglia Piero e Girolamo, i quali
 (secondo che ciascuno credeva) erano
 suoi figliuoli ; nondimeno sotto altri
 più honesti nomi gli palliava. Jean-
 Michel Brutus assure que Sixte, n'é-
 tant encore que cordelier, engendra
 ces deux garçons, et que pour cacher
 sa faute il les éleva sous le titre de ne-
 veux : *Ab eo cum adhuc ageret in
 franciscanorum familiâ liberos sus-
 ceptos fuisse : ac quò minor parentis
 infamia esset, propinquorum hones-
 tiori nomine liberaliter quidem et ho-
 nestè, sed non tamen in spem tantam
 educatos* (62).*

Il y a des gens qui disent qu'il n'é-
 tait ni père ni oncle de Pierre et de
 Jérôme Riario, mais que c'étaient ses
 mignons. Coëffeteau a donné ce sens
 à la parenthèse que l'on a vue dans
 le passage que j'ai cité ci-dessus
 (63), et qui contient ces trois mots,
non sans mystère. Voici les paroles
 de Coëffeteau : *Du Plessis recherche
 en cet amour un abominable mystère,
 et dont l'imagination ne devrait pas
 tomber en l'âme d'un homme qui aime*

l'honneur (64). « Je l'avoue, ré-
 » plique Rivet (65), pour l'approu-
 » ver, moins pour s'y plaire : mais
 » pour le reconnoître en un homme
 » de péché et le detester, il ne souille
 » non plus l'imagination d'un hom-
 » me de bien, que les paroles de l'E-
 » criture touchant les Sodomites, ou
 » celles de saint Paul parlant des
 » payens au premier des Romains.
 » Certes les mots de Raphaël de Vol-
 » terre, joints avec cette desmesu-
 » rée indulgence, sont capables de
 » donner du soupçon aux plus cha-
 » ritables ; car, parlant de ces deux,
 » il dit que *Petrum à puero, uni
 » cum Hieronymo fratre sibi educa-
 » verat*, qu'il les avoit nourris pour
 » lui, des leur enfance. » Notez
 que M. du Plessis n'a pas eu soin de
 s'exprimer nettement. Ses paroles
 sont si mal rangées, que le meilleur
 sens que l'on y puisse trouver est un
 mensonge. *Aiant pourveu à ces
 deux*, dit-il (66), *qui lui estoient plus
 proches d'amour que de parenté, il se
 tourne vers ses parens. Hierosme son
 frere de mesme nourriture qu'il fait
 prince du Furli et d'Imola*. Compa-
 rez cela avec les paroles précédentes,
 vous trouverez que par *aiant pourveu
 à ces deux, etc.*, il entend la promo-
 tion de *Pierre et de Hierosme Riere*,
 d'où il s'ensuit qu'il a prétendu que
 le Hiérôme qui fut fait *prince du
 Furli* était frère du pape Sixte, et dif-
 férent de ce Hiérôme Rière dont il
 avait fait mention : mais c'est un
 grand abus.

(L) *Polydore Virgile.... lui attri-
 bue la première création de plusieurs
 Charges qui s'achetaient.*] Voyez le
 II^e. chapitre du VIII^e. livre de *Inven-
 toribus Rerum*. J'en rapporterai un
 passage, non pas en latin, mais selon
 la version française de Belleforest.
 « Pie second . . . suivant l'exemple
 » de Jean XXII, crea des abregours,
 » et en fait un estat qui aussi bien

(64) Coëffeteau, Réponse au Mystère d'Iniquité, pag. 1205.

(65) Rivet, Remarques sur la Réponse au Mystère d'Iniquité, part. II, pag. 623. Notez qu'il se trompe en donnant le nom de la Ruère à Pierre et à Jérôme Riario. M. Zuinger, de Festo Corporis Christi, pag. 133, a commis la même faute : *Ad Petri Ruerii, dit-il, quem pro Cinnado habuerit Sixtus et Hieronymi fratris sui (il fallait dire ejus) postulationes, etc.*

(66) Du Plessis, Mystère d'Iniquité, pag. 555.

(60) Varillas, Anecdotes de Florence, pag. 64.

(61) Machiavelli, delle Hist. fiorentine, lib. I^{II}, pag. m. 289.

(62) Joh. Michaël. Brutus, Histor. fiorent., lib. I^{II}, pag. 387, apud Johann. Zuingerum, de Festo Corporis Christi, pag. 133.

(63) Citation (1).

« s'achetoit que le reste. Après cecy
 « Paul second (homme conscientieux)
 « osta et cassa ces sangsuës de la
 « maison, mais Sixte les remit com-
 « me serviteurs nécessaires à un
 « maistre qui ne veut qu'attraper
 « argent de quelque part qu'il
 « vienne : et fait encore pis dressant
 « une bande de solliciteurs, de recors
 « et promoteurs, sans lesquels on ne
 « pouvoit dresser aucunes patentes,
 « de celles qu'on dit bulles, afin qu'i-
 « celles estant examinées par plusieurs
 « ne fussent pas si tost corrompues
 « ny falsifiées. Après il feit enfin
 « neuf contrerolleurs ou surinten-
 « dans au thrésor, auxquels il donna
 « gages, afin que leurs estats se ven-
 « dissent plus facilement. Et ne fut
 « point trompé en son opinion; car
 « ce qui se vendoit au paravant cinq
 « cens ducats, pour l'allichement de
 « tels gages, se vendoit et mille et
 « deux, et trois mille ducats le plus
 « souvent, si accortement prennent
 « esgard à leurs affaires ceux qui en
 « achètent la charge. Ce proufit ap-
 « pasta tellement Innocent VIII suc-
 « cesseur de Sixte, qu'il dressa une
 « chambre de secretaïres . . . et en
 « accreut le nombre premier. Alexan-
 « dre sixiesme feit l'ordre de ceux qui
 « recueillent les brevets, et sont qua-
 « tre vingts en nombre. Je vous laisse
 « penser si en une telle troupe ou
 « multitude innumerable de greffiers
 « et escrivains, il y a faute de ser-
 « geans, lesquels (comme dit le
 « poëte) ont tousjours le visage pal-
 « lissant de faim, et se paissent
 « gloutement sur le peuple, et avec
 « ceux cy sont meslez les griffons,
 « ceux qui sçavent si dextrement
 « tondre les ouailles, à sçavoir les
 « notaires, et tabellions, comme
 « ceux qui vivent du sang des pau-
 « vres, lesquels Nicolas III chassa,
 « craignant qu'ils ne mangeassent
 « toute la bergerie (67). » Mon lec-
 « teur n'a pas besoin d'être averti que
 « cette invention de Sixte IV est blâ-
 « mée, non-seulement comme un
 « moyen illégitime d'amasser de l'ar-
 « gent, mais aussi comme un très-

mauvais exemple qui ouvre la porte
 à de plus grands maux. Il y aurait
 bien des choses à dire là-dessus, si
 l'on se vouloit ériger en faiseur de
 réflexions politiques; mais c'est à
 quoi je ne prétends pas. J'aime mieux
 citer un nouveau témoin de la con-
 duite financière de Sixte IV, et nous
 verrons qu'elle fut fondée sur la
 passion d'agrandir l'un de ses neveux.
 Considérez bien les paroles de M. Va-
 rillas. « Il ne restait plus à Riaire,
 » pour achever de s'établir, que de
 » mettre le pied dans l'Ombrie,
 » d'où il lui aurait été facile de s'é-
 » tendre dans la Romagne, et peut-
 » être encore dans la Toscane; mais
 » comme il n'avait point de troupes,
 » et qu'il fallait beaucoup d'argent
 » pour en lever, son oncle ne fit
 » point de scrupule de mettre en
 » vente les offices de la chancellerie
 » et de la cour de Rome, qui sous
 » les papes précédens avaient tou-
 » jours été le prix de la suffisance
 » ou de la vertu. Il créa cinq collè-
 » gues par les mains desquels il
 » fallait que passassent successive-
 » ment toutes les expéditions de la
 » daterie, et neuf offices nouveaux
 » dans la chambre apostolique, qui
 » furent achetés bien cher. Il ne fit
 » réflexion, ni sur le commerce
 » honteux qu'il allait introduire, ni
 » sur l'honnête liberté qu'il ôtait à
 » la cour de Rome, ni sur les in-
 » convéniens qui arriveraient dès
 » lors que l'on aurait fait cesser le
 » travail et l'industrie des plus
 » raffinés Italiens, en retranchant les
 » dignités gratuites, qui leur ser-
 » vaient d'amorce et qui fomentaient
 » leur émulation. Il accrut les an-
 » ciens impôts, et en créa de nou-
 » veaux. Il créa d'extraordinaires
 » décimes (68). »

(M) *Tout le monde n'avoue pas
 que ce pontife fût d'une basse nais-
 sance.*] Il l'était, si nous en croyons
 Machiavel (69), et il y a bien des
 gens qui ont écrit que son père était
 un pêcheur. Ils se serviraient d'une
 faible preuve s'ils se fondaient sur
 l'autorité de Panvinus, qui observe
 que les habitans du village où il na-

(67) Polyd. Virgil., de Inventor. Rerum, lib.
 VIII, cap. II, pag. m. 482, 483 : je me sers de
 la traduction de Belleforest, imprimée à Paris,
 l'an 1582, in-8°. Voyez Du Plessis Mornai,
 Mystère d'iniquité, pag. 556, 557.

(68) Varillas, Anecdotes de Florence, pag. 70.

(69) Uomo di bassissima e vile conditione.
 Machiavelli, delle Hist. fiorentine, lib. VII, pag.
 299.

quit ne gagnent guère leur vie qu'à la pêche ; car d'autre côté cet historien assure que la famille de ce pape n'était pas des moindres de la ville de Savone, et qu'elle était une branche de la maison della Rovere, l'une des plus anciennes qui fussent dans le Piémont (70). On prouve par plusieurs lettres de ce pape qu'il prétendait que Savone était sa patrie ; et l'on remarque qu'il naquit par accident dans le village de Cella, c'est-à-dire parce que son père et sa mère s'y étaient réfugiés pendant la peste dont la ville de Savone était affligée. On dit aussi que cette famille portait les armes de la maison della Rovere (71) avant la naissance de Sixte ; et par-là l'on croit pouvoir réfuter ceux qui ont dit que les seigneurs de cette maison conférèrent au pape Sixte leur nom et leurs armes. François Carrière l'a débité dans l'explication des Symboles prophétiques de Malachie l'Hibernois. Le père Oldoini a recueilli plusieurs raisons afin de prouver que notre Francesco della Rovere était de noble famille, et qu'il entra de bon gré chez les cordeliers, et non pas à cause que la misère l'eût réduit à chercher sa subsistance aux dépens d'autrui (72). Voyez l'Histoire métallique des Papes, composée par le jésuite Bonanni, et conférez avec ceci la remarque (A) de l'article JULES II.

(N) *Il cite Agrippa comme ayant narré, etc.*] On va voir que c'est une citation directe et non pas oblique ; car il met en caractères italiques ce qu'il prétend avoir tiré d'Agrippa. *Sixto quarto nihil cogitari potest turpius aut inquinatius ; erat enim , et propter lenocinium , et nefandissimas libidines , infamis. Lupanaria , ut inquit Agrippa* (*1), *utrique Veneri crexit, cardinalique cuidam masculæ Veneris usum certis mensibus indulisit. Hoc etiam attigit* (*2) *Wesselus Gro-*

(70) Voyez Bonanni, Numismat. Pontific. romanor., tom. I, pag. 91.

(71) Ce sont des armes parlantes, c'est cette espèce de chêne que les Latins nomment robur, et les Italiens rovere ou ruvere, et les Français rouvre.

(72) Bonanni, Numism. Pontif. romanor., tom. I, pag. 92.

(*1) De Vanit. Scient., c. de lenocinio.

(*2) Lib. de Intelligentiâ.

ningensis (73).. Il est très faux qu'Agrippa dise aucune de ces deux choses. Voyez ci-dessus (74).

(73) Suttivius, in Tarco-Papismo, lib. I, cap. XVII, pag. 115.

(74) Dans la remarque (G).

SMIGLÉCIUS (MARTIN), natif de Léopole en Pologne, se fit jésuite à Rome, l'an 1581, et y étudia les sciences avec une extrême application, et avec beaucoup de progrès. Ayant été renvoyé en Pologne, il enseigna quatre ans la philosophie dans Vilna, et dix ans la théologie. Il fut recteur de divers collèges, et supérieur de la maison professée à Cracovie. Il mourut à Kalisch après une longue maladie, le 26 de juillet 1618, à l'âge de cinquante-six ans. Sa patience fut admirable dans ses adversités, et surtout dans la maladie qui le mina peu à peu (a). Il s'était fort appliqué à la controverse, tant contre les protestans que contre les unitaires. Cela paraît par les livres qu'il publia (A). On fait un grand cas de sa Logique (B) : elle fut imprimée en deux volumes in-4°, à Ingolstadt, l'an 1618.

(a) Tiré de Sotuel, Biblioth. Script. Societ. Jesu, pag. 592, 593.

(A) *Les livres qu'il publia.*] Je ne parle point de ceux qu'il fit en sa langue maternelle, parmi lesquels il y en a qui sont destinés à réfuter les ariens (1) ; je me contente de donner le titre de ceux qu'il fit en latin ; et pour cela je n'ai qu'à copier le père Alegambe (2) : *Latine edidit de Zachariæ prophetæ pro Christi Divinitate illustri Testimonio, adversus Fausti Socini anabaptistæ cavillationes. Vilnæ, MDXCVI, in-4°. Nodum Gordium, seu de Vocatione Ministro-*

(1) Voyez Alegambe et Sotuel, in Biblioth. Scriptor., soc. Jesu.

(2) Alegambe, ibidem, pag. 331, col. 2.

rum , *Cracoviæ*, mdcix , in-4°. *Nova Monstra novi Arianismi , Nissæ*, mdcxii , in-4°. *Verbum Caro factum , seu , de divinâ Verbi incarnati Naturâ , contra novos arianos , Cracoviæ*, mdcxiii , in-4°. *Refutationem vanæ Dissolutionis Nodi Gordii de Vocatione Ministrorum , contra Johannem Volkeliûm ministrum arianum , ibid.* mdcxiv , in-4°. *De Erroribus novorum Arianorum , lib. II , contra Valentiniûm Smalcium , ibid.*, mdcxv , in-4°. *De Christo vero et naturali Filio Dei , ejusque pro nobis Satisfactione , adversus Valentiniûm Smalcium arianum , lib. II. Accessit Responsio ad Refutationem C errorum Smalcio objectorum , ibidem*, mdcxv , in-4°. *De Baptismo , adversus Hieronymum Moscorovium arianum , lib. I , ibidem eodem anno ac formâ.* *De Ordinatione Sacerdotum in Ecclesiâ romanâ , contra Jacobum Zaborovium calvinianum ministrum , Cracoviæ*, mdcxvii . *De Notis Ministrorum , lib. II , contra eundem*, mdcxvii . *Vanam sine viribus iram Ministrorum evangelicorum , Coloniae , apud Antonium Boëtzerum*, mdcxi , in-16. *Refutationem Epicherematis missionem Ministrorum evangelicorum propugnantis*, mdcxii .

(B) *On fait un grand cas de sa Logique.*] « Smiglécus , jésuite polonais , fut un des derniers dialecticiens qui écrivit sur la logique d'Aristote le plus subtilement , et le plus solidement tout ensemble. Il a pénétré , par la sagacité de son esprit , ce qu'il y avait à approfondir en cette science , avec une clarté et une justesse qu'on ne trouve presque point ailleurs. Sa Logique est un bel ouvrage (3). » Ce témoignage d'un confrère ne paraîtra point flatteur à ceux qui seront capables de juger d'un livre de cette nature. Les Anglais ont rendu justice à cet ouvrage de Smiglécus ; ils l'ont fait réimprimer en leur pays.

(3) *Rapin , Réflexions sur la Logique , num. 8 , pag. m. 383.*

SOCIN (MARIANUS) , jurisconsulte célèbre , naquit à Sienne , le 4 de septembre 1401. Il enseigna le droit canonique à Pa-

doue , et puis à Sienne. On peut voir par ses ouvrages (a) qu'il l'entendait parfaitement bien. Il reçut dans sa patrie tous les honneurs qui étaient dus à son grand mérite. Elle le députa une fois au pape Pie II , qui le déclara avocat consistorial , et qui lui donna mille marques d'une estime particulière. Il était de petite taille (A) , mais fort vigoureux. Ce fut l'homme le plus universel de son siècle (b). On conte qu'il rabattit un jour très-facilement la vanité de Politien (B). Ce qu'il répondit à ceux qui lui demandèrent pourquoi il discontinuait ses leçons depuis qu'il avait une femme (C) est curieux. Il mourut à Sienne le 30 de septembre 1467. Voyez son éloge dans les Lettres de Pie II (c). Il laissa plusieurs enfans ; un fils entre autre qui le surpassa (D).

(a) *Voyez la remarque (D) , à la fin.*

(b) *Æneas Silvius , epist. CXII , lib. I , apud Panzirol. , de claris Legum Interpret. , lib. III , cap. XXXV , pag. 456.*

(c) *Tiré de sa Vie , composée par Guy Panzirole , in libro III de claris Legum Interpretibus , cap. XXXV , pag. m. 456 , et seq.*

(A) *Il était de petite taille.*] Voici ce qu'Ænée Silvius son compatriote , qui a été pape sous le nom de Pie II , a dit là-dessus (1) : *Nihil ei præter formam natura invulit. Homuncio est , nasci ex modâ familiâ (2) debuit cui parvorum hominum est cognomen.*

(B) *On conte qu'il rabattit un jour... la vanité de Politien.*] Ce grand critique qui eût dû se contenter de la louange d'être fort habile dans les belles-lettres , prétendit aussi à celle de jurisconsulte du premier ordre. Il dit un jour qu'il serait capable de surpasser en leçons de droit civil le fameux Accurse ; mais dès la première question qui lui fut faite par notre

(1) *Æneas Silvius , epist. CXII , lib. I , apud Panzirol. , de claris Legum Interpretibus , lib. III , cap. XXXV , pag. 458.*

(2) *Pie II était de la maison Piccolomini.*

Socin, il demeura court. (3) *Semel etiam Angelum Politianum virum græcis latinisque litteris impensè eruditum, cum Senus in juris civilis interpretationibus se vel Accursium superaturum jactabundus gloriaretur, leniter correxit, ab eo enim interrogatus Angelus, quis esset in jure suus hæres, ob imperitiam obmutuit, ac pudore suffusus suæ audaciæ pœnas dedit* (*).

Ce conte me paraît très-fabuleux ; car lorsque Socin cessa de vivre Politien n'avait que quinze ans **.

(C) *Depuis qu'il avait une femme.* Il répondit simplement, je suis marié. Mais, répliqua-t-on, Socrate n'interrompt point ses leçons depuis qu'il le fut. C'est, reprit-il, parce que Xantippe était de mauvaise humeur, et laide peut-être, au lieu que j'ai une belle femme et complaisante. *Uxore ductâ, cum docendi munus intermisset, interrogatus, cur id non continuaret, se conjugem duxisse respondit; (*) cum verò replicaretur, Socratem nunquam philosophiam ob uxorem deseruisse, subjecit, illum molestam, et fortè turpem Xantippem, se autem formosam et obsequentem habere* (4).

(3) Panzirolus, de claris Legum Interpretibus, pag. 457.

Coras dit : à Marciano Socino.

(*) Corras., lib. 3 Miscell., cap. 16.

** Il est très-sûr qu'en s'attachant uniquement au récit de Coras cité à la note, Bayle a eu raison de révoquer en doute l'anecdote précédente, d'autant plus que Politien n'avait même que treize ans à la mort de Marian Socin, et c'est sans doute ce qui aura engagé un érudit moderne (l'auteur du Journal littéraire d'Heidelberg, 1813, n°. VII, pag. 119) à adopter l'opinion de Bayle. Mais leur critique repose sur une erreur commise par Coras. Le premier auteur qui a rapporté l'anecdote est Alciat, à la fin de son livre IV de *Verborum Significatione*, publié en 1529, vingt ans avant les *Miscellanea* de Coras. Mais au lieu de dire comme Coras : *interrogatus à Mariano Socino*, il dit (v. l'édition de 1589, pag. 590 ; et ses *Œuvres*, édition de 1582, pag. 1020), il dit tout simplement *interrogatus à Socino*. C'est également ce que fit, au bout de cinq ans, Viglius de Zinchem dans son Commentaire sur dix titres des Institutes (1534, in-12, pag. 427). D'où il résulte qu'Alciat et Viglius ont pu entendre parler de Barthélemy Socin ; et alors l'anecdote n'est plus invraisemblable, puisqu'on voit dans la note (D) du présent article que Barthélemy naquit avant, et mourut après Politien, et eut des relations avec lui.

Note de M. Berriat Saint-Prix.

(**) Tiraquell., in 2 l. connubia glo., 1 part. 2, n. 25. *Æneas Sylvius, de Dictis et Factis Alphonsi regis*, lib. 3, c. 27.

(4) Panzirolus, de claris Legum Interpretibus, pag. 457.

(D) *Il laissa... an... qui surpassa : 5 ?* Savonarisme Socin, né à Sienne le 20 de mai 1437. Il enseigna le droit à Sienne, puis à Pise, où on l'appela l'an 1474. Sa réputation surpassant celle de tous les jurisconsultes de son temps, il fut appelé à Ferrare, où il professa pendant quatre années. Après qu'il fit la même fonction à Louvaine, on le fit revenir à Pise au bout d'une pension de mille ducats. Il s'éleva une extrême emulation entre lui et Jason Mainus ; ils s'échauffèrent tellement à la dispute, que Laurent de Médicis alla tout exprès à Florence pour se régaler d'un tel spectacle. Il passa diverses fois d'académie en académie, et enfin une espèce de paralysie de langue l'avant empêché de parler, il ne fit plus que la fonction d'un avocat consultant. Il mourut à Sienne, l'an 1507 (6). Ses discours répondaient pas à son esprit ; il fut débauché, et il fit tant de dépenses blâmables qu'il le fallut enterrer aux frais du public. *Il liberalibus viri moribus insignem doctrinam maculasse dictus est, qui chartarum, et aleæ ludo supra modum deditus, non modò debitis lectionibus quandoque auditores fraudasse, sed insonnas etiam noctes turpiter egisse dicitur. Eo vitio paternis opibus consumptis, et universâ, quam docendo, et de jure respondendo plurimum coegerat, pecuniâ effusâ, ad extremam inopiam deductus est, usque adeò ut nec quod funeri suppeteret post se reliquere dicatur. Eam ob causam semper egens undiquè pecuniam avariùs conquerere cogebatur* (7). La mémoire lui manqua en deux occasions insignes. *Memoriæ imbecillitate bis inter orandum excidit. Primò cum anno MCDXCII à republicâ Senensi Alexandro VI, pontif. max. suæ civitatis nomine gratulatum missus in primâ prope oratione, quam illi Angelus Politianus dictaverat, defecit, quod ubi pontifex deprehendit, manum sublevans satis sibi notam viri virtutem esse dixit, eumque advocati consisto-*

(5) *Eò proventus est ut patrem superaret.* Panzirol., ibidem, lib. II, cap. CXXVI, pag. 276.

(6) Tiré de Panzirole, ubi supra, pag. 275 et suiv.

(7) Tiré de Panzirole, de claris Legum Interpretibus, pag. 297.

is titulo honestavit. Idem iterum à Venetiis contigit, ubi dum apud Augustinum Barbadium reipublicæ principem dicere conatur, excidentibus quæ antea excogitaverat, nihil exprimere potuit (8). On a recueilli quatre volumes (9) ses Consultations avec celles de son père. Ils ont été chacun outre cela plusieurs autres livres qui sont imprimés.

(8) *Idem, ibidem, pag. 280.*

(9) *Imprimés à Venise, l'an 1579.*

SOCIN (MARIANUS), petit-fils du précédent (a), ne se rendit pas moins illustre que son aïeul dans la profession du droit. Il naquit à Sienne le 25 de mars 1582, et ayant été reçu docteur en jurisprudence à Sienne, à l'âge de vingt et un ans, il y enseigna cette science plusieurs années de suite, après quoi il fut appelé à Pise, où il l'enseigna pendant sept ans. Il fut rappelé à Sienne, d'où au bout d'un an il s'en alla à Padoue, pour y être professeur en la même science. De là il fut occuper à Bologne (b) la chaire qu'Alciat y laissait vacante par son retour à Pavie, l'an 1540. Les pensions et les privilèges dont il fut gratifié à Bologne furent si considérables, qu'il n'en voulut point sortir, quoiqu'on lui offrit en plusieurs autres académies une condition très-avantageuse. Il épousa à Sienne Camille Salvetta que la mort lui enleva après quarante-six années de mariage. Cette longue coutume de coucher avec une femme ne lui permit plus de s'en passer; il s'abandon-

(a) *Il était fils d'ALEXANDRE SOCIN, fils de Marianus. Pour distinguer ces deux Marianus, on surnomme le premier senior, et le second junior.*

(b) *Voyez ci-dessus remarq. (G) de l'article ALCIAT (André), tom. I pag. 385. L'estime qu'il s'y acquit.*

na à l'incontinence (A), et par ce moyen il contracta des maladies qui l'incommodèrent si fort, qu'enfin la violence des remèdes dont il se servit l'accabla entièrement, et l'envoya au tombeau le 19 d'août 1556 (c). Si l'on en croit Panzirole (d) il eut treize enfans (e), dont deux seulement lui survécurent, CELSUS et PHILIPPE. Celsus, qui était professeur en droit canonique à Bologne, y obtint après la mort de son père la profession en droit civil, et la quitta. Panzirole devait savoir qu'il restait à Marianus un troisième, fils nommé LÉLIUS SOCIN, le premier auteur de la secte socinienne (B). ALEXANDRE SOCIN, fils de Marianus, et père de FAUSTE SOCIN, dont je vais parler, mourut fort jeune, et avec la réputation d'un docte jurisconsulte (C). Nous avons quelques ouvrages de son père (D).

(c) *Tiré de Panzirole, de claris Legum Interpretibus, lib. II, cap. CLXII, pag. 338 et suiv.*

(d) *Ibidem, pag. 341.*

(e) *Panzirole ayant dit que c'étaient dix fils et trois filles, les nomme peu après tous filios.*

(A) *Il s'abandonna à l'incontinence.] Représentons cela par les paroles de Panzirole. Apud eos (Bononienses) Camillam uxorem LXIII annum agentem amisit, quicum annis XLVI vixerat. Postea uxori assuetus parum continenter vixisse dicitur; unde contracto morbo non semel ægrotavit, ac denum dum præsentaneis remediis sibi mederi conatur, potentium pharmacorum vi oppressus LXXIV ætatis anno decessit (1).*

(B) *Il lui restait un troisième fils nommé LÉLIUS SOCIN, le premier auteur de la secte socinienne.] Il naquit à Sienne, l'an 1525 (2). Ayant été*

(1) *Panzirolus, de claris Legum Interpretibus, pag. 341.*

(2) *Bibliotheca Antitrinitar., pag. 18.*

destiné au droit par son père, il commença de bonne heure à chercher les fondemens de cette science dans la parole de Dieu ; et par cette étude il découvrit que la communion de Rome enseignait beaucoup de choses qui étaient contraires à la révélation. Voulant pénétrer de plus en plus le vrai sens de l'Écriture, il étudia le grec et l'hébreu, et même l'arabe, et sortit promptement de l'Italie pour s'en aller dans des pays protestans. La crainte contribua aussi à cette retraite ; car il savait bien qu'on ne souffrait pas dans sa patrie les sentimens particuliers dans les matières de religion. Il commença à voyager l'an 1546, et il employa quatre années à voir la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne et la Pologne ; et puis il se fixa à Zurich. Il se fit connaître aux plus savans hommes de ce temps-là, qui lui témoignèrent, par les lettres qu'ils lui écrivirent, l'estime qu'ils avaient conçue pour lui ; mais comme il leur fit connaître, par les doutes qu'il leur proposait, qu'il se laissait gagner au poison de l'hérésie arienne ou photinienne, il se rendit fort suspect. Calvin lui donna de bons avis là-dessus, l'an 1552.

Quod pridem testatus sum, seriò iterum moneo, lui écrivit-il (3), nisi hunc quærendi pruritum maturè corrigas, metuendum esse ne tibi gravia tormenta accersas. Socin, profitant de cet avertissement, et plus encore du supplice de Servet, ne découvrit ses pensées qu'en temps et lieu, et se gouverna avec tant d'adresse, qu'il vécut parmi les ennemis capitaux de ses opinions sans en recevoir aucune injure : exemple que l'on propose dans la Vie de son neveu à ceux qui se précipitent témérairement au martyre, plus avides quelquefois d'une grande réputation, que remplis de zèle pour la vérité. *Sciant, quos nimia veri libertas in pericula sæpè intempestiva præcipitat, ipsam illam, quam propugnant, veritatem in circumspectâ prudentiæ lenitate, quàm in effreni zelo plus habere præsidii. Ut qui ultrò suis discriminibus occurrunt, magis ad privatam laudem, quàm ad publici*

emolumenti rationem festinare videantur (4). Il trouva quelques disciples qui écoutèrent avec respect ses instructions : ce furent des Italiens qui erraient en Allemagne et en Pologne. Il communiqua aussi ses erreurs à ses parens, par des écrits qu'il leur fit tenir à Sienne. Il fit un voyage en Pologne après la mort de son père (5), et obtint du roi quelques lettres de recommandation auprès du doge de Venise, et auprès du duc de Florence, afin qu'il pût faire sûrement à Venise le séjour que l'intérêt de ses affaires demandait ; car il voulait recueillir la succession de son père, et régler cela avec ses parens. Ce voyage de Pologne tombe vers l'an 1558. *Circa annum 1558 et 1559 litteris Poloniæ atque Bohemiæ regum muniri voluit, ut securius in urbe Venetâ cum amicis de patrimonio agere posset. Tunc profectò patuit apud plerosque Germaniæ atque Poloniæ procures, ipsosque adeò reges, quantum is gratiâ potuerit. Summis enim studiis in ejus causâ apud Ludovicum Priulum Venetiarum, atque Cosmum Hetruriæ duces, certatum est (6).* Sa famille fut en ce temps-là dispersée : elle était suspecte d'hérésie. Camille, son frère, fut mis en prison ; quelques autres prirent la fuite ; son neveu Faustus fut de ceux-là. Lélius retourna en Suisse, et mourut à Zurich au mois de mai 1562. Faustus était alors à Lyon, et en partit promptement dès qu'il sut la mort de son oncle. Il arriva à Zurich avant que l'on eût détourné aucun des papiers de Lélius : il s'en mit en possession, et les fit valoir dans la suite (7).

On trouve d'autres circonstances dans la Bibliothèque des Antitrinitaires. LÉLIUS SOCIN, né l'an 1525, commença de conférer sur des matières de religion, l'an 1546, avec plus de quarante personnes. Ils s'assemblaient en secret sur les terres des Vénitiens (8), et révoquaient principalement en doute le mystère

(4) *Ibidem.*

(5) Son père, comme je l'ai déjà dit, mourut à Boulogne, l'an 1556.

(6) Vita Fausti Socini, pag. 2.

(7) Tiré de la Vie de Faustus Socin.

(8) *Circa annum 1546, instituerat cum sociis suis itidem Italis, quorum numerus quadragena-*

(3) Voyez la Vie de Fauste Socin, à la tête du 1^{er} volume du Bibliotheca Fratrum Polonorum.

de la trinité et celui de la satisfaction de Jésus-Christ. Ochin, Valentin, Gentilis et Paul Alciat, assistaient à ces conférences. Elles furent découvertes; quelques-uns de ces novateurs furent pris, et condamnés au dernier supplice; les autres se dispersèrent. La chronologie de cet auteur ne va pas bien, puisque Ochin abandonna l'Italie environ l'an 1542. Zanchius témoigne que Lélius Socin tâcha de l'empoisonner de ses hérésies, non pas en les soutenant formellement, mais en les proposant comme des doutes, et par forme de dispute. C'était un homme, ajoute-t-il, qui savait fort bien le grec et l'hébreu, et fort réglé dans ses mœurs. *Fuit is Lælius, nobili honestaque familia natus: bene græcè et hebraicè doctus; vitæque etiam externæ inculpatæ: quarum rerum causâ mihi quoque intercesserat cum illo non vulgaris amicitia; sed homo fuit plenus diversarum hæresium: quas tamen mihi nunquàm proponebat, nisi disputandi causâ: et semper interrogans, quasi cuperet doceri* (9). Lorsque Zanchius parlait ainsi, il était certain que ce Lélius avait composé une paraphrase du premier chapitre de saint Jean, toute remplie de photinisme (10). Le même Lélius fit un dialogue, l'an 1554, contre l'écrit que Calvin avait publié touchant le droit de faire mourir les hérétiques. *Calvinus et Vaticanus* sont les interlocuteurs de ce dialogue (11): quelques-uns donnent cet ouvrage à Castalion, mais d'autres, comme Cloppenbourg (12) et Hoornbeek (13), l'attribuent à Lélius Socin. On lui attribue aussi l'ouvrage de *Hæreticis capitali Supplicio non afficiendis*, qui fut publié (14) sous le faux

nom de *Minus Celsus Senensis*, et l'on a plus de raison de le faire que de le donner à Fauste Socin. Quelques-uns prétendent que Lélius est l'auteur d'un livre intitulé: *Martini Bellii Dialogus Lælius de Hæreticis gladio coercendis*, publié contre Calvin; et ils tâchent de le prouver contre M. Placcius, par le témoignage de la Bibliothèque des Antitrinitaires (15). Notez que M. Placcius donne ce dialogue à Castalion, et qu'il nous renvoie à la Vie de Calvin comme à un ouvrage où Bèze se vante d'avoir réfuté ce livre de Castalion (16); mais il est certain que Bèze n'y fait aucune mention d'un écrit qui ait pour titre: *Dialogus Lælius*. Il y parle seulement d'une *Farrago* qu'il attribue à Castalion, et contre laquelle il fit un livre. Ce qu'il nomme *Farrago* est intitulé: *De Hæreticis, an sint persequendi, et omninò quomodò sit cum eis agendum, Lutheri et Brentii, aliorumque multorum tum veterum tum recentiorum Sententiæ. Liber hoc tam turbulento tempore pernecessarius, et cum omnibus, tum potissimum principibus et magistratibus utilissimus, ad discendum, quodnam sit eorum in re tam controversâ, tamque periculosâ, officium; et contient les traités suivans: MARTINI BELLII Præfatio, in quâ quid sit hæreticus, et quidnam cum eo agendum sit, demonstratur. MARTINI LUTHERI Sententia, in quâ apertè ostenditur hæreticorum punitionem ad magistratum non pertinere. JOHANNIS BRENTII de Anabaptistis, et cæteris qui hæretici habentur, Sententia, quæ idem docet. Aliorum authorum, tum veterum, tum recentiorum, eadem de re Sententiæ. Basilii Monfortii Refutatio eorum, quæ pro persecutione dici solent*. Nous pouvons noter une autre petite négligence de M. Placcius; car il nous renvoie à un ouvrage d'Hoornbeek (17), où il n'est parlé que du dialogue entre *Calvinus* et *Vaticanus*. Un docte Allemand

riam excedebat, in Venetâ ditione, collegia colloquiaque de religione, in quibus potissimum, etc. Biblioth. Antitrinit., pag. 18.

(9) Zanchius, in præfat. libri de tribus Elohim, apud Bibl. Antitrinit., pag. 19.

(10) Il la composa l'an 1561. Bibl. Antitrinit., pag. 21.

(11) Il fut réimprimé en Hollande, l'an 1612, avec quelques pièces de même nature. L'année suivante il fut imprimé en flamand au même pays. Ibidem, pag. 20.

(12) In præfat. Compend. Socinian. confutat.

(13) In Summâ Controvers.

(14) La Bibliothèque des Antitrinitaires, pag. 21, met la seconde édition de cet ouvrage à l'an

1584. Mais Placcius, de Pseudon., pag. 176, fait mention d'une édition de 1577, Christlingæ, in-8°, qui apparemment n'est pas la première.

(15) Joh. Albertus Faber, Decade Decad., num. 25.

(16) Placcius, de Pseudonymis, pag. 161.

(17) Summa Controvers., pag. 563 de la seconde édition, et 442 de la première.

que j'ai cité (18) allègue ce témoignage de M. Placcius, et ne le rectifie point; il allègue aussi M. Teissier, qui dit seulement dans la page 238 du 1^{er}. tome de ses Additions aux Éloges tirés de M. de Thou, que *Castalion est l'auteur d'un livre publié sous le nom de Martin Bellius, dans lequel il veut prouver que l'on ne doit pas punir les hérétiques*. Voilà donc deux témoins, dont le dernier ne dit pas ce qu'on lui impute, et l'autre se trompe; mais voyons si l'objection qu'on a faite à celui-ci est solide. On oppose à M. Placcius la Bibliothèque des Antitrinitaires, comme si nous y lisions que le *Martini Bellii Dialogus Lælius de Hæreticis gladio coërcendis*, est un ouvrage de Lælius Socinus. *Verum in Bibliotheca Antitrinitariorum...*, pag. 64 et 20, *ille tractatus Lælio Socino tribuitur, allegatâ in hanc sententiam auctoritate Johannis Cloppenburgii et Hoornbeekii* (19). Consultez la page 64 de cette bibliothèque, vous y trouverez qu'on croit que *Lælius Socinus Senensis* a pris le nom de Minus Celsus Senensis dans un ouvrage de *Hæreticis non capitali supplicio afficiendis*. Consultez la page 20, vous y trouverez que les dialogues entre *Calvinus* et *Vaticanus*, touchant la thèse, que le droit du glaive ne doit point s'étendre sur les hérétiques, sont attribués à Lélius Socin par Cloppenburg et par Hoornbeek. Il n'est pas besoin que j'avertisse qu'il n'y a guère d'exactitude là-dedans. Pour ce qui concerne les autres écrits de Socin l'oncle, consultez la même bibliothèque.

N'oublions pas le passage de Hoornbeek que l'on y rapporte, et qui témoigne l'estime que Mélanchthon avait conçue pour Lélius Socin. Il servira d'éclaircissement à ce qui a été dit ci-dessus du voyage qu'il voulut faire à Venise. *Ubi Zanchium, quamdiu cum eo viveret, mirificè fefellit Lælius, similiter bono viro Philippo Melanchthoni, quocum triennium exegit familiariter, adeò imposuit, ut Philippus pro eo tamquam optimo viro an. clō 10 LVII in-*

tercesserit tùm ad imp. Maximilianum II, tùm ad Poloniæ regem Sigismundum, ut harum nomine Lælius legati vicem Venetiis obire, eâque ratione paternam hæreditatem, sibi ob consuetudinem cum protestantibus in Germaniâ, interclusam adire tutius posset (20). Au reste, le père Maimbourg a fait quelques fautes qui doivent être marquées. *Lelio Socini*, dit-il (21), et *Mathieu Gribaldus* vinrent joindre *Gentilis* en Pologne. Il venait de dire que *Gentilis* mandé par *Blandrata*, était allé en Pologne après sa sortie clandestine de Genève. Or il faut savoir que *Gentilis*, étant sorti de Genève quelque temps après l'amende honorable qu'il y avait faite le 2 de septembre 1558, joua tant de personnages avant que de s'en aller en Pologne (22), qu'il est probable qu'il n'y alla qu'environ l'an 1560. Les historiens sociniens mettent ce voyage à l'an 1562 ou à l'an 1563 (23). Il ne le fit donc pas avec Lélius Socin; car celui-ci était en Pologne environ l'an 1558 (24). Maimbourg ajoute que *comme Gentilis et Lelio Socini retournaient par l'Allemagne et la Suisse en Italie, dogmatisant toujours partout, Socini mourut à Bâle, et Gentilis fut arrêté par les Bernois* (25). Souvenons-nous que Socin mourut à Zurich, le 16 de mai 1562, et que *Gentilis* n'abandonna la Pologne qu'en l'année 1566.

(C) ALEXANDRE SOCIN....., père de *Fauste Socin*, mourut fort jeune, et avec la réputation d'un docte jurisconsulte. Il reçut à Sienne le bonnet de docteur en droit, l'an 1530. Il avait déjà soutenu à Padoue, pendant cinq jours, et à Sienne, pendant deux jours, trois cents thèses avec beaucoup de succès. Après son doctorat, il expliqua les Institutes dans sa patrie, et puis il fut appelé à Padoue pour y être professeur ordinaire. Les querelles qui s'élevèrent entre lui et

(20) Hoornbeek, *Summâ Controvers.*, l. VII, pag. 442, edit. 1653.

(21) Maimbourg, *Histoire de l'Arianisme*, liv. XII, tom. III, pag. 351, 352. édition de Hollande.

(22) Voyez son article.

(23) Voyez l'article ALCIAT (Jean-Paul), tom. I, pag. 390, remarque (A).

(24) Voyez la Vie de *Fauste Socin*, pag. 2.

(25) Maimbourg, *Histoire de l'Arianisme*, tom. III, pag. 361.

(18) Joh. Albertus Faber. *Sa Decas Decadum* fut imprimée l'an 1689.

(19) Joh. Albertus Faber., *ubi supra*, num. 25.

res professeurs l'obligèrent à tourner à Sienne, où il continuait d'enseigner publiquement. Il fut sacré, l'an 1540, pour professer la jurisprudence dans l'académie l'on venait d'y fonder, et il mourut le 26 avril 1641 (26). Il épousa Agnès Pétrucci, fille de Gio Pétrucci et de Vittoria Piccini. Ce Pétrucci ayant succédé à son père, qui avait été chassé de la république de Sienne, maintint pas long-temps dans la ville : il en fut chassé par une révolution contraire, et il mourut peu de temps après. Vittoria Piccolomini, sa veuve, sa nièce ou cousine d'une illustre famille, supporta avec beaucoup de constance, et vécut cinquante-six ans dans sa viduité, toujours dans la pratique des vertus les plus essentielles à son sexe. Sa fille, élevée avec une aussi bonne main, se montra digne de son éducation, et fut mariée à Alexandre Socin, jeune homme beaucoup d'esprit (27). Voilà le père et la mère de Fauste Socin. *Reverentia Victoriam animum, quem prioris fastigii splendore nunquam superaverat, tam iniquam rerum vicissitudinem frangi non permisit. Itaque quinquaginta sex, quibus matrem et communi fortunæ super-singulari modestiâ et spectatâ pietate ac pudicitia vidui statûs dinem toleravit. Filiam Agnēquam, ut tanto genere dignum sanctissimis moribus imbuerat, cum Alexandro Socino in matrimonium, patricio quidem juveni, sed in privato. Is fuit Fausti nostri pater (28). Si Panzirole avait su de cette manière Fauste Socin tournaient, il n'aurait pas dit ce que nous lisons. *Ex eo (Alexandro) et deinde ex Burghesio Pandulfi Petri Senarum principis nepte nata Faustus præclari ingenii juvenis tum vestigia secuturus esse speramus (29).**

Nous avons quelques ouvrages

Tiré de Panzirole, de claris Legum Interpretibus, pag. 341.

Alexander subtilitatum et pater ejus Major junior jurisconsultorum principes vocati ita Fausti Socini, initio.

ibidem.

Panzirol., de claris Legum Interpretibus, pag. 2.

de Marianus Socin.] Le Catalogue d'Oxford marque un *Consilium in materia monetaria*, imprimé à Cologne, l'an 1591. On prétend qu'il est l'auteur des Distinctions de Bartole, imprimées à Venise, l'an 1564, et que ses Consultations ont fourni le livre des Opinions communes, publié par un Musculus (30).

(30) *Scriptis distinctiones Bartoli, quas Venetiis A. MDLXIV edidit, et Socino vindicavit, Simon Schardius. Etiam ex ejus Consiliis collecta sunt communes doctorum Opiniones, editæ ab Erasmo Musculo Hanojense. Hoornbeek, Apparatu ad Socinian. Controvers., pag. 50.*

SOCIN (FAUSTE), petit-fils du précédent, et le principal fondateur d'une très-mauvaise secte qui porte son nom, et qui, nonobstant les persécutions, a fleuri assez long-temps dans la Pologne (A), naquit à Sienne le 5 de décembre 1539. Il étudia peu dans sa jeunesse, il ne fit qu'effleurer les humanités, et il n'apprit que les élémens de la logique. Les lettres que son oncle Lélius écrivait à ses parens, et qu'ils imbuèrent eux et leurs femmes de plusieurs semences d'hérésie (a), firent impression sur lui ; de sorte que, ne se sentant pas innocent, il prit la fuite comme les autres, lorsque l'inquisition se mit à persécuter cette famille. Il était à Lyon quand il apprit la mort de son oncle, et il partit promptement pour se mettre en possession de tous les écrits du défunt. Il repassa en Italie, et se rendit si agréable au grand-duc, que les charmes qu'il trouva dans cette cour, et les emplois honorables qu'il y exerça,

(a) *Hos inter quoque, suggerendæ veritatis mirus artifex Lælius, ejus semina sparserat, eaque longis licet terrarum spatiis divisus, tam efficaci studio fovebat, ut nonnullorum uxores ignotus adhuc et absens in partes traxerit. Vita Fausti Socini, pag. 2.*

l'empêchèrent pendant douze ans de se souvenir qu'il avait été regardé comme celui qui mettrait la dernière main au système de théologie samosaténienne que son oncle Lélius avait ébauché. Enfin la recherche des vérités évangéliques lui paraissant préférable aux délices de la cour, il s'exila volontairement, et s'en alla en Allemagne, l'an 1574, et n'écoula point les exhortations que le grand-duc lui fit faire de revenir. Il s'arrêta trois ans à Bâle, et y étudia la théologie avec beaucoup d'attention; et s'étant jeté dans des principes fort éloignés du système des protestans, il se mit en tête de les soutenir et de les répandre; et pour cet effet il composa un ouvrage *de Jesu Christo Servatore* (B). Il disputa à Zurich contre François Puccius au commencement de l'année 1578. Les différens que François David avait fait naître, par des mauvais dogmes touchant les honneurs et la puissance du fils de Dieu, causaient beaucoup de désordre dans les églises de Transylvanie. Blandrata, homme fort autorisé dans ces églises et à la cour, appela Socin comme un instrument capable de faire cesser ces troubles. Il le logea avec François David; mais celui-ci ne se laissa point désabuser, il soutint hautement son opinion, et si hardiment qu'on l'emprisonna. Sa mort, qui suivit bientôt après, exposa Socin à la médisance, quoiqu'on soutienne qu'il n'eut point de part aux conseils qui furent donnés au prince de Transylvanie pour opprimer François David. Il se re-

tira en Pologne l'an 1579, et souhaita d'entrer dans la communion des unitaires; mais comme il différait d'eux sur quelques points, et qu'il ne voulut pas garder le silence, on le rejeta assez durement. Il ne laissa pas d'écrire en faveur de leurs églises contre ceux qui les attaquaient. Le livre qu'il fit contre Jacques Paléologue fournit un prétexte à ses ennemis pour irriter le roi de Pologne; et néanmoins c'était un livre qui ne prêchait rien moins que la sédition (C). Mais encore que la seule lecture de cet ouvrage pût suffire à réfuter les délateurs, Socin jugea à propos de sortir de Cracovie après quatre ans de séjour, et de se réfugier chez un seigneur polonais (b). Il vécut plus de trois ans sous la protection de plusieurs seigneurs du royaume, et il épousa même une fille de bonne maison. Il la perdit l'an 1587, ce qui l'affligea prodigieusement (D); et pour comble d'affliction, il se vit privé des revenus de son patrimoine, par la mort de François de Médicis, grand-duc de Florence (E). La consolation qu'il eut de voir que ses sentimens furent enfin approuvés par plusieurs ministres, fut extrêmement troublée l'an 1598; car il reçut mille insultes à Cracovie, et l'on eut bien de la peine à le sauver des mains de la populace. Il perdit ses meubles et quelques-uns de ses manuscrits, qu'il regretta extraordinairement (F). Il perdit entre autres celui qu'il avait composé contre les athées. Pour

(b) *Christophorus Morstinus Pawlikoni dominus.*

e délivrer de tels périls, il se retira à un village éloigné d'environ neuf milles de Cracovie, et il passa tout le reste de ses jours chez Abraham Blonski, gentilhomme polonais (c). Il y mourut le 3 de mars 1604 (d). Sa secte, bien loin de mourir avec lui, se multiplia dans la suite considérablement : mais depuis qu'elle fut chassée de Pologne, l'an 1658, elle est fort déchue, elle est fort diminuée quant à son état visible; car d'ailleurs il n'y a guère de gens qui ne soient persuadés qu'elle s'est multipliée invisiblement, et qu'elle devient plus nombreuse de jour en jour : et l'on croit qu'en l'état où sont les choses, l'Europe s'étonnerait de se trouver socinienne dans peu de temps, si de puissans princes embrassaient publiquement cette hérésie, ou si seulement ils donnaient ordre que la profession en fût déchargée de tous les désavantages temporels qui l'accompagnent. C'est le sentiment de plusieurs personnes, et ce sentiment les inquiète et les alarme. Mais d'autres prétendent qu'on n'a que faire de rien craindre là-dessus; et que les princes n'embrasseront jamais une secte qui désapprouve la guerre et l'exercice des magistratures (G). Cela même, disent-

ils, dégoûtera toujours les particuliers; car il y a bien peu de gens qui soient capables de renoncer à l'ambition et aux armes (H). Il ne faut, pour en être convaincu, que jeter les yeux sur l'expérience; il ne faut que considérer ce qui se pratique journellement. Ils allèguent encore d'autres raisons, (I) très-capables de persuader que cette secte n'est guère propre à s'amplifier. Ceux qui disent que les Provinces-Unies lui donnent une pleine liberté de conscience ne savent guère l'histoire (K), et se verront solidement réfutés s'ils lisent ce qui fut répondu aux Lettres de M. Stoupp (e). Ils y verront (f) la date d'un grand nombre d'ordonnances publiées contre les sectaires. Je dirai (g) quelque chose de celles qui se rapportent aux sociniens, et je m'étendrai un peu plus sur celle de l'an 1653 (L). Il n'y a nulle apparence dans l'accusation qu'un auteur moderne a publiée, que l'on enseignait secrètement leurs hérésies à Port-Royal (M); et il est sûr qu'il a débité là-dessus une historiette qui est fausse. Le public en a pu voir la réfutation (h). Il y a bien peu de personnes qui ne s'affligeassent au dernier point, s'il leur était échappé un conte aussi mal circonstancié que ce qui concerne le jeune Picaut, le grand témoin de l'auteur moderne dont il est ici question (N). Je n'expose point en particulier ce qui concerne les opi-

(c) *Cum ad tam barbarum scvitiæ exemplum minime quaque accederent, Cracovia Luclavicias migravit, in pagam ultimâ suâ habitatione (atque obitu nobilem, novem circiter milliaribus Cracoviâ distantem, ubi aliquot annos, usus mensâ et ædibus viri nobilis Abrahami Blonscii, vicinus Stoinio vixit. Vita Fausti Socini, folio ** 3.*

(d) Tiré de sa Vie, composée par Samuel Przypcovius, gentilhomme polonais. Elle est à la tête du premier volume du Bibliotheca Fratrum Polonorum.

(e) Apologie pour la religion des Hollandais, par Jean Brun, imprimée l'an 1675.

(f) A la page 173.

(g) Dans la remarque (L).

(h) Voyez le passage que je cite ci-dessous, citation (103).

nions et les livres de Socin. On le peut apprendre en gros dans le Dictionnaire de Moréri. Un historien allemand (i) a rédigé en deux cent vingt-neuf propositions la doctrine des soci-niens.

L'objection la plus générale que l'on propose contre eux, est qu'en refusant de croire ce qui leur paraît opposé aux lumières philosophiques, et de soumettre leur foi aux mystères inconcevables de la religion chrétienne, ils fraient le chemin au pyrrhonisme, au déisme, à l'athéisme. On pourrait peut-être leur objecter qu'ils ouvrent la même porte, du moins indirectement, par la manière dont ils expliquent les passages de l'Écriture qui concernent la consubstantialité du Verbe. Car il semble qu'il résulte de leurs explications que les apôtres, animés d'un zèle ardent pour la gloire de Jésus-Christ, ont employé, en parlant de ses perfections, les figures et les phrases les plus outrées que la dévotion puisse suggérer. C'est ainsi que les dévots de la Sainte Vierge l'ont portée aussi haut qu'il leur a été possible, et aussi près qu'ils ont pu d'une véritable et réelle déification. Mais s'il fallait attribuer aux enthousiasmes du zèle, et non pas à la direction immédiate du Saint-Esprit, les expressions des apôtres, chacun voit que l'Écriture n'aurait guère plus d'autorité que les panégyriques des saints. Or, en ruinant la divinité de l'Écriture, on renverse toute la révélation, ensuite

de quoi tout n'est que dispute de philosophes.

J'avais oublié de dire qu'il y a eu des orthodoxes qui se sont plaints que certaines réfutations de ses livres ont notablement contribué à l'augmentation de sa secte (O).

(A) *Secte..... qui, nonobstant les persécutions, a fleuri assez longtemps dans la Pologne.*] Sigismond Auguste accorda la liberté de conscience aux sectes qui avaient rompu avec l'église romaine. Elles ne faisaient point de corps séparés au commencement; mais quand les évangéliques eurent connu les sentimens des unitaires, ils ne voulurent plus communiquer avec eux; il se forma donc deux communions. Cette rupture commença à Cracovie, par les soins de Grégoire Pauli. Les unitaires eurent diverses églises dans la Pologne et dans la Lithuanie, les unes dans les grandes villes (1), les autres à la campagne, sur les terres des gentilshommes. Ils établirent leur métropole à Racovie, dans la petite Pologne: ce fut là qu'ils célébrèrent leur synode tous les ans; ce fut là qu'ils érigèrent un collège, et qu'ils dressèrent une imprimerie. Il y avait des catholiques qui envoyaient leurs enfans à ce collège; il y en avait aussi qui se rangeaient à la communion de ces hérétiques. Quelques protestans le faisaient de même, et l'on voyait sortir de l'imprimerie de Racovie une infinité d'ouvrages qui se répandaient dans les pays étrangers. Cet état de prospérité fut interrompu l'an 1638; car quelques écoliers du collège de Racovie ayant brisé à coups de pierres une croix de bois qui était posée sur un grand chemin, la diète de Varsovie ordonna que ce collège fût démoli, que l'église de Racovie fût fermée, que l'imprimerie des unitaires fût détruite, et que les ministres et les régens fussent bannis (2). Cela fut exécuté. Les juges de Lublin, quelque temps après, ruinèrent l'église de Kiselin et celle de Béresc, dans la Volhinie, sous prétexte que les

(i) Daniel Hartnaccius, in Continuatione Jo. Micrælii Syntagm. Historiæ ecclesiast.

(1) Comme à Cracovie, à Lublin, à Novogorod.
(2) Je citerai dans la remarque (L) un auteur, qui nie que le décret de la diète portât tout cela.

ministres de Racovie et les suppôts du collège s'y étaient réfugiés. La diète de l'an 1647 bannit Jonas Blichtingius pour avoir publié un livre intitulé : *Confessio christiana*; et l'on fit brûler ce livre par la main du bourreau. Mais, nonobstant ces disgrâces, les unitaires eurent beaucoup de lieux d'exercice dans ce royaume jusqu'à l'année 1658. Alors ils furent chassés : on profita du prétexte que quelques-uns d'eux donnèrent en se mettant sous la protection du roi de Suède, qui avait presque conquis toute la Pologne. On n'alléguait pas néanmoins cette raison dans l'édit de bannissement ; car on aurait craint de choquer les Suédois, qui avaient stipulé une amnistie générale pour tous les sujets du roi de Pologne qui leur avaient adhéré pendant l'invasion. On fonda la peine d'exil uniquement sur la doctrine de ces gens-là ; on prétendit que pour attirer la bénédiction de Dieu sur le royaume, il en fallait bannir ceux qui niaient la divinité éternelle du fils de Dieu. On leur commanda donc d'en sortir, et l'on établit la peine de mort contre ceux qui ne se soumettraient pas à cette ordonnance ; on confisqua tous leurs biens ; on défendit sous la même peine à toutes personnes de les secourir en quoi que ce fût, ni de leur témoigner dans leur exil aucune marque de bienveillance (3). *Quum Sueci Poloniam invaderent, et pleraque ejus loca occupassent, ita ut et provinciæ multæ missis legatis regi Suecorum ut victori sese subjicerent, et exercitus ipsi cum ducibus suis eidem sese addicerent, quia ex unitariis nonnulli etiam ad Suecorum patrocinium et protectionem confugerant quamvis multorum nullam cum Suecis inirent societatem, post Suecorum discessum, omnes illos quos arianos vocant, publicâ regni constitutione 1658, non prætextu periculi bellionis, ne Sueci, qui per tractatus amnestiam iis qui ipsis adhæserant pacti sunt, offenderentur, sed directè ob religionem, ob id quòd Jesu filii Dei prææternam, quam vocant, deitatem non agnoscant, extorres acti sunt, ut scilicet Deus hisce blasphemis amotis, omnia prospera*

isti regno tribueret ; ita ut nisi patriâ excederent, accusati poenâ capitali subjicerentur : bona quoque eorum fisco publico sunt applicata (4) ; et vetitum ne quisquam eos ullo modo juvare, vel extra solum patrium exsulantes, aliquo benignitatis ac benevolentiae indicio prosequi audeat, alioqui eidem cum ipsis poenæ obnoxius futurus (5). Les sociniens ne se sont jamais relevés de ce rude coup : ils se dispersèrent comme ils purent dans la Transylvanie, dans la Silésie, dans la Prusse, etc. Il y a un grand défaut dans ces paroles latines ; car elles insinuent une insigne fausseté ; savoir, que les biens des unitaires furent confisqués ; et elles ne contiennent pas la permission qu'on leur accorda d'être deux ans dans le royaume pour donner ordre à leurs affaires. Ordinairement ceux qui se plaignent de leurs souffrances suppriment tout ce qui pourrait affaiblir l'idée de la dureté de leurs persécuteurs. Afin donc que mon lecteur sache le vrai état de la chose, il faut que j'en donne cet autre récit. « Comme durant la dernière guerre » que les Suédois firent en Pologne, » on découvrit que les ariens ou sociniens, voulant s'élever sur les » ruines de l'état, avaient intelligence avec Ragozki, prince de » Transylvanie, qui avait attaqué le » royaume en même temps ; les seigneurs catholiques, dans la diète » générale de Varsovie, en l'année » 1658, prirent cette occasion pour » exterminer de la Pologne cette » abominable hérésie, laquelle pourrait encore attirer de plus grands » fléaux de Dieu sur l'état, qui n'avait pas été loin de sa ruine. Les » nonces luthériens et calvinistes » qui se trouvèrent à cette diète, » craignant que la loi qu'on ferait » contre ces hérétiques ne fût un » préjugé contre eux-mêmes, et qu'en » suite on ne leur fit un pareil traitement, s'unirent pour s'y opposer. » Mais comme ils étaient très-peu en » comparaison des catholiques, et » qu'on les tira d'intérêt en leur laissant la liberté, et que d'ailleurs ils

(4) Cela ne se doit entendre que des biens qu'ils n'auraient pas vendus dans le terme qu'on leur prescrivait.

(5) La même préface, pag. * 2.

(3) Tiré de la préface du *Bibliotheca Fratrum Polonorum*.

aient pas les ariens, qu'ils
 at déjà demandé plus d'une
 ne l'on ne les souffrit pas dans
 logne, on fit enfin, d'un com-
 » mun consentement, une loi par la-
 » quelle l'arianisme fut proscrit ; et
 » les ariens et sociniens, compris sous
 » le même nom, furent obligés, ou
 » d'abjurer leur hérésie, ou de sor-
 » tir de tout le royaume dans deux
 » ans, qu'on leur donna pour vendre
 » leurs biens. Cette loi, que l'on
 » confirma depuis dans les autres
 » diètes générales, ne fut pas de
 » celles à qui le temps ôte insensi-
 » blement la force qu'on leur avait
 » donnée dans la chaleur du zèle que
 » l'on conçoit de temps en temps
 » contre les désordres publics : elle
 » fut exécutée comme elle l'est enco-
 » re aujourd'hui (6). »

De peur qu'on ne croie que le jé-
 suite Maimbourg a falsifié l'histoire,
 pour procurer au roi et aux états de
 Pologne la louange d'avoir observé
 quelque espèce de modération, je
 dois dire ici que des auteurs soci-
 niens (7) rapportent que l'édit de
 l'an 1658 leur donna trois ans de
 terme pour vendre leurs biens, et
 qu'ensuite on leur retrancha l'un de
 ces trois ans : de sorte que le jour de
 leur départ fut fixé au 10 de juillet
 1660 (8). On ne peut guère rien voir
 de plus lamentable que la description
 qu'ils ont faite des maux qu'ils souf-
 firent depuis l'an 1648 jusqu'à leur
 sortie de Pologne. On leur fit cent
 avanies pendant les deux ans de per-
 mission ; ils ne purent se défaire de
 leurs biens qu'à très-vil prix ; on
 aggrava leur misère par toutes sor-
 tes d'artifices. Ils n'oublient pas l'in-
 fraction publique des édits perpé-
 tuels et irrévocables, et des sermens
 royaux à l'ombre desquels ils vi-
 vaient depuis près d'un siècle : encore
 moins oublient-ils d'observer que ce
 furent les ecclésiastiques qui poussè-
 rent les états du royaume à cette
 infraction, et le roi Jean Casimir à
 violer le serment qu'il avait donné

depuis dix années. *Coepit id primum
 odium theologicum et furor vulgi ;
 vis deinde confecit sacerdotalis occu-
 patâ autoritate comitiorum, rescissis,
 projectis, spretis, pro omnium dissi-
 dentium pace ac securitate, quâ an-
 nis admodum centum gavisus sumus
 inviolati, severissimis legibus, gr-
 vissimis statutis, pactis, foederibus,
 promissis quæ omnium ordinum sanc-
 tissimo scito et conceptissimo regum
 hujus nominatim et quidem ter repe-
 tito jurejurando, sæpè et nuperrimè
 erant religiosissimè et amplissimè re-
 novata, asserta, atque confirmata ;
 ut vim juris obtinerent inviolabilis at-
 que æterni* (9). Deux pages après, ils
 rapportent le serment que fit le roi,
 l'an 1648, et puis ils disent (10) :
*Decimo post anno, octavo videlicet
 quinquagesimo mense eodem, papali
 plerique fascino incantati, ordines
 regni, ac fidei suæ, honoris ac con-
 scientiæ religiosissimis nexibus obli-
 gatæ turpiter obliti, percussis qui
 rectè sentiebant violentis clamoribus
 et minaci turbâ, sanctissimam et sa-
 luberrimam pacis legem, tot comitio-
 rum cautionibus, pactis, foederibus,
 stipulationibus, tot regum à Sigis-
 mundo Augusto continuâ serie succo-
 dentium, publicis sacramentis fo-
 missimè constitutam, et nuper adeo
 tam sollicitè ac solemniter constabili-
 tam nobiscum, proscribunt, nosque
 hoc feriunt, et natali solo extermin-
 ant diro decreto.* Pour connaître les
 vexations qu'ils avaient souffertes
 avant la révocation des édits, il ne
 faut que lire le latin que je vais ci-
 ter : on y verra deux choses. L'une,
 que le roi et la république de Pologne
 frappèrent successivement plusieurs
 coups avant que d'en venir à la fou-
 dre. C'est ainsi que la France s'est
 conduite (11) contre ceux de la reli-
 gion. L'autre, que les unitaires at-
 tribuaient tous les malheurs de la
 Pologne aux persécutions que les
 sectes séparées de la communion
 du pape avaient souffertes dans ce
 royaume contre la foi des édits.
*Poloniam deinde infausto omine com-
 memorant, patriam nostram ; quæ
 dum non tantum nobis, sed etiam*

(6) Maimbourg, Histoire de l'Arianisme, liv. XII, pag. 375, 376 du IV^e. tome, édition de Hollande.

(7) Voyez les deux lettres imprimées à la fin de l'Historia Reformationis polonicæ, pag. 278 et sequentibus.

(8) Ibidem, pag. 294.

(9) Histor. Reformat. polonicæ, pag. 290.

(10) Ibidem, pag. 293.

(11) C'est-à-dire avant la révocation de l'édit de Nantes, en 1685.

evangelicis , et alijs , contra jurisjurandi et fœderum fidem , templa adi-mit , exercendæ religionis libertatem labefaciat , et varijs pressuris ob di-versum in sacris sensum , infestam sese præbet ; vindicem Dei manum in se provocavit , et iis sese cladibus et calamitatibus involvit , quarum nec-dum finem videmus ullum : quæ quamdiu sartam tectam civis servavit conscientiæ et religionis libertatem , altissimâ pace , et omnium honorum felicitate cumulata floruit ; sed ubi vinculum illud , æquali lege omnes de rebus divinis dissentientes conti-nent , solvi coepit , omnia.

In pejus ruere , et retrò sublapsa referri (12).

C'est ainsi qu'ils parlent dans un écrit qu'ils adressèrent aux états de la province de Hollande, l'an 1654.

(B) *Un ouvrage de Jesu Christo Servatore.*] Il y dispute contre un ministre de Paris (13), qui, s'en allant à Francfort et passant par Bâle, logea avec lui. Ce livre fut imprimé l'an 1595, par un disciple de l'auteur. On y mit le nom de Socin, qui auparavant n'avait point paru à la tête de ses ouvrages. *Disputationem illam edidit postmodum Socini amicus et sequax, Elias Arcissevius, Polonus, an. mxcv præfiro, quod nunquam antè factum in alijs scriptis fuerat, auctoris nomine (14).* Je dirai bientôt (15) pourquoi il fut si long-temps sans mettre son nom aux livres qu'il publiait.

(C) *Qui ne prêchait rien moins que la sédition.*] Il y condamne si fortement la prise d'armes des sujets contre leur prince, et les théologiens protestans qui ont dit qu'il était permis de s'opposer aux oppresseurs de la liberté de conscience, que jamais peut-être les partisans les plus outrés de la puissance arbitraire et despotique des souverains n'ont parlé plus nettement. Il parle plutôt comme un moine qui aurait vendu sa plume pour faire haïr la réformation protestante, que comme un fugitif d'Italie. Voici ses paroles : *Vestris*

(12) *Apologia pro Veritate accusatâ, adversus edictum Ordinum Hollandiæ, pag. 40.*

(13) *Nommé Jacques Couet. Il a été ministre de l'église française de Bâle. Voyez, tom. XII, p. 639, la remarque (E) de l'article ROTAN.*

(14) *Hoornbeek, in Apparatu ad Controvers. Socinianas, pag. 51.*

(15) *Dans la remarque (E).*

belli gerendi christiano populo concessionibus factum est, ut contra ipsum magistratum Christi nomine gaudens populus arma capere non dubitaverit, vobis non modò assentientibus et approbantibus, verum etiam suadentibus atque impellentibus, et libris præterea editis, id et posse et debere fieri publicè contestantibus, ac contendentibus. Testis est hodiè eorum quæ dico, orbis ipse terrarum qui hæc fieri aut vidit, aut certissimâ famâ accepit, sed testes potissimum sunt duæ nobilissimæ provinciæ Gallia, et Germania inferior, quæ civili sanguine jam diu madent atque redundant, eò quòd persuasum sit, ex certis quibusdam causis populo, seu populi parti, adversus dominum et principem suum bellum gerere licere. Itaque hæc ætate nostrâ ab iis, qui christianos se esse præcæteris jactant, per speciem christianæ religionis asserendæ, id fieri vidimus, quod barbari atque effæcati homines facere exhorrescunt, ut scilicet contra proprios reges arma ferant. Et tamen (si Deo placet) eos, qui ob prædictam sive in ipsâ acie, sive alibi ceciderunt, et obtruncati sunt, in martyrum Christi numerum referri, publicè audivimus. O seculum! Hi nimirum sunt, ut dixi, vestrarum belli gerendi concessionum fructus. Egregii vos scilicet magistratum defensores estis, qui populos contra magistratum, id est reges suos armatis, dum, magistratu jubente, bella justè geri posse docetis. Rege enim tyranno facta (quod quid sit, quilibet suo modo interpretatur) non regem amplius, sed populum ipsum, sive aliquos ex regni proceribus magistratum esse, vulgus hominum, vobis ipsis indicantibus, vel certè annuentibus, contendit, quibus auctoribus, ex vestrà disciplinâ, tyrannum illum, ut ipsi putant, ejusque vim armis repellere, cumque eo apertè bellum gerere non dubitant. Undè quot ingentia mala necessariò proficiscantur plus satis jam experientiâ novimus, quæ misère deplorari magis quàm aptè verbis explicari possunt (16). Hoornbeek ayant cité tout ce long passage y joint une courte réfutation ; et ob-

(16) *Socin., in libro de Magistratu, advers. Paleologum, part. I, p. 144, 145, apud Hoornb., in Apparatu ad Controvers. Socinianas, pag. 58.*

serve, entre autres choses (17), qu'une critique si maligne de la conduite des Hollandais contre Philippe II aurait pu être alléguée par les États-Généraux, lorsqu'ils chassèrent la secte socinienne l'an 1598. Je m'étonne que Cocceius, qui a cité un autre passage de ce livre de Socin, ait ignoré que cet hérétique a condamné nommément les guerres des Hollandais contre l'Espagne. Les paroles de Cocceius méritent ici une place : nous y apprendrons qu'en 1654 les sociniens donnaient de très-beaux éloges à la conduite que Socin avait tant blâmée l'an 1581. *Socinus contra Palæologum*, p. 261, dicit : Ex quo intelligi potest quàm præposterè il se gerant qui arma adversus eos qui dominantur, capiunt, ut (quemadmodùm aiunt ipsi) Dei cultum et religionem tueantur. *Ita Socinus A. C. 1581, locutus est. Neque est, puto, qui credat, eum non harum provinciarum proceres designasse. Nunc eques laudat scilicet illustrium ordinum pro præsumptâ istâ libertate conscientie gestum bellum, et Deum hanc præclaram rempublicam elegisse dicit, ut illius libertatis, imò licentie, sedes esset* (18). Mais remarquez en passant qu'il n'y a rien dont un délateur ne soit capable ; car on déféra Socin au roi de Pologne comme l'auteur d'un libelle séditieux (19) ; et néanmoins ce libelle condamnait ouvertement tous les auteurs qui permettent aux sujets de se soulever, et de s'ériger en juges de la question si le prince règne tyranniquement.

Je ne crois point qu'on ait soutenu encore parmi les sociniens qu'il est bon et juste de prendre les armes contre son prince. C'est qu'ils n'ont pas eu besoin de justifier leur secte sur ce point-là. Elle a encore sa virginité à cet égard, et ne ressemble point à plusieurs autres, qui pour-

raient dire comme la courtisane de Pétrone : *Nunquàm memini me virginem fuisse, etc.* Apparemment les conjonctures de les imiter à propos lui ont manqué.

(D) *Il perdit sa femme l'an 1587, ce qui l'affligea prodigieusement.* Sa douleur fut si vive que sa santé en souffrit beaucoup : il se trouva incapable d'étudier pendant quelque temps ; il ne pouvait chasser la langueur qui s'était saisie de son corps. Cette femme, quelques mois avant sa mort, avait accouché d'une fille qui a été mariée à un gentilhomme polonais dont elle eut des fils et des filles. *Filiam Agnetem sustulit circa Pentecosten anni 1587, ætatis 48, ex quâ, cum post mortem patris Stanislao Wiszowatio equiti Polono nupisset, nepotes neptesque etiamnum supersunt. Eodem anno in septembrem amisit uxorem Elisabetham, quem casum viro luctuosum et acerbum gravis ægritudo corporis excepit : adeo quidem pertinax, ut per aliquot menses studiorum usum interciperet* (20).

(E) *Il se vit privé des revenus de son patrimoine par la mort de François de Médicis, grand-duc de Florence.* Pendant la vie d'Isabelle de Médicis, sœur du grand-duc, et femme de Paul Jourdain des Ursins, les efforts des inquisiteurs, qui demandaient que cet hérétique fût dépouillé de tous ses biens, furent inutiles. Quand elle fut morte, le grand-duc lui-même eut soin de le protéger. Il le fit prier de revenir ; et il l'assura qu'en tout cas il le laisserait jouir de ses revenus, et lui recommanda seulement de ne pas mettre son nom à ses ouvrages. Voilà sans doute une faveur bien particulière dans un pays où la cour de Rome est si puissante. *Nequa calamitatis species abesset, eodem ferè tempestate, per mortem Francisci magni ducis Hetruriæ, fructus bonorum ejus, quem quotannis ex Italiâ capiebat, penitus ipi fuit ereptus. Sanè aliquantò antè, criminorum acerbitate ac minis pontificum, bona ejus in periculum venerant. Sed Isabellæ Medicæ magni ducis Hetruriæ sororis, quæ Paulo Jordano Ursino, quem supra memoravimus, nupta fuerat, dum vixit,*

(17) Hoornbeek, in Apparatu ad Controvers. Socinianas, pag. 59.

(18) Cocceius, in Examine Apologiæ equitis Poloni, pag. 141.

(19) Stephanus tunc regnum Poloniæ obtinebat. Ejus aures accusator imbuït seditiosi contra magistratum scripti criminatione. Indignum esse, si auctori vago atque exuli Italo impunè abeat hæc audacia. Libellus contra Palæologum designabatur. Qui licet aliud non postularet innocentie testimonium, quàm sui lectionem, declinari tamen periculum placuit. Vita Fausti Socini, folio 2º verso.

(20) Vita F. Socini, ibid.

eniro studio , et postea ipsius Francisci magni ducis benevolentia , factum est , ut illo superstite annuos ex iis redditus Socinus caperet. Adeo nondum illic meritorum ejus exoleverat memoria , ut litteris ac precibus , damnati et exulis , pridem destituti ac sæpè repudiati , principes difficilimè in re gratificarentur. Humanissimis quoque litteris compellatus , et in posterum quoque bono animo esse jussus est , quamdiù vita illis suppetaret , dum ne in libris edendis nomen suum publicè extare pateretur. Sed tunc illos principes infestum Socini fatum abstulerat (21).

(F) *Il perdit..... quelques..... manuscrits qu'il regretta extraordinairement.*] Les écoliers de Cracovie ayant excité quelques personnes de la lie du peuple , on entra dans le logis de Socin , on l'arracha à demi nu de sa chambre , tout malade qu'il était , on le promena par les rues , on cria qu'il le fallait pendre ; on le battit , et ce fut avec une extrême peine qu'il fut délivré des mains de cette canaille par un professeur. Sa maison fut pillée ; il perdit ses meubles ; mais cette perte ne lui fut pas aussi sensible que celle de quelques écrits qu'il aurait voulu racheter au prix de son sang. Laissons parler son historien. *Anno 1598 commotà per scolasticos infimæ plebis fæce , æger tunc et fortè curandæ valetudini intentus , extrahitur è cubiculo seminudus , et per forum ac celeberrimas plateas , deposcentibus ad supplicium plerisque , contumeliosè raptatur. Tandem in illâ furentium colluvie pessimè mulctatus , à M. Vadovitâ , professore Cracoviensi , ægrè furenti multitudini eripitur. Direptas tunc sarcinas et suppellectilem , quæque alia rapi potuere , longè , minori dolore tulit , atque scriptorum quorundam jacturam irreparabilem , quam ipsius vitæ impendio sese redempturum fuisse sæpè professus est. Perit ibi una insignis contra atheos labor , quem refellendis ingeniosis magni cujusdam viri commentis suscepit (22).*

(G) *Les princes n'embrasseront jamais une secte qui désapprouve la guerre et l'exercice des magistratu-*

res.] Combien voyons-nous de souverains qui trafiquent de leurs sujets , comme un particulier trafique de ses chevaux et de ses moutons ? Ils lèvent des troupes , non pas afin de défendre leurs frontières , ou afin d'attaquer leurs ennemis ; mais afin de les envoyer pour de l'argent au service d'autres princes (23). Ils sont ravis d'avoir des sujets qui soient prêts à s'enrôler au premier coup de tambour ; cela leur est fort utile ; ils seraient donc bien fâchés de les voir sociniens ; leurs finances s'en trouveraient mal. D'autre côté , la plupart des souverains se plaisent , ou à faire des irruptions sur les états de leurs voisins , ou à se liguier avec ceux qui sont en guerre ; il leur importe que l'on sache qu'on ne les attaquerait point impunément. Dans toutes ces vues , il n'y a rien de plus inutile que de commander à des gens qui sont engagés par principe de religion à ne porter point les armes. On fait un conte qui n'est peut-être qu'une plaisanterie ; c'est que le roi de Pologne , attaqué par les Cosaques rebelles et par les Tartares , et ayant besoin de tous ses sujets pour repousser l'ennemi , fit dire aux sociniens de prendre les armes. Ils répondirent que leur conscience ne pouvait souffrir qu'ils répandissent le sang humain , ni qu'ils fissent aucun mal à des créatures raisonnables. Là-dessus on leur proposa d'aller à l'armée , sans mettre de balles à leurs mousquets : Vous ferez nombre , leur disait-on , cela servira de quelque chose ; on nous craindra davantage. Ils eurent bien de la peine à goûter cet expédient. Voyez la remarque suivante , à la fin. J'ai su de bonne part que les gentilshommes polonais sociniens allaient à l'armée lorsque les lois du royaume le demandaient , et que même quelques-uns d'eux s'attachaient à la profession des armes , sans que la nécessité d'obéir aux lois de la république de Pologne l'exigeât : leur secte n'approuvait point leur conduite en ce dernier cas.

(H) *Il y a bien peu de gens qui soient capables de renoncer à l'ambi-*

(21) *Ibidem.*

(22) *Vita F. Socini , folio 3.*

(23) *Conférez ce que dessus , à la fin de la remarque (L) de l'article ANABAPTISTES , tom. II , pag. 12 ; et la remarque (E) de l'article BULLINGAR , tom. IV , pag. 244.*

tion et aux armes.] Ceux qui aiment la guerre sont innombrables, et sont poussés par des motifs bien impérieux. Les gentilshommes, et ceux qui vivent noblement, sont animés, ou par la seule passion de s'avancer et d'acquiescer de la gloire, ou avec cette passion, par celle de se délivrer de l'indigence. Les soldats sont animés par la paresse et par la débauche : ils espèrent d'être la plupart du temps sans travailler ; ils espèrent de piller, et de fourrager, et d'avoir en abondance le bon vin et les femmes débauchées. Dans toutes les villes du monde, ceux qui sont d'un rang à prétendre aux charges y aspirent avec ardeur, et se donnent mille mouvements pour y parvenir. En vient-il une à vaquer, vous voyez tout aussitôt plusieurs concurrens qui de longue main se sont frayé le chemin par des brigues et par des largesses : marque évidente que le désir des honneurs et des dignités est fort vif et fort général. D'où l'on doit conclure que la religion socinienne n'est pas faite pour tout un peuple, ni pour le grand nombre : elle n'est propre qu'à certains tempéramens choisis ; et s'il est vrai qu'un pape, ayant ouï dire que les protestans ne souffraient ni l'adultère ni la fornication, s'écria qu'ils ne seraient pas de longue durée (24), on peut assurer que son pronostic eût été plus juste, s'il l'eût appliqué à une secte qui renonce aux armes et aux dignités.

Qu'il me soit permis de communiquer ici à mes lecteurs une observation que j'ai ouï faire contre ceux qui disent que tous ces esprits italiens qui se jetèrent du calvinisme dans un nouvel arianisme se proposèrent de former un plus gros parti que ne l'était celui des réformateurs d'Allemagne et de Genève. On suppose que sans douter des mystères ils feignirent de les combattre, afin d'attirer beaucoup de monde. C'est un pesant joug pour la raison, que de captiver son entendement à la foi des trois personnes de la nature divine, et à celle d'un Dieu homme (25) : on soulage donc infiniment les chrétiens, lorsqu'on les délivre de ce

joug ; et par conséquent il est croyable qu'on se fera suivre par une foule de peuple, si on leur ôte ce grand fardeau. Voilà pourquoi ces transfuges d'Italie, transplantés dans la Pologne, nièrent la Trinité, l'union hypostatique, le péché originel, la prédestination absolue, etc. Ils crurent que si Calvin, secouant la nécessité de croire toutes les choses incompréhensibles que la transsubstantiation enferme, attira à soi bien des gens, ils feraient encore plus de progrès par la réjection de tout ce que ce docteur avait retenu d'inconcevable. Mais on peut répondre qu'ils eussent été bien sots, et bien indignes de l'éducation italienne, s'ils eussent pris cette voie de fourberie. Les mystères spéculatifs de la religion n'incommodent guère les peuples : ils fatiguent à la vérité un professeur en théologie, qui les médite avec attention pour tâcher de les expliquer, et de satisfaire aux objections des hérétiques. Quelques autres personnes d'étude, qui les examinent avec une grande curiosité, peuvent aussi être fatigués de la résistance de leur raison ; mais tout le reste des hommes sont là-dessus dans une parfaite tranquillité : ils croient, ou ils croient croire tout ce qu'on en dit ; et ils se reposent doucement dans cette persuasion. On serait donc presque visionnaire, si l'on se persuadait que le bourgeois et le paysan, l'homme de guerre, le gentilhomme, seraient délivrés d'un pesant joug, pourvu qu'on les dispensât de croire la trinité et l'union hypostatique. Ils s'accommodent beaucoup mieux d'une doctrine mystérieuse, incompréhensible, élevée au-dessus de la raison ; on admire beaucoup plus ce que l'on ne comprend point ; on s'en fait une idée plus sublime, et même plus consolante. Toutes les fins de la religion se trouvent mieux dans les objets qu'on ne comprend point : ils inspirent plus d'admiration, plus de respect, plus de crainte, plus de confiance. Si les fausses religions ont eu des mystères, c'est qu'elles ont été forgées par le singe de la véritable. Dieu, par une sagesse infinie, s'est accommodé à l'état de l'homme (26), en mêlant les ténèbres avec la lu-

(24) Voyez l'art. ABÉLIENS, t. I, p. 66, cit. (3).

(25) Voyez l'Esprit de M. Arnauld, tom. I, chap. VI, pag. 211.

(26) Selon César, de Bello civili, lib. II, cap.

dans sa révélation. En un mot, il convenir que dans certaines matières l'incompréhensibilité est un défaut (27). Si l'on n'inventait une hérésie que pour des philosophes, on ne voudrait quelle méritât le titre de religion du médecin, on se croirait apparemment obligé d'expliquer les doctrines difficiles à comprendre; mais en même temps il faut que l'on renoncât à la vanité de faire suivre par la multitude. On ne voulait travailler pour cette gloire, on serait comme le héros de l'épique Gracian (28). Mais accordons-le aux Italiens ont été assez idiots pour s'imaginer qu'ils délivreraient le monde d'une charge bien accablante, en le dispensant de croire à l'immortalité, etc., voudra-t-on aussi nous accorder qu'ils se figurent que l'interdiction des dignités, la guerre, ne serait pas un joug plus dur que celui qu'ils veulent rompre? Sera-t-on assez raisonnable pour demander que nous ayons une telle idée de ces gens-là, gens qui avaient de l'esprit et de l'artifice, on ne le nie point? Sans doute le dénoûment de l'histoire. Lorsque des personnes sages, voulant fonder une secte, choisissent le chemin du relâchement, et se proposent de substituer une doctrine non épineuse à une doctrine incommode, on peut bien prévoir qu'ils ne choisissent pas la voie la plus capable de réussir; on ne doit pas supposer qu'ils ignorent tout de la suppression des doctrines spéculatives, et qu'ils retiennent tout le poids de la pratique, et qu'ils aggravent même le joug des préceptes. C'est néanmoins ce que l'on

suppose touchant les auteurs de l'hérésie socinienne; on se trompe donc. Ils sont plus rigides que le reste des chrétiens sur l'interdiction de la vengeance, et sur le renoncement aux honneurs du monde; ils ne cherchent point d'adoucissement, ni d'explications figurées dans les textes de l'Évangile qui se rapportent aux mœurs. Ils ont ramené la sévérité de l'église primitive, qui n'approuvait point que l'homme fidèle se mêlât de magistratures, et qu'il eût aucune part à la mort de son prochain (29); jusque-là qu'elle ne voulait pas que l'on accusât les malfaiteurs. L'interdiction des charges et de la guerre est un fardeau plus pesant que l'interdiction de la vengeance; car elle exclut les expédients, et de se tromper soi-même, et de tromper le public. Ceux qui prêchent le plus fortement qu'il faut renoncer à la vengeance, trouvent mille distinctions pour éluder ce précepte. Les uns disent qu'ils ne haïssent point leur prochain en tant qu'homme, mais en tant qu'ennemi de Dieu: les autres protestent qu'ils ne lui font point de mal pour venger une querelle particulière, mais pour l'intérêt de Dieu. C'est rentrer par des détours dans le grand chemin de la vengeance, dont on avait fait profession de s'être écarté. Quelques-uns se trompent eux-mêmes, d'autres ne sont que des hypocrites qui trompent le monde; mais sur le renoncement à la guerre et aux dignités, il n'y a nul faux-fuyant: il faut de toute nécessité faire ce qu'on prêche; la pratique ne peut pas être séparée de la théorie: on n'a ni distinctions ni équivoques. C'est donc une gêne très-effective, ce n'est pas une macération passagère, comme celle de ceux qui se donnent la discipline une fois l'an; c'est un état perpétuel et continu. Disons donc que ces fugi-

stat serait vicieux. Communi sit vitio nascitur, ut invisus, latitantibus atque incohibebus magis confidamus, vehementiusque mur.

Madame de Sablé dit, dans l'une de ses lettres (c'est la XXXIX^e): On fait plus de cas d'un homme quand on ne connaît pas jusqu'où va leur suffisance; car l'on présume toujours l'avantage des choses que l'on ne voit qu'à

et auteur dit: Que el Heroe platique inmensabilidades de caudal: et qu'il se fait un, sans se laisser comprendre. Grand el arte de entendidos ostentarse al cono-
pero no a la comprehension. Voyez
Bouhours, Entretiens d'Ariste, pag.

(29) *Non enim cum occidere Deus vetat, latrocinari nos tantum prohibet, quod ne per leges quidem publicas licet, sed ea quoque ne fiant monet, quæ apud homines pro licitis habentur. Ita neque militare justo licebit, cujus militia est in ipsâ justitiâ, neque verò accusare quemquam crimine capitali, quia nihil distat, utrumne ferro, an verbo potius occidas, quoniam occisio ipsa prohibetur. Itaque in hoc Dei præcepto nullam prorsus exceptionem fieri oportet, quin occidere hominem sit semper nefas, quem Deus sanctum animal esse voluit. Lactant., lib. VI, cap. XX, pag. m. 426.*

tifs d'Italie n'étaient point des fourbes : ils s'étaient trompés en subtilisant et en consultant avec trop de déférence la lumière naturelle ; et s'ils ont gardé une partie du christianisme, et non pas l'autre, c'est que leur premier principe, de ne rien admettre qui choquât directement les lumières de leur raison, les a conduits à ceci ou à cela. C'est apparemment la cause du choix qu'ils ont fait : s'ils eussent été des fourbes avides de sectateurs, ils s'y fussent pris d'une autre manière. Condamnons donc leur principe, comme une voie d'égarement, et n'usurpons point la place de celui qui sonde les reins et les cœurs. Leur principe avilit la religion, et la convertit en philosophie. La grandeur, l'autorité et la souveraineté de Dieu demandent que nous cheminions ici par foi, et non point par vue. Un politique espagnol a dit sagement que c'est une souveraineté que de tenir fort secrètes ses pensées et ses résolutions. *Si todo exceso en secreto, lo es en caudal ; sacramentar una voluntad sera soberania..... Arguye eminencia de caudal penetrar toda voluntad agena ; y concluye superioridad saber celar la propria.* Voyez le père Bouhours à la page 201 de ses Entretiens d'Ariste et d'Eugène.

Les païens disaient que les secrets des mystères font paraître Dieu plus majestueux, et qu'ils sont une image de sa nature, vu qu'il est caché à nos sens. Ἡ κρύψις ἡ μυσικὴ τῶν ἱερῶν συμβολοῖ τὸ θεῖον, μιμουμένη τὴν φύσιν αὐτοῦ ἐκφύγουσαν ἡμῶν τὴν αἴσθησιν. *Mystica sacrorum occultatio majestatem numini conciliat imitans ejus naturam effugientem sensus nostros.* C'est Strabon qui parle ainsi à la page 322 du X^e. livre.

Mais voici de quoi détromper ceux qui se flattent que l'éloignement des armes et des dignités sera toujours un puissant obstacle aux progrès de cette secte. Ce n'est point un article de la foi socinienne, qu'il faut renoncer aux magistratures et à la guerre. Les sociniens sont en cela plus indulgens aux passions que les mennonites. Ils ne font point un scrupule d'exercer des charges en Transylvanie, et apparemment ils prendraient les armes comme le reste des

hommes, s'ils avaient un souverain de leur religion.

(1) *Ils allèguent encore d'autres raisons.* Car comme la plupart des gens sont plus portés à acquiescer à des preuves de sentiment qu'à suivre le fil d'une infinité de conséquences enchaînées avec méthode, et sur des notions distinctes, et qu'ils peuvent même se choquer bientôt et facilement des paradoxes où la raison se précipite, on peut assurer avec quelque vraisemblance que le système des sociniens n'est guère propre à gagner les peuples. Il est plus propre à conduire au pyrrhonisme les gens d'étude et les esprits qui ne s'occupent que d'examen et que de spéculations. Ses adversaires y rencontreront toujours des endroits faibles, qui leur fourniront les moyens d'en aliéner le monde ; l'éternité de la matière, l'étendue de Dieu, la limitation de cette étendue, celle de la science divine, celle des peines de l'enfer, sont des doctrines sociniennes qui, étant représentées avec un peu d'éloquence aux souverains, et aux peuples, leur peuvent donner beaucoup d'horreur. S'il est commode à chaque particulier de ne pas craindre les supplices de l'autre vie, il est encore plus incommode de songer qu'on a tous les jours à faire avec des gens qui ne les redoutent pas. Il n'est donc point de l'intérêt des particuliers qu'aucun dogme qui est capable de diminuer la peur des enfers s'établisse dans le pays ; et il est assez probable que les prédicateurs de cette espèce de relâchement choqueront toujours le public beaucoup plus qu'ils ne lui plairont. Quelqu'un a dit que les mêmes personnes qui rejettent l'Évangile à cause de l'austérité de sa morale rejetteraient encore avec plus d'horreur une religion qui leur commanderait de se souiller dans les plus infâmes dérèglements, si on la leur présentait lorsqu'ils sont en état de raisonner, et avant que d'être ensevelis dans les préjugés de l'éducation (30). Il a raisonné sur cela ; mais il a omis l'une des meilleures réflexions : il n'a point touché à l'amour-propre, à l'intérêt personnel. Il est vrai qu'un

(30) Pensées diverses sur les Comètes, num. 189, pag. 592.

méchiant homme trouverait son compte, par rapport à sa conscience, dans une doctrine qui lui permettrait l'empoisonnement, l'adultère, le parjure, etc., mais par bien d'autres endroits il ne l'y trouverait point. Il a mère, femme, sœur et nièces qui le chagrineront mortellement, si elles se diffamèrent par leurs impudicités. Il y a plus de gens qui le peuvent empoisonner, voler, tromper, etc., qu'il n'y en a contre qui il puisse commettre ces mêmes crimes. Chacun est plus capable d'être offensé que d'offenser; car entre vingt personnes égales, il est manifeste que chacune a moins de force contre dix-neuf, que dix-neuf contre une (31). Il est donc de l'intérêt de chaque particulier, quelque corrompu qu'il soit, que l'on enseigne une morale très-propre à intimider la conscience.

(K) *Ceux qui disent que les Provinces-Unies donnent aux sociniens une pleine liberté de conscience ne savent guère l'histoire.*] Les unitaires ont fait plusieurs tentatives pour s'établir en Hollande. La première est attribuée à Érasme Jean, recteur de collège à Anvers, qui publia un ouvrage, l'an 1585, où il ne mit point son nom, et qui a pour titre: *Antithesis Doctrinæ Christi et Antichristi de uno vero Deo*. Zanchius le réfuta l'année suivante. La seconde tentative fut celle de Corneille Daems, jurisconsulte de Malines, qui se transporta de Tergou, le lieu de sa résidence, à Utrecht, pour y semer quelques traités de Socin en manuscrit. Les magistrats en ayant eu connaissance le voulurent arrêter; mais il prit la fuite: ses papiers furent saisis. Il les recouvra quelques mois après, parce que le gouvernement de la ville passa en d'autres mains. La troisième tentative fut celle d'Ostorode et de Vaidove, qui vinrent de Pologne à Amsterdam, l'an 1598, avec quantité de livres sociniens imprimés et manuscrits, qu'ils commencèrent à faire traduire en flamand (32). Les magistrats ayant fait saisir tous ces livres, les envoyèrent à l'académie de Leyde, et puis aux États Généraux;

et avant cela ils firent une rude censure à ces deux sociniens, et leur commandèrent de se retirer. Les États Généraux, ayant appris le jugement des théologiens de Leyde sur ces ouvrages, ordonnèrent qu'ils fussent brûlés en présence d'Ostorode et de Vaidove, et que ces deux personnages eussent à se retirer hors des Provinces-Unies dans dix jours (33). Le jugement des théologiens de Leyde fut que ces écrits ne disfleraient guère du mahométisme, et qu'ils contenaient des blasphèmes qui ne pouvaient être tolérés parmi les chrétiens sans une extrême impiété. *Scripta ista ad Turcismum proximè accedere, et veram æternamque deitatem Christi filii Dei, et spiritus sancti, officium Christi, beneficia ejus salutaria, et baptismi sancti institutionem, et nostrum religiosum erga eum officium evertere, et similia multa adeò blasphema, ut sine gravissimâ impietate nec in vulgus spargi, nec inter christianos ferri possint continere* (34). Adolphe Vénator, ministre d'Alcmaer, fut relégué dans une île, l'an 1617, pour avoir fait un ouvrage qui sentait le socinien, *quòd portenta Sarmatica saperet* (35). Le schisme des arméniens a favorisé l'entrée du socinianisme dans la Hollande; car ils ne refusent pas la communion ecclésiastique aux sociniens. De sorte que ceux-ci ont pu séjourner dans plusieurs villes des Provinces-Unies sans y être reconnus. Le prince de Transylvanie intercepta une lettre, l'an 1638, par laquelle le socinien Jean Sartorius (36), demeurant à Amsterdam, faisait savoir à un ministre de sa secte (37) qu'il y avait en Hollande beaucoup de gens (38) de leur parti (39). Il est certain qu'en ce temps-là ils avaient gagné quelques sectateurs,

(33) Hoornbeek, *Apparatu ad Controversias Socinianas*, pag. 98.

(34) *Idem*, *ibidem*.

(35) Voët. *Polit. eccles.*, tom. II, lib. IV, pag. 533.

(36) C'est ainsi qu'Hoornbeek et Voëtius, ci-dessous, citation (44), le nomment; mais il fallait dire Jean Sartorius.

(37) A Adam Francus, ministre de Clausenbourg.

(38) *Magnam in his terris socinianorum messem esse*. Hoornb., *ubi infra*.

(39) Hoornbeek, *Apparatu ad Controversias Socinianas*, pag. 97.

(31) Et cela sans qu'on suppose que les dix-neuf agissent de concert contre la vingtième.

(32) Tiré de Gisbertus Voëtius, *Disputat.*, tom. III, pag. 811.

et que leurs livres se répandaient. Pour arrêter cette licence, le magistrat d'Amsterdam condamna au feu quelques écrits de Volkélius, l'an 1642 (40). Les synodes de Hollande ont montré leur zèle pour empêcher la propagation de cette hérésie. Ils présentèrent une requête aux états de la province, l'an 1628, où ils les amenèrent par plusieurs raisons à ne la point tolérer (41); et ils exposèrent entre autres choses qu'en la tolérant on rendrait puante à toute la chrétienté la république des Provinces-Unies (42). Cette remontrance fut imprimée et réfutée. Ceux qui la réfutèrent répondirent à cette raison particulière, qu'il fallait donc que la Pologne fût extrêmement puante (43), puisqu'elle accordait la liberté d'exercice aux sociniens. M. Voétius dit là-dessus qu'il n'est pas vrai que la Pologne la leur eût jamais accordée, et qu'elle montra bien le contraire quelques années après par les mauvais traitemens qu'elle leur fit. (44) *Sed infelices illi historici perperam præsupponebant, regis et regni concessionem; quæ nulla erat (45), nec unquam fuerat: et paucis annis post satis ostendit regnum Polonicum quid istæ libertatis cuius sectæ, et inter eas socinianæ concessum sit. Quærant modo ex fratribus suis Sartorio, Jonâ Slichtingio, aliisque, quo loco nunc sit libertas ipsorum.*

(L) *Je m'étendrai un peu plus sur l'ordonnance de l'an 1653.* Je ne sais pas ce que les états de Hollande répondirent, l'an 1628, à la remontrance de leurs synodes; mais j'ai lu les actes de ce qui fut fait en pareil cas, l'an 1653. Les députés des mêmes synodes leur remontrèrent que les sectateurs de Socin, gens qui renversaient tout le christianisme, la résurrection des morts, l'espérance de la vie éternelle, etc., osaient venir dans les Provinces-Unies, et prin-

cipalement en Hollande, pour y pervertir les fidèles, et pour déchirer l'église: qu'on savait assez le zèle que les Ragotski avaient fait paraître contre ces hérétiques, dans la Transylvanie, et ce qui avait été décerné contre eux en Pologne, l'an 1638 et l'an 1647. Qu'on les avait chassés de la Pologne, qu'on avait ruiné leur temple, leur bibliothèque, leur imprimerie, parce qu'ils avaient sous la presse un livre très-scandaleux contre le mystère de la Trinité. *Quemadmodum Rakociana domus in Transylvania adversus hos errorum seminatores zelaverit; quid anno 1638 et 1647 in Polonia contra ipsos actum sit, quomodo ex Polonia sint ejecti, et ipsorum bibliotheca dispersa, ipsorum coetus disiectus, templum, schola, typographæum, ipsis adempta, quod librum sub prelo haberent hæc inscriptione, Tormentum throno Trinitatem deturbans, in recenti memorid est (46).* Que les États Généraux procédèrent vigoureusement contre eux l'an 1598. Qu'en 1639, par la suggestion de l'ambassadeur d'Angleterre, toutes les provinces furent averties de l'arrivée de quelques sociniens, et exhortées de prévenir tout de bon ce mal par leurs décrets. Qu'en l'année 1640, les États de Hollande notifièrent au synode d'Amsterdam leur résolution, portant que pour ce qui est de la proscription des sociniens et de leurs livres, on en ordonnerait ce qui serait nécessaire tout aussitôt qu'on saurait plus exactement l'état de la chose. *Anno 1640, synodo Amstelodamensi hoc decretum illustrium et præpotentum ordinum intimatum est: Quod attinet socinianorum exclusionem et librorum ejus sectæ, scitum est, si accuratius illustres ordines doceantur, socinianos aut libros ipsorum in hæc provinciâ apparere, ipsos tunc promtè adversus ipsos et ipsorum libros, prout res exegerit, statuturos (47).* Que les États Généraux avaient ordonné, le 17 juillet 1651, conformément à l'avis des États de la province de Hollande, donné le 12 d'avril précédent, que l'insolence des sectaires fût réprimée de la bonne sorte, et qu'on pu-

(40) Voyez l'article VOLKÉLIUS, tom. XIV.

(41) Voët., Polit. eccl., tom. II, pag. 532.

(42) *Inter alias motivas hanc suggererent, quod hæc ratione toti orbi christiano fatidum redderetur fœderatum Belgium.* Idem, ibidem.

(43) *Oportere ut regnum Poloniæ admodum fœtæat.* Idem, ibidem.

(44) Idem, ibidem.

(45) Les sociniens soutiennent le contraire dans les passages cités ci-dessus, remarque (A). Voyez aussi la remarque (I), citation (56).

(46) Voyez la Réponse de Cocceius ad Apologiam equitis Poloni, folio *** a verso.

(47) Ibidem.

bliât de bons édits contre les livres sociniens, etc. (48). Après cela les députés des synodes représentent qu'il est manifeste que ces hérétiques rôdent le pays, qu'ils s'efforcent d'y gagner des sectateurs, et qu'ils répandent plusieurs mauvais livres (49); que ce sont les plus dangereux ennemis que l'église puisse avoir, puisque, outre qu'ils sont rusés et dévots en apparence, ils proposent une doctrine qui ne passe pas la portée de la raison. On finit, 1^o. par supplier très-humblement leurs illustres seigneuries d'aller de bonne heure au-devant du mal, en procédant contre les personnes, et en interdisant les conventicules et les livres; 2^o. par témoigner que l'on espère qu'enfin elles exécuteraient les ordonnances déjà données. *Rogant submissè illustrium VV. DD. cultores, deputati synodorum australis et borealis Hollandiæ, ipsarum nomine, ut huic malo in tempore obviam eatur, ut in personas statuatur, ut conventicula ipsorum et libri prohibeantur, ut prela et typographiæ isto stercore non contaminentur, et officinæ tam damnosâ merce vacuentur* (50). Les États de Hollande communiquèrent à la faculté de théologie de Leyde cette requête synodale, et lui en demandèrent son sentiment. La faculté répondit qu'il ne se pouvait rien voir de plus horrible ni de plus abominable que la secte socinienne; qu'elle ne différait que très-peu du paganisme (51); qu'il était certain qu'elle se glissait dans le pays, et qu'il fallait prier Dieu d'inspirer au souverain une ferme et sainte résolution d'éloigner tous ces blasphèmes, et d'abolir de si méchants livres. *Consilium sapiens, utile aver-tendis omnibus blasphemis, et abolendis tam noxiis libris*. Là-dessus les États firent un édit par lequel ils défendirent à toutes personnes de

quelque état où condition qu'elles fussent, de porter aucune des hérésies sociniennes dans le pays, ou de les communiquer à d'autres, et de tenir pour cet effet aucune assemblée. Ils déclarèrent que tous les contrevenans seraient bannis la première fois de la province, comme des blasphémateurs du nom de Dieu et perturbateurs du repos public; et qu'en cas de récidive ils seraient punis comme on le trouverait à propos. Ils défendirent aussi sous de graves peines, l'impression et le débit des livres sociniens; et ils ordonnèrent que cet édit fût publié et affiché partout où besoin serait, afin que personne n'en prétendît cause d'ignorance. Voilà ce qu'ils décrétèrent le 19 de septembre 1653. Le sénat d'Utrecht publia un semblable édit l'an 1655 (52).

Les sociniens ne gardèrent pas le silence; ils employèrent l'une de leurs meilleures plumes (53) à composer une apologie qui parut l'an 1654, sous le titre de, *Apologia pro Veritate accusatâ, ad illustrissimos et potentissimos Hollandiæ et West-Frisiæ Ordines, conscripta ab equite Polono*. Cette pièce est bien écrite: toutes les souplesses de l'art y sont observées; il y règne partout un grand air de modération avec la hardiesse artificieuse de nier les accusations. L'auteur se sert des mêmes raisons générales (54) que Tertullien a employées dans son Apologétique, et Calvin dans l'épître dédicatoire de son Institution, et plusieurs autres réformateurs dans des écrits contre les instances de la Sorbonne. C'est un inconvénient inévitable; la fausse église qui demande la tolérance et qui se plaint des lois pénales, allègue les mêmes lieux communs que la vraie église qui se trouve dans le même cas. La vraie église qui demande aux souverains l'extirpation de la fausse emploie les mêmes motifs et les mêmes preuves que la fausse allègue en de-

(48) *Decretum est, ut non tantum protervia et insolentia sectariorum, ut oportet, corrigatur, sed et idonea edicta adversus omnia gravia peccata, scandalosos libros, et scripta sociniana, et similia, publicentur et proponantur. Ibidem.*

(49) *On en spécifie plusieurs dans la remontrance.*

(50) Cocceius, in Respons. ad Apologiam equitis Poloni, folio **** 3 verso.

(51) *Nihil exitiabilius et magis horrendum istâ heresi excogitari potest... nihil aut parum differt à paganismo.*

(52) Voëtius, Polit. ecclesiast., tom. I, p. 533.

(53) Celle de Jonas Slichtingius. Voyez la Bibliothèque des Antitrinitaires, pag. 130.

(54) *Je me sers de cette épithète parce que les circonstances, par rapport à la rigueur des lois pénales, etc., ne sont point les mêmes qu'ici dans l'Apologie de Tertullien et de Calvin.*

mandant l'extirpation de la véritable. Il serait à souhaiter que des communions, si différentes dans le fond, ne se ressemblassent pas dans l'emploi du même style et du même topique; mais c'est un bien que l'on ne se peut promettre dans ce monde. Le mal est à cet égard sans remède; il faut que l'homme ait entre autres exercices celui de chercher le droit réel au milieu de cent prétendans qui tiennent le même langage quant aux raisons générales. Mais passons à une autre observation.

Quand on présente des requêtes contre un parti, il n'y a rien que l'on doive plus éviter que l'allégation des faits dont on n'est pas bien instruit, ou qui ne sont que des preuves équivoques; car on se trouve réfuté quelque temps après d'une manière qui ne plaît pas. Par exemple le chevalier polonais soutient : 1°. Que les Ragotski n'ont jamais persécuté les sociniens (55), et qu'ils les avaient toujours maintenus dans la liberté de conscience qu'ils leur avaient promise, et les y maintenaient encore (56); 2°. qu'il ne fallait pas tirer avantage des vexations à quoi les sociniens étaient exposés dans la Pologne, ni de la démolition du temple de Racovie, puisque les évangéliques y souffraient les mêmes traverses, et qu'ils reçurent à Vilna un traitement tout semblable à celui de Racovie, deux ans après, et sous le même prétexte (57). *Poloniam deinde, infausto omine commemorant, patriam nostram; quæ dum non tantum nobis, sed etiam evangelicis* (58), *et aliis, contra jurisjurandi et fœderum fidem, templa adimit, exercendæ religionis libertatem labefactat, et variis pressuris, ob diversum in sacris sensum, infestam sese præbet, vindicem Dei manum in se provocavit.* (59) *Eversum nobis fuerit*

(55) Apolog. pro Veritate accusatâ, pag. 39.

(56) Quibus hæc illustrissima domus pacem et libertatem conscientie ac religionis juratam sacrosanctè custodivit semper, et etiamnum custodit. Ibidem.

(57) Ibidem, pag. 40.

(58) Voyez Jean Lætus, in Comp. Historiæ, pag. m. 532 et alibi, où il montre que les évangéliques de Pologne perdaient leurs temples en divers lieux, tantôt par des émotions populaires, tantôt par des procès de chicane.

(59) Apolog. pro Veritate accusatâ, pag. 41 : ce que j'ai sauté se trouve ci-dessus, citation (12).

*Racoviae templum, quanquam de eversione templi decretum nihil habet, in quo dicunt anno : sed eodem exemplo eversum est et Vilnæ evangelicis biennio post suum templum. Pulsi fuerint ministri Racoviæ, quanquam ministri Racoviæ decreto pulsi non sunt, sed soli professores; pulsi sunt et Vilnæ; proscripti fuerint illi; proscripti sunt et isti; et quidem illi ipsi, qui paulò antè Racoviam casui ex ambo insultaverant. Sic in nobis coeptum, in evangelicis, qui permiserant, ulterius progressum est exemplum. Exempla enim transeunt quærent, nec ibi consistunt, ubi cæpere. Occasio et prætextus utriusque injuriæ et calamitatis innocentibus inferendæ fuit idem, nempe imago juvenili quorundam temeritate violata. 3°. Qu'il n'était pas vrai que la disgrâce de Racovie eût été fondée sur l'impression d'un ouvrage dont le titre était outrageux à la Trinité. Il le prouve démonstrativement par le décret de la diète, qui ne fit aucune mention d'un tel livre, et qui n'aurait pas manqué d'en parler, si c'eût été la raison de punir ainsi leur secte. Il ajoute que Jean Lætus, le seul auteur qui ait parlé de la prétendue impression de ce livre, ne dit pas pourtant qu'elle ait été cause de la ruine de leur école et de leur imprimerie. *Nam causa disturbance nis Racovianæ, quam accusatores nostros coram vobis pro verâ vendicare non pudet, ipso decreto comitali manifestæ vanitatis coarguitur. Aiant enim causam fuisse, quod librum habuerimus sub prelo, hoc titulo : Tormentum throno Trinitatem deturbans. Nullus liber unquam hoc titulo inter nos exstitit, nedum ut sub prelo fuerit. Auctor (*) istius commenti fuit Lætus quidam, Moravus, qui profugum sese ex Moraviâ, religionisve an rebellionis causâ oblitus; sed odii in nos ex suorum disciplinâ concepti non immemor, in ipsâ patriâ nostrâ, quæ exulem benigne suscepit et fovit, eò proterviæ progressus est, ut nobis patriæ civibus insultare ausus fuerit, edito fumorum pleno libello; inter quos et hæc de libro isto fabula est. Et tamen hic**

(*) Johan. Læti Compend. Histor. Leide, 1643, pag. 766. C'est la page 543 de l'édition de 1661.

iamvis vanus auctor, dicit que curam gerere ? quis non pedibus illo ipso tempore, quo res nostræ Racoviæ sunt eversæ, nostros in extrudendo isto, quem ait, libello : sed esse causam adversariis illarum tendarum non dicit : Juvenit, scholæ ansam præbuit, vigiem crucis dejecerat. Sed ni illius per se vanæ, quod esset, assuendum aliquid accusatoribus (60). Coccéius une réponse fort solide à ce te des sociniens, l'an 1656. principalement consultée à de ces trois points ; car je daïs à y trouver la confusion ologiste ; mais je n'y ai rien ni sur le premier ni sur le ne article ; et quant au troi- je n'y ai vu si ce n'est que le ourut qu'au temps du désor- Racovie les sociniens avaient presse un tel ouvrage. *Quam habuerint Poloni eripiendæ Racoviæ, non disputo. Certum tempore vulgatum fuisse ru- tale, quale libellus deputa- memorat, scriptum sub prelo* (61). Il ne faudrait jamais yer sur des bruits vagues et altre, dans des pièces juridi- omme sont des remontrances node à son souverain, desti- obtenir la suppression d'une Dans les accusations qui regar- a doctrine, il est plus aisé de endre sur ce que l'on a pu r qui n'est point exact : par le, on mit en fait dans la re- ance, que les sectateurs de détruisent la résurrection des et l'espérance de la vie éter- La faculté de théologie de Ley- ura pareillement qu'ils nient es sadducéens la vie de l'âme e de son corps, et la résurrec- les impies. Le chevalier polo- utint qu'en cela on les calom-

(62) *Quis non cupiat animas corporibus carentes vivere, intelligere ; Dei conspectu et is cœlestibus perfrui, pro nobis, pore adhuc, tanquam in car- gentibus, Deum orare, nostris*

Apolog. pro Veritate accusatâ, pag. 42.

Coccéius, in Examine Apologiæ equitis pag. 138.

Apologia equitis Poloni, pag. 73, 74.

in hanc sententiam eat ? (63)

Nos animarum, quamdiu sine corpori- bus sunt, statum, Deo relinquimus, certissimâ fide, quæ propria Christia- norum est, mortuorum resurrectionem complexi Negare nos aiunt, impiorum resurrectionem. *Nos verò cum apostolo* (*¹), *spem habemus in Deo, resurrectionem fore mortuo- rum justorum et injustorum ; justo- rum ad vitæ æternæ gaudia ; injusto- rum ad ignis æterni supplicia. Et* (*²) *hunc terrorem Domini (qui haud- quaquam vanus in ullis futurus est) scientes, homines suademus, Deo autem manifesti sumus, speramus verò etiam conscientis vestris fore manifestos* (64). Coccéius ne fut point réduit au silence par cette dénega- tion, que l'on appuyait sur un ou- vrage en quelque façon liturgique, pour le moins authentique, puisque c'était l'Apologie de la Confession de Foi : il avoua qu'il ignorait ce que c'était que ce livre (65) ; mais il eut des citations à donner ; il eut de quoi disputer, il sut que dire.

Je dirai en passant que rien n'a été plus préjudiciable aux soci- niens qu'une certaine doctrine qu'ils avaient crue fort propre à lever le plus grand scandale que les esprits philosophes puissent prendre de no- tre théologie. Tout grand raisonneur qui ne consulte que la lumière natu- relle et cette idée brillante d'une bonté infinie, qui moralement par- lant constitue le principal caractère de la nature divine, se choquera de ce que dit l'Écriture sur la durée in- finie des supplices de l'enfer ; et prin- cipalement s'il y ajoute les paraphra- ses et le détail des explications qui se trouvent dans plusieurs livres (66). *Deus optimus maximus* étaient les

(63) *Là même, pag. 76.*

(*¹) *Act. XXI V, 15.*

(*²) *2 Cor. V, 11, 12. Vide Confess. vindic., cap. 20.*

(64) *Servez-vous de ceci comme d'une preuve de ce que j'ai observé dans l'article d'Origène, tom. XI, pag. 250, remarque (C), à la fin.*

(65) *Negari à suis impiorum resurrectionem, negat Eques. Citat in margine Confess. vindic., cap. 20. Ipsa Confessio belgica, quæ Apologiæ adjungi solet, in capita distincta non est. Quid libri sit Confess. vindic., adhuc ignoro. Coc- céius, in Examine Apolog. equitis Poloni, p. 220.*

(66) *Voyez le livre intitulé : Les Merveilles de l'autre monde, composé par un chanoine de Riez, nommé Arnoux.*

titres courans et ordinaires de la nature divine, selon le langage des anciens païens : c'était leur style de formule en parlant de Dieu, et ce style ne connaissait point *Deus severissimus, implacabilissimus*. Ce style contenait deux épithètes qui, à proprement parler, n'étaient que l'image et que l'impression d'une seule qualité, je veux dire d'une bonté souveraine; car afin que la bonté se déploie comme il faut, elle doit être accompagnée de la grandeur. Et qu'est-ce, je vous prie, que la grandeur? est-elle autre chose que magnanimité, générosité, munificence, magnificence, effusion de bien? Cette idée naturelle, qui a fait parler ainsi les gentils, trouve sa confirmation dans l'Écriture; car il y règne, si j'ose m'expliquer ainsi, une affectation perpétuelle de relever la bonté de Dieu sur les autres attributs. Faire du bien, user de miséricorde, c'est l'occupation quotidienne et favorite de Dieu, selon l'Écriture : châtier, punir, user de rigueur, c'est son œuvre non accoutumée et mal plaisante. Ainsi, tant qu'on en demeurera là, et qu'on ne se soumettra point humblement à quelques textes de l'Évangile, on regardera avec horreur le dogme des tourmens et des supplices infinis de tous les hommes, à quelques-uns près. Les sociniens, déferant trop à la raison, ont mis des bornes à ces supplices, d'autant plus soigneusement qu'ils considéraient qu'on ferait souffrir les hommes seulement pour les faire souffrir, et sans avoir en vue ni le profit du souffrant, ni celui des spectateurs; ce qui n'a jamais eu d'exemple dans un tribunal bien réglé. Il ont cru que cela apprivoiserait au christianisme ceux qui s'effarouchent d'une idée qui paraît si peu compatible avec la souveraine bonté. Mais ces hérétiques ne prenaient pas garde qu'on les rendait plus odieux par cet endroit-là, et plus indignes de tolérance, que par tous leurs autres dogmes. Dans le fond il y a très-peu de gens qui se scandalisent du dogme de l'éternité des peines, et qui aient l'esprit tourné comme Théodore Camphusius (67). C'était un ministre natif

de Gorcum en Hollande : il se fit socinien, et il déclara publiquement qu'il aurait vécu sans religion, s'il n'eût rencontré des livres où l'on enseigne que les tourmens de l'enfer ne dureront pas toujours. *Memini, meminerunt et alii, fuisse quendam Didericum Camphusium, qui in epistola typis expressa, et Canticis ipsius adjuncta, profiteretur, se prout fuisse ad relinquendam omnem religionem, donec inciderit in illos libros, qui docerent, perpetuos ignes nihil esse et æternos cruciatus* (68).

(M) *Un auteur moderne a publié que l'on enseignait secrètement leurs hérésies à Port-Royal.*] L'auteur de la Politique du Clergé de France assure qu'il y a un tiers parti dont l'église gallicane a tout à craindre. *Ils font profession, dit-il (69), de croire que l'église romaine est la véritable église; qu'on s'y doit tenir inséparablement attaché, et qu'on ne s'en devait jamais séparer : mais cependant ils n'ont aucune attache à ses dogmes, ni aucun respect pour son culte. Jamais ces sortes de gens ne furent en si grand nombre dans ce royaume. Il y en a d'entre eux qui poussent leur incrédulité si avant, qu'elle va jusqu'à révoquer en doute les plus importantes vérités du christianisme. Ils sont sociniens, ne croient ni le mystère de la trinité, ni celui de l'incarnation. Je sais là-dessus des choses si particulières, que je n'en saurais douter. Je ne vous les dirai point, parce que cela ne servirait qu'à vous scandaliser. Et ce qui est de plus terrible, c'est que ce n'est pas là seulement la religion de nos jeunes abbés, c'est la théologie de quelques sociétés graves, sages, et qui font une grande parade de la pu-*

phuysen. Il était né l'an 1586, et il mourut à Dockum en Frise, l'an 1627. Voyez la Bibliothèque des Antitrinit., pag. 112, et corrigez Worcomidenatus. Il est auteur de divers écrits flamands, et d'un entre autres qui a été imprimé plus de vingt fois en plusieurs formes, qui consiste en chansons et autres poésies spirituelles, dont on fait grand cas parmi les connaisseurs de la poésie flamande. L'auteur y a fourré habilement ses opinions sur plusieurs dogmes du christianisme, et principalement sur ceux de la morale.

(68) Cocceius, in Examine Apolog. equitis Poloni, pag. 305.

(69) Politique du Clergé de France, pag. 190.

(67) En langue vulgaire, Dirk Raphaels Com-

reté de leurs mœurs, et de leur attachement pour la foi catholique. Voyons ce que M. Arnauld répondit à cet auteur. « Il faut n'avoir ni hon-
neur ni conscience, pour attribuer
à un grand nombre de personnes
des crimes noirs et atroces, lors-
que tout le monde peut facilement
reconnaître que des accusations si
horribles ne sauraient être fondées
que sur une pure calomnie. Or qui
ne voit qu'on ne peut penser autre
chose de ce que dit cet écrivain ?
Il peut y avoir en France, même
parmi des abbés, quelques person-
nes assez impies pour ne croire
ni la trinité ni l'incarnation : mais
il faut autre chose pour pouvoir
dire, sans se rendre coupable d'une
insigne calomnie, que c'est aujour-
d'hui la religion de nos jeunes ab-
bés. Il faut qu'on soit assuré qu'il y
a au moins une grande partie de
ces jeunes abbés qui n'ont point
d'autre religion que celle-là. Or
comment le pourrait-il savoir ?
Ceux qui seraient assez malheu-
reux pour être dans ces sentimens
impies seraient-ils assez fous pour
s'en ouvrir au tiers et au quart,
et pour s'exposer par-là à ce qu'ils
en auraient à appréhender ? Et
cette folie surtout pourrait-elle
être commune à tant de personnes,
qu'on pût dire, sans appréhender
de passer pour imposteur, que
c'est la théologie des jeunes abbés ?
Cependant il a l'effronterie de le
supposer comme une chose telle-
ment connue, qu'elle ne lui sert
que de prélude pour autoriser une
médiance beaucoup plus noire,
qui lui fait assurer, comme une
chose dont il est bien certain, que
quelques sociétés graves, sages,
fort réglées dans leurs mœurs, et
qui passent pour catholiques, ne
croient non plus que ces abbés,
ni l'incarnation ni la trinité. Et
ce qui est de plus terrible, dit-il,
est que ce n'est pas seulement la
religion de nos jeunes abbés, c'est
la théologie de quelques sociétés
graves, sages, et qui font une
grande parade de la pureté de
leurs mœurs, et de leur attache-
ment pour la foi catholique. Cela
passé toute impudence, d'attribuer,
non à quelques particuliers, mais

à des sociétés ; et non à une seule,
mais à quelques sociétés, à qui il
donne de grandes louanges de sa-
gesse et de règlement dans les
mœurs, de ne pas croire les pre-
miers mystères de la religion chré-
tienne ; et de supposer que cela peut
être sans qu'aucun de ceux qui
pourraient arrêter le cours d'un si
abominable désordre en sût rien, ou
que le sachant on le souffrît ; et en-
fin de s'imaginer que le monde sera
assez sot pour croire une chose si
incroyable, sur la foi d'un homme
de paille, qui dit dans un écrit
sans nom, Je sais là-dessus des
choses si particulières, que je n'en
saurais douter, en ajoutant par
une méchante finesse : Je ne vous
les dirai point, parce que cela ne
servirait qu'à vous scandaliser. On
a de la peine à concevoir que la
hardiesse à calomnier ait pu aller
jusque-là. On n'a pas néanmoins
tant de sujet d'en être surpris dans
un calviniste. Il n'a fait, etc.
(70). »

Il n'y avait pas moyen de se taire après avoir été poussé à bout de cette façon ; aussi a-t-on vu que l'auteur de la Politique du Clergé n'est point demeuré muet : rapportons ce qu'il a dit pour sa justification. *Il s'est persuadé, dit-il (71), en parlant de M. Arnauld, qu'on avait voulu désigner les jansénistes par ces sociétés graves, sages, et qui font une grande parade de la pureté de leurs mœurs et de leur attachement pour la foi catholique. Peut-être n'a-t-il pas tort. Nous ne savons pas quelles étaient les pensées de l'auteur de la Politique du Clergé (72) ; mais je sais bien qu'il y a lieu de soupçonner ces messieurs d'avoir une théologie qui n'est guère chrétienne, et qui approche de la théologie socinienne. Cela me fait de la peine d'être obligé à dire ce que nous pensons là-dessus, et ce que nous avons lieu de penser. Nous n'aimons point à accabler des misérables, et qui sont déjà chargés*

(70) Arnauld, Apologie pour les Catholiques, II^e. part., chap. IV, pag. 31 et suiv.

(71) Esprit de M. Arnauld, tom. I, chap. VI, pag. 196.

(72) Notes le peu de scrupule que fait cet auteur de mentir ; car c'est lui-même qui a composé la Politique du Clergé.

de la haine publique. Et certainement, si ces messieurs ne nous y forçaient, nous n'exposerions pas aux yeux du public ce qui est capable de soutenir ce soupçon. Mais ils nous poussent à bout; et si ce que nous allons dire leur déplaît, il faut qu'ils s'en prennent à eux-mêmes. Nous ne voudrions pas prononcer d'une manière aussi positive qu'ont fait Filleau et le jésuite Meynier, que ceux qu'on appelle jansénistes sont de véritables déistes, ennemis des mystères de la religion chrétienne. Mais il est vrai qu'il leur est échappé de dire des choses contre la divinité de Jésus-Christ, qui donnent lieu de soupçonner qu'ils cachent dans le cœur de terribles monstres. Faites, je vous prie, un peu d'attention aux preuves qu'il va donner. Ces messieurs, dit-il (73), ne font point de difficulté d'avouer que la divinité de Jésus-Christ n'est pas suffisamment prouvée par l'Écriture Sainte (74)..... L'auteur de la Perpétuité de la Foi demande (*) pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas fait connaître sa divinité en termes si clairs, qu'il fût impossible de les éluder. De ces paroles, et de celles-ci, Dieu n'a pas voulu que les vérités de la foi fussent proposées aux hommes avec la dernière évidence, l'auteur de la Politique du Clergé conclut que les jansénistes ont ce principe : La divinité de Jésus-Christ et la trinité ne sont pas clairement exprimées dans l'Écriture (75). Après cela, il nous dit, 1°. que ce principe est faux de toute fausseté; car il n'est pas vrai que les passages qui prouvent la divinité de Jésus-Christ puissent être en façon du monde éludés. Il n'y a point de passages si clairs, on le sait bien, continue-t-il, sur lesquels les hérétiques n'imaginent et n'aient inventé des chicanes. Mais si l'on appelle cela éluder, il n'y a rien dans l'Écriture, rien même dans tous les livres du monde et dans le langage des hommes, qui ne puisse être éludé. Il prouve cela en montrant de quelle

manière l'on pourrait faire des chicanes sur les textes de l'Évangile qui affirment l'humanité de Jésus-Christ, et sur les canons du concile de Nicée (76), et sur un passage qui serait fait à plaisir (77) pour être la preuve la plus claire et la plus distincte qui se puisse imaginer de la trinité et de l'incarnation. En 2°. lieu, il assure (78) que c'est la dernière de toutes les lâchetés, et la plus grande de toutes les prévarications qu'un théologien orthodoxe puisse commettre contre la divinité éternelle du fils, que de l'abandonner ainsi en proie à l'incrédulité des hérétiques, en leur faisant un aveu si faux, si dangereux et si propre à les flatter dans leurs erreurs (79)..... Cet aveu, que la divinité du fils n'est point suffisamment expliquée dans la révélation écrite, est justement ce qui confirme les sociniens dans leur hérésie, et ce qui peut porter les autres à l'embrasser. En 3°. lieu, il dit (80) que M. Arnauld doit reconnaître que jusqu'au concile de Nicée il a été permis de nier la divinité de Jésus-Christ sans risquer son salut, et que si l'article de la divinité du fils n'a point été un article de foi nécessaire au salut durant trois cents ans, il n'a pu le devenir par la décision d'un concile, parce que, selon les plus raisonnables docteurs de l'église romaine, du nombre desquels messieurs de Port-Royal sont, l'église, le pape ni les conciles ne sauraient faire de nouveaux articles de foi. D'où il s'ensuit qu'encore aujourd'hui la divinité du fils n'est pas un point de foi pour lequel on puisse dire anathème à ceux qui le nient. Ainsi, en s'avancant de principe en principe, il est clair qu'on n'a pas mauvaise raison de soupçonner M. Arnauld de ne point croire les mystères de l'incarnation et de la trinité, ou du moins de ne les pas regarder comme des affaires capitales dans la religion. En 4°. lieu, il prouve (81) que ces messieurs ont fait paraître qu'ils n'avaient pas une

(73) Esprit de M. Arnauld, tom. I, chap. VI, pag. 197.

(74) La même, pag. 198.

(*) Pag. 103.

(75) Esprit de M. Arnauld, tom. I, chap. VI, pag. 201.

(76) La même, pag. 203 et suiv.

(77) La même, pag. 205 et suiv.

(78) La même, pag. 209.

(79) La même, pag. 211.

(80) La même, pag. 212, 213.

(81) Pag. 213 jusqu'à pag. 219.

grande déférence pour l'autorité de l'église. *Cela étant, conclut-il (82), les mystères de la trinité et de l'incarnation, d'une part, ne pouvant être trouvés par des textes de l'Écriture qui ne puissent être éludés, selon ces messieurs ; et d'autre part, n'étant appuyés que sur des décisions pour lesquelles ils ne croient pas qu'on doive avoir une soumission aveugle, il est clair que ces mystères n'ont plus de fondement ferme, et que dans la théologie de Port-Royal ils ne peuvent être tout au plus que des problèmes.* En 5^e. et dernier lieu, il nous régale d'un conte qu'il fait précéder d'un préambule qui vaut son pesant d'argent. *J'ajouterai une histoire, dit-il (83), que je ne donne au public qu'avec répugnance, et après avoir long-temps combattu. Si ces messieurs ne nous poussaient pas avec tant d'injustice et tant de cruauté, nous n'en serions jamais venus là. Mais on ne doit plus rien à un homme comme M. Arnauld, qui viole si hautement les lois de la charité et de la sincérité.*

Voici l'abrégé de cette histoire : « (84) Il y a environ quinze ou vingt ans (85) qu'un jeune homme, fils d'un trésorier de France de la généralité d'Orléans, nommé Picaut, ou Picot, destiné à l'église, étudiait à Paris dans la maison de messieurs de Port-Royal. » La conversation d'un ministre révolté, et quelques lectures, le convinquirent que le pape est l'antechrist : il fit là-dessus un écrit pour son usage ; et ayant su que cet écrit était tombé entre les mains du directeur, et que sa famille en était avertie, il s'échappa. « Il vint au Perche, où il avait un bénéfice, afin d'essayer d'en tirer quelque argent. Il tomba hardiment entre les mains d'un gentilhomme huguenot, distingué pour la naissance, et particulièrement pour le mérite. Ce gentilhomme, fort éclairé et habile dans les matières de religion, le poussa fort loin sur les causes qui le

» portaient au changement ; et en passant d'un sujet à l'autre, il découvrit que ce jeune homme avait les sentimens des sociniens sur les mystères de la trinité et de l'incarnation, et qu'il était armé de toutes leurs méchantes difficultés ; mais, à cela près, fort plein des opinions de l'église romaine, et fort peu disposé à recevoir les dogmes des réformés, excepté celui-là, que le pape était l'antechrist. Le gentilhomme fut extrêmement surpris de voir que ce jeune homme était socinien. Il lui demanda où il avait pris ces opinions. Le jeune homme répondit sans mystère qu'il les avait prises dans la maison de Port-Royal, où il avait étudié ; qu'il y avait là-dedans diverses personnes qui avaient ces sentimens ; qu'on défendait aux novices et aux étudiants de lire les livres de Calvin et des calvinistes ; qu'aussi ne les avait-il jamais lus ; mais que pour les ouvrages des sociniens, ils n'étaient point enfermés dans un lieu à part de la bibliothèque de la maison, et que les lisait qui voulait. Ensuite ce jeune garçon se sauva en quelque province éloignée, et sortit enfin de France pour éviter la persécution de ses parens ; et l'on a su depuis, que ceux qui avaient travaillé à l'instruire n'avaient jamais pu venir à bout de le défaire de son socinisme (86). » Nous oublierions l'une des meilleures pièces du sac, si nous ne rapportions pas ce qui suit : « L'auteur de l'Apologie pour les Catholiques, qui verse des torrens de bile à la rencontre d'un mot qui le chagrine tant soit peu, ne manquera pas de se récrier en cet endroit contre l'impudence, contre la fourbe et la calomnie. Il n'y aura pas, selon lui, assez de feu dans les enfers pour punir l'auteur d'une si horrible médisance. Mais je veux bien l'avertir que je ne me rends garant que de ceci : 1^o. C'est que ce jeune homme a fait cette histoire, et l'a faite à un grand nombre de personnes très-dignes de foi, et d'une probité parfaitement

(82) *Là même, pag. 220.*

(83) *Là même.*

(84) *Là même.*

(85) *Notes que l'auteur écrivait son livre l'an 1683.*

(86) *Esprit de M. Arnauld, tom. I, chap. VI, pag. 222.*

» reconnue ; 2°. que ce jeune homme
 » était véritablement socinien en sor-
 » tant des mains des théologiens de
 » Port-Royal, et qu'il avait pris le
 » socinianisme dans leur maison. Du
 » reste on ne saurait dire si ce qu'il
 » ajoute est vrai, que ses maîtres
 » fussent infectés de la même hérésie.
 » Mais on ne voit aucune raison
 » qui ait obligé cet étudiant à inven-
 » ter une si horrible calomnie. Et
 » cela, joint à la manière dont ils
 » ont parlé des mystères de la tri-
 » nité et de l'incarnation, peut faire,
 » sinon une preuve, au moins un
 » très-violent soupçon. Voilà ce que
 » nous en savons, ce que nous a-
 » vions à en dire. Le public forme-
 » rases sentimens là-dessus comme
 » il lui plaira. C'est ce que l'on
 » gagne à pousser les gens à bout
 » (87). »

Cet auteur ne croyait pas que la réplique de M. Arnauld ne contiendrait que peu de paroles. Il s'attendait à des torrens de réflexions et d'exclamations, car il avait une opinion merveilleuse des effets de l'historiette. Mais M. Arnauld se contenta de la réfuter en peu de mots et avec beaucoup de modération, pour un homme qui savait fort bien se mettre en colère. Voici ce qu'il dit : « Il a
 » voulu faire croire qu'on avait à Port-
 » Royal de l'éloignement du calvinisme, mais qu'on y avait un grand
 » penchant pour les hérésies des sociniens, et voici la preuve qu'il en
 » donne. On instruisait à Port-Royal,
 » dans les lettres humaines, de jeunes enfans de condition, qu'on travaillait en même temps à élever
 » dans la piété. Ils n'avaient, la plupart, que dix, douze ou quatorze
 » ans, et le plus âgé en avait à peine seize. C'est pour eux qu'ont été faites les Méthodes grecques et latines
 » et les Racines grecques en vers français. Écoutons maintenant ce
 » que M. Jurieu nous conte dans son fameux livre de *l'Esprit de M. Arnauld*. Il dit qu'on leur cachait
 » avec grand soin les livres des calvinistes ; mais que pour ceux des
 » sociniens, on les leur laissait lire tant qu'ils voulaient ; et que c'est
 » par la lecture de ces livres qu'un

» de ces enfans qu'il nomme, et qu'il
 » dit qui était d'Orléans, s'étant
 » tété des erreurs des sociniens, avait
 » quitté l'église, et s'était fait her-
 » guenot. Or tout cela est faux de la
 » dernière fausseté. Il n'y a jamais
 » eu d'enfans à Port-Royal du nom
 » de la famille dont il est dit qu'il
 » celui-là ; et il n'y en a même
 » mais eu aucun de la ville d'Orléans.
 » Et le fondement de tout
 » cela, qui est qu'on laissait lire à
 » des enfans de cet âge-là des livres
 » des sociniens, ne montre que trop
 » qu'il n'y a rien qu'on ne doive
 » tendre d'un homme qui est capable
 » de débiter des mensonges si hor-
 » ribles et si incroyables (88). »

On pourrait faire plusieurs réflexions sur la peine que l'auteur de *l'Esprit* de M. Arnauld s'est donnée pour convaincre de socinianisme le Port-Royal ; mais je n'en ferai que trois.

La 1^{re}. est que si quelqu'un accusait de la même chose cet écrivain, il trouverait toute faite l'instruction de ce procès dans *l'esprit* de M. Arnauld ; car il n'aurait qu'à bâtir ce syllogisme :

Un homme qui croit, d'une part, que les mystères de la trinité et de l'incarnation ne peuvent être prouvés par des textes de l'Écriture qui puissent être éludés ; et qui, d'autre part, n'a pas une soumission aveugle pour les décisions des conciles (89), est socinien.

Or l'auteur de *l'Esprit* de M. Arnauld croit cela, et n'a pas cette soumission.

Donc il est socinien.

La majeure de ce syllogisme est évidemment la doctrine de cet auteur ; car en voulant justifier ce qu'il avait dit (90), que le socinianisme était la théologie de quelques sociétés graves, c'est-à-dire de messieurs de Port-Royal, il s'est servi d'une preuve qu'il a tirée de ce qu'ils enseignent que la divinité de Jésus Christ n'a pas été révélée avec assez d'évidence, et de ce qu'ils ont donné

(88) Arnauld, *Dissertation sur le prétendu Recherche du Plaisir des Sens*, pag. 13, 14.

(89) Voyez *l'Esprit* de M. Arnauld, tom. I, pag. 220.

(90) Dans la *Politique du Clergé*, pag. 9

(87) *Esprit* de M. Arnauld, tom. I, pag. 224.

peronner qu'ils ne croient
 oit obligé de se soumettre
 s. Il faut donc qu'il prenne
 n signe non équivoque de
 cinienne, autrement il ne
 it pas de calomnie; son
 serait mal prouvée, et il
 t chargé de la note d'un
 teur. Prouvons donc seu-
 nineure. Elle a deux par-
 nière n'a pas besoin d'être
 ar il est assez manifeste
 stre protestant n'a pas une
 aveugle pour les con-
 us trouverez la preuve de
 : dans ces paroles : « J'a-
 s que je veuille dimi-
 orce et la lumière de ces
 s de la divinité de l'É-
 mais j'ose affirmer qu'il
 pas un qui ne puisse être
 : les profanes. Il n'y en a
 ui fasse une preuve, et
 l'on ne puisse répondre
 chose : et considérés tous
 , quoiqu'ils aient plus
 que séparément, ils n'en
 assez pour faire une dé-
 ion morale (91). » Il serait
 n'objecter que ce passage
 point la divinité de Jésus-
 en vain prétendrait-on
 ous a révélé évidemment
 de son fils dans l'Écriture,
 tenait qu'il n'est point
 l'Écriture soit la parole
 ais de plus cet auteur est
 océs avec un autre mi-
 sur la question si la foi
 stères suppose l'évidence
 age; et il a pris là-dessus
 ent la négative, mais il
 ssi que l'affirmative est un
 pernicious. Voici un au-
 u'on lui peut donner de
 s armes. Vous avez dit
 pas vrai que les passages
 nt la divinité de Jésus-
 issent être en façon du
 dés (94). Vous avez dit
 aussi clairs que les passages
 nent son humanité, et
 que la décision du concile
 et qu'aucun texte qu'on

Traité de la Nature et de la Grâce,

et ceci en juillet 1696.

ses deux livres contre M. Saurin.
 le M. Arnauld, tom. I, pag. 201.

voudrait faire à plaisir. C'est dire que
 les chicanes à quoi ils pourraient être
 exposés sont aussi vaines que les chi-
 canes que l'on ferait contre un texte
 dressé à plaisir. D'où vient donc que
 vous avouez (95) que les caractères de
 la divinité de l'Écriture peuvent être
 éludés. D'où vient que vous dites que
 les objections des sociniens sont con-
 sidérables? Voici vos paroles : *Les*
preuves de l'Écriture qui établissent
la trinité, l'incarnation, la néces-
sité de la grâce, ne sont pas dans le
dernier degré d'évidence; ces mystè-
res souffrent et reçoivent des difficul-
tés, non-seulement par égard à la
raison humaine, mais aussi par rap-
port à l'Écriture Sainte, où il y a
plusieurs textes qu'on a besoin de ré-
concilier avec la vérité. Si quelqu'un
croit que les difficultés des sociniens
contre les mystères, et celles des pé-
lagiens contre la grâce, sont vaines et
de nulle considération, il se trom-
pe et n'y fait pas attention. Ce sont
des difficultés très-réelles, et qui mé-
ritent d'être éclaircies (96). Souvenez-
 vous que dans l'Esprit de M. Arnauld,
 c'est la dernière de toutes les lâche-
 tés et la plus grande de toutes les
 prévarications qu'un théologien or-
 thodoxe puisse commettre contre la
 divinité éternelle du fils, que de l'a-
 bandonner ainsi en proie à l'incrédulité
 des hérétiques, en leur faisant un
 aveu si faux, si dangereux et si pro-
 pre à les flatter dans leurs erreurs
 (97), c'est-à-dire en leur avouant,
 comme vous faites, que Jésus-Christ
 n'a pas fait connaître sa divinité en
 termes si clairs, qu'il fût impossible de
 les éluder (98).

Ma 2^e. réflexion est que si ces preu-
 ves du socinianisme de messieurs de
 Port-Royal étaient bonnes, il s'en-
 suivrait que toute l'église romaine
 serait socinienne; car ce qu'ils ont
 dit de l'obscurité de l'Écriture est un
 dogme universel dans cette église.
 D'ailleurs il y a fort peu de catholi-
 ques romains qui attribuent au pape
 d'être infallible sur les matières de

(95) Ci-dessous, citation (91).

(96) Jurieu, Défense de la Doctrine universelle
 de l'Eglise, pag. 467.

(97) Esprit de M. Arnauld, tom. I, pag.
 209.

(98) Voyez l'Esprit de M. Arnauld, la même,
 pag. 198.

fait. On n'attribue pas même aux conciles œcuméniques ce privilège. Les jansénistes n'ont jamais nié l'infailibilité de ces conciles sur les matières de droit, et ils ont même reconnu que les cinq propositions étaient hérétiques, au sens auquel ils ont prétendu que les papes les ont condamnées. Ce qu'ils ont dit de particulier pour la justification des religieuses qui refusaient de signer certains formulaires, et d'acquiescer à des mandemens épiscopaux, est d'une telle nature, que tous les moines en diraient autant, s'ils se trouvaient inquiétés par des évêques. Combien de procès ont-ils avec leurs prélats? Combien de fois se pourvoient-ils contre eux par des appels ou à des synodes ou au pape? N'est-ce pas un signe manifeste qu'ils ne croient pas que l'on doive sacrifier ses lumières à l'autorité des tribunaux subalternes? J'avoue qu'il y en a quelques-uns qui disent qu'un religieux doit obéir aveuglément à son supérieur; mais ce n'est que par rapport à la discipline et aux observances; et ils ne se croiraient pas obligés de lui obéir, s'il leur commandait de croire ce qu'ils savent être condamné par les décisions des conciles. De sorte que si le Port-Royal est socinien, puisqu'il a dit, d'un côté, que l'Écriture ne contient pas évidemment nos mystères; et de l'autre, que l'on ne doit pas signer contre les lumières de la conscience un mandement épiscopal ou une bulle qui ne prononce que sur un fait, il n'y a point d'académie ni de communauté religieuse dans la catholicité qui ne soit socinienne. Admirons donc le discernement de l'adversaire de M. Arnauld; confessons que jamais homme ne fut plus heureux que lui à choisir des preuves. Il est fort assuré que si les jésuites se trouvaient jamais dans le même cas où le Port-Royal s'est trouvé, ils feraient le même manège que le Port-Royal a fait (99). Seraient-ils pour cela sociniens?

(99) Pendant la congrégation de Auxiliis, Clément VIII ne leur étant pas favorable, ils soutinrent publiquement dans Rome qu'il n'était pas de foi que Clément VIII fût pape. D'autres enseignèrent qu'il n'était pas infailible. Voyez l'Histoire de cette Congrégation, imprimée l'an 1687, pag. 49 : on y cite Matthieu, Histoire de France, liv. 2.

Ma 3^e. réflexion regarde les soins extrêmes que cet auteur prend de se disculper envers le public sur ce qu'il révèle le secret du nommé *Picaud* ou *Picot*. Il craint d'accabler le Port-Royal, il déclare qu'il a long-temps combattu avant que d'oser lancer ce coup de foudre; il ne l'aurait jamais fait, si ces messieurs eussent été moins injustes et moins cruels envers son parti; il s'applaudit néanmoins de les avoir terrassés : *c'est ce que l'on gagne*, conclut-il, *à pousser les gens à bout*. Cela n'a-t-il pas tout l'air d'une preuve convaincante? ne dirait-on pas que c'est une de ces productions qui, dans un procès, ne laissent à la partie aucun lieu de se pourvoir et de chicaner? Mais il se trouve au bout du compte qu'il n'objecte à messieurs de Port-Royal qu'un récit qu'il n'ose pas garantir; il ne sait si cela est vrai. Qui le croira donc, puisqu'il en doute lui-même, étant d'ailleurs assez simple pour s'imaginer que son histoire imprimerait à ces messieurs une flétrissure si honteuse, qu'il craint d'avoir fait un acte de cruauté? Qu'il n'ait point cela sur la conscience : il peut être fort assuré que de tels contes ne feront jamais d'impression sur des esprits désintéressés, ni même sur les jésuites. Je ne voudrais pas nier que *Picaud* n'eût dit cela; mais il le faut comparer à ces soldats déserteurs qui racontent mille fables sur l'état des villes assiégées dont ils s'échappent. J'ai un livre imprimé à Cologne, chez Pierre Marteau, l'an 1679. Il a pour titre : *Traité des Parlemens ou États Généraux*, composé par *Pierre Picault*. Voilà sans doute notre fugitif; car il y a beaucoup de socinianisme dans cet ouvrage. Lorsqu'un homme grave et de beaucoup de réputation quitte son pays et son église, on peut faire fond sur ce qu'il en conte. C'est ce qui me fait croire que l'auteur de la Politique du Clergé ne savait ce qu'il disait avec son prétendu tiers parti et ce grand nombre de sociniens dont il suppose que la France est pleine; car lorsque je demandai, il y a deux ou trois ans (100), à un fameux père de l'oratoire (101), s'il

(100) On écrit ceci en juillet 1696.

(101) C'est M. le Vassor, qui est aujourd'hui à Londres, qui est fort connu par ses ouvrages.

était vrai qu'il y eût beaucoup de sociniens parmi les ecclésiastiques de France, il me répondit que presque personne n'y connaissait les ouvrages et les dogmes de ces gens-là. Il se trouve partout des mécréans et des doutans ; mais ce ne sont pas des sociniens.

Concluons que l'auteur de la Politique du Clergé, n'ayant pu donner des preuves de l'accusation atroce qu'il a publiée contre le Port-Royal, demeure dûment chargé de la note d'un franc calomniateur. Il faut comparer ces preuves à celles d'un homme qui, ayant dit que le gouverneur d'une place est traître à son souverain, le prouverait ; 1°. en lui imputant une conduite qui serait celle de tous les autres gouverneurs, et celle des gouverneurs qu'il reconnaîtrait fidèles ; 2°. en publiant quelque sot conte qu'un soldat sorti de la place aurait fait aux ennemis.

(N) *Ce qui concerne le jeune Picaut, le grand témoin de l'auteur moderne dont il est ici question.*] Voici ce que M. le Vassor me fit l'honneur de m'écrire le 2 janvier 1697. « Si vous m'eussiez dit que vous » vouliez parler de l'aventure de Picaut, que M. Jurieu raconte fort de » travers, je vous en eusse bien instruit. Il était de mon pays (102), » et je le connais fort. Son frère aîné » a épousé une de mes proches parentes. C'était un pauvre garçon » qu'Aubert de Versé gâta sur le socinianisme, non à Port-Royal, » mais dans une maison de l'Oratoire où ils se trouvèrent ensemble. Les » pères de l'Oratoire renvoyèrent de » Versé dès qu'ils s'aperçurent qu'il » dogmatisait, et ils gardèrent quelque temps Picaut, pour tâcher de » le guérir, mais il n'y eut pas » moyen. » Cela s'accorde parfaitement avec une lettre de M. Simon, qui a été imprimée. Voici ce que l'on y trouve (103) : « Je puis vous assurer qu'il y a dans ce libelle (104) » un grand nombre d'histoires fausses, et qui ne peuvent pas avoir

qui a professé la théologie dans l'Oratoire, et qui connaît parfaitement l'état civil et ecclésiastique de France.

(102) M. le Vassor est d'Orléans.

(103) Lettres choisies de M. Simon, pag. 145.

(104) C'est-à-dire l'Esprit de M. Arnauld.

» été gâtées par M. J. (105). Peut-on » rien voir, par exemple, de plus » faux et de plus ridicule que celle » qui est rapportée si au long à la » page 221, et dans les suivantes de » ce premier volume ? On y suppose » que messieurs de Port-Royal ont » eu dans Paris une maison où ils » enseignaient le socinianisme à leurs » écoliers, auxquels on laissait lire » librement les livres des sociniens. » Ce roman est si bien circonstancié, » qu'il n'y a personne qui ne juge » d'abord que c'est plutôt une véritable histoire qu'un conte fait à » plaisir. Il est cependant certain » que messieurs de Port-Royal n'ont » eu dans Paris aucune école où ils » instruisirent la jeunesse. Voici ce » qui a donné lieu à ce roman. Le » jeune homme dont on parle, nommé Picaut, était dans l'institution des pères de l'Oratoire, qui est » proprement le noviciat de ceux » qui veulent entrer dans cette congrégation. Il s'y trouva en même » temps un homme fort connu dans » le monde, qui avait été ministre en » Bourgogne, et que ses confrères » avaient chassé après l'avoir vaincu de socinianisme. Les pères » de l'Oratoire, qui le croyaient ministre converti, le reçurent dans » leur institution. Ce fut lui qui, » par des leçons qu'il fit à ce jeune » homme sur l'Apocalypse et sur le » socinianisme, lui renversa la cervelle. Ainsi ce socinianisme venait » des vôtres et non pas de messieurs » de Port-Royal, ni des pères de » l'Oratoire. Cette école où les livres » des sociniens ne sont point enfermés sous la clef est une pure vision » de vos gens, qui débitent, dans tout » cet infâme libelle, des faussetés manifestes pour de véritables histoires. »

(O) *On s'est plaint que certaines réfutations de ses livres ont... contribué à l'augmentation de sa secte.*] C'est le jugement que fit Drusius (106) d'un ouvrage publié contre Socin, par

(105) Cela se rapporte à ces paroles de la même page : l'homme de la monnaie, indigné de cette bévue, me répondit fort ingénument et sans faire beaucoup de réflexion, parlant de M. J., cet homme gâte tout ce qu'on lui envoie.

(106) Voyez sa lettre ad Fratres Belgas, c'est la CCLIII^e. du Recueil des Lettres publiées par les remontrants, edit. Amstel., 1684.

Sibrand Lubbert, l'an 1611. *Credebat ille* (Lubbertus)... *rectè se facere atque utiliter, quòd Socinum de Servatore integrum ederet cum prolixa refutatione. Sed vide quid collega ipsius J. Drusius de facto isto judicaret: Plures solè libri Socini lectione, et parùm accuratà ejus confutatione, socinianos brevi tempore factos fuisse scribit, quàm multis antè annis per cæteros libros eorum facti fuerant. Nec mirum. Qui enim argumenta adversarii sui, cum nervis suis omnibus vibrata ac torta, validè non retorquet, is proponendo illa, plus obest causæ suæ, quàm confutando prodest* (107). Voilà ce qu'on trouve dans un ouvrage imprimé l'an 1624. La même chose se trouve dans une lettre qu'Arnold Poelenburg publia l'an 1655. Rapportons ses paroles: elles frappent deux autres réfuteurs des sociniens. *Laudant vulgò et magnificè deprædicant reformati consilium magistratûs Amstelodamensis, quò libros Crellii et Volckelii de verâ religione jussit exurere. At à quo decretum istud amplissimi magistratûs majore contemptu violatur, quàm à D. Maresio, qui nobis duas jam partes istius operis combusti ac intermortui in lucem vitamque revocavit? Quòd in re aliorum reformatorum exemplum imitari se dicit; nec dubium est, quin hunc quoque alii secuturi sint, qui pro sua parte diligenter incumbant, ut plurima socinianorum scripta protrudant in lucem. Adjicitur quidem, fateor, in plerisque adversariorum libris refutatio; sed ut est hominum indoles ad deteriora proclivior, multò facilius hæresin, quàm veritatem allubescere vulgò creditum est. Deindè addita refutatio interdum usque adeò frigida et infirma est, ut nulla res efficacius errorem in animos instillet, quàm ejusmodi refutatio. Hinc cum Sibrandus Lubbertus Socini librum de Servatore edidisset integrum, addidit prolixa responsione, vir clar. Johan. Drusius ipsius collega hoc factum sanè quàm ægerrimè tulit, scripsitque ejus libri editione, et parùm accuratà refutatione, plures ad socinianismum brevi spatio temporis adductos, quàm omnibus socinianorum libris, qui multis retrò annis ex-*

(107) Bodecherus ineptiens, pag. 15, apud Crenium Animadv., part. XI, pag. 120, 121.

stitissent. Constat mihi ex relatu viri cujusdam et docti, et pii, et à socinianismo alieni, D. Gomarum (at qualem virum!) olim in academia Leidensi prælegentem, argumenta quædam Socini refutasse; sed ita infeliciter, ut multò facturum fuisset satius, si ea penitus intacta reliquisset. Quod idem affirmare possis de plerisque scriptoribus hodiernis, qui ex Socini refutatione student inclarescere, magnumque nomen (imperitiæ credo suæ) ad posterum transmittere, cum passim paucas rationes, et multa convitia, velut de plastro, in adversarios congerant. Junium tamen, Placæum, aliosque his similes semper excipio, qui non maledictis, sed ut theologos decuit, argumentis Socinum oppugnant (108). Voyez aussi la préface que Christien Hartsoeker (109) a mise au devant de cette lettre. Drusius, que l'on y cite pour le même fait, y est traité de *doctissimus et ὀρθόδοξος*.

Je laisse à mon lecteur le jugement de tout ceci, et me contente d'observer en général qu'une réfutation faible d'un livre ne sert qu'à le rendre plus recommandable. Mézerai l'a dit il y a long-temps. « Du Plessis » Mornai... avait composé un gros » livre contre la messe : la gravité » de la matière, la qualité de l'auteur, la politesse du langage, et la » force qui d'abord paraissait dans » ses raisonnemens et dans les autorités qu'il avait tirées des pères, » au nombre de plus de quatre mille, » lui avaient acquis une grande réputation ; et elle avait encore été » augmentée par les faibles attaques » de tous ceux qui s'étaient mêlés de » le réfuter (110). »

D'autres ont remarqué que rien n'est plus pernicieux que d'employer de mauvais raisonnemens contre les impies (111). L'auteur de la Religion du Médecin observe (112) qu'un

(108) Arnoldus Poelenburg, in epistolâ ad C. H., c'est-à-dire Christianum Hartsoekerum, p. 59, apud Crenium, ibidem, pag. 122.

(109) Il a été ministre des arminiens à Rotterdam. C'est le père de M. Hartsoeker le philosophe.

(110) Mézerai, Abrégé chronol., tom. I, l'ann. 1600, pag. m. 223.

(111) Voyez la remarque (A) de l'article GARRASSI, tom. VII, pag. 23, et ce que je cite de Monconis dans la remarque (M) de l'article NOBES, tom. VIII, pag. 167.

(112) Religio Medici, sect. VI, pag. m. 36.

qui veut confirmer ses opinions doit disputer avec des gens puissent pas se bien défendre, l'n'est pas donné à un chacun tenir la vérité, y ayant des qui ignorent leurs principes, et laissent entraîner par un zèle tendu. Ils donnent envie aux d'attaquer des vérités que de défenseurs rendent faciles à. Voyez ce que saint Augustin reconnu quant aux disputes triomphait des orthodoxes. Il t pas oublier que les auteurs éclairés aiment mieux se taire l'entreprendre d'attaquer un qu'ils trouvent trop fort. Ils t à cet égard-là le chemin qu'un politique voulait qu'on suivît port à certains abus si enraque les magistrats qui s'effor- t d'en procurer la réforme t paraître leur impuissance, mettraient leur autorité inement (114). Fra Paolo entra s considérations lorsqu'on vou- charger d'écrire contre le *trionfo della Libertà Veneta* (115). rois néanmoins qu'il y a ici stinction à faire. Il est plus e ne rien répondre que de mal re à un ouvrage dangereux ; lis-je, est plus utile à l'égard is qui comparent sans préjugé ections et les solutions, et qui issent profondément sur cha- chose. Mais les bonnes âmes , et faciles à contenter dans tières dont elles sont persua- se scandalisent beaucoup plus qu'on ne répond rien aux an- stes, que de la faiblesse d'une e. Elles ne s'aperçoivent pas nt que la réponse soit faible : r trouvent toujours quelque le triomphe ; car il n'y a point ulation si pitoyable qui ne one des observations sur quel- éfaits du livre de l'adversaire. servations n'iront pas au fait , Voyez la remarque (D) de son article , pag. 553.

Omittere potius prævalida et adulta vitia e adsequi ut palam fieret quibus flagitiis essemus. Tiberius, apud Tacitum, Ann., cap. LIII. Voyez dans la remarque article NESTORIUS, tom. XI, pag. 125, tion que j'ai faite de ce passage de

Voyez l'abbé de Saint-Réal, pag. m. 37 injuration des Espagnols contre Venise.

et ne seront pas le dénoûment de la question principale, je le veux : mais enfin elles plairont, et contenteront par l'idée de supériorité qu'elles communiqueront à des lecteurs prévenus, et qui ne comparent pas tout un livre à tout un livre.

Au reste, le passage de Mézerai me rappelle dans la mémoire ce que l'on a dit du fameux comte de Tilli, qu'il acquit de l'honneur souvent, en partie par sa bonne conduite, en partie par la mauvaise de quelques-uns de ceux avec lesquels il avait affaire (116). Il n'est pas le seul à qui cela puisse convenir. César trouvait que Pompée, par un bonheur tout particulier, s'était acquis le surnom de Grand, pour avoir vaincu des peuples qui n'entendaient point la guerre (117). On a dit de quelques princes qu'ils avaient été grands par leurs vertus, et par les mauvaises qualités des autres, *magni suis virtutibus et vitiis aliorum*.

(P).....] Le traité de *Auctoritate S. Scripturæ*, que Vorstius fit réimprimer à Steinfurt, l'an 1611, in-8°, en y ajoutant quelque chose, est un ouvrage de Fauste Socin, qui le publia l'an 1588, sous le nom de *Dominicus Lopez societatis Jesu*. On mit au titre qu'il avait été imprimé à Séville, *Hispani ex officinâ Lazari Ferrerii*. Cet ouvrage fut imprimé anonymement à Bâle, en français, l'an 1592. Dans l'avertissement du libraire l'on assure que les théologiens de Bâle l'avaient approuvé après un sérieux examen, et qu'ils y avaient seulement désapprouvé trois endroits, dont la censure fut insérée (118). Le soin que Vorstius se donna d'en procurer une nouvelle édition fut l'une des preuves que l'on employa pour confirmer les soupçons de son socinianisme. On ne peut nier que la doctrine de Socin ne paraisse dans cet ouvrage ; mais il est d'ailleurs rempli de très-bonnes preuves de la vérité de la religion chrétienne.

(116) Soldat suédois, pag. 133. Voyez aussi ce que je cite de M. de la Rochefoucault, dans les Pensées sur les Comètes, pag. 793.

(117) Voyez Appien, de Bello civili, lib. II, pag. m. 793 : et Suétone, in Cæsare, c. XXXV.

(118) Voyez la préface de l'édition de Steinfurt.

SOMMONA-CODOM. C'est ainsi que les Siamois appellent un certain homme extraordinaire, qu'ils croient être parvenu à la suprême félicité (a). Je n'en parle que pour avoir lieu d'examiner une objection très-subtile que M. du Rondel m'a proposée (A) contre ce que j'ai avancé dans l'article de Lucrece (b), *que la foi de l'existence de Dieu, sans la foi de la Providence, ne peut pas être un motif à la vertu.*

Le père Tachard conte plusieurs choses de ce Sommona-Codom, qu'il appelle *Sommonokhodom*. C'est, dit-il (c), le dieu que les Siamois adorent à présent. Ils supposent qu'il « naquit dieu » par sa vertu propre ; et qu'« in- » continent après sa naissance, » sans aucun maître qui l'in- » struisît, il acquit par une simple vue de son esprit une » connaissance parfaite de tout » ce qui regarde le ciel, la terre, le paradis, l'enfer, et des » secrets les plus impénétrables » de la nature ; qu'il se souvint » au même temps de tout ce » qu'il avait jamais fait dans les » différentes vies qu'il avait » menées ; et qu'après avoir enseigné aux peuples ces grandes choses, il les laissa écrites » dans des livres, afin que la » postérité en profitât. C'est » dans ces livres qu'il raconte de » lui-même, qu'étant devenu » dieu il souhaita un jour de

» manifester aux hommes sa » divinité par quelque prodige » extraordinaire (d)..... Qu' aussitôt il se sentit porté en l'air » dans un trône tout éclatant » d'or et de pierreries, qui sortit de terre au lieu même où » il était ; et que les anges, » étant à l'instant descendus du » ciel, lui rendirent les honneurs » et les adorations qui lui étaient » dues (e)..... Que depuis le » temps qu'il aspira à devenir » dieu, il était revenu au monde de cinq cent cinquante fois » sous différentes figures ; que, » dans chaque renaissance, il » avait toujours été le premier » et comme le prince de ceux » d'entre les animaux sous la » figure desquels il naissait ; » que souvent il avait donné » sa vie pour ses sujets, et qu'étant singe il avait délivré » une ville d'un monstre horrible qui la désolait ; qu'il avait » été un très-puissant roi, et » que sept jours avant que d'obtenir le souverain domaine de » l'univers, il s'était retiré, à l'imitation d'un certain anachorète, avec sa femme et ses » deux enfans dans des solitudes » écartées ; que là il était mort » au monde et à ses passions » (f)..... Il avait parcouru le » monde, faisant connaître aux » hommes le bien et le mal, et leur enseignant la vraie religion, qu'il écrivit lui-même » pour la laisser à la postérité. » Il s'était même attiré plusieurs » disciples, qui, dans la condition de prêtres, devaient faire

(a) Voyez M. de la Loubère, Relation de Siam, tom. I, chap. XXII, num. 4, et 5, pag. m. 500, 501.

(b) A la fin de la remarque (K) de l'art. LUCRÈCE le Philosophe, tom., IX pag. 521.

(c) Tachard, Voyage de Siam, liv. VI, pag. 205, édit. de Hollande.

(d) Là même, pag. 206.

(e) Là même, pag. 207.

(f) Là même, pag. 214.

» une profession particulière de
 » l'imiter, en portant un habit
 » semblable au sien, et en gar-
 » dant les règles qu'il leur don-
 » nait, lorsqu'enfin il arriva à
 » la quatre-vingt-deuxième an-
 » née de son âge..... il fut
 » attaqué d'une violente coli-
 » que, dont il mourut. Son
 » âme monta au huitième ciel
 (B). » Nous verrons ci-dessous
 (C) ce que l'on conte de son
 frère.

(A) *Je n'en parle que pour avoir lieu d'examiner une objection.... que M. du Rondel m'a proposée.*] M. du Rondel, ayant lu les remarques (K) et (L) de l'article *Lucrèce* le philosophe, eut la bonté de m'écrire qu'il craignait que l'on ne les combattît et par des exemples et par des raisons : « Car en premier lieu, à Siam » et en autres pays où l'on croit en » Sommona-Codom, c'est un dogme » incontestable que ce dieu ne se » mêle de quoi que ce soit dans son » Nireupan, et laisse aller sur la » terre toutes choses à leur gré ; et » cependant on ne laisse pas de le » prier, de l'invoquer, et de tâcher » par toute sorte d'efforts de l'imiter » dans la pratique des vertus. Voyez » le premier tome de M. de la Lou- » bère. Mais en second lieu, quand » il n'y aurait, ni Sommona-Codom, » ni tout autre dieu en ce monde, » de cela seulement qu'on parle des » dieux, et qu'on attache à ces idées- » là toute la beauté des mœurs, il » se trouverait parmi les hommes » force gens qui aspireraient à ce » degré de gloire (1). » La nécessité où je me trouve réduit de renvoyer une infinité de choses à un autre temps me contraint ici, à mon grand regret, de supprimer toute la suite de la belle lettre de M. du Rondel ; mais j'en mettrai le précis dans ces trois ou quatre mots : il représente fortemens le pouvoir de l'admiration, et il montre, par de grands exemples, que la seule envie d'imiter un beau

modèle a porté les hommes à des actions très-difficiles (2).

I. Répondons premièrement à l'objection qu'il a fondée sur la conduite des Siamois, et pour mieux développer cette matière, rapportons d'abord les paroles de l'historien : « Sommona-Codom avant de » mourir ordonna qu'on lui consacrat des statues et des temples, et » depuis sa mort il est dans cet état » de repos qu'ils expriment par le » mot de Nireupan. Ce n'est pas un » lieu, mais une manière d'être : car, » à parler juste, disent-ils, Som- » mona-Codom n'est nulle part, et » il ne jouit d'aucune félicité ; il est » sans nul pouvoir, et hors d'état de » faire ni bien ni mal aux hommes : » expressions que les Portugais ont » rendues par le mot d'anéantisse- » ment. Néanmoins, d'autre part, les » Siamois estiment Sommona-Codom » heureux ; ils lui adressent des » prières, et lui demandent tout ce » dont ils ont besoin, soit que leur » doctrine ne convienne pas avec » elle-même, soit qu'ils portent leur » culte au delà de leur doctrine ; » mais en quelque sens qu'ils attri- » buent du pouvoir à Sommona- » Codom, ils conviennent qu'il n'en » a que sur les Siamois, et qu'il ne » se mêle point des autres peuples » qui adorent d'autres hommes que » lui (3). » Vous voyez là manifestement que les Siamois disent le pour et le contre de leur Sommona-Codom. Ils disent qu'il ne jouit d'aucune félicité, et d'autre part ils l'estiment heureux. On peut donc croire qu'encore qu'ils disent qu'il est sans nul pouvoir, ils l'estiment fort puissant ; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils lui adressent des prières : leurs idées sont si confuses, qu'elles leur permettent d'affirmer le blanc et le noir d'un même objet. Quand ils le considèrent d'un certain sens, ils en disent une chose, et quand ils le considèrent d'un autre sens, ils la nient. Les notions de leur esprit sont différentes du sentiment de leur cœur ; c'est pourquoi leur théorie ne s'accorde pas avec leur pratique ;

(2) Voyez ci-après, le dernier alinéa de la présente remarque.

(3) La Loubère, Relation de Siam, tom. I, chap. XXIV, pag. m. 533, 534.

(1) Lettre de M. du Rondel du 28 de janvier 1696.

mais, quoi qu'il en soit, nous devons croire qu'ils n'invoquent point Sommona-Codom, en tant qu'ils croient qu'il n'a nul pouvoir, et qu'il ne se mêle de rien; mais en tant qu'à certains égards et par des maximes de sentiment, plus fortes pour l'ordinaire sur le peuple que les dogmes précis et distincts des spéculatifs, ils lui attribuent quelque puissance. L'historien insinue clairement qu'ils lui attribuent quelque pouvoir : *En quelque sens, dit-il, qu'ils lui en attribuent, ils conviennent qu'il n'en a que sur les Siamois.* Voilà ma première remarque : j'y ajoute cette observation. Ils sont très-persuadés qu'il y a des choses qui conduisent l'âme ou au malheur éternel, ou au bonheur éternel, et que tout ce qu'ils peuvent faire en l'honneur de Sommona-Codom est beau, louable, juste, propre à conduire au souverain bien. Ainsi, quand même ils enseigneraient constamment et sans aucune ombre de contradiction, qu'il ne se mêle de rien, qu'il n'a nul pouvoir, qu'il n'entend point les prières qu'on lui adresse, ils devraient s'adresser à lui dans leurs besoins, et pratiquer les vertus qui lui ont été agréables; car ce doit être selon eux le chemin de la suprême félicité. Je dis donc que leur dévotion et leur morale pratique ne combattent point ce que j'avance : car ils ont en même temps et la foi de l'existence, et la foi de la providence. Il est vrai qu'ils ne donnent point la providence à Sommona-Codom, mais il suffit qu'ils la donnent à quelque autre chose, et qu'ils attendent d'elle la récompense de leurs bonnes œuvres. *Ils n'ont pas moins perdu que les Chinois l'idée de la divinité, mais ils ont pourtant conservé cette ancienne maxime qui promet des récompenses à la vertu, et qui menace le crime de châtimement* (4). Ils attribuent donc cette justice distributive à une fatalité aveugle : c'est de cette fatalité qu'ils attendent leur bonheur, s'ils vivent bien : c'est elle qui leur tiendra compte des honneurs qu'ils auront rendus à Sommona-Codom. Pour comprendre leur impiété, il ne faut

que jeter les yeux sur celles des gens de lettres chinois : ce sont ceux qui ont des grades de littérature, et qui seuls ont part au gouvernement. Ils sont devenus tout-à-fait impies, et n'ayant pourtant rien changé au langage de leurs prédécesseurs, ont fait de l'âme du ciel, et de toutes les autres âmes, je ne sais quelles substances aériennes, et dépourvues d'intelligence; et pour tout juge de nos œuvres, ils ont établi une fatalité aveugle, qui fait, à leur avis, ce que pourrait faire une justice toute-puissante et toute éclairée. Ils prétendent que c'est une chose toute conforme aux principes de la nature, que par des sympathies secrètes, mais certaines, entre la vertu et le bonheur, et entre le vice et le malheur, la vertu soit toujours heureuse, et le vice toujours malheureux (5). Voilà donc les Chinois et les Siamois fort différens d'Épicure : ils nient l'existence de Dieu, et admettent une providence (6); au lieu qu'Épicure rejetait la providence, et reconnaissait l'existence de la divinité. Il ne faut donc pas trouver étrange que les Siamois invoquent Sommona-Codom, et qu'ils s'efforcent d'imiter sa belle vie; mais il faudrait trouver étrange qu'Épicure eût invoqué Jupiter, et qu'il se fût fait une grande violence en l'honneur des dieux; car il était persuadé que ses prières et ses efforts ne lui serviraient de rien. Les Siamois croient au contraire que le culte de leur héros leur attire une belle récompense : la fatalité aveugle, les lois et les sympathies naturelles qui ont lié selon eux la vertu avec le bonheur, et le vice avec le malheur, sont un motif et un frein aussi puissant que le saurait être la foi d'une providence éclairée.

Je passe bien plus avant, et j'ajoute à dire que dans l'ordre de la nature (7) les ressorts de cette foi n'ont pas tant de force que l'opinion des Siamois. Une liaison naturelle de la vertu avec le bonheur, et du vice avec le malheur, serait bien plus propre à remuer l'esprit mercenaire.

(5) Là même, num. 14, pag. 514.

(6) C'est-à-dire une loi de punition pour le mal, et de récompense pour le bien.

(7) C'est-à-dire en ne considérant pas l'opération de la grâce sur les âmes prédestinées.

(4) La Loubère, la même, chap. XXIII, n. 15, pag. 515.

l'est sans une grâce efficace la sion des orthodoxes. Cette liaison tirait toujours son plein et effet, puisqu'elle ne serait soumise à une cause qui trouve parfois bon de déroger à ses lois, étendre, de les rétrécir, d'en ou d'en retarder l'exécution ; disposer, en un mot, selon ses et selon les variétés des circonstances. Cette liaison, par cela que ce ne serait qu'une aveugle, donnerait aux vertueux une certitude d'une prompte réponse, et aux méchans une crainte d'une prompte punition. En supposant une providence dispose de toutes choses selon son plaisir, et avec une sagesse nous ne comprenons pas toutes ces, on ne peut pas être certain qu'une bonne action sera utile, ni qu'une mauvaise action sera dommageable ; car on peut s'imaginer dans une rencontre particulière, que dans des cas où il plaît à Dieu de ne pas suivre la loi générale de la pensée du bien, ou celle de la punition du mal. Les chrétiens content que ce sont des lois dont on suspend l'exécution aussi longtemps que bon lui semble. Ils disent qu'un vieux pécheur qui a goûté tous les plaisirs de la vie, et qui est heureux éternellement, pourvu qu'il ait fait de la mort il fasse un bon usage de la repentance ; et que si dans sa vie on se détourne du chemin de la vertu, qu'on avait suivi longtemps avec bien des adversités, on est condamné éternellement (8). De là on peut venir, sans doute, que la crainte des jugemens de Dieu, ni l'espoir des récompenses, ne fassent pas de bons mondes beaucoup d'impres-

S'il y avait une liaison indissoluble entre demander à Dieu dévotement une bonne chose et l'obtenir, on ne douterait jamais qu'une telle liaison conditionnée ne fût efficace ; mais quand on sait la doctrine des théologiens sur cette partie du sujet, on ne peut point s'assurer que les vœux les plus ardens et les plus pressans d'une mère pour la guérison de son fils, pour la conversion de son fils, pour la délivrance de son mari injuste-

ment emprisonné, seront exaucés. Ceux qui ont ouï prêcher sur l'efficacité de la prière, ou qui ont lu quelque livre sur cette question, savent que les preuves que l'on donne, et que l'on fonde ou sur des raisonnemens, ou sur des exemples, produisent presque une entière conviction ; mais il faut venir enfin à l'examen des difficultés. Les prédicateurs ne concluent pas sans supposer que quelqu'un leur demandera : Mais pourquoi donc y a-t-il des choses que l'on n'obtient pas, encore qu'on les demande avec foi, et pour la plus grande gloire de Dieu ? Ils répondent qu'il y a bien des rencontres où Dieu nous refuse ses grâces, afin de nous éprouver ou de nous humilier de plus en plus, ou parce qu'il sait que les faveurs que nous demandons nous seraient préjudiciables, et qu'il connaît mieux que nous nos véritables besoins, et les intérêts de sa gloire. Il n'y a point de cas où chaque personne ne puisse juger que par quelque un de ces motifs ses prières manqueront d'être exaucées, et cela fait que l'espérance d'être exaucé est toujours mêlée de beaucoup d'incertitude, et que bien des gens se relâchent dans la pratique de l'oraison, ou se réduisent à ne demander à Dieu que la grâce générale d'acquiescer à tout ce qu'il lui plaira. On agirait tout autrement, si l'on se persuadait qu'il y a une connexion nécessaire entre une oraison dévote et l'acquisition du bien qui est l'objet de la prière ; on s'adresserait à la providence dans toutes ses nécessités, comme l'on s'approche du feu quand le froid nous incommode. Puis donc que les Siamois se persuadent qu'il y a une liaison fatale, immuable, nécessaire, entre la vertu et le bonheur, et entre le vice et le malheur, cette impiété devrait être plus efficace pour les porter à bien vivre, que la religion ne l'est en d'autres pays. Ils devraient s'appliquer à la vertu pour être heureux, comme ils recourent aux alimens lorsqu'ils ont faim ; et ils devraient s'éloigner du vice afin d'éviter le malheur, comme l'on s'éloigne du feu quand on craint de se brûler. Mais en ce cas-là leurs bonnes mœurs seraient aussi mercenaires que rien le puisse être. Les

notions pures de l'honnêteté n'en seraient pas le principe. Disons en passant qu'il est bien étrange qu'ils puissent croire ce qu'on leur impute sur cette fatale connexité. N'y a-t-il donc parmi eux personne qui s'enrichisse injustement, et qui soit pauvre sans passer pour criminel, ou qui soit blessé en tâchant de sauver la vie à un honnête homme? Je pense que si on les pressait là-dessus, ils nous paieraient de quelque notion stoïcienne; savoir, que les maladies, le chagrin, la pauvreté, ne sont point des maux; et que les richesses, le plaisir et la santé ne sont point un bien (9). Je croirais sans peine que le peuple ne suit point cette opinion de la sympathie naturelle de la vertu avec le bonheur, et du vice avec le malheur; mais que c'est seulement le dogme de leurs gens de lettres qui ont nié la Providence, et qui ont vu néanmoins qu'il était utile de conserver l'opinion commune touchant les peines et les récompenses.

II. Examinons à cette heure l'autre partie de l'objection. Je conviens qu'on peut admirer et honorer un objet, sans se proposer d'autre récompense que la seule satisfaction de rendre justice au mérite; mais je ne saurais convenir qu'il y ait des gens capables de l'invoquer, et de combattre leurs inclinations, et de lui offrir des sacrifices, dans la vue d'obtenir ses bonnes grâces et d'apaiser sa colère, s'ils sont bien persuadés, 1°. qu'il ne se mêle de rien; qu'il ne se soucie de rien; que la mauvaise vie des hommes ne lui déplait pas, et que leur bonne vie ne lui est pas agréable; 2°. qu'il n'y a aucun autre être qui puisse récompenser les hommages qu'ils rendraient à celui-là, ni châtier la complaisance qu'ils auraient pour leurs passions. Voilà le fondement de la maxime que j'ai avancée, que *la foi de l'existence de Dieu, sans la foi de la providence, ne peut pas être un motif à la vertu ou un frein contre le vice*. Mais quoi, dira-t-on, des hommes pleins d'admiration pour une nature excellente, sainte et heureuse, et

honorées par toute la terre, ne pourront-ils pas se la proposer comme un modèle de leur vie; et dans le dessein de l'imiter, ne pourront-ils pas combattre leurs mauvaises inclinations et tendre vers la vertu avec des efforts extraordinaires? Je réponds qu'ils le pourront, pourvu qu'ils croient que cette pénible imitation les rendra semblables à cette nature, ou leur procurera quelque autre gloire d'un très-grand prix. Mais dès lors la foi de la providence sera jointe en eux avec la foi de l'existence divine; ils croiront, ou comme les Siamois et les Chinois, que la nature des choses a uni ensemble, par une fatalité aveugle, le bonheur avec la vertu, et le malheur avec le vice; et que l'imitation d'un Somma-Codom les mettra un jour en possession d'un état semblable au sien; ou ils croiront qu'un législateur intelligent a destiné des couronnes à ceux qui auront choisi pour leur modèle la vie sainte et heureuse des dieux immortels. Au pis aller, ils espéreront que le genre humain sera assez équitable pour admirer leur vertu et pour leur récompenser glorieusement, et que peut-être ils parviendront un jour à l'apothéose. La gloire de Miltiade eut un grand pouvoir sur Thémistocle, quoique Thémistocle n'espérât rien de Miltiade, je l'avoue: aujourd'hui la mémoire des Alexandre et des César ne peut-elle pas remuer si vivement les passions, qu'elle fera entreprendre les choses les plus difficiles? Néanmoins on est très-persuadé que ces conquérans ne savent pas ce qui se fait sur la terre, et qu'ils ne peuvent faire ni aucun bien, ni aucun mal. J'avoue tout cela; mais Thémistocle ne savait-il pas qu'en imitant Miltiade il parviendrait à la même gloire que Miltiade? Ceux qui marcheraient aujourd'hui sur les traces des Alexandre et des César ne sauraient-ils pas que les trophées, les panégyriques, l'immortalité du nom, seraient le prix et la récompense glorieuse de leurs fatigues? Ainsi tous les exemples que l'on saurait alléguer de la force de l'admiration et de celle de l'imitation supposent et établissent l'existence d'une cause qui récompense le travail de l'admirateur et celui de l'imitateur. Ils ne font

(9) Comparez ce que dessus, remarque (E) de l'article SADDUCEENS, pag. 22.

donc rien contre ma thèse. Voici encore une réflexion : la foi de l'existence divine sans celle de la providence ne doit point passer pour un motif à la vertu , si tout ce qu'elle peut produire peut être produit par la seule idée de l'honnête et par la seule envie d'être loué : or la seule idée de l'honnête et la seule envie d'être loué peuvent produire tout ce que l'admiration et l'imitation des dieux d'Épicure seraient capables d'opérer. Cela devient manifeste quand on l'examine attentivement. Donc, etc. Je n'ai pas voulu tirer avantage de ce qu'un sectateur d'Épicure ne pouvait pas se flatter qu'en imitant les vertus des dieux il posséderait un jour leur béatitude (10) ; cela n'eût pas été à propos , puisque M. du Rondel ne suppose pas que l'objection regarde aussi Épicure. Voyez la note (11).

(B) *Son âme monta au huitième ciel.*] « C'est proprement le paradis » appelé *Nyruppaam* : elle n'est plus » sujette aux misères ni à la douleur, » et elle jouit d'une béatitude parfaite. C'est pour cela qu'elle ne re- » naîtra jamais, et voilà ce qu'ils ap- » pellent être anéanti ; car par ce » terme ils n'entendent pas la des- » truction totale d'une chose qui la » réduise au néant, mais ils veulent » seulement dire qu'on ne paraît plus » sur la terre, quoique l'on vive dans » le ciel. Pour son corps, il fut brûlé ; » et ses os , à ce qu'ils rapportent , » ont été conservés jusqu'à présent. » Il y en a une partie dans le royaume de Pégu , l'autre dans celui de » Siam. Ils attribuent à ces os une » merveilleuse vertu , et ils assurent » qu'ils brillent d'une splendeur toute divine (12). » On peut inférer de ces dernières paroles que le culte des Siamois pour ce dieu-là n'est point détaché de l'espérance qu'il est utile.

(C) *Nous verrons ci-dessous ce que l'on conte de son frère.*] Il s'appelait

(10) *Épicure et ses sectateurs enseignaient que l'âme de l'homme périt pour jamais quand l'homme meurt.*

(11) *Je ne propose ceci que comme un problème que M. du Rondel prendra la peine d'examiner, et que je le prie de réfuter autant que bon lui semblera, pour la plus ample instruction de mes lecteurs.*

(12) Tachard , Voyage de Siam , liv. VI, pag. 215 , édition de Hollande.

Thévathat (13). « (14) Il renaissait » toujours avec son frère *Sommonokhodom* , dans la même espèce que » lui , mais toujours inférieur en dignité, parce que *Sommonokhodom* » était le prince des animaux dont » il prenait la figure. Mais *Thévathat*, » aspirant aussi à la divinité , et ne » pouvant rien souffrir au-dessus de » lui, ne voulut jamais se soumettre » à son frère ; il tâcha au contraire » par de continuelles révoltes de troubler son règne, et n'oublia rien » pour le dépouiller de l'empire ; il » vint enfin , en quelque manière , à » bout de ce qu'il souhaitait ; car il » le tua lorsqu'ils étaient tous deux » singes (15).... (16) Comme il avait » beaucoup d'esprit et d'adresse , il » trouva moyen de faire une secte » nouvelle , dans laquelle il engagea » plusieurs rois et plusieurs peuples » à sa doctrine , et qui le suivirent » pour être ses imitateurs. Ce fut là » l'origine d'un schisme qui divisa » le monde en deux parties, et donna » commencement à deux religions ; » au lieu qu'auparavant tous les hommes n'en avaient qu'une. Les uns... » se firent disciples de *Thévathat*, » et les autres de *Sommonokhodom*. » *Thévathat* , quoiqu'il ne fût que » le cadet , se voyant soutenu par » tant de princes qui avaient embrassé sa défense , employa la force » ouverte et la trahison pour perdre » son frère ; il mit en usage les plus » atroces calomnies pour noircir sa » réputation ; mais ses desseins ne » réussirent pas ; il fut même vaincu » plus d'une fois, lorsque, pour confirmer ses sectateurs dans la foi » qu'il leur enseignait, il osa disputer avec son frère à qui ferait de » plus grands miracles. L'ambition » lui fit souhaiter d'être dieu ; mais » ne l'étant pas véritablement , il » ignora beaucoup de choses dont » son frère avait une parfaite connaissance , et parce que sa fierté » ne lui permettait pas d'écouter » *Sommonokhodom*, il n'apprit point » de lui ce qui se passait dans l'enfer

(13) *Là même, pag. 206.*

(14) *Là même, pag. 208.*

(15) *Il semble que ce conte ait tiré son origine de l'histoire de Cain et d'Abel.*

(16) Tachard , Voyage de Siam , liv. VI, pag. 209.

» et dans le paradis , ni la doctrine
 » de la métempsychose , ni les chan-
 » gemens qui s'étaient faits et qui se
 » devaient faire dans tous les siè-
 » cles. » Les Siamois (17) *croient que*
de la doctrine de Thévathat sont sor-
ties, comme d'une source de schisme
et de division, sept autres sectes qui
ont beaucoup de rapport entre elles...

« (18) Après tous les outrages que
 » *Thévathat* avait fait à son frère ,
 » sans respecter ni les droits de la
 » nature , ni la divinité même , il
 » était juste qu'il en fût puni. Aussi
 » les écritures des Siamois font-elles
 » mention de son supplice , et *Som-*
 » *monokhodom* même y rapporte que,
 » étant devenu Dieu , il vit ce frère
 » impie dans le plus profond des en-
 » fers. Je l'y reconnus , dit-il , acca-
 » blé de maux et gémissant sous le
 » poids de sa misère ; il était dans la
 » huitième demeure , c'est-à-dire
 » dans le lieu où les plus grands cri-
 » minels sont tourmentés ; et là il
 » expiait par un horrible supplice
 » tous les péchés qu'il avait commis ,
 » et surtout les injures qu'il m'avait
 » faites. Ensuite , expliquant la peine
 » qu'on faisait souffrir à *Thévathat* ,
 » il dit qu'il était attaché à une croix
 » avec de gros clous (19) , qui , lui
 » perçant les pieds et les mains ,
 » lui causaient d'extrêmes douleurs ;
 » qu'il avait en tête une couronne
 » d'épines ; que son corps était tout
 » couvert de plaies , et que , pour
 » comble de misère , le feu infernal
 » le brûlait sans le consumer. Un
 » spectacle si pitoyable le toucha de
 » compassion ; il oublia toutes les
 » injures qu'il avait reçues de son
 » frère , et il ne put le voir en cet
 » état sans prendre la résolution de
 » le secourir. Il lui proposa donc ces
 » trois mots à adorer , *Pputhang* ,
 » *Thamang* , *Sangkhang* , mots sa-
 » crés et mystérieux pour lesquels
 » les Siamois ont une vénération pro-
 » fonde et dont le premier signifie
 » Dieu , le second parole ou verbe

» de Dieu , le troisième imitateur
 » de Dieu ; lui promettant , au reste ,
 » s'il acceptait une condition si rai-
 » sonnable et si facile , de le délivrer
 » de toutes les peines auxquelles il
 » était condamné. *Thévathat* con-
 » sentit à adorer les deux premiers
 » mots , mais jamais il ne voulut
 » adorer le troisième , parce qu'il
 » signifiait prêtre ou imitateur de
 » Dieu , protestant que les prêtres
 » étaient des hommes pécheurs qui
 » ne méritaient aucun respect. C'est
 » en punition de cet orgueil qu'il
 » souffre encore aujourd'hui , et qu'il
 » souffrira dans l'enfer durant un
 » grand nombre d'années. »

Jugez par-là si les Siamois peuvent dire sans contradiction que c'est un dieu qui n'a aucune puissance. Ne reconnaissent-ils pas qu'il peut délivrer de la peine la plus horrible de l'enfer ceux qui acceptent les conditions qu'il leur propose ? Si vous me répondez que cela regarde le temps où il n'était pas encore au huitième ciel , je répliquerai que l'exemple de *Thévathat* leur peut faire craindre d'être malheureux s'ils ne se conforment point aux volontés et aux règles que leur *Sommonokhodom* leur a laissées , et par conséquent leur culte n'est point détaché des motifs de l'intérêt. Ils s'imaginent (20) que les chrétiens sont disciples de *Thévathat* , (21) et la crainte qu'ils ont de tomber dans l'enfer avec *Thévathat* , s'ils suivent sa doctrine , ne leur permet pas d'écouter les propositions qu'on leur fait d'embrasser le christianisme.

(20) Tachard, Voyage de Siam, liv. VI, pag. 209.

(21) La même, pag. 213.

SOPHRONIE , est le nom qu'on donne à une dame romaine dont Eusèbe loue le courage et la chasteté. Je ne saurais bien dire où l'on a trouvé son nom ; car Eusèbe ne l'a point nommée , ni dans le chapitre XIV (a) du

(17) Tachard, voyage de Siam, liv. IX, p. 211.

(18) La même, pag. 212, 213.

(19) Cela leur persuade que JÉSUS-CHRIST ne diffère point de *Thévathat* ; et , ce qui les confirme le plus dans ce préjugé (ce sont les paroles du père Tachard, Voyage de Siam, liv. VI, pag. 214) , est que nous adorons l'image du Sauveur crucifié , qui représente parfaitement le châtimement de *Thévathat*.

* Leclerc observe , d'après D. Ruinart , qu'on l'a trouvé dans Rufin , au livre I^{er}. de son Histoire, chap. XVIII.

(a) Moréri cite XVII, après Charles Étienne et plusieurs autres Dictionnaires.

VIII^e. livre de son Histoire ecclésiastique, ni dans le XXXIV^e. chapitre du I^{er}. livre de la Vie de Constantin. On y trouve seulement que cette dame était mariée au gouverneur de Rome, et qu'ayant su que les archers dont Maxence se servait pour se faire amener les femmes qu'il avait dessein de violer étaient déjà entrés dans sa maison, avec une permission extorquée de son mari, elle demanda un peu de temps, sous prétexte de se parer; qu'ensuite, se voyant seule dans sa chambre, elle se plongea une épée dans le sein, et fit connaître par cette action, à son siècle et aux suivans, qu'il n'y a que la vertu chrétienne qui soit invincible et à l'épreuve de la mort. Voilà ce qu'en lit Eusèbe. Il ne dit point qu'elle ait demandé permission à son mari, et pardon à Dieu, de ce qu'elle allait exécuter; ni que l'église lui ait rendu témoignage de la vérité de son martyre par la déclaration de sa sainteté. Ce sont des gloses que le sieur Moréri, trompé par Charles Étienne (A), attribue faussement à l'historien.

(A) Moréri, trompé par Charles Étienne.] Comme l'article de Sophronie n'est pas bien long dans Charles Étienne, je le rapporterai tout entier. *Sophronia matrona romana, altera Lucretia christiana, cum vim Decii principis videret se passuram, consentiente viro arrepto gladio seipsam transfixit, ac inter sanctas mulieres est relata. Euseb. l. VIII, c. XVII.* Voilà d'où M. Moréri a pris que Sophronie est appelée la Lucrèce chrétienne: et c'est déjà une faute; car c'est donner une trop grande étendue aux paroles du Dictionnaire latin. Le *consentiente viro* qui se devait rapporter à *passuram*, et non pas à *arrepto gladio*, fut un piège pour

Moréri; une virgule mal mise, lui ayant fait croire que cette dame ne se tua pas sans en avoir demandé la permission à son mari, le fit donner dans un mensonge: peut-être que la virgule n'y fait rien; car si vous en mettez une après *passuram* et une après *viro*, comme font MM. Lloyd et Hofman, l'équivoque ne sera pas moindre. Un auteur exact et zélé pour ses lecteurs aurait mis *passuram* après *viro*, et alors on n'eût pas été en balance. Je n'ai que faire de marquer le reste; je dirai seulement que M. Moréri n'a point adopté toutes les fautes de Charles Étienne, il a ôté *Decii principis*, et substitué le tyran Maxence à Décius. Lloyd et Hofman n'ont pas corrigé une seule lettre. Je m'étonne que Rivet ait dit qu'Eusèbe rapporte, touchant Sophronie, qu'après avoir prié Dieu à genoux, comme pour immoler à Jésus-Christ sa chasteté, elle se tua en présence du tyran Maxence. *Euseb., lib. VIII Historiæ, refert de Sophroniâ præfecti romanæ urbis uxore quod cum animadverteret maritum metu mortis perterritum prodidisse pudicitiam suam Maxentio tyranno, cum prius defixis genibus Deum orâsset, tanquam pudicitiam suam Christo immolaturam, pectus coram eo ferro transfixisse* (1). Cela m'apprend que lui aussi est de ceux qui citent après les modernes sans consulter les originaux. J'avais eu meilleure opinion de lui. Je n'étais pas étonné que Ravisius Textor dans son *Officina*, et Décimator dans sa *Sylva vocabulorum*, eussent fait les mêmes fautes que je trouvais dans Charles Étienne. Ces auteurs-là ne songeaient point à vérifier. Décimator me paraît plus juste que tous les autres à l'égard de l'allusion à Lucrèce; il ne dit pas, comme Moréri, que Sophronie ait été appelée la Lucrèce chrétienne; mais qu'elle pourrait porter ce nom justement: *Castitatis nomine celebris, ita ut altera Lucretia christiana non immeritò dici possit.*

(1) Andr. Rivetus, in Genes., exercit. LXXIII, Oper. tom. I, pag. 281. J'ai rapporté *coram eo à Maxence; peut-être le faut-il rapporter au mari. Rivet a commis ici un solécisme.*

SORANUS (QUINTUS VALERIUS) florissait au VII^e. siècle

de Rome (a). Il se fit estimer par son éloquence, mais beaucoup plus encore par son érudition. C'était le plus savant homme qui eût paru entre les auteurs latins. Quoiqu'il fût né proche de Rome (b), il ne laissait pas d'avoir l'accent provincial (A), ce qui sans doute faisait quelque tort à son éloquence. Il observa dans ses ouvrages une méthode que Pline imita (B), c'est qu'il y joignit des sommaires qui faisaient que chaque lecteur pouvait choisir ce qu'il souhaitait sans avoir la peine de lire tout. On prétend qu'il eut la hardiesse de divulguer un mystère que les Romains tenaient fort caché. C'était le nom du dieu tutélaire de leur ville. On ajoute qu'il en fut puni de mort (C). Peut-être ne le faut-il pas distinguer de ce Quintus Valérius que Pompée fit mourir (D). Disons, en passant, que la raison, pour laquelle les Romains cachaient le nom de leur dieu patron, n'est guère solide (E). Deux vers, qui nous restent de Soranus, témoignent qu'il enseignait que Dieu est la cause immanente de toutes choses. Cette opinion ne diffère point du spinozisme (F). Il faudra dire (c) pourquoi l'on pense qu'il a été tribun du peuple. Je ne doute pas qu'il ne fût parent de D. VALÉRIUS SORANUS, qui comme lui se rendit plus estimable par sa doctrine que par la beauté de ses discours (d).

(a) Voyez la remarq. (A), citat. (2).

(b) Voyez la même remarque, cit. (4).

(c) Dans la remarque (C).

(d) Voyez la remarque (A), citat. (3).

(A) *Le plus savant homme... d'avoir l'accent provincial.* La preu-

ve de tout ceci est contenue dans le III^e. livre de *Oratore*, à l'endroit où Cicéron dit que la prononciation la plus agréable de la langue grecque était celle des Athéniens (1). Ils parlaient mieux, sans être savans, que les plus doctes Asiatiques. Cela ne veut pas dire que leurs paroles étaient mieux rangées, cela ne concerne que leur son de voix et leur accent. Cicéron dit la même chose à l'avantage de la ville de Rome : il observe que le plus ignorant Romain surpassait à cet égard le docte Soranus : que dis-je, docte, ce n'est pas assez, il faut le nommer le plus savant homme de ce temps-là. *Hanc dico suavitatem, quæ exit ex ore, quæ quidem ut apud Græcos Atticorum, sic in latino sermone hujus est urbis maximè propria..... Nostri minus student litteris quàm Latini, tamen ex istis quos nobis, urbanis, in quibus minimùm est litterarum, nemo est quin litteratissimum togatorum omnium Q. Valerium Soranum lenitate vocis, atque ipso oris pressu et sono facillè vincat* (2). Ces paroles insinuent manifestement que Soranus vivait alors, j'ai donc dit avec raison qu'il a fleuri au VII^e. siècle de Rome ; car Cicéron suppose que les discours dont son ouvrage de *Oratore* est composé furent tenus l'an 662. Plusieurs croient que ce Soranus a été ami de Cicéron, et c'est de lui qu'ils entendent ce passage : *Q. et D. Valerii Sorani, vicini et familiares mei non tam in dicendo admirabiles, quàm docti et græcis litteris et latinis* (3). Ce qui précède fait voir que ces deux Soranus n'étaient point de Rome, mais du pays latin. Je crois qu'ils étaient de Sora, ville de ce pays-là, selon Pline et Ptolomée (4).

(B) *Une méthode que Pline imita.* Voici comme il parle dans sa préface adressée à Titus, fils de Vespasien. *Quia occupationibus tuis publico bono parcendum erat, quid singulis contineatur libris huic epistolæ subjunxi : summamque curâ, ne perlegen-*

(1) *Eruditissimos homines asiaticos quibus Atheniensis indoctus, non verbis, sed sono vocis, nec tam benè quàm suaviter loquendo facillè superabit.* Cicero, lib. III de *Oratore*, fol. 90, D.

(2) *Idem, ibidem.*

(3) Cicero, in *Bruto*, pag. m. 283.

(4) Voyez Corradus, in *Brutum Ciceronis*, pag. 284.

dos eos haberes , operam dedi. Tu per hoc et aliis præstabis ne perlegant : sed ut quisque desideraverit aliquid , id tantum quærat et sciat quo loco inveniatur. Hoc ante me fecit in litteris nostris Valerius Soranus , in libris quos ἱεροκρίδων inscripsit (5). N'oublions point cette note du père Hardouin : Eptotides scripserat , hoc est , ut Turnebus quidem interpreta- tur , de Grammaticâ libros : tanquam de mysteriis litterarum et doctrinæ. Erant enim ἱεροκρίται qui ad inspicienda sacra occulta admittebantur (6). Il est sûr que notre Soranus avait fait des livres de grammaire. Voyez Varron (7) et Aulu-Gelle (8).

(C) *De divulguer un mystère... qu'il en fut puni de mort.*] Pline ne dit point en propres termes que Soranus divulgua le nom du dieu tutélaire de Rome ; mais on le peut recueillir de ses paroles. *Cujus (Romæ) nomen alterum dicere arcanis cæremoniarum nefas habetur : optimâque et salutari fide abolitum enunciavit Valerius Soranus luitque mox pœnas (9).* Il dit que la ville de Rome avait deux noms , l'un connu de tout le monde , l'autre si mystérieux , que la religion ne permettait pas de le révéler ; et que Soranus , ayant violé cette défense , fut puni tout aussitôt. Il n'y a point de doute que cet autre nom ne fût le même que celui du dieu tutélaire de la ville , ou qu'au moins on ne le considérât comme une chose qui la protégeait (10). Solin , copiste de Pline , s'est bien donné la licence de spécifier la peine qui suivit la profanation de Soranus : il dit qu'on le condamna au dernier supplice (11) : mais , quant au reste , il se borne au nom caché et mystérieux de la ville ; il ne dit pas que ce fût le nom du dieu tutélaire de Rome. Nous allons citer deux auteurs qui sont plus exprès , et qui ne nous laissent pas la peine de tirer des con-

séquences : *Verum nomen ejus numinis quod urbi Romæ præesset , sciri sacrorum lege prohibetur , quod ausus quidam tribunus plebis enuntiare , in crucem levatus est (12).* Voilà sur quel fondement quelques-uns débiterent que notre Soranus a été tribun du peuple , et qu'il fut crucifié (13). Ils sont obligés d'aider à la lettre , car Servius n'a nommé personne. L'autre passage que j'ai à citer est de Plutarque. *Διὰ τί τὸν Θεὸν ἐκείνον, ὃ μάλιστα τὴν Ῥώμην σώζειν προσήκει καὶ φυλάττειν, εἴτε ἔσιν ἄρρην, εἴτε θήλειαν, καὶ λέγειν ἀπειρήται καὶ ζητεῖν καὶ ὀνομάζειν ; ταύτην δὲ τὴν ἀπόρρητον ἐξάπτουσι δαίσιδαιμονίας, ἰσοροῦντες Οὐαλέριον Σωρανὸν ἀπολίσσθαι κακῶς διὰ τὸ ἐξειπεῖν. Cur tutelarem Romæ deum , masne sit an femina , dicere aut quærere , ejusque nomen efferre nefas est ? quod quidam interdictum à superstitione repetunt , narrantes Valerium Soranum malè perüsse , quod nomen illud edidisset (14).* Notez que selon Plutarque , il n'était permis de s'informer ni du sexe , ni du nom du dieu tutélaire de Rome. Notez aussi qu'il y a des gens qui trouvent plus de mystère dans la punition de Soranus ; puisqu'ils disent que dès qu'il eut proféré ce nom occulte , il tomba raide mort. Ils assurent (15) que Pline et plusieurs autres disent cela. Il est faux que Pline le dise. Nous verrons , dans la remarque (D) , que peut-être l'indiscrétion de Soranus ne fut point la cause de sa mort. Notez enfin une grosse faute de Giraldi. Après avoir dit , 1^o. (16) , que Pline et Solin écrivent que Valérius Soranus fut condamné à la mort pour avoir osé prononcer le nom occulte de Rome (17) ; 2^o. que Sempronius (18) a décrit la même chose ; il ajoute que d'autres assurent que ce Soranus fut crucifié , et que pour cette raison on

(12) Servius , in I lib. Georg. , vs. 499.

(13) Vives , in August. , de Civitate Dei , lib. VII , cap. IX.

(14) Plut. , in Quæst. romanis , pag. 278 , E.

(15) Hermolaüs , apud Gyraldum , de Poëtis , dialogo VI , pag. 192 , edit. Lugd. , 1606.

(16) Gyraldus , de Poët. Historiâ , dialogo IV , pag. 192.

(17) Pline ne dit point cela.

(18) Il serait à souhaiter que le Gyraldi eût marqué plus clairement quel Sempronius il désigne ; car Sempronius Tuditanus et Sempronius Asellio , qui ont fait des livres , ont précédé le Valérianus Soranus dont Cicéron a parlé.

(5) Plinius , in præfat. , in fine.

(6) Harduin. , in hunc locum Plinii.

(7) Varro , de Lingua latinâ , lib. VI , pag. m. 71.

(8) Aulus Gellius , lib. II , cap. X.

(9) Plinius , lib. III , cap. V , p. m. 330 , 331.

(10) Voyez dans la remarque (E) le passage de Macrobe.

(11) Valerium denique Soranum , quod contra interdictum id eloqui ausus foret ob meritum profanæ vocis neci datum. Solin. , cap. I , pag. 1.

institua le culte de la déesse Angérone, la patronne du silence. *Alii in crucem sublatum tradunt, et PROPTERKEA cultam deam Angeronam silentii præsidem* (19). Servius est le seul qui parle de la crucifixion du profane qui révéla ce mystère; mais ni lui ni aucun autre n'ont observé que ce supplice donna lieu au culte de la déesse Angérone. Il est évident que, selon Pline, c'était un culte très-ancien, et fondé sur le mystère du nom inconnu de Rome : *Exemplum religionis ANTIQUÆ ob hoc maxime silentium institutæ. Namque diva Angerona, etc.* (20). Solin s'exprime encore plus clairement, *inter ANTIQUISSIMAS sanè religiones sacellum colitur Angeronæ* (21). Il n'y a guère d'illusion plus dangereuse que celle des particules que les grammairiens appellent causales. Les plus doctes compilateurs y font des bévues horribles, et à moins que d'être fort attentif, on s'y brouille et on s'y confond quand on veut donner un autre tour aux choses que l'on copie, et les abrégés le plus que l'on peut. Le docte Giraldi s'est abusé pour n'avoir pas assez pris garde aux expressions de Pline.

(D) *Peut-être ne le faut-il pas distinguer de ce Quintus Valérius que Pompée fit mourir.* Plutarque, si je ne me trompe, est le seul qui nous apprenne ce fait. Il raconte que Pompée, bien informé de l'érudition de ce personnage, le prit à part et se promena avec lui. Notez que Pompée était alors en Sicile, et que ce jour-là il jugeait les criminels, c'est-à-dire les personnes du parti de Marius qui avaient été destinées à la mort. Ayant vu ce Quintus Valérius amené au tribunal, il se leva pour l'entretenir en particulier; mais dès qu'il eut su de lui ce qu'il souhaitait d'en apprendre, il donna ordre qu'on le tuât. Plutarque ne narre cela que sur la foi d'un auteur dont il se défie quant aux choses qui concernent ou les amis ou les ennemis de César (22).

(19) Gyraldus, *ubi supra*.

(20) Plin., *lib. III, cap. V, pag. 331*.

(21) Solin., *pag. 1*.

(22) Ὅππῳ μὲν, ὅταν περὶ τῶν Καίσαρος πολεμίων ἢ φίλων διαλέγηται, σφόδρα δεῖ πιστεύειν μετὰ εὐλαβείας. Cæterum Oppio quum de Cæsaris hostibus vel amicis agit non te-

Γάιος δὲ Ὀππίος, ὁ Καίσαρος ἑταῖρος, ἀταιθρόπως φησὶ καὶ Κοῖντῳ Οὐαλέριῳ χρίσασθαι τὸν Πομπήϊον· ἐπιστάμενον γάρ, ἃς εἰσι φιλόλογος ἀνὴρ καὶ φιλομαθὴς ἐν ἐλίγοις ὁ Οὐαλέριος, ὡς ἤχθη πρὸς αὐτὸν, ἐπισπασάμενον καὶ συμπεριπατήσαντα, καὶ πυθόμενον ὅν ἔχρηζε καὶ μαθόντα, προσάξει τῷς ὑπὲρταῖς εὐθὺς ἀνελπί ἀπαγαγόντας. *Addit C. Oppius Cæsaris familiaris sævum Pompeium etiam in Q. Valerium extitisse: quum enim sciret humanitatis et literarum inter paucos studiosum Valerium, ut actus ad ipsum est, seduxisse illum et deambulasse unum, ubi accepit et didicit ab eo quæ cupiebat, imperasse lictoribus ut illicò auferrent eum et interficerent* (23). Ne pourrait-on pas supposer, 1°. que ce fut en cette rencontre que notre Soranus divulgua le nom inconnu de la ville capitale? 2°. qu'Oppius supprima cette particularité afin de ne pas fournir un prétexte d'excuser Pompée? car si l'on avait pu dire que Soranus lui révéla un secret dont la religion la plus sacrée lui défendait de parler, on aurait pu disculper celui qui le fit mourir; on aurait pu regarder sa sévérité comme un acte de dévotion et comme un saint zèle contre les profanes. Je n'affirme rien, je laisse ceci au jugement des critiques. Je dirai seulement qu'il ne se faut pas imaginer que Pompée ait voulu tirer de lui quelques secrets politiques, quelques intrigues de Marius; car l'envie de l'entretenir tête à tête ne fut fondée que sur ce qu'il le connaissait pour un personnage de beaucoup d'érudition. Plutarque observe cela expressément. Or il est certain que la connaissance des belles-lettres, et l'étude des antiquités, rendaient Soranus capable de découvrir à Pompée un secret de religion, une loi cachée, une vieille cérémonie, mais non pas le fin des factions de Marius. D'autre côté, il n'est pas sans apparence que dans l'état où étaient les choses, Pompée voulût savoir ce nom occulte de Rome. Son parti, qui était celui de Sylla, venait de la prendre. Savait-on que l'autre parti ne pourrait jamais la reconquérir? Pompée ne voyait-il

merè adjungenda fides est. Plut., in Pompeio, pag. 623, E.

(23) Idem, *ibidem*.

pas que la république serait exposée aux guerres civiles ? ne sentait-il pas son ambition ? pouvait-il croire que la découverte du nom du dieu tutélaire ne lui servirait de rien ? Quoi qu'il en soit , si le Quintus Valérius de Plutarque, et le Soranus de Pline, sont le même homme , à quoi il y a bien de l'apparence , on n'a pas beaucoup de sujet de dire que l'indiscrétion profane de celui qui divulgua le nom inconnu de Rome , reçut aussitôt son châtement ; car, selon la narration de Plutarque , il n'aurait été puni que comme complice de Marius. Il est faux que Plutarque lui donne la qualité de philosophe (24). Louis Vivès (25), Charles Étienne, Lloyd et Hofman le disent à tort. Notez que Florus a mis la mort du préteur Soranus entre les actions cruelles du parti de Sylla : *Piget post hæc referre*, dit-il (26), *ludibrio habita fata Carbonis, fata Sorani prætoris, etc.* Cela ne serait pas inutile à ceux qui voudraient prouver que notre Soranus a été préteur, et le même Valérius que Pompée fit mourir.

(E) *La raison pourquoi les Romains cachaient le nom de leur dieu patron n'est guère solide.*] Ils avaient évoqué en quelques rencontres les dieux tutélaires des autres villes , et ils craignaient qu'on ne leur rendît la pareille. C'est pour cela qu'ils ne voulaient point qu'on sût comment s'appelait la divinité patronne de Rome. Ils espéraient que l'ignorance de ce nom leur assurerait le patronnage, comme les Tyriens se persuadaient qu'en chargeant de chaînes leurs divinités, ils les empêcheraient de se retirer. C'est l'une des réponses que Plutarque a faites à la demande qu'on a vue ci-dessus : (27) Πότερον, ὡς τῶν Ῥωμαϊκῶν τινὲς ἰσορηκασιν, ἐκκλησίαις εἰσὶ καὶ γοητεῖαι Θεῶν ; αἷς νομίζοντες καὶ αὐτοὶ Θεοὺς τινὰς ἐκκληῖσθαι παρὰ τῶν πολεμίων, καὶ μετὰ κηκέναι πρὸς αὐτοὺς, ἐφοβοῦντο τὸ αὐτὸ παθεῖν ὑφ' ἐτέρων ; ὥσπερ οὖν Τύριοι δεσμὸν ἀγάλμασι λέγουνται περιβαλεῖν, ἑτέροι δὲ αἰτεῖν ἐγγυητὰς ἐπὶ λουτρὸν, ἢ

καθαρμόν τινα προπέμποντες, οὕτως ᾔοντο Ῥωμαῖοι τὸ ἄρρητον καὶ τὸ ἄγνωστον ἀσφαλίστην εἶναι Θεοῦ καὶ βεβαιωτάτην φρουράν. *An quia, ut nonnulli rerum romanarum scriptores tradunt, carmina quædam sunt et præstigiæ quibus dii eliciuntur? quibus usi Romani cum putarent se quosdam hostium deos ad se traduxisse, cavere voluerunt ne idem sibi ab aliis eveniret? Itaque sicut Tyrii (28) vincula injicere simulacris dicuntur, alii autem cum ea ad lavacrum aut lustrationem aliquam deducunt, fidejussores pro reditu exigunt: ita Romani tutissimè ac constantissimè adservari deum crediderunt, qui neque de nomine notus aliis esset.* J'ai trouvé dans Pline un passage si rempli de faits, qu'on sera bien aise de le voir ici. *Verrius Flaccus auctores ponit, quibus credat, in oppugnationibus ante omnia solitum à Romanis sacerdotibus evocari deum, cujus in tutelâ id oppidum esset; promittique illi eundem, aut ampliorem apud Romanos cultum. Et durat in pontificum disciplinâ id sacrum: constatque ideò occultatum, in cujus dei tutelâ Roma esset, ne qui hostium similis modo agerent (29).* Macrobe va nous apprendre deux choses ; l'une est (30) que toutes les villes sont sous la tutelle de quelque dieu ; et que les Romains, voyant qu'il y avait apparence que les places qu'ils assiégeaient seraient obligées de se rendre, en évoquaient les divinités tutélaires, soit qu'ils crussent que sans cela ils ne prendraient point la ville, soit qu'ils trouvassent de l'impiété à faire les dieux prisonniers. L'autre est que, pour ces raisons, ils tenaient caché le nom du dieu tutélaire de Rome, et le nom latin de cette ville. Il ajoute que le nom de cette divinité ne laissa pas de paraître dans les livres de quelques anciens : il est vrai qu'ils le rapportèrent diversement ;

(28) Voyez Quinte Curce, lib. IV, cap. IV, num. 22, et ibi Freinshemius.

(29) Plin., lib. XXVIII, cap. II, pag. m. 559, 560.

(30) Constat omnes urbes in alicujus dei esse tutelâ, moremque Romanorum arcanum et multis ignotum fuisse, ut, cum obsiderent urbem hostium eamque jam capi posse considerent, certo carmine evocarent tutelares deos: quidd aut aliter urbem capi posse non crederent, aut si posset nefas æstimarent deos habere captivos. Macrobi., Saturnal., lib. III, cap. IX, pag. m. 323.

(24) Il lui donne celle de philologue, et non celle de philosophe.

(25) Lugd. Vivès, in August., de Civit. Dei, lib. VII, cap. IX.

(26) Florus, lib. III, cap. XXI.

(27) Plut., in Quest. roman., pag. 278, 279.

mais quant au nom occulte de Rome, il ne fut jamais connu, non pas même aux plus savans; car les Romains prirent là-dessus de très-bonnes précautions pour empêcher qu'on ne les traitât de la manière dont ils avaient traité les autres en évoquant les dieux protecteurs. *Propterea ipsi Romani et deum in cujus tutelâ urbs Roma est ut ipsius orbis latinum nomen ignotum esse voluerunt, sed dei quidem nomen nonnullis antiquorum licet inter se dissidentium libris insitum: et ideo vetusta persequentibus quidquid de hoc putatur innotuit... Ipsius verò urbis nomen etiam doctissimis ignotum est; caventibus Romanis ne quod sæpè adversus urbes hostium fecisse se noverant, idem ipsi quoque hostili evocatione paterentur, si tutelæ suæ nomen divulgaretur* (31). Je m'étonne que Macrobe ait ignoré ce que Pline et Plutarque ont dit de Soranus. Il l'a ignoré, puisqu'il a dit que le nom mystérieux de Rome a toujours été inconnu, même aux plus doctes. Je m'étonne aussi de la distinction qu'il observe entre le dieu tutélaire de Rome et le nom caché de la même ville, auquel il attribue pareillement la vertu et les fonctions de patronnage. Mais je m'étonne encore plus qu'ayant dit ce qu'on vient de rapporter il nous donne le formulaire des évocations; car il paraît, par ce formulaire, qu'il n'importait point de savoir le nom ni le sexe des dieux patrons d'une ville. On les évoquait sans les nommer et avec la clause, soit que vous soyez un dieu, soit que vous soyez une déesse. *Est autem carmen hujusmodi, quo dī evocantur cum oppugnatione civitas cingitur: SI. DEUS. SI. DEA. EST. CUI. POPULUS. CIVITAS. QUE. KARTHAGINIENSIS. EST. IN. TUTELÂ. TE. QUE. MAXIME. ILLE. QUI. URBIS. HUIUS. POPOLI. QUE. TUTELAM. RECEPISTI. PRECOR. VENEROR. QUE. VENIAM. QUE A. VOBIS. PETO. UT. VOS. POPULUM. CIVITATEM. QUE. KARTHAGINIENSEM. DESERATIS. LOCA. TEMPLA. SACRA. URBEM. QUE. EORUM. RELINQUATIS. ABSQUE. HIS. ABEATIS. etc.* (32). Ai-je dit sans fondement que la

(31) Macrobius, Saturnal., lib. III, cap. IX, pag. m. 323.

(32) Macrobius, ubi supra. Il dit qu'il tire cela du livre V Rerum reconditarum de Sammonicus Serenus, qui l'avait trouvé dans un vieux livre de Furius.

raison pour laquelle les Romains tenaient caché le nom du dieu tutélaire de Rome n'était point solide? Ils ne savaient point le nom des dieux tutélaires qu'ils évoquaient, ils en ignoraient même le sexe, et cependant ils les évoquaient; de quoi donc leur pouvait servir que leurs ennemis ne sussent point comment s'appelait le dieu protecteur de Rome, ou quel était le vrai nom de Rome? Cela pouvait-il empêcher qu'on ne pratiquât contre les Romains ce qu'ils avaient pratiqué contre d'autres villes? En particulier, Macrobe est moins excusable que les autres écrivains, puisque dans la même page où il a parlé comme eux, il a rapporté un formulaire d'évocations qui le réfutait. Il est très-certain que la particule conditionnelle, *si Deus, si Dea*, prouve incontestablement qu'ils ne savaient pas le nom du dieu évoqué; car Varron assure qu'on se servait de ce langage quand on avait peur de se méprendre en donnant à une divinité le nom d'une autre. On s'en servait dans les sacrifices affectés aux conjonctures d'un tremblement de terre, parce que l'on ignorait le nom du dieu qui causait ces tremblemens. Voici mon auteur: *Propterea, c'est-à-dire, à cause que l'on ignorait le nom de ce dieu, veteres Romani.... ubi terram movisse senserant, nunciatumve erat, ferias ejus rei causâ edicto imperabant; sed dei nomen, ita uti solet, cui servari ferias oporteret, statuere et edicere quiescebant, ne, alium pro alio nominando, falsâ religione populum alligarent, eas ferias si quis polluisset, piaculoque ob hanc rem opus esset, hostiam, SI. DEO. SI. DEÆ. immolabat. idque ita ex decreto pontificum observatum esse M. Varro dicit: quoniam et quâ vi et per quem deorum dearumve terra tremere incertum esset* (33).

(F) Cette opinion ne diffère point du spinozisme.] Nous n'avons besoin que d'un passage de saint Augustin pour prouver cela: (34) *Jovem ut Deus sit, et maxime ut rex deorum, non alium possunt existimare, quam mundum: ut in diis cæteris secundum istos suis partibus regnet. In hanc*

(33) Aulus Gellius, lib. II, cap. XXVIII.

(34) Augustin., de Civitate Dei, lib. VII, cap. IX, pag. m. 637.

sententiam etiam quosdam versus Valeri Sorani exponit idem Varro, in eo libro, quem seorsum ab istis de cultu deorum scripsit, qui versus hi sunt :

Juppiter *omnipotens regum rex ipse deus-
que (35),
Progenitor, genitrixque deum, deus unus, et
omnis.

Exponuntur autem in eodem libro, ita ut cum marem existimarent, qui semen emitteret, foeminam, quæ acciperet : Jovemque esse mundum, et cum omnia semina ex se emittere, et in se recipere, quâ causâ, inquit, scripsit Soranus : Jupiter progenitor genitrixque : nec minùs cum causâ unum et eundem omnia esse. Mundus enim unus, et in eo uno omnia sunt.

(35) Les vieux manuscrits, comme l'observe Louis Vivès, portent, rerumque deumque, et c'est ainsi qu'on lit ce vers au chap. XI du même livre de saint Augustin, dans mon édition.

SOUBISE, ville de Saintonge, a donné son nom à bien des personnes de qualité. Elle passa en 1575 dans la maison de Rohan, par le mariage de Catherine de Parthenai, fille et héritière de Jean de Parthenai, l'archevêque, avec René de Rohan, deuxième du nom. Ce Jean de Parthenai, connu sous le nom de Soubise, va faire le sujet d'un article.

SOUBISE (JEAN DE PARTHENAI, SEIGNEUR DE) est l'un des héros du XVI^e. siècle parmi les protestans de France *. Il commença à s'instruire de leurs sentimens à la cour du duc de Ferrare (a), lorsque Renée de France, fille de Louis XII et femme de ce duc, y recueillit quelques apôtres de la religion réformée, et embrassa leur théologie. Étant de retour en France, il s'em-

* Leclerc dit sur cet article, qu'il « est composé de passages tirés de Bèze, de Brantôme, et d'autres historiens aussi in-fidèles. »

(a) Varillas, Hist. de l'Hérésie, liv. X, vers la fin.

ploya avec un grand zèle (A) à la propagation des vérités qu'il avait connues, et peu s'en fallut que Catherine de Médicis ne devînt sa prosélyte (B). Dès le commencement de la crise qui rendit la guerre inévitable entre les deux religions, en 1562, il fut l'un des plus considérables associés du prince de Condé, qui le choisit pour commander dans Lyon, lorsque cette grande ville, qui s'était déclarée pour la cause, ne parut pas être en de bonnes mains sous le baron des Adrets. Soubise justifia merveilleusement le choix que l'on fit de sa personne pour la garde d'une telle place ; car, malgré tous les embarras qu'il lui fallut essuyer, il la conserva, et il en rendit bon compte. Il y fit cent coups de maître (b). Le duc de Nemours l'y assiégea inutilement, et la reine-mère tâcha en vain de le surprendre par des négociations (c). Il fut mêlé fort avant dans les soupçons touchant le meurtre du duc de Guise ; et l'on trouve même que les dépositions de Poltrot le chargèrent considérablement : néanmoins c'est l'opinion des plus équitables écrivains de la communion de Rome (C), qu'il n'eut point de part à cette action abominable. Il avait été gentilhomme de la chambre du roi (d), et il fut fait chevalier de l'ordre le 7 de décembre 1561 (e). Il avait commandé l'armée de Henri II en Toscane

(b) Voyez Varillas, Hist. de Charles IX, tom. I, pag. 212, 215, édit. de Hollande ; mais principalement voyez Bèze, Hist. eccles., liv. XI.

(c) Varillas, là même, pag. 225.

(d) Bèze, Hist. eccles., liv. III. p. 257.

(e) Le Laboureur, Addit. à Casteln., tom. I, pag. 378.

(D); et, pour me servir des termes de M. le Laboureur (f), il était homme de grande menée et de grand service. Il mourut en 1566 (g), âgé d'environ cinquante-quatre ans (h). Il avait épousé la fille aînée de la maison d'Aubeterre, Antoinette Bouchard. C'était une dame fort zélée pour sa religion (E). Ils ne laissèrent qu'une fille : ce fut Catherine de Parthenai, dont j'ai fait mention en son lieu. Le premier mari qu'elle eut, savoir le baron du Pont en Bretagne, prit le nom de Soubise : c'est ce Soubise qui paraît avec honneur dans toutes les opérations les plus remarquables de la seconde et de la troisième guerre civile. Il fut fait prisonnier à la bataille de Jarnac en 1569; mais il s'évada par adresse (i). La Noue ayant été blessé au siège de Fontenai-le-Comte, l'année suivante (k), Soubise commanda en chef, et se rendit maître de la place. En la même année il reçut deux blessures au siège de Saintes (l). Il fut tué à la Saint-Barthélemy (F), après s'être défendu comme un lion. Les dames (m) furent curieuses de regarder sur quoi pouvait être fondé le procès (n) qu'on lui avait suscité. J'en parle ailleurs (o).

(f) Le Laboureur, Additions à Casteln., pag. 804.

(g) *Là même*, pag. 378.

(h) Varillas, Charles IX, tom. I, p. 275.

(i) D'Aubigné, tom. I, pag. 396.

(k) Vraie Hist. des Troubles, liv. XIII.

(l) D'Aubigné, tom. I, pag. 475.

(m) *Là même*, pag. 546.

(n) C'était un procès d'impuissance.

(o) Dans l'article QUELLFNEC, tom. XII, pag. 373, et dans la remarque (C) de l'article PARTHENAI tom. XI pag. 413.

(A) *Il s'employa avec un grand zèle.*] Voici ce que l'Histoire des

Églises Réformées remarque touchant la réformation de la ville de Soubise : « (1) Quant à Soubise, le seigneur du lieu, homme de singulière vertu envers Dieu, avoit déjà tellement fait, que plusieurs de sa terre estoient bien instruits. Ce que voyant ce bon vieil homme (2), s'employa tellement en l'œuvre du Seigneur, que chacun tenoit pour une œuvre miraculeuse le labeur qu'il prenoit, estant toutes les nuits sans dormir (à cause qu'on n'osoit s'assembler que de nuit et bien secretement), esquelles il alloit par les lieux circonvoisins, estant souvent contraint de se sauver dans les bois et y passer les nuits. En somme, le Seigneur se servit de lui tellement, qu'en peu de temps tout à l'environ la messe fut quittée d'une grande partie du peuple. »

(B) *Peu s'en fallut que Catherine de Médicis ne devînt sa prosélyte.*] Je citerai un auteur (3) qui a lu une Vie manuscrite de Soubise où il a trouvé, sans doute, bien des particularités. « L'amiral se trompait seulement, dit-il, en ce qu'il était persuadé que Catherine de Médicis était calviniste dans l'âme; mais tout autre que lui s'y serait également trompé. Soubise lui faisait part des longues conférences qu'il avoit tous les jours avec cette princesse sur le calvinisme. Il l'assurait qu'elle n'en était pas moins instruite que la reine de Navarre. Il supposait qu'elle y eût du moins autant d'inclination..... La duchesse de Montpensier était toujours présente à ces entretiens, et témoignait d'être si persuadée des discours de Soubise, qu'elle s'opposait autant qu'elle put au dessein de son mari, de mettre dans un cloître leurs trois dernières filles.. Et de fait, à l'article de la mort, où la dissimulation n'est plus d'usage, la duchesse manda Jean Melot, ministre de Paris, et lui demanda la cène à la calviniste, ce qui lui fut refusé. » En un autre

(1) Bèze, Hist. ecclési., liv. II, à l'ann. 1559, pag. 199.

(2) Il parle d'un ministre nommé Michel Melot, âgé de plus de soixante ans.

(3) Varillas, Histoire de Charles IX, tom. I, pag. 60.

lieu (4), M. Varillas nous apprend que Soubise, qui, lassé des longueurs de la régente, l'avait enfin quittée, assurait qu'encore qu'elle n'eût pas le courage de se déclarer calviniste, elle ne serait pas fâchée qu'on l'y contraignît. Il n'avait pas trop de tort d'en juger ainsi, témoin ce qu'elle dit (5) en apprenant la fausse nouvelle du triomphe des protestans à la bataille de Dreux: *Hé bien, il faudra donc prier Dieu en français!* Témoin encore les grandes caresses qu'elle fit alors aux amis des nouvelles opinions. Elle eût été bientôt résignée à l'abjuration du papisme, s'il eût eu du dessous, et à procurer à Soubise la gloire de très-grand convertisseur M. Varillas avoue (6) qu'elle se jeta dans le parti catholique plus par nécessité que par choix.

(C) *Des plus équitables écrivains de la communion de Rome.*] M. le Laboureur n'a point fait difficulté de publier ces paroles fort notables: « La conspiration de Poltrot ne se » fit point avec participation de l'a- » miral de Châtillon, du comte de » la Rochefoucault et des sieurs de » Soubise et de Feuquières. . . . » Cela ne se peut croire de personnes » de cette qualité; et il est si mal » prouvé par les interrogatoires du » meurtrier, qu'il est aisé de voir » qu'il n'avait autre dessein, en les » accusant, que de s'avouer des » chefs d'une faction qui avait les » armes à la main (7). »

(D) *L'armée de Henri II en Toscane.*] Si nous en croyons Brantôme, cet emploi avait eu de méchans côtés. Il dit (8) que, sur l'affaire de Poltrot, M. de Soubise fut accusé ingrat de force gens; car ayant été déferé par les Siennois de plusieurs choses qu'il avait faites en Toscane, y ayant charge du règne du roi Henri, et prêt à être en grande peine, M. de Guise intercédâ pour lui. Je ne sais pas de quel droit M. Varillas déve-

loppe et paraphrase ce texte aussi fortement que voici (9). *Au retour de la guerre de Sienne, où l'on prétendait que Soubise se fût mal comporté, tant à la guerre que dans la distribution des finances, ses ennemis ayant formé contre lui des accusations qui allaient à lui ôter l'honneur et la vie tout ensemble, le duc de Guise l'avait hautement protégé.*

(E) *Une dame fort zélée pour sa religion.*] Sur le bruit qui courut que les catholiques avaient dessein de la prendre, de la mener aux portes de Lyon, et de menacer de l'y poignarder avec sa fille sous les yeux de son mari, s'il ne rendait cette place, Soubise lui envoya Poltrot, qui retourna avec des lettres de cette dame, pour l'exhorter de les laisser toutes deux périr, et de demeurer fidèle à son parti (10). Voilà une digne femme d'un homme qui témoigna une aversion insurmontable pour tous les traités séparés, et qui protesta de n'en signer jamais d'autre que celui qu'il verrait signé de la main du prince de Condé (11). Elle était aussi très-digne sœur du vicomte d'Aubeterre, qui abandonna tout pour la religion, et s'assujettit à une vie fort dure. Voici ce qu'en dit Brantôme (12): « Il était fugitif à » Genève, faiseur de boutons de son » métier, comme était la loi là in- » trodite qu'un chacun d'eux eût » un métier et en vécût, tel gentil- » homme et seigneur qu'il était; et » ledit Aubeterre, bien qu'il fût de » bonne maison, était de celui de » faiseur de boutons; moi, en passant » une fois à Genève, je l'y vis fort » pauvre et misérable. Depuis il fut » pris à la sédition d'Amboise, et » condamné comme les autres; mais » M. de Guise, par la prière de M. le » maréchal de Saint-André, lui fit » pardonner et sauver la vie. » Quelques-uns ont dit (13) qu'à la recommandation de la dame de Soubise,

(4) Varillas, Histoire de Charles IX, tom. I, page 139.

(5) Mézerai, Abrégé chron., tom. V, pag. m. 72, à l'ann. 1562.

(6) Varillas, Histoire de Charles IX, tom. I, pag. 332.

(7) Le Laboureur, Additions à Castelnau, tom. II, pag. 225.

(8) Mémoires, tom. III, Vie du duc de Guise.

(9) Varillas, Charles IX, tom. I, pag. 327.

(10) La Vie manuscrite de Soubise, citée par Varillas, Charles IX, tom. I, pag. 331.

(11) Varillas, Charles IX, pag. 277, à l'occasion de la trêve que des Adrets conclut pour les protestans de Dauphiné, et à laquelle il tâcha de faire consentir Soubise.

(12) Mémoires, tome III, Vie du duc de Guise.

(13) D'Aubigné, tom. I, pag. 123.

le conseiller Fumée fut remis en liberté, lorsqu'il courait le même péril qu'Anne Dubourg; mais d'autres (14) attribuent cela aux expédiens que Soubise suggéra à la reine-mère, qui, *de longue main, lui portait faveur. Catharina*, c'est M. de Thou qui parle (15), *in gratiam Johannis Parthenæi Subisæ reguli sibi percarî, et Fumeo amicissimi sud commendatione apud judices illius causam non parùm sublevâsse creditur*. Il y a bien de l'apparence que d'Aubigné a pris la femme pour le mari.

(F) *Fut tué à la Saint-Barthélemi.*] M. Varillas prétend que, depuis l'action de Poltrot, *Soubise n'alla qu'une fois à la cour, d'où il disparut avant que d'avoir été remarqué, tant il appréhendait que ceux de la maison de Guise n'eussent pas été persuadés des faits qu'on publiait pour affaiblir la déposition d'un assassin qui avait été son domestique*. Sur ce pied-là, il ne serait point allé aux noces du roi de Navarre, ou aux vêpres parisiennes, s'il avait été en vie; et ce serait une nouvelle preuve que le Soubise de d'Aubigné était le baron du Pont (16).

(14) La Planche, Histoire de François II, pag. 147. Rêze, Histoire ecclésiastique, liv. III, pag. 257.

(15) Thuan., lib. XXIII, pag. m. 467.

(16) *Cela est incontestable.*

SOUBISE (BENJAMIN DE ROHAN, DUC DE (A)), petit-fils du précédent, et fils de René de Rohan, deuxième du nom, et de Catherine de Parthenai, seconda vigoureusement les entreprises du duc de Rohan, son frère, soit pour secourir les Rochellois, soit pour maintenir en France le parti de ceux de la religion. Il avait appris le métier des armes en Hollande, sous le prince Maurice, et il fut un des gentils-hommes français qui se jetèrent dans Bergues (a), lorsque les Espagnols assiégèrent cette place,

(a) Grotius, Ann. lib. XV.

l'an 1606. Il soutint le siège de Saint-Jean-d'Angeli, en 1621, contre une armée que le roi Louis XIII commandait en personne; et il obtint, en rendant la place, abolition du passé, sous promesse d'obéissance pour l'avenir (B). Il ne laissa pas sur la fin de la même année de se rendre maître de Royan. Au mois de février 1622, il s'empara d'Olonne, et se rendit tellement maître de la campagne dans le bas Poitou, que ses partis allèrent faire des prisonniers jusques à cinq lieues de Nantes. Cette supériorité ne lui dura guère; car on l'attaqua si vertement dans l'île de Ré (C), peu après qu'il l'eut subjuguée, que l'on y dissipa toutes ses forces. Il se retira à la Rochelle, où il essuya bien des marques de mépris et de mécontentement: ce qui l'obligea de passer d'autant plus tôt en Angleterre, afin d'y demander du secours. Sur l'avis qu'on en reçut à la cour de France, on le déclara criminel de lèse-majesté au premier chef, le 15 de juillet 1622. Il trouva moyen d'équiper quelques vaisseaux, nonobstant le refus de sa majesté britannique; mais ils périrent à Plymouth par une tempête. Au commencement de l'année 1625 (b), il se saisit de l'île de Ré, et fit une entreprise sur Blavet ou Port-Louis en Bretagne, qui ne lui réussit qu'à demi; car c'était assez son étoile que de n'être pas fort heureux (D) dans les vastes projets qu'il formait. Il se saisit du port et de six navires de guerre qu'il y trouva: les troupes de débar-

(b) On met ces événemens sous l'an 1624, dans le ministère du cardinal de Richelieu.

quement s'emparèrent de la ville ; mais ayant trouvé de la résistance au fort , il fit rembarquer son monde , et se retira , non sans laisser quelques vaisseaux échoués (E). L'un de ceux qu'il prit , nommé la Vierge-Marie , était monté de quatre-vingts pièces de canon , et avait coûté plus de deux cent mille écus. Il eut le déplaisir de se voir désavoué par ceux de la religion , quoique l'on ne doutât pas qu'il n'eût concerté toutes choses avec le duc de Rohan , son frère , dans les conférences qu'il avait eues avec lui à Castres , pendant l'automne de l'année 1624. Il publia un manifeste dont on crut que la Milletière , qui se qualifiait *intendant de l'amirauté de l'église* , était l'auteur : et en attendant le temps propre pour faire une descente du côté de Bordeaux , il se rendit formidable par la prise de plusieurs vaisseaux marchands , et tint en échec toute la côte depuis l'embouchure de la Garonne jusques à l'embouchure de la Loire. Il entra dans la Garonne le 11 de juin 1625 , avec une flotte de soixante et quatorze voiles , et fit une descente dans le Médoc , et s'empara de Castillon. Au bout du compte cette grande équipée fut peu de chose ; il fallut qu'il s'en retournât bientôt dans l'île de Ré , d'où s'avancant quelques jours après vers la flotte des ennemis , il brûla l'amiral de Hollande (F) , ce qui obligea la cour à hâter les entreprises qu'on méditait pour nettoyer toute cette côte. Le duc de Montmorenci , amiral de France , assisté des vaisseaux hollan-

dais , battit la flotte de Soubise. On le chassa de l'île de Ré , et puis de celle d'Oleron , et on le contraignit de se retirer en Angleterre (c). Il y fut un instrument très-puissant pour faire obtenir aux Rochellois les secours qu'on leur envoya ; et lorsque , malgré tous ces secours , cette ville eut été soumise , il ne se soucia point de jouir en France du bénéfice de l'amnistie : il aimait mieux demeurer en Angleterre , où il mourut sans postérité , et d'où il tâcha de nuire à la cour de France autant qu'il lui fut possible (G). Le nom de SOUBISE subsiste encore dans la maison de Rohan , en la personne de FRANÇOIS DE ROHAN , fils d'HERCULE DE ROHAN , duc de Montbazou , lequel François de Rohan s'appelle prince de Soubise. Il épousa le 16 d'avril 1663 , Anne de Rohan , fille de Henri Chabot et de Marguerite de Rohan , héritière du duc de Rohan. Il est capitaine des gendarmes , et s'est signalé en diverses occasions , à la bataille de Senef par exemple , où il eut la jambe cassée. La princesse de Soubise , son épouse , a été dame d'honneur de la feue reine de France , et a passé pour une des plus grandes beautés de la cour (d). Les auteurs du temps l'ont fort louée. Sa vertu et sa sagesse n'ont pas eu moins d'éclat que sa beauté*.

(c) Tiré de divers volumes du *Mercur* Français.

(d) Voyez les *OEuvres galantes* de Cochin. M. Ménage fit des vers grecs sur ce qu'on ordonna à cette dame de se baigner dans la mer , ayant été mordue d'un chien. Ces vers sont très-beaux ; ils sont à la page 178 de ses *Poésies* , edit. Amstel. 1687.

* Elle est morte le 14 février 1709 , à soixante un ans.

Les nouvellistes de Hollande ont débité que le prince de Soubise fut un de ceux qui rendirent leur commission de lieutenant général, pour n'avoir pas été compris dans la promotion des maréchaux de France qui se fit au mois de mars 1693.

M. l'abbé de Soubise, son fils *, a fort paru pendant tout le cours de ses études. Il est coadjuteur de l'évêché de Strasbourg depuis quelques mois(e). On trouve son éloge dans l'épître dédicatoire des Œuvres posthumes du chevalier de Méré.

* Armand Gaston, né à Paris, le 26 juin 1674, évêque de Strasbourg, grand aumônier de France, cardinal, membre de l'Académie française, et honoraire de celle des belles-lettres, mort le 19 juillet 1749.

(e) On écrit ceci en mai 1701. Le prince de Rohan, frère aîné de ce coadjuteur, a été fait maréchal-de-camp en 1702, et a épousé l'héritière de Ventadour (Mercure Galant, janv. 1702, pag. 421, 432), veuve du prince de Turenne, tué à Steinkerque. La même, juillet 1801, pag. 345.

(A) *Duc de Soubise.*] Je lui donne ce titre à l'exemple de celui qui publia, en 1666, la Vie du duc de Rohan. Cet auteur n'a fait que suivre le chemin battu. Cependant il faut reconnaître que jamais la seigneurie de Soubise n'a été érigée en duché, et que le géographe du Val, qui l'assure (1), le fait sans raison. C'est un abus qui règne terriblement dans les maisons nobles de France, d'attacher à une même terre tantôt un titre, tantôt un autre, sans attendre les lettres d'érection. Ne voit-on pas les fils des ducs porter, sous le titre de marquisat, le nom des terres dont leurs pères s'appellent ducs? Bien davantage, il y a des terres qui ne sont plus dans une famille, et cependant les personnes de cette famille prennent le nom de ces terres; l'un s'en dit marquis, un autre comte, l'autre vicomte ou baron, etc.

(1) Dans son livre intitulé la France, au chap. de Xaintonge.

M. le Laboureur déclame de la bonne sorte contre cela (2).

(B) *Sous promesse d'obéissance pour l'avenir.*] Celui qui répondit au manifeste du duc de Soubise, en 1625, prétend (3) que ce duc demanda pardon au roi en sortant de Saint-Jean-d'Angell, et qu'il jura de lui demeurer à jamais très-fidèle sujet et serviteur, de ne plus porter les armes contre son service, pour quelque cause et prétexte que ce fût, et de n'adhérer plus aux unions, associations et assemblées qui se feraient sans l'autorité et pouvoir de sa majesté. Il prétend aussi que les historiens réformés se sont bien gardés d'insérer en leurs histoires ce serment fait par M. de Soubise et par ceux qui sortirent de Saint-Jean avec lui; mais qu'il se trouve au greffe de la prévôté de l'hôtel, et dans les Mémoires du sieur de Modène, grand prévôt de France, imprimés à Toulouse l'an 1621.

(C) *Dans l'île de Rié.*] M. de Puy-ségur a confondu cette défaite avec l'échec que reçut le duc de Soubise dans l'île de Ré, l'an 1625. Après le siège de Montpellier, dit-il (4), quatre ans se passèrent sans aucune guerre contre ceux de la religion. Le roi fit construire un fort près de la Rochelle. . . . Puis il alla dans l'île de Ré avec son armée, commandée par M. le Prince. M. de Soubise, qui avait quatre mille hommes dans cette île, fut battu. Voilà comment la conformité des noms fait faire des anachronismes. La victoire de l'île de Rié, où Louis XIII fut en personne, précéda le siège de Montpellier; mais ni lui ni M. le Prince ne furent point à celle de Ré, postérieure à ce siège.

(D) *C'était assez son étoile que de n'être pas fort heureux.*] Si les relations faites par les catholiques romains ne lui reprochaient que cela, on ne les pourrait pas soupçonner d'une aigreur trop passionnée; mais elles vont jusqu'à l'accuser de peu de courage. C'est pousser trop loin l'insulte. On prétend qu'un grand seigneur dit au roi: Sire, M. de Soubise ayant fui votre présence à

(2) Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. II, pag. 793.

(3) Mercure Français, tom. XI, pag. 262.

(4) Mémoires, pag. 37, édition de Hollande.

Rié, et ayant maintenant encore fui celle de votre amiral en l'île de Ré, il faut croire, s'il continue, qu'il sera un jour le plus vieux capitaine de votre royaume (5). Les mêmes relations disent (6) qu'il ne se mêla point au combat de l'île de Ré, et qu' aussitôt qu'il en vit le mauvais succès, il se sauva à la hâte dans une chaloupe, sans chapeau ni épée. On veut même que son capitaine des gardes, ayant vu cette épée, dit qu'il fallait bien qu'elle lui fût tombée du baudrier, parce qu'il était bien assuré qu'il ne l'avait pas mise à la main. Les satires sur la déroute de l'île de Ré sont encore plus outrageantes (7). On lui a fait un autre reproche bien différent de celui-là; c'est qu'à son retour d'Angleterre il fit jurer à un gentilhomme, qui était à lui, que, s'il voyait son vaisseau prêt d'être pris, et qu'ils ne pussent plus réchapper, de mettre le feu dans les poudres pour les faire tous brûler, choisissant plutôt cette mort que de faire triompher ses ennemis de leur prise (8). Mais pour donner aux lecteurs une défiance mieux fondée des histoires que le parti catholique publiait, il faut que je rapporte une médisance qui a tout l'air d'une de ces calomnies qu'on répand parmi le peuple afin de nourrir le zèle par le remuement des passions. On publia (9) que, quand ceux d'Olonne demandèrent à capituler, M. de Soubise leur répondit arrogamment et impudemment qu'on lui choisît les plus belles filles qui fussent entre eux, pour en bailler la curée à ses favoris, après s'en être préalablement soulé, ou qu'on lui baillât cent mille écus; que l'une et l'autre de ces conditions ayant été rejetées, il leur promit de les exempter du pillage moyennant vingt mille écus, quatre-vingts pièces de canon, et trois vaisseaux; et qu'il ne laisserait pas de les piller, quoiqu'ils lui eussent accordé toutes ces choses.

(E) *Non sans laisser quelques vais-*

(5) *Mercure Français*, tom. XI, pag. 891.

(6) *Là même*, pag. 882. Voyez aussi le Ministère du cardinal de Richelieu, à l'ann. 1625, p. 179, *édit. de Hollande*.

(7) Voyez le *Mercure Français*, tom. VIII, pag. 559.

(8) *Mercure Français*, tom. XI, pag. 281.

(9) Claude Malingre, *Histoire de la Rébellion*, tom. II, pag. 225.

seaux échoués.] Pour faire voir la partialité de ces relations, je rapporterai ici ce qu'un auteur catholique (10) nous apprend sur cette entreprise de Blavet. Il dit que le duc de Soubise avec trois cents soldats et cent matelots seulement attaqua si vigoureusement le grand vaisseau nommé la *Vierge*, qu'après quelque résistance, il y entra l'épée à la main, l'emporta, et tous les autres ensuite. . . . Et que le port ayant été bouché avec des gens, une chaîne de fer et un gros câble, il s'y trouva enfermé pendant trois semaines; mais que le vent venant à changer, il s'en servit, et à la merci des mousquetades, il fit couper à coups de hache la chaîne et le câble, sortit avec les vaisseaux du roi, et s'alla emparer de l'île d'Oleron. Pourquoi supprimer dans le *Mercure* ces endroits avantageux?

(F) *Il brilla l'amiral de Hollande.*

Je n'ai point encore vu d'auteur qui ait réfuté solidement le reproche qui a été fait au duc de Soubise d'avoir faussé sa parole à l'amiral hollandais. On dit (11) qu'ils avaient fait un accord de n'entreprendre rien l'un contre l'autre pendant les négociations de paix qui se faisaient à la cour; mais que Soubise, tirant avantage de la parole que cet amiral lui avait donnée, le prit au dépourvu, et à la faveur du vent et de la marée, arriva sur lui dans une demi-heure, et fit attacher à son vaisseau deux pataches jointes ensemble, pleines de feux d'artifice, qui le brûlèrent en peu de temps. Le *Mercure Français* ajoute (12) qu'il y avait eu des otages donnés de part et d'autre: il faut croire que l'attaquant ne demeurerait pas sans répartie, lorsqu'on l'accusait en cela d'infidélité. L'historien catholique du duc de Rohan ne fait aucune mention de ce reproche; il dit que Soubise ayant su que *Manty*, et *Hautin* amiral de Zélande, venaient pour le charger avec quarante vaisseaux, il alla au-devant d'eux, coula à fond cinq de leurs vaisseaux, et

(10) l'auteur de l'*Histoire* du duc de Rohan, imprimée à Paris, 1669: j'ai dit ailleurs qu'on attribue cette *Histoire* à M. Fauvelet-du-Toc.

(11) Ministère du cardinal de Richelieu, pag. m. 177.

(12) *Tom. XI*, pag. 874.

leur tua plus de cinq cents hommes. Je viens de dire ce que l'auteur protestant, qui s'est déguisé sous le nom de *Théophile Misathée*, a publié pour la justification de Soubise (13). C'est quelque chose; mais je voudrais une meilleure discussion et une plus exacte vérification.

(G) *Il tâcha de nuire à la cour de France autant qu'il lui fut possible.* Car il paraît, par une déclaration de Louis XIII, datée le 8 de juin 1641 (14), que depuis un an quelques-uns de ceux qui avaient été envoyés par les sieurs de Soubise et de la Valette, pour corrompre la fidélité de plusieurs Français, étaient tombés entre les mains de sa majesté, et avaient avoué que lesdits de Soubise et de la Valette. . . . traitaient avec le roi d'Espagne pour faire une descente en Bretagne et Aunis, ou en la rivière de Bordeaux.

(13) Apologie pour les Églises réformées de France, imprimée en 1625, chap. X.

(14) Voyez les Mémoires de Montresor, pag. 366.

SOUCHES (LOUIS RATTUIT, COMTE DE), fils d'un gentilhomme de la Rochelle (A) nommé Jean Rattuit, sieur de Barres, sortit de France après la guerre des protestans, et passa par la Hollande et par l'Allemagne pour s'en aller en Suède. Il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il eut lieu de se promettre de l'avancement par les bons offices du comte de la Gardie, qui lui fit avoir en peu de temps un régiment de dragons, et puis un autre d'infanterie. Après quelques années de service, il eut une querelle avec son général (a) et rendit ses commissions, et se battit avec lui : et voulant retourner en France par l'Autriche et par l'Italie, il s'arrêta quelques jours à Vienne; et parce que l'archiduc Guillaume, frère de l'em-

(a) Nommé Stalhans.

pereur Ferdinand III, le fit exhorter à prendre parti dans les armées de l'empereur, il résolut de le faire, et il accepta un régiment de dragons qui était vacant, et qu'on lui avait offert. Il fit une grande fortune au service de sa majesté impériale; car il se vit successivement élevé à la dignité de gentilhomme de sa chambre, à celle de conseiller de guerre et d'état, à celle de maréchal-de-camp général, et à celle de commandant général des frontières d'Esclavonie. Il mourut en Moravie, l'an 1682, à l'âge de soixante et quatorze ans, et laissa postérité, comme on le verra ci-dessous (B). Voilà ce que porte le mémoire qui m'a été mis en main, et qui vient de très-bon lieu (b). J'y ajouterai un fait qui relève extrêmement la gloire du comte de Souches, c'est qu'il fut la principale cause de la longue résistance que fit la ville de Brin aux armes des Suédois, qui furent contraints par-là de lever le siège. Cela fut d'une grande utilité à l'empereur (C). Je marquerai quelques fautes du Dictionnaire de Moréri (D), et je ferai des observations sur ce qui concerne le comte de Souches dans les Mémoires de Chavagnac (E). C'est un livre que l'on réimprima en Hollande, l'an 1700, après en avoir corrigé le style en divers endroits.

Comme on ne voit pas assez clairement, dans un passage que j'ai cité (c) s'il était gouverneur

(b) M^{ss}. *l'envoya de Vienne, pendant qu'il y était envoyé extraordinaire des Provinces-Unies. Il envoya aussi les actes dont je fais mention dans la remarque (A).*

(c) Dans la remarque (C).

de Brin lors que cette ville résista aux Suédois, j'en citerai un autre qui ne laisse aucun doute là-dessus, et qui nous apprendra des circonstances fort glorieuses à ce brave homme (F). On a débité faussement dans l'un des écrits qui ont paru en Hollande, l'an 1702, sur la prise d'armes des Cévenois, qu'il était né dans les Cévennes.

(A) *Il était fils d'un gentilhomme de la Rochelle.*] L'auteur du Supplément du Dictionnaire de Moréri se laissa tromper vilainement à des discours vagues de conversation, lorsqu'il assura que M. le comte de Souches était *fils d'un épicier de la Rochelle*. Il n'y a point d'occasions où l'on soit plus obligé de se défier d'un oui-dire que lorsqu'il s'agit de la naissance d'une personne qui paraît dans les grands postes, sans que l'histoire ait parlé de ses ancêtres. Ce silence prouve seulement qu'ils n'ont point paru à la cour, ou qu'ils n'ont point eu de grands emplois dans leur province; mais ce n'est point une preuve que leur condition soit roturière. Cependant, par je ne sais quelle inclination faible ou maligne vers le mensonge, on se plaît à rava-ler le plus que l'on peut la naissance ou d'un favori, ou d'un ministre d'état, ou d'un général d'armée, qui est le premier de sa race dans les hautes dignités (1). Les uns lui donnent pour père un paysan, un pêcheur, un valet; les autres, un cordonnier, un petit mercier, ou tout au plus un notaire ou un clerc de procureur. Ils n'ont pas tort quelquefois, et ils se trompent souvent. C'est pourquoi la prudence veut que l'on se défie de ces bruits vulgaires; car si l'on approfondit les choses, on découvre ordinairement que ce prétendu fils de mercier ou de pêcheur est d'une famille bien noble, mais qui n'a été guère connue hors de son canton. Quoi qu'il en soit, voici les preuves

que l'on m'a fournies de la noblesse du comte de Souches (2).

Le 6 d'août 1686, par-devant Gabriel Béraudin, écuyer, seigneur de Grandjai, conseiller du roi, et son lieutenant général en la sénéchaussée et siège présidial de la ville et gouvernement de la Rochelle, sur les réquisitions de messire Amathée Huet, chevalier, seigneur du Riveau, capitaine entretenu pour le service du roi en la marine, comparurent quatorze personnes des plus qualifiées du pays d'Aunis, desquelles les noms et les charges sont spécifiés dans l'acte dont j'ai une copie collationnée à l'original, à Vienne, en Autriche, le 18 de septembre 1692, par Henri Castellani d'Avister, protonotaire apostolique juré. Le lieutenant général en la sénéchaussée de la Rochelle, ci-dessus nommé, déclare que ces quatorze personnes, *demeurant et domiciliées toutes en Aunis, ont certifié à tous qu'il appartiendra que messire Louis Ratuit, comte de Souches, est né gentilhomme, fils de Jean Ratuit, écuyer, seigneur de Barres, et de dame Marguerite de Bourdigale, et qu'ils ont bonne et certaine connaissance que ledit feu Jean Ratuit, père dudit feu seigneur comte de Souches, était issu de famille noble et des principales de la ville de la Rochelle, où lui et ses prédécesseurs ont fait leur demeure, et tenu rang parmi les autres gentilshommes, conformément à leur extraction noble, en témoin de quoi ils ont signé cette présente déclaration, et apposé le sceau de leurs armes, laquelle déclaration nous avons reçue, et donné acte d'icelle audit seigneur requérant, pour valoir et servir ce que de raison, laquelle nous avons aussi signée; et pour plus grande approbation, nous y avons fait apposer le sceau de sa majesté dans cette chancellerie présidiale de la ville de la Rochelle.* Il n'est pas nécessaire de nommer ici tous ceux qui signèrent l'acte; il suffit de dire que M. Millet, maréchal-de-camp, gouverneur de la principauté de Château-Renaud, et lieutenant général au gouvernement du pays d'Aunis; M. Arnou, in-

(1) Voyez la remarque (A) de l'article TOUCHET, tom. XIV; et la fin de la remarque (A) du premier article SROUX, dans ce volume, pag. 259.

(2) Envoyées de Vienne au libraire, par M. **. Voyez la note (b).

tendant de la province ; M. Gabaret, premier chef d'escadre ; M. de Chastellaillon, commandant pour le roi à la Rochelle, furent du nombre de ceux qui certifièrent ce que dessus.

Voici une autre attestation : j'en ai une copie collationnée à l'original, à Vienne en Autriche, le 18 de septembre 1692, par le même Henri Castellani d'Avister dont j'ai parlé : « Nous, soussignés, attestons et cer-
» tifions avoir très-certaine connais-
» sance que les quartiers de l'autre
» part de M. Louis Rattuit de Souches
» sont issus, aussi bien du côté du
» père que du côté de la mère, d'ex-
» traction de gentilshommes, et des
» plus anciennes familles nobles de
» ce pays-ci ; et qu'ils ont joui des
» droits d'honneur, privilèges et
» exemptions concédés par nos rois
» aux nobles et gentilshommes de ce
» royaume, ayant tenu aussi tou-
» jours le rang parmi les autres gen-
» tilshommes. En témoin de quoi
» nous avons signé la présente at-
» testation, pour lui valoir et servir
» ce que de raison. Fait à la Rochel-
» le, le douzième jour de mars 1687. » Dix-huit personnes ont signé cette attestation : le premier seing est celui de M. l'évêque de la Rochelle (3) ; le second celui de M. de Chastellaillon, commandant pour le service du roi en Aunis et la Rochelle ; le troisième celui de M. Béraudin, lieutenant général de la Rochelle. On trouve parmi les autres celui de M. Villette, chef d'escadre ; celui du chevalier de Blénac ; celui du chevalier d'Arbouville, capitaine de vaisseau ; celui de M. d'Osmont, chevalier de Malte, etc. J'ajoute que j'ai vu la copie d'une lettre que M. le bailli de la Vieuville écrivit de Paris, le 29 de mars 1699, à M. le comte de la Tour, gendre de M. le comte de Souches. Il lui marque *qu'il a été ravi d'avoir eu occasion de mander à Malte ce qu'il avait appris, étant à la Rochelle, de la maison du comte de Souches, dont les ancêtres, dit-il, sans s'être fort élevés dans les dignités de la guerre, ont toujours joui des privilèges de la noblesse, et n'ont jamais rien fait qui les en dût déroger.*

(3) Henri de Laval.

Notez que M. Ménage observe que le nom *Souches* est un nom de seigneurie qui appartenait au comte dont nous parlons. Il prétend que l'ancien nom était *Des-Ousches*. Voici ses paroles : je les tire d'un chapitre où il prouve, par divers exemples, que les noms propres ne se prononcent pas toujours selon l'ancienne et véritable orthographe : « On dit aussi
» toujours *De Souche*, au lieu de
» *Des-Ousches*, en parlant du gou-
» verneur de Moravie, qui comman-
» de à présent dans la Flandre les
» troupes de l'empereur. C'est ainsi
» que ce général s'appelle en sa sei-
» gneurie ; car son nom est *Rattuit*.
» Rattuit est une famille de la ville
» de la Rochelle, où ce seigneur a
» pris naissance, et *Ousche* est un
» vieux mot français qui signifie un
» jardin enclos de haies et planté
» d'arbres, sous lequel on sème des
» légumes ou du chanvre. Et ce mot
» français a été fait du latin *ulca*,
» qui se trouve à peu près en cet-
» te signification dans Grégoire de
» Tours (4). »

(B) *Il laissa postérité comme on le verra ci-dessous.*] Il fut marié deux fois : premièrement avec Anne-Élisabeth, comtesse de Hoffkirk ; et en second lieu avec Anne Salome, comtesse d'Aspermont et de Reckheim (5). Il eut de sa première femme deux fils et une fille. JEAN-LOUIS, son aîné, est encore en vie, et a eu pour femme Ève-Éléonore de Notthafft et Werenberg, comtesse de l'empire. Il en a eu trois filles : savoir, 1°. LOUISE, dame d'honneur à la cour de l'impératrice, et présentement épouse du comte de Horn ; 2°. CLAUDE, dame d'honneur à la cour de l'impératrice à la place de sa sœur ; 3°. THÉRÈSE, religieuse carmélite en Stirie. Le second fils du comte de Souches s'appelait CHARLES. Il était général de l'infanterie de l'empereur, et il mourut d'une blessure qu'il avait reçue à la bataille de Salankemin, en Hongrie, l'an 1691. Il était veuf de Marianne, comtesse de Bucham, de laquelle il a laissé deux fils, dont l'aîné se nomme LOUIS, et l'autre CHARLES-

(4) Ménage, Observations sur la langue française, tom. I, pag. 307, édition de Paris, 1675.

(5) Voyez, tom. XII, pag. 479, la remarque (A) de l'article RECKHEIM.

JOSEPH. Celui-ci a été reçu chevalier de Malte au prieuré de Bohême. La fille du comte de Souches est femme du comte Charles de la Tour, et mère de plusieurs enfans (6).

(C) *Il fut la principale cause de la longue résistance que fit la ville de Brin aux.... Suédois..... Cela fut d'une grande utilité à l'empereur.*] Torstenson, ayant battu les Impériaux au mois de février 1645, se rendit maître de plusieurs places de Moravie, et se fit tellement craindre, qu'au bruit de sa marche les ennemis levèrent le siège d'Olmütz; ensuite de quoi il mit le siège devant Brin, qui était la seule place forte qui tint encore pour l'empereur dans cette province (7). Les assiégés se défendirent avec une telle vigueur, que sa majesté impériale eut le temps de mettre quelque ordre à ses affaires délabrées. Elle fit un traité avec Ragotzki, prince de Transylvanie, et lui céda sept seigneuries de Hongrie. En sa faveur on ouvrit quatre-vingt-dix temples où les protestans devaient enseigner ouvertement leur doctrine; et on remit les Hongrois dans la possession de leurs privilèges. Ce traité sembla désavantageux aux catholiques; mais les Suédois en sentirent beaucoup plus d'incommodité; car l'empereur, ayant ôté cette épine de son pied, secourut Brin, et contraignit Torstenson de lever le siège qu'il y avait mis. Alors Louis, comte de Souches, gentilhomme français, qui avait été la principale cause de sa conservation, en reçut le gouvernement pour récompense de ce signalé service (8). Un historien observe que Torstenson perdit devant cette place plus de soldats qu'il n'en eût perdu dans une bataille rangée: on ajoute que l'empereur répara ses forces dans cet intervalle. *Longa illi difficilisque obsidio, atque ad extremum irrita fuit. Ac satis constat plus ibi militum, quam justâ acie depugnatum foret, Dorstensohno perisse. Interea Cæsari spatium datum*

reparandi vires, colligendique et conscribendi novum exercitum, quem hosti opposeret (9). Jamais service ne fut rendu plus à propos que celui-là, et il était bien raisonnable d'en récompenser notre de Souches. Notez que la ville de Brin fut aussi récompensée comme elle le méritait; car on lui donna le premier rang entre les villes de Moravie: cette primauté appartenait auparavant à la ville d'Olmütz, qui en fut privée à cause qu'elle n'avait pas bien résisté aux Suédois. On lit cette observation dans le voyage du comte de Brienne. *Cracoviâ relictâ Vindobonam versùs pergitur, per Silesiam et Moraviam: ubi præter Olomutium et Brinnum nihil notatu dignum: illud, sede episcopali: hoc, obsidione quam adversùs Suecos tam fortiter sustinuit, ut inde ob memoriam facti extiterit caput regionis, virtutis præmium, dignitate illâ Olomutio sublatâ, nota vecordiae* (10).

(D) *Je marquerai quelques fautes du Dictionnaire de Moréri* (11).] I. La première regarde l'extraction du comte de Souches, et a été suffisamment réfutée dans la remarque (A). II. Il ne fallait point lui donner la qualité de *général de l'empire*; il n'avait que celle de *général de l'empereur*. III. Le Mémoire qui m'a été envoyé, et sur lequel j'ai dressé le texte de cet article, nous doit convaincre qu'il ne fut point donné par son père à un gentilhomme allemand, et qu'il n'entra point au service de l'empereur avant que d'avoir fait tirer l'épée à ce gentilhomme. IV. Un historien exact se gardera bien de dire que ce comte fut défait à la bataille de Senef par le prince de Condé, l'an 1674; car, à proprement parler, cette bataille ne fut ni gagnée ni perdue par aucun des deux partis. Les alliés aussi-bien que les Français s'attribuèrent l'honneur du triomphe, et firent chanter le *Te Deum*, et allumer des feux de joie: les uns et les autres firent cela par politique, très-bien convaincus en leur âme qu'il n'y avait point là de quoi se fé-

(6) Tiré du Mémoire cité à la note (b) de cet article.

(7) Voyez l'Histoire universelle de Jean Cluver, à l'Appendix, pag. 759, édition de 1668.

(8) Louis du Mai, Discours historique et politique sur les causes de la guerre de Hongrie, pag. 46. 283.

(9) Appendix Joh. Cluveri, pag. 759.

(10) Lud. Hen. Lomenii Briennæ comitis Itinerar., pag. 58, edit. 1662.

(11) Voyez aussi l'article LEUWANTZ, t. IX, pag. 207.

liciter (12). Le commencement de cette sanglante journée fut avantageux aux Français, et la fin avantageuse à leurs ennemis. Bien des gens se persuadent que le prince de Condé, pendant quelques heures, se comporta en grand capitaine, et puis en Roland; mais quel Roland? celui du Boyardo ou de l'Arioste? *Orlando furioso*, Roland le furieux, Roland semblable à l'Hercule de Sénèque, *Hercules furens*, Hercule saisi de fureur. N'était-ce pas une espèce d'enthousiasme et de transport au cerveau (13), demandent-ils, que de laisser si long-temps les meilleures troupes exposées au grand feu de l'ennemi, bien couvert de haies et de houblonnières; de les laisser, dis je, exposées si long-temps à un vrai massacre, dont elles ne pouvaient se garantir, et réduites, presque les bras croisés, à essuyer une grêle horrible de mousquetades? Il fallut se retirer enfin, et laisser là une infinité de corps morts (14). M. le prince de Condé, ajoutent-ils, fut fort mécontent de lui-même à l'occasion de cette bataille, et il n'aimait point qu'on lui en parlât. Il ne s'en souvenait qu'avec chagrin. Voilà ce que disent bien des gens: ce n'est pas à moi à juger de telles choses. Mais, quoi qu'il en soit, qu'il fût content ou mécontent de cette journée, qu'il y ait été ou victorieux ou vaincu, ceci pour le moins n'est pas une chose problématique, que M. le comte de Souches n'eut aucune part au malheur des alliés, et qu'il en eut beaucoup à leurs avantages. Toute la perte, toute la défaite, tomba sur les

(12) Nous allâmes auprès de Mons, où l'on fit chanter le *te Deum* comme on le faisait chanter à Paris: chaque parti s'en était fait honneur; mais, pour moi, j'ai toujours cru qu'il n'y avait pas de quoi chanter de part ni d'autre. Mémoires de Chavagnac, pag. 388, 389, édition de Hollande. C'est peut-être la meilleure chose qu'il y ait dans ces Mémoires.

(13) Conférez ce que dessus, citation (37) du second article PYRREUS, tom. XII, pag. 123.

(14) La bataille de Senef fut, à l'égard des Français, comme la peinture dont Horace, de Arte poet., vs. 3, fait mention:

..... Ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne:
elle

..... Finit par bas
En horrible poisson, par le haut femme belle.
Je me sers d'une vieille traduction d'Horace en vers.

troupes de Hollande, et sur celles des Espagnols; les troupes impériales qu'il commandait, n'entrèrent en jeu qu'après le désordre des autres, et depuis qu'elles furent jointes à leurs alliés, l'ennemi cessa de vaincre, et eut à son tour un grand échec. V. Ce que l'on a joint au Moréri dans les éditions de Hollande (15) ne va pas bien. On y a fourré ces paroles, qu'il fut cause, en refusant d'exposer ses troupes, de la victoire remportée par le prince de Condé. On ne peut entendre là que la bataille de Senef: or ce n'est point le style des ennemis de la France que d'avouer qu'elle remporta la victoire le jour de cette bataille. En tout cas, il n'est pas vrai qu'elle l'ait gagnée à cause que notre comte refusa d'exposer ses troupes; car ce fut en les exposant qu'il arrêta les progrès de l'ennemi. Les relations de Hollande conviennent que (16) M. le comte de Souches, qui avait pris le devant avec les Impériaux, et qui était éloigné de quelques heures du reste de l'armée, ayant appris la nouvelle de ce qui se passait, se retourna en diligence, et arriva à une heure après midi auprès de ce corps de bataille, si bien que S. A. (17) mit les Impériaux et les Espagnols en un poste avantageux à main gauche, et donna l'aile droite aux siens; et ce fut alors que la bataille recommença plus fort que jamais..... (18) M. le prince de Condé tâcha premièrement de faire tourner ses gens à main gauche; mais M. de Fariaux, un homme d'une valeur éprouvée, et général major de l'armée hollandaise, y fut envoyé avec quelques escadrons d'infanterie, lequel étant soutenu de M. le comte de Chavagnac, qui commandait un bataillon de cavalerie impériale auprès de là, résista aux Français avec tant de force, qu'ils furent contraints de se retirer; de sorte que ledit sieur comte y fit planter quatre pièces de canons, et apporta un grand dommage auxdits Français par ce moyen. Cette aile gauche, qui était pour la

(15) Cette addition se trouve aussi dans le Moréri imprimé à Paris, l'an 1699.

(16) Mercure Hollandais de l'an 1674, p. 451.

(17) C'est-à-dire M. le prince d'Orange.

(18) Mercure Hollandais de l'an 1674, pag. 452, 453.

plupart composée d'Impériaux et de Suisses (19), montra tant de preuves de valeur, qu'il y demeura plus de la moitié desdits Suisses, suivant le rapport des prisonniers. M. le comte de Souches, leur général, se jeta partout dans le plus épais des ennemis, et donna des preuves d'une valeur extraordinaire, ainsi qu'il avait déjà fait en plusieurs autres occasions. M. le prince de Lorraine n'en fit pas moins, et fut vu plusieurs fois combattant dans les premiers rangs; mais ce ne fut pas sans y répandre de son sang, puisqu'il reçut une telle plaie à la tête, qu'il fut obligé de sortir du combat. M. le prince Pio, lequel était près du village de Senef avec son escadron, étant accompagné de M. le marquis de Grana, et de M. le comte de Starnberg, où il témoigna une bravoure des plus signalées, y fut aussi blessé à la cuisse d'un coup de mousquet. M. le marquis de Grana et les fils de M. le comte de Souches combattirent si vaillamment à la tête de leurs escadrons, que les Suisses ne purent gagner un seul pouce de terre sur eux, de sorte qu'ils contribuèrent beaucoup par ce moyen à l'heureuse issue de ce combat. La lettre de M. le prince d'Orange aux députés des affaires secrètes de messieurs les États-Généraux (20) confirme ces choses; car après avoir décrit ce qui se passa avant que les Allemands eussent rebroussé chemin, on ajoute (21) : « L'ennemi tâcha au commencement de faire un petit circuit à main gauche; mais on détacha quelques bataillons pour aller à sa rencontre; et M. de Chavagnac, lequel était là avec un gros de cavalerie impériale, le repoussa avec toute la vigueur qu'on se peut imaginer et retint le poste, où il fit venir en même temps quatre pièces de canons, qui apportèrent un grand dommage à l'ennemi (22) Entre les troupes impériales, M. le comte de Souches a donné des preuves du courage et de la valeur qu'il a fait paraître

» en tant d'autres occasions. M. le prince de Lorraine ne s'était pas moins signalé, mais fut enfin mis hors de combat par une blessure qu'il reçut à la tête; et M. le prince Pio tout de même par une qu'il reçut à la cuisse. La vigoureuse résistance qui a été faite par M. le marquis de Grana, lequel était auprès du village avec son bataillon, n'a pas peu contribué à l'heureux succès de la bataille, aussi-bien que la bravoure des bataillons du régiment de Souches, commandés par les fils dudit sieur comte. » Peut-on dire après cela que M. le comte de Souches, ayant refusé d'exposer les Impériaux, fut cause que les Français remportèrent la victoire * ?

Il me reste encore trois fautes à corriger au Supplément de Moréri. VI. Le comte de Souches n'a point vécu quatre-vingts ans, mais seulement soixante et quatorze. VII. Son fils n'a pas été commandant des armées de l'empire: il n'a eu des charges que dans les troupes de l'empereur. VIII. Il n'a pas été tué à Rhinfeld en 1678, mais en Hongrie l'an 1691.

(E) Sur ce qui concerne le comte de Souches, dans les mémoires de Chavagnac.] Il y est dépeint (23) comme le plus sot et le plus lâche de tous les hommes; et après avoir marqué tout ce qui est le plus capable de le faire passer pour un traître, l'on dit néanmoins: *Je ne crois pas qu'il le fût, mais plein de malice, ignorant, et le plus grand voleur qui fût sous le ciel* (24). Plusieurs choses me persuadent qu'il ne faut pas faire grand cas de ces médisances. En premier lieu, celui qui a fait ces Mémoires est son propre panégyriste éternellement. Il se donne pour l'auteur de tous les conseils qui font réussir les entreprises; si quelque chose ne réussit pas, c'est à cause qu'on ne l'a pas voulu croire.

* Leduchat, d'après les *Mémoires de Burnet*, donne à penser que de Souches s'entendit avec les Français. Joly combat cette opinion en s'appuyant sur les récits du marquis de la Fare et de LaRoche.

(23) Voyez les *Mémoires de Chavagnac*, depuis la page 390 jusqu'à la page 401, édition de Hollande.

(24) *Là même*, pag. 401.

(19) Il faut lire non pas et de Suisses, mais opposés aux Suisses, ou quelque chose de semblable; car toute la suite du discours montre qu'il s'agit des Suisses de l'armée de France.

(20) *Là même*, pag. 457.

(21) *Là même*, pag. 462, 463.

(22) *Là même*, pag. 464.

re ; il serait arrivé cent fois de grands inconvéniens s'il n'y eût remédié ; il se charge des exécutions les plus hardies et les plus pénibles , et il en vient à bout ; en un mot, sans lui tout va mal , avec lui tout va bien. S'il se couvre ainsi de tant de gloire lui-même , c'est une marque qu'il avait une très-haute opinion de son mérite, et qu'il souhaitait que les autres en jugeassent de la même façon. On voit par sa propre histoire qu'il était fier , ambitieux , fantasque , mal endurant. Concluez de tout cela que lorsqu'on était son ennemi, l'on pouvait s'attendre à être bien déchiré. Remarquons , en second lieu , qu'il fut brouillé avec le comte de Souches dès le commencement de la campagne de 1674 (25) , et qu'il est probable que ses brusqueries obligèrent quelquefois ce général à le faire souvenir de son infériorité. C'est ainsi que les subalternes s'exposent à des mortifications, lorsqu'ils n'ont pas pour leur général la déférence qui lui est due. Cela cabrait de plus en plus le comte de Chavagnac , et le disposait à médire du comte de Souches. Notez, en troisième lieu , qu'il se plaisait à mal parler des généraux. Il donne du comte de Montécuculli la plus pitoyable idée du monde (26) , et cela par rapport à la campagne la plus belle , la plus glorieuse et la plus brillante qu'on puisse trouver dans la longue vie de ce fameux général : je parle de la campagne de 1673 , où il triompha de toutes les ruses de M. de Turenne, et vint ruiner par la prise d'une seule ville (27) toute la moisson que la France fit en Hollande l'an 1672. Qui oserait croire que ces médisances soient véritables ? Ne choquent-elles point les plus grandes règles de la probabilité ? Ne faut-il donc pas conclure que ce qu'un tel écrivain débite de ses ennemis doit être suspect ? Je laisse plusieurs traits piquans et très-satiriques qui se trouvent répandus dans ses Mémoires , et qui attaquent

les principaux officiers des troupes de l'empereur. Cela paraît procéder de quelque ressentiment qui disposait à ne rendre pas justice ; car tout le monde convient que les armées impériales sont depuis plus de cent ans l'une des meilleures écoles de guerre qui soient au monde , et qu'il y en a bien peu où se forment autant de bons officiers que dans celle-là. Notez , en quatrième lieu , qu'il se trompe très-souvent dans ses récits, lors même qu'il n'a pas dessein de dire du mal de ceux dont il était mécontent. Consultez les notes qui ont été mises dans l'édition de Hollande au bas des pages. Elles concernent ce qui se passa en Allemagne l'an 1675. M. le marquis de *** qui est l'auteur de ces notes, et qui servait à la tête des principaux régimens de France cette année-là , le contredit en plusieurs faits importans : si d'autres officiers voulaient se donner la peine de le critiquer , ils en trouveraient sans doute mille occasions. En cinquième lieu , il y a dans ce qu'il dit contre le comte de Souches tant de choses incroyables , que cela seul peut servir à le réfuter. « Souches , qui » avait reçu ordre de l'empereur » de ne point passer la Meuse sous » quelque prétexte que ce fût, » d'agir seulement entre Meuse et » Moselle , et de donner quatre mille » chevaux avec un général , si les » alliés en avaient grand besoin , » m'ordonna de demeurer au camp, » tandis qu'il alla dîner avec toute » la généralité dans le camp des » troupes espagnoles (28)..... Souches décampa pour aller assiéger » le Mont-Olimpe ; mais comme le » prince d'Orange demandait les quatre mille chevaux que lui avait » promis l'empereur , on me détacha pour les commander ; si bien » que je revins en arrière camper » au faubourg de Namur : je ne » sais quelle jalousie il lui prit sur » mon compte ; mais il voulut y » venir lui-même avec toute son » armée. Tout le monde , qui savait que les ordres étaient précis , ignorait ce qu'il voulait ; » mais il ne fut pas long-temps indécidé ; car il fit passer l'ar-

(25) Mémoires de Chavagnac , pag. 371.

(26) *Idem* , depuis la page 339 , jusqu'à la page 358.

(27) Bonn, au pays de Cologne. Il la prit conjointement avec les troupes de Hollande commandées par M. le prince d'Orange , à présent roi d'Angleterre.

(28) Mémoires de Chavagnac , pag. 372 , 373.

» mée au travers de Namur. Monterey et le prince d'Orange vinrent le joindre, et demandèrent quel bon ange lui avait inspiré de passer la Meuse : il répondit qu'il avait passé la Moselle et non la Meuse. Je ne pus m'empêcher de rire, et de lui dire qu'il me faisait pitié, et que la Moselle était à plus de quinze lieues de lui. Il me dit que je n'étais pas assez habile pour lui apprendre le pays ni la carte, et se mit beaucoup en colère contre moi. Caplières, notre commissaire général et l'homme de l'empereur, survint, et lui demanda ce qu'il avait. C'est, lui répondit-il, monsieur qui me veut faire passer pour un enfant; mais j'en ferai mes plaintes à S. M. I. Je dis le sujet à Caplières, qui lui dit que j'avais raison; sur quoi il se fâcha de nouveau, et demanda à ses guides quelle rivière nous avions passée : ceux-ci lui dirent; C'est la Meuse; ce qui lui fit changer de visage, et crier, Je suis perdu (29). » Il y a une telle odeur de fausseté dans ces paroles, qu'on la sent à la première lecture et avant tout examen; mais quand on réfléchit sur les circonstances de la narration; quand, dis-je, l'on songe que ce général *mena son armée dans le pays de Liège* (30); qu'il alla dîner au camp du comte de Monterey (31), ce qu'il ne pouvait faire sans passer la Meuse; qu'il remonta vers Charleville pour faire le siège du Mont-Olimpe, place située sur la Meuse (32); qu'il se rapprocha de Namur, autre place située sur la Meuse (33), on regarde comme une chose impossible qu'il ait ignoré la situation de cette rivière; le plus stupide soldat ne la pourrait pas ignorer après tant de marches et de contre-marches de cette nature; et l'on croira qu'un général qui avait plus de soixante ans l'a ignorée, lui qui avait reçu des ordres précis de ne servir qu'entre la Moselle et la Meuse (34)! Il faudrait être plus

crédule qu'un petit garçon de quatre ans, pour se figurer que cela fût vrai. Ce qu'il y de monstrueux dans le récit du comte de Chavagnac devient plus sensible, lorsqu'on se souvient que M. le comte de Souches s'était poussé à un si haut rang à la cour impériale. Il était Français, et c'était un péché originel qu'on n'effaçait pas facilement dans cette cour-là. Il était né gentilhomme; mais sa noblesse n'étant point titrée, ni soutenue du crédit et de l'opulence de la famille, ne lui eût guère plus servi à devenir général dans les armées de France, que s'il eût été fils d'un bourgeois. A plus forte raison lui était-elle inutile en Allemagne. Il n'eut donc point d'autres moyens de s'avancer que sa valeur et l'art militaire; et il fallut qu'il y excellât pour surmonter tous les obstacles qu'un simple gentilhomme français pouvait rencontrer à la cour impériale. Nous serions donc bien simples si nous nous imaginions qu'un tel général assiège et prend une ville sur une rivière (35), et côtoie des mois entiers cette rivière sans en apprendre le nom, ni celui des forteresses qui en sont baignées; sans savoir, dis-je, que Namur, dont il s'approche, dont il s'écarte, dont il se rapproche en divers temps, est sur la Meuse, et sans se désabuser de la fausse persuasion que Namur est situé sur la Moselle. S'il s'était conduit de la sorte malgré l'intérêt particulier qu'il avait de se bien instruire de la situation de la Meuse, puisqu'il avait reçu ordre de ne point servir au delà de cette rivière, il serait le plus ridicule des hommes; mais nous ne le serions guère moins si nous pensions qu'en effet il s'imagina passer la Moselle lorsque ses troupes passèrent la Meuse à Namur (36). Prenons donc tout ceci pour une de ces hâbleries qui ne

(29) *Là même*, pag. 374, 375.

(30) *Là même*, pag. 372.

(31) *Là même*, pag. 373.

(32) *Là même*, pag. 374.

(33) *Là même*.

(34) *Là même*, pag. 373, 374.

(35) *Dinant*, qu'il prit avant que son armée eût passé la Meuse à Namur. Voyez le *Mercure Hollandais* de l'an 1674, pag. 436.

(36) En confirmation de tout ceci, ajoutez que s'il avait cru passer la Moselle lorsqu'il traversa Namur, il aurait cru qu'avant cela il n'avait point suivi l'ordre d'agir entre Meuse et Moselle, ou bien il aurait cru passer la Moselle pour aller vers Philisbourg ou vers Nanci; suppositions monstrueuses.

paraissent jamais trop fortes à certains esprits, quand ils veulent débiter une singularité, ou tourner en ridicule un ennemi. Je laisse à dire qu'il n'y a nulle apparence que l'empereur ait donné des ordres précis au comte de Souches de ne point passer la Meuse. Le dessein de l'empereur n'était-il pas de faire le plus de mal qu'il pourrait à l'ennemi? Pour quoi donc eût-il défendu à son général de se joindre aux Espagnols et aux Hollandais, en cas que cette jonction parût nécessaire pour frapper de plus grands coups? Joignez à cela que si le comte de Souches se fût aperçu qu'on l'avait surpris, il eût donné ordre à son armée de repasser incessamment. Il eût mieux aimé réparer ainsi sa faute, que de s'exposer à perdre la tête pour avoir enfreint les ordres précis de sa majesté impériale. D'où vient que le comte de Chavagnac, après avoir dit que ce général s'écria, *Je suis perdu*, a oublié de nous dire s'il fit approuver ou excuser la transgression de ses ordres? Une bonne narration demandait cela nécessairement; mais c'est de quoi l'on se mettait peu en peine en écrivant ces Mémoires-là. Tout ceci confirme les soupçons de fausseté qui se présentent en foule à ceux qui lisent cette partie de l'ouvrage du comte de Chavagnac.

Après toutes les considérations qui viennent d'être étalées, on se trouvera très-disposé à rejeter la description satirique qu'il nous fait de la conduite du comte de Souches devant Oudenarde (37). Je veux bien croire, selon l'opinion la plus commune, que ce général ne se voulut point conformer à l'avis des autres, ni prendre avec eux les mesures nécessaires pour le bon succès de cette entreprise; mais on ne saurait se persuader ni l'extravagance, ni la stupidité poltronne que les Mémoires de Chavagnac lui attribuent. On voit bien que cet auteur était en colère lorsqu'il écrivait: on sent que sa plume était dirigée par le souvenir de quelque offense, et l'on se confirme dans cette opinion quand on considère la conduite de la cour im-

périale. Le comte de Souches y essaya une peine si légère, et si disproportionnée au châtiment qu'il eût mérité au cas que les Mémoires de Chavagnac fussent justes, que cela suffit à nous convaincre que cet auteur a outré les choses. Je ne crois point que les parens du comte de Souches se doivent faire une affaire de le justifier de la satire d'un tel ennemi (38), qui n'a su garder aucune ombre de vraisemblance ni d'équité; car il ne faut pas croire qu'il ignorât sur quoi le comte de Souches appuyait ses opinions et ses démarches. Qu'en disait-il quelque chose pour le moins, afin de le réfuter? l'équité exigeait cela de lui.

(F) *Je citerai un autre passage qui ne laisse aucun doute là-dessus, et qui nous apprendra des circonstances fort glorieuses à ce brave homme.* Les Suédois « prirent Crembs par » assaut et mirent le siège devant » Brin. Ce fut ici où la fortune fit » pause, donna loisir aux Impéria- » listes de reprendre haleine, de » songer à eux, et aux peuples de » delà la rivière de se mettre dans » une meilleure posture. Le gouver- » neur de la place s'appelait M. de » Souches, Rochellois, lequel, pour » quelque grand mécontentement, » avait quitté les Suédois, qu'il avait » servis avec zèle de religion et d'affection, et avait eu la charge de » colonel, qu'il possédait encore dans » l'autre parti. *Torstenson* fait sommer la place après un siège de trois » semaines, et qu'en cas de refus, » il n'y aurait point de quartier pour » lui. Il répondit qu'il n'en demanderait jamais, et qu'il n'en donnerait point..... *Torstenson*, après » avoir donné plusieurs assauts, miné, sapé et jeté quantité de grenades dans la place, fut contraint » de se retirer. Ce siège dura quatre » mois, fit périr plus de quatre mille » Suédois, sans compter les débauchades, acquit une immortelle réputation au gouverneur, et les bonnes grâces de sa majesté impériale, qui voulut retirer cette rare vertu » du commun, le fit baron, et lui

(37) Chavagnac, Mémoires, pag. 390 et suivantes.

(38) Ils lui appliqueront peut-être ce que les jansénistes ont dit du jésuite Brisacier, ci-dessus, citation (40) de l'article SIXTE IV, dans ce volume pag. 332.

» donna, avec des biens, une place dans son conseil privé (39). »

(39) Parival, Abrégé de l'Histoire de ce Siècle de fer, tom. I, p. 410, édition de Bruxelles, 1658.

SOZOMÈNE (JEAN), jurisconsulte de Venise, au XVII^e. siècle, était originaire de l'île de Chypre, d'où ses ancêtres s'étaient retirés lorsqu'elle tomba au pouvoir des Turcs (a). Il a donné une nouvelle version latine des dix livres de la République de Platon, qu'il a rédigés en un discours continu; je veux dire qu'il en a ôté la forme de dialogisme. Cela rend l'ouvrage plus clair et plus court. Cette traduction fut imprimée à Venise l'an 1626, in-4^o.

(a) Voyez l'épître dédicatoire de sa traduction des livres de Platon de Republicâ.

SPANHEIM (FRIDÉRIC), professeur en théologie à Leyde, a été une personne d'un très-grand mérite. Il naquit à Amberg dans le haut Palatinat, le 1^{er}. de janvier 1600 (a), et fut élevé avec un grand soin sous les yeux d'un père qui était non-seulement docte, mais aussi fort considéré à la cour électorale (A). Après avoir étudié dans le collège d'Amberg jusques en l'année 1613, il fut envoyé l'année suivante à l'académie d'Heidelberg, dont l'état était alors florissant. Il y fit tant de progrès, et dans les langues, et dans la philosophie, qu'on vit bien qu'il serait un jour un grand homme. Il retourna chez son père, l'an 1619, et fut envoyé bientôt après à

(a) *Ut ita annos cum seculo computaverit qui lucem cum incipiente anno et seculo primam vidit.* Heidanus, in Orat. fun. Fr. Spanhemii. Il se trompe en prenant l'année 1600 pour la première du XVII^e. siècle. C'est la dernière du XVI^e. Plusieurs font cette faute.

Genève pour y étudier en théologie. Les malheurs du Palatinat le firent résoudre à épargner à son père les frais de sa pension; c'est pourquoi il s'en alla dans le Dauphiné, l'an 1621, et demeurera trois ans chez le gouverneur d'Ambrun (b) en qualité de précepteur. Il entra deux fois en conférence réglée sur des matières de controverse (c), comme c'était assez la coutume en ce temps-là, et sortit d'affaire glorieusement *. Il retourna à Genève, et puis il vint à Paris, où il trouva un bon parent; qui était ministre de Charenton (B), et qui lui déconseilla d'accepter la profession en philosophie à Lausanne, que messieurs de Berne lui offrirent. Il fit un voyage de quatre mois en Angleterre, l'an 1625, et après avoir fait encore quelque séjour à Paris, il s'en retourna à Genève: il y disputa une chaire de philosophie, l'an 1626, et l'emporta. L'année suivante il se maria avec une demoiselle originaire de Poitou (C). Il se fit recevoir ministre quelque temps après, et il succéda, l'an 1631, à la profession de théologie que Benoît Turretin laissait vacante. Il s'acquitta de ces fonctions en habile homme, et en homme infatigable: de sorte que sa réputation, se répandant de toutes parts, fit jeter les yeux sur lui à plusieurs académies, qui souhaitèrent de s'honorer par son moyen. Celle

(b) Jean de Bonne, baron de Vitrolle.

(c) Premièrement avec le père Hugues, jésuite d'Avignon, qui prêchait le *carême* à Ambrun; et puis avec un cordelier de Naples.

* Joly reproche à Bayle d'oublier qu'il avait dit que le défaut ordinaire de chaque parti est de s'attribuer la victoire dans une dispute. Voyez tom. XIV, l'art. VINAT.

de Leyde fut la plus heureuse de toutes dans ses recherches : il en accepta la vocation. Mais on ne saurait exprimer les efforts que firent ceux de Genève pour le retenir, ni les marques d'estime et de tendresse qu'ils lui témoignèrent à son départ. Il se fit recevoir docteur en théologie à Bâle, pour s'accommoder à l'usage du pays où il allait ; car ni à Genève, ni dans les académies que ceux de la religion avaient en France, les professeurs en théologie ne se faisaient point graduer docteur ; cela ne leur eût servi de rien. Il partit de Genève, l'an 1642, après y avoir été professeur en théologie onze ans de suite. Il se trouva recteur lorsqu'on y célébra le jubilé, ou l'année séculaire de la réforme, et il fit sur ce sujet-là une très-belle harangue. Il arriva à Leyde le 3 d'octobre 1642. Il y soutint, et même il y augmenta la réputation qu'il y avait apportée, mais il ne vécut que quelques au mois de mai 1649. Ses grands travaux lui abrégèrent la vie. Les leçons et les disputes académiques, les prédications (d), les livres qu'il composait, beaucoup de soins domestiques, beaucoup de visites, ne l'empêchèrent pas d'entretenir un grand commerce de lettres. Il fallait outre cela qu'il fit des visites chez la reine de Bohême et chez le prince d'Orange. Il était fort considéré dans ces deux cours. La reine Christine lui fit l'honneur de lui écrire pour lui apprendre combien elle l'estimait, et combien elle s'était plu à la

lecture de ses ouvrages. Il en publia plusieurs (D). Il laissa sept enfans (e), dont les deux aînés sont devenus très-illustres (E). Il était rigide sur le fait des innovations (F), et il n'épargnait en cela ni amis ni ennemis. Il ne put garder le silence envers M Amyraut, et il ne vécut pas assez pour répliquer de la manière qu'il aurait voulu. Ses adversaires s'en glorifièrent (G). Un homme, qui ne doit pas être suspect de flatterie, lui a donné des louanges que l'on verra ci-dessous (H).

(e) Tiré de son Oraison funèbre, prononcée par Heidanus, le 21 mai 1649. C'est une bonne pièce.

(A) Il naquit... d'un père qui était non-seulement docte, mais fort considéré à la cour électorale.] Il s'appelait WIGAND SPANHEIM : il était docteur en théologie, et conseiller ecclésiastique de l'électeur palatin. Il épousa Renée Tossan, fille de Daniel Tossan, ministre d'Orléans, et puis professeur en théologie à Heidelberg. Daniel Tossan avait épousé Marie Couet, Parisienne, fille de Philibert Couet, avocat au parlement de Paris, laquelle s'était retirée à Orléans, avec sa mère et deux sœurs, pour la religion, l'an 1552. Tossan, fuyant la persécution, se retira par des chemins détournés à Montargis, où sa femme accoucha d'une fille, dont la duchesse de Ferrare, Renée de France, fut la marraine. Cette duchesse, fille de Louis XII, zélée tout ce qui se peut pour l'église réformée, recueillait à Montargis autant de réfugiés qu'elle pouvait ; mais ce que dit Heidanus n'est pas vrai, qu'elle y ait retenu Daniel Tossan jusques en l'année 1575. Nous dirons dans l'article de TOSSAN * en quelle année il se retira à Montargis et de Montargis. Sa fille Renée (c'est la filleule de la duchesse de Ferrare) fut mariée à Wigand Spanheim, et mère de notre Frideric et de deux filles (1). Wigand était un homme fort

(d) Il était ministre de l'église wallonne de Leyde.

(1) Ex Heidano, in Orat. funebr. Frid. Spanhem., pag. 6 et 7.

* L'article de TOSSAN n'existe pas.

pieux, savant théologien et bon humaniste; on le peut voir par les lettres qu'il écrivait à Christien Becman (2). Il mourut l'an 1620, tenant entre ses mains une lettre de son fils, laquelle l'avait fait pleurer de joie. Le sieur Fréher rapporte (3) cette particularité comme tirée de l'Oraison funèbre de Frideric Spanheim, mais il se trompe en cela; elle n'y est point du tout. *Lecto affixus postquam litteras à filio Genevâ accepisset eas præ gaudio totas lachrymis conspersit, et tenaciter ambabus manibus retinuit, donec in Christo expiravit ann. 1620.*

(B) *Un bon parent, qui était ministre de Charenton.*] Il s'appelait Samuel Durant : je ne saurais bien spécifier cette parenté, car le latin de mon auteur est équivoque. *Humanissimè à Samuele Durantio.... cognato suo (erat enim Durantii mater soror aviæ parentis ejus) exceptus est* (4). L'équivoque se trouve dans la parenthèse; on ne sait si *parens* se prend là pour le père ou pour la mère. D'ailleurs chaque homme ayant deux aïeules, il faudrait parcourir bien des familles pour trouver l'aïeule de notre Spanheim, sœur de la mère de Durant. Ce qu'il y eut de bon, c'est que Durant laissa toute sa bibliothèque à notre Frideric Spanheim (5).

(C) *Il se maria avec une demoiselle originaire de Poitou.*] Heidanus (6) la nomme en latin *Carlottam à Portu*. Je crois que cela veut dire Charlotte du Port. Elle était fille de Pierre du Port, seigneur de Mouillepieu et de Boismasson, conseiller du roi et commissaire des vivres dans les armées de sa majesté, fils unique de Joachim du Port, gentilhomme poitevin, seigneur de Mouillepieu. La mère de Pierre du Port, nommée Jeanne du Chêne, était fille unique

de Joseph du Chêne (sieur de la Violette, conseiller et médecin du roi, et d'Anne Trie, fille de Marguerite Budé, qui avait pour père le savant Guillaume Budé (7).

(D) *Il publia plusieurs ouvrages.*] A la prière de l'envoyé de Gustave à Genève, il composa un livre qui a eu beaucoup de débit, sous le titre de *Soldat Suédois* (8). Ce livre fut suivi bientôt après du *Mercurius Suisse* (9). Il publia en 1639 un *Commentaire historique de la vie et de la mort de messire Christophle, vicomte de Dhona*, à la prière de la veuve. J'en parlerai ci-dessous. Six ans après, il publia des Mémoires sur la vie et la mort de la sérénissime princesse Louise-Juliane, électrice palatine, née princesse d'Orange. Il entreprit cet ouvrage à la prière de la reine de Bohême. Ce sont tous livres anonymes (10). Le Trône de Grâce, de Jugement et de Gloire, sont trois sermons d'une longueur excessive à la vérité, et d'un français un peu antique, mais d'ailleurs ils contiennent d'excellentes choses. Le premier fut prononcé à Charenton. Ses *Dubia Evangelica*, en trois parties, composés à Genève, à l'occasion des objections qu'un certain Antoine, qui de chrétiens s'était fait juif, avait semées entre les proposans, sont un bon livre. Son *Chamierus Contractus* fut entrepris en faveur des proposans, qui ne pouvaient pas se servir commodément de la vaste Panstratie de Chamier. Pendant son séjour à Leyde, il fit contre l'hypothèse d'Amyrant *Exercitationes de Gratia universalis*, en trois volumes in-8°. *Item Epistolam ad Cottierum, de Conciliatione Gratiae universalis*. Il fit aussi une lettre *ad Buchananum, de Controversiis anglicanis, et Vindicis de Gratia universalis* (11). C'est une ré-

(7) Heidanus, Orat. funebr. Frider. Spanhem., pag. 19 et 20.

(8) Imprimé en 1633.

(9) Imprimé en 1634.

(10) Il a signé à l'épître dédicatoire du *Commentaire historique*, F. S., c'est-à-d. re Frideric Spanheim. Il s'était servi de la même signature à l'épître dédicatoire du *Geneva restituta*. Le Catalogue d'Oxford met ces deux ouvrages sous le nom inconnu de F. S. Si on le réimprime, on peut à coup sûr ajouter ces paroles: id est Fridericus Spanhemius.

(11) Heidanus, in Orat. funebr. Spanhemii pag. 38 et seq.

(2) *De Wigando Spanhemio nihil aliud mihi compertum est, nisi singularis planè et exquisitæ pietatis hominem fuisse, nec theologicâ solum sed et philologicâ eruditione instructissimum, et linguarum latinæ imprimis et græcæ callentissimum. Id quod ex litteris ἀποκαταίς quæ in operibus philologicis christiani Becmanni... leguntur constat.* Heidanus, Orat. funebr., pag. 7.

(3) Theatr., pag. 406.

(4) Heidanus, Orat. funebr. Frider. Spanhem., pag. 17.

(5) *Idem*, ibidem, pag. 18.

(6) *Idem*, ibidem, pag. 19.

plique à M. Amyraut, qu'il ne put point achever, et qui se sent de la condition des écrits posthumes. L'auteur que je cite a oublié une lettre que M. Spanheim écrivit au prince Édouard lorsqu'il eut changé de religion. Puisqu'il a parlé d'une lettre de consolation sur la mort de son fils unique (12), il pouvait parler aussi de cette autre lettre. Il ne faut pas oublier les harangues de M. Spanheim, ce sont de très-bonnes pièces; c'est principalement ce qu'il faut dire de l'Oraison funèbre du prince Frideric-Henri. Voyez le remerciement que Balzac lui écrivit après l'avoir lue (13).

J'ai dit que ce professeur en théologie est l'auteur du *Commentaire historique de la vie et de la mort de messire Christophle, vicomte de Dhona*. Mais il faut que j'ajoute que le mot *vicomte* dont il se servit est très-impropre, et ne répond point à la qualité de burgrave, affectée depuis plusieurs siècles à l'illustre maison de Dhona. C'est une qualité plus relevée que celle de vicomte. Lisez le nouveau Journal des Savans, dressé à Berlin par M. Chauvin (14), l'an 1696 : voyez-y, dis-je, l'extrait du 1^{er}. et du II^e. tome du *Bibliotheca practica* de M. Manget (15), dédiés à M. le comte Alexandre de Dhona, gouverneur du prince électoral de Brandebourg, vous y trouverez des choses bien instructives touchant les burgraves. Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur le grand mérite de ce comte, et sur la gloire de la maison de Dhona. Il suffit, par occasion, de renvoyer au Dictionnaire de Moréri, et d'avertir qu'il s'y est glissé une faute; car au lieu de dire que la mère de M. le comte Alexandre était *comtesse de Terrassières Montbrun*, il fallait dire *de Ferrassières Montbrun*. Elle était fille unique du comte de Ferrassières, lieutenant général dans les armées de France, et frère de M. de Saint-André Montbrun, qui

(12) Il remarque qu'elle fut traduite de français en flamand et en allemand.

(13) C'est la XIX^e. lettre de celles qui sont à la suite du recueil de ses Lettres à M. Courart.

(14) Il est professeur en philosophie à Berlin.

(15) Médecin de Genève.

a été général des Vénitiens en Candie, et dont l'Histoire fut imprimée à Paris l'an 1698 (16).

(E) *Il laissa sept enfans, dont les deux aînés sont devenus très-illustres.*] Le premier (17) est consommé dans la science des médailles, et dans toute sorte de littérature; et d'ailleurs ses ambassades lui donnent un rang glorieux parmi les hommes d'état. C'est une personne d'un mérite extraordinaire. Le second (18) est mort, depuis peu de jours (19), professeur en théologie à Leyde*. Il présidait cette charge depuis long-temps, et il passait avec justice pour l'un des plus considérables sujets qui fussent dans l'église réformée. Il a composé plusieurs livres qui lui ont acquis une grande réputation. Les journalistes ont souvent parlé de lui avec éloge. Celui de Paris ne parle presque jamais des ouvrages des ministres, néanmoins il a donné de fort longs extraits de l'Histoire Ecclésiastique de celui-ci. Vous les trouverez dans le XXVIII^e. volume du Journal des Savans. Si l'on désire des preuves de l'érudition de M. Spanheim l'aîné, on n'a qu'à lire son ouvrage de *Præstantiâ et Usu Numismatum*; celui que je cite ci-dessus (20); les cinq Lettres qu'il a écrites à M. Morel, fameux antiquaire et grand médailliste, et qui ont été imprimées avec le *Specimen universæ rei nummarie antiquæ*, que le même M. Morel a publié à Leipsic, l'an 1695; ses Notes sur Callimaque, et sur les Césars de Julien, et quelques autres traités dont on peut trouver les titres dans le Moréri, à l'édition de Paris 1699. On y peut trouver aussi la suite de tous les emplois qu'il a eus auprès des princes (21) jusqu'à son quatrième envoi à la cour de France, après la paix de Ryswick. Il fut à Paris depuis ce temps-là jusques au commen-

(16) Voyez-en l'extrait dans le Journal des Savans du 4 d'août 1698, pag. 551 et suiv. de l'édition de Hollande.

(17) EZECHIEL SPANHEMIUS, dans ce volume.

(18) FRIDERICUS SPANHEMIUS, *ibidem*.

(19) On écrit ceci le 26 de mai 1701.

* Chauffepié a consacré un article à chacun des deux Spanheim, sur lesquels Bayle ne dit ici que deux mots.

(20) Au texte de l'article ADDÈRE, tom. I, pag. 34.

(21) Elle avait déjà paru dans le Moréri de Hollande, jusqu'en 1693.

cement de l'année 1701, c'est-à-dire jusqu'au temps de la nouvelle de la glorieuse métamorphose de son altesse électorale de Brandebourg en roi de Prusse. Il prit alors son audience de congé, à cause que le changement du cérémonial n'avait pas encore ses règles dans la cour de France. Il est passé en Angleterre depuis peu de jours (22), par ordre du nouveau roi son maître. Disons, en passant, que cette nouvelle époque de la royauté de Prusse signalera le commencement du XVIII^e. siècle, et qu'il y a eu en cela un concours de circonstances fort singulier; car environ le même temps que madame l'électrice de Brandebourg a été couronnée reine de Prusse, madame l'électrice de Brunswick sa mère, fille du roi de Bohême, a été désignée reine d'Angleterre. Jamais deux princesses n'ont mérité mieux que celles-là d'être assises sur le trône, et n'ont été plus capables de renouveler la gloire que la reine Elisabeth s'est acquise dans les fonctions de la royauté.

(F) *Il était rigide sur le fait des innovations.*] Sa maxime était qu'il fallait se battre contre ses propres frères, de quelque façon qu'ils blessassent l'orthodoxie: négligeant les petits maux, disait-il, on est cause qu'ils produisent quelquefois les plus pernicious désordres. *Sæpè profitemur audivimus se licet mallet cum ecclesie hostibus congredi, tamen et bellum illis etiam fratribus indicendum judicare, qui vel datâ operâ, vel ex ignorantia et infirmitate per cuniculos illam subruerent. Quod enim initio parvum videtur, id sæpè neglectum magna incendia dare in progressu. Cum cui quis semel patrocinium commodavit ei morlicus inhaeret, sæpè error non detectus cum occultè serpat, placere incipit, et tandem pudor est retractare quæ semel defenderit* (23). Il y a cent belles raisons à alléguer pour soutenir ce lieu commun et cette grande maxime; mais afin qu'elles puissent persuader, il faut qu'elles soient soutenues de la bile naturelle. Avec cet ingrédient elles produisent presque toujours la conviction; sans cela on

les trouve faibles, et on leur oppose cent autres belles maximes. Heidanus remarque que celui qu'il loue était d'un tempérament qui prenait feu aisément (24). Ce feu est une lumière merveilleuse pour montrer que les raisons de la tolérance sont de mauvaises raisons, et que ceux qui crient *aux armes, aux armes, bella, horrida bella*, ont bien pénétré le fond des choses.

Tros Rutulusve fuit nullo discrimine habebat (25),

Amis, parens, alliés, n'importe; donnons seulement; *per calcatum perge patrem* (26); c'est pour la vérité.

(G) *Ses adversaires s'en glorifient.*] Voyez le passage que Colomiéc cite d'un ouvrage de M. Amyraut (27).

(H) *Un homme lui a donné des louanges que l'on verra ci-dessous.*] Je parle du sieur Sorbière: tout ce qu'il dit de M. Spanheim mérite d'être copié; on y voit des faits particuliers que les curieux sont ravis d'apprendre, et qui après tout appartiennent au dessein de ce Dictionnaire. Barléus, dit-il (28), ayant fait une Oraison funèbre en vers, sur la mort du prince d'Orange, et le docteur Spanheim en ayant prononcé une en prose, il supporta très-impatiemment l'inégalité de leur récompense: car, comme disait plaisamment M. de Saumaise, on fit une étrange bétise, donnant la paie de cavalier au fantassin, et celle de fantassin au cavalier. Barléus n'eut que cinq cents livres, et l'autre eut cinq cents écus. De ce dernier je ne vous puis dire que ce que l'on publiait lorsqu'il fut décédé; que Saumaise l'avait tué, et que Moras avait été le poignard. L'histoire est longue, et pour la toucher en peu de mots, je n'ai à vous dire, si ce n'est que M. de Saumaise n'aimait point feu M. Spanheim, par quelque jalousie

(24) *Ὁζύχολος* etiam, ut ipse fatebatur, fuit, et subtilis cholera: nonnihil habuit, quæ instar flammulae salpetrae momento incendebatur, at sine fumo et nidore momento dispergebatur. *Ibid.*, pag. 33.

(25) Virgil., *Æn.*, lib. X, vs. 108.

(26) *Ita apud illum præponderabat amor veritatis, ut nulla amicitiae jura, nullae necessitudines, nullus metus illum à defendendâ illâ avertere potuissent.* Heidan., in *Orat. funebr. Fr. Spanhemii*, pag. 12.

(27) Colomes., in *Galliâ Orientali*, pag. 206.

(28) Sorbière, lettre LXIV, pag. 442, 445.

(22) On écrit ceci en mai 1701.

(23) Heidan., in *Orat. fun. Fr. Spanhemii*, pag. 32.

d'esprit et de réputation dans l'école; que pour le mortifier il fit appeler en Hollande M. Morus, duquel il ne connaissait que le nom, mais qui était le fléau et l'aversion de son collègue; que le docteur remua ciel et terre pour l'empêcher de venir; et qu'il mourut lorsqu'il eut nouvelles que son adversaire était en chemin. Cependant il faut rendre cette louange à ce docte Allemand, je dis même de l'aveu de M. de Saumaise, qui ne prodiguait pas les siennes, qu'il avait la tête forte et bien remplie d'érudition; qu'il était propre aux affaires, ferme et adroit, ardent et laborieux. Il faisait des leçons publiques en théologie quatre fois la semaine; il en faisait de plus d'une sorte de privées à ses écoliers; il écoutait les proposans; il prêchait en deux langues, la sienne, et la nôtre; il visitait les malades; il écrivait une infinité de lettres; il composait en même temps deux ou trois livres sur des sujets tout différens; il assistait tous les mercredis au conseil de son altesse, qui l'attirait à la Haye; il était recteur de l'Université: et parmi toutes ces occupations, il ne laissait pas de faire la recette et la dépense de sa maison, qui était pleine de pensionnaires

SPIFAME (JACQUES-PAUL), évêque de Nevers au XVI^e. siècle renonça à son évêché et se retira à Genève pour professer la religion réformée. Il fut appelé M. de Passy (a) *, et enfin il se fit ministre pour avoir, dit-on, plus d'entrée dans les con-

(a) Le Laboureur, Addit. à Castelnau, tom. II, pag. 29.

* Le père Lelong, dans la *Biblioth. historique de la France* (n^o. 1787 de la seconde édition), dit que le prince de Condé, voulant justifier le parti qu'il avait pris, fit choix du plus grand homme d'état qui l'eût suivi; et il choisit Spifame qui, en changeant de religion, avait pris le nom de *seigneur de Passy*, d'une terre de sa famille. P. Marchand, dans son *Dict. histor.*, donne au reste, sur Spifame, des détails extraits en partie d'un article qu'il avait fourni au *Journal littéraire* de Laharpe, à l'occasion de l'*Histoire de Genève*, par Spon, avec des remarques de Gautier, 1730, 2 vol. in-4^o, ou 4 vol. in-12.

seils, et plus de part aux affaires (b). Le parlement de Paris donna contre lui un décret de prise de corps l'an 1559 (c). Cet ex-évêque rendit de très-grands services à la cause en Allemagne, où le prince de Condé l'envoya pour justifier sa prise d'armes (d). Il y publia les quatre lettres que Catherine de Médicis avait écrites à ce prince pour lui recommander le bien du royaume, et les intérêts du roi son fils (e); il éventa beaucoup de secrets, il tira de grands secours des princes de la Germanie (f), et il harangua l'empereur à la diète de Francfort, l'an 1562, avec tant de force, que ce fut l'un des meilleurs manifestes de ceux de la religion (g). Il fit rappeler les reîtres et lansquenets, et mettre au ban de l'empire le comte de Rocquendolse et autres chefs qui commandaient au service du roi (h). Il harangua trois fois en ce pays-là. Sa fin ne répondit pas à ces beaux commencemens (i); car il se trouva enveloppé dans des crimes pour lesquels il eut la tête tranchée à Genève, le 23 de mars 1566 (A). Sa naissance, son esprit et son savoir, lui pouvaient promettre les plus hautes dignités en France, où il

(b) *Là même*, pag. 53.

(c) Spondan. *Annal eccles.*, ad ann. 1559, num. 18. Voyez aussi M. de Thou, *lib. XXII*, pag. 453.

(d) Le Laboureur, Addit. à Castelnau, tom. I, pag. 796.

(e) *Idem*, *ibid.*

(f) *Là même*, tom. II, pag. 29.

(g) Vous trouverez sa Harangue dans les Additions de M. le Laboureur, *ibid.*, pag. 29.

(h) *Là même*, pag. 42.

(i) Thuan., *lib. XXXIII*, pag. 675.

avait passé successivement et avec rapidité par plusieurs emplois (B). Rien n'est plus absurde que de dire avec Moréri, que Calvin le fit mourir (C). D'autres imputent sa mort à la jalousie de Théodore de Bèze (D), et n'en sauraient donner nulle preuve. J'ai réfuté dans un autre livre (k) les réflexions de M. Maimbourg; je n'y reviendrai point. L'un de ceux qui écrivirent contre son Histoire du Calvinisme a besoin d'un petit avis. Il nous a donné des particularités bien curieuses sur le vrai sujet du supplice de cet évêque (E). Il n'est pas vrai que Spifame ait fait un livre* sous le nom de Pierre Richer (F). Quelques-uns disent qu'il assista au concile de Trente, et que depuis il fut ministre à Bourges et à Issoudun (l). Il est certain que les réformés firent la cène dans la maison de ville de Bourges, vers le commencement de l'année 1562; ce fut lui qui officia.

(k) Voyez les Nouvelles Lettres de la Critique générale du Calvinisme de M. Maimbourg, pag. 460 et suiv.

* Ce livre, dont Bayle donne le titre dans sa remarque (F), est cependant encore attribué à Spifame par la Monnoie, dans ses notes sur Baillet (*auteurs déguisés*, Liste, au mot RICHER, in-12, tome V, II^e. partie, pag. 562-63). Mais P. Marchand n'adopte pas cette opinion de la Monnoie. Il donne, en revanche, les titres de cinq ouvrages de Spifame, savoir : I. *Harangue du seigneur de Passy à l'empereur Ferdinand I^{er}.*, au nom du prince de Condé et des protestans de France à la diète de Francfort, en novembre 1562, imprimée dans les *Additions aux Mémoires de Castelnau*, dans les *Mémoires de Condé*. II. *Harangue faite devant le roi des Romains*, lui étant seul dans sa chambre. III. *Harangue faite devant tous les princes de l'empire*. IV. *Lettre adressée de Rome à la reine, mère du roi*. V. *Discours sur le congé obtenu par le cardinal de Lorraine, de faire porter des armes défensives à ses gens*, 1565, in-8°. L'article de P. Marchand sur SPIFAME est curieux.

(l) Catherinot, *Calvinisme de Berri*, p. 3.

Il y était allé d'Issoudun, avec une escorte de cent-cinquante cavaliers (m). L'auteur qui m'apprend ce fait avait dit dans une lettre datée de Paris, le 11 de décembre 1461, que Spifame avait été appelé par l'église réformée de Lyon afin d'y être ministre, et que quatre années auparavant il avait été accusé de luthéranisme; ce qui lui aurait été mortel, s'il ne se fût sauvé à Genève très-promptement (n).

(m) Hub. Languetus, *epistolâ LXVII*, lib. II, pag. 197.

(n) *Idem*, *epist. LXIV*, *ejusd. lib.*, pag. 184.

(A) *Il se trouva enveloppé dans des crimes pour lesquels il eut la tête tranchée à Genève, le 23 de mars 1566.*] Voici ce que M. Spon raconte sur ce sujet (1) : Jacques-Paul Spifame, évêque de Nevers, ayant quitté son évêché et quarante mille livres de rente, s'était retiré à Genève pour y vivre selon la doctrine des protestans. Il y avait présenté requête pour être reçu bourgeois, ce qu'il avait obtenu, ayant même été mis du conseil des Deux Cents et des Soixante. La seigneurie et les personnes de lettres faisaient état de lui pour son érudition. Quelque temps après il fut envoyé en France pour y servir en qualité de ministre : mais on eut avis qu'il tâchait secrètement de rentrer en quelque autre évêché. Ce qui fut cause qu'à son retour on éclaira sa conduite de plus près, et on éplucha sa vie passée. On découvrit qu'avant son mariage il avait eu un enfant de celle qu'il avait épousée, et afin qu'il ne fût déclaré bâtard, il avait fait faire un faux contrat de mariage antidaté, et de même de faux sceaux pour l'autoriser davantage, et rendre son fils capable de succéder à son hérité, qui était assez ample. Pour toutes ces causes il fut emprisonné, et ayant tout avoué il fut décapité à la place du Molard,

(1) Spon, *Histoire de Genève*, liv. III, pag. 263, édition d'Utrecht, 1685. Voyez aussi M. Leti, *Historia genevrinâ*, tom. III, p. 161.

avec une grande repentance de ses fautes, qu'il témoigna par une belle remontrance qu'il fit au peuple sur l'échafaud. Quelques-uns ont voulu dire que ces accusations ne furent que le prétexte de cette condamnation, mais que ce fut en effet pour complaire à Catherine de Médicis, qui avait gagné les syndics, en ayant été sollicitée par le pape. Voyez dans la remarque (E) le passage de M. de Rocolles.

(B) *Sa naissance, son esprit, son savoir, lui pouvaient promettre..... il avait passé..... par plusieurs emplois.] « Il était d'une maison noble, » originaire de la ville de Lucques, » et établie à Paris dès l'an 1350, » que vivait BARTHÉLEMI SPIFAME, » duquel sont issus tous ceux de ce » nom seigneurs de Bisseaux, des » Granges et de Passy. Il avait pour » père et mère JEAN SPIFAME seigneur de Passy, secrétaire du » roi, trésorier de l'extraordinaire » des guerres, et Jacqueline Ruzé, » et fut le dernier de cinq frères *... » Le progrès qu'il fit dans les lettres » lui fit mériter une charge de conseiller au parlement de Paris, d'où » il monta à celle de président aux » enquêtes, de maître des requêtes, » et de conseiller d'état; et il fit paraître tant d'esprit et de savoir dans » tous ses emplois, que s'étant de lui-même dédié à la profession ecclésiastique, il n'y avait point de dignité » qui fût au-dessus de la réputation » qu'il s'était acquise. De chanoine de » Paris, chancelier de l'université, et » abbé de Saint-Paul de Sens, il devint grand vicaire de Charles, » cardinal de Lorraine, archevêque » de Reims, et en cette qualité il fut » nommé par le roi Henri II à l'évêché de Nevers, duquel il prit possession l'an 1548 (2)... Enivré de » son savoir et de sa réputation, il » voulut être de l'opinion nouvelle » comme quelques autres des plus » doctes prélats, et fit divorce avec » son église pour se marier (3). »*

* Leduchat présume que l'un des cinq frères est le Théophile Spifame dont il est question dans le *Recueil de Choses mémorables*, cité communément sous le titre de : *Mémoires de M. le prince de Condé*.

(2) Le Laboureur, *Additions à Castelnau*, tom. II, pag. 51, 52.

(3) *Ibidem*, pag. 53.

(C) *Rien n'est plus absurde que de dire avec Moréri que Calvin le fit mourir.] Vous allez voir de quelles fleurs de rhétorique il ornait son Dictionnaire. Calvin, qui était alors le grand calife de Genève, infâme retraite de l'hérésie et de ses adhérents, et qui, se laissant conduire par sa vanité insupportable, croyait que tout se devait soumettre à lui, ne fut pas satisfait des honnêtetés que lui fit Spifame, et peut-être, prenant garde qu'il se repentait de son apostasie, il lui supposa quelques crimes, et surtout de n'être à Genève que comme un espion, et lui fit couper la tête pour se venger de lui. Ce fut le 25 mars 1565 (4). On pourrait confondre par plusieurs moyens cet auteur si emporté; mais je me contente de cette raison chronologique. Calvin mourut le 27 de mai 1564, et Spifame fut décapité le 23 de mars 1565, selon M. Spon, qui en cela mérite plus de créance que ceux qui mettent ce supplice au 25 de mars 1565 (5). Quand même on préférerait cette date à celle de M. Spon, et qu'on la supposerait conforme à l'usage de commencer l'année au mois de janvier, il serait très-véritable que la mort de Jean Calvin aurait précédé de plus de neuf mois le supplice de l'ex-évêque de Nevers.*

(D) *D'autres imputent sa mort à la jalousie de Théodore de Bèze.] M. le Laboureur parle de cela aussi hardiment que s'il en avait des preuves. Théodore de Bèze, dit-il (6), qui lui portait une envie mortelle, l'épia si bien dans le ressentiment qu'il (7) eut de se voir réduit à une vie misérable et privée, qu'il le rendit suspect d'intelligence avec la reine Catherine et les catholiques, et de méditer une retraite de la ville de Genève où il s'était réfugié. On le mit prisonnier, on lui fit son procès, il eut la tête tranchée le 25 de mars 1565, et fut la première victime de la liberté qu'il avait procurée à cette ville (8). Bèze son*

(4) Moréri, au mot Spifame. On a retranché ceci aux éditions de Hollande.

(5) M. le Laboureur, tom. II, pag. 53, est de ceux-là.

(6) *Idem*, *ibid.*

(7) Cet il se rapporte à Spifame. Un bon écrivain n'aurait pas laissé une équivoque aussi trompeuse que celle-là.

(8) Il est faux que Spifame eût procuré à la ville de Genève sa liberté.

ennemi, non content de son supplice, fit contre sa mémoire les vers latins qui suivent, où il ne s'est pu empêcher de le railler, contre les maximes de sa religion, d'avoir préféré une femme à l'épiscopat; et encore demeura-t-il d'accord que c'était plutôt une concubine qu'une légitime épouse. Cet auteur rapporte dix vers latins, comme de Théodore de Bèze, sur la mort de Jacques Spifame, avec la réponse sanglante qui fut faite en vers latins à ceux-là. Je doute qu'on puisse prouver que l'épigramme de dix vers ait été justement attribuée à Théodore de Bèze. Il est bon de voir ce qu'il répondit à Claude de Saintes, qui lui avait fait des reproches au sujet de Jacques Spifame : *Spifamius mihi nunquam collega fuit, et cur ego illum odissem, à quo nunquam injuriam acceperam? num, sicut in alterius nomine ineptus ille tuus monitor mihi exprobrat, quod vererer ne meis luminibus officeret? Atqui, neque hoc ille unquam cogitavit, opinor, neque (absit verbo invidia) causa ulla fuit cur id timerem. Ais tamen illi à me intentata vana crimina fuisse prodicionis, illiciti matrimonii, et stupri, quum longè gravius ipso in istis deliquissem. Quòd si vana illa fuerant, quomodo ille minùs quàm ego graviter deliquerit? an quòd apud vos ista pro nihilo ducantur? At tu, hominum vanissime, vide quàm te ipsum fallas. Num enim ego accusator, num subscriptor in iis fui quæ nunquam in illius causâ in disceptationem venerunt? Nam de prodicione vel stupro nulla, quòd sciam, fuit mentio. Sciunt autem omnes ex hujus civitatis more quòd quisque de causâ damnetur. Nec de adulterio quæsitum est. De quo igitur dices? hoc verò tu ex me non audies, qui ne hæc quidem nisi à te coactus commemoro. Jure tamen damnatum fuisse si mihi non credis, ipsimet saltem credere te oportuit (9).* On voit trois choses dans ce latin : 1°. que Spifame n'était pas un homme qui prétendît offusquer Bèze, ni dont Bèze eût aucun sujet de craindre d'être offusqué; 2°. que Bèze ne se porta point pour accusateur de Spifame; 3°. que celui-ci ne fut accusé ni d'adultère, ni de fornication, ni

(9) Theod. Beza, Apologia altera ad F. Claudium de Saintes, pag. m. 361.

de trahison. Censurons donc Mézerai, qui dit que, sur je ne sais quel ombrage qu'on prit de lui à Genève, on l'accusa d'adultère, et on lui fit couper le cou pour ce crime prétendu (10).

(E) Rocolles a besoin d'un petit avis. Il a donné des particularités bien curieuses sur le vrai sujet du supplice de cet évêque.] « Spifame,.... s'étant » retiré à Genève, ne peut se tenir en » repos : ayant formé une intrigue » auprès des gens du conseil de la » reine-mère, Catherine de Médicis, » pour rétablir les catholiques dans » la ville, et pour donner moyen à » l'évêque d'y entrer à main armée, » sous l'espérance d'être pourvu d'un » nouvel évêché, autre que le sien » de Nevers, sa trahison fut décou- » verte par Grillon, mestre de camp » du régiment des gardes, qui en » avertit l'agent de Genève qui était » à la suite de la cour, lequel ne » manqua pas d'en donner avis au- » près de la seigneurie, qui se saisi- » rent de la personne de Spifame, et » prirent prétexte de lui faire son » procès de ce qu'il entretenait une » femme mariée; et non pas, comme » dit fort brutalement M. Maim- » bourg, pour avoir fait un faux con- » trat ou de faux sceaux; un tel » homme n'étant point coupable d'un » tel crime, l'adultère étant punis- » sable de mort selon la loi *Julia, de adulteris*. Et ce fut le juste prétex- » te qu'on prit pour lui faire couper » la tête au marché du Molart, sans » faire mention de sa conspiration, » pour ne se point brouiller avec la » cour de France. Or, afin qu'elle ne » s'intéressât point pour le sauver et » qu'elle n'eût pas le temps de leur » dépêcher un courrier pour cet effet, » le conseil se hâta de lui faire son » procès, qui fut expédié dans le » troisième jour après qu'on l'eût » arrêté (11). » Vous voyez là une grosse injure dites sans sujet à M. Maimbourg, qui n'avait rien avancé à cet égard que sur la foi d'un écrivain huguenot (12). Vous y voyez aussi que Spifame fut condamné sous prétexte d'adultère, cela n'est point vrai.

(10) Mézerai, Abrégé chronol., tom. VI, vers la fin, pag. m. 450.

(11) Rocolles, Histoire véritable du Calvinisme, pag. 444. 445.

(12) M. Spon. Voyez la remarque (A).

Vous n'y voyez pas la réfutation d'une fausseté de M. Maimbourg. Le prince de Condé, a-t-il dit (13), se servit de Spifame à autre chose qu'à faire des prêches, car il fut de sa part en Allemagne pour y demander le secours qu'il n'en obtint pas. Il est certain qu'il l'obtint. Bèze (14), d'Aubigné (15), M. le Laboureur (16), et plusieurs autres le disent. Et M. Maimbourg lui-même ne parle-t-il pas de plus de trois mille reîtres et de quatre mille lansquenets (17) que le prince de Condé reçut d'Allemagne?

(F) *Il n'est pas vrai qu'il ait fait un livre sous le nom de Pierre Richer.* Du Verdier Vau-Privas assure (18) que Jacques Spifame, qui avoit jetté la mitre aux horties, a écrit sous le nom de Pierre Richer la *Réfutation des folles Resveries et Mensonges de Nicolas Durand, dict le chevalier de Villegaignon*, l'an 1562, in-8°. M. Moréri assure la même chose. Mais j'ai fait voir ci-dessus (19) que Pierre Richer est un personnage effectif, et non pas un masque de nom.

(13) Maimbourg, *Histoire du Calvinisme*, liv. IV, pag. 285.

(14) Bèze, *Histoire des Églises*, liv. VI, pag. 88.

(15) D'Aubigné, *Histoire universelle*, tom. I, liv. III, chap. XII, pag. 226.

(16) Le Laboureur, *Additions aux Mémoires de Castelnau*, tom. II, pag. 42. Voyez le corps de cet article.

(17) Maimbourg, *Histoire du Calvinisme*, liv. IV, pag. 285.

(18) Du Verdier, *Bibliothèque française*, pag. 620.

(19) Dans l'article de ce Richer, tom. XII, pag. 521.

SPINA (ALPHONSE), juif espagnol, s'étant converti à la religion chrétienne, se fit moine franciscain, et fut recteur de l'académie de Salamanque, et enfin évêque d'Orense (a). Il composa un livre intitulé : *Fortalitium Fidei contra Judæos, Sarcenos, aliosque christianæ fidei inimicos* (A). Il nous apprend lui-même qu'il y travaillait à Valladolid l'an 1458 (b).

(a) *Ville de Galice.*

(b) *Fortalit. Fidei, lib. II, consider. VI, hæc. V, folio 61, apud Henr. Wharton, Append. ad Cave, de Scriptor. Eccles. pag. 143.*

(A) *Il composa un livre intitulé Fortalitium Fidei, etc.* Quelqu'un ont cru qu'un dominicain n'a jamais écrit Guillaume Totan en est l'auteur mais ils doivent seulement dire qu'il en procura une nouvelle édition celle de Lyon 1511. La première de Nuremberg 1494, in-4°. Le titre de l'auteur n'y fut point mis; on se contenta de marquer au titre qu'il avoit été composé *per quemdam torem eximium, ordinis min.* anno 1459, in partibus occid. Mariana a fait savoir au public que c'est un ouvrage de François (1). M. Wharton, qui en a donné l'analyse (2), censure ceux qui ont attribué à Thomas, patriarche de Bariensi. Il aurait pu censurer ceux qui le donnent à Barthélemy de Spina qui a vécu au XVI^e. siècle. S. et M. Hoornbeek le donnent à ce Barthélemy, ou à Guillan-tan (3). On a censuré (4) M. beek d'avoir dit que cet ouvrage n'a été imprimé l'an 1490. On eût dû le critiquer d'avoir dit que Barthélemy de Spina étoit un c. de Cologne (5) : c'étoit un docteur natif de Pise. Théophile Raynure que ce même Barthélemy son nom au *Fortalitium Fidei* de s'approprier l'ouvrage (il ne marque point l'édition qui paraît).

Voici le jugement de M. de le *Fortalitium Fidei*. « C'est un ouvrage qui promet plus dans l'exécution ; ce n'est pas bien écrit : il ne contient rien de bien recherché, et il n'est souvent de preuves, de mens et de réponses très faibles. Cependant il y a quelques choses et il peut être de quelque utilité » (7). »

(1) Mariana, de Rebus hispan., cap. XIII.

(2) Whart. Append. ad Cave, de Scriptor. pag. 143.

(3) Voyez Crenii Philol. et Hist., pag. 87.

(4) *Ibidem*, pag. 88.

(5) Hoornb., de Convert. Judæis, i. pag. 9.

(6) Theoph. Rayn., de malis ac lib. num. 272, pag. m. 166.

(7) Du Pin, *Bibliothèque*, tom. I, édition de Hollande.

(a) (JEAN DE), en latin, ministre de l'église au XVI^e. siècle, avait Je marquerai l'occasion qui le porta à quitter le et à suivre le parti des . Il rendit beaucoup s à la cause. Il fut l'un és au colloque de Poitiers ailleurs (b) qu'on le t des ministres qu'on factieux, et que lui et disputèrent avec deux catholiques, l'an 1566 se de la Rochelle le vou- pour son pasteur, l'an ui envoya des députés i-le-Comte (d). On ne les suites de cette re- Il composa des livres ns (B), où la piété et morale paraissaient . Il mourut à Saumur, (e). L'Anjou était sa mme l'observe la Croix Il échappa du mass- aint-Barthélemi, parce tueurs s'empressèrent urir après une dame pagnait, et à l'assom- la rivière (f). Je ne qu'il eût alors soixante t ans, comme on l'as- une note marginale es IX de Varillas, à e Paris, in-12, 1684.

omme aussi de l'Espine.

rticle CHARPENTIER, rem. (A), 85.

rticle ROSIER, rem. (B), tom.

, Recherches sur les commen- réformation de la Rochelle,

e, pag. 68.

s, Hist. de Charles IX, tom. II, Voyez aussi M. de Thou, lib. 8.

irquerai l'occasion qui le ter le frvc.] L'aïeule ma-

ternelle de M. Vincent disait que ce fut à Château-Gontier en Anjou, dans la maison de son père, que l'on prit Jean Rabec. M. de l'Épine, qui en ce temps-là était de l'ordre des carmes, et qui allait à Angers pour y prêcher, s'était rencontré en cette maison où il était connu et aimé comme un homme qui avait déjà beaucoup de réputation quoiqu'il fût encore jeune. Il y avait demeuré quelques jours avec Rabec, sans le connaître : mais sa conversation lui ayant fort agréé, il eut un sensible déplaisir de sa prise ; ce qui le porta à le visiter souvent en prison, pour tâcher de le détourner de la religion réformée, et le ramener à la romaine : Ses visites eurent un effet tout contraire à son intention : car les raisons de Rabec le convainquirent, et prévalurent peu à peu sur son esprit. D'ailleurs il fut fort touché de la constance admirable avec laquelle il lui vit souffrir le feu, et de la merveille que Dieu fit en lui, en ce que bien qu'on lui eût coupé la langue, il ne laissa pas de chanter intelligiblement, au lieu du supplice, le psaume LXXIX, Les gens entrez sont en ton héritage *. Comme il réfléchissait sans cesse sur tout cela, il ne douta point que la doctrine contre laquelle il avait tant disputé avec Rabec ne fût la doctrine qu'il fallait suivre. Il la prêcha donc lui-même à Angers pendant plus d'un an, sans pourtant se découvrir tout-à-fait, et sans quitter son habit. Il reprenait divers abus : et au lieu d'insister, comme les autres de sa profession, sur les indulgences, sur les pèlerinages, sur les suffrages des saints, il exhortait à se repentir, et à recourir à la grâce de Dieu par Jésus-Christ. On le courait fort, au commencement ; mais à la fin, il devint suspect, ce qui le fit songer à la retraite. Il se retira à Montargis, auprès de madame Renée de France, duchesse de Ferrare, qui était de la religion. Voilà ce que M. Vincent, ministre de la Rochelle (1), avait oui dire plusieurs fois à son aïeule. Il remarque qu'elle était âgée de douze à treize ans lors de la rencontre de

* Voyez la note sur le texte de l'article FLORIMOND DE RIMOND, tom. XII, pag. 501.

(1) Vincent, Recherches sur les commencemens de la Réformation de la ville de la Rochelle, p. 65 et suivantes.

M. de l'Épine et de Rabec à Château-Gontier ; et qu'elle mourut l'an 1624, âgée d'environ quatre-vingts ans (2). Cette chronologie n'est pas tout-à-fait exacte. Aussi ne cherchait-on pas la dernière précision dans ces sortes de récits. Nous apprenons de Théodore de Bèze que Rabec fut arrêté à Château-Gontier le 1^{er}. d'août 1555, et qu'on le martyrisa le 24 d'avril 1556 (3). Il faut donc, ou que l'aïeule de M. Vincent fût alors plus jeune qu'elle ne disait, ou qu'elle ait vécu plus d'années que son petit-fils ne lui en donne. Notez, comme il le remarque (4), que l'Épine avait été de l'ordre des augustins, si l'on s'en rapporte à la préface de ses Opuscules. D'autres disent qu'il avait été jacobin (5). Il ne se déclara ouvertement de la religion qu'au temps du colloque de Poissi, à ce que dit d'Aubigné (6).

(B) *Il composa des livres très-édifiants.*] En voici les titres : *Traicté des tentations, et moien d'y resister*, à Lyon, 1566, in-8°. *Traicté consolatoire contre toutes afflictions, qui adviennent ordinairement aux fideles chrestiens*, à Lyon, 1565, in-8°. *Traicté pour oster la crainte de mort, et la faire desirer à l'homme fidele*, à Lyon, 1558, in-8°. Il publia aussi des écrits de controverse, comme, *Discours du vrai sacrifice et du vrai sacrificateur*, à Lyon, 1564. *Defense et confirmation du Traicté du vrai sacrifice et sacrificateur à l'encontre des frivoles responses et argumens de René Benoist, docteur en theologie*, à Genève, 1567, in-8°. (7). Quelques-uns de ses ouvrages furent traduits en latin ; car nous avons de lui *de Tranquillitate Animi libri VII* ; *de Justitia christiana* ; *de Confessione Peccatorum*, *de Ægrotis consolandis* ; et *de Providentia Dei*. Il fit un excellent sermon à la Rochelle, en 1587, sur la matière de la sainte Cène,

(2) Vincent, Recherches sur les commencemens de la Réformation de la ville de la Rochelle, pag. 68.

(3) Bèze, Histoire ecclésiastique, liv. II, pag. 108.

(4) Vincent, Recherches, etc., pag. 68.

(5) Varillas, Histoire de l'Hérésie, liv. XXIV, pag. 254.

(6) D'Aubigné, Histoire universelle, tom. I, liv. II, chap. XXV, pag. 146.

(7) Tiré de la Bibliothèque française de du Verdier, pag. 688.

lequel M. Vincent avait dessein de publier (8). Simon Goulart de Senlis publia, en 1591, un recueil d'excellens discours de Jean de l'Épine, auxquels, selon sa coutume, il joignit des notes et des sommaires. Ce sont les mêmes VII livres de la Tranquillité de l'Esprit, qui, comme on l'a vu ci-dessus, furent traduits en langue latine (*).

(8) Vincent, Recherches, etc., pag. 69.

(*) L'édition de la Rochelle, in-16, chez Jérôme Hautin, 1594, contient une épître dédicatoire de Simon Goulart à M. de Lanoue, datée de l'an 1587. RM. CRIT.

SPINOSA (JEAN DE), vivait au XVI^e. siècle. Il naquit à Belorado dans la province de Rioja au royaume de Castille, et entra dès l'âge de quatorze ans chez le marquis d'Alarcon. Il devint habile, et il fit paraître une si grande fidélité, que ce marquis conçut pour lui une affection et une estime très-particulières, jusques à lui confier ses plus grands secrets, et à le consulter dans les affaires les plus importantes. Ce seigneur étant mort, don Pédro Gonzalès de Mendoza, son gendre, succéda à ses emplois, et fut ensuite nommé par l'empereur Charles-Quint, pour capitaine-général dans la Sicile. Il donna à Jean de Spinoza la charge de secrétaire des chiffres et des affaires d'état, et eut beaucoup de sujets de s'en louer, car lorsque la flotte de Barberousse occupait tout le détroit de Messine, notre Jean de Spinoza eut le bonheur et l'adresse de traverser ce détroit, et d'apporter en Sicile les ordres de l'empereur, et l'argent qui était dû aux soldats. Quelque temps après il apaisa dans le royaume de Naples la mutinerie des troupes. Il suivit le même Mendoza dans les guerres de

liémont et lui servit de secrétaire, et après la mort de ce seigneur il fut envoyé deux fois à Venise pour les affaires du Milanais. Cet emploi le fit séjourner à Venise pendant douze ans, et lui donna lieu de faire paraître des qualités qui lui acquirent l'approbation et les éloges des Vénitiens. Il reçut aussi les empereurs Charles-Quint et Ferdinand, et de Philippe II, plusieurs marques d'une estime singulière. Il commanda dans quelques provinces de Lombardie sous le duc de la Cuéva, gouverneur du Milanais, et général des Espagnols en Italie. Il avait déjà commandé dans un quartier de l'Abruzze avec beaucoup de probité, et y avait fait punir deux fameux voleurs (A). Il aima l'étude, et il s'y appliqua autant que ses charges et ses voyages le lui permirent; il composa même quelques écrits (a) (B).

(a) Tiré de la préface que Jérôme Serranus a mise au devant du *Gynæcepenos* de Jean de Spinoza, imprimé à Milan, en 1580.

(A) Il avait fait punir deux fameux voleurs.] L'un d'eux était si cruel, qu'il buvait le sang de ceux qu'il avait tués. L'autre joignit à ses brigandages et à ses meurtres une horrible lubricité, car il violait autant de femmes qu'il lui en tombait sous la main. Voici les paroles espagnoles de mon auteur : *Governò en Abbruzzo el estado de la valle Siciliana, dando de su integridad muy grandes senñales con su pobreza, de su prudencia con diversos juizios, y sententias notables, y de su justitia con la muerte de Prospero Camisòla cruelissimo homicida, e insolentissimo violador de mugeres, y de Entino de Baxan, atroce salteador de caminos, (y tan inhumano, que como fiero salvaje acostunbrava beber la sangre de aquellos uquien par los*

bosques heria ò, matava) : y con la cabeça de scachia diabolo puesta por terròr de los mal hechores, en una pica a las almenas ; y su cuerpo en quatro partes, en los passos mas peligrosos del estado (1).

(B) Il composa même quelques écrits.] Je n'ai vu que son *Gynæcepenos*, ou son *Dialogo en laude de las Mugeres*. Il fut imprimé à Milan in-4°. l'an 1580, et dédié par l'auteur à Marie d'Autriche, fille de l'empereur Charles-Quint, et femme de l'empereur Maximilien II. Les femmes y sont louées à perte de vue. Cela est farci d'exemples et de citations où le bon choix ne règne pas. L'auteur promettait une II^e. partie où il devait faire l'éloge de plusieurs dames illustres de ce siècle-là. Je voudrais bien qu'il eût tenu sa promesse, et que son ouvrage me tombât entre les mains. Il en avait fait un autre intitulé : *Micracanthos*, où il avait inséré les actions et les paroles insignes des grands hommes, et marqué la fin funeste des méchants, afin que son livre marquât aux lecteurs le chemin de la gloire qu'ils doivent suivre, et le chemin de l'infamie qu'ils doivent fuir. Il y avait inséré une digression touchant les personnes qui se plaisent à médire d'un ouvrage. On la croira bonne, si l'on en juge par les paroles que je m'en vais rapporter. Elles sont remplies de bon sens, et nous apprennent la différence qu'il faut faire entre les censures et les flatteries, et puis entre les censures dont on peut tirer du profit, et celles qui ne peuvent point servir. *Pero contra aquellos que... quisiesen por ventura en otras cosas tacharme : dexare por agora de hazer excusationes, ò, respuesta defensiva ; refiriendome ala apologia que enel Micracanthos tengo escrita. Donde suficientemente se tratta delas species de maldicientes, y detractores ; y dela reprehension que deve (exclusas todas las de mas) aceptarse, y como obra saludable, y virtuosa, agradecerse. Alo qual remitiendome, solamente dire agora, que sin desear contra los maldicientes, y arrogantes burladores ; mas venganza de aquella con que la scriptura los ame-*

(1) Hieronymus Serranus, in prefat. *Dialogi en laude de las Mugeres*.

naza diciendo (*) *parata sunt derisoribus judicia. Y fin admitir por otra parte, las alabanzas engannosas de los aduladores : sperare gratamente con deseo, y humildad la correction de los buenos, y sabios varones. Teniendo para ello siempre en la memoria, aquellas divinas palabras del Ecclesiaste, que dicen,* (**) *Meliùs est à sapiente corripì, quàm stultorum adulatione decipi* (2). Don Nicolas Antonio (3) n'avait jamais vu ce *Micracanthos*. Ajoutons que notre Spinoza avait fait un gros recueil de proverbes, et qu'il l'avait rempli de moralités. Il ne le publia point, il en donna les raisons dans la II^e. partie du *Micracanthos* *Ha scritto algunas otras obras. Entre las quales (allende de los dialogos dichos), no es de poca importantia, la que yo he visto de mas de seismil proverbios vulgares que ha recogido, y parte dellos compuesto (aunque no acabada de comentar, ni impressa; por las causas que en los postreros razonamientos de la segunda parte del Micracanthos, se dise), obra cierto de maravillosa doctrina, y provecho, y muy agradable (ansi como las otras), por la copia y diversidad de las materias, todas ellas puramente aplicadas ala virtud* (4).

Voici donc un auteur à joindre à ceux dont il fut parlé dans les Nouvelles de la République des Lettres l'an 1686. Rapportons cela sans craindre l'humeur chagrine de ceux qui le trouveront mauvais; ayons plus d'égard à l'humeur de ceux qui en seront très-contens. « M. Ménage nous » promet un traité étymologique sur » les proverbes français. Il y a peu » de matières aussi curieuses que » celle-là, et qui demandent un plus » grand détail de connaissances historiques. Il y a eu dans toutes les » langues une infinité de proverbes. » Didyme en avait composé un Recueil en X livres, qu'il dédia à » ceux qui avaient écrit sur ce sujet.

(*) *Prov. Salom.*, c. 19.

(**) *Eccl.*, c. 7.

(2) Jean de Spinoza, *avertissement au lecteur, au devant du Gynæceponos*.

(3) Voyez sa *Biblioth. Scriptor. Hispaniæ*, sous le mot *Johannes de Espinosà*, tom. I, pag. 521.

(4) Hieronym. Serranus, *in præfat. Dialogi en laude de las Mugerès*.

» Alde Manuce publia quelque chose » de cet ouvrage de Didyme avec les » proverbes de Tharræus, l'an 1505. » Mais il faut remarquer que les » verbes de la langue grecque et de » la latine ne sont pas en aussi grand » nombre qu'Érasme et ceux qui ont » recueilli ce qu'il n'avait pas trouvé » nous le voudraient faire croire; » car il est certain, et on le leur a » suffisamment reproché, qu'ils ont » pris pour une façon de parler » verbale ce qui ne l'était pas. Oudin a fait un recueil assez ample » des proverbes français, sous le titre » de *Curiosités Françaises*; mais il » n'en donne pas l'étymologie. On a » publié plusieurs fois à Paris les *Dialogues* d'un *Manant* et d'un *Philosophe*, où l'on rapporte l'origine » d'un assez grand nombre de » verbes, tantôt bien, tantôt mal. » Voici le titre de l'édition de 1665: » *Les illustres Proverbes nouveaux et historiques expliqués par diverses questions curieuses et morales*, » II vol. in-12. M. Furetière, qui a » fait un II^e. factum fort satirique » contre plusieurs membres de l'académie française, prétend que les » proverbes de son Dictionnaire universel n'ont pas été empruntés de » celui de l'Académie, et que pour » en relever la bassesse il les a enrichis la plupart, soit par la recherche de leur origine, soit par des » histoires curieuses qui y sont appliquées, et par la conférence avec » les proverbes des autres nations, » ce que Paquier, Belinghen, et » autres auteurs graves n'ont pas » jugé indigne de leur plume (5). » On pourrait faire un bon supplément à ce long passage. On pourrait dire que le *Belinghen* de Furetière ne s'appelait pas ainsi. Il se nommait Fleury de Bellingen. Je crois qu'il montrait la langue française en Hollande. Il publia à la Haye, en 1656, *l'Étymologie ou explication des Proverbes français, divisée en trois livres, par chapitres, en forme de dialogue*. C'est un ouvrage in-8^o. de 363 pages. Le bon accueil que l'on fit aux premiers essais des *Proverbes*, que cet

(5) Nouvelles de la République des Lettres, février 1686, art. I^{er}, dans l'extrait des Origines de la Langue italienne, composées par M. Ménage, à la fin desquelles on trouve l'explication de plusieurs proverbes italiens.

auteur publia en 1653, le fit résoudre à une seconde édition beaucoup plus ample. C'est celle dont j'ai rapporté le titre. Disons aussi que M. de Brieux publia à Caen les Origines de quelques Proverbes, l'an 1672, in-12. Remontant plus haut nous pouvons dire que l'on trouve à la fin du dictionnaire de Nicod (6) les *Explications morales d'aucuns proverbes communs en la langue française*, avec la version en vers latins de quelques proverbes français, composée par *Johannes Ægidius Nuceriensis*. Vous trouverez, dans le *Polyhistor*, de M. Morhof, quantité de choses sur cette matière; vous y verrez qu'Angélus Monosinius a traité fort amplement des proverbes italiens, dans un livre qui fut imprimé à Venise l'an 1604, et (7) que Jules Varini a fait un ouvrage intitulé *Scuola del Volgo* (8), où les proverbes italiens sont dirigés selon l'ordre des actions humaines, et accompagnés de quelques préceptes de prudence. Vous y verrez que le Recueil alphabétique de Proverbes italiens, dressé par Orland Persquet, se trouve dans le Trésor de Grutérus et qu'on parle d'un Thomaso Buoni, auteur d'une Collection de Proverbes italiens, en deux volumes (9). Mais vous n'y trouverez pas l'*Origine de vulgari Proverbii*, qu'Aloysio Cinthio fit imprimer à Venise l'an 1526 (10). M. Morhof avait oublié le nom d'un nouvel auteur qui a recueilli les proverbes italiens, et dont les journaux ont fait mention (11). Ce nouvel auteur n'est autre que M. Ménage. Il ne paraît pas que M. Morhof ait bien connu les écrivains de nos proverbes français. Il ne parle que du recueil d'un anonyme, et de celui de *Joh. Ægidius Nuceriensis* *,

et de la première édition des Proverbes du sieur de Bélingen, et enfin d'un certain le Duc, auteur d'un livre (12) qui a pour titre : *Proverbes en rimes, ou Rimes en proverbes*. M. Morhof a connu la Collection de Proverbes espagnols faite par Ferdinand Nuñez, professeur en éloquence et en langue grecque à Salamanque, et la *Filosofia vulgar* de Juan de Mal Lara (13), et la *Medecina española contenida en Proverbios vulgares de nuestra lengua*, composée par Juan Soropan de Kiéros. Cette *Filosofia vulgar* est un recueil de mille proverbes avec leur explication. Je ne suis pas étonné qu'il ne parle pas de l'ouvrage de notre Spinosa. C'est un livre perdu. Il n'oublie pas les compilateurs des proverbes allemands, anglais, flamands. Je ne vois personne qui fasse mention de Polydore Virgile, qui se vante d'avoir rompu la glace tant à l'égard des proverbes qu'à l'égard des inventeurs des choses. Son Traité des Proverbes parut l'an 1498, et fut dédié à Gui Ubalde, duc d'Urbino (14) *. J'en ai l'édition qu'il avait revue et augmentée pour la quatrième fois. Elle

est du village de l'Auxois. Son ouvrage est intitulé : *Proverbia Gallicana secundum ordinem alphabeti reposita et ab J. Æg. Nuceriensi latinis versiculis traducta*, Troyes, in-12, réimprimé plusieurs fois, et traduit en français sous le titre : *Proverbes communs et belles sentences pour familièrement parler latin et français à tout propos*, composé par J. Nucerin, Paris, 1602, in-12. A la suite de cette traduction on trouve un autre livre du même genre, et sans doute du même auteur, sous ce titre : *Proverbes notables et belles sentences de plusieurs bons auteurs tant anciens que modernes, desquels le latin précède le français, par ordre alphabétique*.

(12) Imprimé à Paris, 1665, in-12.

(13) Il fallait dire Mallara.

(14) Voyez l'épître dédicatoire du livre de *Inventoribus Rerum*, composé par Polyd. Virgile.

* Leclerc et Joly disent qu'à cette liste de compilateurs de proverbes il faut ajouter : « Charles de Bouelles qui, en 1531, publia le livre suivant : *Caroli Bovilli Samarobrini Proverbiorum vulgarium libri tres*, Parisiis, in-8°. Cet ouvrage est latin et français. On a aussi un livre intitulé : *Petri Corbellini adagiales Floresculi*, petit in-4°. de 70 feuillets non chiffrés, imprimé à Paris, chez Chevallon, en 1520; un autre qui a pour titre : *Proverbia communia et collecta ab A. Bond Spe, Trecensi*, in-8°, imprimé chez P. Viart; et un troisième qui porte : *Proverbiorum liber, Petro Gothofredo, Carcasonensi jurisconsulto, procuratore regio in fide, auctore*, Parisiis, apud Carolum Stephanum, 1555, in-8°. de 176 pages. Ces proverbes, rangés par ordre alphabétique, sont au

(6) L'édition dont je me sers est de Paris, 1606, in-folio.

(7) Morhofius, Polyhist., lib. I, c. XXI, p. 526.

(8) Imprimé à Vérone, 1642, in-12.

(9) Imprimé à Venise, in-8°, l'an 1604 et 1606.

(10) Voyez Nicolas Antonio, Biblioth. hisp., tom. I, pag. 559.

(11) *Mentio etiam fit, si rectè memini, in postremis Ephemeridibus gallicis novi cujusdam auctoris qui proverbialia italica congesserit, cujus mihi nunc nomen excidit*. Morhofius, Polyhist., lib. I, cap. XXI, pag. 256. Le Journal des Savans, 1686, pag. 164, édition de Hollande, et les Nouvelles de la République des Lettres de la même année, pag. 164, ont parlé de ce Recueil de M. Ménage.

* C'est, dit Joly, Jean Gilles, de Noyers, po-

est de Bâle, 1541, et contient 456 pages in-8°.

« nombre de deux cents. » L'ouvrage le plus récent et le meilleur que nous ayons sur les proverbes français est celui de M. la Mésangère ; il est intitulé : *Dictionnaire des Proverbes français*, seconde édition, Paris, 1821, in-8°. La première édition est de la même année.

SPINOZA (BENOÎT DE), juif de naissance, et puis déserteur du judaïsme, et enfin athée, était d'Amsterdam. Il a été un athée de système, et d'une méthode toute nouvelle, quoique le fond de sa doctrine lui fût commun avec plusieurs autres philosophes anciens et modernes européens et orientaux (A). A l'égard de ces derniers on n'a qu'à lire ce que je rapporte dans la remarque (D) de l'article du Japon, et ce que je dis ci-dessous concernant la théologie d'une secte de Chinois (B). Je n'ai pu apprendre rien de particulier touchant la famille de Spinoza ; mais on a lieu de croire qu'elle était pauvre et très-peu considérable (C). Il étudia la langue latine sous un médecin (a) qui l'enseignait à Amsterdam, et il s'appliqua de fort bonne heure à l'étude de la théologie (b), et y employa plusieurs années ; après quoi il se consacra tout entier à l'étude de la philosophie. Comme il avait l'esprit géomètre, et qu'il voulait être payé de raison sur toutes choses, il comprit bientôt que la doctrine des rabbins n'était pas son fait : de sor-

te qu'on s'aperçut aisément qu'il désapprouvait le judaïsme en plusieurs articles ; car c'était un homme qui n'aimait pas la contrainte de la conscience, et grand ennemi de la dissimulation : c'est pourquoi il déclara librement ses doutes et sa croyance. On dit que les juifs lui offrirent de le tolérer, pourvu qu'il voulût accommoder son extérieur à leur cérémonial, et qu'ils lui promirent même une pension annuelle ; mais qu'il ne put se résoudre à une telle hypocrisie. Il ne s'aliéna néanmoins que peu à peu de leur synagogue ; et peut-être aurait-il gardé plus long-temps quelques mesures avec eux, si en sortant de la comédie il n'eût été attaqué traîtreusement par un juif, qui lui donna un coup de couteau. La blessure fut légère ; mais il crut que l'intention de l'assassin avait été de le tuer. Dès lors il rompit entièrement avec eux, et ce fut la cause de son excommunication. J'en ai recherché les circonstances sans avoir pu les déterrer (c). Il composa en espagnol une apologie de sa sortie de la synagogue. Cet écrit n'a point été imprimé ; on sait pourtant qu'il y mit beaucoup de choses qui ont ensuite paru dans son *Tractatus Theologico-Politicus* (d), imprimé à Amsterdam (e), l'an 1670, livre pernicieux et détestable, où il fit

(a) Nommé François Van den Ende. Notes que M. Kortholt, dans la préface de la II^e édition du *Traité de monsieur son père*, de *tribus Impostoribus*, dit qu'une fille enseigna le latin à Spinoza, et qu'elle se maria ensuite avec M. Kerkerling, qui était son disciple en même temps que Spinoza.

(b) Voyez la rem. (f).

(c) Tiré d'un Mémoire communiqué au libraire.

(d) Voyez le livre de M. Van Til, ministre et professeur en théologie à Dordrecht, intitulé, *Het Voorhof der Heidenen voor de Ougeloovigen geopent*. Le Journal de Leipsic, 1695, pag. 393, en parle.

(e) Et non pas à Hambourg, comme on a mis dans le titre.

glisser toute les semences de l'athéisme qui se voit à découvert dans ses *Opera posthuma*. M. Stoupp insulte mal à propos les ministres de Hollande, sur ce qu'ils n'avaient pas répondu au *Tractatus Theologico-Politicus* (D). Il n'en parle pas toujours pertinemment (E). Lorsque Spinoza se fut tourné vers les études philosophiques, il se dégoûta bientôt des systèmes ordinaires, et trouva merveilleusement son compte dans celui de M. Descartes (f). Il se sentit une si forte passion de chercher la vérité (F), qu'il renonça en quelque façon au monde pour mieux vaquer à cette recherche. Il ne se contenta pas de s'être débarrassé de toutes sortes d'affaires, il abandonna aussi Amsterdam, à cause que les visites de ses amis interrompaient trop ses spéculations. Il se retira à la campagne, il y médita tout à son aise, il y travailla à des microscopes et à des télescopes. Il continua cette vie après qu'il se fut établi à la Haye; et il se plaisait tellement à méditer, et à mettre en ordre ses méditations, et à les communiquer à ses amis, qu'il ne donnait que très-peu de temps à récréer son esprit, et qu'il laissait quelquefois passer trois mois tout entiers sans mettre le pied hors de son logis. Cette vie cachée n'empêchait pas le vol de son nom et de sa réputation. Les esprits forts accouraient à lui de toutes parts (G). La cour palatine le souhaita, et lui fit offrir une chaire en philosophie à Heidelberg (H). Il la refusa

comme un emploi peu compatible avec le désir qu'il avait de rechercher la vérité sans interruption. Il tomba dans une maladie lente qui le fit mourir à la Haye, le 21 de février 1677, à l'âge d'un peu plus de quarante-quatre ans (g). J'ai ouï dire que M. le prince de Condé, étant à Utrecht l'an 1673, le fit prier de le venir voir (h). Ceux qui ont eu quelques habitudes avec Spinoza, et les paysans du village où il vécut en retraite pendant quelque temps, s'accordent à dire que c'était un homme d'un bon commerce, affable, honnête, officieux, et fort réglé dans ses mœurs (I). Cela est étrange; mais au fond il ne s'en faut pas plus étonner que de voir des gens qui vivent très-mal, quoiqu'ils aient une pleine persuasion de l'Évangile (i). Quelques personnes prétendent qu'il a suivi la maxime, *Nemo repente turpissimus*, et qu'il ne tomba dans l'athéisme qu'insensiblement, et qu'il en était fort éloigné l'an 1663, lorsqu'il publia la *Démonstration géométrique des Principes de Descartes* (k). Il y est aussi orthodoxe sur la nature de Dieu que M. Descartes même; mais il faut savoir qu'il ne parlait point ainsi selon sa persuasion (K). On n'a pas tort de

(g) Tiré de la préface de ses Oeuvres posthumes. Voyez la remarque (F).

(h) Voyez la remarque (G).

(i) Tiré du Mémoire communiqué au libraire.

(k) Voici le titre de cet ouvrage : *Renati Descartes Principiorum Philosophiæ pars I et II, more Geometrico demonstratæ per Benedictum de Spinoza Amstelodamensem. Accesserunt ejusdem Cogitata Metaphysica, in quibus difficiliore, quæ tam in parte Metaphysicæ generali, quàm speciali occurrunt, quæstiones breviter explicantur.*

(f) *Prefat. Operum posthum.*

penser que l'abus qu'il fit de quelques maximes de ce philosophe le conduisit au précipice. Il y a des gens qui donnent pour précurseur au *Tractatus Theologico-Politicus* l'écrit pseudonyme de *Jure Ecclesiasticorum*, qui fut imprimé l'an 1665 (L). Tous ceux qui ont réfuté le *Tractatus Theologico-Politicus* y ont découvert les semences de l'athéisme ; mais personne ne les a développées aussi nettement que le sieur Jean Brédenbourg (M). Il est moins facile de satisfaire à toutes les difficultés de cet ouvrage que de ruiner de fond en comble le système qui a paru dans ses *Opera posthuma* ; car c'est la plus monstrueuse hypothèse qui se puisse imaginer, la plus absurde et la plus diamétralement opposée aux notions les plus évidentes de notre esprit (N). On dirait que la Providence a puni d'une façon particulière l'audace de cet auteur, en l'aveuglant de telle sorte, que, pour fuir des difficultés qui peuvent faire de la peine à un philosophe, il se soit jeté dans des embarras infiniment plus inexplicables, et si sensibles que jamais un esprit droit ne sera capable de les méconnaître. Ceux qui se plaignent que les auteurs qui ont entrepris de le réfuter n'ont pas réussi confondent les choses : ils voudraient qu'on leur levât pleinement les difficultés sous lesquelles il a succombé (O) ; mais il leur devait suffire que l'on renversât totalement sa supposition, comme l'ont fait les plus faibles même de ses adversaires (P). Il ne faut pas oublier que cet impie n'a point connu les

dépendances inévitables de son système ; car il s'est moqué de l'apparition des esprits (L), et il n'y a point de philosophe qui ait moins de droit de la nier (Q). Il doit reconnaître que tout pense dans la nature, et que l'homme n'est point la plus éclairée et la plus intelligente modification de l'univers. Il doit donc admettre des démons. Toute la dispute de ses partisans sur les miracles n'est qu'un jeu de mots (R), et ne sert qu'à faire voir de plus en plus l'inexactitude de ses idées. Il mourut, dit-on, bien persuadé de son athéisme, et il prit des précautions pour empêcher qu'en cas de besoin son inconstance ne fût reconnue (S). S'il eût raisonné conséquemment, il n'eût pas traité de chimérique la peur des enfers (T). Ses amis prétendent que par modestie il souhaita de ne pas donner son nom à une secte (U). Il n'est pas vrai que ses sectateurs soient en grand nombre. Très-peu de personnes sont soupçonnées d'adhérer à sa doctrine ; et parmi ceux que l'on soupçonne, il y en a peu qui l'aient étudiée ; et entre ceux-ci, il y en a peu qui l'aient comprise, et qui n'aient été rebutés des embarras et des abstractions impénétrables qui s'y rencontrent (m). Mais voici ce que c'est : à vue de pays on appelle spinozistes tous ceux qui n'ont guère de religion, et qui ne s'en cachent pas beaucoup. C'est ainsi qu'en France on appelle sociniens tous ceux qui

(L) Voyez ses lettres LVI et LVIII.

(m) C'est pour cela qu'il y a des gens qui croient qu'il ne faut pas le réfuter. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, juin 1684, art. VI, pag. m. 388, 389.

passent pour incrédules sur les mystères de l'Évangile, quoique la plupart de ces gens-là n'aient jamais lu ni Socin ni ses disciples. Au reste, il est arrivé à Spinoza ce qui est inévitable à ceux qui font des systèmes d'impiété : ils se couvrent contre certaines objections, mais ils s'exposent à d'autres difficultés plus embarrassantes. S'ils ne peuvent se soumettre à l'orthodoxie, s'ils aiment tant à disputer, il leur serait plus commode de ne point faire les dogmatiques. Mais de toutes les hypothèses d'athéisme, celle de Spinoza est la moins capable de tromper ; car, comme je l'ai déjà dit, elle combat les notions les plus distinctes qui soient dans l'entendement de l'homme. Les objections naissent en foule contre lui ; et il ne peut faire que des réponses qui surpassent en obscurité la thèse même qu'il doit soutenir (n). Cela fait que son poison porte avec soi son remède. Il aurait été plus redoutable, s'il avait mis toutes ses forces à éclaircir une hypothèse qui est fort en vogue parmi les Chinois (X), et très-différente de celle dont j'ai parlé dans la seconde remarque de cet article. Je viens d'apprendre une chose assez curieuse, c'est que depuis qu'il eut renoncé à la profession du judaïsme, il professa ouvertement l'Évangile, et fréquenta les assemblées des mennonites, ou celles des arminiens d'Amsterdam (o). Il approuva même une confession de foi qu'un de

ses intimes amis lui communiqua (Y).

Ce qu'on dit de lui dans la suite du *Ménagiana* est si faux (Z), que je m'étonne que les amis de M. Ménage ne s'en soient pas aperçus. M. de Vigneul-Marville leur eût fait supprimer cela s'il eût eu part à l'édition de l'ouvrage ; car il a fait savoir au public *qu'on a sujet de douter de la vérité de ce fait* (p). Les motifs qu'il allègue de son doute sont très-raisonnables. Il ne se serait pas trop avancé s'il eût pris la négative avec un ton décisif. Nous marquerons une faute qu'il a faite dans la même page (AA). Disons quelque chose sur les objections que j'ai proposées contre le système de Spinoza. J'y pourrais joindre un très-ample supplément, si je ne considérais qu'elles n'étaient déjà que trop longues, vu la nature de mon ouvrage : ce n'est point ici le lieu d'engager une dispute réglée ; il m'a dû suffire d'étaler des observations générales qui attaquaient le spinozisme par le fondement, et qui fissent voir que c'est un système qui porte sur une supposition si étrange, qu'elle renverse la plupart des notions communes qui servent de règle dans les discussions philosophiques. Combattre ce système par son opposition aux axiomes les plus évidens et les plus universels que l'on ait eus jusques ici est sans doute une très-bonne manière de l'attaquer, quoique peut-être elle soit moins propre à guérir les vieux spinozistes, que si on leur faisait con-

(n) Consultez ses Lettres, vous verrez que ses réponses n'ont presque jamais de rapport à l'état de la question.

(o) Voyez la remarque (I).

(p) Vigneul-Marville, *Mélanges*, pag. 320, édition de Hollande.

[illegible]

1. Je l'ai entendu par ce mot les défauts que
l'on a point de ce que l'école est con-
sidérée comme une science généralement reconnue
pour établie par les autres philosophes.

*Le Pape l'Amir-ignora de Wistichius,
à la suite de qu'on en donne dans le Jour-
nal de la République pour 1791 et suiv., et
dans le tome VIII de la Bibliothèque uni-
verselle pour 1791 et suiv.*

[illegible]

(s) *La remarque (DD).*

(1) On m'a nommé entre autres MM. Hergens, Leibnitz, Newton, Bernoulli, Fatio.

ment, si l'on se souvient de ces deux choses : l'une, qu'il n'y a point de gens qui doivent être persuadés de la multiplicité des substances que ceux qui s'appliquent à la considération de l'étendue ; l'autre, que la plupart de ces messieurs admettent du vide. Or il n'y a rien de plus opposé à l'hypothèse de Spinoza que de soutenir que tous les corps ne se touchent point ; et jamais deux systèmes n'ont été plus opposés que le sien et celui des atomistes. Il est d'accord avec Épicure en ce qui regarde la réjection de la Providence, mais dans tout le reste leurs systèmes sont comme le feu et l'eau.

Je viens de lire une lettre (v) où l'on débite qu'il a demeuré quelque temps dans la ville d'Ulm, que le magistrat l'en fit sortir parce qu'il y répandait sa doctrine pernicieuse, et que c'est là même qu'il commença son *Tractatus Theologico-Politicus*. Je doute beaucoup de tout cela. L'auteur de la lettre ajoute que son père, dans le temps qu'il était encore protestant, était fort ami de Spinoza, et que ce fut par ses soins principalement que ce rare génie abandonna la secte des juifs.

(v) Elle est dans le *Mercurius Galant* du mois de septembre 1702, et a été écrite par un officier de l'armée de l'électeur de Bavière. Cet officier marque qu'au premier jour il donnera l'Histoire métallique des Empereurs ottomans, depuis la fondation de cet empire, que c'est un ouvrage auquel il travaille depuis vingt-deux ans, et qu'il le fera imprimer à Genève. Il dit aussi qu'il entreprend une traduction de Quinte-Curce en turc, qu'on lui a fait demander d'Andrinople.

(A) Il a été un athée de système, et d'une méthode toute nouvelle, quoique le fond de sa doctrine lui fût commun avec plusieurs philosophes anciens et modernes, européens et orientaux.] Je crois qu'il est le pre-

mier qui ait réduit en système l'athéisme, et qui en ait fait un corps de doctrine lié et tissu selon les manières des géomètres ; mais d'ailleurs son sentiment n'est point nouveau. Il y a long-temps que l'on a cru que tout l'univers n'est qu'une substance, et que Dieu et le monde ne sont qu'un seul être. Pietro della Valle a fait mention de certains mahométans qui s'appellent *Ehl-el-Tahkik*, ou hommes de vérité, gens de certitude, qui croient qu'il n'y a pour tout que les quatre élémens, qui sont Dieu, qui sont l'homme, qui sont toutes choses (1). Ils parlent aussi des Zindikites, autre secte mahométane. Ils approchent des saducéens, et ils ont pris leur nom d'eux. Ils croient qu'il n'y a point de Providence ni de résurrection des morts, comme l'explique Giggioius sur le mot Zindik (2). Une de leurs opinions est que tout ce que l'on voit, que tout ce qui est dans le monde, que tout ce qui a été créé, est Dieu (3). Il y a eu de semblables hérétiques parmi les chrétiens ; car nous trouvons au commencement du XIII^e. siècle un certain David de Dinant, qui ne mettait nulle distinction entre Dieu et la matière première. On se trompe quand on affirme qu'avant lui personne n'avait débité cette rêverie (4). Albert-le-Grand ne parle-t-il pas d'un philosophe qui l'avait débitée ? *Alexander Epicureus dixit Deum esse materiam, vel non esse extra ipsam, et omnia essentialiter esse Deum, et formas esse accidentia imaginata ; et non habere veram entitatem, et ideò dixit omnia idem esse substantialiter, et hunc Deum appellavit aliquando Jovem, aliquando Apollinem, et aliquando Palladem ; et formas esse peplum Palladis, et vestem Jovis ; et neminem sapientum aiebat ad plenum revelare posse ea quæ latebant sub peplo Palladis et sub veste Jovis*

(1) Voyez l'article *ASUMUSLIMUS*, tom. I, p. 103, remarque (A).

(2) Bespier, Remarques curieuses sur Ricaut, État présent de l'Empire ottoman, pag. 548.

(3) Pietro della Valle, pag. 394 du III^e. tome, cité par Bespier, là même.

(4) Asseruit Deum esse materiam primam, quod nemo ante eum deliraverat. Theoph. Raynaud., Theol. naturali, distinct. VI, sum. 6, pag. 563.

(5). Quelques-uns croient que cet Alexandre a vécu au temps de Plutarque (6); d'autres marquent en propres termes qu'il a précédé David de Dinant. *Secutus fuit Alexandrum qui fecit librum de Materia, ubi probare conatur omnia esse unum in materia*. C'est ce que l'on lit à la marge du Traité où Thomas d'Aquin réfute cette extravagante et monstrueuse opinion (7). David de Dinant ignorait peut-être qu'il y eût un tel philosophe de la secte d'Épicure; mais pour le moins faut-il qu'on m'avoue qu'il savait très-bien qu'il n'inventait pas ce dogme. Ne l'avait-il pas appris de son maître? n'était-il pas le disciple de cet Amaulri dont le cadavre fut déterré et réduit en cendres l'an 1208, et qui avait enseigné que toutes choses étaient Dieu, et un seul être (8)? *Omnia sunt Deus: Deus est omnia. Creator et creatura idem. Ideæ creant et creantur. Deus ideò dicitur finis omnium, quòd omnia reversura sunt in ipsum, ut in Deo immutabiliter conquiescant, et unum individuum atque incommutabile permanebunt. Et sicut alterius naturæ non est Abraham, alterius Isaac, sed unius atque ejusdem: sic dixit omnia esse unum, et omnia esse Deum. Dixit enim, Deum esse essentialiam omnium creaturarum* (9). Je n'oserais dire que Straton, philosophe péripatéticien, ait eu la même opinion; car je ne sais pas qu'il enseignait que l'univers ou la nature fût un être simple et une substance unique: je sais seulement qu'il la faisait inanimée, et qu'il ne reconnaissait d'autre dieu que la nature. *Nec audiendus ejus (Theophrasti) auditor Strato is qui physicus appel-*

latur, qui omnem vim divinam in naturalis sitam esse censet, quæ causas gignendi, augendi, minuendi habeat, sed careat omni sensu ac figura (10). Comme il se moquait des atomes et du vide d'Épicure, on ne pourrait s'imaginer qu'il n'admettait point de distinction entre les parties de l'univers; mais cette conséquence n'est point nécessaire. On peut seulement conclure que son opinion s'approche infiniment plus du spinozisme, que le système des atomes. La voici plus amplement exposée: *Negas sine Deo posse quicquam, ecce tibi è transverso Lampsacenus Strato, qui det isti deo immunitatem magni quidem muneris. Sed quam sacerdotes deorum vacationem habeant, quantò est æquius habere ipsos deos? Negat opera deorum se uti ad fabricandum mundum. Quæcumque sint docet omnia effecta esse naturæ, nec ut ille qui asperis, et levibus, et humatis, uncinatisque corpusculis concreta hæc esse dicat interjecto inani, somnia censet hæc esse Democriti non docentis, sed optantis. Ipse autem singulas mundi partes persequens, quicquid aut sit, aut fiat, naturalibus fieri, aut factum esse docet ponderibus et motibus: sic ille et deum opere magno liberat, et me timore* (11). On a même lieu de croire qu'il n'enseignait pas, comme faisaient les atomistes, que le monde fût un ouvrage nouveau et produit par le hasard; mais qu'il enseignait, comme font les spinozistes, que la nature l'a produit nécessairement et de toute éternité. Les paroles de Plutarque que je vais citer signifient, ce me semble, si on les explique comme il faut, que la nature a fait toutes choses d'elle-même et sans connaissance, et non pas que ses ouvrages aient commencé par un cas fortuit. *Τελυτῶν τὸν κόσμον αὐτῇ ἐν ζῶν εἶναι φησὶ, τὸ δὲ κατὰ φύσιν ἐπισθαι τῷ κατὰ τύχην ἀρχὴν γὰρ ἐνδιδόναι τὰ αὐτόματον, εἴτα οὕτως περαινέσθαι τῇ φυσικῶν παθῶν ἵκασον. Denique mundum ipsum animal esse negat (Strato) vultque naturam sequi temporarios fortunæ impetus, initium enim rebus dare spontaneam quan-*

(5) Albertus, in I Phys., tract. III, c. XIII, apud Pererium de Communibus Principiis, lib. V, cap. XII, pag. m. 309, 310.

(6) *Is est, opinor, quem inter sodales suos memorat Plutarchus II, sympos. 3. Thomasius, dissertat. XIV ad Phil. Stoic., pag. 199.*

(7) *Ad lib. 1 Thomæ contra Gentil., c. 17, f. 23, ed. Lugd., A. 1586. Thomas., ibidem, pag. 200.*

(8) Voyez Prateolus, in Elencho Hæresum, voce Almaricus, pag. m. 23. Il dit que, selon quelques auteurs, cet hérétique et ses adhérens furent brûlés vifs.

(9) *Hæc de Amalrico Gerson tract. de Concordi. Metaph. cum Log., part. IV, Oper. alphab. 20 lit. N. ex Hostiensis et Odorici Tusculano. Thomasius, dissert. XIV ad Phil. Stoic., pag. 200.*

(10) Cicero, de Natura Deorum, lib. I, c. LI.

(11) *Idem, academ. Quæst., lib. II, cap. XXXVIII.*

*naturæ vim , et sic deinceps
lem naturâ physicis motibus
i finem* (12). Cette traduc-
que j'ai trouvée à la page 58
mentaire de Lescalopier , sur
res de Cicéron de *Naturâ Deo-*
et où j'ai ajouté *enim* après
, est meilleure que celle
ot et que celle de Xylander ;
néanmoins quelque chose qui
pond pas à l'idée qu'on se doit
u sentiment de ce fameux phi-
e , le plus grand de tous les
téticiens (13) : les termes *teme-*
ortunæ impetus dérangent la
rie de son système ; et nous
s que Lactance le distingue de
les épicuriens ; il en ôte le cas
. *Qui nolunt* , dit-il (14) , *di-*
providentiâ factum esse mun-
aut principiis inter se temerè
ibus , dicunt esse concretum ,
ventè naturâ extitisse. Natura
ut ait Straton) habere in se vim
di et vivendi , sed eam nec
n habere ullum , nec figuram :
elligamus , omnia quasi suâ
esse generata , nullo artifice ,
uthore. Utrumque vanum et
ibile. Notez que Sénèque a mis
es deux extrémités opposées le
de Platon et celui de Straton ;
ait le corps à Dieu , et l'autre
ait l'âme (15). Je crois avoir lu
ouvrage du père Salier , sur
èces de l'eucharistie , que plu-
anciens philosophes ou hérési-
ont enseigné l'unité de toutes
; mais n'ayant plus ce livre
ne dis ceci qu'en passant. Le
alier est un minime français.
ivre , imprimé à Paris l'an
est intitulé : *Historia scholasti-*
speciebus eucharisticis , sive de
rum materialium Naturâ sin-
s Observatio ex profanis sacris-
authoribus. Il en est parlé dans
ire des Ouvrages des Savans ,
is de septembre 1690 , page 13.

Plutarchus , adversus Colotem , pag.
1.

τῶν ἁλλῶν Περιπατητικῶν ὁ κορυ-
πος Στράτων. *Peripateticorum reli-*
summus Strato. Plutarch. , ubi supra.

actant. , de Irâ Dei , cap. X , p. m. 533.

Ego feram aut Platonem aut peripateti-
ratonem , alter fecit Deum sine corpore ,
ie animo ? Seneca , in libro contra Super-
 , apud Augustin. , de Civit. Dei , lib.
p. X.

Le dogme de l'âme du monde , qui
a été si commun parmi les anciens ,
et qui faisait la partie principale du
système des stoïques , est dans le fond
celui de Spinoza. Cela paraîtrait plus
clairement si des auteurs géomètres
l'avaient expliqué ; mais comme les
écrits où il en est fait mention
tiennent plus de la méthode des rhé-
toriciens que de la méthode dogma-
tique ; et qu'au contraire Spinoza s'est
attaché à la précision , sans se servir
du langage figuré qui nous dérobe si
souvent les idées justes d'un corps de
doctrine , de là vient que nous trou-
vons plusieurs différences capitales
entre son système et celui de l'âme
du monde. Ceux qui voudraient sou-
tenir que le spinozisme est mieux lié
devraient aussi soutenir qu'il ne con-
tient pas tant d'orthodoxie ; car les
stoïciens n'ôtaient pas à Dieu la pro-
vidence ; ils réunissaient en lui la
connaissance de toutes choses , au
lieu que Spinoza ne lui attribue que
des connaissances séparées et très-
bornées. Lisez ces paroles de Sénèque :
Eundem quem nos Jovem intelligunt ,
custodem RECTOREMQUE universi , ani-
imum ac spiritum , mundani hujus
operis dominum et artificem , cui no-
men omne convenit. Vis illum fatum
vocare ? non errabis : hic est , ex quo
suspensa sunt omnia , causa caussa-
rum. Vis illum providentiam dicere ?
rectè dices : est enim , cujus consilio
huic mundo providetur ; ut inconcus-
sus eat , et actus suos explicet. Vis
illum naturam vocare ? non peccabis :
est enim , ex quo nata sunt omnia ,
cujus spiritu vivimus. Vis illum voca-
re mundum ? non falleris : ipse enim
est , totum quod vides , totus suis par-
tibus inditus , et se sustinens vi suâ
(16). *Quid est autem , cur non existi-*
mes in eo divini aliquid existere , qui
Dei pars est ? Totum hoc quo conti-
nemur , et unum est , et Deus , et so-
cii ejus sumus et membra (17). Lisez
aussi le discours de Caton , dans le IX^e.
livre de la Pharsale , et surtout con-
sidérez-y ces trois vers :

Estne Dei sedes nisi terra , et pontus , et aër ,
Et cælum et virtus ? Superos quid quærimus
ultra ?

Juppiter est quodcunque vides , quocunque mo-
veris (18).

(16) Seneca , Quæst. natur. , lib. II , c. XLV.

(17) Idem , epist. XCII , pag. m. 381.

(18) Lucan. , Phars. , lib. IX , vs. 578.

Je remarquerai en passant une absurdité de ceux qui soutiennent le système de l'âme du monde. Ils disent que toutes les âmes, et des hommes, et des bêtes, sont des particules de l'âme du monde, qui se réunissent à leur tout par la mort du corps; et pour nous faire entendre cela, ils comparent les animaux à des bouteilles remplies d'eau qui flotteraient dans la mer. Si l'on cassait ces bouteilles, leur eau se réunirait à son tout, c'est ce qui arrive aux âmes particulières, disent-ils, quand la mort détruit les organes où elles étaient enfermées. Quelques-uns même disent que les extases, les songes, les fortes méditations réunissent l'âme de l'homme à l'âme du monde, et que c'est la cause pourquoi l'on devine l'avenir, en composant des figures de géomance. *Nihil heic attingo de arte illâ prophetica deque geomantia, quibus ipse Fluddus quamplurimum tribuit. Est enim mens cogitando sic in seipsam colligi, ac veluti abstrahi possit, ut humanas res contempletur velut à quâdam speculâ; attamen quod illa possit, quando hoc mortali circumvestitur corpore, ita uniri animæ mundanæ, ut sicut illa omnia cognoscit, ita ipsa particeps fiat cognitionis hujusmodi; quod illa item in hac extasi digitos regat ad exprimenda varia punctula, ex quibus effectus sive arbitrarios, sive fortuitos colligere liceat, hoc aut longè fallor, aut fabulam sapit* (19). Il est facile de voir la fausseté du parallèle. La matière des bouteilles qui flottent dans l'Océan est une cloison qui empêche que l'eau de la mer ne touche l'eau dont elles sont pleines; mais s'il y avait une âme du monde, elle serait répandue dans toutes les parties de l'univers, et ainsi rien ne pourrait empêcher l'union de chaque âme avec son tout; la mort ne pourrait pas être un moyen de réunion. Je m'en vais citer un long passage de M. Bernier, qui nous apprendra que le spinozisme n'est qu'une méthode particulière d'expliquer un dogme qui a un grand cours dans les Indes.

« Il n'est pas que vous ne sachiez » la doctrine de beaucoup d'anciens » philosophes, touchant cette grande » âme du monde dont ils veulent » que nos âmes et celles des animaux » soient des portions. Si nous péné- » trions bien dans Platon et dans » Aristote, peut-être que nous trou- » verions qu'ils ont donné dans cette » pensée. C'est là la doctrine comme » universelle des Pendets, gentils » des Indes; et c'est cette même doc- » trine qui fait encore à présent la » cabale des Soufys et de la plupart » des gens de lettres de Perse, et qui » se trouve expliquée en vers persiens » si relevés et si emphatiques dans » Goultchez-raz, ou Parterre des Mys- » tères; comme c'a été celle-là même » de Flud que notre grand Gassendi » a réfutée si doctement, et celle où » se perdent la plupart de nos chi- » miques. Or ces cabalistes, ou Pen- » dets indous que je veux dire, pour- » sent l'impertinence plus avant que » tous ces philosophes, et prétendent » que Dieu, ou cet être souverain » qu'ils appellent Achar, immobile, » immuable, ait non-seulement pro- » duit ou tiré les âmes de sa propre » substance, mais généralement en- » core tout ce qu'il y a de matériel et » de corporel dans l'univers; et que » cette production ne s'est pas faite » simplement à la façon des causes effi- » cientes, mais à la façon d'une arai- » gnée qui produit une toile qu'elle » tire de son nombril, et qu'elle re- » prend quand elle veut. La création » donc, disent ces docteurs imagi- » naires, n'est autre chose qu'une » extraction et extension que Dieu » fait de sa propre substance, de ces » rets qu'il tire comme de ses en- » trailles, de même que la destruc- » tion n'est autre chose qu'une reprise » qu'il fait de cette divine substance, » de ces divins rets dans lui-même : » en sorte que le dernier jour du » monde qu'ils appellent Maperlé ou » Praléa, dans lequel ils croient que » tout doit être détruit, ne sera au- » tre chose qu'une reprise générale » de tous ces rets que Dieu avait » ainsi tirés de lui-même. Il n'est » donc rien, disent-ils, de réel et » d'effectif de tout ce que nous » croyons voir, ouïr ou flairer, » goûter ou toucher; tout ce monde » n'est qu'une espèce de songe et une » pure illusion, en tant que toute » cette multiplicité et diversité de

(19) Gassendus, in *Examine Philosoph.* Flud-
danæ, num. 29, *Opusculum tom. III*, pag. 247.

» choses qui nous apparaissent ne
 » sont qu'une seule, unique et même
 » chose, qui est Dieu même ;
 » comme tous ces nombres divers que
 » nous avons, de dix, de vingt, de
 » cent, de mille, et ainsi des autres,
 » ne sont enfin qu'une même unité
 » répétée plusieurs fois. Mais demandez-leur un peu quelque raison de
 » cette imagination, ou qu'ils vous
 » expliquent comme se fait cette sortie et cette reprise de substance,
 » cette extension, cette diversité apparente, ou comme il se peut faire
 » que Dieu n'étant pas corporel, mais
 » Biapék, comme ils avouent, et incorruptible, il soit néanmoins divisé en tant de portions de corps
 » et d'âmes ; ils ne vous paieront
 » jamais que de belles comparaisons ;
 » que Dieu est comme un océan immense, dans lequel semouvreraient
 » plusieurs fioles pleines d'eau ; que
 » ces fioles, quelque part qu'elles pussent aller, se trouveraient toujours
 » dans le même océan, dans la même
 » eau, et que se venant à rompre leurs
 » eaux se trouveraient en même temps
 » unies à leur tout, à cet océan dont
 » elles étaient des portions ; ou bien
 » ils vous diront qu'il en est de Dieu
 » comme de la lumière, qui est la
 » même par tout l'univers, et qui ne
 » laisse pas de paraître de cent façons
 » différentes des objets (20) où elle
 » tombe, ou selon les diverses couleurs et figures des verres par où
 » elle passe. Ils ne vous paieront jamais, mais, je, que de ces sortes de
 » comparaisons qui n'ont aucune
 » proportion avec Dieu, et qui ne
 » sont bonnes que pour jeter de la
 » poudre aux yeux d'un peuple ignorant ; et il ne faut pas espérer
 » qu'ils vous répondent solidement,
 » si on leur dit que ces fioles se trouveraient véritablement dans une
 » eau semblable, mais non pas dans
 » la même (21), et que c'est bien une
 » semblable lumière par tout le monde, mais non pas la même, et ainsi de tant d'autres fortes objections
 » qu'on leur fait ; ils reviennent

(20) Il y a sans doute ici une faute d'impression dans le livre de M. Bernier, il faut lire, selon la diversité des objets, etc.

(21) Notez que les spinosistes ne répondent pas mieux à la distinction perpétuelle dont on les accable, entre même et semblable.

» toujours aux mêmes comparaisons,
 » aux belles paroles, ou comme les
 » Soufys, aux belles poésies de leur
 » Goultchez-raz (22). »

Vous allez voir un passage qui nous apprendra que Pierre Abélard est accusé d'avoir dit que toutes choses étaient Dieu, et que Dieu était toutes choses. *Primam elementorum concordiam esse Deum et materiam ex quâ reliqua fierent, docuit Empedocles.... Hæc erat illius ætatis theosophia, hæc notitia quæ de causâ principe habebatur. Jam tandem obsoleverat, et inter veterum somnia et phantasmata recensebatur. Eam inter veteris philosophiæ parietinas et rudera revocavit Petrus Abailardus, ingenio audax, et famâ celebrer : sepultam cineribus invenit, et quasi Euridicen Orpheus ab inferis tandem revocavit : Testor Vazquezium l^d. part., quæst. 3, art. 8, num. 28 ; et Smisingum de Deo uno tract. I, disp. 2, quæst. 2, num. 54, Deum esse omnia, et omnia esse Deum, eum in omnia converti, omnia in eum transmutari asseruit, quia Empedocleæ, aut fortè Anaxagoricæ præventus theosophiâ, distinguebat species secundum solam apparentiam, nempè quia aliquot atomi in uno subiecto erant eductæ quæ latebant in alio (23).*

(B) *Ce que je dis... concernant la théologie d'une secte de Chinois.* Le nom de cette secte est *Foe Kiao*. Elle fut établie par l'autorité royale parmi les Chinois, l'an 65 de l'ère chrétienne. Son premier fondateur était fils du roi *In fan vam*, et fut appelé d'abord *Xé*, ou *Xé Kia* (24), et puis quand il eut trente ans, *Foe*, c'est-à-dire, *non homme* (25). Les Prolégomènes des jésuites, au devant du Confucius qu'ils ont publié à Paris, traitent amplement de ce fondateur. On y trouve que « (26) s'étant retiré » dans le désert dès qu'il eut atteint » sa dix-neuvième année, et s'étant

(22) Bernier, Suite des Mémoires sur l'Empire du grand Mogol, pag. 202 et suiv., édition de Hollande.

(23) Caramuel, Philosophiæ Realis, lib. III, sect. III, pag. 175.

(24) Les Japonais le nomment Xaca.

(25) Voyez le Journal de Leipsic, 1688, pag. 257, dans l'extrait du livre de Confucius, imprimé à Paris, l'an 1687.

(26) Bibliothèque universelle, tom. VII, pag. 403, 404, dans l'extrait du même livre de Confucius.

» mis sous la discipline de quatre
 » gymnosophistes, pour apprendre
 » la philosophie d'eux, il demeura
 » sous leur conduite, jusqu'à l'âge de
 » trente ans; que s'étant levé un ma-
 » tin avant le point du jour, et con-
 » templant la planète de Vénus, cette
 » simple vue lui donna tout d'un
 » coup une connaissance parfaite du
 » premier principe, en sorte qu'étant
 » plein d'une inspiration divine, ou
 » plutôt d'orgueil et de folie, il se
 » mit à instruire les hommes, se fit
 » regarder comme un dieu, et attira
 » jusqu'à quatre-vingt mille disci-
 » ples... A l'âge de soixante-dix-neuf
 » ans, se sentant proche de la mort,
 » il déclara à ses disciples que pen-
 » dant quarante ans qu'il avait prê-
 » ché au monde il ne leur avait
 » point dit la vérité; qu'il l'avait te-
 » nue cachée jusque-là sous le voile
 » des métaphores et des figures, mais
 » qu'il était temps alors de la leur
 » déclarer : *C'est, dit-il, qu'il n'y a*
 » *rien à chercher, ni sur quoi l'on*
 » *puisse mettre son espérance que le*
 » *néant et le vide (*)*, qui est le pre-
 » *mier principe de toutes choses.* »

Voilà un homme bien différent de nos esprits forts : ils ne cessent de combattre la religion que sur la fin de leur vie ; ils n'abandonnent le libertinage que quand ils croient que le temps de partir du monde s'approche (27). Mais Foé, se voyant en cet état, commença de déclarer son athéisme. *Teterrimum virus atheismi jam moriturus evomuisse perhibetur, disertè professus, se per annos quadraginta coque amplius non declarasse mundo veritatem, sed umbratili et metaphoricè doctrinè contentum, figuris, similibus, et parabolis nudam veritatem occultasse ; at nunc tandem, quando esset morti proximus, arcanum sensum animi sui significare velle : extra vacuum igitur et inane, primum scilicet rerum omnium principium, nihil esse quod quæretur, nihil in quo collocentur spes nostræ* (28). Sa méthode fut cause que ses disciples divisèrent sa doctrine en deux parties ; l'une extérieure, qui est celle qu'on prêche publiquement, et qu'on ensei-

gne au peuple ; l'autre intérieure, qu'on cache soigneusement au vulgaire, et qu'on ne découvre qu'aux adeptes. La doctrine extérieure, qui n'est, selon les bonzes, « que comme les » cintres, sur lesquels on bâtit une » voûte, et qu'on ôte ensuite, lors » qu'on a achevé de bâtir, consiste » 1°. à enseigner qu'il y a une diffé- » rence réelle entre le bien et le mal, » le juste et l'injuste ; 2°. qu'il y a » une autre vie où l'on sera puni ou » récompensé de ce qu'on aura fait » en celle-ci ; 3°. qu'on peut obtenir » la béatitude par trente-deux figures » et par quatre-vingts qualités ; 4°. » que Foe ou Xaca est une divinité et » le sauveur des hommes, qu'il est né » pour l'amour d'eux, prenant pitié » de l'égarement où il les voyait, » qu'il a expié leurs péchés, et que » par cette expiation ils obtiendront » le salut après leur mort, et renat- » tront plus heureusement en un au- » tre monde (29). » On ajoute à cela cinq préceptes de morale, et six œuvres de miséricorde, et l'on menace de la damnation ceux qui négligent ces devoirs.

« La doctrine intérieure, qu'on ne » découvre jamais aux simples, parce » qu'il faut les retenir dans leur devoir » par la crainte de l'enfer et d'au- » tres semblables histoires, comme » disent ces philosophes, est pourtant, » selon eux, la solide et la véritable. » Elle consiste à établir, pour prin- » cipe et pour fin de toutes choses, » un certain vide et un néant réel. » Ils disent que nos premiers pères » sont issus de ce vide, et qu'ils y » retournèrent après la mort ; qu'il » en est de même de tous les hommes » qui se résolvent en ce principe par » la mort ; que nous, tous les élé- » mens, et toutes les créatures, fai- » sons partie de ce vide ; qu'ainsi il » n'y a qu'une seule et même sub- » stance, qui est différente dans les » êtres particuliers, par les seules fi- » gures et par les qualités ou la con- » figuration intérieure, à peu près » comme l'eau, qui est toujours es-

(*) P. 29 Vacuum et inane, cum huius en chinois.

(27) Voyez, tom. III, pag. 448, remarque (F) de l'article Bion le Boristhénite.

(28) Acta Eruditor. Lips., 1688, pag. 257.

(29) Bibliothèque universelle, tom. VII, pag. 404 et suiv. Voyez aussi, tom. VIII, la remarque (C) de l'article JARON, et les Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine, par le père le Comte, tom. II, pag. 103, édition d'Amsterdam, 1698.

» sentiellément de l'eau , soit qu'elle
 » ait la forme de neige , de grêle , de
 » pluie , ou de glace (30). » S'il est
 monstrueux de soutenir que les plantes , les bêtes , les hommes , sont réellement la même chose , et de se fonder sur la prétention que tous les êtres particuliers sont indistincts de leur principe (31), il est encore plus monstrueux de débiter que ce principe n'a nulle pensée , nulle puissance , nulle vertu. C'est néanmoins ce que disent ces philosophes ; ils font consister dans l'inaction , et dans un repos absolu , la perfection souveraine de ce principe. *Hoc autem principium cum doceant esse prorsus admirandum quid , purum , limpidum , subtile , infinitum , quod nec generari possit nec corrumpi , quod perfectio sit rerum omnium ipsumque summè perfectum et quietum ; negant tamen , corde , virtute , mente , potentia ullâ instructum esse : imò hoc esse maxime proprium essentiae ipsius , ut nihil agitet , nihil intelligat , appetat nihil* (32). Spinoza n'a point été si absurde ; la substance unique qu'il admet agit toujours , pense toujours ; et il ne saurait par ses abstractions les plus générales la dépouiller de l'action et de la pensée. Les fondemens de sa doctrine ne lui peuvent point permettre cela.

Notez en passant que les sectateurs de Foo enseignent le quiétisme ; car ils disent que tous ceux qui cherchent la véritable béatitude doivent se laisser tellement absorber aux profondes méditations , qu'ils ne fassent aucun usage de leur intellect , mais que par une insensibilité consommée , ils s'enfoncent dans le repos et dans l'inaction du premier principe , ce qui est le vrai moyen de lui ressembler parfaitement , et de participer au bonheur. Ils veulent aussi qu'après qu'on est parvenu à cet état de quiétude l'on suive , quant à l'extérieur , la vie ordinaire , et que l'on enseigne aux autres la tradition commune. Ce n'est

qu'en particulier , et pour son usage interne , qu'il faut pratiquer l'institut contemplatif de l'inaction béatifique. *Quocirca quisquis benè beatèque vivendi sit cupidus , huc assidua meditatione , suique victoria eniti oportere , ut principio suo quam simillimus , affectus omnes humanos domet ac prorsus exstinguat , neque jam turbetur , vel angatur re ullâ , sed ecstatici prorsus instar absorptus altissimâ contemplatione , sine ullo prorsus usu vel ratiocinio intellectus , divina illâ quiete , quâ nihil sit beatius , perfuatur : quam ubi nactus fuerit , communem vivendi modum et doctrinam tradet aliis , et ipsemet specie tenus sequatur , clam verò sibi vacet ac veritati , et arcana illa quiete vitaeque coelestis instituto gaudeat* (33). Ceux qui s'attachèrent le plus ardemment à cette contemplation du premier principe formèrent une nouvelle secte que l'on appela *Vu guei Kiao* , c'est-à-dire la secte des oiseux ou des fainéans , *nihil agentium*. C'est ainsi qu'entre les moines ceux qui se piquent de la plus étroite observance forment de nouvelles communautés ou une nouvelle secte. Les plus grands seigneurs et les personnes les plus illustres se laissèrent tellement infatuer de ce quiétisme , qu'ils crurent que l'insensibilité était le chemin de la perfection et de la béatitude , et que plus on s'approchait de la nature d'un tronc ou de celle d'une pierre , plus faisait-on de progrès , plus devenait-on semblable au premier principe , où l'on devait retourner un jour. Il ne suffisait pas d'être plusieurs heures sans nul mouvement du corps , il fallait aussi que l'âme fût immobile , et qu'on perdît le sentiment. Je ne dis rien là qui ne soit plus faible que le latin que vous allez lire : *Optimates imperii et summos quosque viros hac insaniâ adeò occupatos , ut quò quisque propius ad naturam saxi truncive accessisset , horas complures sine ullo corporis animique motu persistens , sine ulla vel sensuum usu vel potentiarum , eò profecisse felicius , propiorque et similior evasisse principio suo aërio , in quod aliquando reversurus esset ,*

(30) Bibliothèque universelle , tom. VII , pag. 406.

(31) *Omnia quaecunque existunt , vita , sensu , mente prædita , quamvis inter se usu et figura differant , intrinsecè tamen unum quid idemque esse , quippe à principio suo indistincta*. Acta Erudit. Lips. , 1688. , pag. 258.

(32) *Ibidem* , 1688 , pag. 258

(33) *Ibidem* , 1688 , pag. 258. Voyez , tom IV , pag. 90 , la remarque (K) de l'article BRACHMANES.

putaretur (34). Un sectateur de Confucius réfuta les impertinences de cette secte, et prouva très-amplement cette maxime d'Aristote, que rien ne se fait de rien (35) : cependant elles se maintinrent et s'étendirent, et il y a bien des gens encore aujourd'hui qui s'attachent à ces vaines contemplations (36). Si nous ne connaissions pas les extravagances de nos quietistes (37), nous croirions que les écrivains qui nous parlent de ces Chinois spéculatifs n'ont ni bien compris, ni bien rapporté les choses ; mais après ce qui se passe parmi les chrétiens, on serait mal à propos incrédule touchant les folies de la secte *Foe Kiao*, ou *Vu guei Kiao*.

Je veux croire, ou que l'on n'exprime pas exactement ce que ces gens-là entendent par *Cum hui*, ou que leurs idées sont contradictoires. On veut que ces mots chinois signifient *vide et néant*, *vacuum et inane*, et l'on a combattu cette secte par l'axiome que rien ne se fait de rien : il faut donc qu'on ait prétendu qu'elle enseignait que le néant est le principe de tous les êtres. Je ne saurais me persuader qu'elle prenne le mot de néant dans sa signification exacte, et je m'imagine qu'elle l'entend comme le peuple quand il dit qu'il n'y a rien dans un coffre vide. Nous avons vu qu'elle donne des attributs au premier principe, qui supposent qu'elle le conçoit comme une liqueur (38). Il y a donc de l'apparence qu'on ne lui ôte que ce qu'il y a de grossier et de sensible dans la matière. Sur ce pied-là, le disciple de Confucius serait coupable du sophisme que l'on nomme *ignoratio elenchi* ; car il aurait entendu par *nihil* ce qui n'a aucune existence, et ses adversaires auraient entendu par ce même mot ce qui n'a point les propriétés de la matière sensible. Je crois qu'ils entendaient à peu près par ce mot-là ce que les modernes entendent par le mot d'espace : les

modernes, dis-je, qui, ne voulant être ni cartésiens ni aristotéliens, soutiennent que l'espace est distinct des corps, et que son étendue, indivisible, impalpable, pénétrable, immobile et infinie, est quelque chose de réel. Le disciple de Confucius aurait prouvé aisément qu'une telle chose ne peut pas être le premier principe, si elle est d'ailleurs déstituée d'activité, comme le prétendent les contemplatifs de la Chine. Une étendue, réelle tant qu'il vous plaira, ne peut servir à la production d'aucun être particulier, si elle n'est mue ; et supposez qu'il n'y a point de moteur, la production de l'univers sera également impossible, soit qu'il y ait une étendue infinie, soit qu'il n'y ait rien. Spinoza ne nierait point cette thèse ; mais aussi ne s'est-il pas embarrassé dans l'inaction du premier principe. L'étendue abstraite qu'il lui donne en général, n'est à proprement parler que l'idée de l'espace, mais il y ajoute le mouvement ; et de là peuvent sortir les variétés de la matière.

(C) *Sa famille..... était pauvre et très-peu considérable.*] On sait que Spinoza n'aurait pas eu de quoi vivre, si l'un de ses amis ne lui eût laissé, par son testament, de quoi subsister. La pension que la synagogue lui offrit nous porte à croire qu'il n'était pas riche.

(D) *M. Stoupp insulte mal à propos les ministres de Hollande, sur ce qu'ils n'avaient pas répondu au Tractatus Theologico-Politicus.*] Il est auteur de quelques lettres intitulées : *La Religion des Hollandais*. Ce livre fut composé à Utrecht, l'an 1673, pendant que les Français en étaient les maîtres. M. Stoupp y était alors en qualité de lieutenant colonel d'un régiment suisse. Il s'éleva depuis jusques à la charge de brigadier ; et il serait monté plus haut, s'il n'avait été tué à la journée de Steinkerque (39). Il avait été autrefois ministre, et il avait servi l'église de la Savoie, à Londres, au temps de Cromwel. Il affecta, dans les lettres dont je parle, de décrire odieusement la multitude de sectes qu'on voit en Hollande. Voici ce qu'il dit du spinozisme.

(34) *Acta Eruditor.*, 1688, pag. 258.

(35) *Copiosè probans Aristotelicum illud ex nihilo nihil fieri. ibidem.*

(36) *Ibidem.*

(37) *Voyez la remarque (K) de l'article BRACHMANES*, tom. IV, pag. 99.

(38) *Purum, limpidum, subtile*, voyez ci-dessus la citation (32), *aërium* ; voyez ci-dessus la citation (34).

(39) *Au commencement du mois d'août 1692.*

« Je ne croirais pas vous avoir parlé
 » de toutes les religions de ce pays
 » si je ne vous avais dit un mot d'un
 » homme illustre et savant qui, à ce
 » que l'on m'a assuré, a un grand
 » nombre de sectateurs qui sont en-
 » tièrement attachés à ses sentimens.
 » C'est un homme qui est né juif, qui
 » s'appelle Spinoza, qui n'a point
 » abjuré la religion des juifs, ni em-
 » brassé la religion chrétienne : aussi
 » il est très-méchant juif, et n'est
 » pas meilleur chrétien. Il a fait de-
 » puis quelques années un livre en
 » latin, dont le titre est *Tractatus*
 » *Theologico-Politicus*, dans lequel
 » il semble d'avoir pour but princi-
 » pal de détruire toutes les religions,
 » et particulièrement la judaïque et
 » la chrétienne, et d'introduire l'a-
 » théisme, le libertinage et la li-
 » berté de toutes les religions. Il
 » soutient qu'elles ont toutes été in-
 » ventées pour l'utilité que le public
 » en reçoit, afin que tous les ci-
 » toyens vivent honnêtement et
 » obéissent à leur magistrat, et qu'ils
 » s'adonnent à la vertu, non pour
 » l'espérance d'aucune récompense
 » après la mort, mais pour l'excel-
 » lence de la vertu en elle-même, et
 » pour les avantages que ceux qui la
 » suivent en reçoivent dès cette vie :
 » il ne dit pas ouvertement, dans ce
 » livre, l'opinion qu'il a de la divinité;
 » mais il ne laisse pas de l'insinuer
 » et de la découvrir, au lieu que
 » dans les discours il dit hautement
 » que Dieu n'est pas un être doué
 » d'intelligence, infiniment parfait,
 » et heureux comme nous nous l'i-
 » maginons; mais que ce n'est autre
 » chose que cette vertu de la nature
 » qui est répandue dans toutes les
 » créatures. Ce Spinoza vit dans ce
 » pays; il a demeuré quelque temps
 » à la Haye, où il était visité par
 » tous les esprits curieux, et même
 » par des filles de qualités qui se pi-
 » quent d'avoir de l'esprit au-dessus
 » de leur sexe. Ses sectateurs n'osent
 » pas se découvrir, parce que son li-
 » vre renverse absolument les fon-
 » demens de toutes les religions, et
 » qu'il a été condamné par un décret
 » public des États, et qu'on a défen-
 » du de le vendre, bien qu'on ne
 » laisse pas de le vendre publique-
 » ment. Entre tous les théologiens

» qui sont dans ce pays, il ne s'en
 » est trouvé aucun qui ait osé écrire
 » contre les opinions que cet auteur
 » avance dans son Traité. J'en suis
 » d'autant plus surpris que l'auteur,
 » faisant paraître une grande con-
 » naissance de la langue hébraïque,
 » de toutes les cérémonies de la re-
 » ligion judaïque, de toutes les cou-
 » tumes des juifs, et de la philoso-
 » phie, les théologiens ne sauraient
 » dire que ce livre ne mérite point
 » qu'ils prennent la peine de le ré-
 » futer : s'ils continuent dans le si-
 » lence, on ne pourra s'empêcher de
 » dire ou qu'ils n'ont point de cha-
 » rité en laissant sans réponse un
 » livre si pernicieux, ou qu'ils ap-
 » prouvent les sentimens de cet au-
 » teur, ou qu'ils n'ont pas le cou-
 » rage et la force de les combattre
 » (40). »

Vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'au lieu que dans la première édition de ce Dictionnaire je rapportai ce passage selon la version que j'en avais faite sur l'italien, je le donne dans celle-ci selon les paroles de l'original, telles que M. Desmaizeaux (41) a eu la bonté de me les communiquer. Il m'assure qu'il n'a rien changé dans la ponctuation de l'auteur, et qu'il a suivi son orthographe autant qu'il lui a été possible.

On imprima une réponse à ces Lettres de M. Stoupp, l'an 1675. Elle a pour titre: *La véritable Religion des Hollandais, avec une Apologie pour la religion des États-Généraux des Provinces-Unies....., par Jean Brun* (42). Voici le précis de ce qui concerne Spinoza dans cette réponse (43) : « Je crois que Stoupp se trompe, quand il dit qu'il n'a point abjuré la religion des juifs, puis- qu'il ne renonce pas seulement à leurs sentimens, s'étant soustrait de toutes leurs observations et de leurs cérémonies; mais aussi qu'il mange et boit tout ce qu'on lui

(40) Religion des Hollandais, lettre III, pag. 65 et suiv.

(41) Dont il est parlé tom. XII, pag. 459, citation (90) de l'article RAMUS.

(42) Il était alors ministre et professeur en théologie à Nimègue. Il l'est présentement à Groningue. Son nom en latin est Braunius, et a paru à la tête de plusieurs livres.

(43) Pag. 158.

» propose, fût-ce même du lard, et
 » du vin qui viendrait de la cave du
 » pape, sans s'informer s'il est *Cas-*
 » *cher* ou *Nésech*. Il est vrai qu'il ne
 » fait pas profession d'aucune autre,
 » et il semble être fort indifférent
 » pour les religions, si Dieu ne lui
 » touche le cœur. S'il soutient toutes
 » les opinions comme Stoupp les lui
 » attribue, ou s'il ne les soutient pas
 » je ne le rechercherai pas; et
 » Stoupp se serait passé, avec plus
 » d'édification, d'en parler. Il s'en
 » pourra justifier lui-même, s'il
 » veut. Je n'examinerai pas non plus
 » s'il est l'auteur du livre qui a pour
 » titre *Tractatus Theologico-Poli-*
 » *ticus*. Au moins l'on m'assure qu'il
 » ne le veut pas reconnaître pour
 » son fruit; et si l'on doit croire au
 » titre, il n'est pas imprimé en ces
 » provinces, mais à Hambourg. Mais
 » prenons que ce méchant livre soit
 » imprimé en Hollande; messieurs
 » les États ont tâché de l'étouffer en
 » sa naissance et l'ont condamné,
 » et en ont défendu le débit, par un
 » décret public, dès aussitôt qu'il vit
 » le jour en leur pays, comme
 » Stoupp lui-même le confesse en la
 » page 67. Je sais bien qu'il s'est
 » vendu en Angleterre, en Allema-
 » gne, en France, et même en Suis-
 » se, aussi-bien qu'en Hollande;
 » mais je ne sais pas s'il a été dé-
 » fendu en ces pays-là. Messieurs les
 » États, encore présentement que je
 » suis occupé à écrire ceci, témoi-
 » gnent leur piété, et le défendent
 » de nouveau avec plusieurs autres
 » de cette trempe. » Quant aux plain-
 » tes et aux reproches qu'on n'eût pas
 » réfuté ce livre, l'auteur répond, 1°. (44) que puisqu'il a été imprimé à Hambourg, au moins comme porte le titre, on devait plutôt se plaindre des théologiens de cette ville-là que des Hollandais; 2°. (45) que ce pernicieux écrit tendant à la subversion de tout le christianisme, les catholiques romains, et les luthériens, n'étaient pas moins obligés de s'y opposer que les réformés; et, entre les réformés, les théologiens de l'Allemagne, de France, d'Angleterre et de Suisse, se devraient avoir ac-

quittés de leur devoir aussi bien que les théologiens de Hollande; 3°. qu'on peut faire les mêmes reproches à M. Stoupp. Pourquoi ne l'a-t-il pas réfuté lui-même? 4°. (46) Que le livre de Spinoza n'est pas plus pernicieux que le sien; car si l'un enseigne l'athéisme ouvertement, l'autre le fait couvertement. L'un montre autant d'indifférence pour les religions que l'autre. L'ennemi caché qui nous vient attaquer à la sourdine et sous apparence d'amitié, est beaucoup plus dangereux que celui qui nous attaque ouvertement. Il faut crier contre l'ennemi caché, pour en avvertir un chacun; au lieu que tout le monde est sur ses gardes contre l'ennemi manifeste. C'est peut-être pour ce sujet que les théologiens, tant Suisses que Hollandais, ont jugé qu'il n'était pas nécessaire de se presser tant pour réfuter Spinoza, croyant que l'horreur de sa doctrine se réfute assez d'elle-même, d'autant plus qu'il n'y a rien de nouveau dans ce *Traité*, tout ce qu'il contient ayant été mille fois recuit par les profanes, sans avoir pourtant, grâce à Dieu, fait grand mal à l'église. 5°. (47) Que lui, Jean Brun, a couché plusieurs remarques contre ce détestable livre, sur le papier, qu'il aurait peut-être publiées si les malheurs de la guerre ne l'en avaient empêché. Quoique je croie néanmoins, continue-t-il, avoir employé mon temps plus utilement à d'autres ouvrages, je ne l'ai même jamais jugé si pernicieux que le libelle diffamatoire de Stoupp. 6°. (48) Qu'enfin le *Traité* de Spinoza a été réfuté par un excellent homme, en Hollande, qui était très-bon théologien, aussi bien que grand philosophe, c'est à savoir par M. Mansfeldt, professeur en sa vie, à Utrecht. Cette réfutation sans doute aurait paru plus tôt, si l'auteur n'eût été prévenu par la mort. Et je m'assure qu'il aurait été réfuté long-temps par d'autres, si Stoupp avec ses complices, par cette sanglante guerre, n'y avaient mis des obstacles. On verra ci-dessous (49) le titre de quelques autres ré-

(44) Pag. 160.

(45) Là même, pag. 161.

(46) Là même, pag. 162.

(47) Là même pag. 163.

(48) Là même, pag. 164.

(49) Dans la remarque (M).

ponses faites à ce livre de Spinoza.

(E) *Il n'en parle pas toujours pertinemment.*] Ne dit-il pas que, selon Spinoza, on a inventé les religions afin de porter les hommes à s'appliquer à la vertu, non pas à cause des récompenses de l'autre monde, mais à cause que la vertu est en elle-même fort excellente, et qu'elle est avantageuse pendant cette vie? N'est-il pas certain que cet athée n'a jamais pensé à cela, et qu'il n'eût pu raisonner ainsi sans se rendre ridicule? Toutes les religions du monde, tant la vraie que les fausses, roulent sur ce grand pivot, qu'il y a un juge invisible qui punit et qui récompense, après cette vie, les actions de l'homme, tant extérieures qu'intérieures. C'est de là que l'on suppose que découle la principale utilité de la religion; c'est le principal motif qui eût animé ceux qui l'auraient inventée. Il est assez évident qu'en cette vie les bonnes actions ne conduisent pas au bien temporel, et que les mauvaises sont le moyen le plus ordinaire et le plus sûr de faire fortune: pour empêcher donc que l'homme ne se plongeât dans le crime, et pour le porter à la vertu, il aurait été nécessaire de lui proposer des peines et des récompenses après cette vie. C'est la ruse que les esprits forts attribuent à ceux qu'ils prétendent avoir été les premiers auteurs de la religion. C'est ce que Spinoza a dû penser, et c'est sans doute ce qu'il a pensé: ainsi M. Stoupp ne l'a point compris à cet égard, et l'a entendu tout de travers. Je m'étonne qu'on ait laissé cette faute, dans le Supplément de Moréri, à un article qui porte le nom de M. Simon. Notez que ceux qui nient l'immortalité de l'âme et la Providence, comme faisaient les épicuriens, sont ceux qui soutiennent qu'il faut s'attacher à la vertu à cause de son excellence, et parce qu'on trouve dans cette vie assez d'avantage à la pratique du bien moral pour n'avoir pas sujet de se plaindre. C'est sans doute la doctrine que Spinoza aurait étalée, s'il avait osé dogmatiser publiquement.

(F) *Il se sentit une si forte passion de chercher la vérité.*] La preuve de ces paroles, et de plusieurs autres

qu'on peut lire dans le corps de cet article, se tire de la préface des OEu-vres posthumes de cet auteur. *Fuit ab ineunte ætate litteris innutritus, et in adolescentiâ per multos annos in theologiâ se exercuit; postquàm verò eò ætatis pervenerat, in quâ ingenium maturescit, et ad rerum naturas indagandas aptum redditur, se totum philosophiæ dedit: quum autem nec præceptores, nec harum scientiarum auctores pro voto ei facerent satis, et ille tamen summo sciendi amore arderet, quid in hisce ingenii vires valerent, experiri decrevit. Ad hoc propositum urgendum scripta philosophica nobilissimi et summi philosophi Renati Descartes magno ei fuerunt adjumento. Postquàm igitur sese ab omnigenis occupationibus, et negotiorum curis, veritatis inquisitioni magnâ ex parte officientibus, liberâset, quò minùs à familiaribus, in suis turbaretur meditationibus, urbem Amstelodamum, in quâ natus et educatus fuit, deseruit, atque primò Renoburgum, deindè Voorburgum, et tandem Hagam comitis habitatum concessit, ubi etiam 9 kalend. Martii anno suprâ 1677, ex pthisi hanc vitam reliquit, postquàm annum ætatis quadragesimum quartum excessisset. Nec tantum in veritate perquirendâ totus fuit, sed etiam se speciatim in opticis et vitris, quæ telescopiis ac microscopiis inservire possent, tornandis, poliendisque exercuit; et nisi mors eum intemptiva rapuisset (quid enim in his efficere potuerit, satis ostendit) præstantiora ab eo fuissent speranda. Licet verò se totum mundo subduxerit, et latuerit, plurimis tamen doctrinâ, et honore conspicuis viris ob eruditionem solidam, magnumque ingenii acumen, innotuit: uti videre est ex epistolis ad ipsum scriptis, et ipsius ad eas responsionibus. Plurimum temporis in naturâ rerum perscrutandâ, inventis in ordinem redigendis, et amicis communicandis, minimum in animo recreando insumpsit: quin tantus veritatis expiscandæ in eo ardor exarsit, ut, testantibus iis apud quos habitabat, per tres continuos menses in publicum non prodierit; quinimò, ne in veritatis indagine turbaretur, sed ex voto in eâ procederet, professoratum in academiâ*

Heidelbergensi, ei à serenissimo electore palatino oblatum, modestè excusavit, uti ex epistola quinquagesimâ tertîâ (50) et quartâ perspicitur (51). Par cette théologie, qu'il étudia si long-temps, il faut entendre celle des juifs. On l'accuse de n'avoir point été savant dans leur littérature, et dans la critique de l'Écriture (52). Il est pour le moins certain qu'il entendait mieux la langue hébraïque (53) que la langue grecque (54).

(G) *Les esprits forts accouraient à lui de toutes parts.*] J'en ai nommé un ci-dessus (55); je laisse les autres, et je me contenterai de dire que M. le prince de Condé *, qui était presque aussi savant que courageux,

(50) M. Fabricius, professeur en théologie à Heidelberg, et conseiller de l'électeur palatin, écrivit cette lettre à Spinoza, par ordre de son maître, le 16 de février 1673. La lettre suivante est la réponse de Spinoza à M. Fabricius. Notes qu'alors il était connu pour l'auteur du *Tractatus Theologico-Politicus*.

(51) *Præfat. Oper. posthumor. B. D. S.*

(52) Voyez le Supplément de Moréri, au mot Spinoza.

(53) Voyez à la fin de ses *Opera posthuma*, son Abrégé de la Grammaire hébraïque.

(54) *Tam exactam linguæ græcæ cognitionem non habeo, ut hanc provinciam suscipere audeam.* Spinoza, in *Tractatu Theologico-Politico*, cap. X, sub fin., pag. 136.

(55) Voyez l'article HÉNAULT, tom. VIII, pag. 1.

* Dans la première édition du Dictionnaire de Bayle, cette remarque était la 6^e., et marquée F; elle était conçue ainsi :

« Je ne nommerai qu'un poëte français, qui est fort loué dans le *Furetiériana*. Voici ce qu'un habile homme m'en a écrit : « M. d'Hénault, auteur du Sonnet sur mademoiselle de Guerchi, et maître de madame Deshoulières, a eu assez de réputation à Paris de son vivant, et elle subsiste encore, quoiqu'il soit mort il y a quatorze ans. Il est vrai que son mérite n'étant pas imprimé, pour parler comme M. Ménage, sa réputation n'a pu s'étendre comme celle de bien d'autres, qui, à Paris, n'ont jamais joui d'une réputation aussi grande que la sienne. C'était un homme d'esprit et d'érudition, aimant le plaisir avec raffinement, et débauché avec art et délicatesse; mais il avait le plus grand travers dont un homme fût capable; il se piquait d'athéisme et faisait parade de son sentiment avec une fureur et une affectation abominable. Il avait composé trois différents systèmes de la mortalité de l'âme, et avait fait le voyage de Hollande exprès pour voir Spinoza, qui cependant ne fit pas grand cas de son érudition. A la mort les choses changèrent bien; il se convertit, et voulait porter les choses à l'excès : son confesseur fut obligé de l'empêcher de recevoir le viatique au milieu de sa chambre, la corde au cou. D'Hénault n'était point de naissance; son père était boulanger, et lui avait été d'abord receveur des tailles

et qui ne haïssait pas la conversation des esprits forts, souhaita de voir Spinoza, et lui procura les passe-ports nécessaires pour le voyage d'Utrecht. Il y commandait alors les troupes de France. J'ai ouï dire qu'il fut obligé d'aller visiter un poste le jour que Spinoza devait arriver, et que le terme du passe-port expira avant que ce prince fût retourné à Utrecht : de sorte qu'il ne vit point le philosophe auteur du *Tractatus Theologico-Politicus*; mais il avait donné ordre qu'en son absence on fit un très-bon accueil à Spinoza, et qu'on ne le laissât point partir sans un présent. L'auteur de la Réponse à la religion des Hollandais parle de ceci en cette manière : « Avant que de » quitter ce chapitre, il faut que » je reconnaisse l'étonnement que » j'ai de voir que Stoupp ait tant » voulu déclamer contre ce Spinoza, » et qu'il dise qu'il y en a beaucoup » en ce pays-ici qui le visitent; vu » qu'il avait fait et cultivé une si » étroite amitié avec lui pendant » qu'il était à Utrecht. Car l'on m'a » assuré que le prince de Condé, à » sa sollicitation, l'a fait venir de la

• en Forez, où il n'avait pas bien fait ses affaires.
• Il a montré à madame Deshoulières tout ce
• qu'il savait et croyait savoir : on prétend qu'il
• y paraît dans les ouvrages de cette dame. J'ai
• vu, entre autres remarques, ces vers de l'idylle
• du Ruisseau :

• Courez, ruisseau, courez, fuyez et reportez
• Vos ondes dans le sein des mers dont vous
• sortez ;
• Tandis que pour remplir la dure destinée
• On nous sommes assujettis,
• Nous irons reporter la vie infortunée
• Dans le sein du néant dont nous sommes
• sortis. »

• Il est sûr qu'une personne qui parlerait de la sorte dogmatiquement nierait l'immortalité de l'âme, et admettrait la création proprement dite. Mais, pour l'honneur de madame Deshoulières, disons qu'elle n'a suivi que des idées poétiques qui ne tirent point à conséquence. Elle a dit ailleurs (voyez l'article PLOTIN, tom. XII, pag. 169) qu'après notre mort notre âme erre sur les rives de l'enfer. Ce n'eût pas été sa croyance, si M. d'Hénault lui eût enseigné ses impiétés. Ne jugeons point d'elle par des phrases poétiques. Ce n'est pas qu'on ne puisse cacher beaucoup de libertinage sous le privilège de la versification.

• Feu M. le prince de Condé, qui était presque aussi savant que courageux, etc. »

Cette note fait double emploi avec une partie du texte de l'article HÉNAULT, tom. VIII, pag. 1, et avec une partie de la remarque (D) du même article, pag. 8. Mais à cause du renvoi que contient cette remarque (D), j'ai cru la répétition nécessaire.

» Haye à Utrecht, tout exprès pour
» conférer avec lui, et que Stoupp
» l'a fort loué, et a vécu fort familiè-
» rement avec lui (56). »

* M'étant informé plus exactement de cette affaire, j'ai appris que le prince de Condé fut de retour à Utrecht avant que Spinoza en partît, et qu'il est très-vrai qu'il conféra avec cet auteur.

(H) *La cour palatine..... lui fit offrir une chaire de professeur en philosophie à Heidelberg.*] M. Chevreau dit là-dessus une chose qui a besoin d'être corrigée. « Étant à la cour de l'électeur palatin, dit-il (57), je parlai fort avantageusement de Spinoza, quoique je ne connusse encore ce juif protestant que par la première (58) et la deuxième partie de la Philosophie de M. Descartes, imprimées à Amsterdam, chez Jean Rieuwertz, en 1663. M. l'électeur avait ce livre; et après lui en avoir lu quelques chapitres, il se résolut de l'appeler dans son académie de Heidelberg pour y enseigner la philosophie, à condition de ne point dogmatiser. M. Fabrice, professeur alors en théologie, eut ordre du maître de lui écrire; et quoique Spinoza ne fût pas trop bien dans ses affaires, il ne laissa pas de refuser cet honnête emploi. On chercha les raisons de ce refus; et, sur quelques lettres que je reçus de la Haye et d'Amsterdam, je conjecturai que ces mots : à condition de ne point dogmatiser, lui avaient fait peur. » M. Chevreau se trompe à l'égard de la condition de ne point dogmatiser, et M. Bernard observe avec beaucoup de raison que c'eût été se contredire. Rapportons ses paroles : « On a lieu d'être surpris que Spinoza étant déjà connu pour ce qu'il était, on eût voulu lui confier des jeunes gens pour les instruire dans la philosophie, et encore plus, qu'on

(56) Brun, véritable Religion des Hollandais, pag. 164.

* Cet alinéa n'existait pas dans la première édition.

(57) Chevreau, tom. II, pag. 99, 100, édition de Hollande.

(58) Pour parler selon le langage d'un orthodoxe, il eût fallu dire : parce que je ne connaissais encore ce juif protestant que par la première, etc.

» lui imposât en même temps la nécessité de ne point dogmatiser; » car puisque le fond et les principes de sa philosophie étaient cela même qui établissait ses dogmes impies, comment aurait-il pu enseigner la philosophie sans répandre absolument son venin? Cette vocation, jointe à la loi qu'on lui imposait, impliquait une espèce de contradiction (59). » Il est certain que cette loi ne lui fut pas imposée, et que M. Chevreau s'est abusé en cela. Il est facile de le prouver par les termes de la lettre de vocation. M. Fabrice, qui eut ordre de l'écrire, promet à Spinoza une très-ample liberté de philosopher, de laquelle, ajoute-t-il, M. l'électeur croit que vous n'abuserez pas pour troubler la religion publiquement établie. Si vous venez ici, vous y menerez avec plaisir une vie digne d'un philosophe. *Philosophandi libertatem habebis amplissimam, quod te ad publicè stabilitam religionem conturbandam non abusurum credit..... Hoc unum addo, te, si huc veneris, vitam philosopho dignam cum voluptate transacturum, nisi præter spem et opinionem nostram alia omnia accidant* (60). Spinoza répondit que s'il avait jamais souhaité une chaire de professeur, il n'aurait pu souhaiter que celle qui lui était offerte au Palatinat, surtout à cause de la liberté de philosopher que son altesse électorale lui accordait : *Si unquam mihi desiderium fuisset alicujus facultatis professionem suscipiendi, hanc solam optare potuissem quæ mihi à serenissimo electore palatino per te offertur, præsertim ob libertatem philosophandi quam princeps clementissimus concedere dignatur* (61). J'avoue, qu'entre autres raisons pour lesquelles il déclare qu'il ne se sent point disposé à l'acceptation de cette chaire de philosophie, il allègue qu'il ne sait pas dans quelles bornes il se devrait renfermer afin de ne point paraître perturbateur de la religion publiquement établie : *Cogito deinde, me nescire, quibus limitibus li-*

(59) Nouvelles de la République des Lettres, septembre 1700, pag. 301.

(60) Epist. LIII Spinozæ, pag. 56a Oper. posthumor.

(61) Ibidem, Epist. LIV.

hertas ista philosophandi intercludi debeat ne videar publicè stabilitam religionem perturbare velle (62). Mais cela ne prouve point qu'on eût exigé de lui la condition que M. Chevreau rapporte. Ceci nous montre que même les bons auteurs sont fort sujets à mal raconter un fait. M. Chevreau aurait dû se contenter de ceci, qu'on fit entendre adroitement à Spinoza qu'on ne trouverait pas bon qu'il se mêlât de dogmatiser contre les principes de l'église réformée. Au lieu de cela, il s'est servi d'une proposition générale qui enferme la défense simple et nue de dogmatiser. Pure contradiction dans les termes. Je ne laisse pas de dire que la clause que l'on fit glisser dans la lettre de vocation parut à Spinoza très-onéreuse ; et c'est ce que j'ai voulu exprimer d'une façon générale, quand j'ai dit qu'il refusa cette chaire de philosophie, *comme un emploi peu compatible avec le désir qu'il avait de rechercher la vérité sans interruption* ; car il avait tout sujet de craindre qu'il serait perpétuellement interrompu, et que les théologiens du Palatinat lui feraient perdre beaucoup de temps à justifier auprès du prince ce qu'il dicterait à ses écoliers, ou ce qu'il dirait dans des leçons. Il y aurait trouvé tantôt une chose qui attaquait directement le catéchisme du pays, tantôt une chose qui l'attaquait indirectement. C'était un champ vaste de plaintes et d'accusations : il n'en voyait pas les bornes, et ainsi il ne pouvait se promettre aucune tranquillité ; et quand même il n'eût pas prévu en cela beaucoup de perte de temps, il savait bien que l'obligation de monter en chaire à de certaines heures réglées, et plusieurs autres fonctions professorales, interrompraient extrêmement ses méditations. Je souhaite que mes lecteurs joignent ceci avec l'éclaircissement qui a paru dans les Nouvelles de la République des Lettres (63).

(I) *C'était un homme..... fort réglé dans ses mœurs.*] Si vous exceptez les discours qu'il pouvait tenir en confidence à ses intimes amis qui vou-

laient bien être aussi ses disciples, il ne disait rien en conversation qui ne fût édifiant. Il ne jurait jamais ; il ne parlait jamais irrévéremment de la majesté divine ; il assistait quelquefois aux prédications, et il exhortait les autres à être assidus aux temples (64). Il ne se souciait ni de vin, ni de bonne chère, ni d'argent. Ce qu'il donnait à son hôte, qui était un peintre de la Haye, était une somme bien modique. Il ne songeait qu'à l'étude, et il y passait la meilleure partie de la nuit. Sa vie était celle d'un vrai solitaire. Il est vrai qu'il ne refusait pas les visites que sa réputation lui attirait. Il est encore vrai que quelquefois il rendait visite à des personnes d'importance. Ce n'était point pour s'entretenir de bagatelles, ou pour des parties de plaisir ; c'était pour raisonner sur des affaires d'état. Il s'y connaissait sans les avoir maniées, et il devenait assez juste le train que prendraient les affaires générales : je tire tout ceci d'une préface de M. Kortholt (65), qui, dans un voyage qu'il fit en Hollande, s'informa le mieux qu'il put de la vie de Spinoza. *Vacavit interdum doctis et principibus viris, dit-il (66), quos non tam convenit, quam admisit, cum iisque de rebus civilibus sermones instituit. Politici enim nomen affectabat, et futurâ mente ac cogitatione sagaciter prospiciebat, qualia hospitibus suis haud rara prædixit.... Se professus est christianum, et vel reformationum vel lutheranorum cœtibus non modò ipse adfuit, sed et aliis auctor scœpè numero et hortator extitit, ut templa frequenter, domesticisque verbi quosdam divini præcones maximopere commendavit. Nec unquam jusjurandum aut petulans de Deo dictum ex ore Spinozæ exiit ; nec largiore usus est vino, et satis duriter vixit. Idèquæ hosti quâvis anni parte LXXX aureos Belgicos tantummodò percolavit, et summum CCC quotannis impendit. Auro planè non inhiebat.*

(K) *Il ne parlait pas ainsi selon*

(64) Voyez la remarque (Y).

(65) Sébastien : il est professeur en poësie à Kiel depuis le mois de février 1701.

(66) Sebastianus Kortholtus, præfat. editionis Tractatus Christiani, Kortholti parisi sui, de tribus Impostoribus.

(62) Epist. LIV Spinozæ, pag. 563.

(63) Au mois de décembre 1700, p. 689. 690.

rsuasion.] Au contraire, il t déjà les mêmes choses qui ru dans ses ouvrages posthu- savoir que notre âme n'est e modification de la substance ou. C'est ce que l'on peut infé- és-certainement de la préface re, quand on sait d'ailleurs le e de Spinoza. Rapportons l'en- de cette préface où l'on raconte ant un disciple auquel il avait is d'expliquer la philosophie Descartes, il se fit un scrupule écarter tant soit peu des senti- de ce philosophe, quoiqu'il les prouvât en divers points, et it en ce qui concerne la volonté liberté humaine : *Cum discipu- rum Cartesii philosophiam do- romisisset, religio ipsi fuit, ab ententiâ latum unguem disce- aut quid, quod ejus dogmati- ut non responderet, aut contra- esset, dictare. Quamobrem ut nemo, illum hic, aut sua, intum ea, quæ probat, docere. nvis enim quædam vera judicet, am de suis addita fateatur: multa i occurrunt, quæ tanquam falsa i, et à quibus longè diversam sententiam. Cujus notæ inter ut ex multis unum tantum in im afferam, sunt, quæ de vo- te habentur. Schol. Prop. 15. 1. ipior. et cap. 12, part. 2 Ap- ic., quamvis satis magno moli- atque apparatu probata videan- neque enim eam distinctam ab ectu, multò minùs tali prædi- sse libertate existimat. Etenim i asserendis, ut ex Dissert. de d., part. 4, et Meditat. 2., aliis- ocis liquet, tantum supponit, robat Cartesius, mentem huma- esse substantiam absolùtè cogi- m. Cum contrà author noster itat quidem, in rerum naturâ substantiam cogitantem: att- neget illam constituere essen- mentis humanæ; sed statuât, e modo, quo extensio nullis li- us determinata est, cogitatio- etiam nullis limitibus determina- deoque, quemadmodum corpus inum non est absolùtè, sed tan- erto modo secundum leges na- extensæ per motum et quietem minata extensio; sic etiam men- sive animam humanam non esse*

*absolùtè, sed tantum secundum leges naturæ cogitantis per ideas certo modo determinatam cogitationem: quæ necessariò dari concluditur, ubi corpus humanum existere incipit. Ex quâ definitione, non difficile demonstratu esse putat, voluntatem ab intellectu non distingui, multò minùs ed, quàm illi Cartesius adscribit, pollere libertate; quin imò ipsam affirmandi et negandi facultatem prorsus fictitiam (67). Il paraît, par une lettre de Spinoza (68), qu'il voulut que l'auteur de la préface employât l'avertissement que l'on vient de lire. Vous conclurez de là, s'il vous plaît, qu'un théologien qui aurait tiré de cet écrit de Spinoza beaucoup de pensées et beaucoup de phrases ne laisserait pas d'être orthodoxe: voyez le livre intitulé *Burmannonum Pietas* (69), imprimé à Utrecht, l'an 1700.*

(L) *Des gens..... donnent pour précurseur, ... l'écrit pseudonyme de Jure Ecclesiasticorum, qui fut imprimé l'an 1665.] M. Dartis, insérant dans son Journal quelques objections contre un livre de M. de la Placette (70), dit que les personnes de bonne foi qui abaissent l'autorité ecclésiastique, et qui élèvent en même temps d'autant plus l'autorité temporelle, ne prennent pas garde qu'ils donnent en cela dans le premier panneau que Spinoza a tendu pour ouvrir la porte à ses impiétés. Cette conjecture est fondée sur la date de deux ouvrages que cet homme pernicieux mit au jour, l'un en 1665, et l'autre en 1670. Le premier a pour titre: Lucii Antistii Constantis de Jure Ecclesiasticorum liber singularis, quo docetur: quodcumque divini humanique juris ecclesiasticis tribuitur, vel ipsi sibi tribuunt, hoc aut falsò impieque illis tribui, aut non aliundè quàm à suis, hoc est, ejus Reipublicæ sive civitatis prodiis, in quâ sunt constituti, accepisse. Le second est son Tractatus Theologico-Politicus qui a fait beaucoup plus de bruit que le premier. Le style et les principes de ces deux ouvrages sont*

(67) Ludovicus Meyer, præfat. Renati Descartes, etc. Principiorum more geometrico Demonstr. per Benedictum de Spinoza.

(68) C'est la IX^e.

(69) Pag. 41 et seq.

(70) Celui de la Conscience.

si uniformes, qu'il n'y a qu'à les confronter pour être pleinement convaincu qu'ils sont du même auteur. Et il ne faut aussi que les lire l'un après l'autre, pour voir qu'il n'a décrié les droits et l'autorité des ecclésiastiques dans le premier, et qu'il n'a élevé en même temps celle des rois et des magistrats, que pour faire une planche aux impiétés qu'il a débitées dans le second (71).

(M) Tous ceux qui ont réfuté le *Tractatus Theologico-Politicus*, y ont découvert..... mais personne ne les a développées aussi nettement que le sieur Jean Brédenbourg.] J'ai déjà parlé de la réponse posthume d'un professeur en philosophie dans l'académie d'Utrecht (72). Ajoutons qu'un socinien, nommé François Cuper, qui mourut à Rotterdam l'an 1695, intitula sa réponse à ce livre de Spinoza, *Arcana Atheismi revelata, philosophicè et paradoxè refutata*. C'est un in-quarto, imprimé à Rotterdam, 1676. M. Yvon, disciple de Labadie, et ministre des labadistes dans leur retraite de Wiewert en Frise, réfuta le même livre de Spinoza, par un ouvrage qu'il intitula *l'Impiété convaincue*, et qu'il publia à Amsterdam, 1681, in-8°. Le Supplément de Moréri marque 1°. que M. Huet, dans sa *Demonstratio Evangelica*, et M. Simon, dans son ouvrage de *l'Inspiration des Livres sacrés*, ont réfuté le système impie qui a paru dans le *Tractatus Theologico-Politicus*; 2°. que ce *Tractatus* a aussi été traduit et imprimé en français avec ce titre : *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes au salut tant public que particulier*. J'ajoute que cette version, imprimée l'an 1678, in-12, a paru sous deux autres titres (73), comme on le remarque fort bien dans le Catalogue de la bibliothèque de M. l'archevêque de Reims, et que l'original latin a été réimprimé in-8°, sous différens titres bizarres et chimeriques, comme il a plu aux librairies

res, afin de tromper le public, et d'éluder les défenses des magistrats. J'ajoute aussi que le père le Vassor (74) a bien réfuté Spinoza dans son *Traité de la Véritable religion*, imprimé à Paris, l'an 1688. Voyez le *Journal des Savans* du 31 de janvier 1689, les *Nouvelles de la République des Lettres*, et l'*Histoire des Ouvrages des Savans* de la même année. M. van Til, ministre de Dort, a fait de bons livres en sa langue, pour maintenir contre cet impie la divinité et l'autorité de l'Écriture (75). Le passage que je vais citer de M. Saldénus, ministre de la Haye, nous donnera le nom de quelques autres réfuteurs. Ce ministre trouve mauvais qu'on eût répondu à Spinoza en langue vulgaire; il craint que les gens curieux et amateurs des paradoxes n'apprennent par ce moyen ce qu'il vaudrait mieux qu'ils ignorent toute leur vie. *Neque defuere, qui se abominandis ipsius hypothesebus* (76) *voce calamoque opposuerunt. Hos inter fuere Batelerius* (77), *Mansveldius, Cuperus, Musaeus, etc., qui omnes an æquè feliciter contra eum decertarint, non sine ratione à quibusdam dubitatur. Hos secutus postmodum est Guilielmus Blyenbergius* (78), *civis Dordracenus, qui uliomate etiam vernaculo confodere ipsum laboravit; licet nesciam, an consilio satis tuto; tùm quòd, quem oppugnat, adversarius sermone illo non scripserit, tùm quòd periculo vix careat, ne pestilentissimum impudentissimi novatoris venenum, quod sub lingua latere hactenus plurimos poterat, sermone vulgato in ipsam etiam vulgus, plus justo ferè curiosum, et in paradoxo proclivè, proserpat tandem et transeat* (79).

(74) Il était alors père de l'Oratoire : il s'en fait protestant depuis ce temps-là.

(75) Voyez l'Histoire des Ouvrages des Savans, mois de mars 1696, art. III.

(76) Voyez comment il parle du *Tractatus Theologico-Politicus*, dans la page 23.

(77) Il fallait dire Batelerius (Jacobus) : son livre fut imprimé à Amsterdam, 1674, et contient 103 pages in-12. Il est intitulé : *Vindicia Miraculorum per quæ divina religionis et fidei christianæ Veritas olim confirmata fuit, adversus profanum auctorem Tractatus Theologico-Politi-*

(78) Je crois qu'il a écrit contre les Œuvres posthumes, et non pas contre le *Tractatus Theologico-Politicus*.

(79) Saldénus, in *Otiis theologicis*, pag. 25.

(71) Journal de Hambourg du lundi 26 d'octobre 1694, pag. 133.

(72) Nommé Régnier de Mansvelt. Son ouvrage fut imprimé à Amsterdam, 1674, in-4°.

(73) Sous celui de *Traité des Cérémonies superstitieuses des Juifs tant anciens que modernes*, et sous celui de la *Clef du Sanctuaire*.

Un anonyme, qui marqua son nom par ces lettres initiales. J. M. V. D. M., publia une lettre à Utrecht, l'an 1671, contre le *Tractatus Theologico - Politicus*. Cette lettre est en latin. Quant à ceux qui ont inséré, dans des ouvrages qu'ils ne faisaient pas exprès contre ce Traité de Spinoza, plusieurs choses où ils réfutent ses principes, je ne saurais les nommer tous *, leur nombre est presque infini; je me contente d'indiquer deux célèbres professeurs en théologie, M. Witzius, et M. Majus; l'un en Hollande, l'autre en Allemagne; et M. de la Mothe, ministre français à Londres.

Parlons du sieur Jean Brédenbourg; c'était un bourgeois de Rotterdam, qui y publia un livre, l'an 1675, intitulé *Johannis Bredenburgii Enervatio Tractatus Theologico-Politici, una cum Demonstratione, geometrico ordine disposita, NATURAM NON ESSE DEUM, cujus effati contrario prædictus Tractatus unice innititur* (80). Il mit dans la dernière évidence ce que Spinoza avait tâché d'envelopper et de déguiser, et le réfuta solidement. On fut surpris de voir qu'un homme qui ne faisait point profession des lettres, et qui n'avait que fort peu d'étude (81), eût pu pénétrer si subtilement tous les principes de Spinoza, et les renverser heureusement, après les avoir réduits, par une analyse de bonne foi, dans l'état où ils pouvaient le mieux paraître avec toutes leurs forces. J'ai ouï parler d'un fait assez singulier; on m'a raconté que cet auteur ayant réfléchi une infinité de fois sur sa réponse et sur les principes de son adversaire, trouva enfin qu'on pouvait réduire ce principe en démonstration. Il entreprit donc de prouver qu'il n'y a point d'autre cause de toutes choses qu'une nature qui existe nécessairement, et qui agit par une né-

cessité immuable, inévitable et irrévocable. Il observa toute la méthode des géomètres, et après avoir bâti sa démonstration, il l'examina de tous les côtés imaginables; il tâcha d'en trouver le faible, et ne put jamais inventer aucun moyen de la détruire, ni même de l'affaiblir. Cela lui causa un véritable chagrin, et il en gémit, il en soupira; il pestait contre sa raison, et il pria les plus habiles de ses amis de le secourir dans la recherche du défaut de cette démonstration. Néanmoins il n'en laissait point tirer de copies: ce fut contre la parole donnée que François Cuper la copia furtivement (82). Cet homme, rempli peut-être de la jalousie d'auteur, car il avait travaillé contre Spinoza avec beaucoup moins de succès que Jean Brédenbourg, se servit quelque temps après de cette copie pour l'accuser d'être athée. Il la publia en flamand avec quelques réflexions; l'accusé se défendit en la même langue: il parut plusieurs écritures de part et d'autres que je n'ai point lues, car je n'entends point le flamand. Orobio, médecin juif fort habile (83), et le sieur Aubert de Versé (84), se mêlèrent de cette querelle, et prirent parti pour Cuper. Ils soutinrent que l'auteur de la démonstration était spinoziste, et par conséquent athée. Autant que je l'ai pu comprendre par ouï-dire, celui-ci se défendit en faisant valoir la distinction ordinaire de la foi et de la raison. Il prétendit que comme les catholiques et les protestans croient le mystère de la trinité, encore qu'il soit combattu par la lumière naturelle, il croyait le franc arbitre, quoique la raison lui fournît de fortes preuves que tout arrive par la nécessité inévitable, et par conséquent qu'il n'y a point de religion. Il n'est pas aisé de forcer un

* On pourrait, d'après cette expression, penser que Bayle a voulu nommer tous ceux qui ont écrit contre Spinoza; mais Joly dit qu'il serait très-aisé d'augmenter la liste des adversaires de Spinoza donnée par Bayle dans ses remarques (M) et (P). Il cite, par exemple, Alphonse Turretin et H. Horchius.

(80) C'est un in-quarto de 100 pages.

(81) Il avoue dans sa préface que, ne se sentant pas la force de s'exprimer en latin, il avait composé son livre en flamand, et puis l'avait fait traduire en latin.

(82) Je viens d'apprendre que Cuper a toujours nié cela, et qu'il a toujours protesté, comme font encore ses amis, qu'il trouva la démonstration parmi les papiers du sieur Hartighvelt dont il hérita.

(83) J'ai vu le Traité qu'il publia à Amsterdam, l'an 1684, intitulé: *Certamen philosophicum propugnatæ veritatis divinæ ac naturalis, adversus J. B. principia, etc.* Il est en latin et en flamand.

(84) J'ai vu quelque chose de ce qu'il publia en la même année, sous le nom de *Latinus Serbaltus Sartensis*. Cela est en latin et en flamand.

homme dans un tel retranchement. On peut bien crier qu'il n'est point sincère, et que notre esprit n'est pas de telle sorte qu'il puisse prendre pour vrai ce qu'une démonstration géométrique lui fait paraître très-faux; mais n'est-ce point s'ériger en juge dans un cas où l'incompétence vous pourra être objectée? Avons-nous droit de décider de ce qui se passe dans le cœur d'autrui? Connaissions-nous assez l'âme de l'homme pour prononcer que telles ou telles combinaisons de sentimens n'y peuvent trouver de fond? n'a-t-on pas bien des exemples de combinaisons absurdes, et qui approchent bien plus du contradictoire que celle que Jean Brédenbourg alléguait? car il faut noter qu'il n'y a point de contradiction entre ces deux choses: 1°. la lumière de la raison m'apprend que cela est faux; 2°. je le crois pourtant, parce que je suis persuadé que cette lumière n'est pas infallible, et parce que j'aime mieux déférer aux preuves de sentiment, et aux impressions de la conscience, en un mot à la parole de Dieu, qu'à une démonstration métaphysique. Ce n'est point croire et ne pas croire en même temps une même chose. Cette combinaison est impossible, et personne ne devrait être reçu à l'alléguer pour sa justification. Quoi qu'il en soit, l'homme dont je parle a témoigné que les sentimens de religion, et de l'espérance d'une autre vie, avaient tenu ferme dans son âme contre sa démonstration; et l'on m'a dit que les signes qu'il en donna durant sa dernière maladie, ne permettent point de mettre en doute sa sincérité. M. l'abbé de Dangeau (85) parle de certaines gens qui ont la religion dans l'esprit, mais non pas dans le cœur; ils sont persuadés de sa vérité sans que leur conscience soit touchée de l'amour de Dieu. Je crois qu'on peut dire qu'il y a aussi des gens qui ont la religion dans le cœur, et non pas dans l'esprit. Ils la perdent de vue dès qu'ils la cherchent par les voies du raisonnement humain: elle échappe aux subtilités et aux sophismes de leur

(85) Voyez son III^e. dialogue, à la fin; ou l'extrait dans les Nouvelles de la République des lettres, août 1684, art. VI, pag. m. 605.

dialectique; ils ne savent où ils en sont pendant qu'ils comparent le pour et le contre; mais dès qu'ils se disputent plus, et qu'ils ne font qu'écouter les preuves de sentiment, les instincts de la conscience, le poids de l'éducation, etc., ils sont persuadés d'une religion, et ils y conforment leur vie, autant que l'infirmité humaine le permet. Cicéron en était là; on n'en peut guère douter quand on compare ses autres livres avec ceux de *Naturali Deorum*, où il fait triompher Cotta de tous les interlocuteurs qui soutenaient qu'il y a des dieux.

Ceux qui voudront bien connaître les replis et les équivoques dont Spinoza se servait pour ne pas manifester pleinement son athéisme, n'ont qu'à consulter l'ouvrage de Chrétien Kortholt, de *tribus Imperatoribus magnis* (86), imprimé à Kiel l'an 1680, in-12. L'Auteur y a ramassé plusieurs passages de Spinoza, et en a développé tout le venin et tout l'artifice. Ce n'est pas la moins curieuse partie de l'histoire et du caractère de cet athée. On cite (87) entre autres choses, sa XIX^e. lettre (88), où il se plaint du bruit qui courait (89) qu'il avait un livre sous la presse pour prouver qu'il n'y a point de Dieu.

(N) *La plus monstrueuse hypothèse.... la plus diamétralement opposée aux notions les plus évidentes de notre esprit.*] Il suppose (90) qu'il n'y a qu'une substance dans la nature, et que cette substance unique est douée d'une infinité d'attributs, entre autres de l'étendue et de la pensée. Ensuite de quoi il assure que tous les corps qui se trouvent dans l'univers sont des modifications de cette substance, en tant qu'étendue; et que, par exemple, les âmes des hommes sont des modifications de cette substance, en tant que pensée: de sorte que Dieu, l'être nécessaire et infiniment parfait, est bien la cause de

(86) *Savoir*: Édouard Herbert de Chabot, Thomas Hobbes, et Benoît de Spinoza.

(87) Christ. Kortholt, de *tribus Imperatoribus*, pag. 171.

(88) Écrite à M. Oldenbourg, l'an 1675.

(89) Qui quidem rumor, ait, à plurimis accipiebatur. Unde quidam theologi (hujus fortè rumoris auctores) occasionem cepere de me coram principe et magistratibus conquerendi.

(90) Voyez, entre ses Oeuvres posthumes, qu'il a intitulé *Ethica*.

toutes les choses qui existent, mais il ne diffère point d'elles. Il n'y a qu'un être et qu'une nature, et cette nature produit en elle-même, et par une action immanente, tout ce qu'on appelle créatures. Il est tout ensemble agent et patient, cause efficiente et sujet; il ne produit rien qui ne soit sa propre modification. Voilà une hypothèse qui surpasse l'entassement de toutes les extravagances qui se puissent dire. Ce que les poètes païens ont osé chanter de plus infâme contre Jupiter et contre Vénus n'approche point de l'idée horrible que Spinoza nous donne de Dieu; car au moins les poètes n'attribuaient point aux dieux tous les crimes qui se commettent et toutes les infirmités du monde; mais, selon Spinoza, il n'y a point d'autre agent et d'autre patient que Dieu, par rapport à tout ce qu'on nomme mal de peine et mal de coulepe, mal physique et mal moral. Touchons par ordre quelques-unes des absurdités de son système.

I. Il est impossible que l'univers soit une substance unique; car tout ce qui est étendu a nécessairement des parties, et tout ce qui a des parties est composé; et comme les parties de l'étendue ne subsistent point l'une dans l'autre, il faut nécessairement, ou que l'étendue en général ne soit pas une substance, ou que chaque partie de l'étendue soit une substance particulière et distincte de toutes les autres. Or, selon Spinoza, l'étendue en général est l'attribut d'une substance. Il avoue avec tous les autres philosophes que l'attribut d'une substance ne diffère point réellement de cette substance: il faut donc qu'il reconnaisse que l'étendue en général est une substance, d'où il faut conclure que chaque partie de l'étendue est une substance particulière; ce qui ruine les fondemens de tout le système de cet auteur. Il ne saurait dire que l'étendue en général est distincte de la substance de Dieu; car s'il le disait, il enseignerait que cette substance est en elle-même non étendue; elle n'eût pu donc jamais acquérir les trois dimensions qu'en les créant, puisqu'il est visible que l'étendue ne peut sortir ou émaner d'un sujet non étendu, que par voie de création. Or Spinoza ne croyait point que rien

ait pu être fait de rien. Il est encore visible qu'une substance non étendue de sa nature ne peut jamais devenir le sujet des trois dimensions; car comment serait-il possible de les placer sur un point mathématique? Elles subsisteraient donc sans un sujet; elles seraient donc une substance: de sorte que si cet auteur admettait une distinction réelle entre la substance de Dieu et l'étendue en général, il serait obligé de dire que Dieu serait composé de deux substances distinctes l'une de l'autre; savoir de son être non étendu et de l'étendue. Le voilà donc obligé à reconnaître que l'étendue et Dieu ne sont que la même chose; et comme d'ailleurs il soutient qu'il n'y a qu'une substance dans l'univers, il faut qu'il enseigne que l'étendue est un être simple, et aussi exempt de composition que les points mathématiques. Mais n'est-ce pas se moquer du monde que de soutenir cela? n'est-ce point combattre les idées les plus distinctes que nous ayons dans l'esprit? Est-il plus évident que le nombre millenaire est composé de mille unités, qu'il n'est évident qu'un corps de cent pouces est composé de cent parties réellement distinctes l'une de l'autre, qui ont chacune l'étendue d'un pouce?

Qu'on ne vienne point nous alléguer des reproches contre l'imagination et les préjugés des sens; car les notions les plus intellectuelles et les plus immatérielles nous font voir, avec la dernière évidence, qu'il y a une distinction très-réelle entre des choses dont l'une possède une qualité que l'autre ne possède pas. Les scolastiques ont parfaitement bien réussi à nous marquer les caractères et les signes infaillibles de la distinction. Quand on peut affirmer d'une chose, nous disent-ils, ce qu'on ne peut pas affirmer de l'autre, elles sont distinctes; les choses qui peuvent être séparées les unes des autres, ou à l'égard du temps, ou à l'égard du lieu, sont distinctes. Appliquant ces caractères aux douze pouces d'un pied d'étendue, nous trouvons entre eux une véritable distinction. Je puis affirmer du cinquième qu'il est contigu au sixième, et je le puis nier du premier et du second, etc. Je puis transposer le sixième à la

place du douzième ; il peut donc être séparé du cinquième. Notez que Spinoza ne saurait nier que les caractères de distinction employés par les scolastiques ne soient très-justes ; car c'est à ces marques qu'il reconnaît que les pierres et les animaux ne sont pas la même modalité de l'Être infini. Il avoue donc, me dirait-on, qu'il y a quelque différence entre les choses. Il faut bien qu'il l'avoue ; car il n'était pas assez fou pour croire qu'il n'y avait point de différence entre lui et le juif qui lui donna un coup de couteau, ni pour oser dire qu'à tous égards son lit et sa chambre étaient le même être que l'empereur de la Chine. Que disait-il donc ? vous allez le voir : il enseignait non pas que deux arbres fussent deux parties de l'étendue, mais deux modifications. Vous serez surpris qu'il ait travaillé tant d'années à forger un nouveau système, puisque l'une des principales colonnes en devait être la prétendue différence entre le mot *partie* et le mot *modification*. A-t-il bien pu se promettre quelque avantage de ce changement de mot ? Qu'il évite tant qu'il voudra le nom de *partie* ; qu'il substitue tant qu'il voudra celui de *modalité* ou de *modification* ; que fait cela à l'affaire ? Les idées que l'on attache au mot *partie* s'effaceront-elles ? ne les appliquera-t-on pas au mot *modification* ? Les signes et les caractères de différence sont-ils moins réels ou moins évidens, quand on divise la matière en modifications, que quand on la divise en parties ? Visions que tout cela. L'idée de la matière demeure toujours celle d'un être composé, celle d'un amas de plusieurs substances. Voici de quoi bien prouver cela.

Les modalités sont des êtres qui ne peuvent exister sans la substance qu'elles modifient ; il faut donc que la substance se trouve partout où il y a des modalités ; il faut même qu'elle se multiplie à proportion que les modifications incompatibles entre elles se multiplient : de sorte que partout où il y a cinq ou six de ces modifications, il y a aussi cinq ou six substances. Il est évident, nul spinoziste ne le peut nier, que la figure carrée et la figure circulaire sont incompatibles dans le même morceau de cire. Il

faut donc nécessairement que la substance modifiée par la figure carrée ne soit pas la même substance que celle qui est modifiée par la figure ronde. Ainsi quand je vois une table ronde et une table carrée dans une chambre, je puis soutenir que l'étendue qui est le sujet de la table ronde est une substance distincte de l'étendue qui est le sujet de l'autre table ; car autrement il serait certain que la figure carrée et la figure ronde se trouveraient en même temps dans un seul et même sujet ; or cela est impossible. Le fer et l'eau, le vin et le bois, sont incompatibles, ils demandent donc des sujets distincts en nombre. Le bout inférieur d'un pieu fiché dans une rivière n'est point la même modalité que l'autre bout : il est entouré de terre, pendant que l'autre est entouré d'eau, ils reçoivent donc deux attributs contradictoires, être entouré de terre n'être pas entouré d'eau ; il faut donc que le sujet qu'ils modifient soit pour le moins deux substances ; car une substance unique ne peut pas être tout à la fois modifiée par un accident entouré d'eau, et par un accident qui n'est point entouré d'eau. Ceci fait voir que l'étendue est composée d'autant de substances distinctes que de modifications.

II. S'il est absurde de faire Dieu étendu, parce que c'est lui ôter sa simplicité, et le composer d'un nombre infini de parties, que dirons-nous quand nous songerons que c'est le réduire à la condition de la matière, le plus vil de tous les êtres, et celui que presque tous les anciens philosophes ont mis immédiatement au-dessus du rien ? Qui dit la matière dit le théâtre de toutes sortes de changemens, le champ de bataille des causes contraires, le sujet de toutes les corruptions et de toutes les générations, en un mot l'être dont la nature est la plus incompatible avec l'immutabilité de Dieu. Les spinozistes soutiennent pourtant qu'elle ne souffre nulle division : ils soutiennent cela par la plus frivole et par la plus froide chicanerie qui se puisse voir ; c'est qu'ils prétendent qu'afin que la matière fût divisée, il faudrait que l'une de ses portions fût séparée des autres par

paces vides ; ce qui n'ar-
mais. Il est bien certain que
très-mal définir la division.
hommes aussi réellement sépa-
nos amis , lorsque l'intervalle
ous sépare est occupé par d'au-
hommes rangés de file , que s'il
plein de terre. On renverse
et les idées et le langage quand
is soutient que la matière rédui-
endres et en fumée ne souffre
de séparation. Mais que gagne-
n , si nous renoncions à l'avan-
ue nous donne leur fausse ma-
de définir le divisible ? ne nous
ait-il pas assez de preuves de
stabilité et de la corruptibilité
ou de Spinoza ? Tous les hom-
nt une idée fort claire de l'im-
le : ils entendent par ce mot
re qui n'acquiert jamais rien
ouveau , qui ne perd jamais ce
a eu une fois , qui est toujours
ne , et à l'égard de sa substan-
à l'égard de ses façons d'être.
rté de cette idée fait que l'on
d très-distinctement ce que
u'un être muable : c'est non-
ient une nature dont l'existence
commencer et finir , mais une
qui , subsistant toujours quant
ubstance , peut acquérir suc-
cément plusieurs modifications ,
dre les accidens ou les formes
a eus quelquefois. Tous les
s philosophes ont reconnu
ette suite continuelle de géné-
s et de corruptions qui se re-
e dans le monde ne produit
étruit aucune portion de ma-
et delà vient qu'ils ont dit que
ière est *ingénérable* et *incor-*
le quant à sa substance , encore
soit le sujet de toutes les gé-
ons et de toutes les corrup-
La même matière qui est du
cette heure était du bois au-
nt ; tous ses attributs essen-
lemeurent les mêmes sous la
de bois et sous la forme de
elle ne perd donc , elle n'ae-
donc que des accidens et des
d'être , lorsque le bois est
en feu , le pain en chair , la
en terre , etc. Elle est cepen-
exemple le plus sensible et le
propre qu'on puisse donner
tre muable , et sujet actuelle-
toutes sortes de variations et

de changemens intérieurs. Je dis inté-
rieurs , car les différentes formes sous
lesquelles elle existe ne sont point sem-
blables aux variétés d'habits sous les-
quelles les comédiens se font voir sur
le théâtre. Le corps de ces comédiens
peut subsister sans aucune sorte de
changement ou d'altération sous mil-
le sortes d'habits ; le drap et la toile ,
la soie et l'or , ne s'unissent point
avec celui qui les porte ; ce sont
toujours des corps étrangers et des
ornemens externes ; mais les formes
qui sont produites dans la matière lui
sont unies intérieurement et péné-
trativement ; elle est leur sujet d'in-
hérence ; et , selon la bonne philoso-
phie , il n'y a point d'autre distinc-
tion entre elle et la matière , que celle
qui se rencontre entre les modes et
la chose modifiée. D'où il résulte
que le dieu des spinozistes est une
nature actuellement changeante , et
qui passe continuellement par divers
états qui diffèrent intérieurement et
réellement les uns des autres. Il n'est
donc point l'être souverainement
parfait , dans lequel *il n'y a ni om-*
bre de changement, ni variation quel-
conque (91). Notez que le Protée des
poètes , leur Thétis et leur Vertumne ,
les images et les exemples de l'incon-
stance , et le fondement des prover-
bes qui désignaient l'instabilité la
plus bizarre du cœur de l'homme
(92), auraient été des dieux immua-
bles si celui des spinozistes était immua-
ble ; car jamais on n'a prétendu
qu'il leur arrivât un changement de
substance , mais seulement de nou-
velles modalités. Voyez ci-dessous la
remarque (CC). Si quelque lecteur
a besoin ici d'un entremets , qu'il lise
ces vers de Virgile , touchant Protée :

Verum, ubi correptum manibus, vinclisque
tenebis,
Tum variæ illudent species, atque ora ferarum:
Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco, et fulvæ cervice leæna:
Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita
vinclis

(91) Épître de saint Jacques , chap. I , vs. 17.

(92) *Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?*
Horat. , epist. I , lib. I , vs. 90.

..... Sæpè notatus
Cum tribus annellis, modo lævæ Priscus inani,
Vixit inæqualis, clavum ut mutaret in horas:
Ædibus ex magnis subito se conderet, undè
Mundior exiret vix libertinus honestè.
Jam mæchus Romæ, jam mallet doctus Athenis.
Vivere; Vertumnis, quotquot sunt natus iniquis.
Idem , sat. VII , lib. II , vs. 8.

*Excidet : aut in aquas tenues delapsus abibit.
Sed, quanto ille magis formas se vertet in om-
nes,
Tanto, nate, magis contendit tenacia vincla :
Donec talis erit mutato corpore, qualem
Videris, incepto tegeret cuncta lumina som-
nus* (93).

A l'égard de Thétis, voyez Ovide (94); voyez-le aussi touchant Vertumnus (95), et consultez outre cela le IV^e. livre de Properce, à la II^e. élégie.

III. Nous allons voir des absurdités encore plus monstrueuses en considérant le dieu de Spinoza comme le sujet de toutes les modifications de la pensée. C'est déjà une grande difficulté que de combiner l'étendue et la pensée dans une seule substance; car il ne s'agit point ici d'un alliage comme celui des métaux, ou comme celui de l'eau et du vin. Cela ne demande que la *juxta-position*; mais l'alliage de la pensée et de l'étendue doit être une *identité*: le pensant et l'étendu sont deux attributs *identifiés* avec la substance; ils sont donc *identifiés* entre eux, par la règle fondamentale et essentielle du raisonnement humain (96). Je suis sûr que si Spinoza avait trouvé un tel embarras dans une autre secte, il l'aurait jugée indigne de son attention; mais il ne s'en est pas fait une affaire dans sa propre cause, tant il est vrai que ceux qui censurent le plus dédaigneusement les pensées de leur prochain sont fort indulgens envers eux-mêmes. Il se moquait sans doute du mystère de la trinité, et il admirait qu'une infinité de gens osassent parler d'une nature terminée de trois hypostases, lui qui, à proprement parler, donne à la nature divine autant de personnes qu'il y a de gens sur la terre. Il regardait comme des fous ceux qui, admettant la transsubstantiation, disent qu'un homme peut être tout à la fois en plusieurs lieux, vivre à Paris, être mort à Rome, etc.; lui qui soutient que la

substance étendue, unique et indivisible, est tout à la fois partant, ici froide, ailleurs chaude, ici triste, ailleurs gaie, etc. Cela soit dit en passant; mais considérez avec attention ce que je vais dire. S'il y a quelque chose de certain et d'incontestable dans les connaissances humaines, c'est cette proposition-ci: *Opposita sunt quæ neque de se invicem, neque de eodem tertio secundum idem, ad idem, eodem modo atque tempore verè affirmari possunt* (97). C'est-à-dire, on ne peut pas affirmer véritablement d'un même sujet, aux mêmes égards et en même temps, deux termes qui sont opposés. Par exemple, on ne peut pas dire sans mentir, *Pierre se porte bien, Pierre est fort malade*; il nie cela et il l'affirme: bien entendu que les termes ont toujours le même rapport et le même sens. Les spinozistes ruinent cette idée et la falsifient de telle sorte, qu'on ne sait plus où ils pourront prendre le caractère de la vérité; car si de telles propositions étaient fausses, il n'y en a point qu'on pût garantir pour vraies. On ne peut donc rien se promettre d'une dispute avec eux; car s'ils sont capables de nier cela, ils nieront toute autre raison qu'on voudra leur alléguer. Montrons que cet axiome (98) est très-faux dans leur système, et posons d'abord pour maxime incontestable, que tous les titres que l'on donne à un sujet pour signifier ou ce qu'il fait, ou ce qu'il souffre, conviennent proprement et physiquement à sa substance et non pas à ses accidens. Quand nous disons le fer est dur, le fer est pesant, il s'enfonce dans l'eau, il fend le bois, nous ne prétendons point dire que la dureté est dure, que sa pesanteur est pesante, etc., ce langage serait très-impertinent; nous voulons dire que la substance étendue qui le compose résiste; qu'elle pèse, qu'elle descend sous l'eau, qu'elle divise le bois; de même, quand nous disons qu'un homme nie, affirme, se fâche, caresse, loue, etc., nous faisons tou-

(93) Virgil. Georg., lib. IV, vs. 405. Voyez aussi Horace, sat. III, lib. II. Ils ont pris cela d'Homère, Odyss., lib. IV.

(94) Ovid., Metamorph., lib. XI, fab. VII, vs. 221 et seqq.

(95) Idem, ibidem, lib. XIV, fab. XVI, vs. 647 et seqq.

(96) Quæ sunt idem uni tertio, sunt idem inter se.

(97) Voyez la Logique de Comins, in opus X Aristotelis de Prædicamentis, pag. m. 175, et celle de Burgerdyk, lib. I, cap. XXII, pag. m. 127.

(98) C'est-à-dire la définition des termes opposés, rapportée ci-dessus, citation (97).

is ces attributs sur la substance de son âme, et non pas sur ses s, en tant qu'elles sont des ac- ou des modifications. S'il était vrai, comme le prétend Spinoza, que les hommes fussent des modes de Dieu, on parlerait faussement quand on dirait, Pierre nie ; car réellement et d'effet, se- système, c'est Dieu qui nie, ut, qui affirme, et par conséquent toutes les dénominations qui ont des pensées de tous les hommes tombent proprement et physiquement sur la substance de Dieu. Il s'en suit que Dieu hait et aime, et affirme les mêmes choses en même temps, et selon toutes les conditions requises pour faire que la proposition que j'ai rapportée touchant les opposés soit fausse ; car on pourrait nier que, selon toutes ces conditions prises en toute rigueur, les hommes n'aiment et n'affirment ce que d'autres hommes haïssent et nient. Passons plus avant : les contradictions vouloir et ne vouloir pas conviennent selon toutes les conditions, en même temps à différents hommes ; il faut donc que, dans le système de Spinoza, ils conviennent à cette substance unique et indivisible qu'ils nomment Dieu : donc Dieu qui en même temps veut et ne veut pas l'acte de vouloir, et qui ne le veut pas à l'égard du même objet. Il y a donc de lui deux termes contradictoires, ce qui est le renversement des premiers principes de métaphysique (99). Je sais bien que dans les disputes de la transsubstantiation on se sert d'une chicane qui veut faire venir au secours des spinozistes ; on dit que si Pierre voulait à la fois une chose qu'il ne voudrait pas, ce n'est pas une contradiction ; à Paris, les termes contradictoires vouloir et ne vouloir pas ne se trouvent point véritables à son égard ; mais jusqu'on suppose qu'il veut à la fois, on mentirait en disant qu'il ne veut pas. Laissons-leur cette vaine subtilité ; disons seulement que comme un cercle carré est une contradiction, une substance l'est aussi

quand elle a et de l'amour et de la haine en même temps pour le même objet. Un cercle carré serait un cercle, et il ne le serait pas : voilà une contradiction dans toutes les formes ; il le serait selon la supposition, et il ne le serait pas, puisque la figure carrée exclut essentiellement la circulaire. J'en dis autant d'une substance qui hait et qui aime la même chose ; elle l'aime et ne l'aime pas, rien ne manque à la contradiction ; elle l'aime, car on le suppose ; elle ne l'aime pas, car la haine est essentiellement exclusive de l'amour. Voilà ce que c'est que la fausse délicatesse. Notre homme ne pouvait souffrir les moindres obscurités ou du péripatétisme, ou du judaïsme, ou du christianisme, et il embrassait de tout son cœur une hypothèse qui allie ensemble deux termes aussi opposés que la figure carrée et la circulaire, et qui fait qu'une infinité d'attributs discordans et incompatibles, et toute la variété et l'antipathie des pensées du genre humain se vérifient tout à la fois d'une seule et même substance très-simple et indivisible. On dit ordinairement *quot capita tot sensus*, autant de sentimens que de têtes ; mais selon Spinoza tous les sentimens de tous les hommes sont dans une seule tête. Rapporter simplement de telles choses, c'est les réfuter, c'est en faire voir clairement les contradictions ; car il est manifeste ou que rien n'est impossible, non pas même que deux et deux soient douze, ou qu'il y a dans l'univers autant de substances que de sujets qui ne peuvent recevoir en même temps les mêmes dénominations.

IV. Mais si c'est physiquement parlant une absurdité prodigieuse qu'un sujet simple et unique soit modifié en même temps par les pensées de tous les hommes, c'est une abomination exécrable quand on considère ceci du côté de la morale. Quoi donc ! l'Être infini, l'Être nécessaire, l'Être souverainement parfait, ne sera point ferme, constant et immuable ? Que dis-je immuable ? il ne sera pas un moment le même ; ses pensées se succéderont les unes aux autres sans fin et sans cesse ; la même bigarrure de passions et de sentimens ne se verra pas deux fois. Cela est dur à digérer ;

Duo contradictoria non possunt esse simul et quolibet re verum est affirmatio vel negatio. Voyez la Métaphysique d'Aristote, aux chap. I^{er} du I^{er} livre.

mais voici bien pis. Cette mobilité continuelle gardera beaucoup d'uniformité en ce sens que toujours pour une bonne pensée l'Être infini en aura mille de sottes, d'extravagantes, d'impures, d'abominables; il produira en lui-même toutes les folies, toutes les rêveries, toutes les saletés, toutes les iniquités du genre humain; il en sera non-seulement la cause efficiente, mais aussi le sujet passif, le *subjectum inhesionis*: il se joindra avec elles par l'union la plus intime qui se puisse concevoir; car c'est une union pénétrative, ou plutôt c'est une vraie identité, puisque le mode n'est point distinct réellement de la substance modifiée. Plusieurs grands philosophes, ne pouvant comprendre qu'il soit compatible avec l'Être souverainement parfait de souffrir que l'homme soit si méchant et si malheureux, ont supposé deux principes, l'un bon et l'autre mauvais (100); et voici un philosophe qui trouve bon que Dieu soit lui-même et l'agent et le patient de tous les crimes et de toutes les misères de l'homme. Que les hommes se haïssent les uns les autres; qu'ils s'entr'assassinent au coin d'un bois; qu'ils s'assemblent en corps d'armée pour s'entre-tuer; que les vainqueurs mangent quelquefois les vaincus; cela se comprend, parce qu'on suppose qu'ils sont distincts les uns des autres, et que le tien et le mien produisent en eux des passions contraires; mais que les hommes n'étant que la modification du même être, n'y ayant par conséquent que Dieu qui agisse; et le même Dieu en nombre qui se modifie en Turc se modifiant en Hongrois, il y ait des guerres et des batailles; c'est ce qui surpasse tous les monstres et tous les dérèglements chimériques des plus folles têtes qu'on ait jamais enfermées dans les petites maisons. Remarquez bien, comme je l'ai déjà dit, que les modes ne font rien, et que ce sont les substances seules qui agissent et qui souffrent. Cette phrase, *la douceur du miel chatouille la langue*, n'est vraie qu'en tant qu'elle signifie que la substance étendue dont le miel est composé, chatouille la langue. Ainsi,

dans le système de Spinoza, tous ceux qui disent *les Allemands ont tué dix mille Turcs*; parlent mal et fausement, à moins qu'ils n'entendent, *Dieu modifié en Allemands a tué Dieu modifié en dix mille Turcs*; et ainsi toutes les phrases par lesquelles on exprime ce que font les hommes les uns contre les autres n'ont point d'autre sens véritable que celui-ci, *Dieu se hait lui-même; il se demande des grâces à lui-même, et se les refuse; il se persécute, il se tue, il se mange* (101), *il se calomnie, il s'envoie sur l'échafaud*, etc. Cela serait moins inconcevable si Spinoza s'était représenté Dieu comme un assemblage de plusieurs parties distinctes, mais il l'a réduit à la plus parfaite simplicité, à l'unité de substance, à l'indivisibilité. Il débite donc les plus infâmes et les plus furieuses extravagances qui se puissent concevoir, et infiniment plus ridicules que celles des poètes touchant les dieux du paganisme. Je m'étonne ou qu'il ne se soit pas aperçu, ou que les ayant envisagées il se soit opiniâtré à son principe. Un bon esprit aimerait mieux défricher la terre avec les dents et les ongles, que de cultiver une hypothèse aussi choquante et aussi absurde que celle-là.

V. Encore deux objections. Il y a eu des philosophes assez impies pour nier qu'il y eût un Dieu; mais ils n'ont point poussé leur extravagance jusques à dire que, s'il existait, il ne serait point une nature parfaitement heureuse. Les plus grands sceptiques de l'antiquité ont dit que tous les hommes ont une idée de Dieu selon laquelle il est une nature vivante, heureuse, incorruptible, parfaite dans la félicité et non susceptible d'aucun mal. Κοινὴν πρόληψιν ἔχουσι πάντες ἄνθρωποι περὶ θεοῦ, καθ' ἣν μακάριόν τι ἐστὶ ζῶον, καὶ ἀφθαρτόν, καὶ τέλειον ἐν ἑαυτοῖς, καὶ παντὸς κακοῦ ἀνεπίδυντον. *Communem anticipatam homines omnes habent de Deo notionem, ex qua est beatum quoddam animal, ab interitu alienum, in felicitate perfectum, in quod nullum possit malum cadere* (102). Le bonheur était la pro-

(101) La fable de Saturne dévorant ses propres enfans est infiniment moins déraisonnable que ce qu'assure Spinoza.

(102) Sextus Empiricus advers. Mathematic., l. VIII, sect. II.

(100) Voyez les articles MANICHÉENS, tom. I^{er} X, pag. 127, MARCIONITES, même tome, pag. 222, PAULICIENS, tom. X^{er}, pag. 46.

la moins séparable que l'on n'ait dans son idée ; ceux qui lui ont l'autorité et la direction du bien lui laissent au moins la félicité : une immortelle béatitude (103) ; qui le faisaient sujet à la mort tout pour le moins qu'il était vieux toute sa vie. C'était sans une extravagance qui tenait à la folie , que de ne pas réunir la nature divine l'immortalité et le bonheur. Plutarque réfute très-bien cette absurdité des stoïques ; je récite ses paroles un peu au long, à cause qu'elles prouvent une chose que j'avance ci-dessus , que qu'elles combattent les spinozistes ; car son raisonnement ne peut s'opposer avec l'hypothèse que Dieu est sujet à la mort quant à ses parties et ses modalités ; qu'il soit comme les autres des générations et des corps ; qu'il détruise ses modalités ; qu'il entretienne de cette ruine, etc.

οὐκ ἐντύχοι τις ἂν ἔθνησι βαρβάρους
 ἰσχυρίσας θεὸν μὴ νοοῦσι· θεὸν δὲ νοῶν,
 οὐδ' ἀφθαρτον μὴδ' αἰδίου, ἀνθρώπων
 εἰς γέγονεν. Οἱ γοῦν ἄθεοι προσ-
 θάντες οὗτοι, Θεόδαμοι, καὶ Δια-
 καὶ Ἰππωνες, οὐκ ἐτόλμησαν εἰ-
 ὸ θεῶν ὅτι φθαρτὸν ἐστίν· ἀλλ' οὐκ
 ἔαν ὥς ἐστι τι ἀφθαρτον· τοῦ μὲν
 οὐ τὴν ὑπαρξιν μὴ ἀπολείποντες,
 οὐδὲ τὴν προλήψιν φυλάττοντες·
 ῥύσιππος καὶ Κλεάνθης ἐμπειρη-
 ῶς ἔπος εἰπεῖν) τῷ λόγῳ θεῶν
 ἰσχυρόν, τὴν γῆν, τὸν αἶρα, τὴν
 ἕαν, οὐδένα τῶν τοσούτων ἀφθαρ-
 τὸν αἰδίου ἀπολελοίπασιν, πλὴν μό-
 Διός· εἰς ὃν πάντας καταναλίσ-
 κους ἄλλους· ὥς τε καὶ τούτῳ τὸ
 προσεῖναι τοῦ φθεῖσθαι μὴ ἐπι-
 ν· ἀσθενεία γάρ τινι καὶ τὸ με-
 ῶν εἰς ἕτερον φθείρεται, καὶ τὸ
 ῶν εἰς ἑαυτὸ φθειρομένοις τρεφόμε-
 ῶνται. *Ac fieri sanè potest, ut
 aliquis in homines barbaros et
 qui Deum esse nullum putent;*

Omnia enim per se divinum natura necesse est

*tali ævo summâ cum pace fruatur,
 et ab nostris rebus, sejunctaque longè;
 privata dolore omni, privata periculis,
 his pollens opibus, nihil indiga nostri,
 enè promeritis capitur, nec tangitur ira.*
 Lucretius, lib. I, vs. 57.

Les anciens donnaient aux dieux tout ce que leur donne dans ces paroles si souvent : Μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἔόντες, Beati et existentes.

Deum esse qui existimet, sed eundem non securum interitûs, non æternum, inventus est ne unus quidem homo. Certè qui athei appellantur quòd negarent esse deos, Theodorus, Diagoras, Hippo, non ausi sunt dicere Deum esse interitui obnoxium, sed non crediderunt aliquid esse ab interitu immune, ac talem naturam aliquam esse posse negantes, notitiam de Deo reliquerunt in medio. Chrysippus verò et Cleanthes, cùm implevissent (ut si dicam) suis dictis cœlum, terras, aërem, mare diis: nullum horum ab interitu liberum aut sempiternum statuerunt, solo Jove excepto, in quem reliquos omnes consumi putant; ut jam is perdat quod nihilo est quàm perire melius. Est enim imbecillitas ut pereundo in alium transire, ita interitu aliorum in se transeuntium nutriri atque servari (104). Mais quelque folle que fût cette rêverie des stoïciens, elle n'était point aux dieux leur bonheur pendant la vie. Les spinozistes sont peut-être les seuls qui aient réduit la divinité à la misère (105). Or quelle misère? quelquefois si grande qu'il se jette dans le désespoir et qu'il s'anéantirait s'il le pouvait; il y tâche; il s'ôte tout ce qu'il se peut ôter; il se pend; il se précipite, ne pouvant plus supporter la tristesse affreuse qui le dévore. Ce ne sont point ici des déclamations, c'est un langage exact et philosophique; car si l'homme n'est qu'une modification, il ne fait rien: ce serait une phrase impertinente, bouffonne, burlesque que de dire la joie est gaie, la tristesse est triste; c'est une semblable phrase dans le système de Spinoza, que d'affirmer l'homme pense, l'homme s'afflige, l'homme se pend, etc. Toutes ces propositions doivent être dites de la substance dont l'homme n'est que le mode. Comment a-t-on pu s'imaginer qu'une nature indépendante, qui existe par elle-même et qui possède des perfections infinies, soit sujette à tous les malheurs du genre humain? Si quelque autre na-

(104) Plutarchus adversus Stoicos, pag. 1075, A.

(105) Les ancêtres que je leur donne dans la première remarque n'ont pas approfondi et développé, comme Spinoza, les conséquences de leur principe.

ture la contraignait à se donner du chagrin, à sentir de la douleur, on ne trouverait pas si étrange qu'elle employât son activité à se rendre malheureuse; on dirait: Il faut bien qu'elle obéisse à une force majeure; c'est apparemment pour éviter un plus grand mal qu'elle se donne la gravelle, la colique, la fièvre chaude, la rage. Mais elle est seule dans l'univers; rien ne lui commande, rien ne l'exhorte, rien ne la prie; c'est sa propre nature, dira Spinoza, qui la porte à se donner à elle-même en certaines circonstances un grand chagrin et une douleur très-vive. Mais, lui répondrai-je, ne trouvez-vous pas quelque chose de monstrueux et d'inconcevable dans une telle fatalité?

Les raisons très-fortes qui combattaient la doctrine que nos âmes sont une portion de Dieu ont encore plus de solidité contre Spinoza. On objecte à Pythagoras, dans un ouvrage de Cicéron, qu'il résulte de cette doctrine trois faussetés évidentes: 1°. que la nature divine serait déchirée en pièces; 2°. qu'elle serait malheureuse autant de fois que les hommes; 3°. que l'esprit humain n'ignoreraient aucune chose, puisqu'il serait Dieu. *Nam Pythagoras qui censuit, etc.* (106).

VI Si je ne me souvenais que je ne fais pas un livre contre cet homme, mais seulement quelques petites remarques en passant, je trouverais bien d'autres absurdités dans son système: finissons par celle-ci. Il s'est embarqué dans une hypothèse qui rend ridicule tout son travail; et je suis bien assuré qu'à chaque page de son *Éthique* on peut trouver un galimatias pitoyable. Premièrement, je voudrais savoir à qui il en veut quand il rejette certaines doctrines et qu'il en propose d'autres. Veut-il apprendre des vérités? veut-il réfuter des erreurs? Mais est-il en droit de dire qu'il y a des erreurs? Les pensées des philosophes ordinaires, celles des juifs, celles des chrétiens ne sont-elles pas des modes de l'Être infini aussi-bien que celles de son *Éthique*?

(106) Vous trouverez la suite de ces paroles de Cicéron dans la remarque (O), citation (112) de l'article PYTHAGORAS, tom. XII, pag. 143.

ne sont-elles pas des réalités nécessaires à la perfection de vers que toutes ses spéculations manent-elles pas de la cause saire? Comment donc oserait-il tendre qu'il y a là quelque chose à rectifier? En second lieu, ne tend-il pas que la nature, dont sont les modalités, agit nécessairement, qu'elle va toujours son chemin qu'elle ne peut ni s'arrêter ni s'arrêter, ni qu'elle unique dans l'univers, aucune extérieure ne l'arrêtera jamais: la redressera? Il n'y a donc rien plus inutile que les leçons de ce philosophe: c'est bien à lui, qui qu'une modification de substance prescrire à l'Être infini ce qu'il faire! Cet Être l'entendra-t-il? l'entendait, pourrait-il en profiter? N'agit-il pas toujours selon toute tendue de ses forces, sans savoir où il va, ni ce qu'il fait? Un bon comme Spinoza se tiendrait fort repos s'il raisonnait bien. S'il est possible qu'un tel dogme s'établisse rait-il, la nécessité de la nature tablira sans mon ouvrage; s'il n'est pas possible, tous mes écrits n'ont rien:

(O) *Ils voudraient qu'on leur présentât pleinement les difficultés sous lesquelles Spinoza a succombé.*] On se trompera pas, ce me semble l'on suppose qu'il ne s'est jeté le précipice que pour n'avoir pu comprendre, ni que la matière éternelle et différente de Dieu qu'elle ait été produite de rien qu'un esprit infini et souverain libre, créateur de toutes choses pu produire un ouvrage tel que le monde. Une matière qui existait nécessairement, et qui néanmoins déstituée d'activité et soumise à la puissance d'un autre principe n'est pas un objet dont la raison s'explique de ce mode. Nous ne voyons nulle différence entre ces trois qualités; de l'ordre combat une telle assertion: une matière créée de rien n'est pas concevable, quelques efforts qu'on veuille faire pour se former l'idée d'un acte de volonté qui se réalise en une substance réelle n'était rien auparavant. Ce que les anciens, *ex nihilo nihil fit* ne se fait de rien, se présente

et à notre imagination et y d'une manière si éclatante, qu'il lâcher prise, en cas que nous eussions commencé de concevoir quelque chose dans la création ; enfin , Dieu infiniment bon, infiniment infiniment libre, pouvant faire toutes choses toujours saintes et toutes sages, ait mieux aimé qu'elles fussent criminelles et malheureuses. Or, l'homme, est un objet qui fait peine à la raison ; et d'autant plus qu'elle ne saurait comprendre l'absence de la liberté de l'homme avec la qualité d'un être tiré de la nature. Or sans cet accord elle ne saurait comprendre que l'homme ne mérite aucune peine sous une loi libre, bonne, sainte et sage. Voilà trois inconvéniens qui ont fait Spinoza à chercher un autre système où Dieu ne fût pas séparé de la matière, et où il agit librement et selon toute l'étendue de ses forces, non pas hors de lui-même, mais en lui-même. Il révoque en doute cette supposition que cette nécessité, ne mettant aucunes limites à sa puissance, et n'ayant pour lui aucune des actions ni la bonté, ni la sagesse, ni la science, mais la seule infinité de sa nature, a dû se régler selon toutes les réalités possibles de sorte que les erreurs et les douleurs, la douleur et le chagrin étant des réalités aussi réelles que les vices, et les vertus, et les plaisirs, Dieu a dû contenir de tout ce qu'il y a. Spinoza croyait satisfaire par ce système aux objections manichéennes sur l'unité de ce principe : elles ne suffisent pas à la force que dans la supposition d'un principe unique de toutes choses, Dieu agit par choix, et qu'il peut empêcher ce qu'il ne veut pas faire, et qu'il limite sa puissance selon les règles de la justice et de l'équité, ou selon l'indulgence ou de la malice. Supposant cela, on demande : Si ce principe unique est bon, d'où vient le mal ? s'il est mauvais, d'où vient le bien (108) ?

C'est-à-dire de la liberté d'indifférence.
Deteriora velle, nostri fuerit fortasse de-
posse verò contra innocentiam, quæ sce-
quisque conceperit, inspectante Deo,
simile est: undè haud injurid tñorum
familiarium quæsiuit: Si quidem Deus,
est, undè mala? bona verò undè, si non
éthins, de Consolat. philosoph., lib. I,
pag. m. 12.

Spinoza répondrait : Mon principe unique ayant la puissance de faire le mal et le bien, et faisant tout ce qu'il peut faire, il faut de toute nécessité qu'il y ait du bien et du mal dans l'univers. Pesez, je vous prie, dans une juste balance, les trois inconvéniens qu'il a voulu éviter, et les suites extravagantes et abominables de l'hypothèse qu'il a suivie, vous trouverez que son choix n'est ni celui d'un homme de bien, ni celui d'un homme d'esprit. Il laisse des choses dont le pis que l'on puisse dire est que la faiblesse de notre raison ne nous permet pas de connaître clairement qu'elles soient possibles ; et il en embrasse d'autres dont l'impossibilité est manifeste. Il y a bien de la différence entre ne comprendre pas la possibilité d'un objet et en comprendre l'impossibilité. Or, voyez l'injustice des lecteurs ; ils veulent que tous ceux qui écrivent contre Spinoza soient obligés de leur mettre sous la main, et dans la dernière clarté, les vérités qu'il n'a pu comprendre, et dont les difficultés l'ont poussé ailleurs ; et parce qu'ils ne trouvent point cela dans les écrits anti-spinozistes, ils prononcent que l'on n'a pas réussi. Ne suffit-il pas que l'on renverse l'édifice de cet athée ? Le bon sens veut que la coutume soit maintenue contre l'entreprise des innovateurs, à moins qu'ils n'apportent de meilleures lois ; et de cela seul que leurs pensées ne vaudraient pas mieux que les établissemens qui jouissent de la possession, elles mériteraient d'être rejetées, quand même elles ne seraient pas plus mauvaises que les abus qu'elles combattraient. Soumettez-vous à la coutume, doit-on dire à ces gens-là, ou donnez-nous quelque chose de meilleur (109) : à plus forte raison est-il juste de rejeter le système des spinozistes, puisqu'il ne se dégage de quelques difficultés que pour s'engager dans des embarras plus inexplicables. Si les difficultés étaient égales de part et d'autre, ce serait pour le système ordinaire qu'il faudrait prendre parti, puisque, outre le privilège de la possession, il aurait encore l'avantage

(109) *Sin melius quid habes, arcesse, aut imperium fer.*

Horatius, epist., V, lib. I, vs. C.

de nous promettre de grands biens pour l'avenir, et de nous laisser mille ressources consolantes dans les malheurs de cette vie. Quelle consolation n'est-ce pas dans ses disgrâces que de se flatter que les prières qu'on adresse à Dieu seront exaucées, et qu'en tout cas il nous tiendra compte de notre patience, et nous fournira un magnifique dédommagement ! C'est une grande consolation que de se pouvoir flatter que les autres hommes déféreront quelque chose à l'instinct de leur conscience et à la crainte de Dieu ; cela veut dire que l'hypothèse ordinaire est en même temps et plus véritable et plus commode que celle de l'impiété (110). Il suffisait donc, pour avoir plein droit de rejeter l'hypothèse de Spinoza, de pouvoir dire, *elle n'est pas exposée à de moindres objections que l'hypothèse chrétienne*. Ainsi, tout auteur qui montre que le spinozisme est obscur et faux dans ses premières propositions, et embarrassé d'absurdités impénétrables et contradictoires dans les suites, doit passer pour l'avoir bien réfuté, encore qu'il ne satisfait point clairement à toutes ses objections. Réduisons tout à peu de mots. L'hypothèse ordinaire, comparée à celle des spinozistes en ce qu'elles ont de clair, nous montre plus d'évidence ; et quand elle est comparée avec l'autre en ce qu'elles ont d'obscur, elle paraît moins opposée aux lumières naturelles ; et d'ailleurs elle nous promet un bien infini après cette vie, et nous procure mille consolations dans celle-ci, au lieu que l'autre ne nous promet rien hors de ce monde, et nous prive de la confiance dans nos prières et dans les remords de notre prochain : l'hypothèse ordinaire est donc préférable à l'autre.

(P)..... *comme l'ont fait les plus faibles mêmes de ses adversaires.*] Je ne m'érigerai point en maître des cérémonies pour placer ces messieurs-là, ou aux plus hauts rangs, ou aux plus bas. Je me contenterai de nommer ceux qui sont venus à

(110) J'ai déjà dit dans l'article SOCIN (Fauste), dans ce volume, pag. 356, remarque (I), qu'il est de l'intérêt de chaque particulier que tous les autres soient consciencieux et craignant Dieu.

ma connaissance (111). M. Velthuyse (112) publia un livre contre Spinoza l'an 1680. Il a pour titre : *Tractatus de cultu naturali, et origine moralitatis*. Quatre ans après on vit un livre du sieur Aubert de Versé qu'il intitula : *l'Impie convaincu, ou Dissertation contre Spinoza, dans laquelle l'on réfute les fondemens de son athéisme* (113). M. Poiret inséra dans la seconde édition de ses *Pensées de Deo, Animâ, et Malo* (114), un traité qui a pour titre : *Fundamenta Atheismi eversa, sive Specimen absurditatis Atheismi Spinoziani* *. On vit paraître, l'an 1690, un livre posthume de M. Wittichius, intitulé : *Anti-Spinoza, sive Examen Ethices Benedicti de Spinoza, et Commentarius de Deo et ejus Attributis*. Ajoutez à tout cela un écrit flamand cité par M. Saldénus (115).

Ajoutez-y de plus, 1°. un livre flamand publié par le même François Cuper, dont j'ai parlé au commencement de la remarque (M). Ce livre flamand n'est autre chose que la traduction de ce qu'Henri Morus a dit en latin contre Spinoza, dans quelques endroits de ses ouvrages. Cela parut très-solide à François Cuper, quoique son *Arcana Atheismi revelata* eût été traité avec le dernier mépris par Henri Morus (116). 2°. Le livre, que don François Lami, bénédictin, fit imprimer à Paris l'an 1696. Il a pour titre : *Le nouvel Athéisme renversé, ou Réfutation du Système de Spinoza, tirée pour la plupart de la connaissance de la na-*

(111) Notez que je ne parle que de ceux qui ont réfuté les Oeuvres posthumes de Spinoza.

(112) Exhorté à cela et aidé par feu M. PARI (dont il est parlé dans ce volume, pag. 30, citation (12) de l'article SAINTES), à qui il le dédia.

(113) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, octobre 1684, pag. 862.

(114) A Amsterdam, 1685. Voyez les mêmes Nouvelles, avril 1685, pag. 450.

* Dans une troisième édition, qui est d'Amsterdam, 1715, in-4°, Poiret ajouta, dit Joly, une dissertation nouvelle où il s'efforce de montrer que Bayle n'a pas combattu Spinoza de bonne foi. Desmaiseaux, cité par Joly, explique la cause de l'animosité de Poiret. Cet homme, confit dans la dévotion la plus outrée... était piqué de quelques traits du Dictionnaire historique et critique qu'il s'appliquait, et qui regardaient sa chère Antoinette Bourignon.

(115) Ci-dessus, citation (78). L'auteur avait nom Blyemberg : c'était un marchand de Dordrecht, mort en 1696.

(116) Oper. Philosoph., tom. I, pag. 600.

de l'homme. Vous en trouverez
ait dans le Journal des Savans
de janvier 1697 (117), et vous
erez un juste éloge à la page
le la II^e. partie du *Chevræana* à
ion de Hollande. 3^o. L'ouvrage
M. Jaquelot (118) fit imprimer à
ye l'an 1697. Il est intitulé: *Dis-*
tion sur l'Existence de Dieu, où
lémontre cette vérité par l'*His-*
Universelle de la première An-
é du Monde, par la réfutation
ystème d'Epicure et de Spinoza,
ous en trouverez un bon extrait
l'Histoire des Ouvrages des Sa-
(119). 4^o. L'ouvrage que M. Jens
ia à Dort l'an 1698. En voici le
, *Examen Philosophicum sextæ*
itionis partis I Eth. Benedicti
inoza, sive Prodromus Animad-
num super unico veterum et re-
orum Atheorum Argumento,
é una substantia; ubi infirmitas
nitas argumentorum pro eâ evin-
Accedent quædam necdum pro-
a argumenta pro verâ existentia.

C'est un ouvrage de 66 pages
: l'auteur est médecin à Dort,
re de M. Jens, qui est recteur
ollège de la même ville, et un
it humaniste, et un bon criti-
comme on le peut connaître
ses *Lectiones Lucianæ*, impri-
à la Haye, in-8^o, l'an 1699. Il ne
pas oublier le livre flamand
M. van Til public l'an 1696, et
on trouve l'extrait dans les
Eruditorum Lipsiensium (120).
arlerai ci-dessous (121) d'un
flamand qui vient de paraître.
us trouverez dans toutes ces ouvra-
e renversement des principes de
oza; vous y trouverez que dès le
necement de son ouvrage il
ce de fausses propositions: ainsi
r'il en conclut dans la suite ne
être d'aucune force. On peut le
r courir tant qu'il voudra: que
-il faire en courant beaucoup,
égare dès les premiers pas? No-
ue ses plus grands admirateurs
naissent que, s'il avait enseigné
ogmes dont on l'accuse, il serait
e d'exécration; mais ils préten-

- 1) A la page 72 de l'édition de Hollande.
- 2) Il a été ministre de l'église de Vassi en Espagne, et l'est présentement à la Haye.
- 3) Mois de septembre 1696, art. III.
- 4) A la page 295 et suiv. de l'année 1696.
- 5) Dans la remarque (BB).

dent qu'on ne l'a pas entendu. Si
igitur prædicti philosophi intentio vel
opinio fuit naturam cum Deo hoc
modo tam foedè confundere, judico
illum ab adversariis justè impetitur
atque condemnatum, imò et memo-
riam ejus in omne ævum execrandam
esse: attamen quia de alicujus inten-
tione solus potest judicare intimus
cordium perscrutator Deus, nobis
nihil aliud restat nisi ut judicemus
de opinione quæ continetur in scriptis
quæ memoratus vir in lucem emisit;
et licet inter illius adversarios ha-
beantur etiam perspicacissimi, puto
tamen eos horum scriptorum verum
sensum minimè assecutos fuisse, quo-
niam in iis nihil reperio nisi id quod
abundè satis indicat hunc virum mi-
nimè confundere velle Deum et natu-
ram: saltem ego ita judico ex ejus
scriptis, quæ si alii melius intelli-
gant, quæ dixi indicta sunt, pa-
trocinium illius hominis in me susci-
pere nolo, peto duntaxat ut quod aliis
licuit, id et mihi liceat, nempe ut
exprimam quem puto horum scripto-
rum genuinum sensum esse (122).
Ces paroles, tirées d'un livre de ses
partisans imprimé à Utrecht l'an
1684 (123), font voir clairement que
les adversaires de Spinoza l'ont tel-
lement confondu et abîmé, qu'il ne
reste d'autre moyen de leur répliquer
que celui dont les jansénistes se sont
servis contre les jésuites, qui est de
dire que son sentiment n'est pas tel
qu'on le suppose. Voilà à quoi se ré-
duit son apologiste. Afin donc qu'on
voie que personne ne saurait dispu-
ter à ses adversaires l'honneur du
triomphe, il suffit de considérer
qu'il a enseigné effectivement ce
qu'on lui impute, ou qu'il s'est contre-
dit misérablement, et n'a su ce qu'il
voulait. On l'accuse d'avoir dit que
tous les êtres particuliers sont des mo-
difications de Dieu. Il est manifeste que
c'est sa doctrine, puisque sa XIV^e. pro-
position est celle-ci: *Præter Deum nul-*

(122) Autor anonymus Speciminis Artis ratiocinandi naturalis et artificialis, pag. 113. Notes que depuis la première édition de ce Dictionnaire, j'ai vu ce Specimen Artis ratiocinandi, etc., avec le nom et l'effigie de l'auteur. C'est M. Kuffelaer. On attribue ce livre à Spinoza, même dans l'Historia ecclesiastica de Micrælius, pag. 2260, édition de 1699. C'était croire faussement qu'il vivait encore l'an 1634.

(123) On a mis au titre Hamburgi, comme dans le Tractatus Theologico-Politicus.

la dari neque concipi potest substantia, et qu'il assure dans la XV^e. , *quicquid est, in Deo est, et nihil sine Deo esse neque concipi potest* : ce qu'il prouve par la raison que tout est ou mode ou substance, et que les modes ne peuvent ni exister ni être conçus sans la substance. Quand donc un apologiste parle de cette manière, s'il était vrai que Spinoza eût enseigné que tous les êtres particuliers sont des modes de la substance divine, la victoire de ses adversaires serait complète, et je ne voudrais pas la leur contester ; je ne leur conteste que le fait, je ne crois pas que la doctrine qu'ils ont très-bien réfutée soit dans son livre ; quand, dis-je, un apologiste parle de la sorte, que lui manque-t-il qu'un avou formel de la défaite de son héros ; car évidemment le dogme en question est dans la morale de Spinoza (124).

Il faut que je donne ici un exemple de la fausseté de ses premières propositions : il servira à montrer combien il était facile de renverser son système. Sa V^e. proposition contient ces paroles, *In rerum naturâ non possunt dari duæ aut plures substantiæ ejusdem naturæ seu attributi* : voilà son Achille, c'est la base la plus ferme de son bâtiment ; mais en même temps c'est un si petit sophisme, qu'il n'y a point d'écolier qui s'y laissât prendre, après avoir étudié ce qu'on nomme *parva logicalia*, ou les cinq voix de Porphyre. Tous ceux qui régissent la philosophie de l'école apprennent d'abord à leurs auditeurs ce que c'est que genre, qu'espèce, qu'individu. Il ne faut que cette leçon, pour arrêter tout d'un coup la machine de Spinoza. Il ne faut qu'un petit *distinguo* conçu en ces termes : *Non possunt dari plures substantiæ ejusdem numero naturæ sive attributi, concedo ; non possunt dari plures substantiæ ejusdem specie naturæ sive attributi, nego*. Que pourrait dire Spinoza contre cette distinction ? ne faut-il pas qu'il l'admette par rapport aux modalités ? L'homme, selon lui, n'est-il pas une espèce de modification ? et Socrate

n'est-il pas un individu de cette espèce ? Voudrait-il qu'on lui soutînt que Benoît Spinoza et le juif qui lui donna un coup de couteau, n'étaient pas deux modalités, mais une seule ? On le pourrait invinciblement, si la preuve de l'unité de substance était bonne ; mais puisqu'elle prouve trop, car elle prouve qu'il ne pourrait y avoir dans l'univers qu'une modification, il faut qu'il soit des premiers à la rejeter. Il faut donc qu'il sache que le mot *idem* signifie deux choses, ou *identité*, ou *similitude*. Un tel, disons-nous, est né le même jour que son père, et mort le même jour que sa mère. A l'égard d'un homme qui serait né le 1^{er}. de mars 1630, et mort le 10 de février 1655, et dont le père serait né le 1^{er}. de mars 1610, et la mère serait morte le 10 de février 1655, la proposition serait véritable selon les deux sens du mot *même*. On le prendrait pour *semblable* dans la première partie de cette proposition, mais non pas dans la seconde. Pythagore et Aristote, selon le système de Spinoza (125), étaient deux modalités semblables. Chacune avait toute la nature de modalité, et néanmoins l'une différait de l'autre. Disons-en autant de deux substances : chacune possède toute la nature et tous les attributs de la substance, et néanmoins elles ne sont pas une substance, mais deux. Rapportons ce qu'a dit un Espagnol contre ceux qui, par un sophisme tout semblable à celui de notre Spinoza, s'étaient figuré que la matière première ne différait point de Dieu. *Quis non obstupescat fuisse ullo tempore aliquos adeo desipientes, et in clarissimâ luce cæcutientes, qui Deum esse materiam primam et constanter asseverarent, et pugnaciter defenderent ? At quid ratione tant stultam et impiam opinionem confirmabant ? Si materia prima et Deus (inquiunt) non sunt idem, ergo differunt, inter se ; quæcunque autem differunt ea necesse est aliquo differre, quare composita esse oportet ex eo in quo conveniunt, et ex eo in quo differunt ; cum igitur nec in Deo, nec in*

(124) L'apologiste que j'ai cité, savoir M. Kufelaer, soutient à cor et à cris, dans la page 14, qu'il ne peut y avoir qu'une substance dans l'univers.

(125) Notez en passant que par le principe *Quæ sunt idem uni tertio, sunt idem inter se*. Spinoza ne peut nier que Pythagoras et Aristote ne fussent un seul homme ; erant enim idem tertio, nempe substantiæ Dei.

materiâ primâ ulla sit compositio , nulla quoque differentia inter ea esse poterit ; quare necesse est esse unum et idem. Vide quàm levi argumento in tam gravem errorem seu potiùs amentiam inducti sunt , non intelligentes discrimen quod est inter differens et diversum , quod etiam traditur ab Aristotele X lib. Metaphys. text. 12. Differunt enim inter se , quæcunque in aliquo conveniunt et in aliquo distinguuntur ; ut homo et leo conveniunt in genere , quia uterque est animal , et distinguuntur per proprias differentias , alter enim est rationis particeps , alter verò expers. Diversa autem sunt quæcunque seipsis distinguuntur , quoniam sunt simplicissima (126). Il y a bien peu d'idées dans notre esprit qui soient plus claires que celles de l'identité. On la brouille , j'en conviens , et on l'applique très-mal dans le langage ordinaire : les peuples , les fleuves , etc. , passent pour les mêmes peuples et les mêmes fleuves , pendant plusieurs siècles ; le corps d'un homme passe pour le même corps pendant soixante ans ou plus ; mais ces expressions populaires et abusives ne nous ôtent point la règle sûre de l'identité ; elles n'effacent point de notre âme cette idée : Une chose dont on peut nier ou affirmer ce qui ne peut être nié ou affirmé d'une autre chose , est distincte de cette autre. Lorsque tous les attributs de temps , de lieu , etc. , qui conviennent à une chose , conviennent aussi à une autre chose ; elles ne sont qu'un seul être. Mais nonobstant la clarté de ces idées , on ne saurait dire combien il y a eu de grands philosophes qui ont erré là-dessus , et qui ont réduit à l'unité toutes les âmes et toutes les intelligences (127) , quoiqu'ils reconnussent que les unes étaient unies à des corps auxquels les autres n'étaient pas unies. Ce sentiment était si commun en Italie , dans le XVI^e. siècle , que le pape Léon X se crut obligé de le condamner , et de soumettre à de grièves peines tous ceux qui l'enseigneraient (128). Voici les

(126) *Benedictus Pererius , de communibus Principiis , lib. V. cap. XII , pag. m. 309.*

(127) *Voyez l'article CÉSALPIN , remarque (C) , tom. V , pag. 19 , et conférez ce qui est dit des scolastes , dans l'article ASILARD , tom. I , pag. 55 , remarque (C)*

(128) *Omnes hujusmodi erroris adstrictionibus*

paroles de sa Bulle , datée du 19 de décembre 1513. Cum diebus nostris zizanias seminator nonnullos perniciosissimos errores in agro Domini seminare sit ausus , de naturâ præsertim animæ rationalis , quod videlicet mortalis sit aut unica in cunctis hominibus ; et nonnulli temerè philosophantes secundum saltem philosophiam verum esse asseverent : Contra hoc , sacro approbante concilio , damnamus et reprobamus omnes asserentes , animam intellectivam mortalem esse aut unicam in cunctis hominibus , aut hoc in dubium vertentes : cum illa. immortalis , et pro corporum quibus infunditur multitudine singulariter multiplicabilis et multiplicata et multiplicanda sit. C'était couper une grosse branche du spinozisme. Observons qu'il y a des philosophes qui brouillent étrangement l'idée de l'identité ; car ils soutiennent (129) que les parties du continu ne sont point distinctes avant la séparation actuelle. On ne peut rien dire de plus absurde.

(Q) *Il n'y a point de philosophe qui ait moins de droit de nier l'apparition des esprits.] Je l'ai dit ailleurs (130) ; quand on suppose qu'un esprit souverainement parfait a tiré les créatures du sein du néant , sans y être déterminé par sa nature , mais par un choix libre de son bon plaisir , on peut nier qu'il y ait des anges (131). Si vous demandez pourquoi un tel créateur n'a point produit d'autres esprits que l'âme de l'homme , on vous répondra , tel a été son bon plaisir , stat pro ratione voluntas : vous ne pourrez opposer rien de raisonnable à cette réponse , à moins que vous ne prouviez le fait , c'est-à-dire qu'il y a des anges. Mais quand on suppose que le Créateur n'a point agi librement , et qu'il a épuisé sans choix ni règle toute l'étendue de sa puissance , et que d'ailleurs la pensée est l'un de ses attributs , on est ridicule si l'on soutient inhærentes , veluti damnatissimas hæreses seminantes , per omnia ut detestabiles et abominabiles hæreticos et infideles , catholicam fidem labefactantes , vitandos et puniendos fore decrevimus.*

(129) *Le chevalier Digby , si je ne me trompe , le soutient aussi.*

(130) *Dans l'article RUGOËRI , tom. XII , pag. 666 , remarque (D) , au troisième alinéa.*

(131) *Bien entendu qu'on mette à part l'autorité de l'Écriture , et qu'on déclare qu'on ne raisonne que philosophiquement.*

qu'il n'y a pas de démons. On doit croire que la pensée du Créateur s'est modifiée non-seulement dans le corps des hommes, mais aussi partout l'univers, et qu'outre les animaux que nous connaissons, il y en a une infinité que nous ne connaissons point, et qui nous surpassent en lumières et en malice, autant que nous surpassons à cet égard les chiens et les bœufs : car ce serait la chose du monde la moins raisonnable, que d'aller s'imaginer que l'esprit de l'homme est la modification la plus parfaite qu'un être infini, agissant selon toute l'étendue de ses forces, a pu produire. Nous ne concevons nulle liaison naturelle entre l'entendement et le cerveau ; c'est pourquoi nous devons croire qu'une créature sans cerveau est aussi capable de penser qu'une créature organisée comme nous le sommes. Qu'est-ce donc qui a pu porter Spinoza à nier ce que l'on dit des esprits (132) ? Pourquoi a-t-il cru qu'il n'y a rien dans le monde qui soit capable d'exciter dans notre machine la vue d'un spectre, de faire du bruit dans une chambre, et de causer tous les phénomènes magiques dont les livres font mention ? Est-ce qu'il a cru que pour produire tous ces effets il faudrait avoir un corps aussi massif que celui de l'homme ; et qu'en ce cas-là les démons ne pourraient pas subsister dans l'air, ni entrer dans nos maisons, ni se dérober à nos yeux ? Mais cette pensée serait ridicule : la masse de chair dont nous sommes composés est moins une aide qu'un obstacle à l'esprit et à la force. J'entends la force médiante, ou la faculté d'appliquer les instrumens les plus propres à la production des grands effets. C'est de cette faculté que naissent les actions les plus surprenantes de l'homme. Mille et mille exemples nous le font voir. Un ingénieur, petit comme un nain, maigre, pâle, fait plus de choses que n'en feraient deux mille sauvages plus forts que Milon. Une machine animée, plus petite dix mille fois qu'une fourmi, pourrait être plus capable de produire de grands effets qu'un éléphant : elle pourrait découvrir les parties insensibles des animaux et des plantes, et

(132) Voyez ses lettres LVI, LVIII, LX.

s'aller placer sur le siège des premiers ressorts de notre cerveau, et y ouvrir des valvules dont l'effet serait que nous viissions des fantômes et entendissions du bruit. etc. (133). Si les médecins connaissaient les premières fibres et les premières combinaisons des parties dans les végétaux, dans les minéraux, dans les animaux, ils connaîtraient aussi les instrumens propres à les déranger, et ils pourraient appliquer ces instrumens comme il serait nécessaire, pour produire de nouveaux arrangemens qui convertiraient les bonnes viandes en poison, et les poisons en bonnes viandes. De tels médecins seraient sans comparaison plus habiles qu'Hippocrate ; et s'ils étaient assez petits pour entrer dans le cerveau et dans les viscères, ils guériraient tout ce qu'ils voudraient, et ils causeraient aussi, quand ils voudraient, les plus étranges maladies qui se puissent voir. Tout se réduit à cette question : *Est-il possible qu'une modification invisible ait plus de lumières que l'homme, et plus de méchanceté ?* Si Spinoza prend la négative, il ignore les conséquences de son hypothèse, et se conduit témérairement et sans principes. On pourrait faire sur cela une longue dissertation où l'on prévendrait tous ses subterfuges et toutes ses objections. Conférez avec ceci ce que l'on a observé dans l'article de Lucrèce (134), et dans celui d'Hobbes (135).

(R) *La dispute des spinozistes sur les miracles n'est qu'un jeu de mots.* L'opinion ordinaire des théologiens orthodoxes est que Dieu produit les miracles immédiatement, soit qu'il se serve de l'action des créatures, soit qu'il ne s'en serve pas. L'un et l'autre de ces deux moyens sont un témoignage incontestable qu'il est au-dessus de la nature ; car s'il produit quelque chose sans l'emploi des autres causes, il se peut passer de la

(133) Notez en passant que rien n'est plus mal entendu que de disputer si les anges qui apparaissent se forment un corps humain, ou s'ils prennent quelque cadavre. Tout cela leur est inutile : il suffit qu'ils meuvent les nerfs optiques et acoustiques, comme les meuvent la lumière réfléchie d'un corps humain, et l'air qui sort de la bouche d'un homme qui parle.

(134) Le Philosophe, remarque (F), à l'alinéa, tom. IX, pag. 514.

(135) Remarque (N), tom. VIII, pag. 168.

nature ; et jamais il ne les emploie dans un miracle , qu'après les avoir détournées de leur cours : il fait donc voir qu'elles dépendent de sa volonté , qu'il suspend leur force quand il lui plaît , ou qu'il l'applique d'une façon différente de leur détermination ordinaire. Les cartésiens , qui le font la cause prochaine et immédiate de tous les effets de la nature , supposent que quand il fait des miracles il n'observe point les lois générales qu'il a établies ; il y fait une exception , et il applique les corps tout autrement qu'il n'aurait fait s'il avait suivi les lois générales. Là-dessus ils disent que s'il y avait des lois générales par lesquelles Dieu se fût engagé à mouvoir les corps selon les désirs des anges , et qu'un ange eût souhaité que les eaux de la mer Rouge se partageassent , le passage des Israélites ne serait pas un miracle proprement dit. Cette conséquence , qui émane nécessairement de leur principe , empêche que leur définition du miracle n'ait toutes les commodités qu'on doit souhaiter : il vaudrait donc mieux qu'ils disent que tous les effets contraires aux lois générales qui nous sont connues sont des miracles ; et par ce moyen les plaies d'Égypte , et telles autres actions extraordinaires rapportées dans l'Écriture seront des miracles proprement parlant. Or pour faire voir la mauvaise foi et les illusions des spinozistes sur cette matière , il suffit de dire que quand ils rejettent la possibilité des miracles , ils allèguent cette raison , c'est que Dieu et la nature sont le même être : de sorte que si Dieu faisait quelque chose contre les lois de la nature , il ferait quelque chose contre lui-même ; ce qui est impossible. Parlez nettement et sans équivoque ; dites que les lois de la nature n'ayant pas été faites par un législateur libre , et qui connût ce qu'il faisait , mais étant l'action d'une cause aveugle et nécessaire , rien ne peut arriver qui soit contraire à ces lois. Vous alléguerez alors contre les miracles votre propre thèse : ce sera la pétition du principe ; mais au moins vous parlerez rondement. Tirons-les de cette généralité ; demandons-leur ce qu'ils pensent des miracles rapportés

dans l'Écriture. Ils en nieront absolument tout ce qu'ils n'en pourront pas attribuer à quelque tour de souplesse. Laissons-leur passer le front d'airain qu'il faut avoir , pour s'inscrire en faux contre des faits de cette nature ; attaquons-les par leurs principes. Ne dites-vous pas que la puissance de la nature est infinie ? et le serait-elle s'il n'y avait rien dans l'univers qui pût redonner la vie à un homme mort ? le serait-elle s'il n'y avait qu'un seul moyen de former des hommes , c'est celui de la génération ordinaire ? Ne dites-vous pas que la connaissance de la nature est infinie ? Vous niez cet entendement divin où , selon nous , la connaissance de tous les êtres possibles est réunie ; mais , en dispersant la connaissance , vous ne niez point son infinité. Vous devez donc dire que la nature connaît toutes choses , à peu près comme nous disons que l'homme entend toutes les langues ; un seul homme ne les entend pas toutes , mais les uns entendent celles-ci , et les autres celles-là. Pouvez-vous nier que l'univers ne contienne rien qui connaisse la construction de notre corps ? Si cela était , vous tomberiez en contradiction , vous ne reconnaîtrez plus que la connaissance de Dieu fût partagée en une infinité de manières : l'artifice de la construction de nos organes ne lui serait point connu. Avouez donc , si vous voulez raisonner conséquemment , qu'il y a quelque modification qui le connaît ; avouez qu'il est très-possible à la nature de ressusciter un mort ; et que votre maître confondait lui-même ses idées , et ignorait les suites de son principe , lorsqu'il disait (136) que s'il eût pu se persuader la résurrection de Lazare , il aurait brisé en pièces tout son système , il aurait embrassé sans répugnance la foi ordinaire des chrétiens.

Cela suffit pour prouver à ces gens-là qu'ils démentent leurs hypothèses lorsqu'ils nient la possibilité des miracles : je veux dire , afin d'ôter toute équivoque , la possibilité des événements racontés dans l'Écriture.

(S) *Il prit des précautions pour empêcher qu'en cas de besoin son inconstance ne fût reconnue.* Je veux dire

(136) *On m'a assuré qu'il disait cela à ses amis.*

qu'il donna bon ordre, qu'en cas que l'approche de la mort ou les effets de la maladie le fissent parler contre son système, aucune personne suspecte n'en fût témoin. Voici le fait, ou du moins voici ce qu'on en a dit dans un ouvrage imprimé (137) : C'est peut-être que les athées « ne désirent la » louange que faiblement. Mais que » peut-on faire de plus que ce qui » fut fait par Spinoza, un peu avant » que de mourir ? La chose est de » fraîche date (138), et je la tiens » d'un grand homme qui la sait de » bonne part. C'était le plus grand » athée qui ait jamais été, et qui s'é- » tait tellement infatué de certains » principes de philosophie, que pour » les mieux méditer, il se mit comme » en retraite, renonçant à tout ce » qu'on appelle plaisirs et vanités du » monde, et ne s'occupant que de » ces abstruses méditations. Se sen- » tant près de sa fin, il fit venir son » hôtesse, et la pria d'empêcher qu'au- » cun ministre ne le vint voir en cet » état. Sa raison était, comme on l'a » su de ses amis, qu'il voulait mou- » rir sans dispute, et qu'il craignait » de tomber dans quelque faiblesse » de sens qui lui fit dire quelque » chose dont on tirât avantage con- » tre ses principes. C'est-à-dire qu'il » craignait que l'on ne débitât dans » le monde qu'à la vue de la mort » sa conscience, s'étant réveillée, » l'avait fait démentir de sa bravoure » et renoncer à ses sentimens. Peut- » on voir une vanité plus ridicule et » plus outrée que celle-là, et une plus » folle passion pour la fausse idée » qu'on s'est faite de la constance ? »

Une préface que j'ai citée ci-dessus (139), et qui contient quelques circonstances de la mort de cet athée, ne parle point de cela. Elle m'apprend qu'il dit à son hôte, qui s'en allait à l'église, Quand le sermon sera fini, vous reviendrez, Dieu aidant, parler à moi (140). Mais il mourut tranquil-

(137) *Pensées diverses sur les Comètes*, num. 181, pag. 565, 566. Voyez l'Histoire des Ouvrages des Savans, mars 1689, pag. 82.

(138) *Les Pensées sur les Comètes furent imprimées l'an 1683.*

(139) Dans la remarque (II).

(140) *Ad audiendum oratorem sacrum horis pomeridianis tendentem, finitū, inquit, concione, DEO volente, ad sermones redibis.* Sebast. Kortholtus, præfat. libri de tribus Impostoribus, pag. 6.

lement avant que son hôte fût de retour, et il n'y eut qu'un médecin d'Amsterdam qui le vit mourir (141). On avoue, quant au reste, qu'il avait eu un désir extrême d'immortaliser son nom, et qu'il eût sacrifié très-volontiers à cette gloire la vie présente, eût-il fallu être mis en pièces par un peuple mutiné. *Auro planè non inhiabat, alioqui delata sibi professoris munera aliquoties non respuisset homo gloriæ avidior et nimis ambiciosus qui vel cum Wittii amicis suis crudeliter dilacerari sublatius optavit, modò vitâ brevi gloriæ cursus foret sempiternus* (142).

(T) *S'il eût raisonné conséquemment, il n'eût pas traité de chimérique la peur des enfers.* Qu'on croie tant qu'on voudra que cet univers n'est point l'ouvrage de Dieu, et qu'il n'est point dirigé par une nature simple, spirituelle, et distincte de tous les corps; il faut pour le moins que l'on avoue qu'il y a certaines choses qui ont de l'intelligence et des volontés, et qui sont jalouses de leur pouvoir; qui exercent l'autorité sur les autres, qui leur commandent ceci ou cela, qui les châtient, qui les maltraitent qui se vengent sévèrement. La terre n'est-elle pas pleine de ces sortes de choses? chaque homme ne le sait-il pas par expérience? De s'imaginer que tous les êtres de cette nature se soient trouvés précisément sur la terre, qui n'est qu'un point en comparaison du monde, c'est assurément une pensée tout-à-fait déraisonnable. La raison, l'esprit, l'ambition, la haine, la cruauté, seraient plutôt sur la terre que partout ailleurs! Pourquoi cela? en pourrait-on bien donner une cause bonne ou mauvaise? je ne le crois point. Nos yeux nous portent à être persuadés que ces espaces immenses que nous appelons le ciel, où il se fait des mouvemens si rapides et si actifs, sont aussi capables que la terre de former des hommes, et aussi dignes que la terre d'être partagés en plusieurs dominations. Nous ne savons pas ce qui s'y passe, mais si nous ne consultons que la raison, il nous faudra croire qu'il est très-probable, ou du moins possible, qu'il s'y trouve des êtres

(141) *Idem, ibidem.*

(142) *Idem, ibidem.*

pensans qui étendent leur empire aussi-bien que leur lumière sur notre monde. Ce que nous ne les voyons pas n'est point une preuve que nous leur soyons inconnus ou indifférens : nous sommes peut-être une portion de leur seigneurie ; ils font des lois, il nous les révèlent par les lumières de la conscience, et ils se fâchent violemment contre ceux qui les transgressent. Il suffit que cela soit possible, pour jeter dans l'inquiétude les athées ; et il n'y a qu'un bon moyen de ne rien craindre, c'est de croire la mortalité de l'âme. On échapperait par-là à la colère de ces esprits ; mais autrement ils pourraient être plus redoutables que Dieu lui-même. Je m'explique. Il y a des gens qui croient un Dieu, un paradis et un enfer, mais ils se font des illusions en se figurant que la bonté infinie de l'Être souverainement parfait ne lui permet pas de tourmenter éternellement son propre ouvrage. Il est le père de tous les hommes, disent-ils ; il châtie donc paternellement ceux qui lui désobéissent ; et après leur avoir fait sentir leur faute, il les remet en grâce auprès de lui. C'est de la sorte qu'Origène raisonnait. D'autres supposent que Dieu ôtera l'existence aux créatures rebelles, et qu'avec un

. . *Quem das finem rex magne laborum* (143), on l'apaisera, on l'attendrira. Ils poussent si avant leurs illusions, qu'ils s'imaginent que les peines éternelles dont il est parlé dans l'Écriture n sont que comminatoires. Si de telles gens ignoraient qu'il y eût un Dieu, et qu'en raisonnant sur ce qui se passe dans notre monde ils se persuadassent qu'ailleurs il y a des êtres qui s'intéressent au genre humain, ils ne pourraient en mourant se délivrer d'inquiétude, qu'au cas qu'ils crussent la mortalité de l'âme ; car s'ils la croyaient immortelle, ils pourraient craindre de tomber sous le pouvoir de quelque maître farouche qui aurait conçu du chagrin contre eux à cause de leurs actions ; c'est en vain qu'ils espéreraient d'en être quittes pour quelques années de tourment. Une nature bornée peut n'avoir aucune sorte de perfection

(143) Virgil., *Æn.*, lib. I, vs. 245.

morale ; elle peut fort bien ressembler à nos Phalaris et à nos Néron, gens capables de laisser leur ennemi dans un cachot éternellement, s'ils avaient pu posséder une autorité éternelle. Espérera-t-on que les êtres malfaisans ne dureront pas toujours ? mais combien y a-t-il d'athées qui prétendent que le soleil n'a jamais eu de commencement, et qu'il n'aura point de fin ? Voilà ce que j'entendais lorsque j'ai dit qu'il y a des êtres qui pourraient paraître plus redoutables que Dieu lui-même. On se peut flatter en jetant la vue sur un Dieu qui est infiniment bon et infiniment parfait, et on peut tout craindre d'une nature imparfaite ; on ne sait si sa colère ne durera point toujours. Personne n'ignore le choix du prophète David (144).

Pour appliquer tout ceci à un spinoziste, souvenons-nous qu'il est obligé par son principe à reconnaître l'immortalité de l'âme ; car il se regarde comme la modalité d'un être essentiellement pensant. Souvenons-nous qu'il ne peut nier qu'il n'y ait des modalités qui se fâchent contre les autres, qui les mettent à la gêne et à la question, qui font durer leurs tourmens autant qu'elles peuvent, qui les envoient aux galères pour toute leur vie, et qui feraient durer ce supplice éternellement si la mort n'y mettait ordre de part ou d'autre. Tibère, Caligula, cent autres personnes, sont des exemples de ces sortes de modalités. Souvenons-nous qu'un spinoziste se rend ridicule, s'il n'avoue que tout l'univers est rempli de modalités ambitieuses, chagrines, jalouses, cruelles ; car puisque la terre en est pleine, il n'y a nulle raison de s'imaginer que l'air et les cieux n'en soient pas pleins. Souvenons-nous enfin que l'essence des modalités humaines ne consiste pas à porter de grosses pièces de chair. Socrate était Socrate le jour de sa conception, ou peu après (145) ;

(144) *Ayant à choisir ou d'être vaincu par ses ennemis, ou d'être affligé de quelque fléau envoyé de Dieu, il répondit au prophète Gad : Je te prie que nous tombions entre les mains de l'Éternel ; car ses compassions sont en grand nombre ; et que je ne tombe point entre les mains des hommes.* II^e. livre de Samuël, chap. XXI V, vs. 14.

(145) Spinoza, *faiseur de microscopes, devait croire que l'homme est organisé et animé dans*

tout ce qu'il avait en ce temps-là peut subsister en son entier, après qu'une maladie mortelle a fait cesser la circulation du sang et le mouvement du cœur dans la matière dont il s'était agrandi; il est donc après sa mort la même modalité qu'il était pendant sa vie, à ne considérer que l'essentiel de sa personne; il n'échappe donc point par la mort à la justice ou au caprice de ses persécuteurs invisibles. Ils peuvent le suivre partout où il ira, et le maltraiter sous toutes les formes visibles qu'il pourra acquérir.

On pourrait se servir de ces considérations pour porter à la pratique de la vertu ceux même qui croupiraient dans les impiétés de semblables sectes; car la raison veut qu'ils craignent principalement d'avoir violé des lois révélées à leur conscience. C'est à la punition de ces fautes qu'il serait plus apparent que ces êtres invisibles s'intéresseraient.

(U) *Ses amis prétendent que par modestie il souhaita de ne pas donner son nom à une secte.*] Rapportons les termes de la préface de ses *Opera posthuma*, et n'en retranchons rien. *Nomen auctoris in libri fronte, et alibi litteris duntaxat initialibus indicatum, non aliud de causâ, quàm quia paulò ante obitum expressè petiit, ne nomen suum Ethicæ, cujus impressionem mandabat, præfigeretur; cur autem prohibuerit, nulla alia, ut quidem videtur, ratio est, quàm quia noluit, ut disciplina ex ipso haberet vocabulum. Dicit etenim in appendice quartæ partis Ethicæ, capite vigesimo quinto, quòd, qui alios consilio, aut re jurare cupiunt, ut simul summo fruantur bono, minimè studebunt, ut disciplina ex ipsis habeat vocabulum; sed insuper in tertiâ Ethicæ parte affectuum definit. XLIV, ubi quid sit ambitio explicat, eos, qui tale quid patrant, non obscure, ut gloriæ cupidos, accusat.*

(X) *Il aurait été plus redoutable, s'il avait mis toutes ses forces à éclaircir une hypothèse qui est fort en vogue parmi les Chinois.*] Un père de l'église a fait un aveu que peut-être l'on ne pardonnerait pas aujourd'hui

à un philosophe*, c'est que ceux même qui nient la divinité ou la Providence, allèguent des probabilités tant pour leur cause que contre leurs adversaires. *Deos nonnulli esse abnegant: prorsus dubitare se alii an sint uspiam dicunt: alii verò existere, neque humana curare: immò alii perhibent, et rebus interesse mortalium, et terrenas administrare rationes. Cum ergò hæc ita sint, neque aliter fiat, quin sit unum ex omnibus verum, pugnant tamen argumentis omnes, neque singulis deest id, quod probabiliter dicant, sive eùm suas res asserunt, sive eùm alienis opinionibus contradicunt* (146). S'il avait raison, ce serait peut-être principalement à l'égard de ceux qui supposent un grand nombre d'âmes dans l'univers, distinctes les unes des autres, dont chacune existe par elle-même, et agit par un principe intérieur et essentiel. Elles ont plus de puissance les unes que les autres, etc. C'est en quoi consiste l'athéisme qui est si généralement répandu parmi les Chinois. Voici comment on s' imagine qu'ils ont obscurci peu à peu les vraies idées. « (147) Dieu, cet être si » pur et si parfait, est devenu tout » au plus l'âme matérielle du monde » entier, ou de sa plus belle partie, » qui est le ciel. Sa providence et sa » puissance n'ont plus été qu'une » puissance et une providence bornées, quoique pourtant beaucoup » plus étendues que la force et la prudence des hommes.... La doctrine » des Chinois a de tout temps attribué des esprits aux quatre parties » du monde, aux astres, aux montagnes, aux rivières, aux plantes, » aux villes et à leurs fossés, aux » maisons et à leurs foyers, et en un » mot à toutes choses. Et tous les esprits ne leur paraissent pas bons; » ils en reconnaissent de méchants, » pour être la cause immédiate des » maux et désastres auxquels la vie

* Le père Merlin a vivement censuré cette remarque dans son *Apologie d'Arnobé* (*Mémoires de Trévoux*, 1736, avril, partie II, article 49).

(146) Arnobius adversus Gentes, lib. II, pag. 82.

(147) La Loubère, *Relation de Siam*, tom. I, chap. XXIII, num. 2, pag. 503, 504. Voyez, tom. X, pag. 170, citation (55) de l'article MALDONAT, et l'article SOMMONACODON, ci-dessus, pag. 373, remarque (A).

la semence, et qu'ainsi Socrate était Socrate avant que sa mère l'eût conçu.

» humaine est sujette... (148) Comme
 » donc l'âme de l'homme était, à leur
 » avis, la source de toutes les actions
 » vitales de l'homme, ainsi ils don-
 » naient une âme au soleil, pour être
 » la source de ses qualités et de ses
 » mouvemens ; et sur ce principe les
 » âmes répandues partout, causant
 » dans tous les corps les actions qui
 » paraissaient naturelles à ces corps,
 » il n'en fallait pas davantage pour
 » expliquer dans cette opinion toute
 » l'économie de la nature, et pour sup-
 » pléer la toute-puissance, et la pro-
 » vidence infinie, qu'ils n'admettaient
 » en aucun esprit, non pas même
 » en celui du ciel. À la vérité, com-
 » me il semble que l'homme, usant des
 » choses naturelles pour sa nourritu-
 » re, ou pour sa commodité, a quel-
 » que pouvoir sur les choses naturel-
 » les, l'ancienne opinion des Chinois,
 » donnant à proportion un semblable
 » pouvoir à toutes les âmes, supposait
 » que celle du ciel pouvait agir sur la
 » nature avec une prudence et une for-
 » ce incomparablement plus grandes
 » que la prudence et la force humain-
 » es. Mais en même temps elle recon-
 » naissait dans l'âme de chaque cho-
 » se, une force intérieure, indé-
 » pendante par sa nature du pouvoir
 » du ciel, et qui agissait quelquefois
 » contre les desseins du ciel. Le ciel
 » gouvernait la nature comme un
 » roi puissant ; les autres âmes lui
 » devaient obéissance ; il les y for-
 » çait presque toujours ; mais il y
 » en avait qui se dispensaient quel-
 » quefois de lui obéir. » J'avoue qu'il
 » est absurde de supposer plusieurs
 » êtres éternels, indépendans les uns
 » des autres et inégaux en force les uns
 » aux autres ; mais cette supposition
 » n'a pas laissé de paraître vraie à Dé-
 » mocrite, à Épicure, et à plusieurs
 » autres grands philosophes. Ils admet-
 » taient une quantité infinie de petits
 » corps de différente figure, incréés,
 » se mouvant d'eux-mêmes, etc. Cette
 » opinion est encore fort commune dans
 » le Levant (149). Ceux qui admettent
 » l'éternité de la matière ne disent rien
 » de plus raisonnable que s'ils ad-
 » mettaient l'éternité d'un nombre in-

fini d'atomes ; car s'il peut y avoir
 deux êtres coéternels et indépendans
 quant à l'existence, il y en peut avoir
 cent mille millions et à l'infini. Ils
 doivent même dire qu'actuellement
 il y en a une infinité ; car la matière,
 quelque petite qu'elle soit, contient
 des parties distinctes. Et remarquez
 bien que toute l'antiquité a ignoré la
 création de la matière ; car elle ne
 s'est jamais départie de l'axiome, *ex
 nihilo nihil fit*. Elle n'a donc point
 connu qu'il était absurde de recon-
 naître une infinité de substances co-
 éternelles et indépendantes les unes
 des autres quant à l'existence. Quoi
 qu'il en soit de l'absurdité de cette
 hypothèse, elle n'est point assujettie
 aux inconvéniens épouvantables qui
 abîment celle de Spinoza. Elle donne-
 rait raison de beaucoup de phénomè-
 nes, en assignant à chaque chose un
 principe actif, aux unes plus fort,
 plus petit aux autres ; ou si elles
 étaient égales en force, il faudrait
 dire que celles qui emportent la vic-
 toire ont fait une ligue plus nombreu-
 se. Je ne sais s'il n'y a point eu de
 socinien qui ait dit ou cru que l'âme
 de l'homme, n'étant point sortie du
 sein du néant, existe et agit par elle-
 même. Sa liberté d'indifférence cou-
 lerait de là manifestement.

(Y) *Il approuva même une confes-
 sion de foi qu'un..... ami lui commu-
 niqua.*] Un certain Jarig Jellis, son
 intime ami, soupçonné de quelques
 hétérodoxies, crut que pour se jus-
 tifier il devait mettre en lumière une
 confession de foi. L'ayant dressée,
 il l'envoya à Spinoza, et le pria de
 lui en écrire son sentiment. Spinoza
 lui fit réponse qu'il l'avait lue avec
 plaisir, et qu'il n'y avait rien trouvé
 où il pût faire des changemens. *Do-
 mine ac amice clarissime, scripta tua
 ad me missa cum Voluptate perlegi,
 talia inveni ut nihil in illis mutare pos-
 sim.* Cette confession de foi est en fla-
 mand, et fut imprimée l'an 1684 (150).

(Z) *Ce qu'on dit de lui dans la suite
 du Ménagiana est si faux.*] Voici le
 conte : « J'ai ouï dire que Spinoza
 » était mort de la peur qu'il avait
 » eue d'être mis à la Bastille. Il était
 » venu en France, attiré par deux per-

(148) La Loubère, *là même*, num. 3, pag. 506.

(149) Voyez le livre anonyme, imprimé l'an 1690, à Amsterdam, et intitulé : *Philosophia vulgaris refutata*.

(150) A Amsterdam. Le titre répond à ceci. Confession de Foi catholique et chrétienne, con-
 tenue dans une lettre à N. N. par Jarig Jellis.

» sonnes de qualité qui avaient en-
 » vie de le voir. M. de Pomponne en
 » fut averti ; et comme c'est un mi-
 » nistre fort zélé pour la religion, il
 » ne jugea pas à propos de souffrir
 » Spinoza en France, où il était ca-
 » pable de faire bien du désordre ;
 » et pour l'en empêcher, il résolut
 » de le faire mettre à la Bastille. Spi-
 » noza, qui en eut avis, se sauva en
 » habit de cordelier ; mais je ne ga-
 » rantis pas cette dernière circon-
 » stance. Ce qui est certain, est que
 » bien des personnes qui l'ont vu,
 » m'ont assuré qu'il était petit, jau-
 » nâtre ; qu'il avait quelque chose de
 » noir dans la physionomie, et qu'il
 » portait sur son visage un caractère
 » de réprobation (151). » La dernière
 partie de ce récit peut passer pour
 très-certaine ; car outre que Spinoza
 était originairement Portugais ou Es-
 pagnol, comme son nom le donne
 assez à entendre, j'ai ouï dire à des
 personnes qui l'avaient vu, la même
 chose que l'on assure de son teint
 dans ce passage du *Ménagiana*. Mais
 quant à la première partie du conte,
 c'est une fausseté pitoyable, et l'on
 peut juger par-là combien il se débite
 de mensonges dans les assemblées qui
 ressemblent à la mercuriale de M. Mé-
 nage, et qui sont en fort grand nom-
 bre à Paris et en d'autres villes.

(AA) *Nous marquerons une fau-
 te que M. de Vigneul-Marville a faite
 dans la même page.*] « Le juif ou
 » plutôt l'athée dont parle M. Huet
 » dans la préface de sa *Démonstration*
 » évangélique, sans le nommer, et
 » qui lui a donné sujet d'écrire ce
 » docte livre, c'est le fameux Benoît
 » Spinoza avec qui il eut de fortes
 » conversations à Amsterdam, tou-
 » chant la religion (152). » Le juif
 avec qui M. Huet conféra à Amster-
 dam est le même qu'il a nommé
 dans le poëme latin de son *Voyage de*
Suède,

*Altera lux spectare dedis mysteria gentis
 Judææ, ductor judæus et ipse Manasses.
 Ast adducta secans dirus præputia culter
 Dum tenet attentum, et sublatis insania ritus,
 Ecce abaci, quo inferre pii cælestia Mosis
 Scripta solent, summo extremum lumbum pede
 tango*

(151) Suite du *Ménagiana*, pag. 15, édition de
Hollande.

(152) Vigneul-Marville, *Mélanges*, tom. II,
 pag. 320, édition de *Hollande*.

Inscius; insueto cuncti fremens tumultu :

Diffugio veritus damnosæ vulnera cultri (153).

C'est, dis-je, le rabbin Manassé Ben
 Israël. Le caractère que M. Huet lui
 donne dans la préface du *Demonstratio
 evangelica* n'a pu jamais con-
 venir à Benoît Spinoza, qui ne fit ja-
 mais figure parmi les juifs ; car il
 les quitta assez jeune, et après plu-
 sieurs contestations qui l'avaient ren-
 du odieux. *Unicum selegi de multis
 argumentum*, dit M. Huet (154), *ex
 prophetiarum eventu conflatum quod
 proposui hoc opere, et quo olim ad
 retundendam judæi cujusdam, viri
 acuti sanè et subtilis, contumaciam
 usus sum. Cum enim essem Amstelo-
 dami, et judæorum, quorum magna
 est his in locis frequentia, ritus ac
 mysteria penitus introspicere vellem
 ad eum deductus sum, qui tum inter
 illos peritissimus, ac totius judæicæ
 disciplinæ consultissimus habebatur.*
 Vous voyez qu'il parle d'un temps
 éloigné, et du plus fameux rabbin
 d'Amsterdam : et notez que ce pas-
 sage se trouve au commencement d'un
 gros livre *in-folio*, qui parut l'an
 1678 (155), et dont la composition
 et l'impression durèrent assez d'an-
 nées. Je crois que le temps que M.
 Huet désigne sous le mot *olim* est
 l'année 1652, qui fut celle de son
 voyage de Suède ; mais si je me trom-
 pais en cela, il serait pourtant très-vrai
 qu'il parle de Manassé Ben Israël,
 qui mourut l'an 1659, et non pas de
 notre Spinoza, qui, comme je l'ai
 déjà dit, n'a jamais tenu aucun rang
 considérable dans la synagogue.

(BB) *L'auteur d'un petit livre fla-
 mand imprimé depuis quelques jours.*
 (156.) Il ne se donne que le nom
 de *N. N. Philalethes* : le titre de son
 ouvrage répond à ceci : *Démonstre-
 tion de la faiblesse de l'Argument de
 Spinoza, touchant la substance unique
 absolument infinie*. Il donne pour un
 fait certain : 1°. que le fondement
 sur quoi tout le spinozisme a été bâti
 est cette proposition : *Qu'il n'y a
 qu'une seule substance, et qu'elle est
 absolument infinie* ; 2°. que de ce prin-

(153) Petrus Daniel Huëtius, Poëm., pag. 5,
 54, edit. Ultraj., 1700.

(154) Id., in præfat. *Demonstr. evang.*, p. n. 3.

(155) La première édition du *Demonstratio
 evangelica* de M. Huet fut en vente l'an 1678,
 quoique le titre porte l'an 1679.

(156) A Amsterdam, chez Bernard Vischer,
 1701.

inoza a tiré cette conséquence, *Êtres particuliers ne sont que modifications de cette substance infinie*. On lui soutient le principe étant contesté de ce monde devait être prouvé par tout le soin imaginable, et que sans il n'en a donné aucune. Je pourrais donner quelques exemples de cet imprimé, car on m'en voit une traduction française critiquée ; mais comme l'ouvrage est court, et que selon toutes les chances il s'en fera des éditions ou en français ou en latin, avant que le dictionnaire paraisse, il serait inutile de m'étendre davantage sur ce point.

Un éclaircissement sur l'objection que j'ai empruntée de l'immutabilité de Dieu.] Vous trouverez cette objection ci-dessus, remarque (N), paragraphe II. Il faut la fortifier, car il y a des personnes qui soutiennent que pour en connaître la vérité il suffit de prendre garde qu'il n'y a jamais aucun changement dans la substance de Spinoza, en tant qu'il est substance infinie, nécessaire, et que tout l'univers change de face au moment, que la terre soit réduite en poudre, que le soleil soit éteint, que la mer devienne luth, il n'y aura qu'un changement de localité : la substance unique sera toujours également une substance infinie, étendue, pesante, et ainsi de tous ses attributs substantiels ou essentiels. En disant cela, ils n'alloient rien que l'on n'ait déjà ruiné l'objection (157) ; mais, pour faire plus clairement leur illusion, il ne faut que je dise ici qu'ils disputent avec moi comme si j'avais soutenu que l'essence de Spinoza la divinité s'anéantit et se reproduit successivement. Il n'est point là ce que j'objecte, mais je dis qu'il la soumet au changement, et qu'il la dépouille de son immutabilité. Je ne bouleverse point avec eux l'idée des choses et la situation des mots ; ce que j'entends par changement, est ce que tout le monde entend, à savoir que ce mot-là signifie depuis longtemps raisonner ; j'entends, dis-je, non l'anéantissement d'une chose, sa destruction totale ou son anéantissement.

Voyez le II^e. paragraphe de la remar-

quement, mais son passage d'un état à un autre état, le sujet des accidens qu'il cesse d'avoir et de ceux qu'il commence d'acquérir demeurant le même. Les savans et le peuple, la mythologie et la philosophie, les poètes et les physiciens ont toujours été d'accord sur cette idée et sur cette locution. Les métamorphoses fabuleuses tant chantées par Ovide, et les générations véritables expliquées par les philosophes, supposaient également la conservation de la substance et la retenaient immuablement comme le sujet successif de l'ancienne forme et de la nouvelle. Il n'y a que les malheureuses disputes des théologiens du christianisme qui aient brouillé ces notions : encore faut-il avouer que les missionnaires les plus ignorans se remettent dans la bonne voie dès aussitôt qu'il n'est plus question de l'eucharistie. Demandez-leur en tout autre cas ce que veut dire changer une chose en une autre, la conversion, la transélémentation, la transsubstantiation d'une chose en une autre ; ils vous répondront. Cela veut dire, par exemple, que du bois on fait du feu, que du pain on fait du sang, que du sang on fait de la chair, et ainsi du reste. Ils ne songent plus au langage impropre consacré à la controverse de l'eucharistie, que le pain est converti et transsubstantié au corps de Notre-Seigneur. Cette façon de parler ne convient aucunement à la doctrine qu'on veut expliquer par-là : c'est comme si l'on disait que l'air d'un tonneau se transforme, se change, se convertit, se transsubstantie au vin que l'on verse dans le tonneau. L'air s'en va ailleurs, le vin lui succède au même lieu. Il n'y a point là le moindre vestige de métamorphose de l'un en l'autre. Il n'y en a pas davantage dans le mystère de l'eucharistie expliqué à la romaine : le pain est anéanti quant à sa substance : le corps de Notre-Seigneur se met à la place du pain, et n'est pas le sujet d'inhérence des accidens de ce pain conservés sans leur substance. Mais encore un coup, c'est le seul cas où les missionnaires abusent des mots *changement*, *conversion*, ou *transélémentation* d'un être en un autre : partout ailleurs, ils supposent avec le reste du genre humain, 1^o. qu'il est de l'essence des

transformations, que le sujet des formes détruites subsiste sous les nouvelles formes; 2°. que cette conservation du sujet, selon tout ce qu'il a d'essentiel, n'empêche pas qu'il ne souffre un changement intérieur et proprement dit, et incompatible avec les natures immuables. Que les spinozistes cessent donc de s'imaginer qu'il leur est permis de se faire un nouveau langage, contraire aux notions de tous les hommes. S'ils ont quelque reste de bonne foi, ils conviendront que dans leur système Dieu est sujet à toutes les vicissitudes et à toutes les révolutions à quoi la matière première d'Aristote est assujettie dans le système des péripatéticiens. Or que pourrait-on dire de plus absurde, que de soutenir qu'en supposant la doctrine d'Aristote, la matière est une substance qui ne souffre jamais aucun changement?

Mais, pour bien embarrasser les spinozistes, il ne faut que les prier de définir ce que c'est que le changement. Il faudra qu'ils le définissent de telle sorte qu'il ne sera point distinct de la destruction totale d'un sujet, ou qu'il conviendra à cette substance unique qu'ils appellent Dieu. S'ils le définissent de la première manière, ils se rendront encore plus ridicules que les transsubstantiateurs; et s'ils le définissent de la seconde, ils me donneront gain de cause.

J'ajoute que la raison qu'ils emploient pour éluder mes objections prouve trop; car si elle était bonne, il faudrait qu'ils enseignassent qu'il ne s'est fait et qu'il ne se fera jamais aucun changement dans l'univers, et que tout changement est impossible depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Prouvons cette conséquence: la raison pourquoi, disent-ils, Dieu est immuable, c'est à cause qu'en qualité de substance et d'étendue il ne lui arrive jamais et il ne peut jamais lui arriver aucun changement. Il est substance étendue sous la forme de feu, de même que sous la forme du bois qui se convertit en feu, et ainsi du reste. Je vais leur prouver, par cette raison, que les modalités mêmes sont immuables. L'homme est, selon eux, une modification de Dieu; ils avouent que l'homme est sujet au changement,

puisque, par exemple, il est tantôt et tantôt triste, tantôt il veut une chose et tantôt il ne la veut; il n'est point changer, leur diront-ils, il n'est pas moins homme sous la tristesse que sous la joie; les essentiels de l'homme demeurent immuablement en lui, soit qu'il vende sa maison, soit qu'il la garde. Prenons le plus incommode de tous les hommes, et celui qui pourrait appliquer avec le plus de justice ces vers d'Horace,

*Mea... pugnat sententia
Quod petit, spernit: repetit, quod
sit.
Æstuat, et vitæ disconvenit ordinem
Diruit, ædificat, mutat quasi
dis (158);*

ou qui pourrait être, mieux que tout autre, le véritable original de M. Despréaux,

*Mais l'homme sans arrêt, dans
sensée,
Vultige incessamment de pensées
Son cœur, toujours flottant entre
ras,
Ne sait ni ce qu'il veut ni ce
pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'a
haïe.*

*Voilà l'homme en effet. Il va
noir.*

*Il condamne au matin ses sentimens
Importun à tout autre, à soi-même.
Il change à tous momens d'esprit
mode;
Il tourne au moindre vent, il prend
dre choc.*

*Aujourd'hui dans un easque, et
un froc (159).*

Supposons à plaisir que l'homme ait fait de cœur et de bon sens de toutes les religions en deux ans, qui ait goûté toutes les conditions de la vie humaine, la profession de marchand, la profession de soldat, de celle de moine, et puis au mariage, au divorce, et après cela aux finances, au petit commerce, et que les spinozistes lui disent: Vous avez été bien inconséquent, moi! leur répondra-t-il: Ne moquez; je n'ai jamais changé. La montagne n'a pas continué d'être une montagne, et moi d'être un homme, depuis le moment de ma naissance.

(158) Horat., epist. I, lib. I, vers. 158, aussi le passage cité ci-dessus, ci-dessus.
(159) Despréaux, sat. VIII, vers. 159.

quer à cet argument *ad* t-il pastrès-évident que e de l'espèce humaine l'homme, soit qu'il mes choses, soit qu'il d'hui ce qu'il aimait hange d'inclination plus le chemise?

ous d'un exemple qui ore à un pays où on a le upposons qu'un spino- le Batavia raconte que duré plus que de cou- que les vents chan- ue tous les jours. Vous , lui répondrait-on ; les agent jamais. Nous pou- e qu'ils soufflent tantôt ord, tantôt du côté du nais ils retiennent tou- e de vent ; ils ne chan- s en tant que vent, et ils muables que votre sub- e de l'univers ; car selon muable à cause qu'elle mais d'état par rapport étés essentielles. Le vent change jamais d'état par qualité de vent ; il en re- s toute la nature, toute est donc aussi immuable vinité.

lus avant, et disons que d on brûle un homme l ne lui arrive aucun . Il était une modifica- ture divine quand il vi- st-il pas sous la flamme orme de cendres ? A-t-il les attributs qui consti- talité ? En tant que moda- ou souffrir aucun change- hangeait à cet égard-là , -il pas soutenir que la t pas un mode de l'éten- sa pouvait-il le soutenir tredire et sans ruiner son n voilà assez pour mon- sions de ceux qui pré- s-je n'ai pas bien prouvé tème assujettit Dieu au t. On ne saurait éluder ans établir que les mo- mes sont immuables, et re jamais aucun change- ns les pensées de l'hom- les dispositions des corps, du dernier absurde, et ax dogmes dont les spino-

zistes n'ont pu s'empêcher de conve- nir ; car ils n'osent point nier que les modifications de la substance infinie ne soient sujettes à la corruption et à la génération.

Demandons-leur pour un moment le *dato non concessio* des logiciens, c'est-à-dire qu'ils nous accordent que Socrate est une substance. Dès lors il faudra qu'ils disent que chaque pensée particulière de Socrate est une modalité de la substance. Mais n'est-il pas vrai que Socrate, passant de l'affirmation à la négation, change de pensée, et que c'est un changement réel, intérieur et proprement dit ? Cependant Socrate demeure toujours une substance, et un individu de l'espèce humaine, soit qu'il affirme, soit qu'il nie, soit qu'il veuille, soit qu'il rejette ceci et cela. On ne peut donc point conclure qu'il soit immuable, de ce qu'en tant qu'homme il ne change point ; et il suffit pour pouvoir dire qu'il est muable, et qu'il change actuellement, que ses modifications ne soient pas toujours les mêmes. Rendons aux spinozistes ce qu'ils nous avaient prêté, et accordons-leur à notre tour, par le *dato non concessio*, que Socrate n'est qu'une modification de la substance divine ; accordons, dis-je, que sa relation à cette substance est comme dans l'opinion ordinaire la relation des pensées de Socrate à la substance de Socrate. Puis donc que le changement de ces pensées est une raison valable de soutenir que Socrate n'est pas un être immuable, mais plutôt un être inconstant, et une substance mobile, et qui varie beaucoup, il faut conclure que la substance (160) de Dieu souffre un changement, et une variation proprement dite, toutes les fois que Socrate, l'une de ses modifications, change d'état. C'est donc une thèse d'une vérité évidente, qu'afin qu'un être passe actuellement et réellement d'un état à un autre

(160) Notez qu'Aristote, de Prædicam., cap. V, a mis entre les propriétés de la substance, de demeurer la même en nombre sous des qualités contraires : *Μάλιστα δὲ ἴδιον τῆς οὐσίας δοκεῖ εἶναι τὸ, ταὐτὸν καὶ ἐν ἀριθμῷ ὄν, τῶν ἐναντίων εἶναι δεικτοκόν*. Maximè verò substantiæ proprium hoc esse videtur, ἰσὺν ὑποκειμένου permanentis contrariorum esse susceptivum.

état, il suffit qu'il change à l'égard de ses modifications; et si l'on en demandait davantage, c'est-à-dire qu'il perdît ses attributs essentiels, on confondrait grossièrement l'annihilation ou la destruction totale avec l'altération ou le changement. Voyez la note (161).

(DD) *S'il est vrai, comme l'on m'a dit que plusieurs personnes le prétendent, que je n'ai nullement compris la doctrine de Spinoza.*] Cela m'est revenu de divers endroits, mais personne ne m'a pu dire sur quoi se fondent ceux qui font ce jugement de ma dispute. Ainsi je ne puis ni les réfuter précisément ni examiner si je dois me rendre à leurs raisons, car elles me sont inconnues. Je puis seulement me justifier d'une manière générale, et je crois pouvoir dire que si je n'ai pas entendu la proposition que j'ai entrepris de réfuter, ce n'est point ma faute. Je parlerais avec moins de confiance si j'avais écrit un livre contre tout le système de Spinoza, en le suivant page à page. Il me serait arrivé sans doute plus d'une fois de n'entendre pas ce qu'il veut dire; et il n'y a nulle apparence qu'il se soit bien entendu lui-même, et qu'étant entré dans un grand détail il ait pu rendre intelligibles toutes les conséquences de son hypothèse. Mais comme je me suis arrêté à une seule proposition (162), qui est conçue en très-peu de mots qui paraissent clairs et précis, et qui est le fondement de tout l'édifice, il faut ou que je l'aie entendue ou qu'elle contienne des équivoques tout-à-fait indignes d'un fondateur de système. En tout cas, j'ai de quoi me consoler, tant à cause que le sens que je donne à cette proposition de Spinoza est le même que celui que ses autres adversaires lui ont donné, que parce que ses sectateurs n'ont point de meilleure réponse à faire que de dire qu'on ne l'a pas entendu (163). Ce reproche n'a point empêché le dernier qui a écrit contre lui (164)

(161) On peut voir dans le *Janna Coelorum reserata*, pag. 127 et suivantes, diverses remarques sur ce qui suffirait pour conclure la générabilité et la corruptibilité de la nature divine, si les pères avaient enseigné ce qu'on leur impute.

(162) Voyez la remarque (P).

(163) Voyez la même remarque.

(164) Voyez la remarque (BB).

d'entendre tout comme je l'ai entendue la proposition de quoi il s'agit; marque évidente que l'on trouve très-mal fondée leur accusation.

Mais, pour dire quelque chose de moins général, voici ce que je suppose dans mes objections. J'attribue à Spinoza d'avoir enseigné, 1°. qu'il n'y a qu'une substance dans l'univers; 2°. que cette substance est Dieu; 3°. que tous les êtres particuliers, l'étendue corporelle, le soleil, la lune, les plantes, les bêtes, les hommes, leurs mouvemens, leurs idées, leurs imaginations, leurs desirs, sont des modifications de Dieu. Je demande présentement aux spinozistes, Votre maître a-t-il enseigné cela, ou ne l'a-t-il pas enseigné? S'il l'a enseigné, on ne peut point dire que mes objections aient le défaut qu'on nomme *ignoratio elenchi*, ignorance de l'état de la question; car elles supposent que telle a été sa doctrine, et ne l'attaquent que sur ce pied-là. Je suis donc hors d'affaire, et l'on se trompe toutes les fois qu'on débite que j'ai réfuté ce que je n'ai pas compris. Que si vous dites que Spinoza n'a point enseigné les trois doctrines articulées ci-dessus, je vous demande pourquoi donc s'exprimait-il tout comme ceux qui auraient eu la plus forte passion du monde de persuader au lecteur qu'ils enseignaient ces trois choses? Est-il beau et louable de se servir du style commun, sans attacher aux paroles les mêmes idées que les autres hommes, et sans avertir du sens nouveau auquel on les prend? Mais, pour discuter un peu ceci, cherchons où peut être la méprise. Ce n'est pas à l'égard du mot *substance* que je me serais abusé: car je n'ai point combattu le sentiment de Spinoza sur ce point-là; je lui ai laissé passer ce qu'il suppose, que pour mériter le nom de substance il faut être indépendant de toute cause, ou exister par soi-même éternellement, nécessairement. Je ne pense pas que j'aie pu m'abuser en lui imputant de dire qu'il n'y a que Dieu qui ait la nature de la substance. Je crois donc que s'il y avait de l'abus dans mes objections, il consisterait uniquement en ce que j'aurais entendu par *modalités*, *modifications*, *modes*, ce que Spinoza n'a point voulu signifier

par ces mots-là. Mais, encore un coup, si je m'y étais abusé, ce serait à faute : j'ai pris ces termes comme on les a toujours entendus, ou du moins comme les entendent tous les nouveaux philosophes (165), et j'ai dû croire qu'il les prenait en ce même sens, puisqu'il n'avertissait pas le monde qu'il les prenait dans quelque autre signification. La doctrine générale des philosophes est que l'idée de l'être contient sous soi immédiatement deux espèces, la substance et l'accident, et que la substance subsiste par soi, *ens per se subsistens*, et que l'accident subsiste dans un autre être, *ens in alio*. Ils ajoutent que subsister par soi signifie seulement ne dépendre pas de quelque sujet d'inhésion ; et comme cela convient selon eux à la matière, aux anges, à l'âme de l'homme, ils admettent deux sortes de substance, l'une incréée, l'autre créée ; et ils subdivisent en deux espèces la substance créée. L'une de ces deux espèces est la matière, l'autre est notre âme. Pour ce qui regarde l'accident, ils convenaient tous, avant les misérables disputes qui ont divisé le christianisme, qu'il dépend si essentiellement de son sujet d'inhésion, qu'il ne saurait subsister sans lui. C'était son caractère spécifique, c'était par là qu'il différait de la substance. La doctrine de la transsubstantiation renversa toute cette idée, et obligea les philosophes à dire que l'accident peut subsister sans sujet. Il fallut bien qu'ils le dissent, puisqu'ils croyaient d'un côté qu'après la consécration la substance du pain de l'eucharistie ne subsistait plus, et qu'ils voyaient de l'autre que tous les accidents du pain subsistaient comme auparavant. Ils admirent donc une distinction réelle entre la substance et ses accidents, et une séparabilité réciproque entre ces deux espèces d'être, laquelle séparabilité produisait ceci, que chacune pouvait subsister sans l'autre. Mais quelques-uns d'eux continuèrent à dire

qu'il y avait des accidents dont la distinction du sujet n'était pas réelle, et qui ne pouvaient pas subsister hors de leur sujet. Ils appelèrent modes ces accidents-là (166). Descartes, Gassendi, et en général tous ceux qui ont abandonné la philosophie scolastique, ont nié que l'accident fût séparable de son sujet en telle manière qu'il pût subsister depuis sa séparation ; et ils ont donné à tous les accidents la nature de ceux qu'on appelait modes, et se sont servis du terme de *mode*, de *modalité*, ou de *modification*, plutôt que de celui d'accident. Or, puisque Spinoza avait été grand cartésien, la raison veut que l'on croie qu'il a donné à ces termes-là le même sens que M. Descartes. Si cela est, il n'entend par modification de substance qu'une façon d'être qui a la même relation à la substance que la figure, le mouvement, le repos, la situation, la matière, et que la douleur, l'affirmation, l'amour, etc., à l'âme de l'homme. Car voilà ce que les cartésiens appellent modes. Ils n'en reconnaissent point d'autres que ceux-là ; d'où paraît qu'ils ont retenu l'ancienne idée d'Aristote, selon laquelle l'accident est d'une telle nature, qu'il n'est point une partie de son sujet, qu'il ne peut pas exister sans son sujet, et que le sujet le peut perdre sans préjudice de son existence (167). Tout cela convient à la rondeur, au mouvement, au repos, par rapport à une pierre ; et ne convient pas moins à la douleur, à l'affirmation, par rapport à l'âme de l'homme. Si notre Spinoza a uni la même idée à ce qu'il nomme modification de substance, il est certain que mes objections sont justes ; je l'ai attaqué directement selon la vraie signification de ses paroles ; j'ai bien entendu sa doctrine, et je l'ai réfutée dans son vrai sens ; je suis, en un mot, à couvert de l'accusation que j'examine. Mais s'il a eu la même

(166) Telle est l'union, l'action, la durée, l'ubication.

(165) Je me sers de cette restriction, à cause de la différence qui se trouve entre la doctrine des péripatéticiens modernes, et celle des cartésiens, gassendistes, etc., sur la nature des accidents. Cette différence est notable, mais tout revient à la même chose par rapport aux objections contre Spinoza.

(167) Ἐν ὑποκειμένῳ δὲ λόγῳ ὃ ἐν τινὶ μὴ ὡς μέρος ὑπάρχον, ἀδύνατον χωρὶς εἶναι τοῦ ἐν ᾧ ἔστιν. Atque id in subjecto esse dico quod in aliquo quidem est : et non uti pars : ut sit autem seorsum ab eo in quo inest, fieri nequit. Aristot., de Prædicam., cap. II.

notion que M. Descartes de la matière ou de l'étendue, et de l'âme humaine, et que cependant il n'ait pas voulu donner, ni à l'étendue, ni à notre âme, la qualité de substance, parce qu'il croyait que la substance est un être qui ne dépend d'aucune cause, j'avoue que je l'ai mal attaqué, et que je lui attribue une opinion qu'il n'avait pas. C'est ce qui me reste à examiner.

Ayant une fois posé que la substance est ce qui existe de soi-même, aussi indépendamment de toute cause efficiente que de toute cause matérielle, ou de tout sujet d'inhésion, il n'a pas dû dire que la matière, ni que les âmes des hommes fussent des substances; et puisque selon la doctrine commune il ne divisait l'être qu'en deux espèces, savoir en substance, et en modification de substance, il a dû dire que la matière, et que les âmes des hommes n'étaient que des modifications de substance. Aucun orthodoxe ne lui contestera que, selon cette définition de la substance, il n'y a qu'une seule substance dans l'univers, et que cette substance est Dieu. Il ne sera plus question que de savoir s'il subdivise en deux espèces la modification de substance. En cas qu'il se serve de cette subdivision, et qu'il veuille que l'une de ces deux espèces soit ce que les cartésiens et les autres philosophes du christianisme nomment substance créée, et que l'autre espèce soit ce qu'ils nomment accident ou mode, il n'y aura plus qu'une dispute de mot entre lui et eux, et il sera très-aisé de ramener à l'orthodoxie tout son système, et de faire évanouir toute sa secte; car on ne veut être spinoziste qu'à cause qu'on croit qu'il a renversé de fond en comble le système des philosophes chrétiens et l'existence d'un dieu immatériel, et gouvernant toutes choses avec une souveraine liberté. D'où nous pouvons conclure, en passant, que les spinozistes et leurs adversaires s'accordent parfaitement bien dans le sens du mot *modification de substance*. Ils croient les uns et les autres que Spinoza ne s'en est servi que pour désigner un être qui a la même nature que ce que les philosophes cartésiens appellent modes,

et qu'il n'a jamais entendu par ce mot-là un être qui eût les propriétés ou la nature de ce que nous appelons substance créée.

Ceux qui voudraient à toute force que je me fusse mépris pourraient supposer que Spinoza ne rejetait que le titre de substance, donné à des êtres dépendans d'une autre cause, et quant à leur production, et quant à leur conservation, et quant à leur opération *in fieri, in esse, et in operari*, comme on parle dans l'école. Ils pourraient dire qu'en retenant toute la réalité de la chose, il en a évité le mot, parce qu'il croyait qu'un être si dépendant de sa cause ne pouvait pas être appelé *ens per se subsistens, subsistant par soi-même*, ce qui est la définition de la substance. Je leur réponds comme ci-dessus qu'il n'y aura donc désormais qu'une pure logomachie ou dispute de mot entre lui et les autres philosophes, et qu'avec le plus grand plaisir du monde j'avouerai mon erreur, s'il se trouve qu'effectivement Spinoza a été cartésien; mais qu'il a été plus délicat que M. Descartes, dans l'application du mot *substance*, et que toute l'impicté qu'on lui impute ne consiste que dans un malentendu. Il n'a voulu dire autre chose, ajoutera-t-on, que ce qui se trouve dans les livres des théologiens, savoir que l'immensité de Dieu remplit le ciel et la terre, et tous les espaces imaginaires à l'infini (168), que par conséquent son essence pénètre et environne localement tous les autres êtres, de sorte que c'est en lui que nous avons la vie et le mouvement (169), et qu'il n'a rien produit hors de lui; car puisqu'il remplit tous les espaces, il n'a pu placer aucun corps que dans lui-même, vu que hors de lui il n'y a rien. On sait d'ailleurs que tous les êtres sont incapables d'exister sans lui, il est donc vrai que les propriétés des modes cartésiens conviennent à ce qu'on nomme substances créées. Ces substances

(168) Notes que les théologiens cartésiens expliquent d'une autre manière l'immensité de Dieu.

(169) Ἐν αὐτῷ γὰρ ζῶμεν, καὶ κινούμεθα, καὶ ἵσμεν. In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. Act. Apostol., cap. XVII, vs. 28.

n Dieu, et ne peuvent subsister le lui et sans lui. Il ne faut donc trouver étrange que Spinoza les nomme modifications ; mais, de ce côté, il ne niait pas qu'il y ait entre elles une distinction, et que chacune ne constituât un principe particulier ou d'actions ou de passions, en telle sorte que l'une fait ce que l'autre ne fait pas ; et quand on nie de l'une ce que l'on nie de l'autre, cela se fait selon les règles de la logique, sans que personne puisse objecter à Spinoza qu'il ait de ses principes que deux propositions contradictoires se vérifient d'un même sujet en même temps.

Ces discours ne servent de rien ; et si l'on veut toucher la question au vif, l'on doit répondre à la demande précise : Le vrai et le faux caractères de la modification consistent-ils à la matière par rapport à elle-même, ou ne lui convient-il point ? Je ne puis que de me répondre, attendez que je vous explique, par des exemples, ce que c'est que le caractère propre de la modification. C'est d'être dans un sujet de la manière que le mouvement est dans le corps, la pensée dans l'âme de l'homme, la forme d'écuelle dans le vase que nous appelons une écuelle. Il ne suffit pas, pour être une modification de la substance divine, de subsister dans l'immensité de Dieu, d'en être entouré, d'être soutenu par la vertu de Dieu, de ne pouvoir exister ni sans lui ni hors de lui : il faut, de plus, que la substance divine soit le sujet d'inhérence de cette chose, tout comme, selon l'opinion commune, l'âme humaine est le sujet d'inhérence du sentiment et du mouvement ; l'étain est le sujet d'inhérence de la forme d'écuelle, le corps est le sujet d'inhérence du mouvement et du repos, et de la figure. Répondez-moi maintenant ; et si vous dites que, selon Spinoza, la substance de Dieu n'est pas de cette manière le sujet d'inhérence de cette étendue, ni du mouvement, ni des pensées humaines, je vous avouerai que vous en êtes un philosophe orthodoxe qui nullement mérité qu'on lui fît les objections qu'on lui a faites, et qui n'était seulement qu'on lui repro-

chât de s'être fort tourmenté pour embarrasser une doctrine que tout le monde savait, et pour forger un nouveau système qui n'était bâti que sur l'équivoque d'un mot. Si vous dites qu'il a prétendu que la substance divine est le sujet d'inhérence de la matière et de toutes les diversités de l'étendue et de la pensée, au même sens que, selon Descartes, l'étendue est le sujet d'inhérence du mouvement, et l'âme de l'homme est le sujet d'inhérence des sensations et des passions, j'ai tout ce que je demande : c'est ainsi que j'ai entendu Spinoza ; c'est là-dessus que toutes mes objections sont fondées.

Le précis de tout ceci est une question de fait touchant le vrai sens du mot *modification* dans le système de Spinoza. Le faut-il prendre pour la même chose qui est nommée communément substance créée, ou le faut-il prendre au sens qu'il a dans le système de M. Descartes ? Je crois que le bon parti est le dernier ; car dans l'autre sens Spinoza aurait reconnu des créatures distinctes de la substance divine, et qui eussent été faites, ou de rien, ou d'une manière distincte de Dieu. Or il serait facile de prouver, par un très-grand nombre de passages de ses livres, qu'il n'admet ni l'une ni l'autre de ces deux choses. L'étendue, selon lui, est un attribut de Dieu ; il s'ensuit de là que Dieu, essentiellement, éternellement, nécessairement, est une substance étendue, et que l'étendue lui est aussi propre que l'existence. D'où il résulte que les diversités particulières de l'étendue, qui sont le soleil, la terre, les arbres, les corps des bêtes, les corps des hommes, etc., sont en Dieu comme les philosophes de l'école supposent qu'elles sont dans la matière première. Or, si ces philosophes supposaient que la matière première est une substance simple et parfaitement unique, ils concluraient que le soleil et la terre sont réellement la même substance. Il faut donc que Spinoza conclue la même chose. S'il ne disait pas que le soleil est composé de l'étendue de Dieu, il faudrait qu'il avouât que l'étendue du soleil a été faite de rien ; mais il nie la création : il est donc obligé de dire que la substance de Dieu est la

cause matérielle du soleil, ce qui compose le soleil, *subjectum ex quo*, et par conséquent que le soleil n'est pas distingué de Dieu (170), que c'est Dieu lui-même et Dieu tout entier, puisque selon lui Dieu n'est point un être composé de parties.

Supposons pour un moment qu'une masse d'or ait la force de se convertir en assiettes, en plats, en chandeliers, en écuelles, etc., elle ne sera point distincte de ces assiettes et de ces plats; et si l'on ajoute qu'elle est une masse simple, et non composée de parties, il sera certain qu'elle est toute dans chaque assiette et dans chaque chandelier; car si elle n'y était point toute, elle serait partagée en diverses pièces, elle serait donc composée de parties; ce qui est contre la supposition. Alors ces propositions réciproques ou convertibles seraient véritables, *le chandelier est la masse d'or, la masse d'or est le chandelier. Le chandelier est toute la masse d'or, toute la masse d'or est le chandelier*. Voilà l'image du dieu de Spinoza; il a la force de se changer ou de se modifier en terre, en lune, en mer, en arbre, etc., et il est absolument un et sans nulle composition de parties; il est donc vrai qu'on peut assurer que la terre est Dieu, que la lune est Dieu, que la terre est Dieu tout entier, que la lune l'est aussi, que Dieu est la terre, qu'il est la lune, que Dieu tout entier est la terre, que Dieu tout entier est la lune.

On ne peut trouver que trois manières selon lesquelles les modifications de Spinoza soient en Dieu, mais aucune de ces manières n'est ce que les autres philosophes disent de la substance créée. Elle est en Dieu, disent-ils, comme dans sa cause efficiente et transitive, et par conséquent elle est distincte de Dieu réellement et totalement. Mais, selon Spinoza, les créatures sont en Dieu ou comme l'effet dans sa cause matérielle, ou comme l'accident dans son sujet d'inhésion, ou comme la forme

de chandelier dans l'étain dont on le compose. Le soleil, la lune, les arbres, en tant que ce sont des choses à trois dimensions, sont en Dieu comme dans la cause matérielle dont leur étendue est composée: il y a donc identité entre Dieu et le soleil, etc. Les mêmes arbres, en tant qu'ils ont une forme qui les distingue d'une pierre, sont en Dieu comme la forme de chandelier est dans l'étain. Être chandelier n'est qu'une manière d'être de l'étain. Le mouvement des corps et les pensées des hommes sont en Dieu comme les accidents des péripatéticiens sont dans la substance créée; ce sont des entités inhérentes à leur sujet, et qui n'en font point partie. Voyez la note (171).

Je n'ignore pas qu'un apologiste de Spinoza (172) soutient que ce philosophe n'attribue point à Dieu l'étendue corporelle, mais seulement une étendue intelligible, et qui n'est point imaginable. Mais si l'étendue des corps que nous voyons et que nous imaginons n'est point l'étendue de Dieu, d'où est-elle venue, comment a-t-elle été faite? Si elle a été produite de rien, Spinoza est orthodoxe; son nouveau système devient nul. Si elle a été produite de l'étendue intelligible de Dieu, c'est encore une vraie création; car l'étendue intelligible n'étant qu'une idée, et n'ayant point réellement les trois dimensions, ne peut point fournir l'étoffe ou la matière de l'étendue formellement existante hors de l'entendement. Outre que si l'on distingue deux espèces d'étendue, l'une intelligible qui appartienne à Dieu, l'autre imaginable qui appartienne au corps, il faudra aussi admettre deux sujets de ces

(171) Observez cette différence, que les accidents des péripatéticiens sont distincts réellement de leur sujet d'inhésion, et que Spinoza ne peut point dire cela des modifications de la substance divine; car si elles en étaient distinctes sans en être composées, elles seraient faites de rien. Spinoza l'avouerait: il ne chicanerait pas comme les péripatéticiens chicanent quand on leur prouve que les accidents seraient créés s'ils étaient distincts de la substance. Voyez Journal de Trévoux, juin 1702, pag. 480, édit. d'Amsterdam.

(172) Kuffelaer, Specim. Artis ratiocinandi, pag. 222. Notes qu'il s'empare beaucoup contre Blyemborg, qui avait dit que Spinoza donnait à Dieu l'étendue corporelle. Notes aussi que, dans la page 230 et suivantes, il réfute un certain Adrian Verwer, qui avait dit quelque chose contre le système de Spinoza.

(170) La matière, comme dit Aristote, Phys., lib. I, cap. IX, demeure dans l'effet qu'elle produit, λέγω γὰρ ὅτι τὸ πρῶτον ὑποκείμενον ἐκαστὸν ἐξ οὗ γίνεται τι ἐνυπάρχοντος. Dico enim materiam quod rei cujusque subjectum est primum ex quo inexistens fit aliquid.

es, distinctes l'un de l'autre, et l'unité de substance est renversée. L'édifice de Spinoza s'en va en ruine. Disons donc que son apologetic ne résout pas la difficulté, et qu'il fait naître de plus grandes. Les spinozistes peuvent profiter de l'erreur de la transsubstantiation; ils veulent consulter les écrits scolastiques espagnols, ils y trouvent une infinité de subtilités pour répondre quelque chose aux arguments de ceux qui disent qu'un homme ne saurait être mahométan en Turquie, et chrétien en France; malade à Rome, et sain à Paris; mais je ne sais si enfin ils ne seront pas obligés de comparer leur système avec le mystère de la Trinité, afin de se délivrer des obligations de contradiction dont on ne peut se débarrasser. S'ils ne disent pas que les modifications de la substance diffèrent de Platon, d'Aristote, de ce cheval, de cet arbre, de cette pierre, de ces autant de personnalités qui, n'étant identifiées avec la même substance, peuvent être chacune un être particulier, et déterminé, et qu'il y a des autres modifications, ils n'arriveront jamais parer le coup de leur porte touchant le renversement de ce principe, *deux termes contradictoires ne peuvent pas convenir au même sujet en même temps*. Ils disent peut-être quelque jour que, comme trois personnes de la trinité, sans être distinctes de la substance divine, les théologiens, et sans avoir un attribut absolu qui ne soit le même en nombre dans toutes, ne peuvent pas chacune d'avoir des propriétés que l'on peut nier des autres, ce n'empêche que Spinoza n'ait admis dans la substance divine une infinité de modalités ou de personnalités dont l'une fait une chose que les autres ne font pas. Ce ne sera pas une véritable contradiction, puisque les théologiens reconnaissent une distinction virtuelle *in ordine ad prædicanda duo prædicata contradictoria*, par rapport à la susceptibilité de ces termes qui se contredisent. C'est comme le subtil Arriaga le requiert judicieusement à l'occasion des degrés métaphysiques (173) que

quelques-uns veulent soutenir être capables de recevoir deux propositions contradictoires, ce serait entièrement ruiner la philosophie que d'entreprendre de transporter sur les choses naturelles ce que la révélation nous apprend de la nature de Dieu; car ce serait ouvrir le chemin à prouver qu'il n'y a nulle distinction réelle entre les créatures. (174) *Dices quarto, dari distinctionem virtuales inter animalitatem, et rationalitatem, æquivalentem reali, quatenus, etiamsi à parte rei sint idem, una tamen potest terminare cognitionem, altera verò non, quod est æquivalere duabus rebus distinctis; sicut, licet essentia divina sit idem realiter cum paternitate, tamen essentia convenit communicari tribus personis, paternitati verò non convenit ea communicatio. Respondeo.... explicare res creatas per hoc adeò difficile exemplum, est res faciles per difficillimas intelligere, præterquàm quòd, si ex divinis liceret argumentari ad creata, etiam posset inferri, animalitatem posse produci, quin producat rationalitas...* (175) *Imò etiam posset inferri res omnes creatas esse idem realiter inter se, et virtualiter solùm distinctas, et quando una illarum perit, altera producit, una movetur, altera quiescit, id fieri secundum diversas formalitates ejusdem entitatis.... Cum ergò Deus ex una parte propter suam infinitatem necessario careat compositione physica, et ex alia parte non possit natura divina esse multiplex, sed unica tantum in tribus personis, quæ omnia non possunt intelligi sine virtuali distinctione in ordine ad ea duo prædicata contradictoria, non licet ponere in creaturis similem distinctionem, cum neque creaturarum perfectio, neque ulla ratio efficax possit esse ad illam ponendam: imò potius (ut jam dixi) si semel poneretur, non esset ullum fundamentum ad distinguendas inter se realiter creaturas, et consequenter destrueretur tota philosophia. Voilà la belle obligation que nous avons à Spinoza: il nous ôte, en tant qu'en lui est, le*

nalis, qui constituent la nature d'un homme. On convient qu'ils ne sont point distincts les uns des autres, mais une seule et même entité réellement.

(174) Arriaga, Disput. V Logica, sect. II, num. 29, pag. m. 83.

(175) Idem, ibidem, pag. 84.

1) C'est ainsi qu'on nomme les attributs: substantia, corpus, vivens, animal, ratio-

plus nécessaire de tous les principes; car s'il n'était pas certain qu'une même chose ne peut pas être en même temps telle ou telle, et ne l'être pas, il serait très-inutile de méditer et de raisonner. Voyez ce que disait Averroës (176).

(EE) *L'endroit par où j'attaque... est celui que les spinozistes se soucient le moins de défendre.*] J'ai attaqué la supposition que l'étendue n'est pas un être composé, mais une substance unique en nombre; et je l'ai attaqué plutôt qu'aucun autre endroit du système, parce que je savais que les spinozistes témoignent que ce n'est point là en quoi consistent les difficultés. Ils croient qu'on les embarrasse beaucoup plus, lorsqu'on leur demande comment la pensée et l'étendue se peuvent unir dans une même substance. Il y a quelque bizarrerie là-dedans: car s'il est certain, par les notions de notre esprit, que l'étendue et la pensée n'ont aucune affinité l'une avec l'autre, il est encore plus évident que l'étendue est composée de parties distinctes réellement l'une de l'autre, et néanmoins ils comprennent mieux la première difficulté que la seconde, et ils traitent celle-ci de bagatelle en comparaison de l'autre. Je crus donc qu'il fallait leur donner lieu de faire ce raisonnement: Si notre système est si malaisé à défendre par l'endroit que nous pensions n'avoir pas besoin d'être secouru, comment repousserions-nous les attaques aux endroits faibles?

(176) *Quo fit ut meritò dicat Averroës hoc loco sine hoc pronunciato non modò possibile non esse philosophari, sed ne disputare quidem aut ratiocinari.* Fonseca, in *Metaphys. Aristotel.*, l. IV, cap. III, pag. m. 655.

SPON (CHARLES), médecin de Lyon *. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres (a).

* Leclerc dit que Ch. Spon a un bon article dans le tome II des *Mémoires de Nicéron*.

(a) *Au mois de juillet 1684, art. V.*

SPON (JACOB), médecin de Lyon et antiquaire, fils du pré-

cédent *. Voyez les mêmes Nouvelles (a).

* Joly copie l'article que Leclerc a donné à J. Spon dans la *Bibliothèque de Richelieu*, en ajoutant que l'*Histoire de Genève*, par Spon, a été réimprimée en 1730, deux vol. in-4°, ou quatre vol. in-12, avec des notes de Gautier.

(a) *Au mois de février 1686, art. IX.*

SPONDE (JEAN DE), en latin *Spondanus*, fils d'un conseiller et secrétaire de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, naquit à Mauléon de Soule au pays des Basques, l'an 1557 (a). Il fit des progrès dans les belles-lettres, avec assez de promptitude pour entreprendre de commenter l'Iliade et l'Odyssée d'Homère à l'âge de vingt ans (A). Il eut des charges considérables, celle de lieutenant général au présidial de la Rochelle, et puis celle de maître des requêtes du roi Henri IV. Il abjura en 1593 la religion réformée, et publia tout aussitôt la déclaration des motifs qui l'avaient porté à ce changement (B). On répandit contre lui une infinité de médisances (C). Il quitta la cour un peu après son abjuration, et s'alla cacher dans les montagnes de Biscaye. Il y entreprit un livre de controverse; mais, manquant de plusieurs secours, il se transporta à Bordeaux, et s'y appliqua de toutes ses forces à composer cet ouvrage (b), quoique le mauvais état de sa santé le dût induire à interrompre ce travail. Il mourut avant que de le finir. Ce fut le 18 de mars 1595. Il fut enterré à Bordeaux dans l'église cathédrale de Saint-André, et l'on

(a) Petrus Frizon., in *Vita Henrici Spondani, initio*.

(b) *Voyez la remarque (D).*

imparfait son livre de *verse* (D). On y joignit à un petit livre intitulé, *plus Johannis Spondani*, 'ai tiré quelques-unes des ularités que je viens de rter *. Cet auteur déclare il a passé ses années avec *oup de fatigue et de mi-* et en ses études, et en ses autres occupations pu- s, ou privées; et (d) que son d'Orléans fut la qua- e que Dieu lui eût envoyée nt les guerres civiles. Il rère aîné de HENRI DE SPON- ui a continué les Annales onius.

erc dit que Sponde était poète fran- qu'on trouve des vers de sa compo- ans les recueils de poésies publiés à la VI^e. et au commencement du XVII^e.

an Sponde, Déclaration des Motifs, ag. m. 25.

à même, pag. 28.

Il fit des progrès..... assez tement pour entreprendre de enter l'Iliade et l'Odyssée.... e de vingt ans.] C'est ce que Frizon observe; et qu'il fut nier qui donna, en langue la- un semblable commentaire. *nes Spondanus summo à natu- tructus ingenio vir litteratissi- qui annos natus viginti, Iliad t Odyssæam Homeri... latinè s MORTALIUM commentatus* (1). a entendait par-là qu'à cet : vingt ans il fit voir le jour : commentaire, l'on se trompe- car la première édition est de 1583, in-folio. Il data de Bâle e dédicatoire, le 12 de juin de me année. Il avait eu soin de édition en personne (2), et il lors vingt-six ans; mais on peut qu'il n'en avait pas plus de vingt l'il commença cet ouvrage. Il

strus Frizonius, in Vita Henrici Sponda- io.

strus Frizonius, ubi supra, pag. 3,

le dédia à son Mécène, le roi de Na- varre, qui depuis fut roi de France. La seconde édition lui fut aussi dé- diée par Sébastien-Henric Pétri, li- braire de Bâle, l'an 1606. Florimond de Rémond ne peut pas être excu- sé comme Pierre Frizon, puisqu'il dit que Jean de Sponde publia son Commentaire sur Homère à l'âge de dix-neuf ans. Voici ses pa- roles. *Pour venir à fin de son entre- prinse, il se retira au dernier bout de ce royaume, dans les montaignes de Bisquaye, lieu de sa naissance. Là, parmy les deserts et solitudes, porté d'un incroyable zele, qu'il avoit de retirer en la voye de salut ceux qu'il avoit laissés au chemin de perdition, il entreprit de répondre au livre que Theo. de Beze (pour le dernier coup de sa main) venoit de publier sur les marques de l'église. Pour cest effect il employa les heures plus serieuses de trois ou quatre mois, donnant les autres comme pour se jouer à parachever la version de Seneque, que tu verras bientôt au jour, et à revoir son Hesiodé et Homère, que ce rare esprit avoit commenté et mis en lu- miere en l'aage de dix-neuf ans* (3). M. Moréri a raison de dire que les commentaires de Jean de Sponde sur Homère ne sont pas fort estimés (4). L'auteur qu'il cite n'en parle qu'avec mépris : *Notæ nullius momenti, quasque Casaubonus fuitiles vocavit* (5). Néanmoins on peut admirer qu'un si jeune auteur eût la lecture et la science qui paraissent dans ce commentaire.

Notons qu'il fit imprimer à Bâle, en 1583, in-8°, la Logique d'Aristote en grec et en latin, avec des notes marginales. Le texte grec fut corrigé en quelques endroits, et la version latine qui y fut jointe était nouvelle (6).

(B) *Il publia tout aussitôt la déclara- tion des motifs qui l'avaient porté à ce changement.*] Il dit, dans l'épître dédicatoire à Henri IV, qu'en-

(3) Florimond de Rémond (ou Ræmound', comme il s'appelle à la tête de la préface), préface de la Réponse du sieur de Sponde au Traité des Marques de l'Eglise.

(4) Moréri ne savait pas qu'il fût frère de Henri de Sponde, évêque de Pamiers.

(5) Bibliog. historic. philologica curiosa, folio D.

(6) Voyez l'Épitome de la Biblioth. de Gesn., pag. 498.

core qu'il ait imité ce prince en changeant de religion, il n'a point eu pour but cet exemple-là. Il expose dans sa préface, qu'il se retira de la cour avant que son livre fût imprimé; que l'ayant mis *entre les mains de l'imprimeur de Melun*, il fallut qu'il s'en allât en son pays à cause du décès de son père, et pour *tâcher de faire prendre une meilleure route à ses affaires*. Pendant ce temps-là, ajoute-t-il, *j'ay escouté les bruits qu'on faisoit courir de moy. L'un me plaignoit de ce que je me perdois si mal à propos, me reculant de mon avancement auprès du roi. L'autre se moquoit de moy, comme si la levée de bouclier de ma conversion ne m'eust apporté autre avantage qu'une honteuse retraicte. . . . Ceux là m'ont plus affligé qui publioient que je voulois aler de nouveau au change et reprendre mes premiers erreurs, que la Sorbonne de Paris avoit faict brusler ma Declaration, pour ce qu'elle contenoit, disoyent-ils, plusieurs impietés turquesques, et ce bruit retentissoit par toutes ces montaignes. Pour moy je sçavoy que les plus apparents docteurs de ceste faculté l'avoient veüe et approuvée de leurs propres mains : toutes fois je ne laissoy pas de souhaiter qu'il m'en arrivast quelque exemplaire pour convaincre ces impostures avec plus d'evidence* (7). Il en recouvra un enfin; il relut l'ouvrage et le *rehabilla un peu*, et le fit réimprimer. L'édition d'Anvers, chez Arnoult Coninx, 1595, in-8°. , est celle dont je me suis servi. Je n'ai point vu celle de l'an 1597 (8). Florimond de Rémond n'est point exact lorsqu'il assure que le sieur de Sponde, après qu'il eut publié les raisons de son heureuse conversion. . . *print la resolution de quitter la cour* (9).

(C) *On répandit contre lui une infinité de médisances.*] Vous n'avez qu'à voir l'épître dédicatoire de la Confession de Sanci, et les notes que l'on y a jointes dans l'édition d'Amsterdam, 1699; mais comme le li-

(7) Jean de Sponde, *préface de sa Déclaration*, pag. m. 7 et 8.

(8) *L'auteur des Notes sur la Confession de Sanci en parle*, pag. 18, édition de 1699.

(9) Florimond de Rémond, *préface de la Réponse du sieur de Sponde, au Traité des Marques de l'Eglise*.

vre que je vais citer est infiniment plus rare que celui-là, j'en rapporterai un long morceau. « Sa fin tant » *heureuse et paisible n'a peu envi-* » *ter la dent de ceux qui, portant* » *impatiemment sa conversion, ont* » *osé publier qu'il estoit decede* » *miserable et desesperé, et que la* » *mort qui a suivy sa conversion est* » *l'arrest de sa condamnation et un* » *jugement de Dieu sur luy. C'est* » *entrer bien avant dans les secrets* » *du cabinet de Dieu. . . . C'est à la* » *verité un jugement de Dieu, non* » *sur de Sponde, mais sur nous.* » *Car c'est un grand signe du cour-* » *roux du ciel, lors qu'il retire de* » *ceste lumiere ceux qui nous sont* » *utiles et necessaires, et qui peu-* » *vent servir au bien et profit du* » *public. Et peut estre a-ce esté un* » *traict de la providence celeste de* » *le rappeler d'icy bas avant qu'il* » *se vist enveloppé dans ces torrens* » *d'injures qu'on amonceloit de tou-* » *tes parts pour verser sur luy. Car* » *pour bien qu'on se trempe d'assen-* » *rance, la calomnie bien souvent* » *faict sa faucée : et l'innocence* » *mesmes tresmousse aux approches* » *de ce monstre, qu'Apelle repre-* » *senta si naïfvement à la honte du* » *calomniateur Antiphile. Pendant* » *qu'il a vescu catholique, il a tenu* » *à mespris toutes ces mesdisances : à* » *present qu'il est hoste des cieux,* » *il a pitié et compassion de ceux* » *qui en sont les auteurs. Il me* » *souvient que comme un jour quel-* » *qu'un luy fit voir à desseing des* » *lettres diffamatoires, qu'on escri-* » *voit contre luy, Vrayement, dict-* » *il, en sous-riant, son autheur* » *n'en dict pas assez selon sa coustu-* » *me, mais bien trop selon ma sin-* » *cerité : son naturel est de mesdire* » *avec animosité, et le mien de por-* » *ter avec patience. Il m'attaquera* » *en huguenot avec injures, et je me* » *deffendray en catholique avec mo-* » *destie* (10). »

Il y a un grand abus dans ces dernières paroles; car c'était présupposer que l'esprit de modestie était le partage des catholiques romains, et que l'esprit satirique était le partage des protestans. Il régnaît de part et

(10) *La même.*

d'autre, il faut l'avouer, une coutume cruelle de ouvrir d'ignominie par toutes sortes d'injures ceux qui changeaient de religion (11). On épluchait toute leur vie jusques aux recoins de l'enfance, on ramassait tous les péchés de leur jeunesse, on les suivait à la piste dans tous leurs déportemens, et l'on accumulait pêle-mêle, avec des bruits vagues, les faits qui pouvaient avoir quelque certitude, et ceux qui pouvaient recevoir un mauvais sens, lorsque des esprits pleins de soupçons et de défiances les examinaient sans miséricorde; et l'on faisait courir le monde à une infinité de satires composées de cette façon. Il n'en faut point demander le *cui bono*; car il est assez manifeste que l'on prétendait tirer de là deux ou trois utilités considérables. On espérait que personne ne serait scandalisé de la conduite des déserteurs, pourvu qu'on les dépeignît comme des âmes vendues à l'iniquité, destituées et d'honneur et de conscience. On voulait par-là empêcher de croire que l'incertitude des dogmes que l'on soutenait, et les raisons de l'autre parti, eussent attiré au changement ceux qui abjuraient leur religion. On voulait aussi rabattre le triomphe des adversaires, en leur soutenant qu'ils n'avaient gagné que des prosélytes flétris et infâmes. Enfin, on prétendait inspirer plus d'horreur pour la révolte, en exposant à l'ignominie la personne des révoltés, et l'on voulait faire peur à quiconque eût songé à l'apostasie; y ayant quelque apparence que des gens sensibles à la satire n'oseraient point s'y exposer par un changement de religion, lorsque tant d'exemples formidables leur apprendraient que leur parti s'était mis en possession de cette menace bien exécutée.

*Qui me commōrit (melius non tangere, clamo)
Flebit, et insignis totā cantabitur urbe* (12).

Mais si le profit était visible de ce côté-là, le dommage ne l'était pas moins par d'autres endroits, et ainsi l'on pourrait un peu s'étonner que la prévision des mauvaises suites ne modérât pas le ressentiment. Il n'y

avait rien de plus propre à endurcir les adversaires dans leurs erreurs, que le fiel de ces satires personnelles. Chaque parti s'imagine que les sectateurs de l'autre sont esclaves d'une prévention aveugle et d'une opiniâtreté passionnée*. N'est-ce pas les confirmer dans ce jugement, que de déchirer la réputation d'un homme qui nous a quittés, et d'employer contre lui, non pas une réponse modeste, civile, charitable, aux motifs qu'il met au jour, mais une réponse violente, et des invectives personnelles et diffamatoires? Les conquérans d'un prosélyte n'ajoutent guère de foi aux contes que l'on publie contre lui de la part de la religion qu'il a quittée: ils les regardent comme des calomnies atroces, et cela leur persuade de plus en plus qu'il n'y a que de la passion et de l'opiniâtreté, sans aucun mélange de l'esprit évangélique dans ce parti-là. Il est sûr qu'en persécutant par des libelles un transfuge de religion, on l'aliène tout-à-fait. Il serait revenu peut-être dans le bercail, si on lui eût fait connaître sa faute doucement et honnêtement: son retour serait un triomphe que l'on opposerait avec avantage à la victoire dont l'ennemi s'était vanté. On se prive de cela, si l'on irrite cette brebis égarée: il n'est presque pas possible que cet homme ne se sente très-innocent par rapport à quelques faits contenus dans les satires qui le diffament (13). Dès-là il conçoit une mauvaise opinion de ses anciens frères, et du principe qui les conduit. Si les vérités qu'on a divulguées le fâchent, les mensonges ne servent pas peu à augmenter son chagrin; il se remplit de haine contre les personnes qui le disposent à haïr leurs sentimens; de sorte que n'ayant été d'abord qu'un prosélyte extérieur, il le devient quant à l'intérieur. La colère produit cet effet. Il est probable que Jean de Sponde, rempli de cette passion à cause des médisances affreuses qu'on faisait courir con-

* Leclerc et Joly, qui trouvent excellentes les réflexions que Bayle fait, dans cette remarque, sur l'esprit de parti, pensent qu'il oublie quelquefois la censure qu'il en fait ici.

(13) On y fait entrer les oui-dire, les conjectures, les broderies des conteurs, etc.

(11) Conférez la remarque de l'article WID-NAUS, tom. XIV.

(12) Horat., sat. I, lib. II, vs. 45.

tre lui, chassait toutes les idées qui eussent pu lui recommander sa première religion. Il s'affermissait au catholicisme par ressentiment contre les réformés (14). Les discours de du Peron étaient moins propres que cela à l'y confirmer.

Qu'on m'objecte tant qu'on voudra ces paroles du psalmiste, *imple faciem eorum ignominia, quærent nomen tuum, Domine; Seigneur, couvrez-les d'ignominie, et ils chercheront votre nom* (15) : je répondrai que quand on fait cette prière, il en faut laisser l'exécution à la Providence, et non pas aux plumes des écrivains satiriques. Ils ne sont guère propres à faire rentrer dans le bon chemin ceux qu'ils diffament pour s'en être détournés. Ils n'ont guère compris que l'esprit évangélique est un feu qui doit éclairer et échauffer, mais non pas brûler, calciner, stigmatiser. On en doit dire ce qu'un auteur espagnol disait du feu de l'amour honnête, *avile y no quema; alumbrá y no danna; quema y no consume; resplende y no lastima; purifica y no abrasa; y aun calienta y no congora* (16).

Pour ce qui est de l'utilité que l'on prétendait tirer de l'art de se faire craindre par des satires, c'est une chose où il y a du pour et du contre. Je ne voudrais pas nier que des gens qui voient que l'on supporte leurs fautes pendant qu'ils paraissent un peu zélés pour leur religion, mais que s'ils la quittent elles serviront de fond à des libelles diffamatoires, ne puissent être détournés de l'abjuration par la crainte des médisances. Un satirique peut donner de la terreur à ceux qui ne se sentent pas innocents.

*Facit miles strepitum, timor: Facilius ardens
Infernum, timor auctorum, cui ingula mors est
Commodior, laus, sed iniquior, mercedis, a culpa.* (17)

Il peut même jeter l'alarme dans le cœur d'un honnête homme qui est sensible à la belle réputation.

(14) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, septembre 1785, pag. 1735.

(15) Voyez le même Ouvrage 1785 art. 11 p. 181, de la colonne 612.

(16) Guevara, Poésies, à l'occasion de Sion, ou de la dévotion d'Alfonse.

(17) Voyez sur l'art. 1, p. 1735.

On ne connaît que trop le crédit de la calomnie : le témoignage de la conscience ne rassure pas contre la crédulité humaine. Mais enfin, est-ce un profit bien considérable que de retenir des brebis galeuses dans le bercail ? et ne doit-on pas s'imaginer que la peur des médisances sera une faible barrière pour des gens que d'autres passions animent à la révolte, et qui peuvent s'assurer qu'on les recevra à bras ouverts dans l'autre parti, et qu'on les y considérera comme des personnes vertueuses et indignement calomniées (18) ? Le changement de religion est une lessive merveilleuse auprès des convertisseurs; on dirait qu'ils s'approprient le droit de promettre ce que Dieu promet dans l'Écriture : *Quand vos péchés seraient comme cramoisi, ils seront blanchis comme neige; et quand ils seraient rouges comme vermillon, ils deviendront blancs comme laine* (19). Notez que pour affaiblir les nerfs des satires, les adversaires les firent passer pour une ruse, et qu'ils ont enfin prétendu que cette mine éventée ne produisait point d'effet. Citons un auteur moderne.

« Cette déclaration. . . n'est pas » moins inutile au dessein que cet » auteur, (20) s'est proposé, qui est de » noircir la réputation de tous ceux » qui se convertissent, afin que l'ap- » préhension d'être compris parmi » des gens diffamés empêche les au- » tres de se faire catholiques. J'avoue » que lorsque le parti protestant » s'avisa de ce stratagème, il y eut » d'abord des gens assez simples » pour s'y laisser surprendre, et » pour être retenus par-là dans l'er- » reur, de crainte de perdre leur » réputation. Mais cette ruse est de- » venue entièrement inutile, parce » que tout le monde sait aujourd'hui » que les personnes raisonnables, » tant catholiques que prétendus ré-

(18) Voyez la remarque (M) de l'art. CAYET, tom. IV, pag. 267, à la fin, et ces paroles de M. Duclot au père Adam, Des que cet homme M. Cayet, que vous méprisez constamment depuis qu'il a écrit des crimes les plus sales, est parvenu à vous à être reçu à bras ouverts, il est devenu et se montera plus blanc que la neige. Duclot, Réponse au père Adam, III, pag. 173.

(19) Luc, chap. 1, v. 28.

(20) Voyez sur M. Jannet.

« formés, n'ajoutent plus de foi à
 « ces sortes de calomnies, depuis
 « qu'elles sont devenues générales,
 « et qu'elles n'épargnent personne.
 « L'on sait dans le monde qu'il suffit
 « d'être nouveau converti pour per-
 « dre chez les protestans la qualité
 « d'honnête homme, et pour n'être
 « plus rien dans leur esprit de tout ce
 « qu'on y était de bon auparavant (21).
 « Ainsi ceux qui s'amuse à déclai-
 « mer sur ce sujet ont le malheur
 « de n'être écoutés de personne, et
 « d'avoir perdu du temps à aiguiser
 « des traits de médisance qui ne
 « blessent qui que ce soit, et qui re-
 « tombent sur eux-mêmes (22). »

Il y avait quelque chose de bizar-
 re dans l'affaire dont nous parlons.
 Car avant qu'un homme abjurât,
 on lui donnait des marques d'estime
 dans son parti, et on le diffamait
 dans l'autre; mais, dès qu'il avait
 abjuré, les choses changeaient de face.
 Il était satirisé par les anciens frères
 et préconisé par les nouveaux. Le père
 Adam fit ce reproche à ceux de la re-
 ligion, au sujet de l'ex-ministre Cot-
 tibi : mais M. Daillé lui sut bien ren-
 voyer l'éteuf (23) : il lui montra que
 les catholiques qui avaient diffamé,
 par des chansons et par des livres
 imprimés, le ministre Cottibi (24),
 comblèrent d'éloges Cottibi leur néo-
 phyte.

M. Brueys a fait une observation
 qui se rapporte à celle du père Adam.
 « Je ne me justifierai pas ici, dit-il
 « (25), des reproches que me fait
 « un de ces auteurs, d'avoir passé
 « toute ma vie dans les jeux et dans
 « la débauche, d'être un homme
 « sans piété et presque sans religion.
 « Je sais que messieurs de la religion
 « prétendue réformée n'ont pas tou-
 « jours eu de moi ces sentimens-là ;
 « au moins ne les avaient-ils point

« quand tous les ministres de Mont-
 « pellier me faisaient l'honneur de
 « venir assez souvent passer les
 « jours entiers chez moi à la ville
 « et à la campagne ; quand les pro-
 « testans de Languedoc me con-
 « fiaient leurs plus secrètes et leurs
 « plus importantes affaires ; quand
 « ils me députaient à Toulouse et
 « à leurs synodes ; et enfin quand
 « ils faisaient traduire et imprimer
 « à Genève, à Saumur et à Am-
 « sterdam, le livre que je composai
 « pour la défense de leur religion,
 « lorsque j'étais dans leur parti. »

L'ex-capucin, père Basile, qui,
 s'étant fait de la religion, se vit
 diffamé par les catholiques (26), se
 défendit entre autres moyens par l'es-
 time qu'on lui avait toujours té-
 moignée dans son ordre. Voyez son
Menteur confondu, imprimé à Se-
 dan l'an 1639.

(D) *L'on publia imparfait son livre
 de controverse.*] C'est une réponse
 au *Traité des Marques de l'Eglise*, fait
 par Th. de Bèze. Elle contient 317 pa-
 ges in-8°. et fut imprimée à Bordeaux,
 chez Simon Millanges, l'an 1595*, par
 les soins de Florimond de Rémond,
 qui y mit une préface dont j'ai déjà ci-
 té des morceaux. En voici d'autres. *A
 peyne l'auteur estoit-il à my chemin*
 « qu'il se trouva desnudé de plusieurs
 « bons livres qui lui estoyent neces-
 « saires. Pour les recouvrer et pouvoir
 « communiquer avec les doctes, car
 « il n'avoit là autre entretien que
 « de soy mesme, il s'en vint en cette
 « ville de Bourdeaux. Comme jour
 « et nuict il travaille avec une ardeur
 « merveilleuse, et plus que sa santé
 « ne lui pouvoit permettre (car il
 « avoit un corps foible et debile,
 « mais un esprit fort et robuste, la
 « longueur de ses veilles, l'assiduité
 « sur les livres parmy les rigueurs et
 « aspretés inacoustumées de l'hiver
 « passé, luy altererent sa santé,
 « sans que pour cela pourtant il
 « quittast son entreprinse. Et com-
 « me ses amis luy remonstroyent le
 « prejudice qu'il se faisoit d'estre ain-

(21) Voyez dans les Nouvelles de la Républi-
 que des Lettres, août 1686, pag. 879, qu'il a re-
 touché cette remarque. Voyez aussi la Réplique
 de Cottiby, pag. 209, 210, et ce que M. Daillé
 lui répond dans le chapitre XXII de la II^e.
 partie.

(22) Brueys, Réfutation des Réponses faites à
 son Examen, pag. 299, 300, édition de Hollan-
 de, 1686.

(23) Daillé, Réponse à Adam et à Cottiby,
 part. III, chap. IV, VI et VII.

(24) La même, pag. 144, 145.

(25) Brueys, Réfutation, etc., pag. 312.

(26) Voyez le père Véron, dans le livre qu'il
 intitula l'Apostat vicieux.

* Leclerc dit qu'elle fut réimprimée à Paris, en
 1596, in-12 de 429 pages, et croit qu'au lieu de
 317 pages que Bayle donne à l'édition de 1595, il
 faut peut-être lire 317 feuillets.

» si cloué incessamment sur les livres
 » et dans un estude froid et cathar-
 » reus, ne donnant aucun relasche
 » au corps, non plus qu'à l'esprit.
 » Il faut que je me hate (disoit-il)
 » car je prevoy que le soir s'appro-
 » che, qu'il faut meshuy, que je
 » quitte ma garnison. Si je meurs,
 » ce sera honorablement les armes
 » en main, comm'un brave cham-
 » pion chrestien doit faire. Enfin son
 » mal et son indisposition redou-
 » blant avec son travail, il fut saisi
 » d'une pleuresie, laquelle eust bien
 » tost aterrit ce corps maigre et ex-
 » tenué» *Sa maladie.... ne fust
 que de neuf jours.* Vers la fin de la
 préface on trouve ceci : « Or lecteur
 » tu as icy son livre, livre à la veri-
 » té imparfait, qui monstre néant-
 » moins la perfection de son ou-
 » vrier. C'est grand damage qu'il
 » n'ait lieu sa fin, et que ce qui
 » nous reste n'aye sa correction
 » derniere, veu que ce n'est que le
 » plan de ses premières conceptions,
 » qui nous promettoit une disposi-
 » tion en trois livres, et une es-
 » tendue d'arguments plus forts et
 » mieux rangez : affin que je me
 » taise du langage, qui est la par-
 » tie d'un livre, repolie après tou-
 » tes les autres. Dieu sçait si de
 » Sponde en eust esté chiche, pour
 » l'enrichissement de ce qu'il avoit
 » entrepris, luy qui sembloit es-
 » tre accompli de tous les orne-
 » ments d'une éloquence parfaite
 » comme ses escrits tesmoignent,
 » et qui avoit une merveilleuse fa-
 » cilité à desduire naïvement ses
 » imaginations, si qu'à peyne a-on
 » trouvé trois mots trassez (27) dans
 » trois feuilles de tout cest ouvrage.
 » Je croy qu'en ceste partie il estoit
 » inimitable. On eust bien recon-
 » gnu tout à fait sa suffisance au li-
 » vre de *l'Idée des Religions*, qu'il
 » desseignoit; mais la mort a rom-
 » pu ce projet, et plusieurs autres
 » qu'il avoit pour la deffense de
 » l'Eglise (28).

(27) C'est-à-dire ratur's ou effacés.

(28) Florimond de Rémond, préface de la Ré-
 ponse de Sponde au Traité des Marques de l'E-
 glise.

STANCAR S (FRANÇOIS), na-
 tif de Mantoue, a vécu au XVI^e.

siècle *. Il fut l'un de ceux qui
 travaillèrent avec le plus de suc-
 cès à établir dans la Pologne la
 religion réformée. Il avait été
 appelé à Cracovie (A), pour y
 enseigner la langue hébraïque
 (a); mais quand on eut remar-
 qué qu'il faisait couler dans ses
 leçons les dogmes des protestans,
 on le déféra à l'évêque de Craco-
 vie (b), qui lui avait fait avoir
 cette charge, et qui, apprenant
 que c'était un hérétique, ne
 manqua pas de l'envoyer en pri-
 son (c). Il en fut tiré par l'adresse
 ou par le crédit de quelques sei-
 gneurs, et il trouva un bon asile
 dans la maison de Nicolas Oles-
 nicki (d), gentilhomme que la
 qualité, le mérite et le courage
 concouraient à rendre recom-
 dable (e). Il lui proposa de faire
 cesser le culte romain, et d'a-
 battre les images; mais Olesnic-
 ki, ayant consulté ses amis, ne
 jugea pas à propos d'en venir à
 tout d'un coup (B) : il se con-
 tenta de faire la cène dans son
 château, selon les cérémonies qu'il
 plairait à Stancarus de régler.
 Quelque temps après on exécuta
 les premières vues de ce réfor-
 mateur; on chassa les moines
 qui desservaient l'église du lieu,
 on brisa les images, on les ré-
 duisit en cendres (f). Olesnicki

* Pour cet article, Joly renvoie à l'*Examen
 du Pyrrhonisme*, par Crousaz, page 37 et
 suiv.

(a) *Lætus Compend.*, Hist. univers., pag.
 m. 389.

(b) Il s'appelait Samuel Mactéjowski

(c) *Idem*, *ibidem*.

(d) Stanislaus Lubioniecus, Hist. Reform.
 polonicæ, lib. I, cap. V, pag. 31.

(e) *Idem*, *ibidem*, pag. 32.

(f) *Dehinc monachos canobio et imagines
 templo ejecit, quin et has frangi et comburi
 fecit (Olesnickus)*. Lubioniec. Hist. Reform.
 polonicæ, pag. 31.

fonda une église réformée à Pinczovie, l'an 1550, et y attira plusieurs personnes illustres par leur piété et par leur savoir (g). Notre Stancarus y ouvrit une belle école (h), et dressa cinquante règles de réformation pour les églises de Pologne (C). Il fut envoyé en Prusse quelque temps après, et il exerça dans Kœnisberg, pendant une année, la charge de professeur en langue hébraïque (i). Il s'éleva de violentes querelles entre lui et Osiander, et cela eut des suites funestes à l'orthodoxie. Osiander enseignait que l'homme est justifié par la justice essentielle de Dieu, et que Jésus-Christ est notre justice selon la nature divine. Stancarus, un peu trop ardent à contredire, et s'éloignant de cette erreur avec trop de véhémence, passa dans l'extrémité opposée; car il soutint que Jésus-Christ n'est notre médiateur que selon sa nature humaine (k). On dit qu'il puisa cette doctrine dans Pierre Lombard, et qu'il admirait cet auteur (D). Il la voulut établir dans la Pologne; mais il trouva des oppositions qu'il ne put vaincre. Elle fut condamnée dans quelques synodes (l) (E), et cette condamnation fut confirmée dans celui de Xian, où se trouvèrent cinquante ministres, et la plupart des grands seigneurs du parti, avec beaucoup de noblesse, l'an 1560. Néanmoins les églises de

Pologne furent troublées par cette dispute pendant la vie de Stancarus (F). Après qu'il fut mort à Stobnitz, chez Pierre Zborow (m), on ne parla plus de cela; mais on vit que, par accident, l'arianisme en avait tiré de nouvelles forces (G). Cela pourrait donner lieu à beaucoup de réflexions (H). Stancarus perdit tout le mérite de ses premières actions par les troubles qu'il excita dans la suite, ayant donné trop d'essor à sa vanité et à sa subtilité (n). Il publia divers écrits (I). On s'abuse pitoyablement sur la qualité de ses opinions, comme je le ferai voir en marquant les fautes de M. Moréri (K). Il versait des torrens d'injures dans les écrits qu'il composait contre ses antagonistes; et il s'excusait de cela sur le droit de repréailles, et sur l'importance des hérésies qu'il croyait combattre, et même sur l'exemple des apôtres (o). Il se glorifiait d'avoir été persécuté et condamné comme le fut saint Athanase (L). Je sais qu'il enseigna en Transylvanie, mais je ne sais pas en quel temps (p). Le livre intitulé *Chimæra* (q), que Stanislas Orichovius fit contre lui, contient beaucoup de raisons et beaucoup d'injures; mais pour ce qui est des raisons, elles ne tendent qu'à prouver qu'il faut que sa majesté polonaise exter-

(m) *Idem*, *ibidem*.

(n) Voyez la remarque (I).

(o) Voyez l'épître dédicatoire de sa Réponse aux Théologiens de Zurich et de Genève.

(p) Stancarus, de Trinitate et Mediatore, adversus Tigurin., au 7^e. feuillet de la feuille F.

(q) Il fut imprimé à Cologne, l'an 1563, in-8^o.

(g) *Idem*, *ibidem*, pag. 33.

(h) Lætus Compend., Hist. univers., pag. m. 389.

(i) Micrælius, Syntagm. Hist. eccles., pag. m. 866, 870.

(k) *Idem*, *ibidem*, pag. 866.

(l) Lætus, Compend. Hist. univers., pag. 411.

mine cette homme-là et tous ceux qui sèment de nouvelles opinions dans le royaume. C'est ainsi qu'il trouve qu'il faut réfuter les argumens des sectaires. Il avoue qu'il avait épousé une femme pendant sa prêtrise ; mais il dissimule la révolte que Stancarus lui reprochait (M).

Ajoutons quelque chose à ce que j'en ai déjà dit. Il y a des auteurs qui disent qu'il était à Villac (r) lorsque l'évêque de Cracovie le fit venir au commencement de l'année 1550 (N), pour enseigner la langue sainte. Ils racontent qu'étant échappé des prisons de ce prélat (s), il se retira à Dubreczko, chez Stanislas Stadnizki, et qu'il y ouvrit une école qui fut assez florissante pendant la vie de ce Stanislas ; qu'après la mort de ce patron, il se retira chez Hiérôme Philipow, et puis à Pinczowie chez Nicolas Olesnicki. Nous avons cité (t) un écrivain polonais qui met à l'année 1550 la fondation de l'église réformée de Pinczowie ; mais Régenvolscius la met à l'an 1559 (O). Il observe que Stancarus fut appelé de ce lieu-là par le comte d'Ostrorog, pour réformer les églises de la grande Pologne, et qu'on lui associa pour compagnon d'œuvre Félix Cruciger (v). Notez que Stancarus reçut à Bâle le doctorat en médecine, et que Sigismond Auguste lui donna l'indigénat de Pologne, l'an 1569 (x). Il mourut

à Stobnits, le 12 de novembre 1574, à l'âge de soixante et treize ans. FRANÇOIS STANCARUS, son fils, né le 2 d'octobre 1562, fut ministre de l'église d'Oxa jusques à sa mort, qui arriva le 28 de mars 1621 (y).

(y) *Idem, ibidem.*

(A) *Il avait été appelé à Cracovie.* Jean Lætus assure que l'évêque même de Cracovie l'y appela pour la chaire de professeur en hébreu. *A Maciejowie episcopo Cracoviensi evocatus erat ut linguam S. Cracovia doceret* (1). Mais d'autres (2) disent qu'ayant été chassé d'Italie comme hérétique, et n'ayant pu s'établir en Allemagne, il s'en alla en Pologne où on lui permit d'enseigner la langue sainte dans le collège de Cracovie, parce que l'on ignorait ce qu'il était, et qu'on savait seulement qu'il entendait cette langue. Comme ceux qui disent cela sont tout à la fois ses ennemis et les amis de l'évêque de Cracovie, ils pourraient avoir supprimé quelque circonstance. Je crois néanmoins que cet évêque ne le fit point venir d'Italie, et qu'il ne le connut propre à enseigner la langue sainte qu'après l'avoir vu en Pologne. Voyez la remarque (N).

(B) *Olesnicki... ne jugea pas à propos d'en venir là tout d'un coup.* Voyons le récit d'un catholique romain : *Cæpit errorem (Stancarus) instaurare Zwinglii, in idque operam dare, ut abduceret Olesnecium à religione paternâ et persuaderet illi religionem externam. Cujus ad præscriptum imagines è fano tolli, cœnam pro usitatâ peregrinam institui, sacra quæ monachi in ejus oppidi fano religionibus vetustis administrabant, explodi jubet. Erat hoc fanum cum adjunctâ monachorum domo, munificentia Sbignei Olesnecii operosè constructum ac liberaliter ditatum, quod profanare Stancarus properabat, ejus consilium cum Olesnecio videretur periculosum esse, ne quid inconside-*

(r) *Ville de Carinthie.*

(s) *Voyez la remarque (O).*

(t) *Dans le corps de l'article, ci-dessus, citation (g).*

(v) *Tiré de Régenvolscius, Hist. eccles. Slavon. Provin., pag. 125, 126.*

(x) *Idem, ibidem, pag. 414.*

(1) Jo. Lætus, *Compend. Hist. univ.*, pag. m. 389.

(2) Stanislaus Orichovius, in *Chimæra*, folio 4 et 23.

eret, vocat amicos ac in con-
dhibet, in quo, variatis sen-
illa postremo vicit, ut imagi-
reliqua suppellectili salvæ in-
nerent: monachi etiam vete-
to sacra facerent, quod nihil
erum mutari tum posset im-
desse regem in proximo, epi-
etiam Cracoviâ nondum dis-
, fore hisce rebus mutandis
opus magis idoneum. In præ-
lacere cœnam institui, idque
arce privatim, non in fano
quod in oppido subjectum est
undum hanc sententiam per-
Stancaro novæ cœnæ modum
ere, ac illius usum docere (3).

connaître par-là le tempéra-
Stancarus. S'il n'eut pas le
persévérance, ce ne fut point
de sa tiédeur: il était bouil-
on patron, homme d'épée,
eau sur ce grand feu, par le
des laïques qui examinèrent
aire. Notez, je vous prie, une
ce de l'auteur socinien que
. Il rapporte tout le passage
ur prouver, par le témoignage
naliste polonais, que Stanca-
chasser les moines et abattre
ges; et cependant le passage
nnaliste nous enseigne que
fut point fait; où est donc le
it du sieur Lubieniêski?
ponde lui eût pu apprendre
eût fallu citer (4). *Adversus*
um prodit Orichovii Roxola-
ns libellus titulo Chimæra...
. (5) *eum Pinczoviam Craco-*
nicipii oppidum se contulis-
ue punico incitatum furore in
irruisse, imagines sanctorum
se, memorias martyrum de-
, altaria evertisse, sacra pro-
, gazam ecclesiasticam diri-
denique sacerdotes ex oppido
indisse. Voyez la remarque

Il dressa cinquante règles de
tion pour les églises de Polo-
n lui ferait tort si l'on suppo-
il fut un réformateur séden-
ui, s'arrêtant à son école de
rie, envoyait de toutes parts
res ou ses conseils. Il est sûr
chovius, *Annal.* III, *apud Stanislaum*
cium, Hist. Reformat. Polonicæ, lib. I,
pag. 31, 32.
ndanus, *ad ann. 1551, num. 22, p. 538.*
chovius, in *Chimæra*, fol. m. 24 verso.

qu'il payait de sa personne. Stanca-
rus ecclesias à papatu reformavit.
L canones instaurandarum eccle-
siarum conscripsit (6). Cette preuve
étant trop faible, ne la considérez
pas; arrêtez-vous à celle-ci: Stanca-
rus.... *ad reformandas ecclesias ab*
anno 1553, magno studio incubuerat:
in quam rem hortatu Jacobi comitis
Ostrorogii libros conscripserat. Cum
enim ei, tum Felici Crucigero et aliis
püs viris, motâ in ditione Cracovien-
si persecutione... aliæ sedes quietæ
quærendæ essent, in majorem Polo-
niam concesserat et Ostrorogii protec-
tu tutus permanserat. A quo anno
1553 dimissus in minorem Poloniam
cum eodem illo Crucigero reverterat
et reformandis ab idololatriâ ecclesiis
pro tempore operam dederat, favore
Stanislai Stadnicii, Hieronymi Philipo-
vii, Nicolai Olesnicii, et aliorum
patronorum virorum nobilissimorum
et generosissimorum fretus (7).

(D) *On dit qu'il puisa cette doctri-*
ne dans Pierre Lombard, et qu'il ad-
mirait cet auteur.] Voici ce que j'ai
lu depuis long-temps dans Micræ-
lius. *Hic homo tanti fecit magistrum*
sententiarum, ex cujus lacunis hau-
serat errorem, ut dicere non sit veri-
tus, unum Petrum Lombardum plus
valere quàm C Lutheros, CC Me-
lanchthones, CCC Bullingeros, CCCC
Martyres et Io Calvinos: ex quibus
omnibus, si in mortario contunde-
rentur, non exprimeretur una uncia
veræ theologiæ (8). Florimond de Ré-
mond (9), qui a rapporté une partie
de ces choses et quelques autres,
cite l'Apologie de Stancarus contre
les théologiens de Zurich. Je l'ai con-
sultée, et j'y ai trouvé (10) les paro-
les de Micrælius. Notez que l'auteur
se vante d'avoir tiré des saints pères
sa doctrine, et non pas de Pierre
Lombard, qui n'a fait, dit-il, que
recueillir les autorités des pères et
les dogmes de l'église.

(E).... Elle fut condamnée dans

(6) *Lætus Compend., Hist. univ., p. m. 389.*

(7) *Stanislaus Lubieniecus, in Hist. Reformat.,*
Polon., lib. II, cap. VI, pag. 116, 117.

(8) *Micrælius, Syntagm. Hist. eccles., p. 890.*

(9) *Flor. de Rémond, Histoire de la Naissance*
et Progrès de l'Hérésie, liv. II, chap. XV, pag.
m. 222.

(10) *Au feuillet k, 5, edit. Cracoviens., 1562,*
in-8°.

quelques synodes.] Jean Lætus (11) en nomme trois, celui de Sendomir, celui de Vladislavie et celui de Pincovie. Mais Lubieniëski assure que l'opinion de Stancarus fut tellement discutée (12) dans le synode de Pincovie, au mois de novembre 1558, si bien défendue d'un côté, si bien attaquée de l'autre, que les parties se retirèrent sans rien conclure et sans que la victoire se fût déclarée. *Æquo tunc Marte ab utrinque discessum est, quoque cum suis sententiis ad sua, Stancaro Dubietzcum ad patronum Stanislaüm Stadnicium revertente* (13).

(F) *Les églises de Pologne furent troublées par cette dispute pendant la vie de Stancarus.*] Nous venons de voir qu'il avait des partisans dans les synodes. Il ne s'en faut pas étonner; c'était un homme qui savait les langues et les pères, qui avait de l'esprit; qui pouvait parler, qui pouvait écrire, qui s'entêta de son sentiment; et il disputait sur une matière très-difficile, et qui ne donne qu'un trop beau jeu à l'audace des dialecticiens. Il serait donc surprenant qu'il n'eût point eu de disciples. *Stancarus ut multū erat non tantum linguarum scientiā, sed et eruditione, ex scripturis et antiquitate sententiam suam ratione profectō suffragante probabat* (14). Ni Jean Læsus, ni Lismanin, ni Gonézius, ni Crovicius, ni Blandrata, ni plusieurs autres ne purent jamais le faire changer de sentiment (15). Les églises de Pologne, alarmées de ces divisions et embarrassées des subtilités de cet homme, consultèrent le consistoire de Genève, qui leur fit donner par Calvin une courte et bonne instruction, l'an 1560 (16). Il la fallut soutenir par un autre écrit bien raisonné qui se trouve parmi les lettres de Calvin (17). On y ménage la personne de Stancarus, quoiqu'on se plaigne de son emportement contre Mélanchton. Celui-ci, et Pierre Martyr, pu-

blièrent quelque chose contre sa doctrine. Le premier le fit avec beaucoup de modération, sachant qu'il avait affaire à un emporté (18). Stancarus ne se soumit point aux synodes qui le condamnèrent. On voit par la lettre que les ministres de Pologne écrivirent à l'église de Strasbourg, l'an 1562 (19), qu'il les accusait d'arianisme, et qu'il introduisait une espèce de sabellianisme. Il demanda instamment une nouvelle conférence; mais elle lui fut refusée, et ses livres furent condamnés et brûlés. *Pincovienses, rejectā cum Stancaro, quam multum expetebat, disputationem, in dubium vel in disputationem trahi communem ecclesie sententiam, in gratiam unius iniqui et arrogantis hominis, indignum existimantes, libros ejus condemnasse, et tradidisse rogo, lego apud Stanislaüm Hosium, in judicio de censurā Heidelbergensium, ac Tigrinorum, de dogmate contra Trinitatem in Polonia tum sparso* (20). Le schisme durait encore l'an 1568. Cela paraît par une lettre de Théodore de Bèze, où il exhorte les schismatiques, et nommément Stancarus, à se soumettre à la confession, et moyennant cela il se persuade qu'on leur redonnerait de bon cœur la main d'association. Je rapporterai ses paroles d'autant plus agréablement, qu'elles nous apprennent une circonstance curieuse; c'est que Stancarus offrait des formulaires de foi pleins d'expressions ambiguës. *Omnes illos qui à vobis discessionem fecerunt, totque consequutis malis aditum patefecerunt, ipsumque adeo Stancarum, precor et obtestor per viscera misericordie Dei nostri, ut et sui et pacis ecclesiarum majorem habeant rationem, istaque abjectā in defendendo semel arrepto dogmate pertinaci, in animum inducant cum ecclesiis in verā fraternam gratiam, abolitis prioribus omnibus, redire, et syno-*

(11) Lætus, Compend. Hist. univ., pag. 411.

(12) *Acriter discussa fuit.* Stanislas Lubieniëski, Hist. Reform. Polon., pag. 117.

(13) *Idem, ibidem.*

(14) *Idem, ibidem.*

(15) *Idem, ibidem, pag. 118.*

(16) Elle est parmi les Opuscules de Calvin, pag. m. 682.

(17) C'est la lettre CCCI.II.

(18) *Responsionem de Stancari controversiā perscripsi, quā multo est et brevior et summius quā postulat magnitudo causæ. Sed hominem iracundum et biliosum non volui accendere.* Melancht., epist. DCCCIX, lib. IV, pag. m. 95. Elle est datée de l'an 1553.

(19) Elle est la première parmi celles de Zacharius. Voyez Hoornebeck, in Apparatu ad Controv. socinianas, pag. 29.

(20) Hoornebeck, ibidem.

ris omnium ecclesiarum orthodoxarum confessionibus apertè potius acquiescere, quàm novas et ambiguas conciliationum formulas scribendo, suspicionem præbere, quasi fucare potius manifestè defensos errores, quàm semel abjectis illis, veram cum fratribus concordiam inire velint. Id verò si fecerint, non dubito quin dextram illis ultrò præbeatis, exultent in cælis angeli, applaudant omnes ecclesiæ (21). Nous verrons ci-dessous (22) ce qu'il disait des persécutions qu'il avait souffertes.

(G) *Par accident l'arianisme en avait tiré de nouvelles forces.*] La principale batterie de Stancarus était de dire, si Jésus-Christ a été médiateur en tant que Dieu, il est moindre de son père quant à la nature divine, il n'est donc point co-essentiel à Dieu le père; ceux donc qui le font médiateur en tant que Dieu renouvellent l'hérésie des ariens. Il pressait cette conséquence avec toutes les subtilités que son esprit et la nature du sujet lui purent fournir. Cela donna lieu à un tiers parti: il y eut des gens qui, ébranlés d'un côté par ses raisons, et de l'autre par les arguments de ses adversaires, établirent que Jésus-Christ faisait l'office de médiateur, et à l'égard de l'humanité dont il s'était revêtu au sein de Marie, et à l'égard d'une nature divine inférieure à celle du Père Éternel. Blandrata, et quelques autres fugitifs de Genève pour des erreurs qui se rapportaient à la trinité, se prévalurent des raisons de Stancarus; ils prétendirent que ses adversaires ne les pouvant bien résoudre, il fallait chercher un autre système. Voilà d'où naquirent les trithéïtes de Pologne, les ariens, enfin les soci-niens. Le sieur Lubienietski prétend que le synode de Pinczovie, où l'on disputa profondément la cause de Stancarus, et où l'avantage du combat fut égal, ouvrit la porte à la destruction de la doctrine de la trinité. *Hæc mox, ut et illa Serveti de præminentia patris viros pios et doctos ad hoc argumentum discutendum haud leviter incitavit. Itaque*

*merito illam synodum Pinczoviæ anno 1558 celebratam Andreas Lubieniecus senior in MS. de synodis magnum ingressum ad demoliendum dogma trinitatis fecisse dixit.... Et certè ex his, quæ secuta sunt in illâ Pinczovianâ synodo portam ad discutendam vulgò recepta dogmata apertam esse, nemo non videbit. Hoc enim ipso anno, cum venisset Pinczoviam Blandrata, quem invidia Calvini Genèvâ expulerat, habitis Pinczoviæ cum Lismanino, multis de hoc argumento sermonibus, et videns Stancari adversarios ei non satisfacisse, tantum effecit, ut et ille de dogmate trinitatis dubitare incœperit. Hinc Lismaninus in suspicionem arianismi apud ministros inolitatis erroribus tenaciùs adhærentes incidit (23). Calvin avait toujours craint que les adversaires de Stancarus ne se jetassent dans une autre extrémité, et il vit avec douleur que sa crainte n'avait pas été sans fondement. Voici ce qu'il écrivit aux frères de ce pays-là: *Tabulam nuper in Poloniâ editam, quæ Christum et Spiritum Sanctum alios à Patre deos facit, non sine acerbissimo mœrore inspexi. Pridem me hæc cura non abs re anxium tenuit, ne fratres minùs in Scripturâ exercitatos abriperet Stancari importunitas, ut vitandæ unius absurditatis causâ, in aliam foediorem laberentur. Accidit ergò, quod timui, ac tristi exemplo patefactum est quàm noxia sit pestis contentio, ubi magis propositum est, adversarium vincere, quàm bonam causam simpliciter tueri. Crassum Stancari delirium merito à fratribus polonicis repudiatum est. Sed dum sibi ab unâ diaboli astutiâ cavent, obrepsit alter impostor Blandrata Stancaro deterior: et hæc occasione abusus est ad errorem non minùs detestabilem spargendum (24). Tirons d'une autre lettre, qu'il leur écrivit en 1563, un très-beau passage qui nous montre les mauvais effets de la dispute, et la malédiction que Dieu répand pour l'ordinaire sur le travail de ceux qui disputent bien**

(23) Stanisl. Lubieniecus, in Hist. Reform. Polon., pag. 118.

(24) Calvin., in Admonitione ad Fratres polonos, ne triplicem in Deo essentiam pro tribus personis imaginando tres sibi deos fabricent. Init., pag. 683 Tractatum theologic.

(21) Theod. Beza, epist. XXVIII, pag. 241, tom. III Operum. Elle est datée du 1^{er} de septembre 1568.

(22) Dans la remarque (L).

moins afin que la vérité triomphe , qu'afin qu'ils aient le plaisir de fouler aux pieds leur adversaire. (25) *Porro teterrimus hic error , qui apud vos grassatur , favorem obtinuit ex immodico contentionis fervore. Nam cum Stancarus insulsus sophista , et rabula improbissimus commenta sua ingereret , Christum mediatorem duntaxat esse , quatenus homo est , ideòque apud totam trinitatem intercedere , optimum compendium quidam esse duxerunt , si responderent solum patrem verè et propriè esse Deum. Ita effugium illud nimis cupidè multi arripuerunt , quòd ita putarent nullo negotio refutari Stancari ineptias. Sic ut veteri proverbio dicitur , nimium altercando veritas amissa fuit. Equidem non dubito quosdam inscitia vel inconsideratà facilitate lapsos esse : verum conjicere simul licet , nonnullos (26) astutè captasse occasionem , ut execrable delirium , quod plausibile fore sperabant , simplicibus impune obtruderent.* C'est-à-dire , selon la version française des Opuscules de Calvin : « Au reste cest erreur » pernicieux et execrable , qui est » semé par votre pays , a obtenu fa- » veur et credit par le moyen d'une » trop grande ardeur de contention. » Car lors que Stancarus , ce sophiste » et criard enragé , mettoit en avant » ses resveries , à savoir que Jesus- » Christ est seulement mediateur , » entant qu'il est homme , et pour- » tant qu'il intercede envers toute » la trinité , aucuns estimerent que » le meilleur et le plus expedient » estoit s'ils respondoient que le » pere seul est vrayement et propre- » ment Dieu. Ainsi plusieurs s'ar- » resterent par trop ardemment à » ce subterfuge-la , pource qu'ils » pensoient que par ce moyen Stan- » carus seroit aisément rembarré » avec toutes ses sottises. Ainsi , com- » me dit le proverbe ancien , la ve- » rité a esté perdue en trop deba- » tant. Et pour vray je ne doute » point qu'aucuns ne soyent tombez » par ignorance , ou par une faci- » lité inconsiderée : mais il y a bien » apparence aussi que d'autres ont

» cherché finement l'occasion de » pouvoir sans danger mettre en » avant aux simples et idiots ceste » forcenerie execrable , laquelle ils es- » peroient leur estre agreable et » plaisante (27). » Théodore de Beze reconnaît aussi que le trithéisme et l'arianisme , qui se renouvelèrent dans la Pologne , tirèrent leur origine des disputes de Stancarus (28).

(H) *Cela pourrait donner lieu à beaucoup de réflexions.*] Je n'en ferai néanmoins qu'un petit nombre , et je commencerai par les plaintes que font certaines personnes contre les sciences. Ne vaudrait-il pas mieux supprimer les académies que d'entretenir tant de professeurs en toutes sortes de facultés ? Ce sont eux qui font naître les hérésies , ou qui élèvent ceux qui répandent et qui multiplient l'erreur. Le peuple , c'est-à-dire tous ceux qui ne sont point appelés à expliquer les matières de religion , conservent sain et entier tout le dépôt de la foi qu'on leur confie. Apprenez-leur une fois qu'il faut croire la trinité des personnes , l'unité de la nature divine , l'incarnation du Verbe , sa médiation , etc. , ils croiront tous ces mystères sans jamais en altérer la pureté , et sans s'inquiéter les uns les autres. Mais les docteurs n'en usent pas de cette manière : les uns veulent se distinguer par des interprétations subtiles , et les autres ne veulent pas le leur permettre. Cela donne lieu à des disputes qui troublent la source et qui la partagent en plusieurs ruisseaux bourbeux. Le premier partage est bientôt suivi du second , et ainsi de suite : la fécondité , ou plutôt la contagion en ce genre-là est surprenante. Vous n'entendez plus parler bientôt après que de sectaires apollinaristes , ariens , eutychiens , macédoniens , monothélites , nestoriens , sabelliens , etc. (29). Si l'on dressait l'arbre généalogique des hérésies , on verrait que leur filiation est fondée

(25) Calvin. , in Admonit. ad Fratres polonos , pag. 686.

(26) Il entend Blandrata , Gentilis , Jean-Paul Alciat , qu'il nomme peu après.

(27) Recueil des Opuscules , c'est-à-dire petit Traité de M. Jean Calvin , pag. 2296 , édit. de Genève , 1611.

(28) Beza , in Apologiâ alterâ ad Claudium de Xaintes , pag. 345 , tom. II Operum. Voyez aussi ce qu'il dit dans la Vie de Calvin , à l'ann. 1560 , pag. 381 tom. III Operum.

(29) On suit l'ordre alphabétique et non pas le chronologique.

principalement sur ces deux causes : les disputans se veulent trop éloigner de leurs adversaires, ce qui fait qu'ils passent jusqu'à l'autre extrémité ; 2°. le désir de vaincre les ennemis à pousser si loin leurs objections, qu'elles peuvent ou leur être requises ou favoriser un tiers parti.

fait-on pour remédier à cet inconvénient ? On abandonne le terrain où on ne peut défendre, et l'on se réfugie de quelque nouvelle invention. Cela produit un système tout différent, qu'un autre docteur révoquera de nouveau, ne le trouvant pas assez arrondi ; et ainsi de suite. L'autre, s'imaginant que les deux partis vainquent et sont vaincus tour à tour, selon qu'ils agissent offensivement, ou qu'ils se tiennent sur la défensive, se croit obligé de choisir une nouvelle hypothèse. On a vu tous ces désordres dans l'affaire de Stancarus. Il se brouilla avec Osiander, collègue dans l'académie de Koberg ; et pour le mieux combattre, il donna à l'humanité de Jésus-Christ tout ce que l'autre donnait à la nature divine. Passant de Königsberg à Francfort-sur-l'Oder (30), il y eut un antagoniste (31) qui se jeta dans une nouvelle extrémité pour mieux contre-carrer ; car on prétendit (32) qu'il enseigna que Jésus-Christ, notre justification et notre médiateur en tant que Dieu et en tant qu'homme, était mort selon sa nature divine. Stancarus, s'en retourna en Pologne, y soutint si chaudement son opinion, et accusa si ardemment ses adversaires de favoriser l'arianisme, qu'il donna lieu à plusieurs personnes de renouveler la secte des ariens, et puis celle des samonéens. Je crois qu'on jugea, que les objections des autres ministres prouvaient que l'humanité de Jésus-Christ n'était point une médiation ; 2°. que ses objections prouvaient qu'un fils de Dieu essentiel ne pouvait pas être médiateur. On prit donc un milieu entre ces extrémités. Ce fut de dire que Jésus-Christ, fils de Dieu non coes-

sentiel, et revêtu de notre nature, était notre médiateur, quant à la nature humaine et quant à la nature spirituelle qu'il avait eue avant que de naître. Voilà les malheureux fruits des disputes théologiques et des chaires professorales.

Il y a une autre chose à considérer. Qu'un professeur avance une nouvelle pensée, et qu'il donne lieu de croire qu'il le fait pour s'acquérir du renom, il s'élève tout aussitôt un antagoniste qui lui soutient que cette pensée est mauvaise. Peu à peu ils s'échauffent, et enfin ils s'entre-haïssent tout de bon. Pour colorer les mouvemens qu'ils se donnent, si semblables aux passions humaines que rien plus, il faut que l'agresseur dise qu'il s'agit d'une affaire très-importante au bien de l'église. L'attaqué doit dire la même chose, et faire voir que l'opinion qu'il a changée donnait de grands avantages à l'ennemi. Après cela, il n'y a plus de moyen de reculer ; il faut que les supérieurs parlent. Or quel est le fruit ordinaire de leurs décisions ? Un schisme actuel ou un schisme virtuel. Rien de tout cela n'arriverait si l'on n'avait pas pour ses pensées une opinion avantageuse. Si Stancarus, par exemple, eût avoué, comme il le devait, que son opinion importait peu au bien de l'église, il ne se fût pas fait un point d'honneur de la maintenir ; il eût gardé le silence dès qu'il eût vu qu'en la soutenant, il causait des troubles. Combien de désordres eût-on épargnés au monde si l'on se fût contenté de disputer sur les choses nécessaires au salut ? Osiander et Stancarus n'eussent pas écrit deux pages en ce cas-là l'un contre l'autre ; car, en bonne foi, y a-t-il des gens, parmi le peuple, qui se règlent sur l'un ou l'autre de ces dogmes, quand ils mettent leur confiance dans la mort de Jésus-Christ ? Les docteurs mêmes qui ont le plus disputé sur ces questions ne l'adorent-ils pas sans songer à ces distinctions de nature humaine et de nature divine ?

Voici une autre considération. Dans tous les pays où il y a bien des personnes gagées pour expliquer tout un corps de théologie, il arrivera toujours que quelqu'un aura la té-

(30) Melch. Adam., in Vit. theol. Germanor., t. 234.

(31) Nomme André Musculus.

(32) Staphylus, apud Prætorium, voce Stancarus, pag. 458.

mérité de remuer des questions qu'il vaudrait mieux laisser en repos (33), comme des bornes qui séparent les héritages. Or l'exemple de celui-là est fort à craindre ; car chacun se croit permis ce qu'il voit faire à des gens qui n'ont pas plus d'autorité que lui ; et de là vient que les nouvelles disputes ne s'élèvent jamais plus facilement que lorsqu'elles ont été précédées depuis peu par plusieurs autres. Ceci tend à condamner la multitude des académies.

Répondons en peu de mots à toutes ces plaintes. C'est une maxime de la dernière certitude, que l'abus des bonnes choses n'en doit pas ôter l'usage : puis donc qu'il est très-digne de l'homme de cultiver son esprit, et que l'établissement des maîtres préposés à cette culture est bon, il ne faut pas l'abolir sous prétexte que quelques savans abusent de leurs lumières pour exciter des disputes théologiques. Ajoutons à cela que les maux de l'ignorance sont encore plus à craindre. Elle n'ôte pas les divisions ; sans avoir été à l'académie, il se trouverait des gens moins grossiers que d'autres, qui auraient l'audace et la vanité de semer des dogmes, et qui les établiraient d'autant plus facilement que leurs auditeurs seraient sots.

Finissons par déplorer l'état misérable du genre humain. Il ne peut sortir d'un mal que par un autre ; guérissez-le de l'ignorance, vous l'exposez à des disputes scandaleuses, et qui quelquefois ébranlent et renversent même le gouvernement.

(I) *Il publia divers écrits.*] Une Grammaire hébraïque, à Bâle, 1546. Une Exposition de l'Épître de saint Jacques, avec la Conciliation de quelques passages de l'Écriture, à Bâle, 1547. Cette conciliation fut tirée presque mot à mot des Commentaires de Bullinger (34). On pourra donc le joindre au Catalogue des Plagiaires. *De decem Captivitatibus Judæorum; De Sanguine Zachariæ*, et plusieurs autres traités dont vous trouverez le titre dans l'Épitome de Gesner. Je me

(33) Μὴ κίνηι Καμαρίαν, ἀκίνητος γὰρ ἀμύμων.

Ne move Camarinam, immota enim melior. Stephan. Bysant., voce Καμαρίνα.

(34) Epit. Biblioth. Gesneri, pag. 245.

contente de copier ce qui suit : *De Trinitate et Mediatore Domino nostro Jesu Christo, adversus Henricum Bullingerum, Petrum Martyrem, et Johannem Calvinum, et reliquos Tigurinae ac Genevensis ecclesiae ministros, ecclesiae Dei perturbatores. De Trinitate, et Unitate Dei, deque Incarnatione et Mediatione Domini nostri Jesu Christi adversus tritheistas, arianos, eutychianos, macharianos, cerinthianos, ebionitas, et photinianos. Opus novum de Reformatione tum doctrinae christianae, tum verae intelligentiae sacramentorum, cum maturâ consideratione et fundamento Scripturae Sanctae et consilio SS. patrum*, à Bâle, 1547, in-8°. (35). On remarque dans l'Épitome de Gesner, que le livre de Stancarus contre les ministres de Zurich et de Genève est tout plein d'injures, et que Josias Simler le réfuta. Voici une apostrophe de Stancarus : *Conclusum est, ô Calvine, doctrinam tuam de filio Dei esse planè arianam, à quâ resiliâs quàm primum te oro atque obsecro, et has haeresees quàm citius fieri potest retractes, et liberares ecclesiam Dei ab istis blasphemiiis quibus eam contaminasti* (36). Il dit ailleurs qu'il a démontré que les églises qu'on appelait réformées étaient ariennes et eutychiennes. *Omnes ecclesiae quas vos appellatis reformatas, per Evangelium filii Dei, arianæ et eutychianæ sunt, nec hoc negari potest, ut supra demonstrativè probavi* (37). André Jurgiewski, chanoine de Wilna, allègue ces deux passages dans son *Bellum quinti Evangelii* (38). Vous connaîtrez par-là que Calvin et Stancarus se disaient les mêmes injures : chacun d'eux accusait l'autre d'être un blasphémateur et un perturbateur de l'église ; et si Calvin s'en prenait à la vanité de Stancarus, je ne doute pas que celui-ci ne se servît du même reproche. *Est illud non absurdum modò, sed exitiale commentum, quo vir ille fastu turgidus et novitatis nimium cupidus orthodoxæ fidei principia labefactare co-*

(35) Tiré de l'Épitome de Gesner, *ibidem*.

(36) Stancarus contra ministros Genevenses et Tigurinos, folio 118, 123, apud Jurgiewiczium, ubi infra.

(37) Idem, *ibidem*, folio 94, 95, apud eund.

(38) Andreas Jurgiewiczus, *Bellum quinti Evangelii*, pag. 161, 162, edit. Colon., 1595.

natus est. Dolendum sanè est, quòd hominem qui prodesse alioqui poterat mater hæreseôn ambitio ad nocendum impulit. Adeò enim frivola sunt quas obtendit rationes, ut satis appareat, nihil aliud quàm acuti ingenii famam ab aliis dissentiendo captasse (39).....
Utinam his moveatur Stancarus : quod tunc demùm ferè sperandum est, ubi ingenium, quod suâ vanitate nimis in sublime elatum est, ad mansuetudinem et modestiam se flexerit (40).

(K) *En marquant les fautes de M. Moréri.*] « Il dit que Stancarus » voulut s'opposer aux erreurs d'Osiander, que l'humanité de Jésus-Christ est la cause de notre justification ; et dans ce dessein il tomba » dans l'extrémité contraire, et combattit en arien la divinité du fils » de Dieu. » Il cite *Florimond de Rémond, Bellarmin, Onuphre et Gaultier*. I. La première faute est de prétendre qu'Osiander enseignait que l'humanité de Jésus-Christ est la cause de notre justification ; il fallait dire, au contraire, qu'il enseignait que la justice essentielle de Dieu, et que Jésus-Christ, en tant que Dieu, sont notre justification. II. La deuxième faute, suite inévitable de la première, consiste à dire que Stancarus enseigna que la divinité de Jésus-Christ est la cause de notre justification. Quel renversement ! son dogme était diamétralement opposé à celui-là. III. Tant s'en faut qu'il combattît en arien la divinité de Jésus-Christ, qu'au contraire il ne s'heurta à son dogme que parce qu'il prétendit que le sentiment opposé entraînait nécessairement dans l'arianisme. Standius, qui a fourré dans le Catalogue des Antitrinitaires tout autant de gens qu'il a pu, et quelquefois sous des prétextes équivoques, n'y a point mis Stancarus ; marque évidente que ce n'était pas un théologien qui eût attaqué le moins du monde la divinité coessentielle de Jésus-Christ. M. Moréri erre donc grossièrement quant au fait. IV. Comptons-lui pour une quatrième faute son inconséquence. Il avait cru fausement que le dogme d'Osiander attribuait toute notre jus-

tification à l'humanité de Jésus-Christ. Comment donc a-t-il osé dire que Stancarus, s'opposant à Osiander jusques à tomber dans l'extrémité contraire, attaqua la divinité du Messie ? Car la suite naturelle de l'opposition diamétrale que M. Moréri suppose entre ces deux hommes est que Stancarus ait soutenu rigidelement les intérêts de la nature divine du médiateur. Il le fit aussi. V. Enfin les auteurs qu'on cite disent le contraire de ce qu'on leur attribue touchant l'erreur d'Osiander. Je me contenterai de prouver cela à l'égard du père Gaultier, qui d'ailleurs a été le mauvais guide de M. Moréri. *Franciscus Stancarus Mantuanus*, dit-il (41), *tueri cupiens, ut Osiandro* (42) *obstisteret, Jesu Christi humanitatem, esse nostræ justificationis causam, in oppositum extremum eodem circiter tempore se præcipitem egit, Jesu Christi nimirum divinitatem arianorum more impugnando : ejus enim erat opinio, Christum Dominum esse justificatorem nostrum secundum solam humanitatem, exclusâ divinâ naturâ*. Vous voyez manifestement dans ces paroles la troisième faute de M. Moréri, et une autre qui n'est guère moindre que la quatrième. Car de ce qu'un homme soutient que Jésus-Christ est notre médiateur et notre justification, en tant qu'homme et non pas en tant que dieu, il ne s'ensuit nullement qu'il soit fauteur de l'arianisme ; ainsi le père Gaultier s'est servi d'un *enim* très-indigne d'un auteur qui se piquait de raisonner. Le comble de la bévue est dans la question de fait, c'est-à-dire en ce qu'on ignore que Stancarus attachait la médiation de Jésus-Christ à l'humanité, parce qu'il croyait que le sentiment contraire favorisait l'arianisme. Si l'on avait dit qu'il renouvelait la doctrine de Nestorius, on se serait un peu mieux couvert de quelque ombre de vraisemblance, et l'on aurait été un peu plus fidèle dans sa citation ; car Florimond de Rémond, cité par le jésuite Gaultier, touche cette corde de

(39) Calvinus, in Responso ad Fratres polonos, pag. 682 Tractat. Theolog.

(40) *Idem*, *ibidem*, pag. 683.

(41) Gualter., in Tab. chronogr., sæc. XVI, cap. XXI, pag. m. 79. Il cite Præcol. V. Stancariani Florim., lib. II de Orig. Hæres., c. XV, n. 1.

(42) Il venait de rapporter la doctrine d'Osiander.

nestorianisme. Nous avons donc ici un auteur qui établit mal le fait, et qui tire de mauvaises conséquences, et qui ne cite pas bien. Sa citation de Pratéolus est plus fidèle; car ce qu'il avance se trouve dans Pratéolus; mais comme les paroles de ce dernier sont empruntées de Lindanus, il eût mieux valu citer Lindanus, quoiqu'un très-pauvre garant, qui n'avait rien lu de Stancarus, et qui ne s'appuie que sur le témoignage d'un certain Palladius (43). J'ose dire qu'il n'y a guère d'ouvrages qui fassent plus de déshonneur à l'église romaine que ceux où l'on a donné le catalogue des hérésies du XVI^e. siècle ⁴¹. Il régnait deux grands défauts dans ces catalogues : le premier est qu'on y a fourré un nombre infini de sectes imaginaires (44); le second est que les auteurs de ces libelles se copient les uns les autres, sans qu'il paraisse qu'aucun d'eux ait lu les livres des hérésiarques dont ils parlent. Mais, quelque absurde que puisse être leur conduite à l'égard des autres prétendus chefs de parti, je ne pense pas qu'ils aient parlé d'aucun autre avec plus d'aveuglement que de Stancarus, puisque, d'un côté, ils lui imputent une hérésie qu'il faisait profession de combattre ⁴², et dont il se plaignait éternellement que ses adversaires étaient les fauteurs; et que, de l'autre, l'opinion particulière qui lui fit des ennemis dans le parti protestant est une doctrine que les catholiques romains soutiennent contre les ministres. Lisez ces paroles du célèbre M. Turretin : *An Christus sit mediator secundum utramque naturam?* affir. cont. pontificios et Stancarum. *Quæstio hæc nobis intercedit cum pontificiis, qui ut facilius obtineant plures dari posse mediatores, per-tendunt Christum mediatorem fuisse secundum naturam humanam tantum, ut post Lombard. lib. 3, dist. q. 19, l. 9, Thom., p. 3, q. 26, art. 2; Bell. contro. 1; de Christolib. 5, c. 3;*

(43) Lindanus, in *Dubitantio, dial. II, pag. m. 127.*

⁴¹ Joly dit que ces trois ou quatre écrivains que blâme Bayle n'ont jamais été autorisés par l'église romaine et ne peuvent lui faire de tort.

(44) Voyez l'article BÉZANITES, tom. III, pag. 391.

⁴² « Eh bien, soit, dit Leclerc, copié par Joly; c'est une erreur de leur part et rien de plus. »

Becanus in Manu., lib. 3, cap. 2, et alii asserunt. Quos hic Stancarus sequitur (45). Je viens de consulter la *Somme de Théologie* du jésuite Bécane, et j'y ai trouvé ces paroles : *Secunda conclusio. Christus secundum humanitatem est mediator, non secundum divinitatem. Est contra lutheranos et calvinistas, qui docent mediatorem esse secundum utramque naturam* (46). Il réfute leurs raisons, il allègue pour lui les pères, et il nous renvoie à Vasquez et à Bellarmin.

On me demandera peut-être si les sentimens particuliers de Stancarus doivent passer pour des hérésies. Ce n'est pas à moi à faire le juge là-dessus. Je dirai seulement que pour bien qualifier un dogme, il faut savoir les principes et les vues de l'auteur : par exemple, il faut demander à Stancarus : Niez-vous la médiation de Jésus-Christ selon la nature divine, parce que vous ne prétendez pas qu'il soit dieu et homme; ou la niez-vous parce que vous ne voulez admettre aucune infériorité dans la nature divine de Jésus-Christ, et que vous craignez que ce ne soit ouvrir la porte à l'arianisme? S'il allègue la première raison, il est samosaténien et soci-nien; mais s'il n'allègue que la seconde, c'est un grand changement de scène : il est orthodoxe quant à la divinité coessentielle et consubstantielle de Jésus-Christ; et son erreur, au pis aller, ne consiste qu'en ce qu'il suppose que la médiation enferme une infériorité incompatible avec la divinité du Verbe. Je ne sais si les circonstances du temps, et les manières impérieuses de ce personnage, ne furent pas la vraie raison pourquoi les ministres suisses et ceux de Genève crièrent tant contre lui. L'état des églises de Pologne était tel alors, que rien ne lui pouvait être plus dommageable que cette dispute, et l'on présumait que le zèle avait moins de part que la vanité à la conduite de Stancarus. Aujourd'hui peut-être on ne trouverait que peu de ve-

(45) Franciscus Turretinus, *Institut. Theol., Elenccticæ, part. II, loco XIV, pag. 411, edit. Genev., 1682.*

(46) Martinus Becanus, *Summa Theolog., part. III, cap. XXI, pag. 716, edit. Paris., 1634.*

nin dans sa doctrine ; car puisque les objections des sociniens ont obligé quelques docteurs protestans à dire que Jésus-Christ n'est point adorable en tant que médiateur (47), ne semble-t-il pas qu'ils croient qu'il n'est point médiateur en tant que dieu ? Évidemment, il est adorable en tant que dieu ; s'il ne l'est donc pas en tant que médiateur, c'est parce qu'il n'est pas médiateur en tant que dieu. Quant à la lettre des ministres de Pologne aux théologiens de Strasbourg (48), je crois qu'on doit prendre garde qu'elle fut écrite par des personnes qui avaient excommunié Stancarus, et qui avaient disputé avec lui en plusieurs rencontres. Il est ordinaire d'attribuer à un homme les conséquences que l'on prétend émaner de sa doctrine, soit qu'il les avoue, soit qu'il ne les avoue pas ; car on suppose qu'il les désavoue frauduleusement. Ainsi la prudence veut que nous jugions de la doctrine de cet écrivain, non par cette lettre, mais par ses propres écrits : je ne pense pas qu'ils contiennent le sabelianisme. Lisez pourtant ce qui suit (49) : *Neque in eo solo substitit Stancari intemperies, quòd doceret, Christum mediatorem esse juxta humanam tantum naturam; sed ultra progressus, quoque veram personarum Trinitatem sustulit; unum Deum confusam trinitate, apud quem Christus homo mediatorem ageret, Trinomium cum Sabellio imaginans, cæteras ecclesias ut arianas traduxit: quod patet ex litteris ministrorum polonorum, è synodo Pincoviensi scriptis A. MDLXII ad theologos Argentinienses (quæ extat prima inter epistolas Zanchii)....* (50) *Præterquam de Deo et Christo, etiam alia in cæteros fidei articulos movit Stancarus non sana, de justificatione, etc., quod*

(47) *Hinc nata quæstio de adoratione Christi quæ mediatoris, circa quam in partes itum est, aliis affirmantibus, aliis negantibus... licet fatendum sit... quæstionem hanc prout inter orthodoxos agitur problematicam esse, et minus principalem, de quâ utrinque disputari potest salva fidei compage, inò et multum logomachiae involvat.* Turretin., *Instit. theolog. eleuticæ, part. II, quæst. XVIII, pag. 539. Voyez aussi M. Saurin, Examen de la Théologie de M. Jurieu, pag. 749 et suiv.*

(48) Voyez la remarque (F).

(49) Hoorbeek, in Appar. ad Disput. Socin., pag. 29.

(50) Idem, ibidem, pag. 30.

video ex responsione Melanchthonis de controversiis Stancari scriptâ A. MDLIII, atque extat inter Melanchthonis Declamationes, tom. IV. Pesez bien ces paroles de Melchior Adam (51), ita disseruit (Stancarus) de duabus naturis ut non distinguere, verum separare plerisque sit visus. Elles insinuent manifestement que l'on se donnait la liberté d'imputer à Stancarus un dogme qu'il n'enseignait pas. Il sembla à plusieurs qu'il séparait les deux natures de Jésus-Christ. C'est une marque qu'il ne faisait pas profession de les séparer, et que même il ne posait pas des principes d'où cette séparation résultât nécessairement ; car, dans l'un et dans l'autre de ces deux cas, tous ses adversaires l'eussent accusé de l'hérésie de Nestorius. Disons donc que Melchior Adam parle du sens que plusieurs donnaient aux doctrines de Stancarus. Or il n'y a rien de plus trompeur que de juger de la doctrine d'un homme par les interprétations de ses adversaires. Pour mieux appuyer ceci, je m'en vais citer Stancarus même. Les théologiens de Zurich s'étaient servis de ces paroles : *Videat Stancarus qui nostram sententiam vult gravare suspitione hæreseos, ne ipse interea jure vincatur nestorianus, à quo tam parum abest ut difficillimum sit eum ab illo internoscere.* Il leur répond : *Cum Tigurini non affirmant me esse nestorianum, non opus est ut me defendam; quòd si etiam affirmarent, cum non probent, sed simpliciter accusent, illis docti viri non crederent, quia ipsimet Tigurini ignorant prorsus quod fuerit dogma Nestorii, ut jam probabo. Hoc tamen profiteor et coram Deo et hominibus fateor me nihil negotii habere cum Nestorio, et Nestorii doctrinâ* (52). Cette protestation ne doit-elle pas vous tenir en garde?

Défiez-vous principalement d'Orichovius, qui a dit qu'Arius, Macédonius, Nestorius, Aërius, revivaient dans Stancarus (53). Tout ce

(51) Melchior. Adam., in Vitâ Bullingeri, pag. 494.

(52) Stancarus, de Trinitate et Mediatore, adversus Tigurin. et Genevenses, au 6^e. feuillet verso de la feuille F.

(53) Orichovius, in Chimæra, apud Spondanum, ad ann. 1551. Voyez le feuillet 98 de ce livre d'Orichovius.

qu'il lui impute à l'égard de l'eucharistie (54) est si plein d'extravagance, ou même de contradiction, qu'on doit le traiter de calomnie. On ne voit pas que sur cet article les théologiens de Genève ni ceux de Zurich aient crié contre Stancarus. Nos faiseurs de catalogues d'hérétiques (55) l'accusent d'avoir enseigné que la cène nous est donnée comme une arrhe du corps de Notre-Seigneur. Est-ce un sentiment contraire à la doctrine de Zuingle ou à celle de Calvin? Ils ajoutent qu'il était infecté de rabbinisme. Cette accusation n'était fondée que sur ce qu'il entendait les rabbins, et qu'il avait quelquefois parlé de leurs sentimens (56).

(L) *Il se glorifiait d'avoir été persécuté et condamné comme le fut saint Athanase.*] J'ai averti pour le moins sept fois Philippe Mélanchthon, dit-il (57), et Osiander, et Félix, le surintendant des églises polonaises, et les ministres de Zurich, et ceux de Genève : je l'ai fait civilement ; j'ai dissimulé leurs erreurs ; j'ai pris le biais de leur demander s'ils tenaient encore l'orthodoxie à l'égard de la trinité, et de l'incarnation. Ils se sont tous bandés contre moi. Voyons le détail de ses plaintes. (58) *Omnes insurrexerunt contra me. Alii enim vitam meam quæsiverunt ut Melanchthon* (59), *per Joachimum marchionem Brandenburgensem et electorem imperii. Alii carceres præparaverunt perpetuos mihi, nisi admonitus aufugissem, ut Osiander. Alii expulerunt me à domo mea* (60) *et litteras scripserunt ad omnes nobiles majoris et minoris Poloniæ et Russiæ, ut nemo me reciperet, sed expelleret, ut Fœlix ille impius et*

(54) Orichovius, in Chimærà, apud Spondanum, ad ann. 1551. Voyez aussi Florimond de Rémond, liv. II, chap. XV.

(55) Lindanus, Præcolus, Gaultier.

(56) *L'un de ces livres est intitulé : de Rabinarum et Anabaptistarum falsâ Opinione. Un autre a pour titre : de Locustis, juxta Scripturam et Rabinos. Voyez l'Épître de Gesner, pag. 245.*

(57) Stancarus de Trinitate et Mediatore adversus Tigurinos, au pénultième feuillet de la feuille K.

(58) *Idem, ibidem*

(59) *Cela est si éloigné du génie de Mélanchthon, qu'il ne faut pas y ajouter foi.*

(60) Dans l'épître dédicatoire de ce même livre, il parle ainsi : *Expulistis me paralyticum cum familiâ ex domo meâ (non omnes damno) et ex toto regno quantum in vobis fuit.*

hypocrita cum suis Pinczovianis. Alii tam in Germaniâ quàm in Hungariâ, Transylvaniâ et Poloniâ minori multas synodos celebraverunt contra me et fidem catholicam de trinitate et mediatore, et multos libellos plenos blasphemii arianis et eutychianis, conviciis et horrendis calumniis ediderunt, ut me tandem cum purâ doctrinâ catholicæ fidei perderent ; ut nihil facere potuerunt, sicut, nec poterunt. Durum enim est contra stimulum, unum Deum trinitatem caloi trare. Hoc enim modo Constantius imperator Arianus cum Arianis novem concilia celebravit contra D. Athanasium, quem miris modis affixerunt, proscriptionibus, exiliis, et persecutionibus, sed veritas tandem vicit. Il ajoute que les ministres de Zurich avaient écrit à ceux de Pologne, l'an 1560, de le chasser de leurs églises. Notez qu'il composa cet ouvrage à Dubectz, dans la Russie, l'an 1561, et qu'il le fit imprimer à Cracovie l'année suivante. Stanislas Matthieu Stadnicki lui avait donné une retraite à Dubectz (61).

(M) *Orichovius. avoue qu'il avait épousé une femme pendant sa prêtrise.*] Jusque-là il avoue que sa faute n'était pas moindre que celle de Stancarus, qui s'était aussi marié étant prêtre ; mais à d'autres égards il se disculpe du péché dont il accuse cet adversaire. Il se fonde sur ce qu'il était demeuré dans le giron de l'église, et qu'il s'était abstenu des fonctions du sacerdoce depuis son mariage. C'était se soumettre aux saints canons, et subir la pénitence qu'ils imposent aux prêtres qui se marient ; mais Stancarus s'était marié, et avait quitté la profession de catholique. (62) *Do hoc tibi, atque concedo, me inter sacerdotes publicos, tantisper sacrificasse, quoad licuit, et quoad fas fuit : cum autem sacerdos duxissem uxorem, à sacrificio me funditus removi, et quod canon jubet, in ordinem redegi, ita unus de multis factus, offero nunc Deo cor contritum et humiliatum, quod ne despiciat Deus, supplex plebe in mediâ posco. An ego te imitarer arrogantem, atque contumacem ? cui parum erat visum mulieroso sacerdoti*

(61) Voyez l'épître dédicatoire de cet ouvrage.

(62) Stanislas Orichovius, in Chimærà, folio 5.

uxorem ducere , cum quod tibi connubii jus aliter non erat , nisi si à sacrificio , et à sacris administrandis abstineres : ni etiam sacrilegio statas solennesque ceremonias sacerdotii pollueres , atque impius in ecclesiam introductis sacris , omnia sacra vetera , unà cum sacerdotio , ex ecclesiâ exterminares. (63) Uxorem ego sacerdos , contra legem duxi : sed idem tamen ejus legis poenam sustinui : abrogationem nempè sacerdotii. Hæc enim mulcta sola sequitur meum factum , legis atque canonis præscripto. Cum factum , Stancare , in ducendâ uxore ; par sit nostrum , audi , quàm ipsius facti conditio sit inter nos dispar : tibi enim , in dissensione , ac dissidio , per summum ecclesiæ contemptum , uxor ducta est : mihi verò , summâ voluntate , ac judicio ipsius ecclesiæ , hæc eadem est adjudicata. Quid ita ? quia poenam legis sustinui : et quod obedientem decuit , canonis jussu , sacris me removi : tu contra , et poenam legis contemnis , et sacris te immisces. Il ne faut pas se fier à tout ce qu'il dit , il dissimule et il supprime ce qu'il sentait d'incommode dans l'accusation. Il n'avoue pas qu'il eût pleinement rompu avec l'église romaine , et qu'il l'eût combattue assez longtemps. Cela est pourtant très-vrai (64). Il rentra ensuite dans sa communion , et ce fut une rechute qui obligea Stancarus à le traiter d'apostat. On esquivé ce coup-là sans rien avouer.

(N) *Il était à Villac lorsque l'évêque de Cracovie le fit venir. en 1550.] Je vous donne pour garant de ce fait-là Régenvolscius. Absente Lismanino , dit-il (65) , ille idem episcopus Cracov. Maciejovius , Franciscum Stancarum Mantuanum Italum , virum doctum , Villaco evocat , initio an. 1550 ad professionem litterarum hebraicarum in academiâ Cracoviensi.*

(O) *Régenvolscius la met à l'an 1559.] Cela semble plus raisonnable ; car si Stancarus , appelé à Cracovie au commencement de l'an 1550 , s'arrêta*

en divers lieux depuis sa fuite , avant que d'aller à Pinczovie , on ne voit pas qu'il ait pu être chez Olesnicki , l'an 1550. Il semble donc qu'il vaille mieux dire que ce fut en 1559 qu'il le poussa à chasser les moines. Ab hoc (Hieronymo Philippovio) Pinczoviam , ad Nicolaüm Olesnecium , qui Pinczovid , monachis ejectis , puram religionem an. 1559 , induxit (66). Mais ce même auteur nous met en désordre , puisqu'il assure en un autre endroit qu'Olesnicki chassa les moines l'an 1550 , et qu'on lui en fit un crime auprès du roi , comme aussi de la retraite qu'il avait donnée à Stancarus. Voici de quelle manière il raconte l'élévation de ce personnage. Episcopus Cracoviensis. Franciscum Stancarum. trahi jubet in castellum Lipoviec , ubi episcopalis carcer est quintò ab urbe Cracovid milliari. Sed ex eo , industriâ Georgii Nigri famuli sui , conciso in longas fascias , uno atque altero linteo , liberatus , Stanislaus Lassocio subcamerario Lancicensi , atque Andréâ Tricesio , delabentem expectantibus , exceptus , venit in oppidum Dubieczko , ad Stanislaüm Stadnecium , inde Pinczoviam ad Nicolaüm Olesnecium (67). Il nous fournit quelques ouvertures pour dissiper les confusions ; car il observe (68) qu'Olesnicki se laissa enfin persuader de renvoyer Stancarus , et de rappeler les moines , à condition qu'ils se comporteraient bien , ce qu'ils ne firent point : ils commirent de nouveaux désordres , et prirent la fuite , et alors leur monastère fut converti en une école. On peut donc admettre deux réformations établies en divers temps dans la ville de Pinczovie ; l'une l'an 1550 , l'autre l'an 1559. L'historien ne laisse pas d'être blâmable d'avoir mis si peu de clarté dans ses narrations.

(66) *Idem , ibidem , pag. 126.*

(67) *Idem , ibidem , pag. 228.*

(68) *Ibidem , pag. 229.*

STELLINGUES. C'est le nom que se donnèrent les Saxons à qui Lothaire , fils de Louis-le-Débonnaire accorda la permission de professer le paganisme

(63) *Idem , ibidem , folio 6.*

(64) *Voyez Simon Starovolscius , in Elog. centum Polonorum , pag. 78 , 79.*

(65) *Adrianus Regenvolscius , Hist. eccles. Slavonicar. Provinciarum , lib. I , cap. XV , p. 125.*

que Charlemagne avait obligé leurs pères d'abandonner. Du Tillet parle de cela, mais beaucoup plus brièvement (A) qu'un auteur qui l'a cité.

(A) *Du Tillet parle de cela, mais beaucoup plus brièvement qu'un auteur qui l'a cité.*] « L'empereur Lothaire..... se rendit religieux à Pruyrn, pour faire pénitence de ses péchés : même des désobéissances faites à son père, et que pour être secouru contreses frères, Louis et Charles-le-Chauve, il avait rendu à partie des Saxons faits chrétiens par Charlemagne son aïeul, leur idolâtrie; à laquelle le retournés se nommèrent Stellingues, vivant en liberté de conscience de telle religion que chacun voulait (1). » Nous allons voir l'étendue que Pierre de Saint-Julien donne à cela. Il venait de déclamer contre la liberté de conscience, et il avait dit entre autres choses (2) que ceux qui la demandent absolument *semblent* aspirer aux privilèges des Thélémites de Rabelais, qui avaient fait mettre au frontispice de leur temple cet écriteau, *Fais ce que tu voudras* : « Et à ce propos, continue-t-il (3), je suis soubvenant d'avoir leués Recueils du sieur Greffier du Tillet, que l'empereur Lotaire du nom, et fils de Loys debonnaire, se trouvant enveloppé de grands affaires (à cause des guerres qu'il avoit contre ses freres) requist les Saxons ses subjects de le secourir de gens et d'argent; à quoy iceux Saxons ne voulurent entendre, si non avec condition qu'il leur serait permis de vivre en liberté de conscience. Lotaire (qui avoit plus en affection la victoire que la religion) ne pesa lors l'importance de la demande des Saxons : et sans autrement y bien penser la leur accorda. Or estoyent ces Saxons adoncq' si affectionnez au paganisme, et veneration des idoles, que

» combien que par guerres de plus
» de trente-trois ans Charlemagne
» les eust mattés, et rendus sans pouvoir, et qu'il ne leur fust resté autre moyen de sauver leurs vies, qu'en se faisant baptizer, si receurentils le baptesme plus par crainte que par devotion. Doncques ces Saxons après avoir obtenu permission de vivre en liberté de conscience, monstrent bien que la religion chrestienne, en laquelle ils estoyent entrez comme par contrainte, n'estoit plantée en leurs cœurs, et n'y avoit peu prendre racines. Aussi advint-il que comme toutes sectes sont coustumieres ou prendre nom de leur autheur, ou s'en donner un elles mesmes, ils se nommerent Stellingues, et retournerent à leur precedente idolâtrie. Depuis l'empereur Lotaire, revenu à meilleur advis, fut touché d'un remord de conscience (tant pour la desobeissance, et rigoureuses rudesses dont il avoit usé envers son pere, que pour s'estre ingeré de dispenser les Saxons des promesses et seremens par eux faicts en leur susception de baptesme, que d'avoir osé disposer de faict de leur conscience; que n'estoit de la jurisdiction, et pouvoir); et, abandonnant le monde (auquel il avoit vescu sans s'assubjectir à la crainte de Dieu, et reverence à ses parents), se rendit moyne. »

En comparant les paroles de Pierre de Saint-Julien avec celles de du Tillet, on se pourra faire une idée juste de la liberté que prennent une infinité d'écrivains, d'ajouter cent choses au témoignage des auteurs qu'ils citent.

Il n'est pas nécessaire de réfléchir sur les maximes de Pierre de Saint-Julien (4) : les tolérans les ont réfutées mille et mille fois (5).

(4) Voyez la remarque (F) de l'article VIRET, tom. XIV.

(5) Voyez la remarque (F) de l'article SAIXTES (Claude de), dans ce volume, pag. 30.

(1) Du Tillet, Recueil des Rois de France, pag. m. 45. Voyez aussi Fauchet, Histoire de Charles le Chauve, chap. VII, folio m. 27.

(2) Pierre de Saint-Julien, Mélanges paradoxaux, pag. 199.

(3) Là même.

STÉPHANUS ou ÉTIENNE de Bysance était un habile grammairien, qui a vécu au V^e. ou au VI^e. siècle. Il composa un

Dictionnaire où il marquait les noms adjectifs qui dérivait du nom substantif des lieux qui servaient à désigner les habitans de ces lieux (A). Cela était accompagné d'un grand nombre d'observations empruntées de la mythologie et de l'histoire, qui faisaient connaître l'origine des villes et des colonies, leurs changemens et leurs différences. Cela prouvait également l'exactitude et la lecture de l'auteur. Il ne nous reste de cet ouvrage qu'un assez méchant abrégé que le grammairien Hermolaüs s'avisait d'en faire, et qu'il dédia à l'empereur Justinien (a). Quelque grand que soit le ravage que ce beau livre a souffert, par le peu de jugement de son abrégiateur et ensuite par l'ignorance des copistes, les savans n'ont pas laissé d'en tirer bien des lumières, et de croire qu'il n'y avait point d'anciens ouvrages qui méritassent plus que celui-là d'être éclaircis et corrigés par les soins de la critique. Sigonius, Casaubon, Scaliger, Saumaise, etc. (b), se sont exercés à l'illustrer : mais il n'a paru en latin qu'en 1678 (B). Cette édition, qui est d'Amsterdam, fut suivie de celle de Leyde dix ans après. Les Hollandais firent courir par avance quelques feuilles de ces éditions, ce qui empêcha le père Lubin de publier cet auteur, sur lequel il avait fort travaillé (C). Le fragment d'Étienne touchant Dodone (D) ne permet pas de douter qu'Hermolaüs n'ait retranché

mille bonnes choses de l'ouvrage ; et, comme il ajoute quelquefois du sien, on ne saurait dire au vrai si Étienne de Bysance faisait profession du christianisme (E) : car qui sait si les passages où il paraît parler en chrétien sont de lui ? M. Moréri mérite d'être censuré (F). Le père Lubin a raison de croire qu'on rendrait un bon service aux lecteurs, si l'on marquait dans les dictionnaires géographiques les noms adjectifs des habitans (G). Si j'en étais cru, on les mettrait dans la seconde édition du Dictionnaire de Furetière. M. Colomiés (c) a rapporté quelques paroles de Scaliger qui me paraissent fort obscures (H).

(c) Bibliothèque choisie, pag. 59.

(A) *Les noms adjectifs qui servaient à désigner les habitans de ces lieux.*] Le titre *περὶ πόλεων*, de *Urbibus*, qu'on donne ordinairement à cet ouvrage, n'est ni celui que l'auteur, ni celui que l'abrégiateur y avaient mis. Le véritable titre était *ἱθνικά* : et de là vint qu'Hermolaüs intitula *ἱθνικῶν ἐπιτομή* l'abrégé qu'il lui plut d'en faire. « Mais comme » plusieurs personnes se sont avisées » en divers temps d'abrégier cet abrégé, et d'en retrancher jusques au » nom et à l'épître dédicatoire du » premier abrégiateur, il n'est pas » étrange que les anciens titres du » livre se soient perdus. A la place » de ceux-là, quelques demi-savans » ont substitué celui de *περὶ πόλεων*, » parce qu'ils ont cru que le principal but de l'auteur avait été de » faire un ouvrage de géographie. » Ils se sont trompés, car il n'avait » proprement dessein que de faire » un ouvrage de grammaire, pour » expliquer les noms dérivés des peuples, des villes et des provinces, » comme si quelqu'un expliquait » grammaticalement les termes de » Parisien, de Français, de Flamand, » de Liégeois, etc., et montrait la » diversité presque infinie qui règne

(a) Suidas, in *Ἑρμόλαος*.

(b) Voyez la Bibliothèque choisie de Colomiés, pag. 46 et suivantes : il y est parlé de plusieurs auteurs qui ont travaillé sur celui-ci.

» dans la formation de ces termes
» *dérivatifs* (1). » C'est ainsi que l'on
rapporte, dans les Nouvelles de la Ré-
publique des Lettres, le sentiment
de ceux qui ont publié Étienne. On
aurait pu critiquer ce sentiment ; car
il n'y a nulle apparence que le des-
sein principal de ce grammairien ait
roulé sur l'explication de ces termes
dérivatifs. C'était apparemment la
plus petite partie de son projet, et
un accessoire de son ouvrage. J'avoue
qu'il est fort soigneux de marquer ces
sortes de noms ; mais cela n'occupe
que très-peu de place en comparai-
son des faits qu'il rapporte, et des
témoignages qu'il cite. Et que serait-
ce si nous avions tout l'ouvrage ?
Nous y verrions une ou deux lignes
par article pour l'explication du nom
adjectif formé du nom de la ville, et
nous verrions quelquefois des pages
toutes entières dans un seul article.
Je crois, sauf meilleur avis, que le
titre *idvixà* se rapporte à toutes les
observations qui se peuvent faire sur
un peuple, sur une ville, sur un lieu,
en tant qu'on se borne aux origines,
et à l'histoire géographique. Voyez,
dans la remarque (G) le passage du père
Lubin. « (2) Ce qu'il y a de plaisant,
» c'est que quand on cite l'auteur de
» ce livre, on l'appelle *Stephanus*
» *de Urbibus* : d'où est venu que
» bien des gens ont pensé que de
» *Urbibus* était le nom de famille de
» cet auteur, et que pour traduire
» son nom en français, il fallait
» l'appeler *Étienne des Villes*. Le
» père Lubin avait envie de se servir
» de ces termes dans ses Tables géo-
» graphiques sur Plutarque ; mais
» ayant consulté messieurs de l'Aca-
» démie française, il ne put jamais
» leur faire goûter son dessein. Il se
» plaint en quelque façon de leur
» dureté dans son *Mercure géogra-*
» *phique* (3). » Il a grand tort de s'en
plaindre (*).

(1) Nouvelles de la République des Lettres, mois de juillet 1684, art. IV, pag. 485.

(2) *Id même*, pag. 486.

(3) *Pag.* 62.

(*) Rapportons ici ce que Charles Étienne dit de la ville de Metz, pag. 77 de son *Guide des Chemins*, etc., imprimé à Paris, chez lui-même, en 1553. C'est que le territoire s'en appelle *pays Messin*, et le peuple *Métin*. Nicot dit la même chose dans son *Trésor de la Langue française*, et de même Ménage, dans ses *Orig. fr.*, dernière édition. Mais on peut-être les gens du pays n'ont

(B) *Il n'a paru en latin qu'en* 1678.] On avait trois éditions grecques, celle d'Alde Manuce, celle de Junte, et celle de Xylander ; mais quoique ce dernier se fût engagé à donner incessamment sa version latine, et que celui qui a continué la Bibliothèque de Gesner ait assuré le public que ce livre de notre Étienne fut publié par Xylander, en grec et latin, l'an 1568, il est sûr néanmoins qu'on ne l'a vu en cette manière qu'au temps que je marque. Un juif portugais, nommé Pinédo, le publia à Amsterdam l'an 1678, avec une traduction latine de sa façon, et un commentaire (4). Au bout de six ans M. Rijk, professeur à Leyde, y publia les notes de Luc Holsténius sur ce même livre d'Étienne, lesquelles il avait eues du cardinal François Barberin. On fit dans la même ville de Leyde une nouvelle édition d'Étienne, l'an 1688. Elle est en grec et en latin comme de Pinédo : la traduction latine est de la façon de Berkélius (5). Ce traducteur y a joint un ample et savant commentaire. Ses Remarques sur les dernières lettres sont moins étendues et moins remplies d'érudition : c'est qu'il mourut avant que l'ouvrage fût achevé d'imprimer. M. Gronovius a notablement contribué à rendre meilleure cette édition.

(C) *Ce qui empêcha le père Lubin de publier cet auteur, sur lequel il avait fort travaillé.*] Ce contre-temps le chagrina, et le contraignit à dire bien des duretés à la nation hollandaise. Copions ici les paroles d'un journaliste. « Puisque nous avons » parlé du père Lubin, n'oublions » pas le dépit qu'il a conçu contre » toute la Hollande, depuis qu'il a » su qu'on y faisait imprimer *Stepha-*
» *nus de Urbibus*, traduit en latin » et commenté. On verra le chagrin » avec lequel il en parle, si on con- » sulte la page 63 de son *Mercure*

jamais su cette distinction, ou du moins n'a-t-elle plus eu lieu depuis long-temps, puisqu'en l'année 1610 Paul Ferri se qualifiait *Messin* (Bayle, Dictionnaire, article *FRAN*, tom. VI, pag. 445), dans le titre de ses poésies. J'ajoute que le jésuite Monet, dans son *Inventaire des deux Langues*, imprimé en 1635, appelle indifféremment *Messin*, et le pays, et le peuple de Metz. *Rim. car.*

(4) Voyez le jugement qu'en fait Colomies dans sa Bibliothèque choisie, pag. 46.

(5) Il était recteur du collège de Delft.

» géographique. La cause de sa dou-
 » leur est qu'on l'a supplanté mali-
 » cieusement, à ce qu'il dit, et qu'on
 » lui a dérobé le fruit de ses longues
 » veilles. *Il y avait dix ans qu'il tra-*
duisait ce livre-là ; il en avait corri-
gé les fautes des trois éditions, à la
faveur des deux manuscrits grecs
de la bibliothèque du roi, qui lui
avaient été très-obligeamment prêtés
par M. Carcavi ; il avait fait des
notes géographiques dessus, rempli
les vides, et conféré toutes les au-
torités des auteurs cités, avec les
originaux que nous avons ; les per-
sonnes qui avaient vu son manu-
scrit s'étonnaient du travail ; et
voilà que tout d'un coup les Hol-
landais répandirent par toute l'Eu-
rope les premières feuilles de leur
édition, afin d'empêcher qu'aucun
libraire ne s'engageât à faire im-
primer le livre. C'est assurément
un rude coup pour un auteur, et
principalement pour un religieux
de Saint-Augustin, qui allait mon-
trer qu'il était consommé dans le
grec et dans la critique, ce que
l'on ne croit pas dans le monde
sans en avoir des preuves parlantes.
 » Il est si vrai qu'on est de difficile
 » croyance sur cela, que le Dic-
 » tionnaire de M. l'abbé Baudrand
 » ayant fait savoir que *Stephanus de*
Urbibus avait été traduit et orné
 » de savantes notes par le R. P. Lu-
 » bin, le sieur Pinédo écrivit à Paris
 » expressément pour savoir ce qui
 » en était, et eut pour réponse que
 » monsieur Baudrand avait débité
 » cela *in fide parentum* (6).»

(D) *Le fragment d'Étienne tou-*
chant Dodone.] Il fut tiré d'un ma-
 nuscrit fort ancien qui était dans la
 bibliothèque de M. Séguier, chance-
 lier de France. Tennulius, professeur
 dans l'école illustre de Nimègue, fut
 le premier qui le publia. Il y joignit
 une traduction latine avec des notes.
 Berkélius en fit une seconde édition
 (7), qui contenait une traduction
 nouvelle qu'il en avait faite, et quel-
 ques remarques. Pinédo en fit une
 troisième version, et la publia à la
 fin de son *Stephanus*, avec des notes.
 M. Gronovius en fit une édition l'an

(6) Nouvelles de la République des Lettres,
 juillet 1684, art. IV, pag. 487.

(7) A Leyde, 1674, in-8°.

1681 (8), où l'on peut voir les trois
 versions précédentes : il y joignit
 quelques doctes dissertations.

(E) *On ne saurait dire au vrai si*
Étienne..... faisait profession du
christianisme.] La réflexion d'un jour-
 naliste me paraît propre à faire sen-
 tir aux écrivains de ces derniers siè-
 cles le peu de pouvoir qu'ils ont sur
 leurs préjugés ; car ils ne font pres-
 que point de livre, où la manière
 malhonnête dont ils parlent des au-
 tres religions ne fasse connaître celle
 qu'ils professent. Voici la réflexion.
 « Au reste quoique Lucas Holsténus
 » ait cru qu'Étienne de Bysance était
 » chrétien, ce n'est pas une chose
 » hors de dispute. On est dans la mê-
 » me peine à l'égard d'Ammien Mar-
 » cellin : les uns disent qu'il était
 » païen, les autres soutiennent qu'il
 » ne l'était pas. Je conclus de là que
 » les écrivains de ce siècle sont infi-
 » niment plus passionnés ou plus en-
 » têtés qu'on ne l'était ancienne-
 » ment. Où trouverait-on des dic-
 » tionnaires géographiques et histo-
 » riques, ou bien des histoires, qui ne
 » fassent voir la partialité de l'auteur
 » ou pour ou contre l'église romaine ?
 » On ne disputera point dans les siè-
 » cles à venir si M. Moréri, si l'abbé
 » Baudrand, etc., étaient catholi-
 » ques ou réformés. On connaît jus-
 » que dans des rudimens de gram-
 » maire la secte du grammairien (9).»
 Si j'avais à prononcer, j'aimerais
 mieux dire que notre Étienne était
 chrétien (10) que de dire avec un
 fort savant homme qu'il était païen
 (11) ; et s'il avait toujours rapporté
 les opinions ridicules du paganisme
 sans les critiquer, ce ne serait pas un
 crime.

(F) *M. Moréri mérite d'être censu-*
ré.] Car il renvoie son lecteur à un
 ouvrage qui n'a jamais paru, et il ne
 dit rien de l'édition de Pinédo. *Le père*
Augustin de Lubin, dit-il, *de l'or-*
dre de Saint-Augustin, l'a traduit en

(8) Elle est in-4°.

(9) Nouvelles de la République des Lettres,
 juillet 1684, art. IV, pag. 486.

(10) Voyez, dans la préface de Berkélius, les
 endroits qui prouvent qu'Étienne était chrétien.

(11) *Non est igitur audiendus Septimius Flo-*
rens christianus, quem non pudit Stephanum
auctorem ethnicum appellare, in Commentariis
suis ad Aristoph. Irenam, pag. 77. Berkélius,
ibidem.

latin, et y a ajouté des remarques très-savantes. Voyez sa traduction. Y a-t-il un homme au monde qui osât douter après la lecture de ces paroles, que le Stéphane du père Lubin ne fût actuellement en vente? Je crois que M. Moréri était dans la bonne foi; mais cela n'empêchait point qu'il ne trompât ses lecteurs. Il avait lu dans M. Baudrand (12), *Quod (opus Stephani) nunc latinum reddidit, restituit, et notis illustravit doctissimis P. Augustinus Lubin augustinianus*; et il ne douta point, après un tel témoignage qu'il ne pût parler aussi positivement qu'il parla. M. Baudrand a profité de la réflexion de Pinédo (13); il a fait savoir dans sa nouvelle édition que l'ouvrage du père Lubin n'est pas encore imprimé (14). On ne devrait jamais oublier une telle clause, quand on fait mention des ouvrages qui sont encore dans le cabinet de leur auteur.

(G) *Le père Lubin a raison de croire qu'on rendrait un bon service, si l'on marquait... les noms adjectifs des habitans.*] Voici le passage que j'ai promis ci-dessus. On y trouvera entre autres choses la pensée de cet auteur, touchant le dessein d'Étienne. *Le dessein de Stephanus de Urbibus était, dit-il (15), d'apprendre l'histoire grecque à ses écoliers, et afin que dans la lecture ils ne prissent pas le peuple d'une ville pour celui d'une autre, il s'est étudié, parlant des villes, d'en observer τὰ ἰθινὰ, que nous pouvons traduire les noms familiers (16), que l'on donne à ces peuples, dérivés du nom de la ville dont ils sont habitans : comme par exemple Ἀντιόχεια τὸ ἰθινὸν Ἀντιοχεύς, Ἀθῆναι ὁ πολίτης Ἀθηναῖος. Nous avons bien sujet de désirer que quelque savant homme fasse la même chose des noms latins des villes, y ajoutant le nom dérivé dont on nomme leurs habitans ;*

(12) *Ad Philipp. Ferrarii Alexandrini Lexicon geographicum, tomo II, folio 357, citante Pinédo in præfatione.*

(13) *Cum hujus scrutandi gratiâ ad amicum quemdam litteras dedissem, ille lepidè rescripsit illud à Michaele Antonio Baudrand dictum fuisse in fide parentum. Pinédo, in præfat.*

(14) *Ejus opus notis nondum editis illustravit P. Augustinus Lubin. Baudrand, Geograph., tom. II, pag. 444.*

(15) *Mercuré géographique, pag. 64.*

(16) *Le terme de familiers paraît ici très-impropre.*

comme de Roma, Romanus, de Carthago, Carthaginiensis. On le pourrait faire aussi dans notre langue, et cette occupation ne serait pas indigne d'un bel esprit, de remarquer comme on appelle les habitans de nos villes et de nos provinces, que l'habitant de la Bretagne est appelé Breton, de l'Anjou, Angevin, de Paris, Parisien, et ainsi des autres: la lecture, de nos histoires serait plus agréable, et on ne verrait pas tant de fautes en notre langue : ces mots dérivés ne devraient pas manquer aux dictionnaires de géographie.

(H) *Quelques paroles de Scaliger qui me paraissent fort obscures.*] « Pinédo n'a point marqué dans sa préface que Nicolas Sophianus avait possédé un Stéphane entier. *Præter alios codices græcos*, dit Scaliger dans une lettre à Grutterus, *quos Nic. Sophianus habebat erat et integer Stephanus cum toto* K et Λ, *quæ hodiè imperfecta circumferri non ignoras* (17). » Je ne comprends rien là-dedans : un dictionnaire tout entier avec toute la lettre K et L, est une énigme pour moi. C'est comme si l'on disait qu'un homme a lu tout le Nouveau Testament, avec l'Évangile de saint Jean et avec les Actes des Apôtres (*).

(17) Colomies, dans sa Bibliothèque choisie, pag. 49.

(*) Si, dans le Scaligérana, après Stéphane, on lisait *nempè*, le sens serait plus clair; mais il l'est assez sans cela, et on ne demande pas une si grande exactitude d'expression dans un discours familier comme celui-ci, qui d'ailleurs est peut-être moins de Scaliger que des compilateurs du Scaligérana. REM. CRIT.

STÉVIN (SIMON), l'un des meilleurs mathématiciens du XVI^e. siècle, était de Bruges, et s'établit en Hollande, et y fut même intendant des digues (a). Il fut extrêmement considéré de Maurice de Nassau, prince d'Orange, qui aimait et qui entendait beaucoup les mathématiques. Les ouvrages que Stévin donna au public furent bien reçus (A). Il inventa une manière

(a) Valer. Andr., Bibliothèque. belg., pag. 813.

de chariots à voiles, qui allaient fort vite (B). Ce qu'il a fait sur la statique passe pour l'une de ses meilleures productions (C).

(A) *Les ouvrages que Stévin donna au public furent bien reçus.* Il publia une Arithmétique en français, l'an 1585, chez Plantin, à Anvers, in-8°. *Problematum Geometricorum libri V*, l'an 1583, in-4°. (1), et divers autres traités en flamand qui ont été traduits en latin, la plupart par Willebrord Snellius; mais celui de l'Invention des Ports fut traduit par Grotius (2). Les œuvres de Stévin furent recueillies et publiées en latin l'an 1608, et en français l'an 1634, in-folio. Voici un détail des titres selon l'édition française. L'ouvrage est divisé en six volumes dont le premier contient l'Arithmétique, c'est-à-dire les *computations des nombres arithmétiques ou vulgaires*; aussi l'Algèbre avec les *équations des cinq quantités*. Les six livres d'Algèbre de Diophante d'Alexandrie dont les quatre premiers sont de la traduction de Simon Stévin, et les deux derniers sont nouvellement traduits par Albert Girard, Samie-lois. La *Pratique d'Arithmétique de Simon Stévin contenant les tables d'intérêt, la dtme*; item un traité des *incommensurables grandeurs, avec l'explication du dixième livre d'Euclide*. Le II^e. tome comprend la cosmographie, c'est-à-dire la doctrine des triangles; la géographie et l'astronomie. Le III^e. comprend la pratique de géométrie. Le IV^e. l'art pondéraire ou la statique. Le V^e. l'optique. Le VI^e. la castramétation, la fortification par écluses, et la fortification. Remarquez que le II^e., le III^e., le IV^e. et le V^e. volume sont intitulés *Mémoires mathématiques du prince Maurice*. Grotius (3) fit un beau poème sur cette partie des ouvrages de Stévin. L'auteur de la traduction française se nommait Albert Girard: il revit, et il corrigea, et il augmenta les éditions précédentes; on peut distinguer ce qui vient de

lui. Il était mort depuis un an lorsque sa veuve et ses enfans dédièrent aux états généraux les œuvres mathématiques de Stévin, qu'il avait traduites, et qui furent imprimées (4) l'an 1634, comme je l'ai déjà dit.

(B) *Il inventa une manière de chariots à voiles, qui allaient fort vite.* Valère André en parle de cette façon. *Inventor fuit curruum velivolorum apud Batavos, quos ne equus quidem licet celeritate ingenti præstans, longè spatio æquare possit. Ferunt enim sedentes in ejusmodi curru duarum horarum spatio leucas hollandicas quatuor, videlicet Sceveringâ Pettenum usque confecisse* (5). Vossius assure la même chose (6). Grotius a fait un poème intitulé *Iter currus veliferi* (7), qui est une belle description du voyage que l'on faisait sur ces chariots.

(C) *Ce qu'il a fait sur la statique passe pour l'une de ses meilleures productions.* Swertius assure que Stévin entendait si parfaitement la science des poids, qu'on n'aurait pu lui présenter aucun fardeau qu'il n'eût pu lever avec de petites forces et avec un instrument facile (8). Valère André se sert des mêmes paroles que Swertius; mais il ajoute que cet instrument se nommait *pantocrator*, et il cite Adrien Romain, comme ayant rendu ce témoignage à Simon Stévin (9). On trouve dans Vossius (10) une exacte idée de l'ouvrage de Stévin sur la statique; mais il donne à l'instrument le nom de *pancratium*. Notons une grosse faute de Valère André: il a dit (11) que la manière de trouver les ports est ce qu'on nomme la statique, portion très-noble et très-abstruse des mathématiques, et bâtie comme de

(4) A Leyde, chez Bonaventure et Abraham Elsevier.

(5) Valer. Andreas, Biblioth. belg., pag. 813.

(6) Vossius, de Scient. mathem., cap. LVII, num. 19, pag. 337.

(7) Voyez Grotii Poëmata; pag. 224, editionis. 1617.

(8) *Adeò rei ponderariæ peritus fuit, ut nulum offerri illi posset pondus, quantumvis grave, quod non parvis viribus ac facili instrumento movere potuisset.* Swert. Athen. belg., pag. 677.

(9) Valer. Andreas, Biblioth. belg., pag. 813.

(10) Vossius, de Scient. mathem., c. XLVII, num. 11, pag. 284, 285.

(11) Valer. Andreas, Biblioth. belg., pag. 813.

(1) Valer. Andr., Biblioth. belg., pag. 813.

(2) Voyez Vossius, de Scient. mathem., pag. m. 259, 285.

(3) Voyez le II^e. livre de ses Sylves, pag. 62 et seq., edit. Poëmatum, 1617.

nouveau par Stévin, dont l'ouvrage sur cela est incomparable, et qui a été traduit par Grotius. Il est sûr que Grotius a mis en latin ce que Stévin avait composé en flamand sur l'art de trouver les ports; mais ce n'est nullement une partie de la statique. Stévin traite de cela au V^e. livre de sa Géographie. Ce livre, dans la traduction française, est intitulé *du Trouve-Port, ou la manière de trouver les Havres* (12).

(12) Voyez la page 170 des Oeuvres mathématiques de Stévin, édition de Leyde, 1634.

STIFÉLIUS (MICHEL), ministre luthérien dans le village d'Holtzdorff, proche de Wittemberg, au XVI^e. siècle, persuada à ses auditeurs que la fin du monde arriverait le 3 d'octobre 1533, à dix heures du matin. Il avait fait cette belle découverte par la supputation des nombres carrés (A); mais il la débitait comme une révélation divine. Un grand nombre de paysans se laissèrent tellement infatuer de cette pensée, qu'ils abandonnèrent le travail et se mirent à dépenser tout leur bien. Le jour marqué étant venu, Stifélius monta en chaire, et encouragea ses auditeurs à se tenir prêts, puisque le moment où ils monteraient au ciel avec les habits qu'ils avaient alors allait éclore. L'heure se passa sans que l'on vît rien de ce que l'on attendait, et Stifélius lui-même entra en doute; mais tout d'un coup il s'éleva un orage qui ranima ses espérances, et qui le fit recommencer ses exhortations : *Voici*, dit-il, *le prélude du dernier jugement*. Cet orage dura peu, et les paysans rassemblés virent bientôt que le ciel était serein. Ils se mirent alors en colère contre leur ministre : ils le tirèrent de

la chaire, le garrottèrent, et le traînèrent à Wittemberg pour l'accuser d'imposture, et pour demander quelque dédommagement. On dit que leurs prétentions et leurs plaintes furent déclarées nulles, et que Stifélius, par le crédit de Luther, fut rétabli dans son église. Hanard Garméren récite cela fort plaisamment dans la IX^e. églogue de ses Bucoliques (a). Tilman Brédembach la rapporte toute entière (b), après avoir donné en prose cette aventure. Je ne me fierais pas trop à ces deux auteurs, si je ne la voyais rapportée par un célèbre théologien protestant (B). Il est vrai qu'il ne fait aucune mention de Luther ni de l'orage qui réveilla les espérances de l'auditoire. M. de Sponde a raconté, avec d'autres circonstances, cet accident (C). Je ne pense pas qu'il faille distinguer ce Stifélius de celui dont les ouvrages d'arithmétique furent fort loués, et qui mourut l'an 1567 (D), ni de celui à qui Luther écrivit les lettres dont je parle ailleurs (c), et qui était ministre à Eslingen, l'an 1525 (d). Il fut chassé de cette église, et se retira en Autriche où il fut prédicateur chez une personne de qualité (e) à qui Luther le recommanda comme

(a) Il était natif du pays de Liège, et il a enseigné la langue grecque dans l'académie d'Ingolstad. Voyez la Bibliothèque belge de Valère André, pag. 339.

(b) Dans le chapitre XXXII du VII^e. livre sacrarum Collationum, pag. m. 707. C'est de lui que Florimond de Rémond, Histoire de l'Hérésie, liv. II, chap. VI, num. 7, l'a tirée.

(c) Dans les remarques (B) et (H) de l'article BORE, tom. III, pag. 564 et suiv.

(d) Seckend., Hist. Lutheran., lib. II, pag. 16.

(e) Idem, ibidem, pag. 84.

un homme pieux et docte, modeste et laborieux (f). On fut obligé de le congédier, l'an 1527 (g). Il avait été moine augustin à Eslingen (h). Il fit un poëme allemand sur la conformité de la doctrine de Luther avec celle de Jésus-Christ (i). Au reste il n'a pas été le seul qui a inspiré la paresse aux paysans, sous prétexte que la fin du monde approchait. Brédenbach assure qu'un certain Campanus fit la même chose dans le pays de Juliers (E).

(f) *Idem*, *ibid.*, lib. III, pag. 122.

(g) *Idem*, *ibidem*.

(h) *Idem*, in Scholiis ad I indicem, num. 76.

(i) *Idem*, *ibidem*.

(A) *Il avait fait cette belle découverte par la supputation des nombres carrés.*] D'autres disent que ce fut par les lettres numérales d'un passage de l'Écriture. *Ex supputatione quadratorum numerorum, tanquam ex divini revelatione, diem ultimi judicii futurum prædixit, anno 1533, 3 octob. circa 10 diei horam... Referunt nonnulli Stifelium collegisse vaticinium suum ex verbis istis VI-DebVnt In qVeM transflXerVnt, quorum litteræ numérales continent numerum 1533 (1).* N'est-il pas bien déplorable que l'esprit de l'homme soit sujet à de pareilles illusions, et qu'elles soient si contagieuses?

(B) *Si je ne la voyais rapportée par un célèbre théologien protestant.*] C'est Marc Frideric Wendelin. Il la rapporte dans le chapitre XVI de la II^e. section de ses Contemplations de Physique. Ce chapitre est intitulé *de tempore excidii mundani*, et contient une longue liste de fausses suppositions sur le temps de la fin du monde. Wendelin, écrivant cela l'an 1624, ne pouvait point confondre par l'événement tous ceux dont il parle. Il ne pouvait pas ainsi convaincre de fausseté (2) un Philippe

Nicolai, qui avait dit que le monde finirait l'an 1670 ; ni Osiander, qui avait marqué l'an 1689 ; ni celui qui avait marqué l'an 1700, et que Rémalcus réfuta par un livre fait exprès. Lorsque Wendelin faisait ce chapitre, toute l'Allemagne retentissait de prédictions sur la fin du monde ou sur le dénoûment des guerres qui troublaient alors l'Europe. *Si præsentium temporum, dit-il (3), prophetias de fine seculi liberet examinare, volumen satis spissum labor hic absumeret : Quod enim Germaniæ nostræ est antrum, quod de fine seculi, et præsentium turbarum eventu vaticinia non spirat?* Il dit que depuis trois ans il avait couru divers imprimés qui promettaient pour l'année 1624 le commencement du siècle d'or. Il nomme un certain Nagélius, qui avait prédit des révolutions surprenantes, et qui avait fait paraître tant d'obstination, que l'événement le plus contraire à ses prophéties ne l'empêchait pas de soutenir qu'elles étaient justes. Il se sauvait toujours en demandant du délai. *De anno, quem jam agimus, à Christo nato millesimum sexcentissimum vicesimum quartum, quot quæso per orbem, intra triennii spacium, chartæ volitadrunt, quæ aurei in eum seculi exordium conjecerunt? Inter prophetas hosce familiam ducit Paulus Nagelius, qui vaticiniis suis planè prophetica fiduciâ promulgatis, multorum animos hactenus suspensos tenuit, dum insignium mutationum momenta in calendaris suis notavit. Scriptis etiam compluribus nescio quas visiones et arcanorum apocalypses prædicavit, tantâ animi fiduciâ, ut ne ab eventu quidem contraria monstrante, vaticiniorum suorum veritatem suspectam debere reddi contenderit. Saxonici subindè ad fidem impetrandam dilationibus sibi indultis. Mihi quidem, aliorum exemplo, virum illum exagitare non est animus; in quo unum hoc probo, quod seriâ vitæ nostræ emendatione imminentes pœnas effugere publicus pœnitentiæ præco jubet. Atamen vitio, opinor, nemo vertet, si majorem illi vel in arcanis revelandis sapientiam, vel in ignotis*

1) Marcus Fridericus Wendelinus, Contemplat. physicarum, sect. II, cap. XVI, p. 322.

(2) Voyez Wendelin, Contempl. physic. sect. II, cap. XVI, pag. 324.

(3) *Idem*, *ibidem*, pag. 326, 327.

reticentis prudentiam exoptem (4).

Voilà de quoi faire connaître par occasion le visionnaire Nagélius, et de quoi persuader que le conte que Gaméren a mis en vers a du fondement, puisque Wendelin le rapporte parmi beaucoup d'autres qui sont très-certains.

Je ne doute point que Philippe Camérarius, auteur protestant, n'ait voulu parler du même Stifélius dans le passage que l'on va lire. « On sait, » en nos quartiers, de quelles raisons un curé (5) de notre temps, » homme passablement docte, et » grand arithméticien se servit, non » point à méchante intention comme je pense, mais pour la trop grande » confiance qu'il avait en ses nombres » et calculs, fondés sur quatre mots » d'un des saints évangélistes, *vi-* » *debunt in quem pupugerunt*, sur » lesquels il faisait des supputations, » tirant les six V, les deux I, le » D et M, dont il faisait un chiffre » d'années, pour faire accroire à » ses paroissiens en un sermon d'arithmétique, dont il les entretenait, que la fin du monde était » venue, jusques à leur en marquer le jour et l'heure. Il les prêcha si bien, que plusieurs idiots » lui ajoutèrent foi; tellement que, » à la manière accoutumée des fous, » avant que tout pérît, ils délibérèrent galler le bon temps, et » en buvettes et chères lies fricassèrent leur reste. Quand la » journée et l'heure par lui désignée fut à la veille, ceux qui » avaient cru ses sermons s'assemblèrent dans une chapelle, attendant » fort dévotement la fin du monde, » pour à quoi les disposer tant plus, » il leur fit un nouveau sermon accommodé à cette sienne fantaisie. » Ce sermon n'était pas achevé que » voici s'élever une tempête en l'air » avec tonnerre, éclairs et foudre, » qui fut une partie de ses prédications, ce qui fit penser à ces » pauvres gens que l'heure était venue. Mais tôt après cette tourmen-

te apaisée, le ciel apparut tel que » devant. Les misérables paroissiens » apercevant que ce curé leur en avait » donné d'une, et qu'à sa folle persuasion ils avaient tenu table plus » longuement qu'il ne fallait, dépités d'un tel affront s'amassèrent pour » lui courir sus, en intention de » draper rudement sur lui, voire » de l'assommer sur la place, s'il » ne se fût sauvé de vitesse: et que » quelques-uns des plus rassis n'eussent adouci la colère de ces gens » (6). » Je me sers de la traduction française de Simon Goulart, et je mets ici une note marginale qu'il a faite. *Il cuidait, dit-il, que le monde dût finir l'an 1532. Un autre, recherchant d'autres comptes, a dit, ces années passées, que ce serait environ l'an 1698. Il a pris long terme, pendant lequel lui et son arithmétique et ses disciples finiront.* Le traducteur remarque dans ses additions qu'il y avait quelques modernes qui posant mal leurs jetons, et faisant des présuppositions sans fondement, ont osé déterminer la fin du monde environ l'an 1696 (7). L'événement nous a fait connaître qu'ils se trompaient.

On demandera peut-être s'il vaut mieux suivre Camérarius, qui a mis l'an 1532, que Wendelin, qui a mis l'an 1533, et qui suppose que Stifélius se servait de *transfixerunt*, et non pas de *pupugerunt*, dans le passage de l'évangéliste. Je réponds qu'il y a des gens qui assurent que Stifélius avait adopté l'un et l'autre de ces deux calculs. Voyez le narré de M. de Sponde dans la remarque suivante.

(C) *M. de Sponde a raconté, avec d'autres circonstances, cet accident.*] Michel Stifélius, dit-il (8), moine apostat, natif d'Eslingen, prophétisa que la fin du monde arriverait au mois d'octobre 1532. Il prenait Luther pour cet ange de l'Apocalypse qui volait au milieu du ciel afin d'évangéliser aux habitants de la terre; et quant à lui, il se regardait comme le septième ange dont la trompette devait annoncer la fin du

(4) Wendelin, Comtempl. phys. sect. II, cap. XVI, pag. 326, 327.

(5) *Il y a au latin quidam parochus. Le traducteur ne devait point dire curé; car ce mot ne désigne pas en général le pasteur d'une paroisse, soit catholique, soit protestante, comme celui de parochus. Il est affecté aux papistes.*

(6) Camérarius, Méditations historiques, tom. I, liv. III, chap. I, pag. 203 de la traduction de Simon Goulart, édit. de Lyon, 1610.

(7) *Là même, pag. 208.*

(8) Spondan., ad ann. 1533, num. 15.

monde (*). Il ne se portait pas volontairement à annoncer cette venue de Jésus-Christ ; mais l'ordre de Dieu l'y contraignait. Ayant communiqué ses pensées à Luther , il fit un livre où il déclara qu'au dixième mois de l'an 1533 , au deuxième jour de la quarante-deuxième semaine , à huit heures du matin , Jésus-Christ viendrait sur la terre pour le dernier jugement. Il fondait son calcul sur ces paroles , *JESUS NAZARENUS , REX JUDÆORUM* ; et sur celles-ci , *VIDEBUNT IN QUEM TRANSFIXERUNT*. Les lettres numérales du premier passage donnent 1532 ; celles du second donnent 1533. L'année 1532 étant passée , Stifélius se persuada si obstinément que sa prédiction s'accomplirait en 1533 , qu'il trouva étrange que Luther lui conseillât une autre pensée , et ne vît pas une chose aussi évidente. Mais le 18 d'octobre , fête de saint Luc , n'ayant point été le jour du dernier jugement , comme il l'avait assuré d'une manière très-positive , on se moqua de sa prédiction. Cependant quoiqu'il eût été emprisonné à Wittenberg , il rabroua rudement Luther , qui l'exhortait à être plus sage et à profiter de l'expérience deux fois réitérée de son illusion , et il persévéra toute sa vie dans la vaine occupation de changer son hypothèse par la superstitieuse idée des nombres. Il mourut en 1567 à l'âge de quatre-vingts ans (9). Selneccerus , qui assista à sa mort , assure qu'il la reçut avec des traits de moquerie. Luther , qui trouvait fort téméraire que Stifélius marquât un certain terme préfix , ne doutait point néanmoins que la fin du monde ne dût arriver bientôt , et il l'attendait toujours après l'équinoxe du printemps , au mois d'avril , environ la fête de Pâques , lorsque tous les êtres que l'hiver a fait mourir reviennent en vie : il croyait avoir des raisons de croire que Jésus-Christ reviendrait en ce temps-là. C'est le récit de M. de Sponde ; il n'est point muni de citation. Il y a une erreur de chiffre dans M. Teissier et dans le Moréri ; on y a cité M. de Spon-

de comme ayant appliqué ce fait à l'an 1553.

(D) *Je ne pense pas qu'il faille distinguer ce Michel Stifélius de celui dont les ouvrages d'arithmétique furent fort loués , et qui mourut l'an 1567.* Quensted parle d'un Michel Stifélius , natif d'Eslingen sur le Neckar , grand arithméticien et pasteur de quelques églises évangélistes : *cujus libri arithmetici , ajoute-t-il , reconditiore numerorum scientiâ referti in magno , uti debent , pretio inter doctos habentur* (10). Ces paroles sont les mêmes que celles dont M. de Thou s'est servi en parlant de la mort de Michel Stifélius sous l'an 1567 ; homme , remarque-t-il , qui avait été long-temps professeur dans la Saxe et dans la Prusse , et qui céda à l'èpe dans la Thuringe , à l'âge de quatre-vingts ans (11). Il y mourut , selon Vossius , à l'âge de cinquante-huit ans (12) ; mais j'aimerais mieux en croire Bucholcer qui assure qu'il mourut dans ce lieu-là le 19 d'avril 1567 , à la quatre-vingt-unième année de son âge , après avoir été ministre en divers lieux de la Saxe et de la Prusse (13). Je crois en effet qu'il ne fut pas professeur , comme M. de Thou le prétend , mais simple ministre. Quoi qu'il en soit , ses ouvrages d'arithmétique sont appelés très-exacts par le même Bucholcer. Vous trouverez dans Vossius (14) , 1°. que Possevin a remarqué que l'Arithmétique de Stifélius , imprimée à Nuremberg avec une préface de Mélanchthon , est approuvée par les grands hommes ; 2°. qu'au jugement de Joseph Blancanus (15) la méthode avec laquelle Stifélius a traité l'algèbre et toute l'arithmétique est très-bonne. Vossius met sous l'an 1544 l'édition de l'Arithmétique par faite de Stifélius , et il observe que cet auteur a publié une Arithmétique selon la pratique italienne ; et , en allemand , une Algèbre et une Supputation ecclésiastique.

(10) Quenst. , de Patriis illustr. , pag. 174.

(11) Thuanus , lib. XII , pag. m. 832.

(12) Vossius , de Scient. mathem. , p. m. 317.

(13) Bucholc. , Index chronol. , ad ann. 1567 , pag. 620.

(14) Vossius , de Scient. mathem. , pag. 317 , il cite Possevin , Biblioth. sel. , lib. 15 , cap. 3 , pag. 182 , edit Rom.

(15) In Mathematicorum Chronol. , pag. 60.

(9) *Permansit usque ad vitæ exitum (qui contigit anno Christi 1567 octogenario) in suis subinde renovatis fatuitatibus ex numerorum vana superstitione.* Idem , ibidem.

Vous remarquerez que Wendelin , Sponde , etc. , conviennent que le Stifélius qui prédisait la fin du monde était un fort bon arithméticien.

Renouvelez ici la réflexion que j'ai faite (16) sur la longue vie de Coménius.

(E) *Brédenbach assure qu'un certain Campanus fit la même chose dans le pays de Juliers.*] Il insinue qu'un fin matois fomenta les rêveries du personnage , afin d'acheter à bon marché les terres de ces paysans crédules. Donnons le conte tout entier , et avertissons qu'il est tiré de Lindanus , écrivain peu authentique. *Persuaserat Johannes Campanus miseris rusticis , non longè à fluvio rura degentibus , quod vel hodiè res ipsa loquitur , et testantur vicini , ne amplius austeri sese frangerent agriculturæ laboribus : non sese frustra duris vexarent , diutius fatigarent , encarent , fodiendi , arandi , metendi sudoribus ; instare diem judicij ; brevi omnia inundationibus aquarum delenda : indulgerent genio igitur , mollior sese tractarent , suavius viverent , quod misellæ supererat vitæ rusticæ , omnia propè diem certò certius peritura . Illi stolidi ac deliro prophetæ creduli suos vendunt agellos , qui illos emit sensis non frustra sese illum aluisse prophetam* (17). Il rapporte ensuite une épigramme de Martial sur un homme qui dépensa en moins d'un an toutes ses grandes richesses , à cause qu'un astrologue l'avait menacé de mourir bientôt.

*Dixerat astrologus periturum te citò , Munna ,
Nec , puto , mentitus dixerat ille tibi .
Nam tu dum metuis , ne quid post fata relin-
quas ,
Hausisti patrias luxuriosus opes .
Risue tuum decies non toto tabuit anno :
Dic mihi , non hoc est , Munna , perire ci-
tò* (18) ?

Conférez avec ceci les suites des grandes promesses de Coménius (19) , et ces paroles de Camérarius : « Autant » en fit (20) jadis Niséus , tyran de

» Syracuse , auquel un devin ayant
» dit que la fin de sa vie était pro-
» che , pensant qu'ainsi fut , gaspilla
» tous ses biens en banquets , après les
» garces et autres telles débauches . On
» dit que de notre temps le même
» est venu à un riche homme de
» Lyon , qui , ayant fait dresser sa na-
» tivité , et pensant que les prédic-
» tions de sa mort fussent assurées ,
» distribua fort légèrement tous ses
» biens comme s'il eût eu déjà l'un des
» pieds dans la fosse , tellement qu'il
» ne se laissa rien de reste . Mais , sé-
» duit par l'astrologue , il fut con-
» traint , pour vivre , de demander
» l'aumône , ayant vécu jusqu'en
» longue vieillesse et beaucoup plus
» qu'il ne pensait (21) . »

(21) Camérarius , *Méditations histor.* , tom. I , liv. III , chap. I , pag. 203.

STILPON , natif de Mégare , a été l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité . Il fut disciple ou d'Euclide même , ou des disciples d'Euclide ; et il s'acquit une telle réputation par son éloquence et par la subtilité de son esprit , que l'on quittait en foule les autres écoles pour s'en aller à Mégare profiter de ses leçons (a) . Dans un voyage qu'il fit à Athènes , il put remarquer que les artisans quittaient leurs boutiques pour le voir (b) . Il ne demeura point sans réponse quand on voulut faire des plaisanteries sur cette curiosité (A) . Quelques-uns prétendent qu'outre sa femme légitime il entretenait une maîtresse ; mais cela est peu certain (B) . Il était de son naturel fort adonné au vin et aux femmes , et cependant on ne voyait pas qu'il s'enivrât ou qu'il vécût impudiquement : il avait corrigé par l'étude de la philosophie les mauvaises incli-

(16) Dans les remarques (I) et (K) de l'article COMÉNIUS , tom. V , pag. 266 et suiv.

(17) Bredembachius , *Sacrorum Collationum* , lib. XXXIII , pag. m. 711 , ex Lindano , lib. 1 , cap. 9 de fugiendis Idolis .

(18) Martial. , epigr. LXXXIV , lib. IX .

(19) Voyez la remarque (K) de l'article COMÉNIUS , tom. V , pag. 267 .

(20) C'est-à-dire autant que les paysans dont il venait de parler , comme on l'a vu dans la remarque (B) .

(a) Diog. Laërtius , lib. II , num. 113 .

(b) Idem , ibidem , num. 119 .

nations du tempérament (C). La crainte des dieux ne lui avait point rendu ce bon office; car on le compte parmi les athées ou parmi ces philosophes qui n'avaient guère de religion (D). Quelques-uns donnent pour une preuve de son impiété une chose qui lui arriva dans un temple (E), et peut-être n'ont-ils point de tort. Il avait une extrême indifférence pour les biens de la fortune, et il ne regardait comme son bien que les qualités de son âme. Cela paraît par la réponse qu'il fit après la ruine de sa patrie (F). Il comptait même pour rien l'infamie de sa fille; car on ne put jamais lui faire avouer que ce fût ou un déshonneur ou une infortune pour lui. Il y a bien des savans qui auraient besoin de ce tour d'esprit (G). On ne saurait approuver les innovations de sa logique; il en bannit les universaux (H): et quand même on supposerait qu'il ne le fit que pour se moquer des sophistes, il faudrait blâmer son goût et ses fausses subtilités.

Au lieu de fortifier l'esprit ou le jugement, elles n'étaient propres qu'à le gâter. Une courtisane l'en railla (1), pour répondre à une censure ou à une raillerie dont il s'était servi contre elle. Il ne faut pas oublier un songe qu'il fit, qui semble signifier qu'il était prêtre, et qui montre que même en dormant il savait philosopher (K).

(A) *Il ne demeura point sans réponse quand on voulut faire des plaisanteries sur cette curiosité.* On s'empresse de vous voir, lui dit quelqu'un, on vous admire comme une bête sauvage; cet empressement ressemble à celui que l'on témoigne

quand il est venu quelque meneur d'ours ou d'éléphant. Vous vous trompez, répondit-il (1), on m'admire comme un homme véritable. Cela donnait dans le sens de Diogène le cynique, qui, la lanterne à la main, cherchait un homme dans les lieux où il voyait le plus de gens. C'est que les hommes qu'il voyait, n'ayant pas la réalité et la perfection humaine, ne lui paraissaient que de faux hommes; ils en avaient le nom, et c'était tout. Sur ce pied-là Stilpon, homme véritable, homme réellement et d'effet, a dû passer dans Athènes pour un animal plus rare, et plus digne d'admiration et de faire quitter leur besogne aux artisans, que les bêtes les plus extraordinaires que les Indes pussent fournir.

(B) *Quelques-uns prétendent qu'il entretenait une maîtresse; mais cela est peu certain.* Diogène Laërce n'avance cela que sur la foi d'un auteur de petit nom. Καὶ γυναῖκα ἡγάγετο, καὶ ἑταῖρα συνῆν Νικαρέτῃ, ὡς φησὶ πού καὶ Ὀνήτωρ. *Ac præter uxorem quam duxerat, Nicarete etiam pellice utebatur, ut Onetor ait* (2). Si cette médisance eût eu quelque fondement, Athénée n'eût pas oublié d'en faire mention, lui qui prend à tâche de décrier tout le monde de ce côté-là, et en particulier les poètes, les beaux esprits et les philosophes: or il se contente de dire que Nicaréte, courtisane illustre par sa naissance et par son savoir, avait ouï les leçons de Stilpon: n'eût-il pas ajouté qu'elle fut sa concubine, s'il eût cru ce qu'Onetor conte? Νικαρέτῃ δὲ ἡ Μεγαρίς (3) οὐκ ἀγεννὴς ἦν ἑταῖρα, ἀλλὰ καὶ γονέων καὶ κατὰ παιδείαν ἐπέραςος ἦν ἡκροᾶτο δὲ Στίλπωνος τοῦ φιλοσόφου. *Megarensis quoque Nicarete non obscura et ignobilis meretrix fuit, sed et natalium splendore et doctrinâ perquam amabilis. Philosopho namque Stilponi operam dederat* (4). Voyez dans la remarque suivante le témoi-

(1) Θαυμάζουσί σε ὡς θηρίον· οὐ μενοῦν, εἶπεν, ἀλλ' ὡς ἄνθρωπον ἀληθινόν. *Admirantur te veluti belluam. Minimè, inquit ille, sed velut hominem verum.* Diogenes Laërtius, lib. II, num. 119.

(2) *Idem, ibidem, num. 114.*

(3) *Il avait parlé d'une autre Nicaréte, courtisane, dans la page 593.*

(4) *Athen., lib. XIII, pag. 596.*

gnage glorieux que l'on a rendu à la chasteté parfaite de ce philosophe.

(C) *Il avait corrigé par l'étude de la philosophie les mauvaises inclinations du tempérament.*] Tout ceci nous est appris par un passage de Cicéron. *Stilponem Megaricum philosophum, acutum sanè hominem et probatum temporibus illis accepimus. Hunc scribunt ipsius familiares et ebriosum, et mulierosum fuisse; neque hoc scribunt vituperantes, sed potius ad laudem: vitiosam enim naturam ab eo sic edomitam, et compressam esse doctrinâ, ut nemo unquam vinolentum illum, nemo in eo libidinis vestigium viderit* (5). Nous verrons ci-dessous les beaux éloges que Plutarque (6) et Athénée (7) ont donnés à sa vertu.

(D) *On le compte parmi les athées ou parmi ces philosophes qui n'avaient guère de religion.*] Il déclara ses sentimens avec trop de liberté, de sorte que les subterfuges dont il se servit pour rectifier ses expressions dans l'aréopage n'empêchèrent pas qu'on ne le bannît. Servons-nous des paroles du sieur de la Mothe-le-Vayer; nous les corrigerons en même temps où il en sera besoin. *Stilpon allait la bride plus en main; car se voyant interrogé hors de saison par Cratès, si nos prières et nos honneurs n'étaient pas agréables aux dieux, il lui répartit gentiment que ce n'était pas une demande à faire en pleine rue, mais bien seul à seul et dans un cabinet; qui est la même réponse que fit Dion* (8) *à un autre qui lui demandait s'il y avait véritablement des dieux ou non, et dont use aussi fort à propos le grand pontife Cotta envers Velleïus, qui supposait qu'il était fort difficile de nier l'être des dieux: Credo* (dit-il) *si in concione quærat, sed in ejusmodi sermone et consessu facillimum. Mais ce bon Stilpon se trouva une autre fois bien plus empêché, cité qu'il fut devant les aréopages pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'était pas un dieu, dont il se tira néanmoins avec assez de souplesse, disant qu'il l'estimait déesse*

et non pas dieu, faisant distinction entre le mâle et la femelle. Ce qui convia Théodorum (9) *à lui demander au partir de là s'il avait vu Palas sous sa jupe, pour parler si pertinemment de son sexe: si est-ce qu'il n'évita pas le bannissement auquel il fut condamné pour cette liberté* (10). Pour contenter tout le monde, je rapporterai la chose selon les termes de l'original. Κράτῃτος αὐτὸν ἐρωτήσαντος, εἰ οἱ θεοὶ χαίρουσι ταῖς προσκυνήσεσι καὶ εὐχαῖς, φασὶν ἐπιπῆν, Περὶ τούτων μὴ ἐρώτα, ἀνύστα, ἐν ᾧδῳ, ἀλλὰ μόνον. τὸ δ' αὐτὸ καὶ Βίωνα ἐρωτῶντα εἰ θεοὶ εἰσιν, ἐπιπῆν,

Ὅχι ἀπ' ἐμοῦ σχεδάσεις ὄχλον παλαπείρις, πρόσθεν.

Quum rogasset illum Crates an diu precationibus ac divinis honoribus gaudeant: Noli me, inquit, fatue, in vid de hiscè rogare, sed solum ac seorsum. Hoc ipsum et Bionem interrogatum, an sint dii, dixisse tradunt,

Tunc senex turbam à nobis propellere ceras (11)?

Diogène Laërce parle sans doute de Bion Borysthénite, l'un des plus hardis athées dont l'antiquité fasse mention. La conformité de sa pensée avec celle de Stilpon est fort désavantageuse à ce dernier. Le Cotta de Cicéron n'était guère plus orthodoxe, puisqu'il ne trouvait difficile de nier qu'il y eût des dieux qu'au cas que l'on eût à craindre les délateurs et la colère du peuple (12). Ces gens-là eussent fait un grand changement à la maxime que Balzac a rapportée, *de divinis etiam vera dicere periculosum est* (13); ils eussent mis *præcipuè* au lieu de *etiam*: dans un certain sens ils eussent dit vrai; car les païens ne souffraient pas qu'on substituât aux pernicieuses et ridicules

(9) *Il fallait dire Théodore.*

(10) La Mothe-le-Vayer, Dialogue de la Diversité des Religions, pag. m. 358, 359. C'est le dernier des cinq Dialogues d'Orasius Tubero.

(11) Diog. Laërt., lib. II, num. 117, pag. 148.

(12) *Quæritur primum in eâ quæstione quæ est de naturâ deorum, sintne dii, necne sint? difficile est negare, credo, si in concione quærat, sed in hujusmodi sermone et consessu facillimum.* Cicero, de Naturâ Deorum, lib. I, cap. XXXII.

(13) Balzac, lettre III à Chapelain, liv. I, pag. m. 21.

(5) Cicero, de Fato, cap. V.

(6) Voyez la remarque (H), à la fin.

(7) Voyez la remarque (E).

(8) *Il fallait dire Bion.*

dées de la nature divine, les idées de l'unité et de la simplicité souverainement parfaite du vrai Dieu (14).

Nous allons donner une preuve de l'aveuglement le plus grossier du paganisme. Que peut-on s'imaginer de plus étrange que l'opinion ridicule des Athéniens, nation d'ailleurs fort ingénieuse et fort éclairée, que l'opinion, dis-je, ridicule où ils étaient touchant les statues des dieux? Ne s'imaginaient-ils pas que l'ouvrage des sculpteurs devenait un dieu dès qu'il était consacré à quelque dieu? ne croyaient-ils pas que la Minerve de Phidias était la déesse même qui était sortie de la tête de Jupiter? ils avaient sans doute cette folle imagination; car s'ils ne l'eussent point eue, il n'eût pas fallu que Stilpon eût recouru à la distinction qu'il employa pour se défendre contre ses accusateurs. Voici son crime: Il demanda un jour si Minerve, la fille de Jupiter, était un dieu. On lui répondit qu'elle l'était; mais, répliqua-t-il, cette Minerve est l'ouvrage de Phidias et non pas la fille de Jupiter; elle n'est donc pas un dieu. Il fut déféré pour cela à l'aréopage, et ne nia rien; il prétendit s'être servi d'un langage exact. Minerve, dit-il, n'est pas un dieu, mais une déesse; car les dieux sont mâles (15). Il est clair que si les païens avaient reconnu une véritable distinction entre les statues et les dieux à qui elles étaient consacrées, il n'eût point fallu que Stilpon se fût défendu par la différence de dieu mâle et de dieu femelle. Cette voie de justification ne valait rien, puisque le mot de θεός parmi les Grecs, et celui de deus parmi les latins (16), convenaient très-proprement aux déesses. La meilleure apologie eût été de dire que Minerve,

à la vérité, en tant que fille de Jupiter, était un dieu; mais que cette pièce de métal dont Phidias avait fait une statue qui avait été consacrée à Minerve n'était point un dieu. Cette apologie, dis-je, eût été fort bonne si l'on eût plaidé devant d'autres gens, mais elle ne valait rien dans l'aréopage; et c'est pour cela que Stilpon ne s'en servit point: il n'ignorait pas qu'on était persuadé que les dieux s'incorporaient dans leurs statues, et qu'ainsi les statues étaient métamorphosées en dieux par la force de la consécration.

(B) *Une chose qui lui arriva dans un temple.* Il était défendu à tous ceux qui avaient mangé de l'ail d'entrer dans le temple de la mère des dieux. Stilpon se soucia si peu de cette défense, que non-seulement il entra au temple de cette déesse après avoir bien mangé de l'ail, mais qu'aussi il y coucha. Il crut voir en songe la déesse qui lui disait: *Stilpon, vous qui êtes philosophe, violez-vous ainsi les lois saintes?* Il lui sembla qu'il lui répondit: *Donnez-moi à manger quelque chose de meilleur, je vous promets d'abandonner l'ail.* M. Ménage allègue ce fait comme une preuve de l'irréligion de ce philosophe (17): effectivement cela a tout l'air d'un homme profane qui se moquait et de la loi et de la déesse. J'avoue qu'Athénée, qui raconte cette aventure, en a jugé tout autrement; car il l'allègue comme une marque de la tempérance de Stilpon. Στίλπων δ' οὐ κατεπλάγη τὴν ἐγκράτειαν καταφαγὼν σκόροδα καὶ κατακοιμηθεὶς ἐν τῷ τῆς μητρὸς τῶν θεῶν ἱερῷ, ἀπειρήτο δὲ τῷ τούτων τι φαγόντι μηδὲ εἰσέναι. Ἐπιστάσης δὲ αὐτῷ τῆς θεοῦ κατὰ τοὺς ὕπνους, καὶ εἰπούσης ὅτι φιλόσοφος ὢν ὁ Στίλπων παραβαίνει τὰ νόμιμα: καὶ τὸν δοκεῖν ἀποκρίνσθαι κατὰ τοὺς ὕπνους, οὐ δέ μοι παρέχεσθαι, καὶ σκόροδοις οὐ χρῆσθαι. *Enimvero Stilpo sud confisus temperantiâ, non ideò perterritus est, quòd cùm allium comedisset in templo matris deum obdormierit. Arcebatur enim delubro qui horum quidquam gustasset. Ei porrò somnium capienti, adstans dea cùm diceret, Philosophus*

(14) Voyez, tom. XII, pag. 144, les paroles de Josephé, citauon (116) de l'article ΡΥΤΗΛΟΝΑΣ.

(15) Ἐφ' ᾧ καὶ εἰς Ἀρείον πάγον προσελθόντα, μὴ ἀρνήσασθαι, φάσκειν δ' ἰσθῆς διελίχθαι· μὴ γὰρ εἶναι αὐτὴν θεὸν, ἀλλὰ θεαν· θεοὺς δὲ εἶναι τοὺς ἀρρένας. *Quæ ex re quum in Arium pagum pertractus fuisset, nihil inficiatum feruit, imò rectè se locutum asseruisse: non enim deum esse, sed deam: deos quippe mares esse.* Diog. Laërtius, lib. II, num. 116, pag. 148.

(16) Voyez les Notes de M. Ménage in hunc locum Laërtii, pag. 128.

(17) Fuit Stilpon parvus deorum cultor et infrequens, imò ἄθῆτος. Narrat Athenæus X, 5, in Templo matris deum allium, etc. Menagius, in Laërt., lib. II, num. 117, pag. 128.

es, ô Stilpon, et sacras tamen leges violas : visum sibi fuisse hæc respondere in somnis, Præbe mihi quod edam, et alliv non vescar (18).

(F) *La réponse qu'il fit après la ruine de sa patrie.*] Démétrius Poliorcètes, ayant subjugué Mégare, donna ordre qu'on épargnât le logis de Stilpon, et que tout ce qu'on y aurait pris fût restitué. Je narre le fait comme Diogène Laërce le rapporte (19). Si j'avais à le décrire de mon chef, j'y ajouterais quelque chose : je dirais que le soldat pillait le logis de Stilpon sans avoir égard aux ordres de Démétrius ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit : la question est que Démétrius écrivit à Stilpon pour lui demander un état de tout ce qu'il avait perdu au pillage de la ville. Stilpon lui répondit qu'il n'y avait rien perdu, puisque personne ne lui avait enlevé son savoir et sa raison. Il ajouta plusieurs conseils pour lui inspirer l'humanité et la noble envie de faire du bien aux hommes ; et il le toucha de telle sorte, que ce prince se conforma à cette instruction. Je crois qu'il y a de bons dévots qui en feraient bien autant * ; mais je crois aussi qu'il y en a qui se conduiraient par la maxime, *charité bien ordonnée commence par soi-même*. Si un prince, après le pillage d'une ville, leur promettait la restitution de tous leurs effets, ils profiteraient assurément de cette occasion pour lui inspirer la clémence, et pour lui recommander l'intérêt des peuples ; mais ils ne s'oublieraient pas ; ils lui enverraient une liste exacte de toutes leurs pertes ; ils feraient en sorte d'en être dédommagés avec quelque usure. Mais voici un philosophe qui n'était rien moins que dévot, qui ne se sert de sa faveur auprès d'un prince victorieux, que pour le porter à faire cesser les désordres de la guerre et à répandre ses bienfaits sur les peuples ; il n'envoie point la liste qu'on lui demande du dommage qu'il a souffert. Sa maison a été pillée, on lui offre un ample dédommagement ; mais il répond qu'il n'a rien perdu,

(18) Athenæus, lib. X, cap. V, pag. 422.

(19) Diog. Laërt., lib. II, num. 115.

* Bayle ne laisse échapper, dit Joly, aucune occasion de décrier la piété : que dis-je ? il cherche ces occasions ; il les fait naître sous sa plume.

et que son bien ne consistait pas en des choses que les soldats lui pussent prendre. Cela est sans doute fort généreux. Je voudrais que Sénèque n'eût point supposé que Stilpon avait perdu et sa femme et ses enfans ; car c'est pousser un peu trop loin la philosophie, que de se vanter qu'en ce cas-là même on n'a rien perdu. C'est apparemment une fausse glose de Sénèque ; il n'y a que lui qui fasse mention de cette perte (20). *Omne intra se bonum terminabit, et dicet quod Stilpon ille dixit, Stilpon quem Epicuri epistola insequitur. Hic enim captâ patriâ, amissis liberis, amissâ uxore, cum ex incendio publico solus, et tamen beatus exiret, interroganti Demetrio, cui cognomen ab exitio urbium Poliorcetes fuit, Num quid perdidisset ? Omnia, inquit, bona mea mecum sunt. Ecce vir fortis ac strenuus, ipsam hostis sui victoriam vicit. Nihil, inquit, perdidit. Dubitare illum coëgit, an vicisset. Omnia mea mecum sunt. Justitia, virtus, temperantia, prudentia, hoc ipsum, nihil bonum putare quod eripi possit* (21). On dit (22) que Ptolomée, surnommé Soter, ayant pris Mégare, offrit de l'argent à Stilpon, et le pria de s'embarquer avec lui. Ce philosophe accepta un peu d'argent, et refusa l'honneur de suivre ce prince en Égypte. Il se retira dans l'île d'Égine, jusques à ce que Ptolomée s'en fût retourné en son royaume. C'est une grande marque de désintéressement, quoiqu'elle soit bien au-dessous de la précédente.

(G) *Il comptait même pour rien l'infamie de sa fille... Il y a bien des savans qui auraient besoin de ce tour d'esprit.*] Il la maria à Simmias : on ne dit point si le mari de cette impudique supporta tranquillement son déshonneur ; mais on assure que l'indifférence du père fut excessive. La conduite de votre fille vous déshonore, lui dit-on un jour. Point du tout, répondit-il ; elle n'est pas plus

(20) Diogène Laërce n'en parle point, ni Plutarque dans les deux endroits où il rapporte la réponse de Stilpon, savoir au *Traité de Educatione Puerorum*, pag. 5, et au *Traité de Animi Tranquillitate*, pag. 475.

(21) Seneca, epist. IX, pag. m. 178, 179. Voyez aussi le même Sénèque, de *Constanti Sapientis*, cap. V.

(22) Diog. Laërt., lib. II, num. 115.

en état de ternir ma réputation, que moi d'embellir la sienne. Ταύτης οὐ κατὰ τρόπον βιούσης, εἶπε τις πρὸς τὸν Στίλπωνα, ὡς κατασχύνει αὐτόν· ὁ δὲ, Οὐ μᾶλλον (εἶπεν) ἢ ἐγὼ ταύτην κοσμοῦ. *Hæc dum lascivius viveret, Stilponique à quodam renuntiatum esset eam sibi probro esse: Non, inquit, ista majori mihi probro est, quàm ego illi ornamento* (23). Voyez dans Plutarque (24) de quelle manière il soutint que les péchés de sa fille n'étaient un malheur qu'à elle. Heureux les gens qui peuvent ainsi tourner leur âme !

Il y a eu bien des savans à qui une telle indifférence aurait été nécessaire pour le repos de leur vie; car leurs filles ou leurs femmes ont très-mal vécu: et je crois qu'un pareil désordre n'est pas aujourd'hui sans exemple. Fernel (25) et Drusius (26) ont été dans cette catégorie. Cujas y était aussi. *La fille de ce grand homme était d'un tempérament si amoureux, qu'encore que monsieur le président de Thou, qui sans doute avait remarqué cette raison de se hâter, lui eût trouvé un mari dès qu'elle eut quinze ans, il ne put empêcher qu'elle ne devançât le mariage. Et depuis ses noces elle continua si ouvertement ses galanteries, que son mari, qui était un honnête gentilhomme, en mourut de chagrin. Elle en épousa un autre, et alla de mal en pis* (27). L'auteur dont j'emprunte ces paroles venait de dire que les écoliers qui allaient faire avec elle tout ce qu'ils voulaient appelaient cela commenter les OEu-vres de Cujas; et qu'il y en avait qui, pour le respect dû à la mémoire du père, se sevrèrent de cet infâme commerce. On dit qu'un collègue de Cujas n'eut point cette discrétion, et que même pendant la vie du père il caressait de trop près la fille. Comme il s'appelait le Comte, il répondit par une équivoque maligne à cette demande de Cujas: *Vous venez voir souvent ma fille, que faites-vous ensemble?* Nous faisons de petits contes,

lui répondit-il *. Paul Manuce fut enrôlé dans la même catégorie. Il avait mis sa fille dans un couvent, et il espérait par-là d'être délivré du soin pénible de la garder; mais après même qu'elle eut fait ses vœux, elle lui écrivit lettre sur lettre pour lui déclarer que s'il ne la retirait de cette clôture, elle la romprait furtivement. Le pauvre homme fit plusieurs voyages, et employa tant de sollicitations, qu'il obtint à la cour de Rome la dispense que sa fille souhaitait. La voilà donc dans le monde: elle y prit bientôt un mari; et, quoique ce fût un honnête homme, elle ne laissa point de se déborder dans toutes sortes de dissolutions. Son père ne succomba point à ce chagrin, ni aux incommodités que les restes d'une maladie vénérienne lui causaient de temps en temps; mais il le sentit avec beaucoup d'inquiétude. Lisez ces paroles d'Impérialis: *Sacris in claustris jampridem conjecta filiâ, eo dementiæ, ac furoris abrepta est impetu, ut inde se clam egressuram minaretur misero patri, nisi omni studio ipsam extrahere niteretur. Quò factum, ut is plurimum itinerum vexatione, morosâque apud romanos judices prehensione, æger animo, afflictusque corpore, tandem hujusmodi poculum, licet peramarum, tamen justâ necessitate quæsitum exorbere sit coactus, inusitato exemplo virginem pluribus annis Deo dicatam, mundanis iterum angustius devovendi, quæ cùm postea honesto conjugii nuptâ, pravâ se libidinis foedârit indole, infeliciterque peregerit, intestino is mœrore correptus, reliquum vitæ sollicitâ cogitatione traduxit. Quum verò etiam ei accesserint vetusta luis gallicæ inquinamenta, quibus alternatim vel temporum, vel locorum, vel victuum lædebatur mutatione, deterrimam prorsus vitæ conditionem sortitus videri potuit; nisi commodato semper, infractoque animo, eam se perferre singulis ostendisset* (28). Il y a

(23) *Idem, ibidem, num. 114.*

(24) Plutarch., de Tranquillitate Animi, pag. 468.

(25) Voyez l'article FERNEL, citation (32), tom. VI, pag. 429.

(26) Voyez l'article DRUSIUS, tom. VI, pag. 36, remarque (O).

(27) Nouvelles de la République des Lettres, juin 1686, pag. m. 722.

* M. Berriat Saint-Prix, auteur d'une *Histoire de Cujas*, m'a fait observer que cette anecdote est fautive. La fille de Cujas naquit en 1537, et le Comte était mort dès 1577. D'ailleurs, comme le remarque Leclerc, Cujas étant mort en 1590, lorsque sa fille n'avait que trois ans, ne peut avoir été contemporain des caresses données à cette fille.

(28) Johannes Imperialis, in Museo historico, pag. 108.

eu des savans qui avaient tout à la fois une femme et une fille impudiques. Barnabé Brisson était de ceux-là, si l'on en croit Scaliger (29). Quelques autres ont eu tellement la moitié de cette infortune, qu'on ne parle point de leurs filles. Tel était Paul Pérusinus, ce savant homme que Boccace a tant loué, et que Robert, roi de Naples, aimait beaucoup. On lui fit porter des cornes; et quand il fut mort, ses plus beaux écrits périrent par la trahison de son épouse (30). Je pourrais donner ici des listes où, sans compter les savans de la chambre basse, *quos fama obscura recondit*, on verrait bien de grands noms; mais il faut laisser ce soin à celui qui prendra la peine de travailler sur le chapitre que Piérius Valerianus a commencé (31). Il fera bien de ranger à part, dans une classe, ceux qui ont été malheureux par le mariage. Tous ces gens-là avaient besoin de l'indifférence de notre Stilpon.

(H) *Il en bannit les universaux.*] Comme il était un disputeur à toute outrance (32), il chassa même les espèces. Qui dit l'homme ne dit rien ni de celui-ci ni de celui-là; il ne parle pas plutôt de l'un que de l'autre; il ne dit donc rien de personne. L'herbe qu'on me montre n'est point l'herbe; car l'herbe existait il y a mille ans: elle n'est donc point l'herbe que vous me montrez. Voilà le raisonnement de Stilpon (33). On s'imaginera peut-être qu'il ne proposait ces objections que pour se jouer d'une équivoque que la construction grecque des termes lui fournissait, et à quoi les langues vivantes ne sont point sujettes. Il y a une grande différence en français entre ces deux propositions, *Pierre est l'homme*, *Pierre est un homme*. La première

est fausse et contre l'usage; la seconde est véritable, et l'on ne se sert guère que de celle-là; mais les Grecs et les Latins se seraient servis des mêmes termes, s'ils avaient voulu dire que Pierre est l'homme, et que Pierre est un homme. De là vient que Stilpon pouvait supposer que s'il demandait, en montrant un chou, *Qu'est-ce que cela*, on lui répondait, *C'est le chou*. Or il pouvait répliquer: *Vous vous trompez; le chou existait il y a mille ans; il n'est donc point ce que je vous montre*. Cette instance, cette petite ergoterie, serait aujourd'hui sans nul fondement, puisqu'on répondrait à la demande de Stilpon, *c'est un chou*, et non pas *c'est le chou*. Ne faut-il donc pas prétendre que ce philosophe n'avait d'autre vue que de s'égayer à proposer des chicaneries, en se fondant sur le tour de l'expression? Je ne crois point que l'on doive en demeurer-là: je crois qu'il avait une autre pensée, et qu'il voulait tout de bon que l'on rejetât les termes universels, et ce qu'on appelle *prédicables* dans les écoles d'Aristote. Il y avait quelque chose de réel dans son objection; elle passait le jeu de mots. Il voulait dire, ce me semble, que l'espèce n'est point affirmée des individus, et qu'ainsi c'est une chimère que les espèces. L'homme n'est point plutôt celui-ci que celui-là; il ne signifie pas mieux Jean que Pierre; il ne signifie donc personne. Nous trouvons plus clairement sa pensée dans Plutarque que dans Diogène Laërce. Nous apprenons de Plutarque que Colotès déclama violemment contre Stilpon, et qu'il l'accusa de bouleverser la vie humaine: car comment pourrait-on vivre, disait Colotès, s'il ne nous était pas permis de donner le nom de bon ou de capitaine à un homme, et s'il fallait dire *homme est homme*, et puis à part *bon est bon*? Τραγῶδιαν ἐπάγει τῷ Στίλπονι, καὶ τὸν βίον ἀναρρεῖσθαι φησὶν ὑπ' αὐτοῦ, λέγοντος ἑτέρου ἑτέρου μὴ κατηγορεῖσθαι. Πῶς γὰρ βιωσόμεθα, μὴ λέγοντες ἄνθρωπον ἀγαθόν, μηδ' ἄνθρωπον στρατηγόν, ἀλλὰ ἄνθρωπον ἄνθρωπον, καὶ χωρὶς, ἀγαθόν ἀγαθόν, καὶ στρατηγόν στρατηγόν. *Tragœdiam adversus Stilponem excitat, atque ab eo vitam tolli, quòd dixisset, alterum de altero non predicari. Quomodo*

(29) *In Scaligeranis, voce Miron.*

(30) *Quem librum maximo hujus operis incommodo Biellæ impudicæ conjugis crimine, eo defuncto, cum pluribus aliis ex libris ejusdem perditum comperi.* Boccacius, de Genealogiâ Deor., lib. XV, cap. VI, apud Vossium, de Hist. lat., pag. 526.

(31) *Il a fait un livre qui a pour titre: De Infelicitate Litteratorum.*

(32) Δεινὸς δὲ ἄγαν ὢν ἐν τοῖς ἐριστικαῖς, ἀνὴρ καὶ τὰ εἶδη. *Quum esset disputator acerrimus, species quoque tollebat.* Diog. Laërt., lib. II, num. 119.

(33) *Apud Diogenem Laërt., ibidem.*

enim, inquit, vivemus, si non dicamus hominem bonum, hominem imperatorem, sed hominem hominem seorsum, bonum bonum, ducem ducem (34)? Par cette objection de Colotès on connaît que Stilpon ne prétendait point que l'on affirmât une chose d'une autre, mais que chaque chose fût affirmée d'elle-même, sans que jamais l'attribut d'une proposition eût plus d'étendue que le sujet. Voici son fondement : afin que deux choses soient affirmées l'une de l'autre, il faut qu'elles aient la même nature ; car dans toute proposition affirmative et véritable, l'attribut et le sujet sont réellement le même être. Or l'homme et le bon ne sont pas de même nature : la définition de l'un diffère de celle de l'autre ; on ne peut donc pas joindre ensemble le bon et l'homme, l'un ne peut pas être affirmé de l'autre. Pareillement le courir ne saurait être attribué au cheval ; c'est une action qui est définie autrement que le cheval. De plus si vous affirmiez d'un homme qu'il est bon, et d'un cheval qu'il court, c'est-à-dire si vous affirmiez que le bon et l'homme sont la même chose, et que le cheval et le courir sont la même chose (35), comment pourriez-vous affirmer que les alimens et que les médicamens sont bons, que les lions et que les chiens courent? Voilà des subtilités de dialectique qui vont à bouleverser tout le langage, et qui réduiraient le genre humain, ou à se taire, ou à parler ridiculement ; et néanmoins un sophiste aguerri à la dispute et à la chicane des abstractions donnerait bien de la peine à ses adversaires, s'il entreprenait de soutenir jusques au bout l'opinion de Stilpon. On ne l'arrêterait pas du premier coup par la distinction des attributs *in concreto* et *in abstracto*,

(34) Plutarchus adversus Colotem, p. 1119, C.

(35) Εἰ μὲν γὰρ ταυτόν ἐστι τὸ ἀνθρώπου τὸ ἀγαθόν, καὶ τὸ ἵππου τὸ τρέχειν, πῶς καὶ σιτίου καὶ φαρμάκου τὸ ἀγαθόν, καὶ τῆς Δίας πάλιν λέοντος καὶ κυνὸς τὸ τρέχειν ; κατηγορούμενον δ' ἕτερον, οὐκ ὀρθῶς ἀνθρώπου ἀγαθόν καὶ ἵππου τρέχειν λέγομεν. Nam si idem sunt homo et bonum, et equus ac currere, quo pacto bonum etiam de cibo et medicamento dicetur? rursusque currere de leone et cane? Ergo non rectè dicemus de homine prædicari bonum, de equo currere, cum diversa sint. Plutarch. ibid, pag. 1120, A.

et par le *secundum id quod important in obliquo*, ou *in recto* : il faudrait bien ferrailler sur la question *utrùm universale maneat in actuali prædicatione*. Ces vétilleries si méprisables en elles-mêmes, et si peu capables d'embarrasser un esprit solide, pourraient pousser jusque dans le spinozisme un esprit mal fait : *Hæ nugæ seria ducunt in mala* ; car ceux qui nient les attributs universels ne sauraient admettre des individus qui se ressemblent. Il faut qu'ils disent que deux êtres dont l'attribut de substance serait affirmé véritablement seraient une seule et même substance ; ce qui est dire en termes équivalens qu'il n'y a qu'une substance dans tout l'univers. Le sens commun est ici d'accord avec les notions les plus évidentes de la philosophie. Un paysan conçoit clairement, et sans se tromper, que toute l'essence de l'homme convient à chaque homme, et doit être affirmée de chaque homme, et que néanmoins chaque homme est distinct de tous les autres. Il conçoit donc clairement que la même essence qui est affirmée de Pierre n'est point affirmée de Paul ; mais que l'essence qui est affirmée de l'un est semblable à celle que l'on affirme de l'autre. Les scotistes se sont égarés pitoyablement là-dessus avec leur *universale formale à parte rei*. Les subtilités les plus fatigantes ne peuvent rien contre ces notions dans un bon esprit ; et lors même qu'on n'est pas capable de les résoudre, on a droit de s'en moquer. Je me souviens d'une dispute publique où l'un des argumentans tâcha de prouver qu'il n'y avait point d'universaux. Il s'y prit de cette manière. S'il y en avait, les genres auraient deux espèces au-dessous d'eux : or cela est impossible ; car une espèce ne peut pas différer de l'autre : je le prouve. La différence d'une espèce est entièrement semblable à la différence de l'autre : il n'y a donc pas deux espèces. La conséquence est bonne, et je vais montrer, par un exemple la vérité de l'antécédent. Le raisonnable, différence spécifique de l'homme, ne diffère en rien de l'irraisonnable, différence spécifique de la bête. Le raisonnable ne diffère point réellement de l'âme humaine, il est donc

une substance ; l'irraisonnable (36) ne diffère point réellement de la bête, il est donc une substance. Ainsi le raisonnable, en tant que substance, de diffère point de l'irraisonnable. Comment donc en diffère-t-il ? Est-ce qu'il y a en lui quelques entités ou quelques réalités qui ne sont point dans l'irraisonnable ? Mais ces entités sont-elles des accidents ou des substances ? Si elles sont des substances, elles ne font pas que le raisonnable diffère de l'irraisonnable. Si elles sont des accidents, elles ont l'essence de l'être : or l'irraisonnable l'a aussi ; il leur ressemble donc parfaitement ; elles ne peuvent donc pas être cause qu'il diffère du raisonnable. Dira-t-on qu'elles diffèrent de l'être, puisqu'elles ont l'attribut de l'inhérence, que l'être n'a pas ? Je réplique : l'inhérence est un être, elle ne fait donc pas que l'accident diffère de l'être ; et si vous me répondez que l'inhérence enferme quelque autre chose que l'être, je renouvelle mon instance : cette autre chose contient nécessairement l'essence de l'être, elle est donc semblable à l'être, et vous aurez toujours à dos cette objection, quand même vous supposeriez à l'infini que le caractère constitutif de l'inhérence contient quelque chose qui a quelque chose de plus que l'être. Cette objection prouve que l'être n'a point au-dessous de soi la substance et l'accident, et que la substance n'a point au-dessous de soi le corps et l'esprit, et par conséquent qu'il n'y a point d'universaux, *quod erat probandum*. Le soutenant ne comprit rien à cette difficulté ; son président ne la comprit guère mieux. La compagnie n'y comprit rien, et pensa siffler celui qui argumentait. C'était sans doute la meilleure voie de le faire taire : son argument était nul de toute nullité ; car il prouverait qu'il n'y a point de différence entre le blanc et le noir, la douleur et le plaisir.

Si nous consultons la métaphysique d'Aristote à l'endroit où il examine ce qui concerne l'unité de l'être, l'on comprendra que la question des universaux était entourée

(36) On entend ici par irraisonnable les attributs positifs qui constituent la bête, considérée comme n'ayant pas la faculté de raisonner.

de mille difficultés extrêmement embarrassantes. Il n'oublie point cette objection, si l'être et l'unité sont quelque chose, comment y aura-t-il plusieurs êtres outre cette chose ? comment y aura-t-il plus d'un être ? car ce qui diffère de l'être n'est rien, et ainsi il faudra conclure comme Parménide que tous les êtres ne sont qu'un, puisque s'il y en avait plusieurs ils seraient différents de l'être, c'est-à-dire qu'ils ne seraient rien. Εἰ δ' ἔστι τι αὐτὸ ἐν καὶ αὐτὸ ὄν, ἀναγκαῖον οὐσίαν αὐτῶν εἶναι τὸ ὄν καὶ τὸ ἐν. οὐ γὰρ ἕτερον τι καθόλου κατηγορεῖται, ἀλλὰ ταῦτα αὐτά· ἀλλὰ μὲν ἢ γ' ἔσται τι αὐτὸ ὄν καὶ αὐτὸ ἐν, πολλὰ ἀπορία πῶς ἔσται τι παρὰ ταῦτα ἕτερον. Λέγω δὲ πῶς ἔσται πλείω ἑνὸς τὰ ὄντα, τὸ γὰρ ἕτερον τοῦ ὄντος οὐκ ἔστιν. Ὡς κατὰ τὸν Παρμενίδου συμβαίνειν ἀνάγκη λόγον ἐν ἅπαντα εἶναι τὰ ὄντα, καὶ τοῦτο εἶναι τὸ ὄν. *Quod si quid est ipsum unum, et ipsum ens, necesse est, eorum substantiam esse unum, et ens : non aliquid aliud universaliter prædicatur, sed eadem ipsa. At vero si quid erit ipsum ens, et ipsum unum, magna dubitatio est, quoniam modo aliquid aliud præter hæc erit. Dico autem quomodo entia erunt plura uno. Quod enim aliud ab ente est, non est. Quare secundum Parmenidis rationem, necesse est accidere omnia entia, esse unum, et hoc esse ens* (37). On ne voit pas qu'Aristote ait bien pu résoudre la difficulté.

Revenons à Stilpon. On blâme Colotès de deux choses ; l'une est qu'il fit le déclamateur contre les subtilités de ce philosophe sans les résoudre catégoriquement ; l'autre est qu'il choisit à critiquer une doctrine qui n'avait été avancée que par forme de jeu d'esprit (38), et pour se moquer des ergoteurs de ce temps-là, en leur donnant un os à ronger. Ce choix de Colotès a d'autant plus irrité Plutarque qu'il y avait cent belles choses à dire en l'honneur de Stilpon ; desquelles Colotès ne dit pas un mot. Vous allez voir dans les paroles de Plutarque qu'il fallait que Stilpon fût parfaitement honnête homme.

(37) Aristotel., *Metaphys.*, lib. III, cap. IV, pag. m. 663, C.

(38) Plutarque se trompe peut-être en supposant cela.

Μετὰ δὲ Σωκράτην καὶ Πλάτωνα προσ-
μάχεται Στίλπονι, καὶ τὰ μὲν ἀληθινὰ
δῶματα καὶ τοὺς λόγους τοῦ ἀνδρὸς,
οἷς ἑαυτὸν τε κατεκόσμη καὶ πατρίδα καὶ
φίλους, καὶ τῶν βασιλείων τοὺς περὶ αὐ-
τὸν σπουδάζαντας, οὔτε γέγραφε, οὔδ' ὅσον
ἦν φρόνημα τῇ ψυχῇ μετὰ πραότη-
τος καὶ μετριοπαθείας. Ὡν δὲ παίζων καὶ
χρῶμενος πρὸς τοὺς σοφιστὰς λογαρίων
προύβαλε γέλῳτι αὐτοῖς, ἐνὸς μνησθεῖς,
καὶ μηδὲν εἰπὼν πρὸς τοῦτο, μηδὲ λύσας
τὴν πιθανότητα, τραγῳδία ἐπάγει τῷ
Στίλπονι. *Post Socratem et Platonem Stilpo oppugnatur. Hujus quidem vera decreta et sermones, quibus seipsum, patriam, amicos regesque ipsi operam navantes exornavit, tum animi elationem mansuetudini et affectuum mediocritati conjunctam, Colotes non retulit. Quas verò jocans ille sophistis ridensque objecit sententias, harum unam allegans, cum neque refellisset neque solvisset ipse probabilitatem, tragicædiam adversus Stilponem excitat* (39).

(I) *Une courtisane l'en railla.*]
Athénée conte que Stilpon, étant à
table avec Glycéra, lui fit des repro-
ches de ce qu'elle corrompait les jeu-
nes gens. On vous accuse de la même
faute, répondit-elle; car on se
plaint que vous leur gâtez l'esprit
avec les subtilités sophistiques et inu-
tiles que vous leur enseignez; et
l'on ajoute qu'il importe peu de
quelle manière ils se perdent, ou
auprès d'un philosophe ou auprès
d'une courtisane. *Μηδὲν οὖν διαφέρειν
ἐπιτριβομένοις καὶ κακῶς πάσχουσιν, ἢ
μετὰ φιλοσόφου ζῆν, ἢ ἐπαίρας. Nihil-
que refert iis qui sic in miseras in-
cidunt ac pereunt; an apud philoso-
phum degant, an apud scortum* (40).
Athénée venait de dire que les cour-
tisanes tiraient beaucoup de vanité
de ce qu'elles s'étaient appliquées
à l'étude, ce qui leur avait fait ac-
quérir l'art des prompts réparties
et des bons mots; mais l'exemple
qu'il rapporte de la réponse de Gly-
céra n'est guère propre à montrer
que leurs railleries fussent justes.
Cette courtisane se défendit en avan-
çant une fausseté; car il ne faut
point s'imaginer que la corruption
ait jamais été si grande dans l'an-
cienne Grèce, que l'on fût autant

fâché de voir que les jeunes gens
n'apprirent que de vaines subtilités
chez un philosophe, que de les voir
engagés dans la débauche des fem-
mes.

(K) *Un songe qu'il fit..... qui
montre que même en dormant il sa-
vait philosopher.*] Plutarque me four-
nit ici le commentaire qu'il me faut :
« On raconte du philosophe Stilpon,
» qu'il lui fut avis une nuit, en son-
» geant, que Neptune se courrouçoit
» à lui de ce qu'il ne lui avoit pas
» sacrifié un bœuf, comme avoient
» accoustumé de faire les autres pres-
» tres paravant lui, et que lui ne s'es-
» tant point étonné de cette vision,
» lui répondit : Que dis-tu, sire Nep-
» tune? te viens-tu ici plaindre,
» comme un enfant qui pleure de ce
» qu'on ne lui a pas donné assez
» grande part, de ce que je ne me suis
» pas endetté d'argent pris à usure,
» pour emplir toute ceste ville de la
» senteur de rosti, ainse t'ai fait
» un sacrifice mediocre de ce que j'ai
» pu avoir de ma maison? et qu'il
» lui fut avis que Neptune se prit à
» rire de ceste response, et qu'en lui
» tendant la main, il lui promit que
» ceste année-là il enverrait grand
» foison de loches de mer aux Mega-
» riens, pour l'amour de lui (41). »

(41) Plut., de Profectu Virtutis sentiendo, pag.
83 : j'emploie la traduction d'Amyot.

STOFLEK (JEAN), fameux
mathématicien et astrologue,
naquit à Justinge dans la Souabe,
le 10 de décembre 1452. La bas-
sesse de sa naissance ne l'empê-
cha point de s'avancer dans les
études jusqu'à se faire admirer.
Il cultiva son esprit selon les ta-
lens principaux qu'il avait reçus
de la nature; car, se sentant pro-
pre aux mathématiques, il s'y
appliqua beaucoup plus qu'à tou-
te autre chose. Il les enseigna à
Tubinge avec tant d'habileté,
qu'il s'acquit une merveilleuse
réputation. Les livres qu'il pu-
blia (A) soutinrent et augmentè-
rent la gloire que ses leçons lui

(39) Plut., adversus Colotem, pag. 119, C.

(40) Athen., lib. XIII, pag. 584.

avaient acquise (a) : mais il ne réussit pas dans les pronostics qu'il eut la hardiesse de publier. Il avait dénoncé un grand déluge pour l'année 1524, et il avait jeté la terreur dans toute l'Europe (B) : l'événement le confondit. Nous rapporterons sur cela un bon nombre de particularités qui serviront à faire connaître qu'il n'est point facile de décréditer des astrologues (C) ; car ils ne laissèrent pas de trouver ensuite une infinité de dupes. Quelques-uns disent qu'il annonça la fin du monde pour l'an 1581. Je crois qu'ils se trompent (D) ; et je ne sais s'il faut croire ceux qui débitent qu'il avait fait des prédictions sur l'année 1588 (E). On ne s'accorde point sur les circonstances de sa mort : les uns prétendent (b) qu'il mourut de peste à Blaubeurs, le 16 de février 1531 ; les autres content qu'il mourut d'une blessure que la chute d'une planche lui fit à la tête dans son cabinet. On ajoute qu'il avait prévu la menace d'un tel péril (F). Il eut beaucoup d'amitié pour Munster, son disciple, et cela servit beaucoup à la république des lettres ; car sans les copies qu'il lui avait laissées tirées de ses écrits, ils eussent été perdus pour jamais, lorsque le feu en fit périr les originaux (c). Notez qu'il est un de ceux qui travaillèrent à réformer le calendrier (G) ; mais cette affaire

ne fut finie que long-temps après sa mort.

(A) *Les livres qu'il publia.*] Son *Calendarium Romanum Magnum*, dédié à l'empereur Maximilien, fut imprimé (1) l'an 1518. Il avait fait imprimer à Tubinge ses Tables Astronomiques l'année d'auparavant. Il publia aussi *Rationem compositionis Astrolabiorum; Cosmographicas aliquot Descriptiones de Sphaera Cosmographica, hoc est, de globi terrestris artificiosa structura; de duplici terrae projectione in planum, hoc est, quid ratione commodius chartae cosmographicæ, quas Mappas mundi vocant, designari queant* ; un Commentaire latin sur la sphère de Proclus, et un Traité, en allemand, sur la dimension par l'astrolabe, et par le quart de cercle, et la supputation des conjonctions et des oppositions, avec la censure des anciens cycles, et la prédiction des éclipses (2). Ses *Éphémérides* commencent, selon Vossius, à l'an 1432, et finissent à l'an 1525 (3) ; mais, selon Melchior Adam, elles commencent à l'an 1532, et s'étendent aux vingt années suivantes. Vossius est plus croyable que Melchior Adam. Celui-ci a pris sans doute pour tout l'ouvrage ce qui n'en était qu'une continuation.

(B) *Il avait dénoncé un grand déluge pour l'année 1524, et il avait jeté la terreur dans toute l'Europe.*] Augustin Niphus, ayant remarqué l'étonnement qui avait saisi les peuples depuis cette prédiction de Stofler, publia un livre pour faire voir que l'on n'avait rien à craindre de ce prétendu déluge. *Cum statim à publicata Joh. Stofleri Ephemeride diluvii istius prænnuncia, Augustinus Niphus ut homines à gravi timore liberaret, quem ipsa omnibus incutiebat, libellum suum de falsa Diluvii Prognosticatione Carolo V obtulisset, non defuit, etc* (4). La terreur était passée du peuple jusques aux princes, et même jusqu'aux savans ; à

a Tiré de Melchior Adam, in *Vitis Philosophorum*, pag. 73. 74.

b Melch. Adam, in *Vitis Philosophorum*, pag. 74.

c *Omnibus libris instrumentisque Stofleri incendio fortuito Tubingæ consumptis, nihil aliud incubationum evasisset, nisi multa Munsterus descripta adservasset.* Melch. Adam, ubi supra.

(1) A Oppenheim.

(2) Tiré de Melchior Adam, in *Vitis Philosophorum*, pag. 74.

(3) Vossius, de *Scientiis mathematicis*, pag. 180.

(4) Naudæus, in *Judicio de Augustino Nipho*, pag. 42.

ontribua sans doute l'accord itité d'astrologues à divulguer enance , parmi lesquels il se quelques astronomes des plus . Cirvellus, professeur en théo- Complute, publia un livre en vulgaire, où, sans condam- général les précautions que enait contre le déluge, il se tait de condamner en particu- s fausses dépenses à quoi il que l'on s'engageait ; il ouvrit pédiens de se garantir de l'i- tion à juste prix. Ceux qui t leurs maisons proche de la ou des rivières, les abandon- , et vendaient à grosse perte hamps et leurs meubles. *Simile hujusmodi, et extremæ demen- rognosticis, fuisse illud mihi deo, quo non vulgarium Ephe- um consarcinatores dumtaxat, astronomis peritiores multi, nam ex imaginariâ quâdam re, cunctis mortalibus perni- npendere contendebant; adeò moribus istis, vulgarium homi- nimos perterruerunt, ut me- um ad sapientiores pervenerit.* Petrus Cirvellus Hispanorum m sui temporis doctissimus, heologiae, in almo Complu- gymnasio lectoris munere fun- r, et verò multos, ut ipsemet , fluviis, vel mari finitimos os, jam stupido metu percul- omicilia ac sedes mutare vidis- : prædia, supellectilem, bona- nnia, contra justum valorem ctione distrahere, ac alia loca titudine, vel siccitate magis t requirere, sui officii esse pu- in publicâ illâ consternatione, de nihilo excitari persuasum abebat, consilium vernaculo terno idiomate conscribere, ut a ab omnibus legeretur, quo lis modum præscriberet impen- ejusmodi calamitatis præca- : atque adeò ita rebus suis lendi, ut minimum ab illâ dam- reciperent (5). Le grand chan- de Charles-Quint consulta sur consternation Pierre Martyr, i répondit que le mal ne serait assi funeste qu'on le craignait ; que sans doute ces conjonctions lanètes produiraient beaucoup lem, *ibid.*, pag. 46, 47.

de désordres. Le duc d'Urbain eut besoin qu'un bon philosophe lui prouvât, dans un écrit imprimé, que la crainte de ce déluge était mal fondée. *Quod rumor ille non per Hispanias modò, sed longè latèque per Europam disseminatus fuerit, testem sistere possum Petrum Martyrem, qui de illo à Caroli V magno cancellario percunctatus, ipsi hunc in modum ex Valleoleto respondet, epistola XXlibri XXXIV.* Quid ego sentiam de pluviis, in iniitio anni quarti et vigesimi prædictis ab astronomis interrogas, veras fore conjunctiones illas omnium planetarum, et iisdem locis scio, in materiis præcipuè dispositis, et particularibus regionibus aliquid magni parituras arbitror ; sed neque ausim eorum sententias approbare, qui ore aperto absolutè fore alluviam ita generalem vociferantur, ut neque mari, aut ulli terrarum parti, sit ignoscendum, quin horrenda sint incommoda perpessuræ, etc. *Neque verò tantum cancellarius ille se ex eorum numero esse ostendit, quos vanissimus diluvii metus percellerat, sed Urbini dux non prius ab eodem liberari potuit, quàm Paulus de Middeburgo Forosempronien- sis episcopus, variis rationibus mathematicis, et philosophicis, quas postea typis commisit, ei liquido demonstrasset, inanem esse prorsus metum omnem, quem de futuro diluvio conceperat* (6). Guy Rangon, général d'armée à Florence, appréhenda que les raisons d'Augustin Niphus ne rassurassent Charles-Quint, et ne le portassent à négliger les précautions nécessaires ; c'est pourquoi il engagea un célèbre médecin à écrire contre cet ouvrage de Niphus, afin d'obliger sa majesté impériale à pourvoir à sa sûreté, et à nommer des inspecteurs qui visitassent le terrain dans les provinces, et qui marquassent les endroits où les hommes et les bêtes seraient le moins exposés aux eaux du déluge. *Non defuit Thomas quidam philologus patriâ Ravennas, et celeberrimæ famæ medicus, qui è vestigio libellum alium de verâ diluvii prognosticatione ad eundem imperatorem misit, cum præfatione, quam isthuc maximâ parte referre, non alienum à proposito duxerim.* Ne ex illo con-

(6) *Idem, ibid.*, pag. 47, 48.

ventu tot siderum in piscibus, disfortunium quodquam patereris, Guido Rangonus Rei Florentinæ armorum generalis gubernator, me monuit, et excitavit, ut de futuro diluvio anni MDXXIIII exactam ad te compositionem dirigeremus; quatenus amoto Suessani philosophi, jam impresso errore, locis huic maximo diluvio subditis, et ab hoc ipso alienis, diligentius circumspicere, et annotatis, humanum genus et cætera viventia, vel tu ipse ad minus (nam ubi imperatoris periculum, hic pro viribus, et manu, et corpore, et ingenio utendum) ab eo disfortunato et horribili aspectu liberareris (7). Il y eut d'autres écrivains qui imitèrent ce médecin (8). La terreur fut si grande en France, que plusieurs personnes en pensèrent perdre l'esprit. *In Galilæi parum absuit quin ad insaniam homines non paucos, periculi metu (diluvium) adlegerit, quemadmodum apud Johannem Bochellum scriptorem Annalium Aquitanicæ; Claudium Duretum cap. XXVII libri de fluxu et refluxu maris; Spiritum Roterium ordinis sancti Dominici, et sacræ apud Tolosates fidei quæsitorem, in refutatione doctrinæ cujusdam astrologi; Augerium Ferrerium in libro quem scripsit adversus Rempublicam Bodini: Albertum Pighium in Astrologiæ defensione ad Augustinum Niphum; Eustorgium à Bello loco poetam vernaculum in rhythmis suis, multosque alios videre est* (9). Lisez ces paroles de Bodin (10): « Dieu a » promis que le déluge n'advierait » plus, et a tenu sa promesse: car » combien que la grande conjonction » de saturne, jupiter et mars ad-

(7) Naudæus, in *Judicio de Augustino Nipho*, pag. 48.

(8) *Quemadmodum contingit aliquando ut cæcus cæcum ducat, sic nonnulli alii philologum hunc licet aberrantem sequuti sunt; ex quibus Nicolaus Peranzonus vaticinium de verâ diluvii prognosticatione, cum xx inundationum historiâ, Anconâ edidit. Mihi quæ præterea videre contigit, cujusdam Michaelis de Petra sancta, ordinis prædicatorum de observantiâ, sacræ theologiæ doctoris, regentis studii in conventu Minervæ, et metaphysicam in romano gymnasio profitentis libellum, in defensionem astrologorum, judicantium ex conjunctionibus planetarum in piscibus MDXXIV diluvium futurum. Hunc enim veluti conceptis verbis, operi suo titulum fecit. Idem, ibidem, pag. 49.*

(9) *Idem, ibidem.*

(10) Bodin, de la République, liv. IV, pag. 550.

» vint au signe des poissons l'an m.
» d. xxiiii alors que tous les astro-
» logues d'Asie, d'Afrique, et d'Eu-
» rope predisoyent le déluge univer-
» sel, et qu'il se trouvast plusieurs
» mescreans qui firent des arches
» pour se sauver: et mesmes à Tou-
» louse le président Auriol, quoy
» qu'on leur preschast la promesse
» de Dieu, et son serment de ne faire
» plus perir les hommes par le déluge: Il est bien vray que l'année
» apporta de grands orages, et inon-
» dations d'eaux en plusieurs pais:
» si est-ce qu'il n'advint point de déluge. » Un critique de Bodin nie le fait à l'égard d'Auriol; mais voici ce qu'on répliqua: « Je pense n'avoir » rien obmis, horsmis quelques choses legeres et frivoles, et qui ne méritent response. Et entre autres » quand vous dites en la page 47 » qu'Auriol ne fit pas un batteau » pour se sauver du déluge que les » astrologues avoyent prédit devoir » advenir, l'an 1524, et que c'estoit » pour pescher. Et neantmoins vous » dites que le batteau est sur quatre » pilliers: ce n'est pas la coutume » de poser les batteaux sur des pilliers. Mais j'ay leu un livre contre » les astrologues composé par un » jacobin nommé Spiritus Roterus » inquisiteur de la foy, lors qu'il » estoit à Toloze, que m'a presté » Raymond l'Estonat de Pamyès qui » s'est habitué par deçà, et m'a conté » l'occasion qu'il print de composer » ce livre contre un astrologue, qui » estoit lors à Toloze, qui se mesloit » de deviner, et dire la bonne et » male adventure par les astres: » mais en ce livre il escrit avoir veu » que Auriol fit faire à Toloze une » arche pour se sauver du déluge. Il » le pouvoit mieux sçavoir que vous, » qui n'estiez au lieu ni au temps » d'Auriol. Et quant à ce que vous » dites en la mesme page que Bodin » a grand tort d'avoir escrit que » Auriol estoit président, et qu'il » n'estoit que docteur regent au » droit canon, que vous qualifiez » homme audacieux, riche et sçavant, Bodin a failli et mal ariolé » en ce lieu (11). » Le septentrion ne

(11) René Herpin, Apologie pour la République de Jean Bodin, page dernière.

ut pas exempt de ces alarmes : en voici la preuve. *Mali istius impendentis metum ad extremum usque septentrionem pervasisse, testatur manifestè Cornelius Scepperus Neoportuensis, cùm inter causas quibus fuit compulsus, ut librum adversus astrologos de Significationibus Conjunctionum superiorum Planetarum anni MDXXIV conscriberet, eas potissimum enumerat.* Adde me neque in astrologiam scribere, sed in eos tantum, qui falsâ prædictione totum in se orbem converterant. Neque enim solùm vulgò eam rem persuaserunt, sed summis etiam regibus, et principibus. Occurrunt quæ hæc de re me percunctatus est serenissimus princeps D. Christiernus Daniæ, Sueviæ, Norvegiæque rex, occurrunt et crebra vulgi suspiria, tamdiù malè sibi ominantis : quem autem hominum non impellerent hæ lacrymæ ? quem non permoveret impostura, incitaret iniquitas (12) ?

Nous avons vu que Bodin rapporte que les pluies et inondations firent du ravage en divers endroits pendant l'année de ce prétendu déluge ; mais il y a des auteurs plus dignes de foi qui affirment que le mois de février 1524 fut fort sec et fort sec contre l'ordinaire. Or c'était le temps de la conjonction ; c'était le temps que les astrologues avaient marqué au déluge : de sorte qu'il semble que la sécheresse extraordinaire de ce mois de février arriva exprès pour la confusion de ces gens-là. Cardan et Origan n'ont pu pardonner à Stofler l'infamie qu'il attira sur leur métier par un pronostic si contraire à l'événement : laissons parler le docte Gassendi. *Memorable certè est, quod in historiis, (*) ac omnibus penè superioris sæculi libris legitur ; cùm astrologi ob plureis conjunctiones magnas, et nonnullas mediocres in aqueis signis celebrandas, prædixissent mense februario anni MDXXIV fore diluvium generule, ac stragem tantam, quanta fuisset antè id tempus inaudita ; adeò ut non paucis consternatis per Galliam, Hispaniam, Italiam, Germa-*

niamque animis, apparâssent navigia, aut comportatis farinis, aliisque rebus necessariis, petiissent loca editiora ; contigisse tamen, ut totus februarius serenissimus, pulcherrimusque exstiterit ; planè, ut si operâ datâ comparatus fuisset vaticiniis astrologorum refellendis (cùm sit alioquin insolitum, abire februarium impluvium) quod ne ipsis quidem Cardano (), et Origano (***) dissimulare licuit ; dolentibus illud de futuro diluvio iudicium fuisse non sine astrologiæ infamiâ à Stoefflero prolaturum (13).* Prenez garde que Bodin, homme crédule, et infatué d'astrologie, répare le mieux qu'il peut la honte de Stofler ; car d'un côté il fait entendre que s'il n'arriva pas un second déluge l'an 1524, ce fut à cause que Dieu l'empêcha pour ne manquer pas à sa promesse ; et de l'autre, il étale les malheurs dont la chrétienté fut affligée après cette conjonction des planètes ; et, pour trouver mieux son compte, il recourt à des faussetés ; car il nous parle (14) de la guerre des paysans en Allemagne, et de la ligue contre le roi de France, qui fut pris, et de la conquête de Rhodes par les Turcs. Cette île avait été subjuguée l'an 1522. J'aurai bientôt à rapporter une autre supercherie de cet écrivain.

(C) *Nous rapporterons..... un bon nombre de particularités qui serviront à faire connaître qu'il n'est point facile de décréditer les astrologues.*] On a vu dans la remarque précédente plusieurs faits touchant la prédiction chimérique de ce prétendu déluge. Ajoutons-y ce qui suit : « Ladite année mil cinq cents vingt » trois, à compter à la manière d'A- » quitaine, qui commence l'année » le jour de l'annonciation nostre » Dame en mars, et finist à sembla- » ble jour, toutes les provinces des » Gaules furent en une merveilleuse » crainte et double, d'universelle » inondation d'eaux, au moyen de » ce que les astronomiens avoient » pronostiqué qu'ou moys de février

(*) *I. lib. 7, aphor. 34.*

(**) 3 *Par. introd. 3.*

(13) Gassendus, *Physicæ sect. II, lib. VI, Oper., tom. I, pag. 729, col. 1.*

(14) Bodin, de la République, liv. IV, pag. 553.

(12) Naudæus, in *Judicio de Augustino Nipho*, pag. 50.

(*) Bochart, in *Annal. Aquit.*, Bodin. 4, de *Rep. 2. Duret., de Flux. et Refl. marc., c. 27, etc.*

» de ladite année, et commencement
 » de l'an mil cinq cents vingt-qua-
 » tre, selon leur computation (car
 » ils commencent le premier jour de
 » janvier) y auroit vingt conjunc-
 » tions grandes, et moyennes, dont
 » en y avoit seize qui posséderoient
 » signes aquatiques, signifians pres-
 » que a l'universel monde, et aux
 » climats, regnes, provinces, etats,
 » dignités, et a toutes créatures ter-
 » restres, et marines, indubitée mu-
 » tation, variation, et alteration,
 » telle que noz peres n'avoient veu,
 » ne sceu par les historiens, ny au-
 » trement. Au moyen de quoy hom-
 » mes et femmes furent en grand
 » doute. Et plusieurs deslogerent
 » de leurs basses demourances, cher-
 » cherent haults lieux, feirent pro-
 » visions de farines, et autres cas,
 » et si feirent processions, et orai-
 » sons générales, et publiques, a ce
 » qu'il pleust a Dieu avoir pitié de
 » son peuple. Toutesfois il n'en ad-
 » vint rien, mais au contraire, ledit
 » mois de février fut aussi beau
 » qu'on le vit onc, et les autres mois
 » ensuivans mieux disposés qu'on
 » ne les avoit veus dix ans au par-
 » avant. En quoy Dieu monstra par
 » experience que la science d'astro-
 » nomie n'est chose assurée, et quel-
 » que chose que demonstrent et pro-
 » nostiquent les astres, Dieu est
 » par dessus (15). » L'auteur qui me
 » fournit ce passage n'oublie pas les
 » chicaneries que les astrologues allé-
 » guèrent pour couvrir leur déshon-
 » neur « Toutesfois, dit-il (16), au-
 » cuns astrologues disoient que ces
 » conjonctions avoient eu cours l'an-
 » née précédente, par ce qu'en au-
 » cuns lieux y avoit eu plusieurs
 » grands inondations d'eaux, qui
 » avoient submergé maisons et ter-
 » res. Autres disoient que telles
 » conjonctions ne sortiroient leur
 » effet de dix ans, pendant lesquels
 » on verroit advenir plusieurs grands
 » choses, espouvantables, et domma-
 » geables : et la vérité a esté telle
 » comme on verra cy après. Car des
 » ladite année mil cinq cents vingt-

» trois, ou mois de novembre, vint
 » une petite gelée, qui gela la plus-
 » part des fromens, choux, et pom-
 » miers de capendu. Et fut cassé le
 » nombre d'un tas de petits treso-
 » riers, par lesquels la finance pu-
 » blique de France estoit consumée,
 » dont aucuns par gaudisserie feirent
 » ce distique.

• L'an mil cinq cents-vingt et quatre moins

• Le choux d'yver et tresoriers tout ung. •

A quoi songe cet écrivain de mettre parmi les malheurs publics la cassation des trésoriers qui consumaient les finances. et mangeaient le peuple ? Il fallait plutôt la mettre parmi les bonnes fortunes de la nation. A l'égard de cette gelée du mois de novembre qu'il nomme petite, quoiqu'il lui attribue de très-grands effets, il me vient les mêmes doutes que j'ai déjà mis en avant dans l'article de Berquin (17). Il est assez notable que Théodore de Bèze ait parlé d'une semblable gelée sous l'an 1528, et qu'il l'ait donnée pour une malédiction que le supplice d'un innocent avait attirée sur tout un royaume. Cunéus, professeur à Leyde, fit une harangue sur les années climatériques, l'an 1638, en quittant le rectorat. Il y parla de la prédiction du nouveau déluge de l'an 1524 (18), et s'en moqua, et dit que, selon le témoignage de Louis Vivès, ce fut une année aussi sereine, aussi heureuse, aussi abondante que l'on en eût jamais vu (19). Vivès ne dit pas précisément tout cela ; mais ses paroles sont encore plus capables que celles de Cunéus de marquer l'erreur de la prédiction. Voici comment il s'exprime : *Illud quoque Noë diluvium non siderum commistionibus assignatur, sed ultioni numinis. Verum isti (astrologi) solita temeritate sub certum horoscopum reducunt eluvium illam orbis, et similem horoscopum contigisse ferunt anno vigesimo quarto, qui annus orbem ferè totum insa-*

(17) Remarque (A).

(18) Les imprimeurs mirent 1504. On a corrigé cette faute dans l'édition de Leipsic, 1693.

(19) *Proditum memoriae Ludovici Vives, auctor certissimus, reliquit, nullum annum æquè serenum, nullum æquè faustum, et ubertate notabilem fuisse. Cunæus, orat. IV, pag. 78 édit. Lips., 1693.*

(15) Jean Bouchet, Annales d'Aquitaine, folio m. 213. Naudé et Gassendi le nomment mal Bouchellus dans les passages cités ci-dessus, citation (1) et (13).

(16) Là même.

nis istorum prædictionibus terruit, quum nullus annus memorid eorum qui viverent aut mitior aut serenior fuerit, aut suis omnibus partibus tempestivior? Primum in tantâ varietate, tamque incertis iis qui annales scribunt, quem annum possunt ipsi annotare quo diluvium contigerit? Ità non dicunt hoc evenisse, quia hic erat astrorum coïtus; sed quia id contigerit, talem affirmant fuisse. Hoc verò non est ab experimentis scientiam colligere, sed ad tuendam temeritatem assertionis confingere sibi experimenta. Verum irrisit istos natura, qui quo tempore natatura in aquis omnia erant minati, serenissimi ut si quando antea fulserunt soles, et ver fuit omnium amoenissimum (20). Un docte Allemand qui a fait des notes sur les Harangues de Cunéus, a rapporté ce passage de Louis Vivès, et a dit aussi que Cardan a soutenu que notre Jean Stofler s'était trompé pour n'avoir pas été assez habile dans la physique. Cardan s'efforce de faire voir que la même position des astres, qui, selon Stofler, devait produire des inondations, devait amener effectivement la sérénité (21); mais ces prétendues justifications de l'art par la censure de ceux qui ne l'entendent pas bien, ne méritent pas d'être écoutées dans cette occasion.

(D) *Quelques-uns disent qu'il annonça la fin du monde pour l'an 1586. Je crois qu'ils se trompent.*] J'ai ici en vue M. Petit, intendant des fortifications. Voici ses paroles : « Stofler n'avait-il pas prédit qu'en l'année 1524 il y aurait de si grandes inondations, que si le monde ne devait point finir par le feu, il y aurait pour lors un déluge universel, à cause des grandes conjonctions des planètes qui se faisaient dans des signes d'eau? ce qui intimidâ tellement toute l'Europe, que beaucoup de gens se retirèrent sur des montagnes avec des provisions de toutes choses. D'autres préparèrent des barques et des navires pour se sauver de ces grandes eaux; et cependant le mois de février,

» où toutes ces choses devaient arriver, fut entièrement sec, contre l'ordinaire de la saison, à la honte de l'astrologie. N'avait-il pas dit aussi qu'en l'année 1586, après une éclipse de soleil au mois de mai, et la conjonction de toutes les planètes, le monde devait finir par la furie des vents et des tempêtes, ce qui se trouva ridicule (22)? » Je crois qu'on pourrait répondre hardiment à sa seconde demande par un non, et qu'il est faux que notre Jean Stofler ait prédit rien de semblable pour l'année 1586. En premier lieu, ses Éphémérides ne s'étendent pas si avant; en second lieu, cette année-là n'a point pour son caractère ni une éclipse de soleil au mois de mai, ni la conjonction de toutes les planètes. J'ai découvert, ce me semble, ce qui a trompé cet auteur : il avait lu dans Gassendi, à la suite de ce qui concerne la prédiction du déluge, le récit d'une prédiction touchant l'année 1186. Se fiant trop à sa mémoire, quelque temps après, il aura cru que Gassendi reproche à Stofler une seconde bévue, et, sur cette supposition, il aura dû mettre 1586 au lieu de 1186. Pour confirmation de ma conjecture, on va voir que l'an 1186 a les deux marques que j'ai rapportées : une éclipse de soleil (23), et la conjonction de toutes les planètes : citons les paroles de Gassendi. *Simile vaticinium fuit, quod ex Rigordo Scaliger (*) refert, scribente astrologos tantum portendisse exitium, à ventorum, tempestatumque vehementiâ, ob planetas tam inferiores, quam superiores coïturos mense septembri anni MCLXXXVI præeunte solis defectione XI kal. maii, ut rerum finem imminere à nemine dubitaretur; cum eventus tamen postea coarguerit ejusce oraculi vanitatem (24).* Naudé observe qu'il fit très-beau temps lorsque l'on devait sentir des tempêtes effroyables, selon les menaces des astrologues. *Vide sodes apud Rigor-*

(20) Lud. Vives, de Veritate Fidei christianæ, lib. I, cap. X, pag. 120, edit. Basil., 1544.

(21) Cardan. Aphor. Astrol., segmento VII, aphorism. XXXIV, apud Aug. Buchnerum in Orat. Cunei, pag. m. 375.

(22) Petit, Dissertation sur la Nature des Comètes, pag. 337.

(23) Non pas au mois de mai, comme dit M. Petit, mais le 21 d'avril. M. Petit, faute d'attention, ne prit point garde au Kal. de Gassendi.

(*) Præfat. in Manil.

(24) Gassendus, Oper., tom. I, pag. 729, col. 1.

dum, quid anno Christi MCLXXIX acciderit. Orientales astrologi omnes, litteris per totum orbem missis, tam securè quàm si regio diplomate res ipsa sancita fuisset, edixerant, anno septimo post, qui fuit MCLXXXVI, planetas omnes tam inferiores, quàm superiores, in unum coituros ineunte septembri, scilicet post eclipsim factam xi kalend. maii. Indèque tantum ex ventorum et tempestatum violentiâ periculi secuturum, ut ferè rebus humanis extremum finem imminere assererent. Quid igitur postea factum est, nisi ut mortales innumeros, qui per totum illud septennium, vitam sibi præ metu, et periculorum expectatione acerbam putaverant; ineunte termino ab astrologis illis præstituto, molles potius favonii, quàm aquilones, et blanda sedataque autumni temperies, quàm nubila vel perturbata exciperet (25)? Bodin a fait ici un tour de filou; il a supposé que les astrologues n'avaient point prédit de grands vents, mais de grandes révolutions d'état. Il a voulu par là sauver leur honneur; car par quelque bout qu'on prenne l'histoire du monde, on y trouve des révolutions dans l'espace de quinze ou vingt ans. « Nous trouvons aussi, dit-il (26), » que l'an M. C. LXXXVI, au mois de » septembre, les hautes et basses planètes furent conjointes; alors que » les astrologues d'Orient, par lettres » écrites de tous costez, comme » dit la Chronique de Saint Denys, » menassent tous les peuples de » changemens de républiques, qui » depuis advindrent: vray est que » l'historien a failli en ce qu'il dit » qu'il y eut aussi eclipse de soleil, » le xi avril (27), et le v du mois » eclipse de lune, impossible par nature. »

(E) Je ne sais s'il en faut croire

(25) Naudæus, in *Judicio de A. Nipho*, pag. 45. Consultez Calvinus, ad ann. 1186, qui observe que les Arabes d'Espagne notifèrent cette conjonction. Illic prædixerunt: *Tantus*, inquiunt, *erit ventus, ut pulvere repleturus sit arbores et turres*. Indè sequentur hæc miracula: *Veniet vir sapiens, doctor veritatis. Deindè orietur quidam ex Elam, qui magnas strages faciet*. Sed nihil annotatum est, quod evenierit. Il cite Richardus; il voulait dire apparemment Rigordus.

(26) Bodin, de la République, liv. IV, pag. 557.

(27) Apparemment c'est une erreur du copiste; car tous les auteurs marquent cette eclipse au 21 d'avril.

ceux qui débitent qu'il avait fait des prédictions sur l'année 1588.] Année « que tous les astrologues judiciaires » avaient, dans leurs pronostics, appelée la merveilleuse année, parce » qu'ils y prévoyaient si grand nombre d'accidens étrangers, et tant » de confusion dans les causes naturelles, qu'ils avaient assuré que si » elle ne voyait la fin du monde, elle » en verrait au moins un changement » universel (28). » L'auteur du *Mercurio Gallo-Belgico* assure que Stofler trouva autant de malheurs dans les pronostics de l'an 1588 que Régiomontanus: c'est tout dire. *Johannes Regiomontanus, mathematicus summus, aliquantò antequàm Romæ anno à partu Virginis 1475 ætatis sue 42 in vivis esse desiit, prognosticum seu vaticinium in hanc ferè sententiam edidit:*

Post mille expletos à partu Virginis annos,
Et post quingentos rursus ab axe datos,
Octuagesimus octavus mirabilis annus
Ingruet, et secum tristia fata trahet.
Si non hoc anno totus malè concidet orbis,
Si non in nihilum terra fretumque ruat;
Cuncta tamen mundi sursum ibunt atque decorum
Imperia, et lactus undique grandis erit.

Eadem Johannes Stoefflerus, insignis astrologus: et nostro seculo generosissimus heros Henricus Rantzovius, in suo de annis climactericis et imperiorum periodis libello, vaticinatus est (29). Cet auteur imite Bodin; car pour l'honneur de ces astrologues, il falsifie l'histoire; il met (30) le supplice de la reine d'Écosse à l'an 1588 (31). Pour divertir mon lecteur, je le servirai ici d'une saillie de M. Petit, intendant des fortifications. *Ne vous semble-t-il pas*, dit-il (32), après avoir rapporté les quatre derniers vers de la prophétie de Régiomontanus, *que c'est le même pronostic de moi*

(28) Péréfixe, Histoire de Henri-le-Grand, pag. m. 92.

(29) Jansonius Doccomeusis Frisius, in *Mercurio Gallo-Belgico*, ad init. ann. 1589, apud Wolfium, Lect. memorabil., tom. II, pag. 1028. Voyez, tom. IV, pag. 181, remarque (E) de l'article BRUSCHUS.

(30) Ibidem, apud eundem Wolfium, ibidem.

(31) Elle fut décapitée le 8 de février 1587, vieux style.

(32) Discours sur l'Eclipse de soleil du 12 d'août 1654, imprimé à la fin de la Dissertation sur les Comètes, pag. 338.

à mot que celui du sieur Andréas (33), excepté que Régiomontan n'est pas encore si affirmatif pour l'année, ni si contredisant à soi-même ? Ce fat d'André disant déterminément que le monde finira dans deux ans au plus tard ; incontinent après il assure que toutes les puissances seront anéanties, et tomberont entre les mains des Turcs ; c'est-à-dire après la fin du monde, et quand il n'y aura plus ni bêtes ni gens. Plût à Dieu qu'il fût la dernière, et le dernier fou de l'astrologie.

(F) *D'une blessure que la chute.... On ajoute qu'il avait prévu la menace d'un tel péril.*] On trouve cela dans Séthus Calvisius. Johan. Stoefflerus, dit-il (34), *Justingensis, mathematicus insignis, certo die sibi periculum ruinæ imminere præviderat, et quia ædes suas satis firmas noverat; convocat in Musæum suum viros eruditos, quorum consuetudine et sermonibus recrearetur : Orta inter sobria pocula disputatio : ad controversiam explicandam è superiori loco librum depromit : sed laxato clavo asser, in quo stabant libri, in caput ejus decidit, et insigne vulnus infelici seni infligit, ex quo mortuus est die 16 febr. Tubingæ.* Vossius a ignoré que ce fait se voit dans Séthus Calvisius ; car il ne le rapporte que sur la foi d'un quidam (35).

(G) *Il fut un de ceux qui travaillèrent à réformer le calendrier.*] Depuis que l'on eut proposé, dans le concile de Constance, la nécessité de cette réformation, il y eut des astronomes qui en méditèrent les moyens. Il n'est pas besoin de nommer ici ceux qui commencèrent ; je dirai seulement que sous le pontificat de Léon X il y eut deux écrivains qui publièrent ce qu'ils pensaient là-dessus : l'un se nomme Paul de Middelbourg (36), et l'autre est notre Jean Stoffer. Celui-ci adressa au concile de

Latran ses propositions (37). Je ne parle point de Jean-Marie de Tholosanis, jacobin, dont l'ouvrage de *Emendatione Calendarii Romani*, fut dédié au concile de Trente. Ce moine rapporte que Stoffer avait proposé trois moyens, dont l'un était le retranchement de dix jours, et c'est celui qu'on a employé dans la conclusion de cette affaire. *Frater Johan. Maria de Tholosanis ordinis prædicatorum, de emendatione Calendarii Romani, cap. III, ad concilium Tridentinum sic scribit : Circa hujus æquinocitii reformationem reperiuntur variæ formulæ : quarum tres ponit Joh. Stoefflerus in suo Calendario, propositione XXXIX. Prima earum inter alias potissima est et facillima, secunda difficilis est, et gignens perturbationem magnam, et dissidium in ecclesiâ Dei per orbem diffusâ. Ultima absque difficultate servari posset. Hæc ille. Secundam autem formulam vocat, quæ nostri temporis correctores usi sunt, 10 dies eximenes ex uno mense* (38).

(37) Henricus Wolphius, *ubi infra*, pag. 121.

(38) Henricus Wolphius, in *Tractatu de Tempore et ejus mutationibus*, pag. 129.

STOUPPA ou STOUPE (JEAN-NICOLAS), en latin *Stupanus*, professeur en médecine à Bâle, naquit au pays des Grisons, le 11 de décembre 1542. Il fut envoyé à Bâle à l'âge de quinze ans, et il y obtint, à l'âge de vingt-sept, le doctorat en médecine. Il succéda à Hospinien dans la charge de professeur en logique, l'an 1575, et à Théodore Zwinger, dans celle de professeur en médecine, l'an 1589. Il mourut à Bâle, l'an 1621, à l'âge de soixante et dix-neuf ans (a). C'est de lui, si je ne me trompe, dont il s'agit dans une lettre de François Hotman, et cela mérite d'être rapporté (A). On a de lui, entre autres ouvrages (B), une traduction latine de l'Histoire Napolitaine, composée en italien

(a) Tiré du Théâtre de Paul Fréhi., p 344.

(33) On fit courir, à l'occasion de l'éclipse de 1654, un discours en allemand et en français, sous le nom du sieur Andréas, tantôt qualifié mathématicien de Padoue, et tantôt de Prague, avec une attestation de la chancellerie de Meningen. Là même, pag. 326.

(34) Sethus Calvisius, *ad annum 1531*, pag. m. 1165.

(35) *De morte ejus sic non nemo, penes quem fides esto.* Vossius, in *addit. libri de Scient. mathem.*, pag. 450.

(36) Il a été évêque de Fossombrone en Italie.

par Pandolphe Collénuccio. Son fils, EMMANUEL STOUPPA, docteur en médecine, prononça l'oraison funèbre de Gaspar Bauhin *, et publia le *Lexicon Medicum Castellii* avec des augmentations, et les Aphorismes d'Hippocrate arrangés et illustrés d'une nouvelle manière, et quelques autres ouvrages (b). Il naquit l'an 1587, et mourut l'an 1664 (c). Je crois qu'Antoine Stouppa, qui a fait des livres, était de la même famille (C).

* Cette oraison a été, dit Joly, réimprimée au tome XIV des *Amenités littéraires*, de J. G. Schellhorn; mais, outre les ouvrages de Stouppa dont parle Bayle, on lui doit une édition, faite en 1599, des *Vindiciæ contra tyrannos* d'Étienne Junius Brutus.

(b) *Vide* Lindenium renovatum, p. 259,

(c) Konig, pag. 783.

(A) *C'est de lui..... dont il s'agit dans une lettre de François Hotman, et cela mérite d'être rapporté.*] Il paraît par cette lettre, qu'un professeur de Bâle, nommé Stupanus, avait été recteur de l'académie, l'an 1578, et qu'il soutenait qu'il ne savait pas si la messe était un blasphème, et que semblables questions lui importaient peu. *Idem ille bonus typographus Perina, qui toties à magistratu obimpios et execrandos libellos à se impressos in carceres detrusus fuit, detestanda opera omnia Machiavelli ab eodem illo Stupano latine conversa hinc imprimit. Scis illa opera propter tam apertas in Mosem et Christum blasphemias ne in Italiâ quidem aut divendi licere..... Hæc tamen blasphemias et verborum portenta Basileæ cum magnifici D. rectoris privilegio et auctoritate promulgantur, latine conversa ab eo qui biennio ante illam magnificam rectoris personam gessit, diu mendiculus, pane pauperum et senatus eleemosynâ educatus, nunc nuper opulentæ uxoris secundæ maritus : Qui mihi biennio antè rectoratu fungens coram D. Wrstisio dicere aususest, se nescire an missa papistica esset blasphemia : neque talia ad se pertinere* (1). C'est ainsi que parle François

(1) Franciscus Hotomanus, epist. XCIX, pag. 139, edit. Amstel., 1700.

Hotman dans une lettre écrite à Rodolphe Gualthérus, ministre de Zurich, et datée de Bâle, le 25 de décembre 1580. Il lui avait déjà parlé de cette dispute dans une lettre du 27 de septembre précédent, et il avait observé que son adversaire louait beaucoup la conduite de l'électeur palatin, qui avait chassé de ses états un grand nombre de ministres calvinistes. C'étaient autant de conspirateurs, disait ce Stupanus. Il avait mis une préface au devant d'un livre, qui fut corrigée; mais on la vendait sans nul changement aux papistes. Hotman la communiqua à Gualthérus, afin de lui faire mieux connaître la religion de Stupanus. *Decertaveram aliquoties cum Stupano tunc (2) rectore qui negabat se scire an missa papistica esset blasphemia. Contendebat rectè à palatino factum, quòd tot conspiratores (ut appellabat) exditione suâ expulisset. Tandem cujusmodi fuerit meus antagonista, ex inclusâ ejus præfatione cognosces. Mutatum tandem fuit folium. Sed istud apud papistas divenditur* (3). Hotman raconte qu'aussitôt qu'il eut ouï ces paroles de Stupanus si indifférentes sur la messe, il fut trouver trois professeurs afin d'avoir quelques ouvertures pour lui bien laver la tête dans le sénat académique. Ils lui répondirent d'une manière qui ne lui permit de rien espérer, ce qui l'affligea beaucoup. Il recommanda à Dieu la vengeance d'une si énorme profanation, et déplora l'état de l'académie, où l'on négligeait ainsi les intérêts de la foi. *Quo audito accessi ad Zulcerum, Amerbachium, Zwingerum* (4), *sperans fore ut mihi daretur locus, illum (Stupanum) apud collegium objurgandi. Nihil addo, quid responsi habuerim. Ego demisso vultu, Basileensem religionem admirans et ad hæc nova propè obstupescens, tacitus domum redii, et tantæ profanitatis (ne quid acerbius dicam) ultionem Deo commisi. Nam, quod te non ignorare arbitror, simillima est aliis om-*

(2) C'est ainsi qu'il faut lire, et non pas nunc, comme il y a dans l'imprimé; car il paraît par la lettre XCIX, qu'en 1580 il y avait deux ans que Stupanus avait été recteur.

(3) Hotoman., epist. XCVII, pag. 135, 136.

(4) C'est ainsi qu'il faut lire, et non pas Zwinglium, comme il y a dans l'imprimé.

nibus in rebus ad religionem pertinentibus academiae istius ratio : ad quam tamen magistratus omnia quae ad religionem pertinent, referre solet. Ego apud familiares meos Zwingerum et Amerbachium non cesso tantam istam profanitatem execrari, sed responsi nihil aliud refero nisi quod ista negotia non ad se, sed ad theologos pertinent (5). Il eut de quoi se consoler quelque temps après ; car, à la sollicitation des députés de Zurich, on fit quelques procédures à Bâle contre le professeur Stouppa (6). Je ne sais point quelles en furent les suites.

(B) On a de lui entre autres ouvrages.] Ces autres ouvrages sont *Oratio de Coeli Secundi Curionis Vita atque obitu*, imprimée à Bâle, l'an 1576, in-4°.; la version latine des dialogues de François Patricius de *Ratione scribendae legendaeque Historiae*; celle de quelques traités philosophiques d'Alexandre Piccolomini; et celle de l'Histoire de la Guerre de Sélim II et des Vénitiens (7). Il a fait aussi de *Holometri fabrica et usu instrumento geometrico olim ab Abele Fullonio invento, nunc verò ipsius Stupani operâ, sermone latino ita explicato, ut ad omnis generis dimensiones investigandas, et regiones describendas utilissimum simul, facilitumque esse queat*; accessit etiam *Federi Delphini jucundissima Disputatio de aestu maris et motu octavae sphaerae*, folio, Basileae, per Petrum Pernam, 1577 (8); et une *Medicina Theorica*, imprimée à Bâle, l'an 1614, in-8°.; et *binæ Epistolae Medicae*, imprimée à Nuremberg, l'an 1625, in-4°., avec le *Cista Medica* de Jean Hornungus (9).

(C) Antoine STOUPPA, qui a fait des livres, était de la même famille.] Il était du pays des Grisons, et médecin, et il mourut de la peste, à Bâle, l'an 1551 (10). Il a fait des ad-

ditions ad *Dispensatorium medicamentorum Nicolai Myrepsi*, imprimées à Lyon, l'an 1543. Il mit en meilleur latin *Albohazen Hali filii Abenragel libros octo de Judiciis Astrorum*. Cela fut imprimé à Bâle, l'an 1551, in-folio (11).

(11) Ibidem.

STRIGÉLIUS (VICTORIN), naquit à Kaufbeir (a) le 26 de décembre 1524. Il perdit son père (b), l'an 1527, et fut envoyé à Fribourg dans le Brisgau, l'an 1538, pour continuer ses études. Il y fit son cours de philosophie sous Jean Zinckius, et il en sortit l'an 1542 pour aller voir l'université de Wittemberg où il s'attacha beaucoup à s'instruire des opinions des protestans. Il assista aux leçons de Martin Luther, et plus fréquemment encore à celles de Philippe Mélanchthon. Ayant reçu le degré de maître en philosophie, l'an 1544, il se mit à faire des leçons particulières qui lui acquirent beaucoup de réputation, et qui furent très-utiles à ses écoliers. Il continua cet exercice jusques à ce que la guerre le contraignît de sortir de Wittemberg et de s'en aller à Magdebourg, et puis à Erfurt. La guerre finie, il s'en alla à Iène, l'an 1548. Il s'y maria l'année suivante, et se trouvant veuf au bout de deux ans, il convola en secondes noces, l'an 1553. Il assista à la conférence d'Eisenach, l'an 1556 (A), et disputa amiablement avec Ménius sur une question qui divisait les théologiens, et qui con-

(5) Hotomanus, epistola XCIX, pag. 139.

(6) *Heri primum audiivi Stupanum nostrum esse delatum, rogatu (ut mihi quidam confirmarunt) legatorum vestrorum. Idem, ibidem, pag. 138.*

(7) Composé en italien par Jean Pierre Contarin. La version latine fut imprimée à Bâle, l'an 1573, in-4°.

(8) Tiré de l'Abbrégé de la Bibliothèque de Gesner, pag. m. 477, col. 2.

(9) Lindanus renovatus, pag. 651.

(10) Epitome Biblioth. Gesneri, pag. m. 68.

(a) C'est une ville impériale dans la Suabe, proche des Alpes. Melch. Adam, in *Vitis Theologor.* german., pag. 423.

(b) Il était de Memmingen, et médecin des seigneurs de Fronsberg. Idem, ibidem.

cernait la nécessité des bonnes œuvres. Il réduisit cette controverse à sept propositions, et ce fut là le pivot de la dispute. L'issue fut que Ménius s'engagea devant l'électeur de Saxe et devant toute l'assemblée à ne se point départir de la doctrine contenue dans les sept propositions qu'il reconnut très-conformes à la parole de Dieu. Strigélius dressa ensuite par l'ordre du prince un formulaire de confession, à quoi tous les théologiens souscrivirent. L'année suivante il fut attaqué par Illyricus, et disputa avec lui verbalement à Weimar (B). Les actes de la conférence furent publiés, mais non pas si fidèlement qu'il ne se plaignît de quelques mutilations (c). On l'emprisonna (C) avec deux autres, l'an 1559, parce qu'ils avaient désapprouvé quelques doctrines théologiques, et j'écris que ceux de Weimar avaient publié contre ceux de Wittemberg. Il recouvra la liberté au bout de trois ans, et reprit le train ordinaire de ses leçons; mais comme il comprit bientôt qu'il n'était pas dans un poste où il fût en sûreté (D), il se retira d'Iéne, et n'écoula point les remontrances que l'académie de ce nom lui écrivit pour l'engager à revenir. Il s'en alla à Leipsic, et y publia des notes sur le psautier. Il obtint de l'électeur la liberté d'enseigner, ou dans l'académie de Wittemberg, ou dans celle de Leipsic; et il aima mieux demeurer dans cette dernière ville. Il y commença ses leçons le 1^{er} de mars 1563, et non-seulement il y expliqua la théologie, mais aussi

(c) Voyez ci-dessous, citation (24).

la dialectique et la morale. Il avait conduit ses Lieux Communs jusques à l'article de l'eucharistie, et il devait l'entamer au mois de février 1567; mais on lui ferma la porte de l'auditoire, et on lui fit dire qu'il cessât de faire des leçons. Il se pourvut devant l'électeur de Saxe, et, n'obtenant point la justice qu'il en attendait, il céda à l'*odium theologicum* (d), et se retira au Palatinat. Il espérait que l'électeur Palatin aurait soin de lui, et il ne se trompa pas; car il se vit appelé à Heidelberg pour la profession en morale, et pour d'autres charges. Il s'en acquitta dignement jusques à sa mort, qui arriva le 26 de juin 1569, et qui selon ses souhaits ne fut précédée que d'une courte maladie (e). Ce fut un bon philosophe et un bon théologien, et qui avait un talent incomparable pour instruire la jeunesse. Savie fut accompagnée de mille chagrins: on l'accusa d'hérésie, on le diffama le plus que l'on put, on l'anathématisa, on le soumit aux lois pénales (E). Tout cela fut cause que par les mêmes motifs qui obligèrent Mélanchthon à souhaiter l'autre monde, il pria souvent le bon Dieu de le retirer de celui-ci (f) (F). Je ne donnerai point le catalogue des ouvrages qu'il publia; vous le trouverez dans M. Teissier (g). Il est remarqua-

(d) *Cessit impotentia theologorum*. Melch. Adam., in *Vitis Theolog. german.*, p. 423.

(e) *Consecutus est quod sapè in votis habuit, videlicet ne difficili et producto morbi genere spiritum edere cogeretur*. Id., *ibid.*, pag. 425.

(f) Tiré de Melchior Adam, in *Vitis Theol. german.*, pag. 417 et seq.

(g) Teissier, *Addit. aux Éloges*, tom. I, pag. 325.

ble qu'il ne se faisait pas un scrupule de se servir des pensées et des expressions d'un autre écrivain (G). Je compte pour une fable ce que l'on a dit, qu'il se rétracta en mourant (H).

(A) *Il assista à la conférence d'Eisenac, l'an 1556.*] George Major, théologien de Wittemberg, se déclara assez hautement pour l'*Interim* (1), et pour la phrase que l'on y avait insérée touchant la nécessité des bonnes œuvres (2). Ambadorf se jeta dans une autre extrémité; car il soutint que les bonnes œuvres étaient pernicieuses au salut (3). Ce fut le quatrième schisme des luthériens (4). Voilà le sujet de la conférence d'Eisenac, dont notre Strigélius fut le principal personnage. M. de Thou (5) confond les temps et les lieux, lorsqu'il lui attribue d'avoir assisté à la conférence d'Altembourg (6), l'an 1568 et l'an 1569. Bochstadius (7) a montré il y a long-temps que c'est une erreur.

(B) *Il fut attaqué par Illyricus, et disputa avec lui verbalement à Weimar.*] Ils étaient tous deux professeurs dans l'académie que l'on venait de fonder à Iéne (8). Leur dispute roula sur deux points (9) : 1°. Si lorsque Dieu régénère le pécheur, il crée une nouvelle substance; 2°. si la grâce du Saint-Esprit laisse à l'homme quelque liberté. Strigélius embrassa la négative sur le premier chef, et l'affirmative sur le second (10). Notez que Flacius Illyricus soutenait à la rigueur la doctrine de Luther de *servo arbitrio*. Strigélius, au contraire, soutenait les expressions mitigées de Mélanchthon; de là vient qu'il fut regardé comme

l'un des chefs des synergistes, c'est-à-dire de ceux qui reconnaissent que la volonté de l'homme coopère avec la grâce. Ce fut le cinquième schisme des luthériens (11). Quenstedt nous donne Strigélius pour le boute-feu et pour la trompette de cette guerre, *Belli synergistici xouφaίos, fax et tuba* (12). J'ai parlé ailleurs (13) de la conférence de Weimar : une infinité d'auteurs la mettent, non pas à l'an 1557, comme Melchior Adam et Hoornbeeck (14), ni à l'année 1561, comme de Sponde (15), mais à l'an 1560. Ils ont raison; car j'ai sous mes yeux les actes de cette conférence, imprimés l'an 1562, et intitulés de cette manière : *Disputatio de originali Peccato et libero Arbitrio, inter Mathiam Flacium Illyricum et Victorinum Strigelium publicè Vimaræ per integram hebdomadam, præsentibus illustriss. Saxonæ principibus, anno 1560, initio mensis augusti habita.* C'est un livre de 394 pages in-4°.

(C) *On l'emprisonna.*] Étant tombé malade dans la prison, on lui permit d'être porté auprès de sa femme; mais ce fut à condition qu'il serait chez lui en qualité de captif. Plusieurs princes, et l'empereur même Maximilien, intercédèrent pour lui, et obtinrent qu'il pourrait recevoir visite de ses amis (16).

(D) *Il comprit... qu'il n'était pas dans un poste où il fût en sûreté.*] Il crut que sa conscience, sa réputation et sa vie y couraient du risque. Il vit qu'on observait mal la paix telle quelle que les théologiens d'Iéne avaient conclue entre lui et ses ennemis; et d'ailleurs il fut averti par cent personnes dignes de foi qu'il devait user de diligence pour se garantir des pièges, ou plutôt de la force ouverte qu'on préparait contre lui. Ce ne fut pas sans raison qu'il fut effrayé; car il savait que Salomon

(1) Micrælius, Synt. Histor. eccles., p. m. 766.

(2) *Idem*, ibidem, pag. 865.

(3) *Idem*, ibidem.

(4) *Idem*, ibidem.

(5) Thuan., lib. XLVI, pag. 941.

(6) Elle fut tenue vers la fin de 1568, et au commencement de 1569.

(7) Voyez les lettres qui furent écrites à Goldast, et qui ont été publiées l'an 1688.

(8) Henri Alting, Theol. Hist., pag. 298.

(9) Melch. Adam., in Vitæ Theolog. german., pag. 420.

(10) Alting, ibidem.

(11) Micræli., Synt., Hist. eccles., p. m. 866.

(12) Quenstedt, de Patriis Viror. illustr., pag. 158.

(13) Dans la remarque (C) de l'article ILLYRICUS, tom. VIII, pag. 349.

(14) In Summâ Controversiarum, pag. 527, edit. 1653.

(15) Spondan., ad ann. 1360, num. 32, pag. 602.

(16) Tiré de Melchior Adam, in Vitæ Theol. german., pag. 421.

nous conseille de ne nous point fier à un ennemi, et de nous en bien éloigner; et il se souvenait du mot de Ménandre, que les réconciliations étaient une amitié de loup (17). Quand il répondit à la lettre de l'académie d'Iène, il déclara que si sa retraite n'était pas exempte de faute, il fallait s'en prendre aux incommodités des temps et des lieux, et aux embûches des faux frères, plutôt qu'à sa volonté (18), et qu'en un mot il aimerait mieux se retirer dans la plus affreuse solitude que de retourner à Iène. « (19) *Paucis ut dicamus; summa propositi ipsius hæc fuit: nolle se redire Ienam; sed potius iturum quocunque Deus vocarit: etiamsi in ea loca migrandum esset,*

- *Pigrie ubi nulla campis*
- *Arbor æstivâ recreatur aurâ:*
- *Quod latus mundi nebula, malusque Jupiter urget* (20). »

Il est bon et utile de jeter les yeux sur toutes ces choses, afin de trouver un peu moins étrange que les disputes des théologiens soient aujourd'hui si scandaleuses: elles l'étaient encore plus en ce siècle-là. Notez que Strigélius fut congédié par l'électeur, à cause qu'il avait manqué à sa parole et qu'il avait excité des contestations non nécessaires (21). Il répondit qu'il n'avait promis d'être modeste que sauf le droit de la vérité et de la conscience. *Strigelio contra affirmante se modestiam quidem promississe, sed duabus adjectis conditionibus, salvâ veritate, et salvâ conscientia.* Ces deux conditions méritent sans doute d'être ou sous-entendues, ou expressément apposées à tout traité; mais elles ouvrent une porte large au renouvellement des querelles, et avec ces deux prétextes il n'y a point d'engagement dont on ne rompe les liens.

(E) *Sa vie fut accompagnée de mille chagrins; on l'accusa d'hérésie, on le diffama le plus que l'on put, on l'anathématisa, on le soumit aux lois pénales.*] Melanchthon, ayant

(17) Tiré de Melchior Adam., in *Vitis Theol. german.*, pag. 421, 422.

(18) *Idem*, *ibidem*, pag. 422.

(19) *Idem*, *ibidem*.

(20) Ces vers sont d'Horace, od. XXII, lib. I.

(21) *Quod violâsset promissa, ac certamina mouisset non necessaria.* Melchior Adam, in *Vitis Theol.*, pag. 424.

considéré l'horoscope de Strigélius, dit que les étoiles le menaçaient de toutes sortes d'attaques. *De schemate ejus genethlico; Melanchthon, ubi id considerâsset, ita ex siderum positu ratiocinatus fuit; fore ut artibus innumeris oppugnaretur; non aliter,*

Quam lapis æquoreis undiquâ pulsus aquis (22).

Je ne sais si le personnage né sous des constellations si malignes, n'expliqua point cette prédiction par ces vers d'Horace, quand il se vit exposé à des coups de langue et à des disputes d'école:

• *Instat fatum mihi triste, Sabella*
Quod puero cecinit, divind motâ anus urnâ:
Hunc neque dira venena, nec hosticus auferet
ensis,
Nec laterum dolor, aut tussis, nec tarda po-
dagra,
Garrulus hunc quando consumet cunque: le-
quaces,
Si sapiat, vitet, simulatque adoleverit a-
tas (23).

Quoi qu'il en soit, voyons la peinture qu'il a faite de ses angoisses (24): *De meis rebus quid multa attinet scribere? cum non solum in veteri luto adhuc hæream; sed etiam ad reliquas molestias accedat truncata et mutilata editio disputationis inter me et hominem barbarum* (25) *agitata, et aliorum scriptorum; quibus fama mea atrocissime, apud eos, qui vitam et mores meos non penitus perspexerunt, læditur ac deformatur. Nam inter reliquas criminationes ipsâ morte acerbiores tribuitur mihi impia et extrema levitas, vanitas, inconstantia, perfidia in negotio religionis, et pertinax odium veritatis. Ad hæc convicia, quorum molem vix una navis vehat, accedit fulmen injustæ condemnationis, quam Paulus vocat Anathema Maranatha.* Il ajoute qu'encore que le témoignage de sa conscience lui serve d'un bon bouclier contre les traits de la calomnie, il ne laisse pas d'être sensible aux faussetés qu'on publie contre lui. Le comble de sa douleur était de se voir les mains liées, c'est-à-dire forcé par les circonstances du temps et du lieu à ne rien dire, quoique son si-

(22) *Idem*, *ibidem*, pag. 417.

(23) Horatius, sat. IX, lib. I, vs. 29.

(24) Strigélius, epistolâ ad Wolfgangum à Kotteritz, apud Melchior. Adamum, *ubi supra*, pag. 420. Cette lettre fut écrite l'an 1562.

(25) C'est-à-dire Flacius Illyricus.

le rendit suspect à plusieurs
 nes. Voilà le destin de ceux
 e trouvent persécutés par des
 ais dont la faction est supérieure
 orisée du bras séculier. Ces en-
 publient tout ce qui leur plaît
 entent impudemment, afin de
 r aux yeux du public la honte
 ars artifices et de leurs iniquités.
 qu'ils calomnient ne pourraient
 se défendre sans dire des choses
 riteraient leur maître commun
 i les exposeraient à de nouvelles
 es : ils se taisent donc ; mais
 conduite produit un mauvais
 ; l'ennemi en triomphe ; mille
 nes qui précipitent leur juge-
 y donnent une sinistre inter-
 tion. Rien n'est plus commode,
 le monde, que d'être toujours
 plus forte cabale ; rien au con-
 n'est plus incommode par rap-
 au temporel, que d'être du bon
 inférieur en crédit et en puis-
 . *Multis etiam*, c'est Strigélius
 arle, *meum silentium, quo has*
inias dissimulare cogor, suspec-
est, perinde quasi mihi honesta
desit ad has labe et maculas
gendas. Sed boni viri, quibus
tio mea, tristis sanè et luctuosa,
est, non ignorant quibus vin-
constrictus impediatur, quo minùs
usam ipsam explicare, vol in-
tiam meam à morsibus venena-
is hominum vindicare possim
 Il ne me reste, continue-t-il,
 n'adresser à la justice de Dieu
 s'écrier avec le prophète David :
Ornel, qui es le Dieu des ven-
es, voire le Dieu fort des ven-
es, fais reluire ta splendeur. Toi,
le la terre, élève-toi : rends la
pense aux orgueilleux, etc.
 Quand il donna les raisons pour
 l'était sorti de Leipsic, il comp-
 ur la principale l'injure qu'on
 faite, non pas tant à sa per-
 qu'à la vérité, en lui défen-
 de faire mention d'un dogme
 i était plus cher que la vie (28).
 xième raison fut que personne
 t venu au secours de son inno-
 opprimée ; la troisième, qu'il
 reçu de la cour une réponse

menaçante ; et enfin qu'il fut fou-
 droyé par les menaces des théologiens
 et par l'anathème des prédicateurs
 (29). Mais pour bien connaître la tris-
 tesse de son sort, son grand mal-
 heur d'être exposé aux injustices
 d'une faction emportée, son plus
 grand malheur d'être trop sensible
 aux injures qu'elle lui faisait, il suf-
 fit de prendre garde à la prématu-
 rité de sa vieillesse. Il était usé, il
 était cassé de corps et d'esprit à l'âge
 de quarante-quatre ans. Voici les
 plaintes qu'il en fit peu de mois
 avant sa mort. *Cum ante annos de-*
cem et corpore et animo vigerem ;
nunc tot calamitatibus tum victus tum
fractus, vix ægra membra traho et
animi alacritatem senescere comperio.
Quare me omni curâ et cogitatione
præparo ad iter, quod ducit ex hu-
jus vitæ miseriis ad æternam tranquil-
litatem (30). Un vers de Virgile, en
 y faisant quelque changement, ne
 lui convenait que trop (31).

(F) Par les mêmes motifs que Mé-
 lanchthon... il pria souvent le bon
 Dieu de le retirer de ce monde.] Je
 souhaite de mourir, disait Mélane-
 chthon (32), premièrement afin de
 jouir de la vision béatifique ; secon-
 dement afin d'être délivré de la haine
 implacable des théologiens. Ce furent
 aussi les dispositions de Strigélius :
 lisez ce passage de Melchior Adam.
A Flacio Illyrico, et ejus manipu-
laribus, objectum ei est crimen hære-
seos ; quod gravissimè tulit : nomi-
nativè accusatus est ; quod non rectè
sentiret et doceret de eâ parte doctri-
næ, quæ appellatur de libero arbi-
trio. Ab aliis verò aliorum insimula-
tus est errorum, ut vita ejus perpe-
tua fuerit pugna et dimicatio. Itaque
ut Melanchthon ante mortem dixit :
Cupio ex hac vitâ migrare propter
duas causas : primùm ut fruor de-
siderato conspectu Filii DEI et cœles-
tis ecclesiæ ; deindè ut liberer ab im-
manibus et implacabilibus odiis theo-

(29) Ad hæc omnia accesserunt minæ theologo-
 rum et fulmina anathematum adversus ipsum in
 concionibus edita. *Idem, ibidem.*

(30) Melch. Adam., in *Vitis Theolog.*, p. 425.

(31) *Le 114^e. du VI^e. livre de l'Énéide :*

Invalidus vires ultra sortemque senectæ.

Disons de Strigélius :

Invalidus vires infra sortemque juventæ.

(32) Voyez, tom. X, pag. 383, remarque (C)
 de l'article MÉLANTHON.

Strigel., apud Melch. Adam., in *Vitis*
g. german., pag. 421.

saume XCIV, vs. 1.

Melch. Adam., in *Vitis Theolog.*, p. 424.

logorum : ita ipse easdem causas sæpè inter precandum usurpare solitus fuit; cùm videret se hoc fato natus, ut omnibus eorum telis, qui essent arguti cives sine virtute, vita et fama sua proposita esset (33). Si son père et sa mère eussent vu sa destinée, ils eussent eu une cause de chagrin bien différente de celle qui affligeait Isaac et Rébecca. Ceux-ci s'attristèrent de la concorde qui était entre leur fils et des étrangers : ceux-là eussent déploré la guerre allumée entre leur fils et ses confrères, une guerre qui lui causait la même douleur que l'alliance des étrangers faisait sentir à la mère d'Ésaü. Voyez la note (34). Notez que l'église, très-bonne mère, se console un peu mieux que ne faisait Rébecca ; elle s'afflige de la guerre de ses enfans et s'y accoutume si bien, qu'on dirait qu'elle s'y est familiarisée. Elle supporte prudemment, et plus ou moins, selon qu'on sait faire le mauvais garçon. Mais ce qu'il faut le plus admirer, c'est la patience du peuple : on peut dire que, comme en quelques pays, c'est un vrai cheval de bât quant aux impôts : il l'est partout à l'égard des controverses.

(G) *Il ne se faisait point scrupule de se servir des pensées et des expressions d'autrui.*] A cet égard-là il semble qu'il approuvait la communauté des biens ; il ne croyait pas que sa conduite fût celle des plagiaires, et il consentait qu'on en usât envers ses livres comme il en usait envers les autres auteurs. Si vous y trouvez des choses qui vous accommodent, servez-vous-en librement ; tout est à votre service, disait-il. *Cum Victorinus noster diu multumque versatus esset in lectione eorum autorum qui libros Aristotelis quasi in suum succum convertissent, illorum potius vestigia voluit, ubi et quantum posset, consecretari, quam novam per omnia culere versionem. Ac quidem ille vir et factus erat, et natus, ut si quid ei de re dicendum esset aut scribendum,*

(33) Melch. Adam., in *Vitis Theolog. german.*, pag. 427.

(34) Esau... prit à femme deux Héthiennes qui furent en amertume d'esprit à Isaac et à Rébecca. Genèse, chap. XXVI, vs. 34, 35. Et Rébecca dit à Isaac : Je suis ennuyée de vivre, à cause de ces Héthiennes. Si Jacob prend femme de ces Héthiennes.... de quoi me sert la vie ? Là même, chap. XXVII, vs. dernier.

et ipsi, quæ de eadem illa ipsa re alii etiam recentiores, et qui viverent adhuc, rectè tradidissent, in mentem venirent, non pueret hinc illum verba ab iis et sententias mutuari. Non enim hoc dicebat plagium esse litterarium, sed ingenuam atque candidam doctis atque bonis viris dignam xoiwovia. Et faciat, inquit, aliquis idem, si se cum fructu hoc posse sperat, de meis quoque (35).

(H) *Je compte pour une fable ce que l'on a dit, qu'il se rétracta en mourant.*] On conte qu'un gentilhomme qui étudiait à Heidelberg, rencontra un jour Strigélius dans la rue, et lui dit : Monsieur, il n'y a que peu d'années que vous ne croyiez pas, ou que vous n'enseigniez pas les doctrines calvinistiques que vous enseignez présentement. J'ai été votre écolier à l'ene ; vous y donniez d'autres instructions à vos disciples. Strigélius ne répondit rien, et se retira chez lui ; et se trouvant fort malade, il supplia très humblement monsieur l'électeur (36) d'avoir la bonté de le venir voir ; il lui fit entendre qu'il lui communiquerait des choses qui concernaient le salut. Le prince le fut trouver accompagné du comte George de Hundstructen. Ce que j'ai enseigné dans Heidelberg jusques-ici en faveur des calvinistes, lui dit Strigélius, n'est pas bien conforme à la parole de Dieu ; mais les dogmes que les luthériens ont professés jusqu'à présent sont très-vérifiables. L'électeur ayant ouï ces paroles se retira tout indigné. Strigélius ne tarda guère à rendre l'âme en gémissant (37). Ce conte est tiré de la relation d'un voyage de Constantinople, faite par Gerlach. C'est à cet auteur qu'André Charles (38), abbé de Saint-George, nous renvoie après avoir rapporté ce qu'on vient de lire. Notez qu'il doute s'il vaut mieux dire que l'âme de Strigélius était inconstante, que de

(35) Jacob. Monavius, *præf. Nicomacheorum Aristotelis, cum versione, argumentis et scholiis Strigelii*, apud Thomasium, de Plagiolitterario, num. 194, pag. 82.

(36) C'était Frédéric III.

(37) *Mox autem ægrotans Victorinus animam (inconstantem dicam, an infelicem ?) gemebundus exhalavit.* Andreas Carolus, *Memorab. ecclesiast. seculi XVII*, pag. 49.

(38) Andr. Carolus, *ibidem*.

la nommer malheureuse (39). Il l'avait déjà nommé une girouette de religion, un fauteur des synergistes et des zuingliens (40).

(39) *En cet endroit il semble que cela veut dire damnée.*

(40) *Homo varius et versipellis, tum synergis, tum Cinglianis addictus. Andreas Carolus, Memorab. ecclesiast. seculi XVII, pag. 34.*

STROZZI (PHILIPPE), d'une ancienne et riche famille de Florence (a), fut l'un de ceux qui après la mort de Clément VII travaillèrent le plus ardemment à remettre leur patrie en liberté par l'expulsion d'Alexandre de Médicis. Quand il vit que leurs sollicitations à la cour de Charles-Quint (A) ne servaient de rien, il recourut à une méthode plus courte, et plus criminelle; ce fut de faire assassiner l'usurpateur prétendu (B). Il engagea à ce complot une personne qui l'exécuta; mais le succès de cette entreprise fut plus funeste à la liberté des Florentins, que ne l'eût été la découverte de toute la conspiration. La mort d'Alexandre de Médicis fit place à un successeur beaucoup plus propre que lui à affermir une nouvelle souveraineté. Il battit les mécontents : Strozzi fut fait prisonnier, et ne trouva point d'autre ressource que de se tuer lui-même (C). Il avait épousé Clarice de Médicis, proche parente de Léon X, de laquelle il eut plusieurs enfans, et entre autres PIERRE STROZZI, maréchal de France, dont il est parlé dans le Dictionnaire de Moréri (b). Il n'est pas vrai que la religieuse qui a fait des hymnes en latin fût sœur de ce maréchal (D).

(a) *Voyez la remarque (A), à la fin.*

(b) *On y cite le baron Forquerauls : il fallait dire le baron de Forquevaux.*

(A) *Leurs sollicitations à la cour de Charles-Quint.*] On trouve quelque chose sur cela dans les épîtres de Rabelais. Les cardinaux *Salviati* et *Rodolphe* allèrent à Naples avec notre Strozzi, l'an 1536, pour engager l'empereur à rétablir dans Florence le gouvernement républicain. Ils n'y réussirent pas. « J'entends que leurs » affaires n'ont eu expédition de » l'empereur, telle comme ils espéraient; et que l'empereur leur a dit » peremptoirement qu'à leur requeste » et instance, ensemble du feu pape » *Clement*, il avoit constitué *Alexandre de Medicis duc sur les terres de Florence et Pise*; ce que jamais » n'avoit pensé faire, et ne l'eust » fait. Maintenant le déposer, ce » seroit acte de batelleurs, qui font » le fait, et le deffait. Pourtant » qu'ils se deliberassent le recognoistre comme leur duc et seigneur, » et luy obéissent comme vassaux et » sujets, et qu'ils n'y fissent faute. » Au regard des plaintes qu'ils faisoient contre ledit duc, qu'il en » recognoistroit sur le lieu (1). » Joignons à cela ces paroles de la 1^{re}. lettre (2) : *J'entends que c'est (3) pour l'affaire de Florence, et pour le différend qui est entre le duc Alexandre de Medicis, et Philippe Strossi, duquel vouloit ledit duc confisquer les biens qui ne sont petits : car après les Fourques de Auxbourg en Allemagne, il est estimé le plus riche marchand de la chrestienté; et avoit mis gens en cette ville pour l'emprisonner ou tuer quoy que ce fust. De laquelle entreprise adverti, impetra du pape de porter armes; et alloit ordinairement accompagné de trente soldats bien armez à point. Ledit duc de Florence, comme je pense, adverti que ledit Strossi avec les susdits cardinaux s'estoit retiré par devers l'empereur, et qu'il offroit audit empereur quatre cents mille ducats, pour seulement commettre gens qui informassent sur la tyrannie, et meschanceté dudit duc, partit de Florence, constitua le cardinal Cybo son gou-*

(1) *Rabelais, épître VII, pag. 29.*

(2) *Idem, pag. 8 et suiv.*

(3) *C'est-à-dire que les cardinaux Salviati et Rodolphe étoient allés à la cour de Charles-Quint à Naples.*

verneur, et arriva en ceste ville (4) le lendemain de Noël. Dans la lettre XIII, Rabelais raconte (5) que ces cardinaux, et Strossi avec ses escus, n'avoient rien fait envers l'empereur de leur entreprise, combien qu'ils luy eussent voulu livrer, au nom de tous les forestiers et bannis de Florence, un million d'or du content, parachever la Rocqua, commencée en Florence, et l'entretenir à perpetuité aux garnisons competentes au nom dudit empereur, et par chacun an luy payer cent mil ducats, pourveu et en condition qu'il les remist en leurs biens, terres, et liberté première. Ensuite l'auteur nous parle des honneurs qui furent faits au duc de Florence par Charles-Quint. Depuis, ajoute-t-il (6), les susdits cardinaux, l'évêque de Xaintes, et Strossi, n'ont cessé de solliciter. L'empereur les a remis pour resolution finale à sa venue à Florence... Et a tant finement procédé le duc en sa tyrannie, que les Florentins ont attesté nomine communitalis par devant l'empereur, qu'ils ne veulent autre seigneur que luy. Vray est-il qu'il a bien chastié les forestiers et bannis.

Prenez garde que l'auteur des notes sur les Épîtres de Rabelais ne veut pas croire que Philippe Strozzi fût un marchand (7). Mais on ne comprend guère qu'en ce temps-là une famille de Florence eût pu acquérir tant de richesses sans le négoce. En tout cas, s'il n'était point un fameux banquier, il méritait de passer pour tel. Le baron de Forquevaux lui donne ce titre. Les sieurs Philippe Estrosse, dit-il (8), et Bartholomé Valori, meilleurs BANQUIERS que capitaines, se laissèrent forcer à Montemurlo. Ses richesses pour un citoyen, ajoute-t-il (9), étaient démesurées. Pierre Estrosse, nonobstant ses pertes et ses dépenses passées, avait encore quatre cent mille écus aux banques de Venise et de Lyon, du reste de l'héritage de feu Philippe

son père (10). Il vint trouver François I^{er}. au camp de Marolles, avec une compagnie de deux cents arquebusiers à cheval, qui lui avait coûté plus de cinquante mille écus (11). C'est Brantôme qui me l'apprend, et qui ajoute (12). Il avoit de fort grands moyens, et en avoit beaucoup sauvé à Venise, où il se tint quelque temps, et y eut son fils M. Strozzy (13). Hélas ! ce brave seigneur a bien brouillé et despendu tous ces grands moyens au service de nos roys : car à ce que j'en tiens de son fils, et de ses anciens serviteurs, de plus de cinq cents mille escus, qu'il avoit vaillant quand il vint au service de nos roys, il est mort n'ayant pas laissé à son fils vaillant vingt mille escus. C'est despenser, cela.

Voici d'autres paroles de Brantôme qui confirment très-amplement celles-là. Le roi donna à M. de Strozzi fils du maréchal de France, cinquante mille escus pour recompense de la charge de colonel général de l'infanterie, lesquels il convertit en l'achat de Bressuire en Poitou, et c'est ce qu'il a jamais laissé, luy et son pere, de tant de biens qu'il porta en France et à son service ; car j'ay ouï dire à plusieurs, que lors qu'il y vint il avoit un million d'or, ou en banque, ou en meubles et joyaux, ou en argent monnoyé, jusques à la librairie (14).

(B) *Ce fut de faire assassiner l'usurpateur prétendu.* Je serais le plus blâmable de tous les hommes, si j'espérais de commenter plus élégamment ce texte en me servant de mes paroles, qu'en me servant des expressions de Balzac ; c'est pourquoi je ne change rien dans la preuve qu'il me fournit (15) : « Philippe Strozzi, » mari de Clarice de Médicis, sœur » (16) du pape Léon, ne pouvant

(4) C'est-à-dire à Rome.

(5) Rabelais, Épîtres, pag. 55.

(6) Là même, pag. 56.

(7) Observations sur les Épîtres de Rabelais, pag. 61.

(8) François de Pavie, baron de Forquevaux, Vies de plusieurs grands Capitaines, pag. 379.

(9) Là même, pag. 382.

(10) Là même, pag. 383.

(11) Brantôme, Capitaines étrangers, tom. II, pag. 287.

(12) Là même, pag. 288.

(13) Philippe Strozzi, colonel-général de l'infanterie française. Voyez Moréri et le père Anselme qu'il a copié, Voyez aussi l'article suivant.

(14) Le même Brantôme, Mémoires des Capitaines français, tom. IV, pag. m. 311, 312.

(15) Balzac, entret. XXXIV, chap. VI, pag. m. 330.

(16) Il fallait dire nièce.

» souffrir le règne du duc Alexandre
 » de Médicis, exhorta Laurent de
 » Médicis, son cousin, de conspirer
 » contre la vie du duc Alexandre, et
 » de rendre la liberté à sa patrie.
 » Laurent lui témoigna toute dispo-
 » sition à une entreprise si dange-
 » reuse, mais il appréhenda que
 » deux filles qu'il avait ne courus-
 » sent risque de leur honneur, à
 » cause de la confiscation de ses
 » biens, qui était assurée. Philippe
 » répondit à cela que cette appré-
 » hension ne devait pas le retenir,
 » et l'assura que quel que fût le suc-
 » cès de son action, il ferait épou-
 » ser ses deux filles à deux de ses
 » fils. Ce qui arriva, d'autant que
 » Laurent n'ayant su recueillir le
 » fruit du meurtre du duc Alexan-
 » dre, et s'étant sauvé après le
 » coup, Philippe voulut s'acquitter
 » religieusement de sa parole, et
 » donna Laodamie de Médicis à Pier-
 » re Strozzi, depuis maréchal de
 » France, son fils; et Madeleine, à
 » Robert Strozzi, mort naguère (17)
 » à Rome. »

(C) *Il ne trouva point d'autre
 ressource que de se tuer lui-même.]*
 Servons-nous encore des expressions
 de Balzac (18). « Le même Philippe,
 » après la mort du duc Alexandre,
 » résista à l'établissement de Cosme
 » son successeur, premier grand-
 » duc de Toscane. Mais ayant perdu
 » contre lui la bataille de Marone,
 » près de Florence, il fut retenu
 » prisonnier; et ne pouvant souffrir
 » d'être en la disposition de son en-
 » nemi, qu'il croyait le devoir faire
 » empoisonner ou mourir ignomi-
 » nieusement, se résolut de se tuer
 » de ses propres mains dans la pri-
 » son. Avant que d'exécuter cette
 » étrange résolution, il fit son testa-
 » ment, dont j'ai vu l'original à
 » Rome, parmi les papiers du feu
 » seigneur Pompée de Frangipane,
 » où entre autres dispositions, cet
 » homme que l'antiquité eût adoré
 » ordonne et prie ses enfans de vou-
 » loir déterrer ses os du lieu où
 » on les aura mis dans Florence, et
 » les vouloir transporter à Venise,

(17) Lorsque Balzac écrivait ceci il fallait qu'il
 y eût long-temps que ce Robert était mort.

(18) Balzac, entretien XXXIV, chap. VI, p.
 331, 332.

» afin, dit-il, que s'il n'a pu avoir
 » le bonheur de mourir dans une
 » ville libre, il puisse jouir de cette
 » grâce après sa mort, et que ses
 » cendres reposent en paix, hors de
 » la domination du vainqueur. Cela
 » fait, il grava avec la même pointe
 » du poignard dont il se tua, sur le
 » manteau de la cheminée de la cham-
 » bre où il était détenu, ce vers de
 » Virgile,

» *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.*

» ce que ses enfans exécutèrent fidè-
 » lement, étant venus en France,
 » au service de roi, contre l'empe-
 » reur Charles-Quint, qui avait
 » fondé la domination des Médicis
 » à Florence. Il ne faut point ou-
 » blier que le même Philippe Stroz-
 » zi, à l'entrée de son testament,
 » témoigne avec beaucoup de con-
 » fiance d'espérer de la miséricorde
 » de Dieu le pardon de sa mort,
 » puisqu'il la souffrait en homme
 » d'honneur, pour le soutien de sa
 » liberté, après la perte de laquel-
 » le il croyait qu'une personne li-
 » bre avait le congé de mourir.
 » Mais les lois de l'Évangile sont con-
 » traires à cette croyance, et la
 » nouvelle Rome appelle désespoir
 » ce que l'ancienne appelait gran-
 » deur de courage. Elle excommu-
 » nie aujourd'hui ce qu'elle eût au-
 » trefois déifié. »

Notez que l'un des motifs qui
 poussèrent Strozzi à se tuer fut la
 crainte du péril à quoi il exposerait
 ses amis par les aveux qu'on ex-
 torquerait de lui dans la question
 (19). Cela paraît par l'écrit qui fut
 trouvé dans sa chambre. Il y (20)
reprochait au cardinal Libo (21),
ami et confident conseiller du duc,
sa trop grande cruauté, et l'exhor-
tait de se souler de ce sang dont il
s'était montré tant altéré; et quant
à moi, ajoutait-il, puisque je n'ai
pu aider mes amis durant ma vie, je
ne veux point leur nuire après ma
mort. . . . Bel exemple des misères
humaines, s'écrie le baron de For-
quevauls, et du peu de certitude
des choses du monde! Philippe Es-
trozze, qui fort peu de mois aupara-
vant était l'un des hommes d'Italie

(19) Voyez le baron de Forquevauls, pag. 381.

(20) Là même, pag. 382.

(21) Il fallait dire Cibo.

des plus estimés et honorés, non-seulement pour ses richesses, qui pour un citoyen étaient démesurées, ni pour l'antiquité de sa race, qui avait honorablement continué depuis plusieurs centaines d'années, mais aussi par son agréable conversation, pour sa magnificence et libéralité, pour sa doctrine (22), et pour la pratique et connaissance qu'il avait des choses du monde, est contraint de devenir captif en la ville qu'il a voulu conserver libre; et de mourir de ses propres mains, pour éviter la cruauté de celles de ses ingrats citoyens.

(D) *Il n'est pas vrai que la religieuse qui a fait des hymnes fût sœur de ce maréchal.*] Brantôme, qui l'assure, se trompe. *Il eut une sœur, dit-il (23), religieuse et abesse d'une abbaye en Italie, tres-honnête dame, tres-sçavante en lettres divines et humaines, et surtout en poésie latine. Elle fit en vers latins plusieurs beaux hymnes et cantiques spirituels, qui se sont chantés autrefois aux églises d'Italie, par grand admiration et devotion: encore ai-je ouy dire qu'ils se chantent en aucunes églises.* M. Colomiés n'a point connu cette faute de Brantôme; il le cite (24) pour confirmer ce qu'il venait de citer de M. de Thou, à la louange de Laurence Strozzi, religieuse dominicaine, qui mourut l'an 1591, âgée de soixante et dix-sept ans, et dont les Hymnes furent imprimés à Paris, dix-sept ans après (25). Cette religieuse n'était point sœur de Pierre Strozzi, maréchal de France, comme l'a cru M. Colomiés sur la parole de Brantôme: elle était sœur de Kyriaque Strozzi (26), professeur en philosophie et

(22) *On convient qu'il était savant.* Fortes non sunt, qui alicujus desiderii potiundi spe privati, aut calamitate oppressi, manus sibi intulerunt, qualis paucis annis antè Philippus Strossius opibus florens, litteris non ineruditus, cætera felix, si suâ sorte contentus, partibus adversis non favisset. Rorarius, 'quod animalia bruta ratione utantur melius homine, pag. 15.

(23) Brantôme, Capitaines étrangers, tom. II, pag. 204.

(24) Colomiés, Bibliothèque choisie, pag. 207.

(25) Voyez l'éloge de cette religieuse dans Hilarion de Coste, tom. II, pag. 97 et suiv.

(26) Voyez son éloge parmi ceux de Papyre Masson, tom. II, pag. 223 et suivantes. Voyez aussi M. Teissier, Additions aux Éloges de M. de Thou, tom. I, pag. 275, et tom. II, pag. 188, édition de 1696.

en langue grecque, à Florence, et puis professeur à Boulogne, et enfin à Pise, fils de Zacharie Strozzi, issu de mêmes ancêtres que notre Philippe. On a plus de raison de dire que la femme du seigneur Flaminio (27) était sœur de Pierre Strozzi, maréchal de France. Voici ce qu'en dit Brantôme. « Elle eut aussi une » autre sœur, la segnore Madelaine » Strozzy, femme tres-habile, spirituelle, hors du commun et fort » belle, que j'ai vue de mon jeune » temps à Rome. Elle avoit espousé » le seigneur Flaminio, comte de » l'Anguilare, qui commandoit à des » galeres avec le prieur de Capoue, » son beau frère: lequel comte fut » fils de ce brave comte d'Anguilare qui fut tué au service du roy » François premier. » Cette Madelaine pourrait bien être la même dont il est parlé dans les Préjugés légitimes contre le Papisme, à l'occasion d'un petit coffre d'acier contenant, entre autres reliques, le prépuce de Notre-Seigneur. La commission fut donnée à une dame dévote, nommée Madeleine Strotia (28), de développer ces précieux trésors, et de les mettre en ordre. Quand elle en fut au petit sac où était le prépuce, elle voulut délier la corde du sac, mais ses doigts jusqu'à trois fois devinrent raides et sans mouvement; on cria miracle, et la commission d'ouvrir le petit sac fut donnée à mademoiselle Clarisse, fille de madame Strotia, vierge, et assez jeune pour pouvoir être assurée de sa virginité. Car il fallait des doigts vierges pour toucher à ce prépuce vierge (29). Lisez la suite de ce passage dans l'original: elle est d'un vif satirique qui tourne fort plaisamment en ridicule bien d'autres choses que l'imprudence de ceux qui écrivent tant de chimères touchant les reliques.

(27) Le père Anselme, Histoire des grands Officiers, pag. 387, le nomme Flaminio d'Astaba.

(28) Il fallait dire Strozzi.

(29) Jurieu, Préjugés légitimes contre le Papisme, tom. II, pag. 227, citant Tolet. in secundum Luc. post. annotat. 31.

STROZZI (PHILIPPE), petit-fils du précédent. Vous trouverez dans Moréri qu'il naquit à

(a) Il était fils de Pierre Strozzi, maréchal de France.

Venise, l'an 1541, et qu'il fut mené dès l'âge de sept ans en France. Il y fut élevé enfant d'honneur du roi François II, qui était alors dauphin, et commença ses premières armes en Piémont sous le maréchal de Brissac (b). Un trait de jeunesse le porta à s'en aller en Piémont sans en rien dire à son père. Nous verrons ci-dessous les particularités de cette escapade (A), et nous parlerons aussi du soin que l'on eut de ses études (B). Il fut très-brave, et il témoigna en plusieurs rencontres la dernière intrépidité (c). On lui donna la charge de colonel général de l'infanterie française, après la mort de M. Dandelot, l'an 1569 (d). Ce fut lui qui arma si bien l'infanterie, et qui lui porta la façon et l'usage des belles arquebuses en calibre (e). Il se démit de cette charge lorsqu'on lui donna le commandement de l'armée que l'on envoya aux îles Tercères pour tâcher de rétablir don Antonio, roi de Portugal (C). Cette expédition fut très-malheureuse; il y perdit la vie (D) le 26 de juillet 1582, et il fut traité par les ennemis comme un infâme écumeur de mer. Plusieurs gentilshommes qui l'avaient suivi furent livrés au bourreau comme des brigands qui pirataient sans commission (E). Il fut extraordinairement sévère, et cela parut lorsqu'il commanda qu'on jetât dans la

rivière de Loire huit cents filles de joie * qui suivaient son camp (f). Ses discours libres sur la religion firent croire qu'il n'était guère persuadé des vérités évangéliques; mais Brantôme assure qu'on lui faisait tort en cela, et qu'au reste c'était un très-homme de bien (g) (F). Ce témoignage, venant d'un homme qui reconnaît d'autre côté (h) que Strozzi lui donna le coup de pied de mulet, et lui fit le tour d'un ami ingratissime, et qu'il avait la réputation de n'être ni mauvais ennemi ni bon ami, est de grand poids, car les personnes offensées par un endroit si délicat ne taisent point les autres défauts qu'elles connaissent, et ne disent pas que celui-là soit le seul (i). On assure qu'il eut beaucoup de crédulité pour l'astrologie judiciaire, et que cela lui fut extrêmement préjudiciable dans sa dernière expédition (G).

* Comme Varillas est le seul qui parle de cette *historiette*, et qu'aucun historien contemporain n'en fait mention, Leclerc la rejette.

(f) Varillas, Histoire de Henri III, livre VI, pag. m. 142.

(g) Brantôme, Hommes illustres, tom. IV, pag. 305.

(h) Là même, pag. 310.

(i) Aussi homme de bien qu'il en sortit jamais de la nation ni de la ville de Florence: il n'avoit que cela de mauvais, qu'il estoit le plus froid amy que l'on vit jamais. Brantôme, là même, pag. 311.

(A) Nous verrons. . . les particularités de cette escapade.] « N'estant » que fort jeune et nourry enfant » d'honneur du petit roy François II » estant monsieur le dauphin, oyant » dire qu'en Piedmont se faisoient » de belles guerres, il se dérobe avec » deux chevaux seulement, et son » arquebuse de Milan à l'arçon de sa » selle, s'y en alla, ayant pour » guide le bon rompu, Jean d'Est, » Allemand, que nous avons veu

(b) Anselme, Histoire des grands Officiers, pag. 386.

(c) Voyez Brantôme, dans l'Éloge de M. de Strozze, au IV^e. volume de ses Mémoires.

(d) Anselme, Histoire des grands Officiers, pag. 386. Voyez aussi Brantôme, Mémoires, tom. IV, pag. 270.

(e) Brantôme, là même, pag. 289,

» tant trainer en France , et depuis
 » peu de jours pendu à Blois , ayant
 » eu l'ordre de Saint-Michel quel-
 » ques années beaucoup devant , qui
 » luy conseilla pour faire le voyage
 » de dérober quelque bassin , coup-
 » pe et esguier d'argent à madame
 » la mareschalle sa mere : ce qu'ayant
 » sceu M. le mareschal son pere et le
 » sujet pourquoy il l'avoit fait , dit
 » que si c'eust esté pour autre chose
 » que pour cela , qui estoit honora-
 » ble et glorieux , et pour voir de
 » la guerre , qu'il l'eust pendu , mais
 » qu'il luy pardonnoit et luy par-
 » donneroît quand il en pourroit
 » prendre davantage , mais que ce
 » fust pour un si valeureux sujet.
 » Monsieur de Strozze me l'a conté
 » ainsi. Après quand il le vit luy en
 » fit très-bonne chere et s'en mit à
 » rire devant sa mere , qui en desi-
 » roit bien le chatiment , encore
 » qu'il fust fort severe de son natu-
 » rel et le rabroua fort (1). »

(B) *Nous parlerons. . . du soin que l'on eut de ses études.*] « Son pere
 » fut fort curieux de le faire tres-
 » bien nourrir , et sur tout très-bien
 » instruire aux bonnes lettres , et
 » desiroit qu'il y sceust autant que
 » luy , car il y estoit tres-parfait ,
 » mais pourtant son fils n'y pouvoit
 » approcher , si en sçavoit-il assez.
 » Je luy ay ouy conter qu'un jour
 » venant donner le bon jour à son
 » pere , il luy demanda ce qu'il avoit
 » fait le matin. Le fils luy respondit
 » qu'il avoit monté à cheval , joué
 » à la paume , et puis , comme de
 » besoin , qu'il avoit déjeuné. Ah !
 » malheureux , luy dit-il , faut-il
 » que tu rassasies le corps avant l'es-
 » prit ? Jamais cela ne t'avienne ;
 » avant toutes choses rassasie ton
 » ame et ton esprit de quelque belle
 » lecture et estude , et après fais de
 » ton corps ce que tu voudras. Voilà
 » les bons enseignemens et nourritu-
 » res que donnoit ce sage pere au
 » fils , dont depuis il s'en est tres-
 » bien prevalu , car qui sondoit bien
 » au vif le fils , il l'eust trouvé aussi
 » profond en discours comme en vail-
 » lance. Encore que depuis qu'il
 » laissa les livres pour prendre les
 » armes , je croy qu'en sa vie il n'y

» a pas consumé une demy-heure de
 » jour à les lire (2). »

(C) *Il se démit de cette charge , lorsqu'on lui donna le commandement de l'armée..... pour tâcher de rétablir don Antonio , roi de Portugal.*] M. Varillas s'est abusé quant aux circonstances de ce fait. Nous le montrerons après que nous aurons allégué les paroles de Brantôme.
 » Un peu avant qu'il entreprist ce
 » voyage par le commandement de
 » la reyne , il fut prié et pressé de se
 » defaire de son estat de colonel ,
 » luy alleguant qu'il ne pouvoit te-
 » nir les deux estats de general en
 » cette armée et de colonel en Fran-
 » ce. Ce fut une parole qui luy fut
 » ennuyeuse à l'ouir et aigre à la
 » cracher. Toutefois le roy desirant
 » faire M. d'Espernon grand et le
 » gratifier de cet estat , auquel il as-
 » piroit plus qu'à pas un de la France ,
 » ledit M. de Strozze fut contraint de
 » le laisser , à son tres-grand deplai-
 » sir , car je scay bien ce qu'il m'en
 » dit alors , et qu'il mourroit à cette
 » entreprise , ou bien qu'il auroit
 » un estat plus grand que celui-là ,
 » et que nul n'oseroit jamais penser
 » de luy oster ny d'y vouloir entre-
 » prendre. Le roy luy donna cin-
 » quante mille escus pour recom-
 » pense , lesquels il convertit en
 » l'achat de Bressuire en Poitou (3). »
 La fin de ce passage nous montre que M. Varillas a eu tort de dire que *Philippe Strozzi* , allant aux îles Ter-
 cères , n'avait rien à perdre en France ; puisque bien loin d'y avoir fait des acquisitions il avait achevé d'y dissiper les trois millions que son aïeul avait laissés (4). Cet historien est d'autant plus inexcusable , qu'il cite l'éloge que Brantôme a fait de Philippe Strozzi. Voyons ses autres erreurs : « La cour venait de
 » faire à Strozzi l'injure la plus
 » éclatante qu'il était capable de re-
 » cevoir , puisque le roi Henri III
 » lui avait ôté sans sujet , et même
 » sans prétexte , sa charge de colo-
 » nel de l'infanterie française , pour
 » la donner au duc d'Épernon ; et

(2) *Idem , ibidem , tom. IV , pag. 304.*

(3) *Là même , pag. 311.*

(4) Varillas , *Histoire de Henri III , liv. IV , pag. m. 134.*

(1) Brantôme , *Mémoires des Capitaines fran-
 çais , tom. IV , pag. m. 303.*

» comme tous ceux qui sont disgraciés deviennent méprisables, quelque mérite qu'ils aient d'ailleurs, il n'était point à croire que les Français embarqués sur la flotte de la reine-mère eussent assez d'estime pour le général qu'elle leur avait donné, puisqu'ils savaient que la cour en avait fait assez peu d'état pour lui ôter la plus importante charge de la guerre, sans l'en dédommager en quelque manière que ce fût ; ce qui n'avait été pratiqué, ni sous les règnes précédens, ni sous celui de Henri III, avant la prodigieuse fortune du duc d'Épernon (5). » Le passage de Brantôme réfute cela quant à deux articles notables. On y trouve qu'il est faux que l'on eût ôté à Strozzi la charge de colonel *sans aucun prétexte, et sans l'en dédommager en quelque manière que ce fût*. Je me contente de cette critique et je pourrais la pousser plus loin ; car l'histoire de la monarchie française peut fournir sans doute quelque exemple de ce que M. Varillas assure qu'on n'y avait jamais pratiqué.

(D) *Cette expédition fut très-malheureuse ; il y perdit la vie.*] Le marquis de Sainte-Croix, qui commandait la flotte d'Espagne, remporta une victoire complète sur les Français ; mais il ternit sa gloire par la barbarie qu'il exerça sur les vaincus. Le détail de ses cruautés se trouve dans un ouvrage de Varillas (6) : je n'en tire que ce qui concerne notre Strozzi. Il fut obligé de se rendre après s'être défendu courageusement (7) : « (8) Binvile, gentilhomme de Picardie, qui composa cinquante ans après trois volumes des Vérités françaises (9), pour la défense du cardinal de Richelieu, avec plus d'éloquence et de netteté qu'aucun autre apologiste de ce premier ministre, rapporte sur la déposition des Français qui se sauvèrent de l'expédition des Tercères, que Strozzi avait été blessé d'un coup d'arquebuse au-dessus

» du genou, dont il ne pouvait se soutenir ; et qu'on ne laissa pas de le porter en cet état devant le marquis de Sainte-Croix, qui tourna dédaigneusement la tête, afin de ne le pas voir ; qu'on lui dit que c'était là le général de la flotte de France, et qu'il répondit qu'on l'ôtât de là, parce qu'il ne faisait que salir et qu'empuantir son vaisseau ; qu'un soldat espagnol, pour obéir au marquis, avait achevé de tuer Strozzi, en lui donnant deux coups de poignard, et qu'ensuite on l'avait jeté dans la mer. D'autres relations ne conviennent pas de ces dernières particularités, et quoiqu'elles avouent que Strozzi avait été blessé dans le combat, de sorte qu'il lui aurait été impossible d'en guérir, et que néanmoins le marquis de Sainte-Croix ne laissa pas de commander qu'on l'achevât, elles ajoutent qu'il en garda le corps, pour le faire pendre avec les autres prisonniers qu'il destinait à ce supplice, sous prétexte que c'étaient des gens sans aveu, qui étaient venus faire la guerre à l'Espagne aux îles Tercères, quoiqu'une telle monarchie fût en paix avec celle de France. » M. Varillas a mal fait de citer *Binvile* ; car cet auteur ne dit rien en particulier touchant Strozzi ; il se contente de dire (10) que le marquis de Sainte-Croix le traita barbarement, et de tous les faits qu'il rapporte là-dessus, il n'y en a point qu'il appuie sur le témoignage des Français qui revinrent des Tercères. Il fallait citer Brantôme, qui s'est exprimé de cette façon (11) : « Lors que M. de Strozze vit venir à soy l'armée que conduisoit le marquis de Sainte-Croix, il eut telle envie d'aller à luy plustost que le marquis à luy, qu'estant son navire lourd et mauvais voilier (car c'estoit une grosse hurque de Flandres), il s'en osta et se mit dans un vaisseau plus léger, où estoit M. de Beaumont, lieutenant de M. de Brissac, et avoit esté son gouverneur, et sans autrement tem-

(5) *Là même*, pag. 135.

(6) *L'Histoire de Henri III.*

(7) *Varillas, là même*, liv. IV, pag. 145.

(8) *Là même*, pag. 146.

(9) *Moréri, sous le mot Barthélemy (Charles)*, fait mention de l'auteur de cet ouvrage ; il lui donne la qualité de sieur de Bienville.

(10) *Vérités françaises*, II^e. part., pag. 403, édit. de Paris, 1643, in-4^e.

(11) *Brantôme, Mémoires*, tom. IV, pag. 307.

» poriser, vint cramponner l'amiral
 » et combattirent main à main lon-
 » guement ; mais étant blessé d'une
 » grande mousquetade à la cuisse
 » et assez près du genouil, ses gens
 » s'en effraierent et se mirent à ne
 » rendre plus de combat ; si bien
 » que l'Espagnol entra dedans fort
 » aisement ; et s'étant saisi de luy
 » le menerent au marquis de Sainte-
 » Croix, qui, l'ayant veu en si pi-
 » teux estat, dit qu'il ne feroit
 » qu'empescher et ensaillir le navire
 » et qu'on le parachevast ; ce qu'on
 » fit, en luy donnant deux coups
 » de dague et en le jettant dans la
 » mer. » Voyez la note (12).

(E) *Il fut traité comme un infâme écumeur de mer : plusieurs gentilshommes qui l'avaient suivi furent livrés au bourreau comme des brigands qui pirataient sans commission.*] « Dès que le marquis de Sainte-Croix eut débarqué à l'île de Saint-Michel, il fit conduire sur la place publique, nommée Ville-France (13), environ trois cents prisonniers français qu'il venait de faire, entre lesquels on comptait cinquante-deux gentilshommes. On les exposa par son ordre sur des échafauds, à la vue, ou pour mieux dire, à la risée du peuple ; et ensuite on leur prononça la sentence qui les condamnait au gibet, en qualité d'ennemis du commerce et du repos public, de fauteurs des rebelles et de corsaires, qui avaient osé sortir de France en corps d'armée, pour servir don Autoine, contre Philippe II, second roi d'Espagne, légitime héritier du Portugal, nonobstant la paix entre les Espagnols et les Français (14). » Le latin de M. de Thou a plus de force : *Tum per tubicinem captivis sisti iussit, ex numero procerum xxviii numerati sunt, ex nobilitate circiter L, ex omni numero ccc, quos omnes ad mortem damnavit* (Santacrucius) *publicato elogio, quod pacem inter*

christianissimum et catholicum reges juratam violassent ; Antonio Crati Priori ad classem Indicam intercipiendam insidias struente operam navassent ; insulas R. catholici, uti jam ad S. Michaelis insulam fecerant, prædaturi venissent ; consertè pugna catholici classem oppugnassent. Proinde tanquam publicæ tranquillitatis ac commercii perturbatores erga majestatem catholicam perduelles ac piratæ infames utriusque regis bono, sic Santacrucii sententia ferebat, criminalium causarum judici capite plectendi traduntur (15). Il y a des relations qui assurent que le marquis, ayant fait tuer Philippe Strozzi, en garda le corps pour le faire pendre avec les autres prisonniers qu'il destinait à ce supplice (16). Henri III ne tira aucune raison de cette injure sanglante ; et il faut mettre cela au nombre des événements les plus honteux de son règne. L'historien Contestagio..... quoiqu'il fût pensionnaire d'Espagne..... ne laisse pas de confesser que le sieur de Strozzi était avoué de Henri III, et qu'il avait ses lettres patentes du généralat de cette armée (17). L'auteur dont j'emprunte ces paroles ajoute que la noblesse et les soldats qui suivirent Strozzi s'étaient engagés en ce voyage par le commandement exprès du roi très-chrétien, et que sa majesté avait fait déclarer au pape Grégoire XIII, par son même ambassadeur, et à Philippe II, par le sieur de Saint-Goart, depuis marquis de Pisani, qu'elle avait cette armée de mer, comme étant obligée, par les anciens traités, à la protection du royaume de Portugal. Ce fut donc une bassesse excusable que de ne pas témoigner du ressentiment de ce que l'on avait violé le droit de la guerre en la personne de ces prisonniers, et qu'on les avait punis avec tant d'ignominie, comme des corsaires vagabonds et sans aveu. Ceux qui maltraitent ce prince, à cause du trop grand pouvoir qu'il accordait à ses favoris, ne sont point injustes ; mais ils de-

(12) Vous trouverez dans d'Aubigné, Histoire universelle, tom. II, liv. V, chap. XXI, pag. 1160, un récit fort différent de celui-ci.

(13) Il fallait dire sur la place publique de Villa-Franca. Villa-Franca n'est pas le nom de la place d'une ville, mais celui de la ville même.

(14) Varillas, Histoire de Henri III, liv. VI, pag. 147.

(15) Thuan., lib. LXXV, pag. m. 422, 423.

(16) Varillas, Histoire de Henri III, liv. VI, pag. 146. Voyez aussi M. de Thou, l. LXXV, pag. 423.

(17) Vérités françaises, II^e. part., pag. 405.

raient déplorer encore plus la faiblesse qu'il avait de consentir à tous les caprices de sa mère, femme ambitieuse qui, par une vanité insupportable, prétendit à la couronne de Portugal. Elle se fit mettre sur la liste des prétendans (18), et osa produire des droits chimériques et ridicules, afin de donner à penser au monde que ses ancêtres avaient été plus illustres qu'on ne disait. Ayant fait cette démarche par un pur principe de vanité, elle fit faire des armemens considérables; dans la vue de conquérir le Portugal; elle envoya aux Tercères une flotte qui eut les succès que l'on a vu; elle eut la honte de voir que l'on traita comme des pirates ceux qui agissaient en son nom et sous l'aveu de son fils; et il fallut que toute la France laissât impuni cet affront ignominieux. Cette reine, qui se piquait de tant d'intrigue et de politique, avait l'esprit faux, et ne servira jamais de preuve que les femmes soient propres à commander. Qu'y avait-il de plus imprudent et de plus impertinent, que de s'engager à une guerre comme celle-là, lorsque le royaume était tout plein de factions, et travaillé de maladies presque mortelles, à quoi il fallait uniquement prendre garde.

(F) *Ses discours libres sur la religion firent croire qu'il n'était guère persuadé....; mais Brantôme assure qu'on lui faisait tort..... et que..... c'était un très-homme de bien.*] Ces dernières paroles sont de Brantôme : mais voici tout ce qu'il ajoute : « Il y en avoit la plus grand' part qui le tenoient de legere foy : ils pouvoient penser à leurs postes ce qui leur plaisoit, mais ils ne luy sonderent jamais l'ame assez. Il n'estoit pas certainement bigot, hypocrite, mangeur d'images, ny grand auditeur de messes et sermons; mais il croyoit très-bien d'ailleurs ce qu'il falloit croire touchant sa grande creance, et outre cela il n'eust pas voulu faire tort à autre pour tout l'or du monde. S'il jasoit et causoit quelquefois qu'il estoit en ses goguettes, mesme pour le purgatoire et l'enfer, il n'y falloit

» point prendre garde; car certes il » croyoit l'enfer, mais non pas qu'il » pensast et creust, disoit-il, un » grand dragon représenté par les » peintres. Pour fin, il disoit force » choses dont il s'en fust bien passé; » mais c'estoit plus par jaserie et gaudissérie, que pour autres choses de mal. Quant à moy, je l'ay pratiqué fort familièrement l'espace de trente ans ou plus, je puis dire qu'on ne luy eust sceu rien reprocher de grossiere foi (19). » Brantôme a beau mettre des emplâtres sur la plaie, il en dit assez pour fournir un légitime motif de dire que Strozzi avoit infiniment plus de vertu morale que de religion.

(G) *On assure qu'il eut beaucoup de crédulité pour l'astrologie,..... et que cela lui fut extrêmement préjudiciable dans sa dernière expédition.*] Lisez ces paroles de M. Varillas (20) : « Les François pillèrent et brûlèrent le bourg de l'Aguna, et causèrent une telle consternation dans toute l'île de Saint-Michel, qu'ilss'en fussent rendus maîtres le même jour, s'ils eussent poursuivi leur victoire. Mais Strozzi avait cette imperfection, commune avec la reine-mère, sa proche parente, d'être trop adonné comme elle à l'astrologie judiciaire. Il était persuadé qu'il y avait des jours heureux et d'autres malheureux pour lui, et ils'en était fait une espèce de calendrier qu'il observait avec toute l'exactitude qui lui était possible. C'est lui dans lequel il venait de combattre y étoit marqué avec une tache noire, et cela seul fit plus d'impression sur son esprit que la victoire qu'il venoit de remporter. Il s'imagina que s'il la poursuivait il tomberait dans le précipice que sa mauvaise étoile lui avait préparé, et qu'elle n'avait commencé à le favoriser que pour l'y mieux conduire. Il n'en fallut pas davantage pour l'arrêter; quoi que la conjoncture lui fût si favorable, que les bourgeois des deux principales villes de l'île de Saint-Michel les avaient laissés désert-

(18) Voyez Mézerai, au V^e. tome de l'Abbrégé chronologique, pag. m. 238.

(19) Brantôme, Hommes illustres, tom. IV, pag. 305.

(20) Varillas, Histoire de Henri III, liv. VI, pag. 137.

» les, pour s'enfuir dans les mont-
» gnes, où ils croyaient être plus en
» sûreté. » * Il n'y a personne à
qui importe autant qu'à un gé-
néral d'armée d'être délivré de ces
folles superstitions. Voyez ci-dessus
(21) ce que j'ai dit touchant Péri-
clès et Nicias.

* Leclerc ne croit pas plus à ce récit qu'à celui
qui concerne les *filles de joie*, et qui est rapporté
dans le texte de l'article.

(21) Remarque (B) de l'article PÉRICLÈS, tom.
XI, pag. 589.

STURMIUS (JACQUES), né à
Strasbourg, l'an 1489 (A), était
de l'une des plus nobles familles
de ce pays-là, et il se rendit
très-illustre par les services qu'il
rendit à sa patrie. Il en exerça
les charges les plus considérables
avec beaucoup de capacité et de
probité, et s'acquitta glorieuse-
ment de plusieurs députations
tant aux diètes de l'empire, qu'à
la cour de l'empereur, et à celle
d'Angleterre. Il contribua beau-
coup au changement qui fut fait
dans la religion à Strasbourg,
l'an 1528, et à l'érection du
collège qui y fut ouvert dix ans
après (a), et à l'Histoire de Sle-
idan (B). Il mourut à Strasbourg
le 30 d'octobre 1553 (b). Il avait
passé quelques années sans com-
munier, s'étant scandalisé des
disputes qui régnaient parmi les
ministres sur le sens de ces paro-
les, *ceci est mon corps*. Voyez
la remarque (D) de l'article sui-
vant.

(a) Voyez la remarque (B) de l'article
suivant.

(b) Tiré de Melchior Adam, in *Vitis Ju-
risc.*, pag. 91 et seq.

(A) Il était né à Strasbourg l'an
1489.] Melchior Adam a mis sa nais-
sance à l'an 1490 (1); mais il a rap-
porté son épitaphe (2) où elle est mar-

(1) Melch. Adam., in *Vitis Jurisconsult.*,
pag. 91.

(2) *Ibidem*, pag. 95.

quée à l'an 1489. J'ai mieux aimé sui-
vre l'épitaphe, que le narré de cet
écrivain. On a dit dans le Dictionnaire
de Moréri que notre Jacques Sturmius
naquit à *Sleida près de Cologne*, sui-
vant *Verheiden*. On a copié cela de
M. Teissier (3); mais il est sûr que
Verheiden ne l'a point dit; car c'est
de Jean Sturmius qu'il a parlé, et non
pas de Jacques. Ce qu'ajoute M. Teis-
sier, que Sturmius après avoir com-
mencé ses études à Liège, les conti-
nua à Paris, et qu'il eut la conduite
de l'académie de Strasbourg en qua-
lité de recteur, est une suite de la
première méprise; tout cela vient de
la fausse supposition que *Verheiden*
parle de Jacques Sturmius. Ce qui suit
n'est pas meilleur. *Il mourut, non pas
agé de quatre-vingts ans, comme
Verheiden l'a écrit, mais dans son
année climatérique* (4). *Verheiden* n'a
point mérité cette censure; il n'a dit
sinon que Jean Sturmius mourut âgé
de plus de quatre-vingts ans (5), et
cela est vrai. M. de Thou se trompe en
disant que Jacques Sturmius mourut
dans son année climatérique (6). Son
épitaphe (7) porte qu'il mourut dans
sa soixante et quatrième année. Notez
que *Pantaleon* (8), citant *Sleidan*, a
débité que Jacques Sturmius mourut
dans son année climatérique soixan-
te et trois. *Sleidan* ne dit pas ce-
la; car au contraire il remarque que
Sturmius a vécu plus de soixante et
trois ans. Je rapporte tout le passage,
parce qu'il contient un juste éloge de
la personne dont il s'agit dans cet ar-
ticle. *Octobris die penultimo, Jaco-
bus Sturmius vir longè et prudentis-
simus et integerrimus, ac planè decus
nobilitatis germanicæ, propter exi-
mias animi dotes et doctrinam insi-
gnem, è vitâ decedit Argentorati
cum ex febris quartand per tempus bi-
mestre decubuisset. Etatis annum
excesserat tertium et sexagesimum*
(9). Voyez combien il est dangereux

(3) Teissier, Additions aux Éloges, tom. I,
pag. 72.

(4) *Là même*.

(5) *Verheiden*, in *Iconibus*, pag. 138.

(6) *Thuan.*, apud Teissier, tom. I, pag. 72.

(7) Apud Melch. Adamum, in *Vitis Juriscon-
sultor.*, pag. 95.

(8) *Pantaleon*, in *Diario historico*, ad diem 30
octobr., pag. 327.

(9) *Sleidannus*, *Histor.*, lib. XXV, folio m. 7,
ad ann. 1553.

de se fier aux citations qu'on n'a pas vérifiées sur l'original.

(B) *Il contribua beaucoup.... à l'histoire de Sleidan.*] Rapportons l'aveu qu'en a fait cet historien. *Historiam nihil magis decet quàm veritas atque candor. Ego certè, ne quid in ed parte posset in me desiderari, diligenter incubui; nec enim ex vano quicquam hausi, vel auditione levi, sed scribendi materiam mihi suppeditarunt acta, quæ studiosè collegi, de quorum fide nemo dubitare possit. Intervenit etiam verè nobilis et præclari viri, Jacobi Sturmii, subsidium et opera, qui per annos amplius triginta versatus in publicis et arduis negotiis, maximè cum laude, quum tua me non dedignaretur amicitia, quæ fuit ipsius humanitas, dubitantiem et hærentem aliquandò in vadis atque scopulis, peritus ipse gubernator, subindè reduxit in viam æquabilem minimèque salebrosam, et majorem operis partem, ante morbum, quo sublatus interiit, meo rogatu perlegit, et quorum oportuit, diligenter admonuit (10).*

(10) Joh. Sleidanus, *epist. dedicat. Histor.*, folio m. a v.

STURMIUS (JEAN), naquit à Sleida dans l'Eifel (a) proche de Cologne (b) le 1^{er}. d'octobre 1507. Il étudia premièrement dans sa patrie, avec les fils du comte de Manderscheid, dont son père était receveur. Ensuite il étudia à Liège dans le collège de Saint-Jérôme, et puis il s'en alla à Louvain l'an 1524. Il y passa cinq années, trois à être instruit, et deux à instruire; et il eut pour compagnons de ses études Jean Sleidan, Gonthier Andernac, Christophle Montius, Barthélemi Latomus, André Vésalius, Jacques Omphalius, et quelques autres qui devinrent fort illustres, et qui eurent pour

(a) Voyez son épître dédicatoire du 11^e. volume des Oraisons de Cicéron.

(b) Melch. Adam., in *Vitis Philosophor.*, pag. 342.

lui beaucoup d'amitié. Il dressa une imprimerie avec Rudger Rescius, professeur en langue grecque, et mit sous la presse quelques auteurs grecs : il comença par Homère, et peu après il porta ces éditions à Paris, l'an 1529 (c). Il n'est pas vrai, comme l'assure Melchior Adam, qu'il y ait eu de fort grandes liaisons, à Louvain, entre lui et Conrad Goclénus (A). Il se fit fort estimer à Paris, et il y fit des leçons publiques sur les auteurs grecs et latins, et sur la logique. Il s'y maria aussi, et il y tint des pensionnaires en fort grand nombre; mais comme il goûta ce qu'on appelait les nouvelles opinions, il se vit plus d'une fois en danger, et cela sans doute fut cause qu'il déménagea, et qu'il s'en alla à Strasbourg l'an 1537, afin d'occuper la charge que les magistrats lui avaient offerte. Il y fit l'année suivante l'ouverture d'une école qui devint célèbre (B), et qui par ses soins obtint de sa majesté impériale Maximilien II le titre d'académie, l'an 1566. C'était un homme qui entendait bien les humanités, et qui écrivait en latin fort purement, et qui enseigna avec beaucoup de méthode. Tout cela fit que le collège de Strasbourg, dont il était le recteur, devint le plus florissant de l'Allemagne. Ses talens ne furent pas renfermés dans l'enceinte de l'école; il fut chargé très-souvent de députations en Allemagne et aux pays étrangers, et il s'acquitta de ces emplois avec toute sorte d'honneur et de vigilance. Il témoigna une charité extrême

(c) *Idem, ibidem.*

aux fugitifs pour la religion. Il ne se contenta pas de se remuer pour faire que ses conseils et ses recommandations remédiasent à leur infortune, il s'endetta et il s'appauvrit pour eux (C). Il publia quantité de livres (d), et vécut jusqu'au 3 de mars 1589, c'est-à-dire quatre-vingts et un ans, cinq mois et deux jours. Il avait perdu la vue, et n'avait pas laissé de travailler pour le bien public (e). Il fut marié trois fois (f), et ne laissa point d'enfants. Sa vie fut sujette à bien des traverses, dont la principale fut d'être exposé aux persécutions des ministres luthériens. Il avait trouvé à Strasbourg un luthéranisme mitigé dont il s'accommoda sans beaucoup de peine, quoiqu'il fût dans les sentimens de Zuingle. Peu à peu les ministres luthériens s'aigrirent contre ceux qui ne croyaient pas la réalité : leurs prédications violentes lui déplurent, et l'on prétend qu'il passa beaucoup d'années sans assister aux exercices publics de la religion (D). Il se vit poussé, et il fut contraint de se déclarer, et ne fut pas le plus fort, car on lui ôta sa charge (E). J'ai rapporté ailleurs l'éloge qu'il fit de l'Institution de Calvin (F). Je marquerai quelques fautes de M. Moréri (G).

(d) Voyez-en la liste dans M. Teissier, Additions aux Éloges, tom. II, p. 117, 118, édition de 1696.

(e) Tiré de Melchior Adam, in Vitis Philosophor., pag. 142 et suivantes.

(f) Voyez la remarque (D).

(A) Il n'est pas vrai..... qu'il y ait eu de fort grandes liaisons..... entre lui et Conrad Goclénus.] Voici comment Melchior Adam s'est exprimé :

Ibidem (Lovanii) cum familiariter versaretur cum Rudgero Rescio et Conrado Goclenio, hominibus literatissimis, utriusque linguae graecae et latinae Lovanii tum professoribus, etc. (1). Ces phrases ne sont point assez dégagées ; elles semblent signifier clairement que Conrad Goclénus était professeur en langue latine et en langue grecque aussi - bien que Rudgérus Rescius ; mais ce n'était point cela. Goclénus n'était professeur qu'en langue latine, et Rescius qu'en langue grecque. Les paroles que je vais citer de Jean Sturmius vont nous apprendre cette distinction, et nous y verrons aussi que s'attachant à Rescius, brouillé avec Goclénus, il battit froid avec celui-ci. *Memini ego, Hermanne princeps illustrissime*, c'est ainsi que Sturmius parle à l'archevêque de Cologne dans l'épître dédicatoire du II^e. tome des Oraisons de Cicéron, cum Lovanii ante annos quindecim essem, praeclearum de comite Schauemburgio, quem tu tibi adiutorem atque successorem cooptasti, Spem nobis omnibus datam esse. *Audivit ille tum quotidie in latina lingua doctorem, disertum hominem Conradum Goclenium : cum ego Rutgeri Rescii propter graecas litteras, quas ille omnium optime tradebat, essem studiosus : ob eamque causam minus ego Conrado familiaris qui à Rutgero dissentiebat. Sed de Schauemburgio consentientes nostri sensus erant, maximum aliquando ornamentum, atque lumen in sua repub. futurum, si eum cursum studiorum, in quo tum erat, posset conficere.* J'ai dit plus d'une fois que c'est un défaut de ne point dater les épîtres dédicatoires et les préfaces, et je me suis confirmé dans cette pensée en copiant ce passage de Sturmius ; car comme mon édition, qui est de Strasbourg, apud Josiam Ribelium 1558, ne marque point si c'est la seconde, ou la troisième, etc., j'ai dû me persuader que c'est la première. J'ai dû croire par conséquent que Sturmius la dédia l'an 1558 ; mais si j'avais tiré cette conclusion, je me serais abusé en plusieurs choses ; j'aurais cru très-faussement qu'il étudiait à Louvain l'an

(1) Melch. Adam, in Vitis Philosophorum, pag. 342.

1543, et que Conrad Goclenius était alors plein de vie. Il a fallu, pour me garantir de ces erreurs, que j'aie cherché la vraie date de la première édition des Harangues de Cicéron procurée par Sturmius, et j'ai trouvé qu'elle est de l'an 1540. N'est-il pas bien fâcheux de perdre du temps par la négligence d'autrui? Est-il juste que des omissions d'une chose qui n'aurait coûté qu'un coup de plume (2) exposent beaucoup de lecteurs à une fatigue tout-à-fait désagréable?

(B) *Il fit en 1538 l'ouverture d'une école qui devint célèbre.*] Cela ne veut pas dire qu'avant cette année-là on ne faisait point de leçons publiques dans la ville de Strasbourg. Il est certain qu'on y en faisait; car Sturmius raconte qu'en y arrivant il trouva que Capiton expliquait la Bible, qu'Hédion expliquait les Évangiles, que Jacques Bédrot enseignait le grec, que Michel Délius (3) enseignait l'hébreu, que Christien Herlin expliquait Euclide, que Bucer, occupé à composer volontairement sa Rétractation, et à corriger ses Commentaires sur les Évangiles, expliquait chez lui les Paraphrases de Thémistius, et que Jacques Sturmius, Nicolas Cniepsius, et Jacques Meyer étaient scolarques, ou curateurs de l'école (4). Le même Sturmius raconte qu'ayant fait un voyage de Louvain à Strasbourg, l'an 1528, il y trouva une école déjà établie (5) où Bucer faisait des leçons sur les Psaumes. Mais voici ce qui fut fait l'an 1538. Le collège, sous les statuts qui avaient été dressés depuis l'arrivée de Sturmius, reçut sa forme authentique, et commença d'être réglé solennellement selon la distribution des classes et des fonctions assignées à chaque régent et à chaque professeur. Consultez cette inscription qu'on voit à Strasbourg (6): *Anno post millesimum 538 depositis ar-*

mis, et pacatâ gravi inter Carolum V Imperatorem Rom. et Franciscum I, Galliarum regem, discordiâ, S. P. Q. Argentin. juventuti Christianæ religione et liberalibus disciplinis instituendâ ludum litterarium aperuit.

Præfecto primario Jacobo Sturmio, rectore Johan. Sturmio.

Si ceux qui disent (7) que Jacques Sturmius a été recteur du collège de Strasbourg (8) avaient lu cette inscription, ils n'auraient pas confondu cet illustre magistrat avec notre Jean Sturmius. Cette confusion se trouve en un sens contraire dans le *Memorabilia ecclesiastica* d'André Charles. On y donne à Jean Sturmius la qualité de premier sénateur et de syndic de la ville de Strasbourg. C'est à l'endroit où l'on remarque que l'académie de ce lieu-là n'obtint qu'en 1621 le droit d'université et le privilège de conférer les degrés. *Anno superioris centuriæ sexagesimo octavo* (9), *Gymnasium litterarium Argentinense, à Johanne Sturmio fundatum, qui primarium senatorem et syndicum loci agebat, gratiâ Maximiliani secundi privilegia academica accepit, et Sturmius, qui commodam rationem instituendæ juventutis monstraverat, perpetuus rector creatus est; sed hoc demùm anno jus Universitatis ei Ferdinandus II impertiit, ac potestatem conferendi omnium facultatum gradus honorarios dedit. Micræl. Hist. eccles. 172* (10). Vous voyez qu'on cite Micrælius, et néanmoins il n'est pas complice de cette faute; il a fort bien distingué les deux Sturmius: il a dit que Jacques, sénateur et syndic, avait fait fonder le collège, et que Jean, qui avait instruit les écoliers, avait obtenu le rectorat pour toute sa vie. *Anno 1568 Argentinensis schola, quam jam ante XXX annos Jacobus Sturmius, senator primarius et syndicus, adornari curaverat, privilegia à Maxi-*

(2) *C'est-à-dire la date d'une lettre.*

(3) Notez qu'il était marié avec Anne Mychæne qui parlait facilement latin. *Absque hæsitatione latinè cum domesticis loquens. Joh. Sturmius, in parte I Anti-Pappi quarti, pag. m. 17.*

(4) *Ex Sturmio, ibidem, pag. 17 et 18.*

(5) *Tum schola etiam constituta erat. Idem, ibidem, pag. 10.*

(6) Voyez Natan. Chytræus, in *Itinerum Deliciis*, pag. m. 430.

(7) Voyez la remarque (A) de l'article précédent, et la dernière remarque de celui-ci.

(8) Voyez Melchior Adam, in *Vitis Philosoph.*, pag. 343.

(9) Selon Melchior Adam, in *Vitis Philosoph.*, pag. 344, ce fut en 1566.

(10) Andr. Carolus, *Memorab. eccles. sæculi XVII, ad ann. 1621, pag. 526.*

*miliano II accepit, et Johannes Sturm-
mius, qui rationem instituendæ ju-
ventutis monstraverat, perpetuus
rector est creatus. Nostræ demum
ætate A. 1621 jus Universitatis à
Ferdinando II accepit (11).*

(C) *Il s'endetta et il s'appauvrit
pour eux.] Lisez ces paroles de Mel-
chior Adam : Cum domus illius optimo
cuique dies ac noctes pateret, esset-
que velut commune quoddam exulum
asylum, peregrinorum ac pauperum
hospitium, quos omnes fovendo, alen-
do, foris domique juvando, faculta-
tes haud exiguas absumsit : maximè
Gallorum evangelicorum salutem
tuendo, in quam omnes suas divitias
impendit, ipseque cum suis egere ma-
luit, quam communem causam de-
serere : animo laudabili et perpe-
tuum gratitudine digno (12). Sturm-
mius ayant été appelé *vespertilio* chauve-
souris, par Osiander, répondit que
peut-être l'on voulait faire allusion
au *vespertilio* du proverbe, pour
signifier qu'il était fort endetté (13).
Il ne nie pas qu'il ne le fût ; mais il
soutient qu'il ne se cacha jamais pour
frustrer ses créanciers, et que ses
dettes contractées pour des sujets ho-
noraux ne faisaient tort à personne
(14) ; qu'il était le seul qui en fût in-
commode ; et que depuis plus de
seize ans (15) qu'il gémissait sous ce
joug, et qu'il s'épuisait à payer de
gros intérêts et à contracter de nou-
velles dettes pour payer les vieilles on
ne pourrait produire un seul créan-
cier qui eût perdu une maille à son
occasion. *Heus, bone vir: quando ego
unquam fraudationis causâ latitavi?
vel potius, quando ego unquam la-
titavi? vel creditorem nomina, vel
indicem produc, qui me fraudationis
causâ latitasse dicat, aut qui dicat,
me latitasse, et quando latitârim, et
quo tempore, et propter quem credi-
torem. Creditorem unum nomina,
qui annos jam sedecim uno nummo
in hoc ære alieno fraudatum se à me**

(11) Micræl., Histor. ecclesiast., pag. 570, edit. 1699.

(12) Melch. Adam, in Vitis Philosophorum, pag. 345.

(13) Sturmius, in IV Anti-Pappi, part. III, pag. 148.

(14) *Propter æs alienum nemini noxium vexor... ob æs alienum honestissimâ de causâ conflatum.* Idem, ibidem.

(15) Il parlait ainsi l'an 1580.

*verè possit dicere ; sedecim enim annos
et eo amplius in hac miseriâ versor :
unum creditorem produc, qui unius
teruncii, meâ causâ, et meo nomine
jacturam fecisse jure conqueratur,
tametsi gravissimis usuris et versuris,
tot jam annos exhauriar (16). Il dé-
clare ensuite qu'il s'est endetté pour
l'entretien de ses frères de religion.
*Cur non istud potius cogitavit inno-
centia, et caritas, et simplicitas tua?
Hic homo horum hominum ecclesias
defendit, propter quas est ære alie-
no oppressus, et propter quas omne
æs suum, jam alienum est, et qui
propter æs alienum, in extremam
egestatem dejectus est (17). Je ne
pense pas qu'Osiander fût allusion à ce
proverbe ; je crois qu'il ne se servit du
mot *vespertilio* que pour blâmer
Sturmius de n'avoir été ouvertement
ni luthérien ni calviniste. On com-
prit qu'il pouvait avoir ce dessein,
et l'on se justifia à cet égard (18).**

(D) *L'on prétend qu'il passa beau-
coup d'années sans assister aux exer-
cices publics de la religion.] Osiander
l'accusa de n'avoir jamais été au prê-
che pendant les vingt dernières an-
nées. Voici ce que Sturmius lui ré-
pondit (19) : Si vous prêchiez à Stras-
bourg trente ans, je n'irais jamais
vous entendre. Pendant les trente
dernières années, je me fusse con-
stamment abstenu d'assister à vos ser-
mons, s'il eût fallu que je me tusse,
et que j'approuvasse par mon silence
vos invectives (20). Après m'être tu
et m'être tenu long-temps éloigné des
prédications et des disputes de vos
ministres, j'assistai à la dernière thèse
de Pappus, et pour avoir voulu
dire quelque chose qui le pouvait
dégager de l'embarras où l'argumen-
tant l'avait mis, j'ai excité contre
moi une tempête qui m'a presque
renversé ; n'avez-vous pas bonne grâ-
ce, après cela, de me faire un crime
de ce que pendant vingt ans j'ai
abandonné vos sermons ? *Et mihi ob-
jicis viginti annorum neglectas con-
ciones, cum una disputatiuncula, cui
vix interfui, me propè perdiderit ? Il**

(16) Sturmius, in IV Anti-Pappi, part. III, pag. 149.

(17) Idem, ibid.

(18) Idem, ibidem, pag. 150.

(19) Idem, ibidem, pag. 165.

(20) Idem, ibidem, pag. 166.

que ceux qui dans la primitive différaient jusqu'au dernier de leur vie de recevoir l'eucharistie ; ce qui prouve qu'ils ont long-temps sans communier. Je lègue Jacques Sturm, qui a passé plusieurs années sans faire le serment, et qui s'en était abstenu à cause de la controverse que les ministres avaient excitée sur l'eucharistie. *Quis Jacobo Sturmio fuit dilectus, in nostræ urbis religione, et auctoritate defendenda? quàm annos ille vir ad mensam Domini accessit? Quam quæso ob causam aliam, quàm propter hoc inter nos dissidium? Idcirco ne desistam, aut senatus auctoritas intertemsit (21)?* Les autres réponses qu'il fait donnent lieu de croire qu'Osiander l'accusa d'empêcher sa femme, ses domestiques et ses pensionnaires d'aller au sermon. Il prétend que c'est une fausseté, et qu'il son adversaire de fournir aucun motif de l'accusation. Il y a, dit-il, que j'ai épousé une femme ; j'ai vécu vingt ans avec elle (22), et autant avec elle (23). Il n'y a personne qui puisse dire qu'il ait manqué ou qu'il ait fait quelque chose à leur assis- sance aux sermons et aux communions à leur exactitude à donner l'eucharistie. Rapportons en latin ce qui ne les domestiques. *Tot jam annos tot scribas et famulos, totque s, tantam familiam habui: unum aliquem bonum compari dicat, se meo jussu, aut mecum, à concionibus, et à sacrâ abfuisse (24).* Il nomme quelques-uns de ses pensionnaires, et entre autres deux petits-fils d'une sœur de Martin Luther ; il les nomme, disant qu'ils sont des gens qui pourront

idem, ibidem.

Johanna Ponderia. Idem, ibidem, p. 167. Adam, in Vitis Philosophor., pag. 343 et nomme Johanna Pisonia, ce qui a sans doute été M. Baillet, article LXXV des Annales, nomme Jeanne le Pois. Melchior Adam, dit qu'elle était Parisienne, et qu'elle est morte peu d'années après l'établissement de l'école à Strasbourg. Cela ne peut pas être, elle vécut vingt ans avec lui.

Margarita Wigandia. Elle était fille de la sœur de Jean Sapidus, collègue de Sturm : elle lui donna mourut dans l'enfance. Melchior Adam, ibidem.

Sturm, in IV Anti-Pappi, part. III, pag. 7.

rendre témoignage qu'il ne les a jamais repris d'avoir été au sermon. Jusqu'ici il n'a rien dit qui contienne un désaveu formel du reproche d'avoir été vingt années sans aller au sermon ; mais vous allez entendre le démenti qu'il donne ensuite sur ce sujet. *At viginti jam annos nullas conciones audivisti: at si tu istud viginti annos affirmes, totos viginti annos mentieris, quod pace tuâ dictum velim. Quamobrem, inquis, non venis? tot jam annis. An non respondi? si tu tot annos conciones tales haberes, cujusmodi tu et Pappus sæpè habetis: tot ego te etiam deinceps, audire nequeam, et causam quæris, quam tibi jam exposui (25)?* Pour trouver quelque raison dans cette partie de sa réponse, il faut supposer qu'il ne fuyait pas en général toutes sortes de sermons, mais seulement les prédications des luthériens rigides comme était Pappus.

Cependant, il est certain qu'un autre docteur de la confession d'Ausbourg a publié que Jean Sturm passa plus de vingt années sans aller au temple, et sans participer au sacrement de l'eucharistie ; et que sa coutume était d'employer au jeu des échecs l'heure du sermon. *Venerabile ministerium Argentoratense non ignorat, Sturmium ultra 20 annos nec templum frequentasse, nec sacrâ cœnâ usum. Retulit mihi M. Frideric. Rhodius, olim superintendens Arnstadiensis in Thuringiâ, gravis theologus, qui quæ multos per annos Sturmii fuerat domesticus convictor, se illum vidisse nunquam in templo, sed plerumque ludo scachorum diebus dominicis sub concionis tempus trivisse (26).* M. Crénus, qui me fournit ce curieux passage, m'en va fournir un second qui nous apprendra ce que Jean Pappus répondit à l'accusation de ne prier jamais Dieu pour les églises réformées de France. Comment est-ce, répondit-il, que Jean Sturm m'aurait ouï faire cette prière ? Il y a dix ans que je sers l'église et l'académie de Strasbourg, et il n'a

(25) Idem, ibidem.

(26) Conradus Schlusellburg, in extremâ, constante, christianâ, necessariâ Responsione et Explicatione ad calumniosum Script. Christoph. Pelargi, apud Crenium, Animadvers. philol. et historic., part. VI, pag. 142.

jamais assisté ni à mes leçons ni à mes prédications. *Tu verò audiveris? Ecquam igitur scholam meam, aut concionem toto hoc decennio, quò in schold et ecclesiâ jam ministro audivisti* (27)? Après cela on lui indique ce que l'on demande à Dieu, non-seulement pour les réformés de France, mais aussi pour toutes les églises persécutées. C'est, 1°. que les erreurs que leurs ministres leur enseignent ne leur soient point imputées; 2°. que Dieu les éclaire de la connaissance des vérités qui leur manquent; 3°. qu'il les fortifie dans leurs afflictions, et leur donne le courage de les souffrir patiemment, et de ne pas retomber dans l'idolâtrie papistique; 4°. qu'il convertisse ou qu'il réprime leurs persécuteurs. *Atqui ego quotidie, et in ecclesiâ, et domi Deum precor, non modò pro gallicanis, sed pro omnibus afflictis et persecutionem patientibus ecclesiis: et ne nescias, hæc ipsis precor: 1°. ne Dominus ipsis errores, quibus inscientes imbuuntur à doctoribus, imputet, etc.* (28).

N'oublions pas que l'on accusa Sturmius de flatter les catholiques romains. Si l'on se fonda sur ce qu'il n'écrivait point contre eux d'une manière emportée et injurieuse, mais d'un style honnête et plein de civilité, l'on eut tort. Cette modération ne demeura point sans récompense; car il y eut beaucoup de civilité dans les écrits que le cardinal Sadolet et Jean Cochlée publièrent contre lui (29). Il demanda (30) si l'on prétendait apporter en preuve une pièce de poésie où il avait félicité depuis peu l'évêque de Strasbourg sur son entrée dans la ville, et sur son accord avec la régence; et il soutint que ce serait un très-mauvais fondement, vu que l'amitié établie entre ce prélat et les magistrats était un sujet très-juste de congratulation; et il ajoute une raison particulière tirée de la famille de ce prélat. C'était un comte de Manderscheid, parent

de ceux avec qui notre Sturmius avait appris la langue latine. Il avoua que plusieurs personnes illustres de la communion romaine avaient été ses amis ou ses patrons; et il déclara qu'encore que la conduite des grands hommes et des princes nous déplaise en certaines choses, il faut néanmoins estimer leurs vertus et leurs belles qualités. (31) *In magnis autem viris et in principibus, etiamsi aliqua displiceant, tamen virtutes magnæ sunt considerandæ, ut in Sadoletto, Bembo, Julio Phludio, aliisque doctissimis viris. In Carolo V pater tuus* (32), *si meministi, quid improbârit, nosti: tamen quæ nobis non placebant in hoc imperatore, ita non placebant, ut illi in ratione militari gloriam, et in victoriis æquitatem, et fortunam non adimeremus.* A cet exemple de Charles-Quint il joint celui de messieurs de Guise, dont il prétend que les réformés de France ne refusaient point de reconnaître la valeur, l'esprit, etc. Il faut avouer que ces maximes sont très-raisonnables; mais on les pratique fort peu lorsque l'on est transporté de zèle ou de chaleur de tempérament.

(E) *Il se vit poussé.... et ne fut pas le plus fort; car on lui ôta sa charge.* Il était suspect de calvinisme dès l'an 1561. Cela paraît par la lettre qu'il écrivit à Melchior Specker, le 26 d'octobre de cette année-là (33); car il y expose les raisons qui l'avaient porté à expliquer saint Chrysostome, et il se défend de ce qu'on lui reprochait d'être semblable à un limaçon qui commençait de montrer les cornes qu'il avait cachées long-temps (34). Il fit connaître nettement ce qu'il pensait sur l'eucharistie, et ce fut le commencement des persécutions où il se vit exposé (35). Il soutint Zanchius dans la querelle dont je parlerai ailleurs (36): cela le rendit encore beaucoup plus odieux aux lu-

(31) *Idem, ibidem.*

(32) *Il s'adresse à André Osiander, théologien de Tubinge.*

(33) *Elle est parmi celles de Zanchius, au livre II, pag. 223 et seq.*

(34) *Innuît me limacem esse qui annos jam multos latuerim, nunc demùm cornua exeram. Epist. Zanchii, lib. II, pag. 225.*

(35) *Ibidem, pag. 28.*

(36) *Dans l'article ZANCHIUS (Jérôme), tom. XV.*

(27) Joh. Pappus, defens. III contra Sturmium, pag. 118, apud Crenium, Animadv. philol. et historic., part. VI, pag. 140.

(28) *Idem, ibidem, apud Crenium, ibidem, pag. 141.*

(29) Sturmius, in parte III Anti-Pappi IV, pag. 150.

(30) *Idem, ibidem, pag. 169.*

is, et il trouva leur procédé mmode, qu'il eut envie de quitter Strasbourg, et de s'en aller à Zurich. Je trouve cette particularité dans une lettre qui fut écrite par Sturmius à Henri Bullinger. *Sed quid mihi quoque me sequatur, vel ego ipsum? is enim constituit, vos conferre, et, si fieri possit, in aliquod sibi apud vos committere; et ibi tanquam in quodam domicilio, totum se S. litterarum consecrare, et contra adversarium stylum in hac senectâ pro exercere. Sed hoc cupit intellegari, donec videat quem exhibitura sit causa. Si igitur, ut dixi, aliter cadat causa nostra ipsa meretur; non solum ego, sed et Sturmius, libentissimè vivemus. Si verò ita controversia nostra componatur, ut nobis liceat veritatem tueri, Sturmius quidem manebit, ego verò facio quod tu ipse consultius gloriaturum judicaveris* (37). L'affaire de Zanchius se termina de telle sorte que Sturmius ne se vit pas dans l'obligation de se retirer. Mais il se vit beaucoup plus faible en créance de fortune dans les différends élevés entre lui et Pappus, à Zurich en théologie, et ministre à Strasbourg. Il publia (38) plusieurs ouvrages de Pappus, et l'on publia contre lui beaucoup d'ouvrages. Vous trouverez là-dessus beaucoup de détails dans les *Anti* de M. Baillet. Enfin Sturmius, appuyé de l'autorité, eut la force, et fit ôter à Sturmius le recteur de l'académie, et chasser de la ville les calvinistes. *Idem* (39) *adversus Pappum Argentinum theologum, turbonem veriùs, quòd loco illo moti sint nostri, facto à venerando sene Johanne Sturmio, cœpit, probavit Michaël Bullingerus, in Declaratione Agendæ Arminianæ Argentiniensis* (40). Ces passages ont d'un théologien réformé, à l'égard de Pappus d'esprit brouillon et de luthériens soutenant que ce fut un excellent ser-

viteur de Dieu, un très-brave champion, et un athlète invincible dans la guerre spirituelle pour le plus pur Évangile (41), et que Sturmius ne fut destitué de sa charge que pour avoir excité des troubles. *Joh. Pappus..... insignis Argentinensium athleta adversus J. Sturmium, rectorem academiciæ, rhetorem calvinianorum, et ob turbas datas tandem ab officio remotum* (42). Je ne sais si pour émousser la pointe du trait, et pour ne pas accabler ce bon vieillard, on n'évita pas le terme odieux de destitution, ou de cassation, ou d'expulsion, et si l'on ne garda pas le ménagement de lui faire entendre qu'à cause de sa vieillesse on le dispensait du rectorat de l'académie; mais j'ai lu un écrivain réformé qui se sert de ce détour, que le ciel le déclara *emeritus* l'an 1583. *Usque ad annum Christi 1583 quo Deo placuit eundem rude donare* (43)..... *Existimo autem D. Sturmium nostrum, rude, quo divinitus donatus est, contentum, etc.* (44). Je tire ceci d'une lettre où il y a un fort joli parallèle entre Théophraste et Sturmius. Voyons un passage qui a besoin de correction : « Jean Sturmius..... » ayant exercé sa charge jusqu'à l'âge » de quatre-vingts ans et au delà, il » se sentit incapable d'en continuer » les fonctions, et il obtint des » sagesseurs de Strasbourg que sa place » fût remplie par Melchior Junius, » son disciple (45). » Il est faux qu'il ait exercé sa charge jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans et au delà; il la perdit l'an 1583, qui était le soixante et seizième de son âge. Il ne demanda point un successeur pour s'être senti incapable de la remplir : on la lui ôta.

(F) *J'ai rapporté ailleurs (46) l'éloge qu'il fit de l'Institution de Calvin.*] Et j'ai dit que cet éloge con-

(41) *Strenuum se præstitit in bello spirituali pro ecclesiâ puriore militem atque athletam invictum.* Andr. Carolus, *Memor. ecclesiast.*, sæc. XVII, ad ann. 1610, pag. 226.

(42) Micrælius, *Syntag. Hist. ecclesiast.*, pag. 785.

(43) Joh. Jacobus Grinæus, *epist. IX, lib. I*, pag. 151.

(44) *Ibidem*, pag. 153.

(45) M. de Thou, *apud* Teissier, *Additions aux Éloges*, tom. II, pag. 116.

(46) Tom. IV, pag. 334, remarque (F) de l'article CALVIN, au premier alinéa.

epist. Zanchii, lib. II, pag. 17.

Neustad au Palatinat, l'an 1579 et 80, in-4°.

est-à-dire que la formule de concorde souvent changée par les luthériens.

Wormbeek, *Summa Controv.*, pag. 505.

cerne l'édition de l'an 1543, qui est la troisième. Je me suis fondé sur deux raisons : l'une qu'il est constant que la seconde édition est celle de l'an 1539 (47), l'autre que ces paroles de Sturmius, *Institutio christianæ religionis quam primò inchoatam, deindè locupletatam, hoc verò anno absolutam edidit*, ne conviennent qu'à la troisième édition. Mais pour ne rien dissimuler, je dois dire ici une chose que j'ai lue dans le second Anti-Pappus, c'est que Calvin étant ministre à Strasbourg, y augmenta son Institution, et la publia dans la même ville, *apud Wendelinum Rihelium*, et que Sturmius mit à la tête du livre le jugement qu'il en faisait. *Ego meam sententiam in fronte ejus libri de Calvino affixi* (48). Cela ne peut point convenir à la troisième édition, qui est celle de l'an 1543 ; car cette année-là Calvin n'était point à Strasbourg : il était retourné à Genève au mois de septembre 1541. Voici ma conjecture : Sturmius, voyant qu'on réimprimait l'ouvrage à Strasbourg, l'an 1543, inséra dans son jugement quelques paroles qui faisaient connaître que c'était la troisième édition. Il est donc vrai que les termes de Sturmius, que j'ai cités dans l'article CALVIN, citation (27), se rapportent à la troisième édition, et qu'ainsi je n'ai rien dit qui soit faux ; mais apparemment il eût fallu observer que Sturmius avait mis le même éloge (49) à la tête de la seconde édition 1539. C'est à ceux qui ont cette seconde édition à décider de ma conjecture.

(G) *Quelques fautes de M. Moréri.* I. Il n'est pas vrai que Verheiden dise que Jacques Sturmius *naquit à Sleida, près de Cologne*. Voyez la remarque (A) de l'article précédent. II. Il est faux que ce Sturmius ait *commencé ses études à Liège*, et qu'il les ait continuées à Paris. III. Et qu'il ait persuadé à Jean Sleidan *d'entreprendre l'histoire qui l'a rendu si fameux*. Voyez, dans la remarque (B) de l'article précédent, en

quoi consiste son influence sur cette histoire. IV. Il est faux que Jean Sturmius lui ait persuadé de travailler à l'établissement d'une académie dans Strasbourg : il ne s'agissait encore que d'un collège, ou de ce qu'on nomme en Hollande et en Allemagne une école illustre (50), et que l'on distingue très-bien d'une académie ; mais en tout cas Jean Sturmius n'inspira point le dessein de cet établissement ; car on ne l'avait appelé de Paris que parce qu'on avait déjà formé le projet de cette école, c'est-à-dire que l'on avait résolu d'introduire dans l'école qui était déjà à Strasbourg, et dont Jacques Sturmius était l'un des curateurs, les réglemens et les méthodes les plus capables de procurer l'avancement des études ; et l'on s'imagina avec raison que Jean Sturmius serait très-propre tant à enseigner qu'à présider sur toutes les classes. V. Il ne fallait pas dire qu'en effet on exécuta heureusement le dessein d'établir une académie ; car, encore un coup, il ne s'agissait que d'une école. VI. Il fallait donc dire, non pas que Jean Sturmius fit confirmer par l'empereur Maximilien II l'établissement de cette académie, mais qu'il obtint de ce prince l'érection de cette école en académie. VII. En disant que *depuis l'an 1566, Jean Sturmius s'acquitta... de diverses ambassades..... et assista à plusieurs conférences*, c'est déclarer qu'avant cela il n'avait point eu de tels emplois, et c'est nous tromper ; car, mettant à part les autres députations qui précédèrent l'an 1566, il est sûr qu'en 1540 il fut envoyé aux conférences de Worms avec Calvin, Capiton et Bucer (51). VIII. Il ne perdit pas la vue après avoir *enseigné l'espace de cinquante et un ans à Strasbourg*. Il commença d'y enseigner l'an 1538, et il fut démis de sa charge l'an 1583 : il n'y enseigna donc que quarante-cinq ans. IX. S'il y eût *enseigné l'espace de cinquante et un ans*, et qu'après cela il fût devenu aveugle, il n'aurait point fallu distinguer entre le temps de sa mort et

(47) Cela paraît par une petite lettre que Calvin adresse au lecteur, et qu'il date de Strasbourg, le 1^{er}, d'août 1539.

(48) Sturmius, in Anti-Pappo secundo, p. 111.

(49) Excepté les mots qui signifient que c'est la troisième édition.

(50) Notez même que les écoles illustres ne comprennent pas les classes où l'on enseigne la grammaire et la rhétorique, mais l'école de Strasbourg comprenait aussi ces classes-là.

(51) Voyez le second Anti-Pappus de Sturmius, pag. 112.

celui de la perte de ses yeux ; car l'an 1589, qui est celui de sa mort, selon Moréri et selon la vérité, concourt avec celui qui est le cinquante et un depuis qu'il commença d'enseigner dans cette ville. X. Il ne fallait pas dire qu'il mourut âgé de quatre-vingts ans ; car on avait marqué qu'il naquit l'an 1507, et qu'il mourut l'an 1589. Jugez si M. Moréri avait acquis l'art de narrer ; admirez la négligence avec laquelle il se servait de Melchior Adam. Je ne dis rien de la qualité d'ambassade qu'il donne très-improprement aux députations de Jacques Sturmius et à celles de Jean Sturmius. Il devait savoir qu'une ville impériale a bien des agents, des résidens, des envoyés et des députés, mais non pas des ambassadeurs. Il n'a point su que le mot latin *legatio* a plus d'étendue que chacun des deux mots français *ambassade* et *députation*.

SUÉTONE PAULIN (CAIUS), gouverneur de Numidie, l'an de Rome 794, vainquit les Maures jusques au mont Atlas (a), et fut le premier des capitaines Romains qui alla au delà de cette fameuse montagne (b). Il fit une relation de cette guerre (c). Ce fut l'un des plus habiles guerriers de son temps, et l'on ne feignait point de dire qu'il disputait de la gloire militaire avec Corbulon (d). Il fit de très-beaux exploits dans la Bretagne (e) (A), où il commanda l'an 814 et l'an 815 ; mais ayant vaincu les rebelles il les punit trop sévèrement des ravages et des carnages qu'ils avaient faits ; c'est pourquoi on lui donna un successeur qui était plus indul-

gent (f). On croit qu'il fut consul l'an de Rome 819 (B). Il fut l'un des principaux commandans des troupes de l'empereur Othon (g), et ne soutint point dans cette guerre l'estime où il était parvenu. Les soldats murmurèrent hautement de sa conduite (h), et il est certain que ses maximes, qui étaient de ne rien donner au hasard, et de prendre ses mesures avec la dernière circonspection, furent cause qu'on ne profita guère des conjonctures favorables (C), et que l'armée ennemie eut le temps de pourvoir à ses affaires. Le pis fut qu'il prit la fuite le jour du combat général et décisif, et qu'il se fit un mérite auprès de Vitellius d'avoir trahi Othon (D), ce qui apparemment n'était pas vrai ; mais il en fut cru sur sa parole, et on lui sauva la vie. On a dit que l'espérance d'être créé empereur le porta à conseiller de faire durer la guerre entre Othon et Vitellius ; mais Tacite le croit trop sage pour avoir eu de telles pensées (E). Nous verrons ci-dessous (i) qu'on a eu tort de le prendre pour le père de Suétone l'historien, et de dire qu'il a composé la vie d'Othon.

(f) Voyez la remarque (A).

(g) Tacitus, *Historiarum lib. I, cap. LXXXVII*.

(h) *Idem, ibidem, lib. II, cap. XXIII, et alibi.*

(i) Dans la remarque (A) de l'article suivant.

(a) Dio, *lib. LX*.

(b) Plinius, *lib. V, cap. I*.

(c) Pline, *ibidem*, en rapporte quelque chose.

(d) Voyez la remarque (A), au commencement.

(e) C'est-à-dire l'Angleterre, selon le style d'aujourd'hui.

(A) *Il fit de très-beaux exploits dans la Bretagne.* L'émulation l'aida beaucoup ; car il tâchait d'égaliser la gloire que Corbulon avait eue de recouvrer l'Arménie. *Sed tum Paulinus Suetonius obtinebat Britannos, scientiâ militiæ, et rumore populi,*

qui neminem sine æmulo sinit, Corbulonis concertator : receptæque Armeniæ decus æquare domitis perduellibus cupiens (1). Ayant remarqué que l'île de Mona (2) servait de retraite aux rebelles, il résolut de la prendre : il en vint à bout assez aisément, quoique d'abord la multitude des insulaires qui l'attendaient au rivage, et leurs femmes habillées en furies, et leurs druides levant les mains vers le ciel, et prononçant des imprécations, eussent étonné les soldats romains par la nouveauté du spectacle. Il fit couper les bois sacrés où les habitans immolaient des hommes (3), et il établit des garnisons : mais pendant qu'il s'occupait à cela, il apprit que les Bretons, sous la conduite de la veuve de Prasutagus, roi des Icénien, s'étaient soulevés, et qu'ils faisaient de grands désordres. Il repassa promptement, et prit des mesures si justes pour empêcher les progrès des rebelles, qu'il gagna sur eux une bataille aussi mémorable que celle du vieux temps (4). On dit que près de quatre vingt mille Bretons furent tués en cette journée, et que du côté des Romains le nombre des morts, un peu moindre que celui des blessés, n'alla pas à quatre cents. Le courage, la fermeté, l'expérience et la prudence de Suétone éclatèrent beaucoup dans cette rencontre. Vous trouverez un curieux détail sur cela dans les Annales de Tacite (5), et dans Xiphilin (6). Le vainqueur traita rigoureusement les vaincus, et cela fut cause qu'un grand nombre de rebelles se tinrent armés ; car ils redoutaient les suites de leur soumission. *Tenentibus arma plerisque, quos conscientia defectionis, et proprius ex legato timor agitabat. Hic cum egregius cetera, arroganter in deditos, et ut suæ quoque injuriæ ultor, durius consuleret ; missus Pe-*

tronijs Turpilianus tanquam exorabilior, et delictis hostium novus, eo-que pœnitentiæ mitior (7). Ces paroles de Tacite demandent un supplément ; il y faut joindre la narration qu'il a donnée dans le XIV^e. livre des Annales. C'est là qu'on trouve ce qui se passa avant que Turpilien succédât à Suétone ; c'est là, dis-je, que l'on trouve que Jules Classicien, qui fut intendant en Bretagne après la victoire de Suétone, se brouilla avec ce général, et le décrida le plus qu'il put. Il lui attribuait les mauvais succès, et il lui ôtait les bons, afin de les imputer à la fortune de la république romaine. Il faisait courir le bruit qu'il viendrait bientôt un général qui userait de clémence envers les vaincus, et il écrivait à la cour que la guerre ne finirait point si l'on ne rappelait Suétone. *Julius Classicianus successor Cato missus, et Suetonio discors, bonum publicum privatis simultatibus impediēbat : disperseratque novum legatum opperendum esse, sine hostili irâ et superbiâ victoris clementer deditis consulturum. Simul in urbem mandabat, nullum prælio finem exspectarent, nisi succederetur Suetonio : cujus adversa pravitati ipsius, prospera ad fortunam reipub. referebat* (8). Néron, apprenant ces choses, envoya en Bretagne Polyclète, l'un de ses affranchis ; il le jugea propre à mettre d'accord le gouverneur et l'intendant de la province, et à faire accepter la paix aux rebelles. Cet affranchi parut avec une grande pompe, et il fallait que Suétone lui fit sa cour (9) : il retint pourtant sa charge jusqu'à ce qu'il fut jugé à propos de la conférer à Turpilien.

Si pour excuser la sévérité de Suétone quelqu'un alléguait les barbaries épouvantables que les Bretons avaient exercées sur les Romains, un autre pourrait répondre que les Bretons ne s'étaient portés à cette inhumanité qu'après avoir souffert des extorsions et des violences prodigieuses, et qu'ainsi le général romain devait être moins implacable envers les

(1) Tacitus, Annal., lib. XIV, cap. XXIX, ad ann. 814.

(2) On croit que c'est celle qui est nommée aujourd'hui l'île d'Anglesey.

(3) *Excisi luci, sævis superstitionibus sacri. Nam cruore captivo adolere aras, et hominum fibris consulere deos fas habebant.* Tacitus, Annal., lib. XIV, cap. XXX.

(4) *Clara et antiquis victoriis par eâ die laus parta.* Idem, ibidem, cap. XXXVII.

(5) Lib. XIV, cap. XXIX et seq.

(6) In Epitome Dionis, in Nerone, pag. m. 173 et seq.

(7) Tacitus, in Vitâ Agricolæ, cap. XVI.

(8) Idem, Annal., lib. XIV, c. XXXVIII.

(9) *Mirabantur (hostes) quod dux et exercitus tanti belli confector servitiis obedirent.* Idem, ibidem, cap. XXXIX.

s; car il y a une extrême différence entre des peuples qui se souviennent contre un nouveau maître : le joug est fort léger, et des peuples qui secouent une nouvelle domination la plus tyrannique du monde. Une sédition accompagnée de cruauté, dans le premier cas, méritait un sévère châtimement; mais, au second cas, il est juste que la clémence cède bientôt à la punition. Tacite rapporte (10) qu'après la mort du roi breton qui avait nommé son fils romain pour cohéritier à ses filles, on mit au pillage sa fortune et ses états, on fouetta sa femme, on viola ses deux filles, on prit tout de leurs possessions les principaux du pays, et l'on réduisit à l'esclavage d'esclaves les parens du roi. L'empire romain de Camalodun, peuplée de vétérans, s'emparait des biens d'un chacun, et mettait les richesses de leurs logis. Les soldats romains les favorisaient en cela, par l'espérance de jouir un jour de la récompense de piller les insulaires. *In Camalodunum recens repellabant domibus, exturbatis, captivos, servos appellantes: fœventibus impotentiam veterum militibus, similitudine vitæ, ejusdem licentiæ* (11). Toutes ces choses inspirèrent aux Bretons une telle haine pour les Romains, et une telle passion de recouvrer ou de conserver leur liberté, qu'il se fit tout un soulèvement général dont les effets furent sanglans et barbares. Boadicee (12) du roi se mit à la tête des Bretons, les harangua de la manière la plus ardente qui se puisse imaginer (13). Elle n'oublia point les coups de fouet qu'elle avait reçus, le viol de ses filles; elle s'en vante pour encourager davantage à braver cette dure servitude. *Solitum in Britannis feminarum ductum*

bellare testabatur; sed tunc non ut tantis majoribus ortam regnum et opes, verum ut unam à vulgo, libertatem amissam, confectum verberibus corpus, contractatam filiarum pudicitiam ulcisci: eò proVectas Romanorum cupidines ut non corpora, nec senectam quidem aut virginitatem impollutam relinquant (14). L'absence de Suétone favorisa l'entreprise des Bretons; ils firent périr soixante et dix mille Romains ou alliés des Romains (15); ils ne faisaient nul quartier; ils égorgeaient, ou pendaient, ou brûlaient, ou crucifiaient tous ceux qu'ils prenaient. *Neque enim capere, aut venundare, aliudve quod belli commercium, sed cædes, patibula, ignes, cruces, tanquam reddituri supplicium, ac prærepta interim ultione, festinabant* (16). Ils n'eurent pas moins de cruauté envers les femmes les plus qualifiées et les plus honnêtes (17); ils les pendaient toutes nues, et leur coupaient les mamelles, et les leur cousaient à la bouche, afin qu'il parût qu'elles les mangeaient, et puis ils les étendaient tout du long sur de petits pieux pointus qui se fichaient dans leurs corps. Voilà ce que l'on gagne en abandonnant à la licence du soldat les nouveaux sujets: mais d'autre côté cette barbarie des Bretons leur coûta bien cher; car Suétone la punit cruellement. Notez que la reine, qui s'était mise à leur tête, s'empoisonna après la perte de la bataille (18).

(B) *On croit qu'il fut consul l'an de Rome 819.* Il est évident par un passage de Pline, qu'il a été consul (19); cela n'est pas moins évident par ces paroles de Tacite: *Atque eo duces Othonianos spatium an moras suasisse; præcipue Paullinum quod vetustissimus CONSULARIUM, et militiæ clarus, gloriam nomenque britannicis expeditionibus meruisset* (20). Vous me direz qu'on n'a que faire de ce passage de Tacite, et qu'il suffit d'al-

(14) Tacitus, Annal., lib. XIV, cap. XXXV.

(15) Idem, ibidem, cap. XXXIII.

(16) Idem, ibidem.

(17) Xiphilin., ubi supra, pag. 173.

(18) Tacit., Annal., lib. XIV, c. XXXVII; mais, selon Xiphilin, ibidem, pag. 175, elle mourut de maladie.

(19) Plin., lib. V, cap. I.

(20) Tacit., Histor., lib. II, cap. XXXVII, ad ann. 822.

Xiphilin la nomme Βουδούικα Banduicæ, dans les Annales, lib. XIV, cap. XXXI. La nomme Boudicea, et dans la Vie d'Agrippa, cap. XVI, Voadica. Il y a bien apparence qu'elle avait toujours nommée de la même façon, les copistes ont gâté l'original dans tous ces endroits. Je crois que le véritable nom est qu'on trouve dans Xiphilin.

Voyez sa Harangue dans Xiphilin, ubi pag. 169 et suiv. Voyez aussi Tacite, ibidem, cap. XXXV.

léguer ces mots du chapitre XIV du XVI^e. livre de ses Annales : *C. Suetonio, L. Telesino consulibus Antistius Sosianus..... sibi conciliat*. Je réponds que ce passage des Annales, qui est la preuve ordinaire du consulat de Suétone, ne paraît pas décisif quand on prend garde à une note de M. de Tillemont (21). Nous avons vu que Suétone était le plus ancien des consulaires, l'an de Rome 822. Or Lucius Piso vivait encore (22), et il avait été consul l'an 809. Il faut donc que Suétone ait été consul avant l'année 809, et par conséquent il ne s'agit point de son consulat dans les paroles des Annales de Tacite, puisqu'elles regardent l'an 819 ou l'an 818. M. de Tillemont (23) conjecture que Caius Suétone, qui fut consul avec Lucius Télésinus l'an 66 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire l'an 818 ou l'an 819 de Rome, était fils du Suétone dont je donne ici l'article. Le père Hardouin (24) et tous les autres auteurs que j'ai consultés ne reconnaissent pour collègue de Télésinus que notre Suétone Paulin. Vous verrez dans Vossius la même opinion, et une faute de chronologie; car Vossius suppose que ce consulat appartient à l'an de Rome 811 (25). Le père Hardouin (26) le met au dernier an de la vie de Néron, et allègue le VI^e. livre des Annales de Tacite. Il fallait citer le XVI^e., et se souvenir que Néron mourut la deuxième année d'après le consulat de Suétone et de Télésin. Au reste, M. de Tillemont (27) suppose comme un fait indubitable, que Suétone avait été consul avant qu'on l'envoyât en Bretagne, et il se fonde sur ce que tous les autres que l'on y avait envoyés étaient consulaires. Je ne sais pas s'il a raison dans ce dernier point, et je ne trouve

pas convaincante la preuve qu'il tire du *vetustissimus consularium*; car peut-être faut-il entendre par ces deux mots, que Suétone était plus âgé que tous les autres consulaires, quoiqu'il y en eût dont le consulat avait précédé le sien. Je ne condamne donc pas absolument l'opinion commune, ni la sienne non plus. Il peut y avoir des raisons de part et d'autre; il serait un peu étrange que Tacite n'eût jamais parlé de la qualité de consulaire, si elle eût appartenu à Suétone commandant dans la Bretagne.

(C) *Ses maximes, qui étaient de ne rien donner au hasard..... furent cause qu'on ne profita guère des conjonctures favorables.*] Cæcina, général des troupes de Vitellius, s'était servi d'un stratagème qui ne lui réussit pas, et qui pensa lui être funeste, parce que les généraux d'Othon, ayant deviné la ruse, évitèrent le piège, et en tendirent un autre que l'ennemi ne sut pas apercevoir. Cela leur fit obtenir un avantage considérable, mais non pas tel qu'il eût pu être, si Suétone eût été moins circonspect et plus hardi. Tacite va nous le peindre. *Signum pugnae non statim à Suetonio Paullino pediti datum. Cunctator naturæ, et cui cauta potius consilia cum ratione, quam prospera ex casu placerent; compleri fossas, aperiri campum, pandi aciem jubebat, satis citò incipi victoriam ratus ubi provisum foret ne vincerentur. Ed cunctatione, spatium Vitellianis datum, in vineas nexu traducum impeditas refugiendi: et modica silva adhærebat; undè rursus ausi promptissimos prætorianorum equitum interfecere* (28). Il faisait plus de cas d'opiner selon les règles de la prudence, que d'obtenir des avantages par un pur coup du hasard. S'il n'eût pas fait sonner la retraite ce jour-là, toute l'armée de Vitellius eût été taillée en pièces: ce fut du moins le sentiment des deux partis. On ne goûta point les raisons qu'il donna de sa conduite, et je crois que les gens de guerre changeraient très-volontiers le proverbe *trop de précaution est une ruse*, en celui-ci, *trop de précaution est une bétise*. Continuons

(21) Tillemont, Histoire des Empereurs, tom. I, pag. m. 464.

(22) Cela est clair par un passage de Pline le jeune, epist. VII, lib. III.

(23) Tillemont, Histoire des Empereurs, tom. I, pag. 464.

(24) Harduin., in Plin., lib. V, cap. I, pag. 526.

(25) Vossius, de Histor. latinis, lib. I, cap. XXVI, pag. m. 133.

(26) Harduin., in Plin., lib. V, cap. I, pag. 526.

(27) Tillemont, Histoire des Empereurs, tom. I, pag. 464.

(28) Tacitus, Histor., lib. II, cap. XXV, ad ann. 922.

d'entendre Tacite. *Ceterum ea ubique formido fuit, apud fugientes, occursantes, in acie, pro vallo, ut deleri cum universo exercitu Cæcinam potuisset, ni Suetonius Paullinus receptui cecinisset; utrisque in partibus percrebuerit.* Timuisse, se *Paulinus ferebat*, tantum insuper laboris atque itineris, ne Vitellianus miles recens è castris fessos aggredieretur, et perculsis nullum retrò subsidium foret. *Apud paucos ea ducis ratio probata, in vulgus adverso rumore fuit* (29). Mais si d'un côté la circonspection de Suétone fut quelquefois préjudiciable au parti d'Othon, elle eût pu d'autre côté prévenir la ruine où la témérité des autres chefs le précipita. Suétone fut d'avis de traîner la guerre en longueur, et son sentiment, appuyé sur des maximes très-solides (30), fut celui de Marius Celsus, et d'Annius Gallus, ses collègues (31). Mais Titien, frère d'Othon, et Proculus, préfet du prétoire, et le plus accrédité de tous auprès de cet empereur (32), opinèrent tout autrement, et jetèrent les affaires dans le précipice. Voici un passage qui fait de l'honneur à Suétone : *Otho consultavit, trahi bellum, an fortunam experiri placeret. Tum Suetonius Paullinus, dignum famâ sudratus, quâ nemo illâ tempestate militaris rei callidior habebatur, de toto genere belli censere; festinationem hostibus, moram ipsis utilem disseruit* (33)..... *Otho pronus ad decertandum, frater ejus Titianus, et præfectus prætorii Proculus, imperitiâ properantes, fortunam et deos et numen Othonis adesse consiliis, affore conatibus testabantur, ne quis obviam ire sententiæ auderet, in adulationem concesserant* (34). Après qu'il eut été résolu de donner bataille, on délibéra s'il fallait qu'Othon s'y trouvât, et il fut conclu à la négative, Suétone ni Celsus n'osant pas s'y opposer de crainte qu'on ne les accusât d'exposer le prince au péril (35). On l'envoya donc avec de

très-bonnes troupes en un lieu de sûreté ; cela affaiblit l'armée, et découragea les soldats (36); et, depuis cette retraite, Suétone et Celsus n'eurent que le nom de généraux (37); on ne suivait point leurs conseils, tout dépendait des fantaisies de Proculus. Il ne faut donc pas tant s'étonner, ni de ce que la bataille fut perdue, ni de ce que Suétone se sauva sans oser rentrer au camp. Mais il est tout-à-fait inexcusable à l'égard de ce que je vais rapporter. C'est une véritable infamie.

(D) *Il se fit un mérite auprès de Vitellius d'avoir trahi Othon.*] Les chefs de l'armée victorieuse et ceux de l'armée vaincue furent trouver Vitellius à Lyon. Il fit mourir plusieurs capitaines du parti d'Othon, et laissa Suétone et Proculus dans l'incertitude de l'événement. Enfin ils furent ouïs, et obtinrent grâce, parce qu'ils firent accroire qu'ils avaient trahi Othon, et qu'ils spécifièrent les mesures qu'ils avaient prises pour le perdre. *Suetonium Paullinum, ac Licinium Proculum, tristi morâ squallidos tenuit: donec auditi, necessariis magis defensionibus, quàm honestis uterentur.* Proditionem ultrò imputabant; spatium longi ante prælium itineris, fatigationem Othonianorum permixtum vehiculis agmen, ac pleræque fortuita, fraudi suæ adsignantes: et *Vitellius credidit de perfidiâ, et fidem absolvit* (38). Se peut-il rien voir de plus indigne du nom romain?

(E) *Tacite le croit trop sage pour avoir eu de telles pensées.*] Il avait lu dans quelques auteurs que l'armée d'Othon et celle de Vitellius, soit qu'elles craignissent la guerre, soit qu'elles fussent dégoûtées de l'un et de l'autre de ces deux empereurs, dont les infamies se découvraient journellement, songèrent à s'accorder, et à élire un nouveau maître, ou à donner au sénat le soin de cette élection; et que cela fut cause que les chefs des troupes othoniennes, et

(29) *Idem, ibidem, cap. XXVI.*

(30) *Voyez-les dans Tacite, ibidem, cap. XXXII.*

(31) *Ibidem, cap. XXXI.*

(32) *Idem, ibidem, lib. I, cap. LXXXVII.*

(33) *Idem, ibidem, lib. II, cap. XXXI.*

(34) *Idem, ibidem, cap. XXXIII.*

(35) *Idem, ibidem.*

(36) *Idem, ibidem.*

(37) *Profecto Brixellum Othone, honor imperii penes Titianum fratrem, vis ac potestas penes Proculum præfectum Celsus et Paullinus, cum prudentiâ eorum nemo uteretur, inani nomine ducum, alienæ culpæ prætendebantur.* Tacitus, Hist., lib. II, cap. XXXIX.

(38) *Idem, ibidem, cap. IX.*

surtout Paulin, conseillèrent de tirer la guerre en longueur (39). Tacite veut bien croire qu'il y avait un petit nombre de gens qui souhaitaient en leur cœur le repos public et un bon prince; mais il ne peut se persuader que Suétone, qui avait tant de prudence, ait espéré que, dans un siècle si corrompu, les soldats qui avaient troublé la paix pour avoir la guerre abandonnassent la guerre par le désir de la paix. Il ne saurait non plus se persuader que des armées si différentes en mœurs et en langues eussent pu se réunir dans une telle entreprise, ni que la plupart des principaux officiers, connaissant leur luxe, leur indigence, leurs crimes, eussent pu souffrir un empereur honnête homme, et qui ne leur fût pas redevable de sa dignité. *Neque Paulinum, quâ prudentiâ fuit, sperâsse, corruptissimo seculo, tantam vulgi moderationem reor, ut qui pacem belli amore turbaverant, bellum pacis caritate deponerent; neque aut exercitus linguis moribusque dissonos, in hunc consensum potuisse coalescere, aut legatos ac duces magnâ ex parte luxuri, egestatis, scelerum sibi conscios, nisi pollutum obstrictumque meritis suis principem passuros* (40). Baudouin (41) entendait si peu ce passage, que non-seulement il n'en donne pas le vrai sens, mais aussi qu'il le falsifie d'une manière à quoi il est impossible de rien comprendre. Voici sa version : « Mais je ne pense » pas aussi qu'un homme si avisé » se que Paulinus, se promît onc- » que tant de modestie d'une po- » pulace en un temps si corrompu, » ni que ceux qui n'avaient trou- » blé la paix que pour l'amour de la » guerre, s'en désistassent jamais par » aucune affection de repos; soit que » les armées, différentes en mœurs » et en langues, se fussent rangées » à tel consentement, ou que les » chefs et les lieutenans, qui ne sa- » vaient que trop en leur âme que » leurs propres débauches, leurs in- » commodités et leurs vices avaient » donné naissance à la guerre, eus- » sent souffert un prince si entaché

(39) Tiré de Tacite, lib. LX, cap. XXXVII.

(40) Tacitus, Histor., lib. II, cap. XXXVII.

(41) Auteur d'une traduction française de Tacite.

» de méchancetés, et obligé à la re-
» connaissance de leurs services
» (42). »

(42) Baudouin, liv. II des Histoires de Tacite, pag. 594, édit. de Paris, 1628, in-4°.

SUÉTONE, en latin *Caius Suetonius Tranquillus*, historien romain, fils de *Suetonius Lenis* (A), a fleuri sous l'empire de Trajan et sous celui d'Hadrien. Il s'appliqua beaucoup à l'étude, et l'on peut dire, ce me semble, qu'il enseigna la grammaire et la rhétorique (a). Il est certain qu'il s'occupa à plaider des causes imaginées à plaisir, et je crois qu'il en plaida aussi d'effectives devant les juges. Pline, qui le met au nombre de ceux que l'on appelait *scholasticos* (b), gens qui ne faisaient des harangues et des plaidoyers que dans une salle ou par forme d'exercice (c), assure dans un autre endroit (d), que Suétone le pria de lui obtenir un délai, parce qu'un songe lui faisait craindre d'échouer dans une cause de barreau. Il y eut une longue et très-étroite amitié entre ces deux écrivains (e), et qui fut avantageuse à Suétone; car Pline lui rendit de grands services. Il lui avait procuré une charge de tribun (f), et puis il la fit donner à un autre à la prière de Suétone. Il obtint à celui-ci, dont le mariage était stérile, le *jus trium liberorum*,

(a) Suidas, in Τράγκυλλος, ne lui donne que la qualité de grammairien, et marque le titre de plusieurs ouvrages de grammaire composés par Suétone.

(b) Plinius, epist. XXIV, lib. I.

(c) Idem, epist. III, lib. II.

(d) Idem, epist. XVIII, lib. I.

(e) Idem, lib. I, epist. XXIV; lib. X, epist. XCV.

(f) Idem, epist. VIII, lib. III.

c'est-à-dire les privilèges de ceux qui avaient trois enfans. On accordait difficilement cette faveur; et Pline ne l'aurait pas obtenue pour son ami, s'il n'avait eu beaucoup de crédit à la cour impériale, et s'il n'avait témoigné qu'il prenait à cœur cette affaire-là (g). Il était alors (h) gouverneur de Bithynie sous l'empire de Trajan. La fortune de Suétone devint assez éclatante dans la suite; car il fut secrétaire de l'empereur Hadrien: mais il perdit cette charge environ l'an 121, lors de la disgrâce de plusieurs personnes qui n'avaient pas eu pour l'impératrice les égards qu'elle méritait (B). Il composa un fort grand nombre de livres (C) qui sont presque tous perdus. Il ne nous reste que son Histoire des douze premiers Empereurs, et une partie de son Traité des illustres Grammairiens et Rhétoriciens. Cette Histoire est fort louée par nos plus doctes humanistes (D): elle s'attache beaucoup moins aux affaires de l'empire qu'à la personne des empereurs; et l'on ne saurait assez admirer la diligence avec laquelle il ramassa une infinité de particularités sur leurs actions et sur leurs inclinations. Il n'observe point l'ordre du temps; et jamais histoire ne fut plus différente des annales que celle-là. Il réduit tout à certains chefs généraux, et met ensemble ce qui se rapporte à chaque chef. Il est fort serré, et touche beaucoup de coutumes et d'ordonnances, de sorte que ceux qui le li-

sent avec un bon commentaire, ou qui entendent sur cela les leçons d'un savant critique, peuvent apprendre une infinité de belles antiquités. Il y a des gens qui le blâment d'avoir écrit tant de choses qui font connaître le détail des actions impures et des débauches horribles de Tibère, de Caligula, de Néron, etc. (E). On ne peut nier que ses recherches là-dessus n'aient été fort singulières, et qu'il n'ait donné à sa plume beaucoup de licence: c'est ce qui a fait dire qu'il avait écrit la vie des empereurs avec la même liberté qu'ils avaient vécu. C'était néanmoins un homme de très-bonnes mœurs, et d'une vertu insigne (i). Il ne se hâtait pas de publier ses ouvrages, et il fallait l'exhorter à les tenir moins de temps sous la clôture de son cabinet (k). Les meilleurs commentaires sur cet écrivain sont ceux de Torrentius et de Casaubon. On les a mis tout entiers, avec les notes de quelques savans critiques, dans l'édition d'Utrecht, 1672 (l). Je n'ai point vu la version française de Suétone qui fut imprimée à Lyon, l'an 1556, in-4^o. (m). Je ne saurais donc dire si George de la Boulière, qui en est l'auteur, a eu les mêmes égards que M. Duteil (n). Celui-ci a supprimé des chapitres tout entiers,

(g) Voyez les lettres XCV et XCVI du X^e. livre de Pline.

(h) Environ l'an 104.

(i) Voyez le passage de Pline dans la remarque (L), citation (31).

(k) Voyez la remarque (F), citation (50).

(l) Procurée par M. Grævius. Elle fut réimprimée l'an 1691.

(m) Du Verdier Vau-Privas, Biblioth. franç., pag. 446. La Croix du Maine, pag. 118, ne parle que de l'édition de Lyon, 1569.

(n) La quatrième édition de sa Traduction de Suétone est d'Amsterdam, 1699.

et a énervé en plusieurs rencontres les phrases de Suétone * ; car il voyait bien que notre langue ne pouvait souffrir la vivacité et la force des portraits que l'auteur nous donne de la débauche des empereurs. Il ne faudra pas oublier les fautes de M. Moréri (F).

* L'auteur des *Observations* insérée dans la *Bibliothèque française*, tom. XXX, dit que la Boutière (c'est ainsi qu'il est nommé dans l'édition de 1559, in-4°, et dans le privilège qui est de 1555), et non la Boulière, n'a pas eu la même délicatesse que M. Duteil, comme on peut le voir entre autres par les chapitres 28 et 29 de la Vie de Néron, qui sont traduits sans ménagement. Bernard Duteil, avocat au parlement de Paris, mourut à la fin de 1663, avant la Boutière. Suétone avait, dit Joly, déjà été traduit par Michel de Tours, Paris, 1520, in-4°; 1530, in-4°.

(A) *Fils de Suetonius Lenis.*] Cela se prouve par un passage que je m'en vais copier : *Interfuit huic bello pater meus Suetonius Lenis, tertiæ decimæ legionis tribunus angusticlavius* (1). On voit aussi là que le père de Suétone était tribun de la treizième légion, et qu'il se trouva à la journée de Bédriac, où les troupes de Vitellius vainquirent celles d'Othon. Si Muret se fût exactement souvenu des passages de Tacite qu'il allègue, il n'eût point employé si mal sa science critique. Il avait trouvé *linus* précédé d'un petit trou dans un manuscrit, et là-dessus il s'imagina que trois lettres s'étaient perdues; qu'au lieu de *Linus* il fallait lire *Paulinus*, d'où il conclut que Suétone l'historien avait pour père le Suétone Paulin dont je parle dans l'article précédent. *Vidi ego librum, qui cariem et tineas senserat, in quo post nomen Suetonius foramen erat exiguum; deinde sequebatur linus, et supra aliâ manu emendatum lenis: omnino autem legendum est Paulinus: id enim ei verum cognomen fuit. Testem in eam rem laudabo Tacitum, qui fortis viri neque nomen, neque virtutem tacitam esse sivit. Ejus enim et sæpè in Annalibus et in Agricola*

(1) Suétone, in Othone, cap. X.

Vita perhonorificam mentionem facit (2). Il fut si plein et si ébloui de sa conjecture, qu'il ne fit aucune attention aux témoignages de Tacite dont il se servait : car s'il les eût considérés avec quelque réflexion, il eût connu aisément qu'ils renversaient toute sa critique, et il eût conclu que le Suétone dont Tacite a célébré les exploits ne pouvait pas être celui qui n'avait que la charge de tribun dans la guerre de Vitellius. Joignez à cela que selon le même Tacite, dans un ouvrage (3) que Muret ne cite pas, Suétone Paulin était l'un des chefs des troupes d'Othon pendant cette même guerre, ce qui détruit de fond en comble la correction de Muret. Ce sont des fautes tout-à-fait étranges, et que néanmoins un critique ne doit jamais relever avec insulte, mais comme une chose qui doit lui faire trouver grâce auprès des lecteurs quand il lui arrive d'en commettre de pareilles, comme cela est inévitable. S'il était permis de comparer les petits aux grands, je m'appliquerais ici la conclusion que Juste Lipse a tirée de cette méprise de Muret (4) : *Quid dicam? Non inspector te, vir elegantissime, sed bonæ fide hæc scribis. Erras nimis. Suetonius ille Le-cis, tribunus fuit; noster, belli dux. Ille angusticlavius, id est, nondum senator, sed inter equites: iste consularis, nec tenue usquam vestigium confusionis ejus quam facis. Hoc mihi in transcurso monitum, non ut carpam (Fidem testor), sed ut claro sub exemplo doceam quam fallax hæc critica, et ignoscendum etiam nobis esse, si labimur interdum in proclivi istâ viâ.*

Quelqu'un s'imaginera peut-être que Suétonius Lénis, père de Suétone l'historien, était fils du Suétone de l'article précédent; mais ce serait une fause prétention : car si Suétone eût été le petit-fils de ce grand guerrier et de ce consul romain, il n'eût point parlé de son aïeul aussi simplement qu'il en parle : *Avum meum narrantem puer audiebam, caussam*

(2) Muret. *Variarum Lect.*, lib. XV, c. XI, pag. m. 1144.

(3) Le I^{er}. et le II^e. livre de l'Histoire de Tacite.

(4) Lipsius, in Tacit., *Histor.*, lib. II, pag. m. 484.

operis ab interioribus aulicis proditam, etc. (5). Il est très-possible qu'un historien soit assez modeste pour n'insérer pas dans son ouvrage, par occasion, les qualités glorieuses de ses ancêtres; mais il n'est presque pas possible que, faisant mention de son père ou de son grand-père, il les nomme tout simplement, et sans ajouter la charge très-importante qu'ils ont eue. Notre Suétone n'a garde d'oublier le tribunat de son père; à plus forte raison se serait-il souvenu du généralat de son grand-père: l'occasion le demandait nécessairement; car c'est à propos de la bataille de Bédriac qu'il a observé que son père commandait une légion pendant la guerre d'Othon et de Vitellius: or ce fut dans cette guerre que Suétone Paulin commanda les troupes d'Othon.

Un certain Sicco Polentonius avait dit, avant Muret, que Suétone Paulin est le père de Suétone l'historien. Outre cela il le fait auteur de quelques ouvrages qui ont été composés par celui-ci; il lui donne les livres *de Institutione Officiorum; de illustribus Scriptoribus, deque Historiâ ludicrâ*. C'est dans une Vie de Suétone que Pighius a insérée dans ses Annales (6), et qui ne vaut rien. Ce Polentonius était secrétaire de la ville de Padoue, au commencement du XV^e. siècle (7). Vossius (8) assure deux choses: 1^o. que Gesner prétend que Suétone Lénis ne diffère point de Suétone Paulin, et qu'il était père de Suétone l'historien, et auteur d'une Vie de l'empereur Othon; 2^o. que la Popelinière débite les mêmes faits. La Bibliothèque de Gesner, citée par Vossius, ne contient rien de semblable; mais voici ce que l'on trouve dans l'Abrégé que d'autres ont fait de cette Bibliothèque: *Suetonius Lénis, Suetonii Tranquilli pater, Lucii Othonis imperatoris Vitam descripsit; item librum de Institutione observatâ, et librum Prætorum* (9). On n'insinue rien là qui fasse entendre que l'on prétend que Suétonius Lénis et Sué-

tonius Paullinus sont la même personne. Voici les paroles de la Popelinière: *Suétone Lénis, père de Tranquille, décrit la Vie de L. Othon, empereur, et un livre des Préteurs* (10). Tout cela est faux.

Notez que Suétone, prenant le surnom de *Tranquillus*, retint tout le sens du surnom *Lénis*, que son père avait porté. Mais on ne saurait dire la raison qui l'engagea à préférer l'un à l'autre: il ne consulta peut-être que son oreille, que *Tranquillus* remplissait mieux.

(B) *Il perdit cette charge..... lors de la disgrâce de plusieurs personnes qui n'avaient pas eu pour l'impératrice les égards qu'elle méritait.*] Nous ne savons cela que par ce passage de Spartien: *Septicio Claro præfecto prætorii, et Suetonio Tranquillo epistolarum magistro, multisque aliis qui apud Sabinam uxorem, injussu ejus, familiarius se tunc egerant quam reverentia domûs aulicæ postulabat, successores dedit* (11). Voici de quelle manière M. de Tillemont a représenté le sens de ces paroles latines: « Adrien disgracia en » Angleterre beaucoup de personnes, » pour s'être conduites avec un peu » trop de liberté, sans son ordre, à » l'égard de l'impératrice Sabine, ce » que l'histoire n'explique pas davantage. Suétonius Tranquillus, qui » est sans doute l'historien, perdit » sa charge de secrétaire, etc (12). » Cela est tout-à-fait judicieux: nous verrons, dans la remarque des fautes de M. Moréri, que tout le monde n'a pas été aussi retenu que M. de Tillemont.

(C) *Il composa un fort grand nombre de livres.*] Servons-nous encore des expressions du même écrivain (13) « Suidas..... lui attribue divers ouvrages qui regardent cette » profession (14). Il remarque outre » cela qu'il avait fait un livre sur les » jeux des Grecs, deux sur les spectacles des Romains, deux sur les

(10) La Popelinière, Histoire des Histoires, liv. VI (et non pas V, comme cite Vossius), pag. 344.

(11) Ælius Spartian., in Vita Adriani, cap. XI, p. m. 102 tom. I Historiæ Augustæ Scriptor.

(12) Tillemont, Histoire des Empereurs, tom. II, pag. m. 418, à l'ann. 121.

(13) La même, pag. 486.

(14) C'est-à-dire celle de grammairien,

(5) Sueton., in Caligulâ, cap. XIX.

(6) Ad annum 818. Voyez Vossius, de Histor. latinis, pag. 134 et 167.

(7) Voyez Vossius, ibidem, pag. 804.

(8) Vossius, ibidem, pag. 135.

(9) Epitome Biblioth. Gesneri, pag. 769, edit. 1583.

» lois et les coutumes de Rome, un
 » sur la vie de Cicéron ou sur ses
 » livres de la République, un catalo-
 » gue des hommes illustres de Rome,
 » et les huit livres que nous avons
 » de l'Histoire des Empereurs. ^(*) Il
 » avait encore fait trois livres des
 » Rois, dont saint Paulin a depuis
 » fait un abrégé en vers. ^(*) Le livre
 » de l'Institution des Offices eité par
 » Priscien peut être l'ouvrage des
 » lois et des coutumes de Rome. Le
 » même Priscien cite jusqu'à huit
 » livres de lui sur les préteurs. On
 » lui attribue un livre intitulé, *de*
 » *Rebus variis*, où il traitait des cho-
 » ses qui regardent la grammaire.
 » ^(*) On voit par un assez grand
 » nombre d'auteurs qui ont allégué
 » ses ouvrages, qu'ils ont été fort
 » célèbres parmi les Grecs mêmes.
 » ^(*) Tertullien cite celui des *Spec-*
 » *tacles*, ^(*) et saint Jérôme celui
 » des hommes illustres, à l'exemple
 » duquel il a fait le sien. C'est appa-
 » remment de cet ouvrage que vient
 » ce qui nous reste aujourd'hui de
 » Suétone sur les illustres grammai-
 » riens, poètes, et orateurs. Il y
 » mêle quelques Grecs, mais qui ont
 » enseigné à Rome. »

(D) *Cette Histoire des douze pre-*
miers Empereurs est fort louée par
nos plus doctes humanistes.] C'est
 un tissu perpétuel de faits choisis et
 curieux, et rapportés d'une manière
 succincte, sans digressions, sans
 réflexions, sans raisonnemens. Il y
 règne un caractère de sincérité qui
 fait sentir, sans aucune peine, que
 l'auteur ne craignait rien et n'espé-
 rait rien, et que la haine ni la flat-
 terie ne conduisaient point sa plu-
 me. Il représente une infinité de
 vices selon toute leur laideur; mais
 c'est sans faire connaître qu'il aimât
 la médisance, et sans supprimer ce
 qu'il y avait de bon dans les person-
 nes dont il peint les crimes (15). Voilà
 de grands charmes pour les lecteurs
 de bon goût; pour ces lecteurs, dis-
 je, que rien ne choque davantage

que de remarquer qu'un auteur
 aime à médire, et qu'il rapporte les
 mauvaises actions, non pas tant afin
 d'apprendre ce qui s'est passé, qu'a-
 fin de nourrir l'humeur satirique qui
 le possède. Une infinité de lecteurs
 se soucient peu qu'un historien fasse
 éclater cette humeur, ou qu'il en
 paraisse exempt; il leur suffit qu'il
 médise: ces gens-là sans doute n'ont
 pas le cœur bien tourné, et ont l'es-
 prit faux: mais toutes choses étant
 égales d'ailleurs, je crois qu'ils aime-
 raient mieux une histoire qui pei-
 gne ingénument les méchans princes
 qu'une histoire que la malignité de
 l'auteur rendît suspecte. Ils peuvent
 donc se trouver d'accord avec les
 personnes de bon goût dans l'appro-
 bation de Suétone. C'est un écrivain
 qui a trouvé l'art de prévenir sur sa
 bonne foi, et c'est une grande mar-
 que qu'il écrivait sans passion. Voyons quelques-uns des témoigna-
 ges qu'on lui a rendus, et commen-
 çons par celui de l'éloquent Politien:
Hæc singula ita Suetonius hic noster
persecutus in sua Historiâ est, ut
præter explicandi scientiam, quâ
mirificè est usus, etiam diligentiam
nobis, fidemque, et libertatem suam
planè probaverit. Nulla in his libris
suspicio est gratiæ, nulla simultatis,
nihil studio dictum, nihil suppressum
metu, rebus ipsis data omnia, veritati
in primis servitum est, ut planè ap-
pareat ad perpetuam magis possessio-
nem (ut Thucydides ait) quàm ad
intuitum hoc opus, pugnamque præ-
sentem comparatum est. Nam qui
aut fœdis assentationibus, aut ma-
lignis obtreclatiunculis, supra quam
res ipsa postulet, quasi servire histo-
riam cogunt, ii mihi haud minùs eam
dehonestare videntur, atque ii, qui
Herculem ipsum depingant, Lydiæ
Omphalæ in muliebri et crocinâ tuni-
culâ famulantem (16)..... Hanc
in primis captare historicus laudem
debet, ut libertate usus maximâ in
scribendo, ut neque assentationi
quasi obnoxius, neque obtreclationi
quasi offensus, sed fidei servisse at-
que incorruptæ veritati existimetur,
ne quid in eo servile, neve quid ma-
lignius deprehendatur, sic ut nec ullis
conditionibus sollicitatus, neque mer-

(*) Auson., ep. 19, pag. 466.

(*) Suet. Prol.

(*) Prol.

(*) Tert. Spec., c. 5, p. 92, c.

(*) Hier. v. ill. præf., pag. 261, a.

(15) Voyez Bodin, dans sa Méthode de l'Histoire, chap. IV, pag. m. 65.

(16) Politianus, præfat. in Suetonium, folio m. b. 3.

modulâ cuiquam auctoratus, sed sui homo juris, rectus, atque intrepidus neutram in partem præponderet (17). *Tantum abest, ut hic noster quicquam vel metu, vel studio adductus, rebus ipsis detraxerit, ut Nervæ etiam, Trajani, Adrianique suæ ætatis imperatorum vitas tacere præoptaverit, quàm aut periculose de viventibus malè sentire, aut extollendo potentiores, parùm videri liber* (18). Joignons à ce bel éloge ce passage de Juste Lipse : *Suetonium Tranquillum non injuriâ commendo sæpè juventuti. Verba vides? Pura, tersa, propria. Filum totum orationis? Breve, nervosum. Rem ipsam? Utilis pariter et jucunda historia est: et, quod mihi caput, plena moris et doctrinæ antiquæ. Quis, obsecro, ritus publicus olim privatusque fuit, quem velut de industriâ non tangat? Quod munus, quis magistratus, quem non libet? Tangat et libet, dico. Non enim explicet: quod institutum ejus vetuit et ratio scribendi. At viam tamen latam sternit ad indagandum: et aures atque animum imbuat auditione aliquâ, imò cognitione* (19). Encore un témoin : *Suetonius vitas aliquot descripsit Augustorum. Fidem si spectes, nihil certius. Acumen scribentis si consideres, et prudentiam, nihil acutius, nihil prudentius. Verborum, quantum satis est, adhibet; copiam autem rejicit. Formulas fori et curiæ omnes servat in loquendo. Mirificus planè vir, et dignus, qui ab omnibus ametur et legatur* (20). Qui voudra voir un plus grand nombre de témoignages n'aura qu'à lire M. Hanckius au 1^{er}. tome de *romanarum Rerum Scriptoribus*, page 112 et 113, et au 11^e. tome, page 287 et 288. On peut voir aussi M. Pope Blount, à la page 104 du *Censura celebriorum Autorum*. Mais il est juste que l'on voie ici ce que les anciens ont reconnu de la candeur et de la sincérité de Suétone. Consultez la note (21).

(17) *Idem, ibidem, folio b 4.*

(18) *Idem, ibidem, folio b 5.*

(19) Justus Lipsius, *Electior., lib. II, cap. XVII*, pag. m. 811, tom. I *Operum*.

(20) Franciscus Robortellus, in *Litteris ad Joh. Bapt. Campegius*, tom. I, de *Populi romani Vita et Victu præmissis*.

(21) *Suetonius Tranquillus, emendatissimus et candidissimus scriptor Antonium et Vindicem*

Il ne faut pas dissimuler que la lecture de Suétone déplaît beaucoup à ceux qui veulent savoir les dates précises des événemens. C'est une chose qu'il a négligée; il n'a rien moins observé que l'ordre chronologique; cela n'était pas de son plan; et notez qu'il est excusable d'avoir choisi une méthode qui le dispensait de suivre cet ordre-là. On avait assez d'histoires où l'on trouvait tout de suite le règne des empereurs, selon le temps que chaque chose était arrivée. C'est pourquoi il ne jugea pas à propos de faire un ouvrage de même nature; il aima mieux s'attacher à faire connaître la vie des empereurs et leurs personnalités, et rassembler pour cela dans un chapitre ce qui concernait leurs mariages, et dans d'autres chapitres ce qui concernait leur éducation, ou leurs amitiés, ou leurs bâtimens, etc. C'était choisir ce qu'il y a de plus pénible dans les fonctions de l'histoire; car il est bien plus aisé de recueillir les matériaux des guerres, ou des autres affaires publiques, que le détail du palais; je veux dire les inclinations et les actions particulières du monarque; ce qu'il était en tant que mari, que père, que frère, que maître, qu'ami, qu'amant; quels étaient ses goûts, ses caprices, ses habits et ses repas, etc. Je suis sûr qu'un homme qui entreprendrait aujourd'hui l'histoire des papes, ou des empereurs, ou des rois de France, etc., selon le modèle de Suétone, en remontant comme lui aux cent cinquante dernières années plus ou moins, trouverait de grandes difficultés, et que s'il réussissait aussi bien que Suétone, il se ferait admirer, et qu'il passerait pour un excellent auteur d'anecdotes. Oh, qu'un tel ouvrage serait propre à enrichir le libraire!

(E) *Il y a des gens qui le blâment d'avoir écrit tant de choses qui font connaître le détail des actions impures de Tibère, etc.*] Muret est celui qui a déclamé avec le plus d'éloquence contre Suétone, à

tacuit, contentus eo quòd eos cursim perstrinxerat... Et de Suetonio non miramur cui familiare fuit amare brevitate. Vopiscus, in Firmo, pag. m. 691, tom. I Historiæ Aug. Script. Voyez-le aussi in Probo, pag. 639, où il le met parmi les historiens qui non tam disertè quàm verè memoriæ (res gestas) tradiderunt.

ce sujet-là, et il en vint jusqu'à dire que la lecture de cet historien est aussi à craindre pour les jeunes gens que celle des vers de Catulle et de Martial. Rapportons tout cet endroit de la harangue qu'il prononça dans le collège de Rome, le 4 de novembre 1580. *At Suetonium S. Hieronymus laudat. Magnum testimonium, si laudat. Non enim sanctitate tantum Hieronymus, sed et eruditione et iudicio præstitit. Quomodo igitur laudat? Eddem libertate scripsisse eum ait Cæsarum Vitas, quâ ipsi vixerunt. Non magna laus, si laus est: sed ego laudem esse non puto. Quid enim laudis habet, cum Cæsares in summâ licenciâ atque impudentiâ vixerint, orationis turpitudine, ipsorum flagitia æquidasse, quæque illi perpetuis tenebris operienda pâlitrant, ea nudis et prætextatis verbis in lucem et in aspectum hominum protulisse? Itaque nihil apud Suetonium frequentius legas, quàm exoletos, et spintrias et cellarios, et nubentem Neroni Sporum, Doryphoro Neronem; voces etiam, quas in illis flagitiis miserint, quasi hæc scire, posteriorum interesset: quorum commemoratione non scriptorum modò, sed ipsas chartas erubescere oportebat: cum hæc interim ita subtiliter ac particulatim persequitur, ut docere voluisse videatur. In Tacito nihil simile reperias. Talia aut præterit, aut ita significat, ut odisse et abhorrere videas, non, ut illum alterum, cupidè in eis immorari. Inter Vopiscos igitur, et Spartianos, et Lampridios, et ejusmodi Vitarum scriptores Suetonius emineat, illd se jactet in aulâ; hoc ceteris melior, quod ætatis beneficio, melius quàm illi latinè loquitur: ad Taciti quidem gloriam aspirare, aut se cum eo conferre si voluerit, omnium eruditorum convicio vapulabit. Equidem quod ad me attinet, Suetonii lectionem non minùs quàm Catulli aut Martialis adolescentibus perniciosam, etiam confirmatæ ætatis viris periculosam puto (22). Prenez garde qu'il fait une opposition entre Tacite et Suétone, afin de montrer que Tacite n'a point mérité de blâme vu sa précaution, ou de supprimer ces impuretés, ou de n'en*

(22) Muretus, orat. XVII, vol. II, pag. 347, 348, edit. Lips., 1672, in-8°.

parler qu'en général, et avec des marques de haine. Bodin avait déjà fait cette observation, pour mettre Tacite au-dessus de Suétone, qu'il reconnaît d'ailleurs moins blâmable que Lampridius: *Hoc fortassis improbari potest (Suetonius) quod foedissimas quasque principum libidines nimis studiosè consecatur, quas Corn. Tacitus omisit. Sed in eo genere longè à Lampridio superatur, is enim tot portenta novarum voluptatum ab Heliogabalo invecta describit, ut non magis ea narrare, quàm unicuique ad imitandum proponere videatur* (23). Mais Bodin et Muret n'oubliaient-ils pas la différence qui se trouve entre l'auteur d'une histoire de l'empire, et l'auteur d'une histoire de l'empereur? Celui-là ne doit toucher que légèrement au domestique du prince; il ne doit guère parler des rois qu'en tant qu'ils influent dans les affaires générales de l'état. Mais ceux qui composent l'histoire de la personne d'un monarque se doivent arrêter principalement à ses actions domestiques. Voilà pourquoi Suétone s'est cru obligé, plus que Tacite, à insister sur les personnalités des empereurs. Outre cela l'on peut assurer qu'il n'est pas vrai que Tacite se soit conduit de la manière que les censeurs de Suétone rapportent. Il exprime en termes très-forts les impuretés de ce temps-là, et je ne sais si, à proportion (24), il n'en parle pas autant que l'autre. Nous en pourrions mieux juger, si nous avions toute son Histoire de Caligula. La remarque de Muret, que le public n'a que faire de savoir tout ce détail de la débauche des empereurs, prouve trop; car on lui répondra qu'il n'importe point au public de savoir les particularités que Tacite nous raconte touchant Agrippine, qui provoquait à l'inceste son propre fils. Qu'avons-nous affaire, lui dira-t-on, du *Lasciva oscula et prænuntias flagitii blanditias*, que l'on trouve dans Tacite (25)? Vous devez, ou condamner cet his-

(23) Bodin, Method. histor., cap. IV, pag. m. 65.

(24) C'est-à-dire en considérant qu'il faisait l'histoire de l'empire romain, et que Suétone écrivait la vie des empereurs.

(25) Tacit., Annal., lib. XIV, cap. II.

torien, ou absoudre Suétone, et reconnaître que leurs fautes ne différaient que du plus au moins. Notez qu'Érasme, dont l'autorité doit bien valoir celle de Muret, ne juge pas que la description des infamies des empereurs dont Suétone a écrit l'histoire soit inutile au public. Il croit au contraire qu'elle peut servir d'épouvantail aux mauvais princes, et qu'il n'y a point de tyran qui pût sentir du repos, s'il considérait que sa mémoire serait un jour aussi exécrationnelle que l'est aujourd'hui celle d'un Caligula et d'un Néron. Ce fut dans la vue du bien public qu'il travailla à une édition de Suétone et des autres historiens qui nous ont laissé le détail des actions abominables des empereurs romains. Citons ses paroles; elles représenteront sa pensée plus amplement, et plus fortement que je ne l'indique : *Ex bonæ fidei scriptoribus super alias innumeras, hæc præcipua capitur utilitas, quòd non alia res æquè, vel bonorum regum animos ad res cum laude gerendas accendit, vel tyrannorum cupiditates cohibet ac refrenat, dum utrique cernunt horum litteris suam vitam omnem, mox in totius orbis, imò seculorum omnium theatrum producendam, et quidquid nunc vel in abdito patrant, vel ascito fuco prætexunt, vel metu dissimulari cogunt veriùs quàm ignorari, paulò post clarissimâ in luce sub oculi somnium traducendum; cùm jam metu pariter ac spe libera posteritas, nec ullo corrupta studio, magno consensu rectè factis applaudet, parique libertate his diversa explodet exhibilabitque. Nec enim arbitror quenquam tyrannum sic penitus omnem hominis sensum exuisse, ut vitam sibi jucundam ducat, si nôrit suum nomen apud posteros omnium ætatum ac nationum, tam invisum et execrabile fore, quàm est Neronis, Caligulæ, Heliogabali, Commodi, ad quorum mentionem, ceu portentorum veriùs quàm principum, nemo jam non despuit, non abominatur, non detestatur* (26). Un exemple que je m'en

(26) Erasme, epist. dedicat. Suetonii, Dionis Cassii, Spartiani, Capitolini, Lampridii, etc. Il dédia cet ouvrage à Frideric, électeur de Saxe, et au prince George, cousin de cet électeur. L'épître dédicatoire est datée d'Anvers, le 5 de juin 1517.

vais alléguer peut servir ici de confirmation. L'empereur Commode exposa aux bêtes un homme qui avait lu la Vie de Caligula composée par Suétone; et il en usa ainsi à cause qu'il était né le même jour que Caligula (27). D'où nous pouvons conclure qu'il prenait plus d'intérêt à la mémoire de Caligula qu'à celle des autres empereurs que l'historien a diffamés. Or, puisqu'en conséquence d'un intérêt dont les raisons étaient si frivoles il exerça tant de cruauté envers un lecteur, il est facile de comprendre que, pour rien du monde, il n'aurait voulu que l'on le traitât comme Suétone a traité Caligula. Il est donc vrai que les tyrans ne veulent pas que leurs infamies soient connues. Il est donc vrai que Suétone les peut inquiéter, et leur faire craindre qu'un jour leur mémoire ne soit aussi exécrationnelle que celle des empereurs dont il étale les débordemens.

Politien, plusieurs années avant Érasme, avait soutenu que les impudicités et les cruautés décrites par Suétone pouvaient servir à faire aimer les vertus contraires, et il alléguait la conduite des Lacédémoniens, qui pour faire haïr l'ivrognerie à leurs enfans, les régalaient du spectacle de l'ivresse de leurs esclaves. Lisez ses paroles, vous y trouverez aussi la conduite d'un musicien, qui pour mieux instruire ses disciples leur faisait entendre des gens qui chantaient très-mal : *Sed neque aut obscœnitatis apud hunc quisquam, aut crudelitatis exempla reformidet. Siquidem et Lacedæmonii (ut est apud Plutarchum) soliti etiam sunt per festos dies benè potos servos, atque ex eo parùm sui compotes quos illi Εἰλωτας vocabant, ostendere inter convivia, atque illo pacto docere adulescenteis, quantum in se mali ebrietas contineret. Et Thebanus Gismenias (28) bonos juxta malosque tibicines discipulis ostendens, hoc modo, aiebat, canere oportet, illo non oportet. Videlicet collatæ vitii virtutes,*

(27) Eum etiam qui Tranquilli librum vitam Caligulæ continentem legerat, feris objici jussit, quia eandem diem natalis habuerat quem et Caligula. Lamprid., in Commodio, cap. X.

(28) Il fallait dire Ismenias.

magis aliquantò, quàm si seorsùm inspexeris, dilucescunt (29).

M. de Tillemont a jugé comme Muret. (*) On cite de saint Jérôme, dit-il (30), que Suétone « est aussi » libre et aussi infâme dans sa narration que les princes dont il fait l'histoire l'étaient dans leur vie : en quoi il dément les éloges que Pline lui avait donnés : (**) et il a mérité qu'on dise de lui et de Lampride, qu'ils apprennent les plus grands crimes en les rapportant. » Je ne saurais lui passer toutes les parties de cet arrêt de condamnation ; car je suis très-persuadé que Suétone a pu écrire de cette manière, sans démentir les éloges que Pline lui avait donnés. Pline a dit que plus il le connaissait, plus il l'aimait à cause de sa probité, de son honnêteté, de sa bonne conduite, de son application aux lettres et de son érudition (31). La manière dont Suétone a particularisé les débauches des empereurs n'est nullement une preuve, ni qu'il aimât les impuretés, ni qu'il se plût à les décrire, ni qu'en général il y eût rien à désirer à sa probité et à son honnêteté. Cela fait voir seulement qu'il était fort ingénu et fort sincère, et qu'il croyait qu'un historien doit représenter naïvement et fidèlement tout ce qu'il a pu déterminer de véritable ; et pour peu qu'on se connaisse à deviner le caractère des auteurs par leur manière d'écrire, on peut juger que celui-ci ne faisait que suivre sa sincérité et son ingénuité naturelle, et qu'il ne cherchait point l'amusement ou le divertissement de son cœur. On doit même présumer qu'il eut en vue de punir le crime autant qu'un historien le peut punir, et de châtier la mémoire de ces monstres d'hommes en la transmettant aux siècles futurs, chargée de toute l'exécration dont

elle est digne, et qu'il crut que cela pourrait réprimer la brutalité un jour à venir. Il est certain que lui et Lampridius inspirent plus d'aversion et plus d'horreur pour les princes dont ils décrivent les déportemens abominables, que ne le font les historiens les plus prudes et les plus graves. Disons enfin que M. de Tillemont ne s'est pas assez servi de son jugement, lorsqu'il a voulu combattre par des conséquences vagues et tout-à-fait incertaines le témoignage précis et formel de Pline le jeune. Tenons-nous en à ce témoignage de l'un des plus honnêtes hommes de ce siècle-là ; et qu'on ne me dise pas qu'il l'a rendu dans une lettre où il demandait une grâce pour Suétone. Je sais bien qu'en telles rencontres on use de flatterie ; mais ne voit-on pas que Pline assure dans la même lettre qu'il y avait fort long-temps que Suétone était lié avec lui d'une amitié très-étroite ? Ce n'était pas un mensonge ; car d'autres lettres de Pline font voir que cela est vrai. Ce commerce étroit, cette familiarité de Suétone et de Pline n'aurait pas duré, si Suétone n'eût pas été tel que Pline le représente. J'ajoute qu'il ne reste point d'auteurs qui donnent la moindre atteinte à la vertu de Suétone ; car il faut compter pour rien ce que Domitius Caldérinus, grand hâbleur (32), a débité. Lisez ce passage : *Sinisteriora quædam de Suetonii moribus consecatur, Marii, nescio cujus, testimonium citans. Nos enim adulescenteis ipsum meminimus audire Domitium, cum diceret habere se peculiarem Marii Rustici librum, quem cæteris incoogitum secum de Gallia attulisset, qui tamen codex, ne extincto quidem illo, nunquam comparuit. Atque ego quidem studio incogniti mihi scriptoris incensus, etiam ad ipsius Domitii parentis Benaci lacus accolas accessi, omnemque ejus librorum suppellectilem scrutatus, Marium certè hunc rusticum invenimusquàm* (33).

Mettons ici la réflexion que la Mothe-le-Vayer a faite sur l'invective de Muret : « Il serait à souhaiter,

(29) Politianus, præf. in Suetonium, folio b 5.

(*) Voss. H. lat. l. 1, c. 31 p. 166.

(30) Tillemont, Histoire des Empereurs, tom. II, pag. 488.

(**) Ruald., v. Plut., c. 28, pag. 51, 2.

(31) Tillemont, la même, pag. 486. Les paroles de Pline, epistolâ XCV, lib. X, sont : Suetonium Tranquillum, probissimum, honestissimum, eruditissimum virum, et mores ejus sequutus et studia, jampridem, domine, in contubernium adsumsi : tantòque magis deligere cœpi, quantò hunc propius inspexi.

(32) Voyez, tom. IV, pag. 311, remarque (C) de l'article CALDÉRINUS.

(33) Politianus, in præfat. ad Suetonium, folio b 5.

» dit Muret, que nous n'eussions point
 » appris tant de débauches et tant
 » de vices honteux qu'ont pratiqués
 » les Tibère, les Néron et les Cali-
 » gula. Ce sont des ordures qui font
 » presque rougir le papier sur le-
 » quel Suétone nous le représente.
 » Et si ce que dit un ancien est vé-
 » ritable (*), qu'il n'y ait guère de
 » différence entre celui qui décrit
 » de semblables infamies avec soin
 » et celui qui les enseigne, à grande
 » peine pourrions-nous excuser Sué-
 » tone de s'en être acquitté de la fa-
 » çon qu'il a fait (34). Mais
 » comme nous avons déjà répondu
 » à de semblables objections dans
 » d'autres sections que celle-ci, y
 » a-t-il un seul de tous les historiens
 » de nom qui ne soit coupable, s'il
 » lui faut imputer à crime d'avoir
 » représenté les méchantes actions
 » qui font la plus grande et souvent
 » la plus considérable partie de sa
 » narration ? L'Histoire Sacrée mé-
 » me ne nous fait-elle pas voir des
 » parricides, des incestes, des ido-
 » lâtries et mille autres profanations,
 » parmi ses meilleurs exemples et
 » ses plus saintes instructions (35) ? »
 Il est difficile de bien répliquer à
 cette remarque, et je voudrais bien
 savoir ce qu'aurait pu dire contre
 cela le scrupuleux Tillemont. Il au-
 rait sans doute allégué des choses
 bien spécieuses, mais dont on aurait
 pu inférer que le plus ancien de
 tous les historiens et celui qui avait
 le plus de lumières, vu qu'il écri-
 vait par inspiration, ne devait ja-
 mais parler des filles de Loth ; car,
 dira-t-on, c'est enseigner indirecte-
 ment l'inceste dans des circonstances
 tout-à-fait affreuses. On inférerait
 aussi des raisons de cet auteur que
 l'histoire en général est condamna-
 ble (36), et qu'on eut grand tort
 de publier dans Paris le procès de la
 dame de Brinvilliers ; et que la rela-
 tion des conjurations est une chose
 à proscrire, puisque l'on y peut
 apprendre l'art de former des con-
 spirations, et d'éviter les fausses me-

sures qui ont fait échouer celle des
 Pazzi et plusieurs autres.

(F) *Il ne faudra pas oublier les
 fautes de M. Moréri.*] I. Le père de
 Suétone n'était pas *tribun de la troisiè-
 me légion*, mais de la treizième. II.
 La qualité de *secrétaire d'état* est
 trop forte pour Suétone ; il n'y a
 nulle apparence qu'il ait jamais eu
 un tel emploi ; sa charge ressem-
 blait sans doute à celle de ceux
 qu'on nomme aujourd'hui secré-
 taires du cabinet. Spartien l'appelle
magistrum epistolarum (37) : il par-
 la ainsi selon le style de son temps,
 si nous en croyons le docte Guthé-
 rius, qui soutient que le *magiste-
 rium epistolarum* ne fut créé qu'après
 l'empire d'Hadrien (38). III. Il ne
 fallait pas dire que Suétone perdit sa
 charge *à cause de quelques privautés
 qu'il avait avec l'impératrice Sabine*.
 Cette expression insinue trop claire-
 ment je ne sais quelles idées de ga-
 lanterie, qui ne sont point contenues
 dans les paroles latines de Spartien,
 le seul auteur qui nous apprenne la
 disgrâce de Suétone. On a vu ci-
 dessus (39) comment il s'énonce.
 M. Moréri (40) le cite après avoir
 débité que l'empereur Hadrien
*découvrit quelques galanteries que
 Sabine avait, et qu'il la fit empoison-
 ner*. Il est faux que Spartien dise
 cela ; et bien loin qu'il fasse enten-
 dre que ceux qui perdirent leurs
 emplois avaient été les galans de
 l'impératrice, il donne à connaître
 clairement qu'ils l'avaient traitée
 avec mépris. M. de Saumaise s'est
 étonné justement que l'on n'ait pas
 fait attention à ces paroles *injussu
 ejus*, qui marquent que la raison
 pour laquelle ces gens-là perdirent
 leur charges fut que sans l'ordre
 d'Hadrien ils s'étaient donné auprès
 de l'impératrice un trop grand air
 de hauteur et de familiarité (41).
 Si leur faute avait consisté dans quel-

(37) Spartianus, in Adriano, cap. XI, pag. m. 102.

(38) Gutherius, de Officiis Domus Augustæ, lib. III, cap. IV, pag. m. 438.

(39) Dans la remarque (B).

(40) Au mot Sabine.

(41) Qui impudicam familiaritatem intelligunt, non illi multum falluntur, ne tale quicquam cogitarent, poterat per illas duas voces fieri injussu ejus, si diligentius paulò attendissent. Salmasius, in Spart. Adr., cap. XI, pag. m. 102.

(*) Parum abest à docente qui talia narrat.

(34) La Mothe-le-Vayer, Jugement sur les principaux Historiens, pag. 230 du III^e. tome de ses Œuvres, in-12.

(35) Le même, pag. 231.

(36) Consérez ce que dessus, remarque (E) de l'article *Stronax* (Catherine) pag. 272.

que intrigue d'amour, l'historien n'eût pas dit *injussu ejus* ; car quelle impertinence ne serait-ce pas que de dire, l'empereur ôta leurs charges au préfet du prétoire, à Suétone et à plusieurs autres, parce qu'ils avaient eu des galanteries avec Sabine sans qu'il le leur eût commandé ? Ne serait-on pas extravagant si l'on supposait qu'en quelques rencontres il donna de pareils ordres ? Ne me répondez pas que d'autre côté l'on serait extravagant si l'on supposait qu'il ordonna quelquefois d'être incivil envers Sabine : cette supposition est très-bien fondée. Nous savons qu'il traitait sa femme comme une servante (42) ; d'où il est aisé de conclure qu'il permettait à ses officiers de la traiter durement et très-incivilement. Mais il y avait des bornes en tout cela ; il ne le permettait pas toujours ; il ne le permettait qu'à certaines gens, et il leur marquait jusqu'où cette permission se pouvait étendre. Les personnes qui perdirent leur emploi ne s'étaient pas contenues dans ces limites, voilà pourquoi l'historien s'est servi de l'expression *injussu ejus*, qui marque la véritable raison de la disgrâce, et qui exclut en même temps tout soupçon de galanterie. M. de Sanmaise (43) développe parfaitement bien ce petit mystère. Ce qu'il dit contre ceux qui veulent trouver ici des galanteries pouvait être confirmé par une raison à laquelle il n'a pas pris garde. Spartien immédiatement après ajoute que Sabine aurait été répudiée à cause de sa mauvaise humeur, si son mari eût été d'une condition privée, *Uxorem etiam ut morosam et asperam dimissurus (ut ipse dicebat) si privatus fuisset* (44) : pas un mot d'infidélité conjugale, ni d'aucune galanterie (45). Inférons de là que les officiers déposés n'étaient coupables que d'avoir brusqué Sabine dans ses mauvaises hu-

meurs. Son chagrin la rendait grondeuse et insupportable ; mais comme on savait que l'empereur la méprisait, et ne se souciait guère qu'on la respectât, on la grondait à son tour ; et l'on garda si peu de mesures sans avoir l'aveu du prince, qu'on s'attira une disgrâce. L'autre fait, que M. Moréri débite sous la citation de Spartien, se trouve réellement en quelque manière dans cet auteur, *Sabina uxor non sine fabulâ veneni dati ab Adriano defuncta est* (46), c'est-à-dire Sabine mourut, et ce ne fut pas sans qu'il courût quelque bruit qu'elle avait été empoisonnée par Hadrien. Mais M. Moréri ne laisse pas de se tromper ; car il veut que la découverte des galanteries ait été cause de l'empoisonnement de cette dame ; et cela serait très-faux, quand même on lui passerait qu'au temps de la disgrâce de Suétone on découvrit des galanteries. Il se passa bien seize ans entre la destitution de ce secrétaire et la mort de l'impératrice (47).

Continuons d'examiner le récit de M. Moréri. *Cette disgrâce particulière*, dit-il, *donna à Suétone la pensée d'écrire pour le public, et il composa la Vie des douze Césars.... Pline le jeune le pria de ne tarder plus de publier cet ouvrage, lui avouant qu'il le trouvait si achevé, qu'en le voulant polir davantage il (48) ne faisait que l'affaiblir.* Il y a là bien des fautes. IV. On n'a aucune preuve que la disgrâce de Suétone lui ait inspiré l'envie de travailler pour le public. V. Il y a donc beaucoup de témérité à marquer précisément qu'elle le détermina à travailler à l'Histoire des douze Empereurs ; car comme il a fait beaucoup de livres, il aurait pu composer pendant sa disgrâce, sans que nous pussions conclure qu'il composa un tel et un tel ouvrage. VI. Personne ne sait quels sont les livres que Pline le jeune l'exhortait à publier. Pourquoi donc assure-t-on qu'il l'exhorta

(42) *Hujus uxor Sabina dum propè servilibus injuriis afficitur ad mortem voluntariam compulsâ est.* Aurelius Victor, in Adriano.

(43) Salmasius, in Spart., Adr., cap. XI, pag. m. 102.

(44) Spartianus, in Adriano, cap. XI, p. 102.

(45) Réfutez par-là les fables que Brantôme a débitées contre Sabine, au I^{er}, tome des Dames galantes, pag. 118.

(46) Spartianus, in Adriano, cap. XXIV, pag. 204.

(47) Voyez Tillemont, Histoire des Empereurs, tom. II, pag. 418 et 450.

(48) Voilà un il mal placé. On dirait que M. Moréri prétend que Pline polissait et affaiblissait l'ouvrage de Suétone. Cette faute a été corrigée dans les éditions de Hollande.

à publier les douze Césars ? VH. Il faut bien aider à la lettre pour pouvoir dire qu'il *avoue qu'il les trouvait achevés*. Cela suppose qu'il a déclaré qu'il les avait lus, et cette supposition n'est pas nettement conforme à ce passage : *Patere, me videre titulum tuum; patere audire, describere legi, vœnire volumina Tranquilli mei* (49). Il est vrai qu'il venait de dire ce que M. Moréri a cité : *Perfectum opus absolutumque est; nec jam splendescit lima, sed atteritur*. Mais que sait-on s'il ne disait pas cela sur un préjugé d'ami ? VIII. En tout cas, s'il était vrai que Suétone n'eût écrit la Vie des douze Césars qu'après sa disgrâce, il serait très-faux que Pline le jeune eût pu se plaindre de sa lenteur à la publier (50); car sans doute il lui écrivit cette lettre sous l'empire de Trajan. Or Suétone ne perdit sa charge qu'en l'an IV ou V de l'empire d'Hadrien. IX. Enfin, au lieu de *Sicco Polemon*, il fallait dire *Sicco Polenton*.

Quelques-unes de ces fautes de M. Moréri ont été commises par la Mothe-le-Vayer, dans son Jugement sur les principaux Historiens (51). J'en suis surpris; car c'était un homme tout autrement docte que M. Moréri, et qui avait été guidé dans cet ouvrage par MM. du Puy, et secouru des livres de quatre grandes bibliothèques, celle du roi, celle de M. de Thou, la leur propre (52), et celle du cardinal Mazarin. Avec de si grands secours, il aurait dû faire un excellent livre, et il eût pu même sans cela se garantir des quatre fautes où il est tombé.

(49) Plin., epistolâ XI, lib. V.

(50) *Sum et ipse in edendo hœsitor, tu morâ tamen meam quoque cunctationem tarditatemque vicisti*. Idem, ibidem.

(51) La seconde, la troisième, la quatrième et la cinquième. C'est de lui que M. Moréri les a copiées.

(52) La Mothe-le-Vayer, préface du Jugem. sur les princip. Historiens.

SULACHA (a) (SIMON), religieux nestorien de l'ordre de Saint-Pacôme, se retira de l'obéissance de son patriarche, et

(a) Voyez la remarque (A) de l'article HÉBED-JÉSU, tom. VII, pag. 516.

s'unit à l'église romaine. Ceux qui comme lui avaient secoué le joug, l'élurent pour leur patriarche et l'envoyèrent à Rome, où le pape Jules III lui confirma le patriarcat, en 1552 (b). Sulacha fit sa confession de foi à Rome, qui fut traduite en latin par Madius, avec la lettre que ces nestoriens écrivirent à Jules III, pour le prier de confirmer l'élection qu'ils avaient faite de Sulacha, et pour lui demander sa protection contre une famille qui conservait depuis long-temps le patriarcat (c). Ce fut le sujet de leur division : plusieurs d'entre eux ne purent souffrir que cette charge demeurât toujours dans une même famille; or la famille qui en avait déjà joui plus de deux cents ans ne voulait point s'en dessaisir. Simon Sulacha, de retour en Orient, établit son siège patriarcal à Camramit, ville de Mésopotamie, et prit le titre de patriarche des Assyriens, et ordonna plusieurs évêques et archevêques. Les Turcs le firent mourir à la sollicitation des schismatiques. On élut pour son successeur un moine de Saint-Pacôme, qui se nommait Hébed-Jésu (d). J'en ai parlé sous ce nom-là, et sous celui d'Abdissi : ayez recours à ces articles. Fra-Paolo (e) insinue que par politique la cour de Rome fit grand bruit de cette ambassade des nestoriens, afin de soutenir sa ré-

(b) Petrus Strozza, de Dogmate Chaldæor. apud Aubert. Miræum, Polit. eccles., lib. II, cap. V.

(c) Voyez l'Histoire critique du Levant, par le sieur de Mony, chap. VII.

(d) Strozza, apud Miræum, Polit. eccl., lib. II, cap. V.

(e) Histoire du Concile de Trente, liv. V, au commencement.

putation en Europe par des fantômes *. Je rapporterai dans une remarque ce que dit cet historien (A).

* Leclerc ne voit là qu'une réflexion maligne de cet historien, passionné contre la cour de Rome.

(A) *Je rapporterai. . . . ce que dit cet historien.*] On trouve dans son ouvrage (1), que le pape reçut avec beaucoup de magnificence le patriarche que toutes les églises d'entre l'Euphrate et les Indes lui envoyaient; qu'il le fit sacrer évêque, et qu'il lui donna le *pallium* de sa propre main, dans un consistoire secret; qu'il le renvoya en son pays, et qu'il le fit accompagner par quelques moines qui entendaient le syriaque; qu'à Rome et par toute l'Italie l'on ne parlait que du nombre immense de chrétiens qui étaient en ce pays-là, et des grandes acquisitions que le saint siège y venait de faire; que l'on s'entretenait principalement du grand nombre d'églises qui était à Muzal (2), ville, disait-on, qui était l'ancienne Assur, située sur le Tigre, au voisinage de Ninive; qu'on mettait sous la juridiction de ce patriarche les villes du plus grand renom, Babylone, Tauris, Arbelle, où Darius fut vaincu par Alexandre, Ecbatane que d'autres nomment Séleucie, et Nisibe, et plusieurs provinces de l'Assyrie et de la Perse; que toutes ces choses furent imprimées et lues avec beaucoup de curiosité. Il y avait sans doute plus de faste que de réalité là-dedans; et c'était une chose bien entendue, selon la prudence humaine, que de faire sonner si haut le nom de tant de fameuses villes.

(1) Fra-Paolo, Histoire du Concile de Trente, liv. V, au commencement.

(2) La confession de foi de ce patriarche en compte dix-huit, dont quinze étaient tenues par les nestoriens, et trois par les jacobites. Voyez M. Amelot de la Houssaye, Traduction de Fra-Paolo, liv. V, au commencement.

— SULPICIA ou Sulpitia, dame romaine, fille de Sulpicius Paterculus, et femme de Fulvius Flaccus, obtint un hon-

neur insigne lorsqu'il fut jugé à propos de chercher quelque remède aux dérèglements impudiques que l'on remarqua parmi les femmes de Rome. Le mal fut jugé si grand, que l'on recourut à l'assistance céleste, et à ces ressources de religion qui suppléent le défaut des moyens humains. On fit consulter les livres de la Sibylle; et, sur le rapport des consultants, il fut ordonné par le sénat qu'un simulacre serait consacré à Vénus *Verticordia*, c'est-à-dire, *convertisseuse des cœurs* (A), afin que les femmes et les filles fussent plus facilement ramenées de l'impudicité à la chasteté. On destina à une femme très-vertueuse l'honneur de consacrer cette image de Vénus, et d'abord l'on choisit cent femmes entre toutes les autres, et puis dix entre ces cent, et on les vit s'accorder toutes à nommer Sulpicia à la fonction que l'on demandait. Cette dame fut donc reconnue pour la plus chaste de toutes (a). Nous rechercherons la date de ce fait-là (B): les auteurs l'ont trop négligé.

(a) Tiré de Val. Maxim., liv. VIII, chap. XV. Vous trouverez ses paroles dans la remarque (A).

(A) *Il fut ordonné par le sénat qu'un simulacre serait consacré à Vénus Verticordia. . . . Convertisseuse des cœurs.*] On trouve ce fait dans plusieurs auteurs, mais Valère Maxime est celui qui l'a le mieux circonstancié. *Merito*, dit-il (1), *virorum commemorationi Sulpitia, Ser. Paterculi filia, Q. Fulvii Flacci uxor, adjicitur. Quæ, cum senatus libris Sibyllinis per decemviros inspectis censuisset, ut Veneris Verticordiae simulachrum consecraretur,*

(1) Valer. Maximus, lib. VIII, cap. XV, num. 12, pag. m. 738.

quò facilius virginum mulierumque mentes à libidine ad pudicitiam converterentur; et ex omnibus matronis centum, et centum autem decem sorte ductæ, de sanctissimâ fœminâ judicium facerent, cunctis castitate prælata est. Pline dit la même chose en moins de mots, hormis qu'il ne marque pas le sujet de cette consécration, ni l'épithète de Vénus. *Pudicissima femina semel, matronarum sententiâ, judicata est Sulpicia Paterni filia, uxor Fulvii Flacci: electa ex centum præceptis* (2), *quæ simulacrum Veneris ex Sibyllinis libris dedicaret* (3). Solin a copié Pline selon sa coutume (4). Ovide n'a point parlé de notre Sulpicia, et au lieu d'un simple simulacre, il prétend que l'on fit bâtir un temple à Vénus *Verticordia*. Il n'oublie pas le sujet de cette nouvelle dévotion: il marque très-expressément que la ruine de la pudeur en fut cause.

Roma pudicitia proavorum tempore lapsa est: Cæciliam, veteres, consuluerunt animum.

Templa jubet Veneri fieri: quibus ordine factis,

Inde Venus verso nomina corde tenet (5).

Il est blâmable de n'avoir point rendu à Sulpicia l'honneur qu'elle méritait. La gloire qu'elle acquit alors est si grande, qu'il ne fallait pas s'en taire. Les autres dames se reconnurent inférieures en chasteté à celle-là. C'est un aven aussi glorieux pour elle, que le serait pour un brave la confession que cent autres braves feraient d'avoir moins de cœur que lui. Il est rare, dit-on, de voir des gens qui veuillent céder aux autres quant à l'esprit (6). Mais parmi les gens de guerre il est encore plus rare de vouloir céder en bravoure; les complimens mêmes sont là-dessus assez rares; et en général on voit peu de complimens où un hon-

(2) C'est-à-dire qui avaient déjà été choisies. Il faut lire *præceptis*, et non pas *præcipuis* comme il y a dans la plupart des éditions. Voyez Saumaise, in Solinum, pag. 54, et le père Hardouin, in Plin., tom. II, pag. 56 et 124.

(3) Plinius, lib. VII, cap. XXXV, p. m. 56.

(4) Solin., cap. I, pag. m. 12.

(5) Ovid., Fastorum lib. IV, vs. 157.

(6) *Aurum et opes et rura frequens donabit amicus:*

Qui velit ingenio cedere raruerit.

Mart., epigr. XVIII, lib. VIII.

nête homme se reconnaisse moins honnête homme qu'un autre, et une femme d'honneur moins pudique que les autres. Cette civilité est aussi rare parmi les femmes d'honneur que le saurait être parmi les femmes galantes de reconnaître la supériorité de beauté d'une rivale. Mais, en tout cas, les discours de civilité, et le langage complimenteur, ne tirent pas à conséquence pour les aveux juridiques et solennels; car s'il s'agissait de choisir pour une fonction honorable ordonnée par les magistrats, ou la plus honnête femme, ou le plus honnête homme de la ville, personne ne voudrait souffrir que les autres se prévalussent des complimens qu'on leur pourrait avoir faits. Chacun les révoquerait et voudrait avoir son jugement libre, et trouverait fort dur de reconnaître publiquement, qu'il est moins digne d'être choisi pour la fonction ordonnée. Il fallait donc que la vertu de Sulpicia fût bien éclatante, puisque cent dames romaines opinèrent en sa faveur dans une rencontre comme celle-là. Mais peut-être faut-il supposer que le sénat ordonna qu'aucune dame ne pourrait se donner à elle-même sa voix. Les auteurs n'ont pas bien développé les circonstances de cette affaire. Il semble qu'ils veulent dire que l'on commença par choisir au sort cent dames romaines, et qu'ensuite sur ces cent-là on en choisit dix au sort, et que toutes reconnurent que Sulpicia méritait de consacrer le simulacre. Cette conduite me paraît embarrassée; car pourquoi tirait-on deux fois au sort, si l'on voulait recueillir les suffrages des cent dames? J'aimerais mieux dire que d'abord on mit à part cent femmes dont la réputation était le mieux établie, et qu'après cela on les fit tirer au sort, afin que dix d'entre elles eussent la nomination de celle qui consacrerait le simulacre, et qu'on régla que personne ne se nommerait soi-même. Ainsi Sulpicia, par le suffrage de dix dames, aurait obtenu la préférence sur cent des plus estimées de toute la ville, et néanmoins aucune n'aurait déclaré formellement qu'elle se reconnaissait moins chaste que Sulpicia. Il y eût eu quelque dureté à exiger une telle

reconnaissance dans une pareille conjoncture.

On me dira peut-être que le sénat ne s'adressa guère bien ; car, selon les dogmes du paganisme, la déesse Vénus présidait également à l'amour illégitime et à l'amour légitime ; et c'était elle qui avait produit le débordement d'impudicité qu'on voulait faire cesser. Cette objection est nulle : le sénat savait très-bien ce qu'il faisait, et par la raison même que Vénus était la cause de ce désordre, il fallait recourir à elle ; car, selon la maxime de Caton, c'est à ceux qui ont causé les grands maux à les faire cesser (7). On pouvait attendre que Vénus, fléchie par la consécration de ce nouveau simulacre, et reconnue pour la maîtresse des cœurs, ramènerait le beau sexe dans le bon chemin, ou en cessant de lui donner de l'amour, ou en appliquant de l'amour à des objets légitimes. Le premier moyen n'est pas mauvais ; car combien y a-t-il de personnes qui peuvent faire la plainte que nous lisons dans un opéra ?

Mon cœur aurait gardé () sa première innocence,*

S'il n'avait jamais eu d'amour.

Le second moyen est très-bon : faites qu'elles aiment, pouvait-on dire à Vénus, nous le voulons bien ; mais faites qu'elles aiment légitimement. Retirez-les du désordre, ramenez-les dans la bonne voie. Elles sont comme des rivières qui se répandent hors de leur lit et qui inondent la campagne : faites rentrer dans leur canal naturel ces eaux débordées, c'est ce que nous vous demandons comme à la déesse *Verticordia*, *convertisseuse des cœurs*.

Je me souviens d'avoir lu dans Pausanias, qu'Harmonia, femme de Cadmus, consacra dans Thèbes trois statues de Vénus, la première à Vénus *Uranie*, la seconde à Vénus *Pandemos*, et la troisième à Vénus *Apostrophia* : la première était pour l'amour spirituel, la seconde pour le corporel, et la troisième avait pour

but l'éloignement des conjonctions extravagantes, comme vous diriez les incestes, etc. Ἔθετο δὲ τῇ Ἀφροδίτῃ τὰς ἐπωνυμίας ἢ Ἀρμονία· τὴν μὲν Οὐρανίαν ἐπὶ ἔρωτι καθαρῷ καὶ ἀπυλλαγμένῳ πόθου σωματίων. Πάνδημον δὲ, ἐπὶ ταῖς μίξεσι· τριτὴν δὲ Ἀποστροφίαν, ἵνα ἐπιθυμίας τε ἀνόμου καὶ ἔργων ἀνοσίων ἀποσρέφῃ τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων. *Cognomina imposuit Harmonia Urania, purum significans, et corporum cupiditate vacantem amorem; Popularis, ob venerios congressus: jam verò Apostrophia numen coli instituit (id est aversatricis) quo ab ex lege cupiditate et incestis stupris hominum genus averteret* (8). Vous voyez que les Romains avaient pu apprendre des autres nations à honorer Vénus sous le titre de *Verticordia* ; car il n'y a pas une grande différence entre ce titre et celui d'*Apostrophia* ; l'un renferme la notion de *convertisseuse* et l'autre celle de *détourneuse*.

(B) *Nous rechercherons la date de ce fait-là.*] On trouve perpétuellement les occasions de se plaindre de la négligence chronologique des anciens auteurs. Épluchez tant qu'il vous plaira toutes les paroles d'Ovide et de Valère Maxime, et de Plinie, et de Solin, vous n'y trouverez quoi que ce soit qui vous apprenne en quel temps se fit la consécration de cette image de Vénus. On peut déterrer ce temps-là par le moyen de Julius Obséquens, qui parle (9) d'un certain prodige arrivé sous le consulat de Marcus Acilius et de Caius Portius, c'est-à-dire, selon les fastes de Sigonius, l'an de Rome 639. La fille d'un chevalier romain fut frappée de la foudre, et l'on trouva que sa langue était sortie par l'endroit qu'on ne nomme pas. On consulta les devins, et ils répondirent que les filles et les chevaliers étaient menacés d'infamie (10). La menace eut son effet ; car on punit en même temps trois vestales qui avaient eu des galanteries avec quelques chevaliers romains. Ce fut alors que l'on fit bâtir

(7) Τῶν γὰρ αὐτῶν εἶναι καὶ ποιεῖν τὰ μεγάλα κακὰ, καὶ παύειν. *Nam eorundem esse et facere magna mala, et comprimere.* Plutarch., in Catone minore, pag. 184, D.

(*) Quinault a dit *encor*, et non pas *gardé*. REM. CRIT.

(8) Pausan., lib. IX, cap. XVI, pag. 742.

(9) Julius Obséquens, in libro de Prodigis, num. 97, pag. 51.

(10) Il faut noter que cette fille était à cheval lorsque la foudre tomba sur elle.

un temple à Vénus Verticordia (11). Notez que depuis l'an 639 de Rome jusques au temps que la république passa au pouvoir de Jules César, la corruption des mœurs, et nommément la luxure ne firent que croître, et ainsi le simulacre que la chaste Sulpicia avait consacré ne produisit rien de bon. Voyez la note (12).

(11) *Tres uno tempore virgines vestales nobilissimas, cum aliquot equitibus romanis, incesti penas subierunt. Aedes Veneri Verticordiae facta. Idem, ibidem.*

(12) *Le mal s'augmenta depuis César, au lieu de décroître. Voyez ce que je cite de Sénèque dans la remarque (H) de l'article VAYEN, tome XIV.*

SULPITIUS (JEAN), surnommé *Vérulanus* à cause, si je ne me trompe, qu'il était natif de *Verulum* (a), ville de la Campagne de Rome, s'attacha aux belles-lettres avec assez de succès. Il florissait vers la fin du XV^e. siècle. Son commentaire sur la Pharsale de Lucain n'était pas mauvais pour ce temps-là. Il fit imprimer Végèce avec deux autres traités, *de re Militari* (b). Il publia quelques vers latins *de Moribus*, et *Prælua grammatica*. Je ne crois point qu'il le faille distinguer du Sulpitius qui enseignait dans le collège de Rome, sous le pontificat d'Innocent VIII, et qui commença à rétablir l'usage de la musique sur le théâtre (A), de sorte qu'on le peut considérer comme le premier auteur des opéras. Il est aussi le premier qui ait publié Vitruve.

Son livre *de Moribus* fut traduit en vers français par Pierre Broé (c), natif de Tournon sur le Rhône. La Croix du Maine (d),

(a) *Veroli* en italien.

(b) *Æliani et Frontini*. Voyez la Biblioth. de Gesner, folio 457.

(c) Du Verdier, Biblioth. franç., p. 1000, le nomme Brohe.

(d) Biblioth. française, pag. 388.

qui m'apprend cela, met à l'an 1555 l'impression de cette version, chez Macé Bonhomme, à Lyon, et il appelle l'auteur de l'original, *Jean Sulpice de Saint-Alban*, dit *Vérulanus*.

(A) *Qui commença à rétablir l'usage de la musique sur le théâtre.* J'avoue ingénument que j'ignorerais cela, si je ne l'avais lu dans un ouvrage du jésuite Ménestrier. Voici tout le passage (1) : « Ces restes de » musique dramatique, qui s'étaient » conservés dans l'église, servirent » à la rétablir, ya deux cents ans; et » Rome, qui l'avait comme perdue, » pour donner à la récitation et à » la déclamation des acteurs ce que » les Grecs donnaient au chant et à » l'harmonie, la fit paraître sur le » théâtre vers l'an 1480, comme je » l'apprends de Sulpitius, en l'épître » dédicatoire de ses Notes sur Vitruve » qu'il présenta au cardinal Riari, » camerlingue de l'église, et neveu » du pape Sixte IV.... Sulpitius louant » la magnificence de ce cardinal, » qui avait fait bâtir dans Rome, et » aux environs de Rome, de superbes palais, le sollicite de faire » dresser des théâtres publics pour » les représentations de musique » dont Sulpitius se dit être le restaurateur, ayant fait voir à Rome, depuis peu d'années, ce qu'elle n'avait plus en usage depuis plusieurs siècles. Il dit à ce cardinal, dans cette épître, que Rome attend de lui un théâtre pour ces actions, parce qu'il en a déjà donné une fois le plaisir au peuple, sur un théâtre mobile dressé au milieu d'une place, et d'autres fois dans le château Saint-Ange, pour divertir le pape, et dans son palais, pour quelques cardinaux. *Tu enim primus tragœdiæ quam nos juvenutem excitandi gratia et AGERE et CANTARE * primi hoc*

(1) Ménestrier, des Représentations en musique, pag. 155, 156. Ce livre fut imprimé à Paris l'an 1681.

* L'auteur des Observations insérées dans la Bibliothèque française, XXX, pense que ces mots *agere et cantare* ne peuvent raisonnablement être expliqués de l'action entière de la pièce, mais seulement du prologue, des chœurs et intermèdes; autrement ce n'aurait pas été la pratique ancienne rétablie, mais une introduction nouvelle.

» ævo docuimus (nam ejusmodi ac-
 » tionem jam multis sæculis Roma
 » non viderat), in medio foro pulpi-
 » tum ad quinque pedum altitudinem
 » erectum pulcherrimè exornasti.
 » Eamdemque postquam in Hadria-
 » ni mole divo Innocentio spectante
 » est acta, rursus intra tuos penates
 » tanquam in mediis Circi caved toto
 » consessu, unibraculis tecto admissis
 » populo, et pluribus tui ordinis spec-
 » tatoris honorificè excepisti. Tu o-
 » tiam primus picturatae scenæ fa-
 » ciem, quum Pomponiani (2) comæ-
 » diam agerent nostro sæculo osten-
 » disti: quare à te theatrum novum tota
 » urbs magnis votis expectat. » Le père Ménestrier se trompe quand il dit que ce passage latin est tiré de l'épître dédicatoire des Notes de Sulpitius sur Vitruve. M. du Francastel, garde de la bibliothèque Mazarine, m'a fait la grâce de m'envoyer quelques éclaircissemens touchant l'ouvrage où se trouve cette épître dédicatoire, et je sais par-là que c'est un Vitruve (3) sans aucune note sur le texte, et sans aucune variété de leçons. Il est sans chiffres et même sans signature. On n'y a marqué, soit au commencement, soit à la fin, ni le lieu ni le temps de l'impression, ni le nom de l'imprimeur. L'avis au lecteur et l'épître dédicatoire sont sans date. Cet avis contient ceci entre autres choses : *Jo. Sulpitius Lectori salutem.... Collatis multis id genus libris et imprimis uno nostri Delii manu satis accuratè perscripto, eum mihi laborem assumpsi ut quantum per plurimas occupationes meas fieri posset, redderem unum imprimendorum archetypum adeò emendatum, ut parvus labor cuivis alteri ejusdem rei studioso relinqueretur. Quod si fidelis ut spero librarius fuerit et cum his impressis scripti calamis conferentur, facile fides nostra et diligentia apparebit.... Primus hoc in stadio curro et ad certamen vid jam liberaliter stratâ reliquos inter se excito.* Voici le commencement de l'épître dédicatoire : *Raphaëli Riario cardinali sanctæque Ro. Ecclesiæ camerario, Jo. Sulpitius felicitatem. Quicquid curæ, studii, vigiliarum, et operæ in emendando*

(2) C'est-à-dire les écoliers de l'académie ou du collège de Pomponius Lætus.

(3) Un très-petit in-folio.

et vulgando Vitruvio posui.... tuæ dedico amplitudini. On voit dans la suite le passage que le père Ménestrier rapporte. Cette édition de Vitruve ne peut pas être de l'an 1480; car elle fut donnée sous Innocent VIII, qui siégea depuis l'an 1484 jusqu'en 1492. Voici quelques termes de l'épître dédicatoire, qui font voir qu'elle fut écrite vers les dernières années de ce pontificat : *Innocentius imposito bellis fine, prætorio suburbano peracto, agilitatis certaminibus et equitum concursionibus, dotatibusque et sumptuariis legibus revocatis.... Tum Floræ campus, tum Circus Flaminius lateribus aptissimè sternitur.... de Gymnasio nostro convertendo et magnificè construendo (quod utinam præoccupasse sibi enim quotidiana omnium disciplinarum eduntur spectacula) prudentissimi reformatores jam inière consilium (4).*

Concluons de tout ceci, que le père Ménestrier ne caractérise pas bien cet ouvrage de Sulpitius : il le donne pour des Notes sur Vitruve publiées vers l'an 1480*.

Notez que cette édition de Vitruve n'est guère connue. On en sera convaincu si l'on examine cet extrait de la lettre que M. du Francastel m'a fait l'honneur de m'écrire. Je l'insère ici avec d'autant plus de plaisir, que je suis très-assuré que ceux qui aiment l'histoire des livres le trouveront très-curieux : « Pour approfondir davantage ce point, j'ai lu toutes les préfaces, les épîtres dédicatoires, et autres prolégomènes, qui sont à la tête de tous les Vitruves de la bibliothèque Mazarine, tant des textuaires que des commentés, en latin, en italien, et en français. Il est surprenant qu'il n'y est fait aucune mention de ce *Jo. Sulpitius*, ni de son édition, qui doit être la première de toutes. La plupart même des commentateurs ou des éditeurs se don-

(4) Je suis redevable de tous ces passages à M. du Francastel, garde de la Bibliothèque Mazarine.

* L'auteur des Observations citées ci-dessus, prend le parti du père Ménestrier. Il suffit que le fait dont il parle soit antérieur à l'édition de Vitruve par Sulpitius. Il le rapporte à l'année 1480; et l'on ne peut nier qu'il soit antérieur à l'édition, puisqu'il en est question dans l'épître dédicatoire.

» nent la gloire d'y avoir travaillé
 » les premiers. M. Perrault, qui dans
 » la préface de sa traduction fran-
 » caise du Vitruve rapporte les noms
 » de ceux qui ont donné, traduit
 » ou commenté cet auteur, ne dit
 » rien de Sulpitius. J'ai vu les édi-
 » tions de Jocundus, de Philander,
 » de Daniel Barbarus, de Césariano,
 » et de Caporali, outre celle de M.
 » Perrault, lesquelles sont dans no-
 » tre Bibliothèque. J'ai découvert
 » encore une autre chose touchant
 » un *Hiero. Advocatus Ambrosii*
 » *JCti. F.* C'est dans une lettre de
 » Johannes Britannicus Brixianus, à
 » cet *Advocatus*, où il lui parle
 » ainsi : *Fecisti tuâ industriâ, stu-*
 » *dio, et labore, ut Vitruvius, de*
 » *architecturâ, qui jam tot sæcu-*
 » *lis in lucem caput suum proferre*
 » *non audebat, qui ex omni parte*
 » *mancus, lacerus, mutilatum se*
 » *sentiebat, nunc politus, purus,*
 » *integer huc et illuc gestiat mea-*
 » *re, omnibus carus occurrat,*
 » *omnibus gratus excipiatur.....*
 » Cette lettre est imprimée à Venise
 » en 1493. Après avoir vu les Vitru-
 » ves, sans y rien trouver qui pût
 » faire connaître qui était ce *Jo. Sul-*
 » *pitius*, j'ai cru qu'en lisant toutes
 » les préfaces, etc. des ouvrages du
 » Vérulanus qui sont dans notre bi-
 » bliothèque, j'y pourrais découvrir
 » quelque chose, supposé que ce fût
 » lui qui eût fait les Notes en ques-
 » tion ; mais c'a été inutilement, car
 » cet auteur n'en fait aucune men-
 » tion dans sept ou huit ouvrages
 » que j'ai vus (5) ».

(5) Lettre de M. du Francastel, écrite de Paris le 11 de décembre 1699.

SURENA, général des Parthes dans la guerre contre les Romains commandés par Crassus, l'an de Rome 701, était le second (a) après le roy, tant en noblesse qu'en richesse et reputation ; mais en vaillance, suffisance et expérience au fait des armes, il était le premier personnage

(a) Plutarch., in Crasso, pag. 556 : j'emploie dans tout le texte de cet article la traduction d'Amyot, en y retouchant quelque chose.

qui fust de son temps entre les Parthes ; et au reste en grandeur et beauté de corps il ne cédaît à nul autre. Quand il marchoit par les champs avec son train seulement, il avoit bien tousjours mille chameaux à porter son bagage, et deux cents chariots de concubines, et mille hommes armez de toutes pièces, et d'autres armez à la légère encore davantage, de sorte qu'il faisoit en tout de ses sujets et vassaux plus de dix mille chevaux. Il avoit par succession héréditaire de ses ancêtres le privilège de mettre le premier le bandeau royal ou diadème à l'entour de la teste du roy, quand il estoit déclaré roy, et outre cela il avoit remis en son royaume le roy Orodes, qui regnoit alors, et qui en avoit esté déchassé, et lui avoit conquis la grande cité de Seleucie, ayant esté le premier qui avoit monté sur les murailles, et ayant renversé de sa propre main ceux qui les defendoyent. Et quoiqu'il n'eust pas encore trente ans, si estoit-il tenu pour homme tres-sage, de bon sens et de bon conseil, qui furent les moyens par lesquels il defit Crassus, lequel par son audace et son outrecuidance du commencement, et depuis par la crainte et l'espouventement où le reduisirent ses malheurs, se rendit facile à surprendre, et exposé à toutes sortes d'embuscades. On se servit de beaucoup de stratagèmes contre les Romains, et outre cela les Parthes se battirent avec beaucoup de vigueur. Mesmement (b) Surena, qui estoit le plus bel

(b) Là même, pag. 557.

homme et le plus grand de toute l'armée, et estimé aussi hardi et aussi vaillant de sa personne qu'il y en eust point, encore que la délicatesse de sa beauté, qui tenoit un peu de l'effeminé, ne promist pas une telle fermeté de courage, pource qu'il se fardoit le visage (A), et portoit les cheveux mes-partis en greve à la guise des Medois, quoique les autres Parthes laissassent encore croistre leurs cheveux à la manière des Scythes, sans les agencer ni peigner aucunement, pour en estre plus effroyables à voir à leurs ennemis. Le succès de la bataille lui fut glorieux, mais il ternit sa gloire par la perfidie dont il se servit en demandant de s'aboucher avec Crassus pour la conclusion d'un traité de paix (c). Il fit des honnêtetés à ce général romain, il lui engagea sa parole, et l'assura que l'accord était conclu entre les Parthes et les Romains, et qu'il ne s'agissait plus que de s'avancer jusqu'à la rivière pour le mettre par écrit. Crassus voulant envoyer chercher un cheval, Suréna lui dit que cela était superflu, puisque le roi Orodes lui en donnait un. On fit monter Crassus sur ce cheval, et on lui coupa la tête fort peu après. On ajouta l'insulte et la moquerie à cette déloyauté (B); mais Suréna ne jouit par fort long-temps du plaisir de la victoire, le roi des Parthes en fut jaloux, et le fit mourir (d).

(c) Plut., in Crasso, pag. 562, 563.

(d) Idem, ibidem, pag. 565.

(A) *Encore que la délicatesse de sa beauté, qui tenoit un peu de l'effeminé, ne promist pas une telle fer-*

meté de courage, pource qu'il se fardoit le visage.] Généralement parlant, les hommes qui se piquent de beauté, et qui recourent à l'artifice pour relever l'éclat de leur teint, et qui consultent beaucoup leur miroir afin que la symétrie de leurs cheveux et de leur frisure soit plus capable de charmer les femmes, ne sont point propres à la guerre. Ce sont des damerets et des mignons de couchette : les ruelles, les festins, le bal, sont les lieux où ils se signalent; les fatigues de l'armée ne leur conviennent point, elles demandent des gens qui ne craignent pas le hâle. La bravoure inspire plutôt la passion de faire peur aux ennemis par un air soldat, que celle de plaire aux femmes par un air muguet. Mais nous avons ici une exception à cette règle générale. Suréna se montre dans le combat un très-vaillant homme, il s'acquitte de tous les devoirs d'un chef d'armée avec toute la vigueur et avec toute l'application imaginable, et néanmoins il se farde, et il a un très-grand soin de ses cheveux. Cela me fait souvenir d'un lieu commun qui est fort contraire à la pratique de César. On donne ordinairement pour une maxime de guerre, qu'il ne faut point laisser goûter aux soldats les douceurs d'une vie délicieuse, que c'est le moyen de les énerver et de les acoquiner; et l'on cite entre autres exemples la faute que fit Annibal après la bataille de Cannes. Il donna des quartiers d'hiver à son armée dans des lieux où elle s'accoutuma à une vie voluptueuse, et où les vins, les bains, la bonne chère et les femmes, firent perdre à ses soldats la vigueur martiale qui les avait rendus si terribles. Les délices de Capoue furent pour lui ce que la bataille de Cannes avait été pour les Romains (1). *In hybernâ Capuam concessit. Ibi partem majorem hyemis exercitum in tectis habuit, adversus omnia humana mala sæpè ac diù durantem, bonis inexpertum atque insuetum. Itaque quos nulla mali vicerat vis, perdidere nimia bona ac voluptates immodicæ : et eò impensius, quò avidius ex insolentiâ in eas se immergerant. Somnus enim et vinum, et epu-*

(1) Titus Livius, ubi infra, pag. 376. Florus, lib. II, cap. VI.

læ, et scorta balneaque, et otium consuetudine indies blandius, ita enervaverunt corpora animosque, ut magis deinde præteritæ eos victoriæ quum præsentis tutarentur vires : majusque id peccatum ducis apud peritos artium militarium haberetur, quàm quòd non ex Cannensi acie protinus ad urbem Romam duxisset. Illa enim cunctatio distulisse modò victoriam videri potuit : hic error vires ademisse ad vincendum. Itaque herculè, velut si cum alio exercitu à Capuâ exiret, nihil usquàm pristinæ disciplinæ tenuit. Nam et redierunt plerique scortis impliciti et ubi primum sub pellibus haberi coepti sunt, viaque et alius militaris labor excepit, tyronum modò corporibus animisque deficiebant : et deinde per omne æstivorum tempus magna pars sine comæatibus ab signis dilabebantur : neque aliæ latebræ, quàm Capua, desertoribus erant (2). La maxime que l'on fonde sur de tels exemples fut négligée par Jules César, et il n'eut point lieu de se repentir de ne l'avoir pas suivie. Il permettait à ses soldats, après une grande victoire, toutes sortes de débauches, et il avait accoutumé de dire qu'ils pouvaient se battre très-bien lors même qu'ils étaient parfumés. Nonnunquàm post magnam pugnam atque victoriam, remisso officiorum munere, licentiam omnem passim lasciviendi permittebat : jacitare solitus, milites suos etiam unguentatos benè pugnare posse (3).

Je crois que notre Suréna était du nombre de ces personnes dont j'ai donné deux exemples dans l'article d'Henri IV (4). Ils s'abandonnent aux plaisirs, et il les quittent absolument, selon la diversité des conjonctures : voluptueux et paresseux au souverain point, lorsqu'il n'y a rien à faire ; vigilans et laborieux sans nul relâche, lorsqu'il est très-nécessaire d'agir. Mécénas, si nous en croyons Velléius Paterculus, travaillait extrêmement lorsqu'il le fallait ; mais quand les affaires n'étaient point

pressantes, il s'abandonnait à la paresse et aux délices, comme le plus efféminé de tous les hommes. C. Mécénas, vir, ubi res vigiliam exigeret, sanè exsomis, providens, atque agendi sciens ; simul verò aliquid ex negotio remitti posset, otio ac molli-tis penè ultra feminam fluens (5). Ce que le même historien dit de Lucius Pison n'approche pas de cela, et sert néanmoins d'exemple pour le caractère dont je parle ici. De quo viro hoc omnibus sentiendum ac prædicandum est, esse mores ejus vigore ac lenitate mixtissimos, et vix quemquam reperiri posse, qui aut otium validius diligat, aut facilius sufficiat negotio, et magis, quæ agenda sunt, curet sine ullâ ostentatione agendi (6). C'est-à-dire, selon la version de M. Doujat, « Chacun doit être persuadé, et pu- » blier de lui qu'il y a dans ses » mœurs un parfait mélange de vi- » gueur et de bonté ; qu'il serait fort » difficile de trouver personne qui » aime plus fortement le repos, ni » qui soit plus capable de s'acquit- » ter sans peine des grandes affaires, » ou qui s'applique avec plus d'ar- » deur aux choses où il faut agir, » sans toutefois affecter de faire pa- » raître qu'il agisse. » Il dit à peu près la même chose de Sentius Saturninus : « C'était un homme doué » de plusieurs vertus, laborieux, » dispos, de grande prévoyance, qui » savait, et qui supportait égale- » ment les devoirs et les fonctions » militaires ; mais qui, en revanche, » toutes les fois que les affaires lui » donnaient un peu de relâche, en » abusait amplement, et jusqu'à l'ex- » cès ; en sorte pourtant qu'il pouvait » passer plutôt pour magnifique et » de bonne humeur, que pour dé- » bauché ou fainéant. » Vous trou- » verez à la note l'original de cette ver- » sion de M. Doujat (7). Nous trouvons dans Tacite un général (8) qui était de cette trempe. Ce fut celui qui con-

(2) Titus Livius, lib. XXIII, pag. m. 362. Voyez aussi pag. 377, où Marcellus encourage ses soldats par la considération de la lâcheté que les délices de Capoue avaient produite dans les soldats d'Annibal.

(3) Sæton., in Cæsare, cap. LXVII.

(4) Remarque (A), à l'alinéa, tome VIII.

(5) Vell. Paterculus, lib. II, c. LXXXVIII.

(6) Idem, ibidem, cap. XCVIII.

(7) Virum multiplicem in virtutibus, navum, agilem, providum, militariumque officiorum patientem ac peritum pariter, sed eundem, ubi negotia fecissent locum otio, liberaliter lautèque eo abutentem ; ita tamen, ut eum splendidum ac hilarem potius, quàm luxuriosum aut desidem diceret. Idem, ibidem, cap. CV.

(8) Licinius Mucianus.

tribua le plus à faire tomber la couronne impériale sur la tête de Vespasien. C'était un homme trop voluptueux dans le loisir, et fort actif dans un temps d'affaires (9). Voyez aussi ce que dit le même Tacite, d'un Crispus Sallustius, au chapitre XXX du III^e. livre des Annales. Il n'y a personne qui ignore la dissolution de Démétrius; elle était du plus haut degré, et cependant ce fut un prince qui en temps de guerre renonçait à ses plaisirs, pour s'appliquer tout entier à ses grandes entreprises. Entendons sur cela le témoignage de Plutarque. Il dit (10) qu'Antigonos *estant devenu inhabile aux exercices et travaux de la guerre à cause de sa vieillesse, et de la grosseur de son corps, usoit de son fils en son lieu, lequel tant pource qu'il estoit heureux, comme aussi pour l'expérience qu'il avoit jà acquise, conduisoit bien et sagement ses plus grandes affaires. Et ne s'offensoit point son père pour les insolences, superfluites de despende et yvrongneries qu'il faisoit ordinairement : car quand il y avoit paix, il estoit desordonné en tous ces vices là; et si tost comme il estoit sorti hors d'affaires, il s'abandonnoit dissoluement et se laissoit aller à toutes sortes de voluptez; mais en temps de guerre, il estoit sobre et chaste comme ceux qui le sont naturellement..... Demetrius s'adonnoit totalement à une seule chose pour un temps, tantost à prendre son plaisir, tantost aux affaires et à choses de consequence, et usoit tousjours de l'un seul en extrémité, sans le mesler avec l'autre, et si n'estoit pour cela de rien moins provident à faire tous apprests et toutes provisions pour la guerre, ains s'il estoit sage et vaillant capitaine pour bien conduire une armée, il estoit encore plus soigneux et plus diligent à la preparer et mettre sus : car il vouloit qu'il y eust de toutes choses nécessaires, plus qu'il n'en faudroit quand ce viendrait au besoin* (11). Joignons à ceci une observation du même auteur, suivie d'un fait qui se rapporte

à la matière que nous traitons. « Artaxerxes..... par effet monstra lors clairement que la couardise et lascheté de cœur ne procede point des délices, pompes et superfluites comme aucuns estiment, croyans que c'est ce qui amollist le courage des hommes, ains vient d'une basse, vile et mauvaise nature qui s'attache ordinairement plustost à suivre la mauvaise opinion que la bonne; car ny les joyaux d'or, ny la robe royale, ny les autres bagues et ornemens que ce roy avoit tousjours à l'entour de sa personne jusques à la valeur de douze mille talens, comme l'on dit, ne l'empeschoient point de travailler et de prendre peine lors autant que le moindre homme de son ost: car il marchoit lui-mesme le premier à pied, portant sa trousse en escharpe sur les espaules, et son bouclier en son bras, et cheminoit à travers montagnes roides et aspres, de manière que les soldats voyans le courage et la peine que le roy mesme prenoit, en cheminoient si legement, qu'il sembloit qui eussent des aisles; car il faisoit par chacun jour douze lieues et demie, et plus (12). » Appliquons ici une réflexion qui a été faite sur les Athéniens. Un auteur qui venait de faire la description de leur luxe et de leur mollesse, ajoute : et néanmoins ils ont gagné la bataille de Marathon (13). Ne dirait-on pas que les anciens, quand ils supposent que Bacchus fit des merveilles le jour de la bataille des géans, veulent nous représenter que ceux qui ne semblent propres qu'au bal et qu'au jeu d'amour, ne laissent pas de se montrer braves dans les combats.

*Tu, cum parentis regna per arduum
Cohors Gigantum scanderet impia,
Rhatum retorsisti leonis
Unguibus, horribilique malâ:
Quamquam choreis aptior, et jocis,
Ludoque dictus, non sat idoneus
Pugnæ ferebaris : sed idem
Pacis eras, mediusque belli* (14).

Je ne veux point mettre le grand

(12) Plutarch., in Artaxerxe, pag. 1024, version d'Amyot.

(13) Τοιοῦτος δὲ ὄντες τὴν ἐν Μαραθῶνι μάχην ἐνίκησαν, et ejusmodi quum essent tamēn à prælio Marathonio victores discesserunt. Ælian., Var. Hist., lib. IV, cap. XXII.

(14) Horat., od. XIX, lib. II.

(9) *Luxuriâ, industriâ, comitate, malis bonisque artibus mixtus : nimis voluptates cum vacaret : quotiens expedierat magnæ virtutes.* Tacit., Hist., lib. I, cap. X.

(10) Plut., in Demetrio, pag. 897 : je me sers de la version d'Amyot.

(11) Zosime a parlé de Théodose sur ce pied.

Scipion parmi les exemples des voluptueux qui ont su donner aux affaires importantes toute l'application qu'elles demandaient. Il suffit de dire qu'il mêlait à de grands soins les récréations et les divertissemens honnêtes. Cela paraissait fort condamnable au rigide et à l'austère Caton ; mais ce Caton jugeait trop sévèrement de la différence qui se trouve entre la vie efféminée et la gaieté. Quoi qu'il en soit, il murmura hautement de la conduite de Scipion, qui, pendant les préparatifs de l'expédition de Carthage, se donnait bien du bon temps dans la Sicile. Caton devait être son questeur ; mais il le quitta dès qu'il eut vu que ses remontrances ne furent pas bien reçues. « Il » s'en retourna tout court de la Si- » cile à Rome, criant avec Fabius » Maximus, en plein senat, qu'il fai- » soit une despende infinie, et qu'il » s'amusoit à faire jouer des farces et » comedies, et à voir des combats de » lucteurs, comme si on l'eust en- » voyé non pour faire la guerre, » mais pour faire jouer des jeux. Si » firent tant par leurs crieries, que » le senat commit et deputa quel- » ques-uns, des tribuns du peuple » pour aller voir sur les lieux, et » informer si les charges par eux al- » leguées estoient veritables, et si » ainsi estoit, pour le ramener et » faire retourner à Rome. Mais, au » contraire, Scipion monstra aux » commissaires qui y furent envoyez » la victoire toute evidente et asseu- » rée en l'appareil et en la provision » qu'il dressoit des choses necessai- » res à la guerre, et que bien faisoit- » il bonne chere en compagnie pri- » vée avec ses amis, quand les affai- » res lui en donnoient le loisir, mais » que pour quelque liberalité et gra- » cieuseté dont il usast envers les » gens de guerre, il n'en omettoit » ni ne passoit en nonchaloir chose » quelconque de son devoir ne qui » fust de consequence (15). » Valère Maxime a parlé de ce prétendu relâchement de Scipion, et il a dit entre autres choses que les grandes âmes s'élancent avec d'autant plus d'impétuosité, qu'elles se sont reposées.

Ne retranchons rien de ses paroles. *P. Scipio, cum in Sicilia augendo, trajiciendoque in Africam exercitu opportunum quærendo gradum, Carthaginis ruinam animo volveret; inter consilia ac molitiones hujus tantæ rei operam gymnasio dedit, pallioque et crepidis usus est. Nec hæc re segniores Phœnicis exercitibus manus intulit: sed nescio an ideò alacriores, quia vegeta et strenua ingenia, quò plus recessus sumunt, hoc vehementiores impetus edunt. Crediderim etiam favorem eum sociorum uberiores se adepturum existimasse, si victum eorum et solennes exercitationes comprobasset: Ad quas tum veniebat, cum multum ac diu fatigasset humeros, et cetera membra militari agitatione firmitatem suam probare coëgisset, consistebatque in his labor ejus, in illis remissio laboris (16).* La fin de ce passage nous montre qu'il n'y avait rien d'efféminé dans la conduite de Scipion, mais tout au plus un mélange d'exercices récréatifs, parmi les travaux et les soins les plus importants. Tous les grands hommes ne sont pas capables de mêler ainsi les choses. Les uns ne sont pas d'humeur à se divertir de cette manière ; ils méprisent les plaisirs, et ils aiment une gravité non interrompue ; les autres ne sauraient suffire à cette espèce de variation, à la bigarrure d'un grand dessein et de la danse ou de l'ivrognerie. Flaminus, l'un des plus illustres personnages de l'ancienne Rome, ne pouvait comprendre que l'on pût se bigarrer de cette façon. Voici ce que Plutarque récite: « Une autre fois, à Rome, Dinocra- » tes, Messenien, après avoir bien » beu en un festin, se desguisa en » habit de femme, et dansa en tel » habit, puis le lendemain s'en alla » devers Titus le prier qu'il le vou- » lust aider à conduire son entrepri- » se à chef, qui estoit de retirer la » ville de Messine de la ligue des » Achæiens. Titus lui fit response » qu'il y penseroit. Mais je m'esmer- » veille, dit-il, de toi, comment tu » peux danser en habit de femme, » ni chanter en un festin, ayant en- » trepris de si grandes choses (17). »

(15) Plut., in Catone majore, pag. 338, version d'Amyot. Voyez aussi Tite Live, lib. XXIX, pag. m. 532.

(16) Valer. Maximus, lib. III, cap. VI, num. 1, pag. m. 298, 299.

(17) Plut., in Q. Flaminio, pag. 378.

Montaigne donne de très-belles observations sur cette capacité d'âme qui fait qu'on se tourne alternativement d'un côté et d'autre, et qu'on peut suffire à des soins contraires. « Je (18) prends plaisir à voir un général d'armée au pied d'une brèche qu'il veut tantost attaquer, se prestant tout entier et delivre, à son disner, au devis, entre ses amis : et Brutus, ayant le ciel et la terre conspirez à l'encontre de luy et de la liberté romaine, derober à ses rondes quelque heure de nuict pour lire et breveter Polybe en toute securité. C'est aux petites âmes ensevelies du poids des affaires, de ne s'en sçavoir purement demesler, de ne sçavoir et laisser et reprendre. »

« 6 sortes pejorative passi,
« *Mecum sæpe viri, nunc vino pellite curas,*
« *Cras ingens iterabimus æquor* (*) . »

Il allègue bien des exemples sur ce sujet.

Il est fâcheux qu'il y ait tant d'exceptions à la règle générale dont il s'agit ; car cela fait qu'un jeune homme qui a des talens pour la guerre, mais qui s'abandonne au vin, au jeu et aux femmes, a de quoi répondre à ceux qui veulent le corriger en le menaçant des mauvaises suites du train qu'il mène. Vous ne serez jamais capable de commander une armée, lui dit-on, c'est un emploi incompatible avec un penchant indomptable vers les voluptés. Pourquoi ne serais-je pas un jour comme tant d'autres, répondra-t-il, qui ont tour à tour aimé la débauche et le travail selon l'état des affaires ? Suréna se fardait et se faisait suivre par un grand nombre de concubines. En était-il pour cela moins bon général ? Combien trouve-t-on de pareils exemples dans l'histoire ancienne et dans l'histoire moderne ? Montgomeri, qui fit tant de belles actions au XVI^e. siècle, *estoit le plus nonchalant en sa charge, et aussi peu soucieux qu'il estoit possible, car il aymoît fort ses aises et le jeu ; mais*

quand il avoit une fois le cul sur la selle, c'estoit le plus vaillant et le plus soigneur capitaine qu'on eust sceu voir (19). Il y a bien des généraux qui évitent les surprises, et qui font des coups d'une extrême diligence, quoiqu'ils aiment bien à boire et que leurs repas soient longs ; leurs ennemis se mécomptent assez souvent dans les conséquences qu'ils tirent de cette qualité. Granvelle, évêque d'Arras, fit une réponse très-imprudente, comme l'événement le justifia. On (20) avait représenté à Charles-Quint qu'il fallait se défier du duc Maurice : *Mais Granvelle répliqua qu'il ne fallait pas soupçonner ces têtes à vin, parce qu'étant toujours chargées de vapeurs épaisses, elles ne voyaient pas assez clair pour mener loin une intrigue délicate* (21). Maurice fit voir qu'il en savait plus que les Italiens et les Espagnols.

Un jeune voluptueux qui considère les exemples que j'ai rapportés, se rend plus incorrigible, et s'expose à de grands inconvéniens. Le plus sûr est de suivre la règle, et de ne se point fier aux exceptions.

(B) *On ajouta l'insulte et la moquerie à cette déloyauté.*] Suréna envoya au roi son maître la tête et la main de Crassus, « et cependant fit courir le bruit jusques en la cité de Seleucie qu'il amenoit Crassus vif, ayant dressé un équipage de monsieur qu'il appelloit, par maniere de moquerie, son triomphe ; car il y avoit entre les prisonniers un qu'on appelloit Caius Patianus, qui ressembloit fort à Crassus, auquel ils baillèrent une robe de femme à la barbaresque, l'ayans accoustumé à répondre quand on l'appelloit Crassus ou seigneur capitaine : si le menoyent dessus un cheval ayant devant lui force trompettes, et des sergens montez sur des chameaux qui portoyent devant lui des faisceaux de verges liées avec des hautes, et y avoit force bourses attachées aux verges, et des testes de Romains coupées de frais, atta-

(18) Montaigne, Essais, liv. III, chap. dernier, pag. m. 595.

(*) O braves, qui avez souffert tant de travaux avec moi, chassez maintenant vos soucis par le vin : nous retenterons demain la vaste mer. Hor., od. VII, vs. 30, lib. I.

(19) Brantôme, dans l'Éloge du prince de Condé, tom. III des Mémoires, pag. m. 234.

(20) Le duc d'Albe représenta cela. Voyez Melvil, ubi infra.

(21) Melvil, Mémoires, pag. 40.

ées aux haches, et après lui mar-
oyent des putains, courtisanes
menestrieres seleuciennes, qui
oyent chantans des brocards et
eintes de moquerie, par grand
rision, sur la couardise et las-
eté efféminée de Crassus. Et
ant à cela, qui se faisoit ainsi
bliquement, tout le monde le
uvoit voir; mais outre cela Su-
na ayant fait assembler le senat
Seleucie, leur produisit les li-
s impudiques d'Aristides, qui
t intitulez les Milesiaques, qui
stoit pas chose faussement sup-
sée, car ils avoient esté trouvez
pris entre le bagage d'un Ro-
in nommé Rustius; ce qui don-
grand matiere à Surena de se
quer fort outrageusement et vi-
ement des mœurs des Romains,
il disoit estre si desordonnez,
en la guerre ils ne se pouvoyent
contenir de faire et de lire tel-
vilenies. Si sembla bien adonc
seigneurs du senat de Seleucie
Æsope avoit esté bien sage
and il dit que les hommes por-
ent chacun à leur col une be-
e, et que dedans la poche de de-
it ils mettoient les fautes d'au-
i, et dedans celle de derriere
leurs propres, quand ils consi-
oyent que Surena avoit mis en
poche de devant ce livre des
solutions Milesiaques, et en cel-
de derriere une longue queue
délices et voluptez parthienes,
il trainoit après soi en si grand
nbre de chariots pleins de con-
pines, que son armée ressem-
oit, par maniere de dire, aux vi-
es et aux musaraignes, pource
le devant, et ce que l'on y
controit de premier front, est
furieux et espouvantable, à
se que ce n'estoyent que lan-
, javelines, arcs et chevaux,
is tout cela se finissoit puis après
une trainée de putains, d'instru-
ns de musique, danses, chan-
s et banquets dissolus, avec
artisanes toute la nuit (22). »
ute cette conduite de Surena
ue clairement que les Parthes
aient fort bien le nom de barba-
ue les Grecs et les Romains leur

donnaient; car il n'y a que des bru-
taux et des peuples destitués de cul-
ture, et incapables de civilité et
d'honnêteté, qui puissent traiter de
la sorte un ennemi, et encore un en-
nemi que l'on n'a vaincu que par une
infâme trahison. Notez que Plutar-
que a condamné ce Rustius, qui avait
porté à l'armée les livres impurs d'A-
ristides. On ne serait point aujour-
d'hui d'une morale si sévère, et si
l'on trouvait dans le bagage d'un of-
ficier, ou les Nouvelles de Boccace,
ou les Contes de La Fontaine, on n'y
ferait point d'attention. Je ne pense
pas que les novellistes les plus mé-
disans et les plus burlesques en tiras-
sent une matière de critique. Encore
moins censureraient-ils ceux qui au-
raient eu un miroir parmi leurs har-
des. Mais au temps de Juvénal on
était beaucoup plus sévère à cet égard-
là; on se moquait d'un empereur qui
avait porté son miroir au camp (23).
Il est vrai que ce miroir appartenait
à un homme qui se fardait, et par
cette circonstance il fournissait une
meilleure occasion aux railleries et
aux insultes. On me pardonnera, je
m'assure, d'avoir observé ce fait,
puisque'il nous donne un Romain qui
ressemblait à Surena dans cette par-
tie de mollesse efféminée, et qui d'ail-
leurs témoigna beaucoup de coura-
ge (24); de sorte que c'est ici un nou-
vel exemple à joindre à ceux que j'ai
allégués (25). Juvénal s'est fort récrié
sur la disparate d'Othon :

*Nimirum summi ducis est occidere Galbam,
Et curare cutem summi constantia civis :
Bebriaci campo spoliū affectare Palati,
Et pressum in faciem digitis extendere panem.
Quod nee in Assyrio pharetrata Semiramis
orbe,*

Masta nec Actiacā fecit Cleopatra carina (26).

La manière courageuse dont Othon
mourut sembla d'autant plus digne
d'admiration, qu'il avait eu soin,
comme une femme, de se parer et de
se farder. Lisez ces paroles de Suéto-
ne : *Munditiarum verò penè mulie-
brium : vulso corpore, galericulo capi-
ti propter raritatem capillorum adap-
tato et annexo, ut nemo dignosce-
ret. Quin et faciem quotidie rasitare,*

(23) Voyez, tom. II, pag. 213, la citation
(41) de l'article APULKE.

(24) Voyez sa Vie, dans Suétone et Tacite,
Histor., lib. II.

(25) Dans la remarque précédente.

(26) Javen., sat. II, vs. 104.

Plut., in Crasso, pag. 564 : je me sers de
ion d'Amyot.

ac pane madido linere consuetum : idque instituisset à primâ lanugine , ne barbatus unquam esset. Sacra etiam Isidis sæpè in linted religiosâ-que veste propalam celebrasse. Per quæ factum putem ut mors ejus minimè congruens vitæ , majori miraculo fuerit (27).

(27) Sueton., in Othone, cap. ultimo, p. m. 642.

SURGIER (FRANÇOIS), religieux dans le monastère de Sainte-Croix, à Paris, fut châtié l'an 1595, pour avoir prêché séditionneusement. Il avait rempli d'invectives un de ses sermons, il avait souvent donné à la reine Élisabeth le nom de Jésabel, et y avait traité de sectaires ceux qui étaient dans l'alliance de cette reine (A). Le parlement de Paris, l'ayant fait emprisonner, le condamna à rétracter à genoux et tête nue ces discours témérairement et inconsidérément prononcés, et à en demander pardon à Dieu, au roi, et à la justice. Il lui défendit de monter en chaire jusques à ce que la cour en eût autrement ordonné, et lui défendit, sous peine de la vie, de répandre des discours injurieux aux princes alliés de sa majesté très-chrétienne, et de rien dire qui tendît à sédition. Cela fut fait à huit clos dans la chambre de la Tournelle, et l'on eut ce ménagement pour lui, à cause de sa qualité de religieux et à cause de la mémoire de son père, qui avait enseigné les Institutes dans Paris, et dont plusieurs membres de cette chambre avaient été les disciples (a).

(a) Tiré de M. de Thou, lib. CXIV, pag. m. 702, ad ann. 1595.

(A) Il avait traité de sectaires ceux qui étaient dans l'alliance de la reine Élisabeth.] On ne peut dignement décrire les emportemens des zéla-

teurs de la catholicité qui ont pris à tâche de décrier Henri IV et son successeur, qu'ils voyaient les protecteurs des protestans en Hollande et en Allemagne contre la maison d'Autriche. Les livres qui ont été publiés contre l'alliance de la France avec les états protestans sont sans nombre, et il est certain qu'il y avait beaucoup de bizarrerie dans le procédé de cette couronne ; car pendant qu'elle travaillait à extirper les huguenots de ses états, elle soutenait ailleurs les non catholiques, et leur donnait les moyens non-seulement de se maintenir, mais de s'agrandir. J'ai parlé ailleurs (1) de cette contradiction, et je fortifie cela ici par un passage bien notable. Je le trouve à la suite d'une observation touchant les lettres que le pape Pie V écrivit en France pour condamner les traités de paix entre les catholiques et les hérétiques. *Sed præcipue tangunt Gallorum fœdera cum exteris patrocinium Genev. Unde auctor lib. Gesta Imperiorum (2) per Francos, p. 8., adeò excandescit, et se comprehendere posse negat, quomodo cum christianissimi appellatione conveniat Genevæ protectio et patrocinium susceptum jam ab a. millesimo quingentesimo septuagesimo nono, et semper continuatum ad hæc usque tempora. Quod monstrum, quod portentum, quæ chimæra? quæ conventio lucis ad tenebras? quæ communicatio Christi cum Belial; quid arcæ Dei cum Dagon, quid Sioni cum Babylone, quid sanctitati cum impietate, quid Christo cum Beelzebub, quid, christianissimis cum Genevâ? Tum Fœdus Gallorum Belgicum, de quo Idem, pag. 10. Putabam fingi vix quidquam posse christianissimi nomine indignius, nec quidquam christianissimo exitius, quàm Genevæ tutelam et patrocinium, uti suprâ ostensum est: veruntamen postea consideranti Fœdus Hollandicum, quod jam pridem Gallia studiosissimè excoluit, tantò illud perniciosius esse religioni visum est, quantò plures in Statibus illis Hollandicis inesse Genevas cernit sentitque incredibili suo*

(1) Voyez la remarque (P) et (R) de l'article FRANÇOIS I^{er}, tom. VI, pag. 576 et suiv.

(2) Je crois qu'il y a ici faute d'impression, et peut-être faut-il lire *impiorum*, au lieu d'*imperialium*.

malo Ecclesia. De foedere Gallo-Suevico, pag. 16. « Ab Aquilone pan- » detur omne malum. Reviviscunt in » uno Gothorum et Wandalorum re- » ge (quem nunc Sueciæ vocant) » Alarici et Genserici, qui rursus » imperium et ecclesiam Dei miserrime » diripiunt, deformant, lacerant; » non illi quidem à Ruffino et Eudoxia exciti, qui ambo postea hujus evocationis poenas ultori Numini justissimas dederunt; sed (quis credat?) à Gallia christianissima animati facto foedere cum mortaliurum furiosissimo, consilio, pecunia, armis adjuti (3). »

(3) Hoornbeek, Disput. ad Bullam Innocentii X, pag. 265.

SUSSANNEAU (a) (HUBERT), naquit à Soissons l'an 1514 (A). Il se distingue par ses vers latins, et il publia quelques traités de grammaire (b) qui furent assez bien reçus. Il enseigna les humanités à Turin avant qu'il eût de la barbe (c). Il les enseigna aussi à Paris. Il se qualifie docteur en droit et en médecine.

(a) Voyez la citation (94) de l'article ÉRASME, tom. VI, pag. 230

(b) Voyez l'Épître de la Bibl. de Gesner, pag. 362.

(c) Voyez la remarque.

(A) Il naquit à Soissons l'an 1514.] La Croix du Maine, qui lui donne cette patrie (1), était mieux instruit du lieu que du temps de sa naissance. Il veut que cet homme ait fleuri l'an 1520. Cela n'est pas vrai; car Sussanneau ne se donne que vingt-quatre années dans un livre qu'il fit imprimer l'an 1538*. Voici comment il parle dans son poème sur le siège de Péronne (2).

*Taurinum nuper studiis ignobilis oci
Jurisque et legum florebat : ubi impiger artes
Ingenuas docui, musarum gratus alumnis,*

(1) La Croix du Maine, Bibliot. franç. p. 171.

Niceron observe que le poème où Sussanneau parle de ses vingt-quatre ans ayant été composé aussitôt après la levée du siège de Péronne, qui se fit le 10 décembre 1536, la naissance de l'auteur doit être mise à 1512. Niceron a donné dans le tome XXXVIII de ses Mémoires un long article à Sussanneau : il l'a tiré de ses ouvrages. Sussanneau vivait encore en 1547, et peut-être en 1550. Son dernier ouvrage est daté de cette dernière année.

(2) Hubert, Sussanneus, in Ludorum Libris, folio 81, edit. Paris, 1538.

*Tum cum nulla genas vestiret barba decoras :
Quæ nunc in flavo pulchrè sedet hispida mento,
Ad quantum quanquam lustrum mihi deficit
annus (*)*.

Ces vers nous montrent qu'il enseigna les belles-lettres dans la ville de Turin. Il y fut envoyé après que la France se fut emparée du Piémont, l'an 1536. Il ne s'arrêta pas longtemps en ce pays-là : le recueil de poésies latines qu'il fit imprimer l'an 1538 nous apprend qu'il avait déjà recommencé à Paris ses leçons publiques sur l'Énéide. On voit cette affiche au feuillet 22.

Fixit ab Italiâ Lutetiam reversus.

Venit ab Italiâ Gallorum redditus oris

Hubertus, sacri maxima cura chori.

*Qui cras doctiloqui repetet compendia vatis,
Undè tibi Æneam Æneadasque canit.*

Il observe que, pour se rendre plus propre à expliquer les pensées de Virgile, il avait été examiner les monumens de l'ancienne Rome, et humer l'air de Mantoue (3).

(*) Suss. annos 24 natus, cum hæc scriberet.

(3) Mox diversatum lautè sacra Mantua cepit,
Plenaque Virgilii mens nova mente fuit.
Sussan. Ludor., lib. II, folio 22.

SUTLIVIVS ou SUTCLIVIVS

(a) (MATHIEU), théologien protestant, Anglais de nation, florissait vers la fin du XVI^e. siècle et au commencement du XVII^e. Il publia plusieurs livres de controverse, les uns en langue latine et les autres en anglais, et il s'attacha principalement à réfuter le cardinal Bellarmine. Il écrivit aussi quelque chose contre les presbytériens. Il ne mit point son nom à un ouvrage dont je parlerai ci-dessous, et qui traite de la conformité du papisme et du turcisme (A).

(a) Son nom anglais est Sutcliffe.

(A) Un ouvrage... qui traite de la conformité du papisme et du turcisme.] Il le publia à Londres, l'an 1604 (1). C'est la réfutation d'un livre imprimé à Anvers l'an 1596, et à Cologne l'an 1603, sous le titre de *Calvino-Turcismus, id est, calvinisticæ perfidiæ cum Mahumetanâ Collatio*,

(1) Sutlivivus ne connaissait point cette édition-là.

et dilucida utriusque sectæ confutatio. On ne peut rien voir de plus emporté que ce *Calvino-Turcismus*^{*1}, aussi était-ce l'ouvrage de deux Anglais catholiques, fugitifs de leur patrie : l'un s'appelait Guillaume Rainold, ou Reginaldus, et l'autre Guillaume Gifford. Le premier mourut ^{**} en le composant : le second y mit la dernière main, et le publia (2). Celui-ci était un prêtre qui avait animé plus d'une fois quelques assassins à ôter la vie à la reine Elisabeth (3), et qui se rendait fort agréable aux Flamandes (4). Il s'était réfugié à Lisse. Guillaume Rainold avait été autrefois ministre (5), et avait témoigné un grand zèle pour la religion protestante. Il passa ensuite dans la communion de Rome. Il était frère de ce Jean Rainoldus (6) qui fut professeur en théologie à Oxford, et qui composa d'excellens ouvrages de controverse contre les catholiques romains. J'ai rapporté ailleurs (7) ce que l'on conte de ces deux frères ; c'est qu'ils furent élevés hors de leur pays, Jean dans l'église romaine, Guillaume dans la protestante ; et que, s'étant rencontrés un jour, ils disputèrent avec tant de force, qu'ils changèrent tous deux de parti. Je doute fort de cela (8). Guillaume fut professeur en théologie à Reims, dans le collège des Anglais. On le fait auteur d'un livre extraordinairement séditieux, dédié au duc de Mayenne, et composé selon les maximes les plus

^{*1} Que répondrait Bayle, dit Leclerc, à un catholique qui lui dirait : on ne peut rien voir de plus emporté que le *Turco-Papismus* ; aussi est-ce l'ouvrage de l'hérétique Sutlivius ?

^{**} Ce fut, dit Leclerc, à Anvers, le 24 août 1594, à cinquante ans.

(2) Voyez la préface du *Calvino-Turcismus*.

(3) Sutlivius, *ubi infra*.

(4) *Sacrificus, ut aiunt, comptus et calamistratus et apud mulieres Belgicas grationus.* Sutlivius, in *præf. Turco-Papismi*.

(5) *Idem, ibidem*.

(6) Rivetus, in *Jesuitâ vapulante, cap. XI, num. 14, pag. 531, tom. III Operum*.

(7) Dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, juillet 1685, art. VI, pag. 769.

(8) Cela me paraît incompatible avec une lettre que Jean Rainoldus écrit à son frère, et qui se trouve dans la Réponse de Whitaker à un livre de Guillaume Rainoldus.

furieuses de la ligue, et avec une rage outrée contre Henri III, et contre le roi de Navarre. L'édition dont je me sers est celle d'Anvers *apud Johannem Keerbergium, 1592, in-8°*. Voici le titre de ce livre : *De justâ Reipub. Christianæ in Reges impios et hæreticos Authoritate ; justissimâque Catholicorum ad Henricum Navarraeum, et quemcumque hæreticum à regno Galliarum repellendum confederatione. G. Guilelmo Rossæo auctore.* Sutlivius assure (9) que Guillaume Rainoldus a composé cet ouvrage. M. Moréri (10) le dit aussi en citant Pitséus, et il dit même que c'est l'un des beaux (11) ouvrages de cet écrivain. Mais d'autres le donnent, ou à Guillaume Gifford, ou à Jean Boucher, ou à un jésuite, ou à Gènebrard (12). Le plus sûr est de le donner à l'auteur du *Calvino-Turcismus*. Ce que Boucher fit à un autre titre, comme on l'a vu ci-dessus, tom. IV, dans la remarque (B) de l'article BOUCHER.

Voici comment Sutlivius a intitulé sa réponse : *De Turco-Papismo, hoc est, de Turcarum et Papistarum adversus Christi ecclesiam et fidem conjunctione, eorumque in religione et moribus consensione et similitudine, liber unus. Eidem præterea adjuncti sunt, de Turco-Papistarum maledictis et calumniis, adversus Gulielmi Giffordi famosi Pontificum Rom. et Jebusitarum supparasitastri volumen illud contumeliosissimum, quod ille Calvino-Turcismus inscripsit, libri quatuor. In quibus non tantum hujus hominis levissimi, sed etiam aliorum importunissimorum scurrarum adversus orthodoxam Christi ecclesiam continenter latrantium, malitia et petulantia reprimitur, hominumque piorum fama ab eorum calumniis vindicatur.*

(9) Sutlivius, in *præf. Turco-Papismi*.

(10) Sous le mot Réginald.

(11) On a ôté le mot beaux dans les éditions de Hollande.

(12) Voyez Placcius, de *Pseudonym.*, p. 240, 250, et les *Nouvelles de la République des Lettres*, juin 1684, art. III, et Deckerr., de *Script. Adespotis*, pag. 337, 389, édit. 1686.

4.1

1

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

DATE DUE

--	--

BOUND



3 9015 00656 3061

MAY 8 1941

**UNIV. OF MICH.
LIBRARY**

